BnF Gallica

Géographie universelle de Malte-Brun. Tome 4 / entièrement refondue et mise au courant de la science par Th. Lavallée...

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

{BnF Gallica

Malte-Brun, Victor-Adolphe (1816-1889). Auteur du texte. Géographie universelle de Malte-Brun. Tome 4 / entièrement refondue et mise au courant de la science par Th. Lavallée.... 1858-1860.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

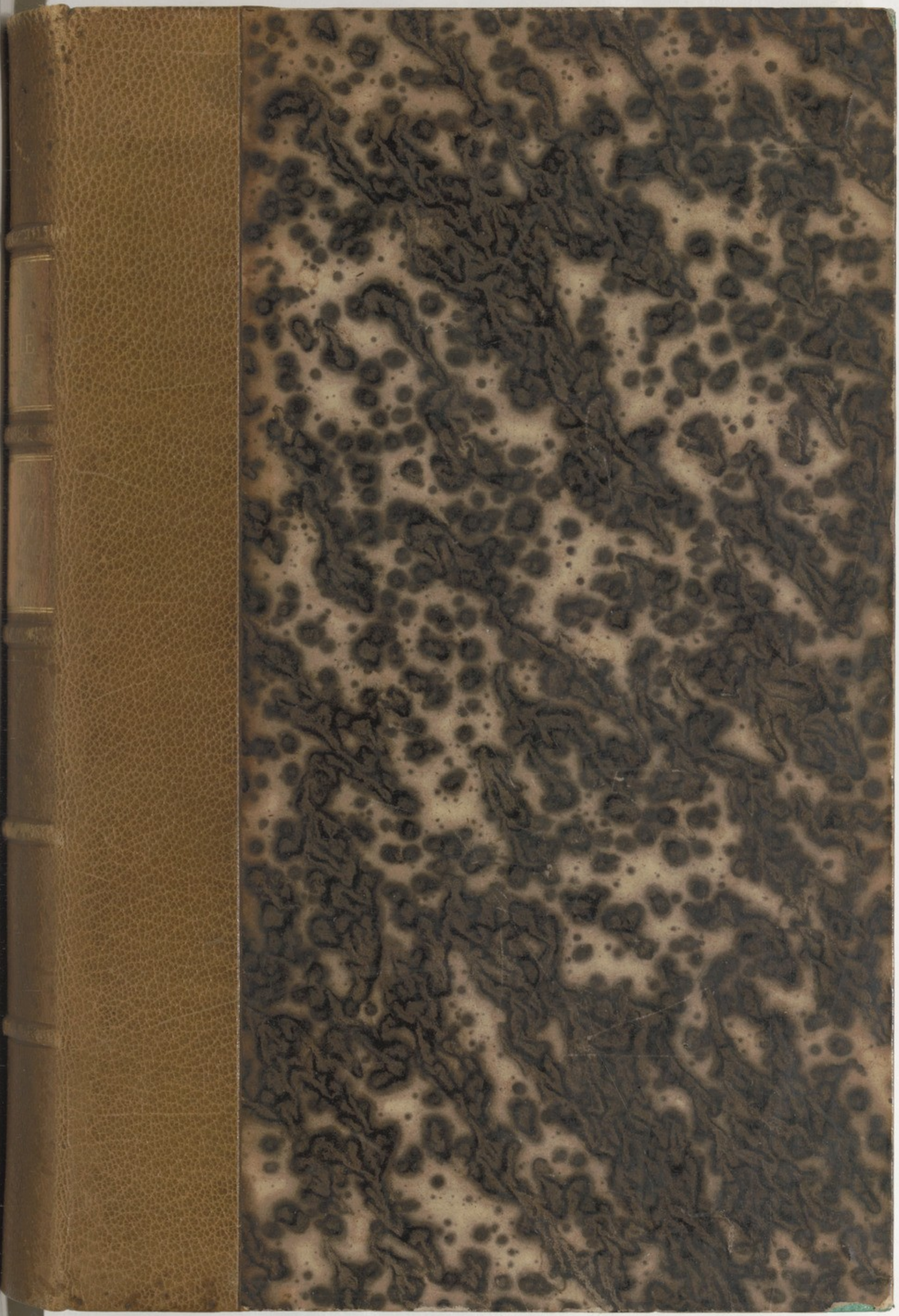
3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :
- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisation.commerciale@bnf.fr.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

GÉOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE
R. F.
IMPRIMÉS.

TOME QUATRIÈME.

4° G
1484

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,

IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,

8, rue Garancière.

Rouargue frères del & sc.

Imp.ie P. Chardon aîné 30 r. Hautefeuille Paris.

St PÉTERSBOURG.

(Vue de la Newa)

Publié par Furne, Paris.

BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE DES IMPRIMÉS.
J.F.

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

DON
18/250
261

DE

MALTE-BRUN

ENTIÈREMENT REFONDUE ET MISE AU COURANT DE LA SCIENCE

PAR

TH. LAVALLÉE

PROFESSEUR DE GÉOGRAPHIE ET DE STATISTIQUE

A L'ÉCOLE MILITAIRE DE SAINT-CYR.

TOME QUATRIÈME.

PARIS.

FURNE ET CIE, ÉDITEURS

(se réservent le droit de traduction et de reproduction à l'étranger)

45, RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS.

MDCCCLVIII

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

LIVRE SEIZIÈME.

ROYAUME DE DANEMARK.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET POLITIQUE.

§ Ier. Situation, divisions, description physique. — La ligne de séparation des eaux de l'Elbe et de l'Oder projette au nord, entre la mer Germanique et la mer Baltique, une presqu'île longue de 400 kilomètres, large de 140, bornée au sud par le cours de l'Elbe, qui la sépare du Hanovre, au sud-est par la Steckenitz et la Trave, qui la séparent du Mecklenbourg, flanquée à l'est par des îles considérables, à l'ouest par un petit archipel, séparée de la Norvége et de la Suède, au nord-ouest et au nord-est, par les détroits de Skager-rack et de Kattegat. C'est un appendice de la région germanique, qui figure un rectangle très-irrégulier, découpé de baies et de presqu'îles, bas, marécageux, semé de lacs et de petites rivières, où le faîte de partage des eaux est insensible et où le rivage n'est protégé des envahissements de l'Océan que par des dunes et des travaux artificiels souvent insuffisants.

Cette *péninsule danoise*, qui a eu une grande existence historique et qui n'est plus aujourd'hui que le centre d'un État du troisième ordre, se divise politiquement : au sud, en duchés de *Lauenbourg* et de *Holstein*, qui font partie de la Confédération germanique : c'est la partie la mieux peuplée, la plus fertile ; au milieu, en duché de *Sleswig* : c'est la partie la plus étroite ; au nord, en *Jutland* : c'est la partie la plus aquatique. Celle-ci est coupée de l'est à l'ouest par un long et tortueux bras de mer, qui fait de l'extrémité septentrionale de la presqu'île une sorte d'île très-bizarrement découpée.

Outre cette péninsule, qui forme la portion continentale du royaume, le Danemark comprend encore de grandes îles situées dans la Baltique, à l'est de la pres-

qu'île, séparées les unes des autres par des canaux ayant une profondeur variable de 15 à 30 mètres, mais embarrassés de bancs de sable. Les plus importantes de ces îles sont : *Fionie* ou *Fünen,* séparée de la presqu'île par le détroit du petit Belt; *Séeland,* la plus grande de toutes, séparée de Fionie par le détroit du grand Belt, et de la Suède par le détroit du Sund; *Laaland* et *Falster,* au sud des deux premières; puis, *Möen, Femern, Langeland, Als, Aeroë, Amager, Samsoë, Anholt, Læsoë, Saltholm,* enfin *Bornholm,* beaucoup plus à l'est. Si l'on ajoute à ces îles et à la péninsule danoise l'archipel *Feroë* au nord des îles Britanniques, l'*Islande* au nord de l'Amérique, le *Groënland* au nord-ouest de l'Islande, et enfin les îles *Sainte-Croix, Saint-Thomas* et *Saint-Jean,* qui font partie des Antilles, on aura énuméré tout ce qui reste de cette puissante monarchie danoise qui, dans le moyen âge, a possédé la Norvége et la Suède, dominé toutes les côtes de la Baltique et formé le grand empire du Nord.

Le tableau suivant indique l'étendue et la population de la monarchie en 1857 :

DIVISIONS.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION.
Iles de Séeland et de Möen.	134 »	543,757
— Fionie et Langeland.	60 50	196,811
— Laaland, Falster et autres . . .	30 50	84,096
Ile de Bornholm.	10 50	28,949
	235 50	853,613
Jutland.	460 50	646,237
Sleswig	167 »	395,795
Holstein.	155 »	523,528
Lauenbourg	19 »	49,475
	801 50	1,615,035
ENSEMBLE.	1,037 »	2,468,648
Iles Feroë	24 »	8,139
Islande, Groënland et Antilles.	1,991 63	108,171
TOTAL GÉNÉRAL.	3,052 63	2,584,956 [1]

[1] L'*Almanach royal* pour 1858 évalue la population à 2,620,000 âmes.

La péninsule danoise n'est que le prolongement des vastes plaines qui, à l'est et au sud, bordent la Baltique. Les plus hautes inégalités du sol dans le Holstein et dans le Sleswig ne dépassent pas 200 mètres. Il en est de même des îles qui en font partie : les montagnes de Fionie et celles du centre de Séeland ne sont que des collines. Le sol n'est composé, jusqu'à une assez grande profondeur, que de sable et d'argile, dépôts d'alluvions qui recouvrent partout un sédiment crayeux. L'argile supporte le sable : dans la première, qui est ordinairement bleuâtre, on trouve un grand nombre de coquilles marines qui ont conservé en partie leurs couleurs primitives, et dont

plusieurs ont leurs analogues dans la mer, comme pour prouver que cette argile est l'une des formations les plus récentes de celles que l'on distingue en géologie. Sur quelques points de la côte, ce terrain renferme accidentellement des troncs d'arbres à moitié décomposés, et non-seulement des empreintes, mais des couches entières de végétaux de la famille des *aroïdées,* dont plusieurs individus ressemblent parfaitement à la *zostera marina*. Le sable supérieur est quelquefois mêlé d'argile rougeâtre ; on y a trouvé des débris de plantes qui sembleraient avoir été carbonisés. Dans le Jutland septentrional, ce sable diluvial ne paraît pas renfermer de restes d'ossements de ces grands animaux si fréquents ailleurs dans des dépôts semblables ; mais dans plusieurs autres parties du Danemark, il en contient. Ce sable appartient à une autre époque que l'argile qu'il recouvre, car, lors même que celle-ci affecte une disposition irrégulière ou ondulée, il est toujours dans une position horizontale. Dans le Vindsyssel, ce dernier dépôt est remplacé par des couches de tourbe d'une grande étendue, qui, sur les bords de la mer, sont couvertes par le sable des dunes. Cette tourbe fournit un bon combustible.

L'île de Fionie présente la même organisation géologique que le Danemark continental ; ainsi les sédiments marins supérieurs, représentés par l'argile bleue dans le Jutland, se développent dans le Holstein de manière à offrir dans la partie montagneuse de ce duché des bancs de pierre à bâtir ; de même en Fionie on trouve la craie, l'argile, le calcaire grossier propre aux constructions, et la tourbe. Dans l'île de Séeland, le terrain crayeux paraît avoir été remanié par les eaux depuis sa formation. Dans l'île de Bornholm, des roches granitiques supportent des dépôts de différentes époques, jusqu'à ceux qui commencent à appartenir à la formation crayeuse. On y exploite deux mines de charbon de terre, mais la houille y est de qualité inférieure. D'après l'esquisse que nous venons de faire de sa constitution géologique, on voit que le Danemark ne renferme pas de métaux en quantité suffisante pour être exploités.

Les détroits qui séparent les îles offrent une navigation difficile ; les bas-fonds, les courants rapides, les vagues courtes et précipitées, concourent à rendre très-dangereux les autres parages, et surtout ceux du Jutland. Les côtes du Danemark sont profondément découpées, formant un grand nombre de golfes, de lagunes et de baies étroites qui, pénétrant à une grande distance dans les terres, rendent plus commodes les ports qui y sont établis. On appelle ces golfes *fiords*. Le plus important est le *Lym-fiord,* dans la partie septentrionale du Jutland ; il a son entrée dans le Kattégat, était jadis long de 135 kilomètres, et se terminait à une langue de terre baignée par la mer du Nord ; mais cet isthme étroit n'a pu résister à la fureur des vagues : il s'est rompu dans le courant de février 1825 ; et le Lym-fiord, qui vers l'ouest prend la forme d'un grand lac au milieu duquel s'élève l'île de *Mörs,* se trouvant ouvert à l'est et à l'ouest, a transformé l'extrémité septentrionale du Jutland en une île longue et irrégulière. L'issue qu'il s'est faite n'est malheureusement pas navigable. Les plus importantes des autres baies sont le *Ringkiœbinh-fiord* et le *Nissum-fiord,* sur la côte occidentale de la péninsule ; le *Flensborg-fiord* et le *Schley,* sur la côte orientale du Sleswig ; l'*Odensée-fiord,* au nord de Fionie ; enfin l'*Ise-fiord* et le *Rœskilde-fiord,* au nord de Séeland.

Le Danemark ne possède aucune rivière importante, mais il est entrecoupé de cours d'eau profonds, larges, courts, désignés sous le nom générique d'*Aae,* et dont plusieurs sont navigables. Nous citerons d'abord les affluents de l'Elbe : la *Steckenitz,* que nous avons déjà nommée, qui réunit les eaux de l'Elbe à la mer Baltique, et sert de séparation entre le Holstein et le Mecklenbourg; l'*Alster,* qui finit à Hambourg; la *Stör,* qui se grossit de plusieurs rivières, passe à Itzehoe et finit près de Glückstadt.

Dans la mer du Nord, l'*Eider* sort d'un petit lac du Holstein, court du sud au nord comme pour se rendre dans la mer Baltique, tourne brusquement à l'ouest en formant de nombreux lacs et de longs détours, passe à Rendsbourg, sert de séparation entre le Sleswig et le Holstein, et finit au-dessous de Friedrischtadt par une large embouchure sablonneuse. Son cours est d'environ 100 kilomètres, et il est navigable pendant plus de 60. Un canal important le réunit au golfe de Kiel, joint ainsi la mer du Nord à la mer Baltique, et fait de toute la presqu'île danoise une île. On ne peut nommer que le *Hvid,* le *Flads,* le *Konge,* le *Lönborg.* Dans la mer Baltique, le cours d'eau le plus important est le *Guden,* qui a 130 kilomètres d'un cours très-sinueux, et qui se jette dans le golfe de Kanders, formé par le Kattégat. Ensuite viennent l'*Olsted,* le *Veils,* enfin la *Trave,* qui se termine sur le territoire de Lübeck.

D'après sa constitution géographique, le Danemark doit contenir un grand nombre de lacs : on en compte 25 dans le Jutland, 5 dans le Sleswig, 3 dans le Holstein, 12 dans le Séeland, etc. Les rivières, les lacs, les marais, les marécages, occupent la vingtième partie de la surface du royaume, sans compter les baies, les golfes, les canaux : ce qui donne 2,800 kilomètres carrés d'eau pour une superficie totale de 56,000 kilomètres carrés.

§ II. Climat et productions. — Dans la partie la plus large de la péninsule danoise, il n'est pas un seul endroit qui ne soit éloigné de plus de 60 kilomètres de la mer; de là vient que, malgré sa situation à l'extrémité septentrionale de la zone tempérée boréale, le Danemark est exposé à un climat moins froid que ne l'annonce sa latitude; dans les îles il est même très-doux. L'abondance des eaux et la proximité de la mer couvrent le pays de vapeurs et de brouillards humides. Pendant l'hiver, le thermomètre descend à 11 degrés; pendant l'été, il s'élève de 12 à 18 degrés. Les pluies sont très-fréquentes, et le temps très-inconstant. Sous ce ciel brumeux, le printemps ne se compose que d'humidité alternant avec les vents et la gelée; l'été ne dure que deux mois et demi; l'automne est très-beau, mais court; l'hiver est neigeux, pluvieux, rigoureux et dure plus de cinq mois. Le jour le plus court est d'environ sept heures; le plus long ne dépasse pas dix-sept heures.

Le terrain du Danemark est uni, et à l'exception des rochers de Möen et de Stevens en Séeland et de toute l'île de Bornholm, on ne trouve aucune élévation considérable. Les îles ont presque partout le sol mamelonné, argileux et très-fertile; entrecoupées de mille canaux resplendissants, elles présentent souvent les vues les plus pittoresques; mais le milieu de Fionie et de Séeland n'offre que des plaines monotones. Les côtes orientales du Jutland, surtout depuis Aarhuus et jusqu'au Holstein, consistent en presqu'îles boisées et en collines fertiles. Autant les côtes de la Suède sont arides et sauvages, autant celles du Danemark sont riantes et

bien cultivées : « leurs bosquets touffus, dit un voyageur, les pentes adoucies de leurs collines, les prairies qui descendent mollement jusqu'au bord de la mer, et le vert d'émeraude qui, pendant la belle saison, forme la teinte générale de ce riant tableau, produisent un coup d'œil enchanteur ; » mais les hauteurs qui parcourent ces trois provinces du nord au sud ne présentent que de tristes landes, couvertes de broussailles, ou bien un sable rougeâtre et stérile. Les côtes occidentales de la presqu'île comprennent deux parties très-différentes : l'une, qui s'étend depuis Skagen jusqu'à Ringkiöbing, présente des terrains d'une fertilité moyenne pour l'agriculture, entremêlés d'excellents pâturages, mais bordés par des collines de sable mouvant; l'autre partie, depuis Ringkiöbing, mais surtout depuis Ribe, offre un sol gras et limoneux, un air humide et malsain; elle est gardée par des digues contre la mer, qui menace souvent de reconquérir sur l'industrie humaine son ancien domaine. On appelle cette partie la Dithmarschen. Ce pays, prodigieusement fertile, mais peu agréable, s'agrandit par le limon que la mer dépose sur ses rivages; mais on a vu aussi des îles et des districts entiers périr dans les flots lorsque les digues sont venues à se rompre. En 1634, on compta plus de 15,000 habitants engloutis dans la mer.

La constante humidité de l'atmosphère favorise la végétation dans le Danemark; cependant la violence des tempêtes s'oppose à la prospérité des forêts : un vent de nord-ouest, appelé *skai,* dont le souffle pernicieux se fait sentir en mai et en juin, dessèche le sommet des arbres, tandis que le vent d'ouest est assez fréquent pour leur imprimer une inclinaison très-marquée. Les forêts qui, vers le dixième et le onzième siècle, couvraient la péninsule du Jutland ne forment plus que de longues bandes sur toute sa partie orientale; le Holstein n'en conserve plus que des lambeaux au milieu de ses bruyères; le Lauenbourg, au sud du Holstein, renferme celle du *Sachsenwald,* jadis beaucoup plus considérable. En les détruisant avec imprévoyance, on a livré certains rivages aux envahissements des dunes. Les bois se composent de frênes, d'aunes, de chênes, et surtout de bouleaux; le pin et le sapin sont rares. L'île de Fionie est entrecoupée de petits bois; le nord-est de Séeland, près des bords du Sund, est la partie qui en possède encore; l'île de Falster en renferme plusieurs, et dans celle de Bornholm on voit des forêts de bouleaux. La totalité des bois du Danemark forme une superficie de 2,750 kilomètres carrés.

Sur les côtes croissent la soude commune (*salsola soda*), le genévrier, le myrtile; une plante que les Danois nomment manne (*festuca fluitans,* Linn.), pousse spontanément ses utiles rameaux sur plusieurs îles, et surtout dans celle de Laaland : sa graine donne un très-bon gruau. Plusieurs autres végétaux indigènes sont utilisés par la médecine comme médicaments, et par l'industrie pour la teinture. Les prairies du Danemark offrent une verdure aussi fraîche que celles de l'Angleterre; depuis longtemps le cultivateur en agrandit le domaine en desséchant les marais et en multipliant les prairies artificielles. Il y a cependant sur les côtes occidentales du Jutland méridional et du Holstein des pâturages naturellement si gras et si fertiles, qu'ils rendent toute culture superflue. Dans le Holstein, le Sleswig et le Jutland, on cultive un peu de lin et de chanvre. Dans le Jutland on plante aussi du tabac et l'on sème beaucoup de sarrasin. Les céréales réussissent partout; leur récolte, évaluée de 20 à 25 millions d'hectolitres, excède les besoins de la population : on estime surtout l'avoine

de Bornholm, le seigle du Jutland, le froment de Laaland, et l'orge de Séeland, du Sleswig et du Holstein. La pomme de terre fournit environ 3 millions d'hectolitres, la navette près de 800,000. On cultive aussi la moutarde, le cumin, ainsi que la plupart de nos plantes potagères. Le raisin ne mûrit pas, mais les pruniers, les cerisiers, les poiriers et surtout les pommiers réussissent très-bien et procurent d'abondants produits : les pommes de Gravenstein en Sleswig ont une grande réputation. La récolte des fruits forme un article d'exportation considérable : on les expédie en Suède et en Russie.

En perdant leurs vastes forêts, le territoire danois et ses îles ont vu s'éteindre les races de grands animaux sauvages; mais le renard, la martre, la fouine, le rat et quelques autres petits quadrupèdes sont en très-grand nombre. Le gibier est abondant, surtout sur les côtes du Jutland : les oies et les canards sauvages, les perdrix, les bécassines et les grives peuplent les marais et les champs; les cygnes vivent en liberté dans le golfe de Lym-fiord et sur les îles d'Amack et de Bornholm; le canard, connu sous le nom d'édredon, tapisse de son moelleux duvet les nids qu'il fait dans les anfractuosités des rochers et des falaises : on en trouve beaucoup l'hiver sur les bords du grand Belt; l'aigle et les autres grands oiseaux de proie se montrent rarement.

Les animaux domestiques forment la principale richesse du Danemark. Les oies et les autres volatiles donnent un profit considérable. Les chevaux danois appartiennent à deux races : l'une, petite et vigoureuse, est répandue dans les îles; l'autre, grande, forte et taillée avec élégance, est particulière au Jutland et au Holstein. Les bêtes à cornes sont aussi plus petites dans les îles que sur le continent; leur grand nombre, ainsi que celui des moutons, dont les races ont éprouvé d'importantes améliorations, atteste l'avancement de l'agriculture. On compte environ 800,000 chevaux, 2,000,000 de bêtes à cornes, 2,500,000 moutons, 600,000 porcs. Les porcs du Jutland, envoyés par bandes considérables dans le Holstein, sont pour ce duché une double branche d'industrie : on les y engraisse et l'on sale leur chair pour les exportations maritimes. Enfin, le Danemark a fourni longtemps au continent cette race de chiens appelés danois, renommés par leur force et leur fidélité, et ces petits carlins à museau noir si recherchés en France autrefois.

Les mers qui baignent le Danemark sont poissonneuses, surtout dans les parages des îles de Séeland et de Bornholm : la plie (*pleuronectes platessa*), que l'on prend vers le cap Skagen, est expédiée jusqu'en Italie; la côte occidentale du Sleswig et du Jutland est garnie de bancs d'huîtres; sur les bords du Kattégat on pêche une grande quantité de homards. Dans la baie de Kiel et à Kioge, on pêche le hareng : les baies d'Apenrade et de Veile abondent en saumons et en moules. La pêche du marsouin fournit 15 à 20,000 kilogrammes de graisse. Celle du phoque et de la baleine occupe un assez grand nombre de navires, qui représentaient en 1847 un tonnage de 6,500 tonneaux. Beaucoup de lacs et de petites rivières abondent en anguilles excellentes, en écrevisses, lamprillons, truites, brochets, hussons, et autres espèces; mais les étangs artificiels ne sont bien garnis qu'en Séeland, en Fionie, en Laaland et en Holstein. Dans cette dernière province, les seigneurs retirent quelquefois 2 à 3,000 francs par an de leurs viviers. Dans l'île de Bornholm, chaque paysan a son étang garni d'excellent poisson.

§ III. Routes, industrie, commerce. — Le pays manque en général de bonnes routes; les meilleures sont dans les duchés, dans les îles de Séeland et de Fionie; mais plusieurs lignes importantes de chemins de fer sont projetées, notamment celle qui traverserait le Jutland dans toute sa longueur. L'île de Séeland possède déjà un railway de Copenhague à Korsoer; dans les duchés, Flensbourg, sur la Baltique, est reliée à Husum, sur la mer du Nord, et communique par un embranchement avec Sleswig, Neumunster, Elmsorn et Hambourg, d'où avec l'Allemagne septentrionale. De nombreuses compagnies de bateaux à vapeur desservent les points principaux du littoral danois, et facilitent les échanges entre les diverses parties du pays, que de nombreuses lignes de télégraphie électrique mettent déjà en correspondance immédiate.

La privation de houille, de force hydraulique et de métaux a été jusqu'à ce jour un grand obstacle au développement de l'industrie manufacturière du Danemark. On y compte un grand nombre de briqueteries et de tuileries, qui expédient leurs produits jusque dans les Antilles; à Varde, dans le nord du Jutland, ainsi que dans l'île de Séeland, on fabrique beaucoup de poterie commune; Copenhague a une fabrique de porcelaines dont les biscuits ont quelque réputation; le royaume possède une dizaine de verreries, dont la plus importante est celle de Dorfgarten. L'industrie métallurgique progresse lentement: on exploite quelques mines de fer, et le pays possède seulement quelques fonderies, des fabriques d'armes, deux fonderies de cuivre dans le Lauenbourg, une fabrique de machines. Le Danemark ne produit que des draps communs et en faible quantité; la fabrication des tissus de coton emploie environ un million de kilogrammes de matière. Dans le Sleswig et les environs de Copenhague on fabrique quelques dentelles estimées. Les raffineries de sucre produisent 6 à 7 millions de kilogrammes; la distillation des grains donne 300,000 hectolitres d'eau-de-vie, dont plus du tiers est fabriqué à Copenhague ou dans les environs. Altona travaille le tabac en quantités considérables. Copenhague, Flensbourg et Kiel ont aussi quelques manufactures de ce genre. La fabrication du papier ne manque pas non plus d'importance. Mais tous ces produits luttent difficilement avec les produits similaires fabriqués à l'étranger, malgré les tarifs prohibitifs et les autres encouragements donnés par le gouvernement. Dans le Jutland les paysans ont un esprit industriel qui n'est pas connu dans les îles: ils font eux-mêmes la toile dont ils s'habillent, les bas, les bonnets, les camisoles qu'ils portent et la poterie dont ils se servent pour la cuisine. Les enfants commencent à filer dès leur cinquième année.

Qu'on ne s'étonne pas après cela que la plupart des Danois, négligeant les travaux manufacturiers, préfèrent se livrer à la pêche, à l'agriculture, au commerce, à l'éducation des bestiaux et surtout à la navigation. Les cultivateurs et les nourrisseurs de bestiaux trouvent à Hambourg un débouché sûr pour leurs produits. Les côtes, et principalement celles que baigne la mer du Nord, éprouvent tous les ans une émigration considérable d'hommes robustes qui trouvent un accueil favorable partout où la navigation leur offre de l'occupation. Presque toutes les nations de l'Europe et de l'Amérique ont sur leur flotte des matelots danois.

La marine marchande danoise compte environ 5,180 navires, jaugeant 263,000 tonneaux; en 1833 elle n'avait que 3,800 navires, jaugeant 130,000 tonneaux. Le cabo-

tage transporte annuellement 700,000 tonneaux; la navigation avec l'étranger occupe 1,000,000 de tonneaux.

Le commerce extérieur augmente constamment : en 1851, il était seulement de 155 millions de francs, tandis qu'en 1855 il s'est élevé à 289 millions, savoir : importations, 177 millions; exportations, 112 millions. Celles-ci consistent surtout en bêtes à cornes (54,000 têtes), chevaux (13,000 têtes), brebis (32,000 têtes), porcs (45,000 têtes); céréales, farines, colza, biscuits, etc. (4 millions de tonneaux); puis des os, de la viande salée, des chiffons, des tourteaux, des cuirs et de la laine.

La France envoie au Danemark pour 2 à 4 millions de vins, de fruits, de sel, etc.; elle n'en retire que des peaux brutes, des rogues de morue, du froment et des bois.

L'ensemble du mouvement maritime a été, en 1854, de 131,631 navires, jaugeant 1,542,000 *lasts* (le *last* = 2,500 kil.); sur ces chiffres, le cabotage est compris pour 92,000 navires et 828,000 *lasts,* et la part du pavillon danois est de 111,000 navires pour 1,128,000 *lasts.*

§ IV. Langues. — Populations. — Caractère. — Instruction publique, etc. — A l'exception de quelques milliers de juifs, la plupart établis à Altona et à Copenhague, les habitants du Danemark descendent d'une de ces nations antiques dont la réunion forme la source germanique. L'idiome que l'on parle dans le Jutland, le Sleswig et l'archipel danois est un dialecte de la langue des Scaldes ou Scandinaves; celui du Holstein et celui du petit archipel situé près des côtes occidentales du Sleswig sont deux dialectes de l'ancien saxon. C'est dans ces idiomes que l'on trouve la signification des noms que portent les îles et les provinces qui forment le Danemark : ce nom signifie *champ bas;* Fionie, *joli pays;* Laaland, *pays bas;* Séeland, *pays entouré d'eau.* Belt désigne une *ceinture,* et en effet les deux Belts sont longs et étroits. Le nom de Jutland ne paraît être qu'une corruption du mot *Gothland*, pays des Goths. Le Holstein, que les chroniques islandaises appellent *Holsaturland,* est l'*Holsatie* ou la *Saxe boisée.*

Les peuples soumis au sceptre danois sont proprement de deux races. Les Danois des îles, les Jutlandais et les Islandais descendent de la grande nation des Goths, qui vint avec Odin peupler et cultiver la Scandinavie, jusqu'alors déserte ou occupée par quelques Lapons nomades et leurs troupeaux. Mais les Frisons, dans les îles de Sleswig, les Angles, près de Flensbourg, les Holsatiens, appartiennent sans doute à la Germanie. Parlons d'abord de cette minorité.

Les Frisons furent, dans les dixième et onzième siècles, un peuple très-puissant. On prétend que leur pays a été submergé en grande partie dans l'inondation de 1300. Cette révolution physique fut probablement bornée à un petit nombre d'îles. Leur établissement dans les îles du duché de Sleswig, dans l'Eydersted et quelques autres districts voisins remonte à une époque beaucoup plus reculée. La langue frisonne est un de ces anciens idiomes de la Germanie qui, pour la plupart, furent obligés de céder à la langue saxonne. Les Angles habitaient entre les golfes de Slie et de Flensbourg. On sait qu'ils sont venus, dans le premier siècle, de l'Allemagne, et qu'ils quittèrent de nouveau ces contrées dans le cinquième siècle pour secourir les Bretons contre les Pictes. Le Holstein est incontestablement peuplé de Saxons; à l'exception de la Wagrie, où les Vandales et les Slaves se sont répandus, et de la Dithmarschen, qui est habitée par des descendants des Frisons.

Les Danois, Norvégiens et Suédois parlèrent anciennement une seule langue; mais on se trompe en regardant cette langue scandinavienne comme dérivée de l'allemand. Cette opinion a été répandue en Europe par les Germains, qui s'obstinent à regarder toutes les nations du Nord comme colonies allemandes. En effet lorsqu'on examine attentivement les cinq langues dominantes du Nord, savoir : le haut allemand, le bas allemand (y compris le hollandais), l'anglais, le danois et le suédois; lorsqu'on considère ce qu'elles ont de commun ou de particulier, on ne peut douter de cette vérité, qu'il y a eu dans le Nord (avec exclusion de l'orient esclavon et de l'occident celtique) deux langues originaires : le gothique ou scandinavien et le saxon ou germanique. Ces deux langues se ressemblent dans un assez grand nombre de racines, mais elles diffèrent d'une manière frappante dans les parties les plus essentielles de leur grammaire. Les langues gothiques portent l'empreinte d'une culture beaucoup plus ancienne, plus fixe et plus favorable aux belles-lettres que celle des langues germaniques. Ces langues n'ont pas la prononciation heurtée et estropiée de l'anglais, les sons tranchants et sifflants qui composent toute l'harmonie de l'allemand. Ces amas muets de consonnes dures qui tuent toute éloquence et toute poésie sont également étrangers aux langues du Nord scandinavien. Le danois comme le parlent les gens bien élevés est une langue très-harmonieuse, à laquelle on ne peut reprocher que d'être trop douce. Ce défaut disparaît dans la prononciation plus mâle des Norvégiens, qui se rapproche de celle des Suédois.

Le peuple danois est un des plus intéressants de l'Europe : c'est un de ceux dont l'existence témoigne que ce n'est ni la grandeur du territoire ni la grandeur de la population, mais les qualités solides, la dignité du caractère, la gloire historique, l'état de civilisation, qui constituent une patrie considérée, respectée, et tenant un rang dans le monde. Autrefois conquérant insatiable, aujourd'hui brave, mais pacifique; peu entreprenant, mais laborieux et persévérant; modeste et orgueilleux; hospitalier, mais non pas officieux; gai et franc avec ses compatriotes, un peu froid et cérémonieux envers les étrangers; aimant ses aises plus que le faste, plus économe qu'industrieux, imitateur des autres peuples, observateur judicieux, penseur profond, mais lent et minutieux; doué d'une imagination plus forte que riche; constant, romanesque et jaloux dans ses affections; capable d'un grand enthousiasme, mais rarement de ces saillies d'esprit, de ces finesses qui surprennent le succès ou l'admiration; très-attaché à son sol natal et aux intérêts de sa patrie, trop peu soigneux de la gloire nationale; accoutumé au calme de la monarchie, mais ennemi de la servitude et du pouvoir arbitraire : tel est le portrait du Danois. Il est généralement d'une taille moyenne, bien fait, blond et d'une physionomie douce et agréable. Les femmes sont belles, mais leur figure est moins fine que régulière. De longs cheveux blonds, un teint éblouissant de fraîcheur, des yeux bleus, grands, languissants, voilà les charmes dont elles s'enorgueillissent dans le Nord. Elles sont généralement bien élevées, c'est-à-dire en femmes modestes, retirées, ménagères : aussi néglige-t-on dans leur éducation les arts d'agrément.

En Danemark, des vertus privées, des mœurs plus sévères en réalité qu'en apparence, des manières polies plutôt que recherchées, distinguent les classes élevées; dans les basses classes, l'amour de l'ordre n'est pas une qualité rare, excepté chez

le matelot, qui, par son genre de vie, est poussé à prendre la plupart des vices des diverses nations. Le paysan est laborieux; il s'habille avec propreté; il aime à chanter et à danser, et paraît être plus heureux que dans le reste de l'Europe. Il est devenu propriétaire; les corvées auxquelles il était assujetti sont depuis longtemps abolies, ou remplacées par une rétribution annuelle; beaucoup de fermes sont louées à titre de bail héréditaire, ce qui n'a pas peu contribué à l'avancement de l'agriculture.

Il y a beaucoup plus d'instruction en Danemark qu'en France : il est rare de rencontrer un paysan ou un autre homme du peuple qui ne sache pas lire. D'après des renseignements récents, le nombre des jeunes gens qui ne savent pas lire est à peine de 8 sur 1,000. Dès 1829, on comptait dans le royaume 4,500 écoles primaires, et ce nombre est aujourd'hui presque doublé. Ces progrès sont dus au zèle de la société de l'enseignement élémentaire établie à Copenhague. En Danemark, cet enseignement ne se borne pas à la lecture, à l'écriture, au calcul et à l'instruction religieuse; il comprend encore la langue nationale, l'histoire du pays, la géographie et l'histoire naturelle. Les hautes études jouissent de la même faveur que l'enseignement primaire. Les principaux établissements d'instruction supérieure sont l'université de Copenhague, fondée en 1478, celle de Kiel, établie en 1665 et augmentée en 1829 d'une école polytechnique. Il y a en outre 7 écoles spéciales, 33 colléges ou écoles classiques, 20 écoles polytechniques élémentaires, 7 écoles normales d'instruction primaire et de nombreuses sociétés académiques.

Des écrivains et des savants distingués ont honoré la nation danoise. Holbern, auteur comique, est regardé comme le Plaute du Nord; Pram et Nordal-Brun se sont fait connaître par quelques bonnes tragédies; Thormodus-Torfœus, Jacques Langebeck, Schonning et quelques autres, ont porté dans l'étude de l'histoire et des antiquités du Nord les lumières d'une vaste érudition; Malling, parmi les historiens, s'est fait remarquer par l'élégance du style. On doit plusieurs traités de philosophie à Gamborg et à Treschow, qui a réfuté les opinions de Kant. Parmi les hommes qui ont cultivé avec succès les sciences physiques et naturelles, Laurensberg et Sténon ont laissé des ouvrages estimés sur la minéralogie; Érasme Bartholin découvrit la double réfraction de la chaux carbonatée appelée spath d'Islande; Pontoppidan, évêque de Bergen, a fait connaître les minéraux du Danemark et de la Norvége; Brünnich composa le premier en danois un manuel de minéralogie; Abildgaard, savant médecin, écrivit sur les minéraux et sur les animaux; Winslow passe pour le créateur de l'anatomie descriptive; Borichius, à la fois médecin, chimiste et philologue, a laissé de nombreux écrits; Thomas Bartholin, auteur d'une foule d'ouvrages, fut considéré comme le premier médecin de son siècle; Fabricius, si célèbre comme entomologiste, a porté dans plusieurs questions d'histoire naturelle et d'économie politique le flambeau de son génie; Niebuhr s'illustra par ses voyages. Si tant de noms distingués ne suffisaient pas à la gloire du Danemark, rappelons que celui de Tycho-Brahé seul est un titre d'illustration pour ce pays [1].

§ V. Histoire. — L'histoire du Danemark est intimement liée à celle de la Scandinavie

[1] Nous devons ajouter à ces noms, encore bien qu'il appartienne à la France par ses ouvrages, celui de l'écrivain dont nous continuons et transformons l'ouvrage, Malte-Brun, dont le vrai nom est Malte-Conrad Brunn, né à Thister dans le Jutland, mort à Paris en 1826.

dont il a longtemps dirigé les destinées; elle se trouve aussi, dans les temps anciens, confondue avec les légendes et les fables sanglantes du culte d'Odin. La presqu'île danoise était cette *Chersonèse cimbrique* d'où sortirent les Kimris ou les Cimbres, qui portèrent leurs armes dans la Gaule et en Italie. Les premiers historiens du Danemark nomment, comme fondateur de leur monarchie, Skjold, fils d'Odin, qui vivait au premier siècle de l'ère chrétienne, et régnait dans la Skanie. Cette partie méridionale de la péninsule scandinave est en effet regardée comme le berceau de la monarchie danoise, et elle y resta attachée jusqu'au dix-septième siècle. Vers l'an 250, Dan le Magnifique unit à la Skanie le Jutland et les îles, et c'est ainsi que le royaume danois se trouva en possession de toutes les entrées de la Baltique, possession qui a fait sa grandeur pendant des siècles. Au septième siècle, Ivar possédait, outre le royaume de Dan, la Norvége, la Suède et une partie des côtes méridionales de la Baltique; mais ce grand empire n'eut pas de durée. Au commencement du neuvième siècle, le Danemark fut plus connu des peuples du Midi : il envoya des secours aux Saxons contre Charlemagne, mais il fut contraint à la paix, et l'Eider fut donné pour limite aux deux empires. Dans le même siècle, les pirates sortis de la Scandinavie et du Danemark épouvantèrent l'Europe par leurs ravages et leurs conquêtes. Deux fois les Danois s'emparèrent de l'Angleterre, et, sous Canut le Grand, leur empire comprenait non-seulement ce royaume, mais presque tous les pays voisins de la Baltique. Les Danois furent chassés de l'Angleterre en 1042, et, cinq ans après, s'éteignit la dynastie de Skjold, laquelle fut remplacée par celle des *Esthridites,* dont le chef fut Suénon II, descendant par les femmes de Canut le Grand. Les premiers rois de cette dynastie se contentèrent de la possession de la Skanie, du Jutland et des îles. Ces rois ne se succédaient pas en ligne régulière; car ils étaient élus dans des diètes où les seigneurs avaient toute la puissance, et les élections, suivies souvent de dépositions, amenaient de fréquentes guerres civiles. En 1157, Waldemar Ier fit la guerre aux Wendes de la Prusse, et refusa de se reconnaître vassal de l'empire germanique. En 1182, Canut IV soumit entièrement les Wendes, qui cessèrent d'inquiéter les îles de la Baltique; il conquit et convertit l'Esthonie; il rendit tributaires le Sleswig et le Holstein. Ces pays, qui jouent un si grand rôle dans les destinées du Danemark, et par lesquels ce royaume se rattache à la Germanie, avaient fait partie du grand duché de Saxe dans les dixième et onzième siècles; puis ils avaient été donnés à la maison de Schauenbourg, qui les avait repeuplés avec des colonies allemandes, et ils étaient devenus fiefs de l'empire.

Waldemar II (1203-1241) fit la conquête de la Livonie avec une armée qui s'élevait, dit-on, à 150,000 hommes, et une flotte qui comptait 1,400 voiles; il marchait armé d'un drapeau donné par le pape, appelé le *Dannebrog,* et qui fut longtemps regardé comme le palladium de la monarchie. Cette grandeur ne dura que peu de temps. Waldemar, ayant été surpris par un de ses sujets et retenu en prison pendant trois ans, tous les peuples subjugués par le Danemark se soulevèrent, et quand le roi recouvra sa liberté, il ne lui resta de toutes les provinces conquises qu'une partie de la Prusse et l'île de Rugen. Il chercha vainement à reconquérir le Holstein, et fut vaincu à la bataille de Bornhoved. Le Danemark tomba dans la décadence, et Waldemar ayant donné des provinces entières en apanage à ses fils, il s'ensuivit des

guerres civiles qui mirent, après sa mort et pendant près d'un siècle, le royaume sous la domination des comtes de Holstein. Waldemar III (1340-1375) parvint à relever le trône de ses pères. Il ne laissa qu'une fille, Marguerite, mariée à Hakon VIII, roi de Norvége, et eut pour successeur son petit-fils, issu de ce mariage, Olaüs VI. Ce roi étant mort à vingt-trois ans, sa mère fut reconnue reine des deux royaumes de Danemark et de Norvége. Albert, roi de Suède, ayant voulu lui disputer ces deux couronnes, il fut lui-même déposé par les états de son royaume, et Marguerite nommée à sa place. Cette femme remarquable réunit en 1397 les États des trois royaumes à Calmar, et y fit porter une loi fondamentale qui unissait à perpétuité les trois couronnes du Nord.

Les successeurs de Marguerite ne surent pas maintenir l'union de Calmar, qui devint la cause de guerres continuelles entre les trois royaumes. La maison des Esthridites s'éteignit en 1448 dans la personne de Christophe III; alors les états, qui avaient conservé leur droit d'élection et qui laissaient peu de pouvoir au monarque, appelèrent au trône Christian Ier, fils de Thierry, comte d'Oldenbourg, dont la postérité règne encore aujourd'hui. La Norvége le reconnut en 1450, la Suède en 1458, et après une longue guerre, Christian hérita encore des duchés de Sleswig et de Holstein, disputés depuis plusieurs siècles par les rois de Danemark. Il laissa ses trois couronnes à son fils Jean, mais il donna une partie des duchés à son deuxième fils, Frédéric. Sous le règne de Jean, la Suède continua à se révolter contre l'union. Jean eut pour successeur Christian II, qui se rendit si odieux par ses tyrannies que la Suède, soulevée par Gustave Wasa, échappa définitivement à la domination danoise, et que, enfin, les états de Danemark et de Norvége le déposèrent (1523). Ces mêmes états appelèrent pour lui succéder Frédéric Ier, duc de Holstein, deuxième fils de Christian Ier. Celui-ci eut pour successeur Christian III, qui incorpora complétement la Norvége au Danemark, en lui ôtant son administration particulière; il déclara aussi les duchés fiefs de la couronne, tout en laissant le duché de Holstein-Gottorp à son frère Adolphe, tige d'une nouvelle maison de Holstein, qui devint aussi hostile que les précédentes aux rois de Danemark; enfin il adopta le luthéranisme et abolit le catholicisme dans ses États (1537). Ce changement, en détruisant le pouvoir du clergé, rendit celui de la noblesse prépondérant, et celle-ci tendit de plus en plus à faire du royaume une oligarchie où le roi n'aurait qu'une puissance nominale. En 1625, Christian IV entra dans la guerre de Trente-Ans, mais la perte de la bataille de Lutter le força à signer la paix de Lübeck, où il abandonna le rôle de protecteur des protestants d'Allemagne. Frédéric III, fils de Christian IV, commença contre les Suédois une guerre désastreuse, qui dura de 1648 à 1660, et où le Danemark n'éprouva que des défaites: les Suédois s'emparèrent de la Skanie, de Bornholm, d'une partie de la Norvége, et même assiégèrent Copenhague. Le royaume ne fut sauvé de sa ruine que par l'intervention des flottes hollandaise et anglaise; mais il dut céder, par la paix de Copenhague (1660), la Skanie et les autres provinces scandinaves, qui, depuis les premiers temps de la monarchie, appartenaient au Danemark. La Suède devint l'État prépondérant de la mer Baltique. Le peuple danois attribua les malheurs de cette guerre et la décadence du royaume au pouvoir exorbitant que s'était attribué la noblesse, à l'état de faiblesse de la royauté

menacée sans cesse de déposition, à l'anarchie qui paralysait les résolutions des états. Alors les chambres de la bourgeoisie et des paysans forcèrent la noblesse à adopter une nouvelle constitution, par laquelle le pouvoir absolu et héréditaire fut confié au roi.

Christian V et Frédéric IV eurent des guerres presque continuelles avec la Suède à cause des duchés de Holstein et de Sleswig, devenus presque indépendants du Danemark, et faisant cause commune avec ses ennemis. Ces guerres devinrent surtout très-sanglantes quand la Suède fut gouvernée par Charles XII. Les Danois conquirent et perdirent tour à tour les deux duchés; enfin, après la mort de Charles XII, Frédéric IV parvint à amener la Suède à un traité qui laissait au Danemark une partie du Sleswig. Pendant le reste du dix-huitième siècle, ce royaume jouit d'une paix continuelle, qui fit prospérer son commerce et sa navigation; mais son rôle politique devint tout à fait secondaire. En 1767, la ligne des comtes d'Oldenbourg s'étant éteinte, la maison régnante en Danemark hérita de ce comté, et aussitôt elle travailla à l'échanger contre le Holstein et le Sleswig, dont les ducs étaient montés sur le trône de Russie. En effet, Charles-Pierre-Ulric, duc de Holstein-Gottorp, avait été déclaré en 1742, par sa tante l'impératrice Élisabeth, héritier de la couronne impériale, et il était devenu empereur sous le nom de Pierre III. Assassiné par sa femme, la fameuse Catherine II, il avait eu pour successeur au duché de Holstein son fils aîné, Paul, héritier de la couronne impériale. Paul consentit à échanger les duchés de Sleswig et de Holstein contre le comté d'Oldenbourg (1774), et c'est ainsi que le Danemark entra définitivement en possession de ces duchés, tant de fois conquis, tant de fois perdus, indispensables à son existence politique, et qui sont aujourd'hui pour ce royaume une source de nouveaux embarras.

Dans les grandes guerres engendrées par la révolution française, le Danemark prit un rôle qui ne sera jamais oublié de la France : il refusa d'entrer dans les coalitions contre cette puissance, et il se mit à la tête des États du Nord contre l'Angleterre pour défendre les droits des neutres et la liberté des mers. A la nouvelle du traité de la quadruple alliance signée en 1800 avec la Russie, la Suéde et la Prusse, une flotte anglaise franchit le Sund, attaqua Copenhague, et, après une bataille glorieusement soutenue par la flotte danoise, força le Danemark d'abandonner la quadruple alliance. Mais celui-ci n'abandonna pas les principes de la liberté des mers, et il en fut odieusement puni en 1807 : une flotte anglaise, en pleine paix, sans que rien pût faire prévoir une si lâche attaque, vint bombarder Copenhague et voler la flotte, les chantiers, les arsenaux du Danemark. Il s'ensuivit un traité d'alliance entre ce royaume et l'empire français, traité que le Danemark maintint avec une dignité incomparable, et qui ne fut rompu que par la chute de Napoléon. A cette époque, le congrès de Vienne punit le Danemark de sa loyauté, en lui enlevant, outre Helgoland, qui fut cédée aux Anglais, le royaume de Norvége, qui fut donné à la Suède. On accorda, il est vrai, en compensation au Danemark, la Poméranie suédoise avec l'île de Rugen; mais le roi Frédéric VI dut presque immédiatement céder cette possession précieuse à la Prusse contre le duché de Lauenbourg et une somme de 600,000 rixdales. Enfin on déclara les duchés de Holstein et de Lauenbourg parties de la Confédération germanique, ce qui a engendré des complications politiques qui sont loin d'être résolues.

§ VI. Constitution et administration. — La constitution politique du Danemark, depuis 1660, était restée une monarchie absolue; cependant depuis 1792 les idées françaises commençaient à remuer le pays, lorsque, en 1835, on se décida à établir des états dans chaque province, et quoique ces états n'eussent que voix consultative, ils intervinrent utilement dans l'administration intérieure du pays. Enfin, sous la pression des événements de 1848, le roi Frédéric VIII donna à son royaume une constitution représentative, et qui fut déclarée commune à toutes les parties de ce royaume.

Le Holstein, qui avait depuis longtemps une sorte de constitution particulière, qui d'ailleurs se regarde comme un pays entièrement allemand, soumis seulement au roi de Danemark, mais n'ayant rien de commun avec ses autres États, s'insurgea contre la constitution danoise, entraîna dans sa cause le Sleswig, qui a les mêmes prétentions que le Holstein, et appela à son aide la Confédération germanique. Il s'ensuivit une guerre sanglante où le Danemark eut à lutter principalement contre la Prusse, guerre qui se termina sans que la question fût nettement résolue, et qui menace sans cesse de se renouveler. Les duchés, toujours hostiles à l'unité danoise, prétendent à une existence commune, indépendante du Danemark, et qui serait garantie par toute l'Allemagne. L'Allemagne presque entière est ardemment favorable à ces prétentions, et la diète de Francfort s'est prononcée dans ce sens.

La constitution que repoussent les duchés est très-libérale, mais aussi très-compliquée, parce qu'on s'est efforcé d'y donner place aux prétentions d'isolement du Holstein et du Sleswig. La couronne est héréditaire de mâle en mâle dans la famille régnante. Le roi a le pouvoir exécutif, le commandement de l'armée, la nomination à tous les emplois, etc. Il partage le pouvoir législatif : 1° avec une assemblée nommée par toutes les parties de la monarchie, qu'on appelle le *Risgraad* ou sénat, et qui se compose de 60 membres; 2° avec la représentation particulière de chaque partie de la monarchie, et qu'on appelle *Rigsdag*. Ainsi le Danemark proprement dit, ou le Jutland avec les îles, a deux chambres : le *Landsthing*, élu par le suffrage universel; le *Folksting*, choisi par une élection à deux degrés; les duchés ont de même chacun un Rigsdag, composé d'une seule chambre, et dont les membres sont aussi élus; enfin l'Islande a son Rigsdag, nommé en partie par le gouvernement, en partie par la population. Le Risgraad fait les lois d'intérêt général et communes à toutes les parties de la monarchie; les Rigsdags sont consultés seulement pour les lois d'intérêt général, mais ils font directement les lois particulières à chaque partie de la monarchie. Le Risgraad vote le budget des dépenses communes à toute la monarchie, et chaque Rigsdag vote un budget particulier pour les dépenses de chaque province [1].

Le gouvernement et l'administration sont aussi compliqués que la représentation nationale. Il y a cinq ministres pour les affaires communes à toute la monarchie (affaires étrangères, guerre, marine, finances, intérieur), quatre ministres pour les affaires particulières du Danemark propre, un ministre pour celles du Sleswig, un ministre

[1] Le roi de Danemark vient (décembre 1858) de céder à la pression et aux menaces de l'Allemagne, en déclarant abolie la constitution commune aux diverses parties du royaume. Les duchés auront donc une constitution et une administration distinctes des autres parties de la monarchie; mais rien n'est encore réglé à ce sujet.

pour celles du Holstein-Lauenbourg. Le Danemark propre est divisé en sept diocèses (*Stiftsæmer*) : Séeland, Fionie, Laaland, Aalborg, Aarhuus, Viborg, Ribe. Ces diocèses, administrés par des gouverneurs, se subdivisent en un certain nombre de bailliages, qui à leur tour se partagent en cantons. Les duchés sont administrés par un gouverneur commun pour le Sleswig-Holstein, et par un gouverneur spécial pour le Lauenbourg; ils se subdivisent très-irrégulièrement en bailliages et en paroisses. Les baillis, dans les duchés, réunissent le pouvoir judiciaire au pouvoir civil; mais la plupart des villes ont une administration municipale indépendante des baillis; il en est de même des domaines de la noblesse, qui forment des districts spéciaux ressortissant aux chancelleries de Sleswig, de Glückstadt et de Ratzebourg. La noblesse du Danemark n'a pas ces prérogatives; mais elle jouit cependant de grands priviléges, entre autres de celui d'avoir des tribunaux spéciaux.

L'administration de la justice se divise en deux chancelleries, qui ont dans leurs attributions le culte, l'instruction publique et la police : la chancellerie danoise, la chancellerie des duchés. Les tribunaux de la première sont : 1° les cours d'appel de Copenhague pour les îles, de Viborg pour le Jutland, de Reikevig pour l'Islande; 2° les tribunaux inférieurs des *Herre-foged* et *Virke-dommer*, juges dont le ressort comprend des arrondissements (*Herred*) et des circonscriptions seigneuriales (*Virke*); 3° les tribunaux des *Bye-foged*, juges de villes ou juges de paix. Les tribunaux de la chancellerie des duchés comprennent : 1° les cours d'appel de Gottorp pour le Sleswig, de Glückstadt pour le Holstein, de Ratzebourg pour le Lauenbourg; 2° des *Stads-ret* ou tribunaux des villes, des tribunaux des *Herre-foged* et *Virke-dommer*, qui réunissent souvent le pouvoir civil au pouvoir judiciaire. Il y a une cour suprême pour toute la monarchie à Copenhague.

Onze évêques protestants se partagent l'administration spirituelle du pays, 4 pour les îles, 4 pour le Jutland, un pour le Sleswig, un pour le Holstein-Lauenbourg. La confession d'Augsbourg est la religion de l'État; mais tous les cultes jouissent d'une entière liberté, et les catholiques, les calvinistes, les juifs mêmes, sont admis aux emplois et aux dignités publiques. Le clergé luthérien ne jouit d'aucun pouvoir politique; il ne forme point d'ordre dans l'État. Les trois ordres sont : la noblesse, la bourgeoisie, les paysans. Les paysans ont été affranchis à la fin du siècle dernier, comme nous l'avons déjà dit; ils sont propriétaires et jouissent de tous les droits politiques; les bourgeois forment la classe la plus importante de l'État par son instruction et ses richesses; la noblesse est ou héréditaire ou personnelle : la première est celle qui possède des fiefs inaliénables et transmissibles par ordre de primogéniture; elle a perdu la plupart des priviléges qui la rendaient la maîtresse de l'État; la deuxième est personnelle et composée de tous les fonctionnaires publics.

§ VII. Armée, marine, finances. — L'armée danoise est composée en temps ordinaire de 2 régiments d'artillerie (12 batt. de 8 canons), de 25 escadrons de cavalerie, de 17 bataillons de ligne et de 5 corps de chasseurs; le tout peut former environ 25,000 hommes. En temps de guerre, le Danemark peut mettre sur pied jusqu'à 80,000 hommes; car on compte environ 10,000 hommes de troupes bourgeoises régulières, armées et disponibles, et la milice forme un chiffre d'environ 60,000 hommes. La levée des troupes se fait par la conscription; la durée du service est de huit ans

dans l'infanterie; le soldat ne sert effectivement que pendant deux années, les quatre années suivantes il les passe dans ses foyers, sauf à l'époque des manœuvres; enfin les deux dernières années il est exempt de tout service, mais il est tenu de rejoindre son corps au premier appel. Dans la cavalerie, les hommes servent six ans consécutifs, mais ils sont ensuite libérés définitivement.

Le royaume est divisé, sous le rapport militaire, en trois commandements généraux : Séeland avec les îles; Jutland et Sleswig; Holstein et Lauenbourg. Pour l'instruction des officiers, Copenhague possède une académie d'infanterie et de cavalerie, où 100 cadets font un cours d'études de cinq ans, et une académie d'artillerie, où 24 cadets étudient pendant quatre ans. Il y a en outre des cours pour le génie et l'état-major.

La marine danoise a joué un rôle de premier ordre pendant plusieurs siècles; tombée au rang de marine secondaire, c'est encore une des plus respectables de l'Europe. Elle comprend 119 bâtiments armés de 931 bouches à feu, et se compose de 5 vaisseaux de ligne, 6 frégates, 13 bâtiments inférieurs, 67 chaloupes canonnières, 19 transports et 9 bâtiments à vapeur. La station principale de la flotte est à Copenhague.

L'administration des finances n'est pas moins compliquée que celle du pays. Voici le total du budget pour l'année financière du 1er avril 1855 au 31 mars 1856 :

Budget d'État pour l'ensemble de la monarchie, 18,133,000 écus[1] ;

Budgets particuliers pour chacune des 3 provinces de l'État :

	Recettes.	Dépenses.
Danemark	5,235,000 écus.	5,067,000 écus.
Sleswig	1,289,000 —	1,511,000 —
Holstein.	1,457,000 —	1,663,000 —
Totaux.	7,981,000 écus.	7,241,000 écus.

La somme des dépenses communes pour l'ensemble de la monarchie se répartit sur les budgets particuliers des 3 provinces, en telle proportion que 60 pour 100 viennent à la charge du Danemark, 23 pour 100 à celle du Holstein, et 17 à celle du Sleswig. La dette du royaume s'élève à environ 120 millions d'écus, mais le crédit public paraît solidement établi; la banque est dans une situation florissante; les banques locales de prêt et d'escompte, les caisses d'épargne, les sociétés de crédit foncier et d'assurance mutuelle, se multiplient dans les provinces, et prospèrent partout également.

L'État tire ses ressources principales du produit des domaines, des douanes, du timbre, de la navigation, des télégraphes, de la loterie, des postes, et enfin du péage du Sund, qui pour l'année 1855-56 a rapporté 2,172,000 écus,ou plus de 6 millions de francs, c'est-à-dire le septième environ du revenu total. Ce droit était de 1 pour 100 de la valeur de la cargaison pour les navires anglais, hollandais, suédois, français, et de 1 $\frac{1}{4}$ pour les navires des autres nations, et même pour les Danois. On sait qu'à partir du 1er août 1857 ces droits de péage ont été supprimés moyennant une indemnité équivalant à la moyenne quinquennale du revenu capitalisé à 4 pour 100. Ce péage subsistait depuis le treizième siècle, et avait pour base le droit régalien du roi de Danemark sur le Sund et les Belts, regardés comme des fleuves du pays; car,

[1] L'écu danois vaut 2 fr. 80 c.

ainsi que nous l'avons vu, les provinces méridionales de la Suède faisaient partie intégrante de la monarchie danoise, et y sont restées attachées jusqu'au dix-septième siècle. Aussi, jusqu'à cette dernière époque, la légitimité du droit, loin d'être contestée, avait-elle été confirmée et reconnue par de nombreux traités, et avec d'autant plus de raison que le Danemark supportait les dépenses de construction et d'entretien des fanaux destinés à faciliter la navigation du passage. Mais, en 1855, les États-Unis signifièrent à la cour de Copenhague qu'ils n'entendaient plus acquitter les taxes, en quelque sorte féodales, que supportaient leurs navires à l'entrée et à la sortie de la Baltique. Cette réclamation décida le Danemark à proposer aux puissances intéressées de faire cesser le péage du Sund, moyennant une juste indemnité, ou la capitalisation de la taxe. Cette proposition ayant été acceptée, le chiffre de l'indemnité a été fixé à 100 millions, qui ont été répartis entre les diverses puissances maritimes d'après l'importance de leur navigation dans la Baltique : ainsi la Russie et l'Angleterre ont payé près de 30 pour 100, la Prusse 12 1/2 pour 100, la Hollande 20 pour 100, etc. La France n'est comprise dans cette indemnité que pour 3,59 pour 100.

De 1846 à 1855, la moyenne du nombre des navires qui ont passé le détroit a été de 18,645. En 1750, ce nombre n'était que de 4,500 bâtiments.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DESCRIPTION DES PROVINCES.

§ Ier. Diocèse de Séeland. — Ce diocèse comprend les îles de Séeland, Moën, Samsoë, Bornholm et une cinquantaine de petites îles. Il est divisé en cinq *amts :* Copenhague, Fredericksborg, Holbek, Soroë, Prœstoë et Bornholm.

Séeland, ou en danois *Siælland,* est la plus grande île du Danemark. A l'est, le détroit du Sund la sépare des côtes de la Suède, et à l'ouest, le Grand-Belt occupe l'espace situé entre ses côtes et celles de Fionie. Au nord, elle est baignée par le Kattégat, et au sud par un bras de la mer Baltique, qui la sépare de l'île Laaland. Sa longueur du nord au sud est d'environ 120 kilomètres, sa plus grande largeur de 95 à 100, et sa superficie de 6,875 kilomètres carrés. Ses côtes sont découpées, surtout dans sa partie septentrionale, par des golfes profonds, dont le plus considérable est l'*Ise-Fiord.* Son sol, bas, uni et bien arrosé, offre des paysages agréables et variés ; ses côtes crayeuses s'élèvent en falaises abruptes. Le climat est doux, humide et favorable à la végétation ; les champs sont bien cultivés, et produisent assez d'orge pour que l'on en exporte annuellement une assez grande quantité, surtout en Norvége. Les pâturages nourrissent un grand nombre de bestiaux et de chevaux estimés.

Au fond d'un golfe de l'île de Séeland, se trouve *Copenhague* (*Kiöebenhavn*), capitale du Danemark, qui occupe aussi l'extrémité septentrionale de la petite île d'Amack ou d'Amager. Elle renferme 150,000 habitants. Fondée, dit-on, en 1168 par l'évêque Axel, elle devint, dans le quatorzième siècle, la résidence des rois. Détruite en 1728, en 1794, en 1795 par des incendies, dévastée en 1807 par le bombardement des Anglais, elle a été rebâtie avec plus de solidité, d'élégance, de

régularité, et forme aujourd'hui l'une des plus belles villes de l'Europe. Elle est défendue par une vaste enceinte, garnie de 25 bastions, par la forte citadelle de Frederikshavn, par le fort avancé des Trois-Couronnes, qui est situé à 3 kilomètres de la ville. Vue de l'étroite entrée du port, elle présente un magnifique aspect. Ce port est formé naturellement à l'aide de l'île d'Amack, île située à l'est de Copenhague, qui porte une des trois parties de la ville, et qui tient à la partie principale par deux ponts. Il est le meilleur et le plus important de la Baltique, assez profond pour recevoir des vaisseaux de ligne, assez spacieux pour contenir 7 à 800 navires de toute grandeur. Il sert de station à la flotte danoise, et l'arsenal, les chantiers, les magasins, se trouvent commodément réunis sur ses bords. Il est précédé d'une rade admirable, garantie par des hauts-fonds bien connus, ainsi que par des établissements construits pour la protéger.

Copenhague se divise en trois parties : la vieille ville, la nouvelle ville et le quartier de Christianshavn. La vieille ville ou la cité proprement dite, séparée de la nouvelle par le nouveau canal, est la partie la plus grande et la plus populeuse ; ses maisons, quoique bâties en briques et en bois, ont une belle apparence ; on y voit la vaste place du Nouveau-Marché, dont l'irrégularité disparaît devant les constructions qui la décorent, telles que le palais de Charlottenbourg, maintenant occupé par l'académie des beaux-arts et par une belle galerie de tableaux ; le dépôt d'artillerie, le théâtre et la statue équestre de Christian V. Du côté du port se trouvent la bourse et la banque. La cité renferme encore : le palais du prince Frédéric ; l'arsenal, où l'on voit la bibliothèque royale, composée de 260,000 volumes, les manuscrits arabes de Niebuhr, et plus de 80,000 estampes ; l'université, qui possède une belle bibliothèque, plusieurs collections scientifiques, un jardin botanique, et un observatoire établi dans une tour où l'on peut monter en voiture presque jusqu'au sommet.

La plus belle partie de la nouvelle ville est celle que l'on appelle Friedrickstadt. Ses principaux édifices sont : l'ancien château royal de Rosenbourg, qui renferme une belle collection d'antiquités, et la magnifique salle dans laquelle le roi ouvre les séances de la haute cour de justice ; l'*Amalienbourg,* construction composée de quatre palais distincts, rangés autour d'une place octogone, dont le centre est occupé par la statue équestre de Frédéric V ; dans le dernier édifice est établie l'école de marine. Le magnifique château de Christiansborg, édifice moderne, est remarquable par ses dimensions autant que par son architecture ; on y admire une chapelle ornée de bas-reliefs et d'arabesques sculptés par Thorvaldsen ; il renferme aussi une belle galerie de tableaux, la bibliothèque du roi et un riche musée d'antiquités nationales.

Le *Christianshavn,* situé dans l'île d'Amack, porte le nom de Christian IV, son fondateur ; il offre des rues régulières et bien bâties ; ses places sont belles et vastes ; il comprend les chantiers de construction, l'ancien magasin de la compagnie des Indes, le port pour les vaisseaux de guerre, l'église du Sauveur, la plus belle de Copenhague, celle de la Trinité, dont le dôme contient la bibliothèque universitaire, composée de 70,000 volumes, et le grand globe de Tycho-Brahé. Parmi les principales églises de Copenhague, nous devons citer encore celle de Notre-Dame, terminée en 1829, et qui renferme treize statues colossales de Thorvaldsen, représentant Jésus-Christ et ses apôtres.

Copenhague possède un grand nombre d'établissements littéraires et de sociétés académiques. C'est aussi le siége des principaux établissements d'instruction spéciaux, tels que l'école militaire supérieure, l'école de marine, l'école vétérinaire. Son université jouit de quelque réputation. Cette ville est le centre principal de l'industrie du Danemark; mais cette industrie est peu importante, comme celle de tout le royaume. On cite néanmoins ses fabriques de draps, de soieries, de tabac, de toiles, ses meubles, ses dentelles, ses instruments de musique et de chirurgie, et quelques-uns des produits de la fabrique royale de porcelaine. Quant au commerce, il est immense, et nous en avons indiqué les principaux objets. Son port possède environ 300 navires, jaugeant 33,000 tonneaux, ce qui représente le tiers de tout le tonnage du pays.

L'île d'*Amack* ou d'*Amager,* large de 4 kilomètres, longue de 8, plate et bien cultivée, est le jardin potager de Copenhague; elle est peuplée à l'une de ses extrémités par une colonie hollandaise établie en 1516 par Christian II, et qui forme aujourd'hui une population de 4,000 âmes. Ses habitants conservent en partie le costume et l'idiome de leurs ancêtres.

Entre cette île et l'îlot inhabité de *Saltholm,* où les habitants d'Amack font pâturer leurs bestiaux pendant l'été, est le passage nommé *Drogden,* le plus sûr et le plus fréquenté par les vaisseaux de haut bord, car la *Flintrende,* ou le canal entre Saltholm et la Skanie, n'a pas assez de profondeur. Le passage entre Amack et Saltholm est long de 8 kilomètres; il commence vis-à-vis de la rade de Copenhague, et là, il consiste en deux canaux divisés par un banc. Le canal intérieur, nommé *Kongedyb* (passe royale), est dominé par le canon de Copenhague. Ce fut dans ce canal que se livra le fameux combat du 2 avril 1801 entre une flotte anglaise et une division danoise. Plus bas, les deux canaux se réunissent en un seul, dont la partie navigable n'est large que d'un kilomètre, et où tout vaisseau de plus de 74 canons est obligé de débarquer une partie de son artillerie, tant l'eau est peu profonde.

Parmi les lieux les plus remarquables des environs de Copenhague, on cite : *Frederiksberg,* magnifique château, résidence habituelle du roi pendant l'été, bâti sur une hauteur. De ses jardins, on jouit d'une vue magnifique; on y remarque une belle galerie de tableaux; dans ses dépendances, se trouve un haras aux frais du gouvernement. Sur la lisière d'une forêt peu éloignée du Sund, on voit, au bourg d'*Hirscholm*, un beau château royal qui fut la résidence de la reine Mathilde. *Frederiksborg,* autre château royal, flanqué de tours et environné de fossés, est un beau monument du moyen âge; on y remarque la salle des Chevaliers; c'est dans la chapelle de ce château que l'on couronne les rois de Danemark. Il est situé à *Hilleröd,* petite ville de 1,200 habitants, qui s'élève au bord d'un petit lac, à 30 kilomètres au nord de Copenhague. *Röskilde,* peuplée de 2,000 âmes, est à présent déchue de sa grandeur ancienne. C'était la capitale de Séeland, le siége d'un évêché et la résidence des rois de Danemark; aujourd'hui ce n'est qu'après leur mort qu'ils vont y demeurer; quelques-uns de leurs sarcophages sont magnifiques; l'église qui les renferme est très-belle; le château royal est digne de quelque attention. Depuis la réformation, l'évêché de Röskilde n'existe plus, et les monastères qu'il renfermait ont disparu avec lui; on n'y voit plus qu'un couvent de demoiselles nobles. Cette petite ville possède encore une école supérieure et des distilleries d'eau-de-vie. Près de là on voit

un hôpital très-remarquable, appelé *Bidstrupgard,* qui sert d'asile à la vieillesse et aux aliénés. *Jægers-Preis* est encore une résidence royale, où reposent les cendres des anciens héros du Nord et de plusieurs hommes célèbres; son parc est orné de plusieurs monuments remarquables, entre autres de ceux du grand ministre Bernstorf et de Tycho-Brahé.

Elseneur (*Helsingœr*), ville de 8,000 habitants, est située sur la partie la plus étroite du Sund, à 40 kilomètres au nord de Copenhague; elle a un petit port artificiel et une rade célèbre, où s'arrêtaient jadis les navires qui acquittaient les droits de péage, ce qui lui donnait une grande activité. Dans le voisinage se trouve *Kronbourg,* place très-forte, située sur une saillie du rivage et qui ferme le principal passage de la mer Baltique dans la mer du Nord. Ce détroit, qu'on nomme *Sund* ou *Æresund,* est long de 10 à 12 myriamètres, large de 4 kilomètres au nord, entre Elseneur et la ville suédoise d'Helsingborg, tandis qu'il s'élargit jusqu'à plus de 30 kilomètres à la hauteur de Copenhague. La profondeur y varie de 8 à 40 mètres, mais il est semé de bancs et de hauts-fonds nombreux qui en rendent la navigation dangereuse, surtout du côté de la Suède. — *Frederikswark,* sur le lac Arre, est un bourg de 1,600 habitants, remarquable par sa fonderie de canons, sa manufacture d'armes, ses poudreries, ses fabriques d'outils et de machines pour l'agriculture. — *Nyekiöbing,* sur la côte occidentale de l'Ise-fiord, est un petit port sans importance. — *Holbek,* au fond du même golfe, possède un bon havre, une grande manufacture d'armes, et exporte une grande quantité de céréales. — *Kallundborg,* au fond d'un golfe de même nom qui s'ouvre sur le Samsoë-Belt, a 1,500 habitants, et un château en ruine qui fut construit au commencement du douzième siècle. Son port fait un grand commerce de grains. — *Slagelse* possède une école littéraire et un riche hôpital. — *Soröe,* à 12 kilomètres au nord-est, sur un lac du même nom, renferme un collége célèbre et une église qui contient le tombeau d'Holberg, fondateur de ce collége. A l'est de cette ville, *Ringstedt,* ville très-ancienne, occupe le centre de l'île; elle a une grande église, qui renferme les tombeaux de plusieurs rois danois. — *Korsoer* ou *Korsor,* sur une pointe de terre qui s'avance dans le Grand-Belt, a un vieux château fort et un bon port. Il s'y est tenu plusieurs diètes célèbres dans l'histoire du Danemark. — *Skielskör,* sur le Grand-Belt, a un port spacieux et 800 habitants, qui s'adonnent à la pêche. — *Nestved,* où deux foires se tiennent chaque année, est célèbre dans les annales du Danemark par une sanglante bataille qui, en 1259, se livra entre les enfants de Waldemar II. Dans le voisinage s'élève le château de *Herlufsholm,* avec un lycée très-fréquenté.

Le détroit du *Grand-Belt,* qui sépare Séeland de Fionie, est long de 60 kilomètres, large de 20 à 40, et profond de 16 à 32 mètres. Il est accessible aux plus grands navires. La petite île de *Sprœgœ,* escarpée, entourée de récifs, partage le chenal en deux; elle sert de station, de télégraphe, de phare, et aide beaucoup au transport des voyageurs pendant l'hiver, alors que le Belt, à moitié gelé, ne permet pas de passer sur la glace.

La petite île de *Moën,* à l'extrémité septentrionale de Séeland, renferme 13,000 habitants, et a pour chef-lieu *Stege,* peuplée de 1,500 âmes. Les montagnes de craie dont cette île est composée offrent, par leurs grandes masses nues et singulières,

entremêlées de verdure et d'arbres, un spectacle très-pittoresque. Son sol est renommé pour sa fertilité en céréales. Les petites îles de *Agersœe* et de *Seyersœe,* situées à l'ouest de Séeland, font également partie du diocèse de ce nom.

De ce diocèse dépend encore l'île de *Bornholm,* située à 120 kilomètres à l'est de Séeland, à 40 kilomètres de la Suède et à 100 kilomètres de la Poméranie. Elle a une étendue de 6 à 7 myriamètres carrés, est peuplée de 29,000 habitants, et renferme 7 villes et 21 paroisses. Elle offre une physionomie toute particulière : « La nature, dit un voyageur, y déploie plus de force, de grandeur et de variété que dans les îles danoises; en même temps le climat y est moins humide et moins variable. Les côtes presque inaccessibles et le caractère guerrier des habitants l'ont préservée du joug suédois, à l'époque où le Danemark fut obligé de céder les provinces de Skanie, de Bleking et de Halland : les Bornholmiens chassèrent eux-mêmes la garnison suédoise. Ils forment encore aujourd'hui un corps de milice à part; tous les hommes capables de porter les armes sont enrôlés dans cette garde nationale. » Ils opposèrent en 1809 une grande résistance aux Anglais, qui finirent néanmoins par s'emparer de l'île. La capitale est *Rönne,* connue par ses poteries et son horlogerie : elle exporte des pendules et des montres; son port est fortifié, mais peu profond. Sur la côte orientale, *Nexoe,* ville de 1,500 habitants, possède un hospice, des manufactures de draps, des distilleries de grains, des brasseries et un bon port. On exploite dans ses environs des carrières de grès et de pierre meulière.

Les rochers qui bordent les côtes de Bornholm s'étendent d'un côté dans l'intérieur et de l'autre sous les eaux, où ils forment des écueils. Un groupe d'îlots appelé *Ertholmer* ou *Christians-öe* est à environ 20 kilomètres au nord-est de Bornholm. Christians-öe possède un port très-fréquenté par les bateaux pêcheurs et par les petits navires. On y voit aussi un phare et un château fort, construit en 1684, qui sert quelquefois de prison. Ce point, le plus oriental du Danemark, est très-important par sa position militaire : c'est un port avancé dans la Baltique et une place presque imprenable.

§ II. Diocèses de Fionie et Laaland. — Le diocèse de Fionie comprend les îles de Fionie, Langeland, Taasinge et une cinquantaine de petites îles; il est divisé en deux *amts,* Odensé et Svendborg.

L'île de *Fionie* (*Fyen*), entre le Sleswig et Séeland, a 75 kilomètres de longueur, 10 dans sa largeur moyenne, 2,500 de superficie et 140,000 habitants. On peut la considérer comme une des plus fertiles et des mieux cultivées du Danemark. Elle se distingue surtout par un élevage considérable de bêtes à cornes et de chevaux, ainsi que par de fortes cultures de houblon et de lin. La partie septentrionale, que traverse la grande route, est une plaine assez monotone; mais vers le sud-est des forêts, des lacs, des villages riants, des châteaux nombreux et magnifiques, charment les regards. Elle est séparée de la presqu'île danoise par le *Petit-Belt,* canal profond de 10 à 30 mètres, large de 20 kilomètres dans sa partie méridionale, mais qui n'a plus guère que 6 à 700 mètres vers le nord. C'est un détroit resserré, tortueux, où les courants sont très-rapides et la navigation assez difficile. Il est protégé par de nombreuses batteries. Les marées sont peu sensibles dans les deux Belts et dans le Sund; mais le niveau des eaux hausse ou baisse selon que les courants viennent alternativement du nord ou du sud.

Odensé, capitale du diocèse, se nommait dans l'origine *Othins-ei,* c'est-à-dire *domaine d'Odin.* Elle est située à 8 kilomètres d'un golfe profond qui porte son nom, avec lequel elle communique par un canal navigable. On y compte 10,000 habitants. La mégisserie et la tannerie sont ses deux principales branches d'industrie; on y fabrique aussi des gants, du savon et des draps. C'est le siége d'un évêché; elle a un collége, 2 bibliothèques et 7 églises. Sa cathédrale renferme les tombeaux de Canut le Saint et de plusieurs autres rois danois. Trois places publiques et des rues régulières la mettent au rang des plus jolies villes du Danemark. — *Kierteminde,* à 16 kilomètres d'Odensé, sur une petite baie formée par le Grand-Belt, est une petite ville de 1,800 habitants, qui a des chantiers de construction avec un bon port, d'où l'on exporte beaucoup de blé. — *Nyeborg,* sur le Grand-Belt, dans sa partie la plus étroite, est une ville de 3,000 habitants, défendue par une bonne citadelle; on y voit les restes d'un palais où naquit Christian II; son port est vaste, profond et sûr; tous les navires qui traversent le Grand-Belt y acquittaient un droit de passage. — *Svendborg,* sur un détroit ou *sund* qui sépare Fionie de Taasinge, renferme 3,500 habitants, des fabriques de cuir et des chantiers de construction; elle a un bon port d'où l'on exporte des grains, des bois, des fruits. — *Faaborg,* sur la côte méridionale, a 2,000 habitants, et un bon port qui exporte des grains, des graines oléagineuses et de l'alcool. — *Assens,* sur le Grand-Belt, a un bon port, d'où l'on fait ordinairement le trajet pour le Sleswig ou le Jutland. On y fait un grand commerce de céréales, et l'on y trouve des distilleries d'eau-de-vie. — *Middelfart,* dans la partie la plus étroite du Petit-Belt, n'est remarquable que par sa position.

L'île de *Langeland,* qui signifie *longue terre,* s'étend du sud-est au nord-ouest, entre la précédente et celle de Laaland. Elle a 275 kilomètres carrés de superficie et 20,000 habitants. *Rudhiöbing,* sa principale ville, entourée de murs et de fossés, exporte des céréales; son port ne peut recevoir que de petits bâtiments. La petite île de *Taasinge,* peuplée de 3,000 habitants, ne renferme aucun lieu remarquable. Il en est de même des autres petites îles qui l'entourent.

Le diocèse de Laaland comprend les îles de Laaland, Falster, Fanoë et autres petites îles.

Laaland ou *Lolland,* située au sud de Séeland et de Fionie, renferme 50,000 âmes. Sa longueur est de 55 kilomètres, sa largeur de 20 et sa superficie de 960 kilomètres carrés. Son sol est tellement bas, que la mer en inonde souvent les côtes, profondément découpées. Dans sa partie centrale, le lac de Marieböe forme, par son écoulement, la plus grande rivière de l'île. Son sol, composé d'un terreau noir, est le plus fertile de tout le Danemark : aussi produit-il en abondance des céréales, du chanvre, du houblon, des fruits et des légumes; malheureusement l'île manque de bonne eau potable. Les terrains qui ne sont pas employés à la culture sont couverts d'épaisses forêts de chênes qui fournissent des bois de construction et dont les glands servent à engraisser un grand nombre de porcs. Elle a pour chef-lieu *Marieböe,* qu'enrichit son commerce de grains, mais qui n'a que 1,000 habitants. *Nyested* et *Rödbye*, sur la côte méridionale, ne sont que des bourgs de 8 à 900 habitants. *Naskow* est la plus commerçante de l'île, quoiqu'elle n'ait que 2,000 habitants; elle est au fond d'une baie de la côte occidentale; il s'y tient une foire considérable de chevaux.

L'île de *Falster,* à l'est de la précédente, dont elle est séparée par l'étroit canal nommé *Guldborgsund,* compte 20,000 habitants, bien qu'elle n'ait que 370 kilomètres de superficie. Elle est unie, peu élevée, bien boisée et fertile. On l'a surnommée le verger du Danemark. Il n'y a pas de vue plus riante que celle dont on jouit en passant entre cette île et celle de Séeland, mais les vaisseaux évitent ordinairement d'entrer dans le labyrinthe d'îlots qui l'entourent. *Niekiœbing,* son chef-lieu, est dans une position magnifique; la cour y possède un beau château, qui était autrefois le séjour des reines douairières du Danemark. Elle renferme 1,200 habitants, des chantiers de construction et des distilleries.

L'île *Fäyöe* n'a que 4 kilomètres de longueur et 800 habitants. *Fanöe,* qui est encore plus petite, et un grand nombre d'îlots qui entourent Laaland sont également fertiles et bien habités, mais ne présentent aucun lieu remarquable.

§ III. Jutland. — Le *Jutland* comprend la partie septentrionale de la presqu'île danoise, et se trouve séparé du Sleswig par les cours du Konge et du Kolding. Il a une superficie de 24,800 kilomètres carrés, avec une population de 646,000 habitants. On le divise en quatre diocèses: Aalborg, Aarhuus, Viborg et Ribe.

Le diocèse d'Aalborg, la partie la plus septentrionale du Danemark, se divise en trois *amts,* Hjörring, Thisted et Aalborg. On y trouve d'abord *Skagen,* petit port de 900 habitants, situé sur le Kattégat, au milieu d'une plage aride, près de la pointe la plus septentrionale du Jutland, et qu'on appelle *Skagens-horn.* Ce cap est dominé par un phare qui correspond avec ceux des petites îles voisines, et qui éclaire l'entrée du Kattégat. *Hjörring* (1,000 hab.) était autrefois le siége d'un évêché. *Frederikshavn,* sur le Kattégat, a un port qui peut contenir 100 navires et qui est défendu par deux forts, dont l'un est situé sur l'îlot de *Daget.* A 16 kilomètres de la côte, l'île de *Lessoë* possède d'importantes salines et renferme 2,000 habitants. *Aalborg,* siége d'un évêché et chef-lieu de diocèse, est situé sur le Lym-fiord et renferme 11,000 habitants. Elle est entourée de murailles et de fossés, a un séminaire, plusieurs écoles, 3 hospices, et possède des fabriques de savon, de cuirs, de gants, de sellerie, de cordages, des brasseries, des distilleries, etc. Son port reçoit annuellement 500 navires, qui exportent des grains et des harengs. *Nibe* renferme 1,200 habitants, occupés principalement de pêche et de navigation. *Lögstor* n'a que 500 habitants, avec un petit port; mais il s'y tient des foires importantes. *Thisted,* sur la Lym-fiord, fait, malgré son mauvais port, un commerce considérable. Dans l'île de *Mörs,* la plus grande du Lym-fiord, et qui est peuplée de 7,000 habitants, on trouve *Nykiöbing,* qui possède un bon port.

En approchant de la petite ville de *Skive,* nous entrons dans le diocèse de *Viborg,* qui ne comprend qu'un *amt,* et nous n'avons à décrire que le chef-lieu, qu'on croit être la *Cimbrisberga,* capitale des Cimbres, et qui à coup sûr est l'une des plus anciennes villes du Danemark. Elle est située sur un lac qui se déverse dans le Guden; c'est le siége d'un évêché et d'une cour d'appel. On y compte 5,500 habitants. Quoique déchue de son importance, elle a des foires célèbres, des distilleries, des fabriques de tabac.

Le diocèse d'*Aarhuus* se partage en trois amts, Aarhuus, Skanderbog et Randers. Dans l'amt de Randers, le plus septentrional, on trouve *Mariager,* sur un golfe de

même nom, port de cabotage. *Randers,* sur le Guden, a un arsenal, des fabriques de drap, de cuir, d'eau-de-vie, et ses environs fournissent les meilleurs chevaux et le meilleur bétail du Danemark. Puis vient *Aarhus,* située sur le Morslet et la côte orientale du Jutland, siége d'un évêché, qui renferme 9,000 habitants, avec une belle cathédrale du treizième siècle; elle a une industrie florissante, des distilleries, des brasseries, des fabriques de lainage, de gants, etc. Son port est bon, et exporte des grains, des suifs, du bétail et le produit de ses fabriques. Dans l'amt de *Skanderbog,* outre la petite ville de ce nom, située sur un lac intérieur, on trouve, à l'embouchure de l'Olsted, *Horsens* (4,000 hab.), l'une des cités les plus florissantes du Jutland par ses fabriques de lainage et de chapeaux; le commerce y est actif, quoique les vaisseaux ne puissent remonter jusqu'à la ville. Plusieurs îles appartiennent à ce diocèse: *Atröe, Endelave, Thunöe* et *Samsöe.* Celle-ci, située entre Séeland et le Jutland, est longue de 25 kilomètres, large de 8 et peuplée de 7,000 habitants. Son sol, dépourvu de bois, est accidenté et fertile. Son chef-lieu est *Nordbye*, qui n'a que 500 habitants.

Dans le diocèse de Ribe on trouve: *Holstebröe,* petite ville qui a chaque année 8 grands marchés de chevaux et de bestiaux; *Ringkiöbing,* sur un golfe du même nom, bourg de 1,100 habitants, qui a des fabriques de tabac et un petit port; *Varde,* petite ville industrieuse sur la rivière du même nom; *Veile,* au fond du Veile-Fiord, dans une situation pittoresque, avec un bon port et 2,000 habitants; *Fridericia,* belle forteresse près de laquelle on vient d'ouvrir un port, et qui est située à l'entrée septentrionale du Petit-Belt; *Kolding,* qui s'élève entre deux collines sur la rivière du même nom; elle a 2,000 habitants, est entourée de murailles et possède des archives précieuses; son port est encombré de vases; il s'y tient annuellement six foires pour la mercerie et les bestiaux. Le chef-lieu du diocèse, *Ribe,* est enclavé dans le territoire du Sleswig. C'est une ville de 3,000 habitants, très-ancienne, qui jouissait de grands priviléges et était florissante; elle est située à l'embouchure du Nibs, sur la côte occidentale; son port est complétement encombré de vases; cependant il s'y fait encore un grand commerce de toiles. Sa cathédrale est un édifice imposant. L'évêché de Ribe est le plus ancien de la Scandinavie. Vis-à-vis de cette ville, l'île de *Fanöe,* longue de 14 kilomètres et peuplée de 2,500 habitants, qui vivent de la pêche et de la construction de petits bâtiments marchands, n'offre qu'un sol sablonneux tout couvert de broussailles. Elle n'est séparée des côtes du Jutland, auquel elle appartient, que par un canal large de 2 kilomètres.

§ IV. Sleswig. — Le Sleswig est un pays plat sur lequel s'élèvent quelques collines et s'étendent un grand nombre de petits lacs marécageux. Son sol produit assez de céréales pour la consommation des habitants, et quelquefois même pour l'exportation. Le bois y est rare, mais d'abondantes tourbières fournissent le combustible nécessaire à la population. De vastes pâturages nourrissent des chevaux de la même race que ceux du Holstein, des bêtes à cornes, qui sont d'une grande ressource pour le pays, et des moutons, qui donnent une laine estimée.

La partie occidentale, plus basse que la côte orientale, marécageuse, peu fertile, dont les rivières sont encombrées de vase, ne renferme que peu de localités importantes: *Lügum-Kloster,* sur la Brede, où était une ancienne abbaye de Cîteaux et

où se tient une grande foire aux chevaux; *Tondern* (3,000 hab.), sur la Widau, avait autrefois des fabriques renommées de dentelles et a encore des fabriques de fils et de lainages; *Husum*, à l'embouchure de l'Hever, a 4,000 habitants et fait un grand commerce de grains; *Friedrichstadt*, sur l'Eider, bâtie régulièrement, a 3,000 habitants et des fabriques; *Tönning* (2,500 hab.), près de l'embouchure de l'Eider, a un bon port, une école de navigation, et sert d'entrepôt aux marchandises qu'on expédie par le canal de l'Eider.

Les îles de la partie occidentale du Sleswig sont très-basses, entourées de digues que la mer rompt quelquefois, ce qui amène de grands ravages. Quelques-unes de ces îles sont bizarrement partagées entre le Sleswig et le Jutland, c'est-à-dire que les populations gothique et allemande qui les habitent ne se sont point mélangées. Il en est ainsi de *Romöe*, qui renferme 1,500 habitants; de *Sylt*, île longue et étroite, peuplée de 2,500 laboureurs et marins; de *Föhr*, qui a 200 kilomètres carrés et une population de 6,000 habitants: elle est fréquentée pour ses bains de mer, ses canards sauvages, dont on tue 50,000 par année, et ses bancs d'huîtres, dont on fait une grande récolte pour Hambourg. *Amrum* dépend entièrement du Jutland: elle renferme 2,000 habitants et 3 villages. *Suderoog* et *Norderoog* n'ont que $\frac{2}{4}$ à $\frac{4}{4}$ kilomètres de longueur: celle-ci sert de retraite à plus d'un million de *sternes*, oiseaux de l'ordre des palmipèdes qui s'y établissent chaque année. *Pelworm* est si basse, que sans les fortes digues qui l'entourent elle serait engloutie. *Nordstrand*, qui a 8 kilomètres de diamètre, est fertile, peuplée de 2 à 3,000 habitants, et elle nourrit une excellente race de bêtes à cornes. Elle est aussi protégée par de fortes digues, surtout depuis l'année 1634, où elle fut entièrement submergée dans une inondation qui fit périr 6,000 personnes et 50,000 têtes de bétail. Les îlots qui l'entourent sont des débris qui ont été arrachés à Nordstrand dans cette inondation.

La partie orientale du Sleswig est plus élevée, mieux peuplée, et possède des villes importantes. — *Christiansfeld*, vers l'extrémité septentrionale, est petite et peu peuplée, mais assez bien bâtie: elle fut fondée en 1773 par une colonie de frères moraves; ses environs sont fertiles et bien cultivés. — *Hadersleben*, sur un golfe ou bras de mer formé par le Petit-Belt, a 4,000 habitants, et s'enrichit par les fréquentes communications qu'elle entretient avec la Fionie et par son grand commerce de grains; son port possède un effectif de 64 navires jaugeant 2,500 tonneaux. Il y entre annuellement 6 à 700 bâtiments jaugeant 18,000 tonneaux. — *Apenrade*, situé au fond d'un golfe, fait un bon commerce. — Le bourg de *Gravenstein*, sur le bord du Flensborg-fiord, a plus de 2,000 habitants. — *Flensborg*, situé à l'extrémité du Flensborg-fiord, est propre et bien bâti, et renferme 19,000 habitants; ses places publiques sont ornées de fontaines; l'hôtel de ville, la bourse et le théâtre sont de jolis édifices. C'est la ville la plus florissante du Jutland; elle renferme des raffineries de sucre, de nombreuses distilleries, des savonneries, des moulins à huile, des manufactures de tabac, des tuileries, des fonderies, plusieurs églises, 3 hospices, un collége, une école de navigation et une bibliothèque; son port est fréquenté annuellement par plus de 900 bâtiments, dont 300 appartiennent à cette place. Il exporte surtout des grains, du beurre, du lard et des cuirs. On y voit aussi 3 chantiers de construction pour les navires marchands. Le territoire compris entre son enceinte et celle de Sleswig porte encore

le nom d'*Angeln :* il faut croire que c'était une partie du pays des Angli, peuple qui joue un rôle si important dans l'histoire des États du Nord. — *Sleswig* ou *Schleswig* est située au fond du long et tortueux bras de mer qu'on appelle le Schley. C'est la capitale du duché qui porte son nom. Sa population est de 12,000 habitants. Elle est irrégulièrement bâtie et s'élève en amphithéâtre au bord de la mer. Le plus beau de ses édifices est le château de *Gottorp,* résidence du gouverneur général du Sleswig et du Holstein, et berceau de la branche de la maison de Holstein, qui occupe le trône de Russie. Ce château, avec son parc et ses dépendances, forme un quartier de la ville. Le *Lollfuss* ne consiste qu'en une seule longue rue; le *Fridrichsberg* occupe un monticule; l'*Alstadt,* ou la *vieille ville,* est située au centre. Le port, qui n'a que 3 mètres de profondeur, est facilement encombré par le sable et la vase, mais des travaux importants l'ont rendu récemment à la navigation. Il existe dans cette ville un établissement destiné à recevoir les aliénés des duchés de Sleswig, de Holstein et de Lauenbourg. — *Kappeln,* sur le golfe de Schley, subsiste de la pêche maritime. — *Eckernförde* s'élève au fond d'un petit golfe de la Baltique; son port est un des meilleurs que le Danemark possède sur cette mer : il y entre annuellement 2 à 300 bâtiments; on y construit de petits navires. La ville renferme l'hospice des enfants trouvés de Copenhague et un hospice d'invalides.

Les îles qui s'élèvent entre le continent et celles de Fionie et de Laaland font partie du duché de Sleswig.

Alsen, longue de 30 kilomètres et large de 8, est par ses forêts, ses petits lacs et sa culture, l'une des plus agréables îles de la Baltique : sa population est d'environ 18,000 âmes; *Sonderbourg,* son chef-lieu, possède un château royal, un bon port et un gymnase. — *Æröe,* couverte de terrains fertiles en grains et en plantes potagères, nourrit près de 8,000 habitants : elle renferme une petite ville de 1,500 âmes, appelée *Aröeskiobing.* — *Fehmarn,* située à la pointe septentrionale du Holstein, non moins riche que la précédente, est un peu plus peuplée; ses habitants ont conservé des mœurs antiques et simples. *Burg,* ancienne cité qui occupe le centre de cette île, est un chef-lieu de bailliage.

§ V. Holstein. — Le duché de *Holstein* a environ 145 kilomètres de longueur de l'est à l'ouest, et 80 de largeur. Sa superficie est de 9,500 kilomètres carrés. Il est traversé du sud au nord par une chaîne de collines basses, arides et sablonneuses, qui servent en partie à partager les eaux qui coulent dans la Baltique et celles qui se jettent dans la mer du Nord. La partie orientale offre des sites pittoresques, tandis qu'à l'opposé le terrain est bas, d'un aspect monotone, et que les côtes sont exposées aux envahissements de la mer.

Le duché de Holstein est partagé en plusieurs subdivisions : le Holstein proprement dit, le *Dithmarschen,* le comté de *Pinneberg,* celui de *Ranzau,* les cinq districts nobles, la *Stormarie* et la *Wagrie.*

Rendsbourg peut passer pour la ville la mieux bâtie du Holstein; elle est située sur le bord de l'Eider, au commencement du canal qui joint la mer Baltique à la mer du Nord. Elle est importante par son arsenal, ses magasins d'approvisionnement, ses casernes; c'était la principale forteresse du Danemark, mais depuis la guerre de 1848 ses fortifications ont été rasées. Sa population est de 10,000 habitants. —

Kiel, jolie ville entourée de sites charmants, est importante par ses établissements d'instruction et de bienfaisance. Son université compte 25 professeurs et 300 étudiants avec une bibliothèque de 60,000 volumes. Elle renferme 12,000 habitants. Elle est bâtie sur une langue de terre, à l'extrémité d'un golfe de la mer Baltique, qui est défendu par la forteresse de *Friedrichsort.* Son port est sûr et très-commerçant : il est animé par un mouvement annuel de plus de 3,000 navires (entrée et sortie), jaugeant 76,000 tonneaux. Kiel est surtout une ville de transit : elle reçoit d'immenses quantités de céréales, de bois et de houille, dont elle réexporte la plus grande partie; son industrie est active, mais purement locale. Il s'y tient chaque année une foire très-importante. — *Lütgenbourg,* près de la Baltique, renferme 1,800 habitants et un petit port de commerce. — *Heiligenhafen,* vis-à-vis de l'île de Fehmarn, a 2,000 habitants, des distilleries et un petit port qui exporte les produits agricoles des environs. — *Ploen* (2,000 hab.), placé sur le bord de deux lacs, renferme plusieurs établissements de bienfaisance. On y remarque un beau château gothique, ancienne résidence des ducs de Holstein-Ploen. La petite ville de *Segeberg,* sur la rive gauche de la Trave, fait un commerce important de chaux de l'Alberg, montagne crayeuse au pied de laquelle elle est située. — *Oldeslohe,* sur la Trave, est peuplée de 1,800 habitants et possède la seule saline du duché produisant annuellement 40,000 quintaux de sel; il y existe aussi des usines pour le cuivre et le laiton. — *Altona,* sur la rive droite de l'Elbe, à 1 kilomètre à l'ouest de Hambourg, dont elle semble une annexe, est la seconde ville du royaume pour le commerce, l'industrie et la population, qui dépasse 32,000 habitants. On y trouve tous les établissements d'utilité et de plaisir qui distinguent les riches cités; on remarque surtout le gymnase, l'école d'anatomie et la maison de détention. Altona renferme de nombreuses raffineries de sucre, des fabriques de tabac, des brasseries, des distilleries, des huileries, des tanneries, des forges et fonderies, des fabriques de tissus de coton, de soie, de laine, de produits chimiques, etc. La construction des navires y est très-active. Elle fait d'importantes expéditions pour la grande pêche; son port franc effectue pour 3 à 4 millions de francs d'échanges avec l'étranger.

Glückstadt, capitale du Holstein, est une ville de 6,000 habitants, régulièrement bâtie sur la rive droite de l'Elbe, près de l'embouchure de ce fleuve, un peu au-dessous de son confluent avec le Stör. Plusieurs canaux la traversent, mais l'eau potable y est tellement rare, que l'on est obligé de recueillir celle de pluie dans des citernes. Elle fut fondée, en 1617, par Christian II. On y voit une maison de correction et de travail, un arsenal et une école de marine. A 8 kilomètres au nord de la capitale, *Krempe,* qui n'a que 1,200 habitants, possède une maison de charité. Un peu plus loin, *Itzehöe* (6,000 hab.), sur le Stör, a d'importants marchés aux grains; son église renferme des monuments remarquables.

La partie du Holstein voisine de la mer du Nord est le *Dithmarschen,* qui a joué un grand rôle dans l'histoire du pays par la résistance qu'il a opposée à la domination des ducs; il est très-bas, fertile, et ne renferme que des villages et des bourgs peu peuplés. La localité la plus importante est *Heide* (3,000 hab.), où se tiennent de grands marchés de bestiaux et de grains.

§ VI. Lauenbourg. — Le duché de Lauenbourg présente le même aspect que celui

de Holstein : il forme une grande plaine ondulée, longue de 48 kilomètres, large de 24, et ayant une superficie de 1,045 kilomètres carrés. Il fut anciennement habité par des Wendes, puis, conquis par Henri le Lion, il devint la possession d'une des branches de la maison de Saxe; en 1688 il passa par héritage dans la maison de Hanovre. En 1805 il fut envahi, ainsi que ce dernier pays, par les Français, et en 1810 il forma une partie du département des Bouches-de-l'Elbe; en 1814 il fut réuni au duché de Brunswick-Lunebourg; mais par le traité de 1815 il échut à la Prusse, qui le céda au Danemark contre la Poméranie suédoise. Il est partagé dans toute sa longueur par le canal de Steckenitz, alimenté par la petite rivière de la Wackenitz, et qui, sur une étendue de 200 kilomètres, communique de la Trave à l'Elbe.

Ratzebourg (2,000 hab.), capitale du duché, est située dans une île, sur un lac auquel elle donne son nom. La Wackenitz établit une communication active entre cette ville et le port de Lübeck. Deux de ses quartiers appartiennent au grand-duc de Mecklenbourg-Strelitz, et font partie de la principauté de Ratzebourg, l'un des domaines de cette maison. — *Lauenbourg* (3,500 hab.), la ville la plus méridionale des États danois, s'élève sur la rive droite de l'Elbe, au point de jonction de ce fleuve et du canal de Steckenitz. Elle renferme des savonneries, des brasseries et des fabriques de faïence commune. Elle tire son nom d'un vieux château dont on voit encore les restes, et qui, en l'honneur de Henri le Lion qui le fit bâtir, reçut celui de *Lœwenburg* (fort du Lion). C'est dans ce château que fut signé, en 1805, le traité par lequel le Hanovre fut cédé à la France.— *Aumühle,* sur l'Au, a des usines de fer et de cuivre.

§ VII. Iles Færoe. — Les possessions extérieures de la monarchie danoise sont, en Europe, les îles Færöe, en Amérique, l'Islande et les îles Sainte-Croix, Saint-Jean et Saint-Thomas. Les possessions d'Amérique seront décrites en leur lieu, il ne nous reste donc qu'à parler des îles *Færöe* ou *Færöern.*

Ces îles, situées au nord-ouest de l'archipel de Shetland et à 490 kilomètres au sud-est de l'Islande, sont comprises entre 61° 20′ et 62° 21′ de latitude nord, 7° 55′ et 10° 25′ de longitude occidentale. Découvertes pendant le neuvième siècle par des Norvégiens qui s'y fixèrent, elles furent annexées d'abord au royaume de Norvége, puis à celui de Danemark. En 1807, les Anglais s'en emparèrent et les gardèrent jusqu'en 1814. Ces îles sont au nombre de 35; 17 seulement sont habitées et renferment 8,000 habitants; leur superficie totale est de 1,200 kilomètres carrés. Elles sont généralement montagneuses, mais leur point culminant, le mont *Sköelling,* dans l'île de Strömöe, ne dépasse pas 750 mètres. D'après leur constitution géologique, il est probable qu'elles ont été formées par l'action des feux souterrains. Les côtes sont si escarpées, que les habitants sont obligés de descendre et de monter par le moyen de câbles. Ce ne sont partout que des rochers affreux, recouverts çà et là d'une légère couche de terre végétale, et on n'évalue pas à plus d'un soixantième la surface cultivable. La décomposition de ces rochers produit une terre graveleuse et noirâtre qui se couvre de pâturages et qu'arrosent plusieurs ruisseaux; mais on ne voit aucun arbre ni dans les plaines ni dans les vallées. Ces îles renferment de la houille de médiocre qualité, de la tourbe excellente, du fer, du cuivre et quelques autres minéraux. Des baies profondément découpées les entourent et augmentent les

dangers qu'offrent leurs parages remplis d'écueils et de courants rapides ; quelquefois il faut attendre des mois entiers pour pouvoir traverser d'une île à l'autre. Leur climat est moins froid que ne l'indique leur latitude ; les gelées n'y durent pas plus d'un mois, et le froid y est rarement assez rigoureux pour que les baies se couvrent de glaces et pour qu'il soit nécessaire de mettre les moutons à l'abri : ils passent l'hiver en plein air. L'été ne dure que les deux mois de juillet et d'août ; les plus longs jours durent alors vingt heures ; en hiver les plus courts sont de quatre heures. Pendant la plus grande partie de l'année, ces îles sont assaillies de tempêtes furieuses. Rarement le blé y mûrit, mais l'orge, la pomme de terre et les navets y réussissent assez bien. L'éducation des bestiaux y est beaucoup plus soignée que l'agriculture. Le cheval, le bœuf et les autres animaux domestiques y sont d'une bonne race et d'une petite taille ; les moutons y sont couverts d'une toison assez fine. La pêche de la baleine et du hareng et la chasse aux oiseaux aquatiques produisent quelques bénéfices aux habitants ; après ce genre d'industrie, celui qui leur en procure le plus est le tricotage des bas de laine : ils en exportent environ 18 à 20,000 paires par an. La population est pauvre, douce, honnête, laborieuse, hospitalière ; elle ne fournit pas en impôts les sommes nécessaires pour couvrir les dépenses que ces îles occasionnent au gouvernement danois. Celui-ci s'est réservé le monopole du commerce ; les échanges s'élèvent à 160,000 rixdales pour les exportations, qui consistent en plumes, suif, morues, huile de poisson, camisoles de laine (78,000 pièces) et bas de laine. Les importations ne sont que de 77,000 rixdales. 13 à 14 navires jaugeant 1,200 à 1,400 tonneaux suffisent à ces échanges.

Les îles Færöe sont divisées en 6 *syssels* ou districts, et subdivisées en 17 paroisses, dont le gouvernement est confié à un bailli et à une assemblée élective, nommée *lagthing*, qui n'a qu'un pouvoir consultatif pour toute mesure de législation, mais qui décide souverainement pour toutes les mesures d'intérêt local.

La plus grande des Færöe est *Strömöe :* elle a 55 kilomètres de long sur 20 de large, et 2,200 habitants. On y trouve *Thorshavn* (1,600 hab.), la seule ville que ces îles renferment ; elle est située sur la côte orientale de l'île et se compose d'une centaine d'habitations construites en bois et revêtues de gazon ; un petit fort la défend ; une église, un gymnase, avec une bibliothèque de 2,000 volumes, une école latine et un hôpital sont ses principaux édifices. *Frederikswaag* est un petit port qui a quelques relations avec l'Écosse.

Les îles de *Osteröe*, à l'ouest, de *Suderöe*, au sud, sont ensuite les plus importantes ; les autres, telles que *Sandöe, Waargöe, Bordöe, Windeœre*, diminuent graduellement de grandeur et sont entourées de 28 plus petites. Suderöe renferme une mine de houille assez considérable ; mais les frais de transport et les dangers de la navigation empêchent de l'exploiter.

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

ILES BRITANNIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE. — AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

§ Ier. Situation géographique. — Aspect général. — La région britannique se compose de deux grandes îles, la *Grande-Bretagne* à l'est, l'*Irlande* à l'ouest, avec une multitude de petites îles. L'ensemble porte politiquement le nom de *Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande*. Toutes ces îles, qui se relient au continent par des bancs de sable ou de vase plus ou moins élevés, sont situées au nord-ouest de l'Europe, entre l'océan Atlantique, la Manche et la mer Germanique. Elles sont comprises entre latitude nord 49° 55′ et 60° 50′, et longitude ouest 0° 34′ et 12° 50′. Leur superficie totale est évaluée à 116,700 milles carrés anglais, ou environ 310,000 kilomètres carrés.

« Les îles Britanniques, très-découpées, fortement accidentées, bien arrosées, mais nébuleuses, froides, humides, abondantes seulement en métaux et en pâturages, sont le pays où l'activité humaine se déploie sur la plus vaste échelle, où les plus grandes richesses artificielles ont été accumulées. L'homme y a tout créé : il a bouleversé le sol par des cultures perfectionnées, des canaux, des routes, des ports; essentiellement industriel et commerçant par la nature du sol et la position géographique de sa patrie, profitant de son existence insulaire qui, en le resserrant chez lui, le forçait à répandre à l'extérieur son activité, il s'est créé une puissance tout artificielle, celle de ses vaisseaux, avec laquelle il remue le monde. Entrepôt de toutes les productions du globe, ce pays les distribue à tous les autres, après que l'industrie a centuplé leur valeur; puissance la plus colonisante qui fut jamais, il a porté sa langue et son pavillon sur tous les points de la terre; maître de l'océan Atlantique par sa position sur le flanc occidental de l'Europe, il menace les trois régions les plus redoutables par leur force continentale, la Russie, la Germanie, la France, et, tranquille derrière son grand fossé maritime et sa ceinture mouvante de navires, il n'a rien à craindre de leurs armées; il tient la Méditerranée par les trois rochers de Gibraltar, de Malte et de Corfou, l'Afrique par le cap de Bonne-Espérance, l'Amérique par les Antilles, le Canada et ses immenses possessions de la Nouvelle-Bretagne; dans l'océan Indien, il domine sans rival, et s'est fait un empire merveilleux de 180 millions d'Asiatiques; enfin il tient aux abords de tous les continents des postes avancés qui, selon sa fortune, sont tour à tour des points d'appui pour la conquête, des centres de refuge

pour la retraite, et toujours des foyers d'entreprise pour un commerce qui brave tous les périls et ne connaît aucun repos [1]. »

§ II. Grande-Bretagne. — Côtes. — Orographie. — La Grande-Bretagne (*Great-Britain*) est la plus grande île de l'Europe ; sa longueur est d'environ 932 kilomètres, depuis le cap Wrath jusqu'au cap Beachy ; sa plus grande largeur est de 570 kilomètres dans la partie méridionale, et de 250 seulement vers le milieu de l'Écosse. Sa superficie est de 2,173 myriamètres carrés, dont 673 pour l'Écosse et 1,500 pour l'Angleterre. On la divise en deux parties naturelles, et qui ont été longtemps des royaumes distincts et ennemis, l'*Angleterre* et l'*Écosse*, séparées par la Tweed et le golfe de Solway. La Grande-Bretagne figure une sorte de triangle isocèle dont la base s'appuie sur la Manche et dont la hauteur va du sud au nord. Ses côtes orientales et méridionales sont bien moins profondément découpées que ses côtes occidentales, leur pente est aussi moins abrupte. Aucune île ne garnit ses rivages de l'est, et celle de *Wight*, avec deux autres beaucoup plus petites, sont les seules qui la bordent au sud, tandis qu'à l'ouest et au nord s'en trouvent un grand nombre, entre autres les *Sorlingues*, *Anglesey*, *Man*, les *Hébrides*, les *Orcades* et les *Shetland*. Au midi, le golfe le plus considérable, est celui d'*Exeter*. En remontant vers le nord, l'enfoncement sablonneux où vient aboutir la Tamise ; le *Wash*, où plusieurs rivières ont leur embouchure ; l'échancrure par laquelle l'Humber se jette dans l'Océan, celle dans laquelle tombe le Forth, sont les golfes les plus considérables de la côte orientale avec ceux de *Murray* et de *Dornoch*. Sur la côte opposée, ceux de *Clyde*, de *Solway*, la baie de *Caernarvon*, celle de *Cardigan* et le canal de *Bristol*, qui reçoit la Severn, sont les plus importants.

Les contours de la Grande-Bretagne offrent plusieurs caps remarquables. Vers son extrémité du sud-ouest, et vis-à-vis des îles Sorlingues, s'avance le *Land's-End* ou le *Finisterre*, le *Bolerium promontorium* des anciens. On croit qu'il se prolongeait jadis beaucoup plus qu'aujourd'hui ; à la marée basse, la mer laisse à découvert des roches amoncelées qui renferment des veines de cuivre et de plomb. Le cap *Lizard* est le plus méridional ; il s'avance au delà du 50e parallèle. Les côtes de la Manche nous présentent en outre la pointe de *Praule*, le cap *Saint-Albans*, le cap *Beachy* ou *Beveziers*, célèbre par la victoire de Tourville sur les Anglais en 1690 ; les caps *South-Foreland*, *North-Foreland*, ce dernier situé à l'entrée du golfe dans lequel se jette la Tamise. Dans la mer du Nord, on trouve : le cap *Spurn*, à l'entrée du golfe de l'Humber ; un peu au delà du 54e parallèle, le cap *Flamborough*, formé de rochers blancs de 130 à 170 mètres de hauteur ; à l'entrée du golfe de Murray, le cap *Kinnaird*, en Écosse ; le cap *Duncansby*, qui forme l'extrémité de la ligne de partage des eaux de la Grande-Bretagne, et le cap *Dunnet*, dont le front escarpé forme la pointe septentrionale de l'Écosse. A l'extrémité nord-ouest de ce pays s'avance le cap *Wrath*, entre les Hébrides et les Orcades. La presqu'île de *Kentyre* ou *Cantyre*, dont les côtes présentent plusieurs grottes remarquables, se termine par le cap appelé *Mull de Cantyre*. Le plus méridional de l'Écosse est le *Mull de Galloway*, célèbre par le bruit épouvantable que fait la mer en s'engouffrant dans ses profondes excavations. Enfin le pays de Galles se termine à l'ouest par le cap *Saint-David*.

[1] *Géographie militaire*, page 412.

L'Angleterre est un pays peu montueux, excepté dans la partie occidentale ou pays de Galles, humide, brumeux, peu fertile, mais admirablement cultivé, parsemé de bouquets de bois et de landes stériles, ouvert par de larges vallées, coupé de belles plaines doucement ondulées d'une verdure admirable, mais dont l'aspect fatigue par l'uniformité du paysage. L'Écosse, au contraire, est un pays de montagnes et de lacs, brisé, déchiré par de nombreuses coupures, peu fertile, froid et sain, ouvert à peine par d'étroites et courtes vallées, d'un aspect parfois sauvage, presque toujours pittoresque. Il comprend deux divisions bien distinctes, les *Lowlands* (basses terres) et les *Highlands* (hautes terres); les premières, comprenant la partie inférieure de l'Écosse depuis les golfes de la Clyde et du Tay, diffèrent peu de l'Angleterre; mais les secondes sont un pays tout montagneux, habité, comme le pays de Galles, par les derniers descendants de la race celtique.

Le sol de la Grande-Bretagne est montagneux à l'ouest et au nord, mais partout ailleurs il n'est que légèrement ondulé. Le faîte de partage des eaux n'est marqué que par une longue et tortueuse suite de hauteurs qui forment plutôt des groupes isolés qu'un système montagneux, et que traversent sans obstacle des routes nombreuses et même des canaux. Il divise l'île en trois versants presque triangulaires : le premier tourné vers le sud ou vers la Manche, le second vers l'ouest et la mer d'Irlande, le troisième vers l'est ou la mer Germanique.

Au sud sont les montagnes de *Cornouailles* et de *Devon,* si célèbres par leurs richesses minérales, et dont les parties principales sont : le *Dartmoor-Forest,* qui sépare les petits bassins de la Tamer et de l'Exe; l'*Exmoor-Forest,* qui longe le canal de Bristol : ce sont des plateaux élevés de 200 mètres et parsemés de roches granitiques. Ces montagnes se dirigent au nord-est depuis le cap Land's-End à travers les comtés de Cornouailles, de Devon, de Dorset et de Somerset jusqu'au comté de Wilt, où elles se bifurquent; une branche va rejoindre à l'est les hauteurs de l'Angleterre méridionale, collines basses qui se terminent au cap Sud-Foreland sous le nom d'*Upper-Hills;* une autre court au nord, et couvre de ses rameaux la partie de l'île comprise entre l'embouchure de la Severn et celle de la Tamise : ce sont les hauteurs de l'Angleterre centrale; nulle part elles n'atteignent plus de 300 mètres d'élévation, et, suivant les comtés qu'elles traversent, elles prennent les noms de *Cotteswood-Hills, Chiltern-Hills,* et enfin *Edge-Hills,* sur la limite du comté de Derby, où elles se lient aux monts Peak. Leur partie la plus remarquable est le *Blorcheat,* qui donne source à la Trent.

Le groupe remarquable des monts *Peak*, qui couvre le pays compris entre l'embouchure de l'Humber et celle de la Mersey, est formé de montagnes le plus souvent âpres et nues, mais dont les flancs sont bien cultivés : elles offrent des sommets relativement assez élevés : le *Wharnside,* qui atteint 620 mètres; l'*Ingelborough*, 750 mètres. Des monts Peak se détache au sud-sud-ouest le groupe des *montagnes du pays de Galles,* lequel comprend trois chaînons principaux : le premier, le plus septentrional et le plus élevé, forme les monts *Snowdon* (monts neigeux), dans le comté de Caernavon, et leur point culminant atteint 1,080 mètres; le deuxième prend le nom de *Breddyn-Hills,* couvre les comtés de Merioneth et de Montgomery, et se rattache par les monts *Arrans* (3ᵉ chaînon), qui traversent le Cardigan et le Caermarthen,

aux *Black-Mountains*, dans le comté de Brecknock, lesquelles finissent vers le canal de Bristol.

Les monts Peak s'unissent au nord par un prolongement nommé chaînon *Pennine* à la chaîne des monts *Cheviots*. Celle-ci se ramifie dans la direction générale de l'est à l'ouest entre les eaux du Tweed et celles du golfe de Solway, et forme ainsi la division naturelle entre l'Écosse et l'Angleterre. Les monts Cheviots sont inférieurs en altitude aux montagnes du nord de l'Écosse; cependant ils présentent une masse imposante, dont plusieurs sommets, tels que le *Lowther* et le *Cheviot-Hill*, dépassent 1,000 mètres d'élévation. Ils ouvrent au sud des vallées fertiles qui aboutissent à des plaines spacieuses et bien arrosées, lesquelles nourrissent de nombreux troupeaux. La chaîne principale, inclinée d'abord du nord-est au sud-ouest, se redresse ensuite au nord-ouest, et forme, vers les sources de l'Annan et de la Clyde, une sorte de nœud (monts *Hartfell* et *Lead-Hill*), d'où partent plusieurs séries de hauteurs dont trois remarquables : 1° à l'est les monts *Morfoot* et de *Lammer-Moor* ou *Pentland-Mountains;* 2° au nord les *Lowther-Hills;* 3° à l'ouest les montagnes de *Galloway*, qui séparent les eaux du golfe de Clyde de celles du golfe de Solway.

Au nord des monts Cheviots s'étend une série de petites hauteurs appelées *Campsie*, et qui paraissent former la transition avec les monts *Grampians*. Ceux-ci sont les plus considérables de l'Écosse, dont ils couvrent toute la partie comprise entre le canal Calédonien et l'étranglement formé par les golfes de Forth et de Clyde. C'est une masse très-confuse, dont la direction générale est, comme la partie de l'île dont elle est la charpente, comme le cours des rivières qui en découlent, du nord-est au sud-ouest. Les cimes de ces montagnes sont nues, décharnées; leurs bases avoisinent des étangs ou des lacs. Entre les divers chaînons dont se compose le système s'étendent des vallées sauvages et étroites à l'origine, qui deviennent ensuite larges et marécageuses. Le rameau le plus important court au nord-est entre les vallées de la Spey et du Tay, en se bifurquant sur la limite du comté de Perth en deux branches principales; entre ces deux branches coulent la Dee, le Don et le Deveron. Un autre rameau, nommé montagnes d'*Inverness*, court parallèlement au premier entre la Spey et le canal Calédonien, et se lie aux Grampians méridionaux par le défilé de *Drum-Ochter*. Deux autres rameaux partent du *Ben-Nevis* (1,400 m.), point culminant de toute la Grande-Bretagne, courent au sud-ouest sous les noms de monts *Shehallien* et monts *Lowers*, et s'unissent par le *Ben-Moor* et le *Ben-Ledi* aux montagnes qui entourent le lac Lomond.

Enfin la partie septentrionale de l'Écosse est occupée par une dernière chaîne de montagnes désignée simplement sous le nom de *Highlands* (hautes terres). Elle court du nord-est au sud-ouest; ses pentes sont abruptes à l'ouest, et s'abaissent doucement vers la mer d'Allemagne; elle culmine au *Ben-Wyvis* (1,170 m.), montagne du Rosshire, et paraît se continuer dans les Orcades et les Shetland, dont quelques points présentent également une altitude de plus de 1,000 mètres.

§ III. Cours d'eau. — Les cours d'eau de la Grande-Bretagne, surtout ceux de la partie méridionale, sont une des causes de sa prospérité et de sa grandeur. Aucune contrée de l'Europe, étant donné le peu de largeur et d'étendue de l'île, n'est mieux disposée pour l'écoulement des eaux. Sa constitution géologique est telle, son sol,

perméable sans être spongieux, est si heureusement accidenté, les hauteurs qui enceignent les bassins composent un relief si avantageusement combiné que, pour ainsi dire, pas une goutte d'eau utile n'est perdue. Les eaux tombées de ce ciel brumeux se rassemblent aisément, et sans former d'inondations, dans des réservoirs naturels qui alimentent sans cesse d'innombrables petites rivières, dont le réseau très-compliqué ne laisse pas un coin du territoire qui ne soit arrosé. Celles-ci se creusent facilement des lits profonds, sinueux, bordés de hautes berges, où le niveau des eaux reste constant presque en toute saison, et elles s'écoulent dans la mer, sans bas-fonds, sans atterrissements, par des embouchures larges et profondes. Nulle part en Europe les rivières, avec un cours si peu développé, n'apportent une si grande masse d'eau, n'ont plus d'affluents, ne causent moins de ravages; nulle part l'agriculture et le commerce n'en tirent un plus grand profit. Cet admirable réseau est complété par un système de canalisation qui comprend plus de 100 canaux.

Les cours d'eau du versant de la Manche coulent tous du nord au sud, sont peu remarquables, et participent à la nature de la côte, qui est bordée de falaises calcaires, sans écueils, découpée par des baies profondes formant de bons ports, excepté dans la partie orientale, qui est ensablée. On peut nommer : le *Tamer,* qui descend des montagnes de Cornouailles et finit dans le golfe de Plymouth; l'*Exe,* qui descend de l'Exmoor-Forest et passe à Exeter; l'*Avon,* qui passe à Salisbury; l'*Anton,* qui finit dans le golfe de Southampton; l'*Ouse,* qui passe à Lewes; le *Stour,* qui passe à Cantorbery, etc.

La côte de la mer du Nord est plate, sablonneuse, coupée de canaux et de marais, sujette aux inondations maritimes. Les cours d'eau ont une grande importance. Nous trouvons d'abord la *Tamise,* dont l'heureuse situation, la profondeur, la largeur ont eu une si grande influence sur les destinées de l'Angleterre. Ce fleuve (*Thames*) naît par plusieurs branches dans les collines de Buckingham, coule du nord-ouest au sud-est, reçoit à Dorchester l'*Isis,* qui descend des collines de Cotteswood, se grossit de plusieurs affluents et passe à Oxford; il coule ensuite de l'ouest à l'est par un cours très-tortueux, passe à Reading, où il reçoit à droite le *Kennet*, puis à Windsor; il reçoit la *Wey,* qui vient du sud, est navigable, et passe à Guildford; enfin il arrive à Londres, qui est à 88 kilomètres de son embouchure; après avoir traversé cette ville, où il a 20 à 22 pieds de profondeur, il reçoit la *Lea,* qui est navigable depuis Hertford; puis il passe à Deptford, Greenwich, Woolwich, Dartford, Gravesend et Tilbury; il forme alors une sorte de golfe sablonneux, et reçoit encore la *Medway,* qui vient des collines de Kent, passe à Chatham et finit à Sheerness; il laisse à droite l'île Shepey, et se confond avec la mer entre les îles Thanet et Foulness. La Tamise a 320 kilomètres de cours; elle est navigable pendant 260 kilomètres; la marée y remonte jusqu'à 100 kilomètres. Les vaisseaux de guerre arrivent jusqu'à Deptford, et les plus gros bâtiments de commerce jusqu'aux docks de Londres.

Au nord de la Tamise et jusqu'au Wash, on ne rencontre que des rivières peu importantes, mais qui se ramifient dans l'intérieur du pays par de très-nombreux affluents : le *Blackwater,* grossi de la *Chelmer,* qui passe à Chelmsford; la *Colne,* qui passe à Colchester; la *Stour,* qui finit à Harwich; l'*Orwell,* qui passe à Ipswich; le *Vare,* qui finit à Yarmouth, et se grossit du *Wensum* passant à Norwich. Toutes

ces rivières coulent du nord-ouest au sud-est, et ne sont navigables que pour des bateaux.

Dans le golfe de Wash tombent des rivières nombreuses. L'*Ouse orientale* ou *grande Ouse* prend sa source dans les collines de Buckingham, coule du sud-ouest au nord-est en arrosant Buckingham, Bedford, où elle est navigable, Huntingdon; elle se grossit du *Cam,* qui passe à Cambridge, arrose Ely, se dirige droit au nord et finit dans le Wash à Lynn-regis. Le *Nen* passe à Northampton et à Peterborough, et finit dans le Wash. Il en est de même du *Welland,* qui se grossit de la *Glen;* du *Witham,* qui passe à Lincoln et finit à Boston, etc. Toutes ces rivières sont en partie navigables ou canalisées.

L'*Humber* se compose de deux rivières, la *Trent* et l'*Ouse septentrionale.* La Trent naît au pied du Blorcheat, près de Newcastle, coule d'abord du nord au sud en passant près de Stafford, remonte au nord-est en passant près de Nottingham, arrose Gainsborough et se réunit à l'Ouse. Elle reçoit à droite : le *Tam,* qui passe près de Birmingham et à Tamworth, et la *Soar,* qui passe à Leicester; à gauche, le *Derwent,* qui passe à Derby; l'*Idla,* qui passe à Redford; le *Don,* qui est navigable, et arrose Sheffield et Doncaster. — L'*Ouse* est formée de deux bras qui viennent des monts Wharnside, l'*Ure* ou *Yore,* le *Swale;* elle coule au sud-est, arrose York, reçoit à gauche le *Derwent,* à droite l'*Ayr,* qui passe à Leeds, et se grossit de la *Calder,* qui arrose Wakefield; arrivée près de Goole, elle prend une très-grande largeur et se réunit à la Trent. L'ensemble des deux cours d'eau forme alors une sorte de baie qu'on appelle l'*Humber,* et sur laquelle on trouve Hull.

Au nord de l'Humber, la Grande-Bretagne devenant plus étroite, les cours d'eau ont moins d'importance; mais, comme ils descendent de montagnes plus élevées, ils sont plus rapides, ont des lits étroits, souvent embarrassés de rochers, et néanmoins sont navigables. La *Tees* passe près de Darlington, et finit au-dessous de Middlesborough. La *Wear* arrose Durham et finit à Sunderland. La *Tyne* est formée de deux cours d'eau, dont l'un vient des monts du Cumberland et l'autre des monts Cheviots; elle passe à Hexham et à Newcastle. Cette rivière est célèbre par les mines de houille que renferme son bassin.

Le *Tweed* descend du Hartfell, et coule de l'ouest à l'est dans une vallée remplie de pâturages et de forêts; il reçoit l'*Ettrick,* qui passe à Selkirk, le *Teviot,* qui passe à Hawick, et il finit à Berwick. Cette rivière est torrentueuse et non navigable.

Le *Forth* naît dans les Grampians, au Ben-Lomond, près du lac de ce nom. Il coule de l'ouest au sud-est dans un pays très-fertile, arrose Stirling, prend une très-grande largeur, et se confond bientôt avec la mer dans un vaste golfe, sur lequel se trouvent à droite Edimbourg et Leith.

Le *Tay* descend des monts Grampians, coule d'abord au nord-est en formant un lac qui porte son nom, reçoit le *Tumel,* qui forme le lac *Rannoch,* et alors se dirige au sud-est dans une vallée fertile en blés et en pâturages; il passe à Perth, se grossit à droite de l'*Earn,* et finit par une large embouchure sur laquelle se trouve à gauche Dundée.

La *Dee* coule de l'ouest à l'est entre deux branches des monts Grampians, et finit à Aberdeen, près de l'embouchure du *Don.*

La *Spey* coule du sud-ouest au nord-est à travers un pays montueux, a un cours large et obstrué de rapides, et finit dans le golfe de Murray.

La *Ness* descend des montagnes d'Inverness, coule du sud-ouest au nord-est, traverse ou forme le lac *Ness,* et finit dans le golfe de Murray. Le lac Ness communique avec le lac *Lochy* par le canal Calédonien, qui joint ainsi les deux mers.

Au nord-est du golfe de Murray, le versant de la mer du Nord se rétrécit de telle sorte qu'il ne renferme plus que des torrents insignifiants.

Le versant de la mer d'Irlande, en partant du nord, est d'abord très-étroit, bordé jusque sur la côte par une masse de montagnes qui semblent échancrées par l'Océan, découpé par une multitude de golfes profonds, de longues presqu'îles, de caps élevés, d'îles nombreuses. Les vallées y sont courtes et étroites, les rivières torrentueuses et sans importance. On arrive ainsi à la *Clyde,* qui descend des montagnes du sud de l'Écosse, et coule du sud-est au nord-ouest dans un bassin tortueux, qui forme l'un des pays les plus pittoresques de l'Europe; elle arrose Lanark, Glascow, Renfrew, Dumbarton, Greenock, et finit par un canal large et plein de sinuosités.

Au sud de la Clyde, on ne trouve plus que des torrents. Les plus importants sont ceux qui tombent dans le golfe de Solway : ce sont le *Ken,* le *Nith,* qui passe à Dumfries; l'*Annan,* qui prend sa source derrière la Clyde; l'*Eden,* qui passe à Carlisle et se grossit de la *Caldew;* le *Derwent,* etc.

Au sud du golfe de Solway, la côte est tortueuse, creusée d'un grand nombre de golfes, hérissée de rochers qui projettent des caps nombreux. Les cours d'eau ont peu d'étendue à cause du voisinage des Peak-Mountains. On remarque le *Lune* ou *Loyne,* qui finit à Lancaster; le *Ribble*, qui descend des monts Wharnside, se grossit de la *Calder,* et se termine par une baie au-dessous de Preston; la *Mersey,* qui forme un large canal sur lequel se trouve Liverpool; cette rivière se grossit de l'*Irwell,* qui passe à Manchester, et du *Weaver.*

Entre le golfe de la Mersey et celui de Bristol se trouve le rectangle montagneux du pays de Galles. Il n'est parcouru que par des cours d'eau peu importants; le plus remarquable est le *Dee,* qui court à l'est en faisant de nombreux détours, tourne au nord, passe à Chester, et finit au-dessous de cette ville par une large embouchure. On peut nommer encore le *Conway,* la *Teyfi,* qui finit à Cardigan, la *Tavy,* qui afflue à Swansea, la *Taff,* qui se termine à Cardiff.

Dans le canal de Bristol se jette la *Severn,* l'un des cours d'eau les plus importants de la Grande-Bretagne. Il descend du Plynlimmon, dans le pays de Galles, court d'abord du sud-ouest au nord-est en arrosant Newtown, puis se recourbe au sud-est, après avoir passé à Shrewsbury; il coule ensuite du nord au sud, arrose Worcester, Gloucester, s'infléchit au sud-ouest, et forme un large canal qui se confond avec le golfe de Bristol. Son principal affluent de droite est la *Wye,* qui naît à côté de la Severn, coule très-tortueusement du nord-ouest au sud-est, arrose Hereford, Ross, Monmouth, se grossit de très-nombreux affluents et finit à Chepstow. A gauche, il reçoit : 1° le *Stour,* qui passe à Stourbridge; 2° l'*Avon de Warwick,* qui coule du nord au sud en arrosant Warwick et Tewkesbury; 3° l'*Avon de Bristol,* qui passe à Bath et à Bristol.

Dans la Grande-Bretagne, les lacs sont d'une faible étendue : le plus considérable de l'Angleterre est celui de *Derwent,* long de 6,400 mètres et large de 1,600 mètres. Ses bords enchanteurs attirent dans la belle saison un grand nombre de visiteurs. Il renferme plusieurs îles, et ses eaux sont sujettes à de violentes agitations. Le *Winan-*

dermere, qui sépare le Westmoreland du Lancashire, a 16 kilomètres de long sur 1,600 mètres de large; le *Coniston* ou lac *Thurston,* dans le Lancashire, a 12 kilomètres de long sur 3,400 mètres de large. L'Écosse en compte un grand nombre, dont le plus important est le *Lomond :* il a 48 kilomètres de long sur 10 de large; sa plus grande profondeur est de 100 brasses; il est rempli d'une multitude d'îles, principalement dans sa partie méridionale. En 1755, pendant le tremblement de terre de Lisbonne, ses eaux éprouvèrent une violente agitation, et s'élevèrent à près de 1 mètre au-dessus de leur plus grande hauteur. Le même phénomène se fit remarquer dans le lac de *Ness,* un peu moins grand que le précédent, et dont les eaux limpides et profondes ne gèlent jamais. Le lac *Tay* a 28 kilomètres sur 2.

§ IV. Description physique de l'Irlande. — Placée sous un ciel brumeux et chargé de vapeurs, l'Irlande, dédaignée par la puissance romaine comme une terre envahie par les hivers et défendue par les tempêtes, reçut de César le nom d'*Hibernia,* qui exprime l'idée que s'en formaient les anciens. Cette île, séparée de la Grande-Bretagne par le canal Saint-Georges, la mer d'Irlande et le canal du Nord, a 567 kilomètres de long et 383 de large, sur une superficie de 826 myriamètres carrés. Elle affecte la forme d'un ovale, dont le contour très-sinueux est profondément découpé. Ses côtes sont sûres et la mer environnante est très-profonde. Parmi les principaux caps, nous citerons, au nord, le cap *Bengore* et le cap *Malin,* qui s'avance le plus dans l'Océan; à l'ouest, les caps *Daurus, Tillen, Binwy, Urris, Slyne, Lean, Dunmore, Crow* et *Mizen;* au sud, les caps *Clear* et *Carnsore,* et à l'est les caps *Wicklow* et *Howth.* Semblables à celles de la Grande-Bretagne, les côtes occidentales de l'Irlande sont plus profondément découpées que les côtes orientales, et forment des havres sûrs et spacieux, dont 14 peuvent recevoir des vaisseaux de ligne. Les baies les plus considérables sont celles de *Donegal,* de *Black-Sod,* de *Clew,* de *Galway,* de *Ballyheigh,* de *Dingle,* de *Cove* ou de *Cork,* de *Kenmare* et de *Bantry.* Aucune des îles qui bordent l'Irlande ne mérite notre attention, si ce n'est celle d'*Achill,* entre la baie de Black-Sod et celle de Clew : elle a environ 25 kilomètres de longueur sur 8 de largeur.

L'Irlande est généralement basse et marécageuse dans le centre, montueuse au nord et au sud; le sol est bon et fertile, les marais et les lacs sont très-nombreux. Ses montagnes sont très-confusément disposées par groupes allongés du sud-ouest au nord-est, et qui rendent le faîte de partage des eaux très-peu distinct. Au sud, une chaîne principale appartient presque entièrement au comté de Cork, et se rattache d'une part, à l'est, aux monts *Commeragh,* qui mamelonnent le comté de Waterford; d'autre part, à l'ouest, aux *Magillycuddy-Reeks,* qui couvrent le comté de Kerry, et auxquels appartiennent le *Carran-tual* (1,040 m.), et le *Mangerton* (778 m.). Le faîte de partage des eaux se continue par les monts *Galtee,* qui séparent le cours de la Suire du cours inférieur du Shannon; ils se rattachent à la chaîne du *Sleive-bloom,* laquelle sépare le Shannon du Nore et du Barrow, et qui est coupée au nord par le canal de Dublin. A cette chaîne paraissent se joindre les groupes très-confus qui avoisinent la côte, depuis Dublin jusqu'à Wexford, et dont les parties principales sont les monts *Kippur* et *Ballyknok.* A partir du canal de Dublin, le faîte de partage des eaux n'est plus marqué que par des collines et des marécages; mais tout le pays qui avoisine les côtes est couvert de montagnes plus élevées, âpres, ravineuses, et se

terminant en murailles abruptes par des rochers basaltiques. Dans le Connaught on remarque le mont *Nephin* (806 m.), près du lac Conn, et le *Croagh-Patrick* (809 m.); dans l'Ulster, la partie culminante est au mont *Sniebh-dovin* (959 m.), et la fin de la chaîne est au mont *Slieve-snaght,* près du cap Malin.

L'Irlande est arrosée par un grand nombre de cours d'eau qui présentent à peu près les mêmes caractères que ceux de la Grande-Bretagne; mais ils n'ont qu'une importance secondaire. A partir du cap Mizen, on trouve sur la côte de la mer d'Irlande : le *Bandon,* qui est navigable pour des bâtiments de 100 tonneaux et finit à Kinsale; le *Lee,* qui afflue dans la baie de Cork; le *Blackwater,* qui est navigable à Lismore et finit dans la baie Youghall; le *Suire,* qui descend des monts Slieve-bloom, coule du nord au sud et arrose Clonmell; il tourne à l'est par un cours rapide et un lit assez large, arrose Waterford, et finit dans la baie de ce nom. Dans la même baie tombe le *Barrow,* qui descend aussi des Slieve-bloom, coule du nord-ouest au sud-est, et arrose Athy, où il est navigable; il passe à Carlow et reçoit le *Nore,* qui lui est presque parallèle et arrose Kilkenny.

Le *Slaney* passe à Wexford et finit dans la baie de même nom. Au delà de cette baie la côte est moins découpée, et l'on ne trouve plus de rivière jusqu'à la *Liffey.* Celle-ci vient des montagnes du sud de Dublin, a un cours très-tortueux et non navigable. Elle arrose Dublin, et se réunit au Shannon par un grand canal qui joint ainsi les deux mers. Au nord de la Liffey, on ne trouve plus jusqu'au cap Benmore que la *Boyne,* qui naît dans les marécages appelées *Bog of allen,* passe à Trym, se grossit du *Blackwater* et finit au-dessous de Drogheda, célèbre par la bataille de 1689.

Du cap Benmore au cap Malin, on trouve deux cours d'eau assez importants, le Bann et la Foyle. Le *Bann* naît dans les monts Mourne, coule du sud au nord, et finit au-dessous de Coleraine; il traverse le lac *Neagh.* Ce lac a 42 kilomètres de long sur 22 de large, reçoit un grand nombre d'affluents, et ses eaux sont salutaires dans un grand nombre de maladies. La *Foyle* passe à Onagh, à Londonderry, où peuvent arriver des bâtiments de 300 tonneaux, et finit dans un golfe de même nom que la rivière.

Du cap Malin à la baie de Donegal, les cours d'eau ne sont que des ruisseaux. Dans la baie de Donegal se jette l'*Erne,* qui vient du centre de l'Irlande, coule du sud au nord-ouest, traverse plusieurs lacs, passe à Enniskillen, et forme le grand lac *Erne,* qui a 53 kilomètres de long sur 23 de large.

De la baie de Donegal à celle de Shannon, on ne trouve que des ruisseaux, des torrents ou de larges déversoirs de lacs intérieurs, qui n'ont aucunement le caractère de cours d'eau. Ainsi est-il du *Corrib,* qui passe à Galway et par lequel s'écoulent les eaux d'un lac large et tortueux, qui a 32 kilomètres de long sur 3 de large.

Le *Shannon* est le plus grand cours d'eau de l'Irlande. Il prend naissance dans le lac d'Allen, coule du nord au sud, traverse le lac *Ree,* passe à Athlone et à Banagher; il incline au sud-ouest, traverse le lac *Dergh*, passe à Limerick, tourne à l'ouest par un large et tortueux lit, découpé d'îles, et finit entre les caps Leane et Kerry, après un cours de 300 kilomètres; ses principaux affluents sont à gauche l'*Inny* et la *Brosna,* à droite le *Suck* et le *Fergus.* Il n'y a plus à nommer que le *Lane,* qui sort du lac *Killarney,* le plus remarquable des lacs de l'Irlande par les sites romantiques dont il est entouré; il finit dans la baie Dingle.

§ V. Géologie et mines. — La constitution physique de la Grande-Bretagne est une des plus intéressantes de l'Europe, puisqu'elle renferme des roches de tous les âges. En Écosse, le micaschiste est la roche dominante : il occupe plus de la moitié de sa superficie. Près des Orcades et de l'île de Skye, ainsi que sur les bords du Tay, le grès rouge succède à ce grand dépôt; mais à partir de l'extrémité du golfe de Clyde jusqu'à Stonehaven, une longue bande de roches chloriteuses et quartzeuses sépare le grès rouge du micaschiste; en descendant vers le sud, le grès houiller, le grès rouge et le grauwacke se montrent tour à tour. Dans le reste de la Grande-Bretagne, différentes variétés du grès rouge et de vastes dépôts houillers s'étendent depuis le nord jusqu'au bord de la Trent. A l'ouest de ces terrains se montrent des schistes ardoisiers qui occupent un large espace sur toute la côte occidentale, tandis qu'un vaste dépôt de marne rouge et de grès entoure, au sud et à l'est, ces mêmes amas de houille. Les montagnes du pays de Galles sont principalement composées de calcaires anciens dominés par des sommets granitiques. Depuis l'embouchure de la Severn jusqu'à celle de l'Humber, s'étend du sud-est au nord-ouest une longue bande de marne bleue, et de la roche calcaire appelée *lias*. Une bande parallèle de calcaire oolithique, un dépôt de calcaire à polypiers, un autre de marne bleue, sont suivis jusqu'à la Manche par les bancs friables et sableux de glauconie, par la craie, l'argile plastique et des terrains analogues, du moins quant aux restes organiques, à ceux des environs de Paris. Ces dépôts, qui se continuent au delà du détroit, et jusqu'à une assez grande distance de nos côtes, sont des preuves de la réunion primitive de la Grande-Bretagne au continent.

Les îles Britanniques sont un des pays les plus riches du monde en minéraux, et c'est là l'une des causes de leur grandeur. La houille s'y trouve presque partout et en quantité pour ainsi dire inépuisable. Au nord comme au sud, les mines de fer et de plomb sont également nombreuses; celles de cuivre et d'étain s'étendent vers le sud-ouest; le nord recèle du cuivre ainsi que du plomb, de l'antimoine, du manganèse. Cette partie est également riche en marbre, ardoises, pierres de taille, granit et autres roches primitives que l'on tire des Grampians. Dans la principauté de Galles, on exploite de la houille qui est toujours accompagnée de mines de fer, de l'étain, du plomb, du cuivre, des granites et des porphyres. Toutes les pierres et les terres utiles se trouvent en abondance dans les îles Britanniques, surtout la pierre à chaux, la terre à poterie et à porcelaine, qui alimentent de grandes industries; enfin les sources salées et les mines de sel gemme suffiraient aux besoins de la moitié de l'Europe.

Le groupe houiller du nord de l'Angleterre se compose du grand dépôt du Northumberland et du Durham, de quelques bassins houillers dans le nord du Yorkshire et des comtés de Nottingham et de Derby, du bassin du nord du Staffordshire, du grand bassin de Manchester et de celui de Whitehaven dans le Cumberland. Le groupe central comprend trois bassins : celui qui existe sur les confins du Leicestershire et du Staffordshire, celui du Warwickshire et celui des environs de Dudley. Enfin, l'ensemble des bassins houillers du pays de Galles forme aussi trois groupes : celui du nord-ouest comprend les bassins houillers de l'île d'Anglesey et du Flintshire; celui de l'est se compose des bassins de Shrewsbury, de Colebrookdale, de Clenhills et de

Billingsley ; celui du sud-est est formé des importants bassins du sud du pays de Galles, et des comtés de Monmout, Gloucester et Somerset [1].

La production des mines de la Grande-Bretagne, en 1855, a donné les chiffres suivants :

Houille	64,451,000	tonnes (de 1,015 kil.) [2].
Minerai de fer	9,480,000	— —
Fonte	3,217,000	— —
Minerai de cuivre	219,000 [3]	— —
Minerai de plomb	92,000	— —
Minerai d'étain	9,000	— —
Argent	561,000	onces [4].
Minerai de zinc	8,500	tonnes.
Sel	1,822,000	—
Autres minéraux	225,000	—

En 1856, voici quelle a été la valeur totale des minerais extraits du sol, et celle des métaux obtenus dans les usines :

	Valeur des minerais.	Valeur des métaux.
Minerai d'étain	16,596,000 francs.	20,031,000 francs.
Minerai de cuivre	58,589,000 —	71,176,000 —
Minerai de plomb	35,788,000 —	43,877,000 —
Minerai de zinc	686,000 —	5,577,000 —
Minerai de fer	142,395,000 —	363,638,000 —
Pyrites de fer	1,152,000 —	
Arsenic	48,000 —	
Nickel	13,000 —	
Houille	416,597,000 —	
Sel	13,850,000 —	
Barytes et autres minéraux	250,000 —	2,500,000 —
Terres à porcelaine	3,022,000 —	
Pierres à bâtir	76,062,000 —	
TOTAL	765,048,000 —	

[1] Voici, pour plus de détails, les principaux centres miniers de l'Angleterre :

Houille. — *Au nord :* Ashton, Burnley, Chesterle street, Cockermouth, Colne, Leigh, Macclesfield, Manchester, Newcastle, North et South Shields, Oldham, Ravenhill, Stockton, Sunderland, Tynemouth, Whitehaven, Wigan, Workington. — *Au nord-ouest :* Bakewell, Barnsley, Birmingham, Bradford, Cheadle, Chesterfield, Dudley, Ingleborough, Leek, Mold, Newcastle under Line, Rochdale, Sheffield, Wednesbury, Wellington (Salop), Wolverhampton. — *A l'ouest :* Abergavenny, Bristol, Carmarthen, Caerphilly, Dean-Forest (Gloucestershire), Mirthyr-Tydvyll, Neath, Pont y Pool, Swansea, Tenby.

Fer. — *Au nord :* Barnsley, Bradford, Dalton, Newcastle, Rotherham, Sheffield, Ulverstone. — *Au nord-ouest :* Birmingham, Colebrookdale, Wellington (Salop), Wolverhampton. — *A l'ouest :* Abergavenny, Dean Forest (Gloucestershire), Mirthyr-Tydvyll, Neath.

Plomb. — *Au nord :* Allondale, Alstonmoor, Bakevell, Borrowdale, Burnley, Castletonvale, Chesterfield, Darlington, Richmond, Stockton. — *Au nord et à l'ouest :* Aberconway, Aberystwith, Bristol, Holywell, Mirthyr-Tydvyll, Mold, Wolverhampton. — *Au sud :* Helston.

Étain. — *Au sud :* Helston, Redruth, Saint-Austel, Saint-Just, Tavistock, Truro.

Cuivre. — *Au nord :* Hawkshead, Newcastle under Line. — *Au nord-ouest :* Aberconway, Anglesea (île), Hotywell. — *Au sud :* Helston, Redruth, Saint-Austle, Saint-Just, Tavistock, sur les bords de la Tamer (Devon et Cornwall), Truro.

Argent. — *Au sud :* Cornouailles, Devonshire. — *A l'ouest :* Cardigan, Carnavon, Carmarthen, île de Man.

Salines. — *Au nord-ouest :* la vallée du Weaver, Droitwich, Middlewich, Namptwich, Nortwich.

[2] En 1819, la production était de 4,365,000 tonnes, et en 1839 de 11,380,000 tonnes.

[3] De 1848 à 1852, voici quelle a été la production du cuivre dans les mines de Cornouailles : minerai, 765,000 tonnes; cuivre, 60,000 tonnes; valeur : 4,084,000 livres sterling. Dans le même temps, la production du cuivre dans les mines de Galles et d'Irlande a été : minerai, 203,000 tonnes; cuivre, 34,000 tonnes; valeur : 2,605,000 livres sterling.

[4] En 1852, le produit a été de 818,000 onces, valant 2,050,000 livres sterling.

Dans cette même année, l'extraction des houilles s'est élevée au chiffre de 66,645,450 tonnes, dont 7,500,000 pour l'Écosse, et 137,000 seulement pour l'Irlande. L'exportation n'a été que de 5,368,165 tonnes de houille, dont 1,158,000 destinées à la France, 232,980 tonnes de coke et 1,614 tonnes d'anthracite. On voit que la consommation intérieure absorbe la majeure partie de la production.

La Grande-Bretagne n'est pas moins riche en sources minérales, et pour n'en citer que les principales, on trouve : au nord, Buxton, Gilsland, Spa, Hariowgate, Leamington, Matlock, Weterby; à l'est, Witham; à l'ouest, Bath, Cheltenham, Gloucester, Hotwels, Leandrindodwels; au sud, Tunbridge, et en Écosse, Bonnington, Airthie, Dunblane, Hartfell, Saint-Bernard's, etc.

Le sol de l'Irlande offre des roches de différentes époques, depuis les plus anciennes jusqu'aux plus récentes : quelques-uns des groupes que forment ses montagnes appartiennent aux terrains granitiques; des roches micacées occupent toute la partie septentrionale comprise entre le lac Erne et celui de Neag; des calcaires anciens qui fournissent des marbres estimés; des schistes ardoisiers que l'on préfère à ceux de la principauté de Galles; des grès et toute la formation houillère, des dépôts de gypses, des calcaires marneux et d'autres, qui donnent une excellente chaux, se montrent avec plus ou moins de développement. Tout le littoral parallèle aux côtes de l'Écosse, depuis la baie de Carrickfergus jusqu'au cap Bengore, est volcanique : il comprend cette magnifique réunion de piliers basaltiques connue sous le nom de *Chaussée des Géants*. On trouve du minerai de cuivre dans diverses parties du pays, du fer, du plomb, un peu d'or et d'argent, de l'antimoine, du manganèse, des marbres magnifiques, de la serpentine de belle qualité, des ardoises, des grenats, de la chaux et des pierres à bâtir. On exploite la houille dans trois grands bassins, et les tourbières (*bogs*), qui couvrent un septième de la superficie, fournissent du combustible aux habitants. On connaît un grand nombre de sources minérales dont les plus fréquentées sont celles de Castle-Connel, Johnstown, Lucan, Mallow et Swadlingbar.

§ VI. Animaux. — On sait que vers la fin du dixième siècle les loups et les ours ont été détruits en Angleterre; les forêts du nord recèlent encore quelques sangliers; les cerfs, les daims et les chevreuils, nourris dans des parcs et dans quelques forêts, sont réservés pour les plaisirs des riches; les renards, dont la chasse est devenue un divertissement presque général, disparaîtront bientôt à leur tour. Ces animaux et le chat des bois sont les carnassiers les plus destructifs. Les autres mammifères sauvages ne sont que les animaux de petite taille qui peuplent les montagnes et les forêts du continent. Mais tous les animaux domestiques qui existent dans l'Europe occidentale se retrouvent ici en très-grand nombre et sous des formes superbes. L'Angleterre est surtout un pays de pâturages; aussi l'élevage du bétail y a-t-il pris un développement extraordinaire : grâce au génie industriel et persévérant des habitants, les chevaux, les bêtes à cornes, les moutons ont pris les formes que la main humaine a voulu leur donner. Tout le monde connaît la beauté, l'élégance, la vitesse et les autres qualités des chevaux anglais; les bœufs gigantesques, si célèbres sous le nom de Durham et de Devon; les moutons Leicester et Dishley, qui donnent un produit en viande

double du produit des moutons français[1]. Ces animaux magnifiques servent aujourd'hui de types sur le continent pour croiser et améliorer les races. Les chiffres suivants peuvent donner une idée de la richesse du pays sous ce rapport.

	Angleterre.	Écosse.	Irlande.	Total.
Nombre de chevaux.	1,800,000	200,000	560,000	2,560,000
— de bêtes à cornes . .	7,000,000	1,000,000	3,600,000	11,600,000
— de moutons	40,000,000	6,000,000	3,600,000	49,600,000
— de porcs.	3,000,000	200,000	3,000,000	6,200,000

Les ânes et les mulets n'existent qu'en très-petit nombre. En Angleterre, les chèvres sont presque un objet de curiosité; mais dans la principauté de Galles elles sont communes, même à l'état sauvage. On connaît ce chien au museau gros et court, au nez retroussé, au front aplati, aux lèvres épaisses et pendantes, au corps gros et allongé, au poil ras et fauve, ce *bull-dog* des Anglais (*canis molossus*) : cette race, renommée pour sa force et son courage, existe pure de tout mélange dans le comté de Lancastre. Le cochon domestique, croisé avec le porc de l'Indo-Chine, a fourni aux Anglais une race fort estimée.

La plupart des animaux domestiques de l'Angleterre se trouvent en Écosse; mais ils y sont plus petits, et leur chair est plus savoureuse. Dans quelques comtés, le bétail est dépourvu de cornes; les chevaux sont en général d'une taille peu élevée; ceux du nord, connus sous le nom de *poneys,* sont recherchés pour leur force et leur agilité. Le *colley,* ou véritable chien de berger, est particulier à ce pays. Le cerf, le chevreuil, se trouvent encore dans les parties montagneuses. Le renard, le blaireau, les loutres, le chat sauvage, existent encore en grande quantité; le gibier est également très-abondant. Nous ne citerons que le coq de bruyère et le ptarmigan, sorte de perdrix spéciale aux régions septentrionales, et que l'on retrouve jusque dans les terres polaires. Les Orcades et les îles Shetland nourrissent des animaux encore plus petits que ceux de l'Écosse : on croit que la plupart y sont originaires de Norvége. Les vaches des îles Shetland donnent à peine une demi-pinte de lait par jour. Les moutons paissent en liberté dans les montagnes des Orcades, et leur laine est très-estimée.

Le bétail se distingue en Irlande par des jambes courtes et un gros ventre; les moutons y sont d'une race petite dont la laine grossière ressemble à du poil; les montagnes nourrissent une belle race à laine courte; les chevaux sont vigoureux, mais moins estimés que ceux de l'Angleterre. Les paysans élèvent une grande quantité de chèvres et de porcs. Le lévrier irlandais se distingue par sa haute taille et par sa couleur blanche.

[1] « On abat tous les ans, dit M. Léonce de Lavergne, dans les îles Britanniques, environ 10 millions de moutons, dont 8 millions en Angleterre seulement, qui donnent un poids moyen de 36 kilog. de viande nette par tête, donc 360 millions de kilog. On doit abattre en France environ 8 millions de têtes qui, au poids moyen de 18 kilog. de viande nette, donnent 144 millions de kilog. .... En France, le nombre des bestiaux abattus annuellement pour la boucherie doit être de 4 millions de têtes, produisant environ 400 millions de kilog. de viande, à raison de 100 kilog. de poids moyen. Dans les îles Britanniques, le nombre des bestiaux abattus annuellement est de 2 millions de têtes, produisant en tout 500 millions de kilog. de viande, à raison de 250 kilog. de poids moyen. » (Voir la *Géographie universelle*, tome I, page 611.)

Les oiseaux du continent se retrouvent dans les îles Britanniques; mais la quantité de volailles qu'on élève en Angleterre ne suffit pas à la consommation des habitants. Les oies sont nombreuses dans le Westmoreland et le Lincoln; le Buckingham approvisionne de canards la capitale de l'Angleterre; les cygnes nagent paisiblement dans les eaux de la Tamise; les aigles et d'autres grands oiseaux de proie établissent leurs nids dans les régions montagneuses. Les îles qui entourent la Grande-Bretagne sont remplies d'oiseaux de toute espèce. Dans les Orcades, les aigles font de grands dégâts parmi les troupeaux de moutons. Les rochers escarpés des petites îles de Priestholm, vis-à-vis de la pointe orientale d'Anglesey, sont le rendez-vous d'une foule d'oiseaux de mer; le plongeon y élève ses petits dans des terriers de lapins.

Il est peu de pays en Europe aussi favorisés par la nature en poisson d'eau douce et d'eau de mer que les îles Britanniques. Les lacs et les rivières abondent surtout en saumons, dont la pêche est estimée à 7 ou 8 millions de francs. A l'extrémité septentrionale de l'île d'Anglesey on voit un îlot qui doit son nom d'*île des Veaux marins* à l'abondance de ces animaux; les rochers appelés *Skerries*, dans le groupe des Orcades, sont couverts de ces cétacés; la loutre de mer est commune dans les détroits. Dès le mois de juin, des bancs innombrables de harengs longent les côtes orientales et occidentales de la Grande-Bretagne, celles des Hébrides et de toutes les Orcades. Dans les eaux qui baignent celles-ci, on aperçoit fréquemment des baleines et des troupes de marsouins, et l'on recueille de l'ambre gris. Les nombreuses baies qui entourent l'Irlande et l'Écosse attirent une si grande quantité de harengs, de maquereaux et de morues, que l'on évalue à 120,000 le nombre des individus occupés à cette pêche, et à 25,000 le nombre des bateaux. La pêche de la sardine se fait sur les côtes de Cornouailles et occupe 1,200 bateaux.

La grande pêche de la morue, des phoques, de la baleine, a beaucoup perdu de son importance, et les Anglais semblent l'abandonner aux habitants de leurs colonies, qui alimentent aujourd'hui la métropole de leurs produits.

§ VII. Climat et agriculture. — Les rigueurs de l'hiver et les chaleurs de l'été se font sentir avec beaucoup moins d'intensité dans la région britannique que dans les pays du continent situés sous la même latitude : les vents de mer tempèrent les saisons les plus opposées, mais les variations de température sont subites et fréquentes. Le climat est partout salubre, mais en général brumeux et très-humide, surtout en Écosse et plus encore en Irlande, où le nombre et l'étendue des lacs contribuent à entretenir une humidité presque permanente. Les pluies sont plus abondantes dans la partie occidentale que dans la partie orientale de la Grande-Bretagne : ainsi pendant que celle-ci reçoit généralement moins de 25 pouces d'eau par an, celle-là en reçoit 30 à 35. Il résulte de cette différence qu'à l'est et au sud, où l'on trouve d'ailleurs plus de plaines, on s'adonne surtout à la culture des céréales, pendant qu'au centre et à l'ouest, où l'on trouve plus de pâturages, on s'adonne surtout à l'élève du bétail. Le nord offre un mélange des deux états. Quant à l'Irlande, les pluies y sont aussi très-fréquentes et nuisent au développement de la végétation, qu'arrêtent souvent aussi les vents froids de l'est à l'époque du printemps. La température moyenne varie de 7 à 12°, et pendant l'été le thermomètre dépasse rarement 27°. L'Écosse, située

plus au nord et couverte de montagnes assez élevées, a aussi un climat plus froid, mais en même temps un air plus vif et plus pur: on y éprouve de violentes tempêtes.

Les îles Britanniques sont le pays le mieux cultivé de l'Europe. L'Angleterre surtout ressemble à un jardin couvert constamment d'une fraîche verdure, à une ferme bien entretenue, à un parc de grand seigneur. Les collines boisées, les cours d'eau bienfaisants, les riches prairies, les champs fertiles alternent avec les opulentes métairies, les populeux villages, les frais cottages, les grands châteaux. Des haies vives, des clôtures en palissades, des fossés secs ou pleins d'eau entourent toutes les propriétés. Le sol, naturellement peu fertile, a été fécondé par le labeur le plus opiniâtre, l'esprit d'invention le plus actif, l'industrie la plus persévérante : on l'a stimulé par des engrais puissants, le fumier d'innombrables bestiaux, les ossements réduits en poudre, le guano du Pérou; des moulins à vapeur et le drainage ont épuisé les eaux des marais; les machines les plus ingénieuses ont été employées à la culture et à la récolte. L'industrie agricole consiste principalement dans la formation de riches pâturages et l'élève des bestiaux; cependant et comme nous venons de le dire, la partie orientale de l'Angleterre, couverte généralement de sables et de marais, dont le nombre diminue tous les jours, produit des céréales; la partie occidentale produit presque uniquement des pâturages; le centre et le midi, qui sont les parties les plus fertiles, donnent, outre les fourrages, des céréales, des pommes de terre, du lin, du chanvre, des légumes, du houblon. L'Angleterre n'a pas de forêts d'une grande étendue, mais l'aménagement des bois est l'objet des soins les plus attentifs.

Des rochers nus, des bruyères stériles couvrent une partie de l'Écosse, mais les espaces fertiles, les vallées, les flancs des montagnes sont cultivés avec soin et intelligence. Les productions sont à peu près les mêmes que dans l'Angleterre, mais elles leur sont inférieures en qualité, à cause du climat. Les anciennes forêts calédoniennes ont à peu près disparu, et on n'en trouve plus de traces que dans les comtés de Ross et d'Inverness; mais on s'occupe du reboisement des montagnes, et l'Écosse a environ 400,000 hectares plantés en bois; le pin d'Écosse est l'arbre le plus commun; viennent ensuite le laryx, le frêne, l'orme, le platane et le hêtre.

L'Irlande, malgré son humidité et ses marécages, est cependant fertile, et quelques agronomes prétendent même que son sol est supérieur à celui de l'Angleterre; mais l'agriculture y est encore arriérée; elle manque surtout de capitaux. Ses principaux produits sont l'orge et l'avoine dans les principales terres, le lin dans le nord et l'ouest, le blé et les pommes de terre partout. On sait quelle est la misère du peuple irlandais lorsque cette dernière récolte vient à manquer. On a introduit récemment la culture de la betterave en Irlande, et bien que cette innovation ne paraisse pas prendre un développement sérieux, on doit la considérer comme fâcheuse, ce pays étant bien loin de produire sa consommation de céréales. L'Irlande, jadis couverte de forêts, en est presque entièrement dépourvue aujourd'hui; des marais ou *bogs*, qui forment un des traits caractéristiques du pays, ont usurpé leur place. C'est au fond de ces *bogs* que l'habitant recueille le bois nécessaire à son usage et qui y est parfaitement conservé.

La superficie des îles Britanniques se partage ainsi sous le rapport agricole :

DIVISIONS TERRITORIALES.	SUPERFICIE de CHAQUE DIVISION TERRITORIALE en acres.	NOMBRE D'ACRES [1] EN			
		TERRES labourables et jardins.	PRAIRIES et pâturages.	TERRAINS incultes mais productifs	TERRAINS stériles improductifs.
Angleterre.	32,342,000	10,253,000	15,380,000	3,454,000	3,256,000
Pays de Galles.	4,752,000	891,000	2,226,000	530,000	1,105,000
Écosse.	19,739,000	2,494,000	2,772,000	5,950,000	8,524,000
Irlande.	19,442,000	5,389,000	6,736,000	4,900,000	2,417,000
Iles adjacentes.	1,119,000	110,000	274,000	166,000	569,000
TOTAUX.	77,394,000	19,137,000	27,388,000	15,000,000	15,871,000

[1] L'acre équivaut à 40 ares 467.

D'après les documents publiés en 1845 par le parlement, le revenu de la propriété foncière (en Angleterre seulement) donnerait les résultats suivants :

27 millions d'acres en terres cultivées ou pâturages à 27 schellings 2 pence l'acre	36,675,000 liv. st.
2 millions d'acres non cultivés, à 5 schellings.	500,000 —
3 millions d'acres en montagnes ou bruyères.	237,000 —
	37,412,000 liv. st.
	ou 935,300,000 francs.

Sur ces 27 millions d'acres cultivées, les parties en terres labourables se divisaient ainsi :

Blé	3,416,750 acres.	Pois et fèves.	1,139,000 acres.
Orge.	1,416,750 —	Légumes et pommes de terre. .	2,116,750 —
Avoine et seigle.	2,000,000 —	Colza, etc.	1,300,000 —
Trèfle et menues grenailles. . .	2,277,750 —		13,667,000 acres.

Nous n'avons pas de documents analogues sur l'Écosse et l'Irlande; mais nous savons que la production de l'Angleterre en céréales est de 22,500,000 quarters, que celle de l'Écosse est de 1,300,000, et celle de l'Irlande de 2,800,000. Total : 26,600,000 quarters ou 77,140,000 hectolitres.

Cette quantité, malgré les prodiges de l'agriculture anglaise, est insuffisante pour la consommation, et il faut demander l'excédant nécessaire au continent. De 1801 à 1830, on a importé, moyennement par année, 1,537,000 hectolitres de céréales; de 1831 à 1840, 2,632,150 hectolitres; de 1841 à 1846, 7,507,247 hectolitres; enfin, en 1847, 14,848,000 hectolitres. Ces quantités étaient insuffisantes à cause des droits qui pesaient sur les blés importés, droits établis dans l'intérêt de l'agriculture anglaise, effroyable impôt levé par la richesse sur la faim. Le prix du blé augmentait sans cesse, et il atteignit le chiffre de 103 schellings par quarter. La famine était telle, qu'en Irlande elle fit périr en un an 350,000 personnes. Alors, et malgré les clameurs de la grande propriété, on supprima tous les droits prélevés sur les blés importés. Depuis cette époque, la quantité des importations a triplé; mais il faut surtout l'attribuer à la pénurie des récoltes de 1852 à 1856; il faut l'attribuer

encore à la tendance malheureuse des grands propriétaires à transformer leurs terres à blé en prairies ou en pâturages; enfin, il faut l'attribuer à la diminution des ouvriers agricoles au profit des grands centres industriels, diminution qui est elle-même causée par les perfectionnements de l'agriculture, lesquels, en exigeant moins de bras, ont poussé les paysans dans les manufactures. Ce ne sont pas seulement les céréales qui manquent à l'Angleterre, mais aussi le bétail, malgré le développement extraordinaire qu'a pris l'élève des animaux : il faut importer chaque année des bestiaux pour une valeur de 30 millions. Le houblon même, dont la culture est très-répandue, ne suffit pas à la consommation, et l'on en importe annuellement pour 28 millions.

La nécessité où se trouve l'Angleterre d'importer des objets de consommation est la cause première, à part sa position géographique, du développement extrême qu'a pris son industrie, les produits industriels exportés devant servir d'échange avec les objets naturels importés. Le développement extrême de l'industrie a causé le développement extrême du commerce, qui a été forcé de chercher partout des débouchés : de là l'immense navigation commerciale de l'Angleterre, ses fondations coloniales, ses établissements dans toutes les parties du monde. Le gouvernement anglais a pour principale mission d'ouvrir et d'assurer des voies commerciales à l'industrie du pays : c'est une question de vie ou de mort. Que l'Angleterre ne trouve plus les matières premières dont elle a besoin pour ses manufactures, par exemple les cotons que lui fournissent les États-Unis; qu'elle ne trouve plus les marchés où elle répand ses produits fabriqués, et son existence même se trouve mise en question.

§ VIII. Industrie et commerce. — La position géographique des îles Britanniques a élevé leur puissance commerciale et industrielle à un degré de prospérité qu'on ne retrouve dans aucun autre pays et à aucune époque. Toutes les industries créées par les nations civilisées sont exercées, principalement dans la Grande-Bretagne, sur une échelle gigantesque. La fabrication des tissus de coton, de laine, de lin, de chanvre et de soie, l'extraction des minerais, le travail des métaux, occupent le premier rang et laissent l'Angleterre sans rivale dans le monde entier. On aura une idée du nombre, de l'importance, de l'activité de ses établissements manufacturiers dans ces divers genres par les chiffres que nous avons donnés sur les mines et les métaux (page 40), ainsi que par le tableau suivant :

	NOMBRE (1856)			FORCES MOTRICES		NOMBRE	VALEUR
	d'établissements.	de broches.	de métiers mécaniques.	à vapeur.	hydrauliques.	des OUVRIERS	DES PRODUITS FILS ET TISSUS exportés en 1856.
							francs.
Coton.	2,210	28,010,000	298,850	88,000	9,130	379,200	957,000,000
Laine cardée . .	1,505	1,787,000	14,450	17,490	8,410	79,100	310,000,000
— peignée. .	525	1,325,000	39,000	13,480	1,430	87,800	
Lin et chanvre. .	417	1,288,000	7,700	14,360	1,990	80,300	157,000,000
Soie.	460	1,094,000	9,200	4,360	810	56,100	74,000,000
Total de 1856..	5,117	33,504,000	369,200	137,720	23,720	682,500	1,498,000,000
En 1850	4,600	25,639,000	299,000	108,000	26,000	596,000	1,108,000,000

Ces établissements sont inégalement répartis entre les trois royaumes; la plupart sont situés dans l'Angleterre proprement dite; en 1850, l'Écosse n'avait que 168 fabriques de coton, 182 de laine, 189 de lin ou de chanvre, 5 de soie. A la même époque, l'Irlande ne comptait que 11 fabriques de coton, 9 de laine, 69 de lin. Les progrès de l'industrie cotonnière sont les plus merveilleux qu'ait faits l'industrie anglaise, et sont dus principalement à l'invention de la *spinning-jenny* de Hargraves, de la *spinning-frame* de Arkwright, de la *jenny-mull* de Crompton, etc. En 1705, la quantité de coton importée en Angleterre était de 900,000 kilogrammes; en 1764, elle n'était encore que de 2 millions de kilogrammes; en 1810, elle était déjà de 100 millions; enfin en 1856, l'Angleterre a consommé 400 millions de kilogrammes de coton, dont 66 millions provenaient de l'Inde, plus de 300 millions des États-Unis, et le surplus du Brésil. Elle a consommé 119 millions de kilogrammes de laine, dont 68 millions provenant de sa production, et le reste en grande partie de l'Australie[1]. Elle a produit 34 millions de kilogrammes de lin et de chanvre, et en a importé 164 millions de kilogrammes, fournis principalement par l'Allemagne et la Russie; enfin elle a importé 4,644,000 kilogrammes de soie grége ou moulinée. Les tissus anglais luttent par le bon marché et l'abondance avec les tissus français, allemands, belges, suisses, etc., mais non pas pour la qualité, le dessin, la disposition des couleurs.

En dehors des fabriques de tissus, les industries qui occupent le plus grand nombre d'ouvriers sont la quincaillerie, le plaqué, la coutellerie, les fils de fer, les ancres, les clous, cercles, etc., fabrications répandues dans tout le pays, mais qui ont leurs centres principaux à Birmingham et à Sheffield. L'Angleterre exportait avant 1847 pour 30 à 40 millions de machines; mais ce chiffre a diminué de moitié, et diminue encore à cause de la concurrence que cette industrie rencontre aujourd'hui sur le continent et surtout en France. La poterie, la verrerie, la faïencerie, la fabrication des porcelaines, occupent encore un grand nombre de bras et d'usines importantes; le Staffordshire et Glascow en sont les centres principaux, et livrent annuellement pour 80 millions de ce genre de produits. Bien que la fabrication de la bière soit une industrie à peu près locale, elle tient un des premiers rangs par l'importance des établissements et le chiffre de leurs produits, car ils emploient annuellement 20 millions d'hectolitres d'orge. Il se fabrique aussi 1 million à 1,100,000 hectolitres de spiritueux entièrement consommés dans le royaume, qui en tire encore environ 200,000 hectolitres de l'étranger ou des colonies.

Nous devons ranger parmi les industries les plus développées et les plus lucratives du royaume la navigation commerciale, qui occupe environ 400,000 marins et 35,000 navires, dont 12,000 bâtiments et 80,000 marins sont employés à la pêche du hareng ou de la morue. Voici comment se répartissait l'effectif de la marine marchande des îles Britanniques au 31 décembre 1855 :

[1] L'Angleterre ne consomme pas toutes ses laines; elle en exporte une partie, et cette exportation n'est autorisée que depuis 1825. La France en importe annuellement 4 à 5 millions de kilogrammes.

	Nombre de bâtiments à vapeur ou à voiles.	Jauge.
Angleterre (76 ports).	19,606	3,449,884 tonneaux.
Écosse (26 ports).	3,326	583,293 —
Irlande (19 ports)	2,183	253,771 —
Iles de la Manche et de Man	513	62,426 —
TOTAL	25,948	4,349,334 tonneaux.
Colonies.	8,602	746,598 —
ENSEMBLE.	34,550	5,095,932 —

Dans ces derniers chiffres sont comprises les constructions terminées pendant l'année 1855, et qui s'élèvent à 1,098 navires jaugeant 323,000 tonneaux pour le Royaume-Uni, à 34 navires jaugeant 21,177 tonneaux pour les colonies, à 91 bâtiments jaugeant 39,437 tonneaux construits à l'étranger.

En 1856, la flotte marchande comprenait :

Angleterre.	1,255 navires à vapeur,	jaugeant	274,375	tonneaux.
Écosse.	270 —	—	75,084	—
Irlande.	144 —	—	35,484	—
TOTAL	1,669 navires à vapeur,	jaugeant	384,943	tonneaux.

Sur ce chiffre, les ports de Londres et de Liverpool prennent à eux seuls 698 navires et plus de 200,000 tonneaux; mais, outre l'importance particulière de ces deux points, on doit constater qu'ils sont le siége de ces nombreuses et puissantes compagnies de navigation à vapeur qui ont établi des services réguliers entre l'Angleterre et le monde entier.

Enfin voici l'état de la marine marchande du Royaume-Uni au 31 décembre 1857 : Grande-Bretagne, Irlande et les îles : 24,480 bâtiments à voiles jaugeant 3,981,494 tonneaux, et 1,697 vapeurs jaugeant 386,462 tonneaux; colonies, 8,874 bâtiments jaugeant 799,351 tonneaux : total, 35,031 bâtiments jaugeant 5,167,307 tonneaux. Si l'on compare cette marine à celle de la France, on trouve qu'elle est quatre fois plus considérable, celle-ci atteignant à peine un million de tonneaux.

Avec cette multitude de vaisseaux, la Grande-Bretagne transporte à tous les coins du monde ou ses produits propres ou les produits de tous les autres pays. Voici quel a été le développement de ce commerce en 1854 :

Importation générale.	3,814,788,000 francs.
Réexportation	466,224,000 —
Exportation des produits du Royaume-Uni	2,429,618,000 —
TOTAL.	6,710,630,000 francs.

Soit environ 3 milliards de plus que le commerce général de la France pendant la même année.

En 1822, le commerce général du Royaume-Uni était de 1,400 millions de francs; en 1830, de 1,932 millions; en 1840, de 3,065 millions; en 1850, de 5,063 millions. Nous venons de voir les chiffres de 1854; voici ceux de 1857 :

Importations.		187,646,335 l. st. ou	4,738,169,958 francs.
Exportations.	Pays étrangers . . .	85,039,990 —	2,147,158,747 —
	Poss. britanniques.	37,115,247 —	937,159,986 —
TOTAL.		309,801,572 l. st. ou	7,822,488,691 francs.

Les chiffres du commerce extérieur du Royaume-Uni se répartissent de la manière suivante entre les divers pays (1854) :

IMPORTATIONS. — PAYS DE PROVENANCE.	VALEURS DÉCLARÉES.	EXPORTATIONS. — PAYS DE DESTINATION.	VALEURS DÉCLARÉES.
	Millions de francs.		Millions de francs.
États-Unis	745	États-Unis	535
France	266	Villes anséatiques	185
Association allemande	252	Pays-Bas	114
Chine	228	France	79
Pays-Bas	168	Brésil	72
Villes anséatiques	156	Turquie d'Europe	69
Russie	106	Portugal et ses colonies	37
Suède et Norvége	97	Chili	36
Espagne	92	Belgique	35
Belgique	91	Espagne et ses colonies	34
Égypte	84	La Plata	32
Pérou	78	Égypte	31
Danemark	68	États sardes	26
Portugal	62	Cuba	26
Turquie et dépendances	58	Pérou	24
Brésil	52	Prusse	23
Plata et Uruguay	42	Danemark	19
Chili	38	Suède e Norvége	18
Côte occidentale d'Afrique	36	Côte occidentale d'Afrique	16
Deux-Siciles	35	Java	16
Autriche méridionale	21	Lombardie	16
Toscane	19	Deux-Siciles	14
Iles Philippines	16	Chine	13
Principautés danubiennes	11	Toscane	13
Nouvelle-Grenade	9	Uruguay	12
États barbaresques	6	Mexique	11
Autres pays	125	Syrie et Palestine	9
		Autres pays	67
TOTAL	2,961	TOTAL	1,582
Possessions du Royaume-Uni	854	Possessions du Royaume-Uni	848
TOTAL GÉNÉRAL des importat.	3,815 mill.	TOTAL GÉNÉRAL des exportat.	2,430 mill.

Le commerce colonial du Royaume-Uni se répartit de la manière suivante (1854) entre chaque groupe des possessions d'outre-mer.

POSSESSIONS.	IMPORTATIONS dans le ROYAUME-UNI.	EXPORTATIONS DU ROYAUME-UNI en MARCHANDISES provenant de l'étranger ou des colonies.	EXPORTATIONS DU ROYAUME-UNI en PRODUITS étrangers.	TOTAL GÉNÉRAL.
	Liv. sterl.	Liv. sterl.	Liv. sterl.	Liv. sterl.
Iles de la Manche, Malte, îles Ioniennes et Gibraltar	864,000	291,000	1,777,000	2,932,000
Colonies de l'Amérique du Nord	6,982,000	291,000	5,878,000	13,151,000
Indes occidentales	6,181,000	205,000	2,008,000	8,394,000
— orientales	12,974,000	549,000	10,026,000	23,549,000
Colonies d'Australie	4,304,000	1,475,000	11,931,000	17,710,000
— de l'Afrique occidentale	262,000	85,000	296,000	643,000
Maurice et le Cap	2,369,000	81,000	1,305,000	3,755,000
Baie d'Hudson, Aden, Hong-kong, etc.	216,000	25,000	631,000	872,000
TOTAL	34,152,000	3,002,000	33,853,000	71,006,000
Soit en francs	853,800,000	75,058,000	846,305,000	1,775,165,000

Voici maintenant quelle a été la valeur des principales marchandises importées et exportées.

PRINCIPALES MARCHANDISES IMPORTÉES DANS LE ROYAUME-UNI. (1855.)	VALEURS DÉCLARÉES	PRINCIPALES MARCHANDISES EXPORTÉES DU ROYAUME-UNI. (1855.)	VALEURS DÉCLARÉES
	Millions de francs.		Millions de francs.
Céréales	545	Tissus de coton	626
Coton brut	504	— de laine	228
Bois de construction	277	— de lin	105
Sucre brut	241	— de soie	38
Laine	163	Fils de coton	187
Thé	139	— de laine	39
Soie grége	135	— de lin	25
Vins	91	Fer brut	197
Lin et étoupes	86	Quincaillerie et coutellerie	100
Graines oléagineuses	71	Mercerie et modes	92
Guano	63	Fer ouvré	78
Chanvre	60	Houille	52
Soieries	59	Machines et mécaniques	48
Suif	59	Vêtements confectionnés	41
Beurre	54	Bière	33
Peaux	47	Poterie et porcelaine	33
Huile de palme	43	Cuivre ouvré	33
Indigo	42	Étain brut ou en plaques	30
Café	39	Peaux ouvrées	22
Rhum	37		
Tissus de laine	34		
Minerai de cuivre	31		
Eaux-de-vie	29		
Bétail	28		

Le mouvement général de la navigation en 1854 a été :

	PAVILLON ANGLAIS.		PAVILLON ÉTRANGER.		TOTAL.	
	NAVIRES.	TONNAGE.	NAVIRES.	TONNAGE.	NAVIRES.	TONNAGE.
Entrée. . . .	17,656	4,790,000	14,872	3,110,000	32,528	7,900,000
Sortie. . . .	18,414	4,684,900	17,233	3,187,000	35,647	7,871,000
Totaux. . . .	36,070	9,474,000	32,105	6,297,008	68,175	15,771,000

Si l'on ajoute à ces chiffres le mouvement des bâtiments sur lest, on aurait un total de 85,000 navires jaugeant 18,669,000 tonneaux, non compris un cabotage qui s'est élevé en 1851 à 316,206 navires jaugeant 31,068,000 tonneaux. La France entre dans le total des bâtiments chargés pour 10,890 navires et 1,325,000 tonneaux ; les États-Unis y entrent pour 3,322 navires, et 2,675,000 tonneaux. Les possessions coloniales du Royaume-Uni entrent dans le même total pour 12,425 navires et 4,224,000 tonneaux.

Voici maintenant le mouvement général de la navigation en 1856 :

	PAVILLON ANGLAIS.		PAVILLON ÉTRANGER.		TOTAL.	
	NAVIRES.	TONNAGE.	NAVIRES.	TONNAGE,	NAVIRES.	TONNAGE.
Entrée. . . .	26,029	6,390,715	19,371	4,162,419	45,400	10,553,134
Sortie. . . .	26,115	6,555,056	20,744	6,480,859	46,859	13,035,915
Totaux. . . .	52,144	12,945,771	40,115	10,643,278	92,259	13,599,049

Nous terminerons tous ces renseignements par le tableau de la navigation et du commerce des principaux ports (1855).

DÉSIGNATION DES PORTS.	NAVIRES de TOUTES NATIONS entrés ou sortis.	TONNAGE.	VALEUR des EXPORTATIONS A L'ÉTRANGER.	NAVIRES appartenant à ces PORTS.
		Tonneaux.		
Londres.	19,117	4,795,000	1,168,000,000	3,024
Liverpool.	9,044	4,352,000	558,000,000	2,282
Newcastle.	9,719	1,563,000	250,000,000	671
Hull.	4,673	879,000	123,000,000	467
Southampton.	1,734	542,000	58,000,000	?
Glascow.	1,458	372,000	38,000,000	643
Bristol.	945	264,000	19,000,000	228
Greenock	556	216,000	14,000,000	393
Leith.	1,479	207,000	13,000,000	
Cork	786	150,000	3,700,000	393
Dublin	485	116,000	1,037,000	486
Belfast	342	88,000	720,000	381

§ IX. Banques, routes, canaux, etc. — L'activité commerciale et industrielle du Royaume-Uni est singulièrement favorisée par le grand nombre de routes, de canaux et de chemins de fer qu'elle possède et dont nous allons parler; mais elle trouve aussi de puissantes ressources dans un système de douanes très-simple, dans l'établissement des *docks*, où les marchandises importées sont mises en entrepôt sans payer de droits jusqu'au moment de leur vente; enfin et surtout dans l'esprit d'association qui fait circuler les capitaux dans toutes les branches de l'industrie.

Parmi les nombreux établissements destinés à favoriser le commerce et à garantir la propriété, les plus importants sont les banques et les sociétés d'assurance. Celles-ci sont les plus étendues qui existent, et, pour ne parler que des compagnies d'assurances contre l'incendie, on évalue à près de 20 milliards le chiffre de leurs assurances, et à environ 20 millions les droits qu'elles payent au trésor.

Parmi les banques, la principale est la banque d'Angleterre, fondée en 1694. Son papier-monnaie est le seul qui soit considéré comme monnaie légale; elle en a ordinairement en émission pour près de 700 millions. Les autres banques émettent aussi des billets (*bank-notes*), généralement acceptés, mais qui n'ont pas cours forcé; leur circulation peut être évaluée à 450 millions. Après la banque d'Angleterre viennent la banque d'Irlande (capital : 75 millions), la banque d'Écosse, la banque provinciale d'Irlande à Londres (capital : 50 millions), et une foule de banques particulières.

Aucun pays n'a encore multiplié autant que celui-ci les voies de communication de toute espèce. Les routes sont en général excellentes, et, sinon les plus belles, au moins les mieux entretenues de l'Europe; elles sont de plusieurs sortes : les grandes routes, entretenues par le gouvernement; les routes provinciales ou communales, confiées aux soins des paroisses ou des comtés, et les routes concédées à des compagnies. On évalue la longueur totale de ces divers chemins à plus de 12,000 myriamètres.

Les canaux sont généralement remarquables par leur beauté et la hardiesse de leur construction : 21 coupent la ligne de partage des eaux, et l'ensemble présente, avec les rivières navigables, un développement de près de 4,500 milles ainsi répartis : Grande-Bretagne, canaux, 2,200 milles, rivières navigables, 1,800; Irlande, canaux, 300 milles, rivières navigables, 200. Nous citerons dans la Grande-Bretagne le *canal Calédonien*, qui réunit la mer du Nord à l'océan Atlantique, et peut porter des bâtiments de 32 canons; le *canal de Forth et Clyde* et celui de *Leeds et Liverpool*, qui réunissent également les deux mers; le *canal de Trent et Mersey* ou *Grand-Tronc*, auquel se rattachent la plupart des canaux de l'Angleterre, et qui, de même que les précédents, joint la mer du Nord à la mer d'Irlande; enfin le *canal du Régent*, qui fait communiquer la plupart des canaux de l'Angleterre avec la Tamise. Dans l'Irlande, on peut citer le *canal Royal*, qui, par le Shannon, coupe entièrement l'Irlande de l'est à l'ouest; le *grand Canal*, le *canal de Newry*, qui ouvrent également des communications intérieures entre différents ports; enfin le *canal d'Ulster*, qui doit relier les deux grands lacs Erne et Neagh.

Le développement des chemins de fer est encore plus extraordinaire que celui des routes et des canaux. Voici quelle était leur situation en 1856 :

	Kilomètres concédés.	En exploitation.
Angleterre	15,254	9,986
Écosse.	2,478	1,742
Irlande	2,933	1,587
	20,665	13,315

En 1843, le Royaume-Uni n'avait encore que 3,274 kilomètres en exploitation. Nous n'entreprendrons pas de citer les principales lignes ferrées de l'Angleterre; il suffira de dire que toutes les villes de quelque importance jouissent aujourd'hui de ce moyen rapide de communication. L'Écosse est moins favorisée, surtout dans la partie septentrionale; mais sa capitale et les grandes villes, telles que Glascow, Perth, Dumbarton, Berwick, etc., sont toutes reliées par des chemins de fer. L'Irlande est moins avancée encore; mais nous pouvons citer néanmoins les lignes importantes de Limerick à Waterford, de Dublin par Tipperary et Cork à Bandon, de Londonderry à Enniskillen; Belfast, Armagh et plusieurs autres cités importantes ont également leurs chemins de fer. Toutes ces lignes du Royaume-Uni occupent environ 100,000 agents. Le nombre des voyageurs a été en 1856 de 120 millions, et les recettes de 240 millions de francs pour les voyageurs, de 540 millions pour les marchandises.

La construction des télégraphes électriques, favorisée par le grand nombre de lignes de fer, a pris le même développement, et peut être évaluée aux mêmes chiffres. Nous rappellerons seulement que l'Angleterre et la France sont reliées par un télégraphe électrique sous-marin, qu'il en est de même pour l'Irlande et l'Angleterre; qu'une gigantesque entreprise de ce genre a été tentée pour réunir les deux mondes par Terre-Neuve et l'Irlande, qu'elle a réussi, puis échoué, et que son succès définitif n'est plus qu'une question de temps et d'argent.

Enfin, « la beauté et la solidité de construction qui distingue les routes se montre également dans les ponts; rarement ils sont en bois, et presque tous sont construits en pierres de taille ou en fer, avec une magnificence qui n'a d'égale dans aucun pays. Sur les canaux, sur les rivières, sur les précipices les plus profonds, même sur les larges estuaires des fleuves, on a jeté des ponts, souvent assez élevés pour que des vaisseaux naviguant à pleines voiles puissent passer sous leurs arches. »

CHAPITRE DEUXIÈME.

ÉTAT SOCIAL, CONSTITUTION ET ADMINISTRATION.

§ Ier. Population, état social, mœurs, etc. — Au 1er janvier 1857, la population du Royaume-Uni était de 28,416,058 âmes réparties ainsi : Angleterre, 19,304,000; Écosse, 3,064,566; Irlande, 6,047,492.

La population de ses possessions extérieures était, en Europe, de 386,590 âmes; en Asie, de 180,367,000; en Afrique, de 923,000; en Amérique, de 3,628,000; en Océanie, de 1,043,000. Total général : 215,035,000.

La population de la Grande-Bretagne était, en 1600, de 4,800,000 habitants; en 1650, de 5,600,000; en 1688, de 6,525,000; en 1750, de 7,517,000; en 1801, de 10,942,000; en 1821, de 12,609,000; en 1841, de 18,526,000; en 1851, de 20,776,000. Nous n'avons de chiffres analogues en Irlande que pour les trois dernières périodes : 1821, 6,801,000; 1841, 8,196,000; 1851, 6,515,000.

Malgré cet accroissement rapide, le chiffre des émigrations a été considérable; mais il touche surtout l'Irlande : en 1840, 91,000; en 1842, 129,000; en 1847, 258,000; en 1849, 300,000; en 1851, 336,000; en 1852, 369,000; en 1853, 329,000; en 1854, 323,000, etc., c'est-à-dire qu'en moins de quinze ans, le Royaume-Uni a perdu plus de 3 millions d'habitants, dont les cinq sixièmes Irlandais. Nous verrons quelles ont été les causes de cette émigration.

La population des îles Britanniques, quoique formée d'éléments divers, a une assez grande unité politique, grâce à la force des institutions et à l'esprit de liberté qui anime tous les habitants. Cependant on reconnaît encore les races dont elle a été formée, et qui peuvent se classer ainsi :

Bretons, Anglo-Saxons, Danois, Normands, ou Anglais proprement dits.	18,400,000
Celtes ou Irlandais	6,000,000
Pictes, Scots ou Écossais	2,600,000
Kimris ou Gallois	800,000
Gaëls ou Highlanders de l'Écosse	400,000
Français des îles Normandes	100,000
Danois des Orcades et Shetland	60,000
Juifs et divers	56,000
	28,416,000

L'unité politique, sous le rapport religieux, est beaucoup moins complète, puisque l'on compte 10,400,000 anglicans, 3 millions de presbytériens, 5,800,000 méthodistes, mennonites, quakers, frères moraves, etc., 9,200,000 catholiques, etc. Nous verrons plus loin les détails.

Sous le rapport des professions, la population se partage ainsi : sur 100 habitants, en 1831, il y en avait 31,5 adonnés à l'agriculture, 39,7 au commerce et à l'industrie, 28,8 à des professions diverses; en 1841, l'agriculture n'en prenait plus que 25,9; mais le commerce et l'industrie en prenaient 43,5, et les autres professions 30,5. Le recensement de 1851 a constaté une nouvelle augmentation dans ces dernières proportions. Nous verrons plus loin les conséquences qui en résultent.

Sous le rapport des conditions sociales, la population est divisée d'une manière beaucoup plus tranchée, l'organisation de la société britannique étant essentiellement aristocratique. La noblesse proprement dite ne comprend que les *pairs* et *pairesses* des trois royaumes et les lords spirituels ou évêques anglicans. La pairie est inamoviblement attachée à une propriété qui représente l'ancienne baronnie féodale, et le titre se transmet soit exclusivement dans la ligne masculine, soit indifféremment dans les deux lignes. Le roi peut créer à volonté des pairs et des pairesses; les princes du sang, le grand chancelier sont pairs par le fait seul de leur naissance, ou de sa nomination. Plusieurs pairs sont à la fois pairs d'Angleterre et de l'un des deux autres royaumes, ou à la fois pairs d'Écosse et d'Irlande. Les pairs du Royaume-Uni, les

anciens pairs d'Angleterre et les évêques d'Angleterre jouissent seuls du droit personnel de siéger à la Chambre haute. Les pairs et les évêques de l'Irlande, les pairs de l'Écosse, ne sont représentés au Parlement que par un certain nombre d'entre eux. Les pairs, d'après leurs titres particuliers se divisent, en ducs, marquis, comtes, etc.; mais le titre de lord est en particulier celui des *barons,* bien qu'il appartienne également à tous les pairs spirituels ou temporels, et qu'on le donne aussi aux fils aînés des comtes.

Outre cette haute noblesse, il y a encore la *gentry,* espèce de gentilhommerie à laquelle appartiennent tous ceux que nos voisins désignent sous le nom de *gentlemen,* mais en tête desquels on doit placer d'abord les *baronnets,* dont le titre, conféré par la couronne, est héréditaire et seulement honorifique; puis les *chevaliers,* dont le titre n'est que personnel. Le nombre des baronnets et des chevaliers ne dépasse pas 1,000 individus. Cette gentry ou petite noblesse forme la transition entre la haute noblesse et le peuple ou *commonalty,* c'est-à-dire le commun.

L'aristocratie est, par le droit de primogéniture combiné avec les substitutions, maîtresse du sol de l'Angleterre : aussi l'on compte près de 50 familles qui jouissent chacune d'un revenu foncier de 4 à 5 millions, et plus de 300 d'un revenu net de 2 millions. Le duc de Northumberland a 3,600,000 francs de rente, le duc de Devonshire, 2,900,000, etc. En 1835, 18 propriétaires avaient ensemble un revenu foncier de 39 millions. Plusieurs seigneurs peuvent chasser pendant 120 kilomètres sur leurs terres. Lord Courtenay possède une étendue de 17,000 hectares dans le seul comté de Limerick; le duc de Sutherland possède en Écosse 400,000 hectares; en 1817, le comte de Cholmondley vendit une terre 48,750,000 francs. De Londres à Portsmouth, pendant 85 kilomètres, on ne rencontre que 17 propriétés bordées ou traversées par la route. Enfin, le sol entier est possédé par 32,000 propriétaires qui tiennent dans leur vassalité, par des baux à long terme, 2 millions de familles agricoles.

L'aristocratie, maîtresse du sol, est maîtresse de tous les droits politiques. Elle compose la Chambre des lords, qui est la véritable souveraine du pays, car c'est elle qui interprète et fixe les lois, c'est elle qui forme le tribunal suprême, c'est elle qui juge les accusés de haute trahison. L'aristocratie composait aussi autrefois la Chambre des communes, dont tous les membres, à l'origine, étaient des *chevaliers* députés par les comtés : la plupart étaient même nommés directement par la noblesse au moyen des bourgs qu'elle posssédait, et qu'on appelait *bourgs-pourris.* Depuis le bill de réforme de 1832, elle ne les nomme plus elle-même, mais elle les fait nommer par ses clients dans les villes, par ses vassaux dans les comtés, de telle sorte que la Chambre des communes compte aujourd'hui un tiers de ses membres qui appartiennent aux familles de l'aristocratie, pendant qu'un autre tiers a des titres, des places, des pensions, des patronages, ou du gouvernement, ou de l'aristocratie, ou de l'Église.

L'aristocratie, maîtresse du sol et des droits politiques, est maîtresse de l'administration provinciale par les fonctions si étranges, si multiples, si nombreuses, si absolues des *juges de paix,* par celles des shérifs et des lords-lieutenants, par la *yeomanry,* qui forme une sorte de gendarmerie ou de garde nationale aussi efficace

que dévouée. Elle est maîtresse aussi de l'Église anglicane, et dispose, à titre de propriétaire, de la moitié des bénéfices ecclésiastiques; elle remplit de ses puînés les évêchés, les chapitres, les universités, dont nous verrons les richesses et les priviléges, et de ses créatures les petits bénéfices. Elle pourvoit ces mêmes puînés, exclus de l'héritage immobilier et des hautes fonctions politiques, des grades de l'armée, des places de magistrature, des commissions lucratives dans les colonies, etc. En compensation de tant de priviléges, de tant de richesses, l'aristocratie fait la grandeur du pays: c'est sa politique, aussi habile que persévérante, qui a donné à la race anglo-saxonne la suprématie qu'elle exerce dans le monde, ses immenses colonies, son empire des Indes, la domination des mers. D'ailleurs elle n'est pas exclusive et se recrute continuellement dans les rangs inférieurs de la société : tout ce qui s'élève dans la bourgeoisie par le talent, la richesse, de grands services dans tous les genres, a sa place marquée dans la pairie, qui se refait ainsi constamment un sang jeune et vigoureux. Enfin, si elle défend pied à pied ses priviléges, les traditions du gouvernement, les abus mêmes de l'état social, elle sait faire, à la dernière extrémité, des concessions suffisantes et qui apaisent les mécontentements. Il suit de là que la bourgeoisie britannique, maîtresse surtout des fortunes mobilières, de celles que créent le commerce et l'industrie, n'éprouve nulle envie des priviléges de l'aristocratie; d'ailleurs elle a sa part des grades de l'armée, des bénéfices de l'Église, des places lucratives de l'Inde; enfin le sentiment de l'égalité est inconnu aux diverses classes de la société anglaise.

Ce sentiment est surtout inconnu aux classes laborieuses, aux classes ouvrières, dont l'accroissement devient excessif, et qui sont exposées à des souffrances profondes et presque périodiques dans les crises commerciales, à cause des concurrences étrangères et de l'emploi exagéré des machines. Rien ne saurait donner une idée de l'état d'abrutissement sauvage, de misère hideuse où se trouve une partie de la population des grandes villes en Angleterre et en Écosse, ainsi que la plus grande partie de la population des campagnes en Irlande. Et cet état de choses n'est pas ancien : il correspond au développement merveilleux, gigantesque, exagéré de l'industrie et du commerce, et à l'enrichissement des classes supérieures : « C'est une honte comme un péril pour notre civilisation, » disait Robert Peel.

Lord John Russel [1] a fait, en 1841, cet aveu à la Chambre des communes : « Il faut reconnaître que les classes laborieuses, dans ce pays, n'ont pas fait les mêmes progrès en aisance et en bien-être que les autres classes de la nation. Quand on compare l'Angleterre d'aujourd'hui avec l'Angleterre d'il y a un siècle, on est convaincu que le peuple n'a point participé au même degré que les autres parties du corps social au développement de la civilisation et des connaissances humaines. » Ainsi, à mesure que les classes privilégiées de la Grande-Bretagne croissaient en richesses et en puissance, les classes ouvrières tombaient de la gêne dans la misère, et de la misère dans le dénûment absolu qui a produit la dégradation actuelle.

« On ne saurait croire, disait en 1851 lord Ashley (aujourd'hui lord Shaftesbury)

[1] Nous empruntons presque tout ce qui suit à un excellent article de *la Presse* du 15 juin 1858.

à la Chambre des communes, jusqu'à quel degré, dans certaines villes, la démoralisation a fait de progrès, et combien la santé de la population a souffert par suite de l'entassement des malheureux dans des chambres sans air et sans espace. A Leeds, on a vu huit personnes occuper le même lit, trente et une personnes n'occuper que trois lits. Souvent il y a vingt individus par chambre. Ce n'est pas seulement à Londres que l'on a à regretter de semblables encombrements; je puis citer encore Fulham, Maidstone, Douvres, Birmingham, Manchester, Bradford, etc. »

Dans son rapport sur l'instruction primaire à Londres [1], M. Eugène Rendu a raconté d'une parole émue les misères navrantes des quartiers de Saint-Gilles et de White-Chapel. « Une des ruelles, entre autres, que j'ai visitées, dit-il, est celle de Church-Lane; elle débouche dans l'une des grandes artères de Londres, Oxford street. Or, au milieu de cette allée nauséabonde, de laquelle on entend rouler les équipages et piaffer les chevaux, je suis descendu par huit ou dix marches dans des chambres souterraines où, en deux visites différentes, j'ai de mes yeux constaté ce qui suit :

» Trente à quarante créatures, hommes, femmes, enfants, jeunes garçons et jeunes filles, couchent pêle-mêle dans des taudis d'à peu près dix pieds carrés. Les haillons qui les couvrent le jour sont jetés la nuit sur des cordes tendues au-dessus de la litière de copeaux et de paille qui sert de couche à ce troupeau; en sorte que les corps, protégés seulement par d'inutiles guenilles, apparaissent, dans leur quasi-nudité, comme un étalage de chair humaine. Tout au plus, au milieu de cet entassement qui permet à peine de poser le pied sur le sol, croit-on distinguer des groupes indiquant l'existence de familles; de fétides enfants serpentent autour d'un homme et d'une femme, des pieds sur des bras, des têtes sur des poitrines, dans un indescriptible entrelacement. Je n'exagère pas; encore une fois, je *constate*. »

Cet état de choses n'est pas particulier à la capitale; on le retrouve dans toutes les grandes villes d'Angleterre. A Liverpool, par exemple, les rues sont doublées de cours fermées avec lesquelles elles communiquent par des allées étroites et si basses qu'il faut se baisser pour y entrer. Dans ces cours, l'air ne se renouvelle jamais; des porcs s'y vautrent au milieu des ordures que jette chaque ménage; on y voit aussi des ânes, quand ils ne sont pas établis dans les chambres, où ils vivent souvent pêle-mêle avec les habitants. Or, il y a près de 2,500 cours à Liverpool, et chacune renferme de six à huit maisons : c'est donc la moitié de la ville.

On devine quelles peuvent être les mœurs dans un pareil milieu : la pudeur y est inconnue, le vice y tient école de vol et de prostitution. La famille n'existe pas pour ces malheureux descendus au-dessous de la brute, et l'on voit le père se partager entre la mère et la fille à peine nubile. Certains garnis sont exclusivement réservés aux apprentis voleurs. Il y a donc des écoles et des maîtres de mendicité et de brigandage. Les maîtres, ce sont les recéleurs qui trouvent des parents pour leur louer leurs enfants à la semaine; de vieilles femmes qui vendent à crédit pour forcer de petits malheureux endettés à se libérer en pillant les étalages; ce sont des filles publiques dont les ruses immondes sont la leçon du crime. L'école d'application, ce

[1] *De l'instruction primaire à Londres.* 1853.

sont les docks où viennent s'entasser les produits du monde entier, et les rues élégantes où débouchent les avenues de ces repaires.

Veut-on savoir maintenant, d'après les statistiques judiciaires, les résultats de cette dégradation? « Dans certaines parties de l'Angleterre, le progrès de la démoralisation a été si extraordinaire et si alarmant, que, suivant les rapports adressés au Parlement, le nombre des crimes s'y est accru, depuis 1810 jusqu'en 1837, dans la proportion de 89 à 3,176, développement sans exemple en Europe jusqu'à ce jour [1]. »

A Londres comme à Liverpool, le nombre des prostituées augmente chaque année. En 1851, dans la première de ces villes, on en comptait de cent à cent dix mille; nombre approximatif, car, grâce à la liberté anglaise, la police n'exerce sur ces malheureuses aucune surveillance, et plus d'un tiers se compose d'enfants de 10 à 15 ans.

70,000 arrestations, en moyenne, ont lieu chaque année dans la capitale de l'Angleterre, et, sur ce nombre, près de 50,000 ont pour cause des faits qualifiés crimes et délits par le Code pénal français. C'est une arrestation par 40 habitants. Sur le nombre total de ces arrestations, les femmes figurent dans une proportion de 30 pour 100. A Paris, la proportion n'est que de 14 ou 15 pour 100. On reste épouvanté quand on pense que la démoralisation des femmes entraîne forcément celle des enfants.

Ajoutons à ces affreux détails que cette population misérable ne sent point son abrutissement, qu'elle n'a pas le sentiment de la dignité humaine, par conséquent qu'elle n'a point d'envie, point de jalousie, point de haine contre les classes riches. Enfin, cette misère des classes laborieuses, en Angleterre, n'approche pas de celle qui décimait presque toute la population irlandaise il y a moins de dix ans, et dont les effets sont loin d'être atténués par les remèdes divers qu'on y a portés. « Cette misère, dit M. Gustave de Beaumont, semble inhérente au sol et comme un de ses produits; pareille à ces fléaux endémiques qui corrompent l'atmosphère, elle flétrit tout ce qui l'approche et atteint le riche lui-même, qui ne peut au milieu de ses joies se séparer des misères du pauvre, et fait de vains efforts pour secouer cette vermine qu'il a créée et qui s'attache à lui. » Les habitations sont de boue desséchée, et l'aspect en est aussi misérable que l'intérieur est repoussant; la population, à demi nue, ne se nourrit que de pommes de terre, en mange rarement à sa faim, heureuse encore quand cette ressource ne vient point à lui manquer, comme cela est arrivé en 1847, où les comités de secours calculèrent, dès le principe, que la famine tuerait 2 millions d'individus. Enfin, on a pu dire avec raison, il y a quelques années, que l'Irlande ressemblait à un vaste dépôt de mendicité, flanqué d'hôpitaux et de prisons.

On comprend maintenant les agitations terribles de ce pays, les vols, les pillages, les assassinats de ces troupeaux d'affamés; on comprend les insurrections des districts manufacturiers en Angleterre pendant plus de quinze ans, ces bandes de misérables qui envahissaient Manchester et Stockport, avec des drapeaux portant pour inscrip-

[1] M. Alison, *England at it is*, chapitre VIII.

tion : *Du pain ou du sang!* on comprend les efforts inouïs faits par les classes riches et le gouvernement pour soulager tant de misères et arrêter cette immense dégradation sociale.

Le plus important de ces efforts a été l'abolition des lois qui interdisaient l'importation des céréales, mesure de salut public qui n'a été arrachée qu'avec la plus grande peine à l'aristocratie. On a augmenté et régularisé la taxe des pauvres qui secourt aujourd'hui plus d'un million d'individus; on a réparé les injustices les plus criantes faites à l'Irlande, créé dans tous les comtés, dans toutes les grandes villes, des maisons de travail, des aumôneries, des dispensaires, des hospices d'orphelins, des écoles, des asiles, etc. Nulle part, la charité privée n'a fait de plus grands sacrifices pour soulager la misère publique. Mais tous ces remèdes sont insuffisants, et il faut avouer que la mesure la plus efficace pour diminuer le nombre des pauvres a été (après la famine qui a fait périr tant de malheureux, que le nombre en a été caché, et qu'il restera à jamais inconnu) l'émigration qu'on a encouragée, régularisée, facilitée par tous les moyens, et qui en quinze ans a enlevé à la Grande-Bretagne, et surtout à l'Irlande, plus de 3 millions d'individus. Grâce à ce remède désastreux, le nombre des pauvres a diminué des trois quarts en Irlande et d'un tiers dans la Grande-Bretagne; mais le Royaume-Uni n'en reste pas moins le pays du monde où la pauvreté n'est pas seulement un malheur, mais un crime.

Cette émigration effrayante, qui ne s'est point arrêtée, qu'une crise commerciale peut augmenter encore, n'est-elle pas une menace pour l'avenir? Le commerce et l'industrie du pays ne trouveront-ils pas un jour une concurrence redoutable dans l'extension de ces manufactures et de ce négoce, que ses enfants auront contribué à établir dans les deux mondes? Cette conséquence est déjà manifeste si l'on remarque le développement inouï de la nation anglo-américaine; les États-Unis arriveront avant peu à lutter avec avantage avec le commerce et l'industrie britanniques. Déjà la richesse et la tranquillité de l'Angleterre tiennent en grande partie au maintien des bonnes relations avec les États-Unis: qu'une guerre éclate entre ces deux puissances, que la jeune Amérique cesse de fournir les 7 à 8 millions de quintaux de coton qui alimentent les fabriques anglaises, que deviendra cette immense population manufacturière, dont l'existence dépend du plus ou moins d'activité des machines? Qu'adviendrait-il aussi pour le Royaume-Uni de l'émancipation de ses grandes colonies, telles que le Canada, l'Australie, les Indes, entrepôts ou débouchés naturels de ses produits manufacturés, lui fournissant ses matières premières, occupant son immense marine, et qui, malgré les concessions qui leur sont faites, essayeront tôt ou tard de conquérir leur indépendance? Nous ne parlons pas du crédit public qui peut être un jour sérieusement ébranlé par une dette de plus de 20 milliards; de la religion anglicane, base de la constitution, et que les progrès du catholicisme mettent aujourd'hui en péril; du radicalisme, qui demande le suffrage universel et le changement de la constitution; de l'armée, qui devient de plus en plus difficile à recruter, depuis que l'émigration lui enlève sa pépinière ordinaire de soldats irlandais. Tout cela témoigne des dangers que peut courir la reine des mers, la dominatrice de l'Asie, la rivale de la France! mais elle a pour longtemps encore le moyen de les conjurer dans le caractère national, ce caractère pratique, positif, énergique,

indomptable, impitoyable, *trempé de fer,* que rien ne rebute, que rien n'arrête, que rien ne dégoûte, qui est disposé à tous les sacrifices, à tous les dévouements, qui ne recule ni devant les injustices, ni devant les cruautés, pas même devant le crime!

A ces traits principaux du caractère britannique, nous ajouterons quelques détails sur la vie intérieure des Anglais ainsi que sur les nuances qui les distinguent des Écossais et des Irlandais.

Le fond du caractère anglais est l'*égotisme;* chaque individu est un tout complet qui agit par lui-même, pour lui-même, et, tant qu'il le peut, sans aide et sans protection. Il lui faut une maison seule, quelque petite et incommode qu'elle soit, pour éviter le voisinage; dans les lieux publics, il lui faut des places isolées, fermées, cloisonnées; dans ses voyages, il transporte l'Angleterre avec lui, et il lui faut partout ses aises, ses habitudes, ses manies, surtout son mépris des autres et son estime de lui-même. Il suit de là qu'il est peu sociable, que son contact repousse, et qu'en tous lieux, homme public ou homme privé, il inspire l'aversion. Il mène en général un genre de vie uniforme et plein d'ennui. Un ton de réserve, un air de roideur, une étiquette sévère et puérile, règnent dans les salons, et même au sein des sociétés les plus intimes. On reçoit l'étranger avec politesse, mais jamais avec cordialité. Franchement égoïste, si l'Anglais vous accueille, c'est plutôt pour chercher les moyens de vous congédier honnêtement que pour vous retenir par des sollicitations prévenantes. En Angleterre, l'habitude qu'ont les hommes de se réunir entre eux contribue peut-être à leur donner cet esprit réfléchi qui les distingue; tandis que les femmes, vivant loin de la compagnie des hommes, conservent un air de réserve et de pruderie, qui passerait en France pour un défaut d'usage. Malgré cette pruderie, les mœurs ne sont ni pures ni délicates; et l'on citait l'Angleterre, il y a moins d'un demi-siècle, pour la grossièreté de ses usages, ses plaisirs crapuleux ou cruels. L'ivrognerie a sensiblement diminué dans les classes éclairées, mais la passion de l'alcool est restée la même dans les classes ouvrières et contribue à leur abrutissement.

L'Écossais est hospitalier, religieux, fier, entreprenant, courageux et fortement attaché à ses principes. Son caractère est léger; il se passionne aisément, mais ses manières sont tellement prévenantes, qu'on est souvent tenté de douter de sa sincérité. L'Irlandais est intelligent, inconstant dans ses inclinations, toujours extrême dans son amitié comme dans sa haine; mais il est gai, brillant, spirituel, agréable dans toutes ses relations sociales.

Un auteur anglais peint à peu près dans les termes suivants ses compatriotes: L'Anglais est guidé par l'habitude, l'Écossais par la réflexion et par l'impulsion, l'Irlandais par l'impulsion seule. Le premier est persévérant, mais tardif; le second a plus de légèreté dans l'esprit, mais aussi plus de fixité; le dernier a la mobilité du vent, mais rien n'est solide en lui: c'est le ballon rempli d'air. L'Anglais en crédit est hautain, l'Écossais intrigant, l'Irlandais toujours vain.

§ II. Histoire. — Les deux îles qui constituent le noyau de la monarchie britannique s'appelaient, la plus grande, *Britannia* ou *Albion* au sud, et *Caledonia* au nord, l'autre *Hibernia.* Les habitants de ces îles étaient de race gallique avec un

mélange de Cimbres. Jules César essaya de conquérir la Bretagne, mais ce ne fut que sous Claude qu'elle fut réduite en province romaine. La Calédonie et l'Hibernie restèrent indépendantes, et les peuples de la première, connus sous le nom de *Pictes* et de *Scots*, firent continuellement la guerre aux Bretons. On arrêta leurs invasions au moyen d'une grande muraille appelée *Vallum Severi*, bâtie entre le golfe de Solway et l'embouchure de la Tyne.

Lorsque l'empire romain fut envahi par les Barbares, la Bretagne fut abandonnée à elle-même; mais elle ne put résister aux Pictes, et appela à son aide des pirates angles et saxons; ceux-ci repoussèrent d'abord les Barbares de la Calédonie, puis ils s'allièrent avec eux, et les deux peuples attaquèrent les Bretons, qui furent vaincus. Alors les Anglo-Saxons fondèrent dans le midi de l'île sept petits États, dont les noms existent encore; la population bretonne se réfugia dans les montagnes de l'ouest, et cette partie prit le nom de pays de *Galles*.

L'heptarchie saxonne finit par devenir une monarchie appelée *Angleterre* (*Anglia, England*), qui fut bouleversée par les invasions des Danois et détruite par la conquête de Guillaume, duc de Normandie. Alors ce royaume fut partagé par les vainqueurs, de telle sorte que les Normands devinrent les seigneurs, et les Saxons les serfs du pays. Aux rois de la race de Guillaume succédèrent ceux de la maison d'Anjou ou les Plantagenets, sous lesquels l'Irlande fut conquise.

Cette île était restée jusqu'à cette époque étrangère à l'Europe. Ses premiers peuples, dont la langue principale était le gaëlic ou l'ancien idiome celtique, avaient donné à leur île le nom d'*Erin* (Verte). Au huitième siècle, les Danois et les Norvégiens vinrent s'y établir, et, dans le douzième siècle, nous voyons l'Irlande divisée en plusieurs États à moitié barbares, qui se faisaient continuellement la guerre. Les Normands intervinrent dans ces querelles, et Henri II parvint à soumettre l'île; mais la conquête fut loin d'être définitive; l'Irlande, abrutie sous le joug des conquérants, traitée en pays étranger, lutta avec une constance indomptable contre la domination normande; et, malgré le mélange des races, les transactions de toute espèce amenées par le cours des siècles, et les concessions faites dans ces derniers temps à la religion et à la liberté de l'île, la haine du gouvernement anglais subsiste encore comme une passion native dans la masse de la nation irlandaise.

Dans le siècle suivant et sous le règne d'Édouard Ier, le pays de Galles, qui formait plusieurs petits États indépendants, fut réuni à l'Angleterre; mais ce ne fut que dans le seizième siècle qu'il fut soumis aux mêmes lois, et encore conserva-t-il son langage, son isolement et ses coutumes.

Les Plantagenets étant d'origine française et vassaux des rois de France par leurs possessions dans la Gaule, des guerres féodales, qui prirent peu à peu le caractère de guerres nationales, s'élevèrent entre la France et l'Angleterre. Celle-ci, après avoir eu d'abord de grands succès, fut définitivement vaincue, et ne conserva que les îles anglo-normandes des anciennes possessions continentales de ses souverains. Ces guerres sur le continent étaient entièrement contre ses intérêts, et les prétentions de ses rois à la couronne de France arrêtèrent pendant plusieurs siècles sa grandeur politique.

Aux Plantagenets succédèrent les Tudors, famille galloise, sous lesquels l'Angleterre,

devenue protestante, prit une direction plus conforme à ses destinées, et commença sa puissance maritime. Les Stuarts, rois d'Écosse, qui succédèrent aux Tudors, amenèrent la réunion des trois grandes divisions des îles Britanniques en une seule domination.

La Calédonie ou Écosse, après avoir été divisée en plusieurs États barbares, avait formé une monarchie vers le neuvième siècle; elle resta isolée de l'Angleterre jusqu'au douzième siècle, où les rois Plantagenets prétendirent des droits de suzeraineté sur les rois écossais; de longues guerres s'ensuivirent, où ceux-ci parvinrent à maintenir leur indépendance. A la mort d'Élisabeth, en 1603, Jacques Stuart, roi d'Écosse, hérita de la couronne d'Angleterre, et alors commença le Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande; toutefois, l'Angleterre et l'Écosse ne furent comprises sous le nom de Grande-Bretagne qu'en 1707.

Cette union, si favorable à la grandeur des îles Britanniques, n'amena que de médiocres résultats sous les Stuarts; mais cette dynastie ayant été renversée en 1688 dans la personne de Jacques II, la maison de Hanovre fut appelée au trône après les règnes de Guillaume d'Orange et de la reine Anne; et le Royaume-Uni, guidé par une aristocratie pleine de génie et d'ambition, entra dans une voie de prospérité où il ne s'est point encore arrêté. Pendant le dix-septième siècle, l'Angleterre avait fondé ses belles colonies de l'Amérique du Nord, qui se déclarèrent indépendantes de 1774 à 1783; mais elle avait en même temps acquis et elle a conservé la Nouvelle-Écosse, le Nouveau-Brunswick, l'île du Prince Edouard, Terre-Neuve, la Jamaïque, une partie des petites Antilles, la Gambie, Sainte-Hélène; de 1700 à 1793, elle y ajouta Gibraltar, le Canada, Sierra-Leone, des comptoirs fortifiés sur la côte d'Or, la Nouvelle-Galles du Sud (Australie) et plusieurs îles de l'archipel Colombien; puis, à la fin de nos longues guerres de la république et de l'empire, ces vastes possessions coloniales se trouvèrent augmentées de Sainte-Lucie, de la Guyane, de la Trinité, de Malte, du cap de Bonne-Espérance, de l'Ile de France, d'une nouvelle partie de l'Australie, de Ceylan, tandis que la célèbre Compagnie des Indes fondait sur les débris de l'empire des Mogols un empire de 120 millions d'habitants. Voici, du reste, le tableau des colonies qui appartiennent à la monarchie britannique, et des pays sur lesquels s'étend son action souveraine.

Tableau des Possessions britanniques.

POSSESSIONS.	DATE de L'ACQUISITION	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION.
Europe.			
Gibraltar	1704	6	16,000
Malte, Gozzo, etc.	1800	219	128,360
Héligoland	1814	5	2,230
Iles Ioniennes	1814	1,097	240,000
		1,322	386,590
Asie.			
Ceylan	1796	1,097	1,627,850
Présidence du Bengale	De	468,018	64,108,369
Province du Nord	1632	105,759	33,655,193
Présidence de Madras	à	132,090	22,437,297
— de Bombay	1856	131,545	11,790,042
Possessions immédiates.		837,412	131,990,901
États indigènes du Bengale		515,533	38,702,206
États indigènes de Madras		51,802	5,213,671
États indigènes de Bombay		60,575	4,460,370
Possessions médiates.		627,910	48,376,247
Ensemble des Indes orient. anglaises.		1,465,322	180,367,148
Hong-kong, Labuan, Aden	1840	207	
Australie.			
Nouvelle-Galles du Sud	1787		
Terre de Van Diemen	1803		
Australie occidentale	1829	21,387	1,043,000
— méridionale	1836		
Nouvelle-Zélande	1839		
Afrique.			
Le Cap et Natal	1806	6,323	285,280
Sierra-Leone	1797	14	50,000
Gambie	1632	»	5,760
Côte d'Or	1661	»	385,000
Ile Maurice	1814	33	180,820
Sainte-Hélène		2	7,000
Ascension		2	2,400
Les Séchelles		4	7,000
Fernando-Po		»	»
		6,377	923,260
Amérique.			
Canada	1763	19,302	1,843,950
Nouvelle-Écosse	1713	1,304	193,800
Nouveau-Brunswick	Dix-septième siècle.	883	276,120
Ile du Prince Édouard		101	62,680
Terre-Neuve		2,690	101,600
Nouvelle-Bretagne		117,744	185,000
Antigoa	1632	6	37,760
Barbades	1605	7	135,940
Dominique	1763	13	18,650
Grenade	1763	6	30,000
Jamaïque	1635	302	388,000
Montserrat	1632	1	7,800
Nevis	1628	3	10,200
Saint-Christophe	1623	3	23,180
Sainte-Lucie	1803	3	21,460
Saint-Vincent	1763	6	27,250
Tabago	1763	9	13,210
Tortola et îles Vierges	1665	1	8,600
Anguilla	1650	4	3,130
Trinité	1797	113	60,320
Bahamas	1629	207	27,520
Guyane	1803	4,709	127,700
Honduras	1670	1	11,065
Bermudes	1609	»	11,100
Falkland		»	2,600
		147,695	3,628,635
Iles Britanniques			28,416,058
Possessions d'Europe			386,590
— d'Asie			180,367,148
— d'Australie			1,043,000
— d'Afrique			923,260
— d'Amérique			3,628,635
			215,034,691

§ III. Constitution et administration. — La constitution britannique n'est pas une œuvre théorique, régulière, nettement formulée; c'est un ensemble de vieilles chartes, d'ordonnances, de coutumes, d'usages, qui n'est, pour ainsi dire, écrit nulle part, mais qui est profondément entré dans les mœurs de la nation, et répond à ses sentiments et à ses besoins. Elle ne différait pas à l'origine des constitutions qui régissaient les États féodaux du continent dans le moyen âge, mais pendant que celles-ci se sont peu à peu effacées dans la monarchie absolue, seule la constitution anglaise s'est transformée, modifiée, améliorée; enfin elle est devenue une œuvre systématique que la plupart des États modernes ont plus ou moins heureusement imitée. Les deux actes qui contiennent principalement cette constitution sont la grande Charte signée par Jean Sans-terre, et la déclaration des droits (*bill of rights*) de 1689. D'après ce bill, toute suspension des lois par ordonnances royales et sans le consentement des Chambres est illégale; au Parlement seul appartient le droit de lever les impôts; tous les sujets ont le droit de pétition, etc. Il faut compter aussi parmi les actes fondamentaux de la constitution anglaise le statut d'*habeas corpus*, qui date de 1679, par lequel tout individu arrêté a le droit d'exiger du juge un mandat de comparution pour être examiné dans les vingt-quatre heures, et doit être admis à fournir caution pour sa mise en liberté jusqu'au moment où il comparaîtra devant le tribunal.

Le gouvernement est une monarchie constitutionnelle, composée en apparence de trois pouvoirs indépendants et qui se balancent mutuellement : la royauté, la Chambre des lords, la Chambre des communes; mais en réalité le gouvernement est essentiellement aristocratique, la royauté et la Chambre des communes n'étant que des auxiliaires ou des instruments de l'aristocratie, qui est, comme nous l'avons déjà dit, maîtresse de l'administration, du sol, de l'Église, de l'armée, enfin de tous les pouvoirs et de toutes les forces du pays.

La couronne [1] est héréditaire par ordre de primogéniture; les femmes sont habiles à succéder. Le roi est irresponsable. Lorsqu'une femme parvient au trône, elle peut, avec le consentement des communes et des lords, faire partager les honneurs et les priviléges de la royauté à son mari. La majorité du roi est fixée à dix-huit ans. Pendant la minorité, le pouvoir royal est exercé par un régent ou une régente, assistés d'un conseil de régence. Les titres du souverain sont: roi du Royaume-Uni de la Grande-Bretagne et d'Irlande, et des colonies qui en sont dépendantes, défenseur de la foi. Il professe la religion anglicane, et ne peut épouser qu'une princesse protestante. L'héritier présomptif de la couronne a le titre de prince de Galles, duc de Cornwall, comte de Chester, etc. Les membres de la famille royale ne peuvent se marier sans l'autorisation du souverain, sous peine de perdre leurs droits éventuels à la couronne. La liste civile est fixée par le Parlement au commencement de chaque règne. Elle se monte aujourd'hui à environ 400,000 livres sterling. En outre, le roi jouit des revenus particuliers du duché de Lancastre, montant à 12,000 livres sterling. Le prince de Galles a une dotation particulière fixée par le Parlement, et le revenu du duché de Cornouailles, s'élevant à 38,000 livres sterling. Les autres princes ou princesses de la famille royale ont aussi des dotations à l'époque

[1] Nous empruntons en grande partie les détails qui vont suivre à l'excellent *Dictionnaire* d'Adrien Guibert et à l'*Annuaire de la Revue des Deux-Mondes* (1850).

de leur majorité ou de leur mariage. Le roi commande les armées, nomme à tous les emplois et offices, convoque le Parlement par lettres expédiées de la chancellerie, d'après l'avis du conseil privé, quarante jours au moins avant l'ouverture. Il a le droit d'ajourner, de proroger et de dissoudre le Parlement; il a le droit de créer des pairs à volonté; il approuve ou rejette les bills adoptés par les deux Chambres; il a le droit de faire grâce; il est le chef suprême de l'Église nationale. La justice est administrée en son nom. En principe, il ne peut mal faire, toute son autorité étant déléguée à des ministres qui sont responsables[1].

Le pouvoir législatif appartient au roi et au Parlement. Le Parlement se compose de deux chambres. La Chambre haute est formée par les lords spirituels et temporels. Les premiers, qui siégent à titre d'office et représentent le clergé anglican, sont les archevêques et évêques d'Angleterre, à l'exception d'un seul, l'évêque de Sodor-et-Man, puis pour chaque session l'un des archevêques et trois évêques d'Irlande à tour de rôle.

Les lords temporels sont soit héréditaires et de création, soit élus ou siégeants d'office. Dans la première catégorie figurent les princes de la famille royale et tous les pairs et pairesses d'Angleterre; la seconde comprend 16 pairs écossais élus pour chaque Parlement par la pairie d'Écosse, et 28 pairs d'Irlande élus à vie par la pairie d'Irlande; enfin la troisième catégorie comprend les lords magistrats, qui sont les juges des trois hautes cours de justice, et dont les votes ne comptent que pour une seule voix. Les pairesses votent par délégation; leur délégué peut n'être pas membre de la Chambre pour son propre compte; dans ce cas, il ne peut prendre part aux débats. Les pairs peuvent eux-mêmes voter par l'intermédiaire d'un délégué. Le président est de droit le lord grand chancelier. Nous verrons plus loin que la Chambre des lords est la cour suprême de justice. En 1857, le nombre des pairs était de 453, dont 3 princes du sang, 20 ducs, 21 marquis, 111 comtes, 23 vicomtes, 201 barons, 16 pairs d'Écosse, 28 pairs d'Irlande, 26 archevêques ou évêques d'Angleterre, 4 d'Irlande. La Chambre des lords étant la véritable souveraine du Royaume-Uni, on voit que c'est l'Angleterre qui y domine, et que les deux royaumes annexés à elle n'y paraissent que comme auxiliaires.

La Chambre des communes est élue par les comtés (*shire*), les cités (*city*), les bourgs (*borough*[2]) et les trois universités d'Oxford, de Cambridge, de Dublin. Les députés des comtés, autrefois représentants de la *gentry,* conservent la dénomination de chevaliers des comtés (*knights of the shires*), qui les distingue des députés des villes ou

[1] A son avénement, le roi prête serment. L'archevêque de Cantorbéry lui pose cette première question : « Promettez-vous et jurez-vous solennellement de gouverner le peuple de ce royaume d'Angleterre et des pays qui en dépendent conformément aux statuts faits en Parlement, aux lois et aux coutumes? » Le roi répond : « Je le promets solennellement. » L'archevêque reprend : « Promettez-vous de maintenir de tout votre pouvoir les lois de Dieu, la véritable profession de l'Évangile et la religion protestante, telle qu'elle est établie par la loi; de conserver aux évêques et au clergé de ce royaume, aux églises confiées à leurs soins tous les droits et priviléges que la loi leur a accordés à tous et à chacun d'eux en particulier? » Le roi répond : « Je le promets. » Puis, posant la main sur l'Évangile, il ajoute : « Je maintiendrai et remplirai tout ce que je viens de promettre ici, avec l'assistance de Dieu. »

[2] Le *borough* se compose ordinairement d'une seule ville; quelquefois il comprend en outre une circonscription territoriale; rarement il ne comprend qu'une partie d'une ville. Dans ce cas, et c'est ce qui arrive à Londres, la ville forme plusieurs boroughs.

bourgeois (*citizen burgess*) ; et c'est là ce qui démontre que le Parlement, dans les deux Chambres, ne représentait autrefois que l'aristocratie. Le nombre des membres de la Chambre des communes est de 658, dont 471 pour l'Angleterre, 29 pour le Galles, 53 pour l'Écosse, 105 pour l'Irlande. Sur ce nombre, il y a 253 députés des comtés, 399 députés des cités et des bourgs, 6 députés des universités. En Angleterre, 194 cités et bourgs sont représentés dans le Parlement, 61 dans le Galles, 76 en Écosse, 33 en Irlande. Comme on le voit, dans la Chambre des communes comme dans la Chambre des lords, l'Angleterre s'est encore fait la part du lion, aux dépens des deux autres royaumes.

Les conditions d'éligibilité sont la qualité de citoyen, vingt ans d'âge, la possession d'un revenu foncier de 600 livres sterling pour les représentants des comtés, et de 500 livres sterling pour les représentants des cités et des bourgs. Les conditions de cens ne sont pas exigées pour les députés des universités. Les lords d'Irlande sont éligibles ; ceux d'Angleterre et d'Écosse ne le sont pas, ainsi que les membres du clergé et certains fonctionnaires. Sont électeurs pour les comtés tous les francs tenanciers jouissant en pleine propriété ou en usufruit d'une rente de 40 shillings (50 fr.), les propriétaires d'un revenu ou d'une rente viagère de 10 livres sterling, les fermiers d'une propriété dont le fermage atteint 50 livres sterling. Sont électeurs dans les cités et les bourgs tous les domiciliés payant 10 livres sterling de loyer, les membres des corporations municipales, les francs bourgeois. Les représentants des universités sont nommés par les maîtres ès arts de chaque université. Les électeurs de comtés ne sont pas en même temps électeurs de cités ou de bourgs. Sont privés du droit électoral les pairs, à l'exception de ceux d'Irlande, certains employés du fisc, certains magistrats de la police. Le nombre des électeurs dans les trois royaumes était en 1842 de 1,017,050. L'élection se fait à main levée ; si l'épreuve est douteuse, le *poll* ou vote écrit et public décide. La durée légale d'une législature est de sept ans. Les anciens statuts établissent que la tenue du Parlement ne peut être interrompue pendant plus de trois ans ; mais de l'obligation du vote annuel du budget ressort la nécessité de la réunion annuelle du Parlement. La session dure ordinairement six mois.

Tout bill qui touche aux droits de la pairie doit être discuté d'abord dans la Chambre des pairs ; les bills de finances sont discutés d'abord dans les communes, et les lords, ne pouvant les modifier, les adoptent ou les rejettent en entier. Les bills d'intérêt général (*public bill*) [1] subissent trois lectures avant de devenir lois de l'État. Les deux premières lectures ne donnent pas ordinairement lieu à une discussion ; après la seconde, le bill est renvoyé à un comité, qui, dans les circonstances importantes, comprend la chambre entière. L'examen du comité terminé, le bill est discuté article par article. Puis la troisième lecture a lieu. Si le vote est favorable, le bill est porté à la Chambre des lords, où il passe par la même série d'épreuves. S'il y subit des modifications, la Chambre des communes doit les accepter. En cas de désaccord, une conférence a lieu entre des membres désignés réciproquement par les deux Chambres. Outre le vote annuel de l'impôt, les Chambres exercent un droit de contrôle sur tous les actes du

[1] On les désigne ainsi pour les distinguer des bills d'intérêt particulier (*private bill*), qui sont très-nombreux, car le Parlement intervient dans des affaires qui seraient plutôt du ressort de l'administration, comme la construction d'un pont, la création d'une banque, l'éclairage d'une ville, etc.

gouvernement par leurs commissions d'enquête, leurs motions, leurs adresses à la couronne. Tout membre a droit de faire une motion, et n'est responsable qu'envers la Chambre de ses opinions et de ses paroles. La personne des lords et des députés est inviolable. Les séances des deux Chambres sont publiques. Nous avons déjà dit que les bills du Parlement, pour devenir lois de l'État, ont besoin de la sanction royale [1]; cependant un bill voté deux fois par les Chambres, sans avoir obtenu cette sanction, peut devenir loi du royaume.

L'ancienneté de l'organisation politique de l'Angleterre, composée de coutumes féodales et de lois constitutionnelles, et la réserve qu'on a toujours mise à modifier les institutions établies, donnent à toutes les branches de l'administration du royaume britannique un caractère particulier qui la distingue, et souvent par des bizarreries aujourd'hui inexplicables, des administrations plus homogènes de la plupart des États de l'Europe. A la tête de l'administration était autrefois le conseil privé (*privy council*) de la couronne, composé d'un nombre indéfini de membres nommés par le roi, et s'élevant ordinairement à 230, la plupart membres du Parlement. Trois comités de ce conseil: le *cabinet* ou conseil du cabinet, le comité judiciaire et le comité du commerce, sont aujourd'hui revêtus de ses principales attributions; et en dehors de ces comités, le titre de conseiller privé n'est qu'un titre purement honorifique. Toutes les ordonnances royales sont délibérées dans les comités, et portent le titre d'ordres en conseil (*order in council*). En cas d'urgence et dans l'intervalle de deux sessions du Parlement, le conseil privé peut émettre une ordonnance ayant force de loi, mais à la condition d'obtenir pour ce fait, à la session suivante, un bill d'indemnité du Parlement.

Le *cabinet* n'est autre chose que le ministère d'État du royaume, composé d'un nombre variable de membres, dont le chef est le premier ministre. Le lord chancelier, le premier lord de la trésorerie, le chancelier de l'Échiquier, le président du conseil privé et les quatre secrétaires d'État, font habituellement, mais non pas nécessairement, partie du cabinet. Les autres grands fonctionnaires qui en font ordinairement partie sont le lord du sceau privé, le président des affaires des Indes, le président du bureau du commerce, le premier lord de l'amirauté, le secrétaire d'État pour l'Irlande. Sous le nom de ministère (*ministry*), on comprend communément non-seulement le cabinet, mais les hauts fonctionnaires des administrations centrales, tels que le grand maître des postes, le maître de la monnaie, le maître des eaux et forêts, le commandant en chef de l'armée, les grands officiers judiciaires, les principaux officiers de la maison du roi. Le premier lord de la trésorerie, qui souvent est en même temps chancelier de l'Échiquier, est ordinairement le chef du cabinet ou premier ministre. Les ministres n'ont pas de droit entrée dans les Chambres; ils doivent donc appartenir à l'une ou à l'autre. Le premier ministre est, dans la Chambre où il siége, le chef dirigeant du parti qui soutient le ministère; le même rôle est rempli dans l'autre Chambre par un autre ministre, qui de là a reçu la dénomination de *leader* ou dirigeant. Le lord grand

[1] C'est en français que le roi donne ou refuse sa sanction, tant la conquête normande a laissé de traces, tant l'Angleterre a de respect pour les vieux usages. Les formules sont: « Le roi remercie ses loyaux sujets, accepte leur bénévolence, et aussi le veut. » — « Le roi s'avisera. »

chancelier est le premier magistrat, et par droit de préséance le premier pair du royaume; il préside la Chambre des lords, et exerce le droit de patronage de la couronne sur les bénéfices ecclésiastiques. Les quatre secrétaires d'État sont ceux de l'intérieur (*home-office*), des affaires étrangères (*foreign-office*), des colonies (*colonial-office*), de la guerre (*war-office*). Le ministère de la marine est exercé par le bureau de l'amirauté (*board of amiralty*), dont le chef a le titre de premier lord de l'amirauté. Le ministère du commerce et de la navigation est exercé par le bureau du commerce (*board of trade*). Il n'y a point de ministère de la justice, et ses attributions appartiennent aux hautes cours judiciaires.

L'Angleterre se divise en 52 comtés (*county* ou *shire*), dont 12 pour le Galles. Les comtés se subdivisent en cercles, cantons ou districts qu'on appelle ordinairement *hundred* (cent), et qui se subdivisent eux-mêmes en paroisses. D'après le principe du gouvernement par soi-même (*self-government*), qui caractérise les institutions, les mœurs, la vie des Anglais, et les distingue de toutes les autres nations de l'Europe, il n'y a point, comme en France, dans les comtés, les districts, les paroisses, une hiérarchie de fonctionnaires envoyés par le pouvoir central, dépendant entièrement de lui et en recevant la force et l'impulsion : comtés, districts, paroisses, s'administrent à peu près par eux-mêmes. Il y a bien dans chaque comté un *lord-lieutenant* nommé par le gouvernement, mais ses fonctions, qui sont gratuites et à vie, se bornent à la levée et à l'organisation de la milice, dont il nomme les officiers, et au droit de présenter les citoyens capables de remplir la charge de juge de paix. A côté de ce dignitaire vient se placer le *sherif*, magistrat qui a des pouvoirs plus étendus, car c'est lui qui fait exécuter les ordonnances royales et qui veille au maintien de l'ordre; c'est lui qui préside à l'élection des membres du Parlement; c'est lui qui choisit les jurés sur les listes qui sont présentées par les paroisses; c'est lui qui préside la cour du comté, et fixe, avec les juges de paix réunis en *quarter-session*, les recettes et les dépenses du comté, etc. Mais il n'est nommé que pour un an, par le roi, sur une liste que présentent le ministère et les grands juges du royaume; ses fonctions sont gratuites, et il ne peut les refuser, sous peine d'une forte amende. Au-dessous du sherif, il faut placer des magistrats tout à fait spéciaux à l'Angleterre, l'un des rouages les plus puissants de son organisation, et qui ne peuvent exister que dans un pays où l'ordre social est entièrement aristocratique : ce sont les *juges de paix*, dont les fonctions appartiennent à la fois à l'administration, à la justice, à la police, et qui, tantôt seuls, tantôt réunis, ont des attributions réservées en France aux préfets, aux maires, aux conseils généraux, aux juges de paix, aux commissaires de police, etc. Ils décernent des mandats d'arrêt; ils font exécuter les lois sur les pauvres; ils veillent à l'entretien des routes, etc. Tout citoyen majeur jouissant d'un certain revenu est apte à être juge de paix, et il lui suffit à peu près d'en manifester le désir pour être nommé.

On trouve encore dans les comtés des magistrats nommés *coroners* et élus à vie. Il y en a ordinairement quatre par comté. Ils suppléent le sherif dans tous les cas où celui-ci ne peut agir, et procèdent aux enquêtes sur les morts violentes. Enfin il y a par chaque hundred des *constables*, officiers de police qui font exécuter les mandats d'arrêt.

La division par *hundred* ou canton a perdu toute son importance; c'est donc aujour-

d'hui dans la *paroisse* que se trouve véritablement l'administration locale. Dans chaque ville ou bourg, il y a deux autorités, l'une municipale, l'autre paroissiale. La première comprend un maire, des *aldermen* (adjoints) et des conseillers, tous élus par l'assemblée de ceux qui payent la taxe des pauvres, c'est-à-dire de ceux qui ont une propriété. La deuxième est la *vestry* (sacristie), qui comprend : 1° les *overseers* ou collecteurs de la taxe des pauvres et administrateurs des établissements de charité ; 2° les *church-wardens*, chargés des revenus de l'Église et des dépenses exigées par le culte. Tous les membres de l'administration locale sont élus.

L'Écosse a une sorte de vice-roi dans la personne du *lord-avocat*, chef du ministère public, auquel le gouvernement confie le soin des affaires écossaises dans la Chambre des communes. Le pays est d'ailleurs divisé en 33 comtés, subdivisés et administrés comme ceux de l'Angleterre.

Le pouvoir exécutif est confié en Irlande à un lord lieutenant ou vice-roi, nommé pour cinq ans, et en son absence à des lords justiciers. Un conseil privé nommé par le souverain et un secrétaire général nommé par les ministres assistent le lord-lieutenant. Les autres fonctionnaires sont le lord grand chancelier, le commandant de l'armée, l'*attorney-general* et le *solicitor-general*. L'Irlande forme nominativement 4 grandes provinces : *Leinster, Munster, Ulster* et *Connaught ;* mais elle se partage réellement en 32 comtés, lesquels à leur tour se subdivisent en 252 baronnies ou cercles et 2,436 paroisses. L'administration civile est la même que dans la Grande-Bretagne.

Les îles de Man, Guernesey, Jersey et Aurigny, malgré leur proximité de l'Angleterre, sont rangées parmi les possessions britanniques, parce qu'elles ont leur législature particulière et ne sont pas représentées au Parlement. Les autres dépendances de la monarchie britannique présentent plusieurs modes d'administration. Les îles Ioniennes forment une république sur laquelle l'Angleterre exerce plutôt un droit de souveraineté qu'un protectorat. Le vaste territoire concédé à la Compagnie de la baie d'Hudson est un État gouverné et administré par les délégués de la Compagnie sous le contrôle de la métropole. Il en était à peu près de même des vastes possessions de la Compagnie des Indes, avant que l'administration de ces possessions fût donnée directement à la couronne. Héligoland, Gibraltar, Malte, le Cap, Sierra-Leone, la Gambie, Maurice, la Trinité, Sainte-Lucie, la Guyane et Ceylan sont gouvernés directement par ordonnances royales ; toutes les autres colonies ont leurs législatures particulières. Nous entrerons dans quelques détails à ce sujet à mesure que nous aurons à décrire les possessions britanniques.

§ IV. Religions. — La population des trois royaumes se partage ainsi sous le rapport des religions : protestants anglicans, 10,400,000 ; presbytériens, méthodistes et autres dissidents, 8,800,000 ; catholiques, 9,200,000 ; juifs, 16,000. Tous les cultes sont libres, tous jouissent des droits civils et même politiques ; mais il y a deux religions de l'État et qui possèdent de très-grands priviléges : l'Église anglicane ou calviniste épiscopale, œuvre de Henri VIII et d'Élisabeth, et qui existe principalement en Angleterre ; l'Église calviniste presbytérienne, qui existe principalement en Écosse.

Le roi est le chef suprême de l'Église anglicane : c'est lui qui confirme les lois ecclésiastiques, fixe la liturgie, convoque et dissout les synodes, nomme les hauts dignitaires. Il y a en Angleterre 2 archevêques et 26 évêques ; l'archevêque de Can-

torbéry, primat du royaume, a 22 suffragants; l'archevêque d'York en a 4[1]. Les archevêques et évêques sont nommés par le roi, sur la proposition des chapitres des cathédrales; c'est aussi le roi qui nomme la plupart des membres des chapitres; au-dessous de ces dignitaires sont des archidiacres, des recteurs, des ministres, des pasteurs, des vicaires, etc. Tout ce clergé possède directement des biens dont le revenu est estimé à 75 millions; de plus il perçoit la dîme, qui a été convertie en une redevance pécuniaire et dont la somme s'élève à 50 millions. Enfin, il se partage environ 11,500 *bénéfices,* dont 990 appartiennent au roi, 760 aux universités d'Oxford et de Cambridge, 2,280 aux évêchés et aux chapitres, 7,400 à des membres de la noblesse et qui en ont reçu la possession de Henri VIII. On estime le revenu total du clergé anglican à 240 millions, c'est-à-dire qu'il est plus riche que tous les clergés du monde; et comme nous l'avons vu, il ne pourvoit aux besoins religieux que du tiers de la population des îles Britanniques. Ces richesses sont très-inégalement réparties : les membres du haut clergé sont généralement des cadets de la noblesse qui ne se servent de leurs revenus que pour satisfaire à leurs nécessités ou à leur luxe, et même ne résident point dans leurs bénéfices; ainsi l'archevêque de Cantorbéry a 500,000 fr. de revenu, l'évêque de Durham 576,000, l'archevêque d'York 336,000, les autres prélats ensemble 3,950,000 fr., les chapitres 5,900,000 fr., etc. Le bas clergé, recruté parmi les chapelains et les précepteurs de la noblesse, est au contraire mal rétribué; il se partage 5,000 bénéfices qui donnent à peine de quoi vivre à leurs titulaires.

Le clergé anglican est généralement peu aimé et peu respecté. Il est animé de faibles sentiments évangéliques, n'a qu'une instruction médiocre, et fait plutôt un métier qu'il n'exerce un sacerdoce. On sent en lui, comme dans toute l'organisation de la religion anglicane, que cette religion est essentiellement politique et entièrement un instrument de l'État.

L'église presbytérienne est divisée en 1,023 paroisses ayant chacune un ministre et quelquefois 2. La réunion des ministres de plusieurs paroisses forme un *presbytère;* on en compte 70; la réunion de plusieurs presbytères prend le nom de synode, et il y en a 15. Ces presbytères sont des cours ecclésiastiques jugeant en première instance les affaires religieuses d'un district; leurs décisions sont soumises au synode, dont les actes peuvent être jugés en dernière instance par l'assemblée générale ou cour suprême composée de 361 représentants élus tous les ans.

En dehors de l'Église anglicane et de l'Église presbytérienne existent de nombreuses églises protestantes, qui forment en Angleterre seulement plus de 8,000 congrégations, trinitaires, unitaires, méthodistes, wesleyens, quakers, mennonites, etc. Ces sectes dissidentes ne sont pas moins nombreuses en Écosse; elles s'y partagent environ 1,500 églises.

Le catholicisme, proscrit par les lois atroces de Henri VIII et d'Élisabeth, semblait, à la fin du dix-huitième siècle, ne plus exister dans la Grande-Bretagne. En 1760, il

[1] Voici les siéges de ces évêchés : *Durham, Londres, Winchester, Ely, Worcester, Saint-Asaph, Bath et Wells, Norwich, Lincoln, Bangor, Chichester, Bristol et Gloucester, Salisbury, Lichtfield et Coventry, Chester, Peterborough, Exeter, Oxford, Sodor et Man, Hereford, Carlisle, Saint-David's, Rochester, Manchester, Llandaff, Ripon.*

n'avait plus officiellement que 70,000 sectateurs; mais depuis cette époque il a fait de tels progrès, qu'en 1842, on en comptait 1,200,000, et que, en 1858, leur nombre dépasse 3 millions. On sait qu'une loi de 1828 a émancipé les catholiques en Angleterre et leur a rendu leurs droits civils et politiques. Depuis le dix-septième siècle, le culte, à peine toléré, était dirigé secrètement par des évêques *in partibus* que nommait le pape, et qui avaient juridiction comme vicaires apostoliques : leur nombre était de 8 en 1840; en 1850, le pape a nommé cardinal et archevêque métropolitain de *Westminster* un prêtre catholique anglais, et il a divisé la province ecclésiastique de la Grande-Bretagne en 12 évêchés, qui sont ceux de *Southwark, Hagulstadt, Beverley, Liverpool, Salford, Shrop, Menewith* et *Newport, Clifton, Plymouth, Nottingham, Birmingham, Northampton*. Il est bien entendu que ces titres et cette organisation ne sont pas reconnus par la loi anglaise.

La situation de la religion catholique est encore plus étrange dans l'Irlande que dans la Grande-Bretagne. Là aussi la religion anglicane est la religion de l'État; mais les anglicans ne forment que le douzième de la population; tout le reste est catholique. Le pays n'en est pas moins partagé en 11 diocèses anglicans : *Armagh* et *Dublin*, qui ont le titre d'archevêchés, *Meath, Derry, Down, Kilmore, Cashel, Assory, Cork, Killaloe, Limerick*. On compte en outre 2,545 bénéficiaires, chanoines, prébendiers, pasteurs, etc., qui se partagent, avec les évêques, un revenu de 35 millions de francs, et sont possesseurs de tous les anciens biens du clergé catholique. Enfin, la dîme est prélevée sur toute la population au profit de ce clergé anglican ou étranger. Quant à l'Église catholique, elle comprend 4 archevêchés, *Armagh, Cashel, Dublin, Tuam*, et 23 évêchés; mais les titulaires ne peuvent prendre les titres de leurs siéges. Ces dignitaires, ainsi que tout le clergé qui est sous leurs ordres, tirent leurs ressources du casuel et de dons volontaires.

§ V. Législation et administration de la justice. — Il n'y a point, avons-nous dit, dans le Royaume-Uni, de ministère de la justice; il n'y a point de corps de lois coordonnées ou de code. La législation se compose : 1° de la loi commune ou non écrite qui comprend les coutumes légales, les décisions judiciaires, les traités qui font autorité, même le droit romain et le droit canon qui sont subsidiairement suivis dans quelques tribunaux; 2° de la loi écrite ou des statuts, édits et actes émanant directement de la législature suprême. Aucune législation n'est plus embrouillée, plus bizarre, plus absurde, plus obscure; nul ne peut se vanter de la connaître; son recueil complet se composerait au moins de 10,000 volumes.

La Chambre des lords remplit le rôle de tribunal suprême; elle juge ses propres membres, les criminels d'État que lui envoie la Chambre des communes, les ministres accusés de violation de la loi; enfin elle juge en appel les arrêts des hautes cours de justice. Au-dessous de la Chambre des lords sont les quatre grandes cours de Westminster, composées chacune de 5 lords-juges, outre cinq officiers appelés *masters* et qui remplissent en partie les fonctions de greffiers. La première des grandes cours est la *cour de chancellerie*, dont les attributions et les priviléges sont fort étendus; elle juge les questions civiles et surtout celles de commerce suivant le droit commun, et même suivant l'équité, c'est-à-dire sans s'astreindre à la loi écrite et par les simples notions du bon sens et le sentiment de la justice. Elle se compose du lord-chancelier,

de 4 vice-chanceliers, d'un maître des rôles. Il y a en outre 12 conseillers, ayant seulement voix consultative. Puis viennent les 3 cours d'appel, celle des *plaids communs* (of commons pleas), du *banc du roi* (of king's bench), et de l'*Échiquier* (of exchequer), lesquelles ne peuvent juger que suivant le droit commun. La première a une juridiction exclusivement civile; la deuxième exerce son action au civil comme au criminel; la troisième prononce en matière de finances. Lorsque ces cours jugent en premier ressort, elles se composent d'un juge et de 12 jurés; lorsqu'elles jugent en appel, elles se composent de 4 juges parmi lesquels figure celui qui a rendu l'arrêt attaqué; enfin lorsqu'on veut appeler d'un arrêt rendu par une de ces cours d'appel, il est formé un nouveau tribunal de 8 juges pris dans les deux cours qui ont eu part à l'arrêt, et que préside le lord-chancelier. Ce tribunal se nomme la chambre de l'Échiquier; et l'on ne peut appeler de ses sentences que devant la Chambre des lords.

Les 3 cours d'appel ont des sessions régulières quatre fois par an. Dans les intervalles, les 15 grands juges dont elles se composent vont présider les cours d'assises des provinces, ou les *cours de circuit*. Pour cela l'Angleterre est divisée en 6 *circuits*, 3 au nord, 3 au midi. Des assises se tiennent deux fois par an dans chaque circuit. Les juges, qui sont assistés de jurés, connaissent de toutes les actions et poursuites, soit civiles, soit criminelles. En outre et chaque mois, chacun des grands juges préside la cour centrale criminelle (*old-bailey*), qui siége près de la prison de Newgate, et juge les crimes et délits commis dans Londres et dans ses environs, jusqu'à une distance de 16 kilomètres.

Au-dessous des 4 hautes cours se placent les *county's courts*, ou cours de comté, tribunaux civils qui jugent sans l'assistance d'un jury et auxquels on peut déférer les affaires dont la valeur ne dépasse pas 50 livres sterling. Ils sont au nombre de 490. On ne peut appeler des décisions de ces cours qu'en donnant caution pour les dépens futurs.

En outre, il y a dans tous les comtés des tribunaux de police correctionnelle qu'on appelle *quarter-sessions*, qui siégent tous les trimestres et qui sont composés de *juges de paix* assistés d'un jury. Au-dessous des quarter-sessions viennent les tribunaux de police, puis des tribunaux spéciaux, comme la cour des banqueroutes, la cour des débiteurs insolvables, la cour de l'amirauté, la cour des mines de Cornouailles, les cours des universités, etc.

Les juges sont inamovibles et jouissent d'une grande indépendance. Tout citoyen peut en appeler à eux pour l'exécution des lois. Ils ne peuvent être révoqués, même pour oubli de leurs devoirs, sans le concours du Parlement. Mais les frais de justice sont exorbitants, grâce surtout à la complication extrême de la législation, et l'on peut dire que la justice n'existe en Angleterre que pour ceux qui peuvent la payer. Le Royaume-Uni ne connaît point ce que nous appelons en France le ministère public : la poursuite d'un crime ne peut avoir lieu que sur la demande de la partie lésée ou de certaines personnes autorisées à le faire : point de poursuivant, point de poursuite. Nos chambres du conseil et nos chambres de mise en accusation sont remplacées par des grands jurys composés de 23 membres choisis par le sherif parmi les notables du comté. Enfin, on ne connaît en Angleterre ni notaires, ni caisse de

dépôts et consignations, ni régime hypothécaire, etc. On prétend que la Chambre des lords s'est constamment refusée à autoriser cette dernière institution, pour ne pas livrer au public le secret des dettes de l'aristocratie, laquelle doit, dit-on, plus des trois quarts de ce qu'elle possède.

L'Écosse a conservé ses anciennes lois et institutions judiciaires. La justice est administrée par la *cour des sessions* (*court of session*), dont les décisions ne peuvent être soumises qu'à la révision de la Chambre haute du Parlement, et qui statue sur les procès civils et criminels; par la *cour de justice* (*court of justiciary*), le premier tribunal criminel de l'Écosse, et dont les membres vont deux fois par an présider les 3 cours de circuit; par celle de l'*Échiquier*, dont les priviléges sont les mêmes qu'en Angleterre; par celle de l'*amirauté*, qui ne prononce que sur les causes maritimes; par celle des *commissaires* (*commissary court*), composée de quatre juges qui décident les questions de mariages, de divorces, etc.

L'Irlande a une organisation judiciaire aussi compliquée et à peu près semblable à celle de l'Angleterre. La *cour supérieure*, formée par le lord-chancelier, le maître des rôles et 12 juges, se divise en *cour de chancellerie*, *cour du banc du roi*, *cour des plaids communs* et *cour de l'Échiquier*. Les 12 juges vont deux fois par an juger les affaires civiles et criminelles dans les 6 districts judiciaires que forme le pays. Il existe en outre des cours spéciales appelées cours des prérogatives, de l'amirauté, consistoriale; puis les *quarter-sessions*, les cours seigneuriales, etc.

§ VI. Instruction publique. — Le Royaume-Uni n'a point de système général d'instruction publique régulièrement organisé et surveillé : l'enseignement y est complétement libre et abandonné aux efforts individuels; l'instruction y est, pour ainsi dire, une marchandise qui se vend comme autre chose, sans que l'État en garantisse la qualité : universités, colléges, écoles, ont chacun son régime particulier, sans direction et sans contrôle. La plupart de ces établissements ont été fondés dans des conditions généralement peu libérales et défectueuses; ils subsistent des fonds de leur dotation, ou bien sont entretenus par des associations ou par des particuliers. L'État n'intervient, dans certaines institutions qu'il croit bon d'encourager comme ayant un but d'utilité pratique, que par des subventions régulières et plus souvent encore par des allocations temporaires. Le budget n'a pas même de chapitre spécial pour ces subventions, encore bien que les sommes ainsi distribuées annuellement s'élèvent à un chiffre considérable. Enfin l'État possède quelques écoles spéciales.

La plupart des paroisses ont des écoles primaires, dont l'entretien est à leur charge, ou, comme en Écosse, à la charge des seigneurs. En outre, il y a des écoles de fondation particulière, la plupart dues à des associations qui ont donné une grande impulsion à l'enseignement élémentaire. On peut citer parmi elles la *Société britannique et étrangère des écoles*, fondée en 1808 par le quaker J. Lancaster; la *Société nationale des écoles*, fondée par Bell en 1811; les écoles de la première suivent exclusivement les doctrines de l'Église anglicane; les autres ne donnent aucune instruction religieuse particulière. Ces sociétés ont, en outre, des écoles normales, publient des livres et reçoivent des subventions de l'État. On a créé aussi des écoles gratuites dites *du dimanche;* mais, outre qu'elles ne peuvent donner qu'une instruction insuffisante,

« beaucoup de maîtres de ces écoles, dit un rapport officiel, n'ont d'autre titre à cette fonction que leur complète incapacité pour toute autre. » L'Angleterre et le pays de Galles, qui en 1801 n'avaient que 3,363 écoles, en comptent aujourd'hui 46,042, donnant l'instruction à 2,044,000 élèves ou 1 sur 8 habitants; mais le nombre des enfants de cinq à quinze ans étant de 4,909,000, on voit que les trois cinquièmes ne reçoivent aucune espèce d'instruction. Quant à l'instruction que reçoivent les deux autres cinquièmes, elle est aussi mince que possible. On ne compte en effet dans les écoles que 600,000 enfants ayant plus de neuf ans, la grande majorité quittant les écoles entre dix et onze ans, pour le travail des champs ou des fabriques. Il en est à peine cinq sur cent qui suivent les cours des écoles pendant cinq ans. La moyenne de la durée de l'enseignement peut tout au plus être calculée à 18 mois, et 42 enfants sur 100 passent à l'école moins d'une année.

« Quoi qu'on puisse affirmer de la diffusion de l'instruction parmi les pauvres, dit un écrivain officiel, il est hors de doute qu'une masse énorme n'est pas même atteinte... Entrez dans les rues et dans les ruelles de la Cité, ces grandes routes et ces faux-fuyants du crime, ces repaires ténébreux de la misère et du vice, les scènes dont on y est témoin sont parfois incroyables et souvent déchirent le cœur. C'est un spectacle digne de pitié que l'attitude sauvage de parents cruels et dépravés, que la misère à laquelle les enfants sont en proie. On ne peut sans émotion voir ces infortunés, jetés comme au rebut, accroupis çà et là dans ces allées impures... On ne peut sans douleur se représenter ces malheureux se faisant voleurs pour trouver la nourriture et le logement dans la prison. » « Regardez-les dans les rues, s'écrie une autre voix; ils ne semblent bons qu'à être balayés comme une vermine de la face de la terre; regardez-les dans leurs logis, s'ils en ont, fétides, impurs, vicieux, destinés seulement, ce semble, à être emportés par quelque peste bienfaisante, et vous reconnaîtrez véritablement en eux la classe dangereuse. »

C'est pour ces malheureux qu'on a inventé des écoles dont le nom seul indique la misère : les *écoles de haillons* (ragged schools). On aura une idée de l'état sauvage où sont tombés ces malheureux déshérités de la riche Angleterre quand on saura que, sur 3,000 jeunes gens et jeunes filles admis à l'origine dans ces écoles, 1,588 ne savaient pas dire un mot d'une prière, ne savaient pas même le nom de la reine, pas même les mois de l'année. Les plus âgés arrivaient souvent ivres, les autres étaient connus comme voleurs.

En Écosse, chaque paroisse a son école, et l'on y trouve en outre un grand nombre d'écoles particulières, où près de 200,000 enfants reçoivent l'instruction; la proportion ne paraît pas être cependant de plus de 40 élèves pour 100 enfants de cinq à quinze ans. L'Irlande est relativement plus favorisée que le reste du Royaume-Uni : la société pour l'instruction des enfants pauvres réunit environ 500,000 enfants des deux religions, et multiplie chaque jour les écoles.

L'instruction secondaire est donnée dans des colléges de fondation particulière, dont l'origine remonte à la fin du moyen âge ou au commencement des temps modernes : c'est la partie la plus défectueuse des établissements d'instruction publique; ils ont des revenus considérables, mais ils se distinguent peu par la méthode et l'étendue de leur enseignement. Ce sont au premier rang, et renfermant la majeure partie de la

jeunesse d'Angleterre, les colléges d'*Eaton*, de *Winchester*, de *Westminster*, de *Harrow* et de *Rugby*. Ils se composent généralement d'un établissement principal, où les élèves vont entendre les leçons des professeurs, et d'un certain nombre de maisons où ils passent le reste du temps sous la direction et la conduite d'un de ces professeurs. A l'exception d'un peu de théologie et de géographie, on n'y apprend guère que le latin et le grec, et encore n'y emploie-t-on ni les meilleurs auteurs ni les meilleures grammaires. L'Écosse, plus avancée pour l'instruction primaire, l'est moins quant à l'instruction secondaire, qui, pour ainsi dire, n'y existe pas.

Les universités, plus anciennes que les colléges, répondent encore moins aux besoins de l'époque. L'enseignement y roule principalement sur la théologie, le grec, le latin et la musique, et c'est à l'aide de fondations additionnelles que l'on y a introduit des cours de littérature, de droit, de médecine, de mathématiques et de physique. Il y a des universités à *Oxford, Cambridge, Durham, Londres, Édimbourg, Glascow, Aberdeen, Saint-André* et *Dublin*. Les plus anciennes et les plus célèbres sont celles de Dublin, Oxford et Cambridge, sorte de républiques littéraires indépendantes, n'ayant rien d'analogue sur le continent, envoyant chacune deux membres au Parlement, et ne conférant des grades qu'aux membres de l'Église anglicane. Ces trois universités sont renommées ou par leurs cours de théologie, ou par leurs cours de belles-lettres et de sciences exactes; mais leur enseignement est généralement insuffisant, et leur organisation vicieuse. Le corps enseignant est dans ces établissements, comme le clergé anglican, un instrument d'État; il est d'ailleurs trop richement doté, et, s'enfermant dans le cercle de ses connaissances, gêné par un régime caduc, il ne se tient nullement au courant des progrès de la science universelle. Oxford renferme 24 colléges, où demeurent 4,500 étudiants, et jouit d'un revenu de 11 millions. Cambridge a 17 colléges, 6,000 étudiants et 9 millions de revenu. La distinction des rangs existe avec toute sa rigueur dans ces universités: les élèves sont divisés en catégories suivant leur naissance, et sont distingués par des ornements et des priviléges particuliers. L'*University college* à Londres est établi dans des conditions plus libérales et plus éclairées : il reçoit des enfants de toutes les religions, et le plan d'études est calqué sur celui des établissements analogues du continent. L'État lui accorde une subvention de 100,000 francs. L'Église anglicane a fondé un établissement rival, nommé le *King's college*.

L'université d'Édimbourg donne une instruction si peu élevée, si peu étendue, qu'on n'y trouve pas même de cours d'histoire. L'Irlande n'a qu'un établissement qui confère les grades : c'est son université de Dublin ou *Trinity college*, fondée en 1591 par la reine Élisabeth; mais elle possède le collége catholique de *Maynooth*, près de Dublin, appelé aussi université de Saint-Patrick; il a été fondé en 1795, agrandi et doté par l'État en 1845, et renferme 450 élèves. On peut citer encore la haute école de sciences et de lettres de Belfast, qui ne confère pas de grades.

Les écoles professionnelles sont nombreuses; on remarque entre autres l'académie militaire de Woolwich pour l'artillerie et le génie, le collége militaire de Sandhurst, le collége naval de Portsmouth : ces trois établissements appartiennent au gouvernement; le collége de la Compagnie des Indes à Addiscombe, les écoles théologiques de Saint-David et de Castletown, etc. Il existe encore de nombreuses écoles centrales de

médecine, de chirurgie et de pharmacie, conférant des licences pour l'exercice professionnel dans l'étendue de leur ressort; mais il n'y a pas d'écoles de droit. Les grades que confèrent les universités ne sont que des titres qui ne donnent point qualité pour agir devant les tribunaux. Les futurs avocats ou avoués doivent justifier d'un stage chez un praticien; rarement ils subissent des examens, et le plus souvent on se contente de l'inscription dans une société de praticiens. A Londres, ces sociétés se nomment *Inns of court*, auberges de cour; elles furent fondées sous le règne de Henri VIII, et n'exigent qu'un simulacre de présence pour l'obtention du titre de *barrister* ou avocat. D'autres écoles spéciales méritent d'être signalées : ce sont les instituts des artisans, fondés pour la propagation des sciences appliquées; les écoles de dessin, l'école des beaux-arts de Dublin, les écoles pratiques d'agriculture, les fermes modèles, les colléges pour les jeunes aveugles et les sourds-muets. Mais tous ces établissements sont des propriétés particulières ou des fondations de corporations; nulle part on ne trouve de cours publics tels que ceux qui existent en France.

Les collections publiques d'objets de sciences et d'arts sont peu nombreuses; quelques-unes sont cependant fort riches, principalement le musée Britannique de Londres, avec ses collections d'antiques, de médailles, d'histoire naturelle et sa grande bibliothèque. On cite encore les bibliothèques des universités d'Oxford, de Dublin, de Cambridge, la collection de la Société zoologique de Londres, le musée oriental de la Compagnie des Indes, l'observatoire de la marine à Greenwich, etc. De nombreuses sociétés académiques existent dans toutes les grandes villes; mais elles ont été fondées presque exclusivement pour l'encouragement des sciences et des arts industriels. La plus célèbre est la Société royale de Londres, et après elle les sociétés royales d'Édimbourg et de Dublin, etc.

L'insuffisance des établissements d'instruction dans le Royaume-Uni est compensé et corrigé en grande partie par un instrument qui joue le rôle principal dans l'éducation publique : la presse. On sait qu'elle est entièrement libre et exerce un pouvoir illimité. Elle le mérite d'ailleurs par son patriotisme, son intelligence des affaires, son esprit d'investigation et d'analyse, enfin par son goût prononcé pour la pratique et le raisonnable. Parmi ses principaux organes, nous citerons le *Times*, le *Morning-Chronicle*, le *Daily-News*, le *Morning-Herald*, le *Globe*, le *Sun*, etc., tous quotidiens; viennent ensuite une multitude de publications hebdomadaires ou mensuelles, telles que les *magazines* et les *revues*. Quelques-unes de ces dernières ont une réputation européenne, entre autres la *Revue d'Édimbourg* et le *Quarterly-Review*. En 1850, Londres comptait 160 publications périodiques, et le reste de l'Angleterre 232, l'Écosse 94 et l'Irlande 117; ces divers journaux payaient en droit de timbre, droit sur les annonces ou sur le papier, environ 28 millions de francs; le *Times* seul entrait dans ce chiffre pour 2,375,000 francs.

§ VII. Armée. — La Grande-Bretagne, préservée des dangers d'une invasion par sa position insulaire et pouvant d'ailleurs s'en garantir par ses vaisseaux, a de tout temps témoigné la plus grande répugnance pour les armées permanentes. Le service militaire, tel qu'on l'entend dans les armées du continent, répugne d'ailleurs au caractère anglais, aventureux, entreprenant, ennemi de toute contrainte, avide de lucre et non de gloire, et qui a gardé quelque chose des différentes couches

de pirates bretons, anglo-saxons, danois, normands, avec lesquelles s'est formée la nation. De plus, l'activité britannique a trouvé son champ naturel dans l'industrie, le commerce, les expéditions lointaines, les fondations coloniales, enfin dans le profitable et glorieux patrimoine qu'elle s'est donné, la mer. Les Tudors n'avaient pas même de garde particulière dans leur cour; le manque d'une armée régulière fut la cause de la perte des Stuarts; enfin le bill des droits de 1689 interdit à la royauté l'enrôlement et l'entretien d'une armée permanente. Cependant les nécessités de la guerre contre la France forcèrent le Parlement à autoriser la levée de certaines troupes; mais en 1713, malgré les grandes opérations faites dans les Pays-Bas et en Espagne, l'armée anglaise proprement dite, sans les auxiliaires à la solde de l'Angleterre, n'était que de 40,000 hommes. Elle garda à peu près ce chiffre pendant presque toutes les guerres du dix-huitième siècle, et le gouvernement pourvut aux nécessités de ces guerres avec des mercenaires levés dans le Hanovre, la Hesse, le Brunswick, etc. En 1792, le chiffre de l'armée anglaise n'était que de 44,000 hommes; mais il fut promptement doublé et même quadruplé par les guerres de la révolution française; à l'époque de la paix d'Amiens, le chiffre était de 172,000 hommes; quand l'Angleterre se crut menacée d'une invasion par Napoléon, elle avait 190,000 hommes de troupes régulières et de milices soldées, 35,000 hommes de réserve, 470,000 hommes de levée en masse, etc. Enfin, en 1814, le chiffre de l'armée régulière permanente était de 261,000 hommes.

En 1820, l'armée anglaise n'était plus que de 88,000 hommes; en 1830, de 102,000, et ce chiffre parut longtemps un chiffre normal; mais depuis quelques années des nécessités diverses ont forcé de le dépasser successivement : en 1856, à la fin de la guerre d'Orient, il était monté à 265,000 hommes, outre 125,000 hommes de milices; aujourd'hui (1858-1859), à cause de la guerre des Indes, il s'élève encore à 222,000 hommes, outre 135,000 hommes de milices.

L'armée britannique diffère de toutes les armées continentales par son recrutement, sa composition, son organisation : là dominent, comme dans toutes les institutions de l'Angleterre, les deux principes qui font l'essence même de la nation, la liberté de l'individu, l'absence d'égalité. Aucun Anglais n'est astreint au service militaire; l'armée, entièrement formée de volontaires recrutés par argent, « est le refuge de ceux qui n'en ont pas d'autre et se compose généralement du rebut de la société. » La prime d'engagement varie suivant les circonstances et s'élève quelquefois jusqu'à 300 francs. Le temps d'engagement est de dix ans pour l'infanterie, de douze pour la cavalerie et l'artillerie; mais la plupart des engagés restent au service toute leur vie; ils s'y marient, et emmènent avec eux femmes et enfants, même souvent pendant la guerre. La solde varie de 1 fr. 20 à 1 fr. 50 par jour suivant l'ancienneté; elle est de 3 fr. à 3 fr. 50 pour les sous-officiers; cette solde est presque doublée dans les colonies. Vingt ans de services ou des blessures donnent droit à une pension ou à une place à l'hôpital de Chelsea, fondé par Charles II, à l'imitation de l'hôtel des Invalides de Paris. C'est là que s'arrête la carrière des soldats et sous-officiers anglais; car il existe entre eux et les officiers une barrière à peu près infranchissable, puisqu'elle est dans les mœurs, les préjugés, l'essence même de la société anglaise. Un sous-officier est quelquefois nommé enseigne, mais réduit pour ainsi dire à l'état de paria, au

milieu des autres officiers appartenant à un monde qui lui est étranger et hostile, il se hâte de passer dans l'armée des Indes.

Le corps des officiers se compose généralement de gens riches, ayant acheté leurs grades. Tous les grades se vendent jusqu'à celui de colonel, excepté dans l'artillerie et le génie. Les grades de major général (général de brigade), de général (général de division), de maréchal, sont donnés par le roi. Le roi donne aussi le tiers des emplois d'enseigne, et principalement aux 20 élèves sortis annuellement de l'école de Sandhurst. Cette école reçoit, après un examen insignifiant, des fils d'officiers qui ne payent qu'une pension de 1,000 francs, et d'autres jeunes gens ordinairement riches qui payent une pension de 3,000 francs; l'enseignement y dure deux ans, et l'examen de sortie donne aux premiers sujets le choix dans les emplois d'enseigne disponibles. Les deux autres tiers des emplois d'enseigne sont achetés par des jeunes gens qui ne peuvent avoir moins de seize ans, et qui ne justifient d'ailleurs que de très-médiocres connaissances dans le métier militaire. L'avancement est une question d'argent et de temps. On ne peut acheter le grade de lieutenant qu'au bout de deux ans de service, celui de capitaine qu'au bout de quatre ans, celui de major ou chef de bataillon qu'au bout de six ans, celui de lieutenant-colonel qu'au bout de neuf ans. Un grade de capitaine, dans la ligne, se vend ordinairement 50,000 francs; mais dans les régiments des gardes, il se vend quelquefois plus de 100,000 francs. Dans ce pays mercantile et positif, ce n'est d'ailleurs qu'un placement d'argent avantageux, car la solde est très-élevée : ainsi l'enseigne a en Angleterre 2,500 francs d'appointements, et aux colonies 5,500 francs, le lieutenant 3,300 et 6,800 francs, le capitaine 5,200 et 10,200 francs, le major 7,000 et 18,000 francs, le lieutenant-colonel 10,000 et 27,000 francs. Le colonel n'a pas de solde fixe; propriétaire et administrateur de son régiment, il reçoit du gouvernement une somme déterminée pour l'entretien de sa troupe, et il fait sur cette somme des économies au moyen des remises que lui accordent les fournisseurs. Il peut obtenir ainsi une somme d'environ 25,000 francs en Angleterre, et de 50,000 francs aux colonies; mais cette somme est insuffisante, et souvent le colonel est obligé de prendre sur sa fortune personnelle non-seulement pour ses propres dépenses, mais même pour l'entretien du régiment.

Les officiers, généralement bien élevés, sont, suivant l'expression anglaise, de parfaits *gentlemen*, mais ils sont peu instruits des choses de leur métier [1]; ils se tiennent

[1] Le gouvernement a fait souvent des efforts pour remédier au peu d'instruction des officiers. Ainsi, en 1850, il fit traduire à l'usage de l'armée les ouvrages militaires qui sont le plus en renommée sur le continent : le premier des ouvrages qui eut l'honneur de cette traduction fut ma *Géographie physique, historique et militaire* (*The military topography of continental Europe*, from the french of Th. Lavallée, by Col. Jackson. London, 1850.) Il ordonna aussi qu'on ferait subir aux jeunes gens commissionnés devant les conseils des régiments des examens sur les éléments des sciences militaires. Mais tout cela fut mal exécuté, et n'amena aucun résultat. Il vient encore de tenter de nouveaux efforts : les enseignes qui voudront acheter le grade de lieutenant, les lieutenants qui voudront acheter le grade de capitaine, devront justifier qu'ils sont instruits « sur les devoirs qu'ils auront à remplir »; qu'ils ont une connaissance complète de l'exercice, des évolutions, des règlements et de la législation de l'armée, de l'administration d'une compagnie; ils prouveront qu'ils ont une connaissance suffisante des fortifications et des reconnaissances, etc. Mais on ne dit point quelle garantie présenteront ces examens, qui seront constatés seulement par le rapport du colonel; on ne dit point où les jeunes officiers apprendront les connaissances exigées d'eux, car ce qui manque surtout à l'armée britannique, c'est une école militaire.

complétement en dehors de leurs soldats, n'ont aucune affinité avec eux et laissent aux sous-officiers tout le soin de leur instruction. Ils vivent en commun, et tous les grades confondus mangent à la même table au moyen d'une *masse* ou contribution commune qui est égale pour tous : il n'y a plus là de hiérarchie militaire; d'ailleurs, hors du service, toutes les distinctions nobiliaires et sociales reprennent leur rang. Les officiers anglais rachètent leurs défauts par de grandes qualités : une force de volonté qui ne connaît pas d'obstacles, une persévérance qui ne se lasse jamais, un calme et profond sentiment du devoir; enfin la passion poussée jusqu'à l'injustice pour l'honneur et la grandeur de leur pays. Le soldat britannique est d'une bravoure froide, calme, solide, tenace, qui lui a valu de nombreux succès sur des nations plus belliqueuses et plus façonnées au métier des armes; il ne va pas au-devant du danger, mais il lui résiste sans broncher, sans sourciller et jusqu'à la mort. Il est persévérant, patient, robuste; mais il est passif, sans intelligence, sans dignité, et ne sait pas s'habituer aux privations : il lui faut dans les camps et au milieu des hasards de la guerre les mêmes soins qu'il trouve dans les casernes et au milieu des loisirs de la paix. Ces qualités et ces défauts appartiennent surtout au soldat anglais, qui compose à peine le tiers des enrôlés de l'armée britannique. Le soldat écossais est meilleur, il est plus sobre, plus endurci à la misère; il a plus de résolution, plus de fierté, plus de fidélité. Quant au soldat irlandais, qui compose la moitié des enrôlés, il a plus d'entrain, avec autant de résistance et de solidité; mais il est fanfaron, ivrogne, irascible, cruel.

D'après les éléments dont se compose l'armée britannique, on comprend que la discipline y soit très-sévère et même cruelle. La peine la plus souvent appliquée est celle du fouet.

Le roi est le chef officiel de l'armée; mais son droit de commandement doit être renouvelé chaque année par le Parlement. Au-dessous de lui, la direction de l'armée appartient : 1° au secrétaire d'État de la guerre chargé de l'organisation et du mouvement des troupes, de l'administration du matériel, etc.; 2° au commandant en chef chargé du personnel et de la discipline; 3° au *maître général de l'ordonnance*, chargé spécialement du service de l'artillerie et du génie. Le Royaume-Uni est partagé sous le rapport militaire en 18 *divisions* ou commandements confiés à des généraux, dont les pouvoirs sont très-restreints et qui n'ont la plupart que très-peu de troupes sous leurs ordres. L'Angleterre forme onze de ces commandements, l'Écosse avec les îles trois, et l'Irlande quatre. En voici le tableau pour l'année 1855.

DIVISIONS.	POPULATION.	MILLES CARRÉS anglais.
1. Londres.	2,362,236	122
2. Division du sud-est	1,628,386	6,352
3. — du sud.	1,234,332	5,002
4. — de l'est.	1,113,982	5,022
5. — du sud-ouest.	1,803,291	7,804
6. — de l'ouest.	2,132,930	6,012
7. — du nord.	1,214,538	5,527
8. — du nord-ouest	2,490,827	3,144
9. — de York	1,789,047	5,710
10. — du nord-est.	969,126	5,457
11. — de Galles.	1,188,914	8,167
12. Écosse, sud.	1,813,562	9,000
13. — nord	1,075,180	22,324
14. Iles de Man, Jersey, Guernesey, etc. . .	142,926	394
15. Leinster.	1,667,771	7,619
16. Munster.	1,831,817	9,476
17. Ulster.	2,004,289	8,555
18. Connaught.	1,011,917	6,862
Au service dans l'armée et la flotte.	162,490	»
TOTAL.	27,784,352 [1]	122,550

Un régiment d'infanterie, en temps de paix, comprend un seul bataillon de 10 compagnies, chacune de 80 hommes; en temps de guerre il comprend 2 bataillons et même quelquefois 3. Le corps d'officiers se compose d'un colonel, d'un lieutenant-colonel, de 2 majors, de 10 capitaines, de 12 lieutenants, de 8 enseignes, d'un adjudant instructeur, d'un quartier-maître, d'un payeur. Une brigade d'infanterie comprend en temps de paix 3 régiments, en temps de guerre 4.

Un régiment de cavalerie se compose en temps de paix de 8 compagnies, et n'a qu'un effectif de 450 hommes; en temps de guerre il s'élève de 1,000 à 1,200 hommes.

L'artillerie à pied ne comprend qu'un seul régiment, quel que soit son effectif; il est formé en temps de paix de 9 bataillons de 8 compagnies, ce qui donne un ensemble de 5,760 hommes; mais en temps de guerre il peut s'élever jusqu'à 20 bataillons, donnant, comme il arrive aujourd'hui, un ensemble de plus de 16,000 hommes. L'artillerie à cheval comprend un seul régiment, qui ne renferme que 600 hommes en temps de paix et 1,500 hommes en temps de guerre. L'artillerie est le meilleur corps de l'armée britannique; elle prétend même avoir la supériorité sur toutes les artilleries de l'Europe. Son matériel est excellent, son personnel instruit. Les officiers n'achètent pas leurs grades; ils sont nommés directement par le roi et sortent de l'école de Woolwich, qui reçoit chaque année environ 100 jeunes gens. L'instruction de cette école n'est pas très-étendue, mais très-pratique. L'avancement dans l'artillerie se fait par l'ancienneté et le choix.

[1] Nous avons déjà dit qu'au 1er janvier 1857 le chiffre de la population était ainsi modifié : Angleterre, 19,304,000; Écosse, 3,064,566; Irlande, 6,047,492. Total : 28,416,058.

Le génie est composé, comme l'artillerie, d'officiers qui n'achètent pas leurs grades et font leur avancement à l'ancienneté ou au choix. Il dirige un corps de mineurs, de sapeurs, de pontonniers, dont l'instruction spéciale se fait à Chatham [1].

Voici maintenant la composition de l'armée britannique en 1858-1859, c'est-à-dire dans une année où la plus grande partie de ses forces est occupée dans l'Inde.

CORPS.	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS.	SOLDATS.	TOTAL.	CHEVAUX
Cavalerie.					
2 régiments de gardes du corps (life-guards).	66	108	702	876	550
1 — de gardes à cheval (horse-guards)	33	54	351	438	275
1 — d'artillerie à cheval	44	90	1,426	1,560	1,200
1 — d'artillerie à cheval des Indes .	26	56	728	810	680
7 — de dragons de la garde, dont 5 aux Indes	283	458	4,534	5,275	4,371
18 — de dragons de ligne, dont 6 aux Indes.	667	1,021	10,980	12,668	9,375
	1,119	1,787	18,721	21,627	16,431
Infanterie.					
1 régiment d'artillerie royale.	652	1,170	14,802	16,624	2,546
1 — d'artillerie aux Indes.	153	323	4,230	4,706	1,768
Riding house troop	5	4	48	57	60
Invalides de l'artillerie.	1	98	353	452	»
Ingénieurs royaux.	367	301	3,000	3,668	120
— aux Indes	19	32	448	499	»
Train militaire.	112	184	1,196	1,492	1,000
— aux Indes.	16	32	230	278	»
1 régiment de grenadiers de la garde. . . .	111	183	2,400	2,694	»
2 — goldstream et fusil. de la garde.	150	256	3,200	3,606	»
99 — d'infanterie de ligne.	5,927	10,895	134,650	151,472	»
Brigade de chasseurs (rifle) à 4 bataillons. .	186	344	4,300	4,830	»
Corps sanitaire	2	76	958	1,036	»
3 régiments des Indes occidentales.	180	239	3,000	3,419	»
Corps coloniaux.	243	395	5,140	5,778	900
État-major général	122	»	»	122	»
— du commissariat.	179	»	»	179	»
— du corps sanitaire.	335	»	»	335	»
TOTAL de l'infanterie.	8,760	14,532	177,955	201,247	6,394
TOTAL de la cavalerie	1,119	1,787	18,721	21,627	16,431
TOTAL GÉNÉRAL	9,879	16,319	196,676	222,874	22,825
Dont aux Indes.	3,470	6,567	82,702	92,739	10,183
Reste pour la Grande-Bretagne et les colonies.	6,409	9,752	113,974	130,135	12,644

La *milice*, dont la création date de 1757, est une sorte de garde nationale recrutée parmi les hommes de dix-sept à quarante-cinq ans, et qui se divise en infanterie, chasseurs et artillerie. Les hommes qui doivent faire partie de la milice dite *enrôlée*

[1] L'armée que nous venons de décrire ne comprend pas toutes les forces qui concourent à la garde de l'empire britannique; il faut y ajouter la grande armée indigène des Indes. On trouvera dans le tome V, page 487, tous les détails relatifs à cette armée, dont la plus grande partie, comme l'on sait, s'est mise en rébellion contre la domination anglaise, et se trouve aujourd'hui dissoute ou détruite.

sont désignés par la voie du sort et pris parmi les plus jeunes; la durée du service est fixée à cinq ans; cette milice ne peut sortir des limites du Royaume-Uni; chaque année, elle s'exerce pendant un certain temps au maniement des armes. Elle est commandée par le lord-lieutenant du comté, qui en nomme les officiers. La *yeomanry* est une sorte de garde nationale à cheval, composée principalement de propriétaires et qui sert de garde de police dans la plupart des villes. Le *yeoman* procure et entretient son cheval, mais l'État lui fournit l'uniforme. Depuis 1834, l'Irlande n'a plus de yeomanry, et dans plusieurs grandes villes, comme Londres, Liverpool, Manchester, on l'a remplacée par une garde de police soldée. En 1855, le royaume avait 136,000 hommes de milice enrôlée, le double à peu près de l'effectif pendant la paix, et répartis de la manière suivante :

	INFANTERIE.		CHASSEURS.		ARTILLERIE.	
	Régiments.	Compagnies.	Régiments.	Compagnies.	Régiments.	Compagnies.
Angleterre.	68	659	16	96	15	60
Écosse.	13	68	2	9	2	11
Irlande.	30	186	5	30	10	37

De plus, il y avait 48 corps de yeomanry, 2 corps de chasseurs volontaires, etc.

C'est l'industrie privée qui est chargée de la fabrication des armes et de la poudre; cependant il y a une manufacture royale d'armes à Levisham et des poudreries royales à Feversham et à Waltham. Le dépôt d'artillerie est à Woolwich, où se trouvent aussi la grande école pratique et l'académie royale de l'artillerie; l'école pratique du génie est à Chatham; nous avons dit ce qu'était le collége militaire de Sandhurst. Il y a encore à Farsham une école pour les officiers qui aspirent aux grades supérieurs ou à l'état-major; mais c'est un établissement particulier. Enfin, l'asile royal militaire de Chelsea entretient 1,200 orphelins, enfants de soldats, et la maison des Invalides entretient 400 invalides internes et 10,000 externes.

Nous finirons ce tableau de l'armée anglaise par la citation suivante, qui date de 1852 :

« Plusieurs circonstances semblent s'opposer à ce que l'Angleterre, dans les guerres qu'elle sera appelée à soutenir, puisse compter sur des généraux capables, sur des officiers expérimentés et sur la discipline de ses troupes, autant qu'elle peut le faire sur leur courage et leur fermeté naturelle : 1° le soldat anglais passe ordinairement les deux tiers environ de son temps de service dans des colonies lointaines, où les troupes, excédant rarement 2 à 3,000 hommes, le plus souvent disséminées sur une vaste étendue de territoire, sont presque uniquement occupées à la garde des forts, des magasins, etc. 2° Le climat de l'Inde ne permet pas d'y exercer très-activement les troupes, et tend d'ailleurs, l'intempérance aidant, à détruire la constitution du soldat européen. 3° A l'exception de l'Inde, cependant, où les dernières campagnes ont pu former des officiers, il n'y a guère au monde que Dublin où l'on puisse voir réunis à la fois de 4 à 5,000 hommes de troupes anglaises. Partout ailleurs les officiers n'ont pas eu, depuis trente-cinq ans, d'autre pratique du métier que de faire

manœuvrer à la parade quelques compagnies, au plus un bataillon. Faut-il s'étonner, après cela, que la plus haute des autorités militaires de la Grande-Bretagne ait dit en propres termes : « Je ne crois pas que, si l'on mettait 70,000 hommes dans Hyde-» Park, il y ait dans toute l'armée anglaise 5 officiers généraux capables de les en » faire sortir? » 4° La comparaison des âges respectifs des officiers anglais et français présente une autre leçon instructive. Dans l'armée d'Algérie, la moyenne de l'âge de 14 officiers généraux à la tête des principaux services et des commandements territoriaux était, il n'y a pas longtemps, de quarante-trois ans et demi. Or, la moyenne de l'âge des officiers généraux de l'armée anglaise est de soixante-cinq à soixante-quinze ans [1]. »

§ VIII. Marine. — L'Angleterre a, pendant plusieurs siècles, ignoré ou méconnu la voie naturelle de sa grandeur : état insulaire, elle n'avait pas de marine. Pendant ses longues guerres du moyen âge avec la France, elle n'avait que de mauvaises barques pour franchir le détroit, et ses flottilles étaient presque toujours inférieures à celles de la France, des Pays-Bas, de l'Espagne. C'est seulement sous Élisabeth que, menacée d'invasion par Philippe II, et ayant abandonné ses idées de conquête sur le continent, elle commença à avoir une flotte de guerre; c'est alors aussi que son commerce chercha des marchés lointains, et qu'elle fonda ses premières colonies. A la mort d'Élisabeth, elle avait 33 bâtiments de guerre de diverse grandeur, montés par 8,500 hommes. Cette flotte s'accrut sous les premiers Stuarts, et principalement sous Cromwell : à la mort du protecteur, elle était de 65 vaisseaux et de 13,000 marins. Enfin, en 1688, elle était déjà de 173 voiles avec 6,930 bouches à feu et 43,000 hommes. Cependant elle était alors inférieure ou à peine égale aux marines de la France, de l'Espagne et surtout de la Hollande. A partir de la révolution de 1688, elle prend l'empire des mers, et sauf un moment, en 1782, elle n'a pas cessé de le garder.

En 1756, au commencement de la guerre de Sept-Ans, elle avait 263 bâtiments de guerre, dont 120 vaisseaux de ligne avec 11,720 canons et 80,000 marins. En 1783, à la paix de Versailles, elle avait 440 bâtiments, dont 123 vaisseaux de ligne avec 16,350 canons et 115,000 marins. En 1792, elle avait 468 bâtiments, dont 176 vaisseaux de ligne avec 18,000 canons et 125,000 marins. En 1800, elle avait 1,108 bâtiments, dont 293 vaisseaux de ligne avec 29,000 canons et 175,000 marins. En 1815, elle avait 701 bâtiments, dont 167 vaisseaux de ligne avec 26,000 canons et 142,000 marins. La période de paix ne diminue pas sensiblement ses forces : en 1825 elle a encore 579 bâtiments de tout rang; en 1834, 557; en 1845, 564, etc. Enfin, en 1856, à la fin de la guerre d'Orient, elle avait : 1° 573 bâtiments portant 16,176 canons et ayant une force de 88,000 chevaux; 2° 160 chaloupes canonnières ayant une force de 8,600 chevaux; 3° 112 bâtiments pour le service des ports et 46 bâtiments en construction ayant une force de 21,000 chevaux.

Voici maintenant l'état de la flotte d'après le *Navy-List* de juillet 1858; mais cet état n'est point exact, l'amirauté dissimulant, même au Parlement et de son aveu, la situation réelle des forces navales : ainsi, d'une part, il n'indique pas tous les bâtiments en construction; d'autre part, il comprend de vieux bâtiments impropres au service. Nous ajouterons à cet état celui de la flotte active en 1858.

[1] *De l'insuffisance des forces défensives de l'Angleterre en cas d'invasion*, par sir Francis Head.

Flotte, d'après le Navy-List *de juillet* 1858.

RANG.	BATIMENTS A VOILES				VAPEURS A HÉLICE					
	ACHEVÉS.		EN CONSTRUCTION.		ACHEVÉS.			EN CONSTRUCTION.		
	Bâtiments.	Canons.	Bâtiments.	Canons.	Bâtiments.	Canons.	Chevaux.	Bâtiments.	Canons.	Chevaux.
130.	»	»	»	»	3	293	2,300	1	131	800
120.	7	840	»	»	1	121	500	2	242	2,000
116.	1	116	2	232	»	»	»	»	»	»
100-104.	7	723	»	»	3	304	1,800	3	302	1,600
90.	4	360	»	»	12	1,088	6,350	5	455	3,600
80-84.	14	1,164	»	»	9	720	3,600	2	160	1,000
70-78.	14	1,028	»	»	1	70	400	»	»	»
60.	»	»	»	»	9	540	2,800	»	»	»
50.	27	1,350	1	50	11	559	6,160	2	101	1,000
40-47.	34	1,436	»	»	2	89	560	1	40	»
30-36.	2	72	»	»	6	193	3,130	1	32	800
20-28.	20	503	»	»	17	368	6,620	3	68	1,600
10-19.	48	665	»	»	37	548	8,392	5	71	550
Moins de 10.	34	177	»	»	120	572	29,126	1	8	60
Sans canons.	29	»	»	»	37	»	4,664	»	»	»
TOTAL	241	8,434	3	282	268	5,465	76,402	26	1,610	13,010
	244 bâtiments, 8,716 canons.				294 bâtiments, 7,075 canons, 89,412 chevaux.					

Ensemble : 538 bâtiments portant 15,791 canons et ayant une force de 89,412 chevaux. De plus, 100 chaloupes canonnières (vapeurs) ayant une force de 8,510 chevaux. En outre, 120 bâtiments pour le service des ports.

Force et division de la flotte active au 1er janvier 1858.

STATIONS.	BATIMENTS.	CANONS.	FORCE EN CHEVAUX.
Ports anglais	71	2,148	10,340
Indes orientales et Chine	65	845	18,841
Méditerranée	23	585	5,758
Côtes d'Afrique	22	129	3,934
Amérique du Nord et Indes occidentales	16	360	2,960
Océan Pacifique	12	346	1,640
Service spécial	12	50	10,340
Brésil	7	125	500
Cap de Bonne-Espérance	5	137	930
Australie	3	49	»
	236	4,774	55,243

A cette flotte active il faut ajouter le service des garde-côtes, qui comprend 7,380 marins, 26 bâtiments et 11 stations.

STATIONS.	BATIMENTS.	CANONS.	TONNAGE.	FORCE EN VAPEUR.
Harwich	1 vaisseau, 1 canonnière	60	1,760	260
Humber	1 vaisseau, 3 canonnières	60	1,800	380
Kingstown	1 vaisseau, 2 canonnières	60	1,760	570
Leith	1 vaisseau, 2 canonnières	60	1,772	570
Greenock	1 vaisseau, 2 canonnières	60	1,750	570
Liverpool	1 vaisseau, 1 canonnière	60	1,760	260
Milford-Haven	1 vaisseau, 1 canonnière	50	1,720	60
Falmouth	1 vaisseau, 1 canonnière	60	1,750	260
Portland-Roads	1 vaisseau, 1 canonnière	50	1,740	510
Southampton	1 frégate	48	1,670	360
Côtes d'Irlande	1 vaisseau, 1 canonnière	60	1,754	260

Le recrutement de la marine anglaise se fait par enrôlements volontaires, et moyennant des primes qui varient de 100 à 200 francs. En temps de guerre, ce moyen étant insuffisant, on y supplée par la *presse*, c'est-à-dire par l'enrôlement forcé de tous les matelots marchands, que des hommes commissionnés à cet effet appréhendent en quelque lieu qu'ils se trouvent et contraignent à s'embarquer. Ce moyen barbare, l'une des hontes de la société britannique, et qui a été en usage pendant quatre siècles, a cessé d'être employé dans la dernière guerre d'Orient, et il paraît abandonné [1]. Vingt ans de service ou des blessures graves donnent lieu à une pension ou à l'admission à l'hôpital de Greenwich.

[1] Il est d'ailleurs plein d'inconvénients. La population maritime de l'Angleterre, à cause de son immense commerce, est continuellement dispersée sur tous les points du globe, de sorte que dans le cas d'une guerre subite, elle a peu de matelots à enrôler ou à *presser*, et qu'elle se trouve alors dans un grand embarras pour équiper ses vaisseaux. « Ainsi, dit le capitaine Plunkett, il est de notoriété publique qu'en 1840 nous ne pûmes réunir que quelques centaines de matelots pour nous donner l'air de faire des préparatifs, tandis que la France, au moyen de ses compagnies permanentes, avait plus de 30,000 hommes tout prêts dans ses ports de l'Atlantique et probablement autant à Toulon. » — « Un vaisseau de ligne commissionné pour trois ans, dit sir Francis Head, perd six mois à attendre son équipage; six autres mois sont encore nécessaires pour apprendre à ces recrues leurs premiers devoirs; le vaisseau n'est donc réellement en état de servir qu'au bout d'un an, et deux années sur trois. »

Le matelot anglais est moralement très-supérieur au soldat anglais : il n'a pas ses vices d'origine ; il aime son métier ; il a un sentiment plus profond de patriotisme. Le corps des officiers de marine est aussi supérieur au corps des officiers de terre : il se compose d'hommes appartenant ou à l'aristocratie ou aux classes riches, bien élevés, très-instruits, ayant une connaissance profonde et surtout pratique de toutes les choses de leur métier. Ils ont la bravoure calme et énergique des officiers de terre, avec plus d'audace et d'élan ; ils ont la même persévérance et surtout le sentiment profond que c'est principalement sur eux que repose la grandeur de l'Angleterre.

L'officier de marine commence sa carrière dès l'âge de onze à treize ans : il est embarqué comme *cadet* après un premier examen ; après deux ans de navigation et un deuxième examen, il est nommé *midshipman* ou aspirant ; enfin, après quatre ans de navigation et un troisième examen, il est nommé *mate* ou enseigne. Les grades ne sont pas abandonnés à la vénalité : l'avancement a lieu pour les deux tiers à l'ancienneté, pour un tiers au choix jusqu'au grade de capitaine de vaisseau inclusivement ; au delà de ce grade, toutes les nominations sont données à l'ancienneté. Aussi l'état-major naval est-il très-nombreux. En voici le tableau :

Corps de la marine royale en 1858.

	EN ACTIVITÉ.	A DEMI-SOLDE.	EN RETRAITE.	TOTAL.
Amiraux	21	14	»	35
Vice-amiraux	27	31	77	135
Contre-amiraux	51	65	60	176
Capitaines de vaisseau	360	95	288	743
Commandeurs	498	127	402	1,027
Lieutenants	1,094	575	»	1,669

Personnel d'après le budget de 1858-1859 (*service actif*).

Officiers de pavillon	184	34,480 hommes.
Inspecteurs des carénages	32	
Officiers commissionnés et autres	2,994	
Sous-officiers	1,827	
Matelots	24,147	
Mousses (boys)	5,296	

Il faut ajouter à cet état 15,000 soldats de marine et 7,380 garde-côtes.

Les principaux ports et chantiers de construction sont : *Deptford, Woolwich, Chatham, Sheerness, Portsmouth, Plymouth, Mildford-haven* et *Yarmouth* en Angleterre ; *Leith* et *Inverness* en Écosse ; *Corck, Waterford, Galway, Bantry* et *Limerick* en Irlande. Portsmouth a un collége royal de la marine pour 80 à 100 élèves, dont moitié sont fils d'officiers de terre ou de mer. Il y a en outre des académies de la marine à Woolwich et à Plymouth ; enfin Greenwich possède une maison d'éducation pour 1,000 enfants de matelots, et un grand hôpital de la marine, qui entretient 2,400 invalides internes et 30,000 externes.

Nous avons vu plus haut l'état de la marine marchande, pépinière de l'armée de matelots, qui fait l'orgueil et la sûreté de la Grande-Bretagne.

§ IX. Finances et dette. — L'Angleterre est celui des États européens qui, après la France, a le budget le plus riche ou le plus lourd. Les recettes principales du royaume sont fournies par : les douanes, qui donnent en moyenne 500 millions; l'*accise,* c'est-à-dire les impôts indirects de consommation sur les houblons, patentes, drèche, papier, savons, esprits, chemins de fer, etc., 350 à 400 millions; le droit de timbre, 100 millions; l'impôt foncier et autres impôts directs sur les terres, maisons, mines, canaux, chemins de fer, usines diverses, redevances, etc., 80 millions; l'impôt sur le revenu ou *income tax,* 80 millions [1]; les postes, 35 millions, etc. La moyenne des recettes de toute nature s'élève à 13 ou 1400 millions, et présente ordinairement un excédant, puisque de 1822 à 1850 il y a eu seulement onze années de déficit. L'augmentation annuelle et normale du revenu est de près de 20 millions. C'est la banque d'Angleterre qui centralise tous les revenus de l'État, qu'elle encaisse à l'aide de ses succursales; elle crédite le trésor public et paye suivant ses ordres, soit à Londres, soit dans les provinces.

Les principales dépenses du royaume proviennent : du service de la dette, qui exige seul environ 750 millions; des frais de perception, qui prennent 120 millions; de l'armée, 170 à 180 millions; de la marine, 300 millions; de l'artillerie, 100 à 110 millions, etc. Voici d'ailleurs le budget de 1857 à 1858 :

Recettes et dépenses du 31 *mars* 1857 *au* 1er *avril* 1858.

RECETTES.	Livres sterling.
Douanes	23,109,104
Accise	17,825,000
Timbre	7,415,719
Impôt direct	3,152,033
Taxe du revenu	11,586,114
Postes	2,920,000
Domaines	276,654
Divers	1,596,887
Total	67,881,513
ou 1,707,018,051 francs.	

DÉPENSES.	
Intérêts et service de la dette	23,573,973
Dividendes arriérés	88,530
Annuités à terme	3,979,955
Intérêts des obligations du trésor	210,000
Liste civile	401,257
Annuités et pensions	334,997
Émoluments et allocations	157,548
Pensions et traitements diplomatiques	158,933
Cours de justice	563,224
Divers de la dette fondée	178,029
Rachat du droit du Sund	1,125,206
Armée	12,915,156
Marine	18,590,000
Services civils	7,227,719
Salaires, etc., du département du revenu	4,358,988
Expédition de Perse	900,000
Guerre de Chine	590,693
Rachat des bons de l'Échiquier	2,000,000
Fonds de l'amortissement de l'emprunt de 5,000,000 liv. sterl.	250,000
Total des dépenses	70,378,859
ou 1,770,028,505 francs.	
Le montant des recettes étant de	67,881,513
Le déficit se trouve être de	2,497,345

[1] Établi en 1842 par Robert Peel; il frappe les revenus au-dessus de 150 liv. sterl. (3,750 fr.), quelle qu'en soit l'origine, fermages, salaires, rentes, etc.

Le budget présumé pour 1858-1859 est : en recettes, 63,120,000 livres sterling ; en dépenses, 67,110,000 livres sterling [1].

La dette publique de l'Angleterre dépasse toutes les dettes réunies des autres États de l'Europe ; elle remonte à la guerre de 1688, et en 1792 elle ne s'élevait encore qu'à la somme de 240,000 livres sterling. Elle est aujourd'hui triplée. On sait que le Royaume-Uni doit en grande partie cette lourde charge aux frais de ses longues guerres et coalitions contre la France, depuis 1792 jusqu'en 1815. Les subsides seuls payés aux puissances étrangères pendant cette période montèrent à la somme de 1 milliard 157 millions de francs, non compris pour 4 milliards de munitions, armes, habillements, etc. Voici comment le service de la dette se décompose :

Dette publique au 31 *mars* 1856.

Dette à 2 et demi pour cent.	3,007,755
— à 3 pour cent.	769,000,280
Annuités à 3 et demi pour cent	2,871,515
— à 5 pour cent	433,144
	775,312,694 liv. st.
ou 20,509,114,254 francs.	
Total des intérêts annuels.	23,267,631 liv. st.
ou 585,180,919 francs.	
De plus, emprunt et émission de bons du trésor durant 1856 et 1857.	7,499,000 liv. st.

La dette, au 31 mars 1857, s'élevait en capital à 780,119,000 livres sterling ; en intérêts, à 23,410,000 liv. sterl. ; au 31 mars 1858, elle s'élevait en capital à 779,225,000 liv. sterl. ; en intérêts, à 23,383,000 liv. sterl. Enfin, la dette non fondée était en 1855 de 26,596,600 liv. sterl. ; en 1856, de 28,050,700 liv. sterl. ; en 1857, de 25,627,300 liv. sterl.

Le budget ne comprend pas toutes les sommes payées par les contribuables du Royaume-Uni : chaque comté, chaque paroisse, lève certains impôts pour l'entretien des pauvres, la réparation des routes et des ponts, la construction et l'entretien des prisons, maisons de correction, hospices, pour les traitements et dépenses de la milice, etc.

En 1816, il a été dépensé ainsi	8,128,417	liv. st., dont	6,918,217	pour les pauvres.
En 1831,	— 8,683,461	—	7,036,968	—
En 1849,	— 7,710,617	—	5,792,963	—

Le paupérisme, ce grand fléau de l'Angleterre, est combattu par des voies très-énergiques : ce sont d'abord les fondations paroissiales, qui disposent d'un revenu de 1,209,395 livres sterling, provenant de la possession de 442,915 acres de terre et de 5 ou 6 millions placés dans les fonds publics. Ce revenu sert à l'entretien de maisons d'école, mais surtout à des distributions de secours. Viennent ensuite les hôpitaux, les infirmeries, soutenus par des contributions volontaires que l'on évalue annuellement à 2 millions de livres sterling ; enfin la taxe des pauvres, qui a donné, en 1849-1850, 7,270,493 livres sterling. Cette taxe qui, il y a un siècle, n'était que de 2 schellings par tête, s'élève aujourd'hui à 6 et même à 10 schellings.

[1] Sous Guillaume III, le revenu était de 1,900,000 liv. sterl. ; sous Anne, de 4,332,000 liv. ; sous George Ier, de 2,500,000 liv. ; en 1792, de 19,258,000 liv. ; en 1800, de 57,176,000 liv. ; en 1814, de 105,698,000 liv. ; en 1820, de 54,282,000 liv. ; en 1830, de 50,056,000 liv. ; en 1840, de 45,567,000 liv. ; en 1850, de 52,810,000 liv.

CHAPITRE TROISIÈME.

ANGLETERRE. — COMTÉS DU VERSANT MÉRIDIONAL.

L'Angleterre, avec le pays de Galles, est divisée historiquement et administrativement en 52 comtés. Ces comtés, quand ils ne sont pas considérés isolément, se trouvent presque tous assez exactement compris dans des circonscriptions physiques; nous pourrons donc les décrire dans l'ordre suivant: 1° *comtés du versant méridional;* 2° *comtés du bassin de la Tamise;* 3° *comtés des bassins du Wash;* 4° *comtés du bassin de l'Humber et au nord de l'Humber;* 5° *comtés du nord-ouest;* 6° *comtés du pays de Galles;* 7° *comtés du bassin de la Severn.*

Les comtés du versant méridional sont ceux de Cornouailles, de Devon, de Dorset, de Hamps, de Sussex, de Kent. Celui-ci sera décrit dans le bassin de la Tamise, auquel il appartient plus spécialement. Ces comtés ont une très-grande importance politique et militaire, à cause de leur situation en face du rivage septentrional de la France. La côte anglaise a été bien plus favorisée de la nature que la côte française. Pendant que celle-ci est droite, basse, sablonneuse, remplie de bas-fonds ou d'écueils, battue constamment par les vents du nord-ouest ou agitée par des marées violentes, n'ayant que des ports ensablés, mauvais ou construits à grands frais, celle-là a une mer saine et profonde, des vents maniables, des marées médiocres, de nombreuses et excellentes baies, des ports magnifiques et presque entièrement naturels, à l'exception de la partie voisine du Pas-de-Calais, qui a les défauts de la côte française. Aussi l'Angleterre a-t-elle accumulé sur cette mer les arsenaux, les fortifications, les moyens d'agression ou de défense les plus formidables; c'est là qu'est le centre de ses grands armements, et dans une longueur de 400 kilomètres il n'y a pas moins de huit ports ou rades bien fortifiés, qui peuvent servir de refuge ou de places d'armes à des flottes de guerre. Ces ports ou rades, dont Portsmouth est le centre, sont, à droite de cette ville: Falmouth, Plymouth, Dartmouth, Portland; à gauche de Portsmouth: New-Haven, Dangeness et Douvres.

§ Ier. Comté de Cornwall ou Cornouailles. — Ce comté occupe la pointe sud-ouest de la Grande-Bretagne, et forme une presqu'île montagneuse terminée par le cap Land's-End. Sa superficie est de 342,000 hectares. L'agriculture a fait peu de progrès dans ce pays âpre et aride, qui ne renferme qu'un petit nombre de vallées fertiles; mais la pêche des sardines occupe une partie de la population, et l'exploitation des mines d'étain et de cuivre, qui date du temps des Phéniciens, produit annuellement plus de 40 millions. Il faut comprendre encore dans les richesses minérales du pays le manganèse, l'arsenic, le cobalt, le carbonate de zinc, employé dans la fabrication du laiton, le kaolin, l'argile plastique, le granit, la pierre de construction, etc. La population minière jouit de certains priviléges, et a des tribunaux particuliers. Le comté est l'apanage des princes de Galles, qui ont la haute administration du pays.

La capitale est *Launceston,* située près de la Tamer, ville de 5,600 habitants, où l'on fabrique des lainages. On y remarque un bel hôtel de ville et les restes du

château des comtes de Cornouailles. Les autres villes sont seulement remarquables par leurs richesses minérales. Voici les principales :

Penzance, sur la baie de Mounts, renferme 9,000 habitants, et a un port de commerce qui exporte de l'étain, du cuivre, du kaolin et des sardines. C'est la patrie du chimiste Davy. — *Saint-Ives* renferme 6,000 habitants, et a un port actif, sur une petite baie du canal de Bristol; son commerce consiste principalement en ardoises, dont les mines sont dans les environs. — *Falmouth,* située sur une profonde baie formée par l'embouchure du Fal, est une place maritime importante, peuplée de 8,000 habitants. Son port, vaste et sûr, reçoit les plus gros vaisseaux, même de guerre; c'est la station des paquebots du Portugal, de l'Espagne, des Canaries, etc. La ville consiste en une longue rue assez bien bâtie; elle est défendue, ainsi que le port, par deux forts. La pêche de la sardine y est très-active. — *Truro*, petit port sur la baie de Falmouth, renferme 8,500 habitants, de nombreuses usines, une belle église. On y fait commerce d'étain et de cuivre. — *Saint-Austle* (10,500 hab.) est le siége du principal tribunal des mines. Ses environs renferment de riches exploitations de cuivre et d'étain et d'importantes carrières de terre à foulon et de kaolin. — *Fowey* (2,000 hab.) a un excellent port, qui peut recevoir des bâtiments de 1,000 tonneaux, mais qui a perdu son activité. On y pêche la sardine. — *Bodmin* (5,000 hab.), située entre deux montagnes, était très-considérable du temps des Saxons. C'était le siége d'un évêché, qui fut transféré à Exeter. Elle ne consiste plus qu'en une seule rue, et l'on n'y trouve qu'une seule église. Ses environs renferment des ruines qui semblent avoir appartenu à un temple de druides. — *Liskeard* (4,500 hab.), ville ancienne et irrégulièrement bâtie, a de riches mines de cuivre, d'étain, de plomb, des tanneries, des fabriques de serge, etc.

Vis-à-vis de la pointe de Land's-End (*Finisterre*), on voit les petites îles *Scilly* ou *Sorlingues,* les *Cassitérides* des anciens; elles forment un petit archipel de 118 îlots et de 27 îles; leur superficie totale est d'environ 2,260 hectares. Les principales sont *Sainte-Marie,* qui renferme la petite ville de *Newtown; Sainte-Agnès, Trescow, Saint-Martin,* qui renferme un phare; *Breyer* et *Sumplon.* Ce sont les seules qui soient habitées et productives. On y récolte quelques céréales, et surtout des pommes de terre; on y élève aussi du petit bétail. Le bois manque complétement, et les habitants s'adonnent presque tous à la pêche ou à la navigation. On remarque dans ces îles un grand nombre d'antiquités druidiques.

§ II. Comté de Devon. — Ce comté est compris, à l'est du précédent, entre le canal de Bristol et la Manche. Il est arrosé par la Tamer, le Tavy, le Dart, le Teign, l'Exe, qui se jettent dans la Manche, et par le Torridge, le Taw, etc., qui se jettent dans le canal de Bristol. Sa superficie est de 663,000 hectares. En parcourant ce comté, on est frappé de la variété des sites et du sol : la vallée d'Exeter ainsi que les terrains qui s'étendent depuis la rivière du Teign jusqu'à l'embouchure de la Tamer n'ont point de rivaux en richesse et en prospérité, et fournissent une superbe race de bœufs à longues cornes, renommés pour la délicatesse de leur chair; la côte méridionale joint la plus belle culture à des paysages enchanteurs, tandis que, près des bords de la Tamer, un plateau de 30 kilomètres de long sur 20 de large offre partout l'image de la stérilité. Cet espace, qui porte le nom de forêt de *Dartmoor,* ne présente cepen-

dant que des marais formés par la rivière du Dart, qui le traverse, d'immenses blocs de granit confusément amoncelés et qu'on appelle *tors*, des tourbières qui fournissent à l'habitant le seul combustible qu'il consomme, des bruyères qui servent de pâture à de nombreux troupeaux de moutons, maigres et petits. Les habitants de ce pays sauvage, appelés *Moormen* (hommes du marais), passent pour le peuple le plus ignorant et le plus grossier de l'Angleterre occidentale. C'est dans ce lieu que, pendant les dernières guerres de l'Empire, on avait cantonné les prisonniers français. Les bâtiments qui leur servaient de prisons sont aujourd'hui occupés par une colonie agricole de mendiants. Les principaux produits de l'industrie minérale du Devon sont l'étain, le plomb, le cuivre, le fer, l'argile à poterie, la pierre à bâtir, etc.

Les villes les plus remarquables de ce comté sont celles qui sont situées sur la Manche : la plus importante est *Plymouth*, située au fond d'un havre vaste et sûr, formé par l'embouchure de la Plym et près de celle de la Tamer. C'est un des grands arsenaux maritimes de l'Angleterre. Le port est protégé par une citadelle, de nombreuses fortifications et une énorme digue en blocs de granit, qui a 1,457 mètres de longueur. A 24 kilomètres au sud-ouest, au milieu de rochers dangereux, est le magnifique phare d'Eddystone. La ville est composée de rues irrégulières, étroites, mal pavées. Elle renferme plusieurs hôpitaux, de beaux magasins de vivres, des casernes, les prisons dites de *Mill-Bay*, qui peuvent renfermer 3,000 prisonniers de guerre, des maisons de charité; on y remarque aussi le théâtre, la bibliothèque, la bourse et le marché. Il s'y fabrique des toiles à voiles et des agrès, et l'on trouve dans ses environs des mines d'ardoises. Son commerce est assez actif en bois importés du Nord et de l'Amérique. Sa population est de 35,000 habitants.

En face de Plymouth se trouve *Devonport*, qui jusqu'en 1824 n'était qu'un de ses faubourgs, et qui est aujourd'hui le complément de ce grand arsenal. C'est une ville de 45,000 habitants, bien bâtie, qui doit son importance à ses chantiers et bassins de construction pour la marine royale, à ses magasins d'équipement et d'approvisionnement, à ses fabriques de voiles et de cordages. Elle est bien fortifiée.

Dartmouth, située à l'embouchure du Dart, sur la pointe d'une colline, est un port de commerce très-actif, bien fortifié, qui peut recevoir des bâtiments de guerre, et qui renferme 5,000 habitants, avec des chantiers de construction. L'exportation consiste en orge, cidre, étoffes de laine, etc. Cette ville a été brûlée plusieurs fois par les Français.

Brixham, sur la baie de Tor, est un port de cabotage et de pêche sûr et commode. Elle renferme 4,500 habitants. C'est à Brixham ou dans la baie de Tor (*Tor-Bay*) que débarqua Guillaume d'Orange en 1688.

Teignmouth (6,000 hab.), à l'embouchure du Teign, est un petit port de commerce d'où l'on exporte du granit et de la terre à poterie. Son climat est très-doux. Ses bains de mer sont très-fréquentés.

Sur le canal de Bristol, on ne trouve que Bideford et Barnstaple. — *Bideford*, port de commerce situé sur la Torridge, renferme 5,000 habitants, des chantiers de construction, des docks, etc. — *Barnstaple*, située sur l'estuaire de la Taw, a un port ensablé, autrefois très-fréquenté. Elle est fort ancienne, renferme 8,000 habitants, et fabrique des draps communs, des tuiles, des briques, etc.

Dans l'intérieur, on remarque : *Tavistock,* ville de 6,500 habitants, située sur le Tavy, dans un pays de mines de cuivre, de plomb, d'étain et de fer. On y remarque une belle église, et l'on y fabrique des serges et toiles communes. C'est la patrie de l'amiral Drake. — *Tottness* renferme 4,000 habitants, de grandes fabriques de lainage, une belle église. Elle est entourée de vieilles murailles, et a des ruines d'un vieux château. — *Ashburton,* sur le Dart, a 4,000 habitants, des filatures de laine, une belle église, et dans ses environs des mines d'étain et de cuivre. — *Oakhampton,* située près de l'Oak, affluent de la Torridge, dans une jolie vallée, possède des fabriques de serge et 2,500 habitants. — *Topsham* (4,000 hab.) est située au confluent de la Clyste et de l'Exe, qui y forment un port assez sûr. On y trouve des chantiers de construction, des corderies, des fabriques de toiles à voiles, etc.

Exeter, l'ancienne *Isca* des *Dummonii,* est située sur l'Exe. C'est le siége d'un évêché, la capitale du comté, et elle renfermait autrefois un si grand nombre de couvents qu'elle avait reçu le surnom de *la ville aux moines.* La cathédrale, dédiée à saint Pierre, est un magnifique édifice : sa construction dura 400 ans. La ville est bien bâtie; ses quatre principales rues alignées se réunissent en un point appelé *Carfax.* La partie septentrionale est dominée par un vieux château d'origine normande. L'un des plus beaux édifices de cette cité est la maison des fous. Le pont sur l'Exe serait remarquable s'il n'était pas encombré par des maisons et une église qui en occupent une grande partie. Le port ne peut recevoir que des navires de 150 tonneaux. La douceur du climat d'Exeter, le bas prix des denrées et sa proximité de plusieurs bains de mer très-fréquentés en ont fait le séjour d'un grand nombre de familles, pour lesquelles on a bâti dans ces dernières années un beau quartier appelé *Southernhay.* Cette ville renferme 32,000 habitants, et fait un grand commerce de laines et de toiles.

Il ne reste plus à nommer dans le bassin de l'Exe que *Crediton* (6,000 hab.), *Collumpton* (4,000 hab.), *Tiveston,* ville de 10,000 habitants, qui fabrique de grosses étoffes de laine. Elle renferme une église gothique, un vaste hôtel de ville et un ancien château.

§ III. Comté de Dorset. — Ce comté, situé sur la Manche, et dont la superficie est de 254,000 hectares, est arrosé par la Lyme, la Brit, la Wey, la Frome, le Stour, etc.; c'est, dit-on, le jardin de l'Angleterre. Ses plaines septentrionales, jadis couvertes de forêts, sont aujourd'hui des champs de la plus grande fertilité, et produisent des céréales, du chanvre et du lin; une chaîne de collines crayeuses s'étend d'orient en occident; sur leurs flancs et sur les dunes qui bordent la côte paissent de beaux troupeaux : on estime que le comté renferme un million de moutons, dont un quart est exporté. Depuis sa partie centrale jusqu'à sa limite orientale règnent de vastes bruyères. L'espèce de péninsule formée par la rivière de la Frome et la mer, improprement appelée l'île de *Purbeck,* est célèbre par ses carrières, dont on tire des pierres propres au pavage, et d'autres qui prennent un poli presque égal à celui du marbre. L'île de *Portland,* qui tient à la Grande-Bretagne par un banc de sable, fournit une excellente pierre de construction, dont on fait de grandes exportations jusqu'à Londres.

Sur la Manche, on trouve les villes suivantes : *Lyme-Regis,* à l'embouchure de la Lyme, bâtie en amphithéâtre sur la pente rapide d'une colline; ses maisons pré-

sentent un aspect agréable. Son port, formé par deux belles jetées en pierre, envoie de nombreux navires à la pêche de la morue et de la sardine. Ses bains de mer sont très-fréquentés. — *Bridport*, ville très-ancienne, située près de l'embouchure du Brit, avec un petit port de commerce assez sûr, renferme 5,000 habitants, et a des fabriques renommées de filets de pêche, de cordages, de toiles à voiles. On y importe du lin, du chanvre, des planches de la Baltique. — Près du phare qui s'élève sur la côte de l'île fertile de *Portland,* on remarque une caverne d'où jaillit une source abondante. Des rochers inaccessibles entourent l'île de tous côtés, excepté vers le nord, où le seul lieu de débarquement est défendu par une forteresse. Portland est célèbre dans l'histoire d'Angleterre comme théâtre de plusieurs négociations importantes. On y construit un môle de 2,300 mètres, qui doit former une rade destinée à servir d'annexe à Portsmouth pour la marine de guerre. — *Weymouth,* à l'embouchure de la Wey, n'est plus renommée que par ses bains, qui sont très-fréquentés. Son port, jadis très-important, a été à demi comblé par les sables; cependant on en exporte de la terre de pipe, des briques, de la pierre de Portland. La ville a quelques beaux édifices et 3,000 habitants. En face d'elle est *Melcombe-Regis,* ville de 5,000 habitants, dont le port est très-actif, et qui est unie à Weymouth par un beau pont. Dans la presqu'île de Purbeck, le bourg de *Corfe-Castle* tire son nom d'un château fort dont on voit encore les ruines, et qui est célèbre par la mort d'Édouard le Martyr, lequel y fut assassiné. — *Wareham,* à l'embouchure de la Frome, est une ville de 3,000 habitants, qui a perdu son importance depuis que son port s'est ensablé. On y fait encore un grand commerce de terre de pipe. C'est le lieu de naissance d'Horace Walpole. — *Poole* est située au fond d'une large baie, et renferme 6,500 habitants. Son port est un des meilleurs de la Manche : il fait un grand commerce et des armements pour la pêche de la morue.

Dans l'intérieur, nous remarquons d'abord *Dorchester,* capitale du comté, ville de 3,500 habitants, située sur une élévation au bord de la Frome. Elle paraît être d'une origine très-ancienne : les Romains l'appelaient *Durnium;* ils l'entourèrent d'une muraille dont on peut encore suivre les contours; plusieurs voies militaires qui traversaient le pays y aboutissaient. Dans ses environs se trouve un camp romain bien conservé, et appelé *Maiden-Castle.* Dorchester est une belle ville bâtie en pierres de taille, et dont les rues propres et bien pavées sont parfaitement éclairées. On cite son église de Saint-Pierre, vaste et beau monument, sa prison centrale, ses casernes, ses promenades, etc. — *Wimborne,* sur le Stour, a 4,500 habitants, et était autrefois le siége d'un célèbre monastère dont l'église existe encore; il s'y tient de grands marchés. — *Blanford,* sur le Stour, a 3,500 habitants, un joli hôtel de ville et une grande fabrique de boutons. — *Sherborne,* sur l'Ivel, renferme 5,000 habitants, une très-belle église, un beau château, des fabriques de toiles et de soieries. — *Shaftesbury,* qui n'a plus que 3,000 habitants, était autrefois une ville considérable : Alfred le Grand y fonda une abbaye qui devint une des plus riches de l'Angleterre.

§ IV. Comté de Hamps. — Ce comté, appelé aussi de *Hants* et de *Southampton,* est situé à l'est du Dorsetshire, et a une superficie de 412,000 hectares. Contrée agricole autant que maritime et commerçante, riche en céréales et en forêts, il est traversé par des canaux qui font communiquer la Wey et la Tamise, et Winchester

avec Salisbury et d'autres villes; il est arrosé par plusieurs rivières navigables jusqu'à une certaine distance de leur embouchure, où elles forment des baies favorables au mouillage des navires. Ces rivières sont : l'Avon, l'Anton, l'Itchin. L'agriculture y est très-perfectionnée, et l'on y récolte du houblon et des céréales en abondance. On y exploite aussi des forêts et des marais salants. L'industrie consiste principalement en fabrication de lainages.

Winchester, sur l'Itchin, rivière navigable qui communique avec la mer par un canal, est placée presque au centre de la contrée, et en est le chef-lieu; on croit qu'elle fut fondée par les *Belgæ,* qui habitaient cette portion de la Grande-Bretagne. Elle fut le séjour de plusieurs rois saxons. On y compte 11,000 habitants. Malgré des rues larges et propres, elle conserve une physionomie antique. On attribue son ancien château au fabuleux Arthur; la grande salle subsiste encore. C'est là que se tiennent les assises, et que l'on montre la célèbre table ronde portant les noms des nobles compagnons d'Arthur. La cathédrale est magnifique, et les ornements en sont de la plus grande richesse; de chaque côté de la porte, on remarque les statues en bronze de Jacques II et de Charles Ier. Cet édifice n'est pas le seul dont s'enorgueillisse Winchester: le collége, l'hôpital du Christ, la nouvelle prison, le théâtre et l'hôtel de ville, sont, sous plusieurs rapports, dignes de fixer l'attention.

Les autres villes de l'intérieur sont peu remarquables. *Andover,* sur un affluent de l'Anton, renferme 5,500 habitants, et fait un commerce assez actif; à 16 kilomètres de cette ville se tient la grande foire de *Weyhill.* — *Whitchurch,* petite ville agréablement située près de la forêt de Chute, est remarquable par ses fabriques de papier pour les billets de banque. — *Basingstoke* (4,500 hab.) fabrique des lainages, et fait un grand commerce de houblon, blé, bois et charbon. — *Alton* (3,500 hab.), sur la Wey, est située au centre de cultures de houblon. — *Romsey* (5,500 hab.) renferme une vieille église contenant de curieux monuments. On y trouve des papeteries et des tanneries.

Les villes de la côte sont importantes et très-célèbres. *Christchurch,* petit port de 6,000 habitants, au confluent de l'Avon et du Stour, fait une pêche active de saumons. On y fabrique des bas de soie et des chaînes de montre. — *Lymington* (6,000 hab.), petit port situé en face de l'île de Wight, possède des salines autrefois très-importantes. Son église renferme plusieurs débris d'antiquités. — *Southampton,* située au fond d'une longue baie, où l'Itchin et le Test ont leur embouchure, a un port vaste, sûr et très-fréquenté. En 1856, le mouvement de sa navigation était de 1,734 bâtiments entrés ou sortis, jaugeant 542,000 tonneaux; la valeur des exportations à l'étranger était de 58 millions. Cette ville de 30,000 âmes, qui a le rang de comté, agréable par sa position, considérable par son commerce, animée par les étrangers qui viennent y prendre des bains de mer ou boire les eaux d'une source ferrugineuse, communique tous les jours avec le Havre par un service régulier de bateaux à vapeur. On y trouve un hospice d'orphelins de militaires. Sur une éminence, à peu de distance de la ville, un polygone domine presque tous les environs. Les habitants font un commerce considérable de bois de charpente et de chanvre avec le nord de l'Europe, et de vins et de fruits avec le Portugal. — *Gosport,* près du cap Spithead et en face de Portsmouth, est un bon port et une ville forte, qui renferme 15,000 habitants, et fait un grand

commerce de fournitures pour la marine. Ses docks, ses quais, ses casernes, sa brasserie royale, méritent d'être cités, ainsi que l'hôpital d'*Haslar,* voisin de la ville, et qui peut contenir 2,000 marins, blessés ou invalides. — *Fareham,* au fond de la baie de Portsmouth, renferme 6,500 habitants et des chantiers de construction. Elle fait un grand commerce de blé, charbons et bois. Ses bains de mer sont fréquentés.

Dans une île appelée Portsea, réunie à la Grande-Bretagne par un pont, est située *Portsmouth,* qui se compose de deux villes, *Portsea* et *Portsmouth,* et doit son importance à sa situation sur un havre magnifique en face de l'île de Wight. C'est le plus grand port de guerre de la Grande-Bretagne. Les principaux établissements de Portsea sont le parc d'artillerie, la corderie, la voilerie et l'arsenal, regardé comme le plus considérable et le plus beau de la marine anglaise, lequel renferme l'école royale de marine et celle d'architecture navale avec de vastes bassins de réparation, des ateliers, des forges, des fonderies, etc. Portsmouth est le siége des autorités civiles et militaires, et la résidence de l'amiral du port. Les plus beaux édifices sont ceux occupés par le gouvernement, le lieutenant-gouverneur et l'amiral; ils forment pour ainsi dire un quartier distinct. Les magasins des vivres de la marine sont les plus beaux et les plus complets qui existent. Enfin tout ce qui constitue l'ensemble auquel on donne le nom de Portsmouth est digne de l'admiration qu'inspire la vue des grands établissements maritimes de l'Angleterre. Augmenté et défendu par de nouveaux ouvrages presque sous chaque règne, depuis Henri VIII jusqu'à nos jours, on peut le considérer comme un poste imprenable. Portsea et Portsmouth ont chacun une enceinte bastionnée entourée par un vaste système de fortifications. Le havre surpasse tous ceux du royaume par sa grandeur, sa profondeur et sa sûreté. La rade spacieuse de *Spithead*, qui le sépare de l'île de Wight, peut mettre à l'abri toutes les forces maritimes de l'Angleterre. La ville de Portsmouth est peu digne de l'importance de son port; elle est grande et peuplée de 55,000 âmes, mais ses rues sont étroites et sombres. L'église de Saint-Thomas-Becket, où l'on voit le mausolée du duc de Buckingham, qui fut assassiné dans cette ville, est surmontée d'une tour qui sert de point de reconnaissance aux marins. Le commerce ne consiste qu'en bois de la Baltique et approvisionnements pour la marine.

L'île de *Wight* fait partie du Hampshire. Cette île, nommée *Vectis* par les Romains, est située vers le milieu de la côte méridionale de l'Angleterre; elle a à peu près la forme d'un losange, et une superficie de 495 kilomètres carrés. Sa population est de 50,000 habitants. La petite rivière la *Medina* la divise du sud au nord en deux parties, tandis qu'une chaîne de montagnes la traverse d'orient en occident. Sa constitution géognostique est formée par un ensemble de bandes parallèles, suivant la même direction que les montagnes, et offrant, à partir du sud, un dépôt de sable ferrugineux, sur lequel reposent la glauconie sableuse et la craie, des argiles, des sédiments marins et d'eau douce. Si l'on parcourt la côte dans la direction du nord-ouest, on voit à une extrémité de l'île la craie, au centre l'argile plastique, et à l'extrémité opposée des dépôts supérieurs à cette argile. Dans la baie d'Alum, les strates crayeuses, ainsi que toutes les couches suivantes, ont une position presque verticale, résultant d'une violente commotion qui a changé l'horizontalité primitive. Le sol de l'île est très-fertile, surtout dans la partie méridionale. Il ne reste rien des superbes

forêts qui la couvraient autrefois, mais à leur place s'étendent des champs bien cultivés, mêlés d'arbres magnifiques. Le climat y est d'une douceur extrême, et les figuiers prospèrent en pleine terre. Le commerce et l'industrie de l'île ont peu d'importance; on y construit cependant beaucoup de navires, et surtout de yachts de plaisance. Les principales localités sont : *Newport,* au centre de l'île, sur la Medina : c'est une jolie ville de 4,500 habitants, bien bâtie et renfermant un théâtre avec plusieurs établissements d'instruction. A 1 kilomètre au sud-ouest de cette ville est le village de *Carisbrook* (5,000 hab.), qui renferme une ancienne et forte citadelle, résidence du gouverneur de l'île et principale place de garnison. On en fait remonter l'origine jusqu'aux Bretons, et elle fut rebâtie sous Élisabeth. Charles Ier y fut détenu avant d'être livré à l'armée du Parlement, et après sa mort ses enfants y restèrent aussi prisonniers. — *Cowes*, à l'embouchure de la Medina, en face de la rade de Spithead, renferme 3,500 habitants, et a des environs délicieux : c'est dans ces environs que se trouve le château d'*Osborne,* résidence d'été de la reine Victoria. — Enfin on doit citer *Ride,* ville moderne remplie de maisons de plaisance, et qui a des bains de mer très-fréquentés.

§ V. Comté de Sussex. — Ce comté, situé sur la Manche, à l'est du Hampshire, a 380,000 hectares de superficie. Son territoire est plat ou légèrement ondulé. On y récolte des céréales et l'on y élève de beau bétail. Il est arrosé par l'Arun, l'Ouse, la Rother, etc. De toutes les forêts qui couvraient jadis ce comté, quelques-unes sont encore assez considérables pour fournir d'excellents bois à la marine. La nécessité de les conserver a fait détruire les forges au charbon de bois, et ses riches minerais de fer ont cessé d'être utilisés : l'air est assez salubre dans l'intérieur, mais vers la côte règnent souvent des fièvres dangereuses.

On trouve sur cette côte : *Chichester,* située sur une petite rivière, à 4 kilomètres de la mer; c'est une vieille cité saxonne aujourd'hui peuplée de 9,000 habitants et bien bâtie. Ses quatre principales rues se coupent à angle droit : elles sont larges et bien pavées. Cette ville possède plusieurs édifices remarquables; la cathédrale, dédiée à la sainte Trinité, est d'une belle architecture gothique. Le port, qui doit sa sûreté à la profondeur de sa baie, possède un chantier de construction pour la marine marchande, et fait un grand commerce de blé et d'orge. — *Arundel* (3,000 hab.), délicieusement située sur la pente d'une colline au bord de la rivière d'Arun, possède des bains de mer très-fréquentés. Sa belle collection de marbres antiques jouit d'une juste célébrité. On y remarque aussi l'église de la Trinité et surtout le château gothique de Norfolk. — *Worthing,* jolie ville de 6,000 habitants, a des bains de mer très-fréquentés. — *New-Shoreham,* petit port de 2,000 habitants, situé à l'embouchure de l'Addur, a des pêcheries d'huîtres renommées et des chantiers de construction. — *Brighton,* grande et belle ville de 50,000 habitants, est située dans une position charmante, au milieu d'un pays abondant en sites pittoresques. Ses sources ferrugineuses et ses bains de mer y attirent beaucoup de monde pendant la belle saison. On y remarque l'église neuve, élégant édifice ogival, la digue neuve, le théâtre, le marché, la douane, une belle place ornée de la statue de George IV, et le joli château qui était la résidence favorite de ce prince. Le port était jadis important, mais il n'est plus fréquenté aujour-

d'hui que par les navires destinés à la pêche et au cabotage ; il entretient néanmoins d'assez grandes communications avec Dieppe, dont il n'est éloigné que de 120 kilomètres. C'est de là, qu'après la bataille de Worcester, en 1651, Charles II s'embarqua pour la France. — *New-Haven,* à l'embouchure de l'Ouse, est le port de Lewes et entretient de fréquentes communications avec la France. On y construit un brise-lames de 1,850 mètres de longueur, et qui fera du mouillage de ce port une annexe de Portsmouth. — *Seaford*, près de l'embouchure de l'Ouse, était autrefois un port florissant qui faisait partie du gouvernement des *Cinq-Ports,* dont nous parlerons plus loin ; il n'a plus que 1,100 habitants, mais ses bains de mer sont très-fréquentés. — *East-Bourne,* petite ville de 3,000 habitants, est importante par ses bains de mer et sa belle église du moyen âge. — *Pevensey,* qui n'a plus que 300 habitants, était autrefois un bon port qui appartenait au gouvernement des Cinq-Ports. Ce fut l'un des lieux de débarquement de l'armée de Guillaume le Conquérant. — *Hastings,* dominée par un vieux château, et environnée de promenades agréables et de sites pittoresques, est une ville de 12,000 habitants, dont le port à peu près comblé ne reçoit plus que des bateaux pêcheurs et des bâtiments de cabotage. C'est là que débarqua Guillaume le Conquérant. La bataille dite de Hastings se livra, à 3 kilomètres de là, à *Battle,* bourg de 3,000 habitants, qui lui doit son nom. On fabrique dans ce bourg de la poudre à canon. Hastings est l'un des Cinq-Ports. — *Winchelsea* faisait partie du gouvernement des Cinq-Ports ; elle a été abandonnée par la mer et n'a plus que 1,000 habitants. — *Rye,* l'un des membres du gouvernement des Cinq-Ports, fait encore une pêche très-active et a 4,000 habitants. Elle est située sur une hauteur à la droite du Rother, et renferme une vaste prison qui était autrefois une église. Cette ville a été souvent dévastée dans les invasions françaises du moyen âge.

Les villes de l'intérieur sont peu nombreuses : la plus remarquable est *Lewes,* capitale du comté, située sur la rive droite de l'Ouse, et renfermant des casernes, un hôpital militaire, un théâtre, des papeteries et une fonderie de canons. Elle est célèbre par la bataille que livra sous ses murs, en 1263, Simon de Montfort. Henri III y fut fait prisonnier. Lewes, ancienne cité romaine, renferme près de 10,000 habitants ; elle fait un grand commerce de grains. On peut nommer encore *Horsham,* qui a une belle église, un hôtel de ville remarquable, 6,000 habitants, et qui fait un commerce assez actif.

CHAPITRE QUATRIÈME.

ANGLETERRE. — COMTÉS DU BASSIN DE LA TAMISE.

Les comtés du bassin de la Tamise sont ceux de Kent, Surrey, Middlesex, Berks, Oxford, Buckingham, Hertford, Essex.

§ 1er. Comté de Kent. — Ce comté occupe la presqu'île comprise entre le Pas-de-Calais et l'embouchure de la Tamise. Sa superficie est de 393,000 hectares. Il est parcouru de l'est à l'ouest par une chaîne de hauteurs assez bien marquée, et arrosé par le Stour, la Medway, la Tamise, etc. Plus agricole que manufacturier, il a la moitié de

sa surface en terres labourables, le tiers en pâturages, et le reste, qui comprend la partie méridionale appelée le *Weald*, en bois et en marais. Vers le centre, il offre de beaux paysages et la plus grande fertilité. On y récolte en abondance des céréales, des légumes et des fruits; les environs de Faversham produisent le houblon le plus estimé. Ce comté doit son nom aux *Cantii*, peuples qui l'habitaient lorsque César y débarqua. C'était le séjour favori des rois saxons. Sous les Normands, il garda ses priviléges, et entre autres le partage égal des terres entre les enfants d'un même père. C'est la partie de l'Angleterre qui renferme le plus d'antiquités et surtout de châteaux du moyen âge.

Le chef-lieu est *Canterbury* ou *Cantorbery*, le *Caër-Kent* des Bretons, le *Durovernum* des Romains, situé dans une agréable vallée qu'arrose le Stour. C'est le siége de l'archevêché primatial de l'Angleterre. Cette ville avait une très-grande importance au moyen âge, ses archevêques jouissant de priviléges très-étendus qui faisaient de ces prélats les monarques spirituels du royaume. L'archevêque anglican de Cantorbery a conservé le titre de primat réuni à celui de premier pair d'Angleterre. La cathédrale, commencée dans le douzième siècle et terminée dans le quinzième, est bâtie en forme de croix grecque; les vitraux du portail, le chœur, l'autel, les peintures de la voûte sont très-remarquables. C'est là que fut assassiné, en 1170, Thomas Becket. Son tombeau, couvert des plus riches offrandes, y attirait des pèlerins de toute l'Angleterre, lorsque Henri VIII le fit détruire et brûler les ossements du martyr. Cromwell fit de la cathédrale une écurie pour ses cavaliers. Elle fut splendidement restaurée sous les Stuarts. Parmi les autres édifices de Cantorbery on remarque l'église Saint-Martin, bâtie avec les restes d'un temple antique. La ville a 16,000 habitants. Elle était autrefois fortifiée, mais ses remparts ont été transformés en promenades. Ses fabriques de cotonnades et de soieries ont perdu leur ancienne réputation; sa charcuterie est la seule branche d'industrie qui soit estimée. On connaît dans ses environs deux sources thermales, qui sont très-fréquentées.

Les autres villes de l'intérieur sont dans le bassin de la Medway : *Tunbridge-Wells*, bourg de 9,000 habitants, qui possède des eaux ferrugineuses et sulfureuses très-fréquentées; *Tunbridge*, ville de 13,000 habitants, qui fait un grand commerce de bestiaux, de bois et d'ouvrages en bois; *Maidstone*, ville de 20,000 habitants, avec de nombreuses fabriques de gin et de fil, une belle église, un théâtre, etc.; elle fait un grand commerce de houblon.

Les villes de la côte de Kent sont nombreuses et forment, avec une partie de la côte de Sussex, une petite province particulière, jouissant de grands priviléges et ayant une administration spéciale. Cette province ou ce littoral se nomme les *Cinque-Ports* ou les *Cinq-Ports*, et comprend 14 villes. Les Cinq-Ports proprement dits sont: Hastings, Hythe, Romney, Douvres et Sandwich; les *membres* ou dépendances des Cinq-Ports sont : dans le Sussex, Seaford, Pevensey, Rye, Winchelsea; dans le Kent, Folkstone, Deal, Ramsgate, Margate, Feversham. Ces ports, surtout les cinq premiers, à cause de leur voisinage du continent, étaient considérés dans le moyen âge comme les cinq ports par excellence du royaume, parce que d'abord c'était de là que partaient les flottilles d'aventuriers qui allaient *gaigner butin* en France; ensuite parce qu'ils étaient le plus exposés aux représailles des flottes françaises, qui en

effet les brûlèrent plus d'une fois. Leur érection en province particulière date, dit-on, de Guillaume le Conquérant; ses successeurs leur accordèrent de nouvelles franchises, à la condition qu'ils tiendraient toujours prêts un certain nombre de vaisseaux armés à leurs frais. La charge de *lord gardien* et *amiral des Cinq-Ports* était une des plus considérables du royaume : elle donne encore le gouvernement du château de Douvres et le commandement de tous les postes militaires de la côte. Les Cinq-Ports ont d'ailleurs perdu même leur importance commerciale, la plupart d'entre eux étant ou ensablés ou abordables seulement à des bâtiments de pêche.

Romney, l'un des Cinq-Ports, n'a plus que 1,200 habitants, et son port est comblé. Elle est située au milieu de marais fertiles qui ont été, il y a plusieurs siècles, conquis sur la mer au moyen d'une levée parallèle au rivage. — *Hythe,* l'un des Cinq-Ports, a aussi son port comblé; son commerce est aujourd'hui peu actif, bien que sa population s'élève à 7,000 habitants; elle a des bains de mer fréquentés. Son importance consiste dans sa garnison, ses quatre forts et son canal militaire, grand fossé large de 42 mètres, profond de 6, qui a été creusé pour arrêter les progrès d'un ennemi qui aurait débarqué de ce côté. — *Folkstone* (5,000 hab.), petit port assez sûr, a pris un grand développement depuis l'ouverture des chemins de fer de Paris à Londres, par Boulogne et Douvres. — *Dover* ou *Douvres* est l'ancienne *Dubris* des Romains; le château, qui s'élève sur un roc escarpé, passe pour être leur ouvrage. Cette ville, qui fait partie des Cinq-Ports, est peuplée de 16,000 âmes : des maisons noirâtres, d'énormes rochers à pic qui les dominent, lui donnent un aspect de tristesse. Parmi ses édifices on remarque l'hôtel de ville et l'hôpital militaire; la salle de spectacle est petite; l'église de la Vierge et celle de Saint-Jacques ne sont remarquables que par leur ancienneté. Son port a été amélioré par d'importants travaux dans ces dernières années; on y a déjà dépensé 63 millions pour y faire un mouillage extérieur que couvrent des digues de 3,300 mètres de développement. Ce mouillage est destiné principalement à servir de refuge à des vaisseaux de guerre. Douvres entretient des communications journalières avec Calais. — *Walmer,* bourg de 1,500 habitants, a une forteresse construite sous Henri VIII, et qui est la résidence du lord gardien des Cinq-Ports. — *Deal* (8,000 hab.), qui fait partie du gouvernement des Cinq-Ports, est le rendez-vous ordinaire des flottes qui partent pour les grandes Indes et pour l'Amérique. La popu'ation est très-active et s'adonne à la construction des navires. Deal est défendue par un château, et la côte par des forts à signaux. — *Sandwich,* l'un des Cinq-Ports, est située à 1 kilomètre de l'embouchure du Stour; elle compte 3,000 habitants. C'est une petite ville mal bâtie, dont le port se comble par les alluvions de la rivière. — *Ramsgate,* l'un des *membres* des Cinq-Ports, est située sur la côte orientale de l'île Thanet, près du cap Nord-Foreland. C'est une ville florissante de 12,000 habitants, dont le port, tout artificiel, est un des plus beaux de l'Angleterre. Il s'y fait un commerce très-actif de cabotage avec la France. Ses bains de mer sont fréquentés.

Les villes de la côte septentrionale du Kent sont situées sur la rive droite de la Tamise, et forment pour ainsi dire, et surtout depuis Gravesend, une série de faubourgs de Londres. Ce sont : *Margate,* dans l'île de Thanet, ville de 12,000 habitants, qui n'était, il y a quelques années, qu'un village de pêcheurs. Il s'y fait un

commerce très-actif de grains, et ses bains de mer sont très-fréquentés par les habitants de Londres. Un service régulier de bateaux à vapeur unit cette ville avec la capitale. Le trajet de 120 kilomètres se fait en cinq ou six heures. — *Feversham*, l'un des membres des Cinq-Ports, est une vieille ville de 5,000 habitants, qui est renommée pour ses huîtres, son commerce de blé, laine et houblon, et sa fabrique de poudre. Elle a une belle église. — *Chatham*, située près de la Medway, est une ville de 25,000 habitants, célèbre par son arsenal, ses chantiers où l'on construit des vaisseaux de premier rang, la grandeur et la beauté de ses docks, son hôpital de la marine. Elle est bien fortifiée, et ses ouvrages de défense se lient à ceux de la ville de Rochester, à laquelle elle est réunie par une suite non interrompue de constructions. — *Rochester*, située au-dessus de l'embouchure de la Medway, est une ville de 13,000 habitants, qui fait un grand commerce et a des pêcheries d'huîtres considérables. Elle est d'origine romaine, et devint importante dès le huitième siècle. Guillaume le Conquérant y construisit une vaste forteresse, dont les ruines imposantes se voient encore. Henri III l'entoura de murailles et de fossés. On y remarque un beau port bâti sous Richard II, une magnifique cathédrale, un bel hôtel de ville de construction moderne, etc. — *Gravesend*, située en face du fort de Tilbury, à l'entrée de la Tamise, est une ville de 7,000 habitants, qui semble déjà une dépendance de Londres. On y trouve des chantiers de construction, des magasins d'approvisionnements pour les navires, et l'on y remarque l'hôtel de ville, le dépôt d'artillerie, le marché, etc. — *Woolwich*, ville de 30,000 habitants, est un faubourg de Londres et renferme le grand dépôt d'armes et de munitions de guerre de l'Angleterre. On y admire ses chantiers de construction, d'où sortent les plus beaux navires de la marine royale et qui occupent une étendue de plus d'un mille sur le bord du fleuve; l'arsenal royal pour l'armée et la marine, qui renferme une fonderie de canons; l'école d'artillerie et du génie, les casernes et les hôpitaux pour les mêmes armes, etc. — *Greenwich*, autre faubourg de Londres, dont il n'est éloigné que de 5 kilomètres, est une grande ville de 65,000 habitants, qui est surtout remarquable par son magnifique hôpital de la marine fondé en 1669, et qui renferme 4,000 marins. On trouve dans le parc de cet hôpital l'observatoire royal d'où les astronomes anglais comptent leur premier méridien, et qui renferme des fabriques d'instruments astronomiques d'une grande perfection. — *Deptford*, qui touche presque à Greenwich, est le faubourg le plus voisin de Londres. Il renferme 25,000 habitants. On y remarque l'église, les deux hôpitaux pour la marine, les grands magasins pour l'approvisionnement des navires, des chantiers de construction dans lesquels Pierre le Grand travailla en 1698, etc.

§ II. Comté de Surrey. — Ce comté, situé sur la rive droite de la Tamise et dont dépendent plusieurs quartiers de Londres, a de superficie 485,000 hectares. Il produit des légumes pour l'approvisionnement de la capitale, du houblon, du froment, de l'orge, etc. L'industrie y est très-active, et consiste principalement en fabriques de vinaigre, imprimeries sur étoffes, papeteries, fabriques de poteries et de chapeaux.

En laissant de côté Londres, que nous décrirons dans le Middlesex, on trouve sur la rive droite de la Tamise et en remontant le fleuve : *Richmond*, bourg de 8,000 habitants, situé dans une position charmante, et remarquable par son beau parc royal, ses jardins, et l'ancien château où l'on a établi un observatoire. Le poëte Thompson

a été enterré dans l'église de la paroisse. — *Kingston,* ville très-ancienne de 10,000 habitants, renferme une belle église, un hôtel de ville et un beau pont de pierre. — *Egham,* village de 5,000 habitants, est remarquable par le lieu appelé *Runnyméde,* où le roi Jean fut obligé d'accorder la grande charte aux barons anglais.

Les villes de l'intérieur sont : *Guildford,* chef-lieu du comté, jolie ville de 4,000 habitants, située sur la Wey, et qui fait un grand commerce de blé et de bois de construction. On y remarque l'église de la Trinité, l'hôpital, le théâtre, la nouvelle prison et un vieux château où séjournèrent les premiers rois saxons. — *Farnham,* ville de 7,000 habitants, sur un affluent de la Wey, est renommée par ses houblons, son marché à blé et ses écoles. Son ancien château renferme une bibliothèque et un musée. — *Godalming,* sur la Wey, a 5,000 habitants et fait commerce de blé. — *Dorking,* bourg renommé par ses volailles, renferme 5,000 habitants. — *Epsom,* ville de 3,600 habitants, est célèbre par ses courses de chevaux et par ses eaux minérales purgatives découvertes en 1618, et d'où l'on extrait le sulfate de magnésie appelé *sel d'Epsom.* — *Croydon,* ville très-ancienne de 17,000 habitants, est importante par ses papeteries, ses blanchisseries, ses impressions sur étoffes et son commerce de blé. On y remarque un beau palais des archevêques de Cantorbery. On trouve encore dans le comté de Surrey, près de la petite ville d'*Esham,* le château de *Claremont,* séjour de la famille d'Orléans, où est mort le roi Louis-Philippe.

§ III. Comté de Middlesex. — Londres. — Ce comté tire son nom (Saxe du milieu), d'une des divisions de l'Angleterre à l'époque de l'heptarchie. Il a de superficie 73,000 hectares. Son sol est naturellement peu fertile et se trouve en grande partie occupé par des jardins maraîchers ou fruitiers, des usines, des parcs, enfin par la plus grande partie de la ville de Londres et de ses annexes. On y trouve, outre cette immense agglomération, quelques localités que nous allons d'abord décrire.

Brentford, située sur la rive gauche de la Tamise, au confluent de la Brent, est regardée comme le chef-lieu du comté, parce que c'est là que se font les élections. Sa population est de 40,000 habitants. On y trouve d'importantes savonneries et il s'y fait un grand commerce d'entrepôt. — *Hampton,* sur la Tamise, bourg de 4,000 habitants, est remarquable par son beau château, *Hampton-court,* bâti par le cardinal Wolsey, reconstruit par Guillaume III, et dont les appartements renferment une riche collection de tableaux. — *Hampstead,* à 4 kilomètres au nord-ouest de Londres, bourg de 10,000 habitants, est situé sur le penchant d'une colline d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur la capitale. — *Islington,* faubourg de Londres, renfermant 35,000 habitants, possède de nombreuses manufactures et approvisionne de lait une partie de la capitale. Là se trouve le grand réservoir dans lequel se jette la *New-River,* cours d'eau artificiel qui fournit à Londres son eau potable. — *Highgate* (4,000 hab.) renferme le grand hospice des Merciers de Londres. — *Enfield* (10,000 hab.) était autrefois un lieu de chasses célèbres, etc. Enfin, nous arrivons à ce monde particulier qui forme la ville de *Londres.*

La fondation de Londres est antérieure à l'ère chrétienne : les Romains l'appelaient *Londinium ;* les Bretons, *Lundayn ;* sous la domination saxonne, elle reçut les noms de *Londeneaster,* de *Lunder Byrig,* et enfin celui de *London.* Sous Alfred le Grand, elle était déjà la métropole de l'Angleterre et jouissait de nombreux priviléges. Plus

tard, de nouvelles franchises lui furent accordées ou vendues par les souverains, et hâtèrent le développement de sa prospérité. Londres a cependant été cruellement ravagée par plusieurs fléaux; dix fois de terribles épidémies ont décimé sa population. Celle de 1666, nommée la grande peste, enleva en cinq mois 70,000 habitants, et à peine avait elle cessé d'exercer ses ravages qu'un incendie, qui dura quatre jours, détruisit 13,200 maisons, un grand nombre d'églises, de nombreux édifices, et pour 300 millions de meubles et de marchandises. La métropole de la monarchie britannique s'est si bien relevée de ses désastres, que ce n'est plus une ville, mais une province couverte de 330,000 maisons, occupant une superficie de plus de 5,000 hectares, avec une population de 2,616,000 habitants, qui s'est augmentée de 1 million d'individus en vingt ans.

Londres est située à 88 kilomètres de la mer, sur la Tamise, qui la divise en deux parties : celle du nord appartient au comté de Middlesex, et en partie aussi par quelques faubourgs à celui d'Essex; la partie méridionale dépend du comté de Surrey, et aussi par les faubourgs de Deptford, Greenwich, etc., au comté de Kent. Sa forme est très-irrégulière et ses limites sont peu distinctes. Sa longueur de l'est à l'ouest est de 12 kilomètres, et sa plus grande largeur de 7; sa circonférence peut être évaluée à 45 kilomètres. Elle a été formée originairement par la partie appelée la *Cité* (City of London), située sur la rive gauche, et qui est encore le centre de la ville, puis par la cité de *Westminster,* aussi sur la rive gauche, et qui prolonge la Cité à l'ouest, puis par les bourgs de *Marylebone,* de *Finsburg,* de *Tower-Hamlets,* qui entourent au nord, à l'est et à l'ouest, la Cité et Westminster, puis par les bourgs de *Southwark* et de *Lambeth,* situés sur la rive droite. Aujourd'hui voici les divers quartiers dont elle se compose, outre Westminster et la Cité, qui occupent le centre, et en allant de l'ouest à l'est. D'abord sur la rive gauche, à l'ouest : *Walsham-green, Chelsea, Brompton, Pimlico, Kensington, Paddington;* au nord, *Portland-town, Kentish-town, Camden-town, Saint-Pancras, Somers-town, Pentonville, Clerkenwell, Beauvoir-town, Kingsland, Stoke-newington, Dalston;* à l'est, *Hoxton, Bethnalgreen, Globetown, Hackney, Homerton, Oldford, Stepney, Wapping* (avec les docks de Londres), *Limehouse, Poplar, Blackwall,* avec l'île des Docks. Sur la rive droite se trouvent *Southwark, Lambeth, Newington, Kennington, Walworth, Bermondsey, Rotherhithe,* avec les docks du Commerce.

La Cité de Londres forme une ville particulière, à peu près au centre de la grande ville; c'est la seule fraction de la métropole qui possède une corporation ou réunion de citoyens. Son conseil municipal, le plus ancien, le plus riche et le plus puissant que l'on connaisse, se compose d'un *lord-maire,* de 28 *aldermen,* de 2 shérifs, de 209 conseillers municipaux, d'un *recorder* et d'autres fonctionnaires d'un ordre inférieur. Les conseillers sont élus tous les ans, les aldermen sont nommés à vie, et le lord-maire est choisi par eux chaque année, le 29 septembre. Son autorité, égale à celle d'un lord-lieutenant de comté, s'étend sur toute la Cité et sur une partie des faubourgs. Il jouit d'ailleurs de grandes prérogatives. La Cité comprend environ 160,000 habitants, et nomme 4 députés au Parlement; les revenus actuels de la corporation sont de près de 4 millions de francs. La cité de Westminster, quoique beaucoup plus considérable, ne possède pas de municipalité et envoie seulement

2 députés au Parlement ; elle est administrée par le *high-steward,* nommé à vie par le doyen de l'abbaye et par un conseil de 16 bourgeois. Les cinq bourgs (Marylebone, Finsburg, Tower-Hamlets, Southwark et Lambeth) dépendent en partie du lord-maire de la Cité et nomment chacun 2 membres de la Chambre des communes.

Les divisions que nous venons d'indiquer sont les divisions officielles et politiques ; mais il y a sous le rapport des conditions sociales des divisions bien plus tranchées : ainsi on partage Londres vulgairement en *Cité,* au centre ; *West-end,* à l'ouest ; *East-end,* à l'est ; *Borough,* au sud. La Cité est le centre de toutes les affaires industrielles, commerciales, contentieuses, etc. Chaque intérêt y a son représentant dans ses ruelles étroites, humides et sombres. Patrons, commis, clients, y arrivent pour la plupart le matin et en repartent le soir. La nuit, et surtout le dimanche, ce quartier devient un désert. Le *West-end,* c'est le quartier du luxe, de la richesse, de la mode ; là se trouvent presque toutes les grandes habitations de la noblesse, les parcs, les palais de la reine, du Parlement, de Saint-James, le quartier neuf de *Tyburnia* habité par les gens de loi, celui de *Regents-park,* habité par la classe moyenne, etc. Dans le *East-end* sont le grand commerce, les grandes expéditions maritimes, les vastes magasins, et ces *docks* qui ont décuplé les ressources du commerce britannique. Quant au *Borough* ou au Southwark, c'est principalement le quartier des fabriques et des manufactures de toute espèce.

Les maisons anglaises, dit un voyageur, n'ont pas de portes cochères, presque toutes sont privées de cour ; un fossé recouvert de barreaux ou garni de grilles les sépare du trottoir. C'est au fond de cette tranchée que sont placées les cuisines, les offices et les dépendances ; les écuries se trouvent dans d'autres bâtiments quelquefois assez éloignés. Les maisons comportent rarement plus de trois étages et deux ou trois fenêtres de façade, car une maison n'est habitée ordinairement que par une famille. Les habitations des familles riches et de l'aristocratie sont d'une architecture grandiose et monumentale, mais le plus souvent d'un goût équivoque : les colonnes, les frontons sont prodigués outre mesure ; on ne voit partout que copies du Parthénon, des temples de Vesta et de Jupiter Stator ; les ordres ionique et dorique sont en grande faveur, mais la colonne Pestummienne jouit d'une vogue prodigieuse. Il est fâcheux que toutes ces magnificences soient pour la plupart en mastic ou en ciment romain, la pierre de taille étant fort rare à Londres ; les maisons moins luxueuses sont généralement bâties en briques. « Mais Londres est la ville des contrastes : à côté, au milieu même d'une opulence qui défie toute comparaison, l'on y découvre la plus affreuse ainsi que la plus abjecte misère, et la même cité qui renferme les maisons modèles, les rues coquettes et les *squares* verdoyants du West-end, contient aussi dans ses profondeurs des masures à demi ruinées, des rues non pavées, sans éclairage et sans égouts, des places qui n'ont d'issue ni pour l'air ni pour les eaux, enfin des cloaques infects que toute autre population n'habiterait pas, et qui, pour l'honneur de l'humanité, ne se rencontrent pas ailleurs[1]. » Mais ces hideux quartiers, habités par une population hâve, affamée, demi-nue ou couverte de guenilles indescriptibles, ont un point de ressemblance avec les plus belles parties de la métropole, édifices, palais somptueux, maisons, masures, tous sont indistinctement revêtus

[1] Léon Faucher, *White-Chapel* (*Revue des Deux-Mondes*).

d'une couleur noire uniforme et tellement prononcée sur les plus anciens édifices, qu'ils semblent avoir été peints avec du cirage. Une des principales causes de ce deuil général provient de la poussière impalpable et subtile que produit la combustion des 3 millions de tonneaux de houille que consomme chaque année la grande ville, et dont la fumée s'aperçoit, dit-on, souvent à 50 kilomètres de distance.

« Ce qui frappe tout d'abord en arrivant à Londres, dit un spirituel observateur[1], c'est cette foule énorme et cette immense cité, dont le Parisien qui n'a pas franchi la Manche ne saurait se faire une idée. A la première vue, on est dans l'admiration pour la toute-puissance de l'homme; puis on reste comme accablé sous le poids de cette grandeur; ces innombrables vaisseaux qui couvrent la surface du fleuve, réduit à l'étroite largeur d'un canal; ces bateaux à vapeur qui volent dans tous les sens; le grandiose de ces arches, de ces ponts; les docks, ces immenses entrepôts, qui occupent plus de 1,000 hectares de superficie; les dômes, les clochers, les édifices auxquels la vapeur donne des formes bizarres; ces cheminées monumentales, qui lancent au ciel leur noire fumée et annoncent l'existence des grandes usines; toute cette confusion de tableaux vous trouble et vous anéantit; la beauté des trottoirs, larges comme des rues, le nombre et l'élégance des squares, les grilles d'un style sévère qui isolent la foule du foyer domestique; l'étendue immense des parcs, les courbes heureuses qui les dessinent, la beauté des arbres, la multitude des équipages attelés de chevaux magnifiques, toutes ces splendides réalisations semblent appartenir au monde de la féerie, excitent l'esprit et l'enivrent. Le soir, surtout, Londres, avec ses magiques clartés qu'alimente le gaz, est resplendissant. Ses rues, vastes comme des places, se prolongent à l'infini; des flots de lumière font étinceler de mille couleurs la multitude de chefs-d'œuvre que l'industrie humaine entasse dans ses boutiques; le premier jour on est émerveillé, mais au bout de huit jours, cette fantasmagorie disparaît. Dans cette désolante et merveilleuse accumulation de puissance, on ne voit plus que de la foule sans mouvement, de l'agitation sans bruit, de l'immensité sans grandeur. Londres est moins une ville qu'une agglomération de maisons et d'édifices; la population qui fourmille dans ces rues sans nombre paraît marquée du sceau d'une étrange tristesse; l'ennui a imprimé son stigmate sur tous les visages, et cet air affaissé que l'on remarque chez la nation britannique explique cette étrange maladie du spleen. »

Londres possède peu de monuments dignes de son étendue et de sa richesse; toutefois nous citerons la cathédrale de *Saint-Paul,* la plus grande et la plus haute église du royaume. On y voit les tombeaux élevés à la mémoire de plusieurs grands capitaines, parmi lesquels le plus remarquable est celui de Nelson; à l'entrée du chœur une large dalle recouvre les restes de Christophe Wren, qui construisit cette cathédrale sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, mais avec de grandes modifications. Le portique est magnifique, et le fronton présente un coup d'œil majestueux. L'élégante construction de la façade, les tours qui sont à chaque coin et le vaste dôme qui s'élève à 113 mètres sont dignes d'admiration. Cet édifice, situé au sommet de *Ludgate-Hill,* sur l'emplacement de l'ancienne cathédrale détruite durant le grand incendie de 1666, a été terminée en 1710. L'*abbaye*

[1] Edmond Texier, *Lettres sur l'Angleterre.*

Rouargue del. Le Petit sc.

LONDRES

St PAUL.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris.

Publié par Furne, à Paris.

Rouargue del. Le Petit sc.

LONDRES

WESTMINSTER.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille. Paris.

Publié par Furne. à Paris.

de Westminster, fondée, dit-on, vers 616, et rebâtie par Henri III et son fils Édouard, passe pour un des plus beaux édifices gothiques de l'Europe. Les souverains d'Angleterre y ont été couronnés depuis Édouard le Confesseur; un grand nombre y sont ensevelis. On y admire le tombeau de Henri VII et d'Élisabeth sa femme. Les autres chapelles contiennent les tombeaux de plusieurs personnages célèbres; on nomme le *Coin des poëtes* la partie de l'église réservée aux monuments que l'Angleterre élève aux grands hommes qui l'honorent : on y remarque la statue de Shakspeare, les tombeaux de Sheridan, de Milton, de Gray, de Thompson, d'Addison, de Garrick et de Dryden. Non loin des restes de ces hommes illustres reposent Chatham, Pitt, Fox et Canning. On remarque encore les beaux tombeaux du duc d'Argyle et de mistress Nightingall, la statue en marbre de James Watt, œuvre de Chantrey, et celle de Kemble, sculptée par Flaxmann. Malgré la beauté de la cathédrale de Saint-Paul, l'église de Saint-Étienne est regardée comme le chef-d'œuvre de Christophe Wren. On peut citer encore la cathédrale catholique de *Saint-Georges*, terminée en 1848, et la chapelle catholique romaine.

Les palais royaux sont au nombre de 4 : le palais de *Saint-James*, dont la construction en briques, l'architecture irrégulière et sans beauté, contraste avec la richesse des appartements et surtout avec le titre de résidence royale, qu'il porte depuis 1695, il est aujourd'hui abandonné par la cour. Le palais de *White-hall*, vaste bâtiment carré, ancienne résidence des rois, n'offre d'autre intérêt que le souvenir de la mort de Charles Ier : c'est devant une des fenêtres de cet édifice que le malheureux prince eut la tête tranchée. Le palais de *Buckingham*, commencé sous le règne de George IV et habité actuellement par les souverains, renferme une belle collection de tableaux et quelques riches salons. Le palais *Kensington* est remarquable par sa belle architecture, sa toiture et ses colonnes en fonte.

A côté de ces résidences royales on peut citer quelques palais de l'aristocratie, entre autres *Lambeth palace*, résidence des archevêques de Cantorbery; *London house*, résidence de l'évêque de Londres; *Stafford house*, qui appartient aux ducs de Sutherland et où l'on admire une belle galerie de tableaux; *Grosvenor house*, au marquis de Westminster, le plus riche propriétaire de l'Angleterre; *Bridgewater house* et plusieurs autres remarquables par leurs belles collections de tableaux ou de sculptures.

Parmi les édifices publics nous citerons surtout deux monuments nationaux : le palais du *Parlement* ou le nouveau palais de Westminster, construit sur l'emplacement de l'ancien, qui a été incendié en 1834. C'est le plus grand monument de style gothique qui existe actuellement en Europe. Il est situé sur le bord de la Tamise et renferme la Chambre des lords et la Chambre des communes avec leurs annexes; l'ancienne salle du palais des rois d'Angleterre à Westminster, ou *Westminster hall;* lui sert de salle des pas perdus; c'est là que se tenaient autrefois les Parlements. Charles Ier y fut jugé.

La Tour de Londres (*Tower*), qui fut pendant cinq siècles la demeure des rois, se composait jadis de plusieurs bâtiments situés sur la Tamise : l'église de Saint-Pierre, qui renfermait les corps sans tête de personnages célèbres qui furent exécutés dans la Tour ou sur la colline voisine; la tour du Lion, où se trouvait la ménagerie royale;

la tour Blanche, contenant l'arsenal de la marine et celui des volontaires, une collection d'armes antiques et d'armes modernes; le grand *Store house,* beau bâtiment renfermant le petit arsenal et l'arsenal espagnol, des trophées et divers objets curieux; enfin la salle des joyaux, où l'on conserve les diamants de la couronne. En 1841, un violent incendie a détruit une partie de ces constructions et 280,000 armes de toute espèce. A la place on a élevé les casernes ou *barraks de Waterloo.* Les autres édifices publics sont moins importants ou ils ont un caractère moins monumental : l'hôtel de la compagnie des Indes orientales renferme un superbe musée asiatique et une riche bibliothèque; la bourse, qui avait été incendiée en 1838, a été reconstruite sur le même emplacement; la douane est un vaste édifice d'une noble simplicité; la banque est remarquable par son immense étendue; *Mansion house,* ou l'hôtel du lord-maire, est orné d'un portique majestueux; *Somerset house,* construit par Pierre Puget, est un édifice où se trouvent réunis les bureaux de l'amirauté, du timbre, de l'accise, du revenu intérieur, des lois des pauvres, etc. Nous citerons encore la *trésorerie,* vaste bâtiment qui contient le bureau du commerce, de l'intérieur et du conseil privé; les *horse guards* où habite le secrétaire de la guerre, la *monnaie,* la *poste, Temple Bar,* porte de pierres qui sépare la cité de Londres du West-End, et enfin le *monument,* colonne cannelée haute de 66 mètres, érigée en commémoration du grand incendie de 1666.

Londres n'a point ces boulevards que l'on admire à Paris, mais elle renferme un grand nombre de places ou *squares,* ainsi appelées parce qu'elles sont de forme carrée, et dont le milieu est occupé par un jardin entouré d'une grille. Celui de *Grosvenor,* sans contredit le plus beau, comprend une superficie de deux hectares; le centre est occupé par la statue équestre de George II, et les habitations qui l'entourent sont les plus magnifiques de la capitale. Au milieu de celui de *Portman,* on voit la statue équestre de George III, sous le costume de Marc-Aurèle; celle de William, duc de Cumberland, décore le square de *Cavendish;* celui de *Leicester* renferme la statue équestre de George II; mais le plus vaste de tous est celui de *Lincoln's-Inn.* Les plus belles rues sont : *Oxford street, Piccadilly, Pall-Mall, Portland-Place, Haymarket, Regent street,* etc. Les plus étendues en longueur sont *Strand,* longue de 1,369 mètres; *City-Road,* de 1,690; *Piccadilly,* de 1,694; *Regent street,* de 1,732; *Oxford street,* de 2,304; *Commercial-Road,* de 5,280 mètres, etc. Toutes les rues sont pavées ou macadamisées.

Les promenades les plus belles et les plus fréquentées de cette capitale sont : *Saint-James-Park,* entouré de magnifiques constructions; il a 83 acres de superficie, et possède une collection ornithologique. *Green-Park* n'est séparé du précédent que par une grille; on y remarque un arc de triomphe d'un très-mauvais goût. *Hyde-Park,* situé à l'extrémité occidentale de Londres, a près de 390 acres de superficie. On remarque à l'entrée principale une affreuse statue d'Achille, coulée avec des canons pris à Waterloo, « dédiée par les femmes de l'Angleterre à Arthur, duc de Wellington, et à ses braves compagnons d'armes. » La belle avenue qui unit ces trois parcs porte le nom de *Constitution-Hill.* A l'extrémité et vers le nord-est de Londres se trouve l'immense enclos de *Regent's-Park,* dont la superficie est de 403 acres; outre les beaux jardins zoologiques, il renferme un hôpital, une caserne de cavalerie, et un

vaste édifice, auquel ses dimensions ont fait donner le nom de *Colosseum*, et où se trouve le Diorama.

La Tamise n'est pas bordée de quais, comme la Seine à Paris; ses eaux, qui montent et descendent avec la marée, viennent battre les murs des maisons qui s'élèvent sur ses rives. Sept grands ponts la traversent. Le plus remarquable est celui de *Waterloo*, bâti en granit. On admire dans celui de *Southwark*, construit en fer, l'arche du milieu, qui a 80 mètres d'ouverture. Le pont suspendu de *Hungerford* ou de *Charing-Cross* a dans sa travée du milieu 220 mètres, etc. On remarque en outre le *Tunnel*, passage de 400 mètres de long, percé sous la Tamise, et qui a coûté près de 16 millions. Il relie Wapping (rive gauche) avec Rotherhithe (rive droite). C'est un tour de force dû au génie de l'ingénieur français Brunel, mais dont les résultats utiles n'ont pas répondu à l'espoir qu'on en avait conçu.

On compte à Londres 15 théâtres, dont les principaux sont : *Drury-Lane, Covent-Garden* (théâtre italien), *King's-Theatre, Saint-James* (théâtre français), *Haymarket, Adelphi, Victoria*, etc.

Les établissements de bienfaisance y sont très-nombreux, et presque tous sont dus à la charité privée : on y compte 160 hôpitaux ou hospices, 60 dispensaires, où l'on donne gratuitement aux pauvres les consultations et les médicaments, des asiles pour l'enfance et la vieillesse, 300 écoles élémentaires gratuites, dans lesquelles 16,000 enfants sont instruits et habillés, etc.

Les institutions scientifiques sont très-nombreuses, mais presque toutes ont un caractère privé. Outre le collége de l'Université et le King's-Collége que nous avons déjà cités, on compte 16 écoles de médecine, autant d'écoles de droit, 5 de théologie, les colléges ou écoles latines de Saint-Paul, de Westminster, de Charterhouse, et une multitude d'écoles pratiques de tout genre. Les sociétés littéraires et scientifiques sont aussi très-nombreuses : il faut placer au premier rang la société royale de Londres, dont les membres comptent parmi les premiers savants de l'Europe; l'académie royale des arts, les colléges ou académies de médecine et de chirurgie, la société *linnéenne*, la société asiatique, qui publie d'excellents mémoires; la société pour l'encouragement des arts, des fabriques, du commerce; la société des antiquaires; la société biblique, qui a répandu dans le monde une quantité innombrable de Bibles en 140 langues; la société des pharmaciens, qui possède un beau jardin botanique; la société de statistique, etc. Les bibliothèques publiques sont au nombre de 18. Quant aux collections d'objets d'art, elles sont peu nombreuses; mais il en est une qui se distingue par ses immenses richesses, c'est le *British-Museum*, qui renferme une magnifique suite d'antiquités égyptiennes, grecques et romaines, parmi lesquelles les marbres du Parthénon, enlevés par lord Elgin, une galerie de tableaux, de riches collections d'histoire naturelle, de minéralogie et de géologie, une collection de médailles, qui rivalise avec les plus riches du continent; une collection ethnographique comprenant une immense quantité d'armes et d'ustensiles des différents peuples du monde; enfin une précieuse bibliothèque contenant 350,000 volumes imprimés, 22,000 manuscrits, 20,000 chartes, etc. Après le British-Museum, il faut nommer la *galerie nationale* et la *galerie de Dulwich*.

A ces établissements d'instruction, nous devons ajouter les clubs, qui jouent

un si grand rôle dans les grandes villes, et qui ont tué la vie de famille. Ils sont d'une magnificence éblouissante. Le plus remarquable est le *Reform-Club-House*, vaste palais renfermant de nombreux objets d'art; l'*Athenæum*, l'*Army and naval club*, le *club d'Oxford*, etc.

En regard de toutes ces splendeurs, il faut mettre 14 grandes prisons, dont les principales sont : *Newgate*, la plus ancienne, et en face de laquelle se font les exécutions criminelles; *Millbank*, la plus vaste; la *Prison modèle*, qui renferme 1,000 cellules, etc. Toutes ces prisons sont continuellement remplies et insuffisantes. La police métropolitaine comprend environ 5,550 constables, dont 3,700 sont de service toute la nuit et 1,800 tout le jour. Nous n'entreprendrons pas de décrire l'organisation de cette police, mais nous constaterons son impuissance à faire régner la sécurité dans l'immense ville qui lui est confiée; on cite des ruelles infâmes, des bouges ignobles dans lesquels la police n'ose s'aventurer, et un groupe de masures, nommé par ses habitués la *Petite Irlande*, offre encore un lieu d'asile aussi sûr que l'était l'enceinte du Temple sous Jacques Ier. Mais aussi que de misères, que de dépravations dans cette moderne Babylone! Outre ses 250 à 300,000 indigents, elle renferme 80,000 prostituées, 100,000 filous, escrocs ou voleurs, cantonnés principalement dans la paroisse de *Saint-Giles*, à proximité des plus riches quartiers, qui offrent une moisson abondante à toute espèce de déprédations. « La métropole de la Grande-Bretagne, dit Léon Faucher, est une belle médaille et bien frappée, sur laquelle on reconnaît sans peine la puissante aristocratie qui domine les mers; mais au revers de cette richesse et de cette puissance, on lit *White-Chapel* et *Saint-Giles*, c'est-à-dire la misère, le vagabondage, la prostitution et le vol. Si l'Angleterre a jamais humilié quelque grande nation, ce peuple n'a qu'à regarder Londres, et il se trouvera trop vengé. Le meurtre, l'assassinat, le viol, la sodomie, le vol, le faux monnayage, la prostitution, les violences contre la force publique, les rixes suivies de coups, l'intempérance, tous les excès, en un mot, qui supposent des passions sans frein, s'y donnent pleine carrière : les arrestations de toute espèce s'y élèvent annuellement à plus de 80,000, les délits contre les personnes à 10,000, les délits contre les propriétés à 20,000. »

Terminons enfin cette longue description de Londres par quelques mots sur son industrie et son commerce, lesquels sont extrêmement variés. On trouve des fabriques de soieries qui occupent plus de 15,000 métiers, des ateliers de construction de navires et de machines, des savonneries, des fabriques de coutellerie, horlogerie, orfévrerie, carrosserie, instruments de chirurgie, armes de luxe, produits chimiques, tapis, vêtements; des fonderies de fer et de cuivre, des distilleries, des sucreries, des tanneries, etc. Les brasseries sont si actives que la maison Barclay seule emploie plus de 350,000 hectolitres d'orge par année. Quant au commerce, il comprend tous les objets manufacturés ou les matières premières de toutes les parties du globe, Londres étant la première ville de commerce du monde. C'est le siége de la banque d'Angleterre et de toutes les grandes compagnies commerciales. En 1856, le mouvement général des navires entrés ou sortis (non compris le cabotage) a été de 19,117 bâtiments jaugeant 4,795,000 tonneaux. Sur ces chiffres, 2,136 navires et 340,000 tonneaux ont été affectés au commerce avec la

France, la plupart sous pavillon anglais. L'exportation seule atteint le chiffre de 1,168,000,000 tonneaux, dont plus de la moitié à destination de la France. Enfin le nombre des navires appartenant au port de Londres est de 2,024. Londres communique par bateaux à vapeur réguliers avec tous les principaux ports du monde. Huit grandes lignes de chemins de fer partent de cette ville dans toutes les directions, et complètent, avec les canaux et les routes, un magnifique système de communications qui relient la capitale à toutes les villes du royaume. Ces railways sont : *Great Western, North Western, Great Northern, Eastern Counties Railway, Blackwall Railway, South Eastern, Brighton Railway* et *South Western.*

Londres a vu naître les poëtes Chaucer, Cowley, Glower, Churchill, Spenser, Pope et Shaftesbury ; les hommes d'État Chesterfield, Whitelocke, Thomas Morus, François Bacon, William Temple et Windkam ; l'astronome Halley, les évêques Wren et Pearce, le théologien Calamy, les deux médecins Browne, les antiquaires Camden et Wood, le peintre Wright, le républicain Hampden, qui refusa le premier de payer un impôt arbitraire, et plusieurs autres personnages plus ou moins célèbres.

§ IV. Comté de Berks. — Ce comté, situé à l'ouest du Middlesex, est entouré des comtés de Surrey, de Hamps, de Wilts, d'Oxford ; il est bordé au nord et à l'est par la Tamise. Sa superficie est de 190,000 hectares. Son sol est fertile et boisé ; il produit des céréales, et nourrit des bestiaux et des porcs. Voici ses villes principales.

Windsor, ville de 8,000 habitants, située sur la Tamise, est principalement célèbre par son château, œuvre de Guillaume le Conquérant, et dans lequel Édouard III reçut le jour et fonda l'ordre de la Jarretière. Ce fut le séjour favori de la reine Élisabeth, et la dernière prison de l'infortuné Charles Ier. Sa chapelle est la plus grande des trois chapelles royales d'Angleterre, celle dont l'architecture est la plus pure et la plus riche d'ornements ; elle date de la fin du quinzième et du commencement du seizième siècle, et renferme la sépulture des chevaliers de l'ordre de la Jarretière, ainsi que celle de plusieurs souverains. La Tour ronde, située au centre du château, en est la partie la plus remarquable. On y visite le nouveau jardin décoré de belles statues, la terrasse, longue de 600 mètres, le parc, qui a 100 kilomètres de circonférence. L'église paroissiale, rebâtie dans le style gothique, l'hôtel de ville orné de plusieurs statues et de portraits de rois, une jolie salle de spectacle, sont les principaux édifices de la ville. — *Maidenhead* (3,500 hab.) est une ville de marché, qui a une élégante chapelle et un beau viaduc sur la Tamise. — *Reading,* chef-lieu de comté, est une ville fort ancienne, bâtie en briques et bien pavée ; située près du confluent du Kenet et de la Tamise, elle fait un grand commerce avec Londres. Son industrie consiste en gazes, rubans, toiles à voiles et épingles. Sa population est de 20,000 habitants. — *Newbury*, ville fort ancienne, située sur le Kennet, et jadis plus importante, a encore 6,500 habitants, qui font un grand commerce de blé et de tourbe. En 1644, il s'y livra une bataille entre les royalistes et les parlementaires. — *Farrington* (4,000 hab.) est renommée pour son commerce de lard et de porcs. Son église est un vaste édifice ogival. — *Abingdon,* sur l'Isis, fabrique de la grosse toile, des sacs et des voiles. C'est un des grands marchés du royaume pour les céréales. Elle renferme 6,000 habitants. — *Amersham* (3,000 hab.), *Wendover* (2,500 hab.), sont des centres importants pour la fabrication de la dentelle. Il en est de même de *High-Wicombe* (7,000 hab.),

la plus jolie ville du comté, qui possède un hôtel de ville élégant, avec de nombreux moulins à blé et à papier.

§ V. Comté d'Oxford. — Ce comté a de superficie 190,000 hectares. Son sol, très-fertile, est cultivé en céréales et en pâturages. On y exploite de la pierre à chaux, de la pierre à bâtir, des ardoises, etc. Il est arrosé par de nombreux cours d'eau, dont les principaux sont la Tame, l'Isis, le Windrush, etc. Un grand canal qui s'étend depuis la capitale jusqu'à son extrémité septentrionale, et des routes toujours bien entretenues, contribuent à la prospérité du commerce. Ses manufactures de couvertures, de panne, de gants et d'acier poli occupent un grand nombre de bras. Partout les classes les plus pauvres s'occupent à filer ou à faire de la dentelle. Les bestiaux forment la principale richesse de l'agriculture; mais, malgré la fameuse forêt de *Wichwood,* la pénurie du combustible se fait partout ressentir. Ce pays, habité dans l'antiquité par les *Dobuni,* est encore traversé par deux grandes voies romaines.

Oxford, capitale du comté, s'élève au milieu d'une prairie, au confluent de l'Isis et de la Cherwell. C'est une antique cité, remarquable par le style gothique de ses édifices, ainsi que par le caractère et la richesse de ses institutions. Sa célèbre université, dont l'origine se perd dans les traditions incertaines du moyen âge, renferme 24 colléges, régis chacun par les statuts de sa fondation, avec des droits judiciaires et administratifs particuliers, et comprenant environ 5 à 6,000 étudiants. Nous avons dit que cette université formait une corporation très-puissante dans l'État, jouissant de grands priviléges et de grands biens, composée d'environ 3,000 membres, et envoyant deux députés au Parlement : c'est un des grands soutiens de l'aristocratie, de l'Église anglicane et de l'organisation sociale. Ses principales dignités sont ordinairement remplies par les plus hauts personnages. Outre les *halls* ou édifices où logent les étudiants, les dépendances de l'université renferment des établissements importants : la bibliothèque *Bodléienne,* qui possède 200,000 volumes, 25,000 manuscrits, et qui est principalement riche en ouvrages orientaux, en livres d'histoire et de théologie; la bibliothèque de Radcliffe, riche en livres de médecine; l'imprimerie de Clarendon, le musée d'Ashmole, une galerie de peinture, un magnifique théâtre, qui ne sert que dans les grandes cérémonies universitaires, un jardin botanique, un observatoire, etc. La ville, bien qu'elle renferme 30,000 habitants, est peu remarquable par ses monuments : on y trouve néanmoins plusieurs églises, 2 ponts, un hôtel de ville, un bel hôpital, une salle de lecture remarquable par son étendue, etc. Cette ville était autrefois entourée de murailles et défendue par un château, dont les restes ont été convertis en prison. Elle soutint chaudement la cause de Charles Ier. Son industrie et son commerce sont presque nuls.

Witney, avec 6,000 habitants, est une ville bien bâtie, sur le Windrush; elle fabrique de grosses étoffes de laine et renferme quelques édifices. — *Chipping-Norton* (3,500 hab.), ancienne ville bien bâtie, a une jolie église et des manufactures de gros draps. — *Woodstock,* ville de 8,000 habitants, située près de l'Isis, a un beau parc et un élégant hôtel de ville; elle fabrique des gants et des peaux ouvrées, ainsi que de l'acier poli. C'est la patrie du prince Noir et de Chaucer. Tout près de là est la magnifique résidence de *Blenheim,* construite aux frais de la nation pour le duc de Marlborough après sa victoire de Blenheim ou de Hochstett sur les Français et les

Bavarois. — *Banbury* (7,000 hab.), située sur la Charwell, est célèbre par sa bière, ses fromages et ses gâteaux.

§ VI. Comté de Buckingham. — Ce comté, qui est entouré par les comtés d'Oxford, de Berks, de Middlesex et d'Hertford, a de superficie 187,000 hectares, et se trouve compris dans les hauts bassins de la Tamise et de l'Ouse, qui y ont leur origine. Le sol est très-accidenté et très-fertile. Les collines crayeuses nommées *Chiltern-Hills* occupent la partie méridionale du pays. Au delà de ces collines, la riche vallée d'Aylesbury passe pour l'une des plus fertiles du royaume. L'agriculture fait la principale occupation des habitants; la fabrication de la dentelle, dans laquelle ils ont acquis une grande réputation, l'art de tresser la paille pour les chapeaux, occupent presque toutes les femmes du peuple; une autre branche d'industrie non moins productive est la fabrication du papier; mais le pays est surtout florissant par la beauté des sites, qui en font le séjour favori de la noblesse et du haut commerce : il est peu de comtés qui renferment plus de maisons de plaisance.

Dans le bassin de l'Ouse, nous n'avons à nommer que Buckingham, Stoney et Newport. *Buckingham,* chef-lieu du comté, est une ville fort ancienne, qui du temps des Saxons était bien fortifiée, et qui ne renferme que 5,000 habitants. Elle est située sur l'Ouse, qu'on y passe sur trois ponts. Son vieux château, bâti sur une colline, a été remplacé par une assez belle église. La ville ne consiste guère qu'en une longue rue mal alignée, composée de maisons bâties sans régularité, sans élégance. Elle a néanmoins quelques jolis édifices. Sa principale industrie est la fabrication de la dentelle. — *Stoney-Statford,* sur l'Ouse, a 2,000 habitants et un beau marché. Il s'y fabrique beaucoup de dentelles. — *Newport-Pagnell,* sur l'Ouse, a 4,000 habitants. deux ponts et de nombreuses fabriques de dentelles.

Dans le bassin de la Tamise, on trouve Aylesbury, Chipping-Wycombe, Great-Marlow, Eton.

Aylesbury (5,000 hab.), située sur la Tamise et dans une belle vallée, était très-forte du temps des Saxons. C'est là que Guillaume le Bâtard fit le partage des terres des vaincus entre ses compagnons. Son principal édifice est l'hôtel de ville. On élève une immense quantité de canards dans les environs. A 4 kilomètres de là se trouve la résidence d'*Hartwell,* qui fut habitée par Louis XVIII. — *Chipping-Wycombe* (7,000 hab.) fabrique des papiers et des tulles. — *Great-Marlow,* sur la Tamise, a 7,000 habitants, avec des fabriques de soieries, de papiers et de quincaillerie. — *Eton*, sur la Tamise, ville de 3,500 habitants, est célèbre par son collége, qui passe pour le plus fréquenté de l'Angleterre. Il a été fondé par Henri VI en 1440. On n'y étudie que les langues anciennes et les mathématiques élémentaires. Un beau pont unit Eton à Windsor.

§ VII. Comté d'Hertford. — Ce comté, situé à l'est du précédent, dans les bassins de la Coln et de la Lea, affluents de gauche de la Tamise, a 180,000 hectares de superficie. Il est très-fertile, surtout en céréales. On y fabrique des soieries, des papiers et des cotons. — *Hertford,* chef-lieu du comté, peuplé de 6,000 habitants, est une petite ville près de laquelle les rivières de Lea, Maran, Rib et Quin se réunissent pour former, dans un lit artificiel de 60 kilomètres de longueur, la *nouvelle rivière* qui va se jeter à Londres dans la Tamise. Cette ville fut la résidence des rois saxons.

Alfred le Grand y fit bâtir un château pour arrêter les Danois; elle renferme une belle école gratuite pour 500 enfants, une maison de correction et plusieurs édifices. Dans le voisinage se trouve un collége pour les jeunes gens qui se destinent aux emplois civils de la Compagnie des Indes. — *Bishop's-Storford* (4,000 hab.), située sur le Stort, fait un grand commerce au moyen de son canal. — *Cheshunt* est un bourg de 5,000 habitants, où le cardinal Wolsey résida, et où vécut et mourut Richard Cromwell. — *Ware* (5,000 hab.), sur la Lea, fait un grand commerce de drèche et de blé. Son église Sainte-Marie renferme plusieurs monuments curieux. — *Saint-Albans*, l'ancienne *Verulanium*, près de laquelle César défit les Bretons, est située sur un affluent de droite de la Coln, et renferme 7,000 habitants : c'était autrefois le siége d'une riche abbaye, dont il ne reste plus qu'une belle église. Dans celle de Saint-Michel est le tombeau de Bacon. On trouve encore à Saint-Albans un nouvel hôtel de ville, plusieurs établissements pour l'instruction, des institutions charitables, un moulin à soie et une filature de coton. — *Barnet* (2,500 hab.), jolie ville située sur une éminence, est célèbre par la grande bataille que s'y livrèrent en 1471 les partisans d'York et de Lancastre. Il s'y tient chaque année une grande foire de bestiaux. — *Watford* (3,000 hab.) est presque entourée par la Coln, qui y fait tourner plusieurs moulins à filer la soie et à papier. L'église renferme deux beaux monuments. — *Berkhampstead*, située sur un bras de la Gade, sur le canal *Junction* et sur le railway de Birmingham, a 3,000 habitants, plusieurs écoles et les ruines d'un château, jadis résidence des rois de Mercie. — *Hitchin* (6,000 hab.), ancienne ville saxonne, a plusieurs églises remarquables, des établissements de bienfaisance, et fait un important commerce de drèche. A 3 kilomètres se trouve *Wymondley-Academy*, destinée à l'éducation des ministres dissidents.

§ VIII. Comté d'Essex. — Ce comté est baigné à l'est par la mer, borné au sud par la Tamise et au nord par la Stour. Il a de superficie 390,000 hectares, et se trouve arrosé, outre la Tamise et ses derniers affluents, par le Blackwater, le Chelmer, la Colne, la Stour et autres rivières tombant dans la mer du Nord. Le sol offre une grande variété de terrains et d'aspects : le blé d'Essex passe pour le meilleur de l'Angleterre; l'ancienne forêt d'*Epping*, aujourd'hui déboisée et couverte d'excellents pâturages, est renommée par le beurre que l'on y fabrique; les terres qui bordent le littoral sont couvertes de belles prairies, mais tellement humides que les habitants y sont souvent atteints de la fièvre; enfin le nord, beaucoup plus salubre, livre à la consommation d'excellent safran, de la coriandre, des chardons pour les draps, du houblon, ainsi qu'un grand nombre de plantes potagères. On y élève plus de 500,000 moutons. Ce comté est fréquenté par les riches négociants de Londres, qui y possèdent de belles maisons.

On ne trouve sur la Tamise que *Tilbury*, vaste forteresse située en face de Gravesend et qui défend l'entrée de la Tamise. Sur le dernier ruisseau tombant dans le fleuve est *Romford* (5,400 hab.), ville très-commerçante, et importante par ses marchés. Son église d'Édouard le Confesseur renferme plusieurs tombeaux. — *Brentwood* (2,500 hab.) est située sur le Crouch et a des manufactures de peluche de soie. — *Chelmsford*, capitale du comté, avec 6,800 habitants, est située au confluent du Chelmer et de la Can, et composée de quatre rues. On y remarque l'élégant hôtel

du comté, une prison vaste et bien bâtie, la belle église de Sainte-Marie. — *Maldon* ou *Malden* (4,000 hab.), sur le Blackwater, près de son embouchure, est une ville ancienne qui importe des charbons, des fers, des sapins, etc. — *Witham*, sur le Blackwater, n'a que 2,800 habitants, mais elle est remarquable par sa haute antiquité et les monuments curieux que renferme l'église Saint-Nicolas. — *Colchester* (17,000 hab.), située sur la Coln, était une ville importante dans les premiers temps de l'histoire d'Angleterre ; on admire encore les ruines de son château fort, plusieurs débris d'antiquités et l'église de Saint-Botolph, l'un des plus beaux restes de l'architecture normande. Cette ville fabrique des tissus de laine et de soie, distille de l'eau-de-vie de grain, et a des marchés très-importants pour les blés et les bestiaux. Son commerce est très-actif, mais son petit port ne reçoit que des bâtiments de 150 tonneaux. — *Halstead*, sur la Coln, a 5,000 habitants, et fabrique des étoffes de soie. — *Harwich* (5,000 hab.), située sur une langue de terre près de l'embouchure commune de la Stour et de l'Orwell, a un port sûr et profond, mais d'une entrée difficile, défendu par le fort *Languard;* elle fait un grand commerce avec la Hollande, et ses bains de mer sont très-fréquentés. — *Saffron-Walden*, qui tire son nom de la quantité de safran que l'on cultivait autrefois dans ses environs, offre sur le sommet de la colline qu'elle occupe une belle église gothique bâtie au seizième siècle.

CHAPITRE CINQUIÈME.

COMTÉS COMPRIS DANS LES BASSINS DU WASH.

Ces comtés sont, avec ceux de la presqu'île de Suffolk et Norfolk, ceux de Cambridge, de Huntingdon, de Bedford, de Northampton, de Rutland, de Lincoln.

§ Ier. Comté de Suffolk. — Ce comté, situé sur la mer Germanique, est séparé du comté d'Essex par la Stour, et du Norfolk par le Waveney. Il a 368,000 hectares de superficie ; ses côtes sont composées de falaises argileuses, qui, dégradées continuellement par les sources et les eaux pluviales, s'écroulent en entraînant quelquefois à la mer des villages et des villes entières. Les moutons y sont très-nombreux ; le cheval de trait y est d'une race excellente ; les vaches, presque toutes de l'espèce sans cornes, y sont renommées pour la quantité de lait qu'elles fournissent. Ce pays était jadis renommé par son industrie autant que par son agriculture, mais le commerce y décline, tandis que l'art de cultiver la terre fait de nouveaux pas vers la perfection. On y cultive principalement les céréales et les prairies artificielles ; on y exploite des marais salants et l'on y fabrique des lainages.

Les rivières sont aussi nombreuses que dans le comté précédent et coulent dans la même direction. On trouve sur la Stour, à l'endroit où elle devient navigable, *Sudbury* (6,000 hab.), remarquable par ses églises et ses fabriques. — *Ipswich*, chef-lieu du comté, située près de l'Orwell, est une ville de 25,000 habitants, fort ancienne et qui paraît avoir été plus considérable qu'aujourd'hui. On y voit plusieurs vieilles constructions ornées de statues et de sculptures ; des images de saints ornent encore le coin de la plupart de ses rues. Comme elle n'est située qu'à 18 kilomètres de la

mer, son port reçoit des navires d'un fort tonnage, et l'on en construit même de la contenance de 500 tonneaux. On en exporte des bois de construction, du blé, de la drèche, et il reçoit des quantités considérables de vins, de spiritueux et d'approvisionnements maritimes. C'est la patrie du cardinal Wolsey. — *Woodbrige* (5,000 hab.), située sur le Deben, à 10 milles de la mer, fait un commerce actif de céréales et récolte du sel dans ses environs. — *Aldborough* ou *Aldeburgh*, sur la côte, est menacée par la mer d'une complète destruction. Un jour cette ville éprouvera le même sort que *Dunwich*, qui renfermait, dit-on, jadis 52 églises et une nombreuse population, et que l'Océan, par son action destructive, a réduit à 500 habitants. — *Southwold* (3,000 hab.), à l'embouchure de la Blythe, est célèbre par le combat naval de 1672, entre les Anglais et les Hollandais. On y exploite des marais salants et on y pêche le hareng. — *Bungay* (4,200 hab.), sur le Waveney, qui y est navigable, possède un joli marché et fait un grand commerce en grains, chaux, charbons, etc. — *Beccles*, sur la même rivière, est aussi peuplée, a un joli hôtel de ville et une belle église gothique. — *Lowestoft* (4,000 hab.), placée sur une falaise à l'embouchure du Waveney, occupe le point le plus oriental de l'Angleterre; ses bains de mer sont très-fréquentés; la pêche du maquereau et surtout du hareng donne à son petit port une grande activité.

Les villes de l'intérieur sont situées dans le bassin de l'Ouse. La plus importante est *Bury Saint-Edmund's* (12,600 hab.), sur la rive gauche du Lark, renommée pour sa salubrité. On y admire les magnifiques ruines du monastère de Saint-Edmond, le tombeau de ce roi, l'église Sainte-Marie, où la femme de Louis XII est enterrée, la belle église gothique de Saint-Jacques, le théâtre, les salles d'assemblées et plusieurs autres constructions curieuses. Dans les environs est le beau château d'*Ichworth*. — *New-Market*, qui appartient à la fois au comté de Suffolk et à celui de Cambridge, est célèbre par ses courses de chevaux. On y remarque une jolie maison de plaisance bâtie par Charles II.

§ II. Comté de Norfolk. — Sur la rive droite de l'Ouse et la gauche du Waveney, s'étend, baignée au nord et à l'est par l'Océan, une sorte de presqu'île qui forme en partie le comté de *Norfolk*, territoire célèbre depuis longtemps par les progrès de son agriculture, par la perfection de ses instruments aratoires, par ses moutons vigoureux, petits de taille, renommés pour leur chair, et dont la laine alimente les manufactures de draps du Yorkshire. L'orge que l'on y récolte forme son principal objet d'exportation. Sa superficie est de 523,000 hectares. L'uniformité du sol, qui ne présente que des mouvements de terrain doux et onduleux, donne si peu de pente au cours de plusieurs petites rivières, qu'elles forment souvent des lacs peu profonds, nommés dans le pays *Broads*, qui abondent en poissons et en oiseaux aquatiques. Plusieurs districts qui bordent l'Ouse sont découverts et nus, et consistent en vastes bruyères reposant sur un sol sablonneux. Les côtes sont formées tantôt de falaises argileuses dégradées sans cesse par les envahissements de l'Océan, tantôt de plages basses couvertes de cailloux roulés qui forment des bancs naturels où le sable s'accumule, retenu par les racines des herbes marines. Derrière ces petites dunes se trouvent des marais salés d'une grande étendue, et souvent inondés à la marée haute. Au large s'étendent des bancs de sable très-dangereux pour la navigation : le plus

considérable est celui qui s'avance parallèlement à la côte d'Yarmouth, et qui forme la rade de ce port, autrefois un des plus importants de l'Angleterre.

Yarmouth est située à l'embouchure de l'Yare et renferme 18,000 habitants. Elle a la forme d'un parallélogramme, dont les rues, courant du nord au sud, sont liées entre elles par 156 ruelles. On y remarque le quai, un des plus beaux de l'Europe, la chapelle Saint-George, la jetée, qui forme une belle promenade très-fréquentée, un hôpital des marins, un arsenal important, de vastes casernes. Une colonne cannelée de près de 50 mètres de hauteur a été élevée près de la ville à la mémoire de Nelson. Le port d'Yarmouth offre un abri sûr aux navires, et fait un commerce important avec les parties septentrionales de l'Europe; il est célèbre par la pêche du hareng pour laquelle il est sans rivaux.

Sur le Wensum, affluent de l'Yare, on trouve *Norwich,* le chef-lieu du comté. C'est une ville de 65,000 habitants, renommée par ses manufactures de châles, de crêpes, de stuffs et d'autres étoffes mélangées de laine et de soie. La fabrication de ces tissus date du quatorzième siècle, et y fut introduite par des ouvriers flamands. La préparation et la filature de laine occupent non-seulement la plupart des pauvres de cette cité, mais ceux de tous les bourgs et de tous les villages de la contrée. Avec quelques belles maisons et des rues étroites, elle renferme de vieilles constructions, principalement parmi ses églises, qui sont au nombre de 36. Son château fort, reconstruit au quatorzième siècle, est placé au centre de la ville et sert de prison. Cette ville, au quatorzième siècle, était si considérable que 58,000 personnes y moururent de la peste. Elle a plus de 8 kilomètres de circuit et possède de nombreuses écoles, une bibliothèque publique, un grand hôpital, une vaste cathédrale construite dans le goût normand, l'église de Saint-Pierre de Macroft, remarquable par sa grandeur et sa beauté. — *Fakenham,* sur le Wensum, n'a que 2,500 habitants, mais elle est importante par ses marchés de céréales. — A *Cromer,* bourg habité par environ 1,100 pêcheurs, on remarque près de la côte les effets de ces empiétements de la mer que nous avons signalés plus haut : une partie de ce bourg a déjà été envahie par les eaux. A l'ouest de celui-ci, sur le bord du Wash, le port de *Castle-Rising,* autrefois l'un des plus commerçants du comté, est aujourd'hui comblé. On voit dans cet endroit des vestiges de monuments romains et saxons. — *Lynn-Regis,* à l'embouchure de l'Ouse, possède un port important. Cette ville de 15,000 âmes, patrie du navigateur Vancouver, est ceinte d'un mur bastionné en mauvais état, précédé d'un fossé profond. Elle est divisée en plusieurs quartiers par quatre ruisseaux. Ses rues sont bien pavées et la plupart des maisons bien construites. Ses plus beaux édifices sont ses églises, la douane, l'hôtel de ville, et le magasin royal, au milieu duquel est une statue du roi Jean. Son port peut recevoir environ 300 navires; il exporte des blés et de la drèche, et reçoit des charbons, des bois de charpente et du vin.

Dans l'intérieur et compris dans le bassin de l'Ouse, on trouve : *Schwaffham* (4,000 hab.), qui a un important marché pour le commerce du beurre; *Wymondham* (5,200 hab.), remarquable par ses fabriques de toiles; *Thetford,* sur la petite Ouse, avec 4,000 habitants et des sources ferrugineuses; elle était autrefois plus peuplée et renfermait 8 monastères et 20 églises.

§ III. Comté de Cambridge. — Ce comté comprend la plus grande partie du bassin

de l'Ouse et a 217,000 hectares de superficie. Le sol est presque partout bas et plat. La partie septentrionale, appelée *île d'Ely,* n'est qu'un vaste marais qu'on a desséché à grands frais par le moyen de pompes et de canaux plus élevés que le sol. Dans ces plaines basses et humides, les villes et les villages, bâtis sur de petites éminences, ressemblent à autant d'îles dont les habitations et les clochers s'aperçoivent à de grandes distances. Cette partie est très-fertile en blé, avoine, chanvre, lin. Dans les autres parties on récolte de l'orge, et l'on trouve de beaux pâturages où l'on élève des chevaux de trait et du gros bétail. Les belles prairies de la Cam donnent du beurre et du fromage renommés.

Sur les bords de la Cam, affluent de l'Ouse, *Cambridge,* dont le nom signifie *pont sur la Cam,* est la capitale du comté : c'est le *Camboritum* des Romains. La rivière la divise en deux parties inégales, dont celle du sud est la plus considérable. Les deux quartiers réunis occupent une longueur d'environ 2 kilomètres : c'est le double de leur largeur; l'une des portes est pratiquée au milieu d'un bâtiment gothique servant de prison, seul reste d'un château que fit bâtir Guillaume le Conquérant. Cette cité renferme 14 églises, dont une, appelée le Saint-Sépulcre, est bâtie sur le modèle de l'église du même nom à Jérusalem. Ses maisons et ses rues sont irrégulières. Son commerce est actif en produits agricoles, surtout à l'époque de la foire de *Stourbridge,* l'une des plus fréquentées de l'Angleterre. Sa population est de 25,000 habitants. L'importance de cette ville est entièrement due à son université, la plus ancienne du royaume, formant 17 colléges particuliers entre lesquels sont répartis 5 à 6,000 étudiants. Le plus ancien de ses colléges est celui de Saint-Pierre, fondé en 1257; le plus important par son étendue est le collége de la Trinité; le plus remarquable par son architecture est le *King's College,* dont la chapelle, bâtie sous Henri VI, est l'une des plus belles constructions gothiques du royaume. Chaque collége a ses statuts particuliers et se trouve régi par un *chef* (*head*), assisté de *compagnons* (*fellows*), parmi lesquels sont choisis les professeurs (*tutors*) et les répétiteurs (*privaties tutors*). Le nombre total des *fellows* est de 360 pour l'ensemble des colléges. Les étudiants se partagent en boursiers ou écoliers de la fondation (*foundation scholars*) nommés par les *fellows,* et en pensionnaires libres. L'université a, comme celle d'Oxford, de grands priviléges et envoie 2 députés au Parlement. Elle est régie par un sénat composé de tous les maîtres et docteurs inscrits dans l'université au nombre de 2,700. Ce sénat fait les règlements, confère les grades, élit les députés au Parlement, nomme les grands officiers de l'université et les professeurs publics, lesquels sont au nombre de 24. Le sénat, partagé en 2 chambres, tient ses séances dans un palais magnifique orné de statues. On enseigne à Cambridge la théologie, le droit, la médecine, les mathématiques, les sciences physiques, l'économie politique, l'arabe, l'hébreu, etc. Les collections de l'université comprennent la bibliothèque, riche de 100,000 volumes; le musée Fitz-William, formé d'une bibliothèque et d'une collection de tableaux et de dessins; les musées d'anatomie et de géologie; un observatoire et un jardin botanique; enfin une imprimerie célèbre fondée par le ministre Pitt et qui porte son nom.

A 20 kilomètres au-dessous de Cambridge, la Cam arrose la ville d'*Ely,* située dans l'île du même nom, formée par le cours de plusieurs rivières. Elle est peuplée de

7,000 âmes, passe pour être fort ancienne, et n'a de remarquable que sa cathédrale, construite dans le style anglo-normand, et l'église de la Sainte-Trinité, commencée sous le règne d'Édouard II. Sa fabrication de poterie et de pipes est considérable. — *March* (5,800 hab.) est une petite ville commerçante située sur l'Old-Nen, et remarquable par sa jolie église de Saint-Windred. — *Wisbeach* (10,500 hab.), située sur la Nen, à 8 milles du golfe de Wash, a de jolies églises et un pont hardi. Son commerce en blé, charbons, vins, bois, bétail, est considérable; et ses environs sont riches en chanvre, lin et laine.

§ IV. Comté de Huntingdon. — Ce petit comté, compris dans le bassin de l'Ouse, a un sol plat ou légèrement ondulé. Il était jadis renommé par ses forêts peuplées de gibier : les terrains au sud et à l'ouest de l'Ouse sont encore couverts de bouquets de bois, séparés par des champs, qui donnent au pays la plus agréable variété; les bords de la rivière sont garnis de prairies, parmi lesquelles celle de Portholm est particulièrement célèbre par sa richesse et sa beauté. Les bestiaux qu'on élève dans ce comté sont d'une petite espèce, mais ils fournissent un excellent laitage, dont une partie sert à faire les fromages de Stilton, qui jouissent d'une grande réputation en Angleterre. Des marais occupent toute la partie septentrionale. Quelques-uns ont été transformés en gras pâturages, mais ceux qui n'ont point été desséchés forment, avec le lac appelé *Whitlesea-Meer,* de 8 kilomètres de long sur 4 de large, le cinquième de la superficie du comté. L'humidité qu'ils répandent dans l'air rend leur voisinage dangereux. Ce pays n'a point de manufactures, et n'a d'autres produits que ses herbages, ses céréales et les poissons de ses étangs. Il a pour capitale *Huntingdon,* petite ville située sur l'Ouse, qui ne se compose que d'une seule rue et de quelques ruelles transversales, mais qui est propre et bien éclairée. On y fait commerce de grains. Sa population est d'environ 5,600 habitants. C'est la patrie d'Olivier Cromwell et de son fils Richard. Nous nommerons encore *Saint-Yves,* sur l'Ouse, aussi peuplée que la capitale, qui a des marchés très-animés et un vieux pont très-curieux; puis le bourg de *Stilton,* renommé pour ses fromages.

§ V. Comté de Bedford. — Ce comté, compris dans le bassin de l'Ouse, a 120,000 hectares de superficie. L'Ouse, que l'on a rendue navigable jusqu'à Bedford, le divise en deux parties inégales. De petites collines, des vallées et quelques plaines étendues varient l'aspect du pays. Au sud, la craie forme les petites montagnes appelées Chiltern-hills, qui s'avancent brusquement au milieu des vallées; au-dessous s'étendent de grands espaces stériles. Depuis la pointe du sud-est jusqu'au milieu du comté règne une bande de bons herbages, tandis que le côté occidental, presque partout plat et sablonneux, est cultivé comme le comté de Norfolk. Le nord et l'est offrent un sol profond, ombragé par des bouquets de bois, couvert de champs de blé très-productifs, parsemé de parcs et de beaux châteaux. L'industrie des habitants se borne à la fabrication des lacets, des chapeaux de paille, des nattes, des paniers, des jouets d'enfants et de la dentelle. Il se fait aussi une exploitation considérable de pierre à chaux et de pierre à foulon. Les Romains ont laissé de nombreuses traces de leurs établissements dans le pays, principalement à *Dunstalt,* où passe une voie romaine, et à *Sandys,* bâtie sur l'emplacement de *Magiovinum.*

Bedford, la capitale, est une très-ancienne ville peuplée de 9,000 habitants; un

beau pont en pierre y traverse l'Ouse. Parmi ses 5 églises on remarque celle de Saint-Paul. Cette ville a des établissements de bienfaisance dans lesquels un grand nombre d'indigents sont employés à la fabrication de la flanelle et des dentelles. On y fait commerce de blé, drèche, charbon, fer et bois de charpente. — *Biggleswade* est une jolie ville de 3,000 habitants, située sur l'Ivel, qui facilite son commerce. Il s'y fait une grande fabrication de dentelles. — *Luton* renferme 4,000 habitants, avec une importante manufacture de pailles tressées. On doit nommer encore *Ampthill* et *Woburn,* à cause des magnifiques châteaux de lord Holland et du duc de Bedford, qui sont dans leurs environs.

§ VI. Comté de Northampton. — Le Bedfordshire confine avec le comté de *Northampton,* qui a 261,000 hectares de superficie, et qui est réputé l'une des contrées les plus saines et les plus agréables de l'Angleterre : aussi n'y peut-on faire un pas sans apercevoir des maisons de campagne et des châteaux. Des débris considérables d'antiques forêts, telles que celle de *Rockingham* dans le nord, et celles de *Salcey* et de *Whittlebury* au sud, existent encore. Il y reste plusieurs marais à dessécher : le plus considérable, celui de Peterborough, a 2,800 hectares de superficie. A son extrémité, vers le sud-est, l'Ouse traverse un district couvert de riches prairies. Le Northampton tire de son sol les mêmes produits que les autres comtés agricoles ; il nourrit des bêtes à cornes et des chevaux noirs d'une grosseur extraordinaire.

Northampton, capitale du comté, peuplée de 21,000 habitants, est située sur la Nen, et doit à l'incendie qui la détruisit en 1675 d'être une des plus jolies villes et des mieux bâties du royaume. Il s'y tient des marchés aux chevaux qui ont une grande réputation, et l'on y trouve des fonderies de fer, des fabriques de dentelles, de chaussures, de soieries. Patrie de Thomas Woolston et de Samuel Parker, elle joue un rôle important dans les annales de l'Angleterre : Édouard Ier y tint longtemps une cour brillante ; le beau bâtiment gothique, nommé *Queen's Cross,* qu'il érigea en l'honneur de la reine Éléonore, est depuis plus d'un siècle occupé par une école. — *Wellingborough* (5,000 hab.), sur la Nen, tire son nom des nombreuses sources médicinales qu'on trouve dans ses environs. On y fabrique des chaussures et des dentelles. — *Kettering* (5,000 hab.), sur un affluent de la Nen et sur le penchant d'une colline, fabrique des étamines, des lustrines, de la dentelle. — *Oundle,* peuplée de 2,400 habitants, a un pont remarquable sur la Nen. — Sur cette même rivière se trouve le petit village de *Fotheringay,* avec les ruines du château où Marie Stuart fut emprisonnée et exécutée. — *Peterborough,* sur la rive gauche de la Nen, qui y est navigable, possède une belle cathédrale où l'on voit le tombeau de Catherine d'Aragon, femme de Henri VIII, et celui de Marie d'Écosse. Ses 12,000 habitants font un grand commerce de blé, charbon, bois de construction, chaux, briques et pierres.

§ VII. Comté de Rutland. — Le *Rutland,* enclavé entre le Northampton, le Leicester et le Lincoln, n'a que 416 kilomètres carrés. L'air y est pur, le climat doux et sain, le sol fertile et bien arrosé. Sa surface présente une agréable variété de collines séparées par des vallées étroites. Des sources limpides sortent de ces coteaux et vont arroser de vastes prairies. La principale rivière est le Welland. A l'est et au sud-est, le sol peu profond repose sur une roche calcaire ; tout ce côté était jadis occupé par la forêt de Liffield. Les autres parties sont des terres fortes, argileuses et rougeâtres.

C'est à la couleur de ces terrains que le comté doit probablement son nom. Ce territoire ne renferme aucune manufacture considérable, bien que son commerce se soit étendu depuis l'ouverture du canal d'Oakham. On y récolte, pour l'ensemencement des terres, le plus beau froment du royaume.

Le chef-lieu est *Oakham,* située près des sources du Welland, et peuplée de 2,600 habitants; elle est partagée en deux paroisses ou manoirs. Le premier appartient au comte de Winchelsea, qui tous les ans y tient une cour où l'on choisit les officiers de la paroisse; le second appartient au doyen de Westminster, dont la cour est *triennale.* Cette cité, placée dans une riche vallée, est assez bien bâtie : on y voit un vieux château construit sous le règne de Guillaume le Conquérant, un hôtel de ville, une grande église, un hôpital richement doté par Jacques Ier, et plusieurs établissements de bienfaisance.

§ VIII. Comté de Lincoln. — Ce comté maritime est compris entre le golfe de Wash et celui de l'Humber. Il a de superficie 673,000 hectares; un huitième est occupé par des *wolds,* grands espaces couverts de bruyères et de pâturages. On y comptait autrefois un grand nombre de marais; ils sont en partie desséchés aujourd'hui et très-bien cultivés; mais le cinquième de sa superficie est encore occupé par des terrains à peu près semblables. Il est divisé en trois régions ou *parts :* le *Lindsey,* le *Kestven* et le *Hollands.* La première et la plus grande comprend la partie la plus élevée, ainsi que l'île d'*Axholme,* riche terre basse, entourée par les rivières de la Trent, de l'Ilda et du Don, et dans laquelle on cultive beaucoup de lin; la seconde, qui s'étend depuis l'extrémité occidentale du comté jusqu'au sud, renferme des terrains fertiles, des bruyères et des marais; ceux-ci s'étendent surtout dans le Hollands, petite division qui occupe le quart du comté et qui est contiguë au golfe de Wash. En général, on peut dire que le Lincolnshire est dépourvu de beautés et que son climat est insalubre; mais il n'est pas moins très-fertile. Ce qui contribue principalement à sa richesse, c'est le nombre de moutons que nourrissent les *wolds* et les parties les plus élevées de la contrée : leur nombre est évalué à 3 millions, qui fournissent annuellement 18 millions de kilogrammes de laine, estimée pour sa longueur et son épaisseur dans la fabrication des tricots et des couvertures; les bœufs qu'on y engraisse pèsent ordinairement 6 à 700 kilogrammes.

Les rivières qui arrosent le Lincolnshire sont le Welland, le Witham, le Ludd, l'Humber, etc. On trouve dans le bassin du Welland : *Stamford,* ville ancienne de 8,000 habitants, et qui fait commerce de bois, de drèche et de houille. — *Bourne* (3,500 hab.) possède une source minérale très-fréquentée. — *Spalding* (8,000 hab.), sur le Welland, fait un commerce étendu, surtout en laine. Elle possède une belle église.

Dans le bassin du Witham, *Grantham* est remarquable par ses courses de chevaux et par son école de grammaire où étudia Newton. Il s'y fait un commerce actif par un canal qui unit le Witham à la Trent. — *Lincoln,* chef-lieu du comté, est bâtie sur une colline, au bord de la rivière, et renferme 16,500 habitants. C'est l'ancienne *Lindum,* et son antiquité est attestée par un monument appelé la porte de Newport, arcade de 5 mètres d'ouverture et de 3 mètres d'épaisseur, qui passe pour un beau reste de l'architecture romaine. Elle est divisée en deux parties, la ville haute et la ville basse :

c'est dans celle-ci que coule la rivière, sous une voûte qui l'empêche d'être aperçue; à sa sortie, elle communique avec la Trent par le *Foss-Dyke*, ouvrage d'origine romaine, qui a 12 milles de longueur, et par cette rivière avec les principaux canaux du royaume, ce qui procure à Lincoln le moyen de faire un grand commerce de grains et de laine. Sur le point le plus élevé de la ville, on admire les ruines de l'ancien palais épiscopal, que détruisirent les soldats de Cromwell, et la cathédrale, monument magnifique d'architecture normande. Sa position sur une colline élevée la fait apercevoir de cinq ou six comtés environnants. Son portail et deux de ses trois tours datent du onzième siècle; la plus haute a 100 mètres d'élévation. — *Boston*, à 6 kilomètres du Wash, est une ville de 15,000 habitants. On y fabrique des toiles et l'on y trouve des fonderies. Il s'y tient d'importantes foires à bétail. Son port, autrefois l'un des plus florissants de l'Angleterre, arme ordinairement 150 navires pour la pêche, et fait un grand commerce de chanvre, de laine, de fer, de bois de construction et de goudron avec la Baltique. On remarque sur la place du Marché sa principale église, dont la tour, élevée de 100 mètres, est surmontée d'un phare.

Sur le Ludd se trouve *Louth* (9,000 hab.), à 8 milles de la mer, avec laquelle elle communique par un canal; elle est bien bâtie, et possède plusieurs manufactures de tapis, de couvertures et de papiers. — *Grimsby* (6,000 hab.), sur l'Humber, est un petit port qui avait autrefois une grande importance, et où l'on fait encore le commerce de houille et de sel. — *Barton*, sur l'Humber, a 3,500 habitants, et fait un grand commerce de blé et de farine; on y fabrique des cordes et l'on y exploite de l'eau salée.

CHAPITRE SIXIÈME.

COMTÉS DU BASSIN DE L'HUMBER ET AU NORD DE L'HUMBER.

Les comtés du bassin de l'Humber sont ceux de Nottingham, de Leicester, de Stafford, de Derby et d'York; les comtés au nord de l'Humber sont ceux qui sont compris dans les petits bassins de la Tees, du Wear, de la Tyne, etc. : ce sont les comtés de Durham et de Northumberland.

§ Ier. Comté de Nottingham. — Ce comté, situé dans le bassin de la Trent, a 213,000 hectares de superficie. Son sol, faiblement ondulé, est très-fertile dans les vallées. La Trent, la Mersey et les nombreux canaux qui traversent le comté facilitent ses exportations, qui s'étendent jusque dans les Antilles et sur le continent américain. La première de ces rivières fertilise du sud au nord une immense étendue de champs et de prairies. La forêt de Sherwood, que les aventures de Robin Hood ont rendue fameuse, est maintenant en grande partie défrichée. Les navets, l'orge et le houblon, qui alimentent un grand nombre de brasseries, sont les principaux produits de la culture de ce territoire. De belles prairies nourrissent du gros bétail. On exploite de la houille et l'on fabrique des tulles, de la bonneterie, etc.

Nottingham, chef-lieu du comté, et formant elle-même un comté particulier, est située au bord de la Lane, affluent de la Trent, et bâtie en amphithéâtre sur la pente d'un rocher qui domine une grande étendue de prairies. C'est une des plus jolies cités de

l'Angleterre. Sa population est de 60,000 habitants. Ses rues sont larges et bien percées; la place du Marché est grande et belle; à l'une de ses extrémités s'élève la Bourse, beau bâtiment à quatre étages. Cette ville est un des principaux centres de fabrication pour les bas de soie et de coton, les voiles de tulle, les châles et la poterie grossière. Le nombre des métiers à tulle est évalué à 2,600. On trouve encore à Nottingham des fabriques de chapeaux, de clous, d'aiguilles, de cordages, etc. Elle est la patrie de Thomas Crammer, archevêque de Cantorbery et l'un des apôtres de la réformation. A son extrémité occidentale on remarque, sur une plate-forme qui domine la ville, le beau château du duc de Newcastle; il est entouré d'une terrasse qui sert de promenade. Près de là, on a construit un beau quartier de cavalerie. A 13 kilomètres nord-ouest de Nottingham se trouve *Newstead,* où l'on voit les restes d'une abbaye qui fut la résidence de lord Byron, et où il a été enterré. A 25 kilomètres au sud de Nottingham, *Neward,* sur la Trent, est une jolie ville de 10,000 habitants, dont le vieux château, aujourd'hui en ruine, vit mourir le roi Jean en 1216; l'église, dont l'élégante architecture et la flèche légère répondent au luxe de ses décors intérieurs et à la beauté de ses vitraux, fut construite sous Henri VI; la maison de correction et de travail est bien tenue. Neward a de grandes manufactures, et fait un important commerce de blé, charbon, laine et drèche. — *Southwell* (3,500 hab.), sur le Greet, affluent de la Trent, qui fournit des truites renommées, possède encore la salle où Charles Ier se livra, le 6 mai 1646, aux commissaires écossais. — *Worksop,* peuplée de 6,000 habitants, est délicieusement située dans ce qu'on appelle le *Duchery,* à cause des quatre résidences ducales qui s'y trouvent. — *Mansfield* (10,000 hab.) est située près de l'Ilda, au milieu de la forêt de Sherwood. Les gants, les bas, les cotons, sont les principaux articles de son industrie, et son commerce consiste en grains et en drèche.

§ II. Comté de Leicester. — Ce comté, situé au sud du Nottingham, a 207,000 hectares de superficie. Le sol est en général inégal et montueux; les meilleures terres sont sur les plateaux, tandis que les plus mauvaises, parce qu'elles sont trop argileuses, se trouvent dans les vallées. Le district le plus élevé, appelé la forêt de *Charnwood,* donne naissance à six rivières qui, allant grossir la Trent, peuvent être considérées comme le centre d'un grand système de navigation intérieure. Trois lignes de canaux se lient à ces rivières, et servent à faire communiquer les principales villes manufacturières du centre du royaume avec les mers qui le baignent à l'orient et à l'occident. Ce comté agricole et manufacturier possède une belle race de chevaux noirs estimés pour le trait, d'excellentes bêtes à cornes et deux races de moutons : l'une forte, qui donne une chair excellente, mais une laine grossière; l'autre une chair peu estimée, mais une laine recherchée pour sa beauté et sa finesse. On y fabrique des fromages renommés, on y travaille la laine, et l'on exploite la houille et les ardoises.

Leicester, le chef-lieu du comté, renferme plus de 6,000 maisons et 70,000 habitants. A l'époque de l'invasion des Romains, elle était la principale cité des *Coritani.* La rivière de la Soar l'arrose et sert de moteur à de nombreuses machines pour la fabrication des bas de laine, d'articles de mercerie et bonneterie. Cette industrie occupe près de 30,000 ouvriers. On y trouve aussi des filatures de coton,

des fonderies, etc. On y découvrit en 1787 une source minérale, efficace dans les maladies cutanées et les obstructions. Aucune de ses 5 églises n'est remarquable, bien qu'elles soient anciennes ; mais elle renferme un bel hôtel de ville qui sert de palais de justice, un grand hôpital, un hospice pour les aliénés, de nombreuses écoles et un riche cabinet de médailles. On y trouve encore les ruines de l'abbaye Sainte-Marie des Prés, où mourut le cardinal Wolsey. — *Hinckley* (8,000 hab.) est renommée par sa fabrication d'*ale*, sa bonneterie, ses filatures de laine et de lin. Dans ses environs sont plusieurs sources minérales. — *Ashby de la Zouch* (5,000 hab.) a les mêmes industries que Hinckley, et possède des foires aux chevaux qui sont célèbres. On y trouve les ruines d'un château qui fut demantelé sous Charles II. — *Longborough* (11,000 hab.), située sur un canal qui communique avec la Trent et la Soar, fait un grand commerce de mercerie et de dentelles. Elle possède une église que surmonte une tour très-élevée. — *Melton-Mowbray* (4,000 hab.), sur l'Eye, affluent de la Soar, est importante par ses grands marchés aux bestiaux, ses fromages renommés, sa fabrication de tulle et de bonneterie. On y trouve une belle église gothique.

§ III. Comté de Stafford. — Ce comté, qui a une superficie de 340,000 hectares, est compris dans le bassin de la Trent, qui y arrose des terrains fertiles, des sites charmants, bordés de plantations et de châteaux, des villes populeuses. Les principales substances qu'on y exploite sont le fer, la houille, le plomb, le cuivre, le marbre et la pierre à chaux. Les produits agricoles sont les céréales, le chanvre et le lin. Dans la partie septentrionale commence une chaîne de collines qui se prolonge jusqu'en Écosse. Au centre, la grande forêt de Cannock, jadis couverte de chênes, est depuis longtemps un vaste espace entièrement dépouillé. Le climat est en général humide. Ce comté diffère par son industrie des autres comtés du versant oriental. Placé dans la partie la plus occidentale du bassin de l'Humber, intermédiaire entre les comtés les plus manufacturiers de l'Angleterre, situé sur le chemin de Birmingham à Manchester, il est lui-même plus industriel qu'agricole, et presque toutes ses villes renferment d'innombrables manufactures qui façonnent les métaux pour toutes sortes d'usages, et transforment l'argile en poteries, verreries et faïences renommées.

Wednesbury, située près des sources de la Tam, est une ville manufacturière de 10,000 habitants, qui fabrique des articles en fer de toute espèce, quincaillerie, serrurerie, clouterie, taillanderie, etc. L'origine de sa belle église remonte, dit-on, au huitième siècle. Le bassin dans lequel est située cette ville est très-riche en mines de houille et de fer. — *Walsall*, ville de 15,000 habitants, a une industrie importante en articles pour sellerie, quincaillerie, serrurerie, en fonderies de fer et de bronze, etc. — *Bilston* n'était il y a cinquante ans qu'un village, qui est devenu une ville de 18,000 habitants. Elle doit sa prospérité aux mines de houille et de fer exploitées dans ses environs. On y trouve de nombreuses usines à fer et une fabrication très-active de quincaillerie laquée et émaillée. Près de là est la houillère embrasée de *Bradley*, qui brûle depuis plus de soixante ans. — *Wolwerhampton*, grande ville de 75,000 habitants, dont la population a quadruplé depuis vingt ans, est la plus importante du comté. Elle est située sur le canal du Grand-Tronc. Son industrie, très-renommée, consiste en serrures, clouterie, limes, quincaillerie, bronze, objets en laque, affinage de plomb, exploitation de houille, fer et pierre à chaux. On y remarque les deux

églises de Saint-Jean et de Saint-Pierre. — *Tamworth,* sur le Tam, qui la divise en deux parties, renferme 8,000 habitants, et possède des manufactures de laines, calicots, toiles imprimées, etc. — *Lichfield,* située près de la Trent, dans une belle et fertile vallée, occupe, dit-on, l'emplacement de l'ancienne *Uracona.* Elle renferme 7,000 habitants, des fabriques de tapis et une très-belle cathédrale, dans laquelle sont les tombeaux d'Addison, de Samuel Johnson, de Garrick, de lady Wortley Montague. — *Rugeley* (3,500 hab.) est située près du canal du Grand-Tronc, qui traverse la Trent sur un bel aqueduc. On y fait un grand commerce de chapeaux. — *Burton* (7,000 hab.), sur la Trent, a des brasseries d'ale, les plus renommées du royaume, des fabriques de chapeaux et de lainages, etc. On y trouve un pont de 37 arches, long de 470 mètres, construit sous les Saxons, et les ruines d'une riche abbaye. — *Stafford,* située sur la Sow, affluent de la Trent, est le chef-lieu du comté, et a 10,000 habitants. Elle renferme quelques beaux édifices, et fait un grand commerce de chaussures et de coutellerie. — *Stoke,* sur la Trent, est l'un des principaux centres des manufactures de poteries de l'Angleterre. On y compte 46,000 habitants. — *Newcastle-sur-Line* est située sur un petit affluent de la Trent, et renferme 10,000 habitant. C'est une ville mal bâtie, mais placée dans une heureuse situation. Les villages de ses environs sont remplis de fabriques de draps, de chapeaux, de souliers, de poteries. On y trouve aussi des mines de houille. — *Hanley* renferme 8,000 habitants, et fabrique des poteries. — *Burslem,* ville de 14,000 habitants, située sur la Trent, est depuis deux siècles le centre principal de l'industrie des poteries, faïences, porcelaines et terres cuites de tout genre pour tout le Royaume-Uni. Cette industrie s'exerce dans un district appelé les *Poteries,* dont Burslem et Stoke sont les chefs-lieux. C'est la plus importante de toute l'Europe. — *Leck* (11,000 hab.) est remarquable par ses manufactures de soieries, de corderies, de rubans, etc. Le cimetière de son église, dédiée à saint Édouard le Confesseur, renferme une croix pyramidale très-curieuse par ses bas-reliefs, et dont l'origine est inconnue.

§ IV. Comté de Derby. — Ce comté, compris dans le bassin de la Trent, a une superficie de 264,000 hectares. Il est presque entièrement plat dans le sud, mais dans le nord il est montagneux : là commencent les monts Peak. On y remarque le *Haut-Pic* (High-Peak), groupe de petites montagnes surmontées par une plus grande, et qui, par ses sites romantiques, ses cavernes effrayantes, ses jolies cascades et la variété de ses aspects, est regardé comme la contrée la plus curieuse de l'Angleterre. C'est de ce groupe que sort la Derwent, rivière qui traverse le comté dans toute sa longueur, et qui est un affluent de la Trent. Celle-ci est unie à la Mersey par un canal. Le pays est fertile ; mais il est surtout remarquable par ses richesses minérales. Il est peu de collections de minéralogie qui ne possèdent de beaux cristaux de carbonate et de fluate de chaux, des échantillons d'albâtre et de mine de plomb du Derbyshire ; les mines de ce métal ont cessé d'y être exploitées, mais la houille, le marbre, le fer, le cuivre, l'antimoine, le gypse y sont abondants. Le marbre, que l'on taille et que l'on polit à la mécanique dans le village d'Ashford, forme une branche de commerce considérable. On fait des ornements et des bijoux avec le spath ou carbonate de chaux strié du Derbyshire. Près du village de *Castleton,* célèbre par une caverne de 900 mètres de long, on trouve du bitume élastique ou de la poix minérale. On con-

naît dans toute l'étendue de ce comté 90 sources minérales, dont les plus célèbres sont celles de *Kitlestone*, de *Matlock*, de *Buxton*. Les terrains méridionaux et orientaux offrent partout de belles prairies et des champs fertiles; le nombre des bestiaux s'élève à 350,000 têtes; on exporte annuellement pour Londres plus de deux millions de kilogrammes de fromage très-estimé. L'orge est cultivée en grand sur ce territoire; aussi la drèche et l'ale forment-elles deux branches d'exportation considérables. Le pays possède de belles manufactures de coton, de toiles, de laines et de soieries.

Sur les bords de la Derwent, et près d'un canal qui porte le nom du chef-lieu, *Derby* s'étend au milieu de la plaine. C'était un bourg royal vers le milieu du onzième siècle. Ses maisons sont bien bâties, et sa population est de 33,000 habitants. Cette ville est célèbre par ses moulins à soie, les plus grands de cette espèce qui soient en Angleterre; elle a aussi des manufactures de soieries, de cotonnades, de bas brochés, de porcelaines fort estimées, d'ornements en marbre et albâtre, d'orfévrerie, des brasseries d'ale, des fabriques de produits chimiques et d'armes à feu, des fonderies de fer, etc. Enfin on y trouve un dépôt du matériel de l'artillerie et du génie. — *Ashbourn* (5,000 hab.), délicieusement située sur la Dove, est fameuse par ses foires aux bestiaux; elle a une école de grammaire et une belle église. — *Belper*, sur la Derwent, est renommée par ses moulins à coton et à soie, ses fabriques de clous et de poteries, etc. Elle renferme 9,000 habitants. — *Wirksworth* (8,000 hab.) est renommée par ses mines de plomb, qui étaient déjà exploitées du temps des Romains. On y fabrique des cotons et de la bonneterie. La ville possède deux sources minérales, l'une chaude, l'autre froide, qui sortent de terre à moins d'un mètre l'une de l'autre. — *Matlock* (4,600 hab.) a des eaux minérales célèbres, et une situation pittoresque sur la rive gauche de la Derwent. — *Chapel-en-le-Frith* (3,500 hab.) est une jolie ville aux environs de laquelle on trouve une source intermittente. — *Chesterfield*, sur la Rother, affluent du Don, est une ville ancienne et déchue qui a encore 11,000 habitants. Elle renferme un bel hôtel de ville et une église élégante, avec des établissements d'instruction. Ses marchés sont très-fréquentés, son industrie peu importante en bas, soieries et tapis. On exploite de la houille dans ses environs.

§ V. Comté d'York. — Ce comté, le plus vaste de l'Angleterre, a une superficie de 1,486,000 hectares. Il se trouve compris principalement dans le bassin de l'Ouse, et borde la mer depuis l'embouchure de l'Humber jusqu'à celle de la Tees. Il est montagneux au nord et à l'est, où se trouvent les Peak-Mountains; mais il est plat et marécageux entre le Don et la Trent. Son sol n'est pas partout fertile: il l'est parfaitement dans la vallée d'York, dans le district de Cleveland au nord, et celui d'Holderness au sud-est. On y récolte du froment, de l'avoine, de l'orge, des pommes de terre, des légumes, etc. On y élève des chevaux, du gros bétail, des porcs, des abeilles, et l'on y prépare des fromages estimés. Les richesses minérales consistent en houille, fer, plomb, alun, marbre, etc. L'industrie est surtout agricole dans le nord et l'est; elle est surtout manufacturière dans l'ouest, et consiste en tissus de laine, de fil, de coton, en coutellerie, poterie, briqueterie, etc. On partage le comté en trois *ridings* ou arrondissements : *North-Riding*, *East-Riding*, *West-Riding*, qui ont chacun un lord-lieutenant.

L'Ouest-Riding, ou l'arrondissement occidental, est la plus étendue des trois subdi-

visions du comté d'York et la plus importante. Comme toutes les divisions administratives de l'Angleterre, elle a des limites peu distinctes; néanmoins, en certains endroits, elle se trouve bornée naturellement par une partie du cours de la Trent, par une partie des monts Peak, par l'Yore et l'Ouse. Elle est comprise dans les bassins affluents de l'Ouse, le Don, la Calder, l'Ayr, la Nidd, etc. C'est l'une des contrées les plus remarquables de l'Europe sous le rapport industriel; les grands centres de fabrique s'y trouvent tellement pressés, qu'il semble que le pays ne soit qu'une grande manufacture.

Dans le bassin du Don se trouve d'abord *Sheffield,* grande ville de 140,000 habitants, l'un des centres de la fabrication métallurgique dans le Royaume-Uni. Elle est célèbre dans le monde entier par ses forges, ses fonderies d'acier, ses fabriques de coutellerie, de limes, de clous, d'instruments de physique, d'ouvrages en plaqué. Sa situation sur une colline au confluent du Don et du Sheaf, ses églises, dont les clochers s'élèvent majestueusement, enveloppés par la fumée qui sort de ses nombreuses fonderies; ses rues belles et régulières; ses édifices bien bâtis, mais noircis par la houille, lui donnent un aspect particulier. — *Rotherham,* sur le Don, au confluent de la Rother, n'a que 8,000 habitants, mais elle est importante par ses fabriques de quincaillerie, ses usines à fer et à acier, ses mines de houille, etc. C'est une annexe industrielle de Scheffield. — *Doncaster,* sur le Don, ville ancienne de 10,000 habitants, est renommée par ses moulins à farine et ses marchés aux grains. On y remarque une belle église du quatorzième siècle, une bibliothèque, etc. — *Barnsley,* sur la Dearm, affluent du Don, renferme 12,000 habitants et d'importantes fabriques de toiles, des blanchisseries, fonderies de fer, tréfileries pour aiguilles, etc. On exploite la houille et les pierres à meules dans ses environs.

Les villes manufacturières du bassin de la Calder, affluent de l'Ayr, ne sont pas moins importantes par leurs fabriques et leur population. *Halifax,* ville de 35,000 habitants, est située dans la petite vallée de l'Heeble, au milieu de belles montagnes abondantes en gîtes houillers. C'est l'un des centres les plus importants de l'industrie des laines, qui y fut introduite sous Henri VII. On y fabrique des draps, des tapis, des serges, etc. Il s'y tient des marchés hebdomadaires pour les draps, où il se fait ordinairement un million d'affaires. — *Huddersfield,* sur la Colm, affluent de la Calder, renferme 30,000 habitants, et, comme Halifax, est l'un des centres de l'industrie des lainages. On y fabrique aussi des cotonnades et des soieries. — *Dewsbury,* sur la Calder, a 14,000 habitants, et fait une grande fabrication de draps, couvertures et tapis. — *Wakefield,* sur la Calder, est une belle ville de 25,000 habitants, où il se fait un commerce considérable de laines, grains, bestiaux, drèche et houille. On y fabrique aussi des lainages et de la bonneterie.

Le bassin de l'Ayr présente des villes industrielles encore plus importantes; elles sont établies d'abord sur les pentes des monts Peak, puis se succèdent sur la rivière et ses petits affluents, en augmentant d'importance à mesure qu'on arrive en plaine. Ainsi, près de la source, on trouve d'abord *Skipton,* qui a 7,000 habitants, avec des manufactures de coton, des filatures de soie, des marchés aux grains et aux bestiaux; puis *Keighley,* qui a 12,000 habitants, avec une fabrication très-active de draps, de lainages et de cotons; puis *Bingley,* qui a 14,000 habitants, et fait sa prin-

cipale industrie de la fabrication de la bonneterie de laine. Alors on arrive à *Bradford,* sur un petit affluent de l'Ayr, qui n'avait que 6,000 habitants en 1800 et qui en a aujourd'hui 105,000. C'est le principal siége de l'industrie du filage et du tissage des lainages appelés *worsted.* On y trouve en outre des teintureries, des fonderies de fer, de grandes exploitations de fer et de houille. Enfin l'importance de Bradford est surpassée par celle de *Leeds,* ancienne, grande et belle ville, aujourd'hui peuplée de 175,000 habitants, centre de la fabrication des draps et des étoffes de fantaisie, l'un des foyers industriels les plus actifs du Royaume-Uni. On y trouve aussi des fabriques de couvertures, de tapis, de toiles, de cotonnades, de produits chimiques, des verreries, des poteries, des fonderies, des usines de tout genre, et dans les environs des houillères et des carrières d'ardoises.

Dans le bassin de la Nidd, on ne peut citer que *Harrowgate* (5,000 hab.), célèbre par ses sources ferrugineuses, et *Knaresborough* (4,700 hab.), qui possède une source pétrifiante, quatre sources médicinales, et où se tiennent des marchés pour les grains. Il n'y a à nommer sur l'Yore que *Ripon,* ville de 8,000 habitants, dont les fabriques étaient autrefois plus importantes. On y remarque une ancienne église renfermant plusieurs tombeaux, un bel hôtel de ville, une vaste place ornée d'un obélisque, etc. Enfin on trouve, sur l'Ouse : *Selby* (5,000 hab.), qui fait un grand commerce avec Leeds et possède des chantiers de construction, des fonderies de fer et des fabriques de toiles à voiles; *Goole,* petit port de commerce situé à 16 kilomètres de l'Humber, et qui a de beaux magasins d'entrepôt,

Dans l'*East-Riding,* ou l'arrondissement oriental, *Hull* ou *Kingston-Upon-Hull,* sur la rive gauche de l'Humber, doit sa richesse à un commerce immense avec l'Europe, l'Asie et l'Amérique, favorisé par un port sûr et commode, de magnifiques bassins et de vastes magasins pour déposer les cargaisons. Elle renferme de beaux édifices, une place ornée de la statue de Guillaume III, un grand nombre d'établissements de bienfaisance et d'instruction, et une population de 62,000 âmes. Son industrie consiste en fonderies de fer, raffineries, fabriques de savon, de produits chimiques, chantiers de construction, etc. Le nombre des navires entrés ou sortis était, en 1856, de 4,673, jaugeant 879,000 tonneaux. La valeur de ses exportations à l'étranger est de 123 millions. Enfin ce port possède 467 navires. — *Howden* (5,000 hab.), près de l'Ouse, a un important marché aux chevaux et une église qui est un beau monument d'architecture ogivale. — *Beverley* (9,000 hab.), située près de l'Humber, est vaste et remplie d'élégantes constructions, parmi lesquelles l'église de Saint-Jean, l'une des plus belles du royaume. Son commerce de blé, de charbon et de cuirs a une grande activité. On y trouve des tanneries et des fabriques d'articles en fer. — *Bridlington* (5,600 hab.) est une ville dont la situation est agréable, près de la côte, où elle a un port et des bains de mer très-fréquentés. Il s'y fait un grand commerce de grains. — *Newmalton* (4,000 hab.), sur le Derwent, fait un commerce important en blé, beurre et jambons. Ses foires sont renommées pour la beauté des chevaux qu'on y amène.

Dans le North-Riding, il faut nommer d'abord *York,* chef-lieu du comté, et qui forme elle-même un comté particulier. Elle est agréablement située, au confluent de l'Ouse et de la Foss; on y traverse la première sur un beau pont en pierre, et la seconde sur cinq autres ponts, dont l'un est d'une architecture remarquable. Pour

une population de 29,000 habitants, York possède 24 églises. La cathédrale est l'un des plus beaux édifices gothiques de l'Europe : sa longueur est de 174 mètres, sa largeur de 35, la hauteur de la nef de 33 et celle de la lanterne de 71. Dans l'intérieur, la muraille qui sépare le chœur de la nef est ornée des statues de tous les rois d'Angleterre, depuis Guillaume le Conquérant jusqu'à Henri VI; toute l'église est pavée en mosaïque. Les autres édifices sont : la bibliothèque publique, construite sous le règne de Richard Ier; le château bâti par Richard III, et servant aujourd'hui de prison; l'hôtel du comté et l'hôtel de ville, qui datent du quinzième siècle. Ces constructions, s'élevant à côté de belles habitations de particuliers, au milieu de rues larges et bien pavées, éclairées par le gaz, méritent à la ville la réputation de beauté dont elle jouit. Elle est entourée d'une muraille percée de quatre principales portes; un large quai règne le long du port, où des navires de 120 tonneaux peuvent arriver avec facilité. On y trouve de nombreux établissements de bienfaisance et d'instruction, une bibliothèque, un théâtre, etc. Son commerce et son industrie sont peu remarquables. A peu de distance de son enceinte sont situés l'hospice des aliénés, de vastes casernes de cavalerie, une belle promenade sur les bords de l'Ouse, et le champ des courses, qui attirent un grand nombre de curieux. Le savant Alcuin est né à York.

Les autres villes du North-Riding sont, sur la côte, Scarborough et Whitby. *Scarborough* s'élève en amphithéâtre au fond d'une belle baie, qui forme un port spacieux protégé par une digue. Ses bains de mer, ainsi que ses sources salines et ferrugineuses, sont très-fréquentés. Son commerce extérieur a une grande activité. Sa population est de 10,500 habitants. — *Whitby,* situé à l'embouchure de l'Eske, qui porte des navires de 500 tonneaux, a 11,000 habitants, des chantiers de construction et un commerce actif principalement en houille, alun, grains, etc. — *Middlesborough,* près de l'embouchure de la Tees, petit port de 6,000 habitants, fait un grand commerce de houille.

Dans l'intérieur, on ne peut nommer que *North-Allerton* et *Richmond.* La première, située sur un affluent de la Swale, a 5,000 habitants, des tanneries, des fabriques de toile. Elle est célèbre par la bataille de l'Étendard, en 1138, où les Écossais furent battus par les Anglais. La seconde, sur une colline dont le pied est baigné par la Swale, et dont la cime est couronnée par un immense château en ruines, joint à un commerce considérable de blé celui du plomb qu'elle tire des mines situées dans ses environs et celui des bonneteries de laine qu'elle fabrique. Sa population est de 5,000 habitants.

§ VI. Comté de Durham. — Ce comté, borné au sud par la Tees, au nord par une partie de la Tyne, à l'est par la mer, à l'ouest par les monts du Westmoreland, a de superficie 275,000 hectares. Au nord et à l'ouest le sol est presque stérile, et la population y est irrégulièrement disséminée. Ce n'est que près des côtes que la terre est douée de quelque fertilité : on y voit des bois, des pâturages et de petites fermes. Ce pays tire de ses houillères, qui sont très-étendues, de ses riches mines de plomb situées dans sa partie occidentale, de ses dépôts ferrugineux, qui dans le nord entretiennent de nombreuses forges, enfin de ses terres à poterie et à briques, les principaux aliments de son commerce. Ses pâturages nourrissent une race de moutons fort célèbre, et son industrie est très-active. Pendant l'heptarchie, ce territoire

fit partie du royaume de Northumberland ; mais lorsque les souverains de ce pays eurent embrassé le christianisme, l'esprit religieux de cette époque les porta à le donner pour toujours à saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne, et à ses successeurs. Guillaume le Conquérant confirma cette donation, et, conférant à ces prélats le titre de comtes *palatins*, il les investit de si grands pouvoirs, qu'ils étaient dans leur diocèse plus puissants que le roi. De là vient que ce comté est désigné encore sous le nom d'*évêché de Durham* ou de *comté palatin*.

Les villes situées sur ou près de la Tees sont : *Bernard-Castle* (4,500 hab.), importante par ses marchés à blé, ses fabriques de bas, de cuirs, de camelots. Dans ses environs est un beau manoir des ducs de Cleveland et qu'on appelle *Raby-Castle*. — *Darlington* (11,500 hab.) fabrique des toiles, des étoffes de laine, des cuirs et des verres d'optique. — *Stockton* (10,000 hab.) renferme des fonderies de fer, des manufactures de toiles et de cordes, des chantiers de construction. Elle fait un commerce très-important de houille par la Tees, qui n'est plus qu'à 8 kilomètres de la mer. — Au nord de l'embouchure de la Tees se trouve le port d'*Hartlepool* (5,500 hab.), situé sur un promontoire battu de toutes parts par les vents, et dont les bains de mer sont assez fréquentés. Ce port, autrefois très-important, est à demi comblé, et n'est accessible qu'à de petits bâtiments qui y chargent de la houille.

Les villes situées sur la Wear sont : *Bishop's-Auckland* (3,000 hab.), qui renferme un beau château de l'évêque de Durham, avec des fabriques de toiles. — *Durham*, capitale du comté, a 14,000 habitants, et se distingue par la beauté de sa situation ainsi que par ses vieux édifices. Sa cathédrale est très-vaste et d'une belle architecture du onzième siècle ; elle renferme les tombeaux de saint Cuthbert et de Bède. C'est le siége d'un évêché qui a plus de 200,000 livres de revenu, avec de grands priviléges. On y trouve une université fondée par Cromwell, un collége catholique, trois bibliothèques, un ancien château fort, etc. La ville n'a ni commerce ni industrie. Elle a été fondée en 995 par les moines de Lindisfarne, qui, fuyant les ravages des Normands, y transportèrent les reliques de saint Cuthbert. — *Chester-le-Street* (2,000 hab.) est une ville ancienne dont le surnom vient de l'*Ermine-Street*, voie romaine sur laquelle elle est située : c'était le *Cunceastre* des Saxons. On y fait une importante exploitation de houille. — *Sunderland*, située à l'embouchure de la Wear, est vaste et bien peuplée, mais sale, triste et laide. Elle renferme avec ses faubourgs 40,000 habitants. Son port est sûr et peut contenir 100 bâtiments : c'est un des plus importants de la Grande-Bretagne pour le commerce de la houille. On y trouve aussi des raffineries de sel, des chantiers de construction, des verreries et corderies, des bains de mer, etc. En face de cette ville, de l'autre côté de la Wear, est le faubourg de *Wearmouth*, qui est uni à Sunderland par un pont en fer formé d'une seule arche de 79 mètres de longueur et de 33 mètres de hauteur, ce qui permet aux navires de 400 tonneaux de passer dessous.

Sur la rivière de la Tyne se trouvent : *Gateshead*, faubourg de Newcastle, peuplé de 16,000 habitants, et dont l'industrie consiste en fer forgé et coulé, et *South-Shields*, ville de 20,000 habitants, avec un bon port d'où l'on exporte des quantités considérables de houille. On y construit des bâtiments et l'on y trouve des salines autrefois importantes, des verreries, corderies, brasseries, etc.

On compte encore dans le comté de Durham un petit pays appelé le *Norham*, et qui est situé au nord du Northumberland, près de la Tweed.

§ VII. Comté de Northumberland. — Ce comté, qui a gardé le nom d'un ancien royaume saxon, lequel comprenait tout le pays au nord de l'Humber, est borné au sud par une partie du cours de la Tyne, à l'ouest et au nord par les monts Cheviot et une partie de la Tweed, à l'est par la mer. Il a de superficie 472,000 hectares. L'agriculture y est portée au plus haut point de perfection ; mais le sol y varie tellement dans sa composition, qu'il présente tantôt l'aspect le plus fertile, tantôt le triste spectacle de la stérilité. L'influence des monts Cheviot, qui souvent sont couverts de neige plusieurs mois après qu'elle a disparu des plaines, est si grande, malgré leur médiocre hauteur, qu'elle produit l'inconstance de la température. On récolte du froment, de l'avoine, des légumes, et l'on élève du gros bétail. Les richesses minérales de ce comté sont les plus grandes de l'Angleterre, surtout en houille. La vente de ce combustible forme la base du commerce, pendant que le transport, qui s'en fait principalement par eau, prépare à la marine anglaise un grand nombre de matelots. Le seul port de Newcastle charge plus du tiers du charbon expédié par cabotage dans tout le royaume. Les mines de fer fournissent aussi des quantités considérables de ce métal, que l'on embarque à l'île appelée *Holy-Island* pour les contrées voisines. Les autres minéraux sont du plomb, des pierres à meules, etc. On ne voit partout que des forges, des fonderies, des fabriques de sulfate de fer, d'acétate de plomb, de bitume et d'autres produits dont les matières premières appartiennent au règne minéral. La Tyne et la Tweed sont depuis longtemps renommées par leurs pêcheries de saumons.

Les villes situées sur la Tyne sont : Hexham, Wallsend, Newcastle, Tynemouth et North-Shields. *Hexham* renferme 6,500 habitants, avec des fabriques de souliers et de gants. C'est l'*Aterodunum* des Romains, qui avoisinait le *Vallum Severi,* lequel borde la Tyne à quelque distance. Il se livra dans ses environs une sanglante bataille en 1461, entre les maisons d'York et de Lancastre. — *Wallsend,* ville de 7,000 habitants, a des chantiers de construction, un bon port, et fait un commerce considérable de houille. Elle tire son nom (*finis valli*) de sa situation à l'extrémité du *Vallum Severi.* — *Newcastle,* peuplée de 70,000 habitants, non compris les 16,000 du faubourg de Gateshead, s'étend depuis les bords de la Tyne jusqu'au sommet d'une colline dominée par une tour, seul reste de l'ancienne forteresse bâtie par Robert. Ses épaisses murailles paraissent être de la même époque. Les rues voisines de la rivière sont étroites, irrégulières et escarpées; mais la ville s'embellit par de nouvelles constructions. Elle a plusieurs ponts; l'un d'eux, qui a neuf arches, est d'une construction remarquable, mais dont la beauté disparaît sous les deux rangs de maisons qu'il supporte. L'église de Saint-Nicolas, bâtie en 1359, élève au-dessus de tous les autres édifices sa tour en spirale et terminée en couronne impériale. La chapelle de Tous-les-Saints, de forme circulaire, est bâtie dans le style grec. La cour de justice du comté est un vaste édifice dont le portique est imité du Parthénon d'Athènes. Newcastle est essentiellement une ville d'affaires industrielles, et cependant on y trouve une belle bibliothèque, avec plusieurs établissements d'instruction. Elle doit à sa situation sur une rivière navigable, et au milieu

des plus riches houillères que l'on connaisse, l'importance commerciale dont elle est en possession depuis longtemps. Du temps d'Élisabeth, plus de 400 navires étaient employés à l'exportation de ses produits; aujourd'hui, le nombre seul de ceux qui appartiennent à son port est de 671. Le mouvement général de la navigation y atteint le chiffre de 10,369 navires et 1,747,000 tonneaux, dont 357,000 tonneaux pour la France. Son commerce avec l'étranger s'élève à 250 millions de francs. C'est de Newcastle que s'expédient la plupart des bâtiments chargés de houille pour l'approvisionnement de la capitale. Les aciers (9,565,000 fr.), les produits chimiques (7,100,000 fr.), les cotons (2,405,000 fr.), alimentent aussi son exportation, tandis qu'elle reçoit des bois de construction, des céréales, du chanvre, du lin, du plomb, de la litharge et du soufre pour une valeur de plus de 22 millions. — A l'embouchure de la Tyne, *Tynemouth* sert de point d'embarquement pour les gros navires qui viennent chercher du charbon à Newcastle. On en exploite aussi dans les environs. Cette ville, défendue par un vieux château, renferme 25,000 habitants. — Un peu plus bas, *North-Shields* est bâtie en amphithéâtre sur une longue colline, et renferme 12,000 habitants. Son port peut contenir 2,000 navires; il s'y fait de grandes exploitations de charbon.

Sur le Wensbeck est *Morpeth,* petite ville de 7,000 habitants, dans une vallée entourée de collines boisées. Sur l'Aln est *Alnwick*, chef-lieu du comté, peuplée de 6,700 habitants. Elle s'élève sur une colline, à la gauche de la rivière et en face du magnifique château des ducs de Northumberland. Enfin, à l'embouchure de la Tweed est *Berwick,* ville de 9,000 habitants, très-célèbre dans les guerres de l'Écosse et de l'Angleterre; elle est bien bâtie, coupée de rues spacieuses, enveloppée de fortes murailles. Elle possède un vaste hôtel de ville, un pont de quinze arches, des casernes, des môles, etc. Ses pêcheries de saumons, ses bois, ses laines, ses tapis, ses toiles, alimentent son commerce. En face d'elle et sur la rive droite de la Tweed est *Tweedmouth,* peuplée de 5,000 habitants, et qui forme le faubourg de Berwick.

CHAPITRE SEPTIÈME.

COMTÉS DU NORD-OUEST.

Ces comtés, placés sur le versant occidental, sont compris dans les petits bassins de l'Éden, du Derwent, de la Loyne, de la Ribble, de la Mersey, de la Dee. Ce sont les comtés de Cumberland, de Westmoreland, de Lancastre, de Chester.

§ Ier. CUMBERLAND. — Ce comté, situé au sud-ouest du Northumberland, entre la mer d'Irlande et les monts Peak, a une superficie de 392,000 hectares. Il tire son nom des *Kymris* ou *Cimbres* qui s'établirent dans l'ouest de la Bretagne plusieurs siècles avant J. C. Ce pays est montagneux et presque stérile dans les parties est et sud-ouest, où se trouvent quelques-uns des points culminants de l'Angleterre; il est assez fertile dans la partie occidentale. Les montagnes et les étangs rendent son climat froid et humide. Il abonde en mines de plomb, de cuivre, d'ardoises, en houillères et en exploitations de fer carburé ou de plombagine d'une qualité supérieure, etc. L'industrie consiste dans la fabrication des cotons et des toiles.

Le mur élevé pour arrêter les Pictes passe au pied même de *Carlisle,* ville située au confluent de l'Éden et de la Caldew, dont le nom dérive des anciens mots saxons *Caer-Lyall,* qui signifient *cité près de la muraille.* C'est le chef-lieu du comté de Cumberland; elle renferme 19,000 habitants. Il ne reste des ouvrages qui la défendaient, lorsque l'Écosse et l'Angleterre appartenaient à deux couronnes, qu'un château bien conservé qui contient un magasin à poudre et une salle d'armes. L'infortunée Marie Stuart fut enfermée dans cette forteresse en 1568 : le lieu où elle se promenait se nomme encore la promenade de la Dame (*Lady's Walk*). Carlisle est bien bâtie; ses communications, par chemin de fer avec Londres et Édimbourg, et par un canal avec le golfe de Solway, lui procurent un commerce important. Ses manufactures de toiles, d'indiennes, de cuirs, de fouets, de harpons, de savons, etc., ont une grande activité. — A 12 kilomètres du chef-lieu, la petite ville de *Brampton* semble tirer son nom d'un fort situé dans ses environs et appelé par les Romains *Bremetunacum.* Non loin de cette ville, on voit *la Grande Mègue et ses Filles,* beau monument druidique composé d'un grand cercle de grosses pierres brutes. — *Wigton* (6,000 hab.), ville commerçante et bien bâtie, a d'importantes manufactures de coton. A 2 kilomètres au sud, le hameau d'*Old-Carlisle* renferme de nombreuses antiquités romaines. — *Maryport* (5,500 hab.) située à l'embouchure de l'Elne, exporte des houilles, fabrique des cotonnades et possède une des plus importantes glaceries du royaume. — *Workington* (9,000 hab.) est située sur la rive droite du Derwent, qu'on traverse sur un beau pont et qui se jette dans la mer à un mille de là. La partie moderne de la ville est bien tracée et renferme de beaux édifices; la pêche du saumon et le commerce des charbons y emploient un grand nombre de navires. On y trouve aussi de grandes fabriques de chapeaux de paille. A 8 kilomètres de *Cockermouth,* petite cité où se tiennent chaque année plusieurs foires importantes de bestiaux, on remarque le *Skiddaw,* montagne qui s'élève à 990 mètres au-dessus du niveau d'un beau lac. Non loin de ce mont, le *Derwent-Water* est l'un des lacs les plus romantiques de l'Angleterre; la célèbre cataracte de *Lowdore* en embellit l'approche. Sur la rive droite du Derwent, qui prend naissance dans ce lac, le *Carrock,* montagne moins élevée que la précédente, n'est qu'une suite d'horribles précipices et de crevasses. A sa base le *Blackhole,* ou le *trou noir,* est un étang de 50 mètres de diamètre, mais d'une profondeur de 170 mètres. Le *Derwent-Fells* est une montagne célèbre par ses mines de plomb. — *Whitehaven,* port de mer, est une ville jolie et bien bâtie, qui a pris un grand développement par suite de l'exploitation des houillères voisines, qui sont très-riches et les plus profondes que l'on ait encore creusées. Elle renferme 14,000 habitants. On y construit de nombreux bâtiments, et l'on y trouve des fabriques de toiles, câbles, ancres, clous, etc. Son commerce est très-actif et très-étendu. Au pied d'une colline et dans une agréable vallée appelée *Inglewood-Forest,* se trouve l'ancienne ville de *Penrith,* peuplée de 7,000 individus dont toute l'industrie est de fabriquer de grosses étoffes de laine et des chapeaux communs. On remarque dans son cimetière un singulier monument appelé le Tombeau du Géant, et qu'on suppose être celui d'Ewain ou Owain, prince d'une taille gigantesque, qui régnait vers le milieu du sixième siècle.

L'île de *Man,* située au sud-ouest du golfe de Solway, dépend du Cumberland. Elle

a une longueur de 40 à 50 kilomètres avec une largeur de 30. Sa population est de 43,000 habitants. Une chaîne de montagnes granitiques la traverse dans toute sa longueur; le *Sneafell* ou *Snowfield* en est le sommet le plus élevé. La plus grande partie du terrain appartient aux formations de sédiments inférieurs. Le sol, dans la partie méridionale, est argileux; dans le nord, de grands dépôts de marne sont recouverts par un terrain sablonneux. On n'y trouve ni arbres ni buissons, mais de vastes tourbières dans lesquelles se rencontrent des troncs de chênes et de sapins. On remarque encore dans cette île des schistes ardoisiers, des pierres de taille, des filons de plomb, de fer, de cuivre. Elle est arrosée par de nombreux ruisseaux. L'hiver y est doux, mais les étés y sont sans chaleur, ce qui donne à la végétation un air particulier de souffrance. L'agriculture y est néanmoins en progrès; les prairies artificielles et les bois s'y multiplient. Près de la côte on emploie le varech comme engrais; dans l'intérieur, on se sert de la marne. La souveraineté de cette île appartenait autrefois aux comtes de Derby; en 1736, elle passa à un duc d'Athol, qui la céda au roi d'Angleterre moyennant une indemnité en numéraire et quelques priviléges.

Ramsay (1,800 hab.), la plus septentrionale de ses villes, est bâtie avec irrégularité sur la côte orientale; son havre ne peut recevoir que des navires du port de 100 tonneaux. — *Laxey* est un village à l'embouchure d'une petite rivière du même nom, que l'on traverse sur un beau pont en pierre. — *Douglas,* peuplée de 7,000 habitants, est dans une situation très-agréable, entourée de jolies collines, au fond d'une baie de 2 milles d'étendue. C'est la plus considérable des quatre villes de l'île de Man, et la seule dont le port offre un abri sûr aux plus grands navires. Ses rues sont étroites et irrégulières; sa principale promenade est sur le môle. — *Castle-town* (2,200 hab.) est la résidence du lieutenant-gouverneur, qui habite au centre de la ville le château de Rushen, servant en même temps de prison. Elle a un havre, un môle et un phare. — *Peele-town* se trouve au milieu de la côte occidentale de l'île : c'est une ville de pêcheurs, irrégulièrement bâtie, avec un bon môle et un phare. Elle fait de grandes expéditions de harengs.

§ II. Comté de Westmoreland. — Ce petit comté, qui n'a que 194,000 hectares de superficie et confine au nord avec le Cumberland, est un pays composé de hautes montagnes, de collines dépouillées et de marais nommés *fells;* il est très-renommé par la beauté de ses sites et arrosé par un grand nombre de rivières, de ruisseaux et de lacs : celui d'*Ulleswater* donne naissance à la petite rivière d'Eymot, qui se jette dans l'Éden en formant en partie la limite de ce comté; celui de *Winandermere* est un des plus considérables du royaume; il sépare ce comté de celui de Lancastre; il est célèbre surtout par la pêche d'un excellent poisson que les Anglais appellent *char,* et qui est particulier à l'Écosse et au Westmoreland. Dans ce pays un grand nombre de vallons étroits, couverts de pâturages, sont séparés par des montagnes arides; les terrains fertiles se trouvent principalement dans des vallées arrosées par des rivières; les herbages sont employés à nourrir le bétail que l'on tire d'Écosse; de belles vaches, estimées pour leur lait, les oies dont on peuple les prairies marécageuses, les porcs, qui donnent d'excellents jambons, sont ses principales richesses. Les substances métalliques y sont peu répandues; la houille s'y trouve

rarement; mais les terrains renferment de l'ardoise, de la chaux, du marbre et de la pierre à bâtir d'une assez bonne qualité.

Appleby, chef-lieu du comté, est une petite ville de 1,700 habitants, située sur l'Éden; elle n'a qu'une seule rue, mais son commerce de blé est considérable. — *Ambleside* (1,200 hab.) est surtout remarquable par sa situation délicieuse à l'extrémité septentrionale du Winandermere. On y fabrique des draps. — *Kirkby-Kendal* (13,000 hab.), située sur les bords du Kent, est célèbre par ses manufactures de draps depuis le règne de Richard II. — *Kirkby-Londsale* est une petite ville de 2,000 habitants, qui a un pont élégant sur la Loyne.

§ III. Comté de Lancastre. — Ce comté a une superficie de 502,000 hectares. Borné au nord par le Westmoreland et le Cumberland, à l'ouest par la mer d'Irlande, au sud par la Mersey, il est séparé de celui d'York par les monts Peak. Cette crête garantit le pays des vents d'est et des accidents qui en sont la suite; mais en mettant obstacle au passage des nuages chassés de l'ouest, elle y accumule une plus grande quantité de pluie que dans les autres comtés, sans toutefois nuire à la salubrité de l'air. L'un des effets de l'humidité du climat est de rendre la culture des grains peu productive; l'avoine seule y réussit bien, et la pomme de terre y est assez abondante. Dans plusieurs cantons les pâturages sont excellents, aussi le fromage que l'on y fabrique est-il en réputation. Le *Furness,* sorte d'île formée par la mer et par le cours de deux rivières, est une région sauvage et raboteuse, riche en fer, et couverte de bois. Elle renferme un lac considérable, appelé *Conistone-Meer,* et est assez fertile; l'étroite et longue île de *Walney* lui sert de rempart contre la mer d'Irlande. Les environs de Lancastre sont couverts de belles prairies, et la région du sud-est est envahie par de vastes marais appelés *mousses,* impraticables dans la saison humide, et produisant une tourbe grasse et noire.

Ce comté, si peu favorisé de la nature, excepté dans ses productions minérales, s'est placé par son industrie au-dessus de tous les autres : ses bois ont servi à transformer le fer en acier; la houille, répandue en couches épaisses, surtout au centre et au sud, alimente des machines à vapeur qui s'appliquent aux genres de fabrication les plus différents. C'est le siége principal de l'industrie cotonnière; il produit les quatre cinquièmes de tous les cotons anglais. Le premier métier à coton y fut établi en 1778 à Rishton. Après le coton viennent la laine, la soie, le lin, le fer, le cuivre et les autres métaux, qui, sous la main de l'ouvrier, prennent toutes les formes. De nombreux chemins de fer, des canaux, des rivières navigables, qui communiquent de Hull à Liverpool et joignent la Severn à la Tamise, favorisent une exportation immense. Le Lancashire, plus que les autres districts manufacturiers, est le séjour de la richesse et de la misère, du travail et de la souffrance. Quand les débouchés sont abondants, quand la concurrence n'est pas redoutable, les milliers d'ouvriers qui peuplent les grandes manufactures de Manchester, de Preston, d'Oldham, ont du travail et du pain assuré; mais que le coton manque, que les marchés se ferment, que des fabriques continentales s'établissent, et l'on voit des bandes d'ouvriers, de femmes, d'enfants, affamés, sans vêtements, envahir les villes, menacer les riches du pillage, mais se dissiper sans résistance devant le bâton des constables ou l'uniforme de la yeomanry.

Le nord du comté, montagneux et infertile, renferme nécessairement peu de villes, et nous n'aurons à citer qu'Ulverstone et Dalton dans le Furness, Lancastre sur la Loyne. Mais en descendant au sud, dans les bassins de la Ribble, de la Mersey et de leurs nombreux affluents, les villes se pressent les unes sur les autres; leurs banlieues sont aussi peuplées qu'elles-mêmes; les fabriques, les usines couvrent presque tout le sol; les populations se multiplient d'une manière prodigieuse, et nous verrons des localités qui avaient à peine 10,000 habitants au commencement du siècle accrues jusqu'à 3 et 400,000.

Ulverstone (8,000 hab.), située à l'embouchure de la Leven dans la baie de Morecambe, fait une exportation considérable de minerai de fer et de cuivre, d'ardoises et de grains. On y fabrique les cotons et de la taillanderie. — *Dalton* (3,500 hab.) est entourée d'usines à fer. Elle a un port vaste et commode à l'extrémité d'un canal qui communique avec la mer et reçoit de gros bâtiments. On y remarque un vieux château et les ruines de l'abbaye de Furness, fondée dans le douzième siècle. — *Lancastre,* près du canal qui porte son nom, est bâtie sur la rive gauche de la Loyne, rivière qui accumule tant de bancs de sable à son embouchure que les navires de plus de 250 tonneaux ne peuvent remonter qu'à 6 kilomètres. C'est une jolie ville, bien bâtie, qui renferme 12,700 habitants; elle s'étend en pente douce sur le flanc d'une colline dont le sommet est couronné par une belle église gothique et par un antique château, bâti par Jean de Gand, lequel sert de prison et de tribunal. On cite au nombre de ses principaux édifices : l'hôtel de ville, décoré d'un portique; la douane, ornée de colonnes; un beau quai, de superbes magasins, un joli pont sur la Loyne, et, sur la même rivière, un pont-canal regardé comme un des beaux ouvrages dans ce genre. Lancastre fait un grand commerce de houille et de pierre calcaire. Ses chantiers de construction, ses fabriques d'ébénisterie, de chapeaux, de cordages, de toiles à voiles, ont beaucoup d'activité. Aux environs se trouvent des marais salants. C'est à Lancastre qu'ont été établies les premières écoles d'enseignement mutuel.

Les villes du cours de la Ribble sont : *Clitheroë* (9,500 hab.), située au pied du mont Pendill; elle a des sources minérales fréquentées, et fait une fabrication très-active de tissus imprimés. — *Preston,* belle ville de 60,000 habitants, est le centre d'une grande fabrication de tissus de coton; ses filatures de lin sont aussi fort importantes. Son port peut recevoir des bâtiments de 150 tonneaux. — *Kirkham,* située près de l'embouchure de la Ribble et à proximité de plusieurs canaux, renferme 12,000 habitants, avec d'importantes fabriques de coton, de toiles, de cordages. Son commerce est très-actif.

Voici maintenant les villes des affluents de la Ribble : *Colne,* située sur un affluent de la Calder et près du canal de Leeds à Liverpool, renferme 9,000 habitants. C'est l'un des centres les plus anciens de l'industrie des tissus. On exploite dans ses environs de la houille, des ardoises et de la pierre à chaux. — *Burnley* (10,700 hab.), située au confluent de la Burn et de la Calder, a d'importantes fabriques de coton et de lainages, des imprimeries sur étoffes, des fonderies de fer, et dans ses environs de riches mines de houille. — *Blackburn,* sur un affluent du même nom, a une population de 37,000 habitants, et si l'on compte ses faubourgs, de plus de 60,000.

C'est l'un des grands centres de la fabrication des cotons, surtout pour les espèces communes de calicots et de mousselines. La valeur de ces produits manufacturés est évaluée à plus de 100 millions. Blackburn est le lieu de naissance de James Hargraves, inventeur de la *spinning-jenny*. — *Chorley,* jolie ville de 13,000 habitants, qui s'accroît rapidement, est située au bord du Chor et près de l'Yarrow, qui fait tourner de nombreux moulins. Ses manufactures de coton, ses vastes blanchisseries, son commerce de charbon, d'alun, de plomb, de pierres meulières, ont une grande activité.

Les villes du bassin de la Mersey sont encore plus nombreuses, plus serrées, plus peuplées, plus manufacturières. *Haslingden* (8,500 hab.), située sur un canal qui communique avec Leeds, Manchester et Liverpool, renferme d'importantes fabriques de lainages et fait exploitation de pierres de taille. — *Rochdale,* sur la Roche, affluent de l'Irwell, dans une belle vallée, renferme 28,000 habitants, outre 50,000 que comprend sa banlieue; elle possède des manufactures considérables de draps et de flanelles, des filatures et fabriques de coton; ses environs sont riches en houille et en ardoises. On y trouve une jolie église, trois beaux ponts, et d'autres édifices publics. — *Bury,* située sur une éminence, entre la Roch et l'Irwell, renferme 21,000 habitants, outre 26,000 compris dans la paroisse. Les bords des deux rivières sont entièrement occupés par des filatures de laine et de coton, des fabriques de lainages, de cotons, des blanchisseries, des imprimeries sur étoffes. On y trouve une école de sciences mécaniques, une bibliothèque, de nombreux établissements de bienfaisance. Ses environs renferment de riches mines de houille, des carrières d'ardoises et de pierres à bâtir. C'est à Bury qu'ont été inventés plusieurs des procédés qui accélèrent la fabrication des tissus. Le développement de cette industrie est principalement dû aux ateliers créés par Robert Peel, père du grand homme d'État qui fut premier ministre en 1842, et qui était né à Bury. — *Bolton,* ville de 45,000 habitants, outre 60,000 compris dans la paroisse, est située sur la Croale, affluent de l'Irwell, dans une contrée triste et marécageuse; elle n'en a pas moins pris un très-grand accroissement, grâce à l'industrie du coton, dont elle est un des centres principaux. Les articles qu'on y fabrique sont les mousselines, les calicots, les velours, les futaines, les châles. Il sort annuellement 10 millions de pièces de ses blanchisseries. On y trouve encore des fonderies de fer, des fabriques de produits chimiques, et dans ses environs des mines de houille. Cette ville communique par des canaux et des chemins de fer avec Liverpool et Manchester. C'est le lieu de naissance d'Arkwright et de Crampton, qui y inventèrent la *spinning-frame* et la *jenny-mull.* — *Oldham,* ville de 45,000 habitants, n'avait en 1760 que 60 maisons; elle renferme aujourd'hui plus de 300 fabriques de cotons, des manufactures de chapeaux, des métiers pour la soie, outre les mines de houille de ses environs. — *Ashton-Cross,* située sur la Tame, affluent de la Mersey, renferme 47,000 habitants. C'est encore une des villes qui ont pris un prodigieux accroissement, depuis le commencement du siècle, grâce à l'industrie des cotons. Le nombre des fabriques est de plus de 150 dans la ville et dans la paroisse. — *Staley-Bridge,* sur la Tame, renferme 13,000 habitants, et a les mêmes industries que les précédentes.

Toutes les villes que nous venons de nommer ne sont que les annexes et pour ainsi

dire les faubourgs de la grande ville de *Manchester,* la reine de l'industrie dans le Royaume-Uni, et probablement dans le monde entier. Elle est située sur l'Irwell, au confluent de l'Irk et de la Madlok, et renferme 310,000 habitants. Elle n'en avait que 20,000 dans le siècle dernier, et 80,000 en 1800. C'est le centre de la fabrication des tissus de coton, qui occupe 500 machines à vapeur et 30,000 métiers, dont 6,000 mus par la vapeur. Elle produit les quatre cinquièmes de tous les cotons fabriqués dans le Royaume-Uni, des mousselines, des basins, des piqués, des percales, des velours et d'autres étoffes, qui emploient, terme moyen, 4 millions de quintaux métriques de coton. On y fabrique aussi des soieries, des lainages, des toiles, des tapis, des chapeaux, des produits chimiques, des machines, et la ville est entourée de fonderies, de blanchisseries, d'imprimeries et d'autres usines. Elle doit sa prospérité aux perfectionnements apportés dans la fabrication des tissus par Hargraves, Arkwright, Crampton; mais elle la doit aussi à sa situation remarquable au point de réunion d'une multitude de voies de communication, telles que le chemin de fer de Liverpool, celui de Leeds et quatre autres non moins importants; puis aux rivières Irwell et Mersey, qui font de Liverpool le port de Manchester; puis aux canaux de Bridge-Water, de Manchester à Ashton, de Bolton et Bury, de Rochdale, si bien que, par ces voies ou par celles qui s'y relient, il n'est peut-être pas un seul point important de l'Angleterre qui ne communique par eau avec Manchester. Elle occupe l'emplacement d'une station romaine, appelée *Mancunium* dans l'Itinéraire d'Antonin. Elle est bien bâtie. Les quartiers nouveaux sont les plus réguliers : on distingue surtout, pour l'élégance de leurs bâtiments, *Portland-place* et *Mosely-street.* Elle renferme 17 églises : celle du Christ est un bel édifice gothique; celle de Sainte-Marie, dans le style grec, se distingue par son clocher; la principale, qui prend le titre de collégiale, est un bel édifice gothique, richement décoré à l'intérieur. La banque présente une belle et imposante façade; le Portique, construit dans le style grec, contient un cabinet littéraire et une bibliothèque de 20,000 volumes; la prison neuve, le marché, la nouvelle bourse pour les grains, l'hôtel de ville, les deux théâtres, une salle de concert, les salles commerciales, le musée d'histoire naturelle, etc., sont les édifices les plus remarquables. Manchester possède de nombreux établissements d'instruction et de bienfaisance. Les plus importants sont le collége de Cheetham, espèce d'école d'arts et métiers; l'école royale lancastrienne, les écoles primaires dites nationales, le collége ou école de grammaire, dont les élèves sont admis à l'université d'Oxford; l'institut des sourds-muets; l'*Infirmary,* qui se compose d'un grand hôpital, d'un dispensaire et d'un asile pour les fous. L'Irwell, dont les eaux sont excellentes pour la teinture, sépare Manchester de *Salford,* ville distincte qui se lie par cinq ponts à la grande cité, dont elle ne paraît qu'un faubourg. Elle renferme 55,000 habitants et de nombreuses manufactures. Non loin de Manchester se trouve le collége de *Stonyhurst,* le plus bel établissement catholique du royaume.

Les autres villes que nous allons nommer peuvent être encore regardées comme des annexes de Manchester. *Leigh* (22,000 hab.) fabrique des mousselines, des batistes, des calicots, des futaines, des étoffes de soie et de coton. On y exploite des pierres à chaux et de la houille. — *Wigan* (21,000 hab.) a des fabriques de cotons,

de soieries et de toiles communes, des usines de bronze et d'étain, et des houillères d'où l'on extrait le charbon appelé *cannel-coal*, estimé parce qu'il brûle sans former de soufflures, et qu'on peut en fabriquer des ornements et des ustensiles. Dans ses environs se trouve une source sulfureuse. — *Saint-Helens* (12,000 hab.) a une industrie très-active en poteries, clouteries, mais surtout en verreries et cristalleries. Près de là est la manufacture de glaces de *Ravenhead*, la plus importante de l'Angleterre. — *Prescot* (7,000 hab.) a de riches mines de houille, qui approvisionnent Liverpool, et des fabriques renommées d'horlogerie, de toiles à voiles et de poteries. — *Warrington* (25,000 hab.), située sur la Mersey, a une industrie très-active en cotons, toiles à voiles, quincaillerie et verreries.

Enfin, à l'embouchure vaste et profonde de la Mersey, se trouve la deuxième ville du Royaume-Uni par l'importance de son commerce et de sa population, *Liverpool*, qui renferme aujourd'hui 400,000 habitants, et dont la marine marchande compte 2,282 navires, jaugeant 900,000 tonneaux, c'est-à-dire qu'elle est presque égale à toute la marine marchande de la France. Cette ville n'avait encore en 1709 que 84 bâtiments, jaugeant 5 à 6,000 tonneaux. Son prodigieux accroissement est dû à sa proximité des grands centres manufacturiers : elle approvisionne Manchester et ses annexes de matières premières, et elle exporte leurs produits fabriqués.

Liverpool s'étend sur le bord oriental de la rivière, et couvre un espace de plus de 8 kilomètres en longueur sur 2 kilomètres en largeur ; elle se prolonge à l'ouest par les docks, les chantiers et les magasins. Les nouveaux quartiers, composés de belles maisons en briques, couvertes en ardoises, sont spacieux, aérés, bien pavés et éclairés; mais la vieille ville n'est composée que de rues étroites et de sales maisons. Ses édifices publics sont beaux : l'un des plus remarquables est l'hôtel de ville, orné de colonnes corinthiennes, et couronné par une coupole surmontée d'une statue qui représente la Grande-Bretagne portant au haut d'une lance l'emblème de la liberté. Sur la place que décore cet édifice se trouve la bourse, et au milieu s'élève un monument magnifique à la mémoire de Nelson. Nous citerons encore la nouvelle douane, bel édifice à trois façades surmonté d'une coupole ; le bureau des postes, le marché au blé, édifice d'architecture grecque, le marché neuf, l'embarcadère du chemin de fer et l'entrée du tunnel du canal de Leeds, les magasins à tabac, le nouvel institut mécanique, édifice de style ionique, qui comprend un théâtre élégant, une belle statue équestre de George III sur la place Pembroke. Parmi ses 55 églises ou chapelles, plusieurs peuvent passer également pour des monuments remarquables. Ses établissements de bienfaisance sont nombreux et bien dotés. Le dispensaire fait soigner à domicile plus de 20,000 personnes chaque année ; l'hospice appelé l'Infirmerie reçoit 1,500 malades, et prodigue à domicile des secours à un nombre égal d'individus. La ville renferme un lycée et un athénée, ayant chacun une bibliothèque de 30,000 volumes; une école d'orphelins, 75 écoles du dimanche, 700 écoles primaires; une institution royale, où l'on fait des lectures publiques, des cours de belles-lettres et de mathématiques, et à laquelle appartiennent un musée d'histoire naturelle et un jardin botanique ; un institut des beaux-arts, des jardins zoologiques, des théâtres, des cercles, etc. Le port, l'un des plus sûrs et des plus vastes du monde, se compose de 22 bassins ou docks, dont la superficie est de 446,000 mètres carrés; 15 sont des

bassins à flot; l'un d'eux peut contenir plus de 100 navires. Ces docks, les premiers qu'on ait construits en Angleterre, sont liés ensemble par des quais larges et commodes et par d'immenses magasins dans un développement de 14 kilomètres. Tous sont protégés du côté de la rivière par une forte digue de 4 kilomètres de longueur. Des forts en défendent l'entrée du côté de la mer. Le mouvement des docks était en 1856 de 20,886 navires, jaugeant 4,320,000 tonneaux, et leur recette s'élevait à près de 18 millions de francs. Les marchandises qu'on y entrepose sont principalement des cotons, des tabacs, des bois de teinture, des denrées coloniales, etc.

Le mouvement maritime de Liverpool avec l'étranger était en 1856 de 9,212 navires, jaugeant 5,090,000 tonneaux. Le mouvement de son cabotage était de 19,817 navires, jaugeant 2,829,000 tonneaux. Son principal commerce se fait avec les États-Unis : les quatre cinquièmes de tout le commerce anglais avec cette république sont centralisés à l'embouchure de la Mersey. Les autres pays avec lesquels elle fait des affaires sont l'Irlande, qui est unie à elle par 40 bateaux à vapeur partant journellement, les Antilles, l'Amérique du Sud, l'Allemagne, la France, les Indes orientales, etc. C'est un des points principaux de départ et d'arrivée des grands paquebots transatlantiques. Elle communique aussi par paquebots réguliers avec les principaux ports de l'Angleterre et du continent. Quant à ses communications intérieures avec les villes de la Grande-Bretagne, elles sont de tout genre, canaux, routes, chemins de fer. La principale est le canal qui la joint à Leeds, et qui commence par un magnifique tunnel de 15 kilomètres de longueur, passant sous une partie de la ville. Ses immenses entrepôts de coton, de houille, de sel, de tabacs, de poteries, et les produits de ses propres manufactures, ajoutent encore à son importance commerciale. Ses exportations pour l'étranger se sont élevées en 1856 à 558 millions, et l'on pense que cette ville seule fait le quart du commerce du Royaume-Uni. Elle reçoit annuellement 1,500,000 balles de coton.

Outre les divers objets que Liverpool fabrique pour la marine, elle possède des savonneries très-considérables, produisant 30 millions de kilogrammes de savons, des manufactures de cotons, de porcelaines, de poteries, de machines, des fonderies, brasseries, raffineries de sucre, corderies, fabriques d'outils et de montres, etc.

§ IV. Comté de Chester ou Cheshire. — Ce comté a une superficie de 262,000 hectares. C'est un pays généralement plat et fertile : il est renommé pour ses salines, les plus considérables du Royaume-Uni, ses fromages et son agriculture. Dans la vallée du Weaver, le sel se trouve en blocs demi-transparents, et on l'en tire par évaporation de grands réservoirs qui produisent annuellement 750,000 tonneaux, dont la moitié est exportée à l'étranger. La principale source de richesses de ce comté est dans l'élève du bétail; on y nourrit plus de veaux que dans aucune autre partie de l'Angleterre; la fabrication du fromage forme un produit de 12 millions de kilogrammes, dont le quart est exporté; enfin on y exploite du cuivre, du plomb, du cobalt et de la houille. Les habitants tirent de grands avantages de la navigation intérieure, facilitée par plusieurs canaux. Toutes les eaux du pays s'écoulent dans la mer d'Irlande par la Dee et la Mersey. Le Cheshire est formé d'une partie du territoire des *Cornavii;* les Romains y ont laissé des routes, des inscriptions et plusieurs autres antiquités. Ce comté, qui a le titre de *palatin*, fut donné par

Guillaume le Conquérant à son neveu, Hugues d'Avranches; il forme l'un des apanages du prince royal.

La Mersey sépare le Cheshire du Lancastershire, et l'on trouve sur cette rivière *Stockport*, annexe de Manchester, peuplée de 51,000 habitants, et communiquant au moyen de canaux avec la Dee, la Ribble, la Trent et la Severn, conséquemment avec la plus grande partie du royaume. Cette ville est en outre placée sur le chemin de fer de Londres à Manchester; aussi est-ce un centre commercial important, surtout pour les soieries, les draps, les cotons et les chapeaux. Elle est de construction fort irrégulière : par suite de l'inégalité du terrain, plusieurs maisons sont en partie creusées dans le roc. Stockport a une école de grammaire, un théâtre, une bibliothèque, etc.

Sur un affluent de la Mersey, on trouve encore *Macclesfield,* peuplée de 24,000 habitants. Son hôtel de ville est un bel édifice grec; son école de grammaire a fourni plusieurs hommes distingués. C'est une ville très-industrieuse, entourée de riches mines de houille qui ont facilité le développement de nombreuses usines, telles que manufactures de soie, de boutons, de passementerie, de cotons, de cuivre, de bronze, etc.

Dans le bassin de la Weaver, nous citerons : *Congleton* (9,500 hab.), située près de la Dane, jolie ville qui doit sa prospérité à ses manufactures de rubans, de soie, de coton et de cuirs. — *Knutsford* (4,500 hab.) a une jolie église moderne et des fabriques de coton. — *Northwich,* peu peuplée, est néanmoins importante par les mines et les sources de sel que l'on exploite dans son voisinage. La quantité extraite ou fabriquée est évaluée à plus de 2 millions de quintaux métriques. — *Sandbach* (6,000 hab.) doit sa réputation à son *ale* et à ses fabriques de laine. — *Nantwich* ou *Namptwich,* ville de 5,000 habitants, fait un important commerce de fromages et de sel, et confectionne une grande quantité de souliers et de gants. A ses portes, une belle saline, que l'on exploite depuis plus d'un siècle, présente, à l'étendue près, un spectacle analogue à celui des salines de Wieliczka : on croit voir une belle église souterraine, éclairée par mille flambeaux, tant la lueur des lampes jette d'éclat sur ses piles et ses voûtes étincelantes. — *Chester,* capitale du comté, est arrosée par la Dee, qui, sous la domination romaine, lui valut le nom de *Deva.* C'est une vieille cité, dont les quatre rues principales sont construites comme au douzième siècle, avec un porche devant chaque maison; presque toutes sont en bois, mais les faubourgs sont plus grands et mieux bâtis que la ville. Au moyen d'un canal que l'on appelle la *Rivière neuve,* elle jouit d'un petit port où remontent des navires de 350 tonneaux. On y remarque le château, dont une partie date du règne de Guillaume le Conquérant, et qui renferme un arsenal important, des casernes, la prison, etc. Elle a aussi 9 églises en comptant sa cathédrale, plusieurs temples pour les non-conformistes, 2 bibliothèques publiques, plusieurs hospices et des écoles bien dotées. Ses chantiers de construction, son commerce de fromages, de céruse, de plomb de chasse, de tabac, ne manque pas d'importance. Sa population est de 23,500 habitants.

CHAPITRE HUITIÈME.

PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

§ Ier. Généralités. — La *principauté de Galles* (*Wales*) occupe un rectangle compris entre la mer d'Irlande au nord, le canal de Saint-George à l'ouest, le canal de Bristol au sud. Elle a une superficie de 193,000 kilomètres carrés. Elle occupe les deux revers des montagnes dites de Galles, c'est-à-dire, d'une part, tous les petits bassins qui tombent dans l'océan Atlantique, depuis la Dee jusqu'à la Taff; d'autre part, une partie du bassin de la Severn. Les nombreuses montagnes qui hérissent sa surface l'ont fait surnommer la Petite Suisse. Leurs escarpements rapides, leurs flancs déchirés et taillés à pic, la profondeur de leurs étroites vallées, les lacs, petits mais limpides, que l'on rencontre à chaque pas, le grand nombre de rivières et de ruisseaux qui tantôt se précipitent en cascades, tantôt roulent lentement au milieu des prairies; les brouillards humides qui s'élèvent de la surface de ces eaux, et quelquefois s'attachent au sommet des plus hautes montagnes; la neige même qui s'y conserve fréquemment jusqu'à la fin du printemps, leur donnent, malgré leur faible élévation, qui n'atteint pas 1,200 mètres, l'apparence des hautes chaînes des Alpes. Au nord, les montagnes s'abaissent graduellement, mais les beaux points de vue y sont aussi multipliés. Les chaînes et les plateaux du pays de Galles donnent naissance à plusieurs rivières importantes : la Wye, la Severn et la Dee. Le plus grand de ses nombreux lacs est le Bala, qui traverse la Dee : il a 5 kilomètres de longueur sur 1,200 mètres de largeur.

La région septentrionale est beaucoup moins fertile et moins peuplée que la méridionale. Dans celle-ci, les produits du sol suffisent aux habitants. Au centre, la température a toute l'âpreté des régions élevées; près des bords de la mer, le climat est doux, mais humide; cependant le pays est généralement salubre.

L'agriculture n'est pas aussi florissante dans la principauté de Galles que dans le reste de l'Angleterre; mais il n'en est pas de même des autres branches d'industrie. Des filatures de coton se sont élevées dans les comtés de Flint et de Denbigh; des usines où l'on prépare le fer, le cuivre et le plomb, sont répandues du midi au nord; presque partout on tisse des toiles, des flanelles et des draps. Enfin l'industrie manufacturière et le commerce maritime ont pris une grande extension; la population augmente rapidement. Ces progrès doivent être attribués d'abord au soin avec lequel les routes sont entretenues, ensuite à la construction de quelques chemins de fer et de plusieurs canaux, tels que le canal d'Ellesmere, qui joint la Dee à la Severn, et ceux de Brecknock, de Cardiff, de Neath et de Swansea, qui établissent des communications avec le canal de Bristol.

Le pays de Galles se divise en 12 petits comtés, qui ont la même administration que ceux de l'Angleterre, et que nous partagerons ainsi : comtés maritimes du nord, comtés maritimes du sud, comtés de l'est ou du bassin de la Severn.

§ II. Comtés maritimes du nord : Flint, Denbigh, Carnarvon, Anglesey, Merio-

NETH. — Le comté de *Flint,* situé sur la rive méridionale de la Dee, a une superficie de 53,000 hectares. Son sol est bas sur la côte et montagneux dans le sud ; mais le point culminant du pays, le *Maël-y-Gaër,* n'a que 340 mètres d'altitude. Ce comté abonde en céréales et en pâturages, renferme des mines de fer, de plomb et de houille, et nourrit beaucoup d'abeilles, dont le miel sert à faire une liqueur appelée *metheglin,* qui ressemble à l'hydromel.

Caerwys, jadis chef-lieu du comté, et, jusqu'au règne d'Élisabeth, le rendez-vous des bardes, qui venaient y disputer le prix du chant, n'est plus peuplée que d'un millier d'individus. — *Holywell,* dont le nom signifie *Saint-Puits,* une des plus importantes villes de la principauté, renferme environ 11,000 habitants. Ses maisons sont bâties avec régularité. Elle doit sa prospérité à ses manufactures de coton et à ses usines, où l'on travaille le plomb, le cuivre et le zinc, exploités dans ses environs. Le moteur de ces établissements est la célèbre source appelée *puits de Saint-Winifred,* et qui est estimée pour ses propriétés médicinales. — *Saint-Asaph,* fondée en 560, n'est qu'une seule rue qui prend le titre de ville, parce qu'elle est le siége d'un évêché. Sa population est de 3,500 âmes. — *Flint,* qui donne son nom au comté, est peu remarquable : c'est là que Richard II remit la couronne au duc de Lancastre, depuis Henri IV. Ses bains de mer la rendent agréable dans la belle saison. Malgré son port accessible aux navires de 300 tonneaux et ses vastes quais, elle n'a que 3,000 habitants. — *Mold,* sur l'Allen, est le chef-lieu du comté. On y compte 10,000 habitants. Ses environs, qui renferment de riches mines de houille et de plomb, sont célèbres par la victoire de l'*Alleluia,* gagnée par les Saxons sur les Bretons.

Le comté de *Denbigh,* qui a une superficie de 152,000 hectares, a un sol montagneux, coupé de fertiles vallées : les plus remarquables sont celles de la Clwyd et de Llangollen. Il est fertile en grains, riche en bétail et abondant en mines. L'air y est très-pur.

Denbigh (4,000 hab.), le chef-lieu, est situé près de la rive gauche de la Clwyd, dans une vallée parfaitement cultivée. C'est une ville petite, mais bien bâtie; son commerce consiste dans la vente de ses cuirs, de ses gants et de ses souliers. Sur un roc qui la domine s'élèvent les restes d'un château détruit en 1646 par les troupes du Parlement. — *Wrexham,* dont on admire la belle église, est une ville de 16,000 habitants, bien bâtie, renommée pour son grand commerce de flanelles et ses foires. Elle communique avec Chester par un chemin de fer qui se termine à *Llangollen* (4,500 hab.), située sur la Dee, dans une vallée célèbre par ses beaux sites.

Dans le comté de *Carnarvon,* qui a 141,000 hectares, le sol est très-montagneux, et en partie couvert par le massif et les rameaux du Snowdon; l'agriculture y est peu avancée ; les chevaux et les bêtes à cornes, le produit des mines et celui de la pêche, sont les principales ressources des habitants. Depuis la fin de mai jusqu'au mois de septembre, ils abandonnent leurs vallées pour suivre les troupeaux sur les montagnes, où ils se nourrissent de leur lait et de leur chair ; en automne, ils redescendent dans les vallées, où ils passent l'hiver à filer la laine et à fabriquer des étoffes grossières pour leur usage. Ce comté est riche en carrières d'ardoises, dont il se fait une grande exportation.

Près de l'emplacement de l'antique *Seguntium,* dont il reste quelques vestiges,

Édouard Ier fonda en 1283 la ville de *Carnarvon*. Son vieux château fort, destiné à maintenir les Gallois, est très-bien conservé : c'est là que naquit Édouard II. Ses anciennes murailles sont encore debout, ses rues sont étroites, mais ses maisons bien bâties; son port, sur la côte méridionale du détroit de Menaï, qui sépare la principauté de Galles de l'île d'Anglesey, reçoit en tout temps un grand nombre de navires des différents points du royaume, et des baigneurs dans la saison des bains de mer. Elle renferme 9,500 habitants. Les faubourgs sont plus grands que la ville. — *Bangor* (7,500 hab.), au fond d'une baie du détroit de Menaï, est une ancienne ville épiscopale, bâtie avec une certaine élégance, et au milieu de laquelle s'élève une belle cathédrale. Son port, qui reçoit les bâtiments de 300 tonneaux, exporte des ardoises. A 3 kilomètres de là est le fameux pont suspendu tubulaire qui, traversant le détroit de Menaï, présente 180 mètres de portée, 10 mètres de largeur et 33 mètres au-dessus des plus hautes marées. Il continue, sans gêner la navigation, le railway de Chester aux îles d'Anglesey et d'Holyhead.

L'île d'*Anglesey* ou *Anglesea* est située près de la côte de Galles, dont elle est séparée par l'étroit canal de Menaï. Elle forme un comté. Ses côtes sont bordées de récifs et d'écueils. Sa superficie est de 70,000 hectares, dont 15,000 en culture, 30,000 en pâturages, etc. Le climat est tempéré, mais brumeux. On exploite dans cette île des granites, de la serpentine, des mines de plomb argentifère, du zinc, et dans la montagne de *Parys* un dépôt de cuivre, l'un des plus vastes que l'on connaisse. Dans l'intérieur, le pays est nu, dépouillé d'arbres, même de buissons; il n'offre qu'un sol ondulé, arrosé par de nombreuses sources, couvert de champs fertiles et d'excellents pâturages. Au sud et à l'est on voit encore quelques restes des forêts dont l'île était jadis couverte. L'élève des bestiaux et l'exploitation des mines sont les principales industries des habitants. Anglesey est l'ancienne *Mona* de Tacite, et elle était alors l'un des principaux sanctuaires des druides. On y trouve de nombreux vestiges de leur culte. Le chef-lieu du comté est *Beaumaris,* sur la côte orientale. Sa population n'est que de 2,500 habitants; son église est élégante et renferme quelques beaux mausolées; son port présente un abri sûr aux navires de commerce. Son château fort a été bâti par Édouard Ier. — *Amlwich,* sur la côte septentrionale, renferme une population deux fois plus considérable; son port, taillé dans le roc pour 30 navires de 200 tonneaux, est l'ouvrage de la compagnie des mines de cuivre d'Anglesey.

A l'ouest d'Anglesey, dont elle n'est séparée que par un étroit passage que franchit le chemin de fer, s'étend l'île d'*Holyhead,* qui dépend du même comté. Elle a 12 kilomètres de longueur et 4 dans sa plus grande largeur. Sur sa côte septentrionale on voit une ville du même nom, que les Gallois nomment *Caer-Gwyby*. Elle renferme plus de 4,000 habitants, une église assez belle et un port qui renferme des bassins de construction pour la marine royale. Son cimetière, situé sur un rocher qui s'élève au fond du port, est entouré d'une épaisse muraille flanquée de tours. Dans les vastes cavernes des rocs escarpés qui dominent la ville, vont se réfugier de nombreuses troupes d'oiseaux de mer. Holyhead est très-importante à cause de son voisinage de l'Irlande : c'est la principale station des bateaux à vapeur pour Dublin, lesquels correspondent avec les trains partis de Londres. La traversée ne

dure que quatre heures et demie, et l'on peut aller ainsi de Londres à Dublin en neuf heures.

Le comté de *Merioneth*, hérissé de montagnes escarpées, présente un aspect âpre et sauvage; sa superficie est de 172,000 hectares. Il est agricole et manufacturier; il nourrit une grande quantité de bêtes à cornes, de chèvres, de moutons, et une race de petits chevaux appelés *welshponeys;* il fait un grand commerce de ses tissus de laine. Son territoire portait le nom de *Mervinia* chez les Romains : on voit encore quelques restes des fortifications qu'ils y construisirent. Son chef-lieu est *Dolgelly* (4,000 hab.), petite ville mal bâtie qui fabrique une grande quantité de gros draps, de flanelles, etc. La deuxième ville est *Bala,* qui est fort ancienne : on y voit les restes de trois camps romains; elle est située à l'extrémité orientale du lac Bala.

§ III. Comtés maritimes du sud : Cardigan, Pembroke, Carmarthen, Clamorgan. — Le comté de *Cardigan* a 174,000 hectares de superficie. Il est montagneux et peu fertile. Aux produits de la pêche les habitants joignent le commerce de la laine et des troupeaux; l'agriculture y est peu soignée; près de la mer, on engraisse les terres avec des plantes marines et l'on obtient d'abondantes récoltes d'orge; celles du froment ne suffisent pas à la consommation. Le sol est riche en mines de plomb et de cuivre, mais qui ne sont plus exploitées, faute de combustible. L'exploitation des ardoises est importante. Les côtes sont exposées à de fréquents ravages causés par les tempêtes. Un canton tout entier, celui de Cantrof-Gwaclod, a été envahi par la mer. — *Aberyswith* est située à l'embouchure du Rheidol et de l'Yswith, qui ont été réunis pour rendre plus profonde l'entrée du port. Cette ville, qui a 5,000 habitants, est très-animée pendant la saison des bains de mer; elle envoie de nombreux navires à la pêche du hareng, et fait un cabotage important, surtout en plomb, qu'on trouve dans les environs. — *Cardigan* (3,000 hab.), capitale du comté, est située près de l'embouchure de la Teyfi. On y remarque un bel hôtel de ville et un pont de sept arches. Son port est très-fréquenté et son commerce considérable; elle donne son nom à une grande baie protégée par l'île de Cardigan.

Le comté de *Pembroke* occupe la partie la plus occidentale du pays de Galles. Il a une superficie de 140,000 hectares. Ses côtes sont irrégulièrement et profondément découpées, son sol légèrement montueux, pierreux et médiocrement fertile. L'élève des bestiaux, la pêche et le commerce maritime sont les seules industries du pays.

On y trouve d'abord *Saint-David* (3,000 hab.), située près du cap du même nom, siége d'un évêché, ville très-ancienne, autrefois célèbre par ses établissements religieux; sa cathédrale est très-belle et remarquable par le tombeau de saint David; son palais épiscopal, aujourd'hui en ruine, était réputé le plus beau du royaume. — *Milford,* ville nouvelle qui ne date que de 1790, a des maisons bien bâties, des rues irrégulières et 6,000 habitants. Elle est importante par son immense et tortueuse baie, la plus commode de la Grande-Bretagne, qui s'enfonce à plus de 25 kilomètres dans les terres. Elle pourrait contenir toute la marine britannique. Milford exporte de la houille, et l'on y trouve des chantiers de construction. — *Haverford-West,* située au fond d'un des bras de la baie de Milford, est bâtie sur la pente d'une colline que couronne un vieux donjon. Elle renferme 6,000 habitants et a un port accessible aux bâtiments de 150 tonneaux. — *Pembroke,* située sur une des baies méridionales du Milford-

Haven, renferme 8,500 habitants et a un port accessible pour les bâtiments de 200 tonneaux. Près de là sont de grands chantiers de construction pour la marine royale. Son château fort est le lieu de naissance de Henri VII.

Le comté de *Carmarthen* a de superficie 252,000 hectares; c'est un pays montagneux avec de belles vallées. On y récolte en abondance de l'avoine et de l'orge, et l'on y élève de nombreux bestiaux. Il s'y fait une grande exploitation de houille, de fer, de pierres à chaux, d'ardoises, etc. Le chef-lieu, *Carmarthen,* est situé sur la Towy, qu'on y traverse sur un beau pont de dix arches; c'est une ville très-ancienne, grande, commerçante, qui renferme de nombreuses écoles, des chantiers, des usines, des corderies et 11,000 habitants. Son petit port reçoit à la marée haute des navires de 150 tonneaux. — *Llanelly,* sur la baie de Bury, a 5,000 habitants, qui exploitent de riches mines de houille, des fonderies de cuivre, de fer et de plomb, des briqueteries. Son petit port exporte tous ces produits.

Le comté de *Clamorgan* a une superficie de 205,000 hectares. Quoique montagneux dans sa partie septentrionale, il est si fertile, qu'on l'appelle le jardin de Galles. On y récolte surtout des céréales et on y élève des chevaux d'une belle race, des bêtes à cornes estimées, et des moutons qui fournissent une laine d'une grande finesse. C'est le pays le plus abondant du Royaume-Uni en houille, anthracite, fer et pierre à chaux. Ses forges à fer sont les plus importantes de l'Europe; les produits en sont exportés sur tout le continent.

Swansea, sur la baie du même nom, est une grande ville de 30,000 habitants, qui est l'un des centres principaux de l'industrie métallurgique en Europe: on y fond principalement le minerai de cuivre qui est apporté du Cornouailles, et l'on y travaille ce métal. On y trouve en outre des fonderies de fer, de zinc et de plomb, des fabriques de poteries, de creusets, de porcelaines, des chantiers de construction, des toileries, corderies, etc. Ses environs renferment de très-riches mines de houille, de fer, d'argile, etc. Son port, formé par l'embouchure de la Tavy, est l'un des plus beaux et des plus sûrs du royaume. — *Neath* (5,000 hab.) est située sur une petite rivière qui se jette dans la baie de Swansea; elle est petite et mal bâtie. Son port exporte les fers et cuivres des usines environnantes. Dans ses environs est la belle cascade de Melincourt, où la Clydah se précipite de 25 à 30 mètres. — *Merthyr-Tydvyl,* située sur la Taff, renferme 40,000 habitants. Ce n'était qu'un village avant 1750 : il est devenu, par la richesse des mines de fer et de houille des environs, le point le plus important du royaume pour la production et l'affinage du fer. Cette production s'élève annuellement à plus de 1,700,000 quintaux métriques de fer brut. — *Llandaff,* sur la Taff, est un bourg de 1,200 habitants, qui est le siége d'un évêché et possède une belle cathédrale. — *Cardiff,* près de l'embouchure de la Taff, que l'on traverse sur un beau pont, est le chef-lieu du comté. Sa population est de 7,000 habitants. C'est une ville animée qui, grâce au canal de Clamorgan, pratique parallèlement à la Taff, est l'entrepôt des fers et des houilles de tout le comté. Son port est artificiel et a été construit depuis 1830; il reçoit des bâtiments de 400 tonneaux, et exporte annuellement 150,000 tonnes de fer avec 250,000 tonnes de houille. Dans son château fort, qui est bien conservé, a été renfermé, pendant vingt-six ans, Robert, duc de Normandie, dépouillé par son frère Henri Ier.

§ IV. Comtés du bassin de la Severn : Brecknock, Radnor, Montgomery. — Le comté de *Brecknock,* qui s'étend sur 195,000 hectares, est très-montagneux et renferme de fertiles vallées. Ses récoltes sont peu abondantes, mais ses pâturages nourrissent un grand nombre de moutons, et sa principale industrie consiste à fabriquer des bas et des étoffes de laine. On y exploite du fer, de la houille et de la chaux. Les villes y sont peu nombreuses et sans importance. La seule qu'on puisse nommer est *Brecknock* ou *Brecon,* petite ville de 5,500 habitants, délicieusement située au confluent de l'Honddu et de l'Usk. On y fabrique des lainages et de la bonneterie.

Le comté de *Radnor,* circonscrit au sud par le cours sinueux de la Wye, a une étendue de 110,000 hectares; c'est un des moins fertiles, un des moins peuplés, mais il est bien cultivé, excepté au nord-ouest, qui forme un désert presque impraticable. On y élève de nombreux moutons. Le chef-lieu est *Prestrign,* jolie ville de 2,300 habitants, située sur la Lug. Le vieux *Radnor* et le nouveau *Radnor,* éloignés l'un de l'autre de 2 kilomètres, ne sont que deux villages de 1,300 et de 500 habitants. On peut encore citer *Knighton*, qui fait un important commerce de draps, de fers et de clous.

Le comté de *Montgomery,* qui a 217,000 hectares de superficie, est montagneux, entrecoupé de vallées, de collines, de prairies et de champs bien cultivés; il est riche en gros et petit bétail. Ses moutons donnent une laine estimée qui alimente d'importantes manufactures de lainage. On y trouve de riches mines de plomb. Ses rivières nourrissent de nombreux saumons.

Le chef-lieu, *Montgomery,* est une ville déchue de 1,200 habitants, située près de la Severn, et qui possède encore les restes de son vieux château bâti sous Guillaume le Bâtard. Les autres villes sont : *Machynleth* (1,700 hab.), sur la Dyfi, où l'on fabrique des étoffes de laine et l'on exploite des carrières d'ardoise; *Welch-Pool* (4,000 hab.), un des principaux marchés des flanelles galloises; *Newtown* (6,000 hab.), sur la Severn, où l'on fabrique aussi une grande quantité de lainages.

CHAPITRE NEUVIÈME.

COMTÉS DU BASSIN DE LA SEVERN.

Ces comtés, outre les trois que nous avons décrits dans le pays de Galles, sont ceux de Monmouth, de Hereford, de Salop, de Worcester, de Warwick, de Gloucester, de Wilts, de Somerset.

§ Ier. Comté de Monmouth. — Ce comté, qui a une superficie de 132,000 hectares, occupe principalement les bassins de l'Usk et de la Wye, affluents de droite de la Severn. Il est abondamment pourvu de mines de fer, d'étain, de houille et de kaolin: ce sont les principales sources de son industrie. Quelques cantons y joignent la fabrication de bas, de flanelles et de divers tissus de laine. Des canaux et des routes bien entretenues facilitent les spéculations commerciales. Le climat est assez doux dans les plaines et rigoureux dans les montagnes. La partie orientale est d'une fertilité remarquable; la partie occidentale et montagneuse offre un sol généralement aride,

bien que les pentes soient dans beaucoup d'endroits couvertes de pâturages, de terres cultivées et de bois; au sud on voit alterner des terres grasses et fertiles, des terres légères et des marais, particulièrement près des côtes qui bordent l'embouchure de la Severn, sujette à de fréquentes inondations.

Abergavenny, jolie ville de 5,000 habitants, située près de l'Usk, possède d'anciennes fortifications et les ruines pittoresques d'un manoir féodal. — *Caerleon* (1,200 hab.), sur l'Usk, était jadis la capitale et la métropole du pays de Galles; c'est l'*Isca Silurum* des anciens; on y trouve de nombreuses antiquités, entre autres un amphithéâtre appelé la *Table ronde* du roi Arthur. — *Newport,* sur l'Usk, à 6 kilomètres de son embouchure, est située sur la pente d'une colline et se compose d'une seule rue très-longue; elle renferme 7,000 habitants, des fonderies de fer, des chantiers de construction et un port d'où l'on exporte une grande quantité de fer et de houille. — *Monmouth,* sur la Wye, renferme à peine 6,000 habitants, et n'est composée que d'une seule rue, où l'on voit quelques belles maisons. Elle est dominée par les ruines d'un vieux château où naquit Henri V, dit de Monmouth. La halle, dont la façade à double rang de colonnes est d'un assez beau style, est décorée de la statue de ce prince. Une partie des habitants travaille dans les usines de fer et d'étain du voisinage; ils préparent aussi le tan, qu'ils retirent de l'écorce des chênes que le cours de la rivière et les canaux du comté apportent des forêts situées dans la partie orientale. — *Chepstow* (3,500 hab.), est situé à 3 kilomètres de l'embouchure de la Wye; c'est un port accessible aux bâtiments de 700 tonneaux, et qui fait un commerce de cabotage très-important, surtout en bois, fer, houille, pierres meulières. On y voit les restes d'un château du onzième siècle.

§ II. Comté de Hereford. — Ce comté, compris presque entièrement dans le bassin de la Wye, a une superficie de 245,000 hectares; son sol est très-fertile et son agriculture très-avancée. On y récolte des céréales, des fruits renommés; on en exporte une grande quantité de cidre, et l'on y élève de nombreux bestiaux. Les villes y sont peu nombreuses et sans importance.

Le chef-lieu, *Hereford,* situé sur la Wye, est fort ancien; il est cependant bien bâti et renferme, avec 11,000 habitants, quelques fabriques de gants, de chapeaux et de flanelles. Son église a été construite sur le modèle de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. — *Ross* (4,000 hab.), située sur un roc qui domine le cours de la Wye, est célèbre par les sites pittoresques de ses environs. On y fait commerce de cidre et de laines. — *Leominster* (6,000 hab.) renferme quelques édifices anciens, des fabriques de cuirs, de gants et de chapeaux; elle est située sur la Lug, affluent de la Wye. — *Ledbury* (7,000 hab.) est une ville industrieuse où l'on fabrique des cordes et des sacs, et dont les environs produisent abondamment des pommes et du houblon.

§ III. Comté de Salop ou Shropshire. — Ce comté, situé dans le haut bassin de la Severn, a 350,000 hectares de superficie. Le cours du fleuve et de nombreux canaux donnent à l'exploitation des mines, aux usines, aux manufactures de toiles et de lainages de ce comté, la plus grande activité. Le plomb y était exploité par les Romains; aujourd'hui le fer est le principal métal que l'on y utilise. On y compte une quarantaine de hauts fourneaux, et ses houillères sont activement exploitées. Il n'est pas une ville

qui ne renferme des manufactures. Le sol y est fertile et bien cultivé : il produit des céréales en abondance, un peu de houblon, du chanvre et du lin. On y remarque plusieurs belles forêts de chênes; au sud-ouest ce sont les bouleaux qui dominent. Dans les plaines qui occupent la partie orientale on élève des troupeaux de bêtes à cornes dont le lait est converti en fromage que l'on vend sous le nom de chester. Les montagnes qui dominent à l'ouest nourrissent des moutons dont la laine estimée est employée dans les manufactures de la principauté de Galles. Le fer est utilisé partout dans ce comté : au village de *Builduas*, la Severn coule sous un pont de ce métal, formé d'une seule arche; ce village est situé dans le *Colebroke-dale*, jolie vallée célèbre par ses forges, ses machines à vapeur et une grande manufacture de poteries et de porcelaines, un des plus beaux établissements de ce genre qui soient en Europe.

Shrewsbury, capitale du comté, a deux beaux ponts sur la Severn. C'est une ville dont la construction est due aux Bretons, qui la nommèrent *Penguerne*. Les hauts clochers de deux de ses églises, les massives tours de son château et quelques belles maisons qui dominent les autres, lui donnent de loin une apparence de beauté que son intérieur ne justifie pas. Ses rues sont étroites, tortueuses, rapides et mal pavées; cependant elle renferme quelques beaux édifices publics, entre autres l'*infirmary*. Près de sa principale entrée, une colonne en pierre sert de piédestal à la statue de lord Hill. A quelque distance de ce monument, une vaste promenade s'étend entre les murs et la rivière. Cette industrieuse cité, qui possède des manufactures de toiles et de flanelles avec des fonderies de fer, est renommée pour ses gâteaux et son porc salé. On y trouve un grand dépôt d'armes. Sa population est de 22,000 habitants. Aux environs se livra, en 1403, une bataille gagnée par Henri IV sur les barons anglais.

En descendant la Severn, nous traversons *Bridgenorth*, peuplée de 6,000 habitants et que le fleuve partage en haute et basse ville. Plusieurs maisons y sont creusées dans le roc. On y voit les restes du château de Castle-hill, où Charles Ier résida pendant les guerres civiles. Près de la limite méridionale du comté s'élève, sur la rive gauche de la Tame, une autre ville de même population : c'est *Ludlow*, ville ancienne dont on admire la belle position, les rues régulières et les maisons élégantes.

Au nord de la Severn se trouvent les villes suivantes : *Wellington* (11,500 hab.), sur la Tern, est surtout importante par la fabrication de clouterie, les fourneaux et les forges de ses environs, ses mines de houille, de chaux et de fer. — *Osvestry*, ville de 9,000 habitants, est située sur une éminence près du canal qui unit la Severn à la Mersey; il s'y fait un grand commerce de laines. — *Ellesmere* (7,500 hab.) est située sur le bord d'un lac poissonneux et pittoresque. Il s'y tient d'importants marchés pour l'orge, la drèche, le lin, les pommes, les bas, les cuirs, etc.

§ IV. Comté de Worcester. — Ce comté, traversé dans toute sa longueur par la Severn, a de superficie 186,000 hectares; son sol offre de charmantes vallées, de verdoyants coteaux, des prairies où paissent de belles bêtes à cornes et des troupeaux de moutons couverts de fines toisons, des champs dont les produits sont aussi riches que variés et qui approvisionnent d'excellents légumes les villes environnantes. Son industrie est très-active.

Dudley, située sur un affluent du Stour, entre Wolverhampton (Stafford) et

Birmingham (Warwick), est un des grands centres de l'exploitation du fer. Elle renferme 31,000 habitants avec des fabriques d'ustensiles de fer, de quincaillerie, et ses environs sont très-riches en mines de fer et de houille. — *Stourbrige* (7,500 hab.), cité industrieuse, située sur le Stour, est renommée pour sa verrerie, ses fabriques de creusets et de briques, son exploitation de fer, de houille et d'argile, ses fonderies de fer, etc. — *Kidderminster,* sur le Stour, au milieu d'un territoire entouré de canaux, a dans ses environs plusieurs sources minérales estimées. Sa population est de 21,000 habitants, et s'occupe principalement de la fabrication des tapis et des soieries. On y compte plus de 3,000 métiers. — *Bewdley* (4,000 hab.), sur la Severn, a des fabriques de quincaillerie, de drèche, de cuivre, etc. — *Bromsgrove,* sur la Salwarp, n'a pour ainsi dire qu'une seule rue, qui compte beaucoup de vieilles maisons fort curieuses. Ses 10,000 habitants sont occupés à la fabrication des clous, des aiguilles et des toiles. Sur un canal qui communique à la Severn, se trouve la petite ville de *Droitwich,* dont les salines produisent plus de 3 millions de francs.

Worcester, où l'on trouve un beau pont sur la Severn, renferme 30,000 habitants; elle est bâtie sur une hauteur d'où l'on découvre les belles campagnes d'alentour. Sa cathédrale, commencée en 680 et terminée en 1374, est un édifice gothique d'une riche architecture : au nombre des monuments funèbres qu'elle renferme, on remarque le tombeau du roi Jean. Cette capitale eut beaucoup à souffrir des querelles sanglantes qui divisèrent les maisons d'York et de Lancastre. Mais l'événement le plus remarquable qui se passa sous ses murs est la célèbre bataille gagnée par Cromwell sur les Écossais et Charles II en 1650. Worcester est renommée pour son excellente fabrication de gants et de porcelaines, et pour son marché au houblon.

Au sud-est de Worcester, la jolie petite ville d'*Evesham,* peuplée de 5,000 âmes, est agréablement située sur une hauteur au bord de l'Avon. Elle possède 3 églises paroissiales avec les ruines d'une célèbre abbaye. Sous ses murs, Édouard Ier, en 1265, vainquit les barons anglais.

§ V. — Comté de Warwick. — Ce comté, compris dans le bassin de l'Avon, a une superficie de 230,000 hectares. Les environs de Birmingham, et toute la partie septentrionale de la contrée, ne formaient autrefois qu'une seule forêt, aujourd'hui remplacée par des prairies et des champs. Elle est encore entrecoupée par des bruyères et des marais, et l'on y fait d'excellents fromages. Les moutons y donnent une laine renommée. Au sud de Warwick, un territoire nommé le *Feldon* est fertile en céréales. Entre l'Avon et la petite rivière de la Leam qui s'y jette, on aperçoit les bruyères de Dunsmore, théâtre des exploits fabuleux du comte Guy de Warwick, le Goliath et le Roland de l'Angleterre. Plusieurs parties du comté produisent des arbres, et surtout des ormes, employés dans les constructions; dans d'autres on cultive en grand le lin qui alimente les fabriques de toiles du pays. Plusieurs canaux mettent le comté en communication avec tous les points du royaume.

La principale ville du comté de Warwick est l'une des merveilles industrielles de la Grande-Bretagne : c'est *Birmingham,* le siége le plus important de l'industrie des métaux dans toute l'Europe. Elle est située sur la Rea, affluent du Tam, par conséquent hors du bassin de la Severn, et presque sur la ligne de partage des eaux de la

Grande-Bretagne, à l'endroit où cette ligne peu élevée se trouve coupée par plusieurs canaux et chemins de fer. Sa population est de 235,000 habitants. On la partage en deux villes : la ville basse, vieille, laide et sombre ; la ville haute, splendide, régulière, monumentale. Parmi les édifices publics on cite l'église Saint-Martin, qui est très-ancienne; l'église Saint-Philippe, regardée comme le plus beau monument de la ville; l'hôtel de ville, magnifique construction en marbre dans laquelle on remarque un beau jeu d'orgues; l'école de grammaire, vaste bâtiment gothique; le théâtre, l'un des plus grands du royaume; l'hôpital général, etc. Birmingham est, en outre, remarquable par le grand nombre de ses établissements d'instruction, parmi lesquels on cite l'école de médecine et de chirurgie, l'institut philosophique, l'institut mécanique, l'athénée, une école de sourds-muets, plus de 800 écoles primaires, 2 bibliothèques publiques, etc. Les produits de son industrie comprennent presque tous les ouvrages en or, argent, cuivre, bronze, fer, acier et alliages. Les branches les plus importantes de la fabrication sont les fusils, les armes blanches, la quincaillerie, la clouterie, qui seule occupe plus de 40,000 ouvriers, le plaqué d'argent, les épingles, les plumes d'acier, la bijouterie de toute espèce, les ouvrages en laque, les instruments de physique, les verreries, les vitraux peints, etc. Dans les environs se trouvent les fonderies et les usines pour la construction des grandes pièces. La plus considérable est la célèbre manufacture de *Soho*, fondée par Boulton et Watt, et qui est le plus vaste établissement du monde pour la fabrication des machines à vapeur. Birmingham, dont l'industrie est très-ancienne, doit son développement à la richesse des mines qui sont sur son territoire et aux nombreuses voies de communication qui facilitent son commerce.

Dans le bassin de l'Avon on trouve : *Nuneaton* (7,500 hab.), sur l'Anker, ville bien bâtie, et où il se fait une importante fabrication de rubans. — *Coventry*, ville de 32,000 habitants, est très-ancienne et le siége d'un évêché. Ses rues sont étroites et remplies de curieuses maisons. Elle est depuis longtemps renommée pour son horlogerie, ses rubans de soie, ses lainages. Son commerce est très-actif. — *Rugby* (3,000 hab.), sur l'Avon, est célèbre par son collége fondé du temps d'Élisabeth par un épicier de Londres. — *Leamington*, jolie ville située sur la Leam, est devenue un des bains du royaume les plus fréquentés. Sa population est de 6,500 habitants. — Le chef-lieu du comté, *Warwick*, est une ville ancienne qui doit son origine au château féodal des comtes, lequel s'élève sur un rocher et forme une des plus belles constructions du moyen âge; il a été presque entièrement rebâti sous Jacques Ier. La ville, à laquelle on arrive par quatre routes taillées dans le roc, a 10,000 habitants et occupe un grand nombre de bras pour le peignage, la filature de la laine longue, et la fabrication de la bonneterie. Elle est baignée par l'Avon et située au centre du comté. En 1694 elle fut presque entièrement détruite par le feu, et a été reconstruite régulièrement. De ses 2 églises paroissiales, la plus remarquable est celle de Sainte-Marie. Dans le chœur de celle-ci se trouvent les tombeaux des anciens comtes de Warwick et du comte d'Essex, favori de la reine Élisabeth. — *Strafford*, sur l'Avon, petite ville de 3,400 habitants, est célèbre par la naissance de Shakspeare. — *Edge-Hill*, village situé sur un plateau peu élevé, est célèbre par la bataille de 1642 entre les royalistes et les parlementaires.

§ VI. Comté de Gloucester. — Il se partage en trois districts. Celui de l'est, le plus considérable, est appelé le *Cotswold;* les terrains y sont peu fertiles, mais il offre çà et là de vastes pâturages, dont l'herbe courte et fine nourrit des troupeaux de moutons renommés pour la beauté de leurs toisons. Le district central est occupé par la vallée qu'arrose la Severn, rivière qui abonde en excellents saumons; la terre y est fertile, et le climat paraît être le plus doux de la Grande-Bretagne; les bestiaux y paissent dans de belles prairies, et l'on y fabrique annuellement avec le lait des vaches plus de 200,000 quintaux de fromage; le canal de *Stroud,* qui unit la navigation de la Severn à celle de la Tamise, ouvre une communication directe de ce district avec toutes les parties du royaume. Celui de l'ouest, le plus petit des trois, est coupé par des vallons et des collines, et comprend l'ancienne forêt de Dean : cette forêt couvrait jadis une superficie de 16,000 hectares et approvisionnait la marine anglaise; elle est maintenant remplacée par des champs en culture et des villages populeux. Dans ce district, on tire aujourd'hui des entrailles de la terre une bien plus grande quantité de combustible que sa superficie n'en a jamais produit; 150 puits à houille fournissent amplement à la consommation des habitants et des usines. Les vergers qui garnissent la vallée de la Severn et la forêt de Dean produisent un cidre excellent, ainsi qu'un poiré petillant qui forme la base de la plus grande partie du vin de Champagne qui se vend à Londres. Tout ce territoire était peuplé jadis par les *Dobuni;* il offre encore en divers lieux des restes de camps romains.

Gloucester, capitale du comté, est située sur la rive gauche de la Severn et renferme 15,000 habitants. Quatre belles rues partent du centre de la ville, et la coupent à angles droits. Sa cathédrale, ancienne église abbatiale, offre des détails d'architecture d'une rare magnificence, et renferme des tombeaux remarquables, entre autres celui de Jenner. La ville possède en outre un théâtre, deux vastes marchés, un collége, une école de charité, plusieurs hôpitaux, la prison et l'infirmerie du comté. On a découvert dans ses environs une source d'eau minérale qui attire beaucoup de monde dans la belle saison. L'air que l'on respire dans cette ville est vif et salubre. Le commerce consiste en fer et en lin, et l'industrie, dans la fabrication des cordages et des épingles. Ces dernières forment une branche d'exportation pour Londres, que l'on évalue à plus de 25 millions par an. — *Cheltenham,* qui n'avait que 3,000 habitants en 1801, en compte aujourd'hui plus de 40,000; elle est située sur la Chelt, affluent de la Severn, et doit sa prospérité à son climat salubre ainsi qu'à ses eaux minérales. La plupart de ses édifices sont modernes et bien construits. On cite particulièrement le théâtre et le cercle littéraire. — *Berkley,* près de la Severn, renferme 4,000 habitants et fait commerce de charbons et de fromages. On y trouve un château fort du douzième siècle, l'un des mieux conservés du royaume et où Édouard II fut assassiné. C'est la patrie de Jenner, le célèbre propagateur de la vaccine. — *Cirencester* ou *Cicester,* le *Durocorinium* des Romains, est située sur la Churn et renferme une des plus belles églises du royaume, ainsi qu'une manufacture célèbre de lames de corroyeurs, des fabriques de lainages et 7,000 habitants. — *Stroud,* au sud de Gloucester, cité commerçante et industrieuse qui donne son nom à un canal qui se jette dans la Severn, est le centre des fabriques de draps du pays. On y compte 4,500 habitants. — *Tewkesbury,* près du confluent de la Severn et de l'Avon, ren-

ferme une belle église et un pont d'une seule arche cité comme très-hardi. Cette ville, presque entourée d'eau, est dans une situation délicieuse; son industrie est assez active; elle renferme 6,000 habitants. Dans son voisinage, un petit endroit nommé *Ham* est renommé pour ses courses de chevaux. Il se livra près de la ville, en 1471, un combat sanglant dans lequel la reine Marguerite fut faite prisonnière et son fils Édouard massacré.

§ VII. Comté de Wilts. — Ce comté, qui est situé à l'est des comtés de Somerset et de Dorset, et qui est borné d'autre part par ceux de Hamps, de Berks et de Gloucester, se trouve en partie dans le bassin de la Severn, en partie dans les petits bassins de la Manche. Sa superficie est de 352,000 hectares. Le sol y est généralement ondulé, fertile, quoique dans certaines parties rocailleux; il produit du froment, des légumes, des pommes de terre. L'agriculture y est très-avancée, et l'on y fabrique du beurre et du fromage renommés. Vers le nord s'étendent les collines crayeuses et froides appelées les dunes de *Marlborough*, qui offrent cependant d'excellents pâturages. Plus de 500,000 moutons y trouvent pendant la belle saison une nourriture abondante; une race de porcs blancs à longues oreilles, très-répandue en France, et différente de celle des autres localités de l'Angleterre, s'y engraisse, et vaut au comté la réputation de fournir un lard excellent. L'industrie consiste en fabrication de lainages et de draps autrefois très-recherchés.

La capitale du comté est *Salisbury,* ville de 10,500 habitants, siége d'un évêché, située dans une vallée agréable, arrosée par l'Avon de la Manche; elle est bâtie avec régularité, traversée par des canaux et divisée en deux parties : la *Close* et la *Cité;* la Close, propriété ecclésiastique séparée de la Cité par un mur, comprend la cathédrale, le palais épiscopal et d'autres bâtiments dépendants de l'évêché, tous plus ou moins remarquables; la cathédrale, bâtie dans le style gothique, renferme les tombeaux des comtes et des évêques de Salisbury; la flèche de ce bel édifice a 130 mètres de hauteur, et passe pour la plus haute du royaume. Salisbury est renommée pour ses fabriques de coutellerie. Près de cette ville, il existe encore un monument druidique célèbre sous le nom de *Stone-henge,* et plusieurs vestiges de camps romains et bretons. — *Wilton,* qui a donné son nom au comté, est située sur la Wily, affluent de l'Avon de la Manche, et renferme 9,000 habitants. On y fabriquait autrefois des tapis célèbres, et l'on y trouve encore des fabriques de tissus de fantaisie. Son château des comtes de Pembroke est magnifique. Cette ville était la capitale du royaume de West-Sex. Alfred y fut défait par les Danois en 871. — *Warminster,* près de la source du Wily, est aussi une ville ancienne, qui possède une belle église, 6,500 habitants, et fait un commerce considérable de blé. — *Westbury,* ville de 8,000 habitants, fait un grand commerce de laine et de drèche. On croit que c'est le *Verlucio* des Romains. — *Trowbridge,* sur la Were, affluent de l'Avon de Bristol, renferme 12,000 habitants; elle est renommée par ses fabriques de *kerseys,* ses lainages et ses draps. Son commerce est favorisé par le canal de Kennet, qui fait communiquer l'Avon avec la Tamise. — *Bradford,* près de l'Avon de Bristol, a 11,000 habitants, et fabrique des draps fort estimés. L'église renferme plusieurs beaux monuments. — *Chippenham,* sur le même Avon, a 6,000 habitants, et fabrique des draps fins renommés. — *Devizes,* sur le canal de Kennet, renferme 7,500 habitants, deux églises, un bel hôtel

de ville et plusieurs autres édifices. Elle paraît devoir son origine aux Romains. Son commerce consiste en soieries, ale et tabac. — *Marlborough,* située dans un pays aride et froid, renferme 3,500 habitants. C'est un bourg qui a été érigé en duché en faveur du célèbre Churchill. — *Malmsbury*, sur l'Avon de Bristol, a 6,500 habitants et des fabriques de draps : c'est la patrie de Hobbes.

§ VIII. Comté de Somerset. — Ce comté est situé sur le versant du canal de Bristol. Sa superficie est de 416,000 hectares. Il est arrosé par le Parret, la Brue, l'Avon de Bristol, etc. Son territoire offre fréquemment le contraste de l'aridité de quelques plaines et de la richesse de certaines vallées fertiles, surtout en céréales et en fruits. La partie du nord-est comprend des collines riches en houille, en zinc et en plomb. On y voit aussi des plateaux couverts de buttes marécageuses. Sur les pentes occidentales de ces collines, plusieurs villages fabriquent des fromages excellents. Dans les belles prairies qui s'étendent vers les sources du Parret, on nourrit des bestiaux qui rivalisent en grosseur avec ceux du Lincolnshire. Au centre du comté, on élève dans des marais fort étendus un grand nombre d'oies qui fournissent du duvet et d'excellentes plumes. L'industrie consiste en exploitation des mines, fonderies de fer et de cuivre, fabrication de draps, de toiles, gants, etc. On fabrique aussi beaucoup de cidre.

La côte, basse et sablonneuse, ne renferme aucun port. Voici les villes de l'intérieur : *Wellington* (5,000 hab.) est un bourg célèbre pour avoir donné son nom au vainqueur de Waterloo, en l'honneur duquel on y a élevé un monument. — *Chard* (5,500 hab.) est bien bâtie et manufacturière. Il s'y tient de très-importants marchés de pommes de terre. — *Crewkerne* (4,000 hab.) a une belle église et d'importantes fabriques de toiles à voiles et de bonneterie. — *Yeovil* (7,500 hab.), située dans un pays pittoresque, est très-ancienne et industrieuse : on y fabrique des toiles, des coutils et des gants. — *Ilchester,* sur l'Ivel, est une petite ville ancienne, qui renferme des ruines romaines. C'est la patrie de Roger Bacon. — *Taunton,* sur la Tone, est une ville importante par sa population (12,500 hab.) et ses fabriques de soieries et de lainages. Elle est bien bâtie, et possède une belle église gothique. — *Bridgewater* est située sur le Parret, à 18 kilomètres de son embouchure : c'est une ville peuplée de 18,000 habitants, importante par son commerce de produits agricoles. Elle possède une belle église, un beau port, où arrivent les bâtiments de 200 tonneaux, et dans ses environs des briqueteries renommées. — *Glastonbury* (3,500 hab.) est située sur la Brue, dans une sorte de marécage nommé l'*île d'Avalon,* et qui renfermait une abbaye célèbre, aujourd'hui en ruine. — *Wells*, sur la Brue, est le siége d'un évêché anglican et le chef-lieu du comté. On y compte 8,000 habitants. La ville est propre, bien bâtie, industrieuse. Sa cathédrale est un beau morceau d'architecture du treizième siècle. — *Shepton-Mallet* (5,500 hab.) fait une fabrication importante de bas brochés et d'étoffes de laine. — *Frome* (14,000 hab.), située sur une rivière de même nom, est très-importante par son industrie : on y fabrique des draps, des cordes, des soieries, de l'ale renommée, etc. — *Bath,* grande et célèbre ville de 65,000 habitants, est située sur l'Avon, qu'on y traverse sur un beau pont. C'est une des plus élégantes cités du royaume ; elle renferme de belles places, des édifices du meilleur goût, une magnifique cathédrale ; depuis longtemps

elle est le rendez-vous des étrangers et des Anglais du bon ton, que ses eaux minérales y attirent et qui sont les plus renommées de l'Angleterre. C'est une ville de plaisirs et de fêtes, dont le principal commerce est dû à la consommation. On y trouve deux écoles de lettres et de sciences appliquées, et dans les environs le collége catholique de *Doronside*. La fondation de Bath remonte au temps des Romains, qui lui donnèrent le nom de *Aquæ Solis ;* on y voit encore des vestiges de leurs imposantes constructions, et les restes d'un temple consacré à Minerve.

Bristol, grande ville de 150,000 habitants, qui forme avec sa banlieue un comté particulier, est située sur l'Avon ; elle est divisée par cette rivière en deux parties ; le quartier qui borde sa rive gauche appartient au comté de Somerset, tandis que le quartier opposé fait partie du Gloucestershire. La ville, irrégulièrement bâtie sur plusieurs collines et dans les vallées qui les séparent, est composée de rues étroites et de maisons fort élevées ; les constructions les plus élégantes sont dans les faubourgs. Elle renferme quelques beaux édifices, une magnifique cathédrale du douzième siècle et des places publiques, dont l'une, appelée la place de la Reine, est ornée de la statue équestre de Guillaume III. On y trouve de nombreux établissements d'instruction publique, des écoles de sciences appliquées, une école classique, plusieurs bibliothèques, et de grands établissements de bienfaisance. Son monument le plus remarquable est le pont de fer suspendu entre les rochers des deux rives de l'Avon, à 60 mètres au-dessus du niveau des plus hautes marées : il a 258 mètres de long. L'Avon, qui se jette à 8 kilomètres plus bas dans le canal de Bristol, est, depuis le port de cette ville jusqu'à son embouchure dans la Severn, navigable pour les plus gros navires ; aussi le commerce est-il fort actif, surtout avec l'Irlande et les Indes orientales, et le port est classé parmi les quatre grands ports marchands du royaume. Son mouvement annuel est d'environ 945 bâtiments jaugeant 264,000 tonneaux, non compris le cabotage. La valeur de ses exportations à l'étranger est de 59 millions, et le nombre des bâtiments qui lui appartient est de 228. Il est lié par des bateaux à vapeur avec les principaux ports du Royaume-Uni. L'industrie est très-considérable et consiste en quincaillerie, coutellerie, manufactures d'objets en cuivre, d'aiguilles, d'épingles, de savons, de verreries, de faïence, de tapis, produits chimiques, distilleries, brasseries, etc. On trouve dans les environs quelques sources minérales : les plus fréquentées sont celles de *Clifton* et de *Hotwells.* Cette ville est la patrie du navigateur Sébastien Cabot et du poëte Chatterton.

CHAPITRE DIXIÈME.

ÉCOSSE.

§ Ier. GÉNÉRALITÉS. — L'Écosse se divise naturellement en deux versants, l'un tourné vers la mer Germanique, l'autre tourné vers l'océan Atlantique ; mais ces deux versants sont peu distincts, la ligne de partage des eaux étant fort confuse, à cause de la direction générale des montagnes, qui vont du sud-ouest au nord-est. Aussi de toute antiquité le pays a-t-il été divisé plus exactement et plus commodé-

ment en Écosse méridionale ou basses terres (*Lowlands*), Écosse septentrionale ou hautes terres (*Highlands*). La première, montueuse ou fortement accidentée, coupée de larges vallées, fertile, peuplée, industrieuse, ressemble beaucoup à la partie septentrionale de l'Angleterre, dont elle a le climat, l'aspect physique et les productions; sa population est en majorité de race saxonne; la partie la plus remarquable est l'espèce d'isthme compris entre les golfes de Forth et de Clyde, contrée assez basse où la population est accumulée, où se trouvent les grands centres d'industrie et d'instruction : Glascow d'une part, Édimbourg d'autre part; enfin cette partie a donné à la Grande-Bretagne de nombreux hommes d'État, des philosophes, des savants, des écrivains. Les Highlands sont, au contraire, un pays hérissé de montagnes âpres, nues, déchirées, glacées, coupé de baies profondes, de lacs, de marais, de landes, où la terre cultivable est rare, où la population est à demi sauvage et clair-semée, où les villes sont petites et peu nombreuses, où les seules industries sont le pâturage et la pêche.

La séparation entre les Lowlands et les Highlands est marquée par les pentes méridionales des monts Grampians, c'est-à-dire qu'elle part du golfe de la Clyde, coupe les comtés d'Argyle, de Perth, d'Angus, et atteint l'embouchure de la Dee.

Nous avons fait ailleurs la description physique de l'Écosse, nous avons parlé aussi de son administration en parlant de l'administration du Royaume-Uni; nous devons ajouter ici qu'avant sa réunion à l'Angleterre, le commerce de ce pays était peu considérable, l'industrie y était encore dans l'enfance. Aujourd'hui il se distingue par ses fabriques de toile et de coton, par ses tissus de laine, par ses fonderies et ses usines; ses pêcheries ont acquis plus de développement, et le commerce est devenu l'une de ses plus grandes ressources. Les exportations consistent principalement en lin, chanvre, fil, toile, fer, blé, bois, suif, etc., et les importations en diverses denrées coloniales et en produits manufacturés. Les principaux ports qu'alimente ce mouvement commercial sont Leith, Dundee, Abroath, Montrose, Aberdeen, Peterhead, Banff, Inverness et Greenock.

Les habitants de la haute et de la basse Écosse se distinguent par leur langage, leurs costumes et leurs vêtements : tandis que les derniers offrent dans leurs manières de nombreux traits de ressemblance avec les Anglais; les autres, par leur langue et leurs usages, se rapprochent des Gallois et des Irlandais. Les montagnards ont toujours montré le plus grand attachement pour tout ce qui rappelle leurs ancêtres. Ils ont remplacé la harpe du barde par la cornemuse du pâtre, mais leur musique n'a pas varié dans son harmonieuse simplicité. Une grâce touchante et naïve caractérise encore leurs chants consacrés à l'amour; ceux qui par un rhythme plus vif et plus cadencé invitent au plaisir de la danse, conservés à dessein dans les armées anglaises, y excitent l'Écossais au combat.

Le costume national est encore porté dans la montagne; on l'a même conservé dans les régiments de cette partie de l'Écosse. Il consiste en un justaucorps, en une espèce de jupe courte appelée *feil-beg*, ou *kilt*, en une longue et large écharpe, le *plaid*, qu'ils rejettent sur l'épaule et qu'ils retiennent à l'aide d'une agrafe appelée *broach*. Leur cuisse est nue, mais leur jambe est couverte d'un bas fait, ainsi que les autres parties de l'habillement, d'une étoffe de laine à carreaux de diverses couleurs

nommée *tartan*. Ces bas sont, depuis la chaussure jusqu'aux genoux, retenus avec des jarretières de laine bigarrées. Leur coiffure est un petit bonnet qu'ils ornent d'une plume. Le costume des femmes de la montagne diffère principalement de celui des autres Écossaises par l'espèce de manteau dont elles s'enveloppent, et surtout par leur *tartan*.

La langue écossaise est un composé de celtique et de différents idiomes du Nord. On y remarque facilement plusieurs dialectes : l'*écossais* proprement dit, ou le *low-land-scotch*, parlé autrefois à la cour des rois d'Écosse, et dans lequel Jacques V composa plusieurs poésies gracieuses; le *border language*, idiome mélangé que l'on parle vers les frontières de la région méridionale, et auquel appartiennent les ballades que chante le peuple; et l'idiome des Orcades, remarquable par le mélange d'un grand nombre de mots norvégiens. Le *gaélic* ou le *celtique* a deux de ses dialectes en usage en Écosse : le *caldonach*, parlé dans les montagnes et dans les Hébrides, et le *manck*, usité dans la seule île de Man. Le *caldonach* a acquis une grande réputation en Europe depuis la publication des poésies d'Ossian. Cependant l'anglais est répandu dans toutes les parties de l'Écosse, mais il y est mal prononcé.

§ II. Comtés du golfe de Solway. — L'Écosse est divisée administrativement en 33 comtés, qui sont très-inégaux en étendue et en importance. Nous allons les décrire en allant des basses terres aux hautes terres, et en suivant, autant que possible, l'ordre des bassins.

Les bassins des petites rivières qui tombent du nord au sud dans le golfe de Solway forment trois comtés : Wigton, Kirkcudbright et Dumfries. Les deux premiers composent le pays appelé *Galloway*.

Le comté de *Wigton*, ou le Galloway de l'ouest, a une superficie de 119,000 hectares, dont un tiers seulement susceptible de culture; le reste du pays est occupé par des pâturages ou des bruyères. On y élève un grand nombre de bestiaux. Les villes sont peu remarquables : *Stranrawer*, au fond de la baie de Loch-Ryan, a 5,700 habitants, un havre excellent et des manufactures de cotonnades. — *Port-Patrick*, située dans une position très-avantageuse sur le canal du nord, est le point de la Grande-Bretagne le plus rapproché de l'Irlande. C'est une ville de 4,000 habitants, dont le port très-fréquenté fait un grand commerce avec l'Irlande, et entretient avec cette île et l'Angleterre un service journalier de paquebots. Ce port a été amélioré par d'importants travaux, et son entrée est devenue très-sûre pendant que les rochers qui bordent la côte en rendent les environs fort dangereux. — *Wigton*, chef-lieu du comté, est située sur une éminence au fond de la baie du même nom; elle a 2,000 habitants, et fait un commerce assez actif. — On ne trouve dans l'intérieur que *Newton-Stewart* (3,000 hab.) sur le Cree, et près du joli lac de *Trool*, qu'encadrent de hautes montagnes boisées.

Le comté de *Kirkcudbright*, ou le Galloway de l'est, a 228,000 hectares de superficie. Son territoire, coupé de hautes montagnes et de profondes vallées, est médiocrement fertile. La plus grande partie est couverte de vastes marais, de bruyères arides et d'excellents pâturages. On y élève du gros et du petit bétail. Le chef-lieu est *Kirkcudbright*, petit port situé près de l'embouchure de la Dee, et qui renferme 2,700 habitants. La ville est bien bâtie, renferme de beaux édifices et a une biblio-

thèque publique. On remarque dans l'intérieur *New-Galloway,* située sur la Ken, dans une belle vallée.

Au fond du golfe de Solway se trouve le comté de *Dumfries,* qui a 327,000 hectares de superficie, dont un cinquième seulement est cultivé. Le pays est, comme le Galloway, couvert des ramifications des monts Cheviot et de vastes bruyères. Il est arrosé par de nombreux cours d'eau, la Nith, l'Annan, l'Esk, etc. Les villes ont plus d'importance que dans les contrées précédentes. Au nord, sur la rive gauche de la Nith, *Sanquhar,* assez bien bâtie, renferme quelques manufactures de tapis et de cotonnades. — *Dumfries,* ville de 14,000 âmes, dont le port peut recevoir des navires de 150 tonneaux, a des fabriques de bas et de chapeaux. Sa principale rue, parallèle à la rivière, a plus d'un kilomètre de longueur et jusqu'à 35 mètres de largeur; on y voit encore les restes du monastère dans lequel Robert Bruce, impatient de délivrer sa patrie du joug de l'Angleterre, poignarda l'Écossais Cumyn, qui l'avait trahi près d'Édouard Ier. Du cimetière de Dumfries, placé sur la partie la plus élevée de son sol, on jouit d'une vue magnifique sur le golfe de Solway, bordé de dunes de sables, et où les marées montent de 20 à 30 pieds avec une rapidité extrême. — *Annan,* peuplée de 4,600 habitants, fait le cabotage et la pêche du saumon; dans ses environs on a trouvé les restes de camps romains et d'autres antiquités : c'est près de là que se terminait la muraille d'Adrien. Vers l'extrémité du golfe, et à 10 kilomètres d'Annan, se trouve *Graitney* ou *Gretnagreen,* misérable village qui a acquis plus de célébrité que beaucoup de villes importantes de la Grande-Bretagne : c'est là qu'un forgeron exerça longtemps les fonctions de ministre du culte, en bénissant l'union des amants qui voulaient se passer du consentement de leurs parents.

§ III. Comtés du bassin de la Tweed. — Les comtés du bassin de la Tweed sont ceux de Peebles, de Selkirk, de Roxburg, de Berwick.

Le comté de *Peebles* est un pays tout montagneux, dont une partie seulement est en culture, et qui n'a que 93,000 hectares de superficie. Ses pâturages nourrissent des moutons d'une laine excellente. On y exploite du plomb et des pierres calcaires. Son chef-lieu, *Peebles,* situé sur la Tweed, ne renferme que 3,000 habitants. Cette ville fabrique de l'ale renommée, des bonneteries et des draps. On y remarque les ruines du château de *Nidpath,* l'hôtel de ville, l'école latine, les restes de l'abbaye de la Trinité, souvent habitée par les rois écossais. C'est la seule localité qu'on puisse nommer dans tout le comté.

Le comté de *Selkirk* présente les mêmes caractères que le précédent, et n'a que 68,000 hectares de superficie. Le chef-lieu, *Selkirk,* situé sur l'Ettrick, affluent de droite de la Tweed, est une petite ville de 2,500 habitants, où l'on fabrique de la bonneterie. Elle occupe le sommet d'une colline, et a été embellie et rebâtie depuis cinquante ans. L'hôtel de ville et la prison sont ses principaux édifices. Près de cette ville est né le voyageur Mungo-Park. — La deuxième ville du comté est *Galashiels,* qui appartient par moitié au comté de Roxburg. Elle est située sur la Gala, près de son confluent avec la Tweed, et renferme 2,400 habitants, avec d'importantes manufactures de lainages, de *plaids,* de châles, d'étoffes portant le nom de *tweed,* etc. Près de cette ville est le château d'*Abbotsford,* qui fut la résidence de Walter Scott.

Le comté de *Roxburg* ou *Teviot-dale* a 192,000 hectares de superficie. Il est couvert dans sa partie méridionale par les monts Cheviot et leurs ramifications. Les flancs de ces montagnes sont garnis de pâturages, au delà desquels s'étendent des plaines fertiles. Sur ce territoire l'agriculture fait chaque jour de nouveaux progrès, l'industrie suit à peu près la même marche. — *Roxburg*, village situé près des bords du Teviot, était jadis la principale ville du comté; son château fut souvent le témoin des combats livrés entre les Écossais et les Anglais. Ce fut dans son enceinte que Balliol remit, en 1355, sa couronne à Édouard III; il n'offre aujourd'hui que des ruines. Sur la rive opposée, quelques arbres indiquent le lieu où Jacques II perdit la vie. — *Jedburgh*, dans une vallée profonde que traverse la petite rivière du Jed, est maintenant le chef-lieu du comté. On y trouve 2,700 habitants et une belle église gothique; plusieurs manufactures s'y sont établies. Cependant la laideur de ses rues, la malpropreté de ses habitants et le nombre des mendiants sont des indices de son peu de prospérité. — *Kelso* (5,500 hab.), où l'on remarque plusieurs maisons élégamment bâties, une grande place ornée d'un bel hôtel de ville et les restes majestueux d'une abbaye fondée en 1128 par David Ier, est située au milieu d'une plaine fertile, qui occupe le fond d'une riche vallée arrosée par le Teviot, et couverte de belles habitations et de manufactures. Près de Kelso, on trouve le village d'*Ednam*, patrie du poëte Thompson. — *Melrose*, sur la Tweed, est moins importante que Kelso, mais célèbre par son ancien monastère, dont les restes gothiques excitent encore l'admiration. Elle renferme 4,000 habitants.

Le comté de *Berwick* n'est fertile que dans la partie méridionale, où l'agriculture est très-avancée. Il a 115,000 hectares de superficie. Le chef-lieu était autrefois Berwick, qui fait maintenant partie de l'Angleterre : aujourd'hui c'est *Dunse*, située au pied d'une montagne, près du Whitadder. Il s'y tient annuellement trois grandes foires, les plus considérables de l'Écosse. On y fabrique des lainages, et sa population est de 3,800 habitants. Les autres villes sont : *Lauder* (1,200 hab.), sur une rivière du même nom, qui arrose un pays, le *Lauderdale*, célèbre dans les guerres civiles de l'Écosse; *Coldstream* (3,000 hab.), sur la Tweed, qu'on y traverse sur un beau pont; il s'y tient d'importants marchés à bestiaux. Le régiment de cavalerie anglaise de *Coldstream* tire son nom de cette ville, dans laquelle il fut originairement levé en 1660.

§ IV. Comtés méridionaux du bassin du Forth. — Les comtés méridionaux du bassin du Forth sont ceux de Haddington, Édinbourg et Linlithgow. Tous trois composent le pays appelé *Lothian*.

Le comté de *Haddington*, appelé aussi *East-Lothian*, situé sur le golfe du Forth et la mer Germanique, a une superficie de 78,000 hectares. Son sol est généralement plat et ondulé. Ce pays est l'un des mieux cultivés de l'Écosse; c'est même de là que les progrès de l'agriculture se sont répandus dans tout le royaume. L'étendue de ses côtes et quelques petits ports fournissent à ses habitants les moyens d'exporter avec avantage l'excédant de leurs récoltes en céréales, leurs tissus de chanvre et de laine, et procurent à la plus faible partie de la population un moyen d'existence dans la fabrication du sel et dans la pêche. Sa capitale, *Haddington*, située au milieu d'une plaine, sur la rive gauche de la Tyne, a, depuis 1244, été trois fois réduite en cendres et deux fois

submergée. Elle se compose de quatre rues, dans lesquelles on distingue quelques maisons élégantes. On y fabrique des lainages, et il s'y tient des marchés aux grains. Sa population est de 4,000 âmes : c'est la patrie de Jean Knox, le réformateur de l'Écosse. A quelques kilomètres à l'est, sur la côte, *Dunbar,* presque aussi peuplée que la précédente, possède un port dont l'entrée est très-difficile, et qui a pourtant une grande activité. On y trouve des chantiers de construction, des fabriques de machines à vapeur, des distilleries. Entre le port et les ruines du vieux château s'élève une belle colonnade de basalte prismatique. Vis-à-vis de l'île de May, le rocher de Bass s'élève à l'entrée de la baie de Forth, comme une grande pyramide au milieu des flots. — *Preston-pans,* sur le Forth, a 3,000 habitants, avec un petit port et des fabriques de produits chimiques, de poteries, de tuiles. Charles-Édouard y remporta une victoire en 1745.

Le comté d'*Edinbourg* ou *Lothian central* (*Mid-Lothian*) est situé au fond du golfe de Forth. Il a 93,000 hectares de superficie. Son sol est montueux, peu fertile et bien cultivé.

Edinbourg (*Edinburgh*), la capitale du royaume d'Écosse, est située à environ 2 milles du golfe. Elle occupe trois collines parallèles, réunies par d'énormes chaussées et des ponts gigantesques, et se compose de deux villes parfaitement distinctes, la vieille ville et la ville neuve, dont la circonférence est de 16 kilomètres. De tous côtés, excepté au nord, elle est entourée par les rochers arides et sauvages de Salisbury. Dans la vieille ville, qui couvre le plateau et les deux versants de la colline du centre, la rue haute (*High-street*) parcourt une longueur de 2 kilomètres, et se termine à l'ouest par un précipice au-dessus duquel s'élève le château; à l'est, elle offre en perspective le vieux palais d'Holyrood et la délicieuse plaine qui l'entoure. Dans les ruelles qui viennent y aboutir à droite et à gauche, on ne respire qu'un air lourd et fétide, tant les maisons en sont élevées : quelques-unes ont jusqu'à dix et douze étages. Sur la colline méridionale un quartier nouveau s'élève, composé de places et de rues bâties d'après un plan régulier. Entre les deux collines, on voit une rue étroite nommée *Cow-gate;* les deux parties de la vieille ville sont réunies par un pont élégant qui traverse cette rue à angles droits; un second pont, construit à la même hauteur que le premier, part d'une colline artificielle, et joint la vieille ville à la nouvelle, placée sur la colline septentrionale. Celle-ci fut commencée en 1767; ses rues et ses places sont d'une élégance et d'une régularité comparables à celles des plus belles cités de l'Europe, et chaque jour elle s'accroît de nouvelles constructions. La route de *Leith,* ou du port, qui descend doucement de la partie nord-est de la nouvelle ville, paraît devoir être un jour réunie à celle-ci par les nombreuses habitations qui s'y élèvent. On a ménagé à Édinbourg une entrée du côté oriental, en taillant une chaussée à travers le roc appelé *Calton-hill,* couvert de monuments dont nous reparlerons. On a élevé encore un pont qui va rejoindre *Prince's-street,* terrasse spacieuse offrant sur une longueur de 1,400 mètres une ligne d'édifices que l'on pourrait prendre pour des palais. Près de cette colline qui s'élève en talus, ont été tracées de nouvelles promenades d'où l'on jouit d'une belle vue sur la vieille et la nouvelle ville, les campagnes environnantes et le golfe de Forth.

Il ne reste de l'ancienne abbaye d'Holyrood, fondée en 1128, que de majestueuses

ÉDIMBOURG.

(Vue du Château.)

Imp. F. Chardon, A.ᵗ 5, r. Hautefeuille.

Publié par Furne, Paris.

ruines; mais le palais qui lui est contigu, et qui fut pendant plusieurs siècles le séjour des rois d'Écosse, est un bâtiment encore bien conservé. Sa forme est quadrangulaire; des donjons flanquent les angles de sa façade, et la cour qui en occupe le milieu est entourée par un portique. On y voit une belle galerie décorée des portraits imaginaires des rois d'Écosse depuis Fergus Ier. C'est dans cette galerie que les pairs d'Écosse se rassemblent pour choisir les seize d'entre eux qui doivent les représenter à la chambre des lords du Parlement britannique. Ce château fut commencé par Jacques V, et terminé par Charles II. On y conserve les appartements de Marie Stuart, dont les vieilles tentures et les meubles vermoulus rappellent de touchants souvenirs. En 1830, Charles X, exilé ainsi que toute sa famille, y fixa pour la seconde fois sa résidence. Les environs de ce palais offrent un asile aux débiteurs insolvables auxquels on accorde de certaines limites, comme autour de la prison du *Banc du Roi,* à Londres.

Édinbourg abonde en monuments imposants par leur construction ou intéressants, soit par leur destination, soit par les souvenirs qu'ils rappellent. Le monument de *Walter Scott,* sorte de flèche d'architecture gothique, haute de 61 mètres, ornée d'une statue du grand romancier, est situé au milieu de *Prince's-street. Register-house,* dans la même rue, est destinée à loger les archives de l'Écosse, et précédée d'une statue équestre de Wellington. Le *Jail,* situé sur les hauteurs de Calton-hill, se compose de la maison d'arrêt et de la maison de correction, qui forment une ligne de bâtiments d'architecture saxonne, entourés de hautes murailles, et présentant une quantité de bastions, de tours, de créneaux qui lui donnent l'air d'une forteresse. Sur la même colline s'élèvent le nouvel Observatoire, le monument de *Nelson,* construction massive et disgracieuse; le monument érigé en l'honneur des soldats morts à Waterloo, qui devait être une reproduction exacte du Parthénon, et dont la construction a été abandonnée faute d'argent. Sur les pentes de Calton-hill, nous trouvons encore le monument de *Burns,* temple circulaire construit en 1830 et surmonté d'une coupole, et l'Ecole supérieure (*High-school*), imposant édifice qui a deux succursales, dites nouvelle Académie et Académie méridionale. Dans le quartier de *Netherbow,* qui touche à la *Canongate,* on voit encore la maison du célèbre réformateur écossais Jean Knox. Non loin de là passe une belle rue qui traverse High-street à angle droit, en empruntant le pont du Sud, composé de vingt-deux arches; elle s'étend jusqu'au *collége* ou *université,* bâtie en partie sur l'emplacement de la maison que Bothwell fit sauter après y avoir fait assassiner Darnley, l'époux de Marie Stuart, en 1567. L'université date de 1582, et jusqu'aux premières années du dix-neuvième siècle, elle a joui d'une grande prospérité; mais depuis trente ans le nombre de ses élèves a beaucoup diminué, car de 3,000 il est tombé à 1,200, avec 32 professeurs. Le bâtiment actuel a été commencé en 1789, et n'est pas encore achevé. Outre les salles de cours, l'université renferme une bibliothèque de 100,000 volumes, un musée d'histoire naturelle, un musée anatomique et un musée agricole. En face de l'université se trouve le Collége royal des chirurgiens, beau bâtiment d'architecture grecque qui renferme de riches collections, et derrière lequel s'étend l'infirmerie royale, qui contient plus de 400 lits. Plus loin est l'Asile des aveugles et la rue *College-Wynd,* où naquit Walter Scott en 1771. En remontant vers le centre de la ville, nous trouvons encore la Bourse royale, la cathédrale de

Saint-Giles, édifice gothique dont la haute tour se termine par une flèche élancée, et qui est plus remarquable par les souvenirs qu'il rappelle que par son architecture massive. En face de cette église, sur la place du Parlement, s'élève la statue équestre de Charles II, en bronze, et de l'autre côté le *Palais,* qui fut pendant cinquante ans le siége du Parlement écossais avant l'union; c'est aujourd'hui le lieu des séances de la haute cour de justice ou du tribunal suprême de l'Écosse. Il renferme aussi la cour de session ou collége de justice, la bibliothèque des avocats (150,000 volumes) et la bibliothèque du sceau. A l'ouest se trouve la salle du *Comté,* réminiscence de plusieurs temples antiques; puis *Victoria-hall,* église gothique, surmontée d'un élégant clocher, et nommée aussi salle de réunion, parce que l'assemblée générale de l'Église d'Écosse y tient ses séances. En face est le Collége de l'Église libre (*Free-church college*), qui compte 400 élèves. Sur *Castle-hill,* nous remarquerons l'esplanade, ornée d'une statue colossale en bronze du dernier duc d'York, et le *Château* qui couronne la colline. Il est situé sur un rocher de basalte vert, coupé à pic de tous côtés, excepté à l'est, et renferme un grand nombre de constructions irrégulières, telles que casernes, hôpital, arsenal, chapelles, etc. Il peut loger 2,000 hommes de garnison, mais il ne résisterait pas à une attaque sérieuse. C'est l'une des quatre forteresses qui, en vertu du traité de l'union, doivent être constamment armées; les autres sont les châteaux de Dumbarton, Blackness et Stirling. L'arsenal, la chambre de Marie Stuart où naquit Jacques VI et les joyaux de la couronne d'Écosse sont les principales curiosités du château. En descendant de Castle-hill on traverse *Grassmarke,* vaste place où se tiennent d'importants marchés; on aperçoit ensuite l'hôpital d'*Herios,* fondé au moyen du legs d'un orfévre de ce nom. Plus loin on rencontre successivement l'hôpital de *George Watson,* édifice simple, mais bien distribué, destiné à l'entretien et à l'éducation des enfants des négociants ruinés; l'hôpital des filles des marchands, fondé en 1695, la promenade des *Prairies* (Meadows), la place *George,* une des plus belles de la ville, etc.

La ville moderne, située au nord de Prince's-street, renferme moins de monuments remarquables que l'autre ville. Nous citerons seulement le monument de *Melville,* imitation de la colonne Trajane de Rome, la Banque royale, qui occupe un hôtel élégant précédé d'une statue équestre. Dans la rue George, on remarque la Banque commerciale d'Écosse, une statue de George IV, les salles de réunion, édifice massif et sombre où l'on donne des concerts, et enfin une assez bonne statue de Pitt. La rue de la Reine, parallèle à la rue Georges, est bordée d'un côté par de grands jardins entourés de grilles. C'est le centre des quartiers neufs aux rues larges, bien alignées, se coupant à angles droits, mais désertes et monotones. A l'extrémité occidentale on trouve la grande et belle place nommée *Charlotte-square,* ornée de l'église Saint-George, copie malheureuse de Saint-Paul de Londres. Nous citerons encore : la fontaine de *Saint-Bernard,* renommée pour les propriétés médicinales de ses eaux salines et gazeuses; le pont *Dean,* une des merveilles d'Édinbourg : ses quatre arches ont 29 mètres d'ouverture, et le tablier 32 mètres d'élévation au-dessus de la Leith; l'hôpital *Donaldson,* un des plus beaux édifices de l'Écosse, dû à la générosité d'un imprimeur, qui légua 5,250,000 francs pour cet objet; l'académie navale et militaire; la jolie chapelle unitaire de Saint-Mark's, construite dans le style flamand;

l'église de *Saint-Cuthbert*, la plus grande et la plus laide de la ville; la chapelle de *Saint-John*, élégante et gracieuse; l'*institution royale*, bâtie sur pilotis, bel édifice dont l'une des quatre façades est ornée d'une statue colossale de la reine Victoria; cette institution a pour but l'encouragement des pêcheries, de l'industrie et des arts en Écosse, etc. Tels sont les monuments les plus remarquables d'Édinbourg : nous n'avons pas cité ses nombreux établissements de bienfaisance ou d'instruction, ses sociétés, ses promenades, ses jardins zoologiques et botaniques, qui font de cette ville une des plus pittoresques, des plus curieuses du monde entier.

L'origine d'Édinbourg est inconnue, et l'on ne sait rien de positif sur l'étymologie de son nom. On la voit figurer pour la première fois en 1128, dans une charte que David Ier accorda à l'abbaye d'Holyrood. Les souverains résidaient alors à Scone et à Dunfermline, et c'est seulement vers le milieu du quinzième siècle qu'Édinbourg devint la capitale du royaume. Pendant les divisions intestines qui désolèrent si longtemps l'Écosse, les murailles fortifiées qui entouraient la capitale s'opposèrent à son accroissement. Vers la fin du seizième siècle, elle ne se composait que d'une rue principale, qui s'étendait depuis le château jusqu'à l'abbaye d'Holyrood, et de quelques ruelles adjacentes. Au commencement du siècle suivant, le gouvernement en favorisa l'agrandissement, et en 1767 les magistrats obtinrent l'autorisation de bâtir une ville nouvelle au delà du ravin septentrional. Une esplanade de plusieurs milles d'étendue, légèrement inclinée vers le nord, offrait une position des plus favorables à ce projet, et le génie de Jacques Craig conçut et exécuta en quelques années le plan d'une ville qui passe à juste titre pour une des plus belles et des plus régulières qu'il y ait au monde. Les mœurs des habitants changèrent en même temps que l'aspect d'Édinbourg. Les familles nobles et riches qui demeuraient dans la vieille ville émigrèrent dans la nouvelle, abandonnant leurs anciens hôtels aux ouvriers et aux indigents, lesquels habitent en effet ces antiques et sombres maisons de dix à douze étages, qui donnent un caractère si original à la vieille ville. La population, qui n'était en 1801 que de 66,000 habitants, s'élève aujourd'hui à plus de 170,000, et offre cette particularité que les professions libérales occupent à Édinbourg un bien plus grand nombre d'habitants qu'à Glascow, Manchester et Birmingham, qui sont cependant beaucoup plus peuplées. Cette supériorité intellectuelle, qui fait tout à la fois sa richesse et sa gloire, et lui a valu le surnom d'Athènes du Nord, cette ville la doit encore à la présence des principales cours de justice, dont le ressort s'étend dans toute l'Écosse, et auxquelles un grand nombre de personnes sont attachées; à l'université et aux autres établissements scientifiques; à ses sociétés savantes et à ses journaux. Cette réunion de jurisconsultes, d'écrivains, de savants, a répandu dans les différentes classes de la société cette douce franchise, ces manières polies et cette tolérance d'opinions qui distinguent ordinairement les grandes capitales. Édinbourg est fière des hommes distingués qu'elle a vus naître; en effet c'est la patrie de Hume, Robertson, Blair, Dugald-Stewart, Walter Scott, Brougham, Macaulay, etc. Le commerce et l'industrie y sont à peu près restreints au besoin de la consommation locale; la librairie seule y est une source importante de produits. On y compte 60 imprimeurs et 100 libraires.

Une large rue nommée *Leith Walk*, bordée de chaque côté d'élégantes maisons ou

d'actives manufactures, unit Édinbourg à *Leith,* ville de 30,000 âmes, éloignée de plus de 2 kilomètres de la capitale, dont elle est le port. Elle est située à l'embouchure du Leith, dans le golfe de Forth, et divisée par un ruisseau en deux parties qui communiquent par des ponts de pierre. Elle a un grand nombre de rues étroites, sombres et malpropres, mais les nouveaux quartiers sont bien construits : les rues y sont larges et aérées. Leith a fait depuis quelques années de grands progrès dans l'industrie et le commerce; ses fabriques de toiles à voiles, de cordages, de bouteilles, de savon, ses brasseries, ses fonderies, ses chantiers de construction, ont une grande activité. Elle a peu de monuments intéressants. Son port est trop petit, peu profond et d'un accès difficile; il est protégé par une jetée longue de 1,500 mètres, et par un petit fort qui date seulement de 1779. C'est à Leith que Marie Stuart débarqua en 1561.

A quelques milles au sud-est, le gros village de *Dalkeith,* peuplé de 5,000 habitants, tient le marché de grains le plus considérable de l'Écosse.

Le comté de *Linlithgow* ou *West Lothian,* qui borde à l'ouest celui d'Édinbourg, est fort petit et n'est remarquable que par son chef-lieu, ville de 4,000 habitants, où l'on voit les ruines du château gothique dans lequel naquit Marie Stuart. C'était autrefois le séjour favori des rois d'Écosse, qui y tenaient souvent leur cour. Cette ville a des tanneries, des filatures importantes et des fabriques de *wiskey.* On remarque encore dans ce comté, sur le Forth, la forteresse de *Blackness,* l'une des quatre grandes forteresses de l'Écosse.

§ V. Comtés au sud de la Clyde. — Ces comtés sont ceux de Lanark, d'Ayr et de Renfrew.

Le comté de *Lanark,* qui occupe le haut bassin de la Clyde, a 250,000 hectares de superficie. Son sol est peu fertile et ne donne que de beaux pâturages avec des mines de fer et de houille; mais l'industrie y est très-florissante, surtout en cotons, poteries, verreries, teintureries, brasseries, etc. C'est un des grands centres manufacturiers de la Grande-Bretagne.

Le chef-lieu est *Lanark,* ville de 7,000 habitants, qui doit sa prospérité à ses fabriques de mousselines et de cotons. A 2 kilomètres au sud de cette ville, le village de *New Lanark* est peuplé de 3,000 habitants, logés dans des maisons identiquement pareilles, à l'extérieur comme à l'intérieur, et tous occupés à la fabrique modèle de Robert-Owen, destinée à la filature du coton. A quelque distance sont les *Lead-hills,* collines qui renferment les plus riches mines de plomb de l'Écosse. Dans les environs se trouvent les belles chutes de la Clyde. Le fleuve, en se précipitant, se brise deux fois et s'engouffre au fond d'un large bassin d'où s'élèvent des tourbillons d'écume. Cette double cascade porte le nom de *Corra-linn.* Un peu au-dessous on en aperçoit une plus petite appelée *Dundaff-linn.* — *Strathaven,* sur l'Avon, affluent de la Clyde, renferme 7,000 habitants, et a la même industrie que Lanark. — *Hamilton,* sur la Clyde, près du confluent de l'Avon, a 10,000 habitants, une école renommée, des fabriques de cotons, de mousselines et d'ébénisterie, des mines de houille et de fer, enfin le beau château des ducs d'Hamilton. Dans ses environs se voient quelques restes des antiques forêts calédoniennes, qui couvraient autrefois tout le midi de l'Écosse : on y chasse encore des taureaux et des vaches sauvages. — *Bothwell,* sur la Clyde,

est un village célèbre par le château des comtes de Douglas, par les ruines de son ancienne forteresse, par son pont près duquel les *Covenanters* furent défaits par le duc de Montmouth en 1679. — *Rutherglen* (6,000 hab.) est importante par ses marchés aux chevaux et ses mines de fer. — *Airdrie* (7,000 hab.) est importante par ses fabriques de cotons, sa source minérale, ses exploitations de houille et de fer, enfin par ses belles usines de *Calder*.

Glascow, la métropole industrielle de l'Écosse, est bâtie sur la Clyde, qui la sépare en deux parties, à 20 milles de l'océan Atlantique et à 40 milles de la mer du Nord. On peut lui reprocher d'être trop souvent couverte de brouillards, inondée de pluie, remplie de fumée; mais elle possède de belles rues, de magnifiques monuments, d'utiles institutions, des manufactures nombreuses et dont le développement a été prodigieux, un fleuve couvert de navires, des canaux qui lient les deux mers, et de nombreux chemins de fer qui lui rattachent tous les points importants de l'Écosse et de l'Angleterre. Son origine est très-ancienne, car Saint-Mungo ou Saint-Kertirgern l'a, dit-on, fondée vers l'an 560; mais ce n'est que depuis le commencement du dix-neuvième siècle que son industrie et son commerce ont pris une merveilleuse extension. En 1804, sa population n'était encore que de 77,000 âmes; aujourd'hui elle atteint, et probablement dépasse le chiffre de 400,000 individus: elle a presque doublé depuis le recensement de 1831. La filature des cotons, la fabrication des cotonnades, des porcelaines, poteries, cristaux et pipes, les fonderies de fer, la construction et l'exploitation des bateaux à vapeur, sont ses principales industries. Elle emploie chaque année plus de 30 millions de kilogrammes de coton et 500,000 tonnes de fer. Son commerce extérieur occupe 1,300 navires jaugeant 320,000 tonneaux, et ses exportations atteignent près de 100 millions. On sait que c'est à Glascow que l'on construisit, en 1812, le premier navire à vapeur. Depuis cette époque, cette navigation a pris une importance si considérable dans les eaux de la Clyde, qu'en 1850, sur un tonnage de 1,300,000 tonneaux entrés à Glascow, on en comptait près de 900,000 applicables à des bateaux à vapeur. Pour arriver à ce résultat, il a fallu améliorer la Clyde elle-même : en 1800 elle n'avait que $1^{m}50$ de profondeur à marée haute; elle a aujourd'hui 5 mètres, et sa largeur a été doublée. Les quais de Glascow ont un développement de 3,000 mètres, et des bâtiments de 1,000 tonneaux peuvent y accoster. Enfin, ses rives sont bordées d'usines, de magasins, de chantiers de construction, où se dressent les coques en fer de nombreux navires de commerce et même de guerre. L'usine de Govan, les forges de Lancefield doivent être citées au premier rang parmi les établissements de ce genre.

Glascow se divise comme Édinbourg en ville neuve et ville vieille, toutes deux situées sur la rive droite de la Clyde. La première, qui est la plus considérable, comprend elle-même deux parties distinctes : celle de l'ouest, quartier du commerce; celle du nord, quartier de la bourgeoisie et de l'aristocratie. Les faubourgs sont situés sur la rive gauche et reliés à la ville par quatre ponts. Deux rues qui se croisent à angles droits parcourent toute la longueur et toute la largeur de la ville : une d'elles a 2 kilomètres de longueur avec une largeur de 30 mètres; la plupart des autres rues sont spacieuses, pavées avec soin, garnies de trottoirs. Glascow est embellie par un grand nombre d'édifices : la place George (George-square), la plus grande de toutes,

est ornée d'une colonne dorique cannelée d'environ 24 mètres de hauteur, surmontée d'une statue colossale de Walter Scott; dans l'angle sud-ouest de la même place on a érigé, en 1832, un monument à la mémoire de James Watt; enfin sur un autre côté se trouve une colonne tronquée de granit, surmontée de la statue du général Moore, tué en 1809 sous les murs de la Corogne. La cathédrale de Saint-Mungo est le monument le plus ancien et le plus curieux de Glascow; elle date de 1133, et sa construction dura au moins cent cinquante ans; c'est d'ailleurs une église lourde, massive, intéressante seulement par ses souvenirs. L'église Saint-André est la plus vaste et la plus belle de la ville. On peut citer encore l'infirmerie royale, bel édifice où plus de 6,000 malades sont traités chaque année, et derrière lequel se trouve l'asile des aveugles. L'université, longue suite de bâtiments noirs, qui ressemble trop à une prison, est renommée par ses études théologiques, et compte 8 à 900 élèves; elle renferme un observatoire et le musée de Hunter, avec de belles collections de médailles, une bibliothèque et quelques bons tableaux. La salle de ville ou la *tontine,* beau monument de la renaissance, est ornée d'une bonne statue de Pitt et d'une très-médiocre statue équestre de Guillaume III. La *Pelouse,* principale promenade de Glascow, est un immense tapis de gazon de près de 4 kilomètres de tour, qui descend jusqu'à la Clyde; quelques fontaines et un obélisque de 43 mètres de hauteur, élevé à la mémoire de Nelson, rompent la monotonie de cette promenade. Près de là se trouvent le palais de justice et la prison, superbe édifice orné d'un portique et de colonnes. Si l'on traverse le joli pont de Broomielaw, le plus moderne de Glascow, on pénètre dans les faubourgs de Laurieston, de Tradeston et de Hucheson, peuplés de plus de 80,000 âmes, et qui renferment quelques-unes des manufactures les plus curieuses de Glascow, notamment les fonderies de fer de Govan, qui occupent 6,000 ouvriers, lesquels touchent chaque année 7 millions et demi de salaires. En remontant dans la ville, on remarque encore la Banque, élégant monument construit sur le modèle du temple de Jupiter Stator à Rome, les bâtiments municipaux, la Salle de la Cité, vaste édifice dont la salle principale, servant aux réunions publiques, peut contenir 4,000 personnes, l'hôtel du Stock-exchange, qui se distingue par la profusion de ses ornements, la Bourse royale, édifice grec dont la grande salle est richement ornée et la façade est précédée d'une statue équestre de Wellington; la Banque royale, monument bâti sur le modèle d'un temple grec; les salles de réunion, sombre édifice occupé par l'Athenæum, etc. Dans la ville neuve nous citerons la Maison des pauvres, vaste édifice dont on aperçoit de loin le dôme élevé; l'Asile des aliénés, bâti sur une éminence; enfin, nous mentionnerons la colossale cheminée de la fabrique de produits chimiques de Rollox, qui a 140 mètres de haut, et la fonderie Vulcain, un des plus importants établissements industriels du monde entier.

Outre son université, Glascow possède de nombreux établissements destinés à l'instruction; ainsi l'université d'Anderson, fondée en 1795 pour l'étude des sciences physiques, la nouvelle école supérieure, l'institution des ouvriers, riche en modèles de machines, etc. Cette ville a été le siége de l'assemblée générale de l'Église d'Écosse, qui, en 1638, renversa l'épiscopat et établit le presbytérianisme. Elle se vante d'avoir donné naissance aux philosophes Hutchinson, Smith, Reid et Simpson, ainsi qu'aux littérateurs Richardson, Young, Moore et Jardine.

A l'ouest du comté de Lanark, le long comté d'*Ayr*, qui s'étend entre de hautes montagnes et la mer, offre une contrée pittoresque, célèbre dans les annales écossaises par le souvenir des combats qu'y livrèrent Wallace et Robert Bruce pour l'indépendance de leur patrie. Sa superficie est de 414,000 hectares, dont un quart seulement susceptible de culture. On y récolte des céréales, on y prépare des fromages et l'on y élève de gros bestiaux. Les mines de houille et de fer y sont abondantes. Les villes y sont assez nombreuses, mais moins importantes que dans le Lanark. Dans la partie méridionale se trouve le village de *Barr*, dont les environs renferment des sources minérales et des carrières de pierres de taille. — *Girvan*, à l'embouchure d'une rivière de même nom, a 7,000 habitants, des fabriques de cotons, des carrières de gypse, etc. — *Ayr*, l'ancienne *Erigena*, avec un port à l'embouchure de l'Ayr, dans le golfe de Clyde, est une ville de 12,000 habitants, mal bâtie au milieu d'un terrain aride et sablonneux; une espèce de barre rend dangereuse l'entrée de son port. On y fabrique des tapis, des savons, des cuirs, des navires; son commerce est très-actif avec l'Irlande, surtout en houille, cotons, lainages. Dans les environs de cette ville est né Burns. — *Irvine* (4,000 hab.) est bâtie avec élégance. Elle possède un port commode, mais une barre qui en obstrue l'entrée le ferme aux bâtiments d'un fort tonnage. — *Kilmarnock*, sur l'Irvine, peuplée de 18,000 habitants, possède d'importantes manufactures de tapis, d'étoffes de laine, de cotonnades, de mousselines, de châles et de souliers; plusieurs chemins de fer la mettent en communication avec les villes voisines. Ses environs renferment de riches houillères. — *Salcoats*, petit port de 4,000 habitants, a des chantiers de construction et des mines de houille. — *Ardrossan*, port récemment fondé pour servir de débouché aux manufactures de l'intérieur, renferme 5,000 habitants.

Le comté de *Renfrew*, situé au nord du précédent, dans le bassin de la Clyde, a une superficie de 64,000 hectares. Son sol argileux et sablonneux est assez fertile et cultivé en prairies. On y exploite de la houille, du fer et du plomb: c'est, avec le Lanark, le grand centre manufacturier de l'Écosse.

Paisley, située sur un bras de la Clyde, à 12 kilomètres de Glascow, peut être considérée comme l'annexe de cette métropole industrielle; elle renferme 60,000 habitants et fabrique des mousselines, des batistes, des châles, des tapis, des velours, des savons, etc. C'est une ville très-ancienne, bâtie, dit-on, sur l'emplacement de *Vanduaria;* mais elle n'a pris de développement que depuis un demi-siècle. De nombreux chemins de fer la mettent en communication avec Glascow, la Clyde et la mer. — *Johnstone, Barhead, Beith, Dalry*, etc., peuplées de 6 à 8,000 habitants, sont importantes par leurs manufactures. — *Renfrew*, chef-lieu du comté, située sur la Clyde, n'a que 3,000 habitants. — *Greenock*, à l'embouchure de la Clyde, n'était, à la fin du dix-septième siècle, qu'un village peuplé de pêcheurs. Des raffineries de sucre, des fabriques de savon, de papier, de lainages, de toiles, de cordages et de faïence, s'y sont établies; les directeurs de la Compagnie écossaise de l'Inde et de l'Afrique ont reconnu la position avantageuse de son port; maintenant il peut recevoir 500 navires. C'est le grand débouché maritime de Glascow. La ville compte plus de 40,000 âmes, et des édifices d'une très-élégante construction l'embellissent. Elle est la patrie de Watt, l'inventeur des machines à vapeur, et du célèbre mathématicien

Pence. Le deuxième débouché de Glascow est *Port Glascow,* sur l'estuaire de la Clyde, bon port avec 7,000 habitants, des chantiers de construction, des corderies, des fabriques de toiles, etc.

§ VI. Comtés au nord de la Clyde. — Ces comtés sont ceux de Bute, d'Argyle et de Dumbarton.

L'île de *Bute,* dans le golfe de Clyde, forme le comté de ce nom avec l'île d'*Arran.* La première est exposée à un climat doux et humide; sa surface est hérissée de collines; son sol est rocailleux vers le nord, mais sa partie méridionale est fertile, et possède de beaux pâturages. Sa longueur est de 20 à 25 kilomètres, et sa largeur de 8 au plus. Les sept huitièmes des terres sont la propriété du marquis de Bute. Les habitants, dont le nombre s'élève à 6,000, cultivent le sol avec soin, fabriquent des toiles de coton et se livrent à la pêche du hareng et à l'élève des bestiaux. L'île renferme des ruines de temples de druides et quelques autres antiquités. *Rothsay,* son chef-lieu, est une jolie ville de 4,000 habitants, qui prend chaque jour de nouveaux accroissements. Les manufactures de coton y ont acquis beaucoup d'activité; le port est très-animé; ses bains de mer sont très-fréquentés. Son château, dont on distingue à peine les ruines, fut jadis une résidence royale. *Kerry-eray* comprend aussi un petit port.

Arran, située entre le golfe de Clyde et la presqu'île de Cantyre, est longue de 26 kilomètres, large de 14, et occupe une superficie de 36,000 hectares, dont un quart est cultivé. Elle est très-montagneuse, surtout vers le nord, où s'élève le *Goat-fell* (870 m.); les côtes sont escarpées, mais présentent de bons mouillages; les montagnes renferment des granits, des roches d'origine ignée et des indices de houille; on y trouve aussi de beau cristal de roche nommé diamant d'Arran. Le sol est assez fertile, on y cultive surtout le chanvre, les grains et la pomme de terre. L'élève des bestiaux y réussit bien. L'île appartient au marquis d'Hamilton, et renferme 6 à 7,000 habitants. On la divise en deux paroisses : *Kilbride* et *Kilmory;* le lieu le plus important est *Lamlash,* situé au fond d'une belle baie demi-circulaire, abritée par l'île Sainte, et qui offre un mouillage sûr aux plus gros navires.

Le comté d'*Argyle,* situé au nord des comtés de Renfrew et de Bute, comprend toutes les côtes occidentales de l'Écosse, depuis le détroit de Kilbrannan jusqu'au lac Shiel. Cette côte est très-remarquable par sa découpure en longues presqu'îles, en golfes profonds, en échancrures et en sinuosités qui lui donnent un développement de 950 kilomètres; enfin par le grand nombre d'îles qui l'avoisinent et qui appartiennent au même comté. Sa superficie est de 984,000 hectares, dont un tiers pour les îles. C'est un pays entièrement montagneux ou couvert de landes, de marais et d'eaux : un douzième des terres est cultivable. Sa richesse consiste en troupeaux de gros bétail, dont l'espèce est la plus renommée pour viande de boucherie dans toute la Grande-Bretagne. On y exploite des ardoises, du fer, du cuivre, de la houille, des marbres, etc.

La principale des presqu'îles du comté est celle de Cantyre, qui se termine par un cap appelé *Mull de Cantyre.* On y trouve sur la côte orientale *Campbel-town,* qui en 1700 n'était qu'un misérable village, et aujourd'hui est une ville florissante de 8,000 habitants. Elle est située au fond d'une baie commode et sûre, abritée par une

jetée qui s'étend jusqu'à la petite île de Davar. Son port fait la pêche au bareng et a des communications journalières avec Glascow. On y trouve des distilleries très-importantes d'eau-de-vie de grains, des fabriques de cotonnades, etc. Cette ville a été le siége primitif de la monarchie écossaise fondée par Fergus au cinquième siècle.

Le chef-lieu du comté est *Inverary*, situé au fond de la longue baie appelée *Loch-fine*. C'est un bourg de 1,200 habitants, qui a des filatures de toiles, des hauts fourneaux et des affineries de fer. Huit cents bateaux sont employés à la pêche sur le Loch-fine, qui fournit des poissons très-estimés. Inverary est la principale résidence de la puissante maison des ducs d'Argyle, qui possède un magnifique château de forme gothique, construit en pierre ollaire d'un bleu d'ardoise. L'Avy, qui se jette dans le Loch près d'Inverary, forme dans les environs plusieurs belles cascades. — *Kilmore*, village de 800 habitants, sur la côte, est remarquable par l'ancien château de *Dunstaffnage*, résidence des premiers rois d'Écosse et où se conservait la célèbre pierre servant de siége au couronnement de ces princes. Cette pierre, transférée d'abord à Scone, est aujourd'hui à Westminster. — *Oban*, située sur le détroit de Mull, au fond d'une baie protégée par l'île de Kerrera, est une petite ville moderne dominée par l'élégant clocher d'une jolie église et par le vieux château Dunolly. Elle est très-fréquentée pour ses bains de mer et son climat salubre. C'est le centre d'où rayonnent toutes les lignes de bateaux à vapeur de l'Ouest.

L'archipel des *Hébrides* comprend toutes les îles situées sur la côte occidentale de l'Écosse, depuis la presqu'île de Cantyre jusqu'au cap Wrath. Il se compose d'environ 200 îles, dont 86 sont habitées; quelques-unes sont tout à fait stériles. On le divise en deux parties : *Hébrides intérieures* ou qui bordent la côte et qu'on partage en trois groupes : groupe de Bute, groupe d'Argyle, groupe de Skie ou d'Inverness; *Hébrides extérieures*, séparées du groupe de Skie par le canal de Minsh et formant une longue série d'îles allant du sud au nord; celles-ci appartiennent aux comtés d'Inverness et de Ross. La superficie de tout l'archipel est d'environ 800,000 hectares. Le climat y est froid, brumeux et malsain, le sol généralement montagneux et stérile : l'orge et l'avoine sont les principales cultures. On n'y trouve presque pas d'arbres. On y élève des bestiaux et l'on y exploite des minéraux. L'industrie principale des habitants est la pêche du hareng. Nous avons décrit le groupe de Bute; nous allons décrire le groupe d'Argyle, qui se compose d'Islay, de Jura, de Colonsay, de Mull, d'Iona, de Tirey, de Coll, etc.

Islay a environ 32 kilomètres de longueur sur 12 de largeur; la vaste baie de *Loch-in-daal* s'avance dans l'intérieur et donne à l'île une forme très-irrégulière. Elle renferme des montagnes d'environ 500 mètres de hauteur, des sources abondantes, des rochers arides, des bruyères, des marais. Elle est composée en grande partie de roches granitiques, micacées et schisteuses; on y trouve du plomb, du cuivre, du cobalt, du fer, du manganèse, du mercure, de la baryte, de la marne et du carbonate de chaux. Le climat est humide, malsain; les vents soufflent presque constamment avec violence. Islay est peu fertile et bien cultivée; on y élève beaucoup de bétail et de chevaux; on y fabrique du wiskey; les côtes sont très-poissonneuses. La population est de 13,000 habitants, qui parlent le gaëlique. Le chef-lieu, *Bowmore*, est un bourg de 1,200 âmes, bâti assez régulièrement.

Jura, longue de 20 kilomètres et large de 8 à 12, n'est qu'un vaste rocher surmonté de trois énormes pitons nommés *paps* ou mamelles de Jura, dont le plus haut à 750 mètres d'altitude. Sa constitution géognostique est la même que celle d'Islay : on y trouve en abondance du fer et du manganèse. Les parties orientale et septentrionale sont seules cultivables et habitées, et la population totale ne dépasse pas 800 âmes. L'élève du bétail, la pêche d'une grande variété de poissons à coquilles et l'exportation d'un beau sable propre à la fabrication du verre, constituent les industries de l'île. Jura présente un nombre considérable de *duns* ou de forts ruinés. Entre sa pointe septentrionale et la petite île de Scarba s'ouvre le fameux gouffre de *Breacan* ou de *Corryvracken*, appelé ainsi du nom d'un prince danois qui y périt.

Les îles de *Colonsay* et d'*Oronsay*, placées à l'ouest de Jura, ne sont séparées que par un étroit canal qui reste à sec à la marée basse; leur population n'est que de 600 habitants. Elles possèdent de bons pâturages et les lapins y abondent. Parmi les ruines de plusieurs chapelles, on remarque, dans la première, celles d'un prieuré de l'abbaye de Cîteaux, l'un des plus beaux monuments religieux qu'aient possédés les Hébrides.

L'île de *Mull* présente les cimes vaporeuses de ses montagnes, au-dessus desquelles s'élève majestueusement le *Ben-More* (950 m.). Elle renferme un monument basaltique très-remarquable : c'est un cirque naturel de 25 mètres de diamètre, entouré de prismes de basalte de 2 à 3 mètres de longueur, placés horizontalement les uns sur les autres. Son sol, d'origine volcanique, est rempli de marais, dépourvu de bois, très-humide, peu propre à la culture; mais les troupeaux y trouvent d'excellents pâturages. La population ne dépasse pas 5,000 individus.

Iona ou *Icolmkill*, l'île des Vagues ou île de Saint-Columban, est séparée de Mull par un canal étroit, mais navigable; elle a 3 milles de long sur 1 de large, et appartient au duc d'Argyle. Son sol sablonneux nourrit 450 habitants. Iona a été le berceau du christianisme dans la Grande-Bretagne; c'est là que l'Irlandais Columban vint, en 565, fonder un monastère célèbre par les saints qu'il a produits, et d'où l'Évangile se répandit parmi les populations bretonnes. C'est de saint Columban que Iona porte le nom d'Icolmkill, ou *Ey Columkill*, île de la cellule de Columban. Le monastère d'Iona demeura florissant jusqu'à l'époque de la réforme; alors il fut abandonné, et aujourd'hui il n'en reste plus que des ruines informes. Quarante-huit rois d'Écosse, quatre d'Irlande, huit de Norvége, ont été inhumés dans le cimetière qui en dépendait.

Staffa, formée de prismes basaltiques, est célèbre par la caverne ou grotte de *Fingal*, au fond de laquelle vont se briser les flots de la mer. Elle est inhabitée pendant l'hiver, qui y dure dix mois; pendant l'été les troupeaux viennent y pâturer. Au nord-ouest de Mull, l'île de *Tirey* renferme 4,000 habitants; celle de *Coll*, 2,000, etc.

A l'est du comté d'Argyle, au nord du comté de Renfrew, sur la rive droite de la Clyde, s'étend le comté de *Dumbarton*, qui a une superficie de 68,000 hectares. Le pays est très-montagneux et peu fertile. On y élève des bestiaux et l'on y exploite des mines de fer, de houille, de pierre à bâtir. L'industrie y est très-active. Le comté est borné à l'est par le lac *Lomond*, couvert de charmantes îles, dont les

intervalles forment des points de vue variés à l'infini. Cette belle nappe d'eau se rétrécit dans sa partie septentrionale, et, se prolongeant au milieu d'une longue chaîne de montagnes dominées par le majestueux sommet du Ben-Lomond, elle s'élargit du côté du sud en baignant une plaine fertile et en offrant l'un des plus beaux spectacles de ces contrées. — *Dumbarton,* chef-lieu du comté, est située au confluent du Leven avec la Clyde; c'est une ville de 4,500 habitants, qui a un bon port et d'importantes verreries, mais qui est surtout remarquable par son vieux château construit sur un rocher basaltique de 190 mètres de hauteur, isolé de tous côtés, défendu par plusieurs batteries et commandant au loin la Clyde, qui baigne sa base et la plage par laquelle il communique à la terre. Cette forteresse est très-ancienne : avant l'invention de la poudre elle passait pour imprenable, et cependant, en 1551, elle fut enlevée aux partisans de Marie Stuart par un hardi coup de main. C'est à Dumbarton que cette princesse s'embarqua pour la France en 1548. Dumbarton, outre des casernes et un arsenal, possède des chantiers de construction récemment créés. — *Kilpatrick* (4,000 hab.), sur le canal de Clyde et Forth, est remarquable par les ruines de la forteresse de Dunglas. On y trouve des fonderies de fer, des fabriques de cotonnades, des blanchisseries, etc.

§ VII. Comtés au nord du Forth. — Ces comtés sont ceux de Stirling, de Clakmannan, de Fife et de Kinross.

Le comté de *Stirling* a 145,000 hectares de superficie. Son sol est fertile, quoique montueux. On y élève des bestiaux et exploite de la houille. Le chef-lieu est *Stirling,* située sur le Forth, peuplée de 8,000 habitants, et où se fabriquent des tapis, des lainages, etc. Son vieux château, placé à l'extrémité orientale d'un rocher, est très-célèbre : vers le milieu du douzième siècle, il devint une résidence royale. Jacques II y assassina le comte de Douglas. C'est dans cette citadelle que Jacques III, entouré de ses favoris, bravait l'indignation de ses sujets; elle vit naître Jacques IV, couronner Marie Stuart et Jacques V. Le palais que ce dernier s'y fit construire se fait remarquer par le luxe ridicule de son architecture. Enfin ce fut la dernière place qui se rendit au parti de Cromwell. Aujourd'hui c'est une des quatre forteresses de l'Écosse, où les Anglais ont toujours garnison. Du haut du rempart, on jouit du plus beau coup d'œil qu'il y ait en Écosse. A peu de distance de Stirling, le village de *Bannockburn* s'enrichit par l'industrie des lainages : il est célèbre par la bataille dans laquelle Édouard II fut entièrement défait par Robert Bruce (1314). A un mille de là se livra en 1488 la bataille de *Sauchieburn,* dans laquelle Jacques III fut vaincu et tué par les nobles de son royaume.

Au bord méridional du canal de Forth et Clyde, *Falkirk,* petite ville de 4,000 âmes, au milieu de laquelle les habitants ont élevé une pyramide de 45 mètres de hauteur, était jadis le lieu où les joueurs de cornemuse s'assemblaient tous les ans pour disputer le prix accordé au plus habile. Elle est renommée pour ses marchés de chevaux et de bétail; mais elle doit surtout sa célébrité aux deux batailles qui furent livrées dans ses environs en 1258 et en 1746. A peu de distance se trouvent les *Carron Works,* les fonderies les plus importantes de la Grande-Bretagne. Elles occupent plus de 2,000 ouvriers, et expédient chaque année 4 à 5,000 canons de gros calibre destinés à l'exportation.

Sur la rive gauche du Forth s'étend le petit comté de *Clakmannan*, qui n'a que 12,000 hectares. Son sol est fertile, bien cultivé, abondant en houille. Son chef-lieu, situé près de l'embouchure du Forth, a 4,000 habitants, et renferme le château de Robert Bruce. On exploite dans ses environs de la pierre à chaux et de la houille. La deuxième ville du comté est *Alloa*, peuplée de 5,000 habitants, qui exploitent de riches houillères et d'importantes distilleries.

Le comté de *Fife*, situé entre la mer du Nord et les golfes du Forth et du Tay, a 130,000 hectares de superficie. C'est l'un des mieux situés et des plus fertiles de l'Écosse. On y cultive des céréales et l'on y élève des bestiaux très-estimés. Il s'y fait une grande exploitation de fer, de houille, de plomb, et l'industrie y est très-active. Ses villes sont importantes.

Dunfermline, vieille cité de 14,000 âmes, s'élève à 3 kilomètres de la rive gauche du Forth, sur une éminence. On y remarque les ruines de l'ancienne abbaye fondée par Malcolm II, et où naquit Charles Ier. La fabrication du linge fin y emploie 5 à 6,000 ouvriers. Ses environs renferment des mines de houille et de fer. — *Inverkeithing*, petite ville maritime de 3,200 habitants, a une baie très-sûre, et fait un commerce actif principalement en sel. — *Kirkaldy*, ville maritime de 5,000 habitants, a des rues irrégulières, de laides maisons, mais des fabriques prospères et des bains de mer fréquentés. C'est la patrie d'Adam Smith. — *Cupar*, capitale du comté, a 6,000 habitants. C'est une ville fort ancienne, qui fait une fabrication importante de toiles fortes, de cuirs, de briques, etc. — *Saint-Andrew's*, située sur une baie spacieuse, était autrefois la cité la plus somptueuse de l'Écosse, et le siége d'un archevêché célèbre. Son université, fondée en 1411, était la plus ancienne du royaume, et se composait de 3 colléges, qui existent encore, mais qui n'ont plus que 300 étudiants: elle possède une bibliothèque de 15,000 volumes. Son importance a passé au collége *Madras*, école classique et polytechnique, fondée en 1833 par André Bell, et qui compte 800 élèves. On remarque encore à Saint-Andrew's la chapelle de Saint-Rule, bâtie au neuvième siècle; mais il ne reste rien de sa magnifique cathédrale, détruite par les puritains. La population de cette ville, aujourd'hui à demi déserte, n'est plus que de 4,000 habitants, qui s'occupent de la fabrication des toiles. Son petit port, dont l'entrée est difficile, n'est point fréquenté.

Le petit comté de *Kinross*, enclavé entre les comtés de Fife et de Perth, n'a que 20,000 hectares d'étendue, dont un quart est occupé par le lac Leven. Son chef-lieu, situé sur le lac, n'a que 3,000 habitants, et fabrique de la toile. Dans une île du lac Leven se trouve le vieux château des premiers rois d'Écosse, où en 1568 Marie Stuart fut renfermée et forcée d'abdiquer.

§ VIII. Comtés de Perth, d'Angus et de Kincardine. — Ces comtés, situés sur la côte orientale du Forth, sont compris dans les bassins du Tay, de l'Esk, etc. Le comté de *Perth*, qui occupe presque tout le bassin du Tay, est un des plus étendus : il a 662,000 hectares de superficie. Sa partie septentrionale est occupée par des montagnes qui renferment quelques-uns des points culminants de l'Écosse. Sa partie méridionale, composée de plaines et de collines, est fertile en grains, légumes, fruits et pâturages. Les bois y sont nombreux. Tout ce comté est rempli de sites pittoresques, dont l'imagination des poëtes s'est plu à embellir les beautés, rochers taillés à pic,

montagnes déchirées, lacs aux rives verdoyantes, bois épais, cascades, grottes, cavernes, etc., sur lesquels abondent les légendes. Nous nous contenterons de nommer le lac *Tay*, d'où sort la rivière de même nom; la cascade de l'*Almond*, haute de 30 mètres; le pont de *Glendow*, le défilé des *Trossachs*, le lac *Ketterin*, célébré par Walter Scott; le village de *Blair Athol*, avec les chutes de *Bruards*, un vieux château et la montagne appelée *Ben y Gloe*, qui occupe le fond du paysage, etc.

Les villes sont peu nombreuses. *Dunkeld*, autrefois siége d'un évêché et florissante, aujourd'hui réduite à 1,800 habitants, est située sur le Tay, où elle a un pont magnifique. On y remarque des restes de son antique abbaye et de sa cathédrale. — *Scone* (2,000 hab.), sur le Tay, était le lieu du couronnement des rois d'Écosse et leur principale résidence. — *Perth*, chef-lieu du comté et peuplée de 30,000 habitants, est située sur le Tay, dans une belle vallée. C'est une jolie ville, très-animée et bâtie avec régularité. Son église Saint-Jean est célèbre dans l'histoire de l'Écosse, et parmi ses autres édifices on peut citer la salle du Comté. Elle possède aussi un théâtre, une école scientifique, des sociétés savantes, des manufactures de cotonnades, de gants, des blanchisseries, etc. — *Dunblane* (3,000 hab.), située au sud-ouest du comté, sur l'Allan, est remarquable par les ruines de sa cathédrale. Près de là est la source minérale de Cromlix.

Le comté d'*Angus* est situé entre le golfe de Tay et le cours de l'Esk, sur la mer du Nord. C'est l'une des plus riches parties de l'Écosse par son agriculture, son industrie et son commerce. Elle doit surtout son importance à ses ports.

Dundee, située sur la rive gauche du golfe de Tay, dans une belle position commerciale, renferme 80,000 habitants. C'est le centre de l'industrie des toiles en Écosse : on y importe annuellement plus de 50,000 tonnes de lin et de chanvre, et on exporte plus d'un million de pièces de toile. On y fabrique en outre des cordages, des cuirs, des machines à vapeur, des bâtiments de commerce, etc. Le mouvement de son port est de 5,000 navires. Les établissements industriels, les docks, les travaux du port, sont les édifices les plus remarquables de cette ville. Elle était autrefois fortifiée, et a été dévastée plusieurs fois pendant les guerres civiles.

Arbroath, port de commerce assez sûr, mais qui manque d'étendue, renferme 15,000 habitants. L'industrie consiste uniquement dans la fabrication des toiles. On y remarque les ruines imposantes d'une abbaye célèbre, fondée par Guillaume le Lion en l'honneur de Thomas Becket. A 18 kilomètres en mer est le beau phare de Bell Rock.

Montrose, située à l'embouchure de l'Esk, renferme 14,000 habitants, et se distingue, comme les villes précédentes, par ses manufactures de toiles, dont elle fait un grand commerce. On y trouve aussi des tanneries, des savonneries, des chantiers de construction. Cette ville, qui est ancienne et bien bâtie, renferme des écoles autrefois célèbres et de nombreux établissements de bienfaisance.

Les villes de l'intérieur sont *Forfar* et *Bréchin*. La première, chef-lieu du comté, a 8,000 habitants, des fabriques de toiles, et les restes d'un édifice qui a servi de demeure aux anciens rois d'Écosse. La deuxième, située sur l'Esk, est remarquable par sa belle cathédrale, fondée par David Ier, et surtout par une tour ronde de 16 pieds de diamètre et de 105 de hauteur, dont on ignore l'origine et la destination. Il existe

encore une tour semblable à Abernetty, dans le comté de Fife ; l'Irlande en renferme un assez grand nombre.

Le comté de *Kincardine,* situé sur la mer Germanique, et qui s'appuie sur les monts Grampians, a une superficie de 100,000 hectares. Il est assez fertile dans la partie voisine de la mer, et renferme de beaux pâturages. Le chef-lieu est *Stonehaven,* ville de 2,000 habitants, située à l'embouchure du Carron et de la Cowie, au fond d'une baie rocheuse qui forme un port sûr et commode. Dans les environs sont les ruines du château de *Dunnotar,* célèbre dans l'histoire du pays ; les innombrables cavités des rochers sur lesquels il est bâti sont remplies de myriades d'oiseaux de mer.

§ IX. Comtés d'Aberdeen, de Banff, de Murray, de Nairn. — Ces comtés occupent toute la côte orientale, depuis le cours de la Dee jusqu'au golfe de Murray.

Presque tout le pays que nous venons de parcourir, depuis le golfe de Solway jusqu'aux monts Grampians, dont les cimes bleuâtres se prolongent vers le nord, appartient aux *Lowlands*, c'est-à-dire aux contrées basses de l'Écosse ; mais la partie la mieux caractérisée de ce royaume, celle dont l'aspect encore sauvage et les mœurs empreintes d'une couleur antique inspiraient les bardes et la poétique imagination d'Ossian, est celle des hautes terres ou *Highlands*. La rudesse dont elles sont empreintes en fait le charme principal ; leurs sombres vallées, presque toutes occupées par des lacs ou ravagées par des torrents, sont, pendant plusieurs mois, privées des rayons du soleil. C'est dans ces contrées presque désertes que les principales rivières de l'Écosse cachent leurs sources. Les habitations y sont misérables, bâties en pierres rondes cimentées avec de la terre, et couvertes avec du gazon ou de la bruyère. L'intérieur de celles qui annoncent le plus d'aisance est divisé en deux par une cloison d'osier ; la plus petite partie est destinée au bétail et à la volaille, et la plus grande sert de salle à manger et de chambre à coucher pour toute la famille. Au milieu se trouve le foyer. Ordinairement un trou pratiqué dans la toiture est destiné au passage de la fumée. La nourriture des montagnards ne consiste qu'en farine d'avoine, en lait et en quelques fruits. Le bétail est leur principale richesse ; ils en vendent une grande quantité, et la récolte des grains suffit pour leur nourriture et pour la distillation du wiskey, liqueur dont ils sont grands amateurs. Dans quelques cantons, ils commencent à exploiter les mines et les forêts, ou à se livrer au métier de pêcheurs.

Le comté d'*Aberdeen,* situé entre l'embouchure de la Dee et celle du Deveron, occupe la partie la plus orientale de l'Écosse. Il a 514,000 hectares de superficie. Il est généralement couvert des ramifications des monts Grampians ; aussi est-il presque partout stérile. Ce n'est que dans la partie orientale qu'on récolte de l'avoine, de l'orge, des pommes de terre. Le gros bétail y est très-nombreux. On y exploite du granit, des ardoises, des pierres à chaux. Enfin l'industrie est très-active.

Aberdeen, sa capitale, peuplée de 65,000 âmes, est située sur la rive gauche de la Dee, à peu de distance de son embouchure dans la mer du Nord. C'est une ville fort ancienne et qui remonte au troisième siècle. On suppose qu'elle est la *Devana* de l'Itinéraire d'Antonin. Édinbourg n'était encore qu'un hameau et Glascow une petite ville, que déjà Aberdeen s'enrichissait par son commerce. Sa marine compte aujourd'hui plus de 30,000 tonneaux, et son industrie est très-prospère : elle comprend surtout

la fabrication des bas, des lainages communs, de la toile, du papier, des tapis, des cuirs, de la bière, du wiskey, la construction des navires, la fonte du fer, etc. Son port envoie chaque année de nombreux navires à la grande pêche. Aberdeen, presque entièrement bâtie en granit, coupée de larges rues, est une des plus belles villes de l'Écosse. Elle possède un grand nombre d'édifices remarquables, tels que la maison de ville, située sur le carrefour de Castle-street, ou la place du Marché : on y remarque une croix hexagone, ornée de portraits en relief des rois d'Écosse, de Jacques Ier à Jacques VII, et surmontée d'une licorne portant le bouclier royal. Sur la même place se trouvent aussi une statue colossale du duc de Gordon et la banque du nord de l'Écosse, qui occupe un bel édifice grec. L'église paroissiale se compose de deux églises ainsi que des restes de l'ancienne église de Saint-Nicolas, bâtie au douzième siècle, dont la tour renferme des cloches pesant 20,000 kilogrammes. La rue de l'Union et celle dite du Roi sont les deux plus belles d'Aberdeen; la première traverse un ravin profond sur un pont hardi d'une seule arche de 40 mètres d'ouverture. Le *Public Rooms* est un vaste édifice dont la façade est ornée de colonnes de granit. On doit mentionner aussi les quais, la jetée, qui s'avance de près de 400 mètres dans la mer, les casernes, l'école de grammaire, l'hôpital de Gordon, bel édifice situé au milieu d'un grand jardin, l'infirmerie, qui peut recevoir 200 malades; l'université, bâtiment gothique en granit renfermant un musée, un observatoire, une bibliothèque, qui a été fondée en 1592, et compte 3 à 400 élèves; l'asile des orphelins, l'hôpital des aveugles, et un grand nombre d'autres institutions utiles ou charitables.

A un mille au nord se trouve *Old Aberdeen,* ancienne ville épiscopale, qui n'a plus que 1,500 habitants, et qui contient la cathédrale de Saint-Mahar, construite au quatorzième siècle, mais dont il ne reste qu'une partie de la nef et deux flèches. Cette ville se fait surtout remarquer par le *King's College,* fondé en 1494. Il occupe un bel édifice orné d'une tour carrée que surmonte un dôme à jour figurant une couronne impériale. Il renferme une riche bibliothèque et un musée.

Les autres villes de la côte sont des ports qui s'occupent principalement de la pêche du hareng et de la baleine. Les principales sont : *Peterhead,* petite ville de 6,000 habitants, dont le port est sûr et commode. On y trouve de riches carrières de granit, et une fabrication active de fils et de cotons. — *Fraserburg* (4,000 hab.), située près du cap Kinnaird, a un port construit à grands frais, et qui peut recevoir de petits bâtiments de guerre. La ville appartient entièrement à lord Saltoun. On exploite du fer dans ses environs.

On ne trouve dans l'intérieur que des bourgs peu peuplés, remarquables seulement par leurs sites sauvages, et la petite ville de *Huntley* (3,000 hab.), sur le Deveron, dont les blanchisseries sont renommées.

Le comté de *Banff,* situé sur le golfe de Murray, a 130,000 hectares de superficie. Il est tout montagneux, excepté sur la côte. On y trouve le *Canirgorum,* haut de 1,350 mètres, et où l'on exploite de beaux cristaux de roche appelés topazes et diamants de Banff. Le pays est peu fertile, et le gros bétail est la principale richesse des habitants.

Banff, chef-lieu du comté, est située à l'embouchure du Deveron, et renferme 3,000 habitants. C'est un petit port d'où l'on exporte du poisson et des bestiaux. Il

est réuni par un pont au bourg de *Macduff,* qui a un petit port florissant, et près duquel se trouve le beau château de Duff.

Les autres villes sont : *Portsoy,* petit port très-commode, renommé par sa fabrique de toiles fines et ses carrières de serpentine et de granit rose; *Cullen,* autre petit port reconstruit récemment, et où l'on fabrique des toiles damassées, etc.

Le comté d'*Elgin* ou de *Murray,* situé sur le golfe de Murray, a 217,000 hectares de superficie. Il est presque entièrement montagneux et pourtant assez fertile. Ses côtes ont été souvent ravagées par la mer, qui depuis longtemps y forme des dunes dont les sables, en s'étendant graduellement, ont ruiné plusieurs paroisses, changé le cours de la rivière du Findhorn, et forcé la ville d'*Elgin* à se déplacer. Cette ville, située à 4 kilomètres de l'embouchure de la Lossie, est le chef-lieu du comté; elle renferme 4,000 habitants. On y remarque les ruines de son ancienne cathédrale. Après Elgin, on peut encore nommer *Forres,* située près de l'embouchure du Findhorn, et où l'on remarque un obélisque érigé, dit-on, en l'honneur d'une victoire de Malcolm II sur les Danois.

Le comté de *Nairn,* au fond du golfe de Murray, a 51,000 hectares de superficie, et n'a d'autre ville que son chef-lieu, peuplé de 3,000 habitants, et qui est un petit port de pêche. A 12 kilomètres de cette ville, près du bourg de *Croy,* est le champ de bataille de *Culloden,* où le Prétendant fut défait en 1746.

§ X. Comtés du nord : Inverness, Ross, Sutherland, Caithness. — Le comté d'*Inverness,* le plus vaste de l'Écosse, est situé à l'ouest des comtés d'Aberdeen, de Murray, de Nairn, au nord des comtés de Perth et d'Argyle; il s'étend ainsi de l'une à l'autre mer, et il comprend en outre la plus grande partie du groupe des Hébrides. Sa superficie est de 1,100,000 hectares, dont 300,000 pour les îles. Il est presque entièrement couvert des ramifications des monts Grampians, sillonné de nombreux ravins, coupé de lacs et de marécages, de sorte qu'il ne présente que peu de surface pour la culture et l'habitation. Aussi est-il en grande partie infertile et peu peuplé. Les habitants s'occupent principalement de l'élève des moutons, dont la laine est très-estimée. Il est traversé par le grand canal Calédonien qui joint les deux mers, et a une très-grande importance politique et militaire : ce canal est formé par le lac maritime de *Beauley,* qui se joint au golfe de Murray, et se trouve défendu à son entrée par les forts *Georges* et *Rose,* puis par la Ness, le lac *Ness,* défendu à son entrée par le fort *Augustus;* puis par le lac *Lochy,* le cours de la Spean, le lac *Eil,* défendu à son entrée par le fort *William;* enfin par le lac *Linnhe,* qui communique avec la mer d'Irlande.

La seule ville importante du comté est le chef-lieu, *Inverness,* qu'on regarde comme la capitale des Highlands, et qui est située à l'embouchure de la Ness dans le lac Beauley. Elle est grande, belle, et défendue par un fort que construisit Cromwell. Sa population est de 9,500 habitants. La Ness la divise en deux parties : la plus ancienne, bâtie sur la rive droite, est formée de constructions dont la couleur noirâtre et le style antique contrastent avec les quartiers modernes qui s'élèvent sur l'autre bord. On y remarque de beaux édifices, parmi lesquels le palais de justice, le bâtiment où se réunit chaque année la noblesse des comtés septentrionaux, les deux prisons, une académie, un collége, un théâtre, deux bibliothèques; elle a aussi des

sociétés d'horticulture, d'agriculture et plusieurs établissements de bienfaisance. Son industrie et son commerce sont très-actifs. Le tonnage de sa marine est de 10,000 tonneaux.

Du comté d'Inverness dépendent le groupe septentrional des Hébrides intérieures et une partie des Hébrides extérieures. Le groupe septentrional se compose de l'île de *Skye*, la plus grande des Hébrides, des îles de *Muck, Eig, Rhum, Canna, Sandy, Soal*, qui entourent Skye au sud, et de *Rona, Raasay, Scalpa*, qui entourent Skye à l'est.

Skye, la seule qui mérite une description, a 50 milles de long, et une largeur qui varie entre 10 et 20 milles. Ses côtes sont tellement dentelées qu'il n'y a pas une seule de ses localités qui soit éloignée de plus de 3 milles et demi de la mer. Elle est couverte de montagnes, dont quelques-unes atteignent 8 à 900 mètres de hauteur, offre de belles colonnades de basalte, des grottes imposantes et curieuses, des vallées arrosées par des ruisseaux formant des cataractes, des masses de granit et de grès, des marbres, des minerais de plomb, des cailloux d'agate. Les montagnes du centre étaient autrefois très-boisées. Sa surface est assez accidentée, mais en général marécageuse; les arbres y sont rares, le climat pluvieux, mais assez salubre. Skye a des côtes et des lacs très-poissonneux; elle abonde en gibier, mais ses 20,000 habitants meurent de faim lorsque la récolte des pommes de terre vient à manquer et qu'on ne peut leur procurer les moyens d'émigrer. L'île nourrit peu de bétail. *Portree*, la capitale, n'a rien de remarquable que son promontoire boisé, qui offre une jolie promenade. Un bateau à vapeur la met journellement en communication avec Glascow.

La partie des Hébrides extérieures qui appartient au comté d'Inverness est séparée du groupe oriental par le canal de Minsh, et se compose des îles *Bernera, Mingalay, Pabba, Sanderay, Watersay, Barray, South Uist, Nord Uist, Taransay*, etc. Les principales sont South Uist et Nord Uist, qui ont chacune 4,500 habitants, et où il se fait une fabrication considérable de soude. Elles paraissent entièrement composées de roches granitiques et micacées.

Le comté de *Ross*, qui s'étend d'une mer à l'autre, a une superficie de 86,000 hectares, dont un cinquième dans les Hébrides. Quatorze enclaves de ce comté forment le comté de *Cromarthy*, dont la superficie est de 68,000 hectares, et qui a la même administration que Ross. L'ensemble des deux comtés n'offre au nord et à l'ouest que des terrains incultes; leurs montagnes présentent des sommets bizarrement déchirés, dont quelques-uns restent toujours couverts de neige. On y élève du gros bétail et des chevaux. Les villes qu'on y trouve sont peu remarquables et toutes situées sur le golfe de Murray. C'est d'abord *Cromarthy* (2,000 hab.), bon port de commerce, qui a des fabriques de toiles; puis *Dingwall*, au fond de la baie de Cromarthy, petit port de 2,500 habitants. *Tain*, chef-lieu du comté de Ross, située au fond d'une baie du golfe de Dornoch, est une petite ville de 2,000 habitants, dont la vieille chapelle rappelle d'intéressants souvenirs. Enfin *Invergordon*, petit port commode, est le centre commercial du comté.

La plus grande partie de l'île de *Lewis*, la plus septentrionale des Hébrides, appartient au comté de Ross. La partie méridionale appartient au comté d'Inverness. On y voit sur la côte orientale la ville de *Stornoway*, dans la baie de ce nom, avec

un bon port très-fréquenté et une population de 5,000 âmes. Au nord-ouest de celle-ci, sur la côte opposée, *Barvas* compte 3,000 habitants. La population de l'île est d'environ 15,000 individus.

Le *Sutherland,* situé au nord du comté de Ross, a une superficie de 486,000 hectares, mais il est presque entièrement montagneux, stérile, inhabité, et ne renferme que 14 paroisses et 25,000 habitants. La seule industrie du pays est l'élève du gros détail. Le chef-lieu est *Dornoch* (800 hab.), sur la côte orientale, au fond d'un golfe auquel on donne son nom : c'était jadis le siége d'un évêché, mais elle se dépeuple de jour en jour. En suivant la côte, nous trouverons : *Clyne,* village de 2,000 habitants, près duquel un lac forme un port assez commode ; *Helmsdale,* village qui possède le meilleur port de la côte, et où les pêcheurs de harengs se réunissent. Dans la partie occidentale du comté, près de la paroisse de *Tongue,* peuplée de 1,800 habitants, on voit un vieux bâtiment que l'on regarde comme un temple des druides.

Le *Caithness* est séparé du Sutherland par une petite chaîne de montagnes ; il est baigné à l'orient par la mer du Nord, et s'étend jusqu'à la pointe la plus septentrionale de l'Écosse. Il a 160,000 hectares de superficie, dont à peine un sixième est susceptible de culture ; le reste est composé de montagnes et de marais. On y récolte de l'avoine, des pommes de terre, et l'on y élève des bestiaux. De ses cinq villes, *Thurso,* dans la baie de Dunnet, compte au plus 2,400 habitants, fabrique des toiles, et possède un petit port fréquenté pour la pêche et le cabotage ; *Wick,* sur la côte opposée dans la mer du Nord, ne subsiste que de la pêche du hareng et de la morue, qui y attire chaque année 7 à 800 barques ; elle a le rang de chef-lieu. Au nord, sur la côte du détroit de Pentland, se trouve la paroisse de *Canisbay,* peuplée de 2,200 habitants ; trois vieilles tours y couronnent un rocher entouré par la mer. La paroisse de *Dunnet* donne son nom à la baie au fond de laquelle elle est située. Au milieu du comté on voit, près du village de *Bower,* les restes d'un antique édifice qui était environné de six à sept enceintes de pierres d'une grande dimension ; et dans la paroisse d'*Halkirk,* un grand nombre de ruines d'anciens châteaux et de fortifications.

§ XI. Iles Orcades et Shetland. — Le comté le plus septentrional de l'Écosse est celui qui est formé par les îles Orcades et les îles Shetland.

Les îles *Orckney,* auxquelles les Français ont conservé l'antique nom d'*Orcades,* sont séparées de l'extrémité septentrionale de l'Écosse par le détroit de Pentland, où la mer est tellement impétueuse que les vagues qui se brisent sur leurs rochers se répandent en une pluie fine dans les terres, et qu'aucun vent, quelque violent qu'il soit, ne peut aider le navigateur à remonter les courants. Ces îles sont au nombre de 67 ; plus de la moitié sont inhabitées, et leur superficie totale est de 120,000 hectares, dont un tiers cultivé ou en pâturages. Les plus grandes sont presque entièrement nues, rocailleuses, couvertes de marais et de petits lacs, et produisent néanmoins assez de grains pour la consommation des habitants. Les plus petites se nomment *Holmes,* et les îlots *Skerries.* Le grès rouge y est la roche dominante ; on y trouve un peu de fer et de plomb. Les montagnes sont couvertes de bruyères, mais les vallées et les plaines offrent une végétation plus variée, sans être fort riche. Le genévrier, le myrte et le rosier sauvages sont à peu près les seuls arbustes, bien que ces îles aient été autrefois couvertes de vastes forêts, ainsi que l'indiquent la

présence de nombreuses tourbières et de vastes dépôts de débris de gros arbres tous couchés dans le même sens, comme si un cataclysme les avait fait disparaître tous à la fois. Le varech ou goëmon que la mer rejette en abondance sur les côtes supplée au manque de combustible, et sert à la fabrication d'immenses quantités de soude. La mer environnante est très-poissonneuse, les harengs surtout s'y montrent en bandes nombreuses, ainsi que plusieurs cétacés, tels que le marsouin, le phoque, le souffleur, le dauphin, etc. L'ornithologie présente une grande variété d'espèces, parmi lesquelles nous ne nommerons que le guillemot noir, qui est particulier aux Orcades, et le lyre ou bec en ciseaux, dont la plume et la chair sont un objet de commerce. Les Orcades possèdent aussi la plupart de nos animaux domestiques et une race particulière de chevaux petits, mais bien faits et vigoureux, que nous connaissons sous le nom de *poneys*. Elles ont un climat humide et insalubre, et si, malgré les rigueurs d'un long hiver, la neige y séjourne peu, cela tient aux pluies continuelles qui la font promptement disparaître. On y éprouve une partie des effets physiques qui caractérisent les régions hyperboréennes : dans les mois de juin et de juillet, on peut lire à minuit à la faveur du crépuscule, et dans les mois de décembre et de janvier, le soleil ne reste pas plus de quatre heures sur l'horizon.

Les habitants des Orcades, originaires de la Norvége, parlent anglais, mais avec l'accent désagréable de l'Écosse ; ils se divisent en trois classes : les seigneurs, propriétaires de presque toutes les terres ; les marchands et artisans, les fermiers et les laboureurs, qui forment les quatre cinquièmes de la population. Les classes riches sont polies et hospitalières ; les classes pauvres sont superstitieuses. Ce peuple, habitué à escalader les rochers avec légèreté, à naviguer dans des parages hérissés d'écueils, fournit d'excellents matelots à la marine anglaise. Son commerce d'exportation, qui se fait presque exclusivement avec la Grande-Bretagne, consiste en bœufs, en porcs, en poisson salé, en beurre et en suif. Il se procure en échange de ces objets le combustible et les métaux qui lui manquent, les vins, le tabac, des tissus et de la quincaillerie. L'une des plus importantes branches d'industrie de ces îles est l'extraction du sel des plantes marines ; les autres sont la fabrication de gros draps, de bas, de couvertures de laine, et celle des toiles de lin.

Pomona ou *Mainland,* la plus considérable des îles Orcades, a 36 kilomètres de longueur et 20 dans sa plus grande largeur ; c'est un amas de collines, de lacs et de marais. Son sol renferme des calcaires anciens, des schistes ardoisiers, des mines de fer et quelques indices de houille. Ses petits cours d'eau abondent en saumons et en truites délicates. *Kirkwall,* dans l'île de Pomona, est le chef-lieu de tout le comté ; c'est une ville de 2,500 habitants, petite et sale, dans laquelle on remarque cependant quelques constructions modernes, et la cathédrale, bel édifice gothique, fondée, ainsi que la ville, en 1138. On y voit les ruines d'un ancien palais des comtes des Orcades. Son port, précédé d'une rade commode et sûre, est défendu par une forteresse construite sous Cromwell. On y fait des armements pour la pêche du hareng, et l'on y fabrique des toiles et des cotons. — *Sanday,* longue de 15 kilomètres et large de 13 au plus, est sèche et sablonneuse. — *Stromsay* a 10 kilomètres de long sur 5 de large, avec un bon port. — *Westray* est à peu près aussi grande. — *Rowsay* (13 kil. sur 9), montagneuse au nord, basse au sud, est assez fertile en

blé, orge et légumes. — *Hoy,* longue de 25 kilomètres sur 8 de largeur, est haute et montagneuse. Son point culminant, le *Ward Hill,* a 526 mètres d'élévation, et sert de point de reconnaissance aux navigateurs. — *South Ronalshay,* l'une des plus peuplées, a 9 kilomètres de long sur 8 de large, et renferme de bons pâturages. — *Stroma,* la plus rapprochée de l'Écosse, peut néanmoins être citée : elle est surtout remarquable par ses anciennes catacombes, où les corps se conservaient indéfiniment.

L'histoire des Orcades est très-confuse ; elles furent à diverses reprises indépendantes ou vassales de l'Écosse, du Danemark et de la Norvége. En 1464, le roi de Norvége et de Danemark les donna en dot à sa fille Marguerite, qui épousait Jacques III d'Écosse. En 1567, Marie Stuart créa duc des Orcades le comte de Bothwell, son troisième mari. Enfin, vers 1669, ces îles furent définitivement réunies à la couronne d'Angleterre. Les seigneurs de la famille d'Hamilton prennent le titre de comtes des Orcades.

Les *îles Shetland,* les *Emodæ* des anciens, qui ont de tout temps suivi les destinées des Orcades, sont situées à 80 kilomètres au nord-est des Orcades, et occupent une superficie de 225,000 hectares. On en porte le nombre à 86, dont 20 seulement sont habitées. Les effets physiques observés aux Orcades ont ici encore plus d'intensité : les plus longs jours sont de 19 heures 15 minutes, et les plus courts de 4 heures 45 minutes ; l'hiver commence à la fin d'octobre et dure jusqu'en avril. Pendant cette saison, une pluie continuelle règne sur ces îles ; les tempêtes soulèvent les flots contre la côte ; les habitants sont privés de toute communication avec le reste du monde ; le seul spectacle que la nature leur conserve est l'aurore boréale, dont la lumière y est égale à celle de la pleine lune. Les îles Shetland renferment des roches granitiques, d'autres qui paraissent être d'une origine ignée, et des grès rouges. Il s'y trouve des mines de cuivre, des couches assez épaisses de pyrite de fer, du cristal de roche, du soufre et un grand nombre d'autres productions, dont la plus précieuse est l'hydrate natif de magnésie. Les montagnes sont arides et pelées, les côtes escarpées et remplies de cavernes profondes. La végétation est plus pauvre encore que dans les Orcades, et le sol des plus grandes îles est marécageux. La plupart possèdent de vastes tourbières. L'élève du bétail forme, avec la pêche, la principale ressource des habitants ; les chevaux, de même race que ceux des Orcades, sont encore plus estimés.

Les habitants des îles *Shetland* sont vigoureux, bien faits, mais un peu basanés ; ils ne sont pas moins hospitaliers que leurs voisins des Orcades, mais ils passent pour être plus hardis encore et plus laborieux. Ils se marient de très-bonne heure. Les femmes sont blondes, ont le teint frais et coloré, et sont très-laborieuses. Dans ces îles, une petite hutte, une couverture, une vache, un pot à cuire les aliments, une bêche pour labourer la terre, quelques filets, sont le mobilier d'un ménage pourvu du nécessaire. Des tissus grossiers, des bas de laine, de la soude et le produit de la pêche, alimentent une exportation peu considérable. Les lois, les mœurs, le langage et l'habillement des habitants sont les mêmes que chez les Écossais. Leur nombre est d'environ 28,000.

Maitland, la plus considérable des îles Shetland, a près de 80 kilomètres de longueur sur 8 à 20 de largeur. Ses contours sont tellement découpés qu'il ne s'y trouve

aucun point qui soit à plus de 4 kilomètres de la mer. Les montagnes sont couvertes de bruyères et entrecoupées de vallées peu fertiles ; elles forment des lignes courtes ou des groupes détachés. *Yell,* longue de 32 kilomètres, large de 15, est la seconde de ces îles pour l'étendue. *House, Burray, Noss, Whalsay, Skerries, Fetlar, Unst, Bressay, Papa Stour, Mickle Rhoe, Little Rhoe, Trondray,* viennent ensuite avec les petites îles de *Foula* et de *Fair,* qui s'élèvent entre ce groupe et celui des Orcades. Toutes ces îles sont plus ou moins peuplées : Foula n'a pas 200 habitants. Les deux seules villes qu'elles renferment, *Lerwick* et *Scalloway,* sont sur les côtes de Maitland. La première est considérée comme la capitale : sa population n'est que de 2,500 habitants. Sa construction est fort irrégulière ; cependant plusieurs des maisons sont bien bâties. Elle donne son nom à une baie dans laquelle se réunissent un grand nombre de navires qui se rendent à la pêche de la baleine et du hareng. A l'extrémité septentrionale de la ville se trouve le fort Charlotte, qui renferme de belles casernes. *Scalloway* n'est pour ainsi dire qu'un village ; elle ne se compose que de quelques maisons éparses aux environs d'un château qui fut bâti en 1600.

Les habitants du Shetland sont, comme ceux des Orcades, d'origine norvégienne.

CHAPITRE ONZIÈME.

IRLANDE.

§ Ier. Généralités. — Nous avons décrit précédemment la position géographique, les montagnes, les fleuves, les côtes de cette île, si célèbre par son antique population, par les qualités et les défauts de ses habitants, par leurs longs malheurs, par leur attachement si profond à la patrie, à la religion de leurs pères, par le joug sanglant que l'Angleterre a fait peser sur elle pendant tant de siècles, par la misère effroyable qui l'a si longtemps décimée, enfin par sa dépopulation récente. Nous avons dit aussi quelle opposition elle avait faite à la domination anglaise, quelle part elle avait prise à la grandeur du Royaume-Uni, quelle place elle occupait dans le monde britannique, quelles étaient son administration, son organisation provinciale et judiciaire, etc. Nous ajouterons ici quelques mots sur sa population et son commerce.

On dirait que l'humidité de l'atmosphère, qui entretient en Irlande une végétation si fraîche, y contribue aussi à la beauté du sang : il y a peu de peuples aussi beaux que les Irlandais. Ce n'est pas seulement dans les classes supérieures que l'on fait cette remarque : sous les haillons de la misère, on trouve dans les campagnes des hommes grands et vigoureux, et des femmes dont les traits réguliers, dont les grâces et la fraîcheur seraient enviés par les femmes les plus élégantes de Dublin. La noblesse irlandaise, dédaignant généralement les occupations productives, aime le luxe et la dépense. La partie la plus riche de la nation se compose de nombreuses familles anglaises et écossaises appartenant principalement à la classe industrielle, et qui habite les côtes orientales et septentrionales de l'île. La population de l'Irlande se compose donc : de la grande masse des prolétaires indigènes, séparés du reste des habitants par leur manière de vivre, leur langage et leur abrutissement, et façonnés

aux humiliations que leur font subir les propriétaires; de riches Irlandais, dont les mœurs et le langage ne diffèrent pas de ceux des Anglais; de presbytériens écossais, descendants de ceux qui, fuyant la persécution sous le règne de Jacques Ier et de ses successeurs, s'établirent avec leur industrie sur les côtes septentrionales de l'île; enfin de négociants anglais qui ont répandu le mouvement et la vie sur les côtes orientales.

L'Irlande se distingua de bonne heure par son industrie; sans les troubles politiques, elle serait arrivée sous ce rapport au plus haut degré d'importance; c'est surtout dans la fabrication des tissus qu'elle acquit une grande supériorité. Sous le règne de Henri VIII, elle était moins renommée par ses toiles que par ses tissus de laine; mais sous celui de Guillaume III, dans le but de ruiner, au profit de l'Angleterre, cette industrie, l'exportation des lainages irlandais à l'étranger fut prohibée, et l'importation en Angleterre ne put plus se faire qu'au moyen de droits énormes. Alors l'activité des habitants se porta principalement sur la fabrication des toiles et du fil. Le montant des exportations dans cette branche d'industrie est évaluée à 110 millions de francs. Les manufactures de coton n'y ont pas atteint la même importance; toutefois elles suivent depuis le siècle dernier une progression constante, et l'on estime à 2,600,000 kilogrammes le poids du coton qu'elles emploient. Depuis que les entraves qui ruinèrent ses fabriques de laine ont cessé d'exister, elle s'est adonnée à la fabrication des grosses étoffes; aujourd'hui elle en exporte 1,800,000 mètres; ses fabriques de soierie consomment annuellement 160,000 livres de matière première; ses distilleries produisent plus de 480,000 hectolitres d'eau-de-vie. La fertilité de ses terres et l'abondance de ses prairies lui permettent d'expédier chaque année en Angleterre 5 millions d'hectolitres de grains, 63,000 bêtes à cornes, 72,000 moutons, 65,000 porcs et 3,000 chevaux. Le montant de ses exportations pour la Grande-Bretagne ne s'élève pas à moins de 325 millions de francs, et celui de toutes ses exportations pour les différentes parties du monde dépasse 450 millions.

L'Irlande est divisée vulgairement en quatre parties : *Munster, Connaught, Leinster, Ulster*. Cette division, purement historique, est celle qui fut établie par le pape Eugène III en 1152, d'après les anciens royaumes de l'île qui portaient les mêmes noms, et auxquels il faut ajouter celui de *Meath*.

La division administrative est celle des comtés, au nombre de 32, dont 6 pour le Munster, 5 pour le Connaught, 12 pour le Leinster, 9 pour l'Ulster.

§ II. Munster. — Les comtés du *Munster* occupent la partie méridionale de l'île; ce sont ceux de Kerry, de Cork, de Waterford, de Tipperary, de Limerick, de Clare.

1. Le comté de *Kerry,* situé sur l'océan Atlantique, s'étend de la baie de Shannon à la baie de Kenmare. Sa superficie est de 517,000 hectares. Ses côtes sont profondément découpées, et présentent les enfoncements remarquables de *Ballyheigh, Dingle, Ballynaskellig, Kenmare,* qui laissent entre eux de longues presqu'îles. Le sol, entièrement montagneux, est traversé par les Mac-Gillicuddys-Reeks, où l'on trouve le Carran-Tual, haut de 1,040 mètres. On y cultive des pommes de terre, et l'on y élève de gros bétail et de petits chevaux très-estimés.

Tralee, capitale du comté de Kerry, est située au fond de la baie du même nom, sur la Lee, à quelque distance de la mer, avec laquelle elle communique par un canal récemment creusé. C'est une des villes les plus intéressantes et les plus prospères de

l'Irlande; ses rues sont bien percées et bordées de jolies maisons. Sa population est de 12,000 habitants. Son commerce est actif en produits agricoles. — *Dingle* (3,500 hab.), au fond d'un beau havre, est une petite ville pauvre, où la pêche est abondante. A l'ouest s'avance dans la mer le cap Dunmore, le point le plus occidental de l'Irlande. L'*île Blasket* en est séparée par un détroit large d'environ 3 kilomètres; cette île, fort peuplée, est entourée de rochers sauvages et escarpés. En traversant la grande baie de Dingle, nous trouvons l'*île Valentia,* séparée de la terre ferme par un étroit canal, et qui peut avoir 6 kilomètres et demi de long sur 2 de large. Son port, qui est le plus occidental de l'Europe, doit être mis en état de recevoir des bâtiments transatlantiques. On sait que c'est de ce point que part le télégraphe électrique qui doit mettre l'Europe en communication avec l'Amérique. — *Cahirciveen,* qui commence à prendre une certaine importance, a vu naître O'Connell dans ses environs. — *Killarney* (7,500 hab.), située à 2 kilomètres à l'est du lac du même nom, est une ville bien bâtie, triste et déserte pendant la mauvaise saison, mais animée pendant l'été et l'automne par le grand nombre de curieux qui viennent visiter les beaux sites de ses environs. Le lac mérite la réputation dont il jouit : sa longueur est de 12 kilomètres, et sa plus grande largeur d'environ 4 kilomètres. Il se compose de trois parties distinctes, appelées lac Supérieur, lac du Milieu ou lac Turk et lac Inférieur; ce dernier est le plus considérable : il est long de 8 kilomètres. Le lac Killarney est entouré de monts escarpés, dont l'un, le *Mangerton,* a sur sa cime un étang circulaire d'une immense profondeur, d'où se précipite après de fortes pluies une belle cascade. Il reçoit de tous côtés le tribut de vingt petites rivières qui traversent ici des champs et des prairies, là des bois touffus et des bosquets impénétrables aux rayons du soleil, ou bien ces rivières forment des chutes écumeuses, dont la plus remarquable est la cascade de *O'Sullivan,* qui s'échappe avec un fracas épouvantable d'un berceau de verdure à 23 mètres de hauteur. Des îles parées de la végétation la plus fraîche animent et varient la surface limpide du lac : celle d'*Innisfallen,* où se voient les ruines d'une célèbre abbaye, fondée au sixième siècle; celle de *Ross,* qui renferme de riches filons de cuivre et de plomb, ainsi qu'un ancien château fort, etc. Les eaux, en s'écoulant avec rapidité, forment à leur sortie du lac Inférieur la petite rivière du Lean, qui va se jeter dans la baie de Dingle.

2. Le comté de *Cork,* qui comprend les petits bassins du Bandon, du Lee, du Blackwater, est le plus grand de l'Irlande : il a une superficie de 687,000 hectares. Il est très-fertile, excepté à l'ouest, où se trouvent quelques parties montagneuses. On y récolte surtout des céréales. Il possède en outre de riches mines de cuivre, de plomb, de houille avec des carrières d'ardoises. Les côtes sont très-découpées, et l'on y remarque les deux grandes baies de Bantry et de Cork. La première, profonde de 50 kilomètres, large de 6 à 9, fermée à son entrée par l'île de Bear, forme l'un des havres les plus magnifiques qui soient au monde : on pourrait y réunir, dit-on, toutes les marines de l'Europe. Une flotte française y pénétra en 1796. La deuxième est moins vaste, plus découpée, mais entièrement fermée : c'est aussi l'un des plus beaux havres du globe. C'était la grande station navale de la marine anglaise pendant les guerres de l'Empire.

Nous allons d'abord décrire les villes de la côte. *Castletown-Bearhaven*, petit port

de commerce, en face de l'île de Bear, est situé dans la partie la plus profonde de la baie de Bantry. — *Bantry* (4,200 hab.) est située au fond de la baie qui porte son nom, et n'a pas une importance digne de sa situation. Son port fait la pêche du hareng et exporte des grains. Ses environs renferment des mines de cuivre. — *Skibberen*, située sur l'Ilen, qui porte des navires de 200 tonneaux, fait un commerce assez actif, et renferme 5,000 habitants. — *Baltimore*, ville déchue, l'un des sanctuaires des druides, et florissante au seizième siècle, est située près de la pointe la plus méridionale de l'Irlande; elle exporte du minerai de cuivre, et n'a plus que 500 habitants. Près de là sont les îles d'*Innisherkin* et de *Clare*, qui sont bien cultivées et renferment 2,000 habitants. Dans la dernière, on remarque un pilier en pierre surmonté d'une croix grossièrement taillée; ouvrage, dit-on, de saint Kieran, qui vivait au sixième siècle. — *Castletownsend*, sur une petite baie abordable pour des bâtiments de 400 tonneaux, fait un commerce assez actif et a des mines de cuivre dans ses environs. — *Clonakilty* (4,000 hab.) est située dans une baie très-sûre, mais que les sables envahissent. Son petit port exporte des grains. — *Kinsale*, située à l'embouchure du Bandon, dans le havre de Kinsale, est bâtie sur une montagne; sa principale rue en fait exactement le tour, et reçoit sur un grand nombre de points l'extrémité de chacune des autres rues. Son port est de forme circulaire et abrité par des collines; il est assez spacieux pour recevoir des flottes considérables. C'était pendant les guerres de l'Empire un vaste entrepôt naval avec des chantiers de construction. Une grande forteresse, construite par Charles II, en défend l'entrée; mais la prospérité de Cork a porté les plus grands préjudices à son commerce. Elle se soutient principalement par la pêche maritime, qui emploie annuellement une centaine de bateaux; dans la belle saison, elle est très-fréquentée pour les bains de mer; enfin on y trouve de belles brasseries. Malgré sa décadence, elle compte encore 7,000 habitants. Ce fut le lieu de débarquement de Jacques II en 1687.

Cork, chef-lieu du comté, siége d'un évêché catholique, est, après Dublin et Belfast, la plus importante ville de l'Irlande; elle renferme 90,000 habitants. Située près de l'embouchure de la Lee, à l'extrémité d'une baie profonde, dont les côtés sont découpés par des golfes, et le centre occupé par une grande île, elle a été mise à l'abri de toute insulte par des forts qui défendent cette baie. Son port, renommé pour sa sûreté, a plus de 12 kilomètres de long sur 8 de large. Cork fournit presque seule l'immense quantité de viande salée employée aux approvisionnements de la Grande-Bretagne. Elle exporte aussi des grains, du beurre et autres produits agricoles. Ses édifices publics, simples, mais vastes et commodes, la placent au rang des belles cités du royaume. Elle a 2 théâtres, 6 ou 7 ponts, une magnifique maison de justice et 2 belles places, dont l'une est décorée d'une statue équestre de George II; une bourse, des sociétés savantes, des bibliothèques publiques et plusieurs établissements de charité. On y trouve des fabriques de lainages, des tanneries, des brasseries, des verreries, des usines à fer, etc.

Core, située sur la grande île qui ferme le port de Cork, à 17 kilomètres de cette ville, est une importante station navale, dont le beau port était très-animé pendant les guerres de l'Empire. Elle est défendue par plusieurs forts, bien bâtie et placée en amphithéâtre dans une position très-pittoresque. Ses bains de mer et la salubrité de son

climat y attirent un grand nombre de visiteurs. Elle communique par bateaux à vapeur avec Londres, Liverpool, Dublin, etc. — *Voughal,* située à l'embouchure du Blackwater, dans une baie vaste et sûre, a 8,000 habitants, et un port qui ne peut recevoir que de petits bâtiments. On y fait un commerce actif de cabotage, et l'on y trouve des bains de mer très-fréquentés. Dans ses environs ont été plantées les premières pommes de terre apportées d'Amérique par Walter Raleigh.

Voici les villes de l'intérieur : *Dunmanwan* (3,200 hab.), située sur le Bandon, a plusieurs fabriques de toiles. — *Bandon,* sur la rivière de même nom, est une ville industrieuse de 10,000 habitants, qui renferme des fabriques de coton, des brasseries, distilleries et tanneries ; elle fait commerce de grains et farines. — *Macroom,* située sur un affluent de la Lee, est remarquable par son ancien château construit par les Anglais. A 4 kilomètres de là est *Ballingolly,* où sont de vastes magasins à poudre et une caserne d'artillerie. — *Cloyne,* petite ville de 1,200 habitants, est le siége d'un évêché catholique fondé au sixième siècle, et d'un évêché anglican, qui possède une belle cathédrale gothique. — *Mallow* (4,000 hab.), sur le Blackwater, possède une belle église, un grand marché, une caserne de cavalerie et un établissement d'eaux thermales. — *Fermoy* (7,000 hab.), sur le Blackwater, est la principale station militaire du sud de l'Irlande. On y trouve des fabriques de savons, des moulins à farine, des brasseries, etc. — *Charleville* (6,000 hab.), sur un affluent du Funcheon, a une belle église, et fabrique des cuirs et des couvertures. — *Mitchelstown* (3,500 hab.), située sur le Funcheon, affluent du Blackwater, est une jolie ville bien bâtie, qui appartient au comte de Kingston, dont le château est le plus beau de l'Irlande.

3. Le comté de *Waterford,* situé sur la mer, au nord du comté de Cork, a 190,000 hectares de superficie, et se trouve compris dans les petits bassins du Blackwater et de la Suir. Son territoire, en partie montagneux, renferme la chaîne du Commeragh, dont le point culminant est le *Knock-Mele-Down* (900 m.). L'agriculture y est très-avancée. On y élève un grand nombre de porcs et l'on en exporte du bétail, du beurre, des grains, etc.

Les villes y sont peu nombreuses. *Lismore,* sur le Blackwater, est une ville déchue, siége d'un évêché, qui n'a plus que 3,000 habitants. Elle est dominée par un beau château qui s'élève sur un rocher à pic. — *Dungarvan,* port situé au fond d'une belle baie, où se jette le Conigar, a 9,000 habitants. La ville est bien bâtie et renferme d'assez beaux édifices. Son château fort sert aujourd'hui de caserne, et son commerce de cabotage est très-actif. Les bains de mer y attirent un grand nombre de visiteurs. — *Waterford,* chef-lieu du comté, ville de 25,000 habitants, est située sur la Suir, au fond d'une grande baie, où se jettent la Suir et le Barrow. Son port est excellent : les bâtiments de 800 tonneaux peuvent arriver jusqu'au bord des quais. Il arme 70 bâtiments pour la pêche de la morue, et fait avec l'Angleterre un commerce très-actif des produits agricoles du comté. Le vieille ville n'est composée que de rues étroites et malsaines ; la nouvelle ville est bien bâtie ; on remarque dans la première les deux cathédrales catholique et anglicane.

4. Le comté de *Tipperary,* situé dans l'intérieur, comprend la plus grande partie du bassin de la Suir et une petite partie du bassin du Shannon. Il est coupé du sud-ouest au nord-est par la chaîne des monts Galtee. Sa superficie est de 400,000 hec-

tares, dont la moitié est occupée par des montagnes et des marais; l'autre moitié est très-fertile. On y récolte surtout des céréales, et l'on élève des porcs et du gros bétail. L'industrie y est peu prospère.

On trouve sur la Suir ou sur ses affluents : *Carrick,* sur la Suir, que peuvent remonter jusque-là les bâtiments de 120 tonneaux; c'est une ville de 9,000 habitants, qui fait un grand commerce de produits agricoles. Elle était autrefois fortifiée, et l'on y voit encore les ruines du château des comtes de Carrick. — *Clonmel,* chef-lieu du comté, situé sur la rive gauche de la Suir, renferme 15,000 habitants, de vastes moulins à blé, des distilleries, des manufactures de coton, etc. Son commerce est très-actif. La ville est bien bâtie; elle était autrefois fortifiée, et fut démantelée par Cromwell. C'est la patrie de Sterne. — *Cahir* (4,000 hab.), sur la Suir, fait un grand commerce de produits agricoles. — *Tipperary* (7,500 hab.), sur un affluent de droite de la Suir, au milieu de la contrée la plus fertile de l'Irlande, fait aussi un commerce de produits agricoles que favorisent les deux chemins de fer de Dublin à Cork et de Waterford à Limerick. — *Fethard* (4,000 hab.), sur un affluent de la Suir, était autrefois une place de guerre, qui offre maintenant un aspect triste et misérable; mais ses environs sont renommés par leur richesse et leur beauté. — *Cashell,* située non loin de la rive gauche de la Suir, est l'antique *Jernis :* c'était la capitale des rois de Munster. C'est aujourd'hui le siége de deux archevêchés catholique et anglican. Elle renferme 7,500 habitants, une belle cathédrale d'architecture gothique, des écoles, des casernes, un grand hôpital. Deux importantes ruines lui donnent une physionomie tout à fait pittoresque : ce sont celles de l'ancienne cathédrale de Saint-Patrick, sur le haut d'un rocher qui domine la ville, et celles d'une abbaye célèbre, résidence des rois de Munster. — *Nenagh* (9,000 hab.) est située sur la Nenagh, qui se perd dans le lac *Derg,* vaste nappe d'eau formée par le Shannon. Son commerce est très-actif.

5. Le comté de *Limerick,* situé dans le bassin et sur la rive gauche du Shannon, a une superficie de 373,000 hectares, dont un quart en montagnes et en marais. Le sol est généralement peu accidenté et très-fertile. On y cultive des céréales, du chanvre, du colza. Les herbages des rives du Shannon sont très-renommés.

Limerick est située à l'extrémité orientale du golfe que forme l'embouchure du Shannon dans l'Océan, à 150 kilomètres de cette embouchure. Elle est le siége de deux évêchés. C'est la quatrième ville de l'Irlande par sa population de 60,000 âmes, par son importance commerciale et industrielle. Elle possède des filatures de coton, des fabriques de toiles, de blondes et de dentelles, des moulins, des distilleries; mais surtout elle doit sa prospérité à son commerce d'exportation des produits du pays, dont elle est le principal entrepôt. Les vaisseaux de 1,000 tonneaux ne peuvent arriver que jusqu'à 5 milles de la ville, mais son port reçoit des bâtiments de 400 tonneaux. Limerick est divisée en trois parties : la ville irlandaise, la ville anglaise et *Newtown-Pery,* nouveau quartier construit avec élégance, et qui porte le nom de celui qui le fit bâtir. La ville anglaise est située dans l'île du Roi, formée par le fleuve et jadis bien fortifiée : elle est entourée de quais, et plusieurs maisons modernes commencent à remplacer ses anciennes masures. Limerick a six ponts, dont quelques-uns d'une construction hardie. On y remarque aussi une cathédrale curieuse par sa grande antiquité, des édifices publics d'une belle construction, de grandes

casernes d'infanterie et de cavalerie. Elle est célèbre par le siége de 1691 et la capitulation ou traité qui régla la condition des catholiques en Irlande. — *Askeaton* (3,000 hab.) est située sur la Deel, à 2 milles de son embouchure dans le Shannon : les barques de 60 tonneaux peuvent y remonter; elle était autrefois plus importante, et possède des ruines d'un château et d'un ancien couvent. — *Newcastle,* arrosée par l'Arra, est bâtie au centre de la plus fertile partie du comté; elle a 3,000 habitants, qui s'occupent de la fabrication des étoffes communes. — *Kilmallock,* ville très-ancienne, située sur le Funcheon, est bien déchue de son ancienne importance, et n'a plus que 1,000 habitants. On y voit de nombreuses ruines d'églises, couvents et palais.

6. Le comté de *Clare*, situé sur la mer, au nord du Kerry et du Limerick, dont il est séparé par le Shannon, a 324,000 hectares de superficie. Le sol est en partie montagneux, en partie composé de belles plaines. On y récolte des pommes de terre, de l'avoine et du froment. Les villes principales sont situées sur le Shannon.

Kilsrush (5,500 hab.) est située sur la rive droite de la baie de Shannon, à 22 kilomètres de la mer. C'est une ville moderne qui est devenue très-florissante, grâce au développement qu'a pris son commerce. Aux environs est le château de sir Crofton Moore, qui est propriétaire de presque toute la ville. — *Ennis,* sur la Fergus, à 4 kilomètres de son confluent avec le Shannon, est le chef-lieu du comté. C'est une ville de 10,000 habitants, assez grande et mal bâtie. On y fait commerce de grains et de toiles. Près de là est *Clare,* qui était autrefois une ville importante, réduite aujourd'hui à 500 habitants. On y voit encore un ancien château fort. — *Killaloe,* sur le Shannon, au débouché du lac Dergh, est une ville très-ancienne, siége d'un évêché depuis le cinquième siècle. Sa cathédrale, bâtie sur une hauteur, présente un aspect imposant. On y traverse le Shannon sur un pont de 19 arches.

§ III. Connaught. — Le *Connaught* est la plus petite, la moins peuplée, la plus pauvre des grandes divisions de l'Irlande. Elle en comprend la partie occidentale. C'est généralement un pays de lacs, de marais, de montagnes; l'agriculture y est peu florissante, et l'on y trouve peu de richesses minérales. On le divise en cinq comtés : Galway, Mayo, Sligo, Roscommon, Leitrim.

1. Le comté de *Galway* est situé au nord des comtés de Clare et de Tipperary, sur la mer et à la rive droite du Shannon. Il est creusé par la profonde baie qui porte son nom, et qui reçoit les eaux de plusieurs lacs intérieurs, entre autres du lac *Corrib*. Sa superficie est de 604,000 hectares, dont un quart seulement est cultivé. On y élève du gros bétail et des *poneys* estimés qu'on tire généralement du *Connemara,* région montagneuse et pleine de *bogs,* qui est voisine de la mer, et ne renferme qu'une population pauvre et clair-semée. On y exploite de vastes tourbières, du marbre, de la chaux, etc. Les villes sont peu nombreuses.

Galway, chef-lieu du comté, est située au fond de la grande baie de même nom, à l'embouchure de la petite rivière par laquelle s'écoule le lac Corrib. C'est le siége d'un évêché catholique. Elle est entourée de remparts en ruine, et formée de vieilles constructions qui commencent à être remplacées par des habitations nouvelles. Sa cathédrale est belle et son collége magnifique. Ville de 34,000 âmes, importante par son commerce, ses moulins à farine, ses distilleries, ses salines, elle possède une bourse, des docks, des casernes et plusieurs beaux établissements; son port, sûr et

commode, est défendu par une forteresse. — *Loughrea,* mal bâtie, mais dans une charmante situation sur le lac du même nom, a quelques jolis édifices religieux et 5,500 habitants. — *Ballynasloe* (5,000 hab.), sur le Suck, affluent du Shannon, est propre et bien bâtie. Sa foire d'octobre est une des plus importantes du royaume; il s'y vend plus de 60,000 têtes de bétail. — *Angrim* ou *Aghrim* est célèbre par la bataille que gagnèrent dans ses environs, en 1691, les Anglais sur les partisans de Jacques II. — *Tuam* (6,500 hab.), située dans un pays plat et triste, remonte à une haute antiquité; elle est le siége d'un évêché protestant et d'un archevêché catholique, dont dépend l'important séminaire de Saint-Jarlath. La cathédrale est une des belles églises catholiques de l'Irlande. Depuis quelques années, le commerce de Tuam a pris de grands développements.

L'entrée de la baie de Galway est protégée par les trois îles d'*Arran : Inishmore,* la plus grande, a 8 milles et demi de long sur 2 milles et demi de large; les autres sont *Inisheer* et *Inishmean.* Leurs rivages sont rocheux et leurs sommets s'élèvent de 100 à 150 mètres au-dessus de la mer. Elles renferment 3,000 habitants, qui vivent de la culture du sol et de la pêche.

2. Le comté de *Mayo* est situé sur la mer, au nord du Galway, entre la baie Killery et la baie Killala. Ses côtes sont très-découpées et présentent des enfoncements remarquables, avec de petites presqu'îles, des îles et des écueils. L'intérieur est couvert de lacs et de marais : les plus considérables sont le lac Mask et le lac Conn. Sa superficie est de 548,000 hectares. Le sol est peu fertile : on n'y récolte que de l'avoine, du lin et des pommes de terre. Il renferme un grand nombre de vieilles tours ou forteresses ainsi que des monastères en ruines. Les villes sont peu nombreuses, petites, mal bâties, mal peuplées.

Ballinrobe, sur la Robe, près de son embouchure dans le lac Mask, a 2,000 habitants, et fait commerce de grains et de pommes de terres. — *Westport,* sur la baie de Clew, a 4,000 habitants, et fait un commerce assez actif en produits agricoles. — *Castlebar,* chef-lieu du comté, est située sur le lac Rabine, qui se jette par une petite rivière dans le lac Conn. Elle renferme 8,000 habitants. C'est le centre d'un grand commerce de toiles, de grains et autres produits du sol. On y remarque un beau château des comtes de Lucan. Elle fut prise en 1798 par les Français. — *Ballina,* située sur le Moy, où elle a un bon port, exporte des grains, des salaisons, et fait activement la pêche du saumon. Elle renferme avec son faubourg, *Ardnaree,* 7,000 habitants. Elle fut prise par les Français en 1798. — *Killala,* sur la baie de même nom, a 3,000 habitants et des fabriques de grosses toiles. C'est le siége de deux évêchés. Elle fut occupée en 1798 par les Français.

Les îles de la côte sont nombreuses, mais infertiles et mal peuplées. On peut nommer *Innishboffin, Innishturk,* voisines de la baie de Killery, renfermant ensemble 2,000 habitants; *Clare,* à l'entrée de la baie Clew, qui en a 1,700; *Achill,* au nord de la même baie, et séparée de la côte par un étroit canal; elle a 3,000 habitants, la plupart pêcheurs.

3. Le comté de *Sligo,* situé au nord-est de Mayo, sur la mer, a une superficie de 175,000 hectares, presque entièrement composée de montagnes et de marais. La côte est très-découpée, et forme la grande baie de Sligo. On y cultive l'avoine et la pomme de terre. Le pays est généralement pauvre, triste, stérile.

On n'y trouve qu'une ville remarquable, *Sligo*, située au fond d'une belle baie, avec un port qui reçoit des navires de 200 tonneaux. Elle renferme 12,000 habitants. Elle est assez bien bâtie, a d'assez beaux édifices, et fait un grand commerce de grains, de fils et de toiles. On y remarque les ruines d'une abbaye et d'un vieux château. —Au sud de Sligo se trouve le village de *Ballisodare*, au confluent de l'Arrow et de l'Owenmore, dont les eaux réunies forment les plus belles cascades de l'Irlande. On remarque encore dans ce comté *Achonry*, siége d'un évêché catholique.

4. Le comté de *Roscommon*, situé dans l'intérieur, à l'est du Galway, au sud du Mayo et du Sligo, est compris principalement entre le cours du Suck et du Shannon. Il a 225,000 hectares de superficie. Son sol est plat, fertile, abondant en pâturages, céréales, etc. On y exploite de la houille et de la pierre à chaux.

Les villes sont peu nombreuses : *Boyle*, située sur la Boyle, affluent du Shannon, a 4,000 habitants, et fait commerce de grains, beurre et lin ; on y remarque les belles ruines d'une abbaye, et dans les environs le château de Rockingham. — *Elphin* (4,000 hab.) est le siége d'un évêché catholique fondé par saint Patrick. — *Roscommon* (3,500 hab.), chef-lieu du comté, fait commerce de blé et possède un château qui date de 1268. — *Athlone* (6,500 hab.), sur le Shannon, à l'endroit où il sort du lac Ree, est remarquable par ses fortifications, qui défendent la partie guéable du fleuve, et qui ont été construites pendant les guerres de l'Empire. Cette ville était alors le dépôt militaire de l'Irlande occidentale.

5. Le comté de *Leitrim*, situé à l'est du Sligo et touchant la baie de Donegal, a une superficie de 168,000 hectares, dont la plus grande partie se compose de montagnes, de tourbières et de marais. Il est fertile au sud et produit des grains, du lin, des pâturages. On y exploite de la houille et du fer.

Le chef-lieu est *Carrick*, situé sur le Shannon, petite ville de 2,000 habitants, qui fait commerce de grains et de beurre. On peut nommer encore *Jamestown* et *Leitrim*, pauvres localités qui avaient autrefois plus d'importance.

§ IV. Ulster. — L'*Ulster* occupe la partie septentrionale de l'Irlande et comprend neuf comtés : Cavan, Fermanagh, Tyrone, Donegal, Londonderry, Antrim, Dow, Armagh, Monaghan.

1. Le comté de *Cavan*, situé dans l'intérieur, a 192,000 hectares de superficie. Son sol est montueux, plein de bogs ou de marécages, peu productif. On y récolte des pommes de terre, de l'avoine et du lin.

Cavan, sur un affluent de l'Erne, chef-lieu du comté, est une ville sans importance, qui renferme 4,000 habitants. Elle est située dans un pays assez riant et fertile. — *Ballyhaise*, sur l'Annalee, qui fait mouvoir des moulins à blé, a 2,000 habitants, et fait commerce de grains. — *Virginia*, sur le lac Ramor, qui est parsemé d'îles boisées, est une jolie ville dont les établissements ont été fondés par le marquis de Headford.

2. Le comté de *Fermanagh*, situé au nord du Cavan, a une superficie de 190,000 hectares. Il est traversé par les lacs et la rivière d'Erne, que le canal de l'Ulster fait communiquer avec le lac Neagh. Le sol est accidenté, fertile, bien cultivé, et produit de l'orge, de l'avoine, des pommes de terre. Les bestiaux sont abondants. Le chef-lieu, *Enniskillen* (6,000 hab.) est situé entre les deux lacs d'Erne, sur une île de la

rivière : c'est une petite ville assez bien bâtie, défendue par deux forts, et près de laquelle on remarque l'école de *Portora,* fondée par Charles Ier.

3. Le comté de *Tyrone,* situé au nord du Fermanagh, et bordé à l'est par le lac Neagh, est compris principalement dans le haut bassin du Foyle; il a une superficie de 304,000 hectares. Son territoire est montueux et assez fertile. Les villes y sont assez nombreuses, mais peu importantes.

Clogher, sur le Blackwater, autrefois siége d'un évêché catholique, est remarquable par sa cathédrale et son palais épiscopal. — *Omagh,* chef-lieu du comté, est située au confluent du Foyle et du Cameron, et renferme 3,000 habitants. — *Newton Stewart,* sur le Foyle, a 3,000 habitants, et fait une active fabrication de toiles. — *Strabane,* sur le Foyle, a 5,000 habitants, et fait commerce de grains. — La ville la plus importante du comté est *Dungannon* (4,000 hab.), située près d'un affluent du lac Neagh, et qui a des fabriques de toiles, des distilleries, et des mines de houille dans ses environs.

4. Le comté de *Donegal,* le plus septentrional de l'Irlande et qui occupe la côte du nord-ouest, a une superficie de 442,000 hectares, dont la moitié est en montagnes et marais. La côte est découpée profondément par de nombreuses baies, parmi lesquelles on peut nommer le golfe de Donegal, où se jette l'Erne, les baies Rosmore, Travenagh, Innishfrea, Mulroy, les loughs Swilly, Foyle, etc. Le pays est peu fertile, et récolte des pommes de terre et de l'orge. On y élève de nombreux bestiaux.

Ballyshannon (4,000 hab.), située à l'embouchure de l'Erne, qui y fait une très-belle chute, est remarquable par ses pêcheries de saumon et d'anguille. — *Donegal,* située près de l'embouchure de l'Eash dans la baie de Donegal, était autrefois une ville importante, mais qui n'a plus que 700 habitants. On trouve dans ses environs les ruines d'une abbaye et le beau château d'O'Donnell. — *Killybegs* (1,200 hab.), sur la baie de Donegal, a un bon port, mais sans activité. — *Lifford,* sur le Foyle, chef-lieu du comté, a 5,000 habitants. — *Raphoë,* autrefois siége d'un évêché, a une cathédrale qui date du onzième siècle, des marchés fréquentés et 1,800 habitants. — *Dunfanaghy,* sur la baie Sheep, petite ville animée et industrieuse, possède un bon port de refuge. Dans ses environs sont les belles falaises de la presqu'île Horn-head. — *Letterkenny* a un bon port, au fond du golfe ou lac Swilly; elle fait un commerce assez actif, et a 2,400 habitants.

La côte du Donegal est bordée d'îles et d'îlots assez nombreux : le groupe le plus important est celui d'*Arran,* qui renferme 1,500 habitants occupés de la pêche.

5. Le comté de *Londonderry,* situé à l'est du Donegal et au nord du Tyrone, occupe la côte septentrionale de l'Irlande depuis le lac Foyle jusqu'à l'embouchure du Bann. Sa superficie est de 210,000 hectares. Le sol est montagneux, mais renfermant des plaines fertiles; il est bien cultivé.

Londonderry ou simplement *Derry,* chef-lieu du comté, est bâtie sur une colline baignée par les eaux du Foyle, qui se jette non loin de là dans le golfe de ce nom. C'est une ville de 16,000 âmes, bâtie avec régularité, entourée de murs bastionnés, et dont les quatre principales rues se coupent à angles droits. On y remarque une belle cathédrale, une prison et le palais épiscopal. La situation de son port est avantageuse pour son commerce, alimenté par l'importation des denrées coloniales et

par l'exportation des tissus indigènes pour l'Amérique et les Indes. C'est l'un des principaux ports d'embarquement pour l'émigration. Il communique journellement avec Liverpool et Glascow. Son industrie ne consiste guère qu'en moulins à farine. Cette ville a été fondée par les habitants de Londres sous le règne de Jacques Ier. C'était jadis le centre du protestantisme en Irlande. Elle soutint en 1689, contre Jacques II, un siége célèbre qui dura cent cinq jours. — *Newton-Limavady*, sur la baie de Foyle, est le centre d'une fabrication très-active de toiles renommées; elle renferme 3,500 habitants. — A 4 kilomètres de l'embouchure du Bann dans la mer, la ville de *Coleraine* renferme 6,500 habitants, avec un château construit en 1213; elle est mal bâtie, mais des navires de 200 tonneaux y remontent le Bann et donnent une grande activité à son commerce. Ses toiles sont très-estimées. — *Portrush* est comme l'avant-port de Coleraine. Ses bains de mer sont très-fréquentés. — *Magherafelt*, dont les foires et les marchés sont très-fréquentés; *Maghera*, ville très-ancienne; *Garvagh*, sur l'Agivey, sont importantes par leurs fabriques de toiles.

6. Le comté d'*Antrim*, compris entre le Bann et le canal du Nord, occupe la partie nord-est de l'Irlande. Sa superficie est de 312,000 hectares. Il est montagneux au nord, et le basalte, qui s'y montre en plusieurs endroits, forme sur la côte, en face de l'île Rathlin, la célèbre *Chaussée des Géants*. On y exploite des marbres, du gypse et des tourbes. L'industrie y est très-active.

Ballymoney, située près du Bann, a 2,000 habitants, et fait un commerce important de toiles fines et de grains. — *Ballymena*, sur la Maine, affluent du lac Neagh, renferme 6,000 habitants, avec des blanchisseries considérables de toiles dont il s'y fait un très-grand commerce. — *Antrim*, l'un des deux chefs-lieux du comté, est située sur un affluent du lac Neagh; c'est une ville très-ancienne, qui n'a plus que 2,000 habitants, et fait un commerce assez actif de toiles et de grains. — *Carrick Fergus*, l'un des chefs-lieux du comté, est située à l'entrée du lac ou golfe de Belfast; elle renferme 8,000 habitants, et possède un petit port qui n'a d'importance que par ses pêcheries. On y fabrique des toiles et des cuirs. C'est une place de guerre, défendue par un château fort construit par les Anglais. Guillaume III y débarqua en 1690. Elle fut prise par les Français en 1760.

Belfast, la deuxième ville de l'Irlande par son étendue, sa population, son commerce et ses établissements intellectuels, est située au fond du golfe du même nom, à l'embouchure de la Lagan, qu'un canal fait communiquer avec le lac Neagh. Elle est le siége d'un évêché catholique, et renferme 100,000 habitants. C'est le centre de la fabrication de la toile et du coton en Irlande; elle possède aussi de vastes moulins à blé, des brasseries, des chantiers de construction, des corderies, des fonderies, des fabriques de produits chimiques, etc. Il entre annuellement dans son port, qui est excellent et agrandi par des docks, plus de 6,000 navires, principalement de l'Angleterre, des États-Unis, des colonies anglaises. Belfast communique régulièrement avec les principaux ports de la Grande-Bretagne. Ses rues modernes sont larges, bien percées, bordées de belles maisons; mais ses édifices publics sont plus nombreux que remarquables. Nous citerons néanmoins la halle aux toiles blanches, les bâtiments du commerce, l'hospice des aliénés, le vieux pont de 22 arches, le nouveau pont de 5 arches, qui réunit Belfast à son important faubourg de *Ballymacarret*,

peuplé de 5,000 habitants. Les établissements scientifiques sont très-nombreux : au premier rang est l'Académie royale de Belfast, espèce d'université fondée par souscription en 1807, subventionnée par le gouvernement, avec 19 chaires de théologie, sciences, belles-lettres et médecine; nous citerons encore la société pour la propagation des sciences utiles, qui possède une riche bibliothèque; la société d'horticulture, qui possède un beau jardin botanique; puis les sociétés littéraire, historique, d'histoire naturelle, de statistique, l'institut mécanique, etc.

Il faut nommer encore dans le comté *Lisburn* ou *Lifnagarry,* située sur le Lagan, à 12 kilomètres de Belfast, qui renferme 6,000 habitants, et fait une grande fabrication de toiles et de mousselines. On y remarque son église, la coupole de son marché et ses établissements de bienfaisance.

L'île de *Rathlin,* au nord du cap Fair, appartient au comté d'Antrim; le blé n'y réussit pas, mais elle produit assez d'orge pour l'exportation; ses pâturages nourrissent de nombreux troupeaux de moutons et de chevaux, mais ces animaux sont en général de petite taille. Elle renferme plusieurs villages, dont la population est de 12 à 1500 habitants, qui ont une physionomie très-distincte de celle des Irlandais, dont ils ont conservé la langue primitive.

7. Le comté de *Down,* situé sur la mer d'Irlande, au sud du comté d'Antrim, a une superficie de 247,000 hectares. Sa côte est découpée par le profond lac Strangford. Le sol est montagneux et renferme des sommités de 8 à 900 mètres. Les récoltes principales sont l'avoine et la pomme de terre. On y élève des moutons, des chevaux et des chèvres. Enfin l'industrie est très-active, surtout en fabrication et blanchisseries de toiles.

Bangor, ville de 3,500 habitants, est située à l'entrée du golfe de Belfast. C'est une ville fort ancienne, qui a des manufactures de coton, des bains de mer, des pêcheries très-actives, mais qui est surtout célèbre par son séminaire. On y voit les ruines d'une abbaye fondée dans le sixième siècle. — *Donaghadee* (3,500 hab.), située au sud-est de Bangor, est l'un des points de l'Irlande les plus rapprochés de l'Écosse. On y a creusé un port que protége une belle digue et qui fait un commerce assez actif. Les femmes de cette ville brodent des mousselines pour les manufactures de Glascow. — Au sud-ouest de Donaghadee, dans l'intérieur, mais à l'extrémité septentrionale du lac Strangford, on trouve *Newtown-Ardes,* ville de 8,000 habitants, bien bâtie, qui s'occupe principalement de la fabrication et de la broderie des mousselines. Cette ville appartient au marquis de Londonderry. — *Killyleagh,* sur la rive occidentale du lac Strangford, possède des manufactures de coton, et fait un grand commerce de produits agricoles. — *Down-Patrick* (4,700 hab.), à l'extrémité méridionale du lac Strangford, est le chef-lieu du comté, et passe pour la plus ancienne ville de l'Irlande. La cathédrale fut fondée, dit-on, par le patron de l'Irlande, saint Patrick, dont elle possède le tombeau, ainsi que celui de saint Columban. La ville fait un commerce actif de toiles. Dans ses environs sont les sources de Saint-Patrick, qui sont très-fréquentées. — *Strangford* et *Portoferry,* situées en face l'une de l'autre sur le goulet qui fait communiquer le lac Strangford avec la mer, doivent à leur position maritime un commerce actif avec la Grande-Bretagne. — *Ardglass,* ville déchue, autrefois très-forte, a encore un port de pêche et de cabotage. — *Banbridge,* sur le Bann, où elle a un beau pont, est le centre des fabriques de toiles du pays. On y compte

3,500 habitants. — *Newry,* située sur la rivière de même nom, près de son embouchure dans la baie de Carlingford, a 6,000 habitants. Elle est bâtie sur une colline très-escarpée, entourée de bois, de vergers et de sites charmants. C'est une ville commerçante et industrielle.

8. Le comté d'*Armagh,* situé dans l'intérieur, au sud-est de Down, est parcouru par le Bann et le Newry. Sa superficie est de 132,000 hectares. C'est un pays accidenté, fertile, où il se fait une grande fabrication de toiles.

Armagh, chef-lieu du comté, située sur le Callan, affluent du Blackwater, était jadis une ville considérable et la capitale de l'Ulster. On attribue son origine à saint Patrick, qui y fonda en 420 une abbaye avec une université, la plus célèbre et la plus fréquentée de l'Irlande pendant le moyen âge; c'était aussi le siége de l'archevêché métropolitain de l'Ulster, qui a été transformé en archevêché anglican dont le titulaire porte le titre de primat d'Irlande. Tombée en décadence dans le dix-septième siècle, elle s'est relevée par la munificence d'un de ses archevêques anglicans, qui répara la cathédrale, rebâtit presque toute la ville, fit construire un palais, un observatoire, une bibliothèque, etc. C'est aujourd'hui la ville la mieux bâtie, la mieux administrée, la plus intéressante du nord de l'Irlande. Elle fabrique des toiles, des cuirs, des farines; ses marchés pour la vente des fils et des toiles sont si considérables, qu'il s'y fait chaque semaine pour 500,000 francs d'affaires; enfin sa population est de 11,000 habitants.

La deuxième ville du comté est *Portadown* (2,700 hab.), située sur le Bann et le canal de Newry, qui fait un grand commerce de grains et de toiles. On doit encore nommer *Moy,* sur le Blackwater, qui fait le même commerce, et se trouve en face de *Charlemont,* ancienne forteresse qui sert de dépôt d'artillerie.

9. Le comté de *Monaghan,* situé au sud-est de l'Armagh, a une superficie de 130,000 hectares. Il est couvert, principalement dans le nord, de montagnes peu élevées, d'un aspect monotone, et il est entrecoupé de marais, de fondrières et d'une multitude de petits lacs. Les vents du nord-ouest, en traversant la baie de Donegal et le lac Erne, y entretiennent une grande humidité et nuisent à la culture du froment. Le bois y est rare, mais les marais y fournissent de la tourbe en abondance. C'est une des contrées les plus pauvres de l'Irlande; les grandes propriétés sont mal cultivées, et les plus petites fournissent à peine à la subsistance de ceux qui les possèdent. On y trouve un grand nombre de moulins à blanchir les toiles; la fabrication de ces tissus est la seule branche d'industrie un peu importante. — *Monaghan,* chef-lieu du comté situé près du Blackwater, est une jolie ville de 4,200 habitants, qui se fait remarquer par sa belle église et ses marchés très-fréquentés. C'est d'ailleurs le centre de population et d'activité le plus important du comté.

§ V. Leinster. — La province de ***Leinster*** occupe la partie orientale de l'Irlande et se subdivise en 12 comtés : Louth, Meath, Longford, West-Meath, King's (county), Queen's (county), Kildare, Dublin, Wicklow, Wexford, Carlow, Kilkenny.

1. Le comté de *Louth,* situé sur la mer d'Irlande, entre la baie de Carlingford et l'embouchure de la Boyne, a une superficie de 85,000 hectares. C'est un pays accidenté ou ondulé, très-fertile, bien arrosé, où la culture est perfectionnée et l'élève du bétail importante.

Carlingford (1,500 hab.) est située sur la baie ou lac de même nom qui forme une vaste rade, longue de 12 kilomètres, mais qui n'est pas suffisamment abritée. C'est un port important pour la pêche des huîtres. — *Dundalk,* située au fond d'une magnifique baie, à l'embouchure du Castledown, est une grande ville de 18,000 habitants et le chef-lieu du comté. Elle possède des manufactures de batistes, d'épingles, des moulins à farine, des distilleries, des brasseries. Ses plus beaux monuments sont la cour de justice et l'église catholique. Son port exporte des produits agricoles et des bestiaux. — *Ardee,* sur la Dee, est une pauvre ville de 4,000 habitants, qui a des marchés aux grains et était autrefois défendue par un château fort. — *Drogheda,* située près de l'embouchure de la Boyne, qui y forme un bon port, est une ville de 18,000 habitants, importante par ses fabriques et son commerce d'exportation. Elle est bien bâtie. Près de là est l'obélisque d'*Oldbridge,* érigé en mémoire de la victoire de Guillaume III sur Jacques II.

2. Le comté de *Meath,* situé au sud-ouest du Louth, et qui ne touche à la mer que pendant 20 kilomètres, a une superficie de 230,000 hectares. Son sol est plat et le plus fertile de l'Irlande. On y cultive les céréales, le lin, les pommes de terre; on y élève des bestiaux estimés; enfin on y fabrique des lainages et des toiles.

Kells, sur le Blackwater, a 4,500 habitants et fait une fabrication active de dentelles. Elle avait jadis de fortes murailles, et il s'y tint en 1152 un concile célèbre. On y remarque le château des marquis de Headfort. — *Navan,* au confluent de la Boyne et du Blackwater, est situé au milieu de terres fertiles; c'est le premier bourg qui ait été fondé par les Anglais. Il est d'ailleurs triste et laid, fait un assez grand commerce et renferme 6,000 habitants. — *Trim,* sur la Boyne, est le chef-lieu du comté; elle renferme 3,500 habitants, et n'a de remarquable que la belle abbaye de Newtown et les restes du château de *Scurlacks.* — *Clonard,* près de la Boyne, a 3,500 habitants, et était autrefois une ville importante, siége d'un évêché. On y voit encore les ruines d'une abbaye fondée par saint Finian.

3. Le comté de *Longford,* situé dans l'intérieur, et occupant en partie le haut bassin du Shannon, a une superficie de 106,000 hectares; il est très-fertile et bien peuplé. On n'y trouve d'autre ville que *Longford,* chef-lieu du comté, située sur la Camlin, affluent du Shannon, et qui renferme 5,000 habitants, avec des fabriques de toiles, des moulins à blé et des tanneries.

4. Le comté de *West-Meath,* situé sur la rive gauche du Shannon, au sud-est du précédent, a un sol fertile où l'on élève de nombreux bestiaux. On y exploite aussi de vastes tourbières. Il a pour chef-lieu *Mullingar,* située sur la Brosna et le canal Royal, où se tiennent d'importants marchés à bestiaux. On y compte 4,000 habitants, et l'on remarque son église et ses casernes. *Moate* et *Killbegan,* petites villes de 2 à 3,000 habitants, font le commerce de produits du sol.

5. Le *King's county* ou *comté du Roi* forme la partie la plus occidentale du Leinster et occupe une partie du bassin du Shannon. Il a 212,000 hectares de superficie. Son sol est fertile et produit des céréales. On y exploite aussi de grandes tourbières.

Le chef-lieu est *Tullamore,* située sur un affluent du Shannon et le Grand-Canal. On y compte 6,000 habitants. — *Banagher,* sur le Shannon, à l'embouchure

DUBLIN.

Publié par Furne. à Paris.

Rouargue del. & sc.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Montesquieu, Paris.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

DUBLIN.

Publié par Furne, à Paris.

du Grand-Canal, renferme 2,500 habitants, et n'est remarquable que par son pont de 19 arches, qui est défendu par des batteries. — *Bir* ou *Parson's-town* (6,000 hab.) est une jolie ville située sur le penchant d'un coteau que baigne la Brosna; elle a quelques beaux édifices, de grandes casernes et une belle place sur laquelle s'élève une statue du duc de Cumberland. On y remarque aussi le château des lords Ross.

6. Le *Queen's county* ou *comté de la Reine* est situé au sud-est du précédent, dans le bassin du Barrow; il a une superficie de 160,000 hectares. Son sol, plat et fertile, produit des céréales. On y exploite de la tourbe et de l'anthracite. L'industrie y est assez active.

Portarlington, sur le Barrow, qui la divise en deux quartiers, a 3,500 habitants et fait commerce de grains. — *Mount-Mellick,* près du Barrow, a 2,500 habitants. — *Maryborough* (3,800 hab.), chef-lieu du comté, sur un affluent du Barrow, a des manufactures de lainages et de toiles de lin. Près de là sont les ruines de la forteresse de *Dunamare,* démantelée en 1650.

7. Le comté de *Kildare,* situé à l'est du précédent, dans les bassins du Barrow et de la Liffey, a une superficie de 160,000 hectares, dont plus de la moitié est en marécages ou en tourbières. Le sol est légèrement ondulé et très-fertile.

Athy est une ville de 5,000 habitants, située sur le Barrow, et qui, malgré sa position avantageuse et la fertilité de son territoire, est peu animée et commerçante. — *Kildare,* située sur le chemin de fer de Dublin à Cork, n'a plus que 1,600 habitants; c'était autrefois une ville considérable et dont l'importance est attestée par une belle tour de 43 mètres de hauteur, les ruines d'une cathédrale et de deux abbayes. Les guerres du dix-septième siècle et les insurrections de 1798 l'ont ruinée. Aujourd'hui sa principale ressource est dans les courses de chevaux qui se font dans la plaine voisine de *Curragh.* — *Naas,* chef-lieu du comté, était autrefois la résidence des rois de Leinster; elle a été ruinée comme Kildare par les guerres civiles, mais elle a encore 4,000 habitants et doit à sa position sur le Grand-Canal de faire un commerce de produits agricoles assez important. — *Maynooth,* sur le canal Royal, est célèbre par son grand collége de Saint-Patrick, le seul séminaire catholique que possède l'Irlande pour un clergé composé de 4 à 5,000 prêtres. Sa fondation date de 1775. Il a été érigé en université en 1845 : c'est le premier établissement catholique reconnu et subventionné par l'État, depuis l'établissement du protestantisme. Il reçoit 450 élèves dont 250 boursiers. Les études y sont fortes et la discipline très-sévère.

8. Le comté de *Dublin,* situé sur la mer d'Irlande, a une superficie de 101,000 hectares. Son sol est plat, peu fertile, cultivé en jardins. On y exploite du plomb, du granit et de la pierre à bâtir. Le chef-lieu est *Dublin,* capitale de l'Irlande.

Que l'on se représente, à l'extrémité d'une baie que l'on pourrait comparer à celle de Naples si le ciel de l'Irlande ressemblait à celui de l'Italie, une grande cité divisée en deux parties égales par la rivière de la Liffey; que l'on élève par la pensée, au nord et à l'ouest de cette capitale, un terrain en pente douce, et que l'on imagine au sud la vue délicieuse des montagnes de Wicklow, on aura une idée de la beauté de sa situation. Sa forme quadrangulaire occupe sur chaque face une longueur de 4 kilomètres; plus de 22,000 maisons en remplissent l'enceinte, et sa population dépasse 360,000 habitants. C'est le siége du gouvernement central de l'Irlande, des tribunaux, d'un arche-

vêché anglican et d'un archevêché catholique. Elle est administrée par un lord-maire assisté de 24 aldermen, de 2 schérifs et de 144 conseillers. Cette ville, privée de houille et de force hydraulique, n'est pas industrielle; elle fabrique seulement de la toile, des cotons et des lainages; mais elle est très-commerçante : elle exporte pour envîron 2,600,000 livres sterling, et elle importe pour 4,500,000. Son port possède 500 navires jaugeant 45,000 tonneaux; mais il est loin d'avoir l'activité de ceux de Belfast et de Cork. Il n'est d'ailleurs accessible que pour de petits bâtiments; mais il a été agrandi par de beaux bassins à flot; de plus il a un port de refuge à Kingstown où abordent les plus gros bâtiments, et qui est relié à Dublin par un chemin de fer.

La Liffey partage Dublin en deux parties : au sud, la vieille ville, et au nord la ville neuve; elle est encaissée par des quais et traversée par 9 ponts, dont 7 en pierres et deux en fer. La plupart des rues ont été embellies par des élargissements successifs. Quelques-unes, telles que *Sackville street,* sont magnifiques. Les édifices sont généralement d'une belle architecture et de meilleur goût que les monuments analogues de Londres ou d'Édimbourg. Sur la rive droite de la Liffey, on peut citer la banque d'Irlande, bel édifice semi-circulaire dont la façade principale est décorée d'une statue colossale de l'*Hibernia;* elle fut construite dans le principe pour servir de salle du Parlement. L'université ou *Trinity College* a toute la magnificence d'une demeure royale; fondée en 1591 par la reine Élisabeth, elle est devenue célèbre par ses cours de théologie protestante et de médecine, et son école d'ingénieurs civils. Elle reçoit des étudiants de tous les cultes; mais les professeurs doivent appartenir à l'Église anglicane. Elle compte 15 à 1600 élèves, dont 300 seulement sont logés dans le collége. On y remarque le muséum, qui possède quelques collections curieuses, la chapelle, le réfectoire, la bibliothèque riche de plus de 120,000 volumes, la salle d'anatomie et un observatoire magnétique, le premier qui ait été construit. Nous avons dit ailleurs que l'université de Dublin envoyait deux députés au Parlement. La *Royal Irish Academy* possède une riche collection d'antiquités découvertes en Irlande. Le palais de l'exposition, immense construction en fer et en verre, a été bâti en 1853. Dans le *Leinster-House,* l'ancienne résidence des ducs de Leinster, est installée la société royale, qui possède des collections précieuses de livres et de tableaux. On y a établi aussi les écoles de dessin et de sculpture, le musée et le théâtre. La cathédrale de Saint-Patrick, bâtie en 1190, est ornée d'une tour carrée surmontée d'une flèche octogone : c'est un monument triste et laid, au dedans comme au dehors, mais qui renferme une bibliothèque publique et les tombeaux de personnages célèbres; elle est placée dans un des plus misérables quartiers de Dublin, au milieu des boutiques où se trouvent réunis des monceaux de vieux habits et de vieux meubles de toute espèce, que la Grande-Bretagne envoie pour une valeur de 6 millions à sa pauvre voisine en échange de son bétail, de sa volaille et de son beurre. *Christs'-Church,* la seconde cathédrale de Dublin, est plus ancienne et aussi laide. Le Château, situé presque au centre de la ville, sur une éminence, est le siége du gouvernement. Sa fondation remonte au treizième siècle, mais son architecture n'offre rien d'intéressant; on y remarque néanmoins la chapelle et l'arsenal. La Bourse forme un beau monument carré dont la façade se compose d'un portique de 6 colonnes corinthiennes; dans l'intérieur on voit quelques bonnes statues, surtout celle

en bronze de George III. Le collége royal des chirurgiens renferme une bibliothèque et trois musées.

Sur la rive gauche de la Liffey, nous mentionnerons la Douane, bâtiment magnifique à quatre façades ornées de statues allégoriques. A 62 mètres au-dessus de la façade principale s'élève une coupole surmontée d'une statue colossale de l'Espérance. L'administration de la douane n'occupe qu'une petite partie de ce monument, construit dans des proportions exagérées : aussi y a-t-on installé une foule d'administrations qui n'ont aucun rapport entre elles. Le *General Post Office* est un bel édifice en granit, d'ordre ionique, dont le portique est décoré de statues. La belle rue de Sackville est embarrassée par un monument assez laid, haut de 45 mètres, élevé en 1808 à la mémoire de Nelson : c'est une colonne surmontée d'une statue colossale. L'église de Saint-Michan, réparée en 1824, possède des caveaux qui ont la propriété de conserver les corps. L'édifice qui renferme les quatre cours de justice est d'une étendue et d'une architecture majestueuse; son dôme domine toute la ville.

Le gazon de Saint-Étienne, *Saint-Stephens' Green,* est la plus grande place de Dublin : elle a près de 2 kilomètres de circonférence; c'est une belle promenade, environnée d'une grille en fer et composée d'une pelouse entourée d'un double rang d'arbres, dont le centre est orné d'une statue équestre de George II costumé en Romain. Le vaste domaine royal appelé le *parc du Phénix,* qui a plus de 10 kilomètres de circonférence, est une des promenades les plus fréquentées de Dublin; on y a élevé en l'honneur du duc de Wellington un monument appelé *Wellington Testimonial,* qui est un chef-d'œuvre de mauvais goût. Le parc renferme plusieurs belles habitations, et les beaux jardins de la société zoologique. Dans la même enceinte, mais sur la rive droite de la Liffey, on a construit un hôpital militaire. Le nombre des établissements de Dublin destinés à l'instruction et à la bienfaisance s'élève à 250. Dans 150 écoles de charité on donne l'instruction à 20,000 enfants, des vêtements à 6,000 et des aliments à 5,000; elles sont entretenues par les différentes paroisses de chaque communion. La *Blue-Coat* est une maison où l'on élève les fils des personnes de la bourgeoisie victimes de quelques revers de fortune. A l'extrémité occidentale de la ville, on voit l'hôpital royal de *Kilmainham,* fondé par Charles II pour les invalides de l'armée irlandaise, sur le plan de celui de Chelsea. Un établissement non moins remarquable, du moins par son origine, est l'hospice des aliénés, fondé par le doyen Swift. On compte dans la ville 40 dispensaires, où l'on distribue des médicaments aux pauvres; 75 hôpitaux et hospices s'ouvrent pour les différentes maladies, pour les diverses infirmités, pour la misère et le malheur. Dans plusieurs de ces établissements, 20,000 personnes reçoivent journellement leurs aliments, et la plupart aussi leurs vêtements.

Les constructions qui intéressaient la prospérité commerciale de Dublin n'ont pas été exécutées avec moins de persévérance et de soins que celles qui n'avaient pour but que son embellissement. On peut citer : le *Grand-Canal* et le *canal Royal,* qui de cette ville aboutissent à la rivière du Shannon, et qui unissent la navigation de la mer d'Irlande à celle de l'océan Atlantique; un mur de 8 mètres d'épaisseur sur 30 d'élévation au-dessus de la marée haute, construit à l'entrée de la baie pour empêcher la réunion de deux bancs de sable, connus sous le nom de Taureau du nord

et Taureau du sud, *North-Bull* et *South-Bull ;* l'érection d'un phare ; la *Casoon,* bâtiment circulaire qui semble sortir du sein des flots ; le nouveau bassin construit pour recevoir les paquebots qui arrivent journellement de l'Angleterre, et pour mettre en sûreté les navires qui, dans la baie, resteraient exposés aux vents d'est et de nord-est ; d'autres qui peuvent contenir plusieurs milliers de navires, quatre chemins de fer, et enfin, dans toute l'étendue de la ville, la rivière resserrée par des quais.

Si l'on en croit certains historiens, Dublin serait fort ancienne, puisqu'elle serait l'*Eblana portus* de Ptolémée. Ce qui paraît plus certain, c'est qu'une ville fut fondée par des hommes du Nord à une époque très-reculée sur l'emplacement qu'occupe aujourd'hui la capitale de l'Irlande. Cette ville, les historiens l'appellent *Bally-ath-Cliath,* la ville du Gué des Claies, ou encore *Dubh-Linn,* le Marais noir. Jusqu'au douzième siècle, Dublin fut prise et reprise bien des fois par les diverses nations qui se disputaient le sol irlandais. En 1169 elle tomba au pouvoir des Anglais. En 1172 Henri II vint la visiter et lui accorda une charte, dont les priviléges furent étendus et confirmés, soit par ses successeurs, soit par de nombreux actes du Parlement. Dès le treizième siècle elle commença à prendre de l'accroissement ; au quinzième elle fut fortifiée ; sous le règne d'Élisabeth, il s'y fit plusieurs embellissements ; Charles Ier l'agrandit ; mais les guerres civiles la ruinèrent à tel point que, vers le commencement du dix-huitième siècle, on la citait comme l'une des villes les plus pauvres de l'Europe ; ce n'est que depuis un demi-siècle que son commerce l'a placée au rang qu'elle occupe aujourd'hui. Elle est la patrie d'Usserius, de Swift et de Sheridan.

Dans les environs de Dublin on peut citer : *Clontarf,* où le vieux roi Brian gagna, en 1014, sur les Danois, la plus grande bataille dont les annales irlandaises aient gardé le souvenir ; *Kingstown,* petit port à l'entrée de la baie de Dublin, qui a des bains de mer très-fréquentés, et renferme 2,500 habitants. Enfin, dans le comté, on remarque encore *Balbriggan,* sur la mer d'Irlande, près de l'embouchure du Delvan. C'est un port de pêche et de cabotage qui a 3,000 habitants, et où l'on fabrique des mousselines et de la bonneterie.

9. Le comté de *Wicklow,* situé sur la mer au sud de celui de Dublin, a une superficie de 200,000 hectares. Le territoire est tout montagneux, et a pour point culminant le *Lugna quilla,* élevé de 1,012 mètres. On y trouve de vastes tourbières, des forêts de chênes, de beaux pâturages. L'industrie y est assez active.

On remarque sur la côte : *Bray* (2,500 hab.), petite ville qui a des bains de mer fréquentés ; *Wicklow,* chef-lieu du comté, peuplée de 3,000 habitants, qui fait avec Dublin un commerce d'*ale* et d'objets de consommation ; *Arklow* (3,500 hab.), près de l'embouchure de l'Ovoca, qu'on passe sur un pont de 10 arches ; elle renferme des écoles et des casernes. Son port ne peut recevoir que de petits navires. La vallée de l'Ovoca possède de riches mines de cuivre.

10. Le comté de *Wexford,* situé au sud du Wicklow, sur la mer, a une superficie de 215,000 hectares. Le sol est montueux, mais bien cultivé, et produit principalement des légumes. La côte est découpée par plusieurs baies, celles de Wexford, de Bannow, etc.

Le principal port de mer est celui de *Wexford ;* son chef-lieu, ville de 12,000 âmes, située sur la Slaney, a son embouchure dans la baie de Wexford, qui a presque la forme d'un lac. Son commerce est considérable, surtout en produits agricoles.

Son industrie consiste en fabrication de lainages. — *Gorey* ou *Newborough* est située à 5 kilomètres du rivage.

Dans l'intérieur nous remarquerons le village de *Ferns,* siége d'un évêché. Sa cathédrale et son palais épiscopal sont bâtis dans le goût moderne. — *Enniscorty,* située sur la rive gauche de la Slaney, qui y est navigable, renferme 7,500 habitants; on y fabrique des étoffes de laine commune et des ouvrages en fer estimés. Elle fait un commerce important de fer, de charbon, de bois de construction et de produits agricoles. — *Fethard,* sur un petit golfe que forme la baie de Bannow, est la principale station de pêche de cette partie de la côte, et fait le commerce de charbon, de blé et de bois. Elle renferme 4,000 habitants. — *New-Ross,* sur le Barrow, a 4,500 habitants, et fait un commerce actif de laines, beurre, grains, etc.

11. Le comté de *Carlow,* situé dans l'intérieur, a une superficie de 88,000 hectares. Son sol, montueux, est assez fertile et produit des grains. Ses bestiaux donnent le beurre le plus estimé de l'Irlande. Le commerce est très-actif en beurre, grains et farines.

Le chef-lieu est *Carlow,* située au milieu d'une riche contrée qu'arrose le Barrow. Elle renferme 11,000 habitants. On y fabrique des draps communs et l'on y fait un commerce considérable de grains, de beurre, de houille. Elle a quelques édifices remarquables, la cour de justice, l'asile des aliénés, la cathédrale, le collége catholique, etc. On y voit les ruines d'une abbaye fondée au septième siècle. Au sud-ouest de Carlow, *Leihglin* était le siége d'un évêché fondé en 632. — *Tullow,* sur la Slaney, a 3,500 habitants, avec de beaux moulins, et fait un grand commerce de détail.

12. Le comté de *Kilkenny,* situé sur la mer et dans le bassin du Barrow, a 208,000 hectares de superficie. Son sol est très-fertile en grains et bien cultivé. On y exploite du granit, de l'anthracite, de la pierre à chaux, du marbre noir renommé et susceptible d'un beau poli.

Kilkenny, sur la Nore, est l'une des plus jolies, des plus agréables et des plus industrieuses villes de l'Irlande; ses portes, ses tours, ses vieux bastions, ses églises, ses abbayes et d'autres constructions, annoncent qu'elle fut jadis plus importante. Elle renferme environ 20,000 habitants, la plupart d'origine française, et d'une politesse remarquable. On y trouve des manufactures de draps et de couvertures. Ses principaux édifices sont ornés de marbre noir tiré de ses environs; ses rues mêmes en sont pavées. — *Thomastown* (2,500 hab.) est admirablement située sur les bords de la Nore, qu'on y traverse sur un beau pont de pierre de 5 arches.

§ VI. Iles Normandes. — Il nous reste à décrire, pour compléter la géographie des îles Britanniques, l'archipel des îles Normandes, qui appartient physiquement à la région française. Ces îles, comprises entre 49° 45′ et 49° 12′ de latitude nord, et 4° 22′ et 5° 10′ de longitude ouest, sont situées dans la Manche, entre la France et l'Angleterre. La tradition rapporte qu'elles appartenaient à la terre ferme au commencement de l'ère chrétienne, et il paraît sérieusement établi qu'au cinquième siècle Jersey n'était séparée du continent que par un petit détroit. Cette présomption est d'ailleurs entièrement prouvée par la constitution physique de ces îles qu'une chaîne sous-marine rattache aux côtes de France. Les îles Normandes sont au nombre de 6, savoir : *Alderney* ou *Aurigny, Wael, Herms, Serk, Guernesey* et *Jersey.* Ces îles faisaient partie de l'ancien duché de Normandie, et les souverains anglais les ont con-

servées; mais elles sont plutôt alliées que sujettes de la Grande-Bretagne. Les habitants y jouissent de la plus grande liberté; ils sont gouvernés d'après leurs propres lois, qui ne consistent qu'en anciennes coutumes normandes; la langue française est la seule en usage au barreau; aucun acte du Parlement anglais n'a force de loi parmi eux, à moins qu'il n'ait été soumis à l'approbation de leurs magistrats; ils sont exempts du service naval et militaire; leur commerce est libre de toute entrave; et, à la faveur d'un port franc, ils ont la faculté d'entretenir des relations commerciales, même en temps de guerre, avec les peuples du continent.

Jersey, la *Cæsarea* d'Antonin, est située à 20 kilomètres des côtes occidentales du département de la Manche, et à 120 de celles de l'Angleterre. Elle est défendue au nord par des rochers élevés et par des sables mouvants; au sud, elle s'abaisse presque au niveau de la mer. Son étendue d'orient en occident est de 16 kilomètres, et de 8 du nord au midi; le centre est occupé par des montagnes granitiques dont la roche s'exporte en Angleterre. Le sol est, en général, formé d'une marne sablonneuse qui recouvre une argile rougeâtre. Les vallées, arrosées par un grand nombre de sources, sont remplies d'une terre végétale très-fertile et parfaitement cultivée. L'agriculture est dans un état très-florissant, mais l'île ne produit pas la quantité de céréales nécessaire à sa population. Elle tire ses ressources principales de la culture des pommiers et des poiriers, dont on fabrique du cidre et du poiré excellents; les pommes de terre réussissent très-bien, ainsi que le gros bétail et les moutons; les vaches et les génisses de Jersey sont en grande réputation dans l'Angleterre. Le climat est tempéré par les brises de mer et permet la culture des melons, des fraises, des pêchers et des figuiers. L'île ne produit point de bois; les habitants n'ont d'autre combustible que le varech. Les chevaux y sont petits, mais vigoureux. Jersey nourrit la belette, la taupe, des couleuvres, de beaux lézards et une grosse espèce de crapaud qui ne vit point à Guernesey; mais on n'y trouve aucun animal venimeux. Des courants dangereux rendent difficile la navigation autour de cette île; la marée y monte quelquefois de 13 à 17 mètres. Sur les côtes on pêche de grandes quantités d'huîtres qui s'expédient en Angleterre. Les abords de Jersey sont défendus par des rochers dangereux et des sables mouvants, par des tours et des batteries, et par une forte garnison. Cette île renferme 2 villes et 12 villages ou paroisses comprenant une population de 30,000 âmes.

Saint-Héliers, la capitale, située sur la côte méridionale, est le siége d'une cour de justice. Ses rues sont larges, bien pavées et arrosées par des ruisseaux d'eau vive. On y voit un belle place ornée de la statue de George II. L'église paroissiale est grande et renferme plusieurs beaux monuments. Les réformés, les méthodistes et les catholiques possèdent des chapelles particulières. Cette ville possède en outre un petit théâtre, une bibliothèque publique, ainsi qu'un grand arsenal maritime et militaire. Son port offre un abri sûr aux navires. Sa population est de 10,000 âmes; elle doit sa prospérité et son commerce à l'affluence des étrangers. — *Saint-Aubin*, bâtie sur un rocher à 4 kilomètres à l'ouest, est bien construite et commerçante.

Sur la côte orientale, dans la baie de *Sainte-Catherine*, on construit un port de refuge destiné à recevoir des bâtiments à vapeur armés en guerre. L'espace, enveloppé par deux longues jetées, doit avoir 120 hectares; il est protégé par une forteresse et un camp retranché.

Guernesey, l'antique *Sarnia,* ou *Sarmia,* terminée au nord par l'île de *Wall* ou *Wael,* est située à 18 kilomètres au nord-ouest de la précédente. Elle a une circonférence de 46 kilomètres et offre des masses de granite et de syénite; elle jouit d'une température moins humide que celle de Jersey, et si douce, que l'oranger y fructifie, que le myrte et le géranium y fleurissent en hiver. Le sol y est aussi meilleur et plus léger, et la végétation plus variée; le bois y est rare, et le varech y sert, comme à Jersey, d'engrais et de combustible. Le congre, le homard, abondent sur ses côtes, ainsi que l'*orma,* ou oreille de mer, sorte de poisson à coquille qu'on ne trouve que dans ces îles.

Guernesey, moins peuplée que Jersey, compte 21,000 habitants; les catholiques y sont peu nombreux; les différentes communions protestantes y ont leur église. *Saint-Pierre* ou *Saint-Peter-le-Port,* la seule ville qu'elle renferme, est le siége d'une cour de justice. Elle consiste en une rue étroite, mais assez bien bâtie, à laquelle aboutissent de grands faubourgs. Elle est entourée de murailles, et renferme 11,000 habitants. Son port, sûr et commode, est défendu par une citadelle appelée le *Château-Cornet,* bâti sur un roc escarpé que la mer entoure, et qui n'est accessible à la marée basse que par un étroit passage. A peu de distance se trouve le fort George, avec des casernes pour 5,000 hommes. La seule fabrication importante de cette ville est celle des bas. Dans un lieu salubre est un hôpital commode qui renferme une école pour les enfants pauvres. On cite à Saint-Pierre l'élégante église de Saint-Jacques, ainsi que son marché vaste et admirablement disposé.

La petite île de *Serk,* ou de *Cers,* auprès de Guernesey, est entourée de rochers; l'air y est exempt de brouillards; elle produit assez de grains pour la consommation de ses habitants; son intérieur abonde en lapins et ses côtes en oiseaux aquatiques. C'est un abri pour les croiseurs, qui en temps de guerre observent la côte entre Cherbourg et Granville. Les 300 habitants de cette île fabriquent du fromage, des bas, des gants et des gilets tricotés.

Herms, entre les deux précédentes, n'a que 2 kilomètres de long sur 1 de large, et renferme des pâturages.

Enfin, au nord de ces îles et à 12 kilomètres seulement du cap de la Hague, *Alderney,* en français *Aurigny,* qui fut connue des Romains sous le nom d'*Arica,* a 6 kilomètres de long et 2 de large. Son sol est assez fertile et ses vaches sont renommées pour la bonté de leur lait. L'air y est sain, le sol bien cultivé; aussi on en exporte des grains pour l'Angleterre. Pendant la nuit, on l'aperçoit de nos côtes à la faveur de trois phares placés sur les cimes de trois rochers isolés au milieu des flots qui s'y brisent en mugissant, et qui rendent leur approche dangereuse dans les temps d'orage. Ces rochers, féconds en naufrages, sont appelés les *Casquets.* Aurigny n'a d'autre localité que le bourg de même nom, qui renferme à peine 1,000 habitants, et ne se compose que de chaumières. Cette île, depuis la création du port de Cherbourg, est devenue une forteresse, dont les Anglais veulent faire un nouveau Gibraltar. Ils convertissent la rade foraine de *Bray,* située au nord de l'île, en un établissement militaire de premier ordre; et pour cela ils ont construit deux môles de 2,400 mètres entre lesquels les plus fortes escadres trouveront un abri; toute l'île est d'ailleurs hérissée d'escarpements et de batteries. C'est un vaste camp retranché à une heure de Cherbourg et à huit heures de Portsmouth.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SCANDINAVIE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DES ROYAUMES DE SUÈDE ET DE NORVÉGE.

§ Ier. SITUATION. — OROGRAPHIE. — La presqu'île scandinave, appendice occidental de l'Europe du Nord, est comprise entre l'océan Atlantique à l'ouest, une partie de la mer Glaciale au nord, la mer Baltique à l'est, et se rattache au continent par un isthme fort large que marquent principalement les cours de la Tana (mer Glaciale) et de la Tornea (mer Baltique). Elle a donc pour limites : au nord, la mer Glaciale, depuis le golfe de Varanger jusqu'au cap Nord-Kyn ; à l'ouest, l'océan Atlantique ou la mer de Norvége, depuis le cap Nord-Kyn jusqu'au cap Lindesnœs; au sud, le Skager-Rack, le Kattegat, le Sund; à l'est, la mer Baltique et le golfe de Bothnie; enfin une ligne de convention qui sépare la Scandinavie de la Russie, et qui est principalement marquée par les cours de la Tana et de la Tornea.

Dans ces limites, la presqu'île est comprise entre : latitude nord 55° 20′ et 71° 15′, et longitude est 2° 15′ et 28° 45′. Sa longueur depuis le cap Faltersbo jusqu'au cap Nord est de 1,360 kilomètres; sa plus grande largeur depuis l'île Bremanger jusqu'à l'île Bjorko est de 640 kilomètres; enfin sa superficie est de 13,804 milles carrés géographiques ou de 738,405 kilomètres carrés. Elle se bifurque au sud en deux presqu'îles que sépare le Skager-Rack : celle de l'occident appartient à la Norvége, celle de l'orient à la Suède.

Cette région, la plus vaste de l'Europe après la région russe, située sur deux mers, hérissée d'une grande chaîne de montagnes, sillonnée de lacs, de fleuves, de torrents, découpée par une multitude de golfes, d'îles, d'écueils, habitée par une population robuste, intelligente, guerrière et maritime, a joué jadis un rôle de premier ordre dans l'histoire de l'Europe septentrionale. Elle est partagée aujourd'hui en deux États distincts, la Suède, la Norvége, longtemps séparés et réunis maintenant sous un même souverain, mais elle n'a plus qu'une importance politique secondaire.

La charpente de la presqu'île est formée par une vaste chaîne de montagnes, qui s'étend, du nord-est au sud-ouest, depuis le cap Nord-Kyn jusqu'au cap Lindesnœs, en séparant les eaux de la mer de Norvége de celles de la mer Baltique, mais en ayant son faîte beaucoup plus rapproché de la mer de Norvége, qu'il borde en certains endroits par des escarpements verticaux. Sa longueur est d'environ 1,500 kilomètres, et sa largeur de 60 à 80. On la désigne généralement sous le nom de *Dofrines* ou

d'*Alpes Scandinaves*. Elle se compose de trois grands massifs : 1° le *Kœlen* ou *Kiölen*, qui comprend les deux tiers de toute la chaîne, et s'étend du cap Nord-Kyn au mont *Slytfield* ou *Sylt-Fiallet*, élevé de 1,976 mètres, et qui est situé vers les sources opposées de la Nea (mer de Norvége) et de la Luisne (golfe de Bothnie). La crête de cette chaîne sépare assez exactement la Norvége de la Suède. Elle se compose généralement d'un énorme plateau, dont l'altitude moyenne est de 800 à 1,000 mètres, et qui supporte des groupes montagneux isolés ou se rattachant au faîte. Elle court d'abord du nord au sud, et n'a guère que 5 à 600 mètres de hauteur; puis, aux sources de l'Enara, elle se recourbe de l'est à l'ouest, et se rapproche ainsi de la mer de Norvége; elle jette alors vers les sources de la Muonio un contre-fort composé de plateaux peu élevés et qu'on appelle *Maanselkæ;* ce contre-fort va former la charpente orographique de la Finlande, et nous le retrouverons en Russie. La chaîne reprend sa direction du nord au sud jusque vers les sources de la Tornea, et là jette un contre-fort qui va former le groupe si confus, si montagneux des îles Loffoden. Alors elle reprend, pour ne plus la quitter, sa direction du nord au sud. Ses gradins tombent brusquement sur la mer de Norvége, où ils sont coupés ou ouverts par des golfes nombreux, et ils s'éparpillent pour ainsi dire sur la côte en d'innombrables îles, îlots, écueils qui semblent la poussière de la chaîne. Du côté de la mer Baltique, les gradins se prolongent en longs plateaux couverts de vastes forêts, creusés de larges vallées parallèles, bordés de contre-forts qui s'effacent assez rapidement, et dont quelques-uns seulement arrivent à la côte. Les montagnes de Kœlen, composées de roches granitiques, sont très-âpres, très-déchirées, coupées de ravins, de torrents, de glaciers, de précipices, couvertes de neiges perpétuelles. Elles sont presque partout couvertes d'immenses forêts; leurs pentes les plus basses sont seules cultivées ou garnies de pâturages. Leur point culminant, après le Sylt-Fiallet, est le *Sulitelma* (1,850 m.), qui domine les sources de la Pitea.

2° Du Slytfield, la chaîne se recourbe de l'est à l'ouest jusque vers les sources opposées de la Drava (mer de Norvége) et du Laagen (mer Baltique). Elle prend alors le nom de *Dovrefield* ou *Dofrines*, et appartient entièrement à la Norvége. Elle présente les mêmes caractères que les monts Kiölen, mais elle est plus élevée. Sa hauteur moyenne est de 1,500 à 1,600 mètres; son point culminant, le *Snœhettœ*, atteint 2,389 mètres. Elle est couverte de vastes forêts, et jette au sud les plus larges vallées et les cours d'eau les plus importants de la péninsule. Malgré son élévation, elle se compose de plateaux assez larges et même marécageux, où prennent naissance et même se réunissent en hiver les eaux des deux mers : ainsi en est-il de la Drava (mer de Norvége) et du Laagen (mer Baltique), rivières opposées et qui ont leur origine dans le même lac, le Lessœ-Vand.

3° Des sources de la Drava, la chaîne reprend sa direction du nord au sud jusqu'au cap Lindesnœs, et elle a le nom général de monts *Langfield* ou *Thuliens*. Elle se compose de plusieurs groupes, le *Langfield*, le *Sögnefield*, le *Wardangerfield*, etc., qui ont une élévation égale à celle du Dovrefield. Leur point culminant est le *Skagestöltind* (2,550 m.), qui est aussi le point culminant de toute la péninsule. C'est dans cette chaîne qu'on trouve les plus vastes glaciers de toutes les Dofrines : le *Snee-Brœen*, au nord du Sögnefiord, et le *Folge-Fond*, au sud du golfe de Hardanger.

Les contre-forts des Dovrefield et des Langfield, surtout ceux de l'est et du sud, sont très-nombreux, mais peu remarquables. Nous en nommerons un seul, qui n'est marqué que par des collines tantôt boisées, tantôt stériles, de petits plateaux sablonneux, des lacs, des marais, mais qui est important comme formant la charpente de la péninsule du sud-est. Il se détache des Dovrefield sous le nom de monts *Sèves,* se prolonge entre le Glommen et le Dala, entre les lacs Wener et Wetter, et se termine au cap Faltersbo.

La limite des neiges perpétuelles dans les Alpes scandinaves est à 2,000 mètres par 61°, à 1,170 mètres par 67°, et à 700 mètres par 70°. Un 40e du territoire de la Norvége et un 220e du territoire de la Suède sont occupés par la région des neiges perpétuelles.

La longue chaîne des Dofrines, avec les monts Sèves, partage la péninsule en trois versants : oriental ou de la mer Baltique; méridional ou du Skager-Rack et du Kattegat; occidental ou de l'océan Atlantique.

§ II. Côtes. — Cours d'eau. — Les côtes de la presqu'île scandinave sont les plus déchirées, les plus découpées de toute l'Europe, surtout dans la partie norvégienne. Celle-ci est creusée par une infinité de golfes ou de baies qu'on appelle *fiords,* et qui sont généralement bordées de murailles verticales. Ces fiords s'avancent profondément dans les terres; mais leur plus grande largeur ne dépassant pas 7 à 8 kilomètres, ils ressemblent à de larges fleuves encaissés dans des gorges étroites et profondes. Quelques-uns forment d'excellents ports; mais d'autres sont agités par des courants violents et irréguliers, qui en rendent la navigation très-dangereuse. Le plus célèbre de ces courants est le *Mal-Ström,* au sud des îles Loffoden. D'ailleurs, la multitude d'îles montagneuses, d'îlots, de rochers qui bordent la côte, en rendent l'accès très-difficile et ordinairement impraticable aux bâtiments. Les principaux fiords sont ceux de *Varanger,* de *Porsanger,* d'*Ofoden,* de *Salten,* de *Drontheim,* d'*Hardanger,* de *Bukke,* etc. Les fiords sur la côte norvégienne sont généralement libres de glaces en hiver, même au cap Nord, dont les environs ne sont jamais gelés, et la température y est bien moins rude que sur la côte suédoise, à cause du voisinage de l'océan Atlantique et de la barrière qu'opposent les Dofrines aux vents de l'Asie. La côte suédoise, ouverte à ces vents qui ont traversé les plaines glacées de la Russie, a un climat bien plus rigoureux; elle se trouve presque toujours embarrassée de glaces; elle est d'ailleurs plus basse que celle de Norvége, bordée d'une multitude d'îlots, d'écueils, de récifs à fleur d'eau qu'on appelle *skœres,* qui la protégent de la violence tumultueuse des flots, mais qui rendent la navigation extrêmement dangereuse. La partie la plus méridionale ou la côte de Scanie est seule débarrassée de ces skœres; mais elle est très-escarpée, et le courant du Sund y est très-violent.

Le versant occidental ayant une assez grande largeur dans la partie qui donne des eaux à la mer Glaciale, quelques rivières ont un cours de 200 kilomètres; mais elles ne traversent que les pays glacés, déserts du Finmark, qui ont pourtant, ainsi que nous le verrons, une certaine importance. On peut nommer le *Pastvig* et le *Neïden,* trop courts pour être navigables; puis la *Tana,* qui est navigable jusqu'à Seïda, et sépare la Norvége de la Russie; l'*Alten* traverse une vallée assez peuplée, abondante en forêts et en mines; il est navigable, et se termine dans un golfe très-important; enfin le *Mals* se termine dans le Malangerfiord. Puis la côte devient très-

étroite, et les cours d'eau ne sont plus que des torrents coupés de chutes nombreuses, impraticables à la navigation, traversant des vallées courtes, profondes, stériles, où l'on trouve à peine quelques habitants. Nous nommerons seulement le *Salten,* qui finit dans le *Saltenfiord;* le *Vessen*, qui a 120 kilomètres de cours; le *Namsen,* qui traverse une vallée longitudinale, riche en bois de construction; la *Nea,* qui finit à Drontheim; la *Drava,* qui finit dans le golfe de Christiansand. Plus au sud, ce sont les fiords qui, en faisant à l'infini des replis et des détours sur leurs rives, sont les vraies rivières ou les moyens de communication du pays. Les plus remarquables sont ceux de *Sögne* et de *Hardanger,* dont nous parlerons plus loin.

Le versant méridional est la plus belle partie de la péninsule : coupé par une multitude de golfes et de lacs, il est parcouru par de grandes rivières, qui traversent des pays assez fertiles et peuplés, mais qui sont mal encaissées, embarrassées par de nombreuses chutes et non navigables.

On trouve d'abord le *Tarris,* qui finit à Christiansand; le *Keen,* qui finit à Portsgründ; le *Laagen* ou *Lauven,* qui passe à Kongsberg et finit à Laurvik; le *Drammen,* qui passe dans la vallée appelée *Hallingdal,* arrose Drammen, et se grossit des eaux et des lacs de la *Bagna;* puis le *Glommen.* Ce cours d'eau est le plus considérable de la péninsule, puisqu'il a 500 kilomètres de longueur. Il descend du mont Skarven, dans le Dovrefield, court du nord au sud, en arrosant Rœraas et en traversant un pays sauvage qu'on appelle le *Hedemarken,* où il se grossit d'un grand nombre de lacs et d'affluents; il y fait une série de chutes, dont la plus considérable est celle de *Sarpen,* où il tombe d'une hauteur de 20 mètres avec une largeur de 30 mètres à travers des masses de rochers. Cette chute est célèbre dans l'histoire de la Norvége; on y précipitait jadis les condamnés à mort. Le Glommen, après avoir passé à Kongsvinger, reçoit par sa droite la masse d'affluents et de lacs que lui amène le *Vermen,* et qui descendent du plateau oriental du Dovrefield. De ces lacs, le plus considérable est le *Mjössen,* qui a 120 kilomètres de long, et forme la voie artérielle du commerce intérieur entre Christiania et Drontheim. Après le confluent du Vermen, le Glommen, dont la masse d'eau se trouve doublée, court avec une effrayante rapidité, surtout après la fonte des neiges, et ravage par ses débordements les campagnes; enfin il traverse ou forme encore plusieurs lacs, et finit dans le Skager-Rack, près de Frederikstadt.

Le *Tistedal* sert de limite à la Norvége et à la Suède, et finit à Frederikshald.

Le *Gœta* est le déversoir du lac Wener. Ce lac a 160 kilomètres de long sur 75 de large; il a des bords fertiles et bien peuplés, renferme de nombreuses îles, la plupart habitées ou cultivées, et reçoit un grand nombre de rivières, dont la plus importante est le *Klar,* qui descend des monts Sèves et finit à Karlstadt. Le Gœta sort du lac à Wenersborg; il se fraye un chemin au milieu de rochers qui forment des cataractes, dont la plus célèbre est celle de *Trollhœta;* il passe à Kongelf, se divise en deux branches, qui forment l'île d'Hisingen, et se termine à Gœtheborg

On trouve encore comme affluents du Kattegat le *Wirke,* l'*Atran,* le *Nissa,* qui finit à Halmstadt, etc.

Le versant oriental, très-large et dans sa partie voisine de la mer presque entièrement plat, est parcouru par un grand nombre de rivières qui vont parallèlement de l'ouest à l'est, et présentent les mêmes caractères. Elles ont des eaux surabondantes,

et traversent ou forment des lacs innombrables. Toutes les vallées, tous les ravins qui avoisinent les montagnes sont entièrement remplis d'eau. Ces lacs, aux rives hautes et rocheuses, semées d'îlots et d'écueils, sont d'une navigation difficile. Il en est de même des rivières qui sont coupées partout de chutes et de barres de rochers. On trouve d'abord une centaine de petits cours d'eau marécageux, sans importance, parmi lesquels on ne peut nommer que l'*Helge*, qui traverse le lac de Christianstadt. Puis vient la *Motala*, masse d'eau qui est le déversoir de plusieurs lacs intérieurs, dont le plus important est le *Wetter*. Ce lac a 190 kilomètres carrés de superficie et une profondeur de 140 mètres; il reçoit un grand nombre de petites rivières, et se trouve uni au lac Wener par un beau canal de navigation. La Motala, en sortant du lac Wetter, forme les lacs *Boren*, *Roxen* et *Glan*, et finit au-dessus de Norrköping. Ses eaux rapides font mouvoir les machines de vastes usines.

Le *Suder-Elf* et le *Norden-Elf* peuvent être regardés comme des cours d'eau qui sont le déversoir du lac *Mælar*. Ce lac est un immense et tortueux amas d'eau, déchiqueté de baies, de presqu'îles, d'îlots, qui sont, dit-on, au nombre de 1,200; il a une superficie de 2,000 kilomètres carrés, une longueur de 100 kilomètres et une largeur de 50. Il reçoit un grand nombre d'affluents, de lacs et de courants intérieurs; ses bords sont couverts de cultures et de riches prairies. A son débouché dans la mer Baltique est Stockholm.

Les rivières suivantes, dans la partie supérieure de leur cours, coulent dans des vallées étroites, rocheuses, sauvages, en y formant de nombreux lacs; dans la partie moyenne, elles sont bordées de landes interminables, de marécages, de forêts; dans la partie inférieure, elles traversent des pâturages et des cultures.

Le *Dal* est formé de deux grands cours d'eau torrentueux, le *Wester-dal* et l'*Öster-dal*, qui se grossit des eaux de plusieurs lacs; il a 450 kilomètres de cours, et forme une belle cascade près de son embouchure dans le golfe de Bothnie. — La *Ljusne* descend du Syltfield, traverse un pays montueux, reçoit la *Woxna*, et se termine après un cours de 350 kilomètres. — Le *Ljung-an* descend des mêmes montagnes, se dilate dans une multitude de lacs et de marécages, et finit à Njurunda.

L'*Indals* se forme, dans les monts Kiölen, par les eaux de plus de 40 lacs traversés par autant d'affluents; il se grossit encore dans la partie moyenne de son cours des eaux du tortueux lac *Stör*, qui a 500 kilomètres carrés de superficie; alors il devient un fleuve large et rapide, dont les débordements causent de grands ravages; il coule ensuite dans un lit assez régulier, en arrosant quelques bourgades, dont la plus considérable est Indal, et il finit dans le golfe de Bothnie.

L'*Angerman* a les mêmes caractères que l'Indals; il est formé ou grossi par une infinité de lacs et d'affluents, n'arrose aucun lieu remarquable, a, vers la fin de son cours, une largeur de 3 à 4 kilomètres, et finit près de Hernosand. Les bâtiments marchands peuvent le remonter pendant 75 kilomètres. A partir de cette rivière, nous entrons dans les solitudes du *Lapmarken*, parcourues par les Lapons.

L'*Umea* est formée, comme les précédentes, par la réunion de nombreuses eaux stagnantes; mais, dans la partie moyenne de son cours, elle a un lit assez régulier; elle se grossit par sa rive gauche de la *Vindel*, qui a un cours aussi long et qui elle-même reçoit le *Laïs*. Elle se termine à Umea, après un cours de 300 kilomètres.

La *Skelleftea* est le déversoir des lacs *Afvan,* qui ont 500 kilomètres de superficie; elle finit près d'une ville de même nom.

La *Pitea* est aussi le déversoir de plusieurs lacs; elle a un cours assez régulier, mais dans un pays presque désert, et finit à Pitea.

La *Stora-Lulea* sort d'une série de lacs qui ont ensemble plus de 100 kilomètres de longueur; elle finit à Lulea.

Le *Kalix* a un cours plus régulier que celui des rivières précédentes; il se grossit de peu de lacs, a pour affluent la *Lina,* qui passe aux mines de Gellivara, traverse un pays presque entièrement glacé ou désert, et finit à Nynas.

La *Tornea,* que nous décrirons dans la Russie, se grossit du *Muonio,* et forme avec cette rivière et la partie inférieure de son cours la limite entre la Suède et la Finlande. Elle se termine au fond du golfe de Bothnie à Tornea.

Aucun pays n'était plus facile à canaliser que la Suède; aussi, dès le règne de Charles XI, le gouvernement suédois n'a-t-il cessé de profiter de la disposition du sol pour multiplier les moyens de communication par eau. Le canal d'*Hielmar* ou d'*Arboga* conduit les eaux de cette rivière du lac Hielmar dans celui de Mœlar; le canal de *Sœdertlege* réunit les eaux du Mœlar à celles de la Baltique; le canal de *Wœdda* abrége la navigation du golfe de Bothnie avec la Baltique, en évitant le dangereux bras de mer situé entre la Suède et les îles d'Aland; celui d'*Almare-Stœk,* terminé en 1823, établit une communication facile entre Upsal et Stockholm; celui d'*Aher* ouvre de nouveaux débouchés pour l'approvisionnement de la capitale; celui de *Strömsholm* conduit au lac Mœlar les produits de la Dalécarlie et du Westmanland. Un canal, long de 36 kilomètres, unit le lac Wener au lac Wiken, plus élevé de 49 mètres; un autre de 22 kilomètres joint le lac Boren au lac Roxen. D'autres canaux ont été exécutés ou commencés pour rendre navigables plusieurs rivières, et donner plus de valeur aux immenses forêts situées dans les provinces septentrionales; mais le plus important est le canal de *Gœta* ou de *Gothie,* qui ouvre un passage facile entre le Kattegat et la mer Baltique, par la rivière Gœta, le canal de Trolhœtta, les lacs Wener, Wetter, la rivière Motala, les lacs Boren et Roxen, passe devant la ville de Söderkeping et aboutit au golfe Slœtbaken dans la Baltique. Le canal de Gothie, entamé dès le seizième siècle, n'a été sérieusement entrepris qu'en 1810, et il n'a été achevé qu'en 1832. De nombreux bateaux à vapeur le sillonnent et touchent à Gœtheborg, Wenersborg, Lidkœping, Carlstadt, Jenkœping, etc. Sa ligne d'eau est de 320 kilomètres, et compte 58 écluses; 82 kilomètres ont été taillés dans le roc ou la terre. Il a 3 mètres de profondeur et 16 de largeur. Son mouvement commercial en 1851 a été de 7,254 navires.

§ III. Constitution géologique. — Productions minérales. — Le gneiss et le granit dominent dans les montagnes qui forment le système scandinavique. Partout où l'on aperçoit ces deux sortes de roches, elles alternent ensemble, passent insensiblement de l'une à l'autre, comme si elles avaient été formées en même temps, et le première occupe toujours une étendue plus considérable que la seconde. Cependant celle-ci se montre seule, principalement sur les bords du Muonio, sur les côtes de la Baltique, au nord de Calmar, et dans les provinces de l'Upland, de la Westmannie, de l'Ostro-Gothie et de la Westro-Gothie. Le gneiss renferme les plus importants filons de fer,

de cuivre et de plomb argentifère exploités en Suède. Cette roche contient un bien plus grand nombre de couches d'autres roches que partout ailleurs; dans les montagnes, elles sont généralement inclinées du nord-est au sud-ouest. Les plus anciens terrains à débris organiques sont, en Suède, beaucoup plus étendus, relativement à leur épaisseur, que dans les autres contrées de l'Europe. On y voit se succéder des calcaires compactes renfermant des dépouilles de ces animaux marins appelés *orthocères*, des schistes argileux contenant de petits corps organisés que Linné nomma *graptolithes*, et appartenant à la même famille que les précédents; enfin des grès et différentes sortes de roches formées de diverses substances agglomérées. La Dalékarlie, la Jemptie, la Néricie et l'Ostro-Gothie sont couvertes de ces anciens dépôts. C'est en Scanie que l'on voit paraître des formations moins anciennes comprenant les terrains houillers et le calcaire à coquilles de l'ancienne mer, le *muschelkalk* des Allemands, auquel succèdent, dans l'ordre de leur formation, des couches sableuses et calcaires, ainsi que des bancs épais de craie. Dans cette province, des roches qui portent les caractères d'une origine ignée traversent les divers terrains et se montrent à la surface du sol. C'est sur son territoire que l'on a reconnu dans les vastes dépôts de sable, de cailloux roulés et de blocs énormes de rochers granitiques qui forment aux environs d'Upsal, sur les bords du lac Wener et jusqu'au détroit du Sund, ces collines appelées *ose* en suédois, l'origine des dépôts de même nature qui couvrent le duché de Mecklenbourg, la Poméranie et les provinces russes, jusqu'à l'embouchure de la Neva. Ainsi ces débris ont dû être entraînés du haut des montagnes scandinaves des deux côtés de la Baltique, alors que cette mer n'existait point encore.

Le sol de la Norvége est en général composé de roches appartenant aux terrains de cristallisation, à l'époque granitique, et aux plus anciens dépôts de sédiment. Dans les monts Hardanger-field, la cime du Vetta-Kelden se compose de porphyre rouge, qui, à une profondeur de 7 à 10 mètres, prend tous les caractères de la syénite. Dans les plus hautes montagnes du groupe, le gneiss domine; depuis le mont Lie jusqu'au ruisseau de Totak, c'est au contraire le micaschiste; dans toute cette région montagneuse, le schiste se montre à chaque pas, et fournit des ardoises, ou bien, comme aux environs de Groven, donne lieu à des exploitations de pierres à aiguiser. Sur les bords du Totak, le sol est jonché de blocs de pierres de 10 à 15 mètres de hauteur. Elles paraissent être le résultat d'alluvions formées à une des dernières époques géologiques par des courants d'eau douce qui se sont dirigés vers la mer. Près de Bergen, dans la petite île d'Hiertöen, on remarque au-dessus des flots un amas de laves noires et poreuses de 7 à 10 mètres d'épaisseur. Toute la partie méridionale de la Norvége a souvent éprouvé des tremblements de terre.

C'est ici le lieu d'aborder une question curieuse et longtemps débattue, celle de l'abaissement de la mer Baltique ou de l'exhaussement de la Scandinavie[1]. D'anciens observateurs avaient calculé que la diminution de la mer était de 4 à 5 pouces par siècle; d'autres prétendaient qu'elle pouvait être évaluée à 4 pieds sur la côte de Bothnie, à 2 pieds sur la côte de Calmar. Les habitants des îlots du Nord attribuaient ce changement de niveau, non à l'abaissement des eaux, mais à l'élévation du sol. D'après les observations plus récentes faites par l'illustre Berzélius et par le professeur

[1] Voir le tome Ier de cet ouvrage, page 228.

Nilson de Lund, voici ce qui paraît aujourd'hui démontré. Il y a une ligne traversant la Scandinavie de l'est à l'ouest, à la hauteur de Solvitsborg, le long de laquelle le sol, parfaitement stable, n'a pas bougé depuis nombre de siècles. Mais au nord de cette ligne, le continent tout entier paraît s'être élevé d'une quantité très-considérable à des époques comparativement récentes, et continuer encore ce mouvement d'émersion, dont l'intensité s'accroît à mesure qu'on s'élève au nord. La présence à différentes altitudes de coquilles marines absolument identiques à celles qui vivent aujourd'hui dans les mers adjacentes est la meilleure preuve de ce mouvement d'ascension dans les temps antérieurs; et les marques que l'on a faites aux rochers prouvent que cette élévation se continue toujours. Mais au sud de la ligne stationnaire, c'est-à-dire dans toute la province de Scanie, on voit d'une manière encore plus évidente que le continent éprouve un mouvement tout contraire de dépression. Il semble que la ligne stationnaire de Solvitsborg soit un axe sur lequel pivote la Scandinavie entière, le côté méridional plongeant dans la mer d'une quantité séculairement appréciable, pendant que l'extrémité opposée s'élève au-dessus des eaux d'une quantité correspondante. On a démontré que le village de Stafsten en Scanie est maintenant de 125 mètres plus rapproché de la Baltique qu'il ne l'était il y a quatre-vingt-dix-sept ans, quand Linné lui-même mesura la distance; un ancien pavé de la ville de Trœlleberg a été trouvé à 1 mètre au-dessous du niveau de la Baltique; enfin des deux côtés de la Scanie, à l'est et à l'ouest, des tourbières évidemment terrestres sont aussi descendues au-dessous du niveau de la mer. Aucun doute ne peut donc rester sur ce mouvement de bascule des deux parties de la Scandinavie[1].

La presqu'île scandinave abonde en richesses minérales. Voyons d'abord celles de la Suède. On sait que le fer de ce pays est le plus souple et le meilleur que l'on connaisse; il est surtout précieux pour la fabrication de l'acier : cela tient à l'excellente qualité du minerai et à l'emploi du charbon de bois. C'est à ce fer que la coutellerie et la quincaillerie anglaises doivent leur réputation. Les mines les plus abondantes se trouvent dans les provinces de Wœrmeland, Upland, Sœdermanland, Oster-Gœtland et Nerike; le meilleur fer vient de la mine de Danemore, près d'Upsala. Un mot suffit pour donner une idée de la richesse des mines suédoises: on les exploite à ciel ouvert, comme des carrières de pierres, et l'on a calculé qu'elles pourraient à peine être épuisées dans quinze siècles. L'extraction s'élevait en 1850 à 1,440,000 skeppunds (le sk. = 135 kilogr. 53) de minerai de fer; 228 hauts fourneaux produisent 730,000 sk. de fonte, et 5,315 forges fabriquent 645,000 sk. de fer en barres, dont 615,000 sont exportés. L'Angleterre en prend 220,000 sk., les États-Unis 127,000 sk., et la France 33,000 skeppunds. Outre le fer, les Suédois retirent de leur sol un grand nombre d'autres métaux, un peu d'or dans le district de Stora-Kopparberg, 6,000 marcs d'argent, dont près de la moitié est extrait de la mine de Salce; 10,000 skeppunds de cuivre, dont le meilleur est fourni par la mine de Falun; 2,500 sk. de nickel; du plomb et du zinc en quantités peu considérables; 5 à 6,000 sk. de cobalt; 1,000 sk. de soufre, du vitriol, de l'ocre rouge, du manganèse, de l'alun, des porphyres, et 200,000 tonnes de houille provenant de la houillère de Hoganas. On exploite encore du granit, du calcaire, du grès de construction, etc.

[1] *Annales des voyages*, année 1845, tome III.

La Norvége est moins riche en métaux que la Suède; les environs de Drontheim, au pied des monts Kiölen, et ceux de Rœraas, à la base des monts Dovrefield, renferment le cuivre le plus estimé : ces mines fournissent environ 10,000 quintaux métriques de métal. Les mines de fer produisent 150,000 quintaux métriques; les meilleures sont dans le district d'Arendal. Les mines d'argent de Kongsberg sont exploitées par le gouvernement, et lui rapportent environ 500,000 francs. Il y a vingt ans, on en retirait annuellement 15 à 20,000 kilogrammes du précieux métal. Dans d'autres localités, on trouve du nickel, du chrome, de l'alun, du plomb, du cobalt et de la plombagine. La seule mine de sel est celle de Walöe, qui donne par an 200,000 quintaux. La France, le Portugal et la Sicile fournissent au royaume la majeure partie du sel qui est nécessaire à l'exploitation de ses importantes pêcheries. On tire des flancs de plusieurs montagnes des granits, des porphyres, et, principalement aux environs de Bergen, diverses espèces de marbres, dont quelques-uns sont employés dans les arts. L'argile est très-rare. La majeure partie du produit des mines, évaluée à 4 millions, est en grande partie exportée en Angleterre à l'état brut. Néanmoins l'industrie locale emploie une quantité de fer assez considérable.

§ IV. Climat. — Le climat de la Suède est généralement très-froid, mais peu variable, et il présente des différences très-grandes au midi et au nord. L'hiver est très-sec et dure six mois; le printemps n'existe pas; l'été est court et très-chaud; l'automne est plus ou moins nébuleux. En Gothie, la douceur de la température et la fertilité du sol ont tellement favorisé la production, que, bien que cette province soit à peine égale au quart de tout le royaume, sa population en forme à peu près les deux tiers. A Stockholm, l'Allemand des bords de la Baltique ne retrouve point ces brouillards qui s'étendent sur une grande partie de l'Allemagne; le Français n'y éprouve même pas ces changements brusques et fréquents qui nuisent à l'agrément du séjour de Paris. En général, on respire en Suède un air pur, et l'on n'y éprouve jamais les ravages des maladies contagieuses. La beauté d'un été chaud et sec, qui, dans sa courte durée, voit les frimas disparaître tout à coup, et, presque d'heure en heure, les plantes se parer de feuilles et de fleurs, fait oublier que le printemps y est inconnu. L'Europe méridionale, ainsi qu'on l'a dit avec justesse, ne connaît pas cette douce clarté d'une matinée ou d'une soirée du Nord, cette lente disparition des rayons du soleil réfléchis dans un océan de nuages pourprés, et ces nuits encore embellies par la faible lueur du crépuscule, au moment où l'aube matinale se montre à l'orient.

Mais à mesure qu'on s'avance au nord, et surtout au nord-est, l'hiver augmente d'intensité et de durée. Sur le Kalix, il dure neuf mois. Dans la Laponie suédoise (*Lapmark*), l'été comprend ce qu'en d'autres pays on nomme le printemps et l'automne; il se compose de 56 jours qui présentent les caractères suivants : le 23 juin, la neige fond; le 1er juillet, la neige a disparu; le 9 juillet, les champs sont couverts de verdure; le 17, les plantes naturelles, semées ou cultivées, sont en pleine croissance; le 25, elles sont en floraison complète. Le 2 août, les fruits sont mûrs; le 10, es plantes laissent échapper leurs graines; le 18, la neige commence à tomber; et depuis cette époque jusqu'au 23 juin de l'année suivante, le sol est partout couvert de neige et de glace.

A Stockholm, les plus longs jours et les plus longues nuits sont de 18 heures et

demie, et les plus courts de 5 heures 54 minutes; à Lund, le plus long jour est de 17 heures 18 minutes, et le plus court de 6 heures 56 minutes; à Torneo, le plus long jour est de 21 heures et demie, et le plus court de 2 heures et demie; enfin, près d'Ober-Torneo, on peut voir le soleil pendant la nuit de la Saint-Jean.

Le climat de la Norvége n'est pas partout également froid et rude. L'hiver est la saison la plus favorable aux communications des habitants et à leurs rapports commerciaux. Le printemps ne s'annonce que par les ravages de débâcles aussi terribles que subites; pendant le mois d'avril et la plus grande partie de mai, le pays est impraticable; on ne peut même voyager dans les montagnes que vers le mois de septembre, parce que les neiges qui les couvrent sont en grande partie fondues, et que les chaleurs de l'été ont perdu de leur force. La température moyenne de l'année est, à Christiania, de 5 degrés Réaumur; elle n'est que de 3 à Pétersbourg, sous la même latitude. Le froid y descend à 28 degrés, et la chaleur y monte quelquefois jusqu'à + 34 degrés. Près des côtes méridionales, la température permet de faire dans certains cantons deux récoltes de grains; on en fait même trois dans les années chaudes. Généralement, le climat est salubre. Vers les côtes occidentales, le pays prend un autre aspect: les golfes n'y gèlent jamais; le froid ne s'y fait sentir que lorsque règne le vent d'est, qui traverse les hautes montagnes, ou celui du nord, qui vient de l'océan Glacial; mais les exhalaisons salines de la mer nuisent à la végétation; les brouillards, les pluies et les tempêtes étendent leur nuisible influence, dont l'un des effets est de favoriser les ravages du scorbut.

La partie orientale de la Norvége, couverte de montagnes, est la région la plus froide. Le froid commence à être rigoureux en octobre; quelques jours sont à peine écoulés que toutes les eaux sont gelées, une neige épaisse couvre la cime des monts et le fond des vallées; souvent un vent violent ramasse en tournoyant la neige mouvante, et en forme des nuages épais qui, poussés rapidement, renversent tout ce qui se trouve sur leur passage. Ailleurs, la neige acquiert la dureté d'un roc. Au printemps, qui commence vers le mois de mai, ces neiges produisent par leur chute de terribles avalanches, et font naître en se fondant une multitude de ruisseaux.

Les diverses parties de la Norvége éprouvent une grande différence dans la longueur du jour, selon leur situation plus ou moins rapprochée des régions glaciales. Dans la partie méridionale, le plus long jour est de 18 heures et demie, et le plus court de 5 heures et demie; au centre, le plus long est de 21 heures, le plus court de 3 seulement. Mais dans la partie la plus septentrionale, le soleil reste en été sur l'horizon pendant plusieurs semaines, et en hiver il est invisible pendant un égal espace de temps. Les plus longues nuits de l'été sont d'une, de 2 et de 3 heures, et les plus longs jours de l'hiver sont de la même durée. Les nuits d'hiver de la Norvége septentrionale sont éclairées ou par la lune, dont la lumière se réfléchit sur la neige éblouissante de blancheur, ou par l'éclat resplendissant des aurores boréales.

§ V. Productions végétales. — La principale richesse de la Scandinavie consiste dans ses forêts, qui occupent en Suède 32,000,000 d'hectares, en Norvége 19,000,000, c'est-à-dire les deux tiers du sol. Celles du nord consistent en bouleaux, dont la séve sert à faire une boisson, en sapins qui atteignent jusqu'à 55 mètres, en pins qui sont presque aussi élevés; ils sont mêlés vers la partie centrale à des frênes,

des saules, des trembles, des tilleuls, des érables, et au sud à des chênes, des hêtres, des charmes. Tous ces arbres ont la plus vigoureuse végétation. On ne trouve de châtaigniers et de noyers que jusqu'au 56°; on rencontre peu de hêtres au nord du 57°; le chêne croît jusqu'à 60°, le tilleul jusqu'à 61°, le noisetier jusqu'à 62°, le frêne jusqu'à 63°, le bouleau jusqu'à 68°; la limite extrême des résineux est à 70°. Toutes ces forêts fournissent des bois magnifiques pour la construction des navires et principalement pour la mâture; elles donnent aussi des bois d'échantillon pour différents métiers, du goudron, dont on fait un grand commerce, le charbon nécessaire pour alimenter les nombreux établissements métallurgiques. Les Norvégiens emploient d'ailleurs les produits de leurs forêts à toutes sortes d'usages. Le pin leur fournit des matériaux pour la construction de leurs maisons, de leurs églises, de leurs ponts, tous ces édifices étant presque uniquement en bois; ils en font aussi des meubles, des traîneaux, des charrettes, etc.; avec les feuilles du sapin ils jonchent leurs planchers; puis ils les brûlent et s'en servent comme engrais. Le bouleau fournit par ses feuilles et ses jeunes pousses une nourriture pour les bestiaux, et par son écorce des matériaux pour couvrir les maisons. L'écorce de l'orme réduite en poudre, et que l'on fait bouillir avec d'autres substances, sert à engraisser les porcs; on la fait même quelquefois entrer dans la composition du pain.

L'exploitation des forêts forme la principale industrie des habitants de l'intérieur, et elle alimente le commerce des principaux ports. On coupe ces bois dans les montagnes et on les jette dans les rivières ou les torrents, qui les transportent à la côte: là se trouvent de très-nombreuses scieries qui les débitent en poutres ou en planches. L'Angleterre, la Hollande et la France exportent d'énormes quantités de bois, surtout du sapin et du bouleau. La Norvége seule en fournit pour une valeur de 82 millions, dont 60 sont absorbés par les trois États nommés plus haut.

Dans la Norvége méridionale, les montagnes sont souvent surmontées de sommités arrondies, couronnées par des bois; dans le nord, au contraire, les montagnes, quoique moins élevées, sont presque toujours couvertes de neige, et conséquemment dépouillées de végétation; mais les collines, le plus souvent composées de sables, donnent naissance à plusieurs végétaux cryptogames. Celles dont la superficie est formée de terre végétale se couvrent de diverses espèces de saxifrages, et d'autres plantes dispersées çà et là: ici le *diapensia laponica* forme des touffes toujours vertes; là l'élégante andromède s'élève en petits buissons à côté de l'azalée, dont les rameaux rampants conservent leur fraîcheur au milieu des rigueurs de l'hiver. Dans les terrains bas, l'arbousier traînant, la camarine à fleur écarlate et le bouleau nain, dont la gelinote blanche cherche, pendant l'hiver, les graines cachées sous la neige, s'élèvent au milieu des lichens qui servent de nourriture aux rennes.

La végétation de la Suède est à peu près la même que celle de la Norvége. La primevère, qu'on voit fleurir dans nos bois dès les premiers jours du printemps, se montre communément en Skanie; l'humble asaret rampe à la surface du sol dans les terrains sablonneux; le millepertuis se fait reconnaître par sa fleur jaune dans les sables du Blekinge; le saule-amandier multiplie dans les lieux humides ses flexibles rameaux, et voit croître à ses pieds la myosotide vivace. Vers les 62° et 63°, les arbres fruitiers cessent de prospérer; le cerisier n'est plus qu'un chétif arbrisseau.

Mais la nature a multiplié depuis cette latitude jusqu'aux extrémités septentrionales de la Suède, avec plusieurs ronces connues dans le reste de l'Europe, deux espèces, dont les fruits délicieux seraient goûtés avec plaisir même dans nos climats. L'une est le *rubus arcticus ;* sa baie rafraîchissante, sucrée, aromatique, tient le milieu entre la fraise et la framboise; l'autre, plus répandue, le *rubus chamærorus,* descend jusqu'au 60°; elle fournit aux Suédois une espèce de limonade aussi saine qu'agréable. La mousse des rennes est non-seulement la nourriture de ces animaux, mais on la donne aussi aux vaches et aux autres bêtes à cornes; elle rend le lait et le beurre plus gras. Les habitants en mangent quelquefois, et le docteur Clarke dit qu'elle est croquante et agréable. La *rocella tinctoria,* qui abonde aux environs de Gœtheborg et dans d'autres parties de la Suède, est un objet de commerce et même d'exportation pour la teinture écarlate qu'elle fournit. Le *lycopodium complanatum* est employé par les habitants à teindre leurs laines.

La Suède n'a qu'un million d'hectares de terres arables, c'est-à-dire la quarante-troisième partie de son sol; tout le reste est occupé par les forêts, les lacs, les landes, les montagnes. Elle récolte néanmoins 15 millions d'hectolitres de seigle, d'orge et d'avoine, 5 millions d'hectolitres de pommes de terre, 500,000 hectolitres de légumes secs. Les parties les plus fertiles sont les provinces de Skanie, de Gothie, d'Upland : on y cultive le seigle. Les parties septentrionales cultivent l'orge et l'avoine; elles voient souvent leurs récoltes détruites par des gelées nocturnes. L'industrie agricole a fait en Suède, depuis quelques années, de très-grands progrès : ce pays, au commencement du siècle, importait des céréales pour sa consommation intérieure; aujourd'hui il en exporte : ainsi il en a fourni, en 1855, 700,000 quarters à l'Angleterre.

La Norvége n'a pas la centième partie de son sol mise en culture. Elle ne récolte que 2,500,000 hectolitres de céréales, principalement d'orge, d'avoine et de sarrasin, 3 millions d'hectolitres de pommes de terre, 100,000 hectolitres de légumes secs. Le blé ne vient qu'en petite quantité; l'orge est plus abondante et mûrit jusqu'à 65°; l'avoine est le grain qui réussit le mieux dans ce pays où l'agriculture a mille obstacles à surmonter, où les terrains bas sont fréquemment exposés aux inondations et dont les hauteurs sont rendues stériles tantôt par le froid, tantôt par la chaleur. Souvent l'arrivée subite de l'hiver oblige de couper le blé avant sa maturité; on le fait alors sécher tant bien que mal sur des perches et des râteliers au-dessus des champs couverts de neige. Souvent aussi l'insuffisance des récoltes force l'habitant à mêler avec le grain l'écorce du pin pour se procurer une nourriture plus abondante. Outre les céréales et les légumes farineux, le lin, estimé l'un des meilleurs de l'Europe, le chanvre, le tabac et le houblon viennent généralement bien dans la partie méridionale de la Péninsule; il en est de même des arbres fruitiers jusqu'au 63e degré de latitude. Les pommes et les cerises parviennent à une parfaite maturité; près de Drontheim, elles ne mûrissent plus, mais la douce influence de la mer se fait tellement sentir dans l'île de Toutercœ, à 2 degrés et demi du cercle polaire, que ces fruits y atteignent leur maturité.

§ VI. Animaux. — Dans la presqu'île scandinave comme dans tous les pays où les défrichements prennent chaque jour plus d'importance, à mesure que la population

s'accroît et que l'agriculture se développe, les animaux sauvages diminuent et disparaissent peu à peu devant l'homme; on ne rencontre plus l'élan que très-rarement; mais l'ours est encore très-commun; le loup est toujours la terreur des troupeaux; mais, tandis que le premier se réfugie dans les montagnes boisées, le second semble craindre les bois et les haies; il s'établit dans les plaines découvertes, et quelquefois même sur la glace. Diverses espèces de renards habitent les rivages baignés par l'océan Glacial; le lemming descend en troupes des montagnes de Kiölen, et, dans sa marche en colonnes serrées, ravage les champs cultivés. Le renne se rencontre à l'état sauvage dans la partie septentrionale de la Péninsule, mais le Lapon le réunit en nombreux troupeaux et en tire tous ses moyens d'existence. On peut donc le considérer presque comme un animal domestique.

L'élève du bétail s'est développée en même temps que l'agriculture. La Suède compte actuellement 20,000 kilomètres carrés de prairies avec 400,000 chevaux, 1,800,000 bêtes à cornes, 1,800,000 moutons, 560,000 porcs, 200,000 chèvres et 50,000 rennes domestiques. La Norvége possède 150,000 chevaux, 700,000 bêtes à cornes, 1,300,000 moutons, 200,000 chèvres et plus de 120,000 rennes. Les chevaux scandinaves sont de petite taille, mais durs à la fatigue, vifs et d'un pied sûr. Il y a des haras royaux à Stromsholm, Flyinge et Ottenby. La plus belle race bovine vient de Skanie; la Dalékarlie et le Warmeland envoient pendant l'été leurs bestiaux paître dans les montagnes. La manipulation du laitage se fait comme en Suisse, et donne d'excellents produits. La race ovine a été singulièrement améliorée par l'introduction de béliers mérinos. Les Norvégiens envoient leurs bêtes à cornes paître en liberté dans les îles qui bordent la côte occidentale; souvent elles y deviennent tellement sauvages, qu'on est réduit à les tuer à coups de fusil. Sur le continent, les pâturages ne sont pas très-abondants: on n'en trouve que sur la pente des montagnes ou sur des éminences aplaties où sont bâties la plupart des fermes. Les propriétaires sont obligés, non-seulement d'engraisser fortement leurs petits terrains et d'y donner tous leurs soins pour en retirer une plus grande quantité de foin, mais encore d'avoir recours aux autres substances que le pays leur fournit. Ainsi ils ramassent les feuilles des arbres touffus et les mousses qui leur tiennent lieu de fourrages; d'autres trouvent encore le moyen de nourrir leurs bestiaux avec des plantes marines ou même avec du poisson. Les habitants de l'intérieur envoient aussi pendant l'été leurs troupeaux dans des pâturages appelés *sæters*. Ce sont de petites places vertes situées entre les rochers ou au fond des vallées, mais à des hauteurs considérables.

Le poisson abonde dans les mers, les lacs et les rivières, et l'intrépide Norvégien tire de la pêche un produit considérable. L'insuffisance des récoltes est un fléau qui menace souvent l'habitant de l'intérieur; mais celui des côtes trouve dans des pêches abondantes une ressource constante contre la famine. Elle est pour lui non-seulement un moyen d'existence, mais un objet de commerce qui enrichit tout le pays. En 1855 la Norvége a exporté pour plus de 50 millions de francs du produit de ses pêcheries. Les plus importantes sont celles de la morue et du hareng. La première se fait en février et mars sur toute la côte norvégienne, depuis Bergen jusqu'aux îles Lofoden, mais surtout sur les bancs du West-fiord. La pêche au hareng se fait en janvier, depuis le cap Lindesnœs jusqu'au cap Stat. Les homards pêchés sur la côte méri-

dionale sont expédiés en Angleterre. Le saumon se trouve abondamment dans les golfes et les rivières. La côte suédoise est beaucoup moins riche en poissons, le hareng ayant presque abandonné la mer Baltique.

Une foule d'oiseaux habitent les côtes de l'Océan : les mouettes indiquent l'approche d'un orage, lorsqu'on les voit quitter la surface des flots pour voler du côté des habitations; l'aigle pygargue, qui se nourrit de charogne et de poisson, s'établit souvent dans des forêts éloignées de la plage, où il cherche sa nourriture. C'est la Norvége qui fournit la plus grande partie de l'édredon qu'on emploie en Europe. Les nids des eiders sont pour les habitants des côtes une sorte de propriété; chacun jouit en paix du produit de ceux qui sont placés sur son terrain, chacun aussi fait ce qu'il peut pour y attirer ces oiseaux. Le gouvernement prend un grand soin pour leur conservation; il est défendu de les tuer.

§ VII. Industrie et commerce. — Les industries capitales de la Suède et de la Norvége sont l'exploitation des mines, l'exploitation des forêts, la construction des navires, la pêche maritime. Nous avons dit quelle était l'importance de l'exploitation minière; mais nous devons ajouter que l'industrie se borne à peu près à la fabrication de la fonte et du fer en barres : les manufactures scandinaves n'emploient pas le douzième du fer ainsi fabriqué; la valeur des machines et des outils qu'elles confectionnent elles-mêmes s'élève à peine à 1 million de rixdalers. Nous n'ajouterons rien à ce que nous avons dit sur l'exploitation des forêts. Les bois si abondants et si précieux de la Scandinavie sont principalement employés à la construction des navires : ces navires réunissent toutes les conditions désirables de vitesse, de sécurité et d'économie; ils sont surtout recherchés pour les voyages au long cours. Les chantiers de la Norvége sont principalement célèbres, et cet État d'un million et demi d'habitants a un matériel de navigation si considérable, qu'il n'est surpassé que par celui des trois grandes puissances maritimes, l'Angleterre, les États-Unis et la France. Ce matériel est principalement employé à la pêche, qui, comme nous l'avons dit, fournit à l'exportation une valeur de 50 millions. En 1844, le tonnage de la marine norvégienne était de 233,000 tonneaux, en 1851 de 393,000, en 1853 de 452,000, en 1855 de 480,000, pour 3,800 navires montés par 23,000 hommes d'équipage. Le tonnage de la marine suédoise ne s'élevait en 1855 qu'à 316,000 tonneaux pour 2,800 bâtiments.

En face de ces grandes industries, les industries manufacturières ont une importance secondaire et locale; cependant le gouvernement a fait depuis cinquante ans les plus grands efforts pour les encourager. Voyons d'abord celles de la Suède. L'industrie des lainages est très-active; elle occupe environ 5,000 ouvriers; et ses produits, qui consistent principalement en draps fins, châles, etc., représentent une valeur de 9 à 10 millions de francs. 15 filatures de coton emploient en moyenne 5 millions de livres de coton, tandis que les manufactures de tissus produisent 5,500,000 aunes et 60,000 châles, mouchoirs, etc. 15 fabriques de toiles à voiles produisent 8 à 900,000 aunes et occupent 1,000 à 1,200 ouvriers. La toile de ménage en lin et coton se fabrique à domicile chez les paysans. Les toiles du Norrland ainsi fabriquées jouissent d'une grande réputation, et le district d'Elfborg a seul produit dans ce genre, en 1850, 9,400,000 aunes, 1,325,000 mouchoirs, etc. Stockholm possède quelques fabriques de soieries qui occupent 850 ouvriers, et produisent pour

1 million de rixdalers de tissus de soie, de châles et de mouchoirs. Elle a aussi des fabriques de gants renommés, d'instruments de physique et de mathématiques. Efwedal s'occupe de la confection de vases et d'ornements en porphyre. Les raffineries de sucre emploient 25 millions de livres de sucre brut. Les manufactures de tabac, au nombre de 85, livrent à la consommation 4,500,000 livres de tabacs fabriqués, dont un quart provient des produits indigènes. La Suède possède aussi des fabriques de cuirs, de faïence, de glaces, des verreries, des papeteries, etc. Une autre industrie, malheureusement fort active, est celle de la distillation des grains et des pommes de terre. Du 1er janvier 1858 au 1er octobre de la même année, la fabrication s'est élevée à 37,500,000 litres d'eau-de-vie, qui ont payé en droits à l'État 22 millions de francs. La Norvége n'en produit et n'en consomme pas moins : la fabrication limitée, par suite d'une loi récente, du 1er octobre au 1er mai, produit actuellement près de 10 millions de litres d'eau-de-vie, sur lesquels l'État perçoit un impôt de 3,500,000 fr.

C'est là tout ce que nous avons à dire de l'industrie norvégienne, qui est toute concentrée dans les grandes industries dont nous avons parlé, à part les fonderies de métaux, les scieries de planches et quelques ateliers de construction de machines qu'on trouve à Christiania, à Bergen, etc. Il faut d'ailleurs remarquer que la longueur des nuits d'hiver oblige la population rurale à fabriquer elle-même les principaux objets d'utilité ordinaire : ainsi elle travaille ses tissus, ses cuirs, ses outils, même son eau-de-vie. A cause de la difficulté des transports, presque toutes les fabriques norvégiennes, surtout les scieries de planches, sont établies sur le littoral. D'après ce que nous venons de dire, on comprend que le commerce extérieur des deux royaumes ne peut guère consister que dans l'échange du produit des mines, des bois et de la pêche, contre des denrées coloniales et les produits fabriqués des autres nations européennes.

Le commerce général de la Suède, qui avait été en 1854 de 224 millions de francs, s'est élevé en 1855 à 254 millions, dont 120 à l'entrée et 134 à la sortie. Les importations ont consisté principalement en café (6 millions de kilogrammes), sucre (17 millions de kilogrammes), spiritueux, harengs, poisson salé et fumé, cuirs et peaux non préparés, huile, tabac, laine, vins, coton (7 millions de kilogrammes), sel. Les exportations se composent surtout de planches (1,760,000 douzaines), céréales (1,760,000 quintaux métriques), goudron, cobalt, fer en barres (100 millions de kilogrammes), cuirs, poutres et planches. La navigation générale de la Suède a occupé en 1855, à l'entrée, 12,000 navires jaugeant 1,055,000 tonneaux, dont quatre dixièmes sous pavillon suédois, trois dixièmes sous pavillon norvégien, trois dixièmes sous d'autres pavillons.

Le commerce norvégien exporte les produits de ses pêcheries par les ports de l'ouest, et les produits de ses forêts par les ports du sud. Bergen, Drammen, Trondhiem et Christiania sont ses principaux entrepôts. Ce commerce s'est élevé en 1856 au chiffre total de 236 millions de francs; en 1840 il n'atteignait pas encore 100 millions. Les importations consistent en céréales pour 23 millions de francs; tissus, 20 millions; café, 6 millions; sucre, 3 millions; cotons filés, fer brut, lin et chanvre, sel, tabac, ouvrages en fer, etc.; total 90 millions. Les exportations se composent

de : bois commun, 82 millions; produits de pêche, 38 millions; huile de poisson, 11 millions; nickel, 6,300,000; cuivre, 2 millions; rogues de morue, 2 millions; cobalt, sel de chrome, fer et minerai de fer, pierres à aiguiser, cuirs et peaux, noir animal, duvet, plumes, etc.; total 146 millions. Le mouvement de la navigation a été, à l'entrée, de 10,500 navires jaugeant 1,030,000 tonneaux, dont les trois quarts sont couverts par le pavillon national. Il faut remarquer que les bailliages d'Ost-finmarken et de West-finmarken sont en dehors de ces chiffres, ces bailliages pouvant commercer librement avec les ports russes de la mer Blanche. Les échanges de la Suède avec la France s'élèvent à 11 millions; elle nous envoie pour 8,400,000 francs de bois, fer en barres, goudron, etc., elle reçoit de nous des vins, des fruits et du sel. Notre commerce avec la Norvége atteint 21 millions; nous recevons pour 17,330,000 francs de bois, rogues de morue, graisse de poisson, et nous lui envoyons des peaux préparées, des vins et des spiritueux, 16 millions de kilogrammes de sel, des ouvrages en métaux, etc. Notre commerce avec la Péninsule atteint donc 32 millions, et la navigation occupe, tant à l'entrée qu'à la sortie, 1,124 navires jaugeant 190,000 tonneaux, dont 5,800 seulement sous pavillon français.

Les deux royaumes échangent librement par les frontières de terre les produits de leur sol. Le commerce intérieur de la Péninsule se fait d'ailleurs par mer au moyen de bateaux à vapeur qui unissent les principales villes du littoral, depuis Stockholm jusqu'à Christiania, et de Christiania à Hammerfest; il se fait aussi par eau, et nous avons cité les principaux canaux qui avaient pour but de faciliter la navigation. En outre, de bonnes routes de terre ont été établies : on peut citer celles de Stockholm à Istadt, par Carlskrona; à Helsingborg, par Jœnkœping; à Arboga, le long des deux rives du lac Mœlar; puis à Orebrœ, et de là par Mariestadt à Gœtheborg, ou bien par le bord septentrional du lac Wener et par Carlstadt, à Christiania et Christiansand. Deux routes principales conduisent à travers les Alpes scandinaves des rives de la Baltique à celles de la mer du Nord: ce sont celle de Christiania à Drontheim, dans le Norrland, celle de Christiania à Bergen. Ces deux routes sont remarquables par leur altitude, la première, passant le Dovrefield, a 1,300 mètres de hauteur; la deuxième, passant le Filefield, a 1,365 mètres de hauteur. Nous citerons aussi les routes de Helsingborg à Christiania, de Orebrœ à Christiania, de Stockholm, par Upsal, à Wœrdalsœren sur le Drontheim-fiord. Les bonnes routes sont d'ailleurs nombreuses dans les vallées spacieuses et peuplées; mais à mesure qu'on s'avance dans les montagnes, les chemins deviennent moins bons et plus difficiles. Les parties septentrionales, où les habitations sont dispersées à des distances considérables, n'ont point de chemins sûrs et en bon état. Le Norrland n'a guère que des sentiers, et la Laponie n'a aucune espèce de voie de communication. En Norvége, les routes sont formées de troncs d'arbres couchés en travers, laissés à nu ou recouverts de terre.

La Suède est encore peu riche en voies ferrées, mais quelques lignes sont en voie d'exécution : ce sont celles de Stockholm à Gœtheborg, dont un tronçon, celui de Nora à Orebrœ, a été livré à la circulation; celles de Malmœ à Jœnkœping, de Stockholm à Christiania, etc. Les lignes de télégraphie électrique ont précédé l'établissement des chemins de fer, et les principales villes jouissent déjà de ce rapide moyen de communication.

§ VIII. Histoire. — Les habitants de la Suède et de la Norvége sortent de la même souche que les Danois; ils parlent des langues qui ont la même origine. Au huitième siècle, un seul idiome n'en faisait encore qu'une seule famille; c'est dans cet idiome que furent composés les chants consacrés aux mystères et aux croyances mythologiques des Scandinaves. Les brillantes fictions de l'hellénisme paraissent avoir été inspirées par le beau ciel de la Grèce; on retrouve cependant une partie de leur éclat dans l'ancienne Edda, le plus précieux recueil des poëmes scaldes, comme on y retrouve aussi les idées philosophiques et les rêveries sacrées de l'Inde. Il est d'ailleurs difficile de ne pas reconnaître la frappante ressemblance qui existe entre le *normano-gothique*, la langue des Scaldes, et le sanskrit; l'alphabet *runique*, qui rappelle les caractères des Phéniciens et ceux des antiques inscriptions de Persépolis, est en usage dans le nord depuis une époque immémoriale. Faut-il conclure de là que le conquérant qui, sous le nom d'Odin, fut divinisé dans les régions humides et glacées de la Scandinavie, où il fonda une religion et un empire, était sorti de l'Asie centrale? Cependant une foule de traditions et de monuments prouvent que le culte d'Odin était, depuis la plus haute antiquité, établi dans la Germanie lorsque les Romains y pénétrèrent.

Quoi qu'il en soit de ces questions si difficiles à résoudre, il est certain que les anciens désignaient sous le nom de *Scandia* la péninsule scandinave, dont la partie méridionale leur était seule connue; que cette péninsule était habitée par une branche puissante de la race germanique d'où sont sortis quelques-uns des barbares qui envahirent l'empire romain; que les mœurs de ces peuples différaient de celles des peuples de la famille gréco-latine. Les habitants de la Scandinavie s'adonnaient beaucoup plus à la chasse et à la pêche qu'à l'agriculture. Ils obéissaient à des chefs ou rois qui étaient à la fois juges et grands pontifes, et dont le pouvoir était limité par les assemblées nationales composées des hommes libres; l'autorité souveraine était en partie héréditaire et en partie élective : cette organisation mixte s'est même longtemps conservée en Suède. Ils n'avaient que des habitations éparses : pour eux comme pour les Germains, l'enceinte d'une ville n'eût été qu'une prison. Leurs mœurs étaient sévères. Chez eux l'hospitalité était le premier des devoirs; la lâcheté et l'adultère étaient les deux plus grands crimes. Ils inhumaient leurs guerriers sur les plages alternativement couvertes et abandonnées par les flots. L'estime qu'ils avaient pour leurs femmes était portée beaucoup plus loin encore que chez les Celtes et les Germains. Dans les festins, dans les réunions publiques, dans les fêtes, les femmes occupaient toujours la place d'honneur. Celles-ci se rendaient dignes de ces respects par leurs vertus et par leur attachement pour leurs époux; elles ne vivaient pas séquestrées des hommes. Les filles d'un rang distingué apprenaient à lire et à graver les caractères runiques, connaissance interdite aux esclaves; elles cultivaient la musique et la poésie. Les femmes seules exerçaient la médecine et la chirurgie : c'étaient elles qui pansaient les blessés; elles excellaient aussi dans l'art d'expliquer les songes, de prédire l'avenir, et de reconnaître le caractère des individus d'après l'ensemble des traits et la physionomie. Cependant les reines mêmes savaient coudre, broder, faire le pain et la bière. L'homme donnait aux parents de la femme un présent considérable, par lequel il était censé l'acheter : c'était une sorte

de garantie contre le divorce, c'était un frein mis à la polygamie. La dot de la femme était restituée à sa famille en cas de répudiation du mari. Ordinairement, la femme possédait une sorte de pécule ou de trousseau dont elle pouvait disposer à son gré. Souveraine dans son ménage, elle était légalement exclue de toute affaire civile ou politique; mais l'adresse, l'amabilité ou l'audace n'en donnaient pas moins à un grand nombre de femmes l'influence la plus marquée sur les résolutions de leurs époux. Dans les *Saga's,* on y voit les femmes prendre d'assez grandes libertés envers leurs maris, leur donner des avis impérieux, même leur adresser des chansons satiriques. Il s'y trouve aussi des exemples touchants de femmes qui marchaient au combat à côté de leurs époux, ou qui, après leur mort, rassemblaient des troupes pour les venger. L'usage de s'immoler sur le bûcher du mari n'a jamais été universel dans le Nord, mais les exemples de ce dévouement sont cependant assez fréquents, et on en trouve même après l'introduction du christianisme.

L'histoire de la Scandinavie, dans les temps anciens, est fort obscure, et elle ne commence à s'éclaircir qu'après l'invasion des barbares et surtout après les expéditions de ces pirates du Nord, qui ravagèrent au neuvième siècle l'Angleterre, la Germanie et la France. Cette région était alors partagée en une multitude de petits États barbares et païens, qui étaient tantôt alliés, tantôt vassaux des rois de Danemark, lesquels étaient maîtres de la partie méridionale ou de la Skanie. Au dixième siècle, Harald aux beaux cheveux parvint à réunir les petits États de la Norvége en un seul royaume, et ses successeurs en chassèrent le culte d'Odin pour y introduire le christianisme. A cette époque, la Suède était encore partagée en deux États, le *Swealand* et le *Gothaland,* qui étaient agités tantôt par les querelles des seigneurs, tantôt par les irruptions des Danois; ces États ne furent réunis que sous la dynastie des Folkunger dans le treizième siècle. Magnus Ladelus fut le premier roi de Suède en 1276. Il parvint à mettre de l'ordre dans son royaume et étendit sa domination sur la côte septentrionale de la Baltique. Sous ses successeurs, les divisions intestines mirent l'État dans une situation anarchique, qui favorisa la réunion des trois royaumes du Nord en une seule domination. Hakon VIII, roi de Norvége, avait épousé Marguerite, fille unique du roi de Danemark. Il mourut, laissant un fils, Olaüs VI, qui devint roi de Norvége et de Danemark; mais ce prince étant mort très-jeune, la Norvége et le Danemark reconnurent pour reine sa mère Marguerite. Albert, roi de Suède, disputa les deux trônes à cette princesse; il fut vaincu, et les états de Suède donnèrent la couronne à Marguerite. Nous avons dit dans l'histoire du Danemark [1] que cette femme remarquable fit porter dans les États de Calmar une loi qui unissait les trois couronnes du Nord; mais que cette union devint une cause continuelle de guerres entre les trois États. Enfin, en 1523, après plusieurs tentatives des Suédois pour reprendre leur indépendance, Christian II, dernier roi danois qui ait possédé le trône de Suède en vertu de l'union de Calmar, se rendit si odieux par ses tyrannies qu'il fut chassé du royaume par Gustave Wasa. Quant à la Norvége, elle déposa aussi Christian, mais en restant invariablement unie au Danemark, dont elle suivit les destinées jusqu'en 1814.

Gustave Wasa, qui descendait des anciens rois de Suède, monta sur le trône et

[1] Voir la page 12 de ce volume.

fit entrer ce pays dans les affaires générales de l'Europe. Son petit-fils fut Gustave-Adolphe, qui prit une si belle part à la guerre de Trente Ans, domina pendant quelques années toute l'Allemagne, et fut tué à Lutzen en 1631. Ce prince eut pour successeur Christine, qui n'était âgée que de six ans; mais le chancelier Oxenstiern conduisit les affaires de la Suède avec tant de succès que, de concert avec la France, il dicta en quelque sorte la paix de Westphalie. La Suède entra alors en possession de la Poméranie occidentale, d'une partie de la Poméranie orientale, du territoire de Wismar, de l'archevêché de Brême, de l'évêché de Verden; ce qui, avec la Livonie, l'Esthonie et l'Ingrie, lui donna la domination de la Baltique, et porta l'étendue du royaume à environ 935,000 kilomètres carrés. Christine abdiqua en 1654 en faveur de son cousin Charles-Gustave, fils du duc des Deux-Ponts. Celui-ci maintint la prépondérance de la Suède en Europe; il enleva au Danemark, qui les possédait depuis le cinquième siècle, les provinces de Halland, de Skanie et de Blekinge. Mais cette suprématie ne fut pas de longue durée. Charles XII, après avoir cherché à étouffer la puissance naissante de la Russie, après avoir bouleversé l'Europe du Nord par ses victoires et ses défaites, après avoir enfin épuisé la Suède d'hommes et d'argent, vint se faire tuer, en 1718, sous les murs de Frederickshald. Après lui la Suède dut céder à la Prusse une partie de la Poméranie; à l'électeur de Hanovre, Brême et Verden; à la Russie, la Livonie, l'Esthonie et l'Ingrie. A partir de ce moment, le royaume, déchiré par des factions aristocratiques qui restreignirent de plus en plus l'autorité royale, tomba dans une nullité politique presque complète. En 1743, la couronne passa dans la maison de Holstein-Oldenbourg [1]. Gustave III, second prince de cette maison, parvint à ressaisir les anciennes prérogatives royales, mais il mourut assassiné (1792). Gustave IV mécontenta les Suédois en faisant la guerre contre la France et la Russie, qui s'emparèrent de la Poméranie et de la Finlande; il fut déposé en 1809, et on appela au trône son oncle Charles XIII, qui, étant sans postérité, fit élire pour son successeur le maréchal de France Bernadotte. Celui-ci fut un des agents les plus actifs de la dernière coalition contre la France; et dans le traité de 1814, il en fut récompensé par l'acquisition de la Norvége, qui lui fut donnée en échange de la Poméranie cédée à la Prusse et de la Finlande cédée à la Russie. Mais la Norvége ne se sépara du Danemark que par la force, et il fallut une armée suédoise et une flotte anglaise pour l'y contraindre. Depuis cette époque, la Suède et la Norvége sont réunies sous un même souverain, mais elles forment d'ailleurs deux États tout à fait différents et indépendants, ayant chacun à part sa constitution, son administration, sa législation, son armée, ses finances, etc. Voyons d'abord la constitution et l'administration de la Suède.

§ IX. Constitution et administration. — La Suède est une monarchie héréditaire tempérée par une constitution. Cette constitution remonte au moyen âge, et s'est formée, comme la constitution anglaise, par une série d'usages et de traditions qui sont devenues des lois. Elle est aristocratique en principe, c'est-à-dire qu'elle ne donne de droits politiques qu'à des classes privilégiées, mais ces classes sont nombreuses. La représentation nationale, ou la *diète,* est en réalité le premier pouvoir de l'État. Elle se compose de 4 chambres ou 4 *ordres,* qui délibèrent séparément. L'ordre

[1] Voir tome III, page 563.

des nobles se compose de 400 membres, l'ordre du clergé de 75, l'ordre des bourgeois de 100, l'ordre des paysans de 150. La noblesse suédoise, une des plus anciennes de l'Europe, comprend 2,400 familles ou 11,000 personnes réparties en 3 classes : les comtes et les barons, les chevaliers ou anciens gentilshommes, les écuyers ou gentilshommes dont la noblesse ne remonte qu'à Charles XI. Le clergé se compose de 15,000 membres, dont 12 évêques, 60 archidiacres, etc.; les 12 évêques et 63 députés choisis parmi les archidiacres et les curés forment la chambre du clergé; il n'y a que les bénéficiers qui soient électeurs. Les bourgeois, au nombre de 70,000, sont les membres de certaines corporations de marchands ou d'industriels, investis d'un droit de cité et domiciliés dans les villes. Enfin, les paysans, au nombre de 2,250,000, forment le fond de la nation, et leurs députés composent une chambre particulière qui comprend 150 membres. La population étant de 3,300,000 et 2,350,000 jouissant des droits politiques, on voit qu'il reste en dehors près d'un million d'individus exclus de la représentation nationale : ces individus appartiennent en grande partie aux classes industrielles et même aux professions libérales.

La diète se réunit tous les cinq ans, mais le roi peut la convoquer extraordinairement. Elle partage avec le monarque le pouvoir législatif, mais elle traite souverainement les questions d'impôts et de finances. Elle met en accusation et juge les ministres; elle nomme les régences et peut même, en cas d'empêchement du roi, exercer le pouvoir exécutif; enfin, elle est la gardienne de la constitution. Dans les intervalles de ses sessions, un comité surveille les actes du ministère et intervient plus ou moins directement dans l'administration. Les propositions du gouvernement sont portées à chaque chambre séparément; les résolutions y sont prises à la majorité des voix, mais elles ne peuvent devenir lois que si elles ont pour elles la majorité de 3 chambres. L'unanimité des 4 est même nécessaire dans les questions qui peuvent porter atteinte à la constitution.

La succession royale a lieu par ordre de primogéniture et dans la ligne masculine seulement. Le roi est majeur à dix-huit ans, et doit professer la religion luthérienne. Il est chef de la force armée et la commande en temps de guerre; il fait les traités avec les puissances étrangères, et décide de la guerre ou de la paix; il peut siéger à la cour suprême; il partage la puissance législative avec la diète, sauf dans les questions de finances; il fait tous les règlements et ordonnances relatifs à l'administration du pays, mais avec l'aide d'un conseil d'État qui contre-signe ses actes et en prend la responsabilité.

Ce conseil d'État se compose de 2 ministres (justice et affaires étrangères) et de 8 conseillers d'État, dont 5 à portefeuille et 3 ayant seulement voix consultative. Chaque ministre est assisté d'un ou plusieurs *colléges* ou bureaux pour l'administration des affaires : il y en a 9 de ce genre qui portent les noms de *colléges* de la guerre, de l'amirauté, de la chancellerie, de la chambre des finances, du comptoir d'État ou des dépenses, des mines, du commerce, du contentieux administratif, de médecine ou de la police sanitaire.

La constitution de la Norvége remonte au quatorzième siècle, mais elle n'a été nettement formulée qu'en 1814, à l'époque où l'on décida la réunion de ce royaume à la Suède; alors il essaya de se rendre indépendant, prit un prince de son choix et

se donna une constitution nouvelle; enfin quand il se soumit au roi de Suède, ce fut à la condition que cette constitution serait respectée.

D'après cette constitution, qui est essentiellement démocratique, la Norvége est un État libre, indépendant, qui a son existence distincte, sa représentation nationale, son drapeau, sa monnaie, etc. Elle n'a de commun avec la Suède que le souverain, la direction des affaires extérieures et le personnel diplomatique. Le trône est héréditaire dans la ligne masculine; le roi est majeur à vingt et un ans; il doit professer la religion luthérienne; il a le pouvoir exécutif et partage le pouvoir législatif avec la diète nationale, mais son *veto* n'est que suspensif. Il nomme à tous les emplois, mais il ne peut choisir que des Norvégiens; et, à part les ministres, les généraux, les évêques et les ambassadeurs, il ne peut destituer aucun fonctionnaire public qu'après un jugement. Il doit séjourner chaque année pendant un certain temps en Norvége; et lorsqu'il réside à Stockholm, il a près de lui le ministre d'État et deux conseillers d'État de la Norvége. Il est d'ailleurs suppléé dans son absence par un vice-roi ou gouverneur, assisté d'un conseil d'État. L'armée et la flotte de la Norvége ne peuvent sortir du royaume en temps de paix, et ne peuvent être employées à une guerre offensive sans le consentement de la diète. Il est interdit aux troupes et aux vaisseaux de la Suède de séjourner en Norvége. Les revenus de la Norvége ne peuvent être dépensés que pour les besoins du royaume. Enfin, l'annexion de la Norvége à la Suède, déclarée indissoluble par un acte de 1815, n'est pas une union politique, mais une alliance fédérale.

Le conseil d'État se compose de 7 membres et d'un ministre d'État. Ce ministre et 2 conseillers résident auprès du roi, à Stockholm. Les cinq autres sont les chefs des ministères, et administrent avec le gouverneur ou vice-roi les cultes et l'instruction, la justice et la police, les finances et le commerce, la guerre, la marine.

La diète ou le *Storthing* de la Norvége se réunit tous les trois ans, et se partage lui-même par voie d'élection en 2 chambres : le *lagthing*, composé d'environ 25 membres; l'*odelsthing*, composé d'environ 75 membres. Toutes deux délibèrent et votent séparément. Chaque loi est d'abord présentée à l'odelsthing, qui l'adopte ou la rejette; si elle est adoptée, elle est soumise au lagthing, qui, s'il ne l'adopte pas, la renvoie de nouveau à l'examen de l'odelsthing. Si une proposition a été deux fois communiquée au lagthing et deux fois renvoyée par lui, tout le Storthing se réunit et prend une décision à la majorité des deux tiers de ses membres. Le droit électoral s'exerce à deux degrés : tout citoyen âgé de vingt-cinq ans et résidant depuis cinq ans vote dans les assemblées primaires; tout Norvégien qui est fonctionnaire public, possesseur ou fermier pour plus de cinq ans d'une terre cadastrée, propriétaire dans une ville d'une maison ou de biens-fonds d'une valeur de 300 rixdalers, est électeur du deuxième degré. Pour être éligible, il faut être électeur du deuxième degré, avoir trente ans et demeurer depuis dix ans dans le royaume. Il n'y a en Norvége ni noblesse ni classes privilégiées.

La Suède se divise vulgairement en trois parties : *Gothie* ou *Gœthaland* au sud, *Suède propre* ou *Swealand* au centre, *Norrland* au nord. La Gothie se subdivise en 12 provinces ou *län*, la Suède en 9 län, le Norrland en 4 län. Chaque province a un gouverneur nommé par le roi, et qui reçoit les ordres des *colléges* ou des minis-

tères; il est assisté d'un conseil. Chaque province se subdivise en bailliages, qui sont au nombre de 131, et sont administrés par des baillis ou sous-gouverneurs en districts, qui sont au nombre de 240, et qu'administrent des secrétaires; enfin, en paroisses qui sont administrées par des *länsman*.

PROVINCES OU LANS.	CAPITALES.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION en 1856.
Gœthaland.			
Malmoehus (Skanie)	Malmœ	83 83	268,664
Christianstad	Christianstad	114 46	196,121
Blekinge	Karlskrona	53 04	111,239
Calmar	Calmar	57 75	212,565
Gottland	Wisby	200 37	46,985
Kronoberg	Wexiœ	178 22	143,707
Halland	Halmstadt	89 01	110,815
Goetheborg ou Bohus	Gœtheborg	89 03	195,792
Elfsborg	Wenersborg	237 00	214,544
Skaraborg	Mariestad	156 00	209,236
Iœnkœping	Iœnkœping	202 00	166,462
Œster-Gottland (Ostrogothie)	Linkœping	200 16	230,601
Swealand.			
Sœdermanland (Sudermanie)	Nykœping	117 98	123,689
Stockholm	Stockholm	137 00	215,145
Upsala (Upland)	Upsala	97 03	90,828
Westmanland (Westmanie)	Westerœs	125 23	98,941
Nerike (Néricie)	Œrebro	153 06	142,863
Wermland	Karlstad	326 84	232,521
Stora-Kopparberg (Dalékarlie)	Falun	577 00	158,755
Gefleborg (Helsingie et Gestricie)	Gefle	355 82	126,368
Norrland.			
Iemtland (Iemptie)	Œstersund	900 43	55,988
Wester-Norrland (Angermanie)	Hernœsand	447 11	110,148
Wester-Botten (Bothnie occidentale)	Umea	1,382 70	79,515
Norr-Botten (Bothnie septentrionale)	Pitea	1,554 50	60,108
		8,002 15[1]	3,641,600

[1] En ajoutant pour les lacs 167,66.

La Norvége se partage en cinq grandes provinces ou diocèses : Aggerhuus ou Christiania, Christiansand, Bergen, Trondhiem, Nordland. Ces diocèses ne forment pas de divisions administratives : ils comprennent 17 bailliages ou *amt*, qui sont administrés par des baillis nommés par le roi; ces baillis sont en outre directeurs des contributions et commandants des gardes bourgeoises. Les bailliages se subdivisent en 44 prévôtés (*fodgeri*), dont les chefs réunissent certaines fonctions financières et judiciaires. Enfin, les prévôtés se subdivisent en communes ou *thinglands*, administrées par des *lensmands*.

Voici le tableau des bailliages :

DIOCÈSES.	BAILLIAGES.	CHEFS-LIEUX.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION en 1855.
AGGERHUUS OU CHRISTIANIA.	Aggerhuus	Christiania	94 7	95,961
	Smaalehnen	Moss	78 57	84,416
	Hedemarken	Kongsvinger	486 9	101,393
	Christians		491 32	115,149
	Buskerud	Drammen	271 55	90,343
	Jarlsberg et Laurvig	Tœnsberg	41 88	73,223
	Bradsberg	Skeen	244 49	76,546
CHRISTIANSAND	Nedenœs	Arendal	217 52	59,112
	Lister et Mandals	Christiansand	97 17	67,370
	Stavanger	Stavanger	166 04	91,539
BERGEN	Bergenhuus sud	Bergen	273 18	104,762
	Bergenhuus nord	Leganger	317 24	81,496
TRONDHIEM	Romsdals	Christiansand	283 61	90,283
	Trondhiem sud	Trondhiem	338 34	96,304
	Trondhiem nord	Lewanger	414 4	73,571
NORDLAND	Nordland	Bodœe	687 6	77,355
	Finmarken	Tromsœe	1,284 8	54,665
			5,799 21	1,433,488

§ X. JUSTICE, CULTES, INSTRUCTION PUBLIQUE. — L'organisation judiciaire en Suède n'est pas la même pour les villes et pour les campagnes. La première instance pour les campagnes est le tribunal de district, présidé par un juge assisté de 12 paysans (namndemän) nommés à l'élection; il décide en matières civiles et criminelles, et siége trois fois par an. La seconde instance est le tribunal du *lagman*, cour d'appel en matière civile, qui ne siége qu'une fois par an, et se compose d'un juge nommé par le roi, assisté de douze assesseurs choisis parmi les *namndemän* des tribunaux de district de la juridiction. Dans les villes, il y a également deux instances : la première est le *Kämner-Rätt*, tenu par un juge, assisté de deux conseillers; la seconde est le *Radstufvu-Rätt*, présidé par le bourgmestre, assisté de deux conseillers élus par la bourgeoisie. Le Kämner-Rätt, dans les villes de province, ne fait qu'instruire les causes criminelles; celui de Stockholm peut les juger. Au-dessus de ces tribunaux sont placées les trois cours supérieures (*Hof-Rätt*), de Stockholm, Iœnkœping et Christianstad; la première pour les provinces du nord, la deuxième pour les provinces du centre, la troisième pour les provinces du midi. Elles se composent d'un président, de conseillers et d'assesseurs, et se divisent en plusieurs chambres; dans certains cas, elles jugent en première instance pour la noblesse. Enfin vient la cour suprême, *Högsta-Domstoln*, composée de 12 membres nommés par le roi; outre ses fonctions judiciaires, elle remplit auprès du roi le rôle de grand conseil dans certaines affaires de législation et pour les recours en grâce; elle relève des prescriptions, interprète les lois, etc. Il y a en outre une sorte de haute cour extraordinaire

qu'on appelle tribunal d'État, et dont sont justiciables les ministres, les membres du conseil d'État, ceux de la cour suprême, etc. Elle se compose d'un certain nombre de hauts dignitaires, que préside le chef de la cour supérieure de Stockholm. Ses arrêts sont sans appel ; le roi peut seulement faire grâce au condamné.

Dans ces divers tribunaux, on plaide soit verbalement, soit par écrit : ce dernier mode est même de rigueur dans la cour supérieure. Il n'y a pas, à proprement parler, d'avocats ; toute personne bien famée, honnête et instruite, peut prendre la parole devant les tribunaux. Le jury n'intervient que dans les procès de presse et se compose de 13 membres, dont 8 choisis par les parties et 5 par le tribunal. En dehors de l'administration judiciaire, il existe des tribunaux particuliers, tels que les tribunaux académiques qui siégent près des universités de Lund et d'Upsal, et dont relève le personnel universitaire, y compris les étudiants ; les cours ecclésiastiques qui connaissent des crimes et délits imputés aux membres du clergé ; il y en a une par diocèse. Ces tribunaux jugent en première instance et on appelle de leurs arrêts devant les cours supérieures ordinaires. Les conseils de guerre ont en outre une haute cour spéciale composée d'un juge civil et d'officiers de l'armée et de la flotte.

En Norvége, le premier degré de juridiction est la *cour paroissiale,* véritable tribunal de conciliation dont les arrêts sont rendus par un juge nommé à l'élection, mais ne sont valables qu'après avoir été approuvés par le chef du district. Le tribunal des *sorenskrivers* (écrivains jurés) n'admet que les affaires portées en conciliation ; ses membres sont nommés par le gouvernement et inamovibles. Il se compose d'un juge et de 8 jurés ; il décide en première instance au civil et au criminel, et remplit aussi l'office de bureau d'enregistrement et de conservation des hypothèques. Il y a 64 sorenskrivers. Leurs arrêts sont portés en appel devant les tribunaux supérieurs, nommés *stif-amt-cour,* de Trondhiem, Christiansand, Bergen et Christiania. On se pourvoit contre l'arrêt de ces tribunaux supérieurs devant la cour suprême de Christiania, qui est tout à la fois pouvoir judiciaire et pouvoir politique, et dont les travaux sont examinés et contrôlés par une commission du Storthing.

Le luthéranisme est la religion nationale de la Suède, et il faut appartenir à cette religion pour être admis aux emplois publics. Tous les cultes sont libres, mais l'abandon de la religion nationale pour un autre culte chrétien est puni des peines les plus sévères : ainsi en 1858 on a vu quelques malheureuses femmes chassées de leur patrie pour avoir préféré la religion catholique au culte luthérien. Le prêtre suédois est instruit, bienveillant, généreux, mais il est souvent trop mondain et intolérant. Il occupe dans la société une position élevée et respectée ; aussi peut-on attribuer au désir de conserver ses richesses et sa prépondérance les efforts qu'il fait pour retenir les citoyens dans sa croyance. Il a d'ailleurs une immense facilité pour atteindre ce but, dans le droit dont il jouit exclusivement d'exercer et de diriger l'enseignement.

A la tête du clergé luthérien est placé l'archevêque d'Upsal, primat du royaume, et qui est en même temps évêque de Stockholm ; puis viennent les évêques de Iœnkœping, Skara, Strengnœs, Westerœs, Wexiœ, Lund, Gœtheborg, Calmar, Carlstad, Hernœsand, Wisby. Les évêques sont nommés par le roi. Leurs diocèses se divisent en 172 doyennés et 2,500 paroisses. Le culte catholique est dirigé par un vicaire apostolique ; ce culte n'a d'ailleurs que 2 ou 3,000 adhérents.

Dans chaque diocèse luthérien existe un consistoire formé de l'évêque et de divers membres du clergé, et qui ne relève que du roi. Ce consistoire a le caractère de tribunal judiciaire et forme en même temps une direction administrative pour les affaires temporelles et spirituelles de l'Église. Le personnel de l'enseignement est tout entier entre ses mains. Il y a aussi plusieurs consistoires spéciaux qui n'exercent que des attributions exclusivement spirituelles, et enfin le consistoire ou sénat académique, qui a la direction immédiate des universités et en gouverne tous les intérêts spirituels et temporels.

Le peuple, en Suède, est très-attaché à sa religion; il ne néglige aucun acte du culte, et regarde avec mépris ceux qui affectent les airs d'esprit fort. Il y avait autrefois dans chaque église un inspecteur chargé de veiller à ce que chacun écoutât avec attention et en silence le sermon, quelquefois un peu long; si quelqu'un s'endormait, l'inspecteur le touchait avec une longue hallebarde dont il était muni. Dans les provinces les moins peuplées, il règne encore des superstitions qui remontent au temps du paganisme. On croit les montagnes remplies de pygmées industrieux, bienveillants et possesseurs de beaucoup d'or et d'argent; on croit entendre la harpe que fait résonner, dans le silence de la nuit, le génie du fleuve; on voit danser des fées dans les prairies à la clarté de l'aurore boréale.

Le luthéranisme est aussi la religion de la Norvége, et il s'y trouve organisé comme en Suède. Les autres cultes sont libres, à l'exception du culte israélite qui est proscrit du pays. Le haut clergé se compose des cinq évêques de Christiania, Christiansand, Bergen, Trondhiem et Tromsoë. Les évêchés se divisent en doyennés, et les doyennés en paroisses. Le bas clergé est un des plus vertueux, un des plus instruits de l'Europe: il est beaucoup plus modeste, plus tolérant, plus charitable que celui de la Suède. C'est dans cette classe respectable que l'habitant de la campagne trouve des instituteurs éclairés, des censeurs indulgents, des consolateurs zélés et des modèles de conduite. Tout ce qui touche à l'intérêt général, à l'utilité publique, à la prospérité du pays, trouve de sages appréciateurs dans les plus simples curés de village.

La Suède a 2 universités, Lund et Upsal, qui ont une organisation identique. Celle d'Upsal, fondée, dit-on, en 1235, comprend 4 facultés, théologie, droit, médecine et philosophie; elle est célèbre par sa discipline et l'excellente instruction qu'y acquièrent les élèves. Au-dessous des universités viennent les gymnases, dont l'institution remonte à Gustave-Adolphe; ils sont au nombre de 12, et chacun comprend 3 colléges, dans lesquels les jeunes gens reçoivent une instruction sérieuse et complète. La Suède est d'ailleurs un des pays du monde où l'instruction est organisée sur la plus vaste échelle; aussi sa population compte-t-elle parmi les plus éclairées: écoles élémentaires, écoles du peuple, écoles de petits enfants, écoles techniques, tous les âges, toutes les conditions, tous les métiers, toutes les professions trouvent dans ce pays l'aliment approprié à leur intelligence, à leurs nécessités ou à leur convenance. La Suède possède en outre des écoles spéciales très-bien organisées et qui lui fournissent ses fonctionnaires, ses officiers, ses ingénieurs, etc. Nous citerons principalement l'école militaire et navale de Stockholm, l'école des mines de Fahlun, l'école vétérinaire de Skara, l'école forestière de Konsgard, etc. Quelques-uns de ses professeurs

ont une renommée européenne : ainsi nous nommerons le chimiste Berzélius, l'historien Geier, le poëte Tegner. L'Académie suédoise, fondée par Gustave III, l'Académie des sciences, qui doit son origine au célèbre Linné, la Société d'Upsal et plusieurs autres ont une juste réputation.

La littérature suédoise n'a été longtemps qu'une copie des lettres françaises; plus tard est venue une réaction qui a rajeuni cette littérature dans le sens germanique: aussi est-elle principalement appréciée en Allemagne et en Angleterre. La Suède possède un grand nombre de journaux, encore bien que la presse ne soit pas entièrement libre.

« Il est peu de pays, dit Adrien Guibert, où l'instruction élémentaire soit plus répandue qu'en Norvége. On y trouve à peine un paysan qui ne sache pas lire, et un grand nombre peuvent écrire et calculer. D'après la loi, nul ne peut se marier sans avoir reçu la confirmation, et l'on n'est admis à la confirmation qu'après avoir reçu les instructions religieuses d'un pasteur; or, celui-ci n'a droit de les donner qu'aux personnes qui savent lire. Tout individu âgé de vingt ans qui n'a pas été confirmé peut être enfermé dans une maison de correction pour y recevoir l'instruction nécessaire. Dans toutes les villes il existe des écoles élémentaires communales avec des écoles du dimanche, des salles d'asile, etc. Dans les campagnes, sur un petit nombre de points où les habitations sont assez rapprochées les unes des autres, des écoles fixes ont été établies; partout ailleurs le maître d'école parcourt successivement les différentes parties de son district pour instruire les enfants dans les habitations mêmes des parents. »

Il y a 8 écoles classiques d'enseignement secondaire à Christiania, Drontheim, Bergen, Christiansand, Drammen, Skeen, Friderikshald, Stavanger, et 5 écoles latines préparatoires. La plupart des villes ont des écoles élémentaires supérieures dites écoles bourgeoises, et dont plusieurs sont des écoles polytechniques élémentaires. La haute école classique du royaume est celle de Christiania, qui se compose de 4 facultés et compte 750 à 800 élèves. Les écoles professionnelles et spéciales sont peu nombreuses : les plus remarquables sont l'école militaire de Christiania et l'école de la marine de Friderikswœrn. Il y a en outre un haute école normale et 6 écoles normales d'instituteurs primaires. Les collections d'objets d'art ou de sciences les plus importantes sont à Christiania et à Drontheim. La presse est entièrement libre en Norvége, et les recueils périodiques y sont nombreux : ils forment à peu près toute la littérature du pays.

§ XI. Armée et marine. — La Suède a une population robuste, énergique, belliqueuse : aussi a-t-elle joué un grand rôle en Europe par son armée, surtout au temps de Gustave-Adolphe et de Charles XII. Cette armée, qui n'a plus qu'une position secondaire à côté des immenses armées des grandes puissances, est encore une des mieux disciplinées, des plus braves, des mieux équipées de l'Europe. Elle se compose de trois parties : la *Värfvade*, l'*Indelta*, la *Bewäring*.

La *Värfvade* est l'armée permanente; elle est entièrement soldée par l'État, et se recrute au moyen d'engagements volontaires. La durée du service est de six ans pour l'infanterie et de huit ans pour les autres armes. Cette armée se compose de 2 régiments d'infanterie de la garde, 1 régiment de chasseurs, 1 régiment de cavalerie de

la garde, 1 régiment de hussards, 3 régiments d'artillerie formant 12 batteries à cheval, 1 batterie à pied et 3 batteries attelées. Le tout comprend un effectif de 7,700 hommes.

L'*Indelta* (troupes du sol) est une armée toute spéciale à la Suède, et qui date de Charles XI. Le royaume est partagé en six districts militaires, divisés en un grand nombre de circonscriptions nommées *rotes*, subdivisées elles-mêmes en très-petites propriétés nommés *torps*. Chacun de ces torps est donné viagèrement à un soldat et à sa famille, qui doivent le cultiver et en vivre, sous la condition du service militaire pendant trente ans. Ce soldat reçoit des communes composant le *rote* un équipement de petite tenue, et quelquefois une rente en blé; il reçoit de l'État son grand uniforme et l'armement, et, quand il est de service effectif, une solde et des vivres; alors le rote doit faire cultiver le torp et prendre soin de la famille du soldat. En temps de paix, les soldats de l'Indelta restent dans le torp qu'ils cultivent, n'étant astreints qu'à des manœuvres pendant le mois de juin. Alors on les forme par compagnies, bataillons, régiments, et on les exerce à tous les détails de la vie militaire. On les emploie aussi quelquefois à de grands travaux d'utilité publique, et c'est ainsi qu'ont été construits le canal de Gothie, la forteresse de Karlsbourg, plusieurs chemins de fer, etc.

Il n'y a pas que des soldats de l'Indelta, il y a aussi des officiers et des sous-officiers. Sous Charles XI, une partie des terres de la couronne fut distribuée comme dotation personnelle et non héréditaire à certains officiers et sous-officiers. Ces terres sont aujourd'hui affermées, et leur revenu forme le traitement des cadres de l'Indelta. L'Indelta se compose aussi de cavalerie, et voici comment elle se recrute. Certains domaines tributaires de la couronne, et certains biens de franc-alleu, qui, en 1680, furent laissés entre les mains de leurs propriétaires, ont pour obligation de fournir et d'entretenir un cavalier armé et équipé.

L'Indelta forme 29 régiments comprenant ensemble 33,500 hommes, dont 4,000 cavaliers. Un régiment de grenadiers de l'Indelta fait partie de la garde royale.

La *Beväring* est une sorte de *landwehr* qui se recrute tous les ans par la voie du sort parmi les hommes de vingt ans. La durée du service, ou plus exactement de l'obligation militaire, est de cinq ans, et toute la Beväring est divisée en cinq classes, d'après l'âge des jeunes gens qui la composent. Le remplacement est autorisé. En temps de guerre, la Beväring est disponible, classe par classe, pour les besoins de l'État. En temps de paix, elle n'est astreinte qu'à des manœuvres dans les camps d'instruction pendant quinze jours. Ce sont des officiers de l'Indelta qui la commandent. La Beväring représente une force de 95,000 hommes, composée uniquement d'infanterie.

En dehors de ces trois sortes d'armées, il faut compter la milice de l'île de Gothland, qui comprend tous les hommes valides de vingt à cinquante ans, au nombre de 7 à 8,000, et qui ne doivent le service militaire que dans l'île. Les cadres de cette milice, qui forme vingt et une compagnies, sont permanents et soldés.

En résumé, la force totale de l'armée suédoise est évaluée à 138,000 hommes; mais l'armée permanente, sur le pied de paix, ne se compose que d'environ 32,000 hommes, dont 25,000 d'infanterie, 4,000 de cavalerie, 3,000 d'artillerie avec 128 canons. Cette armée se compose de la Värfvade et d'une partie de l'Indelta.

L'autorité suprême de l'armée est le *Collége* de la guerre. Les grands arsenaux sont à Stockholm, Gœtheborg et Christianstad; les manufactures d'armes à Elkilstuna, Nordertelge, Sœderham et Vira; les fonderies de canons, qui sont renommées, à Aker, Marieberg, Finspang et Strassœ; les poudreries, qui fournissent annuellement 6,500 quintaux de poudre, à Aker, Torsebro, Husbykloster. Les principales places fortes sont : Stockholm, Gœtheborg, Karlskrona, Christianstad, Waxholm, Frederiksborg, Landskrona, Elfborg, Malmœ, Karlsten, Kongsholm, Helsinborg, Karlsborg, Wisby, etc. Il y a un hôpital d'invalides à Ulrichsdale.

Les officiers suédois se distinguent par l'étendue et la variété de leur instruction; ils ont la science des officiers prussiens, sans en avoir la morgue et la pédanterie. Ils doivent avoir fait leurs études dans les universités d'Upsala et de Lund, et reçoivent leur instruction spéciale soit à l'École militaire de Carlberg, sorte d'école polytechnique qui reçoit 130 élèves, et donne des officiers aux armées de terre et de mer, soit à l'École d'artillerie et du génie de Marieberg, qui compte environ 50 élèves. Au-dessus de ces institutions est l'Académie militaire des sciences, qui compte dans son sein tous les officiers supérieurs, s'occupe du progrès des arts militaires, et surveille les écoles et les institutions qui se rapportent à la guerre.

L'armée norvégienne a son organisation et sa législation spéciales. Elle se compose de troupes soldées, de troupes provinciales et d'une landwehr. Les troupes soldées se recrutent par engagements volontaires de cinq à sept ans, et ne comprennent que 3 à 4,000 hommes, dont un tiers de cavalerie et d'artillerie. Les troupes provinciales se recrutent par la conscription des jeunes gens de vingt à vingt-sept ans, qui sont astreints à un service de manœuvres pendant un ou deux mois de l'année. Le nombre de ces troupes est d'environ 10 à 12,000 hommes, qui peuvent être aisément doublés. Enfin la landwehr se compose des hommes qui ont déjà cinq ans de service actif, et qui sont tenus en temps de guerre de servir encore pendant trois ou cinq ans. La landwehr comprend 9 à 10,000 hommes. Les villes ont en outre des gardes bourgeoises. Pour le service de la cavalerie, chaque ferme ou *gaard* est tenu à l'entretien d'un cheval propre à la guerre, et qu'on exerce à cet effet chaque année pendant six semaines. Pour l'instruction des officiers de toutes armes, il y a une école militaire à Christiania, qui peut recevoir 72 élèves. L'arsenal du royaume est à Aggerhuus. Les principales places fortes de la Norvége sont Friderikstein, Friderikstad, Horten, Friderikswœrn, Kongsvinger, Aggerhuus, etc.

Une situation péninsulaire, des ports nombreux et excellents, d'inépuisables forêts de sapins et de chênes, des mines abondantes de fer et de cuivre, tout semble contribuer à faire de la Suède une importante nation maritime. C'est aussi comme telle qu'elle apparaît d'abord dans l'histoire; les expéditions aventureuses et multipliées auxquelles se livraient les anciens hommes du Nord donnent une idée formidable de la puissance navale du pays dès les temps du paganisme. Plus tard, la marine scandinave fut négligée, et ce n'est que vers le milieu du quinzième siècle que les monarques suédois songèrent à la relever : elle joua un rôle important dans les guerres du seizième et du dix-septième siècle. En 1790, la flotte suédoise comprenait près de 400 bâtiments. Depuis cette époque, le gouvernement a compris que des bâtiments légers, d'une facile manœuvre, d'un petit tirant d'eau, et armés d'un petit nombre

de pièces de gros calibre, convenaient mieux à la navigation d'une mer peu profonde, semée d'îles et d'écueils, aux côtes découpées de canaux étroits et de baies nombreuses, que de lourds vaisseaux de guerre : aussi est-ce vers ce but que se sont dirigés tous les efforts du pays, et tandis que le nombre des grands bâtiments allait toujours en diminuant, la flottille prenait une proportion ascendante; en 1838, elle comptait déjà 263 chaloupes canonnières et autres navires de ce genre. Aujourd'hui, tandis que la grande flotte ne compte plus que 10 vaisseaux de ligne, 6 frégates et 17 corvettes ou bricks, dont 9 à vapeur, la flottille comprend 20 schooners à canons, 77 chaloupes canonnières, 122 yoles canonnières, 6 bombardes, 22 avisos à vapeur, 2 yachts royaux, 21 transports et 594 chaloupes à rames, soit au total 897 bâtiments. Tous ces navires sont montés ou servis par un personnel de près de 22,000 hommes. La grande flotte stationne à Karlskrona, qui est le chef-lieu et le principal chantier de construction de la marine; la flottille est répartie entre Stockholm et Gœtheborg. La marine se recrute à peu près de la même manière que l'armée de terre; elle a donc aussi, outre ses marins permanents enrôlés et soldés, son *Indelta,* et ses marins de conscription ou de *Beväring.*

La Norvége, pendant le temps de son annexion au Danemark, n'avait pas de marine spéciale; mais depuis sa réunion, ou plutôt son alliance avec la Suède, elle s'est mise en devoir de se créer une flotte. Ce n'est cependant qu'à partir de 1838 que l'état de ses finances lui a permis de donner à sa marine un essor digne de sa situation privilégiée et du génie de son peuple. La flotte norvégienne comprend 3 frégates, dont une à hélice; 5 corvettes, dont 2 à hélice; 4 bombardes, dont une à hélice; 125 chaloupes canonnières, 3 bateaux à vapeur armés et 2 non armés: soit, en tout, 142 bâtiments portant 450 canons. Les principales stations de la flotte sont à Horten et à Frideriksvœrn; la flottille s'abrite à Christiansand, Bergen et Trondhiem. Le personnel de la flotte se recrute au moyen de l'inscription maritime, qui, en 1850, comptait 40,000 marins de seize à trente ans, et 32,000 au-dessus de cet âge : ce qui donne, pour une population de moins de 1,500,000 âmes, un marin sur 20 habitants. On voit par ces chiffres que la Suède et la Norvége possèdent les éléments d'une puissance navale de premier ordre. Depuis 1816, on a établi à Frideriksvœrn une excellente école navale pour l'éducation de 15 cadets, et il en sort des officiers fort instruits. Accoutumés à une mer orageuse, à une vie de dangers continuels, les marins norvégiens sont d'une intrépidité rare, d'une grande frugalité. C'est parmi eux que les puissances navales de second ordre vont chercher leurs meilleurs matelots, de même qu'ils demandent à la Norvége leurs meilleurs navires.

§ XII. Finances. — Il manque à la Suède et à la Norvége, pour prendre parmi les puissances navales le rang qu'elles pourraient facilement occuper, non pas des finances plus prospères, mais des revenus plus considérables.

La Scandinavie est un pays pauvre, dont une partie est déserte, dont l'autre est peu favorable à la culture. Nous avons vu qu'elle tirait ses principales ressources de l'exploitation des forêts, de l'exploitation des mines, de la pêche, c'est-à-dire de travaux industriels qui exigent un grand labeur et donnent peu de profit; enfin la population est peu considérable, et ne dépasse pas 5 millions d'âmes pour toute la Péninsule. Cependant, depuis quarante ans, la prospérité du pays n'a pas cessé de

s'accroître, et le budget de chacun des deux royaumes a constamment suivi une progression ascendante.

Le budget de la Suède, qui n'était en 1810 que de 3,435,000 rixdalers, s'élève actuellement à 14,358,300 rixdalers[1]. Les revenus se divisent en recettes ordinaires et recettes extraordinaires. Les premières comprennent le cens foncier (2,500,000 rixd.), le cens des grains, les dîmes (800,000 rixd.), les fermages des domaines, les droits des mines (220,000 rixd.); la capitation, les poudres et salpêtres, le droit de lamanage, etc. : au total, 4,832,800 rixdalers. Les recettes extraordinaires proviennent des douanes (5,200,000 rixd.), des postes (485,000 rixd.), du timbre (710,000 rixd.), des droits sur les eaux-de-vie (3 millions de rixd.), etc.

Ces ressources sont affectées : 781,000 rixdalers à la maison du roi, 1,190,000 à la justice, 227,000 aux affaires étrangères, 4,376,000 à la guerre, 1,591,000 à la marine, 994,000 à l'intérieur, 1,784,000 aux finances, 1,306,000 au culte et à l'instruction publique, 629,000 au service des pensions : soit, au total, 12,877,000 rixd., ce qui laisse un excédant de près de 1,500,000 rixdalers, qui sert à couvrir les dépenses extraordinaires. Les états votent le budget pour trois ans, et allouent alors des crédits éventuels destinés à parer aux dépenses imprévues. Ils votent également les fonds nécessaires à l'exécution de grands travaux d'utilité publique. C'est ainsi que la diète de 1855-56-57 a alloué une somme totale de 11,333,000 rixdalers, qui a été fournie en majeure partie par des emprunts, et dont près des deux tiers ont été employés à la construction des chemins de fer. La Suède n'a, pour ainsi dire, pas de dette, car elle doit seulement 29,730,000 rixdalers, dont 22,500,000 ne portent pas intérêt, et représentent sans doute la valeur du papier émis par la banque; papier qui jouit d'une grande faveur, et est à peu près la seule monnaie du pays. La banque nationale de Stockholm, fondée en 1557, est chargée des recettes de l'État, mais elle est indépendante de l'autorité royale; elle est seulement surveillée par une commission de la diète. Cette banque a deux succursales, à Malmœ et à Gœtheborg.

Le budget de la Norvége s'élève, pour 1857 à 1860, à 4,629,500 écus d'espèce[2]. Elle tire ses revenus principaux des douanes, qui lui fournissent 2,550,000 écus; des droits sur les eaux-de-vie, du timbre, des dîmes et domaines, des mines, des postes, des intérêts des actions de l'État. Depuis 1836, toute espèce d'impôt direct est supprimé. Les dépenses balancent les recettes. La Norvége fournit 136,000 écus à la liste civile, et elle en consacre 495,000 à la marine, 1 million à l'armée, 100,000 aux ports et canaux, 353,000 à la justice et 247,000 au service de la dette, qui, à la fin de 1853, s'élevait à 4,720,000 écus d'espèce. D'anciennes dotations défrayent les dépenses du culte et de l'instruction publique. Il y a une banque de l'État à Drontheim, dont le capital est de 16 millions; elle est sous la direction du Storthing, et a cinq succursales.

[1] Le rixdaler ou écu de banque = 2 francs 15 centimes.
[2] L'écu d'espèce = 5 francs 75 centimes.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DESCRIPTION DE LA NORVÉGE.

§ Ier. Population et mœurs. — La population de la Norvége s'élève à 1,490,000 habitants pour un territoire de 306,000 kilomètres carrés. Elle est donc, à cause de la rigueur du climat et de l'infertilité du sol, éparpillée sur ce vaste territoire. Elle appartient à trois races distinctes : le Norvégien proprement dit, ou l'habitant des régions méridionale et centrale, fait partie de la race *germaine*, caractérisée par des cheveux blonds, des yeux bleus, une taille élevée, un corps robuste; les habitants de la région septentrionale sont, ou de race *finnoise*, ou de race *lapone :* nous reviendrons sur ces deux races, qui comprennent à peine 25,000 âmes.

Les paysans de la Norvége habitent des chaumières en bois pour y être plus à l'abri du froid des longs hivers, car la pierre ne manque pas dans ce pays montueux. Ces chaumières sont couvertes d'écorce de bouleau et de gazon. Sur quelques toits le docteur Clarke vit des moutons pâturer, et sur une maison il remarqua une récolte de navets. Les galeries qui entourent les chaumières rappellent au voyageur les cabanes suisses. Ces habitations ne sont pas réunies en villages, comme dans la plupart des autres pays, mais chacun est sur sa ferme, quelque petite qu'elle soit, et la réunion des bâtiments d'exploitation qui constituent une ferme prend le nom de *gaard;* on en compte environ 115,000 en Norvége, et il y a à peine 130,000 âmes réparties dans trente petites villes. Un village est souvent composé de maisons éparses çà et là, et formant une seule paroisse sur un espace de plusieurs myriamètres. Le dimanche, on voit les chemins couverts de légères carrioles qui portent le paysan avec toute sa famille en habits de fête, et se rendant à l'église pour assister au service divin. Après le sermon, toute la population se livre au plaisir de la danse, à des joutes et à divers exercices gymnastiques. Tous les ans, à une époque fixe, cette jeunesse, qui conserve les inclinations guerrières de ses ancêtres, enrôlée dans la milice, forme des camps d'instruction où elle s'exerce au maniement des armes et aux évolutions.

Le travail et la frugalité sont un des traits caractéristiques de la population norvégienne; les lumières et l'éducation la mettent à l'abri de la corruption et entretiennent dans tous les cœurs l'amour de l'indépendance. La veille de la Saint-Jean et les fêtes de Noël sont les seules époques de l'année où des festins et quelques réunions de famille font dévier le Norvégien de ses habitudes simples et frugales. C'est aussi vers les approches de Noël et pendant la durée du mois de janvier que l'habitant de la campagne, s'abandonnant à la rapidité de son traîneau, se dirige vers les villes pour y échanger, contre le produit de ses récoltes, les outils et les autres objets fabriqués. Son aptitude à tout imiter est telle, que dans les longues soirées d'hiver on voit dans chaque famille, réunie autour du foyer, les hommes faire eux-mêmes leurs couteaux, leurs cuillers, leurs souliers et les boutons de leurs habits; les femmes fabriquer les étoffes de lin et de laine dont elles se vêtent, même les teindre avec les lichens colorants dont le pays abonde.

En Norvége, on voit peu de grands propriétaires, mais aussi l'extrême pauvreté y est inconnue. Si l'âge ou les infirmités mettent un malheureux dans l'impossibilité de travailler, il trouve des secours et des soins généreux au sein de sa famille ou de sa paroisse. La compassion envers l'indigence et l'infortune est chez le Norvégien une vertu antique plutôt que l'effet de la charité chrétienne. Il en est de même de l'hospitalité : c'est pour lui un devoir sacré. A ces qualités personnelles il joint une grande aptitude d'esprit, un caractère vif et franc, une loyauté qui ne se dément jamais; il aime sa patrie avec enthousiasme, respecte ses supérieurs, mais leur refuse un hommage servile. Ses manières sont douces, polies, affectueuses; son port est noble, sa démarche aisée, son habillement toujours propre. Le costume des femmes est sans recherche, mais gracieux; dans l'intérieur de leur ménage, elles portent une simple jupe avec une chemise de toile plissée autour du cou et retenue par un collier. Un teint éclatant, une belle chevelure blonde, une taille élevée et svelte, leur donnent une grâce particulière que l'étranger serait tenté de prendre pour de la coquetterie, si la pudeur et la fierté scandinaves ne se décelaient jusque dans leur regard et leur maintien. Certains cantons situés dans les montagnes, où quelques familles de paysans, qui ne s'allient qu'entre elles, prétendent descendre des anciens rois du pays, ont conservé des restes du costume scandinave, dont une large et forte ceinture constituait la partie la plus distinctive.

Telles sont les mœurs des habitants de la campagne. Ceux des villes en ont, il est vrai, de moins respectables et de moins pures; quelques germes de corruption s'y font remarquer; mais les villes sont rares, peu peuplées, et l'on n'y voit pas la tourbe vicieuse et turbulente des grandes cités de l'Europe. En résumé, la population de la Norvége est une des plus respectables de la chrétienté : l'homme, dans ce pays, semble avoir toujours joui de ses droits et conservé l'exercice de sa dignité; le paysan vit libre, et se fait représenter par des députés aux assemblées nationales; le riche propriétaire n'est, pour ainsi dire, qu'un riche paysan; l'institution de la noblesse est presque inconnue; enfin, l'instruction est répandue jusque dans les derniers membres de la société.

§ II. Diocèse d'Aggerhuus. — La Norvége se divise physiquement en trois régions; le *Sœdenfield,* le pays au sud du Dovrefield; le *Nordenfield,* le pays au nord du Dovrefield; le *Nordland* avec le *Finmarken,* qui comprend tout le reste du versant occidental des Dofrines. Nous avons dit qu'on la partageait en 5 provinces ou diocèses, et en 17 *amt* ou bailliages. Ces bailliages sont les divisions administratives, mais, comme ils ne renferment qu'un petit nombre de villes et présentent rarement des détails intéressants, nous allons décrire la Norvége en prenant la division par diocèses et en allant du sud au nord.

La province ou diocèse d'*Aggerhuus* tire son nom d'un ancien château qui servait de citadelle à Christiania. C'est le plus important, le plus peuplé, le plus commerçant du royaume : il a une superficie de 78,000 kilomètres carrés avec une population de 637,000 habitants. Il est situé entièrement sur le versant méridional des Dofrines et parcouru par le Glommen, le Laagen, le Skeen, etc. Son climat est rigoureux : dès le mois de novembre, le long golfe de Christiania, qui s'enfonce à 90 kilomètres dans les terres, est fermé par les glaces jusqu'au mois d'avril. Cepen-

dant son agriculture est assez florissante et donne des céréales, des bestiaux, des bois. Les mines forment sa principale richesse : on y trouve 5 mines de fer, 3 de cuivre, 2 d'argent et de cobalt, de l'alun, du sel, etc. Outre les nombreuses usines qu'elles alimentent, et dont l'une, celle de Barum, fournit annuellement 300,000 kilogrammes de fer, on compte plusieurs verreries et des tanneries. Le Glommen fait aussi mouvoir de nombreuses scieries.

Le diocèse est divisé en 7 *amt,* dont nous avons donné le tableau, et en 296 paroisses. Les villes y sont plus nombreuses que dans tout le reste de la Norvége. Voici d'abord celles de la côte qui appartiennent à l'enfoncement le plus profond du Skager-rack.

Sur le Tistedal, à son embouchure dans le Swinesund, près de la limite de la Norvége et de la Suède, se trouve *Friderikshald,* la ville la plus forte de la Norvége. Le roi de Danemark, Frédéric III, lui donna son nom à cause de la résistance qu'elle opposa aux Suédois en 1665. Elle renferme 7,500 habitants et fait un commerce assez actif. Son port peut recevoir des bâtiments de guerre. On y remarque un pont de 1,168 mètres de long, qui traverse le Tistedal. Elle a pour principale défense trois forts situés sur une montagne aux revers abrupts, et qui croisent leurs feux sur le port et sur la ville. Le plus considérable est *Friderichsteen,* qui a une enceinte bastionnée avec des ouvrages extérieurs. C'est au pied de cette forteresse que fut tué Charles XII en 1718. Les Suédois, en 1814, ont élevé une pyramide sur la place même où il fut frappé d'une balle. Du haut des remparts on jouit d'une vue magnifique; ici s'offrent la ville, avec son port rempli de vaisseaux, ainsi que la baie d'Idde, ou l'Iddefiord, parsemée d'îles; là s'élèvent de hauts rochers ornés d'habitations; plus loin la vallée de l'Idde, bornée par des rochers couverts de beaux arbres, et celle de Tistedal, encore plus jolie.

Friderikstad, à l'embouchure du Glommen dans le Kragerœfiord, est une place très-forte qui possède un bon port, et où il se fait un commerce considérable en bois de construction; des batteries élevées sur plusieurs îles, et deux forts qui communiquent par un passage souterrain défendent l'entrée du port. C'est la seule ville de Norvége qui soit bâtie en pierre, grâce à l'incendie qui la détruisit en 1765. Elle renferme un arsenal.

Le golfe de Christiania, que nous allons remonter pour arriver à la capitale de la Norvége, se divise en plusieurs baies sur une longueur de 90 kilomètres du sud au nord; sa plus grande largeur est de 20 kilomètres, sa partie la plus étroite n'en a pas plus de 2. Il est entouré de hautes montagnes et parsemé d'îles, dont quelques-unes sont assez considérables. Plusieurs petites villes s'élèvent sur ses bords, entre autres celle de *Möss,* peuplée de 3,500 habitants, et où fut conclue, le 14 août 1814, la convention qui a préparé la réunion de la Suède avec la Norvége. Cette petite ville est le chef-lieu de l'amt de Smaalehnen; elle est traversée par un ruisseau qui fait mouvoir de nombreuses scieries et les marteaux d'une usine qui fournit du fer fondu ou en barres. Möss a aussi une fonderie de canons.

A l'extrémité du golfe se trouve *Christiania,* chef-lieu du diocèse, capitale du royaume et sa plus importante ville. Ses maisons et ses jardins, groupés en cercle autour du port, semblent s'appuyer sur un amphithéâtre de rochers et de forêts.

L'aspect de cette cité est agréable autant que majestueux; ses rues sont larges, régulières et bien pavées. Ses faubourgs sont considérables; l'un d'eux, appelé le *Vieux-Opslo,* est tout ce qui reste de l'ancienne capitale de la Norvége, fondée en 1060 par Harald aux beaux cheveux, et détruite en 1624 par un incendie. L'évêque d'Aggerhuus réside dans ce faubourg. L'ancienne forteresse d'Aggerhuus, située à l'embouchure de l'Agger, dans le golfe de Christiania, et qui était dominée par les montagnes voisines, a été en partie démolie et ne sert plus que d'arsenal et de prison. La moderne capitale porte le nom de Christian IV, son fondateur. Ses constructions régulières s'augmentent de jour en jour avec sa population; mais la plupart de ses maisons sont construites en bois. Ses plus beaux édifices sont la cathédrale, le palais du gouvernement, la prison, l'embarcadère du railway, le bazar, le nouvel hôtel de ville, l'école militaire, la nouvelle bourse et le grand collége. C'est dans le réfectoire de cet établissement que se tiennent les séances du *Storthing*. Depuis 1813, il existe à Christiania une université dont la bibliothèque renferme 150,000 volumes, et qui possède un beau cabinet de physique, un observatoire, un jardin botanique et une collection d'histoire naturelle. Cette ville a, de plus, une école militaire pour les officiers et une autre pour les cadets de l'armée de terre; un collége où l'on voit deux bibliothèques et un cabinet d'histoire naturelle et de physique; des écoles bourgeoises, d'autres dites du dimanche pour les ouvriers, une de dessin et d'architecture, une de commerce et de navigation. On trouve à Christiania des institutions scientifiques et industrielles, quelques collections assez pauvres, un curieux musée des antiquités du Nord, plusieurs établissements de bienfaisance, entre autres deux maisons d'orphelins. Cette ville est peu industrieuse : elle a cependant quelques fabriques de draps, de tabac et des corderies; mais, grâce à son commerce alimenté par les produits indigènes, notamment en planches et en bois, elle est prospère et renferme plus de 40,000 habitants. Depuis quelques années, Christiania est reliée par un chemin de fer avec le grand lac Mjösen, dont nous avons dit l'importance.

Horten, sur la côte occidentale du golfe de Christiania, en face de Möss, est devenue, depuis quelques années, le port principal militaire de la Norvége, à cause de l'insuffisance de Friderikswœrn. Ce port est vaste, bien abrité contre les vents, mais il n'a qu'une entrée au nord, et il est situé dans une partie du golfe qui gèle souvent. C'est la principale station de la flotte, et l'on y a établi, depuis 1836, un arsenal, des chantiers de construction, etc. — *Tongsberg,* sur la côte occidentale du golfe de Christiania, est une petite ville de 3,000 habitants, mal bâtie, et qui passe pour la plus ancienne de la Norvége. Elle possède un bon port et il s'y fait un grand commerce de produits indigènes; c'est le chef-lieu de l'amt de Jarlsberg. — *Laurvig,* située entre deux rochers à l'embouchure du Laagen, renferme 5,000 habitants. Des fabriques de tabac, des bois expédiés de ses environs, des fers tirés de l'importante forge de Fritzoer, où l'on coule aussi des canons, alimentent son commerce, qui doit une partie de son activité à ses deux ports, dont l'un est assez vaste pour servir de station à la marine royale. A un mille au sud, s'élève la place forte de *Friderikswœrn,* qui possède une école des cadets de marine et un chantier royal de construction; la ville renferme 2,000 habitants, en y comprenant la population de *Stawœrn,* située tout à côté, et qui possède un bon port. — *Skeen,* située à 8 kilomètres de l'embou-

chure de la Skeen, renferme de nombreuses scieries et 3,000 habitants. On peut regarder comme son port la petite ville de *Portsgründ,* située à l'embouchure même de la rivière et où il se fait un grand commerce de planches. — *Krageröe,* à l'embouchure de la Toske, a 2,000 habitants et fait commerce de bois, de fer, de harengs.

Les localités de l'intérieur ne sont que des bourgades qui réunissent à peine 2 à 300 habitants. On y trouve cependant trois villes importantes. — *Kongsberg,* dans une vallée profonde et sauvage où coule le Lauven, est peuplée de 10,000 âmes; c'est le siége d'une direction des mines. Elle renferme un hôtel des monnaies, une école des mines, une fabrique de draps et de toiles pour l'armée, des filatures de coton, des fabriques de jouets d'enfants, une manufacture royale d'armes, et une fonderie pour l'argent que l'on exploite dans ses environs. Un peu au nord-est et à 35 kilomètres au sud-ouest de Christiania, s'étend la triple ville de *Drammen* sur le bord de la rivière de ce nom : elle se compose de la réunion de *Bragenæs,* de *Strœmsöe* et de *Tangen,* et fait le commerce de bois le plus considérable de toute la Norvége. Elle a un port, des chantiers de construction et 10,000 habitants. — *Modum,* sur le Drammen, exploite de grandes mines de cobalt.

§ III. Diocèse de Christiansand. — Ce diocèse, le plus méridional de la Norvége, comprend trois bailliages : Nedenœs, Lister et Mandals, Stavanger. Il est situé sur le Skager-rack et la mer de Norvége. Sa longueur, de l'est à l'ouest, est de 260 kilomètres; sa largeur, du sud au nord, de 230; sa superficie est de 35,000 kilomètres carrés, et sa population de 218,000 âmes. La Nid, la Tarris et la Mandals, ses principales rivières, n'ont pas plus de 80 à 120 kilomètres de cours. Les habitants suppléent à l'insuffisance des grains par la récolte des pommes de terre. Ils élèvent des bestiaux; ils exploitent d'abondantes mines de fer; la pêche est très-productive. Les principales branches de commerce sont le goudron, les bestiaux, le poisson sec et les bois.

De ses sept villes nous ne nommerons que les suivantes, considérées comme les plus importantes, relativement à la Norvége; toutes sont petites, bien qu'elles soient très-commerçantes. Elles sont situées sur la côte, car il n'y a pas une seule localité dans l'intérieur qui mérite d'être nommée.

Sur la côte orientale, que baigne le Skager-rack, *Arendal,* bâtie sur pilotis au milieu des rochers, est située à l'embouchure de la Nid. On y compte 3,000 habitants. Les petits navires pénètrent dans l'intérieur de la ville par les canaux dont elle est entrecoupée; son port est protégé par l'île Tromoe; on y fait un commerce important en fer et en bois, que l'on exploite dans ses environs.

Christiansand, capitale du diocèse, est située à l'embouchure de la Tarris, au fond d'une baie spacieuse. Elle renferme 10,000 habitants. Elle a été fondée par Christian IV, roi de Danemark, qui voulait en faire la principale station de sa marine. Les Anglais la ruinèrent en 1807. Son port, profond et sûr, est défendu par des batteries et par le port de *Christiansolm,* construit sur un îlot; c'est la station d'une partie de la flotte. Sa baie pourrait contenir tous les vaisseaux de guerre de l'Europe. C'est le principal refuge des bâtiments qui naviguent dans le Kattegat. La ville a des chantiers de construction, un bel hôpital, et une cathédrale qui est regardée comme la deuxième du royaume. L'industrie consiste en fabriques de toiles à voiles, de tabac,

d'eau-de-vie de grains; le commerce, actif, mais déchu, consiste principalement en poissons.

Mandals, à l'embouchure de la Mandals, fait un commerce assez prospère et a 2,000 habitants. — *Stavanger,* à l'entrée du golfe de Bukke, a été fondée dans le onzième siècle, et renferme 12,000 habitants. C'est l'un des ports les plus florissants de la Norvége : il fait un commerce actif de fer et surtout de harengs, qu'on pêche en énormes quantités dans les environs. La France y fait des importations considérables en vins, draps, soieries et même articles de Paris. La cathédrale de cette ville passe pour le plus beau monument gothique du royaume.

Du diocèse de Christiansand dépendent des groupes d'îles dont le principal occupe le golfe de Bukke : la plus étendue de ces îles est *Karmöe,* peuplée de 8,000 pêcheurs.

§ IV. Diocèse de Bergen. — Ce diocèse, situé sur la mer de Norvége, a une superficie de 36,000 kilomètres carrés et une population de 186,000 habitants. C'est un pays tout montagneux; ses côtes, profondément échancrées, sont parsemées d'îlots et d'écueils. Il est sillonné par des torrents que leurs inondations rendent redoutables, et découpé par les profonds et tortueux fiords de Hardanger et de Sögne, qui reçoivent de nombreux visiteurs. Le fiord de Sögne s'enfonce jusqu'à 120 milles dans les terres, pareil à un large fleuve qui pour rives aurait des montagnes; il projette ses longs bras dans toutes les directions pour aller chercher au loin le tribut des rivières et des torrents qu'il emporte à la mer. Tantôt il se resserre et bondit sur un lit de rochers, tantôt il s'élargit comme un lac [1]. Le fiord de Hardanger, moins long, mais plus large, est bordé de montagnes arrondies, de forêts, de prairies; le saumon abonde dans ses eaux. On y remarque la chute de Vörings, qui tombe d'une hauteur de 280 mètres.

Le sol du diocèse de Bergen nourrit des bestiaux et produit des grains. Les forêts y sont moins abondantes que dans les autres parties de la Norvége. On y exploite quelques carrières de beau marbre.

Bergen est la seule ville que renferme ce diocèse ; elle n'a pas moins de 26,000 habitants. Elle est située au milieu du Waagefiord, longue baie, hérissée d'écueils et bordée de rochers élevés, qui rendent assez dangereuse l'entrée de son port, un des meilleurs de toute la Péninsule. Sept montagnes s'élèvent en demi-cercle autour de son enceinte : celle-ci est défendue par plusieurs fortifications et par de hautes murailles. Le vieux château de *Bergenhuus,* bâti l'an 1070 par le roi Olaf Kyrre, servit de résidence aux souverains de la Norvége jusqu'à l'époque de l'union de Calmar, vers la fin du quatorzième siècle ; il sert aujourd'hui de prison, de magasin d'approvisionnement et d'habitation pour le commandant de la place. Bergen est bâtie irrégulièrement; ses maisons, qui sont presque toutes en bois, sont à un seul étage et peintes en blanc. Elle a un gymnase, un musée, deux bibliothèques, une école de navigation et des établissements de bienfaisance. Parmi les monuments on cite la prison et la cathédrale. Elle est la patrie d'Eric Pontoppidan, qui en devint l'évêque et qui fonda son collége, ainsi que de l'historien Louis Holberg. Au moyen âge, Bergen faisait partie de la ligue anséatique. C'est le port le plus considérable et la place de commerce la plus importante du royaume ; c'est principalement l'entrepôt

[1] L. Enault, *La Norvége.*

des pêcheries de la Norvége. On y fabrique des navires, des cuirs, des cordages, des savons, etc. En 1856, son commerce avec l'étranger se résumait dans un mouvement total de 3,036 navires jaugeant 106,000 tonneaux. Les exportations s'élèvent à 600,000 barils de harengs, 12,000,000 de kilogrammes de poisson sec, 5,000,000 de kilogrammes de morue, 32,000 barils de rogues de morue, 46,000 barils d'huile de foie de morue (baril de 53 litres); en outre, les bois résineux comptent pour des quantités importantes. Les autres nations apportent, en échange, des céréales, et 210,000 barils de sel, dont les deux tiers proviennent de la France.

Du diocèse de Bergen dépendent de nombreuses îles : les principales sont *Bommelöe, Tysnœsöe* et *Fidje,* où l'on dit que le premier roi de Norvége, Harald, avait sa résidence.

§ V. Diocèse de Drontheim ou Trondhiem. — Ce diocèse a une superficie de 27,000 kilomètres carrés et se partage en 3 amt : Komsdal, Nord-Trondhiem, Sud-Trondhiem. Sa population est d'environ 260,000 âmes. Nous avons vu que les montagnes qui le séparent de la Suède sont très-élevées : plusieurs sommets y atteignent 2,000 et 2,600 mètres. De nombreux lacs occupent sa superficie. Les récoltes en blé y sont insuffisantes pour les besoins de la population, mais la pomme de terre, le houblon, le lin et le chanvre y réussissent assez bien. Les mines et les forêts donnent d'importants produits.

Molde, à l'entrée d'un golfe qui s'étend à 50 kilomètres dans les terres, est peu importante, mais elle fait un commerce considérable de poisson, de bois et de goudron. A 50 kilomètres au nord-ouest, *Christiansand* occupe, dans un golfe, trois îles et une pointe de la terre ferme, entourées de rochers et d'écueils : aussi l'on y voit fort peu de rues; c'est par des canaux et sur des barques que l'on communique d'un lieu à un autre. Les trois îles et la terre ferme forment une baie dans laquelle la plus grande flotte peut non-seulement jeter l'ancre, mais naviguer sans danger, par différents canaux, entre les îles et les rochers; c'est ce qui explique pourquoi ce port est si fréquenté. Les habitants, au nombre de 2,500, s'occupent de la pêche, qui constitue leur principal commerce avec celui des bois.

Drontheim ou *Trondhiem* est située sur le Nid, a son entrée dans le fiord de Drontheim, qui découpe profondément le littoral. Elle est défendue par des murailles et deux forts qui tombent en ruine. Ses constructions sont en bois, mais les fréquents incendies dont elle a été victime ont fait remplacer de vieilles habitations par des maisons construites avec goût, et des ruelles tortueuses par des rues larges et droites; on y compte 16,000 habitants, dont la plupart se livrent au commerce. Elle fut fondée en 997 sur l'emplacement de la cité scandinave de *Nidaros.* A 2 kilomètres de son enceinte, l'église de *Hlade* remplace le temple de Thor et d'Odin que détruisit Olaf. Elle fut longtemps la résidence des rois : on voit encore leur trône antique dans le palais qui sert aujourd'hui d'arsenal. Elle possédait autrefois une magnifique cathédrale, que les Norvégiens comparaient à la basilique de Saint-Pierre de Rome, et qui possédait le corps de saint Olaf enfermé dans un magnifique cercueil en argent orné d'or et de pierreries. Elle a été détruite en 1719 par un incendie et remplacée par une église moins magnifique, mais dont l'étendue, les ornements, les statues, les colonnes en marbre, sont cependant remarquables; elle jouit du privilége d'être le

temple où l'on couronne les rois. Après ce monument, les plus considérables sont l'hôtel du gouvernement, le plus grand édifice en bois que l'on connaisse, et celui de la société des sciences, qui renferme une belle bibliothèque, un cabinet d'histoire naturelle et un musée d'antiquités. Les environs de Drontheim sont d'un aspect riant : ils sont embellis par deux belles chutes d'eau appelées le grand et le petit *Leerfos*, formées par le Nid ; de jolies maisons de plaisance s'élèvent çà et là dans la campagne et sur les bords du golfe. Drontheim fait le commerce des bois, surtout avec la France ; l'Espagne et l'Italie lui prennent son poisson salé ; le Danemark et les provinces méridionales de la Baltique lui fournissent des grains ; elle exporte aussi du stockfisch, du hareng, de l'huile de poisson, des peaux de renne, de loup, de phoque, de l'édredon, des pierres meulières de Salsöe, des cuivres de Rœraas ; c'est en outre l'entrepôt de toute cette région pour les productions nécessaires à la Norvége et que son climat lui refuse, telles que les vins, les épices, le tabac, l'eau-de-vie et quelques objets manufacturés ; aussi le commerce de détail y est-il considérable.

A 40 kilomètres des frontières de la Suède s'élève, au milieu des monts Kiœlen, et sur la rive gauche du Glommen, la ville de *Rœraas*. Sa position élevée la rend l'une des plus froides du royaume ; elle renferme néanmoins près de 4,000 habitants, occupés à l'exploitation des mines de cuivre, les plus abondantes du royaume, qui fournissent chaque année 4 à 500,000 kilogrammes de métal.

Du diocèse de Drontheim dépendent de nombreuses îles : les plus étendues sont *Averöe, Smœlen, Frojen* et *Hitteren ;* celle-ci a 40 kilomètres de long sur 16 de large, avec 4,500 habitants ; mais les plus célèbres sont les îles *Vitgen*, d'où partit le Normand Roll ou Rollon, qui fut le premier duc de Normandie.

§ VI. Nordland. — Le cinquième et le plus septentrional diocèse de la Norvége est celui de *Nordland*. Il a 900 kilomètres de longueur, 100 de largeur et 140,000 de superficie. Sa population est d'environ 132,000 individus. Sous le rapport politique, ce diocèse se divise en deux bailliages : celui du *Nordland* et celui du *Finmarken ;* sous le rapport de l'administration civile, il ne forme, avec celui de Drontheim, qu'un seul arrondissement sous la juridiction du chef de ce bailliage. Pendant longtemps ce pays resta dépourvu de villes : celles que nous y citerons sont tout à fait dénuées d'importance. *Bodöe*, située à l'extrémité d'une petite presqu'île, à l'entrée du golfe de Salten, a été fondée au commencement de ce siècle pour faire un entrepôt de commerce qui rivalisât avec celui de Bergen ; mais l'essai a mal réussi : elle ne se compose que d'une jolie église, d'une trentaine de maisons et d'autant de magasins. *Hundholm*, près et au nord de la précédente, n'est formée que de quelques maisons en bois, de vastes magasins et de hangars ; son port a récemment été établi pour faciliter la pêche et le commerce du hareng et celui des îles Lofoden.

Les côtes du Nordland sont bordées des îles les plus importantes de la mer de Norvége.

Le groupe des *Helgeland* comprend *Dönnaöe*, qui n'est habitée que par des pêcheurs, et *Alstenöe* ou *Belsvaag*, résidence de l'évêque du Nordland.

L'archipel des *Lofoden*, qui se compose des îles de ce nom et des îles *Tromsen*, occupe une longueur de 650 kilomètres. Il est tellement serré, et ses groupes semblent

si étroitement s'articuler les uns avec les autres, que l'on dirait bien moins une série d'îles qu'une chaîne de montagnes noyant leur pied dans la mer; aussi doit-on le regarder comme un contre-fort des monts Kiölen. Le point culminant de tout cet archipel paraît être les *aiguilles de Waag* (1,300 m.), masse de granit rouge, tacheté de neige, et qui cache des glaciers dans ses ravins et ses précipices. Ces îles granitiques, nues, glacées, sont assez bien habitées, et la nature ne les a pas condamnées à une éternelle stérilité; le tremble et le bouleau y poussent vigoureusement; le seigle mûrit et ne gèle pas, et l'épi rend encore quatre pour un. Les pommes de terre ne réussissent pas toujours, et les pâturages sont rares et maigres; mais pendant les huit mois d'hiver, on nourrit le bétail avec du poisson bouilli. La richesse de cet archipel consiste dans la pêche qui y est plus abondante que sur tout le reste de la côte norvégienne. Ces îles forment, en effet, avec le littoral une sorte de mer intérieure dans laquelle le poisson pénètre facilement par de nombreux détroits, et où il dépose son frai; cette mer intérieure se trouve protégée contre la tempête par le granit des Lofoden, et les courants du sud qui suivent la côte y entretiennent presque toujours une température assez douce. Aussi, de temps immémorial, le poisson n'a jamais manqué dans ces parages; la morue y est surtout abondante. Elle s'y montre quelquefois en telles quantités, qu'elle forme des masses compactes de plusieurs mètres d'épaisseur; aussi la capture d'un seul filet suffit pour remplir une barque. La pêche est libre, et chaque année, au mois de février et de mars, elle est pratiquée par 4 à 5,000 bateaux montés chacun par 6 hommes. Une partie de la pêche est vendue immédiatement aux négociants de Drontheim, qui viennent la chercher sur les lieux; le reste est expédié plus tard aux comptoirs de Bergen sous forme de *stockfisch*. Pour obtenir cette forme on suspend aux séchoirs le poisson qui vient d'être pris, et on ne l'en retire qu'au mois de juin; l'air froid et sec lui enlève toutes les parties aqueuses; le vent et le soleil font le reste sans qu'il soit jamais besoin de sel. Les deux saisons de pêche rapportent 3 ou 400 francs à chaque matelot, mais au prix de quelle rude existence! mal nourri, mal vêtu, mal abrité, toujours en contact avec l'eau glacée, couchant sur le sol nu dans des habits humides, exposé aux tempêtes qui emportent ses filets, qui brisent ses navires, le pauvre pêcheur du Nordland est encore exposé aux maladies affreuses qui naissent de cette vie de privation et de souffrances: le scorbut, la gale, la lèpre, et d'autres plus violentes qui amènent plus rapidement la mort [1].

Les plus considérables des îles Lofoden sont la longue *Andöen,* l'irrégulière *Langoen,* qui a 55 kilomètres de longueur et environ 1,000 habitants; *Hindöen,* la plus importante de toutes, puisqu'elle a 75 kilomètres de longueur et 40 de largeur; *West-Waagen,* longue de 40 à 50 kilomètres, et *Ost-Waagen,* le point central de la pêche.

C'est entre *Vœröe* et *Moskenæsöe* que se trouve le dangereux gouffre de *Malstroem,* si redouté des navigateurs. Son nom signifie *courant qui moud;* il offre cela de particulier que pendant six heures sa direction est du nord au sud, et en sens contraire pendant six autres heures. Son mouvement est opposé à celui de la marée. On a cru longtemps que ce gouffre avait dans son centre un abîme, tandis que sa plus grande profondeur est d'une vingtaine de brasses, et que son fond est tapissé de rochers et

[1] L. Enault, *La Norvége.*

de sable. Il devient effrayant lorsque le vent du nord-ouest souffle en opposition avec le reflux : alors il attire les navires et les engloutit. Le fracas qu'il produit s'entend à plusieurs kilomètres au large. En été, comme les vents ont une autre direction, il est peu redoutable ; les navigateurs peuvent même le traverser sans danger.

§ VII. Finmarken. — Le *Finmarken* est la plus étendue et la moins habitée des provinces de la Norvége : elle ne renferme que 54,000 habitants. Elle peut être considérée comme un plateau d'une élévation moyenne de 350 à 550 mètres, qui s'abaisse vers la mer par une suite de gradins peu sensibles. En quelques points, ce plateau est coupé par des vallées profondes, à travers lesquelles des rivières torrentueuses ouvrent de mauvaises voies de communication. On remarque ainsi la vallée de *Maals*, assez bien peuplée, les nombreuses petites vallées qui débordent dans le *Lyngenfiord*, la grande vallée d'*Alten*, qui se bifurque en deux autres, celles de *Naafiord* et d'*Altdal*. Dans la première sont les importantes mines de cuivre de *Naafiord ;* dans la deuxième se trouve presque une ville. L'exploitation des mines a beaucoup augmenté la population de ces vallées; autrefois habitées par des Lapons sauvages, mais où des Norvégiens industrieux sont venus s'établir. Enfin on peut encore nommer la grande vallée de la *Tana*, qui ouvre par la Tornea une communication avec le golfe de Bothnie. Tout ce pays, malgré sa latitude élevée, n'est ni désert ni stérile. Il est couvert de sapins, de broussailles, de grands pâturages ; grâce au voisinage de la mer, il jouit d'une température relativement douce ; il possède des ports profonds, sûrs et qui gèlent rarement ; enfin la côte abonde tellement en poissons qu'à l'époque de la pêche du hareng des bancs entiers de cet animal sont jetés par masses innombrables sur le rivage. Aussi cette partie ignorée de la Norvége, qu'on regarde comme inhabitée et inhabitable, est-elle l'objet de la convoitise des Russes. La côte de la mer Glaciale, qui appartient à l'empire des czars, est loin de présenter les mêmes avantages que la côte norvégienne : les ports y sont gelés pendant neuf mois, le pays est glacé et stérile, les pêcheries n'y sont pas abondantes.

Les rois de Norvége étendaient autrefois leur suzeraineté dans le Finmarken jusqu'à la rivière de Kola, et au delà de cette rivière, des *districts communs* séparaient leurs possessions de celles des czars de Russie. Du quinzième au dix-septième siècle, ils négligèrent ces pays éloignés et presque déserts, et la Russie en profita pour envahir les districts communs et passer la rivière de Kola. Elle a été forcée de s'arrêter à la limite actuelle formée en partie par le Patsvig ; mais elle a continué ses manœuvres, et il a fallu l'intervention de la France et de l'Angleterre pour empêcher la Norvége de lui céder la partie occidentale du Finmarken ; on a même interdit aux Russes le droit de pêche sur le littoral.

Les parties les plus importantes du Finmarken sont les îles. Dans les îles de *Tromsen*, nous remarquerons *Senjen*, longue de 65 kilomètres, large de 40, et couverte de montagnes, dont une a 1,000 mètres de hauteur. Pendant l'été, elle devient le rendez-vous d'un grand nombre de Finnois, qui y font pâturer leurs troupeaux de rennes. La petite île de *Tromsöe* renferme une ville du même nom, que l'on peut regarder comme une des principales places de commerce de la Norvége septentrionale : elle est située sous le 69° 40′ de latitude, c'est-à-dire à la hauteur où sont placées les colonies les plus lointaines du Groënland. Du côté du golfe, son aspect est assez agréable.

Le rivage y est garni d'un quai de bois, et les navires mouillent dans un port de 15 à 18 brasses d'eau, tout entouré de docks et de magasins. Tromsöe, en réalité, ne se compose que de son port et d'une rue qui aboutit d'un côté à la mer, et de l'autre côté à un glacier; mais cette rue est animée : elle a, outre ses magasins, une société de lecture, une salle de concert, un petit théâtre; on y publie même un journal. Cette ville, fondée vers le milieu du treizième siècle, ne fut longtemps qu'une misérable bourgade, habitée par des pêcheurs; le gouvernement danois essaya vainement de développer son commerce; ce n'est que depuis une cinquantaine d'années qu'elle a vu sa prospérité prendre des proportions sérieuses. Elle a actuellement de 16 à 1800 habitants. C'est le siége d'un évêché et la résidence du gouverneur du Finmarken; elle a un petit collége qui prépare aux études de l'université.

L'île de *Ringvadöse,* longue de 32 kilomètres et large de 25, est très-montagneuse et très-peuplée. *Arenöe* renferme un village avec un bon port. *Qvalöe* ou l'*île des Baleines* présente une circonférence de 100 kilomètres; son sol inégal est aride; jadis elle était couverte de forêts : on n'y trouve plus que le bouleau nain; ce changement dans la végétation est attribué à un abaissement graduel qui se fait remarquer dans sa température. Cette île renferme la ville de *Hammerfest,* la plus septentrionale de l'Europe; elle est sous le 70° 59′ 15″ de latitude, et construite de telle manière qu'on ne peut communiquer d'un quartier à l'autre qu'en bateau. Elle est posée au fond d'une petite baie qui offre un mouillage sûr. En 1811, elle n'avait encore que 9 habitations et 40 habitants; aujourd'hui, c'est le point central de tout le commerce du pays, l'entrepôt naturel de tous les produits qui lui sont nécessaires, le point de relâche de tous les navires qui vont de la mer Glaciale dans la mer du Nord. Le climat y est pourtant froid et humide, l'été sans chaleur, la végétation nulle; malgré cela, ses échanges avec l'étranger seulement ont été en 1856 de 11 millions de francs, dont 6,194,000 francs à la sortie, et ils ont occupé (entrée et sortie) 218 navires jaugeant 22,600 tonneaux. Les exportations consistent surtout en poisson sec ou salé, morue, huile de poisson, cornes de rennes, peaux et édredon.

A l'ouest de l'île des Baleines se trouve l'île de *Sœröe,* profondément découpée par un grand nombre de golfes. Au sud-ouest est *Seiland,* où l'on voit un pic de 1,300 mètres d'élévation. La plus septentrionale est *Mageröe,* où se trouve le *cap Nord.* A l'entrée du golfe Varanger est la petite île de *Wardöe,* où s'élève la forteresse de *Wardöehuus.* Tout homme qui sert volontairement quatre ans dans cette forteresse, d'ailleurs fort inutile, est affranchi pour toujours du service militaire. Enfin, au sud du golfe Varanger, mais sur le continent, s'élève la petite ville de *Wadsöe,* port commercial relativement important, puisque ses échanges avec l'étranger s'élèvent à 4,250,000 francs, et sa navigation à 352 navires chargés, jaugeant en moyenne 34 tonneaux.

CHAPITRE TROISIÈME.

SUÈDE

§ Ier. Populations. — Les Lapons. — La population de la Suède est de 3,641,000 habitants. Elle forme avec celles de la Norvége et du Danemark une des familles les plus importantes de la race germanique. Le Suédois a généralement la taille haute et élancée, des cheveux blonds, des yeux bleus, des muscles fortement prononcés, une grande force physique; il est intelligent, brave, aventureux, d'une grande égalité d'humeur, hospitalier. Dans les provinces du centre, surtout dans la Dalékarlie, on rencontre des cheveux noirs, des yeux enfoncés, des regards farouches, une taille moyenne, des traits moins réguliers. Les provinces méridionales sont les plus civilisées, et ressemblent, par leurs habitants, à celles du Danemark ou du nord de la Germanie. Les provinces septentrionales ont leur population très-disséminée; on y trouve peu de nobles et de marchands; les habitants sont en partie nomades, laborieux, pauvres, et pourtant paraissent heureux. C'est là que l'hospitalité suédoise se montre dans sa simplicité touchante et patriarcale. Le clergé y exerce la plus heureuse influence.

De ces populations du Nord, la plus intéressante est celle des Lapons, que nous avons déjà rencontrée dans la Norvége, que nous retrouverons dans la Russie, qui occupe le *Lappmarken* ou la plus grande partie des provinces suédoises de Nord-Bothnie et de West-Bothnie, et qui parcourt en nomade avec ses troupeaux de rennes les solitudes du nord de la péninsule.

Les Lapons[1] ont le visage pâle, basané, le corps d'un brun roux, la tête grosse, le front large, les yeux enfoncés, se relevant vers la tempe et n'ayant pas de cils, le nez court, la pommette saillante et la joue plate, la bouche large, les dents petites, noires et mal plantées, les oreilles grandes et noires, le menton allongé en pointe. Ils sont généralement maigres; leur ventre est petit, leur cuisse nerveuse, leur jambe sèche. Leur taille varie entre 4 pieds et demi et 5 pieds. S'ils n'ont pas la beauté physique, on ne peut leur refuser une certaine grâce de geste, qui n'appartient qu'à leurs voisins de l'aristocratie suédoise. Les femmes sont plus petites que les hommes, assez bien faites, moins basanées, et sinon belles, au moins gentilles. Elles sont peu fécondes, ce qu'on attribue à la rigueur du climat et à la misère, qui atteint fréquemment ces populations.

L'habillement du Lapon consiste en cuir et en laine. Pendant l'été, la laine domine; pendant l'hiver, c'est le cuir, ou plutôt les fourrures dont il se couvre alors depuis les pieds jusqu'à la tête inclusivement; de grandes bottes bourrées de foin et montant jusqu'à mi-cuisse, des gants de peau, un bonnet de laine rouge ou de poil tissé, ou encore de la peau d'un oiseau nommé *loom*, une large ceinture ornée de plaques brillantes, de chaînettes, et à laquelle se trouvent suspendus le couteau, un sac renfermant le tabac et les ustensiles du fumeur, puis un étui qui contient du fil et des

[1] Une grande partie de ce qui suit est extrait de l'intéressant ouvrage de M. Enault, *La Norvége*.

aiguilles, tels sont les éléments du costume lapon, costume qui offre d'ailleurs peu de différence chez les deux sexes.

Le Lapon est soupçonneux, dissimulé, trompeur; il dupe presque toujours ceux avec lesquels il fait commerce; mais il ne vole jamais. Il est violent, irritable, mais timide, hospitalier, doux et bon pour les malheureux et les animaux.

On distingue trois classes de Lapons : ceux des montagnes, ceux des forêts, ceux des côtes. Les premiers vivent du produit de leurs troupeaux de rennes; ils se tiennent l'été dans les montagnes, et l'hiver dans les plaines; leur vie nomade les oblige à transporter avec eux leurs familles, leurs animaux et leurs cabanes ou leurs tentes, lorsque le défaut de pâturages ou la saison les force à changer de demeure. Les seconds sont plus sédentaires; leurs troupeaux de rennes sont moins considérables; ils les conduisent dans les forêts ou bien ils les laissent paître en liberté, et s'occupent principalement de la chasse. Les Lapons des côtes sont pêcheurs, et ont encore moins d'animaux que les précédents; ils les confient à leurs compatriotes des forêts, ou bien, pendant qu'ils exploitent les lacs les uns après les autres, ils envoient leurs femmes et leurs enfants garder les troupeaux dans les montagnes.

La nourriture joue un grand rôle dans la vie du Lapon; on peut dire qu'il a toujours faim; il mange avec gloutonnerie jusqu'à ce qu'il ne puisse plus rien absorber; mais à l'occasion, et l'occasion n'est pas rare, il supporte merveilleusement le besoin. Le long des côtes, le poisson frais, fumé, salé, cuit et même cru, fait la base du repas. Dans l'intérieur des terres, on ne se nourrit plus que de viande et de laitage, et, à quelques exceptions près, la chair de renne est la seule que connaissent les Lapons, encore n'en mangent-ils qu'en hiver et en automne; au printemps et en été, ils se contentent de laitage. Leur cuisine est d'ailleurs peu variée; leurs friandises consistent en viandes séchées à l'air, en conserves de sang, en étuvées, où cuisent côte à côte l'ours, l'oie, le phoque, le renne et le brochet. Les Lapons sont ivrognes par penchant et sobres par nécessité, leur pays ou leur industrie ne leur fournissant aucune boisson fermentée; mais quand ils peuvent se procurer de l'eau-de-vie, ils en boivent jusqu'à ce qu'ils tombent ivres-morts.

Avec un appétit que rien ne peut calmer, on comprend que le Lapon soit essentiellement chasseur; il trouve en effet dans le produit de sa chasse de quoi garnir son garde-manger. Les chiens sont grands, forts et très-capables d'attaquer la grosse bête; les Lapons sont d'ailleurs courageux et excellents tireurs; ils attaquent l'ours avec résolution, et considèrent sa mort comme un exploit glorieux; mais ils ont une peur superstitieuse du loup. Ils le prennent généralement dans des piéges, ainsi que le glouton ou jers, le loup-cervier ou lynx et le renard. Ils prennent le lièvre au lacet, tirent l'élan à la carabine, les castors avec des flèches, et jamais qu'à la tête, afin de ne pas endommager leur fourrure; quant aux petites bêtes, comme les martres et les écureuils, ils les tirent avec des flèches armées d'une sorte de boule polie, avec laquelle ils étourdissent l'animal sans déchirer le fin tissu de sa peau. Les Lapons sont fort adroits de leurs mains; leurs barques légères sont très-délicatement travaillées; ils savent orner leurs bahuts avec des incrustations d'os et d'ivoire qu'ils découpent et gravent très-habilement. Leurs corbeilles et leurs paniers seraient payés fort cher à Paris. Les femmes préparent les peaux de renne, taillent et cousent les habits, les

souliers, les gants, et sont beaucoup plus laborieuses que les hommes. Ceux-ci sont assez indolents, et le plus souvent ils ne se livrent au travail que si les circonstances les y obligent.

« La langue lapone comprend trois dialectes différents, suivant qu'elle est parlée à l'est, à l'ouest ou au nord. Malgré de nombreux emprunts faits au norvégien, au suédois, au finlandais et même au russe, on doit reconnaître en elle une langue particulière : ses noms se déclinent; sa déclinaison amène dix cas qui marquent divers rapports de présence, d'absence, de distance; en un mot, toutes les relations que d'autres langues n'expriment qu'à l'aide de prépositions. Les verbes se conjuguent, les adjectifs ont tous les degrés de comparaison; les articles et les pronoms prennent le genre. Il n'y a point de caractère qui appartienne en propre à l'alphabet lapon. Ils connaissaient autrefois les runes, cet alphabet poétique du Nord; aujourd'hui, c'est avec des caractères romains ou allemands gothiques que l'on imprime les quelques livres à leur usage et dont ils n'usent guère[1]. »

Les Lapons sont chrétiens, mais on trouve chez eux de nombreuses traces de paganisme et d'idolâtrie. Ils n'ont été évangélisés que vers la fin du treizième siècle, et leur religion n'est qu'un ensemble d'habitudes superstitieuses. D'ailleurs leur vie nomade, loin des églises et des missionnaires, rend leur instruction religieuse d'autant plus difficile, qu'ils ne savent pas lire et qu'ils n'ont pas de pasteurs connaissant leur langue.

La Laponie a passé longtemps pour un pays riche en métaux précieux : on n'y exploite encore que quatre mines d'argent assez riches, mais on prétend que les Lapons en connaissent d'autres qu'ils ne veulent point indiquer, de peur qu'on ne les contraigne d'y travailler. On a trouvé aussi une riche veine de plomb, des filons de cuivre et du fer excellent. Les cristaux sont très-abondants et souvent d'une admirable transparence. On trouve encore des améthystes, des topazes et même des perles, mais tout cela de peu d'éclat et sans utilité pour les Lapons, qui ne savent que cacher leurs richesses, sans chercher à s'en servir comme moyens d'échange. Le règne végétal est assez pauvre, les fruits manquent absolument, et les forêts sont rares. Les essences les plus communes sont les peupliers, les genévriers, les cormiers, les saules, les trembles et les bouleaux, surtout les bouleaux nains. Ces arbres sont jetés en bouquets et généralement clair-semés. Les arbustes sont très-abondants; un des plus communs est le genévrier; puis on trouve les groseilliers, les myrtilles rouges et noires, et une espèce de bruyère; l'angélique porte dans le pays le nom d'herbe des Lapons : c'est dire son abondance et l'utile emploi qu'on en fait. Ils ont encore de nombreuses mousses qui ont presque chacune leur utilité.

C'est vers le milieu du douzième siècle que les rois de Suède et de Norvége songèrent à assujettir les Lapons et à leur imposer un tribut. La conquête se fit sans grandes difficultés, et le tribut consista d'abord en peaux de bêtes. Plus tard, on donna des rennes; aujourd'hui, on fixe l'impôt en espèces monétaires, mais on reçoit facilement des denrées en échange. Cet assujettissement à un léger impôt, l'obligation de faire baptiser les enfants, de faire consacrer les mariages, voilà à peu près les seules traces de la suzeraineté de la Suède sur ces pauvres peuplades.

[1] L. Enault, *La Norvége.*

Les Lapons échangent les produits de leur pays dans les foires. Ils donnent du poisson, des rennes, des peaux d'ours, de loup, de glouton, de renard, d'écureuil, de castor et d'hermine ; des souliers, des bottes, des gants et du fromage. Ils reçoivent en échange de l'argent de Suède ou de Norvége, des étoffes de laine, du cuivre, un peu de farine et des peaux de bœuf, des aiguilles, des couteaux, de l'esprit-de-vin et surtout du tabac, qu'ils aiment passionnément, hommes et femmes. Leurs foires durent de quinze à vingt jours. Celles d'hiver se tiennent d'habitude sur les glaces des grands lacs.

Quelques Lapons ont essayé de la vie sédentaire, quelques autres ont commencé de petits essais de culture dans leurs campements d'été. Mais ce sont là des tentatives isolées : le repos n'est pas dans le sang inquiet de leur race. *Kautokeino,* la capitale de la Laponie norvégienne, située sur l'Alten (une capitale de vingt maisons de bois), n'est à leurs yeux qu'un entrepôt. Ils y passent et n'y restent point. Comme tous ceux dont la vie est rude, ils aiment le vaste espace, la chasse, les troupeaux paissant en berté, la mousse qui parfois forme leur seule nourriture, et la neige qui souvent leur sert de lit.

§ II. Nordland. — Le *Nordland* comprend les provinces ou *län* de Nord-Bothnie, de West-Bothnie, de Wester-Nordland et de Jemtland.

Nous avons dit que les provinces de *Nord-Bothnie* et de *West-Bothnie* comprenaient le Lappmarken ou la Laponie suédoise. Outre les campements des Lapons, on trouve dans ces provinces quelques bourgades habitées par des Suédois, qui y ont établi des cultures ou qui exploitent les mines et les forêts. La plus remarquable est *Gellivara,* sur un affluent du Kalix, qui renferme 1,500 habitants, occupés à exploiter de riches mines de fer. On y trouve aussi quelques villes maritimes, où les Lapons viennent faire des échanges. Voici les principales.

Pitea, à l'embouchure de la Pitea, est le chef-lieu de la Bothnie septentrionale, et renferme 1,200 habitants. Son commerce, qui s'élève à peine à 80,000 francs par année, consiste en fer, goudron et bois. — *Luba,* à l'embouchure de la Luba, n'est pas plus importante, et renferme 1,500 habitants. — *Umea,* à l'embouchure de l'Umea, chef-lieu de la Bothnie occidentale, renferme 1,600 habitants, avec une église et une école ; elle exporte des peaux, des planches et du goudron.

En entrant dans la province de *Wester-Nordland* ou d'*Angermanie,* le pays change d'aspect. Si l'on en croit un voyageur, il offre une variété continuelle de vallées et de bois, de rivières et de lacs, et, sans les golfes qui découpent le pays, on se croirait transporté dans la Suisse : ce sont les mêmes sites pittoresques, d'aussi belles forêts, et jusqu'au bétail, qui semble être de la même espèce. C'est d'ailleurs une des parties les mieux cultivées de la Suède : on y récolte du lin, dont la filature occupe une partie de la population. La pêche, surtout dans les fleuves et les lacs, est très-productive. On exploite aussi de vastes forêts ; mais le commerce est peu actif.

Hernœsand, chef-lieu de la province et siége d'un évêché, porte le nom de la petite île d'*Hernœn,* à l'embouchure de l'Angerman, sur laquelle elle est située, et qui communique par un pont avec le continent. Sa position à l'entrée du golfe donne de l'importance à son port, dont les exportations s'élèvent à 700,000 francs. Sa population est de 2,200 habitants. Sa construction est régulière ; elle renferme plusieurs fabriques

d'eau-de-vie de grains, d'huile et de toile, et possède un collége, un jardin botanique et une imprimerie, qui publie des ouvrages en langue lapone. La plupart de ses maisons sont en bois, ainsi que l'hôtel de ville, qui est cependant d'une belle apparence. Au sud de Hernœsand, le petit port de *Sundswall,* peuplé de 2,400 habitants, est un des plus importants du Nordland suédois. En 1850, ses exportations atteignaient 1,300,000 francs, et consistaient en fer en barres, en goudron et bois de toute espèce.

La province de *Jemtland,* qui a 50,000 kilomètres carrés, est située dans l'intérieur, et se termine à l'ouest par la chaîne de montagnes qui sépare la Suède de la Norvége; elle est hérissée de sommités couvertes de neiges éternelles et de forêts magnifiques peuplées d'élans, de rennes, d'ours, de lynx, d'écureuils et même de castors. Elle est couverte de lacs nombreux et considérables, entre autres le lac *Stör;* mais le défaut de rivières navigables et de bonnes routes y est un obstacle à la prospérité du commerce. On y exploite des bois, du fer, du cuivre, et l'on y récolte quelques céréales. Son chef-lieu, son plus important marché, est la petite ville d'*OEstersund*, sur la rive orientale du lac Stör, si l'on peut donner le nom de ville à une réunion de quelques habitations qui ne renferment pas 500 individus.

Les quatre provinces du Nordland que nous venons de décrire sont les moins importantes de la Suède, à cause de la rigueur du climat. Les variations que les saisons y subissent sont vraiment remarquables. « Le 12 juin, dit un voyageur, je vis plusieurs champs de céréales dont quelques-uns étaient ensemencés depuis huit jours, et d'autres depuis quinze jours, et cependant au mois de mai la terre était encore couverte de neige et de glace. De tels effets ne sont pas rares au delà du 64ᵉ parallèle. Après un printemps qui ne dure que quelques jours, l'été commence au milieu de juin; la chaleur augmente avec rapidité, et la végétation suit la même progression. Si l'expression proverbiale *voir croître l'herbe* peut trouver une juste application, c'est à l'égard du Nordland. Deux jours sont à peine écoulés depuis la fonte de la neige, que l'herbe a déjà atteint la hauteur d'un pouce. Entre les semailles et la récolte, il s'écoule souvent à peine neuf semaines, rarement onze ou douze; et dans cet espace de temps le foin est coupé deux fois. L'été finit au commencement de septembre; l'automne est de courte durée, et l'on ressent presque aussitôt l'hiver avec toutes ses rigueurs. »

§ III. Swealand. — Provinces de Gefleborg, Storakopparberg, Wermland, Nerike, Westmanland. — Le Swealand ou la Suède propre renferme huit provinces ou *läns:* Gefleborg, Storakopparberg, Wermland, Nerike, Westmanland, Upland, Stockholm, Sœdermanland.

Les anciennes provinces de *Gestricie* et d'*Helsingie* forment le *län* de *Gefleborg*, qui a 20,000 kilomètres carrés de superficie; on y trouve d'immenses forêts de pins et de sapins, une multitude innombrable de lacs, qui, communiquant entre eux par mille canaux naturels, la rendent en grande partie marécageuse. Les pâturages sont très-nombreux; le blé, l'avoine, l'orge et la pomme de terre y sont cultivés avec succès; le lin y forme aussi une branche importante de culture. Les habitants élèvent avec soin des chevaux d'une belle espèce et des bêtes à cornes qui donnent un laitage excellent. Les forêts renferment des loups, des ours et d'autres animaux sauvages;

les rivières nourrissent des saumons, des esturgeons et d'autres poissons délicats. L'Helsingien, à force de travail et de soins, a su rendre le pays qu'il habite un des plus heureux de la Suède. Ses troupeaux lui fournissent en abondance du beurre et des fromages excellents; ses exportations en fer et en chanvre sont considérables; ses habitations sont commodes, solides et bien garnies de meubles et de linge. L'ordre et la prévoyance sont les vertus caractéristiques de ce peuple. On y trouve trois ports. — *Huddiskwall* (2,500 hab.) fabrique des toiles, a des sources minérales et fait commerce de bois. — *Sæderhamn*, située au nord de l'embouchure de la Ljusne, a 2,000 habitants, des fabriques de toiles et de fer, avec un bon port. Le chef-lieu de la province est *Gefle* ou *Gevalie,* à l'embouchure d'une petite rivière appelée Gefle-an. C'est une des villes les plus importantes du royaume : elle renferme 10,000 habitants. Elle a des maisons proprement bâties, des rues irrégulières, mais larges et bien pavées, un vieux château, un bon port, des chantiers de construction, des manufactures de toiles, plusieurs écoles et un gymnase renommé. Elle renferme en outre de grandes forges et des affineries de fer pour l'État. La rivière dont elle porte le nom y forme de petites cascades; près du rivage sont situés des jardins qui rendent l'aspect de cette ville agréable. Gefle est très-bien située pour le commerce : ses exportations seules atteignent 4 millions de francs, et consistent surtout en fer, bois, résine.

La province de *Storakopparberg* ou de *Falun,* située dans l'intérieur et qui a 36,000 kilomètres carrés, se compose de l'ancienne province de Dalékarlie, en Suédois *Dalarne.* C'est une contrée montagneuse, arrosée par le Dal, qui coule au milieu d'une vaste vallée; dans cette vallée s'étend le lac Siljan, dont la surface irrégulière est parsemée d'îlots, et dont les bords sont entourés de prairies et de belles forêts de sapins. Cette province récolte une petite quantité de céréales, élève des bestiaux, et trouve ses principales ressources dans les mines de son territoire, qui donnent du cuivre, du plomb, du fer, du vitriol. On y fabrique aussi des tissus grossiers. *Falun,* ou *Fahlun,* son chef-lieu, peuplée de 7,000 habitants, est située dans une vallée et divisée en deux parties par une petite rivière qui unit le lac *Varpan* et celui de *Rums.* On y fabrique des toiles, des rubans, des pipes; des manufactures de produits chimiques et des filatures de coton et de laine y sont aussi établies, avec des forges et des affineries de fer; son école des mines a une grande réputation. C'est dans les environs de cette ville que se trouvent les mines de cuivre les plus considérables du royaume, exploitées depuis onze cents ans, qui donnaient jadis 100,000 quintaux métriques par année. On évalue à 500 le nombre d'ouvriers qui y sont employés. Falun possède enfin une source minérale exploitée. En suivant la pente de la rivière, nous verrons sur ses bords *Hedemora,* située entre deux petits lacs, ville ancienne, mal bâtie et peu peuplée; plus bas, le bourg d'*Avestad,* avec 1,000 habitants occupés aux travaux de l'affinage du cuivre et de la fonte du fer.

Le Dalékarlien est brave, vigoureux, endurci à la fatigue. Il a joué un grand rôle dans la révolution qui plaça Gustave Wasa sur le trône. Il a de nombreuses relations de commerce avec le Norvégien; c'est au plus fort de l'hiver qu'il franchit les montagnes pour porter ses produits aux marchés de Drontheim. Ces voyages se font par caravanes de 300 à 400 hommes, et de plus de 1,000 chevaux. C'est un spectacle

singulier que celui de ces paysans, montés dans de légers traîneaux glissant avec la rapidité du vent sur la neige ou sur la surface des lacs solidifiés par le froid.

La province de *Wermland* ou de *Karlstad* est arrosée par plusieurs rivières, qui toutes se jettent au sud dans le lac Wener. Son sol, léger et sablonneux, n'est pas dénué de fertilité; on y récolte, dans la partie orientale et méridionale, assez de froment pour la consommation des habitants; les terres de l'ouest et du nord ne donnent que du seigle et de l'avoine, mais la pomme de terre est cultivée partout avec succès. Les mines fournissent annuellement 300,000 quintaux de fer en barres.

Dans une vallée entourée de mines de fer en pleine exploitation et d'importantes usines, se trouve *Philipstad,* petite ville de 1,000 habitants, située sur un affluent du lac Doglösen. On y remarque des sources minérales et un atelier de construction de machines. Dans l'île Tingvalla du lac Wener, à l'embouchure du Klar, *Karlstad,* chef-lieu de la province, peuplée de 3,200 habitants, renferme, comme la plupart des cités de la Suède, de nombreux établissements d'instruction; outre plusieurs écoles, elle possède un gymnase, un observatoire et un cabinet d'histoire naturelle. On y trouve des forges et des affineries de fer. Il s'y tient trois foires annuelles. Cette ville, fondée en 1584 par le prince qui devint Charles IX, est construite avec régularité; mais comme ses maisons sont en bois, elle a été souvent ravagée par les incendies. — *Christineham,* sur le Varn, près du lac Wener, renferme 2,000 habitants. Il s'y tient de grandes foires, et l'on y fait un grand commerce de fer, de mercerie et d'objets d'arts mécaniques.

La province d'*Œrebro* ou de *Nerike,* ancienne *Nericie,* se fait remarquer par ses progrès en agriculture : on y connaît l'usage des assolements et des prairies artificielles. Les récoltes y sont abondantes, surtout en céréales, en pommes de terre, en légumes, et l'on y élève beaucoup de bestiaux. Cette partie de la Suède centrale se compose de plaines ondulées, bornées à l'est par le lac Hielmar, et au sud par le lac Wetter. Dans l'intérieur se trouvent les lacs Afvern, Tisaren, Sottern, Toften, Mosiœn, etc. Son étendue est de 85,000 kilomètres carrés.

Œrebro, près de l'extrémité occidentale du Hielmar, à l'embouchure du Svart-Elf, a près de 5,000 habitants. Elle renferme plusieurs rues larges et bien pavées en granite, des maisons assez bien bâties, quoiqu'elles soient en bois et peintes en rouge. On y remarque une école normale, un vieux château entouré de fossés et de jolies promenades, une belle place pour le marché, un hôpital, un lazaret, des fabriques de lainages et de bonneteries, ainsi que des fonderies de fer et une manufacture d'armes. Dans sa principale église, on voit un mausolée érigé à la mémoire d'Engelhardt, qui défendit son pays contre la tyrannie du Danemark, et qui fut assassiné dans les environs du lac. Œrebro est l'entrepôt des fers de toute la province; au moyen des lacs Hielmar et Mœlar, et du canal d'Arboga, son commerce avec Stockholm a beaucoup d'activité.

Sur la rive septentrionale du lac Wetter, *Askersund* (1,000 hab.) fait le commerce de fer et des denrées de ses environs; il en est de même de la jolie ville de *Nora,* sur le bord d'un petit lac de ce nom, à 32 kilomètres au nord d'Œrebro.

La province de *Westmaland* ou de *Westmanie* a une superficie de 7,000 kilomètres carrés, et se trouve située dans le bassin du lac Mœlar. Son sol est ondulé, coupé de

rivières et de lacs peu fertiles. On y élève du bétail, et l'on y exploite des métaux. — *Arboga,* petite ville de 2,000 habitants, arrosée par la rivière dont elle porte le nom, est l'entrepôt du fer et du cuivre exploités dans le pays; on y fabrique des tissus de laine et des objets de sellerie. Ses environs sont intéressants par un bois réputé sacré chez les anciens Scandinaves, des tertres qui paraissent avoir servi de tombeaux et d'autres restes d'antiquités. — *Kœping,* située sur le lac Mœlar, renferme 1,400 habitants, avec des forges et des affineries de l'État. — *Westeras* (3,500 hab.), chef-lieu de la province, est située à l'embouchure du Svart-Elf, dans le lac Mœlar. Elle est le siége d'un évêché; sa cathédrale, assez belle, renferme le tombeau élevé par Gustave III à Erik XIV. Elle renferme une bibliothèque peu considérable, mais qui est riche en manuscrits précieux. — La petite ville de *Sala,* située sur un affluent du Sagon, renferme 3,000 habitants; elle est bâtie avec régularité; on continue à exploiter dans ses environs une mine d'argent qui était autrefois fort riche, mais dont les produits couvrent à peine aujourd'hui les frais d'exploitation.

§ IV. Provinces d'Upland, Stockholm, Sœdermanland. — A l'est de la province de Wœsteras s'étend l'*Upland* ou la province d'*Upsala,* située sur le lac Mœlar et sur le golfe de Bothnie; elle est riche en mines de fer; son sol, assez plat, produit d'abondantes céréales et nourrit un nombreux bétail.

Le chef-lieu, *Upsal* ou *Upsala,* capitale intellectuelle du royaume, appelée jadis *OEster-Aros,* est situé dans une plaine fertile arrosée par la petite rivière de la Fyris, que l'on traverse sur des ponts en pierre. Elle est célèbre par son université, où l'on compte 26 professeurs et plus de 850 élèves. Linné, Kronstedt, Bergmann, Wallerius et plusieurs autres grands hommes y ont occupé des chaires. Les bâtiments de cette université sont les plus beaux de la ville. L'académie que Gustave-Adolphe fit construire renferme une bibliothèque de 150,000 volumes; on y remarque une belle collection de manuscrits; entre autres, le *Codex argenteus,* le manuscrit d'argent. Il contient une traduction en langue gothique d'une portion de la Bible. Cette traduction a été faite au quatrième siècle par un évêque arien, le Goth Ulfilas, pour ceux de ses frères qui habitaient la Mœsie. C'est le plus ancien monument des langues du Nord. Sur un fond violet se détachent en relief les caractères d'un aspect ordinairement argenté; les initiales des chapitres et quelques passages sont en or, et également en relief[1]. Le même édifice contient l'amphithéâtre d'anatomie. A l'observatoire, parfaitement situé, est jointe une bibliothèque considérable, composée d'ouvrages sur l'astronomie. Le laboratoire de chimie et de physique, le musée d'histoire naturelle et le nouveau jardin botanique sont des collections d'une grande richesse. Le cabinet de minéralogie se compose de 20,000 morceaux. Dans le nouveau jardin botanique, que l'on peut considérer comme une des plus belles promenades de la ville, s'élève un superbe édifice dans lequel se trouvent

[1] L'histoire de ce manuscrit est curieuse. Découvert en 1597 dans une abbaye de Westphalie, il fut transporté à Prague. Prague ayant été prise par les Suédois en 1648, il fut trouvé dans le butin et envoyé à Christine; mais ses aventures ne se bornent pas là. Après avoir été volé par un soldat, il était dans sa destinée de l'être par un savant; du moins c'est ce dont on a accusé le docte Vossius. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'après sa mort le manuscrit fut racheté de ses héritiers par un seigneur suédois, Magnus de La Gardie, et donné à l'université d'Upsal. On le conserve soigneusement dans une boite fermée à clef.

des collections d'histoire naturelle et les salles destinées aux cours. Les bâtiments de l'université comprennent aussi des salles d'armes et de danse, ainsi qu'un magnifique manége. Près de l'archevêché se trouve le local où les étudiants s'exercent aux jeux gymnastiques. La ville compte encore d'autres établissements utiles : l'*Académie de Charles*, ou le consistoire académique, qui renferme un riche cabinet de médailles où l'on voit une collection presque complète des monnaies de Suède depuis les temps les plus anciens; la Société des sciences, fondée en 1712 par Erik Berzelius, d'abord bibliothécaire et puis archevêque d'Upsal; l'école cathédrale, espèce d'école secondaire où l'on enseigne la littérature et les sciences; les écoles du dimanche; une école pour les pauvres; une maison de travaux volontaires pour la classe indigente; un hôtel des invalides, dont une partie sert de maison de correction; enfin, une société biblique.

Les maisons d'Upsal sont bâties les unes en pierre et les autres en bois; les plus belles ont des jardins d'où la vue s'étend au loin dans la campagne. Ses rues sont larges et droites, principalement celles qui aboutissent à sa grande place. Sa cathédrale, couverte en lames de cuivre, est une vaste et magnifique église : elle rappelle par sa construction Notre-Dame de Paris. Elle fut commencée en 1258 et terminée en 1435. Sa longueur est de 330 pieds, sa largeur de 140 et sa hauteur de 105. Quatre rangs de colonnes légères supportent la voûte du temple. A l'entrée on remarque la figure du roi saint Olaf foulant aux pieds un monstre, symbole de l'idolâtrie; c'est dans la nef que les souverains suédois recevaient la couronne. L'intérieur de cet édifice est rempli de tombeaux et d'autres objets du plus grand intérêt : près de l'autel reposent les cendres d'Olaüs Petri, le réformateur de la Suède; plus loin un monument en albâtre renferme les restes de Gustave Ier et de ses trois femmes. Ici, l'on voit le cercueil en argent d'Erik IX, et les sarcophages de plusieurs rois de Suède; là, c'est le magnifique monument en marbre érigé à la mémoire du baron Charles de Geer, historien et naturaliste; un autre se fait remarquer par sa simplicité : c'est celui de Linné, élevé en 1798 par les amis de ce grand homme. Dans les deux sacristies d'autres objets frappent les regards : l'une contient les portraits des principaux ecclésiastiques de la Suède; dans l'autre, on voit le vêtement que portait Nicolas Sture, si injustement accusé de trahison par Erik XIV, et poignardé de la main de ce prince dans le château d'Upsal. Une autre salle contient plusieurs objets de grand prix, tels qu'une croix en vermeil renfermant un morceau de bois de la vraie croix, envoyé par le pape Alexandre III; un calice en or de dix-sept pouces de hauteur, enrichi de diamants, qui fut pris à Prague par Kœnigsmark, ainsi qu'une vieille idole en bois, représentant le dieu Thor. Upsal renferme une seconde église, située en face du palais archiépiscopal; elle est d'une grandeur moyenne, mais l'architecture en est très-belle et l'intérieur richement décoré.

Les relations sociales sont agréables dans cette ville. Dans la haute société on trouve plus d'instruction, plus d'aisance, plus de familiarité que dans les autres cités de la Suède : ce que l'on doit attribuer à l'influence de l'esprit universitaire. Il s'établit entre les nobles qui habitent Upsal pendant l'hiver et les professeurs de l'université des rapports dans lesquels respire la plus parfaite égalité. Outre ces réunions où les rangs sont confondus, les professeurs en ont établi d'autres dans lesquelles on n'admet

que des hommes, et où l'on ne s'entretient que de sciences et de questions utiles. Les étudiants y sont reçus.

Trois foires se tiennent chaque année à Upsal; c'est à celle de Distings que la ville est le plus animée. Cette foire a lieu en février, et attire de tous les points de la Suède un grand concours de curieux et d'acheteurs. Son origine remonte à une époque très-reculée. Les détails que nous venons de donner sur Upsal pourraient faire croire qu'elle est très-peuplée, mais elle contient au plus 5,000 habitants.

Les environs de cette ville méritent de fixer l'attention par les monuments historiques qu'ils renferment. A 2 kilomètres de son enceinte se trouve le petit village de *Gamla-Upsala* (*l'ancien Upsal*), qui était jadis le siége du culte d'Odin. Ici s'élevait un temple magnifique avec un bois sacré qui n'existe plus; là résidait le souverain, qui était aussi pontife suprême. Dans les murailles de l'église de Gamla-Upsala on reconnaît encore quelques restes du temple antique. Cette église a été fondée au douzième siècle par Eric IX; elle conserva le rang de cathédrale jusqu'en 1273, que le siége de l'archevêché fut transféré au nouvel Upsal. Le temple d'Odin était tombé en ruine depuis l'an 1080.

Non loin de la ville se voient les célèbres *högar* ou tombeaux des anciens rois. Trois de ces *högar* sont très-escarpés et de forme cylindrique; un quatrième, qui se termine par une plate-forme allongée, se nomme *Tings-hog* (*hauteur de la justice*): c'est là qu'à l'époque du paganisme et dans les premiers temps de l'établissement du christianisme, lorsque les rois scandinaves résidaient à l'ancien Upsal, se tenait le tribunal de *Disa*, la déesse de la justice.

Les pierres appelées *mora* appartiennent à une époque moins ancienne; elles sont situées dans la vaste prairie de Mora, qui dépend de la paroisse de *Lagga*, à 2 kilomètres au sud-est d'Upsal. Depuis l'établissement du christianisme en Suède, ce fut dans cette plaine que l'on commença à élire les rois, suivant un ancien usage. Le peuple s'assemblait autour d'une croix dans la plaine de Mora, comme au temps du paganisme autour du marteau de Thor. Assis sur des pierres, les juges de la province, assistés de douze assesseurs, procédaient à l'élection sous la présidence du magistrat de l'Upland. Celui qui avait réuni les suffrages était proclamé roi de Suède et de Gothie, et placé par la noblesse sur la plus grande des pierres ou *pierre du Roi*, du haut de laquelle il prêtait serment. Depuis l'union de Calmar, la cérémonie de l'élection fut remplacée par celle de la prestation d'hommage au souverain, et celle-ci même ne tarda pas à tomber en désuétude. Sur la grande pierre de Mora s'élève aujourd'hui la statue d'un des anciens rois de Suède.

L'Upland renferme des localités importantes. A 36 kilomètres au sud d'Upsal, *Enkoping* (1,300 hab.) fait un grand commerce de métaux avec Stockholm. — A 35 kilomètres au nord, *Danmora* (12,000 hab.) compte sur son territoire de nombreuses mines de fer, dont une vingtaine sont en exploitation. Elle possède le plus important établissement métallurgique de toute la Suède, et livre à la consommation, chaque année, 15 millions de kilogrammes de fer. — *Sæderfors* a une forge très-importante, surtout pour la fabrication des ancres. — *Læfsta*, sur la rive gauche d'une rivière dont il porte le nom, est un bourg où sont établies des forges qui occupent annuellement 2,000 ouvriers. — *Elfkarleby*, village situé près

Rouargue frères del. et sc.

STOCKOLM.

Rouargue freres del. et sc.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Montmorency. Paris.

STOCKOLM.

Publié par Furne, à Paris.

de l'embouchure du Dal, tient tous les ans une foire considérable de chevaux et de bestiaux.

A l'est du gouvernement d'Upsal, s'étend le long de la mer la province de *Stockholm*, dont la partie méridionale est creusée par les mille bras du lac Mœlar, tandis que ses côtes déchirées sont bordées d'une multitude de petites îles que l'on désigne sous le nom d'*archipel de Stockholm*. Le sol est généralement plat et peu fertile. La population est presque uniquement occupée de l'élève du bétail et surtout du commerce.

La nature a réuni avec tant de prodigalité aux environs de *Stockholm* les sites les plus variés, que cette ville semble placée au milieu d'un grand jardin. D'un côté s'élèvent des montagnes majestueuses que garnit le sombre feuillage des pins, alternant avec les rameaux de l'orme et du chêne, tandis que de l'autre s'ouvre une agréable vallée. Ici le lac Mœlar étale sa surface irrégulièrement découpée par des golfes et des promontoires, et couverte d'une multitude de rochers de granite, les uns escarpés et nus, les autres décorés de maisons de plaisance ou de touffes de bois; là s'élève une forêt sur une pente garnie de verdure; plus loin la vue se repose sur des coteaux ou sur des îles. Des châteaux, résidences d'été de la famille royale, des maisons de campagne et des jardins animent ce paysage. La capitale de la Suède occupe deux presqu'îles et sept îles baignées par le lac Mœlar, au fond d'un golfe où il se décharge dans la mer Baltique; aussi l'a-t-on, sous ce rapport, comparée à Venise. Mais les canaux qui dans la cité italienne sont l'ouvrage des hommes sont formés ici par des bras de mer. Incessamment sillonnés par des bateaux à vapeur, ils introduisent les navires jusqu'au cœur de la ville. La beauté de sa situation et même quelques-uns de ses monuments la placent au rang des plus agréables villes de l'Europe. Le *Norrmalm* et le *Sœdermalm*, ses deux grands faubourgs, occupent plusieurs îles, et sont en partie bâtis sur pilotis. Ainsi ses dix quartiers sont séparés par les divers bras du Mœlar et par la mer; ils communiquent entre eux par treize principaux ponts en pierre et plusieurs autres en bois. Beaucoup d'habitations sont entourées de jardins dont les murs s'élèvent au bord des eaux; d'autres, comme dans le Sœdermalm, s'appuient sur des rochers qui, plus hauts que les toits, s'élèvent comme des murailles au milieu de ces îles. La ville proprement dite ou la cité (*Staden*) n'est qu'une île d'une médiocre étendue : c'est l'ancienne Stockholm dont on attribue la fondation à Birger-Jarl vers le treizième siècle. Dans l'origine ce n'était qu'une forteresse construite à l'entrée du lac Mœlar pour protéger les approches d'Upsal, alors capitale du royaume.

Stockholm est bâtie sans régularité; la plupart des maisons sont en pierre et en briques, plusieurs sont en bois, peintes en rouge, mais le plus généralement en blanc; leurs façades présentent de belles croisées doubles, destinées à garantir les appartements contre les rigueurs de l'hiver. Les boutiques n'ont point de devantures élégantes et riches comme dans les régions tempérées : ce sont des appartements bien clos où l'on est garanti des grands froids de l'hiver. Les rues ne sont pavées que des galets que la mer fournit en abondance. Les vingt places publiques sont petites et sans noblesse. C'est dans le Norrmalm que se trouvent les plus larges et les plus belles rues : la plus longue est la *Drottning-Gatan*, que décorent les façades de plusieurs palais. Le port, défendu par la forteresse de *Washolm*, le château fort de *Dalarœ* et

le fort *Fredericksborg*, est d'une entrée difficile, mais son enceinte est vaste et sûre; l'eau en est limpide comme le cristal, et si profonde que les grands navires peuvent aborder jusqu'à son extrémité au centre de la ville, et débarquer leurs marchandises sur le quai, bordé par de belles maisons et de vastes magasins. C'est la station d'une partie de la flotte. Plusieurs rues de la cité s'élèvent alentour, l'une au-dessus de l'autre, sur la pente d'une colline, et forment un bel amphithéâtre couronné par le palais du roi. Cet édifice, depuis son origine jusqu'au seizième siècle, ne fut qu'une forteresse; reconstruit plusieurs fois et surtout en 1753, le roi Charles-Jean l'a fait remettre entièrement à neuf, et y a ajouté du côté du nord une belle terrasse. C'est un bâtiment carré, flanqué de deux ailes, d'un très-beau style, et rempli de meubles précieux et de collections d'un si grand prix qu'on peut le comparer aux plus belles demeures royales de l'Europe. La chapelle est d'une grande richesse : c'est là que le 20 décembre de chaque année on célèbre une fête en l'honneur de Gustave-Adolphe. La bibliothèque du roi renferme 60,000 volumes, ainsi que de nombreux manuscrits; elle possède le livre d'heures de l'empereur Ferdinand, l'un des trophées de Gustave-Adolphe pendant la guerre de Trente-Ans, et l'exemplaire de la Bible selon la Vulgate, sur lequel Luther écrivit des notes relatives à son plan de réformation. La collection de tableaux se compose de différents ouvrages des grands maîtres de l'école italienne et des meilleurs peintres suédois. Le musée des antiques est riche en statues grecques et en médailles. Au bas de la plate-forme qu'occupe le château, s'élèvent, sur la place de *Slottsbacken*, la statue de Gustave III et un obélisque en granite élevé à la mémoire de ce souverain. Sur la place de l'hôtel des Chevaliers, une statue en bronze représente Gustave Wasa. La place de Gustave-Adolphe est décorée de la statue équestre de ce prince. Le palais de la princesse Sophie-Albertine, le théâtre et d'autres élégants édifices environnent cette place. C'est sur l'emplacement de l'ancien jardin royal que Charles-Jean a fait construire la magnifique place de Charles XIII que décore la statue de ce prince.

La belle église des Chevaliers (*Riddarhorlmen*), dans l'île de ce nom, est remarquable par son architecture ogivale et par son aiguille. Elle renferme les cendres de la plupart des rois depuis Gustave Wasa et des généraux les plus célèbres de la Suède; elle est décorée de 5,000 étendards étrangers. La grande église ou la cathédrale, appelée *Storkyrkan*, est la plus ancienne : elle sert au couronnement des rois depuis que cette cérémonie ne se fait plus à Upsal. Si l'on joint à ces édifices le magnifique bâtiment de la bourse, la salle de l'Opéra, l'hôtel de ville, celui de la monnaie, l'immense bâtiment où l'on emmagasine le fer, le parc d'artillerie, les chantiers de l'amirauté, et à l'extrémité septentrionale de la Drottning-Gatan, sur un rocher isolé, le beau bâtiment de l'observatoire, on aura une idée de la capitale de la Suède. Nous ne faisons qu'indiquer les établissements d'instruction que renferme cette ville : l'institut central vétérinaire, l'institut forestier, l'académie des sciences et celle des belles-lettres, les écoles de médecine, des sciences et arts appliqués, des mines, des beaux-arts, les écoles militaire et de marine, et d'autres non moins utiles. Parmi les établissements philanthropiques, nous ne citerons que la société *Pro Patria*, qui encourage les vertus dans toutes les classes en distribuant des médailles d'argent pour récompenser les services des maîtres des écoles primaires,

ceux des sages-femmes, la bonne conduite des ouvriers et des serviteurs fidèles, le zèle des paysans à perfectionner l'agriculture.

Dans la capitale de la Suède, on montre beaucoup de goût pour les sciences et les arts; aussi l'on y compte beaucoup de sociétés scientifiques et littéraires; les concerts sont aussi très-fréquents, et le théâtre royal est parfaitement dirigé. Il faut voir Stockholm pendant les fêtes de Noël, si l'on veut avoir une idée de la gaieté et du mouvement qui règnent alors dans cette ville; c'est la veille de la fête que commence, le soir, la célèbre foire qui, par ses innombrables flambeaux, présente un spectacle si singulier; les parties de patins et de traîneaux viennent ensuite, et se prolongent tout le temps de l'hiver. La capitale offre durant cette saison une activité difficile à décrire; les fêtes et les parties de plaisir s'y succèdent chaque jour. La température moyenne de Stockholm est de 5° 66′ centigrades. Cette ville ne jouit pas d'une grande salubrité, à cause des marécages qui l'entourent; aussi la mortalité y est plus considérable que dans les autres capitales de l'Europe.

Stockholm possède des fabriques dans tous les genres. Les plus importantes sont, après les usines à fer, celles de tabac, de draps, de tissus de coton et de lin, des filatures, des fabriques de soieries, les seules qui existent en Suède, des raffineries de sucre, des verreries, une fabrique de porcelaine, de nombreuses tanneries, des tuileries, quelques ateliers de machines: la valeur des articles ainsi fabriqués comprend sans doute la majeure partie des 75 millions de francs qui forment toute la production manufacturière de la Suède, chiffre peu considérable pour une ville peuplée de 100,000 habitants; mais nous avons dit que la Suède n'est pas un pays manufacturier; elle a d'ailleurs dans ses richesses métallurgiques, dans ses forêts, sur ses côtes poissonneuses des éléments d'échange qui peuvent suffire à alimenter un commerce encore plus considérable que celui qu'elle fait actuellement.

De même que Stockholm est le principal centre industriel de la Suède, elle en est également la place de commerce la plus considérable, et sous ce rapport son importance s'accroît rapidement; en 1855 ses transactions extérieures étaient: à l'importation de 35,312,000 francs, et à l'exportation de 19,375,000; soit, au total, 54,687,000 francs, ce qui constituait une augmentation de 10 millions sur l'année précédente. Stockholm exportait à cette époque 23,000 douzaines de madriers, 3,900 mâts, 618,000 hectolitres de céréales, 1,010,000 kilogrammes de cuivre, 37,000 tonnes (de 1,000 kilogrammes) de fer et d'acier, 71,000 barils de goudron ou brai, 477,000 kilogrammes de tourteaux. Son port recevait en échange de l'étranger du café, du poisson, de la soie écrue, des sucres, du suif, des tissus, des vins et des eaux-de-vie. Le nombre des navires étrangers entrés était, cette même année, de 1,438 jaugeant 124,000 tonneaux. Dans cette intercourse la France n'est représentée que par 33 navires jaugeant 2,836 tonneaux; la plupart de ses transactions avec la Péninsule ont lieu en effet sous pavillon suédois et norvégien.

Les environs de Stockholm sont remplis des sites les plus variés. Tantôt s'élèvent majestueusement des murs de rochers grisâtres ombragés par de sombres pins ou par le feuillage du hêtre, ou par les rameaux du bouleau; tantôt s'ouvre une charmante vallée, tantôt s'élève une colline couverte de verdure où se déploie un riant bocage. Les habitations champêtres y sont nombreuses, ainsi que les

châteaux royaux. Parmi ceux-ci, *Drottningholm* (*Ile de la reine*) est le plus beau; il offre en petit quelque ressemblance avec celui de Versailles; mais il est surtout remarquable par sa position sur la pointe septentrionale de l'île de Lofoë, dans le lac Mœlar, par la beauté de ses jardins et l'abondance de ses eaux. — *Karlsberg*, sur un bras du Mœlar, fut longtemps habitation royale, mais depuis la fin du siècle dernier, ce château a été transformé en une école militaire qui renferme 200 élèves. — *Haga*, petit pavillon entouré de sites enchanteurs, est le séjour du roi pendant la belle saison. — La belle résidence de *Rosendal*, bâtie au milieu du *Djurgarden*, ou parc royal, est celle où le prince invite de préférence les personnes qui lui sont présentées. — Le château d'*Ulricksdal*, qui s'élève sur les bords d'un petit lac communiquant avec la Baltique, est un bel édifice qui est affecté aujourd'hui au logement des invalides. On voit dans l'arsenal le chapeau dont Charles XII était couvert lorsqu'il fut tué dans la tranchée de Friderikshall, et l'épée sur laquelle il porta la main en se sentant frappé. On y montre aussi la chemise sanglante du grand Gustave-Adolphe, lorsqu'il fut tué dans les champs de Lutzen. — Le château de *Rosersberg* passe pour l'un des plus beaux de la Suède; celui de *Stræmsholm* est remarquable par le charme de sa position; *Svartsjæ*, par ses magnifiques jardins; enfin *Gripsholm*, par les souvenirs historiques qui s'y rattachent : c'est dans ce château qu'Erik XIV et Gustave IV furent enfermés après avoir été renversés du trône.

Les autres ports de la province sont : *Oregründ*, qui fait un grand commerce de cabotage; *Grislehamn*, petite ville fortifiée, qui a des communications fréquentes avec la Finlande; *Norrtelge*, peuplée de 1,500 habitants; on y voit une fabrique de draps, et dans ses environs une manufacture d'armes; le cabotage et la pêche donnent de l'activité à son port; *Wexholm*, petit port dans une île, où les navires relâchent avant d'arriver à Stockholm; *Sœdertelge*, à 30 kilomètres au sud-ouest de la capitale, sur une baie du lac Mœlar, appelée le *Sœdra-Biœrk;* c'est une petite ville de 2,000 habitants, assez bien bâtie, qui renferme un lazaret, des filatures de coton, des fabriques de bas, une manufacture de tabac et deux tuileries.

L'archipel qui s'étend près des côtes est composé d'un grand nombre de petites îles; les plus considérables, qui n'ont pas plus de 4 kilomètres de longueur, sont *Biœrkoë, Windoë, Sandhamm*, où l'on voit un port défendu par des bastions, *Norsundoë, Utoë* et *Toroë.*

La province de *Sœdermanland* ou de *Nykœping* est formée de la plus grande partie de l'ancienne province de Sudermanie. Elle est arrosée au nord par le lac Mœlar, à l'ouest par le lac Hielmar, au centre par des lacs et des marais, et au sud par la mer Baltique. Son sol est plat, profondément découpé sur les côtes, peu fertile, abondant en pâturages et en bois. C'est au fond d'une baie et à l'embouchure d'une petite rivière dont elle porte le nom que se trouve, dans la plus belle situation, la petite ville de *Nykœping*, l'une des plus jolies de la Suède, ancienne capitale de la Sudermanie, peuplée de 3,500 habitants. La vase qui remplit son port a diminué son importance commerciale. On y remarque particulièrement des fabriques de draps, de bas, de papier, d'aiguilles et de tabac. Elle exporte des canons et des boulets. C'est dans son vieux château, dont une partie sert de prison, que le roi Birger fit enfermer en 1318 deux de ses frères et les laissa mourir de faim.

Sur le bord du lac Mœlar, une autre petite ville mérite d'être remarquée : *Strengnæs* (2,000 hab.), résidence d'un évêque, renferme une belle cathédrale et un gymnase où Gustave Wasa fit ses premières études. — *Eskilstuna* (2,500 hab.), à 8 kilomètres au sud du lac, est le siége principal de l'industrie du fer en Suède. On y trouve de grandes forges, des fabriques d'armes, d'outils, de quincaillerie.

§ V. Göttland. — Provinces de Æster-Göttland, Skaraborg, Iankœping, Calmar et Göttland. — Le *Göttland* ou la Suède méridionale est la partie la plus peuplée, la plus fertile, la plus importante de la péninsule scandinave. On la partage en onze provinces : Æster-Göttland, Skaraborg, Iankœping, Calmar, Göttland, Kronoberg, Blekinge, Christianstad, Malmœhus, Halland, Elfsborg, Gœtheborg.

La province d'*Æster-Göttland* ou d'*Ostro-Gothie* est un pays montueux et boisé, que ses vallées, ses lacs et ses rivières rendent extrêmement pittoresque. Elle est bornée à l'ouest par les bords occidentaux du lac Wetter, et à l'est par la Baltique. Son chef-lieu est *Linkœping,* à l'embouchure du Stang dans le lac Roxen, au milieu d'une des plaines les plus fertiles de la Suède. C'est une ville très-ancienne, peuplée de 3,500 habitants, bâtie avec régularité; il s'y tient plusieurs foires très-fréquentées; son gymnase possède une belle bibliothèque et un musée d'histoire naturelle et d'antiquités. Sa cathédrale est, après celle d'Upsal, la plus grande et la plus belle du royaume. Le château est un lourd et vaste édifice dont la construction remonte à une époque assez reculée. Près de la cathédrale, le palais de l'évêché se fait remarquer par sa belle construction : il possède un beau jardin d'où l'on jouit d'une vue ravissante sur le lac Roxen et les environs. Au milieu des habitations en bois que renferme cette ville, s'élève la maison des francs-maçons, bâtiment à trois étages construit avec beaucoup d'élégance et de goût. Ses seuls établissements sont des tanneries, des tisseranderies, une fabrique de draps et une de bonneterie. Son commerce a pris un peu plus d'activité depuis la construction du canal de Gothie.

A 35 kilomètres au nord-est de Linkœping, s'élève, sur la Motala, à son embouchure dans le Bräviken, *Norrkœping,* la troisième ville de la Suède, peuplée de 12,000 habitants. Ses rues sont larges, bien bâties et bien pavées; ses places sont grandes et régulières. C'est le siége principal de l'industrie des draps et des lainages dans tout le royaume. On y trouve un grand nombre de fabriques de toiles de lin, de mousselines, de tabac, de papier, d'ouvrages en fer forgé et en fonte, une manufacture d'armes à feu, des raffineries de sucre et des tanneries. Elle a vu naître le célèbre jurisconsulte Laurent Benek. Sa situation est avantageuse pour le commerce; au moyen de la Motala, qui forme des cascades dans la ville même, les navires y arrivent jusqu'au quai. Norrkœping est l'une des trois villes suédoises où les juifs ont le droit de s'établir et de posséder une synagogue. — *Sœderkœping,* au fond d'un golfe où débouche le canal de Gothie, a 1,000 habitants, des sources minérales et un petit port. — *Wadstena* a 2,500 habitants et une maison d'invalides. — *Skenninge* n'a que 1,500 âmes, mais il s'y tient une foire très-importante. — *Motala,* un des entrepôts du canal de Gothie, est située à l'endroit où la Motala sort du lac Wetter; elle possède des ateliers considérables pour la fabrication des bateaux à vapeur et des machines; ses produits sont recherchés à l'étranger et surtout en Russie. Motala occupe toujours 400 ouvriers, et forme d'excellents élèves pour les établissements métallurgiques du royaume.

Il y a dans la province plusieurs sources minérales : on cite, entre autres, celles du village de *Medewi,* près du lac Wetter. Elles sont depuis longtemps en grande réputation en Suède, comme fort efficaces contre la goutte, les rhumatismes, la paralysie et d'autres maladies chroniques. Il existe à Medewi un lazaret pour les pauvres qui se rendent aux eaux. Les environs offrent aux baigneurs des promenades charmantes et les plus beaux points de vue.

Entre les lacs Wener et Wetter s'étend la province de *Skaraborg* ou de *Westro-Gothie,* où l'on voit quelques montagnes, dont la plus élevée est le Kinnekulle; plusieurs lacs, tels que le Skagern, l'Imsen, l'Hornborga, l'Osten, l'Unden et le Wiken; un grand nombre de rivières, dont les principales sont le Noss, le Sid et la Tid, qui se jettent dans le lac Wener. Son sol est riche en forêts et en pâturages.

Mariestad, située au bord du lac Wener, est le chef-lieu de la province; c'est une petite ville de 1,500 habitants, dont les rues sont larges et régulières, et qui renferme un château où réside le gouverneur. — *Lidkœping,* sur le bord du même lac, au fond de la baie de Kinne, a près de 2,000 habitants. — *Skara,* siége d'un évêché, possède une assez belle cathédrale, un gymnase, une école vétérinaire et un jardin botanique. Près de la ville s'élèvent les ruines d'un ancien château. — *Falkœping* est célèbre dans l'histoire par la bataille qui se livra, en 1388, entre Marguerite, reine de Danemark et de Norvége, et le roi Albert de Suède, qui y fut complétement défait. — *Wanæs,* aujourd'hui *Karlsborg,* est une place forte, bâtie sur une presqu'île au bord du lac Wetter et à l'entrée du canal de Gothie.

La province de *Jœnkœping* est située dans l'intérieur et occupe une partie du bassin du lac Wetter. On y cultive les fruits de nos régions tempérées; des forêts considérables, composées de hêtres, de tilleuls et de sapins, couvrent une partie du sol; des bêtes à cornes et à laine, des porcs et des volailles y sont engraissés avec succès; des mines d'argent, de cuivre, et surtout de fer, forment une de ses principales richesses; on y voit même la seule mine d'or que possède la Suède : celle d'*OEdelfors,* qui fut d'abord très-productive, et qui ne donne plus ajourd'hui que 3 à 4 marcs par an.

A l'extrémité méridionale du lac Wetter, *Jœnkœping,* le chef-lieu, peuplée de 4,500 habitants, est une jolie ville industrieuse qui renferme quelques édifices en pierre, au nombre desquels on remarque l'hôtel de ville et le palais de justice. C'est le siége de la cour suprême de Gothie; elle possède un arsenal, un gymnase et une manufacture d'armes. En 1809, la Suède et le Danemark y conclurent un traité. A 40 kilomètres à l'est de Jœnkœping, l'ancienne *Ekesjö,* petite ville de 1,500 habitants, renferme une manufacture de tabac estimé.

La province de *Calmar* a 180 kilomètres de côtes sur la mer Baltique, qui sont découpées par un grand nombre de baies. Elle est fertile, riche en forêts, en mines, en bétail, et possède des pêcheries très-productives.

Westervik, sur la baie du même nom, possède un bon port de commerce et des chantiers de construction. Elle renferme 3,500 habitants.

Au bord du détroit formé par l'île d'Œland et la terre ferme, *Calmar* s'élève sur la petite île de Quarnholm, qui, par un pont de bateaux, communique avec le continent où s'étend son faubourg. Elle renferme 6,000 habitants. Des tours, des remparts et des bastions, aujourd'hui mal entretenus, la défendaient autrefois. Elle est réguliè-

rement bâtie, quoique la plupart de ses maisons soient en bois; son plus bel édifice est la cathédrale, construitè au centre d'une grande place, et dont la voûte hardie se soutient sans piliers. Son vieux château, situé dans le faubourg, passait autrefois pour une des clefs du royaume; il est célèbre dans l'histoire de là Suède par l'assemblée du 20 juillet 1397, dans laquelle fut conclu l'acte d'union qui mit la couronne de Danemark en possession de la Suède et de la Norvége. La salle où s'assembla ce congrès sert de grenier de réserve; le reste de l'édifice a été transformé en une maison de correction et de travail. La ville a plusieurs manufactures de drap et des tanneries; elle faisait autrefois un commerce considérable. Son port, petit et sûr, est abrité au sud par le cap Stensöe, où Gustave Wasa aborda en 1520 pour délivrer sa patrie. Louis XVIII, qui, pendant son exil, se fixa quelque temps à Calmar, fit élever à la mémoire du héros suédois, sur le cap Stensöe, une pierre portant une inscription qu'il composa lui-même.

L'île d'*OEland,* longue de 140 kilomètres, large de 4 à 15, s'allonge en face du continent à une distance de 7 kilomètres au nord et de 4 kilomètres au sud, formant le détroit de Calmar, qui est un excellent mouillage pour les navires. Son sol est composé de roches schisteuses, siliceuses et calcaires; ses vallées sont agréables et bien arrosées; elle est riche en pâturages et en prairies. Elle nourrit 32,000 habitants, un grand nombre de bestiaux et une race particulière de poneys, petits, sveltes, d'une hardiesse et d'un feu que rien n'égale : on les appelle *kunghästar,* chevaux du roi. Le chef-lieu est *Borgholm,* avec un château fort transformé en maison de correction. On y trouve aussi le port de *Borga* ou *Böda,* la petite ville de *Wentlinge,* etc.

L'île de *Göttland,* située à peu près au centre de la Baltique, a 116 kilomètres de long, 60 de large et renferme près de 50,000 habitants. Depuis les temps les plus reculés elle a appartenu à la Suède, dont elle forme actuellement une province. Au moyen âge, elle a jetté un grand éclat; mais lorsque la puissance de la ligue anséatique vint à faiblir, l'île, ballottée pendant deux siècles entre les Danois et les Suédois, tomba en décadence, et ce n'est que depuis 1645, lorsque le traité de Brömsebro l'eût assurée à son antique métropole, que sa situation devint plus florissante.

Göttland offre l'aspect d'un plateau calcaire et sablonneux de 50 à 60 mètres de hauteur, sur lequel s'étagent des collines dont les sommets nus et arides ont à peu près la même élévation. L'une de ces collines, le *Hoburg,* renferme un grand nombre de cavernes. Les côtes sont élevées, surtout à l'ouest, et leurs sinuosités forment d'excellents ports pour les petits navires; à l'est, ces sinuosités sont plus larges, la mer plus profonde. Le port de *Slitö* notamment est un des plus remarquables de la Baltique, et peut recevoir des bâtiments du plus fort tonnage, ainsi que ceux de *Farösund* et de *Kapellshamn.* L'île est arrosée par des lacs et plusieurs rivières; l'une d'elles, appelée le *Lummelund,* sort du petit lac de Martebœ, coule pendant quelque temps dans un canal souterrain, et reparaît par une ouverture large de 4 mètres pour se jeter dans la mer.

Le climat de Göttland est beaucoup moins rigoureux que celui des parties de la Suède situées à la même latitude. L'île est riche en forêts et en gibier; on récolte dans les terres labourables du seigle en abondance et d'excellente qualité. Pendant l'été, le

sol, mêlé d'une grande quantité de chaux, retient la chaleur à un degré excessif: aussi la végétation y serait-elle parfois en souffrance si, pour parer à cet inconvénient, on n'avait pas soin de recouvrir les champs de branches et de feuillages.

Les Göttlandais se livrent avec succès à l'horticulture, à l'élève des vers à soie et des bestiaux. La chair de leurs magnifiques moutons est très-recherchée pour son goût de venaison, mais la laine est impossible à carder. Les chèvres atteignent une très-haute taille. Les poneys rappellent par leur agilité et leur vigueur ceux de l'île d'Œland.

Une des principales industries de Göttland est la fabrication de la chaux: elle occupe un grand nombre d'ouvriers. On y fabrique aussi des meules de moulin et des pierres à aiguiser, qui s'exportent à Stockholm et en Allemagne. La pêche, la chasse du phoque et des oiseaux de mer, le cabotage avec le midi de la Suède, telles sont les autres occupations des habitants, qui se procurent des denrées coloniales, du vin et d'autres objets en échange de leurs bois, de leurs poissons, de leurs bestiaux, de leurs légumes, etc. Ces habitants sont pleins de force et d'activité, durs au froid et au mauvais temps, sensibles à l'excès aux injures, hospitaliers et généreux, ayant le goût de l'ordre et de la propreté, fidèles à leurs traditions et à leurs vieilles coutumes, peu superstitieux et généralement instruits.

Wisby, capitale de l'île et siége d'un évêché, n'est plus aujourd'hui qu'une ville déchue renfermant environ 4,000 habitants. Mais c'est l'une des plus anciennes villes du Nord; tout y est plein de ruines et de souvenirs : l'archéologue admire les vieux temples et les vieux monastères catholiques, et surtout la cathédrale, d'un gothique pur, restaurée avec intelligence en 1817. On y trouve un gymnase, une petite bibliothèque où l'on fait voir le Code maritime de Göttland, approuvé en 1135 par l'empereur Lothaire; monument curieux où se reflètent toutes les splendeurs du passé de Wisby. Cette ville possède quelques navires, et son industrie est sans importance. Plusieurs antiquités, trouvées dans ses environs et sur quelques autres points de l'île, donnent lieu de croire qu'elle fut habitée par ces Goths belliqueux qui se rendirent maîtres des plus belles provinces de l'empire romain.

§ VI. Provinces de Kronoberg, Blekinge, Christianstad et Malmœhus. — La province de *Kronoberg* ou *Wexiæ,* située dans l'intérieur, renferme de vastes forêts; mais elle est assez fertile pour fournir tout le grain et le fruit nécessaires à sa consommation. On y élève beaucoup de bestiaux, de moutons et de porcs, et ses mines fournissent du fer en assez grande abondance. *Wexiæ,* son chef-lieu, est une jolie petite ville qui possède deux églises, un gymnase et une bibliothèque. Elle renferme 2,200 habitants.

La province de *Blekinge* ou *Kalskrona* est une des plus petites, mais la plus belle partie de la Suède. On n'y trouve point les aspects sauvages de la Scandinavie, mais partout une nature harmonieuse, luxuriante et pleine de variété; une végétation superbe de fleurs, des arbres, des rossignols, des montagnes et des vallées [1]. La mer Baltique baigne toute sa partie méridionale. Le sol, léger et fertile, ne produit que peu de grains; mais ses pâturages nourrissent les chevaux les plus estimés de la Suède. Ses principales villes sont sur le bord de la mer.

[1] L. Énault, *La Norvége.*

Karlskrona, le chef-lieu, est située sur une grande île et plusieurs petits îlots reliés à la terre ferme par des digues et des ponts. Fondée en 1680 par le roi Charles XI, elle fut complétement détruite un siècle après par un incendie, et rebâtie sur un plan plus régulier. Dans ces derniers temps d'énormes dépenses ont été faites pour l'embellir; de belles rues, de vastes esplanades ont pris la place de collines arides ou de mares d'eau croupissante. C'est aujourd'hui une ville d'un aspect agréable, mais triste et peu animée, malgré ses 13 à 14,000 habitants. Ce qui la distingue d'ailleurs c'est son port militaire, station de la flotte royale; c'est le quartier de l'amirauté où se trouvent réunis la plupart des établissements appartenant à la marine. Le port est un des plus beaux et des plus commodes de l'Europe; il a trois entrées, dont une seulement, la passe du midi, offre assez d'eau pour les vaisseaux de ligne et les frégates. Cette entrée est défendue par les forteresses de *Kungsholm* et de *Drottningskär,* qui passent pour des chefs-d'œuvre d'architecture militaire. Près de la ville est une autre forteresse nommée *Kungshall;* une quatrième s'élève à l'entrée occidentale du port; enfin, la passe orientale est protégée par des jetées armées de batteries. Parmi les établissements de la marine, on remarque le vieux bassin ou *dock,* creusé dans le roc, et destiné à la construction et au radoub des vaisseaux; le nouveau *dock,* commencé en 1755 et achevé seulement dans ces dernières années. Celui-ci offre vingt compartiments séparés pouvant contenir chacun un vaisseau, et deux autres compartiments plus étendus pouvant en contenir chacun deux. Tout y est en fer et en granit, et semble défier les ravages du temps. L'amirauté renferme encore, et sur une grande échelle, des forges pour les ancres et les chaînes, des corderies, des ateliers de toute espèce, des machines à mâter, le parc d'artillerie, les magasins des bois de construction, des vivres et des munitions de guerre, l'arsenal, le musée de la marine, où l'on voit des modèles de navire de toutes les classes et de toutes les nations. Dans la collection d'artillerie, on conserve les armes des anciens Goths. Près du vieux bassin, on remarque une pyramide en pierre surmontée d'un télégraphe. Les autres dépendances de l'amirauté sont les bâtiments de l'administration, une école, un hôpital, une maison de charité pour les orphelins de la marine, et une église en bois qui peut contenir 5,000 personnes. Il existe, dans une autre partie de la ville, un chantier de construction pour les navires marchands. L'un des plus beaux édifices de ce chef-lieu est l'hôtel de ville; on y remarque aussi un hôpital, un lazaret et deux belles églises. Karlskrona fait un assez grand commerce en fer, en acier, en cuivre, en potasse, en goudron, en suif, en pierres de taille. On y manque d'eau douce; celle des puits est plus ou moins saumâtre; il faut en faire venir de *Lykeby,* petit village situé à 7 kilomètres. Mais un aqueduc aujourd'hui en construction remédiera bientôt à cet inconvénient. A 40 kilomètres à l'ouest de Karlskrona, *Karlshamn* ouvre au fond d'une petite baie, à l'embouchure de la Mye, son port peu important, mais sûr, qui fait une pêche fort active. Elle est bâtie avec irrégularité; sa population n'est que de 5,000 âmes, mais elle renferme des manufactures considérables de tabac, de toile à voiles, de lainages, et elle construit des navires marchands. Outre ces branches d'industrie, un grand nombre d'usines s'élèvent dans ses environs.

La province de *Christianstad* est hérissée de petites montagnes qui bordent une grande vallée. Le climat y est tempéré, le sol fertile, et l'habitant porté plutôt vers

l'agriculture que vers l'industrie. Elle a des côtes qui, à l'est, bordent la Baltique, à l'ouest le Kattégat. Sur le bord de la première, nous citerons le petit port de *Kimbrishamn,* dont le nom annonce une grande origine : elle doit avoir été bâtie par des Cimbres. Malgré sa faible population (1,500 hab.), elle est importante par ses mines de houille. — *Christianstad,* chef-lieu de la province, est située à 12 kilomètres de la mer, sur la rive gauche de l'Helge, que l'on traverse sur un pont de 500 mètres de longueur. C'est une petite place forte qui fut bâtie en 1614 par Christian IV, roi de Danemark. Elle est régulière ; ses principaux édifices sont la grande église, l'hôtel du gouverneur et les casernes, la maison des francs-maçons, un hospice civil et militaire et un hôpital pour les fous. Cette ville a beaucoup perdu de son importance comme place forte par suite du desséchement des marais qui l'environnent ; elle a 4,500 habitants et un petit port situé à *Ahus.* — Au fond du golfe de Kattégat, *Engelholm* n'a qu'une seule rue, une église et une centaine de maisons. On y remarque un pont de bois construit avec beaucoup de hardiesse : il s'élève de 20 mètres au-dessus du Röenne.

A l'extrémité méridionale de la Suède s'étend la province de *Malmœhus,* qui, avec celle de Christianstad, composait l'ancienne province de Skanie. Le Malmœhus n'est qu'une grande plaine où s'élèvent çà et là quelques collines. Son sol se compose d'une terre végétale tellement abondante, qu'il surpasse en fertilité celui des plus riches parties du royaume ; ses pâturages nourrissent les meilleurs bœufs de la Suède ; enfin la vigne même y réussit assez bien pour que les raisins y viennent à l'état de maturité.

Malmœ, le chef-lieu, est située sur le bord du Sund, vis-à-vis la petite île de Hven, qu'habita Tycho-Brahé. Sa population dépasse 10,000 âmes ; son port est peu spacieux et ne peut recevoir que de petits navires, mais sa rade offre un abri sûr aux bâtiments d'un fort tonnage. Ses rues et ses places sont larges, mais ses maisons sont irrégulières. Elle a deux faubourgs que domine un château fort. L'importance de son commerce ne l'empêche point de se livrer à l'industrie : on y fabrique du tabac, des draps, des tapisseries, des chapeaux, et l'on y raffine le sucre. — *Ystad* est un autre petit port sur la mer Baltique, qui entretient avec Stralsund de fréquentes communications. C'est une ville d'entrepôt, peuplée de 5,000 habitants. — *Lund,* à 16 kilomètres au nord-est de Malmœ, est à la fois le siége d'un évêché et une ville universitaire. Elle renferme 4,500 habitants, des tanneries et des manufactures de tabac. Sa cathédrale est la plus grande église de la Suède. L'université, qui contient une bibliothèque de 50,000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle, un musée, une collection de médailles et d'antiquités, un cabinet de physique et de mécanique, un laboratoire de chimie, un observatoire et un jardin botanique, est fréquentée par 600 étudiants. C'est sur la colline de Lybers, située près de cette ville, qu'étaient élus les anciens rois de Skanie. — A 35 kilomètres au nord de Malmœ, presque en face de Copenhague, *Landskrona* possède un port vaste et sûr, avec 4,200 habitants. Cette ville est traversée par trois canaux, et défendue par une citadelle et des fortifications mal entretenues. — Plus au nord, *Helsingborg* s'élève au bord de la partie la plus étroite du Sund, et renferme 4,500 habitants. Cette ville fabrique de la poterie grossière, des chapeaux et des armes. Elle est adossée à une colline dominée par une vieille tour, d'où l'on jouit d'une perspective admirable ; de la base de cette colline s'échappe une source d'eau minérale. Son port est fermé par une jetée en

granit, qui s'avance à une grande distance dans la mer, et que défend une forte batterie. C'est une ville d'entrepôt, et le lieu où l'on s'embarque ordinairement pour aller en Danemark.

§ VII. Provinces de Halland, Elfsborg et Gœtheborg. — La province de *Halland* ou d'*Hamlstad*, située sur le bord du Kattégat, ne produit pas assez de grains pour la consommation des habitants; l'industrie consiste principalement à engraisser des bestiaux et des moutons, à tirer parti de la pêche et à fabriquer de grosses étoffes de laine.

Laholm compte à peine 1,100 habitants, et donne son nom à une baie. — *Halmstad*, chef-lieu de la province, peuplée de 2,000 habitants, est une ville d'entrepôt, située à l'embouchure de la Nissa. La pêche du saumon y est l'objet d'un commerce important. On y remarque l'hôtel de ville. — *Warberg* (1,800 hab.) possède un petit port sûr et commode, à l'entrée duquel on voit un vieux château qui sert de prison. — *Kongsbacka*, qui passe pour être très-ancienne, n'est qu'une petite ville maritime d'environ 500 habitants.

La province d'*Elfborg* ou de *Wenersborg* est parsemée d'un grand nombre de lacs, dont les plus considérables sont le Miœren et l'Anten. Le sol de la partie septentrionale est pierreux et aride; celui de la partie méridionale est composé d'une terre noire et fertile. Elle renferme aussi des mines de fer et de cuivre, et des carrières de pierres et d'ardoises. Son chef-lieu est *Wenersborg* (2,000 hab.), à l'extrémité méridionale du lac Wener : c'est le principal entrepôt du fer que l'on exploite dans la province de Karlstad, et que l'on expédie à Gœtheborg. — *Borös* ou *Boras* (2,200 hab.), sur la Viska, fabrique des lainages, des toiles et de la coutellerie, que la plupart de ses habitants colportent dans tout le royaume. Il s'y tient aussi de grands marchés de bœufs et de chevaux. — *Amal* ou *Omol* (1,500 hab.), sur le bord occidental du lac Dalbo, fait le commerce de bois de construction, de planches, de goudron, d'ardoises et de bétail.

La province de *Gœtheborg* s'étend depuis le cours du Gœta jusqu'à la frontière de Norvége. Son sol est sablonneux, pierreux, et conséquemment peu fertile; ses montagnes se couvrent d'une grande quantité de lichens, qui forment une branche importante d'exportation; ses côtes, profondément découpées et garnies d'une multitude d'îles, fournissent une pêche abondante, bien que le hareng ait cessé de fréquenter ces parages.

Gœtheborg, que l'on nomme aussi *Gothembourg*, fondée vers 1607, détruite par Christian II de Danemark, et enfin rebâtie au bord de la mer par Gustave-Adolphe, est la ville la plus considérable de la Suède après Stockholm; sa population est de plus de 30,000 âmes. C'est le siége d'un évêché. Elle s'élève en partie sur un rocher et en partie dans une plaine marécageuse, près de l'embouchure du Gœta dans le Kattégat, et sur la Möladal. Il ne reste de l'ancienne forteresse de *Gullberg*, qui la défendait autrefois, que deux petits forts, auxquels on a ajouté la citadelle d'*Elfborg*, bâtie sur une île du Gœta, du côté de la mer du Nord. La ville se compose de quatre quartiers et de quatre faubourgs; les plus belles rues sont dans la partie basse, mais la ville haute offre un aspect plus imposant par ses maisons élevées en amphithéâtre. Elle est sillonnée par plusieurs canaux couronnés de ponts

élégants, mais accessibles aux navires. Chaque grande rue forme un quai où les arbres verts se marient avec les mâts qui couvrent les canaux, ce qui donne à certaines parties de la ville l'aspect de Venise. Depuis l'incendie qui la ravagea en 1804, elle n'a presque plus d'habitations en bois. L'une de ses trois églises, celle de Gustave, est réellement magnifique : elle remplace la cathédrale, qui en 1802 fut détruite par le feu. Cette ville est intéressante par le nombre d'établissements d'instruction et de bienfaisance, par les sociétés savantes et philanthropiques qu'elle renferme. On y trouve un gymnase, plusieurs écoles gratuites, un théâtre, une bibliothèque publique, un grand hôpital, 2 maisons de charité, une maison de fous, un lazaret et 2 maisons d'orphelins. Gothembourg rivalise avec Stockholm pour son industrie : on y compte un grand nombre de manufactures dans tous les genres. Comme place de commerce, elle a aussi une importance considérable ; son port, auquel on arrive à travers une multitude d'écueils et d'îlots rocheux, est situé à 2 kilomètres de la ville, près du faubourg de Mustanget, à l'entrée du canal de Gothie proprement dit. Une partie de la flottille y est stationnaire ; on y trouve une école de navigation, un arsenal et des chantiers de construction. Gothembourg possède une marine plus considérable que la capitale ; son port reçoit chaque année 8 à 900 navires, dont 300 suédois et 400 norvégiens, jaugeant ensemble 150 à 200,000 tonneaux ; la douane y perçoit annuellement plus de 3 millions. Les exportations consistent en fer, bois, lin, cumin, graine de lin, mousse de montagne, etc. C'est le centre du commerce étranger dans la Suède occidentale et l'entrepôt des provinces voisines. Sa situation à l'entrée du canal de Gothie lui assure en outre un avenir brillant. Une compagnie suédo-anglaise s'est formée pour pousser dans son port, et de là à travers le canal de Gothie jusqu'aux grandes places de la Finlande et de la Russie, la plupart des marchandises qui gagnaient cette destination par le Sund.

A 12 kilomètres au sud-ouest de Gœtheborg s'élève la petite île de *Kensöe* ou *Styrso,* qui possède un port vaste et commode ; son sommet le plus élevé est surmonté d'une tour gothique. Les sources qui y jaillissent à chaque pas, la végétation dont elle est couverte, en font un séjour agréable ; le gouvernement suédois y a fait construire un lazaret digne de l'importance commerciale de Gœtheborg.

Les autres villes de la province sont peu intéressantes. *Marstrand,* à 3 kilomètres au nord-ouest de Gœtheborg, est située sur une île près de la côte ; cette petite ville, bâtie en bois et sans régularité, est fortifiée, et ne subsiste que par l'activité de sa pêche. En nous approchant des côtes de la Norvége, nous verrons *Uddewalla,* rebâtie avec régularité depuis l'incendie qui la détruisit en 1806. Elle est située au fond d'un golfe profond, formé par l'île d'*Orast.* Son port, ses fabriques de sucre et de cordages, sa population de près de 5,000 âmes, lui donnent une certaine animation. Enfin, à 16 kilomètres du golfe de Christiania, les habitants de *Strœnstad* possèdent un bon port, très-avantageusement situé pour la pêche.

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS. — DESCRIPTION PHYSIQUE.

§ Ier. Situation. — L'empire de Russie, qui comprend tout le nord-est de l'Europe avec le nord de l'Asie et le nord-ouest de l'Amérique, est situé entre 15° 10′ et 188° 30′ de longitude est de Paris, entre 38° 20′ et 78° 26′ de latitude nord. Sa longueur de l'est à l'ouest est d'environ 14,000 kilomètres, sa largeur de 4,450 kil.; sa superficie totale, de 22,028,358 kilomètres carrés, dont: pour l'Europe, 5,421,358 kil.; pour l'Asie et l'Amérique, 16,607,000 kilomètres carrés. Sa population totale est de 65,236,000 habitants, dont 60,122,000 pour l'Europe. C'est le plus grand empire du monde : il comprend la neuvième partie de la surface terrestre et la vingt-huitième de tout le globe, la quatrième partie de la population européenne et la quinzième de tout le genre humain. Sa ligne de frontières s'étend de l'ouest à l'est depuis l'embouchure du Niémen jusqu'au détroit de Behring, et de là à la mer Polaire; elle touche les États de Prusse, d'Autriche, de Turquie en Europe, les empires de Turquie, de Perse, de Chine en Asie, les possessions britanniques en Amérique.

La Russie d'Europe, la seule que nous ayons présentement à décrire, est comprise entre longitude est 15° 10′ et 63° 45′, et latitude nord 42° 15′ et 70° 15′. Une ligne tirée du cap Yalta dans la mer Noire au cap Waïgatz dans la mer Glaciale aurait 3,250 kilomètres; une ligne tirée du cap Apcheron dans la mer Caspienne au golfe de Varanger aurait 3,400 kilomètres. La Russie est bornée : au nord, depuis le golfe de Varanger jusqu'à l'embouchure de la Kara, par la mer Glaciale; à l'est : 1° par les monts Ourals, que la géographie de convention donne pour limite à l'Europe, limite que la géographie administrative de la Russie ne respecte pas; 2° par le fleuve Oural, que l'on donne aussi pour limite à l'Europe et à l'Asie. Sa limite est formée : au sud-est, par la mer Caspienne, depuis les bouches du Volga jusqu'au cap Apcheron; au sud : 1° par la crête du Caucase, que la géographie administrative de la Russie ne reconnaît pas pour limite de l'Europe; 2° par la mer d'Azof et la mer Noire jusque près de l'embouchure du Dniester, pendant environ 1,300 kilomètres. Elle est bornée : au sud-ouest par une partie du Pruth, qui la sépare des Principautés-Unies du Danube; à l'ouest : 1° par une ligne de convention qui la sépare de l'empire d'Autriche pendant 1,100 kilomètres, et qui va à peu près de Choczim sur le Dniester à Cracovie sur la Vistule; 2° par une ligne de convention qui la sépare du royaume de

Prusse pendant 1,300 kilomètres, et qui va à peu près de Cracovie à l'embouchure du Niémen ; 3° par la côte de la mer Baltique, depuis l'embouchure du Niémen jusqu'à celle de la Tornea pendant 2,400 kilomètres ; 4° par les cours de la Tornea et de la Tana, qui la séparent de la Suède et de la Norvége pendant 900 kilomètres.

La Russie d'Europe, qui occupe les deux vastes versants du faîte de partage des eaux européennes, depuis les Carpathes jusqu'aux monts Poyas, n'est, à cause de la faible élévation de ce faîte de partage, qu'une immense plaine, sillonnée par les plus grands fleuves de l'Europe, coupée d'une infinité de lacs et de marais, couverte en grande partie de boues, de forêts et de glaces, ouverte aux influences glaciales de l'Asie, diverse d'aspects, de climats, de productions, d'habitants. C'est une région appelée certainement à de grandes destinées, mais qui n'est encore que faiblement peuplée, que faiblement civilisée, et qui n'a eu d'influence sur l'Europe méridionale que depuis un siècle. Elle doit cette infériorité sans doute à la rigueur de son climat et à l'infertilité relative de son sol, mais plus encore à sa condensation en une masse compacte qui n'est ni découpée, ni échancrée, ni déchirée comme l'Europe méridionale, et qui ne prend jour sur l'Océan, ce père des grands États et de la civilisation, que par quatre mers secondaires : la mer Glaciale, presque toujours glacée ; la mer Caspienne, qui n'est qu'un lac ; les mers Noire et Baltique, ouvertes seulement par des détroits qui n'appartiennent pas à la Russie. C'est par ces mers que nous allons commencer la description de cet empire [1].

§ II. Mers. — L'océan Glacial, depuis le golfe de Varanger jusqu'au cap Sviatoï, n'offre qu'une côte déserte, glacée et sans accidents. Entre les caps Sviatoï et Kanin s'ouvre un golfe tortueux et profond qu'on appelle mer *Blanche,* dont la longueur est de 440 kilomètres et la largeur de 130 à 250. Cette mer creuse quatre grandes baies, celle de *Kandalaskaïa* au nord-ouest, celles d'*Onega,* de *Dwina,* de *Mezen* au sud-est, et où se jettent des rivières de même nom. Au delà de la presqu'île de Kanin, l'océan Glacial creuse encore la baie de *Tcheskaïa,* à l'entrée de laquelle est l'île de Kalgouev ; puis la mer *de Kara,* située au delà des îles Waïgatz et Nouvelle-Zemble, et qui a 600 kilomètres de longueur du sud-ouest au nord-est.

Les bords de la mer Blanche sont bas et plats au sud et à l'est, rocheux et bordés d'écueils à l'ouest et au nord. Cette mer, peu salée, est limpide et profonde, mais pendant huit mois de l'année elle est complétement fermée par les glaces. Le poisson, surtout le hareng, y est très-abondant ; les phoques, les morses et même les requins y sont également poursuivis avec succès.

La mer *Baltique,* sur laquelle nous avons donné des détails dans la description générale de l'Europe (t. I, p. 341), n'a qu'une profondeur moyenne de 60 brasses ; c'est une mer étroite, semée de bas-fonds nombreux, aux vagues courtes et dures ; elle gèle facilement, et la navigation n'y est possible que de la fin d'avril aux premiers jours de novembre. Pendant les deux derniers mois de l'année, la violence des vents d'ouest et de nord-ouest la rend très-dangereuse. La Russie possède dans la Baltique des îles importantes, telles que les archipels d'*Abo* et d'*Aland,* les îles *Kotline, Worms, Dago* et *OEsel.* Le groupe d'Aland coupe la partie septentrionale de

[1] Nous empruntons une grande partie de nos renseignements sur la géographie physique de la Russie à l'excellent ouvrage de M. Schnitzler, *L'empire des tzars*, tome Ier.

la Baltique qui prend le nom de golfe de *Bothnie*. Celui-ci a 590 kilomètres de longueur; sa largeur varie de 80 à 200 kilomètres; la sonde indique de 20 à 50 brasses d'eau dans les eaux libres, mais près des îles la profondeur reste souvent inférieure à 4 brasses. Quatre passes ou *sunds* conduisent de la Baltique au golfe de Bothnie; le plus large est *Alands-Haff*, qui, du côté de la Suède, a au moins 50 kilomètres; celui de *Delet* a au plus 10 kilomètres; les autres sont encore plus étroits. Les côtes de la Finlande sont partout découpées, d'un aspect sauvage, mais en général bordées de peu d'écueils. Une verdure toujours fraîche, les nombreuses fortifications, les phares, les tours à signaux dont chaque crique est hérissée, animent l'aspect du littoral dans quelques parties, mais plus généralement les bords n'offrent que des plages sablonneuses parsemées de chétives habitations.

Le golfe de *Finlande* a une longueur de 370 kilomètres sur 50 à 110 kilomètres de largeur. Sa profondeur varie beaucoup; elle ne dépasse pas 32 mètres, mais sur quelques points elle n'atteint pas plus de 8 à 10 mètres; du côté de Cronstadt, on ne trouve même cette profondeur que dans une seule passe. Ce golfe gèle tous les ans. La côte septentrionale est généralement abrupte, très-dentelée, bordée d'îles et d'écueils qui y rendent la navigation dangereuse, mais qui forment quantité de rades et de ports très-sûrs. La côte méridionale est en général plate, mais on y trouve plusieurs caps et enfoncements importants, tels que la baie de *Baltisch-Port* (Port-Baltique), celle de *Revel* et celle de *Cronstadt*. Celle-ci, très-resserrée, occupe tout le fond du golfe où débouche la Neva, dont l'île de Kotline défend l'entrée. Un troisième golfe que nous devons citer est celui de *Riga* ou de *Livonie*, entouré par la Courlande, la Livonie et partie de l'Esthonie, fermé au nord-ouest par les îles d'Œsel et de Moon. Quelques bancs de sable embarrassent les deux entrées du golfe lui-même, mais en général la navigation y est sûre; dans son milieu, il a jusqu'à 40 mètres de profondeur, et, à son ouverture, entre la pointe de Domeness (Courlande) et la petite baie de Pernau, il a 140 kilomètres de largeur. Le golfe ne gèle entièrement que dans les hivers très-rigoureux.

La mer Baltique est poissonneuse : on y pêche des saumons, de petits harengs nommés *strœmling* et quelques phoques. Nous avons dit ailleurs que sur ses bords on recueille de l'ambre jaune.

La mer *Noire* baigne les côtes de la Russie dans une étendue d'environ 2,400 kilomètres, non compris la mer d'Azof, presque complétement séparée du bassin principal. La circonférence de la Crimée comprend 1,000 kilomètres, et la côte occidentale de la Caucasie plus de 800. Cette mer a environ 1,000 kilomètres de l'est à l'ouest, et une largeur qui varie de 250 à 530 kilomètres. Elle est profonde, presque sans écueils, peu salée, à cause du grand nombre de fleuves qu'elle reçoit, et sans marées. Les hivers y sont très-rigoureux, et la côte septentrionale est presque toujours fermée par les glaces. La navigation, facile en été, devient alors très-dangereuse, au milieu de vagues courtes et heurtées et de terribles tempêtes qui s'annoncent dès l'automne, et donnent lieu à de nombreux sinistres.

La mer Noire n'offre que trois ou quatre petites îles sans importance. Les côtes possèdent des anses et des baies nombreuses, où les navires peuvent s'abriter; mais on n'y trouve qu'un seul golfe important, celui de *Perekop* (ancien golfe de Cercinite),

long de 100 kilomètres, large de 60 à son entrée. Les Russes en appellent le fond *Mertvoie moré* ou *mer Morte*. On peut encore donner le nom de golfe au *liman* du Dnieper, où vient se jeter aussi le Bug. Il a environ 80 kilomètres de longueur et une largeur moyenne de 12 kilomètres. Le chenal du liman, entre les forts d'Otchakof et de Kinburn, a partout 5 mètres au moins de profondeur.

La mer Noire n'a pas de caps bien remarquables; mais dans la partie septentrionale, outre plusieurs langues de terre sans importance, elle forme deux presqu'îles, celle de *Crimée* et celle de *Taman*. La première, grande comme la Sicile, ne tient au continent que par l'isthme de Perekop, large de 7 kilomètres sur 30 de long. Dans sa partie orientale, elle-même forme une presqu'île très-allongée, celle de *Kertch*, et la langue de terre appelée *Flèche d'Arabat*, longue de 113 kilomètres sur 1 de large. Depuis le Danube, la côte, assez élevée au delà du cap Kaliakri, au nord de Varna, devient basse; plus loin, entre l'embouchure du Dniester et celle du Dnieper, elle se relève en falaises calcaires qui ont souvent plus de 35 mètres de hauteur. De là, vers la Crimée, la côte redevient plus basse qu'au sud du Dniester. En Crimée, la partie nord-ouest est basse, mais ensuite elle se relève et présente des caps nombreux.

La seconde grande presqu'île de la mer Noire est celle de *Taman :* séparée de l'isthme Caucasien par les bouches du Kouban, elle pourrait à quelques égards être considérée comme une île.

La mer Noire est très-poissonneuse; mais on n'y pêche guère que de petits poissons, comme le maquereau, et des esturgeons. Les marsouins y sont, dit-on, très-abondants. Cette mer communique avec la mer d'*Azof* par le détroit de *Taman* ou d'*Iénikalé*, que l'on nomme aussi détroit de *Caffa* et quelquefois de *Kertch :* c'est le *Bosphore Cimmérien* des anciens; sa longueur est de 18 à 25 kilomètres, et sa largeur varie depuis 16 jusqu'à 6 kilomètres, mais presque partout le passage est rétréci par des bancs de sable. Près d'Iénikalé, il reste à peine 1 ou 2 kilomètres de mer libre, et encore le chenal n'y est-il large que de 7 à 9 mètres. La profondeur qui, en face de Kertch, est de 30 mètres, diminue jusqu'à 3 et même 2 mètres, notamment à la hauteur d'Iénikalé. Enfin on trouve à peine dans la magnifique baie de Kertch 3 brasses de fond.

Au cap *Fanar*, on entre dans la mer d'Azof, le *Palus Mœotis* des anciens, qui a une forme triangulaire et une superficie de 34,000 kilomètres carrés. Sa longueur est de 300 kilomètres, et sa largeur de 60 à 140. Les bords sont très-plats, les bas-fonds nombreux, l'eau peu abondante, mais le fond est excellent, et n'offre aucun danger pour les navires qui viennent à toucher. Sa plus grande profondeur est de 14 mètres, mais dans la rade de Taganrog elle n'en a que 4. Ses eaux saumâtres, plutôt que salées, sont d'une couleur jaunâtre. Elles baissent sensiblement au plus fort de l'été. Cette mer gèle de décembre à mars, mais la navigation y est interrompue dès le 1er novembre, pour ne reprendre souvent qu'au milieu d'avril. Ses eaux sont agitées par de fréquents orages.

La portion nord-est de cette mer forme la baie de *Taganrog*, nommée aussi golfe du *Don*, et au moyen âge golfe de *Tana*. L'entrée en est marquée par deux caps, celui de *Bielo-Saraï* et celui de *Dolga* ou *Dolgaïa-Koça* (le long banc). C'est dans cette baie que se trouvent les ports de Marioupol et de Taganrog. Quant à celui d'Azof, il

est situé au nord-est, dans l'intérieur des terres. Outre la baie de Taganrog, la mer d'Azof forme, à l'est de la Crimée, le golfe appelé *Sivasch* ou *mer Putride,* que la flèche d'Arabat en sépare, et qui n'a d'autre entrée que la passe de *Ghenitchi* au nord, large de 100 à 120 mètres, longue de 45. Marécageux, couvert de roseaux, d'îles, de bancs de sable ou de vase, le Sivasch est plutôt un marais qu'une mer, et n'offre aucune utilité pour la navigation. Dans la mer d'Azof, la pêche est abondante, mais on n'y trouve d'autres gros poissons de mer que l'esturgeon.

La mer *Caspienne,* sur laquelle la marine russe domine sans partage, est longue d'environ 1,200 kilomètres, large de 325 en moyenne, et sa superficie est de 31,000 à 33,000 kilomètres carrés. Son périmètre total est de 6,370 kilomètres, dont 3,700 appartiennent à la Russie. Les côtes sont basses et sablonneuses, mais sur quelques points elles sont bordées de montagnes granitiques. Sa profondeur varie beaucoup : si dans quelques endroits elle atteint 200 mètres et même davantage, le plus souvent elle n'en a pas plus de 30 à 40, et même beaucoup moins, puisque la navigation n'a lieu qu'au moyen de petits navires, à cause du grand nombre de bas-fonds. Cette mer est sujette à de fréquentes et terribles tempêtes, et n'a point de marée. Ses eaux sont plus amères que salées, ce qui provient des nombreuses sources de naphte qu'elles renferment, et elle ne paraît tirer sa salure que du sel des steppes qui l'entourent. Les trois points les plus saillants de la côte sont le cap *Apchéron* ou *Chakhow,* au nord-est de Bakou ; le cap *Tuk-Karaghan,* dans le Turkestan, et le cap *Agrakhan,* au sud des bouches du Terek. Le plus grand golfe est le *Mertvoï-Koultouk,* dans l'Asie, mais sur la côte russe ils sont peu importants. Les îles sont toutes situées le long de la côte, surtout de l'embouchure de l'Oural à celle du Terek, et principalement aux bouches du Volga. Presque toutes sont stériles et inhabitées. La mer Caspienne n'a que des ports médiocres : Bakou et Astrakhan sont les deux meilleurs de la Russie. Ses eaux sont très-poissonneuses, et abondent surtout en esturgeons renommés, puis en saumons, perches, etc. Les veaux marins s'y voient aussi en grandes quantités, ainsi que des tortues et des oiseaux aquatiques encore peu connus en Europe. Les hivers sont très-rudes sur cette mer, et elle gèle généralement dans toute sa partie septentrionale. On sait que son niveau est à environ 40 mètres au-dessous de celui de l'Océan [1].

Telles sont les mers par lesquelles l'empire russe a accès dans le reste de l'Europe ; lorsque nous parlerons de la marine et du commerce, nous verrons quelle est l'importance de ces grandes voies de communication. Quant aux îles qu'elles renferment, nous les décrirons avec la partie des côtes qui les avoisinent.

§ III. Orographie. — La Russie d'Europe n'est, comme nous l'avons dit, qu'une plaine immense, compacte, continue, à peine ondulée dans quelques parties ; sa charpente orographique ne peut donc se composer, même dans le faîte général de partage des eaux européennes, que de dos de terrain à peine sensibles, et dont les pentes presque entièrement horizontales n'ont que la déclivité nécessaire pour l'écoulement des eaux. De ces dos de terrain, quatre sont principaux : 1° en ce qu'ils ont une origine commune dans un plateau central ; 2° en ce qu'ils servent de lignes de partage d'eaux entre les quatre mers russes ; 3° en ce qu'ils vont se ter-

[1] Voir tome Ier, page 343, et tome V, page 11.

miner dans quatre chaînes de montagnes situées pour ainsi dire aux quatre coins de la Russie d'Europe et hors de son territoire, les Carpathes au sud-ouest, les Dofrines au nord-ouest, les Ourals au nord-est, le Caucase au sud-est. Ces quatre lignes de hauteurs sont : 1° le faîte de partage des eaux de l'Europe, depuis les Carpathes jusqu'au plateau de Valdaï; 2° ce même faîte de partage, depuis le plateau de Valdaï jusqu'aux Ourals; 3° les hauteurs, collines ou plateaux qui séparent les eaux de la Baltique de celles de la mer Glaciale, et aboutissent aux Dofrines; 4° les ondulations qui séparent les eaux de la mer Noire de celles de la mer Caspienne, et qui aboutissent au Caucase.

Avant de décrire ces quatre lignes de hauteurs à peine marquées par la pente des eaux, voyons ce qu'est le plateau central où elles ont leur origine.

Le plateau central de la Russie, ou *plateau de Valdaï,* est situé entre les sources de la Duna (Baltique), du Volkhof, affluent du lac Ladoga (Baltique), du Volga (mer Caspienne), du Dnieper (mer Noire). C'est un long plan, doucement incliné de tous les côtés, qui envoie des eaux dans toutes les directions, et dont les protubérances sans escarpement méritent à peine le nom de collines. Son altitude moyenne est de 180 mètres; son point culminant s'élève à 350 mètres. Il est composé de terres d'alluvion, où sont semés des débris granitiques, couvert de cultures, de forêts, de villes et de villages. Le bord occidental porte le nom de *forêt de Wolkhonski.*

Les pentes du plateau de Valdaï ne s'abaissent pas sur-le-champ en plaines basses; elles gardent en partie leur élévation, et forment ainsi autour du plateau central une sorte de second plateau inférieur, d'une immense étendue, qui comprend les hauts bassins du Volga, de la Néva, de la Duna, du Dnieper, du Don, et qui occupe une superficie de près d'un million de kilomètres carrés. C'est le cœur de la Russie, le séjour des Grands-Russes, la transition entre le midi et le nord de l'Empire, un pays d'alluvions fertiles, où se confondent les forêts de chênes et de sapins, enfin qui diffère à la fois des masses de craie et de sable composant les terres du midi et des masses de grès rouge qui composent les plaines du nord.

Voyons maintenant les quatre séries de hauteurs qui viennent se confondre dans le plateau de Valdaï.

Celle du sud-ouest appartient au faîte général de partage des eaux de l'Europe. Elle se compose d'abord d'un plateau bas, massif, continu, que creusent assez profondément les rivières, et qui s'étend entre les cours supérieurs et parallèles de la Duna et du Dnieper : c'est le plateau de *Vitepsk* ou de *Smolensk,* célèbre par la marche de l'armée française en 1812. Puis elle se relève entre les sources de la Wilia (Niémen) et de la Bérésina (Dnieper) dans le plateau de *Minsk* ou d'*Oschmiana,* qui atteint jusqu'à 200 mètres. Puis, des sources du Niémen aux sources du Bug (Vistule), elle contourne le réseau si confus des affluents du Pripetz, et ne se compose plus que de plaines marécageuses où, dans la saison des pluies, les eaux des deux versants se confondent, de telle sorte que les rivières divergentes semblent couler sur un même plan. Alors elle n'a pas même 100 mètres de hauteur. Aux sources du Bug, elle atteint les ramifications des montagnes de Galicie, quitte le territoire russe et va rejoindre les Carpathes au mont Sloiczek, source du San (Vistule) et du Stry (Dniester). Dans cette dernière partie, elle atteint 200 mètres;

mais elle accidente agréablement le pays, et jette des rameaux qui sont plus élevés : telles sont les collines de Zamosc, qui se rejoignent à la *Lysa-Gora,* à travers la Vistule; tel est encore le plateau de Krzeminiec, dans la Volhynie, qui atteint 400 mètres, et qui se prolonge dans la Podolie par de belles collines hautes de 150 mètres, et qu'on appelle *Miodoborski* (forêts de miel).

La ligne des hauteurs du nord-ouest se compose d'abord de collines assez bien marquées, qui contournent les eaux des lacs Ladoga et Onega, et se nomment *collines d'Olonetz.* Au nord du lac Onega, elle s'abaisse dans un pays de lacs et de marais, en séparant les eaux du lac de celles de la baie qui porte le même nom; puis elle remonte au nord dans la Finlande, et se compose d'exhaussements granitiques très-confus, en partie brisés et déchirés, en partie couverts de sable et de glaise, coupés partout par de grands lacs et des marécages très-étendus. Ces exhaussements, qui ont de 200 à 300 mètres de hauteur, s'abaissent peu à peu du côté de la mer Glaciale, mais ils gardent leur faible élévation du côté du golfe de Finlande, sur lequel ils se ramifient à l'infini en se terminant par de brusques escarpements. La partie la plus septentrionale de cette série de hauteurs est celle qui sépare à peu près la Finlande de la Laponie russe, contourne les sources de la Kemi (Baltique) et de la Tana (mer Glaciale), et va se souder aux monts Kiœlen, vers les sources du Muonio. On l'appelle *Maanselkœ* (croupe du pays). Elle est peu élevée et s'abaisse en certains points de telle sorte qu'elle se confond avec la plaine. De grands lacs et de spacieux marécages s'étendent à sa base; ailleurs, l'eau est remplacée par des forêts épaisses [1].

La ligne des hauteurs du nord-est se confond avec celle que nous venons de décrire jusqu'à la hauteur du lac Onega; là elle s'en sépare, contourne les sources de la Suchona (Dwina) et de la Cheksna (Volga), et s'étend de l'ouest à l'est par des plaines à peine ondulées, ou par des collines de calcaires semées de granit, jusque vers les sources de la Moloma (Volga). Alors elle se relève peu à peu par de petites terrasses, qui remontent vers le nord sous le nom de monts *Chemokonshi* ou de monts *Uvalli,* et qui séparent les eaux de la Vytchegda (Dwina) de celles de la Kama (Volga). Ces montagnes ou plutôt ces collines n'atteignent pas 300 mètres, et peuvent être regardées comme une avant-terrasse de la chaîne de l'Oural. Elles se joignent à cette chaîne dans un nœud de montagnes très-remarquable, puisqu'il donne des eaux dans toutes les directions : au nord-ouest, la Petchora pour la mer Blanche; au nord-est et au sud-est, deux affluents de l'Obi pour la mer Glaciale; au sud, un affluent du Volga pour la mer Caspienne. On peut regarder comme un contre-fort des monts Chemokonski une série de hauteurs qui sépare les eaux de la Dwina de celles de la Petchora, et qui se dirige du sud au nord parallèlement à la chaîne de l'Oural jusqu'à la mer Glaciale. On l'appelle monts *Timan;* elle se redresse dans la partie voisine de la mer jusqu'à 300 mètres.

Les monts *Ourals,* qui forment la séparation de l'Europe et de l'Asie, appartiennent principalement à cette dernière partie du monde, et c'est là que nous les décrirons [2]. Nous devons cependant dire pour le présent que cette chaîne s'étend du nord au sud, depuis le cap Waïgatz jusqu'à Orenbourg sur l'Oural; qu'elle a 2,000 kilo-

[1] *La Finlande*, par le prince Emmanuel Galitzin.
[2] Voir tome V, pages 7 et 197.

mètres de longueur et une épaisseur de 80. Les anciens l'appelaient monts *Riphcens;* les Tartares l'appellent *Oural-taou,* montagnes de la ceinture, et les Russes *Kamenoï-Poyas,* ceinture de pierre. Elle descend par terrasses successives sur les affluents du Volga, et présente un aspect peu remarquable. « Quand on s'en approche du côté de l'Europe, dit un voyageur, elle n'apparaît que sous la forme d'une croupe basse, généralement couverte de forêts, et qui offre à peu près l'aspect des Vosges entre Metz et Mayence. Quand on la franchit par la route d'Ekaterinebourg, on pourrait avoir des doutes sur l'existence de véritables montagnes, car la chaussée passe le point de partage des eaux là où il est le plus bas et où les contours fort arrondis ne sont pas sensibles à la vue. » On divise cette chaîne en deux parties : l'Oural méridional, qui est compris par ses deux versants dans les gouvernements de Perm et d'Orenbourg ; l'Oural septentrional ou monts *Poyas,* dont la crête forme séparation entre l'Europe et l'Asie. La limite entre ces deux parties est aux sources de la Petchora. Les passages principaux de l'Oural sont : 1° le chemin de Tcherdyn sur la Kolva à Werkhotourié et de là à Tobolsk; 2° le chemin de Solikhamsk à Werkhotourié; 3° la route postale de Perm par Ekaterinebourg à Tobolsk. Il y a en outre des routes parallèles à l'Oural : celle de Perm à Orenbourg par Oufa et la vallée de la Bielaïa ; celle de Kasan à Orenbourg par Bougoulma, etc.

Un grand appendice des monts Ourals appartient à l'Europe, c'est l'*Obtchtcheï-Syrt,* ou la montagne commune, qui se détache de l'Oural méridional, dans le gouvernement d'Orenbourg, entre les sources de la Sakmara, affluent de l'Oural, et celles de la Bielaïa et de la Samara, tributaires du Volga. Cette chaîne commence par de petites collines, qui s'élèvent peu à peu et deviennent plus considérables en s'approchant du fleuve Oural. Sur la rive droite du Volga, elles se continuent par une suite de hauteurs qui longent ce fleuve et s'avancent ensuite dans la steppe des Kalmouks d'Astrakhan, sous les noms de monts *Irghen* et de *coteaux de la Sarpa;* ils donnent source à la Sarpa, dernier affluent de droite du Volga, et au Manytch, dernier affluent du Don. L'Obtchtcheï-Syrt forme un arc de cercle ouvert du côté de la mer Caspienne, et auquel on donne 1,100 kilomètres; elle semble séparer la steppe en deux parties : l'une au nord, entrecoupée de collines, fertile, avec une végétation tout européenne; l'autre au sud-est, qu'on peut appeler steppe asiatique, composée d'une terre glaise jaunâtre mêlée de sables, sans traces de pierres ni de cailloux, brûlante en été, glaciale en hiver, couverte de plantes salines, et n'offrant aux regards du voyageur ni traces d'habitation, ni même la plus petite ondulation de terrain qui vienne rompre l'affreuse monotonie de ce paysage. La principale route qui traverse l'Obtchtcheï-Syrt est celle de Samara à Orenbourg.

Il ne nous reste plus à décrire que la quatrième série de hauteurs qui se rattache au plateau de Valdaï ; c'est celle du sud-est, composée entièrement de plaines ou de faibles ondulations et qui sépare d'abord le Dnieper, ensuite le Don, du Volga ou le bassin de la mer Noire de celui de la mer Caspienne. Ces plaines, après s'être étendues du nord-ouest au sud-est, s'affaissent encore dans l'isthme qui sépare les deux mers, où elles deviennent des steppes salines, marécageuses, et s'étalent ainsi jusqu'au pied des dernières ramifications du *Caucase*. Ces premières assises commencent au delà du Manytch (affluent du Don) et de la Kouma (Caspienne) : ce sont des

collines composées de couches de grès, qui deviennent peu à peu des montagnes assez élevées et s'unissent aux contre-forts courts, épais, gigantesques, de la vaste chaîne du Caucase. Le plus remarquable est celui qui sépare les eaux du Kouban de celles du Terek, c'est-à-dire le versant de la mer Noire du versant de la mer Caspienne. « Quand, venant du nord, dit un voyageur, on a laissé derrière soi les marais pleins de roseaux qui couvrent le pays depuis le Kouban et le Terek, on entre alors dans la zone des forêts primitives, remarquables par leurs arbres gigantesques, leurs épaisses broussailles, leur végétation luxuriante. Cette zone monte à une grande hauteur; après cela commencent les rochers nus, et bientôt on arrive à la ligne des neiges; alors on a sous les yeux, à droite et à gauche, un magnifique rempart surmonté de pics neigeux, qui présentent les formes les plus bizarres et les plus contournées: cornes, pointes abruptes, pyramides, cônes ou cylindres tronqués, masses informes et diversement échancrées. Nulle autre chaîne européenne n'a des murs de rochers et de neiges aussi labourés par les fissures et déchirés d'une manière aussi sauvage, ni des sommités aussi hardies que les hauteurs gigantesques du Caucase. » « Les monts Caucase, dit Pallas, vus de Gheorghiefsk, dans la steppe du Terek, offrent le plus magnifique tableau; l'œil les embrasse dans toute leur longueur depuis la mer Caspienne jusqu'à la mer Noire. Une vaste plaine est couronnée par les montagnes qui s'élèvent en amphithéâtre, et dont l'aspect est des plus majestueux. » Nous entrerons dans plus de détails dans la géographie de l'Asie, à laquelle appartient plus spécialement la description du Caucase[1].

On croit que les montagnes de la Crimée, si complétement isolées du continent européen par les steppes qui s'étendent entre le Dnieper et le Don, se rattachent à la chaîne du Caucase, dont elles ne sont séparées que par le détroit d'Iénikalé. Ces montagnes ou *monts Yaïla* sont de hautes murailles de calcaire jurassique qui, dans une longueur d'environ 150 kilomètres et dans une largeur qui varie de 10 à 40, occupent la partie méridionale de la presqu'île taurique en laissant entre elles et la côte une longue et étroite lisière de terrains schisteux et d'éboulement. Elles sont disposées par terrasses qui tombent à pic sur la mer dans la partie sud-ouest de la côte. On les divise en deux tronçons au centre desquels s'élèvent deux points culminants, le *Tchatyr-Dagh* et le *Damirdji*. Le tronçon occidental constitue les monts Yaïla proprement dits, dont l'extrémité orientale s'appelle *Babougan-Yaïla;* le tronçon oriental se compose des groupes suivants : la *Karabi-Yaïla,* liée par une longue croupe au Demirdji, le *Postrofil,* le *Voronn-Kaïa,* le *Sandyk-Kaïa,* le *Karasan-Oba* et le *Kara-Dagh*. Entre les deux tronçons s'élève à pic, dans un parfait isolement, le *Tchatyr-Dagh* (montagne de la tente, en russe *Palath-Gora*), qui atteint 1,580 mètres, et dont le sommet forme une espèce de plateau, d'où le nom de *mons Trapezus* sous lequel il était connu des anciens; là sont les sources de l'Alma et du Salghir. Nous entrerons dans plus de détails en décrivant la Crimée.

§ IV. Hydrographie. — Versant de la mer Glaciale. — D'après la charpente orographique que nous venons de décrire, la Russie se divise en quatre versants : de la mer Glaciale, de la mer Baltique, de la mer Noire, de la mer Caspienne.

Le versant de la mer Glaciale est circonscrit par les monts Ourals, depuis le cap

[1] Voir t. V, P. 24.

Waïgatz jusqu'aux sources de la Petchora ; par les monts Chemokonski et les collines qui les précèdent jusqu'au plateau de Valdaï ; par les collines d'Olonetz et les monts Maanselkœ, jusqu'aux sources du Muonio, et de là par les Dofrines jusqu'au cap Nord. Ce versant est une immense plaine qui n'a pas plus de 200 mètres au-dessus de la mer ; son uniformité n'est interrompue que par les faibles ondulations qui enceignent les cours d'eau ; il est en grande partie glacé, stérile, inhabité et inhabitable. Sa superficie peut être évaluée à 1,200,000 kilomètres carrés. Voici les cours d'eau principaux qui sillonnnent ce versant :

1° La *Kara,* qui a un cours de 200 kilomètres, sépare l'Europe de l'Asie ; elle se grossit de la *Salova,* coule au nord-est des monts Ourals et se jette dans la mer de Kara, à laquelle elle donne son nom.

2° La *Petchora* descend des monts Ourals dans le nœud montagneux où aboutissent les monts Uvalli et la chaîne du Timan. Son cours, profond de 8 à 12 mètres, est long de 1,100 kilomètres ; elle coule du sud au nord, en formant de nombreuses sinuosités et en recevant de nombreux tributaires à droite et à gauche ; entre autres l'*Ouça,* longue de 500 kilomètres et en grande partie navigable. Elle tourne ensuite au sud-ouest, reçoit à gauche la *Tsylma* ou *Ijma,* et descend vers le nord pour se jeter dans la mer Glaciale par une large embouchure encombrée d'îles. On ne trouve aucune ville sur son cours. Le pays qu'elle parcourt n'est composé que de solitudes où la population des Samoïèdes est disséminée.

3° Le *Mesen,* qui a 7 à 800 kilomètres de long, prend source dans les monts Uvalli, fait de grands détours, court au nord-ouest, et reçoit à gauche la *Vaschka,* à droite la *Pesa,* qui a 400 kilomètres de cours. Il est navigable et souvent très-large, surtout près de la mer, mais ses bords sont inhabités. On ne trouve pas dans son bassin un habitant par 10 kilomètres carrés. Il se jette dans la mer Blanche au fond du golfe auquel il donne son nom.

4° La *Dwina,* le principal fleuve de cette partie de la Russie, descend des monts Uvalli dans le gouvernement de Vologda, auquel appartiennent toutes ses eaux supérieures. Il est formé de 2 cours d'eau principaux, la Soukhona et la Vytchegda. La *Soukhona* a deux sources : l'une passe à Vologda, l'autre sort du lac *Koubinsk,* qu'un canal met en communication avec la Cheksna, ce qui unit le bassin de la Dwina à ceux du Volga et de la Neva. Elle se dirige vers le nord-est à travers d'épaisses forêts, passe à Totma, à Oustioug, où elle reçoit le *Ioug,* qui a 360 kilomètres de cours ; elle prend une direction générale vers le nord-ouest, et se réunit à droite à la *Vytchegda.* Celle-ci, longue de 1,000 kilomètres, descend du Timan, a un cours rapide, inégal, avec de nombreuses sinuosités ; elle coule de l'est à l'ouest, se grossit elle-même à gauche de la *Keltma* et de la *Syssola,* à droite du *Vym,* qui arrose un pays riche en salines. La Dwina continue son cours à travers des pays glacés ; elle reçoit à gauche la *Vaga,* qui est navigable au printemps ; à droite, la *Pinega,* qui n'est propre qu'au flottage du bois, etc. Elle passe ensuite à Kholmogory, puis à Arkhangel, grand port de commerce et de guerre, situé à 40 kilomètres de son embouchure ; elle a alors 5 kilomètres de large, se divise en une multitude de bras qui forment 180 îles ou îlots, puis entre dans la mer Blanche par quatre bouches, dont une seule est praticable aux plus grands navires. La Dwina, qui pourrait être d'une si grande utilité pour le

commerce, traverse des pays presque déserts, des contrées basses et inondées. Elle a au moins 1,500 kilomètres de cours; elle est navigable depuis son confluent avec la Vytchegda, c'est-à-dire pendant 760 kilomètres. Sa largeur varie de 200 à 600 mètres, et sa profondeur approche de 6 mètres. Ses débordements sont fréquents et terribles. La navigation y est interrompue par les glaces de la fin d'octobre au commencement de mai. Elle est très-poissonneuse.

5° L'*Onega* a son origine dans le lac *Latcha,* qui lui-même se grossit par le *Svid* des eaux du lac *Vojé,* lequel a 400 kilomètres carrés de superficie. Il coule d'abord au nord-est, puis au nord-ouest, traverse un pays désolé et presque sans habitants, et va se jeter dans la profonde baie d'Onega, après 500 kilomètres de cours. Ce fleuve serait navigable depuis le lac Latcha, s'il n'était obstrué de rapides et de cascades; néanmoins, au printemps, il sert au flottage. Un canal unit le lac Latcha au système des eaux du lac Bielo.

A l'ouest de l'embouchure de l'Onega, on ne trouve que des cours d'eau sans importance, qui ont 100 à 150 kilomètres de cours et qui ne traversent que des déserts; ils se jettent soit dans la mer Blanche, soit dans la mer Glaciale. Nous nommerons seulement le *Vyg,* écoulement des lacs *Vyg* et *Sego,* qui ont chacun 1,000 kilomètres carrés de superficie; le *Kem,* sorti du lac Koutno et qui a un petit port à son embouchure; le *Topp,* déversoir des lacs *Topp, Piavd* et *Kovd;* la *Kola,* grossie de la *Touloma;* le *Patzi-Ioki,* écoulement du grand lac Enara, etc.

§ V. Versant de la mer Baltique. — La presqu'île de Finlande est un pays rempli de lacs, couvert de rochers, où la terre, toute déchiquetée, semble disparaître sous les eaux. Les marais, les rivières, les flaques d'eau de toute espèce, brisés, déchirés, dentelés à l'infini, forment un réseau inextricable où la navigation est peu facile, à cause des rochers, des débordements et des glaces. Les rivières y sont donc sans importance. Nous citerons :

1° La *Tornea,* qui, avec son affluent le *Muonio,* trace la limite de la Suède et de la Finlande. Tous deux sont encombrés de rapides, et remarquables par leurs belles cascades. Leurs cours réunis peuvent avoir 2 à 300 kilomètres. La Tornea arrose le bourg de Haut-Tornea, « où la culture des céréales commence à s'associer à l'élève des bestiaux et à disputer le sol aux noires forêts ». Les navires remontent jusqu'au petit port de Tornea, à 8 ou 9 kilomètres de la mer, mais le fleuve s'ensable de jour en jour comme le golfe de Bothnie lui-même.

2° Le *Kemi-Ioki,* aussi long que la Tornea, est large et obstrué de cascades.

3° L'*Ulea-Elf,* important pour le commerce intérieur malgré ses chutes, sort du lac *Ulea-Trask,* qui est le centre d'un grand nombre d'autres nappes d'eau; il aboutit près d'Uleaborg, après un cours de 220 kilomètres.

4° Le *Kumo* sort du lac *Næsi* et sert d'écoulement à 170 lacs, dont les principaux sont *Langelma, Palkane,* etc.; il se rend dans le golfe, près de Bierneborg, après avoir reçu plusieurs affluents, et fait des chutes nombreuses.

5° Le *Kymmené,* long de 250 à 300 kilomètres, reçoit les eaux d'un grand nombre de lacs, dont le principal est le *Pœïæné,* long de 180 kilomètres et large de 25. Il descend près de Kymmenegard, dans le golfe de Finlande, après avoir franchi des ressauts formidables, parmi lesquels la cataracte d'*Höqfors,* haute de 15 à 20 mètres, tient le premier rang. Ce fleuve est très-poissonneux, mais non navigable.

La *Neva* est le déversoir du lac *Ladoga*, et le lac Ladoga est le centre d'un vaste système d'eaux qui est circonscrit par le plateau de Finlande, les hauteurs d'Olonetz, le plateau de Valdaï, et qui comprend une multitude de lacs et de rivières. Les principales qui affluent dans le lac Ladoga sont : à l'ouest, le *Voxa*, qui apporte les eaux du lac Saïma ; à l'est, le *Svir*, qui apporte les eaux du lac Onega ; le *Volkhof*, qui apporte les eaux du lac Ilmen.

Le *Voxa* ou *Wuoxa* est moins un fleuve qu'une série de lacs ou de flaques d'eau, même dans sa partie voisine du lac Ladoga. C'est le déversoir du lac *Saïma*, immense amas d'eaux déchiqueté par une infinité de baies, d'îlots, de *skæres*, et qui reçoit les eaux de plus de 50 lacs, compris entre Kuopio et Willmanstrand, dans une étendue de plus de 300 kilomètres ; parmi ces lacs on peut nommer le *Kalla*, sur lequel est bâti Kuopio, l'*Ouki*, l'*Aïmis*, le *Houpa*, le *Hauki*, dont l'écoulement forme la cascade de Werkäus. Le fort de *Nyslot* est le centre de tout le labyrinthe : à ce point on trouve encore les lacs *Haapa* et *Pihlas*, qui eux-mêmes communiquent avec le *Puru* et le *Pielis*, et enfin s'ouvre le Saïma, qui est très-poissonneux. Le Voxa en sort au sud-est en faisant la grande chute d'Imatra. « En pénétrant dans ce canal, dit un voyageur, l'eau se précipite en cascade par-dessus une multitude de fragments de rochers, dispersés sur une pente rapide, d'où il résulte une succession de chutes roulant avec le fracas du tonnerre jusqu'au fond de la profonde vallée où le Voxa reprend son cours. » Alors il fait de nombreux détours, tantôt en se dilatant dans de nouveaux lacs, tantôt en bondissant dans un lit étroit où il forme des cascades. Enfin il aboutit dans le lac Ladoga à Wexholm. Un canal le joint directement au golfe de Finlande par Viborg.

Le *Svir*, déversoir du lac Onega, a un cours plus paisible et dans un pays entièrement plat. Il a une grande importance dans le système de navigation intérieure de la Russie. Le lac *Onega* occupe 11,000 kilomètres carrés de superficie ; sa profondeur est, dit-on, de 150 à 200 mètres. Ses rives septentrionales sont rocheuses, bordées de falaises calcaires et encombrées d'îlots, dont le plus remarquable est l'île *Klimetzkoï*, qui a 100 kilomètres carrés. Ses rives méridionales sont basses, ensablées et bordées de forêts. Il reçoit l'*Andoma*, la *Vodla*, la *Megra*, l'*Okhta*, la *Vytegra*. Celle-ci a sa source près de la *Kovja*, qui se rend dans le lac *Bielo*. La Vytegra et la Kovja sont réunies par le canal Marie, qui joint ainsi le Bielo au lac Onega, et de cette façon le système des eaux de la Neva se trouve réuni aux bassins du Volga et du fleuve Onega.

Le *Volkhof* est le déversoir du lac *Ilmen*, qui a 800 kilomètres carrés de superficie et reçoit plusieurs rivières importantes : 1° le *Msta*, qui a sa source dans un petit lac voisin des sources du Volga et de la Tvertza, et qui est élevé de 245 mètres. Il a un cours de 350 kilomètres, rapide, obstrué de chutes, et qu'on a néanmoins rendu navigable à la descente. Il arrose Borowstchi et finit près de Novgorod ; 2° le *Lovat* prend sa source dans un lac assez voisin des sources de la Dwina ; il coule du sud au nord, arrose Cholm, se grossit de la *Pola*, et finit après un cours de 400 kilomètres ; 3° le *Chelon*, moins important que les précédents, arrose Sotlza et coule du sud-ouest au nord-est. Il se grossit de la *Polona*.

Le Volkhof sort du lac Ilmen près de l'embouchure du Msta ; il passe à Novgorod, se dirige au nord-est et atteint le lac Ladoga près de la ville de Novaja-Ladoga. Il

est large de 200 à 400 mètres, a un cours rapide, embarrassé d'une chute dangereuse et néanmoins navigable, grâce à un canal qui permet d'éviter cette chute. Il n'a que 180 kilomètres de cours.

Outre les trois grands tributaires que nous venons de décrire, le lac Ladoga reçoit 70 autres rivières, dont les plus remarquables sont le *Siass,* le *Pacha,* l'*Oïat,* etc. Ce lac a 175 kilomètres de long sur 150 de large, et 15 à 17,000 kilomètres carrés de superficie. Ses côtes, à l'ouest et au nord, sont souvent bordées de falaises et d'écueils; ailleurs elles sont sablonneuses, marécageuses ou couvertes d'épaisses forêts. Près des bords, l'eau est généralement peu profonde; plus loin, la sonde annonce de grandes profondeurs, mais en général le fond présente de grandes inégalités. Les îles sont presque toutes répandues sur les rives septentrionales. Telles sont *Walaam,* qui a 27 kilomètres de circuit et renferme un monastère célèbre; *Rekaié,* la plus peuplée de toutes, etc. On y trouve aussi une grande quantité d'écueils ou *skœres,* dont le groupe principal est réuni près de Serdopol. Un canal côtoie le lac au sud de Schlüsselbourg jusqu'au Volkhof et au Svir, il obvie aux dangers de la navigation dans sa partie la plus fréquentée. Le Ladoga est très-poissonneux : les saumons, les esturgeons, les brochets, les perches y abondent.

La Neva, déversoir de tout le vaste système d'eaux que nous venons de décrire, n'a qu'un cours tortueux de 60 kilomètres. Sa largeur varie de 200 à 400 mètres. Elle commence à Schlüsselbourg, traverse une campagne plate en formant quelques cascatelles supprimées par le canal de Pella et arrive à Saint-Pétersbourg, où elle forme plusieurs jolies îles couvertes de monuments, de promenades et de belles habitations. Coulant ensuite vers l'ouest, elle aboutit dans la baie de Cronstadt, au fond du golfe de Finlande. Cette baie, large de 15 à 20 kilomètres, n'a pas plus de 3 brasses de profondeur; et près de Saint-Pétersbourg on n'y trouve plus que 8 pieds d'eau. La Neva, qui forme une des beautés de la capitale et une des sources de sa richesse en lui ouvrant un vaste réseau fluvial et artificiel avec toutes les parties de l'empire, est malheureusement aussi une cause de désastres terribles qui menacent de renverser un jour l'œuvre de Pierre le Grand. Son embouchure, tournée vers l'ouest, est ouverte aux ouragans de l'équinoxe d'automne. Les vents s'engouffrent alors avec violence dans l'espèce d'entonnoir formé par le golfe de Finlande, refoulent subitement les eaux du golfe dans le fleuve, et alors celui-ci se gonfle, mugit, déborde sur ses quais de granit, et envahit les quartiers bas des deux rives. On se figure les ravages que ces flots déchaînés produisent dans une ville bâtie sur un marais desséché, à la veille d'un hiver glacial de sept mois[1]. La Neva gèle ordinairement en novembre, ainsi que tout le golfe de Finlande; elle ne dégèle qu'en avril.

Au sud de la Neva commence la région des provinces baltiques, laquelle offre une succession de collines, de tourbières et de lacs, au milieu de vastes plaines qui semblent posées sur des fondements de granit, dont les pointes apparaissent çà et là; ses rivières sont considérables, mais marécageuses, et entraînent dans leurs cours les bois qui les bordent :

1° La *Louga,* qui a sa source non loin du lac Ilmen, arrose Louga et Jambourg, et aboutit à une petite baie du golfe de Finlande au nord-est de Narva.

[1] Schnitzler, *L'empire des tzars*, page 510.

2° La *Narva* ou *Narova* est le déversoir des lacs Pskof et Peïpous. Le lac *Pskof* a près de 700 kilomètres carrés de superficie; il reçoit la *Velikaïa,* qui coule du sud au nord en arrosant Ostrov et Pskof. Il se déverse dans le lac Peïpous par un large canal qui tend à s'ensabler. Le lac *Peïpous* a 80 kilomètres de long, 60 de large, et une superficie de 2,480 kilomètres carrés, avec une profondeur moyenne de 24 mètres. Il renferme plusieurs îles et reçoit l'*Embach,* qui passe à Dorpat et qui est l'écoulement du lac *Virtsero,* lequel s'épanche aussi dans le golfe de Riga par la rivière de Fellin. Le lac Peïpous est très-poissonneux. Ses bords sont habités par des peuples finnois appelés *Tchoudes.* Il se déverse dans le golfe de Finlande, par la Narva, rivière de 72 kilomètres de cours, qui n'est navigable que depuis la forteresse de Narva, à 12 kilomètres de la mer; là elle fait une chute célèbre, large de 40 mètres et haute de 8.

3° La *Dwina* parcourt un pays entièrement plat, coupé de marais, de lacs, de bois, de petites rivières, de pâturages. Elle découle du petit lac Dvinetz, voisin des sources du Volga, va d'abord au sud et au sud-est, devient navigable à Velige, passe à Vitepsk, où elle tourne à l'ouest en demeurant parallèle au Dnieper; elle laisse alors entre elle et ce fleuve une ouverture vers la Grande-Russie que nous avons déjà signalée, et qui est célèbre par la marche des Français en 1812. Au-dessous de Vitepsk, la Dwina coule au nord-ouest, reçoit l'*Oula,* célèbre dans la campagne de 1812, passe à Polotsk, à Drissa, à Dunabourg, localités illustrées dans la même campagne; elle est embarrassée par des rapides à Jacobstadt, arrose encore Friedrichstadt et Kirkholm, arrive à Riga; enfin un peu au-dessous de cette ville elle atteint le fond du golfe de Livonie, en face du fort de Dünamunde, et après avoir reçu à son embouchure même l'*Aa,* qui baigne Mitau. Ses autres affluents sont peu importants. La Dwina a 800 à 1,000 kilomètres de longueur; elle est en général peu profonde, embarrassée de rochers et de hautes herbes; aussi la navigation n'y est pas sans entrave, et les gros bâtiments ne peuvent la remonter jusqu'à Riga. Elle est surtout pratiquée par de grands radeaux de bois qui viennent des forêts de l'intérieur.

4° La *Windau* prend sa source dans les fortes collines qui séparent le bassin de la Dwina de celui du Niémen. Son cours, vif et rapide, suit constamment la direction du nord-ouest pendant 150 kilomètres, en formant plusieurs cascades, à travers des ravins et des roches calcaires. Elle arrose Goldingen et finit à Windau.

5° Le *Niémen,* dont l'embouchure et la partie inférieure appartiennent à la Prusse, a son origine dans les marais voisins de Nesvige; il coule d'abord tortueusement à l'ouest, reçoit la *Sczara* ou *Chara,* rivière marécageuse et boisée, qui se joint par un canal au Pripetz, et qui arrive de Slonim, ville située dans un pays impraticable. Il passe ensuite à Grodno, où il est navigable, et remonte du sud au nord presque directement en séparant la Russie de la Pologne; il y entre dans une gorge profonde formée par des hauteurs escarpées, surtout sur la rive droite. A Kovno, le fleuve a 200 mètres de large: c'est là qu'il fut franchi, en 1812, par l'armée française. Il y reçoit à droite la *Wilia,* qui naît dans les marais de Schilintzi, court de l'ouest à l'est par de grandes sinuosités, et arrose Wilna, capitale de la Lithuanie. Au-dessous de Kovno, le Niémen tourne à l'ouest, quitte la Russie et entre en Prusse. Nous avons vu (tome III, page 358) qu'il allait se terminer dans le Kurish-Haff.

6° La *Vistule,* dont nous avons décrit ailleurs (tome III, page 356) les sources et les embouchures, a son bassin partagé entre l'Autriche, la Russie et la Prusse. Ce fleuve, après avoir servi de limite entre les empires russe et autrichien, entre dans la Pologne au-dessous du confluent du San. Il traverse un pays plat, plein de boues et de marécages, mal cultivé, mal peuplé, mais très-fertile, surtout en céréales, malgré le sablon blanc dont le sol est recouvert sur de grandes étendues. Il coule au nord et au nord-ouest jusqu'à Varsovie, où, déjà grossi des eaux d'importants tributaires, il est devenu un fleuve majestueux; laissant à droite le faubourg de Praga, qu'un pont de 520 mètres de long réunit à la ville, il descend vers Modlin, atteint Plock en tournant presque à l'ouest, et arrive enfin, large de 650 mètres, sur la frontière prussienne à Thorn. Il lui reste encore 220 kilomètres à parcourir pour atteindre la mer Baltique, dans le golfe de Dantzig. La Vistule, longue de 1,000 kilomètres, large de 400 mètres en moyenne, est une voie navigable d'une grande importance; mais elle est sujette à des débordements qui font de grands ravages sur ses rives. Le canal de Bromberg établit une communication entre elle et l'Oder.

Les affluents de gauche de la Vistule dans la Pologne russe sont peu importants; nous nommerons seulement: la *Nida,* qui coule du nord au sud, dans le gouvernement de Radom; la *Pilica,* grande rivière qui parcourt du sud au nord, puis de l'ouest à l'est, le même gouvernement; la *Bzura,* qui passe à Lowicz.

Les affluents de droite sont plus considérables. La *Wieprz* descend des montagnes ou collines de Galicie, qui forment la ligne de partage des eaux de l'Europe; elle arrose Lublin, se dirige vers le nord; puis, par un brusque détour vers l'ouest, va rejoindre la Vistule. — Le *Bug* n'a pas moins de 700 kilomètres de cours. Il a ses sources dans les collines de la Galicie, près de Zloczow, coule au nord d'abord dans la Galicie, puis entre la Pologne et les gouvernements de Volhynie et de Grodno; il passe à Brzesc, où aboutit le canal de Pinsk, tourne au nord-ouest et finit au-dessous de Modlin. Le Bug, quoique sans profondeur en été, sert beaucoup à la navigation. Il reçoit lui-même: 1° la *Narew,* qui sort des marais du gouvernement de Grodno; elle coule à l'ouest, où la *Bobra* et plusieurs autres tributaires se joignent à elle, passe près de Lomza, à Ostrolenka, à Pultusk et finit à Sierosk; 2° la *Oukra* ou *Wikra* traverse un terrain de boues et de fondrières, et finit à Modlin. L'espace entre la Oukra et la Narew fut un des théâtres de la campagne de 1807.

§ VI. Versant de la mer Noire. — Ce versant est circonscrit par les collines entre le Dniester et le Pruth, par les Carpathes centrales et occidentales jusqu'au mont Sloiczek, par les monts de Galicie, les collines de Pologne, le plateau de Valdaï, enfin, par les hauteurs insignifiantes qui séparent le Don du Volga, et vont s'unir aux dernières ramifications du Caucase. Il comprend les aspects les plus divers et les climats les plus différents; mais généralement la partie voisine de la mer est fertile et tempérée, pendant que celle des sources est couverte de bois et de marécages. Il détermine 3 bassins principaux, qui n'ont entre eux d'autres lignes de séparation que des collines insignifiantes et des plaines presque horizontales: le Dniester, le Dnieper, le Don.

1° *Bassin du Dniester.* Dans sa partie supérieure, voisine des Carpathes, le bassin du *Dniester* est couvert de collines boisées, fertiles, bien peuplées et salubres. Sa

partie moyenne est remarquable par sa grande fertilité; sa partie inférieure n'a que des lacs et des marais, des plaines sans arbres, de grands pâturages et un climat malsain. Le Dniester (*Tyras*) prend sa source dans les Carpathes, et nous avons décrit son cours supérieur (t. III, p. 340). Après 450 kilomètres de chemin, il entre dans l'empire russe à son confluent avec la *Podhorce,* limite occidentale de la Podolie, tandis que lui-même détermine toute la limite orientale de la Bessarabie. Sur le territoire russe, son lit s'élargit peu à peu, mais aux dépens de sa profondeur; il est d'ailleurs obstrué de bancs de sable et de chutes. « Encaissé, dit Hommaire de Hell, entre deux murailles rocheuses, il coule au fond d'une large et tortueuse crevasse, dont les flancs abruptes tantôt surgissent verticalement au-dessus des eaux, tantôt laissent apercevoir à leur base un chaos informe de détritus et de blocs de roches. » Vers Bender, le bassin se transforme en une vaste plaine de 6 à 8 kilomètres de largeur, à travers laquelle le fleuve descend, en faisant mille détours, dans un grand *liman* long de 10 kilomètres, où les navires ne trouvent pas plus de 2 mètres de profondeur. Le Dniester a 800 kilomètres de longueur; il a partout de 4 à 8 pieds d'eau.

2° *Bassin du Dnieper.* Ce vaste bassin, enveloppé au nord d'une ceinture de collines granitiques ou argileuses, se compose dans sa partie supérieure d'une plaine haute, de collines boisées, de rivières fortement encaissées et de vastes marais; dans sa partie centrale, d'une plaine ondulée, fertile et même pittoresque; dans sa partie inférieure, de plaines basses, desséchées, peu fécondes et coupées de steppes. Sa superficie peut être évaluée à 500,000 kilomètres carrés, c'est-à-dire qu'elle est égale à celle de la France.

Le Dnieper (*Borysthène*) prend sa source dans les marais du plateau de Valdaï. Il coule d'abord au sud jusqu'à Dorogobouge, où il commence à porter des barques; il passe à Viazma et traverse un plateau coupé de monticules et de ruisseaux très-encaissés, où les montées rapides et multipliées devinrent, en 1812, l'écueil des Français en retraite; il arrose ensuite Valoutina, Smolensk, où il a 100 mètres de large, et devient vraiment navigable. Là, il tourne sensiblement vers l'ouest, laissant entre lui et la Dwina cette trouée qui est le nœud de toutes les grandes communications avec le centre de l'empire, et qui joua un si grand rôle dans la campagne de 1812. Le fleuve suit cette direction vers l'ouest jusqu'à Orcha, célèbre dans la même campagne par deux passages des Français; alors il prend une direction au sud qu'il ne quitte plus, passe à Mohilew, côtoie les marais de Pinsk, arrose Kief, où il a plus de 600 mètres de large et 16 mètres de profondeur. Sa rive gauche est presque partout élevée et se couronne de jolis coteaux. A Krementchoug, il a 1,200 mètres de large et 1,400 mètres à Iekaterinoslaf, au-dessous de laquelle il se couvre de grandes îles boisées, et forme de vastes chutes ou cataractes qui interrompent la navigation. « Près des cataractes, dit Hommaire de Hell, le fleuve a toute la profondeur et la tranquillité d'un beau lac. Pas une ride, pas une vague n'en altère le sombre azur. Son lit est encaissé par des rochers de granit. » On compte ordinairement 13 chutes, ayant ensemble une pente de 42 mètres; quelques-unes disparaissent pendant les hautes eaux, et ne forment plus que des tournants dangereux. La plus redoutable est celle qu'on appelle l'*Insatiable,* et qui a 800 mètres de longueur dans un canal très-resserré. Après les cataractes ou *porogi,* le régime du fleuve

change complétement. Au lit fortement encaissé, aux eaux rapides et écumantes, succède un large bassin, où le Dnieper, se divisant en une infinité de canaux secondaires, s'écoule lentement à travers un immense labyrinthe d'îles couvertes d'une vigoureuse végétation de chênes, de saules et de peupliers. On appelle ces îles *plavniks,* et elles ont toute la sauvage majesté des forêts du nouveau monde. On y voit des marais, des plages de sable, des arbres ruinés par le temps [1]. Sa direction depuis Kief est au sud-est, mais vers Iekaterinoslaf il fléchit vers le sud, passe à Alexandrofsk, coule alors au sud-ouest jusqu'à Kherson, où commence, près de hautes falaises d'argile, le liman ou estuaire, dont l'entrée, large de 4 kilomètres, est défendue par les forts de Kinburn et d'Oczakof. Malheureusement ce liman est peu profond et s'ensable de plus en plus; il a environ 70 kilomètres de long sur 3, 7 et 8 de large, et n'est ouvert que par 3 ou 4 passes entre des bancs de sable. Le cours total du Dnieper est évalué à 2,000 kilomètres; sans les chutes qui en interrompent la navigation à 270 kilomètres du liman, ce serait pour la Russie la plus vivifiante des artères, car l'eau y est toujours profonde, et on assure même qu'au-dessus des chutes la sonde n'a pu encore mesurer la profondeur du fleuve. Il est très-poissonneux. Malgré les difficultés de la navigation, il sert à transporter des bois, du sel, des blés, des peaux, etc. En 1857, il a été pratiqué par 5,500 bateaux et 2,500 trains, lesquels ont transporté une valeur de 60 millions.

Ses affluents de droite sont importants : 1° la *Bérésina* naît dans les marais de Dokchitsy, traverse un pays couvert de forêts et de boues, où l'on ne peut cheminer que sur des digues; elle suit la direction du sud-est, passe à Studzianka, village célèbre par le désastreux passage des Français le 26 novembre 1812, arrive à Borisof, où elle devient navigable. Au nord de cette ville, un canal la met en communication avec la Dwina par la Berekhta et à l'aide de l'Oulla. De là, elle reçoit un affluent qui passe à Minsk, arrose Bobruisk, et se réunit au Dnieper au-dessous d'Horwal. La Bérésina est très-importante en avant du Dnieper par la route qui la coupe, le pays marécageux qu'elle traverse, la largeur de son lit et la rapidité de son cours, dont la longueur est évaluée à 500 kilomètres. Excepté à Borisof, la rive droite est partout plus élevée que la gauche. — 2° Le *Pripetz* naît dans les marais de Proujani, a une direction générale de l'ouest à l'est, et une longueur de 700 kilomètres. Il appartient presque entièrement au gouvernement de Minsk, où il traverse les fameux marécages de Pinsk, les plus considérables de l'Europe, et qui sont coupés par trois mauvais sentiers tracés au milieu de forêts inondées et impraticables. Il reçoit par sa droite une multitude d'affluents parallèles qui arrosent le fertile pays de la Volhynie, et finit au-dessus de Kief. Le Pripetz est navigable pendant 500 kilomètres; il fournit au Dnieper une grande partie de ses transports, et notamment les grands radeaux de bois de construction que l'on expédie pour Kherson, et de là à Nicolaïef. Il pourrait être très-facilement réuni au Bug, affluent de la Vistule. Cette jonction des deux mers existe d'ailleurs par le canal Oginski, pratiqué pour dessécher les marais de Pinsk, et qui joint le Pripetz au Sczara, affluent du Niémen. — 3° Le *Bug* a sa source dans le plateau de Krzeminiec, non loin de Tarnopol; il se dirige au sud-est dans un lit de granit en traversant la Podolie, où il arrose Winnica. Près d'Olviopol, où il

[1] Schnitzler, page 393.

reçoit la *Sinioukha,* il entre dans la province de Kherson; puis il descend à Nicolaïef, où il se grossit à gauche de l'*Ingoul,* son affluent principal, et commence à former un liman entouré de falaises argileuses, long de 60 à 80 kilomètres, qui débouche dans le grand liman du Dnieper. Le Bug a environ 560 kilomètres de longueur, mais son cours est encombré de rapides à 150 kilomètres de son embouchure et pendant un espace de 100 kilomètres. A Nicolaïef, il a 2,500 mètres de large, avec des bords escarpés et 8 brasses de profondeur, mais à l'entrée du liman du Bug, on ne trouve plus que 5 brasses, de sorte que les grands vaisseaux ne peuvent y passer avec leur armement.

Les affluents de gauche du Dnieper sont : 1° la *Soje,* qui descend du plateau de Smolensk, arrose Mztislaw et se grossit de plusieurs rivières, dont la principale est l'*Ipoul;* 2° la *Dessna,* qui est navigable pendant 500 kilomètres; elle prend naissance dans le plateau de Smolensk, coule presque directement du nord au sud, arrose Briansk, où elle reçoit la *Bolwa,* Troubchefsk, Novgorod-Seversk, où elle s'infléchit au sud-ouest; elle se grossit alors de la *Seim,* qui passe à Koursk, et qui a été jadis la limite du khanat de la Crimée; elle passe encore à Tchernigof, au-dessus de laquelle elle reçoit le *Snof,* à Oster, où elle reçoit une rivière de même nom passant à Nieshin; enfin elle conflue au Dnieper au-dessus de Kief.

Les derniers affluents de gauche du Dnieper sont nombreux, mais peu importants. On peut nommer la *Soula,* qui passe à Romny; le *Psel,* qui finit à Krementschuk; la *Worklа,* qui passe à Poltawa; la *Samara,* qui finit à Iekaterinoslaf, etc.

Entre les bouches du Dnieper et celles du Don se projette la presqu'île de Crimée et s'étendent des steppes qui bordent la mer d'Azof. Cette presqu'île et ces steppes n'ont qu'un petit nombre de cours d'eau peu importants, mais dont quelques-uns ont acquis une grande célébrité. On peut nommer le *Tcheterlik,* qui aboutit dans la baie de Kerkinit, laquelle forme le fond du golfe de Pérécop; le *Donkouzlaf,* qui se termine par un liman étroit et fort long un peu au nord-ouest d'Eupatoria; le *Boulganak;* l'*Alma,* qui prend sa source dans le Tchatyrdagh, traverse une jolie vallée et de riches pâturages, et finit près des collines célèbres par la victoire des Français en 1854; la *Katcha,* qui traverse un pays plus découvert et très-fertile; un de ses affluents passe à Batchiseraï; le *Belbek,* qui descend des monts Yaïla, traverse une vallée fertile et bien habitée; la *Tchernaïa,* qui naît dans la vallée de Baïdar, traverse des gorges profondes, côtoie les hauteurs d'Inkerman, et finit dans une baie longue de 6 kilomètres, sur laquelle se trouve Sébastopol. Le *Salghir,* grossi de la *Zoula* et du *Kara-sou,* est le plus considérable de la presqu'île. Il prend source au Tchatyrdagh, coule du sud au nord-est, et passe à Simféropol. Son cours, long de 150 kilomètres, finit dans la mer Putride.

Dans les steppes qui bordent au nord la mer d'Azof, on trouve la *Molotchna* ou rivière de lait, à cause de sa couleur blanchâtre; elle traverse lentement et presque sans pente la steppe des Nogaïs; avant son embouchure, elle forme le lac Molotchnoïé, qui ne s'y déverse que dans les grandes eaux. La *Berda,* longue de 75 kilomètres, aboutit un peu au nord du port de Berdiansk. Le *Kalmiouss,* à son embouchure, forme le port de Marioupol.

3° *Bassin du Don.* La partie supérieure de ce bassin est assez fertile et faiblement

accidentée ; la partie inférieure est couverte de steppes arides et de plaines monotones. Il n'est circonscrit que par des mouvements de terrain presque imperceptibles. Sa superficie peut être évaluée à 440,000 kilomètres carrés.

Le *Don* ou *Tanaïs* a sa source dans le lac d'Ivanof, près d'Epifan ; il coule à peu près du nord au sud, avec de nombreuses sinuosités, dans un pays de plaines et de collines fertiles, arrose Voroneje, où il reçoit une rivière de même nom, incline fortement à l'est, comme pour se jeter dans le Volga, en ayant une largeur de 200 à 400 mètres, qui se trouve triplée dans ses débordements ; il entre dans le pays des Cosaques du Don, se rapproche par un cours rapide et sinueux du fleuve voisin, dont il n'est séparé que de 60 kilomètres, et semble près de l'atteindre quand il est contraint, par la rencontre de hauteurs granitiques, à tourner brusquement au sud. Alors il traverse une plaine immense et monotone de 2,000 myriamètres carrés, sans cultures, sans routes, semée de quelques hameaux, et que les Cosaques parcourent avec leurs bestiaux et leurs chevaux. Il coule ensuite dans un large bassin bordé tantôt par des escarpes, tantôt par des collines à pentes douces ; plus bas, et quand la vallée s'élargit, il se divise, comme le Dnieper, en une multitude d'îles et de canaux, sur lesquels on trouve les deux villes de Tcherkask. Enfin, un peu au-dessous du confluent du Donetz, la rive droite se garnit de falaises calcaires qui se prolongent jusqu'à la mer d'Azof, pendant que la rive gauche, beaucoup plus basse, laisse apercevoir les grandes plaines déprimées à travers lesquelles coule le Manytch. Alors il se divise en deux bras qui forment un vaste delta, couvert de sables et de roseaux et qui est souvent submergé. Celui du sud passe à Azof, et il s'en détache de nombreuses branches ; celui du nord passe à Rostof. Enfin le Don se termine à 40 kilomètres au-dessous de Rostof, dans la baie de Taganrog. Il a environ 1,000 kilomètres de longueur, dont 650 sont navigables. Sa navigation est fort active, et comme elle n'est entravée par aucun obstacle, elle est régulière et sûre ; mais elle ne s'opère qu'à la descente, à cause de la rapidité du fleuve, et aussi parce que les marchandises d'échange manquent dans la partie inférieure. Au reste, le Don envoie à la mer non-seulement les produits de son bassin, mais aussi ceux du Volga, l'isthme qui sépare les deux fleuves formant une espèce de portage qu'on appelle *volok*, et qui est pratiqué par des caravanes. On a songé souvent à ouvrir une communication directe entre les deux fleuves au moyen d'un canal. L'opération a été tentée par Pierre le Grand, mais elle n'a pas été achevée ; elle présente d'assez grandes difficultés, à cause de la différence de niveau des deux cours d'eau, le Don étant plus élevé de 42 mètres que le Volga. Cette différence de niveau est, comme nous l'avons vu, celle des deux mers où les deux fleuves se rendent.

Le principal affluent de droite du Don est le *Donetz*, qui prend sa source dans le gouvernement de Koursk, près de Karotcha ; il laisse à droite Bielgorod, à gauche Voltchansk, coule du nord au sud, accompagné sur ses deux rives de falaises et de talus, reçoit le *Kharkof*, qui passe à la ville de même nom, et s'infléchit à l'est. Au-dessous d'Isoum, il est grossi par l'*Oskol*, qui arrose deux villes de même nom, passe à Slavianoserbsk, et entre dans le pays des Cosaques. Dans son cours lent et sinueux à travers la steppe, il reçoit encore à gauche la *Kalitva* et la *Bystraïa*, et finit après un cours de 750 kilomètres.

Les affluents de gauche du Don sont plus nombreux. 1° Le *Khoper* naît un peu au sud de Penza, coule au sud-ouest, passe à Balachow, où il devient navigable; il se grossit de la *Vorona,* qui est aussi forte que lui, prend une direction vers le sud et rejoint le Don à Oust-Khoperskaïa, après un cours de 450 kilomètres. « Cette belle rivière, dit un voyageur, fertilise les pays qu'elle parcourt; ses bords sont couverts de riches pâturages et de belles forêts. » — 2° La *Medveditza* vient de la partie nord du gouvernement de Saratof; elle coule d'abord au sud, puis au sud-ouest, et se réunit au Don un peu au-dessous de son confluent avec le Khoper. Elle a 400 kilomètres de cours, en partie navigable. Sur ses bords sont établis plusieurs colonies allemandes et les principaux haras des Cosaques. — 3° Le *Manytch,* aux eaux bourbeuses et jaunâtres, coule dans la grande dépression qui s'étend de la mer d'Azof à la mer Caspienne. Il se forme dans de grandes mares salines qui occupent la steppe des Kalmouks et qui sembleraient pencher vers la mer Caspienne; cependant il se dirige vers la mer d'Azof, mais en traînant son eau saumâtre et croupissante, que les poissons dédaignent, à travers un désert monotone et stérile, où vivent d'immenses troupeaux. Son cours, embarrassé d'îles, tantôt très-étroit, tantôt élargi jusqu'à former des limans, est presque à sec en été. Son confluent a lieu à 70 ou 80 kilomètres de la mer d'Azof.

La mer d'Azof reçoit encore le tribut de quelques petites rivières : la seule remarquable est la *Jeïa* ou *Gheisk,* longue de 200 kilomètres, qui sépare le pays des Cosaques du Don de la Tchernomorie ou pays des Cosaques de la mer Noire. Elle se termine par un liman sur lequel se trouve le fort de Gheisk.

Le dernier bassin que nous ayons à décrire pour la mer Noire est celui du *Kouban* ou de l'*Hypanis,* qui, appartenant au versant septentrional du Caucase, a un caractère tout différent. S'appuyant au sud sur la grande chaîne, circonscrit à l'est par les hauteurs de séparation entre la mer Noire et la mer Caspienne, il n'est séparé des bassins de la Jeïa et du Manytch que par des steppes. Il est occupé sur sa rive gauche par les tribus indépendantes des Tcherkesses, et sur sa rive droite par les postes des Cosaques, qui les surveillent et les contiennent.

Le Kouban descend du mont Elbrouz, à une hauteur de 4,246 mètres, et se trouve formé de trois principales sources, le *Koulan,* l'*Oulukan* et le *Khoursouk;* il coule du sud au nord dans un lit profondément encaissé entre des masses énormes de rochers. Il reçoit sur sa gauche un grand nombre d'affluents, et, arrivé à 100 kilomètres de ses sources, au sud de Stavropol, il est forcé, par les hauteurs qui donnent naissance à la Kouma et au Kalaous, de tourner au nord-ouest. Il ralentit alors sa vitesse, et coule entre deux lignes de collines qui se prolongent jusque dans les environs de Temijelek. Vers ce point, il tourne brusquement à l'ouest, et creuse son lit à travers une immense plaine dont la hauteur s'abaisse insensiblement. Au-dessous d'Iekaterinodar, ses eaux sont presque de niveau avec la steppe, dont les plaines, aussi loin que le regard peut atteindre, n'offrent plus qu'un interminable champ de roseaux. Il devient très-large, coule avec lenteur dans un seul lit; mais à Kopyl il se partage en plusieurs bras qui se subdivisent à l'infini, et qui vont finir les uns, et ce sont les plus importants, dans un vaste liman qui communique avec la mer Noire; les autres dans la mer d'Azof, en enveloppant ainsi de leurs eaux marécageuses la presqu'île de

Taman. Son cours est d'environ 550 kilomètres. Il ne reçoit pas d'affluents par sa rive droite, mais par sa rive gauche ils sont très-nombreux, descendent tous du Caucase et sont à peu près parallèles entre eux. On peut nommer l'*Ouroup*, qui finit au-dessus de Protschnoï; le *Laba*, qui a un cours de 250 kilomètres et se renforce d'affluents nombreux; la *Chagvacha*, etc.

§ VII. Versant de la mer Caspienne. — Ce versant est circonscrit par la partie orientale du Caucase, par la série si longue et si peu distincte des steppes et des collines qui séparent le Don du Volga, par le plateau de Valdaï, par les hauteurs insignifiantes qui joignent ce plateau aux collines de Chemokonski, par lesdites collines, enfin par la chaîne de l'Oural. Il comprend les bassins principaux du Samour, du Koïsou, du Terek, de la Kouma, du Volga, de l'Oural.

Le *Samour* est un grand torrent de 100 kilomètres de cours, qui coule de l'ouest à l'est, passe à Achti, et débouche dans la mer Caspienne par plusieurs bras.

Le *Koïsou* ou *Soulak* prend sa source dans le pays des Lesghis, coule du sud au nord, puis au nord-est, passe à Kasi-Koumuk et à Himri, reçoit de nombreux affluents et finit par plusieurs bouches au sud de la presqu'île d'Agrakhan.

Le *Terek*, fleuve symétrique du Kouban par son origine, son cours et sa direction, prend sa source près du mont Kazbek, à une hauteur de 2,800 mètres; il coule du sud au nord dans une vallée abondante en beautés pittoresques, semée de hameaux et de vieilles tours, bien cultivée, et qui ouvre le grand défilé de Dariel; son cours est gêné par des rapides, et à la fonte des neiges, gonflé par les terrents voisins, il submerge tout et roule de gros blocs de rochers. Au delà de Lars, la vallée s'élargit; puis les montagnes s'abaissent rapidement, et à 7 kilomètres de Vladikaukas le fleuve entre dans un pays découvert. Il est alors dans la Kabarda, où il baigne la forteresse de Djoulad, et se grossit à gauche de nombreux affluents, tous sortis de la grande chaîne. Au confluent de la Malka, à Iekaterinograd, il tourne brusquement à l'est, ralentit sa marche, entre dans une vaste plaine, y perd sa limpidité et s'encombre de bancs de sable. Il passe ainsi à Mozdok, et, après avoir reçu à droite la Soundja, s'avance vers le nord pour atteindre Kizliar; au-dessous de cette ville, il se partage en deux grands bras, qui se subdivisent en une multitude d'autres et embrassent un vaste delta. Le bras de l'est se termine dans le golfe d'Agrakhan, le bras du nord dans le golfe de la Kouma. Le delta qu'ils forment, marécageux et sablonneux, a 100 kilomètres à sa base. Le Terek a environ 500 kilomètres de cours, et ne peut être remonté que jusqu'à Kizliar. De ses nombreux affluents, nous ne nommerons que la *Malka* et la *Soundja*. La première descend du mont Elbrouz, court à l'est, fait plusieurs cascades, reçoit de nombreux affluents et finit à Iekaterinograd. La seconde prend source dans le Dariel, coule d'abord parallèlement au Terek, puis se détourne à l'est et finit à Chtchedrine.

La *Kouma* prend sa source dans les monts Becktaou, non loin du Kouban; elle coule au nord-est, arrose la forteresse de Gheorghiefsk, où elle reçoit un affluent important, le *Podkoumok*, et se grossit d'eaux nombreuses descendues des dernières terrasses du Caucase; elle atteint les ruines de Madiar, tourne franchement à l'est et sépare les gouvernements d'Astrakhan et de Stavropol, ainsi que les gouvernements des Tatars Nogaïs de ceux des Kalmouks. Dans ces déserts de sables, elle ralentit

son cours, forme successivement plusieurs lacs, reparaît pendant une dizaine de kilomètres dans un lit régulier, puis se perd complétement dans les roseaux et les sables qui ferment son embouchure, et qu'elle ne parvient à franchir que pendant les crues du printemps.

Le bassin du Volga est le plus vaste de l'Europe : il en comprend la partie la plus orientale, et a une superficie de 1,300,000 kilomètres carrés. Pays de plaines assez fertiles au nord-ouest, il est montueux, froid et sauvage au nord-est, et ne contient que des steppes et des marécages dans sa partie méridionale; il est surtout remarquable parce qu'il comprend la partie centrale de la Russie (20 gouvernements), le cœur de l'empire, la Moscovie proprement dite, pays d'agriculture et d'industrie, qui doit devenir l'un des plus riches de l'Europe. Mais ce grand fleuve, en tombant dans un lac sans issue et que bordent des pays barbares, n'a pas toute l'importance que son long cours, ses eaux abondantes, sa navigation facile, ses nombreux affluents devraient lui donner.

Le *Volga* (*Rha*) a sa source dans le plateau de Valdaï, à 256 kilomètres au-dessus de la mer Baltique, et à 300 mètres au-dessus de la mer Caspienne. C'est d'abord un faible ruisseau qui réunit les eaux de plusieurs petits lacs (*Sterge, Ovseloug, Peno*); mais quand il sort du lac *Seligher* à Ostaschkof, il a déjà un volume d'eau considérable. Il coule d'abord au sud-est, arrive à Rjef, où il devient navigable, et a 30 mètres de large; puis à Zoubstof, où il reçoit la Vasousa, et se dirige au nord-est jusqu'à Tver; là il reçoit par la gauche la Tvertza, qui le met en communication, au moyen du canal de Vyschnii-Volotchok, avec le Msta, le lac Ilmen, le Volkhof, le lac Ladoga et la Neva. Après s'être infléchi pendant 50 kilomètres au sud-est, il reprend sa course au nord-est en arrosant Ouglitsch, et arrive à Mologa, qui est le point le plus septentrional de son cours. Alors il se détourne brusquement vers le sud-est, après avoir reçu à gauche la Mologa, qui, au moyen d'un de ses affluents et du canal de Tikhvine, le met en communication avec le lac Ladoga; il passe à Rybinsk, où il se grossit de la Cheksna, qui lui ouvre une troisième communication avec le lac Ladoga au moyen du canal de Marie; puis il arrive à Iaroslaw, où il est distant de sa source de 500 kilomètres; il fait un coude jusqu'à Kostroma, où il se grossit d'une rivière de même nom, et prend une direction générale au sud-est. Il reçoit sur sa gauche l'Ounja, et sur sa droite l'Oka, et immédiatement après arrive à Nijni-Novgorod, où il a 1 kilomètre de large. Dans toute la partie du fleuve que nous venons de décrire, ses rives présentent des caractères différents : « d'un côté s'étend une plaine immense qui vient finir à fleur d'eau; de l'autre côté, c'est un mur coupé à pic. Cette espèce de digue naturelle a quelquefois de 100 à 150 pieds de haut; elle forme muraille du côté du fleuve, tandis que du côté de la terre c'est un plateau qui s'étend assez loin dans les broussailles de l'intérieur du pays, où il s'abaisse en talus prolongé. Ce rempart, hérissé de cyprès, d'osiers et de bouleaux, est déchiré de distance en distance par les affluents du grand fleuve. Ces cours d'eau forment une espèce de sillons très-profonds dans la berge qu'ils traversent pour déboucher au Volga. Cette berge est si large qu'elle ressemble à un vrai plateau de montagnes : c'est comme un pays élevé et boisé, et les déchirements qu'opèrent dans son épaisseur les eaux tributaires du fleuve sont de vraies vallées adjacentes au cours principal du Volga [1]. »

[1] Custine, *La Russie en* 1839, tome IV, page 169.

A Nijni-Novgorod, le fleuve descend un peu vers l'est, passe à Makariev, reçoit à gauche la Vetlouga, à droite la Soura, court au sud dans le gouvernement de Kasan, s'y grossit de la Sviaga à gauche, et arrive près de Kasan, l'ancienne capitale de l'empire du Kaptschak, que baigne la Kasanka; là, il fait son plus grand coude; arrêté par les derniers escarpements de l'Oural, il se tourne brusquement vers le sud, direction qu'il va conserver pendant 1,200 kilomètres jusqu'à son embouchure, sauf quelques détours. Dans le gouvernement de Kasan, il reçoit à gauche l'important tribut que lui apporte la Kama, son principal affluent; puis il entre dans le gouvernement de Simbirsk, dont il arrose la capitale, fait un grand coude à l'est, pendant lequel il passe à Samara, et reçoit à gauche l'affluent du même nom; puis il redescend un peu au sud-ouest en passant à Volsk, à Saratof, où il a 4 kilomètres de large, avec un cours lent et changeant, qui met à découvert des bancs de sable et de grandes îles. Sur la rive droite, qui continue à être montueuse, se trouve, entre Kamychim et Tsaritzin, cette espèce de *volok* ou de portage dont nous avons déjà parlé en décrivant le Don, le bassin de ce fleuve touchant ici et resserrant celui du Volga. Les deux cours d'eau arrivent jusqu'à la distance de 60 kilomètres l'un de l'autre, et l'Ilavlia, affluent du Don, n'en laisse même pas plus de 4 ou 5 entre elle et le ruisseau de Kamychenka, affluent du Volga [1].

A Tsaritzin, où il atteint 7 kilomètres de largeur, il fait un brusque détour vers le sud-est jusqu'à son embouchure, et commence à présenter, comme le Don et le Dnieper, un vaste labyrinthe d'îles et de canaux s'étendant souvent sur plus de 20 kilomètres de largeur. « C'est également, dit Hommaire de Hell, à partir de Tsaritzin que la rive gauche du Volga baisse considérablement, et que l'observateur, du haut de la falaise qui borde le fleuve à droite, domine aussi loin que l'œil peut atteindre ces plaines sans limites, héritage de nombreuses populations nomades, dont les campements se prolongent jusqu'à la Chine. Ce qui caractérise encore d'une manière exceptionnelle la partie inférieure de ce magnifique cours d'eau, c'est l'absence de toute espèce d'affluent, la disparition de toute roche sur ses bords, et la présence exclusive des couches argileuses ou des dunes de sable dont la marche envahissante repousse incessamment vers l'intérieur de la steppe les habitations des Cosaques établies dans ces arides contrées [2]. »

Un peu au-dessus de Tsaritzin et sur la rive gauche, il se détache du Volga un faible bras souvent à sec pendant l'été, l'*Aktouba,* qui coule parallèlement au fleuve jusqu'à peu de distance de la mer, et se relie quelquefois avec lui par de nombreux canaux de communication. Au-dessous de Tsaritzin, il reçoit la *Sarpa,* qui coule, contrairement à son cours, du sud au nord, et vient des monts Irghen. C'est alors qu'il est contraint par ces faibles plateaux à reprendre sa direction du sud-est jusqu'à la mer. Il traverse ainsi la steppe du Kaptchak occidental, où étaient les campements de la fameuse *horde d'or,* et qui est parcourue aujourd'hui par les Kalmouks et les Kirghiz. Là commencent réellement l'Asie, la vie nomade, les pays de parcours et de barbarie antiques. Dans cette partie de son cours, il baigne les forts de Tchernoïlar et de Ienotaïefsk. Enfin il commence à former un vaste delta composé d'îles sablon-

[1] Schnitzler, page 457.
[2] Tome III, page 327.

neuses ou couvertes de pâturages, et dont la base a plus de 150 kilomètres d'étendue. Ce delta est sillonné par 72 bouches, dont les plus remarquables sont : le *Bousan,* auquel se réunit l'Akbouta, et qui arrive à la mer au-dessous de Kranoïarsk ; l'*Iarkofk,* qui sert à la navigation, mais sans offrir plus de 2 à 4 mètres de profondeur, avec 700 mètres de largeur et 90 kilomètres de longueur : c'est sur cette bouche que se trouve Astrakhan, à 50 kilomètres de la mer.

Le Volga a près de 4,000 kilomètres de longueur. Son cours, presque toujours calme et régulier, est favorable à la navigation, qui commence à 240 kilomètres de ses sources. En été, c'est un canal magnifique couvert de bateaux; dans l'hiver, c'est une route de glace couverte de traîneaux. Néanmoins la grande activité de la navigation est concentrée entre Tver et Tsaritzin. Elle occupe annuellement, en y comprenant la Mologa et la Cheksna, 7,000 bateaux, qui transportent une valeur de 256 millions, et qui s'arrêtent la plupart à Tsaritzin, leurs cargaisons devant être transportées sur le Don à travers le *volok* qui sépare les bassins du Don et du Volga. On a introduit la navigation à vapeur de Nijni-Novgorod à Astrakhan, et le trajet à la descente se fait en neuf ou dix jours; mais la partie inférieure du fleuve est sujette à des ouragans dangereux. Le Volga est non-seulement précieux pour la grande voie fluviale qu'il ouvre au commerce de la Russie, mais ses eaux calmes et souvent limpides sont extrêmement poissonneuses : elles fournissent à tout l'empire des quantités prodigieuses de poissons de toute espèce, dont la vente enrichit les populations riveraines et l'État, qui afferme la pêche.

Nous avons nommé, chemin faisant, quelques affluents du Volga; nous allons décrire les principaux, en commençant par la rive droite.

1° L'*Oka* se réunit au Volga au-dessus de Nijni-Novgorod, qui est située entre les deux cours d'eau ; jusque-là, le fleuve n'a reçu d'affluents importants que sur sa rive gauche. Son bassin, qui a une superficie de 300,000 kilomètres carrés, comprend le cœur de la Russie, une des portions les plus fertiles et les mieux peuplées de tout l'empire, le principal siége de son industrie manufacturière, en un mot le noyau de sa force et l'une des sources de sa richesse[1]. Cette grande rivière, longue de 1,000 kilomètres, prend sa source sur les confins des gouvernements d'Orel et de Koursk, dans le voisinage des sources de la Lossna, affluent du Don. A son origine, elle porte le nom de *Galova-Oki* (tête de l'Oka), et se trouve à 257 kilomètres au-dessus de la mer Noire. Elle coule d'abord au nord, passe à Orel, et devient navigable à 65 kilomètres seulement de ses sources; elle reçoit à droite la *Zoucha,* passe à Bielew, reçoit l'*Oupa,* qui passe à Toula, tout près des sources du Don, puis à gauche la *Chisdra ;* elle arrive ainsi à Kalouga, où elle reçoit l'*Ougra,* rivière considérable venue de l'ouest. Elle prend alors la direction du nord-est, en marquant la limite méridionale du gouvernement de Moscou, atteint Kolomna, où elle se grossit à gauche de la *Moskowa,* important tributaire qui passe à Moscou et qui reçoit la *Kolocza,* sur laquelle se livra la bataille de Borodino en 1812. Après la jonction de la Moskowa, l'Oka a 400 mètres de largeur; elle descend au sud-est, arrose Riazan, reçoit la *Pronia* à droite, et vers Spask remonte au nord-est, direction qu'elle n'abandonne plus jusqu'au Volga. Dans ce dernier trajet, elle quitte le gouvernement de Riazan, où

[1] Schnitzler, page 463.

elle s'est encore grossie du *Pra;* puis elle fait un coude vers l'est dans le gouvernement de Tambof, entre Kazimof et Ielatma; elle reçoit à gauche les eaux de la *Mokcha,* qui passe à Insara et à Krasnoslobod, et qui se grossit de la *Tsna* passant à Tambof; elle suit alors la lisière orientale du gouvernement de Vladimir, passe à Mourom, reçoit à droite la *Tioucha,* qui baigne Arzamas, et plus loin, à Gorbatow, sur la gauche, la *Kliazma,* cours d'eau de 400 kilomètres, qui passe à Vladimir. Enfin, l'Oka arrive à Nijni-Novgorod, et y baigne, avec le Volga, un plateau triangulaire où est établi le célèbre champ de foire. Cette rivière est d'une grande importance pour les pays qu'elle traverse; sa navigation n'y rencontre aucun obstacle. Elle occupe annuellement 12,000 marins, 1,300 bateaux ou radeaux, et produit une valeur de 30 millions. Ses eaux, limpides et agréables, sont plus salubres que celles du Volga.

2° La *Soura,* dont le cours sinueux est parallèle à celui du Volga, mais en sens inverse, c'est-à-dire qu'elle coule généralement du sud au nord, traverse pendant 450 kilomètres les gouvernements de Penza et de Simbirsk, c'est-à-dire une des plus fertiles parties de la Russie, celle qui possède les plus belles forêts de chênes. C'était jadis la frontière entre la Moscovie à l'ouest, et les royaumes de Kasan au nord-est et d'Astrakhan au sud-est. Cette rivière prend naissance dans la partie septentrionale du gouvernement de Saratof, passe à Penza, atteint Alatyr, où elle reçoit à gauche l'*Alatyr,* son principal affluent, se grossit encore de la *Piana,* et atteint le Volga à Vassil.

3° La *Sviaga,* qui coule du sud au nord dans une direction contraire à celle du Volga, naît près de Simbirsk, où elle n'est qu'à 4 kilomètres du fleuve; elle passe à Buinsk et finit à Sviasjk, un peu au-dessus de Kasan.

Les affluents de gauche du Volga n'ont pas moins d'importance que les affluents de droite.

1° La *Tverza* dépend du plateau de Valdaï, coule du nord au sud et finit à Tver. Nous avons vu que par cette rivière, et au moyen du canal Vyschnii-Volotchok, le Volga est mis en rapport avec le lac Ladoga.

2° La *Mologa* descend du plateau de Valdaï, coule au nord, se renforce de la *Tchagoda* à gauche, et redescend ensuite au sud-est jusqu'à son confluent à Mologa. La Tchagoda communique avec la mer Baltique au moyen du canal de Tikhvine, lequel, par le Siass, aboutit au lac Ladoga.

3° La *Cheksna*, qui a 400 kilomètres de cours, a son origine dans le lac Bielo, qui a près de 1,000 kilomètres carrés de superficie, avec une profondeur de 8 à 10 mètres. Ce lac se grossit de plusieurs cours d'eau qui viennent des collines d'Olonetz, voisines du lac Onega, et entre autres de la *Kovja*. Celle-ci communique par le canal Marie avec la Vytegra, qui tombe dans le lac Onega, et c'est ainsi, comme nous l'avons déjà dit plus haut, que s'effectue la jonction du Volga avec la mer Baltique. La Cheksna communique aussi avec la Dwina et la mer Glaciale au moyen d'un petit canal qui la joint au lac Koubinsk. Cette rivière a pour principal affluent la *Souda,* et finit à Rybinsk.

4° La *Kostroma*, l'*Ounja*, la *Vetlouga*, sont des rivières importantes par la longueur de leur cours et le nombre de leurs affluents, mais qui ne traversent que des pays à demi déserts et des localités peu remarquables.

5° La *Kama*, le plus considérable des tributaires de gauche, arrose une région plus

vaste que la France et appartenant à la zone des forêts. Sa population est principalement adonnée aux exploitations des mines de fer, de cuivre et de sel, qui forment la principale richesse du pays. Ce cours d'eau de 2,000 kilomètres, moitié moins large que le Volga, mais presque toujours profond, est navigable presque dès sa naissance, et n'a ni cascades ni rapides. Il a ses sources dans les hauteurs de Chemokonski (gouvernement de Viatka), tout près de celles de la Viatka, son principal affluent. Il coule d'abord au nord, puis au nord-est, à travers des forêts impénétrables, et en se grossissant de la *Kosa;* puis il tourne au sud, reçoit la *Vichera,* augmentée de la *Kolva,* qui toutes deux descendent des Ourals; il passe à Solikamsk, reçoit à gauche la *Jaïva* et la *Kosva,* à droite l'*Inva* et l'*Obva,* et arrive à Perm, au-dessus de laquelle la *Tchoussovaïa* lui apporte à gauche les eaux abondantes qu'elle ramasse pendant un cours de 400 kilomètres; cette rivière, presque partout navigable, a pour principal affluent la *Zynva,* qui passe à Kungur. A Perm, la *Kama* s'infléchit vers le sud-ouest, reçoit à gauche un grand affluent, la *Biélaïa,* grossie elle-même de l'*Oufa,* de la *Dioma* et de vingt autres cours d'eau qui descendent de l'Oural méridional. Elle prend une direction marquée vers l'ouest, et reçoit son plus important tributaire, la *Viatka,* longue, dit-on, de 1,500 kilomètres, et qui coule au sud-ouest, puis au sud-est, pour atteindre la Kama sur la limite du gouvernement de Kasan. Cette rivière baigne Viatka et Orlof; son cours est lent et sans chutes, mais quelquefois ensablé; ses affluents principaux sont la *Tchepeza* et la *Moloma.* Après la réunion de la Viatka, la Kama continue à couler vers l'ouest avec une largeur de 1,000 mètres, et elle atteint le Volga à 40 kilomètres au-dessous de Kasan.

6° Au-dessous de la Kama, on ne trouve que des rivières tout à fait secondaires; telles sont : le *Tcheremchan,* le *Kandourga,* grossi du *Sok;* la *Samara,* qui naît non loin d'Orenbourg, mais sur le versant opposé de l'Oural, et qui se grossit du *Kinel;* l'*Irgis,* qui finit à Volsk, etc.

Le bassin de l'*Oural* appartient réellement à l'Asie; mais, comme on est convenu de le prendre pour limite entre l'Asie et l'Europe, nous allons le décrire ici.

Ce fleuve, qui a environ 2,000 kilomètres de cours, descend du mont Irmel sur le versant oriental des monts Ourals, à une hauteur de 530 mètres. Ses sources sont voisines de celles de la Bielaïa, sous-affluent du Volga, et de celles de l'Ouï, sous-affluent du Tobol. Il court du nord au sud parallèlement à la chaîne de l'Oural, étant fortement encaissé sur ses deux rives et en ayant un cours très-rapide. Arrivé à Orsk, il est forcé, par la série de plateaux qui sépare les eaux du lac d'Aral de celles de la mer Caspienne, plateaux qui paraissent se joindre aux contre-forts orientaux de l'Oural, à changer de direction et à couler vers l'ouest. Il baigne ainsi à droite le pied des dernières sommités de l'Oural méridional, pendant qu'il est bordé à gauche par la steppe. Il forme la séparation entre le gouvernement d'Orenbourg et le pays des Kirghiz; il arrose plusieurs petits forts qui gardent la frontière, et arrive à Orenbourg, où il reçoit la Sakmara. Là, il cesse de former limite, et coule entièrement dans le gouvernement de ce nom, la frontière s'étendant au sud jusqu'au confluent de l'Ilek. A ce confluent, il forme de nouveau la limite de la Russie d'Europe et de la Russie d'Asie jusqu'à la fin de son cours. A ce même confluent, il incline vers le sud-ouest et, à Ouralsk, il prend la direction du sud, qu'il n'abandonne plus. Il est alors plus lent,

peu profond, et ne reçoit plus de tributaires. Il arrose ainsi plusieurs petits forts, sépare les steppes des Cosaques de l'Oural de celles des Kirghiz, et se partage en plusieurs bras qui forment un delta marécageux. Sur le bras principal se trouve Gourief, qui marque la fin de son cours. La navigation de l'Oural a peu d'importance; mais il n'en est pas de même de ses pêcheries, qui fournissent aux Cosaques leur principale nourriture et sont aussi leur principale industrie.

Les grandes artères fluviales que nous venons de décrire établissent les communications les plus faciles et les moins coûteuses entre les diverses parties de l'empire. C'est par là que s'effectue la majeure partie du commerce intérieur, que descendent vers les mers les marchandises encombrantes qui constituent les principaux objets d'échange de la Russie. En 1857, le mouvement général de la navigation fluviale a été de 75,000 bateaux et de 20,000 trains de bois, lesquels ont transporté une valeur de 862 millions de francs.

§ VIII. Climats[1]. — La Russie d'Europe, moins le Daghestan et la Nouvelle-Zemble, est comprise entre 42° 30′ et 70° de latitude nord; elle appartient par conséquent tout entière à la zone tempérée qui s'étend de 23° 27′ 57″ à 66° 32′ 3″. Mais cette région est loin de jouir du climat modéré que sa latitude devrait lui donner : tandis que la température moyenne de la Nouvelle-Zemble est de — 9° 5′, elle s'élève à Sébastopol jusqu'à + 11° 5′, soit 21 degrés de différence entre ces deux points. Au total, le climat de la Russie est rigoureux : la température moyenne de l'hiver descend au-dessous de zéro, même dans les parties les plus méridionales; dans toutes, la différence entre cette température et celle de l'été y est énorme. C'est un climat éminemment continental, avec des étés très-chauds succédant à des hivers très-froids, tel enfin qu'il doit résulter de la constitution naturelle d'une région formée de terres compactes et de plaines continues. Cela est vrai surtout à mesure qu'on s'avance vers l'est, puisque, au lieu de vents de mer relativement tempérés, il règne des vents de terre refroidis sur d'immenses espaces, et contre lesquels il n'y a pas d'abri. Ainsi, à Orenbourg, située 8 degrés plus au sud que Saint-Pétersbourg, les hivers y sont plus froids de 5 à 6 degrés; à Kizliar, sur le Terek, c'est-à-dire à la latitude d'Avignon, le thermomètre descend souvent à 25 et 30 degrés au-dessous de zéro. Enfin, Moscou et Kasan, quoique placées sous la même latitude, ont un climat très-différent. Ce qui contribue beaucoup aussi à refroidir la Russie d'Europe, c'est le voisinage de la Sibérie : celle-ci, exposée aux vents glacés de la région arctique, est défendue contre les vents chauds du sud par de hautes chaînes de montagnes, et pendant l'hiver elle envoie sur l'Europe une bise glaciale, dont la chaîne de l'Oural ne peut protéger la Russie d'Europe, à cause de son peu d'altitude.

Le climat de la Russie n'est donc pas aussi tempéré que la latitude du pays pourrait le faire supposer, mais il n'est tout à fait froid que depuis le 57ᵉ degré, et ne devient glacial que depuis le 65ᵉ. Au delà, les hivers sont d'une longueur et d'une intensité qui ne permettent plus aux hommes le libre développement de toutes leurs facultés : à plusieurs pieds au-dessous de la surface du sol, on trouve partout de la glace. Le soleil, vers le solstice d'hiver, n'est que quatre heures à l'horizon, mais en revanche il ne disparaît presque pas vers le solstice d'été. Un peu plus de deux mois suffisent à

[1] Schnitzler, *L'empire des tzars*, page 579.

la nature pour produire et mûrir ses dons. Pendant ces soixante-six jours presque sans nuit, l'orge et le seigle lèvent, jaunissent, mûrissent et tombent sous la faux du moissonneur. L'hiver occupe presque tout le reste de l'année, et ses froids sont si violents que le mercure y gèle très-fréquemment. A Arkhangel, situé à 64° 32′ 8″, la température moyenne de l'année est de — 7° Réaumur, et le jour le plus court ne dure que 3ʰ 47ᵐ. Le port reste fermé par les glaces huit à neuf mois de l'année, et c'est en trois ou quatre mois que cette importante place du Nord doit effectuer ses achats, ses ventes, ses transports et ses pêches. Plus au sud, l'hiver dure encore sept mois, et le mercure gèle souvent sur plusieurs points. En juin on a des jours de 19 heures, en décembre des jours de 5 heures.

Dans les parties méridionales, nous voyons encore des hivers froids succéder à des étés chauds. Les vallées de la Transcaucasie produisent, il est vrai, l'olivier, le laurier, le coton, la soie et la canne à sucre; la côte méridionale de la Crimée est couverte de vignobles et de vergers; mais il n'en est plus de même au nord du Caucase et du Tchatyrdagh; les transitions sont alors bien plus brusques. A Astrakhan, où la moyenne de l'été est de + 22°, la moyenne de l'hiver descend à — 3°. « Il n'est pas rare, dit Hommaire de Hell, que dans l'intervalle de six mois le mercure monte ou descende de 50 degrés. Les chaleurs de l'été atteignent souvent 35 à 40 degrés, mais les froids descendent jusqu'à — 15°; et pour peu que l'hiver ait été rigoureux, le Dnieper et le Bug ne se débarrassent de leurs glaces que vers la fin d'avril. Sur la côte occidentale de la mer Noire, les froids de 28 à 30° ne descendent presque jamais au delà du 46° de latitude; mais sur le littoral de la mer Caspienne, on constate des froids de — 32° jusque sous le 44ᵉ parallèle. En 1840 un voyageur a constaté un froid de — 43° sous le 47ᵉ degré de latitude. Des froids rigoureux on passe brusquement aux fortes chaleurs de l'été; les pluies deviennent très-rares, et quinze jours de soleil suffisent le plus souvent pour dessécher et brûler la brillante végétation de fleurs printanières qui a succédé aux neiges de l'hiver. »

Entre les points extrêmes que nous venons d'examiner est comprise la zone tempérée : Moscou en est le centre, Kasan l'extrémité orientale, Varsovie l'extrémité occidentale, Saint-Pétersbourg le point extrême au nord, Astrakhan le point extrême au sud. Or, voici les chiffres puisés à bonne source, et que nous fournit M. Schnitzler, relativement au climat de ces différents points.

	LATITUDE.	LONGITUDE.	TEMPÉRATURE MOYENNE en degrés centigrades		
			DE L'ANNÉE.	DE L'ÉTÉ.	DE L'HIVER.
Moscou	55°45′21″	35°17′30″	+ 4°1	+ 17°4	— 9°5
Kasan.	55,47,50	46,47,00	+ 1,9	+ 16,2	— 14,3
Saint-Pétersbourg. . .	59,56,31	27,58,34	+ 3,5	+ 15,7	— 8,4
Varsovie.	52,13,05	18,41,51	+ 7,5	+ 17,5	— 2,5
Astrakhan.	46,20,53	45,45,00	+ 10,1	+ 21,9	— 2,8

Pour compléter ce tableau, il faut dire que dans les villes qui y sont indiquées le thermomètre monte l'été jusqu'à 25 et 30 degrés centigrades, et que l'hiver il y

descend, non pas exceptionnellement, mais souvent, jusqu'à 25, 30, et même 35 degrés au-dessous de zéro. A Saint-Pétersbourg, où les hivers sont un peu moins froids qu'à Moscou, la Neva est couverte pendant 126 jours en moyenne d'une épaisse couche de glace, et si, en 1821-22, elle n'a été prise que pendant 103 jours, en 1806-7, elle l'a été pendant 191 jours.

D'après tout ce qui précède, on voit que la zone moyenne de la Russie n'est nullement tempérée; si les étés y sont chauds, ils sont très-courts et les hivers sont longs et rigoureux; la vigne n'est cultivée avec succès que dans la partie méridionale de la Crimée ou dans les vallées de la Transcaucasie, et là même où la chaleur des étés pourrait faire parvenir à maturité les productions qui appartiennent à la latitude, le froid des hivers s'oppose à la propagation et à la conservation des plantes. La mer Noire et la mer Caspienne, aussi bien que la Baltique et l'océan Glacial, sont prises par les glaces une partie de l'année, au moins dans leur partie septentrionale.

« Quoi qu'il en soit, ce climat rigoureux est sain, propice aux hommes comme aux animaux; sauf les transitions habituelles sur plusieurs points, il ne présente pas de dangers sérieux. L'air est salubre; seulement dans les parties les plus orientales il est d'une sécheresse extrême. La Russie est le pays des constitutions robustes : les habitants sont vigoureux, actifs, endurants, et dans toutes les provinces on cite des exemples remarquables de longévité. Néanmoins, des fièvres malignes et une espèce de scorbut règnent dans la Crimée; une affection du cuir chevelu dite *plica* ou plique se répand fréquemment dans l'Oukraine et dans quelques parties de l'ancienne Pologne; enfin, quelques maladies épidémiques et endémiques, telles que le choléra, exercent périodiquement leurs ravages. »

§ IX. Constitution géologique. — Richesse minérale. — La constitution géologique de la Russie d'Europe n'est pas très-compliquée. « L'évolution neptunienne, dit M. Schnitzler, s'est faite insensiblement, sans trouble et sans violence; l'intervention volcanique se fait peu remarquer. Le sol, resté à peu près sans bouleversements, est généralement dans sa forme primitive, se composant de couches horizontales, tout au plus faiblement incliné d'un côté. Le caractère primordial est celui qui domine, tandis que dans l'Europe occidentale des changements de toute espèce sont survenus dans la stratification, depuis que les pays sont sortis du fond des mers. »

Dans la partie méridionale, les pentes du Caucase nous montrent des grès, des schistes et des calcaires appartenant tous au terrain jurassique, et du milieu desquels sortent des roches d'origine ignée; la chaîne de la Crimée est composée de grès et de schistes appartenant à l'étage du lias et supportant des calcaires grisâtres, noirâtres ou jaunâtres de l'étage oolithique, sur lesquels repose au nord le terrain crétacé recouvert de calcaires récents qui vont former le sol des immenses steppes que l'on voit s'étendre au nord des montagnes. Celles-ci ont évidemment été soulevées par des roches d'origine ignée que l'on voit surgir çà et là dans la partie méridionale de la péninsule. Depuis le 47e parallèle jusqu'au 48e, le Dnieper traverse des masses de granite et de gneiss, ou de grès et de calcaires anciens. Entre le Dnieper et le Don, le Donetz coule au pied de dépôts appartenant au terrain carbonifère : la houille y abonde, mais en couches peu puissantes; sur les bords septentrionaux du lac *Bolchoï* on retrouve encore deux petits plateaux de grès et de calcaire jurassique; les mêmes

roches se montrent au nord du cours inférieur du Volga; sous le 52e parallèle ce fleuve traverse les mêmes terrains jusqu'à son confluent avec la Mologa. Entre les pentes schisteuses de l'Oural, le cours du fleuve et les bords de l'océan Glacial, s'étendent de grands espaces formés des mêmes terrains, ainsi que de dépôts salifères : Moscou en est entourée, de même que le lac Ilmen, près duquel on voit aussi du gypse, du mercure et du sel gemme; on les retrouve aussi sur les deux rives de la Duna, près du golfe de Livonie, et sur les pentes septentrionales et orientales du Valdaï. Depuis les côtes méridionales du golfe de Finlande, ou, pour mieux dire, depuis l'extrémité occidentale de l'Estonie jusqu'au lac Onéga, le sol est traversé par une double bande de roches schisteuses et calcaires; les montagnes et toutes les pentes de la Finlande sont formées de roches micacées et feldspathiques parmi lesquelles de belles syénites se font remarquer; enfin toutes les plaines de la Russie, tous les vastes espaces compris entre les points dont nous venons de désigner la nature géognostique, sont composés de dépôts d'alluvion et de sédiment supérieur.

« Les provinces centrales de la Russie et les steppes du sud n'offrent pas encore de gîtes de minéraux importants, et il est possible que la nature des terrains ou la profondeur à laquelle il faudrait aller chercher les roches métallifères soient des obstacles à ce qu'il s'y établisse jamais de grandes exploitations. Les chaînes de montagnes, déjà explorées, sont au contraire remarquables par la quantité et la variété de métaux et de minéraux qu'elles renferment[1]. » A la vérité, ces richesses dépendent de la région asiatique, et c'est là que nous les décrirons[2]; mais nous devons donner ici quelques chiffres pour faire apprécier cette importante branche de la fortune publique.

La production de l'or, qui ne se trouve qu'en Asie, donne annuellement en moyenne une valeur de 80 millions : en 1847 elle s'est élevée à 103 millions; mais depuis cette époque elle a sensiblement diminué. La production de l'argent, qui ne se trouve aussi qu'en Asie, est estimée à 4 millions de francs. La production du platine, qui a été de 1823 à 1838 de 295,000 kilogrammes, n'est plus que de 7 à 800 kilogrammes par an. Le musée du corps des mines possède trois morceaux de platine natif pesant chacun 6 kilogrammes et demi à 10 kilogrammes, et provenant des mines de Nijni-Taghilsk, qui appartiennent à la famille Demidof[3]. Le cuivre se trouve en abondance dans l'Oural moyen, surtout dans la riche mine de Goumechefsk et dans celle de Tourinsk. On en rencontre aussi dans l'Altaï, dans les hauteurs du gouvernement d'Olonetz, en Finlande, au sein des montagnes qui entourent au nord et à l'est le lac Onega, et dans la Géorgie. Suivant M. Schnitzler, la production annuelle ne serait que de 300,000 pounds (4,900,000 kilogrammes). M. de Tengoborski l'évalue à 870,000 pounds pour la moyenne de 1847 à 1849, chiffre qui paraît plus exact, puisqu'il s'en exporte 3 à 400,000 pounds, valant 3 à 4 millions de roubles.

La production du fer de 1832 à 1850 a augmenté de 30 pour 100, mais elle est encore loin de suffire à la consommation du pays. De 1844 à 1850, la moyenne annuelle a été de 11,700,000 pounds de fonte et de 7,710,000 pounds de fer forgé, soit en tout 19,400,000 pounds; aujourd'hui la production dépasse 22 millions de

[1] *Annuaire du Journal des mines de la Russie.*
[2] Voir tome V, pages 197, 199, 203.
[3] Voir tome V, page 204, note 2.

pounds ou 360 millions de kilogrammes. Près des quatre cinquièmes viennent des usines de l'Oural. Les gouvernements de Perm et d'Orenbourg occupent le premier rang dans cette industrie. Les mines les plus riches sont celles du mont Blagodat[1]; celles qui donnent le meilleur fer se trouvent au mont Taghil. On recueille aussi beaucoup de fer aimanté : la montagne de Magnitnaïa ou de l'aimant (gouvernement d'Orenbourg) en fournit de grandes quantités. La Finlande et le gouvernement de Viatka ont également des mines de fer, et l'on tire aussi un peu de ce métal du gouvernement d'Olonetz. Enfin, il se trouve aussi dans ceux de Vladimir, Tambov, Kalouga, Vologda, Nijni-Novgorod, et dans la Pologne, qui, en 1848, produisait déjà 3,320,000 pounds de métal. Les mines appartenant à la couronne travaillent exclusivement pour l'État, et fournissent à la fabrication des canons, armes, etc., 32 à 33 millions de kilogrammes. Les exportations sont évaluées à 800,000 pounds d'une valeur de 7 à 800,000 roubles; mais les importations de fer manufacturé, surtout en Pologne et en Finlande, s'élèvent à 4 ou 5 millions de roubles. Le fer russe est, dit-on, d'excellente qualité; mais le coût des transports en rend le prix supérieur à celui des fers suédois. Aussi ce prix augmente tous les jours, tandis qu'en Europe il tend au contraire à diminuer. Cela tient sans doute à ce que la production du fer est ici forcément bornée par le manque de combustible, au moins à proximité des mines.

Le plomb est exploité dans les mines de l'Altaï et dans celles de Nertchinsk, où il est allié à l'argent; on le trouve encore dans un grand nombre d'endroits, mais en petite quantité. La production peut être d'environ 900,000 kilogrammes par an; elle est insuffisante, et la Russie en demande à l'étranger près de 400,000 pounds. La Finlande fournit un peu d'étain. Le zinc se trouve surtout en Pologne, dont la production annuelle dépasse 3,300,000 kilogrammes. Parmi les autres métaux que l'on recueille aussi, mais en quantité peu considérable, nous nommerons le mercure, l'antimoine, le cobalt et l'iridium.

On voit que, si l'empire de Russie est riche en productions métallifères, la Russie d'Europe, au contraire, est jusqu'à présent un des pays les plus pauvres en ce genre. Elle est mieux partagée sous le rapport des minéraux non métalliques, mais ici, néanmoins, l'avantage est encore du côté de la région asiatique.

Les mines de cuivre de la famille Demidof, à Nijni-Taghilsk, fournissent de la malachite en quantité assez importante. En 1835 on y a mis à nu une masse énorme qu'on estimait devoir peser 5,000 kilogrammes. Le musée de Saint-Pétersbourg en conserve un bloc de 1,600 kilogrammes trouvé auparavant. La Finlande est riche en porphyre et serpentine, en beaux granites que l'on rencontre aussi dans le gouvernement d'Olonetz, puis en marbres de toutes nuances, entre autres le gris-cendré de Serdopol. On trouve dans la Bessarabie quelques beaux filons de marbre. Celui de l'Oural ne le cède en rien aux meilleures qualités connues. Kasan a de la chaux, du plâtre et de l'argile; Minsk fournit des pierres calcaires et des pierres de taille; la terre à porcelaine, l'ardoise, le gypse, le carbonate de chaux sont très-communs, surtout dans les provinces centrales; mais celles-ci manquent entièrement de pierres à bâtir et de terre à briques. La Tauride fournit de la terre à foulon propre à dégraisser les draps, de l'argile pour fabriquer la faïence. Le pétrole et le naphte

[1] Voir tome V, page 198.

découlent des dépôts de sédiments récents de l'extrémité orientale de la Crimée, de la presqu'île de Taman et des pentes du Caucase. Les côtes de la mer Baltique et le sol des forêts de la Lithuanie recèlent de l'ambre et du succin. Quelques provinces emploient en guise de vitres des lames de verre de Russie ou de mica. Le diamant se trouve sur le versant européen de l'Oural; les mêmes montagnes recèlent une foule de pierres précieuses [1].

Depuis peu on a découvert dans le gouvernement de Kostroma, au confluent du Volga avec la Mereïa, un gîte tellement abondant de pyrite sulfureux, que le prix de l'acide sulfurique est tombé de 30 francs à 12 francs les 16 kilogrammes. Plusieurs autres gouvernements, entre autres ceux de Moscou, Vladimir, Tver, etc., sont également favorisés sous ce rapport.

La Russie possède le sel en grande abondance, mais malheureusement il ne se trouve que dans ses provinces méridionales, de sorte que le Nord et la Pologne, trop éloignés des lieux de production, sont obligés d'acheter à l'étranger ce qui est nécessaire à leur consommation. On évalue la production annuelle à 450 millions de kilogrammes, dont les neuf dixièmes proviennent des salines, lacs, sources ou marais, et le reste des mines de sel gemme. Environ 100 millions de kilogrammes sont fournis par les propriétés particulières, le reste par les domaines de la couronne. La saline la plus riche est celle d'Iletsk, dans les rochers de gypse qui sont un peu au nord de l'Ilek, sur la frontière du gouvernement d'Orenbourg. Cette contrée peut fournir 350 à 400,000 pounds. D'autres mines sont situées dans les gouvernements d'Astrakhan, d'Erivan et d'Irkoutsk. Les principales sources salines sont celles du gouvernement de Perm; Solimansk est le centre de cette exploitation qui approvisionne toutes les provinces septentrionales. Staraïa-Rouss, dans le gouvernement de Novgorod, est également le centre d'un pays riche en sources salines. Les steppes des Boudjaks (Bessarabie), des Nogaïs, des Kalmouks, des Kirghiz et plusieurs steppes de la Sibérie sont couvertes de lacs ou de marais salants, qui fournissent de grandes quantités de sel. Les lacs qui entourent Pérécop sont aussi renommés pour leur sel; mais le plus célèbre de tous est le lac Elton (gouvernement de Saratof), qui donne annuellement 2 à 3 millions de pounds. L'exploitation du sel de la mer est insignifiante. Aux 450 millions de kilogrammes de sel que produit la Russie, l'importation étrangère (Autriche, Prusse, Grande-Bretagne) ajoute encore 120 à 150 millions de kilogrammes, ce qui porte à près de 600 millions de kilogrammes la consommation du pays.

On ne sait pas encore si la Russie possède réellement d'abondants gisements carbonifères. En 1844, on avait cru découvrir des mines de houille d'une immense étendue dans le gouvernement de Moscou; mais depuis on a reconnu que cette houille était de l'anthracite, et que les couches étaient d'une grande indigence. Le bassin houiller du Donetz, auquel on donne 280 kilomètres de long sur 70 de large, a pour centre des exploitations la ville de Backmout (gouvernement d'Iekaterinoslaf); on y trouve les deux mines impériales d'Ouspenskoï et de Lissitchia. Près de la première, on connaît 11 couches de charbon, mais 3 seulement, de 14 pouces à 3 pieds d'épaisseur, peuvent être utilement exploitées. La mine de Lissitchia est plus riche,

[1] Voir tome V, page 200.

7 couches y sont exploitées et fournissent du charbon de bonne qualité. On trouve aussi un peu de houille dans les gouvernements de Kharkof, de Toula, de Kalouga, de Vladimir, de Riazan et sur les deux pentes de l'Oural, dans le gouvernement de Perm. A Rostof, sur le Don, et à Novo-Tcherkask, on exploite de l'anthracite en assez grande quantité. En résumé, le résultat total de l'exploitation du combustible minéral en Russie paraît s'être élevé en 1850 à près de 52 millions de kilogrammes. Il y a loin de ce chiffre aux 24 milliards de kilogrammes que produit la Grande-Bretagne, et même aux 3 milliards et demi que produit la France, et c'est là un obstacle de premier ordre pour le développement de l'industrie russe et même pour l'établissement d'une marine militaire. La tourbe se trouve dans un grand nombre d'endroits, notamment dans le gouvernement de Saint-Pétersbourg.

La Russie possède de nombreuses sources minérales; nous ne nommerons que les plus célèbres: les eaux de *Piatigorsk* (gouvernement de Stravropol) renferment des sources sulfureuses, ferrugineuses et alcalines, déjà très-fréquentées. A 40 kilomètres au sud sont les eaux acidules de *Kislovodosk,* qui jouissent aussi d'une grande renommée. Plus à l'est se trouvent les sources thermales du Terek. Dans le gouvernement d'Orenbourg, sur les rives du Sourgout, affluent du Sok, on visite aussi les eaux acidules et sulfureuses de *Serghiefsk*. Nous nommerons encore les eaux acides et amères des environs de *Sarepta,* puis la source de *Lipetsk* (gouvernement de Tambov).

§ X. Productions végétales. — La Russie, étudiée dans son sol productif, présente les plus grands contrastes, à cause de son immense étendue et à cause de sa position géographique; éloignée des grands océans et de l'action de leurs vents humides et doux, exposée à l'influence des vents qui descendent des grands plateaux de l'Asie, elle éprouve des sécheresses nuisibles à la culture, à la vie des hommes et des troupeaux. De plus les observations météorologiques ont démontré que c'est celui des grands États de l'Europe où il tombe le moins d'eau, soit à l'état liquide, soit à l'état de neige. On comprend par cet aperçu combien les sources de la richesse publique, en Russie, doivent peu ressembler à celles des autres parties de l'Europe, qui appartiennent à la même latitude. « On ne doit pas être étonné, dit M. Schnitzler, de voir réunies ici les productions de tous les climats, le coton et la mousse d'Islande, les fruits du Sud et le chamænorus norvégien, le vin et l'eau qui coule des bouleaux, puis le renne et le chameau, l'ours blanc et le chacal. » Il est donc nécessaire de diviser la Russie en un certain nombre de zones ou régions, différentes entre elles par leur latitude, leur climat, leurs productions, leur genre de richesse, et de décrire et comparer chacune de ces zones pour avoir une idée exacte des sources de la richesse publique. Mais, avant de faire cette description par zones, nous allons donner un tableau d'ensemble qui nous permettra de grouper les documents statistiques relatifs au sol productif, soit dans le règne végétal, soit dans le règne animal.

En donnant à la Russie d'Europe 5,421,000 kilomètres carrés, on trouve que cette immense superficie, dix fois plus grande que celle de la France (530,000 kil. carr.), se répartit ainsi :

Terres arables.	75,000,000 hectares.	1 fois 1/2	la France.
Forêts.	176,000,000 —	3 — 1/2	—
Terres incultes	282,500,000 —	5 — 1/2	—
Prairies, pâturages.	8,500,000 —	Un sixième.	

Quoique la Russie possede, dans sa fameuse région du *terreau noir*, dont nous parlerons tout à l'heure, le terrain agricole le plus fertile de l'Europe, l'agriculture y est fort arriérée : sauf chez quelques grands propriétaires et des colons étrangers, on n'y connaît presque aucun des perfectionnements de la science moderne. Aussi les produits, quelque abondants qu'ils soient, ne donnent qu'une somme médiocre de richesses. La production des grains forme la principale richesse du sol. La Pologne et la Finlande étant mises à part, on sème annuellement environ 120 millions d'hectolitres de grains, qui, en général, rendent 4 pour 1. C'est donc une récolte moyenne de 480 millions d'hectolitres, et que M. Schnitzler porte à 500 millions, en comptant la Pologne pour 18 millions et la Finlande pour 3. D'autres écrivains n'estiment la production qu'à 420 millions d'hectolitres, ce qui est encore deux fois et demie la récolte de la France, et ils ne portent qu'à 10 millions d'hectolitres la production en céréales de la Finlande et de la Pologne. Quoi qu'il en soit, l'exportation des grains a été de 11,500,000 hectolitres en moyenne, de 1844 à 1853; et dans ces dernières années le chiffre des envois en Europe s'est élevé jusqu'à 20 et même 25 millions d'hectolitres.

Au moins 25 provinces récoltent plus de blé qu'il ne leur en faut pour leur consommation. 15 ou 16 restent en deçà de cette mesure, et en tête de celles-ci il faut placer les gouvernements de Saint-Pétersbourg et de Moscou, à cause de leur population, ceux d'Arkhangel et de Vologda, par la rigueur de la température, celui de Novgorod, à cause de l'étendue de ses forêts, celui d'Astrakhan, où domine la steppe, et celui de Perm, où l'on s'occupe surtout de l'exploitation des mines. Le seul gouvernement d'Orel fournit annuellement 10 à 12 millions d'hectolitres au delà de sa consommation; il est avec ceux de Kasan, de Nijni-Novgorod, de Penza, de Tambov et de Koursk, un de ceux dont la récolte en blé est la plus abondante. Les grains que l'on cultive le plus généralement en Russie sont le froment, qui donne une récolte de 150 millions d'hectolitres, c'est-à-dire le tiers de la récolte totale; puis le seigle, l'avoine et le blé noir. En résumé, cette récolte de 500 millions d'hectolitres, à 10 francs l'hectolitre, représente une valeur de 5 milliards [1].

Le lin et le chanvre forment aussi deux branches de culture et deux sources de richesse considérables, non-seulement comme plantes textiles, mais aussi par leurs graines oléagineuses fort recherchées. C'est surtout dans la plaine sarmatique que le lin est cultivé : aussi est-ce cette région qui envoie à l'Europe occidentale les graines les plus estimées comme semence. Le lin couvre aussi de vastes étendues plus à l'est, dans les gouvernements d'Iaroslavl et de Kostroma, et plus au nord dans ceux d'Olonetz, de Vologda et de Viatka. Celui des bords de la Kama est très-estimé dans le commerce, où il est connu sous le nom de lin de Valachie. Le chanvre se trouve en abondance aux environs de Novgorod, de Tver et de Riga, dans le centre de l'empire et jusque dans la Petite-Russie; il croît aussi naturellement sur les bords du Volga, du Terek et de l'Oural. On évalue la récolte du lin à 200,000,000 de kilogrammes de filasse, et celle du chanvre à la moitié de ce chiffre; 100 à 120 millions de kilogrammes sont

[1] On peut avoir une idée de la difficulté des communications en Russie par l'inégalité du prix du blé. Ainsi, tandis que l'hectolitre coûte en Courlande 11 roubles 7 kopecks, c'est-à-dire plus de 44 francs, il ne vaut que 6 r. 49 k. à Saint-Pétersbourg, que 1 r. 80 k. à Koursk et à Penza, que 1 r. 16 k., environ 5 francs, à Orenbourg.

exportés. C'est sans doute une masse énorme, mais le lin russe vaut moyennement 80 pour 100 de moins que celui de la Flandre, et cette différence paraît tenir uniquement à sa culture et à sa préparation, qui sont très-arriérées. Il en est de même du chanvre, qui n'est employé, soit dans le pays, soit par les étrangers, qu'à la fabrication des cordages, des câbles, des toiles communes. Cependant la graine du lin et du chanvre russes est recherchée dans l'Occident comme semence; la basse qualité du produit paraît donc uniquement devoir être attribuée à l'ignorance ou à l'incurie du producteur.

Un préjugé populaire s'oppose encore à la propagation de la culture de la pomme de terre. C'est dans les provinces Baltiques, la Finlande, le gouvernement de Jaroslavl et autour des deux capitales que cette culture est la plus répandue, encore est-ce principalement dans les terres de la couronne. La récolte n'est pas évaluée au delà de 50 à 55 millions d'hectolitres.

Les provinces méridionales cultivent le tabac avec succès, la Bessarabie, principalement; c'est aussi une des importantes productions de l'Oukraine, des gouvernements de Voroneje, de Saratof et de Tauride, où cette culture prospère par les soins des colonies de mennonites et d'Allemands. On estime la production de 45 à 50 millions de kilogrammes. La betterave, cultivée en Russie depuis un petit nombre d'années, principalement dans les gouvernements de Toula, de Kief, de Kharkof, de Koursk, etc., occupe déjà plus de 40,000 hectares qui produisent 450 millions de kilogrammes de betteraves, d'où l'on extrait 14 à 15 millions de kilogrammes de sucre, quantité tout à fait insuffisante, puisque l'étranger en envoie encore 30 à 35 millions de kilogrammes. Le houblon est cultivé dans toute la partie occidentale de l'empire et aussi à l'est, dans les gouvernements de Vologda et de Saratof : une partie de la récolte est exportée. Le pays d'Astrakhan fournit de la garance. Cette plante tinctoriale croît aussi dans la Tauride et sur les bords du Volga et de l'Oka. Le poivre croît sur les rives de la Samara. Le coton ne vient qu'au sud du Caucase, principalement dans l'Arménie.

L'influence de deux grandes villes a fait perfectionner la culture des légumes dans les gouvernements de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Dans celui de Jaroslavl, les environs de Rostof sont renommés sous ce rapport : on en expédie des légumes, et surtout des primeurs, pour les contrées les plus éloignées de l'empire. Les jardiniers de ce pays jouissent d'une grande réputation : ils vont exercer leur industrie dans différentes provinces, et surtout en Pologne. A l'exception des choux, qui forment la nourriture habituelle du peuple, la plupart des légumes sont généralement d'un prix assez élevé. Les navets diffèrent des nôtres par un goût plus exquis et une saveur plus sucrée. Les oignons de Borovsk, dans le gouvernement de Kalouga, sont renommés pour leur grosseur. Les melons et les arbouses ou melons d'eau sont consommés aussi en immenses quantités par la population russe. Les premiers sont en général d'une qualité assez commune; les seconds sont d'une grande ressource dans le voisinage de la steppe. Les plus belles arbouses viennent des environs de Tsaritsyn, sur le Volga, et d'Astrakhan. On en cultive aussi dans l'Oukraine, sur le Terek, sur l'Oural, etc. Il n'est pas rare de voir de ces fruits qui pèsent plus de 15 kilogrammes. Les concombres et les champignons sont fréquemment en usage comme accessoires du repas.

Les fruits sont moins rares que les légumes, quoiqu'on en tire pour des sommes immenses des pays étrangers. « La Russie produit des cerisiers, des pruniers et des pommiers sauvages; les fruits des mêmes arbres sont cultivés au centre et à l'est de l'empire, où, toutefois, les espèces européennes ne sont connues encore que par le commerce. Celles qui y viennent sont toutes originaires de l'Asie. Les pommes de Kirevsk sont remarquables par leur énorme grosseur; un seul de ces fruits pèse quelquefois jusqu'à quatre livres. Les pommes *nalivniè*, remplies d'un suc transparent et qu'on récolte dans les gouvernements de Moscou et de Vladimir, sont très-estimées : on les croirait artificielles. Les pommes de Kalouga et de Rostof et les cerises de Vladimir sont particulièrement connues. On fabrique en quantité du cidre et du vin de cerises, ce dernier surtout dans les steppes. Le fruit le plus commun en Russie et dont la consommation passe toute croyance est la noisette. Les provinces méridionales produisent des noix, des prunes, des raisins, des pêches, des abricots, des figues et des grenades.

» Les vignes sont bien plus rares, et leur première plantation ne date guère que d'un siècle. On estime surtout les raisins d'Astrakhan, pour leur grosseur et leur goût savoureux; on les conserve tout l'hiver. Comme fruit, ils forment un article de commerce; mais ils ne sont point propres à donner du vin. Les vins de la Crimée et ceux du Caucase sont d'une assez bonne qualité, mais ils ont néanmoins besoin d'être mêlés avec des vins étrangers ou avec de l'eau-de-vie. La Bessarabie et surtout la Caucasie sont les gouvernements où la culture de la vigne est la plus développée, mais les vins y sont inférieurs à ceux de la Crimée. La Podolie et le gouvernement de Kherson s'occupent aussi, mais sur une moindre échelle, de la viticulture. Les Cosaques du Don préparent leur *vino marozka* ou vin gelé avec des raisins, toutes sortes de baies et de l'eau-de-vie, ingrédient essentiel de toute bonne boisson chez les Russes et leurs voisins.[1] » La récolte du vin, évaluée il y a dix ou quinze ans à moins de 500,000 hectolitres, atteint aujourd'hui, suivant M. Schnitzler, près d'un million d'hectolitres, dont 103,000 pour la Crimée et 30,000 pour le pays des Cosaques du Don. Malgré l'importance que les Russes attachent au développement de cette culture, il est douteux qu'elle puisse prendre un accroissement sérieux. Un hiver un peu rude peut geler tous les plans, et dans un jour faire perdre le fruit des efforts de plusieurs années. Les vins de la Crimée présentent une circonstance assez curieuse : ils ont une tendance à prendre le goût de vin d'Espagne, bien que les cépages soient originaires du Bordelais, de la Bourgogne ou des bords du Rhin.

Il nous reste à parler des forêts, source de richesses qui restera longtemps inépuisable, et qui le serait à un plus haut degré si elles étaient entretenues d'une manière plus méthodique et plus soignée. D'après les évaluations les moins incertaines, on peut estimer à 175 ou 180 millions d'hectares la superficie du sol forestier de la Russie, c'est-à-dire qu'elle est le tiers de la superficie totale. Sur ce chiffre environ 120 millions appartiennent à la couronne. Ces forêts sont très-inégalement réparties; le sud de l'empire, c'est-à-dire les provinces où la population est la plus dense, en est presque entièrement dépourvu; aussi le bois y est très-cher, et l'on y brûle de l'herbe et de la fiente. Le nord, au contraire, où la population est rare, surtout

[1] Schnitzler, *Statistique et itinéraire de la Russie*.

le versant européen de l'Oural, en est entièrement couvert. Sous ce rapport, les gouvernements de Vologda, de Perm et d'Arkhangel tiennent le premier rang. Le gouvernement de Perm, notamment, en compte 20 millions d'hectares sur une superficie totale de 25 millions. Après eux viennent les gouvernements de Viatka, Orenbourg, Olonetz, Novgorod, Minsk, Grodno, Wilna et Gitomir. On ne peut guère citer aujourd'hui comme une forêt continue la forêt de *Volkhonski,* qui s'étend jusque vers les collines du Valdaï; mais celle de *Bialoveja,* en Lithuanie, a encore 1,650 kilomètres carrés de superficie. Les gouvernements où l'abondance en bois n'est que partielle sont, outre la Russie Blanche et la Petite Russie, ceux de Saint-Pétersbourg, Riazan, Kostroma, Tambov, Nijni-Novgorod, Vladimir, Penza et la Crimée. Les essences dominantes sont les pins, les sapins, les mélèzes, les chênes, les érables, les hêtres, les peupliers et les charmes, qui tous ne sont pas rares dans les latitudes qui ne dépassent pas le 52ᵉ degré, et les bouleaux, qui viennent encore dans les contrées les plus boréales. A l'occident, le pin domine, mais mélangé de bouleaux, d'aunes et de trembles. Au centre, on trouve les érables, les frênes, les peupliers, et surtout les tilleuls et les chênes, dont il existe des forêts à Kostroma et à Kasan. Ces bois immenses sont un grand bienfait pour un pays situé sous un ciel si inclément; ils le défendent en partie contre les vents des mers glaciales. D'ailleurs le chauffage emploie d'immenses quantités de bois pour combustible, et on commence à en consommer autant dans les usines. Enfin, le bois est d'un usage général en Russie, la plupart des villes et tous les villages étant construits en bois, puisque dans quelques provinces la terre à briques est très-rare, et qu'une pierre est presque un objet de curiosité. Certaines populations ne vivent guère que de la forêt qui les entoure. Dans les villages perdus au milieu des bois, les habitants sont tous charbonniers, bûcherons ou chasseurs; là, comme presque partout en Russie, le paysan ne quitte guère sa hache. C'est non-seulement son gagne-pain, mais aussi son arme de prédilection. Il faut ajouter que les Russes se servent de cette arme ou de cet outil avec une adresse merveilleuse; tous les paysans sont en général plus ou moins charpentiers et menuisiers, et la hache est presque toujours leur unique outil, de même que le bois est presque la seule matière qu'ils emploient dans la confection de leurs maisons et de leurs meubles.

Les forêts sont d'un faible rapport : en 1842 on n'évaluait qu'à 750,000 roubles (argent) le revenu de toutes les forêts de l'empire, dont 480,000 pour celles de la couronne; mais dans ce chiffre ne sont pas compris 1,800,000 roubles en bois livrés par l'État à sa marine et à ses paysans. Le commerce particulier fournit à l'étranger pour 6 millions de bois de construction. Ce sont en général des pins et des sapins; le mélèze qui domine au nord, avec ces deux espèces, est moins recherché, parce qu'il est d'un mauvais usage pour la construction des navires, bien que la marine russe de la Baltique et de la mer Blanche l'emploie presque uniquement. Les provinces méridionales manquant presque complétement de forêts, le commerce du bois s'effectue à peu près entièrement par le nord de l'empire; c'est par là également que s'exportent les 10 à 12 millions de kilogrammes de potasse que la Russie fournit à l'Occident, et les 20 millions de kilogrammes de nattes fabriquées avec diverses écorces d'arbres.

Depuis plusieurs années le gouvernement a fondé à Saint-Pétersbourg un institut

forestier destiné à former des employés et des gardes pour la conservation et l'aménagement des forêts, ainsi que pour répandre les connaissances qui y sont relatives. Il a aussi divisé la Russie en quatre zones forestières : au nord, zone d'exploitation ; entre les gouvernements de Kostroma et de Penza, la Baltique, la Russie Blanche et la Lithuanie, zone de conservation des bois par un sage aménagement ; dans les gouvernements où les forêts ne fournissent qu'à peine à la consommation, zone de reboisement ; enfin dans les steppes du midi, où les arbres sont le plus souvent une rareté, zone de création de forêts.

§ XI. Règne animal. — Toutes les espèces animales utiles à l'homme se trouvent en Russie, et en masses proportionnées à l'étendue de l'empire ; c'est en outre une conséquence de la vie nomade d'un certain nombre de peuples pasteurs qui relèvent de la Russie, tels que les Kirghiz, les Kalmouks, les Baschkirs, les Mouriates, etc. Parmi eux, le troupeau d'une seule famille se compose de 30 à 40 chevaux, de 15 à 20 têtes de gros bétail, de 100 moutons, de 4 à 6 chameaux, de 20 à 50 chèvres. Celui d'un homme riche comprend 2,000, quelquefois 4 à 5,000 chevaux, et les khans en ont jusqu'à 10,000, avec plus de 100 chameaux, 3 à 400 têtes de gros bétail, 2,000 moutons et un millier de chèvres[1].

La Russie possède près de 16 millions de chevaux, la Pologne 565,000, la Finlande 265,000. Le gouvernement d'Orenbourg en a seul 407,000, suivant M. Schnitzler, et 2,075,000 suivant les Annales du commerce extérieur ; ceux de Saratov, Viatka, Koursk, Perm, Voroneje, en nourrissent de 860 à 500,000. Le cheval est la richesse du paysan, et le principal objet de luxe du seigneur russe ou tartare ; le plus pauvre villageois possède au moins un de ces animaux. La race la plus commune se distingue par la laideur de ses formes, mais elle est sobre, agile, infatigable ; les plus belles se trouvent chez les Kirghiz, les Kalmouks et les Baschkirs. Elles sont assez grandes de forme, vives et fougueuses. De nombreux haras, entretenus surtout chez les Cosaques, ont amené un perfectionnement incontestable des races indigènes.

L'âne n'est répandu qu'en Tauride et sur le côté oriental du Caucase ; le mulet ne se trouve que dans la Transcaucasie ; le *djiggataï* ou hemione ne se rencontre en Russie que par individus isolés ; le *koulan* ou âne des steppes ne dépasse pas le 48e degré de latitude : c'est l'âne sauvage ou l'onagre des anciens. Le chameau est entretenu en Crimée, dans le gouvernement d'Astrakhan et de Stavropol, ainsi que dans la Transcaucasie : c'est le chameau à deux bosses ; les Kirghiz, les Kalmouks s'en servent comme bête de somme ; les Nogaïs mangent aussi sa chair. On en compte 30 ou 40,000. Dans la race canine, il faut citer le chien sibérien, dont nous parlerons plus tard, et qui est employé aussi dans le nord de la Russie d'Europe.

Les bêtes à cornes comprennent environ 19,600,000 têtes dans la Russie, 2,050,000 dans la Pologne, 965,000 dans la Finlande et 1,600,000 dans la Sibérie. Le gouvernement d'Orenbourg en possède près de 1,100,000 ; puis viennent les gouvernements de Viatka, de Volhynie, de Perm, de Saratov, de Poltava et de Tver, qui en ont de 5 à 600,000. Le bœuf russe est généralement d'une petite taille ; néanmoins ceux de l'Oukraine, de la Podolie et de la Volhynie sont d'une très-belle race ; les plus estimés sont ceux du gouvernement d'Arkhangel ; les veaux de Kholmogori sont renommés

[1] Schnitzler, *L'empire des tzars*, page 652.

pour leur grosseur et pour leur chair très-délicate. Aux espèces ordinaires, il faut ajouter le buffle, surtout celui de la Tauride réduit à l'état de domesticité; puis le bison de Lithuanie, dont il existe encore de rares individus dans la forêt de Bialoveja (gouvernement de Grodno); enfin les forêts du Caucase possèdent quelques aurochs.

M. de Tengoborski évalue à 55 millions le nombre de bêtes à laine que possède la Russie, mais ce chiffre nous semble exagéré, et avec les documents fournis par la statistique russe [1], nous croyons qu'il peut être ramené à environ 40 millions, dont 34 pour la Russie, 3,200,000 par la Pologne, 800,000 pour la Finlande et 2 millions pour la Sibérie. Orenbourg vient encore en première ligne pour le nombre des bêtes à laine; les gouvernements d'Astrakhan, de Poltava, de Saratov et de Simbirsk sont ensuite les plus riches sous ce rapport. Mais ceux d'Ekaterinoslaf, de Poltava, de Crimée, de Kherson et de Bessarabie possèdent le plus grand nombre de moutons de race perfectionnée. On évalue le nombre total de ces derniers à près de 8 millions, dont 2,500,000 pour la Pologne. La Russie, qui au commencement du siècle n'exportait que 300,000 kilogrammes de laine, en fournit aujourd'hui à l'étranger 14 millions de kilogrammes, et elle en affecte à ses industries particulières une quantité au moins égale.

Les bêtes à laine de la Russie appartiennent à un grand nombre d'espèces différentes, mais qui ne sont pas toutes également avantageuses sous le rapport de la toison. Le mouton des steppes est élevé principalement dans la Crimée, l'Ukraine, les gouvernements d'Ekaterinoslaf, Saratov, Simbirsk, Penza et dans la vallée du Volga. Il fournit une laine forte et dure, employée à la fabrication des feutres, des *bourkas* (manteaux des Cosaques et des Tartars), et du drap gros et fort nommé *aba*. Le mouton des Cosaques du Don et des bords de la Bitiouga donne une laine moelleuse, luisante et un peu sèche; elle est achetée par les manufacturiers de l'intérieur ou par le commerce de Taganrog. Dans le gouvernement de Voroneje, on obtient une laine forte et dure, qui sert pour la confection des tapis. Dans la Petite-Russie, la race ovine se compose surtout de moutons de Silésie, qui proviennent de ceux que Pierre Ier y fit transporter; leur laine, très-estimée, mais peu abondante, vaut trois fois le prix des autres. La Bessarabie et les Cosaques de la mer Noire possèdent la race dite bohémienne, différente de celle du pays des steppes, et dont la laine, assez bonne, s'exporte par Odessa. Les moutons mérinos de race pure sont répandus dans les gouvernements d'Ekaterinoslaf, de Kherson et les provinces Baltiques. La Pologne en a, dit-on, 920,000. En général, leur acclimatation présente de grandes difficultés, à cause des froids rigoureux et surtout des brusques variations de la température. Les agneaux de Tauride et ceux d'Astrakhan sont connus pour la belle fourrure frisée qu'on en retire : ce sont les Kalmouks qui préparent ces peaux. Les moutons des Kirghiz et des Kalmouks sont d'une très-vilaine forme, mais très-utiles par la graisse qu'ils portent sous une queue pesant quelquefois jusqu'à 20 kilogrammes. Les Nogaïs en entretiennent d'innombrables troupeaux.

Aux bêtes à laine appartiennent aussi le moufflon, le *musimou* et l'*argali*, que l'on rencontre de loin en loin dans les solitudes de la Russie. Les chèvres sont relativement plus nombreuses en Sibérie que dans la Russie d'Europe; celle-ci en a cependant

[1] *Annales du commerce extérieur.*

encore plus de 700,000; le gouvernement de Viatka en a seul près de 90,000. Les chèvres de toute espèce sont communes chez les peuples nomades, où des particuliers en possèdent des troupeaux de 1,000 têtes et au delà. La chèvre tachetée des Kirghiz, à poil fort long, est sans cornes, et sa figure est singulièrement laide; celle de la Géorgie se recommande par la finesse de son poil. La *kaberga* ou chèvre sauvage de la Tauride vit sur les hautes montagnes. Le *souhak,* en Oukraine, est une autre espèce de chèvre sauvage, de même que le *tauri* ou bouqueton du Caucase, et le chamois du même pays.

Les porcs sont élevés en très-grand nombre : on les évalue à 8 ou 9 millions. On les trouve principalement dans les gouvernements de Tchernigof, de Tambov, de Poltava, de Koursk, de Volhynie, et en général dans le centre, l'ouest et le nord. Leurs soies forment un objet considérable d'exportation.

Nous venons de voir quelles masses énormes d'animaux possède la Russie; mais l'élève du bétail est en général, comme l'agriculture, fort arriérée. Presque partout, c'est le système nomade ou demi-nomade qui est employé. Les prairies sont très-rares, excepté dans les provinces voisines de la mer Baltique. D'ailleurs l'élève du bétail ne produit pas toutes ses ressources, parce que, à cause des distances, la viande est consommée en grande partie sur les lieux; on ne sait pas la saler pour la rendre transportable; les troupeaux dirigés des steppes dans les villes de l'intérieur, et même sur Saint-Pétersbourg, arrivent à destination décimés par les fatigues d'une route qui dure souvent plusieurs mois. Ce n'est que dans l'hiver qu'on débite les animaux par quartiers et qu'on les envoie tout gelés dans les villes de l'intérieur. On peut remarquer, en outre, que l'on consomme moins de viande en Russie que dans les autres pays du Nord. Cela tient d'abord aux nombreux jours de jeûne que prescrit l'Église russe, et plus encore aux habitudes du peuple, qui vit presque uniquement de pain et de choux.

Parmi les produits que donne le bétail, il faut remarquer la laine, qui est en général faible, peu élastique, mal apprêtée, inégale et malpropre. Les qualités ordinaires sont, en outre, très-grossières, et ne peuvent être employées à l'étranger que pour la fabrication des tissus les plus communs. Ensuite vient le suif, qui forme, pour l'importance de la valeur, le quatrième article d'exportation de la Russie (30 à 35 millions de francs, ou 35 à 40 millions de kilogrammes); puis les crins, les soies de porc, dont il s'exporte 1,200,000 kilogrammes; les peaux, dont l'étranger demande chaque année plus de 100,000, dont un quart seulement est apprêté, et qui, tannées au moyen de l'écorce de bouleau, acquièrent cette odeur et ces qualités particulières qui les font rechercher en Europe. On évalue le nombre des tanneries en Russie à plus de 2,000, fabriquant 4,300,000 pièces d'une valeur de près de 40 millions de francs. On peut ranger aussi dans cette industrie la préparation des peaux de mouton, dont il se vend chaque année 13 à 14 millions de pièces, et qui forment la fourrure du peuple.

Le renne est, comme nous l'avons vu, l'animal domestique des Lapons, des Samoïèdes et des peuplades du nord de l'empire. Ils en ont des troupeaux nombreux, et les emploient comme bêtes de somme ou de trait; leur lait, leur peau et leur viande forment leur plus importante ressource. Dans le gouvernement d'Arkhangel, on en

comptait en 1846 plus de 250,000 têtes, et l'on en évalue le nombre total à 1 million, en y comprenant les rennes sauvages.

Le gibier et les bêtes sauvages abondent en Russie, où l'on compte plus de 7 millions d'hectares de terres réservées pour la chasse, où la chasse est le plaisir favori de la noblesse et presque l'unique source de revenu pour des populations entières. Le lièvre, le cerf, le daim, l'élan y sont communs. Ce dernier se trouve surtout dans les forêts de la Livonie, de la Courlande et de la Pologne. Le chevreuil appartient principalement à l'Oukraine, à la Volhynie, à la Lithuanie. On chasse partout le loup, l'ours et le lynx ou loup-cervier. Pendant l'hiver, des bandes de loups s'avancent jusque dans les villages et même dans les villes; leur grand nombre rend même les routes fort dangereuses pour les voyageurs isolés; et en Livonie seulement, on en détruit souvent 900 à 1,000 dans l'année. On appelle *saïga* le loup des steppes, aussi dangereux et moins nombreux. Les ours blancs s'aventurent pendant l'hiver sur les côtes septentrionales de l'empire, hantées aussi par les mammifères marins, tels que morses, phoques, etc. La chasse des phoques est surtout très-productive; on les trouve aussi dans la mer Caspienne.

La Russie est renommée pour ses bêtes à fourrure : outre les loups et les ours, elle possède les écureuils fauves, blancs, noirs, les martres, les loutres, les castors, les renards de toutes couleurs et l'isatis ou renard polaire. La zibeline ne se trouve plus en Europe, mais on y rencontre quelquefois l'hermine. Les fouines, les belettes, les marmottes, sont communes dans l'Oural. Les marmottes de la steppe, appelées *surok,* ont quelque rapport avec le kangurou. On cite encore les blaireaux, les goulus et les rats musquées des bords du Volga et de la Kama, qui fournissent une matière odorante; puis le *myoxus-dryas* et le gentil *souslik* ou musaraigne des steppes, et la gerboise naine (*dipus minutus*). La Russie tire un parti avantageux des fourrures de toute espèce provenant principalement de l'Asie, et qui, en dehors de l'importante consommation qui se fait en Russie même, fournit encore au reste de l'Europe la majeure partie de sa consommation. A la foire de Nijni-Novgorod seulement, il se vend chaque année pour plus de 10 millions de peaux de martres, d'hermines, d'écureuils, de lynx, de renards, d'ours, de loups, d'agneaux, etc., arrivant non-seulement de la Sibérie, mais des provinces transcaucasiennes, de l'Oukraine, des gouvernements septentrionaux; de la Russie Blanche, de la Crimée, etc.

La Russie possède aussi un grand nombre de volatiles, tels que la perdrix, la gélinotte, le coq de bruyère, la bécasse, la bécassine, l'oie, le canard sauvage et l'outarde. Les côtes septentrionales, et principalement celles de la Nouvelle-Zemble, nourrissent une multitude de canards de l'espèce appelée *anas mollissima,* qui fournit l'édredon. Quelques espèces, comme le pigeon et le corbeau, y sont plus nombreuses que dans les autres contrées de l'Europe, parce que, chez le peuple des campagnes et même des villes, le premier est un objet presque de vénération, comme le symbole de l'Esprit-Saint, et que le second passe pour purifier l'air en se nourrissant des substances animales en putréfaction. Il serait trop long de citer tous les oiseaux de passage ou particuliers à la Russie; les oiseaux remarquables par leur chant sont les seuls qui n'y soient pas en grand nombre. Les oiseaux de proie y abondent. Dans les rivières et les lacs, on pêche une quantité prodigieuse de poissons, qui, dans de

vastes contrées, sont presque la seule nourriture de toute la population, et qui, pendant les longs carêmes, tiennent partout lieu de la viande, dont l'Église interdit l'usage. On y trouve des carpes, des brochets, des truites, et généralement tous les poissons de l'Occident, avec beaucoup d'autres que ne possède pas l'Europe méridionale. La pêche du Volga, celle de ses affluents, ainsi que celle de l'Oural, sont surtout productives. Les poissons qui appartiennent spécialement au Volga, et qui n'entrent que rarement dans les rivières qui s'y jettent, sont le grand esturgeon (*accipenser huso*), l'esturgeon ordinaire (*accipenser sturio*), une troisième espèce nommée *sevriouga* et *chevriga,* enfin le saumon rouge et le saumon blanc. Les espèces un peu plus communes sont le barbeau, le glanis ou silure, l'alose et la brême à ventre tranchant (*cyprinus cultratus*), puis la barbue, la carpe, la lamproie, la truite saumonée, etc. Il n'y a que l'anguille qui manque absolument dans le bassin du Volga. Au genre esturgeon appartiennent la belouga et le sterlet (*accipenser ruthenus*), celui-ci le plus précieux des poissons d'eau douce, celui-là le plus grand, car on assure qu'il pèse jusqu'à près de 500 kilogrammes, et qu'il mesure plusieurs mètres de longueur. Ces poissons, qui viennent de la mer Caspienne, font des émigrations périodiques, et entrent dans le Volga par bandes nombreuses. Ils fournissent le *caviar* et la colle de poisson, dont il se fait une si grande consommation en Russie, et dont on exporte 1 million de kilogrammes pour le caviar et 50 à 60,000 kilogrammes pour la colle de poisson. Un seul sterlet en donne de 5 à 15 kilogrammes, et une belouga, dit-on, jusqu'à 60 kilogrammes. M. Schnitzler, dont l'ouvrage nous fournit ces détails, assure qu'en 1793 on a pêché dans le Volga, près d'Astrakhan, 1,850,000 esturgeons, qui ont produit 2 millions de kilogrammes de caviar et 550,000 kilogrammes de colle de poisson. La mer Noire donne, dit-on, d'excellents harengs; on y rencontre aussi le thon, et sur les côtes de la Crimée des maquereaux et des lamproies. Sur le littoral de la mer Baltique, on pêche surtout des sardines ou de petits harengs nommés *strœmling, kilki,* etc. Dans la mer Blanche et la mer Glaciale, les pêcheries sont d'un grand produit : elles ont pour objet la morue, le turbot et le hareng. L'endroit le plus favorable pour cette pêche s'étend depuis la frontière de Norvége jusqu'à Olenitza, sur le littoral appelé *Rive mourmane* ou des *Normands.* Mais en général la grande pêche n'a qu'une importance secondaire en Russie, parce qu'elle ne se fait que dans des mers fermées de glaces pendant huit à neuf mois de l'année.

Les reptiles sont très-abondants, et parmi eux on doit noter les serpents et les tortues des steppes, avec un grand nombre de batraciens.

Parmi les insectes utiles qui vivent sur le sol russe, nous indiquerons l'abeille, dont les ruches sont soigneusement entretenues dans tout l'empire, surtout dans la Petite Russie, dans la Transcaucasie, dans le gouvernement d'Orenbourg, où les Baschkirs s'en occupent avec soin. Chez eux, un seul individu possède souvent jusqu'à 400 ruches, parfois jusqu'à 1,000. Ces ruches, qui sont éparses dans les bois, sont le plus ordinairement des troncs d'arbres creusés à une certaine hauteur. Comme on fait en Russie, dans les églises, une grande consommation de cierges, le prix de la cire est toujours assez élevé. Quant au miel, il sert à préparer l'hydromel, boisson populaire, qui, avec le *quass* et le *kislitchi,* supplée au vin. Les vers à soie sont élevés presque exclusivement dans la Transcaucasie, principalement dans le gouvernement

de Derbent et de Schemalka, mais ils ne donnent que des produits de qualité inférieure et mal préparés; le dévidage y est si grossier et si imparfait que la soie ressemble à du fil de chanvre. Le produit est d'environ 500,000 kilogrammes. Les gouvernements de Tauride, Stavropol, Ekaterinoslav, Podolie, Kherson, Kief, où la culture du mûrier a été essayée, donnent à peine 6,000 kilogrammes. En somme, la Russie produit 30,000 pounds de soie; elle en exporte 3,600 pounds et en importe 18,400 pounds, ce qui porte la consommation en soie grége ou filée à 44,800 pounds ou 716,000 kilogrammes. Le *coccus Polonorum* ou *kermès*, qui vit en Oukraine sur une plante nommée *polygonum minus*, donne une belle couleur cramoisie, et remplace la cochenille. On ne connaît cet insecte que depuis le commencement du siècle.

Parmi les insectes malfaisants ou au moins incommodes, on peut citer : la grosse blatte, répandue partout sous de nom de *tarakane;* les scolopendres, grosse espèce de millipodes, qui s'introduit aussi dans les maisons : c'est le fléau des voyageurs et l'indice d'une grande malpropreté; les cousins phryganées et éphémères, dont l'air est parfois obscurci; l'araignée scorpion (*phalangium araneoïdes*), qui s'est beaucoup multipliée dans le Volga inférieur, et dont le venin est, dit-on, mortel. La morsure de la *tarentule* monstrueuse cause une forte enflure et de vives douleurs. On en connaît une autre espèce près de Kief, désignée sous le nom de *lycosa singoriensis*. Enfin les sauterelles ravagent souvent des contrées entières; la plus petite espèce, plus vorace encore que la grande, semble indigène en Crimée.

Dans cette description des trois règnes de la Russie d'Europe, nous n'avons cité en général que les produits qui ont quelque utilité et dont l'industrie des populations sait tirer parti. Nous avons passé sous silence tous ceux que le pays ne fournit que par petites quantités, ou dont la population ne retire que peu ou point de profit. Une énumération complète nous aurait d'ailleurs conduit beaucoup trop loin, car l'empire, à cause de son immense étendue et de la diversité de ses climats, possède la majeure partie des espèces que l'on trouve en Europe. Nous résumerons tout ce qui précède en disant que la Russie ne possède en grande masse que trois choses : les grains, la viande et le bois; mais nous allons voir que ces richesses ne sont pas également réparties dans tout l'empire, et que des contrées entières manquent presque complétement de ce que les autres ont en surabondance.

§ XII. Zones productives de la Russie. — Nous venons de faire le tableau d'ensemble des productions végétales et animales de la Russie; revenons à cette description par zones ou par régions dont nous avons parlé plus haut, et qui nous permettra d'examiner comment se répartit le sol productif au point de vue de l'économie sociale. Cette division en régions, outre qu'elle nous fera passer en revue plusieurs productions accessoires que nous avons négligées, formera une introduction aux documents concernant l'industrie et le commerce de la Russie. Nous suivrons la division adoptée par M. de Haxthausen[1], qui partage la Russie d'Europe en sept zones : 1° le versant de la mer Blanche; 2° la Finlande; 3° le versant de la mer Baltique; 4° le plateau central; 5° le versant méridional; 6° la région des steppes; 7° la Pologne.

[1] *Études sur la situation intérieure, la vie nationale et les institutions rurales de la Russie*, par le baron Aug. de Haxthausen. Hanovre, 1847. 3 vol. in-8°.

Le *versant de la mer Glaciale* comprend tout le nord de la Russie au delà du 62ᵉ degré de latitude, c'est-à-dire les gouvernements d'Arkhangel, de Vologda et d'Olonetz. Cette zone, d'une étendue de près de 1,440,000 kilomètres carrés, avec 3,600,000 habitants, n'offre au delà du 67ᵉ degré que des solitudes glacées, où croissent et mûrissent néanmoins pendant quelques semaines d'un été encore chaud quelques légumes et des baies ou airelles recherchées sur les tables russes sous le nom de *maroschka* (*rubus chamænorus* et *arcticus*). Les rennes s'y rencontrent encore, mais en général l'homme n'y est suivi que du chien. Les habitants sont établis seulement sur les côtes ou sur les bords des fleuves ; la pêche et la chasse forment leurs seuls moyens de subsistance.

En deçà du 67ᵉ degré et en s'avançant vers le 65ᵉ, les immenses déserts de cette région, couverts de *toundras* ou marais tourbeux, gelés pendant la majeure partie de l'année, n'offrent à la vue que des lichens et des mousses ; puis le genévrier, les airelles et quelques buissons[1]. Plus au sud, on commence à rencontrer quelques arbres, entre autres le mélèze, le pin sylvestre, le bouleau, le saule rampant et le sorbier. L'orge et le seigle y atteignent quelquefois leur maturité, mais c'est seulement à l'ouest, du côté de la Norvége. Puis commence la région des bois, celle qui caractérise la zone septentrionale de la Russie. Cette zone est en réalité une forêt immense qui n'offre des clairières, des prairies et des habitants que le long des fleuves, surtout vers le sud de la zone. Ces forêts, qui sont les plus considérables de l'Europe, couvrent plus de 60 millions d'hectares, et dépassent en étendue des royaumes entiers. Elles sont pour les sept dixièmes la propriété de la couronne, et se composent de conifères, surtout de mélèzes, de pins, de sapins, entremêlés de bouleaux, de sorbiers, d'aunes, et quelquefois d'érables et de tilleuls. L'exploitation des bois, dit M. de Haxthausen, forme le produit principal de cette zone avec les fourrures, le poisson et d'autres animaux de mer, tels que le phoque, le dauphin blanc, etc. Ces deux derniers articles constituent principalement la richesse du gouvernement d'Arkhangel. Cependant on trouve aussi des contrées où l'on s'occupe de l'agriculture et de l'élevage des bestiaux. Le cercle de Kholmogori est connu par ses beaux pâturages et par son bétail de race hollandaise introduit par Pierre le Grand. Dans quelques endroits, on cultive des céréales et surtout l'orge. Mais dans la partie méridionale de Vologda, on cultive en outre le seigle, le chanvre, le lin et le houblon. Le même gouvernement renferme du granit, du fer, de la tourbe et du sel. La construction des vaisseaux, la confection de toutes sortes d'ustensiles en bois, la préparation du goudron et l'industrie charbonnière sont favorisées par l'abondance du bois. On fabrique aussi en moindre proportion des toiles de lin et de chanvre, du savon, des chandelles, des cuirs, etc. Arkhangel et Oustioug sont les centres du commerce de ce pays, et la Dwina est leur principale voie de communication. La ville d'Oustioug est traversée par les convois de marchandises allant de la Sibérie à la mer Blanche, soit par voie de terre, soit par les voies fluviales. Sur le littoral de la mer Blanche, on trouve encore les petits ports de Kola, Onega et quelques autres.

La *zone de la Finlande* est située à l'ouest de la région précédente ; sa superficie, de 380,000 kilomètres carrés, renferme une population de 1,660,000 habitants. Sa

[1] Schnitzler, page 628.

position, plus rapprochée des grandes mers libres de l'ouest, lui donne un climat plus doux, bien que fort rude. L'agriculture y est avancée, mais le sol est peu fertile, et ne produit encore que les quatre cinquièmes des grains nécessaires. Les forêts, qui sont fort négligées, fournissent néanmoins des bois, des résines et de la potasse, qui alimentent l'exportation à l'étranger, ainsi que le bétail, les cuirs, les fourrures et le poisson. La Finlande renferme du cuivre, du zinc et du fer; ses manufactures de coton, de tissus de chanvre et de laine peuvent déjà exporter une partie de leurs produits.

La zone formée par le *versant de la mer Baltique* comprend la partie nord-ouest de l'empire, c'est-à-dire les provinces Baltiques, la Lithuanie, la Russie Blanche et la Volhynie. Sa superficie est d'environ 660,000 kilomètres carrés, qui renferment près de 10 millions d'habitants. « Toute cette région possède d'immenses forêts d'un grand rapport, mais mal aménagées, éclaircies par des coupes mal entendues. La récolte des céréales y dépasse, dans les bonnes années, les besoins de la consommation, bien que l'agriculture y soit peu avancée. Le lin et le chanvre sont ses plus importantes productions. La culture du houblon est assez considérable dans certaines parties. L'élève du gros bétail, des chevaux et des bêtes à laine y a d'autant plus d'importance que la laine et les peaux forment un article d'exportation. On vante surtout les pâturages de Grodno, de Minsk et de Mohilev. Le gouvernement de Minsk élève des abeilles. L'industrie s'exerce principalement par la construction des bateaux, la fabrication du goudron, de la potasse, du charbon et la distillation des eaux-de-vie. Saint-Pétersbourg et Riga sont riches en fabriques de toute espèce, mais on trouve aussi sur d'autres points différentes fabriques où l'on travaille les métaux, des fabriques de machines, de verrerie et de porcelaine, des raffineries de sucre, des fabriques de coton, de toile et de laine, des corderies, des tanneries, des papeteries, des fabriques de papiers de tenture, de tabacs, de chandelles, des savonneries, etc. » Cette zone renferme les points les plus importants pour le commerce maritime et la navigation de la Russie.

Le *plateau central* est la région industrielle, et comprend la majeure partie de la Grande Russie; sa superficie est évaluée à 990,000 kilomètres carrés, avec 17 millions d'habitants. C'est le cœur de l'empire et de la nation russes, où les mœurs nationales présentent encore le plus haut degré de pureté et d'originalité. Néanmoins cette zone, qui comprend tout le bassin qui s'étend du Valdaï à la chaîne de l'Oural, présente déjà à l'est des éléments tartares. Le sol est passablement fertile et propre à l'agriculture. Le seigle est la culture la plus répandue, mais on ne produit pas assez de blé pour les besoins de la population. La culture du lin et du chanvre est assez considérable dans certains gouvernements, surtout à l'ouest. Dans les parties occidentales et orientales, il existe encore beaucoup de forêts, tandis que dans quelques districts le bois commence à devenir rare. Les conifères dominent encore dans ces forêts, mais on trouve aussi des tilleuls et des chênes, bien que ces derniers soient assez rares. L'élevage des bestiaux y est à l'état d'enfance; mais dans les districts au sud-est de l'Oural, les Tartares se livrent avec succès à l'élève des chevaux. L'éducation des abeilles ne manque pas d'importance dans quelques districts des gouvernements de Perm, de Viatka et de Tchernigof. La partie orientale, qui comprend l'Oural, est, comme nous l'avons vu, riche en minéraux.

Cette zone renferme les deux tiers de toutes les manufactures de l'empire. Dans le gouvernement de Perm, une partie de celui de Viatka jusqu'au fleuve de ce nom, et une petite partie du gouvernement d'Orenbourg, on s'occupe principalement des travaux métallurgiques. Les neuf dixièmes des usines métallurgiques de la Russie se trouvent situées sur les deux versants de l'Oural. On y trouve aussi des tanneries, des fabriques de suif et de chandelles. Le pays situé entre les fleuves Volga, Viatka et Kama s'occupe tout particulièrement de l'exploitation des bois. Il exporte des poutres, des planches, des mâts, des barques, du goudron, de la potasse, des nattes d'écorce de tilleul, puis encore des objets en métal, des chandelles et du savon. Quelques localités s'occupent aussi du tissage de la laine. Enfin les tanneries de Kazan sont célèbres. La portion du pays qui s'étend du Volga jusqu'à la Desna, et en partie jusqu'à la limite de la zone Baltique, est le siége principal d'industries plus fines, telles que filature, tissage, teinture, impressions sur tissus, fabrication d'objets en métal, quincaillerie, grandes machines, verreries, porcelaines, puis usines métallurgiques, tanneries, fabrication de chandelles, de bougies, de tabac, etc. Le pays situé entre le Dnieper et la Desna cultive et prépare le chanvre. Il a aussi des fabriques de laine, des distilleries, etc. Moscou est le centre de cette grande zone industrielle qui fournit tout l'empire de ses produits, mais à laquelle les autres contrées de la Russie envoient la plus grande partie des matières premières. Son commerce avec l'Asie a une grande importance. Les routes n'y sont à peu près praticables que pendant l'hiver; mais le Volga, avec ses affluents directs ou indirects, presque tous navigables, réalise la communication la plus commode du pays avec le nord et le sud de l'empire. Le commerce avec l'Asie a lieu par des caravanes, dont Orenbourg est le point de départ et le but.

Le *versant méridional* est la véritable zone agricole, qui n'a de limites au sud que les sables des steppes. Elle s'étend de l'ouest à l'est, depuis Kamenetz-Podolsk jusqu'au pied de l'Oural, sur une superficie d'environ 1 million de kilomètres carrés renfermant 20 millions d'habitants. La population y est composée de Grands-Russes au nord, de Petits-Russes au sud, tandis qu'à l'est elle se compose principalement d'éléments tartares. Cette zone comprend les gouvernements de Podolie, Kief, Poltava, Orel, Koursk, Kharkof, Voroneje, Simbirsk, Penza, Tambof, parties de Toula, de Riazan, de Nijni-Novgorod, de Kazan, de Saratof, d'Orenbourg, d'Ekatherinoslaf, une petite partie du pays des Cosaques du Don et la plus grande partie de la Bessarabie. C'est la zone des céréales ou du *terreau noir* (*tchernoyzem*), le grenier de l'empire et en partie celui de l'Europe. Le sol de cette région est couvert d'une couche de 1 mètre à 1 mètre et demi d'épaisseur de ce précieux *humus* végétal décomposé qui forme la base de la richesse agricole de la Russie, et qui est doué d'une telle fécondité, qu'il ne supporte pas le moindre engrais. Cette richesse se manifeste dans deux genres de produits : les céréales et les bestiaux; elle fournit en grains à la presque totalité de la consommation de toute la partie du territoire russe qui s'étend au nord du 61e degré de latitude; elle rétablit l'équilibre entre la production et la consommation de la région située entre le 54e et le 60e degré de latitude, région où les récoltes ne suffisent pas toujours à la nourriture des habitants; enfin, c'est elle qui déverse sur le reste de l'Europe, par la mer Noire et la Baltique,

pour une valeur de plus de 100 millions de francs de céréales, dès que le besoin s'en fait sentir. Dans cette zone, le froment, le chanvre, les graines oléagineuses, les légumes, la laine, les chevaux, les peaux, etc., sont les principaux articles de commerce. On cultive aussi le tabac, le houblon et même la betterave. Quelques parties possèdent encore des forêts considérables, d'autres manquent de bois. Cette zone, peu manufacturière, s'occupe néanmoins de la préparation des cuirs, de la fabrication des chandelles, du suif et du savon, de la filature et du tissage de la laine et de la toile; elle produit du salpêtre, du tabac et du sucre. Ses distilleries sont les plus florissantes de l'empire. Le Pruth, le Dniester, le Bug, le Dnieper, le Don, le Donetz et le Volga forment ses principales communications avec la mer Caspienne, la mer Noire et le nord de l'empire.

La *région des steppes*, moins favorisée de la nature que les précédentes, ne manque pas cependant d'importance et a sa richesse spéciale : c'est la région pastorale. Elle s'étend en Europe du Pruth inférieur jusqu'au fleuve Oural, en comprenant dans son domaine la région basse et jadis sous-marine qui entoure la mer Caspienne, et dont le niveau est en quelques endroits de 30 mètres au-dessous de l'Océan. En Asie elle se prolonge jusqu'à la frontière de la Chine. Sa superficie est d'environ 700,000 kilomètres carrés, et sa population de 4 millions d'individus. On y distingue les steppes herbageuses, les steppes à bruyères, les steppes boisées et les steppes sablonneuses. A l'ouest du Don ce n'est qu'une immense prairie; à l'est ce sont des herbes, des plantes à sel et à potasse, des terrains couverts de sables mouvants, de lacs et de marais. Par exception la côte méridionale de la Crimée est couverte de montagnes et de forêts. La population se compose de Russes, en y comprenant les Cosaques Tchernomors et de l'Oural, puis de colons étrangers, d'un petit nombre de Finnois tels que les Tchérémisses, puis de Tartares, parmi lesquels une horde de Kirghiz et de Kalmouks de race mongole. Les steppes sont presque entièrement destinées à la propagation des bestiaux. Les parties les plus élevées nourrissent des bœufs et des chevaux, les parties basses et généralement sablonneuses et salines, des bœufs, des moutons, des chevaux, des chameaux.

Les principaux produits de cette zone sont ceux qui proviennent de l'éducation du bétail et des chevaux, puis le sel tiré du lac Elton et autres lieux, et enfin le poisson de la mer Caspienne, du Don, du Volga et de l'Oural. On trouve aussi beaucoup de ruches chez les Tartares. Les districts du sud, dans les pays d'Astrakhan, du Don et de la Crimée, produisent de beaux fruits et du vin. On ne cultive que peu de blé, un peu de tabac, de la réglisse et quelques autres végétaux. Quant aux minéraux, on y trouve, outre le sel, de la houille et du fer. L'industrie ne s'applique qu'à la préparation du suif, de la laine, des soies de porc, de l'huile de baleine, du caviar, etc. Ce suif est le produit le plus important de ces contrées. On en exporte pour plus de 50 millions de francs, et l'on en consomme plus de 26 millions dans le pays. Il provient principalement des milliers de moutons nourris dans les prairies qui entourent la mer Caspienne. Le pays possède aussi les meilleures tanneries de l'empire. La confection des tissus, des cordages, et la distillation des eaux-de-vie sont les autres branches de l'industrie. Quant au commerce, il est singulièrement favorisé par la situation géographique de ces contrées assises au bord de deux mers,

à l'embouchure des plus belles voies fluviales de l'empire, sur la route des caravanes asiatiques, tandis que des foires très-animées facilitent les échanges entre les populations habituées à une vie nomade, et que n'effrayent pas les longues distances qui les séparent.

La *zone de la Pologne,* dont le nom *Polé* signifie plaine, a une étendue de près de 130,000 kilomètres et 4,850,000 habitants; elle présente entre la Vistule et la Prusse de riches campagnes et de belles prairies, dans lesquelles on élève une race d'excellents chevaux; entre la Vistule et la Russie, au sud du Bug, des landes sablonneuses et des marais; au nord du Bug, des forêts épaisses et des marécages. Les fondrières, au milieu desquelles coule la Narew, sont célèbres dans la campagne de 1807. La Pologne donne toutes les productions propres à sa latitude. Le froment, le seigle, l'avoine, le colza, la laine alimentent l'exportation, ainsi que les bois, le fer et le zinc. L'éducation du bétail est encore peu avancée. Quant à l'industrie, la fabrication des draps, des tissus de soie, de coton, de lin, de chanvre, a fait des progrès sensibles et peut rivaliser avec celle de Moscou, sinon pour la quantité des objets fabriqués, du moins pour leur qualité. L'industrie des mines est également très-considérable; outre le fer et le zinc, elle fournit de la houille et du sel.

Tels sont, suivant les différentes zones entre lesquelles son vaste territoire peut être divisé, les éléments de la richesse, de l'industrie et du commerce de la Russie d'Europe. Disons en peu de mots ce qu'y ajoutent les provinces asiatiques. La Sibérie renferme de nombreuses productions minérales que nous détaillerons plus tard; elle trouve, en outre, dans ses fourrures une source abondante de produits. Les parties septentrionales, couvertes de glaces, de lichens et de marais, sont à peu près improductives; mais les districts du sud ne le cèdent en rien aux provinces les plus fertiles de la Russie d'Europe, dont elles semblent continuer la zone agricole. Dans ces districts, le bétail est nombreux, le sel abondant, tandis que sur les montagnes s'étendent d'immenses forêts fournissant des bois magnifiques. L'industrie est concentrée sur les pentes de l'Oural, dans la partie asiatique des gouvernements de Perm et d'Orenbourg; elle fournit à une partie des échanges qui s'opèrent entre la Russie, la Chine et la Boukharie. Il s'y tient la seconde des foires de l'empire, celle d'Irbit, qui semble être l'intermédiaire des transactions de l'Orient avec l'Occident, lequel est représenté par la foire de Nijni-Novgorod. La Transcaucasie, peuplée de plus de 2 millions d'habitants disséminés sur une étendue de 200,000 kilomètres carrés, présente tous les climats, toutes les productions, suivant l'altitude des vallées : ici vient le blé, paissent les troupeaux de bœufs, de buffles, de chevaux, croissent des chênes et des hêtres; là on récolte la soie, le coton, la cochenille, le riz, le vin, le tabac, la cire, le sésame, le ricin, le safran, la garance; puis, dans le règne minéral, le sel, le naphte et plusieurs métaux. La position de ces provinces entre l'Europe et l'Asie leur donne une grande importance pour le commerce de transit; enfin, elles sont appelées à de grandes destinées politiques, comme étapes de l'ambition russe vers l'Asie centrale et méridionale.

CHAPITRE DEUXIÈME.

POPULATION, AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

§ I. Population, races. — La population de l'empire russe était en 1722 de 14,000,000 d'habitants; en 1762, de 20 millions; en 1795, de 36 millions; en 1818, de 45 millions; en 1842, de 62,500,000; elle est aujourd'hui de 65,036,000, dont 5,124,000 pour les Russies d'Asie et d'Amérique; reste pour la Russie d'Europe 60,122,000 habitants.

Ainsi qu'on le voit, la population a été quadruplée en moins de 150 ans. Cette augmentation extraordinaire provient des conquêtes faites en Pologne, en Finlande, en Crimée, dans le Caucase, etc., conquêtes qui ont doublé l'étendue du territoire. Quant à l'augmentation normale, elle paraît être de 3 à 400,000 âmes par an, et il faudrait près de 200 ans pour qu'elle amenât le doublement de la population.

La Russie d'Europe ayant une superficie de 5,421,000 kilomètres carrés, sa population spécifique n'est que de 11 ½ habitants par kilomètre carré. C'est dans la Pologne russe qu'est la plus grande densité de population : elle atteint 40 habitants par kilomètre carré; mais dans le voisinage de la mer Glaciale, cette densité descend à 1 habitant par 4 kilomètres carrés. Nous savons qu'en Autriche la population spécifique est de 59, en France de 67, en Angleterre de 88, etc.

La durée moyenne de la vie ne paraît pas en Russie dépasser le chiffre de vingt ans, pendant qu'elle atteint presque le double en France et en Angleterre. Il n'y a donc pas dans ce pays un assez grand nombre d'hommes dans la force de l'âge et qui soient capables d'alimenter suffisamment l'agriculture, l'industrie et l'armée.

Nous allons maintenant examiner la population de la Russie sous le rapport des races et sous le rapport des conditions sociales.

Cette population se décompose ainsi : Slaves-Russes, 42,500,000; Slaves-Polonais, 7,500,000; Finnois et Lapons, 3,300,000; Tartares, 2,200,000; Caucasiens, 2,000,000; Israélites, 1,500,000; divers, 1,122,000.

La Russie est le grand empire des Slaves. Cet empire s'est formé, s'est agrandi et tend encore à s'agrandir au moyen de la réunion successive de tous les peuples de race slave. Quelle est donc cette race que nous avons déjà vue dans l'empire d'Autriche, dans la monarchie prussienne, que nous retrouverons dans l'empire ottoman, qui ne joue un rôle important dans le monde européen que depuis moins de deux siècles, et qui semble appelée à de si grandes destinées?

Les Slaves paraissent établis depuis les temps les plus reculés dans les contrées comprises entre la Baltique, la Vistule, les Carpathes, la mer Noire, le Don et le Volga. En outre, quand les peuples germains abandonnèrent leur pays pour envahir l'empire romain, des tribus slaves vinrent occuper une partie de la Germanie et s'établirent principalement dans le bassin du Danube; de sorte qu'au huitième siècle la race slave occupait presque tout le nord et une partie du centre de l'Europe, et elle y avait formé plusieurs grands États, la Russie, la Pologne, la Bohême, la Croatie, la Servie, la Bosnie, la Bulgarie, etc. Ces États, sauf la Russie, ont tous disparu,

mais les populations slaves existent encore dans les mêmes lieux, et sont aujourd'hui partagées en 4 grandes familles :

1° La famille *russe*, qui se décompose en Grands-Russes, Petits-Russes, Blancs-Russes; nous en parlerons plus loin; elle comprend 42,500,000 individus, et en y ajoutant 2 millions et demi de Petits-Russes qui habitent la Galicie et la Hongrie [1], 45 millions; — 2° la famille *lette* ou polonaise, qui habite la Pologne russe, le duché de Posen, la Galicie, et une partie de la Silésie; elle comprend 11,500,000 individus; — 3° la famille *tchèque*, qui occupe la Bohême, la Moravie et la Hongrie septentrionale, où elle est connue sous le nom de *Slovaque* [2]; elle comprend 8,000,000 d'individus; — 4° la famille *illyrienne*, qui se décompose en Wendes, dans la Styrie, la Carniole et la Carinthie; Croates dans la Croatie, la Slavonie, une partie de la Hongrie méridionale; Serbes, dans la Servie, la Bosnie et le Montenegro; Bulgares, dans la Bulgarie, etc.; elle comprend 11,300,000 individus. Si l'on ajoute à ces chiffres 200,000 *Sorabes*, dans la Saxe et le Brandebourg, et un million d'autres Slaves dispersés dans l'empire ottoman et l'empire d'Autriche, on arrive au chiffre de 77 millions pour le total de la population slave. On peut les répartir ainsi : en Russie, 50,000,000; en Prusse, 3,500,000; en Autriche, 16,000,000; en Turquie, 7,500,000.

Revenons à la population slave-russe. Elle se partage en trois groupes, les *Grands-Russes* ou *Russes-Noirs*, au nombre de 30 millions, et qui occupent le centre de l'empire; les *Petits-Russes* ou *Russes-Rouges*, au nombre de 10 millions, et qui occupent le sud-est; les *Russes-Blancs*, au nombre de 2,500,000, et qui occupent une partie de l'ouest. Ces trois groupes diffèrent entre eux non-seulement par leur histoire et leur existence politique, mais encore par les mœurs et le langage, de sorte qu'on peut les considérer comme trois peuples. Le cœur de l'empire est la Grande-Russie ou la Russie-Noire (*Tchernaïa-Rossia*), qu'on appelle aussi *Moscovie* de sa capitale. Composée de plus de 30 millions d'individus, la race des Grands-Russes s'est tellement imposée aux deux autres familles, que l'idiome moscovite est partout aujourd'hui l'idiome des actes civils, des écoles, de la vie sociale, de la littérature. Dans la vaste enceinte que forme la Russie-Noire se trouvent comprises, il est vrai, quelques tribus étrangères, finnoises, tartares, tchérémisses, et surtout des colonies allemandes; mais toutes ces populations diverses forment, même réunies, un chiffre trop insignifiant auprès de la masse compacte moscovite, et leur assimilation avec la Russie ne peut qu'être très-prochaine. « Cette Russie-Noire est si bien regardée comme le sanctuaire de la nationalité russe, que c'est elle qui porte par excellence le surnom de *sainte* (Svataïa-Rossia). C'est qu'aux yeux de tout l'Orient chrétien cette terre est vraiment sainte, car elle fut le pays des martyrs. Sous le joug écrasant des Tartares, qui, en pesant sur elle durant deux siècles, lui valut le nom de *Noire* ou d'esclave, cette partie de la nation russe endura tous les maux plutôt que d'apostasier. Son admirable constance dans ces jours mauvais mérite assurément toutes les sympathies de l'histoire; et quand l'affaiblissement de la horde mongole eut enfin permis aux Russes-Noirs de lever l'étendard d'une généreuse révolte, leur courage

[1] Voir tome III, pages 444 et 468.
[2] Voir tome III, page 443.

dans les combats fut aussi grand que l'avait été leur constance dans les supplices. Alors la *blanche* Moscou (*bielaïa Moskva*) s'éleva du sein de la Russie-Noire, et, par l'habileté de ses princes, elle ne tarda pas à devenir la capitale de toute la race. »

« Pendant que les Moscovites traversaient ces deux périodes d'esclavage et de lutte, les habitants de la *Russie-Blanche* (Biela-Rossia), alliés de la Pologne, florissaient par leur commerce. Civilisés presque dès l'origine, ils formaient, sous la présidence de la grande Novgorod, une confédération de tribus libres et républicaines. C'est pour ces tribus que fut composé, dès le onzième siècle, le code russe (*pravda raskaïa*). Elles ont toujours gardé, même encore aujourd'hui, des penchants républicains; de tous les Russes, il n'en est pas qui soient plus portés vers l'Europe. Ils s'étendent de Smolensk à Pétersbourg, et ont conservé leur ancien dialecte, le *biélo-russe,* qui est aussi très-répandu en Lithuanie, royaume autrefois uni à la Russie-Blanche. Ainsi, les Lithuaniens servaient et servent encore de lien entre le biélo-russe et le polonais. Ils comblent en quelque sorte par leur caractère mixte l'abîme qui existe entre deux nations aussi différentes de génie et de mœurs que les Russes et les Polonais[1]. »

Au sud de l'empire nous trouvons la troisième race, les *Russes-Rouges* ou *Malo-Russes,* qui se nomment eux-mêmes *Rousniaques,* et qui sont en tout au nombre de 12,500,000, dont 2,500,000 en Autriche: elle est aujourd'hui civilisée, sédentaire, composée d'agriculteurs peu laborieux; mais elle a été longtemps une race belliqueuse et turbulente, qui s'est mêlée à presque à toutes les révolutions de l'Orient. « La capitale de ce peuple, Kiev, fut durant des siècles la capitale de toutes les Russies; les ravages des Mongols l'obligèrent de se soumettre aux Polonais; mais, malgré tous les maux que lui faisait endurer le Grand Khan de l'*orde d'or,* le peuple malo-russe refusa constamment de suivre l'exemple de sa capitale et de s'incorporer à la Pologne. Préférant à une servitude civilisée une indépendance sauvage, il se fit Cosaque, c'est-à-dire brigand dans la steppe. Enfin, ces terribles Cosaques, flattés par la Pologne, consentirent à s'unir fédéralement avec elle; mais le clergé polonais s'étant efforcé de les convertir au catholicisme romain, ils se révoltèrent et se donnèrent à l'empire des czars. Depuis cette annexion, ils n'ont pas cessé d'être la principale force militaire de cet empire. Sans eux, il ne saurait subsister. La vivacité enjouée, l'audace, les mœurs aventureuses de ces guerriers forment une transition naturelle entre le caractère grave et flegmatique, la vie casanière du Moscovite, et le caractère ardent des nomades et des peuples enfants de l'Asie. Si depuis trois siècles la Russie ne cesse pas de refouler chaque jour plus avant dans la steppe l'élément asiatique, elle le doit aux courses lointaines, à l'esprit de colonisation des aventureux Cosaques. C'est un Cosaque qui a livré la Sibérie aux czars; c'est ce peuple qui couvre comme d'un réseau de lignes militaires tous les pays tartares, et les force au repos, en même temps que par son exemple il leur enseigne la vie agricole. Le secret de l'unité russe s'explique par les Cosaques. Ces cavaliers infatigables savent se porter en corps nombreux, et avec la rapidité de l'éclair, d'un point à un autre; ils volent du Caucase à l'Altaï ou du Dnieper au Volga, comme un régiment se porterait chez nous du Jura

[1] Cyprien Robert, Le monde gréco-slave, dans la *Revue des Deux-Mondes*, tome VIII.

aux Pyrénées ou de la Seine à la Loire. Le Cosaque ne fait pas seulement la police dans ses immenses déserts contre les nomades et les barbares, il la fait encore dans toutes les provinces et jusque dans les capitales. Le Cosaque est l'*omnis homo* des czars[1]. » Sur les 10 millions d'individus que comprend la race malo-russe, la population cosaque proprement dite, c'est-à-dire coloniale et guerrière, se subdivise ainsi :

Cosaques du Don	600,000
— de la mer Noire	112,000
— du Caucase	220,000
— d'Orenbourg et de l'Oural	120,000
— d'Astrakhan	25,000
— en Sibérie	250,000
TOTAL	1,327,000

Le neuvième de cette population entre dans l'armée russe.

Les traits caractéristiques des Grands-Russes et des Petits-Russes diffèrent assez sensiblement. Ceux-ci ont mieux conservé la physionomie nationale; leurs yeux, presque généralement noirs ou châtains, leurs cheveux bouclés, leurs traits plus beaux, leur taille plus élevée, leur langue plus musicale, les distinguent au premier coup d'œil. Le Grand-Russe, en se répandant sur une immense étendue de pays occupé par les Finnois et les Huns, s'est nécessairement fondu avec ces races essentiellement différentes des Slaves; de là les cheveux roux, les physionomies sauvages et un peu hébétées qui se rencontrent parmi les paysans de la Grande-Russie. Le caractère moral diffère aussi; le Grand-Russe, avide, intéressé, astucieux, a peu de probité dans ses transactions avec l'étranger; il est tout entier aux ruses de son commerce et de son métier, et Pierre le Grand disait avec raison que s'il défendait aux israélites l'entrée de son empire, c'était dans leur propre intérêt et afin de les empêcher d'être dupés par ses sujets. Au contraire, le Petit-Russe, indolent, confiant, généreux, ne pense guère au lendemain, et jouissant des douceurs de son climat, ne retourne au travail que lorsque la nécessité l'y oblige; il s'en rapporte pour son commerce aux talents des juifs et des Grands-Russes, qui souvent exploitent sa bonne foi. La liberté personnelle donne aux Petits-Russes une démarche franche, un regard assuré, un maintien décent, qui ne manque même pas aux paysans de l'Oukraine si longtemps opprimés par les Polonais. Le Grand-Russe semble au contraire, par le laps des siècles et par son mélange avec les Finnois, façonné au joug de l'esclavage, auquel il oppose cependant quelquefois une indocilité obstinée et même sauvage.

La deuxième des familles slaves, celle qu'on désigne sous les noms de *lette* et de *polonaise,* diffère de la famille slave-russe par son état social, sa civilisation, son droit, qui sont d'origine latine, par sa religion, qui est le catholicisme, enfin par sa langue. On la subdivise en *Polonais,* au nombre de 4,950,000; en *Lithuaniens,* au nombre de 1,700,000; en *Latiches* ou *Koures,* au nombre de 750,000, etc. Ces peuples occupent, outre la Pologne russe, la Courlande, la Livonie, partie de la Russie-Blanche. Nous en reparlerons dans la description des pays qu'ils habitent.

[1] Cyprien Robert, *Revue des Deux-Mondes*, tome VIII.

Après les 50 millions de Slaves qui peuplent la Russie, viennent les *Finnois,* que les Russes appellent *Tchoudes,* et qui sont au nombre de 3,300,000. La race finnoise était autrefois très-puissante dans ces contrées, dont elle occupait toute la partie septentrionale, c'est-à-dire le bord nord-est de la mer Baltique, la région des lacs et les grands bassins de la mer Glaciale; elle est encore le fonds principal de la population non-seulement de cette partie de l'empire, mais de la Sibérie occidentale. On la partage en deux grandes familles : 1° les Finnois occidentaux, qui comprennent les habitants de l'Esthonie, de l'Ingrie, de la Karélie, de la Finlande, au nombre de 2,175,000; enfin, les Lapons, au nombre de 25,000; 2° les Finnois orientaux, qui comprennent: les *Permiens* (100,000), dans le gouvernement de Perm; les *Sairyanes* (50,000), dans le gouvernement de Vologda; les *Votiakes* (100,000), dans le gouvernement de Viatka; les *Tchérémisses* (200,000), dans les gouvernements de Kazan et de Simbirsk; les *Tchouvaches* (370,000), dans le gouvernement de Kazan; les *Mordouines* (100,000), dans les gouvernements de Penza, de Kazan, de Nijni-Novgorod; les *Samoïèdes* (80,000), dans le gouvernement d'Arkhangel, etc. Les Finnois occidentaux ont été profondément modifiés par leur mélange avec les Russes; ils comptent parmi les populations les plus civilisées de l'empire; c'est parmi eux qu'est établie la capitale moderne; enfin ils sont en grande partie de religion protestante. Contrairement à l'esprit d'association des populations slaves, ils vivent par groupes isolés. A eux appartiennent les grandes fermes, disséminées dans le nord, dont les habitants se nomment *odnodvorzi.* C'est dans leur pays, ainsi que dans la Livonie et la Courlande, que se sont établies, depuis le douzième siècle, des colonies allemandes, qui ont eu une grande influence sur l'agriculture et la civilisation de l'empire. Les Finnois orientaux sont robustes, braves, honnêtes, hospitaliers, mais paresseux, sales et brutaux; leurs peuplades les plus septentrionales sont encore idolâtres.

Après les Finnois viennent les *Tartares* ou *Turcs,* au nombre de 2,200,000, qui sont généralement nomades et mahométans. On les partage en plusieurs nations. Les *Nogaïs,* au nombre de 700,000, sont établis dans la Crimée, dans les steppes au nord-est de la mer d'Azof, entre le Manytch, le Terek et le Kouban. Ce sont des tribus puissantes qui commencent à abandonner la vie nomade pour se livrer à la culture. Les *Tartares de Kazan,* au nombre de 150,000, sont les débris du grand royaume de Kazan. Les *Kirghiz-Kaïsaks,* au nombre de 420,000, habitent le gouvernement d'Astrakhan et les steppes à l'est de l'Oural. Les *Trouchmènes,* entre le Kouma et le Terek, réunissent près de 4,000 tentes et se livrent au pillage.

Les peuples tartares sont aisément confondus avec les peuples caucasiens, dont l'ethnographie est très-confuse et mal connue : on ne sait en effet à quelle race rattacher les *Tcherkesses,* les *Abkhases,* les *Lesghis,* les *Tchetchens,* et plusieurs autres tribus, la plupart insoumises et qui forment, dit-on, un total de 2 millions d'individus. Nous y reviendrons dans la description du Caucase.

Telles sont, avec les juifs dispersés au nombre de 1,500,000 dans toutes les provinces, les principales races qui peuplent la Russie. Malgré leur diversité, on voit qu'il existe dans l'empire une race compacte et forte formant à elle seule plus des quatre cinquièmes de la population totale; tandis que l'autre cinquième, qui repré-

sente environ 10 millions d'individus, est partagé en une multitude de peuplades dispersées généralement sur les frontières.

Nous allons maintenant examiner cette population au point de vue des conditions sociales; mais pour comprendre ces conditions, qui n'ont pas d'analogues dans le reste de l'Europe, il faut avoir une idée de la constitution de la propriété en Russie.

§ II. Constitution de la propriété foncière[1]. — Les caractères primitifs de la race slave sont l'unité de famille, la communauté des biens et l'esprit d'association. C'est à l'esprit d'unité de famille qu'il faut attribuer ce respect profond que porte le Russe à tout ce qui représente le principe d'autorité, que ce soit le chef de la famille ou le *staroste,* ou le czar, le chef suprême des familles, le *père commun.* L'esprit d'association est si bien la base de la vie nationale, que sur tous les points où se trouve dispersée la population flottante de l'empire, chaque catégorie d'industrie s'organise toujours en société sous la direction d'un chef chargé de la surveillance des intérêts communs. Ces associations reproduisent, loin du pays natal, l'image de la commune ou *mir,* ainsi que la nomment les Russes. Quant à la communauté des terres, ou plus exactement à la propriété collective, c'est l'état social de transition entre la vie nomade qui ne connaît que la propriété mobilière et la vie complète où la propriété du sol est individuelle; elle mesure le degré de civilisation des Russes qui ne sont pas, comme les peuples de l'Europe méridionale, des héritiers directs de la société romaine.

Les premières communes russes furent formées soit par les descendants d'une famille primitive, soit par la réunion de plusieurs familles groupées autour de la *famille mère,* dont elles reconnaissaient l'autorité dans la personne du *père* ou de celui qui en avait recueilli les droits et que l'on nommait l'*ancien.* A mesure que ces communes se développèrent, il s'en détacha des colonies qui devinrent à leur tour des communes dites *affiliées,* sous la dépendance de la commune mère, et dont l'ensemble forma des districts ou pays (*semlia*), qui avaient le droit de choisir leurs starostes et leurs anciens. Comme la commune mère gouvernait le pays et devait en défendre les intérêts, elle devait en même temps servir d'asile contre les attaques des communes voisines et non affiliées. Des citadelles furent alors élevées au centre de chaque commune mère, et commencèrent à lui donner l'aspect d'une ville. Autour de la citadelle se pressèrent les industries naissantes et ceux que n'appelaient pas au loin la culture du sol. Ces industries à leur tour se protégèrent contre une première surprise par quelques travaux de défense, laissant au dehors les exploitations agricoles dont l'agglomération ne tarda pas à former des faubourgs. Telle est encore aujourd'hui la disposition des vraies villes russes. Les communes mères devinrent ainsi peu à peu des villes populeuses, où résidaient des princes patriarcaux, qui étendaient leur autorité sur des territoires plus ou moins vastes. Avant Rurik le Normand, la commune mère de Novgorod était la plus puissante des pays septentrionaux; elle avait même imposé sa domination à un grand nombre d'associations environnantes. Tout le pays était donc gouverné par une multitude de petites autocraties, administrant

[1] J'emprunte en grande partie ce paragraphe à deux ouvrages remarquables : *Études sur la Russie,* par M. de Haxthausen; *Forces productives de la Russie*, par M. de Tegoborski.

sans doute paternellement leur territoire, mais n'ayant pu établir dans leurs rapports avec les pays voisins, ni même dans les rapports des communes affiliées entre elles, ni la force, ni la cohésion nécessaires pour résister à une invasion ennemie. Cette organisation défectueuse fut la cause de la facilité avec laquelle Rurik parvint en peu de temps à étendre sa domination sur le pays tout entier.

Dans la commune primitive, les terres étaient cultivées en commun et les produits partagés entre les divers groupes qui en faisaient partie. En effet, si l'on remonte aux temps les plus anciens, on trouve que l'idée d'un droit privé à la propriété du sol paraît complétement étrangère aux mœurs du peuple russe. Les vastes territoires qui comprennent la Russie ont toujours été considérés comme la propriété collective de tout le peuple, chaque sujet ayant un droit égal à l'usufruit de cette propriété. En un mot, le sol constitue un bien général qui ne concède aux individus que le droit de possession temporaire ou d'usufruit, mais chaque individu a le droit de réclamer pour sa part l'usufruit d'une quantité de terres égale à celle des autres membres de la commune. Écoutons à ce sujet un écrivain remarquable. D'après M. de Reden [1], les Russes disent : « Dieu a donné au père du peuple russe la terre » qui maintenant s'appelle la Russie; ses descendants ont formé un peuple qui s'est » propagé et a pris possession du sol. » Ainsi la Providence a donné aux Russes la propriété de la terre; celui qui en dispose, c'est le père, le chef de la race, le czar. Il la partage entre les familles dont se compose son peuple, et chaque famille, en prenant domicile quelque part, reçoit une portion de terre qu'elle possédera au nom de son chef.

« Dans l'intérieur de la famille, le droit repose sur les mêmes principes. La terre appartient à la race; chacun des membres de la famille a un droit égal à la jouissance du patrimoine commun, mais nul ne peut réclamer un partage définitif. C'est au père qu'il appartient de régler la jouissance et de distribuer les produits du sol. L'unité dans la famille et dans la propriété se conserve ainsi pendant plusieurs générations. De l'organisation de la famille résulte celle de la commune, qui repose sur les mêmes principes. Chaque membre de la famille a un droit égal sur la propriété de la commune; le père, le chef blanc, le staroste, attribue à chacun la jouissance d'une part. Comme personne ne possède en propre, personne ne peut rien perdre. Le fils, par le fait de sa naissance, acquiert un droit sur la propriété commune. En un mot, chez le peuple russe, l'individu, en qualité de fils du czar, de Russe, de membre de la commune, a le droit de prendre part à la jouissance de la terre donnée par Dieu au peuple russe, et en particulier aux biens de la famille et de la commune. Telle est la croyance du peuple russe; il la conserve pleine et entière, quoiqu'il voie les neuf dixièmes du sol entre les mains de la couronne et de la noblesse. »

Dans le principe, on cultivait donc en commun les terres nécessaires aux besoins de la commune; plus tard, et à cause de l'accroissement de la population, on partagea les terres, et non plus les produits du sol, entre les familles; mais en laissant indivise une certaine part de territoire exclusivement affectée à la commune, et composée principalement de bois, de pâturages, de terres de chasse et de pêche; le

[1] *Russland's Kraft-Elemente und Einfluss-Mittel.*

chef patriarcal en eut la disposition. Lorsque les diverses tribus slaves eurent reconnu la domination des czars, il fut admis que ces terres, dont l'exploitation était dirigée par les chefs des communes, devenaient de droit la propriété du czar, puisque celui-ci était le représentant naturel de la commune, le chef suprême de la grande famille russe, le père commun.

Avant le développement de l'autorité des czars, les anciennes communes mères étaient devenues des villes indépendantes et même des républiques puissantes : les czars respectèrent leurs franchises, les laissèrent maîtresses du sol et augmentèrent même leur territoire; mais dans les communes rurales ils devinrent suzerains immédiats du sol, et ils leur demandèrent comme condition de l'usufruit une sorte d'impôt foncier ou de fermage, qu'on appelle *obrok,* et que le chef de la commune répartissait entre les diverses familles. Ils perçurent eux-mêmes cet impôt, ou bien ils l'abandonnèrent temporairement à vie, même héréditairement, à leurs serviteurs; ce furent alors des sortes de fiefs que Pierre Ier concéda à sa noblesse en toute propriété.

En dehors des terres occupées par les communes, il existait encore, au commencement de la domination des czars, beaucoup de terres incultes ou inhabitées, qui étaient censées appartenir indivisément à toute la nation, et par conséquent au souverain. De ces terres, les unes furent concédées en usufruit aux paysans réunis en communes; d'autres, situées sur les frontières, furent données aux Cosaques et aux boyards, à la charge de protéger ces frontières contre les incursions des ennemis; d'autres furent occupées de fait par des hommes riches et entreprenants qui en commencèrent le défrichement; d'autres, enfin, données par les czars à leurs capitaines ou à leurs courtisans, qui y attirèrent des colons et y bâtirent des villages. D'après cela, le sol de la Russie presque tout entier se trouve aujourd'hui divisé en trois catégories : les propriétés des villes, les terres appartenant à la couronne, les terres nobles.

Les villes ont pour propriété des pâturages et des forêts; elles ne peuvent posséder ni des paysans ni des villages; et si elles ont des terres propres à l'agriculture, elles doivent les abandonner en fermage; par contre la noblesse ne possède pas de villes et ne peut octroyer à ses villages les droits réservés aux villes. Dans les pays polonais, il n'en est pas de même. Les villes possèdent souvent des territoires où elles exercent une domination seigneuriale, tandis que la noblesse établit des villes sur ses domaines, se réservant un impôt foncier sur les maisons et quelques droits seigneuriaux en échange des priviléges qui sont accordés à ces villes.

Le domaine de la couronne se compose des anciennes communes rurales dont l'obrok n'a pas été abandonné à la noblesse, puis des terres concédées aux paysans réunis en communes, puis des terres colonisées et dont l'étendue s'est accrue successivement par l'incorporation de Novgorod, de Kazan, d'Astrakhan, de la Sibérie, de la Nouvelle-Russie, des confiscations, de la saisie des terres monastiques et patriarcales sous Catherine II, etc., etc. Aujourd'hui, un peu moins de la moitié des terres arables et des paysans qui les habitent appartient à la couronne et en relève immédiatement. C'est le bien du czar, qui, comme chef de la grande famille, peut en disposer à son gré.

Suivant M. de Tegoborski, la Russie d'Europe ayant 542,135,800 hectares de superficie, la part du czar ou de l'État dans ce chiffre serait de :

86,452,584	hectares,	terres arables, prairies et pâturages.
780,154	—	territoire régi par les haras.
125,953,912	—	forêts.
213,186,650	hectares [1].	

Depuis 1838, un ministère spécial des domaines a été nstitué, qui a dans sa gestion non-seulement l'administration des biens de la couronne, mais tous les intérêts de l'agriculture. Dans chaque gouvernement se trouve une chambre des domaines chargée de l'administration des biens de l'État. Le gouvernement est divisé sous ce rapport en cercles, et ceux-ci en communes, qui doivent avoir au moins une population de 1,500 âmes. On en compte 7,397. Ces communes ont conservé leur antique organisation. Chacune d'elles est administrée par un maire (*starschina*), et chaque village séparé par un adjoint (*starosta*). Ces fonctionnaires, ainsi que le percepteur des impôts et l'inspecteur du grenier communal, sont nommés par l'assemblée communale, composée de députés élus à raison d'un député par 5 foyers. Cette assemblée se réunit trois fois par an; elle répartit l'*obrok* et pourvoit aux besoins de la commune. Chaque commune a son tribunal dit de conscience, et qui se compose du maire et de deux juges élus dans la commune; ce tribunal connaît de toutes les affaires autres que celles qu'on appelle crimes. Un certain nombre de communes pouvant avoir 6,000 habitants de population composent un *wolosta* ou canton, qui est administré par un *golova* et deux adjoints, ainsi que par une assemblée cantonale. Le canton a aussi son tribunal composé du *golova* et de deux juges. Enfin, la réunion de plusieurs cantons forme le cercle. On compte 296 cercles.

Les terres nobles comprennent environ 300 millions d'hectares divisés en 109,000 terres appartenant à environ 70,000 familles nobles. On a vu que sur les terres de la couronne l'organisation communale s'était conservée intacte; il n'en est pas absolument de même sur les propriétés de la noblesse. La direction en est presque toujours confiée à un intendant qui laisse peu d'initiative aux paysans qu'il a mission de surveiller; mais la division en villages, adoptée sur les terres de la noblesse, est l'équivalent de la division en communes sur les domaines de la couronne, et une sorte d'autorité est confiée au *staroste* ou *ancien* du village. Partout

[1] L'*Almanach de Gotha* (1858) partage ainsi les propriétés de la couronne :

9,144,523	déciatines*	de terres affermées et incultes.		
9,078,960	—	de terres indivises, en litige et non délimitées.		
43,235,277	—	de terres concédées aux paysans.		
2,405,906	—	—	—	aux colons étrangers.
159,394	—	—	—	aux israélites colonisés.
10,248,555	—	—	—	aux Kalmouks d'Astrakhan et de Stavropol.
6,754,351	—	—	—	aux Kirghiz d'Orenbourg, d'Astrakhan, etc.
357,461	—	de terres réservées.		
81,384,428	déciatines	de terres de labour. — Il faut ajouter :		
109,625,335	—	de forêts.		
191,009,763	déciatines, ou 38,034 milles carrés géographiques.			

* La *déciatine*, mesure agraire, = 1 hect. 093.

subsiste le principe de l'indivisibilité de la propriété ainsi que celui du partage des terres. Ce partage s'opère d'une façon analogue, qu'il s'agisse de villages nobles ou de communes relevant de la couronne.

Les forêts, les pâturages, les droits de chasse et de pêche, ne pouvant être soumis au partage, restent indivis et livrés à l'usage de tous; mais les champs labourables et les prairies sont effectivement partagés. Dans les domaines de la couronne, l'impôt étant fixé par commune et la commune étant solidairement responsable des charges et redevances qui pèsent sur chacun de ses membres, c'est elle qui fait le partage; et presque tout le territoire de la commune se trouve ainsi divisé en autant de lots qu'il y a de foyers ou de familles. Dans les terres nobles, le seigneur conserve le tiers ou le quart de la terre assignée au village, et oblige les paysans à la cultiver pour son propre compte; en retour de ce travail, il leur laisse pour leur usage particulier les deux tiers ou les trois quarts restants de la terre. C'est cette portion seulement qui est partagée entre les paysans du village, soit par l'intendant, soit par les paysans eux-mêmes, soit par les anciens.

Qu'il s'agisse de terres nobles ou de domaines de la couronne, l'étendue des lots assignés à chaque famille est proportionnée à ses besoins et à ses ressources. Là où il y a des inégalités sensibles dans la fertilité du sol, on égalise le partage en donnant à chacun une partie du terrain de chaque qualité. On commence donc par faire une sorte de cadastre, et l'on classe ainsi les terres d'après leur nature et leur fertilité, leur exposition et leur pente, etc. Ensuite on divise les hommes par groupes et les terres par sections, et le sort décide quelle section sera donnée à chaque groupe. Enfin, on subdivise chaque section en autant de parts que le groupe contient d'individus, et on tire au sort les parts. Lorsque l'étendue des terrains excède les besoins de la population, c'est aux paysans qui ont le plus de moyens de culture à leur disposition que ces terrains sont adjugés, et ils contribuent en proportion aux charges de la communauté. Cette répartition se fait ordinairement avec beaucoup d'équité et de discernement, mais la mobilité et l'incertitude de la possession rendent le paysan indifférent à toute amélioration dont il pourrait profiter dans un temps éloigné, et le morcellement de la terre en plusieurs petites parties éparses pour égaliser la valeur productive des différents lots est très-défavorable à la culture.

Dans les domaines de la couronne, le partage des terres n'est renouvelé que tous les dix ou quinze ans, et souvent à la mort du père, on voit le fils lui succéder comme chef de la famille et diriger l'exploitation des terres qui avaient été assignées à son aïeul. Cela arrive moins souvent sur les terres seigneuriales. Afin d'éviter les partages fréquents, on réserve certaines quantités de terres qui sont données à bail ou cultivées par la commune ou village, et c'est à ce fonds de réserve que l'on ajoute les portions de terre demeurées vacantes après la mort d'un membre de la commune; c'est là aussi que l'on trouve le lot des nouveaux travailleurs, lot auquel a droit tout individu qui vient à se marier. Les mariages ont donc pour résultat d'augmenter les ressources de la famille, puisqu'ils apportent un accroissement à l'étendue des terres auxquelles elle a droit, mais en même temps ils augmentent ses charges en lui imposant une augmentation d'obrok ou de corvée. Lorsqu'il n'y a plus assez de terrain pour assigner à chaque famille un lot proportionné à ses besoins,

l'excédant de la population se rend dans les gouvernements voisins ou même dans des provinces très-éloignées pour chercher du travail; c'est le prolétariat en germe, et il fait de rapides progrès, car le paysan russe a un grand penchant à chercher fortune au dehors de sa commune, et dans des occupations autres que l'agriculture, à laquelle il est peu propre à cause de son caractère inconstant.

Dans les domaines impériaux, la corvée est presque partout supprimée; le paysan est censitaire, mais en réalité il est à la merci des employés des domaines. Chez les seigneurs la corvée est de droit commun; le paysan a un morceau de terre qui doit suffire à le nourrir lui et toute sa famille, à la condition de consacrer une partie de son temps à la culture des terres de son maître; cependant il n'est pas corvéable à merci; le travail ne peut être exigé du paysan par le maître que trois jours par semaine. Bien que la corvée soit de droit commun sur les terres nobles, il arrive le plus souvent que les seigneurs laissent au paysan le choix du genre d'obrok qu'il préfère leur payer. Si les terres sont fécondes, le paysan choisit l'obrok en argent; si les terres ne peuvent produire qu'à force de labeur, il préfère les trois jours passés dans les champs du maître.

La redevance en argent, ou obrok proprement dit, rend le paysan libre de sa personne et de son travail; mais cet obrok est personnel et plus ou moins élevé, suivant la valeur productive du paysan; il dépasse même quelquefois les facultés qu'on lui suppose. Le taux moyen paraît être de 60 à 80 francs. La transformation des denrées en espèces est dispendieuse et difficile dans un grand nombre de localités; et à certaines époques, la conversion de la corvée en obrok devient à peu près impossible. « Alors, dit M. de Tegoborski, les paysans devenus censitaires sont moins à leur aise que les paysans à corvée, et il y en a qui retournent même volontiers à leurs anciennes prestations en nature. On a également maintes occasions de constater que les paysans affranchis de la corvée et devenus censitaires négligeaient la culture de leurs champs et s'éloignaient de leurs foyers pour gagner leur subsistance d'une manière moins pénible. En revanche, il y a des contrées où l'on peut observer l'effet contraire; partout où la main-d'œuvre trouve facilement de l'emploi, comme par exemple dans la plupart des contrées riveraines du Volga, les paysans se sont bien trouvés de cette conversion. En général, la manifestation du désir et du besoin de cette conversion peut toujours être considérée comme un indice certain des progrès du bien-être et de la richesse nationale. »

Quelque singulières que puissent nous paraître l'organisation du travail et l'assiette de l'impôt tels qu'ils sont établis en Russie, ils semblent répondre assez bien aux idées et aux mœurs du peuple; mais depuis l'établissement des premières manufactures, le gouvernement et, à son exemple, les seigneurs ont donné à leurs droits sur les paysans une extension qui aggrave singulièrement la servitude. Tant que la Russie est demeurée exclusivement agricole, cette servitude était peu pesante; les seigneurs abandonnaient fréquemment la terre aux paysans moyennant une redevance en argent payée par la commune ou par le village. Ces localités jouissaient alors d'une sorte de liberté, et le seigneur n'avait à réclamer de leurs habitants des corvées d'aucune sorte. Mais lorsque les czars attirèrent en Russie des ouvriers étrangers pour y fonder des manufactures, ils fournirent en même temps à ces ouvriers non-seulement

les fonds nécessaires, mais aussi des terres et des villages dont la population devait être exclusivement affectée au travail de la fabrique. Les seigneurs conclurent de là qu'ils étaient en droit d'appliquer leurs serfs à toute espèce de travail, tandis qu'en principe ils ne devaient réclamer d'eux que des travaux agricoles ou de domesticité. Aussi, lorsqu'à leur tour ils établirent des fabriques, ils y employèrent d'abord leurs *dovoroviès* ou serviteurs, puis leurs paysans en plus ou moins grand nombre suivant que l'industrie dont ils s'occupaient était plus ou moins active, plus ou moins florissante. De plus, ils firent avec des entrepreneurs d'industrie des contrats appelés *arendas*, par lesquels ils louaient le travail de leurs paysans. Plus tard, ils permirent aux paysans de travailler pour leur propre compte, moyennant une redevance annuelle, et c'est aujourd'hui l'usage le plus répandu. Il rend en apparence au paysan une sorte d'indépendance, mais il a ce grave inconvénient de favoriser l'antipathie traditionnelle du peuple pour l'agriculture en lui permettant la vie active et remuante pour laquelle il a tant de dispositions. Aussi le paysan profite-t-il souvent de cette faculté; il laisse alors sa portion de terre à sa famille, qui demeure responsable de l'obrok de l'émigré, et il s'en va au loin tenter la fortune; la plupart du temps, il abandonne pour toujours son pays natal; car la nostalgie lui est inconnue, et il demeure loin des siens, sans souci de sa famille, sans inquiétude sur son avenir.

Tels sont les principaux modes adoptés par le domaine et par les seigneurs pour l'exploitation des propriétés rurales dans les pays russes; mais il ne peut en être de même partout. « Dans les contrées ci-devant polonaises, dit M. de Haxthausen, les anciennes institutions communales ayant été détruites, les terres des paysans avaient passé pour la plupart, au moyen des *arendas*, entre les mains des fermiers, de sorte que pour un grand nombre de paysans la capitation convertie en impôt foncier se serait réduite à zéro. En conséquence, il fut décidé que chaque paysan recevrait un petit lot de terre, et que ses obligations et corvées vis-à-vis de l'*arendateur*, ainsi que le montant de l'impôt foncier à venir, seraient réglés d'après ce lot taxé dans les inventaires des propriétés domaniales. Puis les *arendateurs* ont dû s'engager, en retour de certains avantages, à remplacer graduellement, dans l'espace de douze ans, sous le contrôle du gouvernement, toutes les obligations et corvées des paysans, par une redevance en argent. Alors le gouvernement se propose d'introduire dans les villages domaniaux de ces provinces les institutions communales de la Russie centrale. C'est le même plan que l'on a suivi pour les provinces baltiques. »

Le gouvernement connaît les défauts et les abus du mode russe d'exploitation des terres, et il a fait quelques efforts pour y remédier. Il fallait d'abord amener des améliorations dans la culture. A cet effet, des notions des sciences agricoles sont données dans les écoles communales, qui, en 1852, étaient au nombre de 2,642, avec 91,000 élèves. Les séminaires ecclésiastiques ont même tous une chaire d'économie rurale. En outre, on a institué sur divers points des fermes d'enseignement; on y élève dans la théorie et la pratique de la science agricole de jeunes paysans auxquels on donne ensuite des fermes qui deviennent des établissements modèles. Enfin, des banques instituées aux chefs-lieux de canton font des avances au paysan qui veut introduire quelque perfectionnement dans l'exploitation de sa terre.

Pour prévenir les famines, qui sont d'autant plus à redouter que les moyens de

communication sont plus restreints, on a institué dans chaque commune des greniers d'approvisionnement, où chaque habitant doit verser sa part contributive, qui est de 8 boisseaux par année. D'autres ont été placés sur des points centraux, soit à la rencontre des routes, soit au confluent des rivières. Au 1er janvier 1852, ces divers magasins renfermaient plus de 20 millions d'hectolitres de grains. Enfin, pour les cas extrêmes, il a été formé un capital d'approvisionnement considérable auquel les paysans ont dû contribuer à raison de 40 kopecks par âme, répartis sur plusieurs années. En 1852, ce capital était de 3,364,000 roubles ou environ 13,500,000 francs.

La plupart de ces améliorations datent de la création du ministère des domaines, qui, d'ailleurs, dès l'année 1852, avait donné les résultats suivants: 1° on avait cadastré 38,495,240 déciatines ou 41,959,811 hectares, et fait rentrer au domaine, comme usurpés par les particuliers, 3,833,360 déciatines ou 4,178,362 hectares; 2° on avait replanté 18,000 hectares de terrains, déblayé 400 werstes de lisières, etc.; 3° le revenu des forêts était doublé; 4° on avait créé des prairies artificielles, encouragé la culture du tabac, etc.

§ III. Conditions sociales. — La population serve. — D'après le dernier recensement, la population de la Russie peut se répartir ainsi :

Clergé national	510,000	545,000
— des cultes tolérés	35,000	
Noblesse héréditaire	540,000	695,000
Nobles fonctionnaires	155,000	
Population étrangère		57,000
Bourgeoisie		425,000
Cosaques colonisés sur le Don, l'Oural, etc.		1,100 000
Habitants des villes (classes inférieures)		5,000,000
Nomades		1,600,000
Paysans de la couronne	21,500,000	45,000,000
Serfs des nobles (moujiks)	23,500,000	
Royaume de Pologne		4,300,000
Finlande		1,400,000
Total		60,122,000

D'après cela, on voit que la population de la Russie comporte quatre grandes divisions : le clergé, la noblesse, les hommes libres et les serfs. Nous allons donner quelques détails sur ces trois dernières divisions; quant à la première, nous en parlerons en étudiant l'organisation religieuse de l'empire.

Commençons par dire que le servage a été aboli en 1857 par le czar Alexandre II; mais comme cette œuvre glorieuse et difficile ne sera exécutée que dans un laps de douze ans, il est nécessaire d'expliquer dans quelles conditions se trouve encore aujourd'hui la population rurale de la Russie. Ajoutons que le servage n'existe ni dans la Finlande, ni dans les provinces baltiques, ni dans une partie de la Pologne.

Il paraît que le servage de la population rurale de la Russie ne date que de deux à trois siècles : le servage, d'après leur constitution sociale, n'existait pas chez les peuples slaves. Quand les Tartares conquirent le pays, ils firent le dénombrement de la population et rangèrent les paysans parmi les hommes libres : il n'y avait alors d'esclaves en Russie que les *khalopi* ou prisonniers de guerre. D'après l'organisation des anciennes communes russes, on ne saurait dire exactement quels rapports

avait la population rurale avec la noblesse, le clergé et la couronne ; mais il paraît certain que les classes privilégiées affermaient leurs terres à des paysans ou colons libres, et qu'elles n'avaient qu'un petit nombre d'esclaves appelés *devoroviès* (serviteurs), lesquels étaient les descendants d'anciens prisonniers de guerre. D'après d'anciens contrats, en louant un champ à un paysan, le seigneur lui accordait la permission de prendre sur ses terres du bois pour son chauffage ; il lui donnait également une maison, dans laquelle ce dernier venait s'établir avec sa famille pendant toute la durée du bail.

Ces fermiers à demi sauvages ne cultivaient leurs champs que pour se procurer l'argent nécessaire à l'acquittement de leur fermage, et satisfaire à leurs grossiers besoins. Pourvu qu'ils eussent de quoi manger, pourvu qu'ils fussent en état de fabriquer quelque boisson spiritueuse pour s'enivrer les jours de fête, ils traînaient une vie toute matérielle, sans songer à améliorer ni leur terre ni leur sort. Lorsque leur bail expirait, ils en profitaient souvent pour aller plus loin chercher une terre plus productive, un bail moins onéreux ou un maître plus doux. C'est qu'en effet les seigneurs faisaient souvent un cruel abus de leur autorité ; ils traitaient leurs paysans comme des esclaves, et ces malheureux étaient obligés de courber le dos sous le fouet de leurs maîtres. Souvent, fatigués des mauvais traitements qu'ils enduraient, ils rompaient leurs engagements, abandonnaient leurs terres et s'enfuyaient avec leurs familles. Par suite de ces fréquentes émigrations, aussi préjudiciables à la culture des terres qu'à la prospérité du pays, il n'était pas rare de rencontrer des villages abandonnés et de vastes champs qui restaient en jachère ; des pays peu fertiles se trouvèrent aussi délaissés pour ceux qui avaient des cours d'eau et des débouchés faciles. D'ailleurs le paysan slave est naturellement nomade, inconstant, ami de la nouveauté ; il n'est pas attaché au sol, et le travail continu lui répugne. On essaya d'abord d'arrêter cette émigration en partageant les paysans en deux classes : ceux de la couronne, qui conservèrent l'organisation communale ; ceux de la noblesse, qui furent placés dans la dépendance des seigneurs. Enfin, Boris Godounof, qui gouvernait la Russie pendant la minorité de Feodor Ivanovich, ôta la liberté aux paysans (1597), et força ceux qui avaient quitté les propriétés seigneuriales d'y retourner et d'y demeurer attachés à la terre. Cependant, il resta quelques semblants de liberté à ces malheureux ; mais ils en furent successivement dépouillés, et enfin, sous Pierre le Grand, ils devinrent complétement serfs.

Les paysans de la couronne, qu'on appelle quelquefois paysans libres parce que leur condition est moins dure que celle des paysans de la noblesse, sont attachés au sol qui les a vus naître ou sur lequel ils sont distribués, et ils ne peuvent le quitter sans autorisation, sous peine d'être traités comme déserteurs. Il leur est accordé de 1 à 10 hectares de terrain pour nourrir eux et leur famille, et ils doivent une capitation de 15 roubles par individu masculin. Ils disposent librement de leur temps et obtiennent dans certains cas, et en la payant chèrement, l'autorisation d'aller temporairement exercer un métier ; d'après M. de Haxthausen, ils peuvent même être autorisés à s'établir dans les villes, à entreprendre des industries, à fréquenter les institutions publiques et les universités, etc. En compensation, ils sont astreints à des corvées pour tous les travaux d'utilité publique, et principalement pour l'entretien

des routes; ils doivent transporter et nourrir les troupes de passage; ils obéissent à une foule d'employés des domaines, qui les pressurent, les volent et les battent. Enfin, ils peuvent être cédés pour un temps à des particuliers par des contrats appelés *arendas;* et quoique des règlements déterminent les conditions auxquelles ils peuvent être loués, l'arbitraire prévaut sur la loi.

M. de Tegoborski évalue à 9,354,000 mâles le nombre des paysans de la couronne. Il y ajoute 42,000 *amtchiks* ou conducteurs soumis à la capitation et au recrutement, mais qui, au lieu d'*obrok,* sont tenus d'entretenir des relais de poste à des lieux indiqués. Il y ajoute encore 701,000 paysans attachés aux apanages, 115,000 aux forêts; ce qui donne un total de 10,212,000 paysans mâles. Le nombre des femmes paraît être de 11,388,000.

On compte encore dans les domaines de la couronne des catégories peu nombreuses d'individus, qui sont en grande partie libres : les *odnodvorzi,* dont nous parlerons tout à l'heure, les paysans des *arendas* des provinces baltiques, ceux du clergé catholique, ceux des terres confisquées dans les provinces polonaises, etc. On y compte encore 377,000 colons étrangers et 50,000 israélites colonisés auxquels on a concédé des terres de la couronne, principalement dans la Nouvelle-Russie; on y compte encore 188,000 Kirghiz des gouvernements d'Orembourg, d'Astrakhan et de Samara, 124,000 Kalmouks d'Astrakhan et de Stavropol, auxquels on a concédé aussi des terres. Enfin, on y compte 125,000 marchands et bourgeois auxquels on a permis de faire des établissements, 232,000 femmes, veuves et filles de soldats, 98,000 militaires en retraite, 82,000 enfants de troupe, etc.

La condition des paysans de la noblesse est beaucoup plus dure que celle des paysans de la couronne. Leur nombre n'est pas inférieur à 23 millions et demi répartis, les uns disent entre 109,000 seigneurs propriétaires fonciers, et 5,000 seigneurs possesseurs de 30,000 serfs sans domaines; les autres disent entre 70,000 familles nobles possédant 109,000 terres. Dans 45 gouvernements, M. de Kœpen compte 16,740 propriétaires de 101 à 500 paysans; 2,273 de 501 à 1,000, 1,453 au-dessus de 1,000. A cette dernière catégorie appartient plus du tiers de la population serve attachée aux terres seigneuriales.

Le serf russe dépend entièrement de son seigneur, qui peut le prêter, le louer, le vendre ou l'échanger, pourvu qu'il ne le sépare pas de la terre à laquelle il appartient. L'autorité du seigneur est d'ailleurs soumise à des lois spéciales, à des règlements restrictifs dont l'observation est surveillée par le maréchal de la noblesse; mais les abus n'en sont pas moins fréquents, les répressions rares, et, en fait, les seigneurs disposent de leurs serfs à peu près comme dans les pays à esclaves on dispose des noirs. Ainsi ils peuvent les faire battre de verges, et pourvu que la mort qui peut résulter de cette correction n'arrive pas dans les trois jours, ils n'ont rien à craindre de la justice; le serf, d'ailleurs, ne peut ni dénoncer son maître ni témoigner contre lui. Les seigneurs peuvent encore écraser leurs paysans d'injustes corvées, les dépouiller du champ qu'ils ont cultivé, de l'argent qu'ils ont gagné, les transporter d'un lieu à un autre, comme du bétail, séparant la femme du mari, la fille de la mère; enfin ils peuvent se refuser, à quelque prix que ce soit, à vendre la liberté à leurs serfs, et l'on cite une famille de haute noblesse dont les serfs, devenus million-

naires, n'ont jamais pu obtenir de leurs seigneurs la liberté au prix même de leur fortune. Cette fortune d'ailleurs ne leur appartient pas légalement, car la loi russe les déclare inaptes à acquérir aucun bien immobilier. « Ils ont beau travailler, s'enrichir, jamais ils n'auront la joie de reposer leurs têtes sous un toit qui leur appartienne. S'ils achètent une terre, une maison, ce n'est que sous le nom de leur maître, lequel est aux yeux de la loi le seul propriétaire. Cette même loi ne permet pas de faire au serf un crédit de plus de 10 francs; dans le cas où il voudrait contracter une obligation supérieure, c'est le maître qui doit être le signataire et qui en répond. Le serf ne peut pas être personnellement titulaire de la patente qu'il obtient du gouvernement lorsque son seigneur lui a permis de faire le commerce. Ainsi, devant le code russe, le serf n'est rien, absolument rien; rien par lui-même, puisqu'il est la chose du maître, rien par les biens qu'il possède, puisqu'il ne peut pas même y attacher son nom [1]. »

Depuis Pierre le Grand, il n'a presque rien été fait pour remédier à cette déshonorante plaie de l'esclavage. Il était réservé à Alexandre II de tenter cette grande entreprise, qui fera entrer définitivement la Russie dans les voies de la civilisation moderne. Mais que d'obstacles on rencontrera dans l'exécution! Sans parler du mauvais vouloir de la vieille noblesse moscovite, qui est très-hostile à l'émancipation de ses paysans, on peut se demander si la volonté du czar ne sera pas impuissante à trancher les nombreuses difficultés que présente cette grande réforme; ainsi, « il faut savoir que plus des trois quarts des propriétaires ont engagé leurs paysans à la couronne pour un certain laps de temps; qu'ils ont tout d'abord reçu de très-fortes sommes d'argent, et qu'ils ne doivent rembourser leurs emprunts que par annuités dont le payement se prolongera encore pendant de longues années. D'autres ont engagé leurs terres avec leurs esclaves à une institution particulière à la Russie, et dont il est nécessaire de dire quelques mots.

« La ville de Saint-Pétersbourg et celle de Moscou ont une maison de prêt appelée *lombard*. Le *lombard* prête sur bijoux, pierres précieuses et autres objets qui ont une valeur intrinsèque. On peut y engager des immeubles, même des serfs, pourvu qu'ils soient attachés à la glèbe: c'est une espèce de mont-de-piété qui s'étend jusqu'à la marchandise humaine. Un noble, par exemple, possesseur d'un village, peut engager la totalité ou une partie de ses paysans. On ne prête que sur les têtes d'hommes, et la somme prêtée, calculée d'après la qualité des terres, s'élève à 3 ou 400 francs par individu engagé. On reçoit la somme empruntée en totalité et le jour même de la signature de l'acte. Le remboursement s'en fait annuellement pendant un nombre d'années stipulé dans le contrat. On peut engager des serfs pour dix, quinze, vingt et vingt-cinq ans. Beaucoup de Russes ont recours à ce mode d'emprunt pour se procurer les fonds nécessaires à une spéculation quelconque, ou, ce qui n'est pas rare, pour s'acquitter de leurs dettes, ou bien pour se procurer le plaisir de faire un voyage à l'étranger.

» On dit que le *lombard* fut institué par Alexandre Ier pour venir en aide à la noblesse, ruinée pendant la guerre de 1812. Mais le remède n'a pas été heureux : le *lombard*, par la trop grande facilité qu'il donne à la noblesse de réaliser de fortes sommes

[1] Léouzon-Leduc, *La Russie contemporaine.*

d'argent, a été pour celle-ci la cause de tous ses désastres. Pour le moment, l'aristocratie russe se trouve avoir mis en gage plus de 10 millions de serfs. Cette circonstance doit compliquer beaucoup la solution à donner à la question de l'émancipation. Sur les 109,000 nobles possesseurs de villages, tous ceux qui ont de bonnes terres trouveront facilement à les affermer après l'affranchissement de leurs serfs. Ceux qui, au contraire, ne possèdent que des terrains incultes et dont les paysans sont ouvriers, seront en partie ruinés; car si ces paysans ont les moyens de se racheter, le propriétaire ne recevra qu'une somme totale qui ne lui représentera pas, à beaucoup près, le revenu du travail de ses serfs. Il en sera de même des 5,000 propriétaires de paysans qui n'ont point de biens-fonds. Que leur laissera l'émancipation? que deviendront également les nobles qui avaient des fabriques, des pêcheries, des mines, lorsqu'on leur aura enlevé les bras qui faisaient leur fortune [1]? »

§ IV. Mœurs des paysans. — Avant de passer aux autres classes de la population russe, nous allons compléter la description de la population serve ou agricole par quelques détails de mœurs qui conviennent également aux autres classes.

Les paysans russes possèdent une constitution corporelle qui supporte longtemps beaucoup de fatigue; mais ils n'ont pas cette intensité de force que l'on remarque chez plusieurs autres peuples du Nord. Le dénûment où vivent les familles rurales, les marches longues et pénibles des armées, la rigueur des punitions corporelles, fournissent des exemples presque incroyables de ce qu'un Russe peut supporter. Combien de fois le soldat n'est-il pas forcé de traverser des steppes désertes où l'on ne trouve pas même de l'eau, ou de passer l'hiver dans des huttes sous terre, sans feu, sans autre nourriture que du biscuit! Combien de fois ne voit-on pas un criminel, après un châtiment dont l'idée seule fait frémir, retourner en prison sans soutien et sans aucun changement apparent dans sa marche! Cependant les Russes, qui possèdent une si grande force passive, ne sont pas doués d'une force active extraordinaire: pour ébranler un fardeau ou le porter dans un autre lieu, on emploiera presque toujours, en Russie, plus de bras qu'ailleurs.

Les paysans russes sont en général plutôt petits que grands: quoique leurs proportions soient rarement belles, il est peu commun d'en voir de contrefaits. Les traits caractéristiques varient; mais peut-être trouve-t-on partout les dents blanches, de petits yeux vifs, le front étroit. La forme du nez est très-variée; en général il est petit et un peu retroussé dans le Nord; plus fort, plus arrondi dans la Petite-Russie. La barbe est presque toujours très-forte; la couleur des cheveux est de toutes les nuances, depuis le brun foncé jusqu'à la couleur rousse; mais il est rare qu'ils soient tout à fait noirs, roides et lisses : cette variété désagréable paraît appartenir aux descendants de la race hunnique et laponne. Les Russes ont l'ouïe fine; les autres sens sont plus ou moins émoussés, suivant la manière de vivre et la rigueur du climat. Ils ont souvent la vue faible, à cause des neiges. La marche et les mouvements du corps ont une vivacité caractéristique et souvent passionnée.

La peau fine et un teint frais, voilà, selon les Russes, tout ce qui constitue la beauté d'une femme. Les femmes russes ont en effet la peau d'un plus vif incarnat que dans beaucoup d'autres pays, et cependant on n'emploie nulle part le fard avec autant de

[1] Article de *la Patrie* du 22 septembre 1858.

profusion qu'en Russie, même dans la dernière classe du peuple. Comme la taille des femmes n'est ordinairement gênée ni par des corps, ni par des lacets, elle est généralement assez épaisse. La plupart des jeunes filles ont atteint l'âge de puberté à douze ou treize ans; ce que l'on ne peut attribuer, sous un climat aussi froid, qu'au fréquent usage des bains de vapeur, qui accélèrent sans doute le développement du corps, mais le flétrissent aussi plus tôt. Il est rare que les femmes mariées conservent leur fraîcheur et les attraits de la jeunesse après leurs premières couches. L'usage du bain, le fard et l'état de dépendance où les tiennent leurs maris effacent rapidement le peu de beauté passagère que la nature leur a accordé.

Les Russes avaient autrefois pour le mariage des cérémonies particulières et bizarres, dont la plupart sont maintenant hors d'usage. En voici une qui s'est conservée au moins dans les classes inférieures. Lorsqu'une femme est accouchée, ceux qui viennent la voir, en s'approchant d'elle pour la saluer, glissent une pièce de monnaie sous son chevet; la pièce varie selon la qualité et la fortune de l'accouchée. Les gens mariés sont seuls soumis à cette contribution, parce qu'il est censé qu'ils en profiteront à leur tour.

Des cérémonies assez bizarres accompagnent la sépulture des morts. Lorsque le corps a été conduit à l'église avec de grandes démonstrations de douleur, on découvre le cercueil : là les parents et les amis du défunt l'embrassent, et le prêtre lui donne un passe-port pour le ciel, signé de l'évêque, et qu'on achète; on met cet écrit dans le cercueil et entre les mains du cadavre. Après l'inhumation, les assistants retournent à la maison du défunt, où ils noient leur chagrin dans l'ivresse et dans des fêtes qui durent quelquefois quarante jours.

Dans la Petite-Russie, on conserve quelques cérémonies païennes, mais innocentes et aimables. Ainsi le 24 juin, la fête de *Koupo* rassemble la jeunesse autour d'un arbre décoré de rubans et d'une table couverte de gâteaux. Des chants antiques rappellent le nom de cette divinité slavonne.

L'habillement des paysans dans la Petite-Russie se compose d'une *kourtka* ou chemise de laine avec des *chiravaris* ou des pantalons très-larges. Dans la Grande-Russie, c'est, pendant l'hiver, une peau de mouton qui descend jusqu'au milieu de la jambe; pendant l'été, un surtout de drap lié avec une ceinture. Leurs bas, en hiver, sont une bande de drap qui fait plusieurs tours; leur chaussure, un soulier d'écorce lié avec des cordes de même matière; un chapeau rond pendant l'été, un bonnet fourré pendant l'hiver, rien autour du cou; enfin, ils ont toujours leur hache et leur couteau à la ceinture.

Les femmes, tour à tour battues et adorées[1], trouvent toujours le moyen de varier, d'embellir et d'orner leur costume. Le *sarafan,* ou robe étroite et boutonnée, en forme la principale pièce; une pelisse, présent du jour des noces, en est l'ornement obligé. Mais c'est dans la coiffure qu'éclatent l'art et le luxe. Dans les environs de Novgorod, les femmes portent une bande en travers du front (*kakochnick*), garnie de verroteries ou de perles fausses de diverses couleurs, et qui ressemble à une couronne ouverte. Les filles portent leurs longs cheveux divisés en deux tresses ornées de rubans. Les paysannes de la Russie occidentale se couvrent d'un filet à la manière

[1] Un proverbe russe s'exprime ainsi : Je te bats comme ma pelisse, et je t'aime comme mon cœur.

des Espagnoles, mais toujours orné de tresses et de fausses pierres. La coiffure fondamentale de la nation slave pour le sexe paraît être un bonnet avec un bord, semblable à un chapeau, mais de diverses formes. Aux environs de Moscou, de Kalouga et de Jaroslawl, ces bonnets-chapeaux sont rabattus par devant; les tresses et les pierres varient selon le goût et la richesse; on attache par-dessus un voile avec un cordon qui sert à le tenir rejeté en arrière. Près de l'Oka, surtout aux environs de Mourom et de Kasimof, les bonnets ont la forme d'un croissant qui s'élève perpendiculairement. Le costume des femmes de la Petite-Russie, depuis Voroneje jusque dans la Kiovie et la Wolhynie, a un caractère particulier : ce sont des tresses qui prennent juste à la tête et qui sont entremêlées de rubans sans nombre et de fleurs naturelles. Un collier et une chaîne formés de monnaies ornent le cou; le jupon rouge est accompagné de bottines de la même couleur. Mais ce qui est particulier aux femmes russes, c'est l'usage universel du fard. Elles sont peintes comme des dames de l'ancienne cour de Versailles. Les compositions minérales dont elles se servent leur sont apportées de l'Orient; toutefois, les paysannes pauvres restent forcément assujetties à l'usage des sucs innocents tirés des herbes des champs.

Les maisons des paysans russes sont toutes construites sur le même modèle : la cour intérieure forme un carré long entouré de hangars; le magasin de foin est ordinairement au fond, ainsi qu'un petit jardin potager; c'est là aussi qu'on met les bestiaux. Ces maisons sont toujours construites avec des arbres posés en travers l'un sur l'autre, ayant de la mousse dans les intervalles. La chambre des paysans est quelquefois au rez-de-chaussée, plus souvent au premier étage, où l'on monte par un escalier ou par une échelle. Un four occupe presque un quart de la chambre; au-dessus est une plate-forme où couche la famille, hommes, femmes, enfants. Dans ces chambres, longues et larges de 15 à 20 pieds, hautes de 6 à 7, il règne ordinairement une chaleur de 18 à 20 degrés.

Les meubles, les vases, les cuillers, sont la plupart en bois, les pots en terre; il est difficile de trouver un peuple qui se contente de moins. Un mauvais grabat avec un matelas et une couverture, voilà un signe d'aisance et qu'on ne trouve que rarement chez les paysans de la noblesse; ceux de la couronne ont en général plus de bien-être. Les images des saints ornent la dernière cabane et le palais le plus somptueux; les Russes les saluent à leur entrée dans une chambre; ils leur adressent des prières le soir et le matin, avec beaucoup de signes de croix.

Les aliments du peuple russe, simples, mais abondants, ne conviennent guère à des estomacs faibles; le porc, le poisson, la soupe aigre aux choux, les champignons et le piment, qui en constituent les parties dominantes, ont besoin de quelques verres d'eau-de-vie pour être digérés. Cette cuisine est variée en beaucoup de lieux par des viandes plus saines, du lait, des œufs, des légumes. L'usage abondant du *kvas* et des divers jus de baies antiscorbutiques balance dit-on, tous les inconvénients de l'abus des liqueurs fortes. Le *braga* ou bière blanche et le *vymorosli* ou vin aigrelet fermenté et gelé, le jus petillant qu'on obtient de la séve fermentée du bouleau, ne produisent qu'une ivresse momentanée; mais une variété de liqueurs sucrées offre aux Russes des poisons habituels.

Il y a peu de maladies dominantes parmi le peuple russe : la diète et des remèdes

simples suffisent ordinairement pour les en préserver. Les femmes accouchent aisément : le nombre des enfants mort-nés est très-peu considérable relativement à celui des autres pays. Les remèdes populaires sont extraordinaires : les poireaux, les oignons, le poivre d'Espagne, mêlés avec de l'eau-de-vie, passent pour la panacée universelle ; on les emploie indistinctement pour les maladies les plus opposées. L'aconit et l'ellébore ont aussi une grande réputation. Pour la colique et les rhumatismes, on applique sur la peau des ventouses d'armoise. A ces remèdes il faut joindre le verre d'eau-de-vie double dans lequel on délaye de la poudre à canon ou, selon les circonstances, du sublimé de mercure. Le bain de vapeur complète le système de l'hygiène russe.

Les bains publics sont ordinairement établis dans de mauvaises maisons de bois, situés, autant que possible, près d'une eau courante. Quelques-uns sont précédés d'une chambre pour s'habiller et se déshabiller, et le plus souvent d'une cour où l'on a placé des banquettes. La chaleur ordinaire des chambres de bain est de 35 à 45°, et quelquefois elle est de 50. Beaucoup de gens, au sortir de ces bains, se précipitent dans la rivière voisine ou bien se roulent dans la neige par un froid de 10 à 15°.

Le peuple russe a de grandes dispositions à une gaieté bruyante. Personne en Europe ne chante et ne danse autant que lui. Les jeux de gymnastique, et surtout l'escarpolette, sont poussés à une grande perfection. Les montagnes de glace, qu'on descend en traîneau ou en patins, sont très-multipliées aux environs de Moscou et de Saint-Pétersbourg pendant le carnaval ; elles sont entourées de boutiques où l'on vend du café et des légumes, où l'on joue des farces, et devant lesquelles dansent les paysans. Mais les grands jours de réjouissance pour la population sont ceux des fêtes religieuses : ainsi, les voyageurs ne sauraient peindre en termes assez magnifiques le spectacle animé que présente la fête de Pâques. Le bruit des cloches, l'éclat des milliers de cierges, la richesse des costumes, le joyeux enthousiasme des assistants, tout contribue à faire de cette fête populaire une des plus mémorables du monde chrétien. *Christos voskres!* Le Christ est ressuscité ! Ce cri retentit dans tout l'empire, et partout il est le signal de la joie. Chacun visite ses parents et ses amis, et c'est en s'embrassant et en se répétant ces paroles qu'on s'offre réciproquement un œuf rouge ; les riches y ont substitué des présents comme ceux que chez nous on fait au premier jour de l'an.

§ V. Hommes libres. — Les hommes libres se distinguent en bourgeois (*mechchanine*) et en individus de différentes classes (*raznotchinni*).

Les bourgeois jouissent de tous les droits attachés ailleurs au titre de citoyen ; ils ne peuvent en être privés que par une sentence judiciaire. Ils ont des tribunaux particuliers où leurs pairs prononcent sur leur sort ; ils sont dispensés de toute corvée imposée par la couronne. Les villes ont chacune un sceau accordé par l'empereur, une municipalité et une caisse. Les commerçants sont partagés en trois *guildes* ou trois classes, d'après le chiffre de leur patente.

Peu de voyageurs étrangers fréquentent les familles bourgeoises ; il est même plus facile d'être admis dans les cercles frivoles de la noblesse. Actifs, ardents au gain, sobres dans leur intérieur, les bourgeois russes de toutes les classes conservent les mœurs domestiques sévères qu'ils ont apprises, il y a bien des siècles, des Armé-

niens, des Chinois et des habitants des villes anséatiques; même assiduité au travail, mêmes soins minutieux dans les comptes; mais une éducation resserrée dans des bornes plus étroites, une activité infatigable pour les affaires commerciales, nulle idée politique ni morale. Par leurs habitations, leur nourriture et leurs vêtements, ils ressemblaient, il y a peu d'années, aux paysans aisés, et la seule différence était un beau cafetan à pelisse et l'usage habituel du thé, surtout parmi les dames, qui se distinguent par leur embonpoint et la blancheur de leur peau. A l'époque des grandes fêtes, on voit les femmes des négociants de Moscou se promener en droschki, étalant sur elles des richesses qui frappent d'étonnement : leurs bonnets sont chargés de cordons de perles fines; elles portent les plus beaux châles turcs et persans, ainsi que des boucles d'oreilles de diamants. Avec le châle, tombant en plis légers jusqu'aux pieds, ou sans ce vêtement asiatique, avec le feredja en dentelles fines, le costume des dames bourgeoises de Moscou unit un caractère national à beaucoup de grâce et de goût. Les voyageurs anciens et modernes ont accumulé des traits satiriques sur la mauvaise foi et les fraudes insignes des négociants russes. Il est pourtant peu vraisemblable qu'une classe quelconque de citoyens puisse se maintenir florissante et riche au milieu d'une nation intelligente et même rusée, et trompant habituellement tout le monde. Les grandes entreprises, les laborieux voyages et le crédit bien établi des négociants moscovites doivent faire reconnaître la source vraie et honorable de leur fortune. Les bourgeois, sous la conduite de Come-Minine, furent, aussi bien que les paysans sous Pojarski et les boyards sous Troubetzkoï, les libérateurs de la patrie, et dans la guerre d'invasion faite par Napoléon, un généreux bourgeois, Engelhardt, de Smolensk, aima mieux se laisser fusiller par les ennemis que de trahir son souverain et son pays.

Tous les habitants des villes ne sont pas compris sous la dénomination de bourgeois : on distingue parmi ceux-ci les bourgeois *notables,* qui forment la classe la plus élevée. Ce titre est accordé à ceux qui remplissent des fonctions municipales, à ceux qui sont propriétaires de grands établissements industriels, aux savants munis de diplômes, aux artistes membres d'académies et reconnus par elles, aux rentiers possédant une fortune de 50,000 francs au moins, aux banquiers justifiant d'un capital du double, aux négociants en gros ou armateurs de vaisseaux, au marchand qui aura été nommé conseiller de commerce ou des manufactures, ou qui aura reçu la décoration d'un des ordres de l'empire, ou enfin à celui dont la famille aura été dix ans de suite dans la première *guilde* et vingt ans dans la seconde sans avoir été flétrie par un jugement. Les prérogatives attachées au titre de bourgeois notable sont l'exemption de la capitation, du recrutement et des châtiments corporels, le droit de prendre part aux élections de la propriété foncière dans la ville, et d'être éligible aux fonctions publiques communales. Ce titre appartient par droit de naissance aux enfants légitimes de ceux qui sont admis dans cette classe, et aux enfants légitimes des personnes qui jouissent de la noblesse personnelle, lorsqu'ils sont de condition libre. On admet aussi parmi les bourgeois notables les juifs qui ont rendu des services extraordinaires ou qui ont obtenu des succès remarquables dans les sciences, les arts ou l'industrie. A la troisième génération, tout individu de la classe des notables peut obtenir des titres de noblesse.

Les marchands des trois *guildes* viennent immédiatement après les notables. Ils sont exempts, eux et leur famille, de tout autre impôt que celui que l'on prélève sur le capital qu'ils déclarent; lorsqu'ils sont traduits devant les tribunaux, des assesseurs de leur classe sont adjoints aux juges. Nous en reparlerons tout à l'heure.

Enfin viennent les *raznotchinni,* qui comprennent tous ceux qui ne peuvent pas être rangés dans les classes précédentes, et qui cependant n'appartiennent pas aux suivantes. Ils ne payent pas d'impôts en numéraire, mais sont en partie soumis au recrutement : on porte leur nombre à plus de 3 millions. Ils se composent des *odnovordzi,* des colons étrangers que les propriétaires établissent sur leurs terres, des affranchis, des paysans tributaires formant la majorité des peuples nomades, etc.

Les *odnodvordzi,* que nous avons comptés dans les domaines de la couronne, sont des descendants des Finnois, propriétaires de fermes isolées, qui possèdent la terre qu'ils cultivent, et peuvent aussi se livrer à d'autres occupations et se faire inscrire dans une classe supérieure. Ils sont soumis au recrutement et à la capitation. Ils passaient autrefois pour nobles, et jouissent encore de priviléges spéciaux.

Les colons, très-nombreux, surtout au sud et au sud-est de la Russie, mais que l'on trouve aussi aux environs de Pétersbourg, sont pour la plupart Allemands, originaires particulièrement du grand-duché de Bade et du Wurtemberg. Leur économie rurale est infiniment supérieure à celle des paysans russes, auxquels ils pourraient servir de modèles : aussi jouissent-ils d'une grande aisance.

Les militaires retirés du service et qui sont devenus cultivateurs, les serfs émancipés par le gouvernement ou par leurs maîtres et qui se livrent aux métiers de colporteur et de portefaix, aux travaux publics, au service domestique, à l'agriculture ou aux professions sédentaires, forment la dernière classe des paysans libres.

§ VI. La noblesse. — « La noblesse, dit Adrien Guibert, est divisée en trois classes : 1° les familles titrées et l'ancienne noblesse; 2° les familles auxquelles la noblesse a été conférée par faveur spéciale; 3° les familles de la noblesse de rang ou d'emploi (*tschinn*). Les enfants des employés, des membres du clergé et des marchands décorés d'ordres russes, mais non nobles, sont considérés comme nobles, ainsi que les nobles étrangers, qui jouissent des mêmes droits que la noblesse indigène lorsqu'ils ont fait reconnaître leurs titres. Les priviléges de la noblesse consistent dans : l'exemption de tout impôt et de toute charge, tant pour leurs personnes que pour leurs propriétés territoriales; l'exemption de la peine de mort dans un grand nombre de cas; le droit de posséder des propriétés foncières avec des paysans ou des paysans sans propriétés foncières. Elle peut vendre à ses paysans leur liberté et des portions de terre, jouir entièrement du sol de ses propriétés, y établir des manufactures et des foires, et, sans déroger, se faire admettre dans les *guildes* de marchands. Dans chaque gouvernement, la noblesse se réunit tous les trois ans en une assemblée présidée par un maréchal de la noblesse; elle choisit dans son sein des candidats à tous les emplois civils de l'empire, délibère sur les questions qui lui sont soumises, et peut adresser des représentations soit directement au gouverneur, soit par une députation aux ministres, au sénat et même à l'empereur. Dans les provinces baltiques, la noblesse forme une espèce de diète avec des droits plus étendus que ceux de la noblesse des autres provinces. »

En compensation de ses priviléges, la noblesse a des charges nombreuses : tout noble qui veut jouir des prérogatives attachées à sa naissance doit être au service, soit civil, soit militaire. Cette obligation fut imposée à la noblesse par Pierre Ier, et ceux qui refusèrent de s'y soumettre furent déclarés déchus de leur rang : ils sont soumis au recrutement comme les simples paysans; ils peuvent faire labourer leurs terres, mais il leur est interdit de posséder des esclaves. Le gentilhomme russe commence ordinairement par entrer au service militaire, et lorsqu'il est parvenu au grade de colonel, s'il ne veut pas suivre la carrière des armes, il obtient un rang civil équivalant au grade supérieur à celui qu'il abandonne : alors il brigue un emploi de gouverneur ou de vice-gouverneur d'une province, ou quelque place éminente dans les douanes. Pour lui, c'est un moyen de faire ou de rétablir sa fortune, car le désintéressement n'est pas la vertu des administrations russes. Tous les membres de la noblesse sont donc, pour ainsi dire, obligés d'entrer au service de l'État et de devenir fonctionnaires civils ou militaires, et à ce titre ils font partie du *tschinn*, institution étrange par laquelle tous les fonctionnaires de l'empire sont embrigadés dans un certain nombre de classes ou rangs; « elle a été établie par Pierre le Grand, et soumet toute une nation à l'appareil et aux distinctions extérieures du régime militaire. L'ordre des grades dans l'armée sert en effet de type à tous les rangs du tschinn. On en compte quatorze, auxquels correspondent tous les titres et fonctions, soit de l'ordre civil, soit de l'ordre religieux, de l'ordre maritime ou académique. Tous les individus compris dans le tschinn sont nobles de plein droit, mais ceux-là seuls jouissent complétement des priviléges de la noblesse qui se sont élevés à la neuvième classe (capitaine) dans le service militaire; à la cinquième classe (brigadier) dans le service civil : ceux-ci sont aussi nobles que les premiers nobles de l'empire, et transfèrent leurs droits à leurs descendants; les autres, au contraire, ne possèdent que la noblesse personnelle, qui s'éteint avec eux. Chaque employé qui passe d'un rang dans un autre paye à l'État un droit proportionnel; l'ensemble de tous ces droits produit au trésor un revenu de plus de 4 millions de francs. Pour chacune des classes, à l'exception des cinq premières, la loi fixe un certain nombre d'années de service. Il est vrai que sous ce rapport elle n'est pas fidèlement exécutée, mais il faut toujours que chaque employé passe par tous les degrés établis. Il n'y a guère d'exception que pour les étrangers[1]. » Les Russes eux-mêmes sont loin d'approuver cette vieille institution du tschinn, qui met fatalement dans la main de l'autocrate la personne et la destinée de tous ceux qu'il emploie, et qui, en faisant abstraction du mérite qui peut les distinguer individuellement, les enferme dans un cercle de fer où ils se traînent péniblement, entravés par la loi rigoureuse de l'ancienneté. A un autre point de vue, l'organisation du tschinn est encore défectueuse, car une place importante et lucrative peut être attachée à un rang inférieur, tandis qu'un rang supérieur accompagne une place plus que modeste. De là une extrême confusion dans la hiérarchie administrative, qui se voit encombrée d'ambitions injustifiables et de flagrantes nullités.

A l'appui du *tschinn* viennent les ordres de chevalerie, qui sont au nombre de neuf et se divisent en quatre ou cinq classes. Ils sont distribués à un très-grand nombre de fonctionnaires. Il y a en outre une foule de médailles de toute espèce, de sorte

[1] Léouzon-Leduc, *La Russie contemporaine.*

que nulle part en Europe on ne voit autant d'habits chamarrés de croix. Les soldats eux-mêmes ont leurs brochettes de décorations en argent, en fer, en étain.

« La noblesse russe, dit un de ses membres les plus distingués, a eu le malheur de vivre longtemps sous un joug despotique, et de conserver encore elle-même un pouvoir arbitraire; mais elle n'a commencé à jouir d'un état légal que sous Alexandre. Encore, la négligence avec laquelle les ordres du gouvernement central sont exécutés par les régences locales, la nullité et même la vénalité des tribunaux choisis parmi les nobles pauvres et n'ayant presque pas de traitements, mille actes arbitraires ignorés d'une autorité éloignée et sans moyen de communication, une fatale complaisance pour la transgression des lois protectrices du peuple, voilà des vices de l'état social russe qui produisent nécessairement des vices de mœurs dans une aussi énorme multitude de familles nobles, vivant presque toutes une moitié de l'année au milieu de leurs serfs et de leurs champs, sans moyen de suivre régulièrement l'éducation de leurs enfants, ne possédant encore qu'un petit nombre d'universités éparses et faiblement fréquentées, ne trouvant pour la plupart qu'une seule carrière, celle du militaire, et ne cultivant dans celle-ci que les connaissances nécessaires au métier. Ailleurs, la noblesse, peu nombreuse, a tous les moyens de civilisation à sa porte; en Russie, la proportion est renversée : un peuple entier de nobles n'a que peu de moyens à sa disposition. Ne serait-il pas juste d'apprécier plutôt les brillantes sommités que présente la noblesse russe que de s'appesantir sur l'ensemble des défauts qui résultent de circonstances impérieuses?

» Les grandes écoles et les superbes hôpitaux des Demidoff, des Galitzin, des Besborodko, l'établissement pour les sourds-muets des Ilinski, le jardin botanique des Rasoumowski, les entreprises littéraires et savantes du dernier Romanzof, les grandes exploitations des Strogonof, la bienfaisance éclairée des Chérémétieff, les sacrifices patriotiques des Dolgorouki, des Orlof, des Kourakine, ont-ils beaucoup de pendants en Europe? Des milliers de nobles de province ne cherchent que l'occasion de signaler leur patriotique dévouement. Partout il s'élève des écoles, des musées, des sociétés, des cercles littéraires; mais ce sont des essais de bienfaisance et d'instruction qui manquent encore d'ensemble et de suite.

» Proportion gardée, il y a moins d'ambition, moins de bassesse, moins d'avidité, plus d'honneur et de loyauté parmi les nobles russes que chez aucune autre classe dans la même situation. Combien d'entre eux qui fuient et les plaisirs et les troubles de la cour! Mais l'oisiveté de la vie militaire dans les garnisons est un germe universel de tous les vices; peut-être est-ce même le plus grand fléau moral de notre patrie. »

« Ces vues, dit un écrivain français, nous paraissent devoir guider les étrangers dans leurs jugements sur la noblesse russe, objet de tant de préventions injustes. Elle saura s'en justifier. Déjà tout ce qu'on dit de la manière de vivre des Russes, de leur passion pour le gros jeu, de leur conversation frivole et aride, de leur habitude de passer le jour à dormir, a cessé d'être vrai à l'égard de tous ceux qui ont pu se procurer de plus utiles occupations; déjà même les nobles qui ne sortent pas de leur province ont renoncé aux habitudes brutales qu'on reprochait à quelques-uns d'entre eux; on ne les voit ni accabler leurs serfs de punitions aujourd'hui légalement

défendues, ni se dégrader au niveau du peuple par une ivrognerie dégoûtante. Le beau sexe exerce de plus en plus une influence bienfaisante en épurant les plaisirs sociaux. Sans doute la danse et la toilette occupent un plus grand espace dans la vie d'une nation vive et sensuelle, comme le sont les Slavons, que dans la vie contemplative d'un Allemand. L'hospitalité sans bornes des Russes est qualifiée de *barbare* par l'ingratitude des voyageurs; mais pour qui connaît un peu le climat et les localités, elle prouve plus qu'une magnificence prodigue, elle est la preuve d'habitudes sociales et bienveillantes. »

Ces idées favorables ne sont pas partagées par tous les voyageurs français. Voici ce qu'un d'eux nous apprend sur la haute société de la capitale de la Russie[1] :

« Dans une soirée, les dames se groupent autour d'une table présidée par la maîtresse de la maison; les demoiselles vont s'établir dans quelque coin de l'appartement; les hommes adressent, en entrant, quelques mots aux dames de la table, et se rassemblent entre eux; les jeunes gens n'usent qu'avec un extrême scrupule, on pourrait dire avec une certaine répugnance, de la liberté qui leur est accordée de causer avec les demoiselles. Comme tous les jeunes gens nobles (et il n'y en a point d'autres dans les salons, puisque les classes intermédiaires sont inaperçues en Russie) doivent être et sont militaires, et que dès l'âge de seize ans ils sont enrégimentés, leur éducation, quelques soins qu'on y ait donnés, ne peut jeter de profondes racines; ils ne peuvent avoir sur toutes choses que des notions superficielles : ils éblouissent d'abord par un certain éclat; mais, condamnés tout à coup à un service militaire que rendent vraiment pénible les revues, les parades, les exercices multipliés auxquels on les oblige, ils n'ont le temps de rien approfondir. Durant ses études, un enfant apprend à apprendre, et la vie que mènent les jeunes Russes ne leur permet pas de se livrer à ces travaux sérieux dont l'éducation première n'est que la préparation indispensable. Nécessairement le cercle de leurs idées doit se rétrécir et se borner bientôt à la tenue des régiments, aux chevaux et aux uniformes; ils se rappellent et ils répètent ce que leurs instituteurs ont confié à leurs jeunes mémoires; et l'on pourrait les comparer à des arbres étalant aux regards, un moment trompés, les fleurs brillantes dont une main officieuse décora leurs branches. On sent bien qu'il est d'heureuses exceptions, et qu'on peut trouver ici des jeunes gens qu'une organisation vigoureuse dérobe à la règle commune, et dont l'étude mûrit et féconde les esprits; une application générale de cette comparaison serait donc injuste, et moi-même j'en ai déjà rencontré quelques-uns que distinguent et leur instruction et l'élévation de leurs idées.

» La séparation des deux sexes n'est pas observée moins rigoureusement dans les dîners que dans les réunions du soir : on donne le bras à une dame pour sortir du salon, mais cet éclair de familiarité s'évanouit à la porte de la salle à manger : toutes les femmes se placent d'un côté de la table, tous les hommes de l'autre; de sorte que, durant le dîner, les deux sexes ne peuvent guère communiquer entre eux que par quelques monosyllabes jetés au travers des vases de fleurs qui décorent le surtout : il semble que ce soit une espèce de transaction entre les coutumes de l'Europe et celles de l'Asie. Les mœurs gagnent-elles quelque chose à cette pudique

[1] Ancelot, *Six mois en Russie.*

et sévère séparation? Je l'ignore; mais ce qu'on peut affirmer, c'est que l'esprit de société doit y perdre beaucoup. »

« Il est impossible, ajoute le même écrivain, d'être plus hospitalier que le seigneur russe; il recherche les étrangers, et surtout les Français; mais ici, plus que partout ailleurs, il faut bien prendre garde de trop se confier à ces obligeantes démonstrations, qui ne sont souvent que d'aimables faussetés. Un étranger doit surtout éviter de se prodiguer; car s'il s'abandonne d'abord aux affectueuses protestations dont il est l'objet, il se prépare pour l'avenir de pénibles déceptions. Un Russe débute par se dire votre intime ami, bientôt vous devenez une simple connaissance, et il finit par ne plus vous saluer. »

Un écrivain plus moderne est plus sévère encore pour la société russe : « Ce qui frappe tout d'abord, dit-il, l'étranger qui passe quelque temps dans une ville russe, c'est l'absence complète de vie publique; tout plie ici sous la loi de l'étiquette, personne n'ose y faire un pas sans être couvert d'un uniforme. A la vérité, il est facile, quand on est recommandé à une seule famille, de se faire ouvrir les portes d'un grand nombre de salons, mais il ne faut plus compter sur l'antique hospitalité moscovite. Les réceptions grandioses des boyards ne sont la plupart du temps que de la spéculation, d'autres fois il ne faut y voir que de l'ostentation. Le titre d'ami est tellement ignoré chez les Russes, qu'il n'existe même pas dans leur langue, on ne s'y sert que du mot connaissance, *gnakome*. Évidemment, il y a de nobles exceptions, mais l'éclat de l'exception n'assombrit-il pas encore plus la règle?

» Les dames russes sont incomparablement supérieures à leurs maris. Instruites pour la plupart, elles savent assaisonner leur instruction d'une grâce infinie; je ne connais pas de plaisir plus séduisant que de rester suspendu aux lèvres d'une belle princesse moscovite racontant ses lointains voyages, ou les fêtes de la cour, ou les péripéties de sa villégiature. C'est un éblouissement de mots exquis, d'observations délicates, de rapprochements inattendus, mais pleins de justesse, et puis quel joyeux entrain, quel charmant laisser aller! S'il y a en Russie quelque intelligence de la civilisation, c'est certainement chez les femmes.

» Les dames russes parlent notre langue avec une irréprochable pureté; elles lui prêtent même une nouvelle originalité par un certain chant mélodieux qui n'appartient qu'à elles, et par des jets spontanés de locutions exotiques dont elles l'émaillent à plaisir[1]. » Du reste, la langue française est presque généralement adoptée par la société russe, et tout le monde s'accorde à reconnaître la facilité, la grâce d'élocution des Russes dans un idiome qui devrait leur être étranger. Dès l'âge le plus tendre, les enfants entendent parler français. A peine sont-ils en état de se livrer à quelques études, qu'ils sont confiés à un *outchitel* (précepteur) français; c'est notre langue qui leur sert à exprimer leurs premières idées, c'est avec nos grands écrivains qu'elles se développent, et nécessairement elles en reçoivent une empreinte que rien ne saurait effacer. La langue russe, d'ailleurs, mélange agréable de douceur et de force, donne à l'organe de la parole une flexibilité qui lui permet de se familiariser promptement avec toutes les consonnances; aussi les Russes prononcent-ils sans difficulté l'allemand et l'anglais, qu'ils apprennent également dès l'enfance. Mais ces idiomes,

[1] Léouzon-Leduc, *La Russie contemporaine.*

qu'ils possèdent parfaitement, sont pour eux d'un usage moins habituel que le notre ; c'est le luxe de l'instruction ; la langue française est un besoin. »

§ VII. Condition des industriels et commerçants. — Pour compléter tout ce que nous venons de dire sur les diverses classes de la population russe, il est nécessaire que nous ajoutions quelques mots sur la condition particulière des industriels et des commerçants.

« La population urbaine, dit M. de Haxthausen, n'est en Russie que le onzième ou même le douzième de la population totale. Il n'y a pas ici de villes agricoles, et les professions qui dans d'autres pays font partie de l'industrie urbaine sont exercées par des paysans. Chaque famille de paysans se suffit à elle-même ; elle confectionne les vêtements et les ustensiles dont elle a besoin, et le plus souvent elle a construit la maison qu'elle habite ; c'est presque uniquement au fer et au sel que se bornent ses achats. » L'industrie rurale ne s'arrête pas à l'exploitation de certaines matières brutes, elle comprend aussi les principales catégories de l'industrie des fabriques. Le penchant naturel des Russes pour le commerce et le luxe et la nécessité de gagner de l'argent pour payer la capitation et l'obrok les portent à réunir à l'agriculture une profession industrielle. Aussi les 470,000 ouvriers qui travaillent dans les 10,388 fabriques que la Russie comptait en 1853 sont-ils, en général, des paysans qui quittent temporairement leurs domiciles pour être employés dans les fabriques des villes et des campagnes, ou qui exercent leurs professions dans leurs demeures, comme, par exemple, les tisserands et les ouvriers en métaux. C'est ainsi que le tissage du coton occupe en hiver, dans certaines contrées, une foule de paysans qui travaillent tantôt pour leur propre compte, tantôt pour celui des marchands. Certaines classes de paysans-ouvriers voyagent pendant un certain temps de l'année pour chercher de l'occupation dans les grandes villes ; et l'on peut ranger dans cette catégorie non-seulement les voituriers, mais encore les mariniers, les haleurs et autres qui sont employés une partie de l'année par la navigation fluviale, et dont M. de Haxthausen évalue le nombre sur le Volga seulement à plus d'un million.

Nous avons vu que le paysan russe, s'il appartient à la couronne, est tenu de payer au trésor impérial l'*obrok*, pour la portion de terrain qui lui est affectée ; que, s'il est serf seigneurial, il doit ou l'obrok, ou trois jours de travail par semaine. Si le seigneur possède des fabriques, il utilise souvent ces trois jours pour le travail de ces fabriques ; s'il n'en a point, il peut vendre, ainsi que nous l'avons dit, par des *arendas*, le travail de ses serfs à d'autres fabricants ; mais en général c'est le paysan qui s'engage lui-même, avec l'autorisation du seigneur ou de la couronne. Le paysan n'en reste pas moins soumis à l'obrok, et conserve aussi tous ses droits comme paysan et comme membre de la commune, c'est-à-dire que le seigneur lui doit toujours la subsistance, et la commune une portion du sol. Ces travailleurs ne forment donc pas une classe isolée, permanente ; ils conservent la condition des paysans et rentrent tôt ou tard dans leurs foyers ; très-souvent même ils changent de profession. Les paysans inscrits, c'est-à-dire condamnés aux travaux des mines, rentrent même dans leur condition première après l'expiration de leur peine. Il semble donc exact de dire que la Russie n'a point de population industrielle. Au point de vue de la

morale, ce n'est certainement pas un mal, mais en fait c'est une situation peu favorable au développement d'une industrie sérieuse.

« Comme l'a fait remarquer le comte de Ficquelmont[1], la plus grande partie de l'industrie se trouve en Russie entre les mains de la noblesse. Les serfs sont des ouvriers, et l'industriel noble a tout intérêt à les ménager, car s'il abusait de leurs forces au point de les rendre inhabiles au travail, l'obligation de leur entretien gratuit lui deviendrait une lourde charge. L'intérêt protége en ce cas l'humanité. On conçoit qu'une pareille industrie ait besoin de protection; aussi le système prohibitif absolu établi par le gouvernement est-il nécessaire pour permettre à l'industrie russe d'exister, pour maintenir ainsi à la noblesse industrielle les revenus qu'elle tire de ses serfs ouvriers. »

Le Russe est prompt, agile, adroit, aguerri aux fatigues et aux privations; mais il possède moins de vigueur intense que la plupart des ouvriers de l'Occident. Il produit moins dans un temps donné, et cette différence de travail est expliquée non-seulement par la différence des forces physiques, mais aussi par les qualités morales de persévérance et d'application. D'un autre côté, il n'a pas ce qu'on peut appeler l'intelligence du travail; il se distingue, il est vrai, par le talent de l'imitation, mais là se bornent ses qualités : il manque d'initiative, il reste toujours un ouvrier médiocre, et arrivé à un certain degré d'aptitude il ne fait plus de progrès. Aussi ne voit-on qu'un petit nombre de Russes exercer les fonctions de contre-maîtres ou d'inspecteurs dans les fabriques. Ces emplois, comme ceux de directeurs, de chimistes, de mécaniciens, appartiennent presque toujours à des étrangers. Cela tient aussi au caractère léger et insouciant des ouvriers, qui s'inquiètent plus de la bonne apparence de leur travail que de sa perfection intrinsèque. On leur reproche encore de ne pas savoir travailler avec économie, c'est-à-dire de gaspiller les matières premières qu'ils ont à mettre en œuvre.

Le gouvernement russe, pour accroître la population industrielle, a autorisé dans les villes la création de corporations ou jurandes dont les chefs sont élus, et qui jouissent de certains priviléges; ainsi la loi n'accorde la faculté d'avoir des compagnons et des apprentis qu'à ceux qui ont été reçus maîtres dans une corporation; mais cette même loi ne met aucun obstacle à la liberté du travail, puisqu'elle établit que les corporations ne peuvent empêcher personne de gagner son pain quotidien par son propre labeur. Nous verrons tout à l'heure quel est le résultat de la situation exceptionnelle du travail et des travailleurs dans l'empire russe.

L'État, qui intervient si directement dans l'exploitation du sol et dans le travail industriel, intervient aussi dans le commerce, qu'il dirige, aide, surveille, réglemente. Les commerçants sont divisés en trois *guildes* (classes), qui ont des priviléges très-distincts; la réunion des trois guildes constitue un ordre (*soslovie*).

Tout commerçant doit être inscrit dans une guilde; il fait partie de la première s'il a un capital de 200,000 francs, de la seconde s'il n'a que 80,000 francs, de la troisième s'il ne possède que 32,000 francs. La première guilde paye une patente de 8,800 francs, la seconde de 3,520 francs, et la troisième de 880 à 240 francs, suivant les localités. Le prix exagéré de cette patente a réduit les commerçants de la

[1] *La politique de la Russie.*

première guilde à moins de 1,000; on en compte près de 2,500 dans la seconde et environ 40,000 dans la troisième. Les marchands des deux premières guildes peuvent entreprendre toutes les branches de commerce et avoir des fabriques, mais ceux de la deuxième ont le chiffre de leurs opérations limité. En somme, ce sont de gros négociants par les mains desquels s'opère la majeure partie du commerce de la Russie. La première guilde jouit de certains droits honorifiques. La troisième guilde comprend le commerce de demi-gros et de détail; elle ne peut acheter ses marchandises ailleurs que dans les magasins des deux premières guildes, ni faire des affaires au-dessus de 80,000 francs. Les deux premières guildes sont exemptes de la fustigation, les trois sont exemptes du recrutement.

Pour appartenir à une guilde, il faut être Russe ou naturalisé; néanmoins, le besoin que la Russie a de l'industrie occidentale fait disparaître presque toutes les barrières qui ont été établies pour protéger le commerce national. Le commerçant étranger qui a déjà passé un an en Russie prend alors le titre d'*hôte*, et peut être inscrit dans la première guilde; mais il doit séjourner dans une ville frontière ou maritime; il ne peut vendre qu'en gros et à des membres des deux premières guildes; il ne peut faire d'expéditions dans l'intérieur qu'aux trois grandes foires; il ne peut faire d'achats que par des intermédiaires russes[1]. Outre ces classes privilégiées de commerçants, on compte encore 7 à 8,000 paysans commerçants avec des patentes de quatre classes différentes; enfin, il existe des corporations de commerce temporaires dont on peut devenir membre pour un temps limité, et qui sont formées principalement de paysans libres ou affranchis qu'on appelle *raznotchinni*.

§ VIII. Industrie. — Nous avons vu quelle était la condition des travailleurs dans la Russie et l'influence qu'elle devait avoir sur l'industrie. Le gouvernement fait pourtant les plus louables efforts pour propager et favoriser cette source de la richesse publique. Il encourage la création des fabriques par la concession de terrains, des exemptions et même par des subventions; il protége les inventions nouvelles par des brevets ou des priviléges; il favorise les institutions de crédit qui peuvent servir à l'extension des fabriques; il a créé un conseil des manufactures, dont une section est à Saint-Pétersbourg et l'autre à Moscou, et qui correspond avec des comités établis dans les gouvernements; ce conseil est destiné à servir de centre aux efforts de l'industrie manufacturière, et à propager les connaissances utiles au but qu'il se propose. On a disposé dans les deux capitales des salons pour l'exposition publique des produits manufacturés; on a fondé à Saint-Pétersbourg un institut de technologie pratique, destiné à former des directeurs éclairés pour les fabriques; on a institué à Moscou un établissement pour l'assortiment des laines, et favorisé dans la Nouvelle-Russie une entreprise manufacturière et agricole connue sous le nom de *colonie d'Anhalt*. Moscou et Saint-Pétersbourg ont des institutions polytechniques affectées à l'instruction des artisans et divers autres établissements de même genre, tels qu'écoles de dessin, d'architecture, etc. De plus, des écoles professionnelles ont été établies sur les terres apanagées. Enfin, la noblesse a dignement secondé les efforts des czars, et malgré les pertes qu'elle devait faire dans des entreprises qui lui étaient si peu familières, elle n'a pas hésité à faire les tentatives les plus louables pour doter son pays des

[1] *Journal des économistes* (février 1857)

industries qui font la richesse de l'Europe occidentale. Malgré tous ces efforts, il faut reconnaître que l'industrie en Russie est dans une situation fort arriérée.

Suivant M. de Reden, cet empire n'avait encore que 35 fabriques en 1617, 478 en 1774, 3,253 en 1815, 6,855 en 1839; mais en 1853 on en comptait 10,388, occupant 470,000 ouvriers. Le progrès est donc rapide et incontestable; mais ce sont des chiffres fort restreints si l'on songe à l'étendue de l'empire, à l'immense population qu'il renferme, aux progrès inouïs accomplis dans l'Europe occidentale depuis cinquante ans. « Plusieurs causes maintiennent et maintiendront longtemps encore cette situation : le manque de capitaux; l'absence d'une bourgeoisie nombreuse, riche, instruite, intelligente, dont les propriétés, les produits et les personnes soient à l'abri de l'arbitraire; l'absence de consommateurs, puisque 45 millions de paysans misérables n'achètent rien ou presque rien, et fabriquent eux-mêmes tout ce dont ils peuvent avoir besoin, vêtements, chaussures, outils, etc., puisque 5 à 6 millions de nomades, de Kalmouks, de Baschkirs, de Tartares et d'Ostiakes, n'ont besoin de rien et n'achètent rien. Le marché intérieur se trouve ainsi réduit à moins de 8 millions de consommateurs. Quant au marché extérieur, il n'existe pas pour la Russie, dont les produits sont hors de comparaison et hors d'état de lutter avec les produits similaires de la France et de l'Angleterre; la matière première, la main-d'œuvre, l'entretien, sont cinq fois moins chers en Russie qu'en Angleterre, et malgré cet éminent avantage, les objets de fabrication sont de 50 et de 100 pour 100 plus chers que les produits des manufactures anglaises.

» A toutes ces causes de faiblesse déjà si puissantes, il faut ajouter que l'industrie russe est protégée à outrance par un système prohibitif presque absolu. Dès lors elle reste stationnaire et donne seulement de médiocres produits, que l'absence de toute concurrence lui permet de faire aussi mauvais qu'elle veut, et de vendre aussi cher qu'elle peut.

» Ainsi favorisée, la contrebande s'exerce sur une grande échelle et profite largement des avantages que ce mauvais système économique a su lui préparer. La contrebande est telle, que peu de marchands s'enrichissent, parce qu'on achète autant que possible des objets de contrebande. Une grande partie du commerce est entre les mains de négociants étrangers, Anglais et Français, qui, après avoir gagné leur fortune, retournent dans leur patrie [1]. » Enfin, nous verrons plus loin que la Russie n'exporte en Europe que des matières premières, dont la valeur totale est représentée pour plus du tiers par les céréales.

L'industrie de la Russie comprend la plupart des applications que nous connaissons dans l'Europe occidentale. Voici d'ailleurs, d'après le *Journal des manufactures* publié à Saint-Pétersbourg, le relevé statistique des principales fabriques qui existaient en Russie en 1852 :

[1] Dussieux, *Force et faiblesse de la Russie.*

Statistique des fabriques en Russie en 1852[1].

NATURE des ÉTABLISSEMENTS.	NOMBRE de FABRIQUES.	OUVRIERS occupés.	VALEUR produite.	DÉTAIL des MARCHANDISES FABRIQUÉES.
			Roubles.	
Draps.	414	86,443	19,123,000	13,446 archines[2] et 180,000 pièces de draps, plus 13,000 pounds de fil de laine.
Tissus de laine	130	13,806	5,231,000	862,000 pièces et 1,691,000 archines de tissus, 8,800 pounds de fil de laine.
Filatures de coton.	55	30,976	15,648,000	1,136,000 p. de fil, 88,000 pièces et 86,000 archines de tissus.
Cotonnades.	448	81,451	14,210,000	3,770,000 pièces, 8,765,000 archines, 118,000 douzaines et 5,000 pounds de fil.
Teintureries et impression de tissus.	349	25,867	15,425,000	6,786,000 archines, 4,411,000 pièces, 23,500 douzaines et 167,000 pounds.
Toiles.	112	12,450	2,239,000	375,000 pièces, 170,000 archines, 100,000 pounds de fil.
Soieries.	532	15,982	5,672,000	5,303,000 archines, 1,270,000 pièces, 3,700 douz. de tissus et 1,000 pounds de soie filée.
Câbles.	142	3,403		734,000 pounds.
Papiers.	177	14,942	3,929,000	1,388,000 rames, 50,000 pounds, 716,000 feuilles, 40,000 sagènes[3] de carton pour toiture.
Tabacs	345	4,861	4,687,000	182,000 pounds, 205,000,000 pièces, 452,000 paq. de cigares et cigarettes.
Fonderies et usines de fer.	115	27,879	3,696,000	5,258,000 pounds, 64,000 pièces de fonte de fer, 920,000 pounds de fer, 39,000 pounds d'acier.
Quincaillerie	289	13,342	2,254,000	2,533,000 pounds, 263,000 pièces, 5,000 archines de fil de fer.
Fonderies de cuivre. . . .	149	4,255	1,367,000	133,000 pounds, 1,251,000 pièces.
Produits chimiques. . . .	102	2,612	2,230,000	
Savonneries.	262	964	1,229,000	514,000 pounds.
Sucreries.	364	45,711	19,316,000	2,418,000 pounds de sucre, 149,000 pounds de sirop.
Verreries et cristaux. . . .	189	11,650	3,278,000	48,000,000 pièces.
Fonderies de suif.	534	4,511	5,297,000	2,142,000 pounds.
Fabriques de chandelles. .	493	2,003	4,498,000	1,175,000 pounds.
Fabriques de bougies . . .	15	1,264	1,598,000	285,000 pounds.
Tanneries.	2,024	14,565	9,135,000	4,286,000 pounds.
Fabriques diverses	3,148	51,774	19,043,000	
TOTAUX.	10,388	470,914	162,152,000	ou 648,607,000 francs.

[1] *Annales du commerce extérieur.* — Les chiffres donnés sur le même objet par M. de Tegoborski diffèrent notablement de ceux qui précèdent, mais il paraît que cet écrivain a compris dans ses évaluations des objets qui sont vendus, pour ainsi dire, à l'état brut, et qu'il a donné le nombre d'ouvriers employés non-seulement au travail de l'objet manufacturé, mais encore à l'exploitation de la matière première. Ainsi il compte 4 millions et demi d'ouvriers employés aux industries du lin et du chanvre; 6 millions d'ouvriers occupés à toutes les industries, et produisant une valeur de près de 2 milliards.

[2] L'*archine*, mesure d'aunage, = 0 mètre 711.

[3] La *sagène* = 2 mètres 1336; elle se subdivise en 3 archines.

Le gouvernement de Moscou compte à lui seul 1,244 fabriques, 114,623 ouvriers, et produit une valeur de 44,195,000 roubles; celui de Saint-Pétersbourg a 477 fabriques, 24,531 ouvriers, et produit une valeur de 32,765,000 roubles; le gouvernement d'Erivan n'a que 103 ouvriers, celui de Jakoutsk, 3 seulement.

Quelques détails compléteront les renseignements précieux fournis par le tableau qui précède.

La fabrication des draps est celle où l'industrie russe a le plus de succès. Néanmoins la qualité laisse beaucoup à désirer, par suite du mauvais lavage et du triage incomplet des laines; les bons appareils manquent d'ailleurs dans la plupart des fabriques; aussi les laines russes ne sont-elles employées le plus souvent qu'à la confection des draps de qualité inférieure ou moyenne. On compte plus de 100 fabriques de draps forts et communs à l'usage de l'armée et de la flotte. On y confectionne annuellement 3,000,000 à 3,500,000 mètres de draps d'une valeur de 12,000,000 de francs. Plusieurs fabriques, et ce sont les plus remarquables, travaillent exclusivement pour la Chine, dont la Russie s'est assuré le marché pour les draps connus sous les noms de *meseritz* et de *mastovo*. L'exportation qui se fait par Kiakhta s'élève annuellement à 10 ou 12 millions de francs. Moscou est un des principaux centres de la fabrication des tissus de laine; ses draps, ses casimirs, ses flanelles, dénotent d'incontestables progrès; les gouvernements de Tchernigof, de Koursk, de Grodno, de Livonie, de Varsovie, tiennent ensuite les premiers rangs. La manufacture impériale des Gobelins, à Saint-Pétersbourg, produit de beaux tapis, mais l'ouvrier national y a peu de part. Kazan fait des tapis brodés assez remarquables. Moscou s'essaye à la fabrication des châles, mais avec peu de succès. Les mousselines de laine, les étoffes de soie et laine, de laine et coton, les baréges, enfin tout ce que nous appelons *nouveautés* est copié sur les modèles des manufactures françaises et allemandes; en général, ce sont de mauvais tissus, de courte durée; aussi la Russie reçoit-elle de l'Europe méridionale pour 6 à 7 millions de tissus de laine.

Les fabriques de coton ont pris un rapide développement. La Russie, qui en 1849 n'employait que 5,500,000 kilogrammes de coton écru, en demandait à l'étranger en 1852 plus de 30 millions de kilogrammes, sans compter 1,800,000 kilogrammes de coton filé. Le coton écru vient d'Amérique, de Smyrne, des Indes, de la Perse, de Khiva et de la Boukharie; près de 400,000 broches fabriquent près de 18,000,000 de kilogrammes de coton filé; mais la fabrication des tissus de coton est insuffisante, et l'étranger en fournit environ pour 17 millions de francs, dont 9 millions viennent d'Asie. La fabrication rurale, c'est-à-dire à domicile, par les paysans des gouvernements de Moscou, Vladimir, Kalouga, Kostroma, etc., ne produit que des tissus inférieurs; mais environ 140 manufactures livrent des tissus de qualité supérieure. La fabrication des velours de coton et des peluches est très-considérable; après les draps, elle forme l'article le plus important de l'exportation pour la Chine. Saint-Pétersbourg a une manufacture de tulle très-prospère. La fabrication des indiennes s'est perfectionnée : elle est surtout concentrée dans le gouvernement de Moscou, où une fabrique occupe 3,000 ouvriers, dans celui de Saint-Pétersbourg et dans celui de Vladimir, où un village, Ivanovo, occupe 45,000 ouvriers.

La Russie exporte 3,900,000 pounds de lin, 2,730,000 de chanvre, 105,000 de fils de lin et de chanvre, 700,000 d'étoupes et 1,700,000 roubles de tissus, tels que toiles à voiles ou tissus grossiers, tandis qu'elle tire de l'étranger pour près d'un

million de roubles de toiles de qualité supérieure. Le commerce d'exportation de cet article a lieu pour la majeure partie par Cronstadt et Riga; la production est concentrée dans la Livonie et les provinces du centre.

La production indigène de la soie est insuffisante : la Transcaucasie ne fournissant que 30,000 pounds de soie grége, l'étranger y ajoute 10 à 12,000 pounds, et envoie en outre pour 15 à 16 millions de francs de tissus. La soie grége ou filée vient de la Perse ou de l'Asie Mineure, et la soie torse d'Italie. Moscou est le centre de cette industrie, qui ne fait que commencer. La préparation des cuirs, notamment des *yourftes* ou cuirs de Russie, a une grande importance; ces cuirs, recherchés pour leur odeur qu'ils doivent au tannin du bouleau et à l'huile que sécrète l'écorce de cet arbre, trouvent un débouché avantageux sur nos marchés; les cuirs façon maroquin sont bons, mais ceux destinés à la chaussure sont mal conditionnés; néanmoins la Russie peut exporter 15 millions de francs de cuirs et de peaux préparées ou ouvrées, dont les deux tiers pour l'Asie. Le bourg de Wisena (gouvernement de Nijni-Novgorod) est renommé pour sa fabrication de bottes. La fabrication du sucre de betterave, qui s'élevait à peine à 1 million de pounds en 1848, produisait en 1852 près de 2,500,000 pounds, ce qui avec les 2 millions de pounds fournis par l'exportation donne environ 4,500,000 pounds pour la consommation de la Russie.

Une autre grande industrie est celle de la distillation des grains, bien qu'elle ne figure pas dans le tableau statistique ci-dessus. C'est surtout la plus productive pour l'État, puisque ce monopole lui rapportera en 1859 près de 115 millions de roubles [1]. On calcule que la fabrique de l'eau-de-vie peut employer environ 10 millions d'hectolitres de grain, qui doivent représenter à peu près 2 millions d'hectolitres d'alcool [2] ou 5 à 6 millions d'hectolitres d'eau-de-vie. En Finlande, dans les provinces Baltiques, les pays polonais et la Petite-Russie, la distillation est abandonnée, moyennant un impôt, aux propriétaires fonciers. Dans la véritable Russie, c'est un monopole de la couronne, laquelle afferme non-seulement le droit de fabrique, mais aussi le droit de vendre de l'eau-de-vie. Le premier est concédé au moins demandant, tandis que le second est adjugé au plus offrant; il en résulte que les deux adjudicataires ont un intérêt égal à frelater leur marchandise, et que le second doit chercher en outre à multiplier le plus possible les consommateurs. Aussi l'ivrognerie est-elle la peste de l'empire; le gouvernement le sait bien, mais il ne peut abandonner un impôt qui constitue presque le tiers de la totalité de ses ressources. Les habitants de la Russie-Blanche sont les plus ivrognes. Les Petits-Russes, qui fabriquent le plus d'eau-de-vie, sont ceux qui en abusent le moins. Quant aux Grands-Russes, ils en boivent plus rarement, mais quand ils s'enivrent, ils ne savent plus s'arrêter. Il paraîtrait, d'après des documents officiels, qu'il meurt annuellement en Russie 25 à 28,000 individus par l'abus des liqueurs fortes et les maladies qui en résultent. Les diverses espèces de bières, en partie excellentes, entre autres le *braga* (dont le nom prouve l'origine scandinave et mythologique), diminuent pour la Russie l'introduction des eaux-de-vie et vins étrangers, qui monte à près de 9 millions de roubles, y compris un million de bouteilles de vin de Champagne.

[1] De 1854 à 1858 elle ne rapportait que 78 millions. « Il est triste de se réjouir de cette augmentation », a dit l'empereur Alexandre II. Voir la brochure : *Des fermes d'eaux-de-vie en Russie*, par Hersewanoff.

[2] C'est le double de la production de la France.

Parmi les autres branches d'industrie, nous mentionnerons le papier, qui est en général mauvais et très-cher; les savons, qui sont également de qualité inférieure, mais à bon marché. La poterie est en général commune. La porcelaine, dont la fabrication est assez prospère, est le plus souvent bornée à des copies de mauvais modèles anglais. La manufacture impériale de glaces de Viborg donne de beaux produits. La fabrication des machines est peu avancée; elle se borne à quelques bonnes copies de modèles étrangers; mais les outils et instruments aratoires sont en progrès. La carrosserie est très-importante à Saint-Pétersbourg, où elle a atteint un haut degré de perfectionnement. L'ébénisterie trouve dans les ouvriers russes de bons imitateurs, mais de pauvres inventeurs. Les bronzes d'ameublement, l'orfévrerie, la bijouterie, n'ont aucune valeur d'art, à moins que les ouvriers ne copient servilement les modèles de la France. La coutellerie, la serrurerie, la clouterie donnent en général de fort mauvais mais de fort abondants produits qui sont recherchés en Asie; ce sont des industries concentrées dans les gouvernements de l'est, où se trouvent les mines de fer et de cuivre. Le bourg de Pawlovo (Nijni-Novgorod), sur l'Oka, a 5,000 habitants, qui sont presque tous cloutiers, serruriers, et dans tout le gouvernement on s'occupe activement des mêmes fabrications.

Parmi les branches d'industrie qu'on n'apprécie pas assez, nous signalerons la fabrication d'armes et d'ustensiles de fer; elle est très-ancienne, et Toula en a toujours été le siége : cette ville, qui occupe à ce genre d'industrie 20,000 ouvriers, emploie annuellement 130,000 kilogrammes de métal. L'empereur Alexandre a attiré de Solingen toute une colonie d'ouvriers qui fabriquent annuellement à Zlatooust des armes blanches de belle qualité. La fabrication des chandelles et des bougies tend à prendre chaque jour une plus grande importance. Celle du tabac suffit déjà à la majeure partie de la consommation, puisque l'étranger n'y ajoute que pour une valeur de 12 millions de francs. Enfin la construction des navires se développe peu à peu, grâce aux efforts des souverains pour créer une marine nationale : Arkhangel, Cronstadt, Saint-Pétersbourg, Kherson, Voroneje, Taganrog, Nicolaïef, ont des chantiers qui ne manquent pas d'activité; mais la Russie tire encore de la Suède et de l'Occident ses meilleurs navires comme la plupart de ses machines.

§ IX. Commerce intérieur. — Malgré les besoins très-limités de la majeure partie de la population, le commerce intérieur de la Russie est fort actif. Il a principalement pour objet la vente des produits du sol, que favorisent en hiver le facile traînage, et en été un magnifique système de communications fluviales. Il est d'ailleurs à remarquer combien ces voies naturelles sont avantageuses pour la nature de ce commerce composé presque entièrement de marchandises encombrantes que les pays producteurs trouveraient difficilement à échanger s'ils n'avaient pas des moyens de transport aussi peu coûteux. Mais nous verrons plus loin combien ils sont devenus insuffisants. Comme dans tous les pays où la population est clair-semée, où l'industrie n'est pas générale, où les matières premières ne sont pas également répandues sur tout le territoire, le commerce intérieur s'effectue presque exclusivement dans les foires que le gouvernement a multipliées et favorisées par tous les moyens; quelques-uns de ces marchés ont même pris une extension à laquelle on ne saurait comparer aucune des foires de l'Europe occidentale. Le tableau suivant présente à cet égard plusieurs renseignements qui ne manquent pas d'intérêt :

Mouvement commercial des principales foires de la Russie en 1855.

FOIRES.	ÉPOQUES.	VALEUR des MARCHANDISES apportées.	VALEUR des MARCHANDISES vendues.	NOMBRE des VISITEURS	MARCHANDISES PRINCIPALES vendues.
FOIRES DE 1er ORDRE.					
Makariev, Kazan, ou Nijni-Novgorod.	15 juillet au 25 août.	255,000,000 francs.	232,000,000	De 200 à 500,000	Cotonnades, laines, articles de lin et de chanvre, soieries, fourrures, cuirs, métaux, céréales, poissons, vins, drogueries, denrées coloniales, thés de Chine, marchandises de Perse, de Boukharie, etc.
Irbit. . . . . (Gouv. de Perm.)	15 février au 15 mars.	95,400,000	70,400,000	150,000	Tissus de laine, de soie et de coton, fourrures, thés, épiceries, denrées alimentaires, cristaux, faïences, cuirs, boissons, etc.
Saint-Élie de Poltava.	10 juillet au 4 août.	64,600,000	44,500,000	40,000	Tissus de toute espèce, fourrures, laines, sucre, quincaillerie.
Kharkof.	25 décembre au 1er février (fête des Rois).	48,700,000	25,100,000	38,000	Tissus de coton, draps, soieries, fourrures, thés, chevaux, fruits secs.
Koursk		25,400,000	14,300,000	100,000	Tissus, modes, objets de fantaisie, draps, fourrures, légumes secs, drogueries, peaux, chevaux, etc.
Ouroupinsk . . . (Cosaq. du Don.)		24,400,000	14,300,000	50,000	Tissus de coton, cuirs, fers, poissons, laines, sucre, chevaux, etc.
Krolevtza . . . . (Gouv. de Tchernigof).	Fête de l'Exaltation de la croix.	20,000,000	12,500,000	40,000	Tissus, outils, chevaux.
FOIRES DE 2e ORDRE.					
Kharkof.	1er au 28 août (fête de la Vierge).	15,400,000	8,800,000	40,000	Les mêmes que plus haut
Kharkof.	25 septembre au 23 octobre.	14,200,000	6,800,000	25,000	Les mêmes que plus haut.
Romny . . . . . (Gouv. de Poltava.)	Fête du carnaval.	11,500,000	4,800,000		
Mouzelinsk . . . (Gouv. d'Orenbourg.)		9,500,000	6,400,000		Tissus de laine et de coton, fruits secs, fourrures, thés, indigo.
Simbirsk.		7,600,000	1,800,000		
Rostof. . . . . (Gouv. de Iaroslaf.)		7,300,000	4,300,000		
Kharkof.	Fête de la Trinité.	6,900.000	5,500,000		Laines, tissus de coton.
Khiev.	Du 12 mai au 14 juin.	5,900,000	3,400,000		Argenterie, ornements d'église, tissus, caviar, sucre, eaux-de-vie, produits étrangers de luxe.
Ichim. . . . . (Gouv. de Tobolsk.)	Fête de St-Nicolas.	5,700,000	4,600,000		
Vossiegonsk. . . (Gouv. de Tver.)	Fête des Rois.	3,400,000	2,500,000		Fers, denrées coloniales, huiles et farines.

Les foires du troisième ordre sont celles de la Trinité, à Kirvaroja, dans le pays des Cosaques du Don; celles de la Trinité et des Rois, à Labediane (gouv. de Tambov); celle de Verkneoudinsk, au delà du lac Baïkal. En 1854, on a apporté à ces foires pour 15 millions de marchandises et l'on en a vendu pour 9 millions.

Les foires dites du quatrième ordre sont encore fort importantes, puisque le chiffre des affaires varie de 2 à 1 million. On en compte quatorze. La valeur des marchandises apportées en 1855 était de 21,800,000 francs, mais on n'en a vendu que pour 2,800,000 francs.

Le chiffre des ventes des trente-six foires principales de l'empire présente donc un total de près de 482 millions de francs pour 658 millions offerts à la vente. Mais si l'on comprend toutes les foires dont le capital de virement est de plus de 1,200,000 fr., on arrive au chiffre de 721 millions pour les apports et de 502 millions pour les ventes. Les produits indigènes russes entrent dans les apports pour 589 millions, ou les 5 sixièmes.

§ X. Commerce extérieur. — Le commerce général de l'empire, qui était en 1832 de 570 millions de francs, s'élevait en 1842 à 670 millions, et dix ans après à plus d'un milliard. Voici les résultats pour 1856 :

	Importations.	Exportations.	Total.
Russie et Pologne.	490,250,000	641,000,000	1,131,000,000 francs.
Finlande [1]	39,381,000	13,736,000	52,317,000 —
Numéraire	64,876,000	23,169,000	88,045,000 —
Total.	594,507,000	677,905,000	1,272,362,000 francs.

Le commerce de la Russie se décompose de la manière suivante, d'après les frontières :

Importations par les frontières d'Europe.	362,950,000 francs.
— par les frontières d'Asie.	68,008,000 —
— dans le royaume de Pologne	59,292,000 —
Total.	490,250,000 francs.
Exportations par les frontières d'Europe	557,505,000 francs.
— par les frontières d'Asie.	42,376,000 —
— du royaume de Pologne.	41,119,000 —
Total.	641,000,000 francs.

Quant au numéraire, la Russie en reçoit la presque totalité par les frontières d'Europe et n'en exporte par cette voie qu'une partie insignifiante. Les cinq sixièmes des métaux précieux exportés, c'est-à-dire plus de 19 millions, sont emportés par les marchands asiatiques, qui préfèrent de beaucoup le numéraire aux marchandises russes.

Tels sont les résultats généraux pour 1856; mais afin de présenter quelques détails sur le commerce de la Russie, nous allons avoir recours aux chiffres de plusieurs des années antérieures et surtout à ceux de 1853. En effet cette année, qui a précédé la dernière guerre d'Orient, peut être considérée comme une année normale. Dans les deux années suivantes, le commerce, interrompu par le blocus des ports russes, a diminué de près des deux tiers, et en 1856 l'activité des transactions s'est produite

[1] La Finlande, comme nous le verrons plus loin, a une administration et des finances particulières.

d'une manière anormale lorsque la cessation des hostilités a permis à la Russie d'écouler les marchandises dont elle était encombrée, et en même temps de demander à l'Europe ses produits, qui ne pouvaient lui parvenir qu'à grands frais par la Prusse et l'Autriche.

Le commerce général de l'année 1853 s'est élevé à près d'un milliard, dont 591 millions à l'exportation, non compris le commerce de la Finlande, qui a été de 37 millions, et le mouvement du numéraire, qu'on ne peut évaluer à moins de 80 millions; soit au total environ 1,120 millions.

Voici la part des diverses nations dans le commerce de la Russie en 1853 :

PAYS.	IMPORTATIONS en RUSSIE.	EXPORTATIONS de RUSSIE.	TOTAL.
	Roubles.	Roubles.	Roubles.
Suède	87,000	1,928,000	2,015,000
Norvége	1,418,000	553,000	1,971,000
Prusse	15,444,000	13,497,000	28,941,000
Danemark	337,000	2,745,000	3,082,000
Villes anséatiques	6,507,000	2,698,000	9,205,000
Pays-Bas	2,809,000	7,838,000	10,647,008
Belgique	856,000	1,836,000	2,692,000
Angleterre	27,888,000	65,956,000	93,844,000
France	7,790,000	15,161,000	22,951,000
Portugal	1,157,000	617,000	1,774,000
Espagne	3,113,000	67,000	3,180,000
États sardes	331,000	3,622,000	3,953,000
Toscane	181,000	2,763,000	2,944,000
Deux-Siciles	2,464,000	451,000	2,915,000
Autriche	5,869,000	7,640,000	13,509,000
Iles Ioniennes	309,000	139,000	448,000
Grèce	583,000	340,000	923,000
Turquie	4,661,000	5,820,000	10,481,000
Amérique du Nord	3,849,000	2,566,000	9,638,000
— du Sud et Antilles	3,223,000		
Autres pays	352,000	1,159,000	1,511,000
Finlande	1,057,000	2,288,000	3,345,000
Frontières d'Asie	11,999,000	7,969,000	19,968,000
TOTAL	102,287,000	147,663,000	249,950,000
Soit en francs	409,147,000	390,651,000	999,798,000

Voici maintenant quelle est la nature des principales marchandises importées ou exportées par les frontières d'Europe en 1853 :

Produits importés.		Produits exportés	
Sucre brut	1,900,000 pounds.	Céréales	55,034,000 roubles.
Huile d'olive	670,000 —	Bois	5,020,000 —
Café	257,000 —	Cuirs de Russie	793,000 —
Coton brut	1,934,000 —	Cuirs bruts	660,000 —
Coton filé (blanc)	110,000 —	Lin	4,304,000 pounds.
Laines	69,000 —	Chanvre	3,571,000 —
Soies	11,000 —	Suif	3,571,000 —
Vins et autres boissons	8,797,000 roubles.	Fer	841,000 —
Houille	1,302,000 —	Cuivre	389,000 —
Fruits	3,433,000 —	Laines	753,000 —
Couleurs	7,176,000 —	Potasse	600,000 —
Machines et instruments	4,797,000 —	Soies de porc	89,000 —
Tissus de coton	4,375,000 —	Graines de lin et de chènevis	1,746,000 tchevert [1].
— de soie	4,321,000 —	Pelleteries	1,949,000 roubles.
— de laine	1,488,000 —		
— de lin	1,000,000 —		
Sel	8,405,000 pounds.		
Bronzes, modes, livres, etc.	?		

On voit que les céréales forment l'article le plus considérable d'exportation pour la Russie. De 1851 à 1856, elle a vendu à l'Europe pour 755 millions de francs, et encore ce chiffre comprend les ventes effectuées pendant les deux mauvaises années 1854 et 1855. Pendant les trois années 1845-46-47, elle en a exporté pour 467 millions. Les 55 millions de roubles ou 220 millions de francs de 1853 représentent 21,651,000 hectolitres de grains, dont 6,865,000 pour l'Angleterre, 4,252,000 pour la France, et se décomposent de la manière suivante : Froment, 15,157,000 hectolitres ; seigle, 3,155,000 ; orge, 843,000 ; avoine, 1,289,000 ; maïs, 1,207,000. Il sort par la frontière de terre 1,959,000 hectolitres de céréales ; par la mer Baltique et la mer Blanche, 4,622,000 ; par la mer Noire et la mer d'Azof, 15,070,000. Les ports d'Odessa, Taganrog, Berdiansk, Mariopol et Rostof sont les principaux points d'exportation pour la dernière catégorie.

La graine de lin et de chènevis est envoyée principalement en Angleterre, puis en Hollande, en Prusse et en France. Les 5,186,000 pounds, ou 85 millions de kilogrammes de lin et étoupes, sont pris par l'Angleterre et la France. Les 59,750,000 kilogrammes de chanvre sont pour l'Angleterre, la Hollande et la Suède. L'Angleterre emporte la presque totalité des 49 millions de kilogrammes de suif, et figure d'ailleurs presque toujours au premier rang dans les échanges.

La Finlande s'approvisionne en Russie principalement de grains ; en 1856 il lui en a été expédié pour 1,640,000 roubles. Parmi les autres exportations, le tabac figure pour 174,000 roubles, les câbles et les cordes pour 129,000, les bougies et les chandelles pour 81,000. Les principaux articles d'importation de la Finlande [2] en Russie ont été le fer, la fonte et le cuivre pour 266,000 roubles, la résine pour 108,000, et les cotonnades pour 98,000.

[1] Le *tchevert*, mesure de capacité pour les céréales, = 2,068 hectolitres.

[2] Nous reviendrons sur le commerce général de la Finlande lors de la description générale de cette province.

Nous allons compléter ces détails par quelques chiffres, d'abord sur le commerce général par les frontières d'Asie, ensuite sur le commerce particulier des contrées transcaucasiennes et des frontières de la Sibérie :

Commerce par les frontières d'Asie en 1853.

	Importations.	Exportations.	Total.
Avec la Turquie d'Asie	3,245,000	3,505,000	6,750,000 francs.
— la Perse.	12,135,000	3,180,000	11,315,000 —
— les steppes des Kirghiz. . .	8,101,000	7,772,000	15,873,000 —
— Khiva.	1,081,000	312,000	1,394,000 —
— la Boukharie	3,745,000	1,232,000	4,977,000 —
— le Taschkend.	2,434,000	1,491,000	3,925,000 —
— le Khokhan.	145,000	62,000	206,000 —
— la Chine	14,371,000	14,319,000	28,690,000 —
Transit en articles d'Europe des provinces transcaucasiennes. . .	2,738,000	»	2,738,000 —
Total en francs.	47,995,000	31,874,000	79,869,000 francs.

Les principaux articles qui alimentent le commerce d'importation sont le thé, dont on a importé 2,744,000 kilogrammes, d'une valeur de 13.220,000 francs (en 1852 on en avait importé pour 32,650,000 fr., 6,270,000 kilog.); puis 9,253,000 francs de tissus de coton venant principalement de Perse, 6,400,000 francs de bétail tiré principalement des steppes des Kirghiz, enfin du tabac, des fruits, du sucre en pains et candi, du coton brut et filé, des soieries, des fourrures, du cuivre, etc.

La Russie fournit en échange des tissus de coton pour 10 à 12 millions de francs, et des draps pour une valeur égale; le tout expédié en Chine presque en totalité, et de fabrication russe ou polonaise. Viennent ensuite les cuirs de Russie, la soie des provinces transcaucasiennes, les métaux ouvrés, etc.

On vient de voir que les exportations étaient inférieures d'environ 16 millions aux importations; la différence se solde en numéraire, et chaque année il sort ainsi de l'empire une quantité notable de métaux précieux. Dans les échanges avec la Chine, au contraire, les marchandises sont *troquées* contre des marchandises, d'après des règles et estimations officiellement déterminées de gré à gré par des commissaires russes et chinois. Kiakhta, ville située sur la frontière méridionale de la Sibérie, est le point central de ces échanges[1]. En 1853 le commerce y avait été peu satisfaisant, à cause de la guerre civile qui désolait plusieurs provinces chinoises; mais en 1856 la masse des marchandises données en échange aux Chinois a offert une valeur totale de 25,336,000 francs, y compris environ 1 million de francs de monnaies étrangères. Les draps et les tissus de coton entrent pour près de 20 millions dans les échanges; le reste se compose de cuirs ouvrés et cuirs de Russie, de fourrures, de corail, etc. Il a été reçu des Chinois, par voie d'échange, 118,796 caisses de thé ordinaire, et 29,862 caisses de thé en briques, ce dernier presque entièrement consommé en Sibérie. Les recettes de la douane de Kiakhta se sont élevées à 17,640,000 francs.

Si nous examinons maintenant à part le commerce des contrées transcaucasiennes et de la mer Caspienne, nous trouverons que la valeur totale des importations de marchandises tant asiatiques qu'européennes en 1856 a été de 17,404,000 francs, et celle des exportations de 5,228,000 francs. Le commerce d'exportation a principale-

[1] Voir tome V, page 285.

ment pour objets la soie écrue (2,315,000 fr.), les métaux (750,000 fr.), les cuirs bruts, les étoffes de lin et de chanvre, le naphte, etc. La Russie fournit des cotonnades, des soieries, des fruits et du sucre raffiné en pains.

Dans le commerce de la ligne des frontières d'Orenbourg et de la Sibérie, en 1856, les importations en Russie ont été de 20,396,000 francs, et les exportations de 11,741,000; total : 32,137,000 francs. L'importation consiste en cotonnades, cuirs, coton écru ou filé, thés ordinaires et en briques, et bétail. Il a été exporté des cuirs ouvrés, des grains et des métaux.

Il nous reste maintenant à exposer succinctement le mouvement de la navigation dans les ports russes. Les recettes des douanes russes et polonaises[1] s'élèvent à environ 120 millions de francs. Le mouvement de la navigation des ports russes en 1853 a été de 21,435 navires jaugeant 1,968,352 lasts (de 2 tonneaux), savoir :

	Arrivages.	Départs.	Total.
Mer Baltique	4,556	4,638	9,194 navires.
Mer Blanche	811	837	1,648 —
Mer Noire	5,384	4,748	10,132 —
Mer Caspienne	169	292	461 —
TOTAUX	10,920	10,515	21,435 navires.

En 1854, par suite de la guerre, le mouvement est tombé à 495,000 lasts, en 1855 à 122,000; enfin le chiffre de 1856 ne diffère pas sensiblement de celui de 1853. Dans le nombre des navires entrés, on doit en compter au moins la moitié arrivés sur lest, la Russie fournissant des marchandises essentiellement encombrantes contre des produits le plus souvent manufacturés, et dès lors d'un volume peu considérable.

L'Angleterre occupe la première place dans le mouvement de la sortie par navires chargés (379,000 lasts); la France vient ensuite (130,000 lasts); puis l'Italie, la Turquie, le Danemark, l'Autriche, la Hollande. La Russie ne vient qu'en huitième ligne pour 24.000 lasts. Mais en faisant la part de chaque pavillon, si l'Angleterre conserve encore le premier rang, on trouve ensuite la Grèce, l'Autriche, la Russie, la Sardaigne, la Hollande, la Suède, la Prusse; le pavillon français ne couvre plus que 23,000 lasts, et n'arrive qu'au dixième ou onzième rang.

En 1853, le cabotage a présenté les résultats suivants. Au départ :

Ports du nord.	Navires chargés	1,639
	— sur lest	670
	TOTAL	2,309
Valeur des chargements		27,150,000 francs.
Ports du midi.	Navires chargés	6,931
	— sur lest	5,938
	TOTAL	12,869
Valeur des chargements		57,247,000 francs.

Dans la mer Blanche, Arkhangel est le principal débouché du commerce, mais son port n'est complétement débarrassé des glaces que pendant deux ou trois mois de l'année, et ses échanges ne sauraient atteindre de grandes proportions. Dans la Bal-

[1] La ligne intérieure des douanes qui existait autrefois entre la Russie et la Pologne a été supprimée à partir du 1/13 janvier 1851.

tique, les trois grands ports russes sont Riga, Revel et Cronstadt, par lesquels s'effectue la majeure partie des transports de lin, de chanvre et de graine de lin. Là encore les ports sont fermés par les glaces une moitié de l'année.

Dans la mer Noire, Odessa concentre presque tout le commerce de la Russie méridionale, et notamment les exportations de céréales, qui forment aussi la plupart des opérations des ports de la mer d'Azof, Taganrog, Kertch, Rostof, Marioupol, Berdiansk; et de ceux de la Crimée, Eupatoria, Sébastopol, Théodosie.

Dans la mer Caspienne, le port d'Astrakhan a seul de l'importance : c'est l'entrepôt du commerce de la Russie avec la Perse; mais son activité est médiocre, puisque le chiffre général de la navigation sur cette mer intérieure n'atteint pas 500 navires d'un assez faible tonnage.

Il ne nous reste plus qu'à donner quelques détails sur le commerce de la France avec la Russie.

	IMPORTATIONS DE RUSSIE EN FRANCE.		EXPORTATIONS DE FRANCE EN RUSSIE.		TOTAL.	
	COMMERCE général.	COMMERCE spécial [1].	COMMERCE général.	COMMERCE spécial.	COMMERCE général.	COMMERCE spécial.
	francs.	francs.	francs.	francs.	francs.	francs.
1832.	37,728,000	31,217,000	11,370,000	3,953,000	46,098,000	35,170,000
1838.	32,320,000	22,531,000	13,496,000	10,636,000	45,816,000	33,167,000
1842.	52,222,000	47,754,000	18,606,000	14,768,000	70,828,000	62,522,000
1847.	111,056,000	107,656,000	21,968,000	17,651,000	133,024,000	125,407,000
1853.	95,853,000	67,805,000	16,115,000	11,319,000	111,968,000	79,124,000
1856.	133,937,000	95,039,000	40,550,000	31,738,000	174,487,000	126,777,000

L'intercourse entre la France et la Russie, qui n'était, pour la moyenne décennale de 1832 à 1841, que de 501 navires jaugeant 102,000 tonneaux, s'est élevée en 1856, déduction faite des navires sur lest, à :

Entrés	**1,199 navires,**	**324,000 tonneaux.**
Sortis.	**194 —**	**48,000 —**
Total.	**1,393 navires,**	**372,000 tonneaux.**

A l'entrée, les arrivages de la mer Noire s'élèvent à 909 navires et à 240,000 tonneaux, tandis que ceux de la Baltique et de la mer Blanche réunis ne sont que de 290 navires et 50,000 tonneaux. Les départs sur lest ajouteraient à l'ensemble des transports 166 navires et 40,000 tonneaux. Le pavillon français a couvert dans la navigation chargée 408 bâtiments et 65,000 tonneaux, ou plus du sixième des cargaisons [2].

La grande majorité des navires expédiés de Russie pour la France par la mer

[1] On sait que le commerce spécial se compose des marchandises entrées dans notre consommation ou provenant de notre sol et de nos industries.

[2] On remarque que la valeur des envois de la Russie à la France est plus considérable que celle de nos expéditions à la Russie. Cette différence provient : 1° de ce que beaucoup de marchandises françaises arrivent en Russie par les entrepôts de Hambourg et de Dantzig; 2° de ce que les grains, graines oléagineuses, suifs, etc., représentent dans les ports français une valeur bien plus considérable que dans les ports russes.

Noire sont chargés de grains sous voile pour Marseille. Ce seul port a reçu en 1856 823 bâtiments jaugeant 250,000 tonneaux. Dunkerque, où arrivent principalement les envois de la Baltique, a participé à l'entrée pour 94 navires et 15,000 tonneaux. Viennent ensuite le Havre, Nantes, Bordeaux, etc.

En 1856, la Russie a importé en France (commerce spécial, valeur réelle) 1,834,000 hectolitres de céréales d'une valeur de 57,000,000 de francs, 134,000 quintaux métriques de graine de lin (5,340,000 francs), 81,000 quintaux métriques de lin teillé et d'étoupes (10,900,000 francs), puis pour 1,631,000 francs de poils de toute sorte, 385,000 fr. de suif, 1,185,000 fr. de laines, 1,841,000 fr. de chanvre, 2,008,000 fr. de bois communs, 3,071,000 fr. de peaux, 1,221,000 fr. de farine; puis des eaux-de-vie, de la potasse, du cuivre, du biscuit de mer, de la graine de moutarde, de la colle de poisson, des légumes secs, etc. Les envois de la France en Russie consistaient en : vins, 73,000 hectolitres, pour 13,788,000 francs; grains, 2,029,000 fr.; tissus, passementerie et rubans de soie, 1,242,000 fr.; vêtements et lingerie, poteries et cristaux, papier, livres et gravures, ouvrages en peau ou en cuir, poissons marinés ou à l'huile, sucre raffiné, mercerie, eaux-de-vie et esprits, liqueurs, fruits secs ou confits, plumes de parure, etc., etc.

§ XI. Canaux, routes, chemins de fer. — Le plus grand obstacle qu'éprouve le commerce de la Russie est dans le manque de communications nombreuses et faciles. Nous avons vu dans l'hydrographie générale que cette région avait de magnifiques fleuves, mais qu'ils étaient les uns glacés pendant six ou huit mois de l'année, les autres embarrassés de rapides ou traversant des pays déserts : ce sont néanmoins les meilleures voies de communication de l'empire. On les a complétées par un remarquable système de canaux que nous avons indiqués en décrivant les fleuves, et que nous devons maintenant exposer avec plus de détails. Disons avant tout que la plupart ont été établis avec des travaux peu coûteux, d'abord parce que les lignes de séparation d'eaux entre les bassins de fleuves et même les bassins de mer sont très-peu élevées, ensuite parce que les rivières qu'ils réunissent sont navigables très-près de leurs sources.

Nous allons d'abord donner les canaux qui servent à joindre les quatre mers de la Russie :

1° Entre la mer Baltique et la mer Caspienne. — Il y a trois principales communications entre ces deux mers, ou plus simplement entre la Neva et le Volga.

Le canal de *Vyschnji-Volotchok* réunit la Tsna, affluent de la Tvertza, laquelle afflue au Volga, à la Chlina, affluent de la Msta, laquelle afflue au lac Ilmen. Nous savons que de ce lac sort le Volkhof qui se jette dans le lac de Ladoga, et que celui-ci communique par la Neva avec la mer Baltique. Ce canal n'a que 5,500 mètres de parcours, avec trois écluses; mais il complète une voie hydraulique de 3,800 kilomètres entre les deux mers, dont 674 depuis Saint-Pétersbourg jusqu'à Vyschnji-Volotchok. La navigation dangereuse du lac Ilmen est évitée par le petit canal de Novgorod, qui réunit la Msta au Volkhof, et n'a que 8 kilomètres.

Le canal de *Tikhvine*, qui a été fait sous Alexandre Ier, réunit la Tchagodotcha, affluent de la Mologa, laquelle est tributaire du Volga, à la Tikhvinka, affluent du Siass, qui s'écoule dans le lac Ladoga. Il a 22 kilomètres et 15 écluses.

Ces deux canaux sont complétés par le canal de *Ladoga,* construit en 1730, qui suit le bord méridional du lac dont il évite la navigation dangereuse, depuis Schlusselbourg jusqu'à Nouveau-Ladoga, ce qui joint la Neva au Volkhof. Il a 110 kilomètres de long et 20 à 30 mètres de large : c'est le plus important de tout l'empire. En 1857, il a été traversé par 29,000 bateaux et 10,000 trains, qui ont transporté 10 millions d'hectolitres de blé et d'immenses quantités de bois, lin, suif, etc., évaluées à 185 millions.

Le canal de *Marie,* achevé en 1808, réunit la Kovja, affluent du lac Bielo, lequel communique avec le Volga par la Cheksna, à la Vytegra, affluent du lac Onega, lequel communique par le Svir avec le lac Ladoga. Il n'a que 7 à 8 kilomètres avec 12 écluses, et se trouve complété par le canal *Belozerok,* qui contourne le lac Bielo pendant 58 kilomètres, et joint directement la Kovja à la Cheksna. Nous devons encore ajouter à ce système de canaux le canal de l'*Onega,* qui contourne le lac depuis la Vytegra jusqu'au Svir, et qui a 69 kilomètres de développement. Il évite la navigation du lac Onega.

2° Entre la mer Blanche et la mer Caspienne. — Le canal de *Koubinsk* joint la Cheksna, affluent du Volga, avec le lac Koubinsk, qui se décharge dans la Soukhona, affluent de la Dwina. Par le système du canal Marie, il joint aussi la mer Blanche à la mer Baltique.

Le canal du *Nord* (Severo-Iekaterinski), commencé sous Catherine Ire et terminé en 1820, réunit la Keltma septentrionale, qui se jette dans la Vytchegda, affluent de la Dwina, au Djouritch, qui se jette dans la Keltma méridionale, affluent du Volga.

3° Entre la mer Baltique et la mer Noire. — Le canal *Lepel* ou de la *Bérésina,* long de 10 kilomètres, joint le Dnieper à la Duna, en réunissant le petit lac Beretcha, qui appartient au bassin de la Duna, au lac Plavia, qui s'écoule par la Bérésina dans le Dnieper.

Le canal *Oginski,* long de 67 kilomètres avec 10 écluses, réunit l'Iasolda, affluent du Pripetz, qui se jette dans le Dnieper, à la Szara, affluent du Niemen.

Le *canal Royal* joint la Moukhaviez, qui se jette dans le Boug, affluent de la Vistule, à la Pina, affluent du Pripetz. Il n'est navigable que pendant les grandes eaux.

Il n'y a pas encore de canaux entre la mer Noire et la mer Caspienne. Celui qui doit unir le Don au Volga se borne au fossé creusé sous Pierre le Grand.

Quelques canaux joignent les bassins de la mer Baltique. Le canal d'*Alexandre* joint le golfe de Riga au golfe de Finlande par la Pernau et l'Embach, qui, du lac Virtsero, tombe dans le lac Peïpous. — Le canal de *Verro* joint l'Aa, qui se jette dans le golfe de Riga au lac Pskof. — Le canal de *Courlande* lie le Niemen à la Duna au moyen de la Vilia et de quelques autres petites rivières. — Le canal de *Jacob,* en Courlande, fait partie du même système, et unit le Niemen à la Windau. Enfin, un canal, qui commence à Augustowo en Pologne, joint la Vistule au Niemen par le Boug et la Narew.

Les routes de terre sont loin de valoir les moyens de communication par eau; à part quelques-unes qui sont entretenues aux frais des provinces, ce ne sont que des chemins ruraux, rendus à peu près praticables dans les passages les plus dangereux au moyen de chaussées de rondins ou de pierres. « Les routes impériales elles-mêmes

sont simplement tracées, dit Hommaire de Hell, par deux fossés de quelques centimètres de profondeur et par une ligne de poteaux placés de verste en verste. Mais ordinairement on ne tient nul compte du tracé, et souvent la route sillonnée par les transports s'étend sur plus de 2 kilomètres de largeur. » A chaque pluie le chemin change de direction : les voitures, abandonnant l'ancienne, en tracent une autre à travers champs. Les ponts sont aussi rares que les chaussées et tellement défectueux, que les voituriers évitent autant que possible d'y engager leurs chariots. Au printemps et à l'automne surtout, presque toutes les routes deviennent impraticables, le plus petit ravin se transforme en lit de torrent, et les communications sont souvent totalement interrompues. L'hiver, au contraire, une couche épaisse de neige durcie facilite le traînage; les fleuves gèlent à une grande profondeur et peuvent être franchis partout sans danger; les transports deviennent faciles, mais la route n'y joue qu'un rôle secondaire : ou bien elle est abandonnée pour une ligne plus directe; ou bien elle n'est utile que pour indiquer la direction à conserver.

Quelques grandes chaussées commencées en 1834 sont achevées, ou passent pour telles : telles sont la route de Saint-Pétersbourg à Moscou, et de là par Vladimir à Nijni-Novgorod; celle de Saint-Pétersbourg à Kovno, par Riga et Dunabourg; celles qui conduisent de Varsovie aux villes frontières de l'ancienne Pologne, etc. A part ces chaussées, on peut dire que le pays qui a le plus impérieusement besoin, à cause de son étendue, de bonnes communications, est celui qui en a le moins. « La Russie, dit le prince Augustin Galitzin, au lieu de profiter de l'abondance et de la diversité providentielle de ses produits, est l'empire dont les revenus, faute de voies de communication, sont sujets aux plus subites variations et aux plus déplorables vicissitudes. Ses confins regorgent toujours de biens; son centre est presque toujours insuffisamment pourvu, et souvent menacé de disette. La région des forêts et celle des manufactures, contenant une population de 28 millions, ne produisent jamais assez de grains et assez de viande pour leur existence; la région agricole, composée de 20 millions, fournit toujours sans effort au delà de la consommation locale; celle des steppes, habitée par 4 millions, vit exclusivement de la production du bétail et des industries qui s'y rattachent; toutes sont dans une mutuelle dépendance et doivent, pour subvenir aux premiers besoins de nécessité, recourir à de longs et pénibles transports. De grands systèmes de canaux facilitent, il est vrai, une partie de l'année, les transactions qu'opèrent les populations heureusement placées dans leur rayon d'activité; mais celles qui en sont éloignées, et il y en a beaucoup, n'ont pour ressource que les transports par terre, sur essieux pendant l'été, ou en traîneaux sur la neige pendant l'hiver. Or, les transports sur les chemins de terre sont plus difficiles en Russie que dans aucune autre partie de l'Europe, à cause de l'immense étendue des distances à parcourir et des masses de produits encombrants et volumineux à transporter sur des routes qui n'existent que de nom, ou qui, à très-peu d'exceptions près, sont dans un état peu favorable à la circulation. Quant au traînage, il fait payer cher ses services : dans les circonstances ordinaires, et lorsque les besoins n'ont rien de pressant, le transport en traîneau revient au taux de 20 à 25 centimes par tonne et par kilomètre; mais dans les moments de presse, quand la demande abonde, les prétentions des transporteurs ne connaissent plus de limites, et

le traînage monte alors à des prix si exorbitants, que toutes les combinaisons du commerce se trouvent bouleversées et les transactions forcément arrêtées[1]. » La conséquence d'un tel état de choses était l'établissement d'un réseau de chemins de fer qui permît de distribuer, selon les besoins, sur le territoire de l'empire, les produits du sol et les matières premières de l'industrie. Nous allons voir que ce réseau est entrepris; mais avant d'en parler, nous devons donner l'ensemble des routes ordinaires postales de la Russie.

Dans la Finlande il n'y a que deux routes : l'une qui suit tout le littoral; l'autre qui, de Saint-Pétersbourg, passe au milieu du pays des lacs et atteint Uleaborg, sur le golfe de Bothnie.

De Saint-Pétersbourg partent les routes qui vont : 1° à Tilsit, par Narva, Revel, Pernau, Riga, Mitau, Libau et Memel; 2° à Varsovie, par Narva, Pskof et Dunabourg; d'où par Vilna, Kovno, Suwalky, ou par Vilna, Grodno et Bialistok; 3° à Arkhangel, par Schlüsselbourg, Nouveau-Ladoga, Vytegra, Kargapol, etc. De Pskof, un embranchement va par Novgorod, Borovitchi à Vologda, d'où à Arkhangel par Kadnikov, la vallée de la Vaga et celle de la Dwina.

La route de Varsovie à Moscou passe par Siedlec, Kobrin, Slonim, Minsk, Smolensk, Gzatsk et Mojaïsk; de là par Roslaw à Iaroslawl, d'où à Vologda, par Danilov, à Viatka, par Kostroma, Makariev et Orlov; puis à Perm, par Glazov. Un autre embranchement va de Moscou à Mourom, sur l'Oka, par Vladimir. De Mourom la route se bifurque, et va soit par Nijni-Novgorod et le long du Volga, à Kazan et à Crystopol, sur la Kama, soit par Arzamas, Simbirsk et le Volga, à Samara et à Orenbourg.

La route de Varsovie à Saratov, sur le Volga, se dirige par Kobrin, Slonim, Nesvig, Slutsk, Bobruisk, Czernigov, Koursk, Voroneje, Novokopersk. Un embranchement conduit de Voroneje à Penza, par Tambov et Kirsanov; puis de Penza à Simbirsk, par Karsoun.

La route de Varsovie à Kharkof passe par Brzesc-Litewski, Kowel, Dubno, Ostrog, Zitomir, Kiev, Chorol et Poltava; puis de Kharkof à Rostof (embouchure du Don), par Izjim et Bachmout; puis de Rostof à Tzaritsin, sur le Volga, par Novo-tcherkask et Tsunlanskaïa. On va encore de Rostof à Kizliar (embouchure du Terek), par Stavropol, Iekaterinograd et Mozdok.

Deux routes conduisent de Varsovie à Kamenetz-Podolski, sur le Dniester : 1° celle qui passe par Dubno, Ostrog et Ploskurov; 2° celle qui touche Lublin, Zamosk, Lemberg et Tarnopol. De Kamenetz on va par Chotin, Bielcy et Kiszenew, sur Odessa, ou par Mohilev, Olgopol à Nikolaief, à Kherson, à Perekop, Simferopol et Sebastopol. De Kherson on va encore par Berislaw sur Marioupol, aganrog, etc.

Ces routes sont coupées transversalement par les suivantes, qui conduisent des mers septentrionales à la mer Noire et à la mer Caspienne : 1° la route de Tilsit par Kovno, Vilna, Nesvig à Ostrog et à Odessa; 2° la route de Saint-Pétersbourg, par Tsarskoïé-Celo, Louga, Porkhov, Suraz, Vitepsk et Orcha à Mohilev; puis par Zlobin, Zitomir et Braclav, à Olgopol et Odessa. A cette route se soudent celle de Riga à Vitepsk, par la vallée de la Duna, Dunabourg et Polotsk; celle de Tilsit à Zlobin,

[1] Article du *Correspondant* du 25 juillet 1859.

par Kovno, Vilna, Minsk et Bobruisk; celles de Mohilev à Czarnigov, par Korma; de Czarnigov à Nikolaief, par Kiev, Boguslav, etc.; de Czarnigov à Marioupol, par Njezin, Khoral, Iekaterinoslav, Alexandrov; 3° la route de Saint-Pétersbourg à Iekaterinoslav et Marioupol, par Czurilov, Smolensk, Konotop, Romny, Poltava, Konstantinograd; 4° la route de Saint-Pétersbourg à Moscou, par Novgorod, Kresteg, Valdaï, Torzok, Tver et Klin; puis de Moscou à Kharkof, par Borowsk, Kalouga, Balkhov, Orel, Koursk et Bielgorod; puis de Kharkof à Marioupol, par Konstantinograd et Iekaterinoslav, ou à Rostov, par Izjim. De Moscou à Voroneje, il y a deux routes, l'une par Toula, l'autre par Kolomna et Riazan. De Voroneje, la route se prolonge jusqu'à Novo-Tcherkask et Rostov; 5° la route du Nouveau-Ladoga à Iaroslawl, longe la Mologa et le Volga; puis de Iaroslawl elle va, soit par Mourom, Ielatma, soit par Kostroma, Nijni-Novgorod, Arzamas, à Szack; puis par Tambov à Tzaritsin; 6° les routes de Viatka, par Nolinsk et Ursoum, et de Perm, par Ossa et Kilmesselty, se réunissent à Malamysz, sur la Viatka, d'où elles vont à Astrakhan et à Kizliar, par Kazan, Simbirsk, Saratov, Savepta, Ienotaïewsk, et le long du rivage occidental de la mer Caspienne.

Nous avons décrit les routes qui traversent l'Oural; nous décrirons en Asie celles qui traversent le Caucase; avec les unes et les autres nous avons l'ensemble des grandes voies de communication de l'empire, voies qui, malgré leur mauvaise construction et leur plus mauvais entretien, sont cependant parcourues avec une grande rapidité par les équipages de la poste, qui transportent annuellement 300,000 voyageurs.

Le gouvernement russe a compris que l'amélioration des voies de communication est un des plus pressants besoins de l'empire. Pendant la dernière guerre d'Orient, l'armée a cruellement souffert des obstacles qui s'opposaient à son prompt ravitaillement. Un convoi de vivres, parti de Pérékop le 17 décembre 1854, n'était arrivé à Simphéropol que le 20 janvier 1855; il avait mis trente-cinq jours à faire 100 kilomètres, et l'empereur Nicolas disait avec raison : « Nous sommes vaincus par les distances. » Ces tristes souvenirs expliquent l'empressement avec lequel on a cherché à créer un système de chemins de fer approprié aux besoins de l'empire.

Depuis 1837 la Russie possédait déjà un petit railway de 27 kilomètres, allant de Saint-Pétersbourg aux châteaux de Tsarskoïé-Celo et de Paulowsk. En 1851 on a ouvert celui de Saint-Pétersbourg à Moscou, ou *chemin de Nicolas,* long de 648 kilomètres, et qui, en 1856, transportait déjà 962,000 voyageurs, 33,000 têtes de bétail, 382,000 tonnes de marchandises et 247,000 hommes de troupes (recette, 30 millions de francs). Aussitôt la guerre d'Orient terminée, l'empereur Alexandre II a voulu couvrir son empire d'un réseau de railways, et en 1856, il a en effet concédé pour quatre-vingt-cinq ans, à une société française, l'exploitation d'un système de chemins de fer qui doit traverser 26 gouvernements, relier les 3 capitales de l'empire, pénétrer jusqu'aux grands centres des excédants agricoles, et aboutir à deux ports accessibles toute l'année sur la mer Noire et la mer Baltique. Ce système comprend 3,900 verstes ou 4,162 kilomètres, et se divise en 4 lignes.

« La *ligne de Saint-Pétersbourg à Varsovie,* par Pskof, Dunabourg, Vilna, Grodno et Bialistok, avec un embranchement sur la frontière de Prusse, vers Kœnigsberg,

formera la voie de communication de la capitale de l'empire avec toute l'Europe centrale et occidentale. Aujourd'hui, le voyage de Saint-Pétersbourg à Berlin exige au moins sept jours en hiver, et trois jours et demi en été par le bateau de Stettin. L'année prochaine, Berlin ne sera plus qu'à trente-six heures de Saint-Pétersbourg, et dans huit jours un courrier pourra aller de Paris dans cette dernière ville et en revenir !

» La *ligne de Koursk* ou *Orel à Libau*, par Mohilev, Vitepsk, Dunabourg, est peut-être celle qui a le plus d'avenir. Situé au nord de Memel, sur la côte de Courlande, Libau est le plus occidental des ports russes. Il occupe donc la meilleure position géographique par rapport aux ports étrangers avec lesquels la Russie entretient les relations les plus habituelles et les plus suivies. Sa latitude est plus méridionale de trois degrés et demi que celle de Saint-Pétersbourg. Il est d'un abord très-facile aux navires par presque tous les vents; il ne gèle que dans les hivers très-rigoureux, et la navigation n'y est interrompue que pendant un mois tout au plus. Pour comprendre le rôle que ce nouveau havre doit jouer, il faut savoir que les choses sont aujourd'hui, en Russie, disposées de telle sorte que les grains ne peuvent arriver aux ports d'embarquement qu'au printemps, et qu'ils ne parviennent aux pays de destination en Europe que très-peu de temps avant et quelquefois même après la nouvelle récolte, c'est-à-dire à l'époque qui offre le plus d'incertitude pour l'établissement des prix, et où par conséquent le commerce est livré aux plus grandes chances aléatoires. Il résulte de là que la Russie, qui produit aujourd'hui 500 millions d'hectolitres de blé [1], et pourrait aisément *doubler* [2] sa production, est bien loin de prendre toute la part que lui assigne l'importance de ses récoltes dans l'approvisionnement des marchés de l'Europe. Avec ses immenses ressources, elle pourrait agir d'une manière normale et constante sur les prix, et prévenir les crises alimentaires dans l'Occident, tandis qu'elle fonctionne surtout comme grenier de réserve, quand ces crises surviennent. De là les grandes oscillations qu'on remarque dans l'exportation des grains en Russie. La ligne de Libau aura pour effet de faire entrer la production de la Russie dans le système ordinaire et habituel d'alimentation de l'Europe occidentale.

» La *ligne de Moscou à Théodosie* (*Kaffa*) mettra le centre et le nord de l'empire en communication avec la mer Noire. Les gouvernements de Toula, d'Orel, de Koursk et de Kharkof, qu'elle traverse, sont des plus peuplés de l'empire. Ils occupent le centre de la grande production agricole, et tous leurs chefs-lieux, à l'exception d'Orel, sont très-industriels. On compte à Kharkof seulement 224 diverses fabriques qui emploient 9,000 ouvriers. Cette ligne portera donc vers Moscou et le Nord tous les produits du Sud, en grains, lin, chanvre, bestiaux, suif, laine, sel, salaisons, vins et fruits. Elle distribuera sur son parcours la houille et l'anthracite, tant des envi-

[1] Voir sur ce sujet la page 296.

[2] « On peut admettre sans exagération, dit à ce sujet un juge autorisé, que notre commerce de grains pourrait, au besoin et dans un avenir peu éloigné, être porté au décuple des quantités moyennes exportées dans les derniers temps, et approvisionner tous les pays de l'Europe dont les récoltes ordinaires ne suffisent pas à leur consommation, si les débouchés extérieurs étaient assez étendus et assez assurés pour engager nos propriétaires à soigner davantage la culture des céréales et la conservatien des récoltes dans les années abondantes. Mais cela dépend aussi beaucoup de l'amélioration des voies de communication intérieures. » (Tegoborski, *Forces productives de la Russie*, IV, 257.)

rons de Kharkof et du Donetz que des dépôts reconnus dans les gouvernements de Moscou, de Tver et de Kalouga. Elle alimentera en matières premières, et notamment en fer, cuivre et autres métaux venant de la Sibérie par les fleuves et par Nijni, les fabriques échelonnées sur sa voie. Elle apportera les bois de construction et de menuiserie, les matériaux et les produits du Caucase, et reportera en échange les produits russes destinés à l'exportation. Par la facilité et la continuité de ses communications avec les gouvernements producteurs, elle pourra participer à l'exportation des grains en destination du sud de l'Europe et des entrepôts de Marseille, de Gênes et de Trieste.

» Enfin, *la ligne de Moscou à Nijni-Novgorod* pourrait être considérée comme la meilleure du réseau, si la ligne transversale de la mer Noire à la Baltique n'était pas destinée à engendrer un mouvement d'exportation incalculable. Elle aboutit au Volga, qui aujourd'hui ne communique avec Moscou que par une navigation longue et difficile sur l'Oka et son affluent, très-insuffisant, la Moskova. Un délai de deux mois et demi est nécessaire pour la remonte de ces rivières, tandis que les 400 kilomètres de chemin de fer seront parcourus en quelques heures, et à des prix inférieurs à ceux de la voie d'eau. C'est la navigation du Volga qui a donné à Nijni-Novgorod son importance et sa célébrité. C'est cette navigation qui désormais, par l'intermédiaire du chemin de fer, amènera à Moscou, vrai cœur de la Russie, les produits de la région métallifère, située sur le versant occidental de l'Oural, les marchandises de l'Asie, les salaisons de la mer Caspienne, le bétail et les céréales du parcours intermédiaire; en un mot, tout ce que peut mettre en mouvement une navigation côtière sur plus de 3,000 kilomètres de longueur [1]. »

CHAPITRE TROISIÈME.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION.

§ Ier. Histoire. — Nous avons vu ce qu'était la race slave; comment elle occupait de temps immémorial les pays du Nord où elle avait conquis les forêts habitées par les Finnois; comment elle avait suivi les barbares qui envahirent l'empire romain; comment elle avait formé jusqu'au centre de l'Europe plusieurs États dont les peuples existent encore; comment elle se partage en quatre grandes familles, dont la plus puissante, la famille russe, tend à absorber les autres. Nous avons vu aussi que la famille russe se partage en trois branches qui étaient autrefois indépendantes : les Russes-Noirs, au centre et au nord de l'empire; les Russes-Blancs, au sud-ouest; les Russes-Rouges, au sud-est.

Jusqu'au neuvième siècle, les Slaves-Russes n'avaient joué aucun rôle éclatant dans l'histoire de l'Europe; ils avaient suivi les Goths et les Huns dans leurs invasions; leurs peuplades s'étaient répandues jusqu'à l'Elbe et au Danube; ils avaient peuplé et cultivé les plaines du Nord jusqu'au Volga; ils avaient fondé Kief, Novgorod, Vladimir, Moscou, etc. Malgré cela, leur nom n'avait pas de retentissement, leur puis-

[1] Article du *Correspondant* (25 juillet 1859) par le prince Augustin Galitzin.

sance était nulle ou disséminée; ce fut l'audace de quelques pirates, les Varègues-Scandinaves, qui révéla aux Russes la grandeur de leurs destinées.

Depuis plusieurs siècles, la Scandinavie, agitée par des guerres intérieures, ne cessait d'envoyer au dehors de petites colonies d'aventuriers qui se répandaient dans les plaines incultes du nord et de l'est de la Russie. Ces pillards trouvèrent peu d'obstacles dans les tribus slaves, nombreuses, mais dispersées sur un vaste territoire, et d'ailleurs ennemies ou rivales les unes des autres. Les *Varègues* ou *Varægers*, dont le nom paraît signifier guerriers, établirent donc aisément de petites dominations à Holmgard l'Ancienne, qui semble être Kholmogory sur la Dwina; à Holmgard la Nouvelle, qui est Novgorod; à Aidelguborg sur le Ladoga, à Iskorsk, à Pleskof, à Polotsk, et probablement en d'autres lieux. Réunis sous des chefs belliqueux, armés de bonnes cuirasses et d'épées tranchantes, ils soumirent sans peine les Slaves de l'intérieur, et, montant sur leurs bateaux, ils se précipitèrent sur Kief, descendirent dans la mer Noire, menacèrent Constantinople. Arrêtés sur le Bosphore par leur propre épuisement, ils rentrèrent dans leur pays, y prirent de nouvelles forces, s'ouvrirent des routes dans le bassin du Volga, et soumirent les peuplades finnoises. C'est ainsi que se trouva fondé le *grand-duché de Russie,* dont Kief était la capitale, et dont *Rourik le Normand* fut le premier souverain. Ce fut aussi vers cette époque que le christianisme s'introduisit dans ces contrées barbares par les soins des empereurs d'Orient, et alors commencèrent les relations des Russes avec les Grecs, qui se sont continuées à travers toutes les révolutions jusqu'à nos jours.

Dans le siècle suivant, l'histoire de la Russie est très-obscure. L'empire, qui avait pour limites méridionales le Niémen et le Dniester, se partagea en plusieurs États; les principaux furent les républiques de Novgorod et de Pleskof, puis les grands-duchés de Vladimir et de Kief, et ils eurent à lutter contre les Lithuaniens, peuples du Niémen et de la Vistule, qui s'avancèrent jusqu'à la Duna et à Novgorod.

Au commencement du onzième siècle, Vladimir le Grand avait réuni sous son sceptre tous les pays situés depuis l'embouchure du Dnieper jusqu'au Ladoga et à la Duna; mais en partageant ses États entre ses douze fils, il énerva la Russie, qui, ainsi divisée, fut incapable de résister à l'invasion des Mongols. En 1237, Batou, petit-fils de Gengis-Khan, envahit tous les pays russes et les soumit à la grande horde du *Kaptschak;* le duché de Vladimir tomba dans la plus humiliante sujétion, pendant que celui de Kief devint la proie des Lithuaniens; les pays de la Baltique furent soumis par l'ordre Teutonique; enfin, la Finlande fut conquise par les Suédois.

Au quatorzième siècle, le grand-duché de Lithuanie s'étendait du Niémen au lac Ladoga, et des sources du Volga aux bouches du Dnieper, s'appuyant d'autre part sur le Dniester et la Vistule; mais il s'affaiblit bientôt par des divisions intestines et les attaques des Polonais; et, lorsque ceux-ci eurent pris pour roi Jagellon, grand-duc de Lithuanie, il se réunit à la Pologne, ce qui rendit ce dernier État prépondérant dans le Nord.

Cependant, le grand-duché de Vladimir, vassal des Mongols, était réduit au pays qui est encore aujourd'hui le noyau de la nationalité russe et le centre de l'empire, c'est-à-dire au pays compris entre Vologda, Tver, Voroneje et Makarief. Alors Ivan III monta sur le trône. Il secoua le joug des Mongols, détruisit la horde du

Kaptschak, sur les débris de laquelle s'élevèrent les petites hordes de Kazan, d'Astrakhan, de Crimée, de Sibérie, réunit les États de Tver et de Pleskof, soumit la république de Novgorod et rendit tributaires les Permiens (1462-1505). Ivan IV acheva la ruine des Mongols, soumit les royaumes de Kazan et d'Astrakhan, et commença l'acquisition de la Sibérie, qui fut conquise par un Cosaque aventurier (1505-1584).

Dans le siècle suivant, cette extension prodigieuse de la nation russe fut arrêtée par des guerres intestines; les Suédois en profitèrent pour se rendre maîtres de l'Ingrie, et les Polonais de Smolensk, de Novgorod, etc.; mais la maison de Romanof, qui monta sur le trône avec Michel Ier, recouvra toutes ces possessions, et dépouilla même les Lithuaniens de Kief et de l'Ukraine.

Il faut remarquer que ces rapides agrandissements de la Russie ne furent pas tous dus à des conquêtes, mais plutôt à des reprises sur les Tartars et les autres peuples voisins; c'est ce qui les rendit si faciles. La dernière reprise fut exercée de nos jours sur les Polonais, car la Podolie, la Volhynie, etc., étaient d'anciennes contrées russes; et les Autrichiens savent bien que la Galicie orientale n'est qu'un autre nom de la Russie-Rouge. C'est par des reprises que l'empire russe a le plus gagné en population; ses conquêtes ne lui ont valu que du terrain.

Cette distinction entre le noyau de la nation russe, uni par la nature elle-même, et les possessions extérieures, successivement soumises à l'empire, est la base de tout raisonnement politique sur la Russie. Dans le noyau de l'empire, unité et centralité à un degré bien plus haut qu'en Allemagne; population assez compacte pour la nature du pays; industrie peu avancée, mais toute nationale. Dans les conquêtes extérieures, diversité d'intérêts, défaut de population, peu de ressources naturelles, grands établissements d'industrie étrangère, esprit de colonie ou d'États vassaux. Mais les conquêtes extérieures, toutes dans les convenances militaires, géographiques et commerciales de l'empire, sont dominées par la masse centrale.

Revenons à l'histoire. A l'avénement de la maison de Romanof, l'empire avait une population de 12 millions d'habitants; il s'étendait depuis Smolensk jusqu'au lac Baïkal, et renfermait dans ses vastes limites des contrées fertiles, de grandes villes commerçantes et industrieuses, des mines inépuisables, un peuple nombreux, frugal, dur, attaché à son Dieu et à son czar. Si la religion grecque-orientale et une langue nationale écrite en caractères presque grecs isolaient les Russes des peuples latins et germaniques; si une forte teinte des mœurs asiatiques, ou plutôt antiques, faisait généralement placer les Moscovites à côté des Tartars et des Turcs; si l'usage presque constant des czars, depuis le onzième siècle, de ne chercher leurs épouses que parmi leurs propres sujettes, empêchait le nom « du Grand-Seigneur, czar et autocrate de Russie », de retentir dans la bouche des diplomates et de figurer dans les manifestes des cours, il ne faut pas en conclure que les hommes d'État instruits ignorassent les forces réelles de cet empire. Michalon, noble lithuanien, écrivit à Sigismond II, dès l'an 1550, ces paroles mémorables :

« Les Moscovites nous surpassent en activité et en bravoure, tempérance et frugalité, dans toutes les vertus qui assurent la stabilité des empires.... Les Ivan et les Basile ont profité de notre luxe et de notre mollesse pour nous enlever une forteresse après l'autre. Ces princes ne fondent pas leur puissance sur l'or, mais sur

le fer; ils ont introduit parmi leurs peuples l'ordre sévère qui règne chez les Tartars.... Chez nos voisins les Moscovites, la justice est exercée avec gravité, et non pas au milieu des festins et des débauches, comme chez nous.... Il n'y est pas permis aux seigneurs de mutiler et de tuer leurs serfs; personne n'est condamné que par le magistrat public.... Pendant que nos soldats (polonais) se battent dans les cabarets, les Moscovites, toujours sous les armes, veillent sur leurs frontières.... »

Les envoyés de quelques cours, et en outre le savant autrichien baron d'Herberstein, avaient reconnu l'importance, déjà très-sensible, de l'empire russe. Les Anglais, ayant découvert la route d'Arkhangel, avaient apprécié l'utilité dont seraient pour eux des relations commerciales avec une immense contrée d'où déjà, par la route de la Baltique, les marchands anséatiques avaient tiré tant d'avantages. Le Danemark, d'après les conseils des Polonais, excitait le czar contre la Suède, et il existe des relations curieuses sur ces négociations; mais les diplomates français, italiens et espagnols n'eurent pas encore de motifs pressants pour s'occuper de la puissance moscovite. Le géant agissait, inconnu, inaperçu, dans le sein de ses forêts natales. Ce fut Pierre Ier qui, durant son règne de quarante-trois ans, donna à l'empire son importance politique.

Ce monarque ne fit qu'organiser à l'européenne les ressources que ses ancêtres lui avaient léguées; il introduisit de force la civilisation occidentale dans ses États, établit une administration et une législation plus régulières, créa une armée et une flotte; il fonda Saint-Pétersbourg pour faire entrer ses sujets en contact avec l'Europe par la Baltique, conquit l'Ingrie, la Livonie, l'Esthonie, brisa la prépondérance de la Suède après vingt ans de lutte, et, quand il eut signé la paix de Nystadt, érigea la Russie en empire et la plaça à la tête des États du Nord.

Quoique Pierre Ier ait, en quelque sorte, introduit la Russie dans le système européen, cet empire ne s'est placé au niveau des autres grandes puissances que sous le règne de Catherine II. Les sanglantes et continuelles révolutions qui bouleversaient la cour de Russie trahissaient le secret de cette prétendue réforme du caractère national, si gratuitement attribuée à Pierre Ier. Le meurtre d'Alexis, en 1718; les sanglantes exécutions de 1724, dont Voltaire a ignoré le plus grand nombre; le massacre de la famille entière de Dolgorouki en 1730; les vingt mille exilés du ministère de Biren, sous Anne; l'assassinat de Pierre III en 1763, et celui du prince Ivan en 1764 : voilà une série d'horreurs qui n'a rien d'égal dans l'histoire du dix-huitième siècle. « La Russie, disait-on déjà, est pourrie avant que d'être mûre. »

L'incertitude de la succession due à la blâmable imprévoyance de Pierre Ier était la cause principale de toutes ces révolutions de cour. Les vieux Russes avaient justement blâmé cette loi arbitraire de Pierre Ier, par laquelle il accordait à ses successeurs le droit de donner le trône *même à un étranger;* principe tout à fait contraire à l'ancien droit public de l'empire, qui, conformément à l'expérience de tous les siècles, consacrait, mais ne réglait pas assez clairement la succession héréditaire. L'instabilité du gouvernement et l'incertitude de la succession prenaient un caractère encore plus grave lorsqu'on réfléchissait à ceci : le pouvoir despotique, usurpé par Pierre Ier, n'est fondé ni dans les lois ni dans les anciens usages de la Russie. Le mot d'*autocrate* n'apparaît pour la première fois dans les actes russes qu'en 1606, sous Basile

Chouiski. A Pskof, la cloche qui réunissait les assemblées populaires ne cessa de retentir qu'en 1570. La république de Novgorod a duré six siècles; celles de Klinof et de Viatka, trois siècles. Jean le Menaçant jura, en 1549, devant les représentants de la Russie, de la gouverner avec justice. A sa mort, le conseil des boyards s'adjoignit le conseil des provinces (Zemskaïa douma) pour régler les affaires de l'État, et toutes les classes du pays y participèrent. En 1598, lorsque la race Varègue s'éteignit, ce furent 800 députés, outre le clergé et les boyards, qui placèrent Boris Godounof sur le trône. Quand Basile Chouiski y monta, les princes Galitzin et Kourakin n'y consentirent qu'à la condition de limiter l'autorité des czars. Enfin, jusqu'en 1701, les oukases commençaient par une formule qui rappelait les droits des boyards : *Veliki gospodar oukazal y boyari prigovorili*, c'est-à-dire : « Le Grand-Seigneur a ordonné, et les boyards y ont consenti. » Les grandes familles de la noblesse n'ont jamais oublié leurs anciennes prétentions à cet égard; et, en 1730, on les vit prescrire à l'impératrice Anne une capitulation qui changeait la Russie en monarchie limitée. Cette capitulation fut violée; mais les seigneurs renouvelèrent leurs efforts sous Catherine II, sous Paul Ier, au commencement du règne de Nicolas. Plusieurs de ces familles se croyaient même des prétentions au trône, occupé par une branche indirecte de la maison de Romanof, qui n'était elle-même liée que par les femmes à la maison de Rourik. On a vu, en 1729, les Dolgorouki marcher vers ce but ambitieux; ils descendent, ainsi que les Repnin, les Galitzin et les Kourakin, des anciens grands-ducs. Menacée ainsi d'un changement de maîtres, d'un soulèvement de l'aristocratie, d'une guerre intérieure, la Russie, depuis Pierre Ier, avait moins de forces réelles que sous Ivan II.

C'est avec les guerres de 1770 contre les Turcs et le partage de la Pologne en 1772 que la Russie a réellement commencé le rôle d'une grande puissance, grâce à des conquêtes utiles, habilement exploitées, mais que la politique européenne aurait dû prévoir. C'est sous Catherine II que la flotte créée par Pierre Ier a fait le tour de l'Europe, est venue dominer l'Archipel et menacer l'Égypte; c'est sous elle qu'on a vu pour la première fois les généraux nés russes, tels que les Romanzof, les Panine, les Souvarof, acquérir de la gloire; et que l'Europe fut obligée de compter les Russes au rang des grandes nations militaires. Le partage de la Pologne fut le coup de maître de Catherine II. Ce ne fut pas uniquement des provinces qu'elle acquérait: dès que le code du droit des gens fut déchiré, les grandes puissances pouvaient impunément afficher le système d'envahissements fondés sur les simples convenances. Aussi la Russie n'a-t-elle, depuis cette époque, conclu aucun traité de paix, si ce n'est en 1856, sans acquérir quelque portion de territoire, fût-ce même aux dépens de ses propres alliés. Les trois partages de 1772, 1793, 1795, lui donnèrent les provinces polonaises de Lithuanie, de Courlande, de Volhynie, de Podolie, etc. Alors, comme la puissance des czars ne pouvait plus s'étendre au sud-ouest, où elle trouvait son intime alliée la Prusse, par laquelle elle pèse sur les destinées de l'Europe occidentale, elle marcha vers le sud-ouest, où l'Autriche, puissance demi-slave, la vit avec terreur démembrer l'empire ottoman. En 1774, le traité de Kaïnardji donna à la Russie les places de Kinburn, d'Ienikalé, de Kertch, d'Azof, c'est-à-dire les clefs de la Crimée, de la mer Noire, du Palus-Méotide, et en outre la Kabardie dans le Caucase. En 1784,

elle acquit la Crimée, l'île de Taman et le Kouban, avec des droits nouveaux sur la navigation de la mer Noire. En 1792, le traité d'Yassi lui donna Oczakof, la Bessarabie, le cours du Dniester, etc.

Imbu de doctrines plus pures et de sentiments plus généreux, Alexandre avait probablement l'intention sincère d'arrêter le mouvement extérieur de la Russie, et de porter l'énergie de cette grande nation sur des améliorations intérieures, sur le perfectionnement de ses riches productions. Les guerres napoléoniennes l'arrachèrent à ces préoccupations. D'abord, ami de la France, il gagna à cette alliance une possession très-importante, celle de la Finlande, qui donna à la marine russe ses meilleurs matelots; puis, ennemi de Napoléon, il prit part au démembrement de son empire, et acquit le grand-duché de Varsovie, ou royaume de Pologne, ce qui lui donna un camp d'observation au milieu de l'Europe, à 80 lieues de Berlin, à 100 lieues de Vienne.

Sous le successeur d'Alexandre, Nicolas Ier, la Russie parut être la dominatrice et l'arbitre du continent européen. Elle reprit alors ses projets ambitieux du côté de la Turquie. Dans la guerre de 1829, ses armées arrivèrent jusqu'aux portes de Constantinople, et la modération seule du vainqueur l'empêcha d'y entrer. Elle ne gagna en apparence au traité d'Andrinople que les bouches du Danube, quelques districts dans l'Asie, le protectorat des provinces danubiennes; mais, par suite de la création du royaume de Grèce, elle exerça une influence dominatrice sur tous les sujets chrétiens du sultan et par conséquent sur l'empire ottoman. Dans les démêlés de la Turquie avec le vice-roi d'Égypte, elle vint à l'aide de Mahmoud et lui imposa le traité d'Unkiar-Skelessi (1833), qui fermait le détroit des Dardanelles aux vaisseaux des autres puissances européennes, et donnait au czar le droit d'intervenir contre les ennemis intérieurs et extérieurs de la Porte. Enfin, en 1848, grâce aux troubles qui agitaient la Moldavie et la Valachie, elle occupa ces provinces qui semblèrent réunies à son empire.

Tous ces succès furent augmentés par l'acquisition de l'Arménie faite sur la Perse, par la destruction de la nationalité polonaise, par des extensions de territoires en Asie; mais ils furent arrêtés par la guerre de 1853. Alors la Russie, regardant la Turquie comme un malade à l'agonie et dont il faut s'assurer l'héritage, voulut obtenir la domination réelle de cet empire en mettant sous son protectorat les sujets ottomans professant la religion grecque. Elle fut arrêtée dans ces prétentions par la coalition de la France et de l'Angleterre; vaincue par leurs armées qui accoururent à l'aide du sultan, elle se trouva forcée de conclure la paix de Paris (1856). Par cette paix elle a abandonné les bouches du Danube, perdu le protectorat de la Servie, de la Valachie, de la Moldavie, enfin consenti à l'annulation du port militaire de Sébastopol et à l'exclusion de ses vaisseaux de guerre de la mer Noire.

§ II. Gouvernement et administration. — Une seule volonté souveraine et illimitée gouverne la Russie; la qualification de *samoderjetz* ou *autocrate,* dont se décoraient les empereurs de Byzance et que se donne l'empereur ou *czar* de Russie, indique qu'il tient son autorité de Dieu seul. Ses titres sont fort nombreux; il ne prend ordinairement que ceux-ci : *empereur et autocrate de toutes les Russies, czar de Pologne, grand-prince de Finlande.* La couronne est héréditaire de mâle en mâle, par ordre de

primogéniture; ce n'est que dans le cas de complète extinction de la branche masculine que les femmes sont appelées au trône. L'empereur professe la religion grecque, qu'on qualifie en Russie de catholique orthodoxe : il en est le chef suprême. Son épouse doit appartenir à une maison souveraine, et professe la même religion que son mari; et, comme il n'y a en Europe que la maison de Russie qui soit grecque, il s'ensuit que les princesses allemandes qui entrent par mariage dans la famille impériale sont forcées d'abjurer leur religion natale. Saint-Pétersbourg est la résidence habituelle de l'empereur, mais Moscou continue à porter le titre de capitale. La cour est fort brillante, et se compose d'environ 4,000 personnes des premières familles de l'empire. L'empereur n'a pas de liste civile, et ses dépenses, ainsi que celles de sa famille, sont confondues avec celles de l'État.

Trois grands conseils, dont les membres sont nommés par l'empereur, l'assistent dans l'exercice du pouvoir : le *conseil de l'empire,* le *sénat,* le *saint synode.* « Le conseil de l'empire est, après l'empereur, la plus haute autorité de la Russie; c'est un corps à la fois législatif, administratif et judiciaire. Originairement, il ne possédait que ces deux premières attributions; mais l'organisation imparfaite des tribunaux et la tendance de tous les pouvoirs à s'absorber dans le pouvoir exécutif ont conduit à donner au conseil de l'empire les fonctions de la cour suprême judiciaire [1]. » Ses autres principales attributions sont : la discussion et la rédaction des lois, l'établissement du budget, la révision des comptes annuels des ministères, les affaires diplomatiques, etc. Il se compose de deux ordres de conseillers : ceux qui siégent dans les comités ou *départements* (au nombre de 32), ceux qui n'y siégent pas (au nombre de 24). Tous les ministres en font partie, ainsi que les princes impériaux. Il y a aussi deux ordres d'assemblées : les assemblées de chaque département, les assemblées générales; à celles-ci seulement assistent les conseillers qui ne siégent pas dans les départements. Le président est aussi président du conseil des ministres. Le conseil de l'empire est divisé en cinq départements qui sont : ceux des lois, des affaires militaires, des affaires civiles et ecclésiastiques, de l'économie politique et des affaires de Pologne. Suivant la quantité des affaires, elles sont traitées soit dans les départements particuliers du conseil, soit dans les assemblées générales. Chaque département se compose d'un président et de 4 à 7 membres, qui tous ont droit de présence aux assemblées générales. L'empereur approuve ou infirme toutes les décisions du conseil de l'empire.

Le *sénat dirigeant,* créé en 1711 par Pierre le Grand, fut composé d'abord du chancelier de l'empire, du vice-chancelier et de 9 boyards. Il compte aujourd'hui 100 à 120 membres choisis par l'empereur dans les deux premières classes du tschinn. En outre, les ministres et les gouverneurs généraux militaires en font partie de droit. L'empereur en est le président. Le sénat est chargé de promulguer les lois et d'en surveiller l'exécution; il contrôle les revenus et les dépenses de l'État, la gestion des hauts fonctionnaires, etc.; il est en même temps haute cour d'appel pour toutes les causes civiles et criminelles. Le jugement d'une assemblée générale du sénat n'a force de loi qu'à la condition d'obtenir la majorité des 2/3 de ses membres. L'empereur approuve ou annule toutes les décisions. Le sénat est divisé en 11 départements, dont 6 siégent à Saint-Pétersbourg, 3 à Moscou et 2 à Varsovie.

[1] *Revue des Deux-Mondes, Annuaire de* 1850.

A côté du conseil de l'empire et du sénat se trouve un rouage spécial dont le rôle ne manque pas d'importance : c'est la *commission des requêtes* ou *des suppliques*. Elle détermine les cas d'appel à la juridiction du sénat, et suspend l'exécution d'un jugement rendu par le tribunal suprême, afin de déférer l'affaire au conseil de l'empire.

Le *saint synode* est chargé de la direction des affaires ecclésiastiques sous le contrôle immédiat de l'empereur. Nous en parlerons plus loin.

Après les trois grands corps de l'État vient le conseil des ministres, où se traitent les affaires administratives ordinaires. Ce conseil peut s'ouvrir à autant de membres qu'il convient au souverain d'y attacher. Les ministères sont au nombre de neuf :

Maison de l'empereur.	Justice.	Finances.
Domaines de l'empire.	Intérieur.	Guerre.
Affaires étrangères.	Instruction publique.	Marine.

A ces divers départements il faut joindre la direction en chef des postes, celle des voies et communications, et le contrôle de l'empire, dont les titulaires jouissent de la même indépendance et des mêmes prérogatives que les ministres.

L'empire russe paraît avoir une grande unité administrative; cependant quelques provinces ont conservé certains priviléges : ainsi, la Livonie et l'Esthonie ont des états provinciaux; la Courlande a des assemblées de noblesse; la Finlande jouit d'une administration et de lois particulières. On a rendu récemment à la Pologne quelques attributions, mais non pas la constitution et l'administration séparées dont elle jouissait avant 1832. Quoi qu'il en soit de ces exceptions, l'empire est divisé en 79 gouvernements formant 11 groupes assez distincts. En voici le tableau :

Superficie et population de l'empire de Russie.

GOUVERNEMENTS.	ARRONDISSEMENTS.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION en 1851.	POPULATION par mille carré géograph.
1. Arkhangel (avec Novaja Semlya). . . .	8	16,377 63	234,064	17
2. Iaroslav.	10	661 97	943,426	1,425
3. Kalouga.	11	575 36	941,402	1,636
4. Kostroma.	12	1,482 43	1,020,628	688
5. Koursk	15	820 86	1,665,215	2,029
6. Moscou	13	591 03	1,348,041	2,279
7. Nijni-Novgorod	11	879 60	1,126,493	1,283
8. Novgorod.	10	2,219 80	934,633	421
9. Olonetz.	7	2,792 20	263,409	94
10. Orel.	12	861 56	1,406,571	1,633
11. Pskof.	8	811 77	657,283	810
12. Riasan.	12	768 74	1,308,472	1,702
13. Smolensk.	12	1,022 51	1,069,650	1,046
14. Tambov.	12	1,205 85	1,666,505	1,382
15. Toula.	12	556 65	1,092,473	1,963
16. Tver.	12	1,227 02	1,359,920	1,108
17. Vladimir.	13	864 60	1,168,303	1,351
18. Vologda.	10	6,969 09	864,268	124
19. Voroneje	12	1,213 05	1,629,741	1,344
GRANDE-RUSSIE.	—	41,901 72	20,700,497	494

GOUVERNEMENTS.	ARRONDIS-SEMENTS.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION en 1851.	POPULATION par mille carré géograph.
1. Kharkov	11	987 95	1,366,188	1,382
2. Kiev	12	916 70	1,636,839	1,786
3. Poltava	15	899 36	1,668,694	1,855
4. Tschernigov	15	1,002 88	1,374,746	1,371
PETITE-RUSSIE	—	3,806 89	6,046,467	1,588
1. Bessarabie	8	[1] 860 51	874,044	1,016
2. Chersonèse	6	1,336 02	889,205	666
3. Pays des Cosaques du Don	7	2,951 92	793,758	269
4. Iekaterinoslav	8	1,209 82	902,369	746
5. Tauride	8	1,211 99	608,832	502
6. Tschernomorie [2]	—	695 10	166,121	239
RUSSIE DU SUD	—	8,265 36	4,234,329	513
1. Grodno	9	694 53	795,604	1,146
2. Kovno	7	760 30	875,196	1,151
3. Minsk	9	1,627 30	935,345	574
4. Mohilev	11	887 54	837,537	944
5. Podolie	12	776 18	1,577,966	2,033
6. Vilna	7	770 33	787,609	1,022
7. Vitepsk	12	812 63	742,811	914
8. Volhynie	12	1,300 41	1,469,442	1,130
RUSSIE DE L'OUEST	—	7,629 22	8,021,510	1,051
1. Esthonie	4	377 52	289,800	768
2. Courlande	5	497 24	539,270	1,085
3. Livonie	5	856 00	821,457	960
4. Saint-Pétersbourg	8	979 06	566,409	579
PROVINCES DE LA MER BALTIQUE	—	2,709 82	2,216,936	818
1. Abo Bjoerneborg	—	482 27	295,603	613
2. Kuopio	—	815 28	200,201	245
3. Nyland	—	208 86	160,878	770
4. Saint-Michel	—	430 70	149,850	348
5. Tavastehus	—	358 77	154,421	432
6. Uleaborg	—	3,040 08	160,172	53
7. Vasa	—	775 83	263,685	339
8. Viborg	—	771 74	275,953	357
GRANDE PRINCIPAUTÉ DE FINLANDE	—	6,883 53	1,660,763	241
1. Kazan	12	1,131 38	1,347,352	1,190
2. Pensa	10	692 26	1,058,444	1,529
3. Perm	12	6,091 22	1,741,746	286
4. Simbirsk	8	841 94	1,024,286	1,217
5. Viatka	11	2,507 52	1,818,752	725
STAROSTIE DE KAZAN	—	11,264 32	6,990,580	621

[1] A déduire de cette superficie 205 00 milles carrés géographiques cédés à la Turquie par le traité de Paris du 30 mars 1856.

[2] Le pays des Cosaques de la mer Noire.

GOUVERNEMENTS.	ARRONDISSEMENTS.	SUPERFICIE en MILLES CARRÉS géographiques.	POPULATION en 1851.	POPULATION par mille carré géograph.
1. Astrakhan	5	2,868 58	386,763	135
2. Orenbourg	9	5,782 32	1,712,718	296
3. Samara	7	2,438 00	1,320,108	541
4. Saratov	10	2,585 57	1,444,496	559
5. Stavropol	3	1,962 87	535,447	273
STAROSTIE D'ASTRAKHAN	—	15,637 34	5,399,532	345
1. Augustowo	5	341 69	626,594	1,834
2. Lublin	8	548 61	1,028,816	1,875
3. Plozk	6	318 22	548,406	1,723
4. Radom	8	454 45	939,344	2,067
5. Varsovie	10	668 29	1,708,895	2,557
ROYAUME DE POLOGNE	—	2,331 26	4,852,055	2,081
1. Derbent	2	—	453,284	—
2. Erivan	5	—	294,322	—
3. Territoire du Schamkal	—	—	25,785	—
4. Koutaïs	5	—	305,702	—
5. Schemakha	5	—	603,006	—
6. Tiflis	5	—	491,485	—
TRANSCAUCASIE	—	3,807 76	2,173,584	671
1. Irkoutsk	—	—	294,514	—
2. Jakoutsk	—	—	207,030	—
3. Ieniseisk	5	—	251,778	—
4. Kamtschatka	—	—	7,331	—
5. Semipolatinsk	—	—	450,000	—
6. Territoire des Kirghiz	—	—		
7. Tobolsk	9	—	872,268	—
8. Tomsk	6	—	476,355	—
9. Territoire du Trans-Baïkal	—	—	327,908	—
SIBÉRIE	—	243,928 72	2,887,184	12
RUSSIE D'EUROPE	—	100,429 46	60,122,669	598
RUSSIE D'ASIE	—	247,736 48	5,060,768	20
RUSSIE D'AMÉRIQUE	—	27,247 33	54,000	2
EMPIRE DE RUSSIE	—	375,413 27	65,237,437	174

Chaque gouvernement est divisé en arrondissements et en districts ou cercles, mais il y a un certain nombre de ces derniers dont l'organisation administrative est différée, soit faute d'une population suffisante, soit parce que l'ancien état du pays n'a pas encore permis d'y introduire le même ordre que dans le reste de l'empire. Le gouverneur de province a l'administration civile et la haute main sur toutes les autorités du gouvernement. Il est assisté d'un vice-gouverneur et d'un conseil de régence, composé de 3 membres, qu'il doit consulter dans certains cas, mais sans être tenu de se ranger à son avis. En cas de dissidence, le conseil a le droit de faire

insérer ses motifs sur les registres des gouvernements. Le gouverneur est appelé à prendre part au jugement des affaires criminelles. Le vice-gouverneur est président de la chambre des finances, qui, dans chaque gouvernement, est spécialement chargée de l'administration des domaines de la couronne et du recouvrement de ses revenus. Cette chambre est composée de 3 conseillers, 2 assesseurs, 1 receveur, 4 juges et 2 secrétaires. Tous ces emplois sont à la nomination du souverain. Un colonel de gendarmerie, chef de la police, relevant du ministre seul, est attaché à chaque gouvernement.

« Les villes ont une constitution particulière. L'espèce de municipalité par laquelle elles sont régies, et dont tous les membres sont librement élus par les communes, se compose de 2 bourgmestres et d'au moins 4 conseillers, tous salariés par les villes mêmes. C'est ce qu'on nomme *douma* ou conseil de ville. Quelques bourgs ont aussi leur *douma,* avec 1 bourgmestre et 2 conseillers. Cette magistrature municipale prononce dans tous les débats entre bourgeois, et exerce son contrôle sur la vente des immeubles et sur les étrangers qui s'établissent dans la ville. Elle est renouvelée tous les trois ans dans les petites villes par le concours de tous les bourgeois, et dans les grandes par ceux qui payent au moins 50 roubles d'impôt à la couronne; il faut d'ailleurs pour voter avoir atteint l'âge de vingt-cinq ans.

» Dans chaque ville, il existe en outre un *conseil commun* et un *conseil de six voix,* qui, l'un et l'autre, sont présidés par le chef de la bourgeoisie appelé *golova,* magistrat salarié, élu pour trois ans. Le premier conseil délibère sur les intérêts communaux, veille à la police de la ville, et choisit dans son sein le conseil des six voix. Il est élu par tous les bourgeois, et se renouvelle tous les trois ans. Le conseil des six voix a pour attributions l'entretien et la construction des bâtiments publics, le maintien du bon ordre dans les guildes ou maîtrises, l'administration des revenus communaux. En dehors de ces conseils est une sorte de tribunal, dit *cour orale,* et qui prononce sur les contestations d'une importance secondaire entre marchands et artisans.

» Chaque grande ville a, d'ailleurs, son commandant nommé par le gouvernement, et souvent son maître de la police. Dans les petites villes, il y a un bailli, nommé *gorodnitchéi.* Ce fonctionnaire est chargé de veiller à l'exécution des lois, de garder les magasins de la couronne, de commander la milice de l'intérieur, composée des compagnies ou bataillons d'anciens militaires, chargés du maintien de l'ordre. Enfin, l'exécution des sentences des tribunaux, ainsi que les enquêtes dans les affaires criminelles, sont confiées dans chaque district à une sorte de tribunal dit de police, qui se compose de l'*isprinavik* (maître de la police), élu par la noblesse, et de deux commissaires élus également par les nobles qui résident dans le district.

» Le système administratif est, comme on le voit, très-compliqué; mais, tel qu'il est, il pourrait présenter des garanties très-sérieuses à la population, si la corruption administrative n'était passée dans les mœurs du pays. Les employés tenant d'un côté au peuple d'où ils sortent, de l'autre à la noblesse où ils commencent à entrer, représentent ces deux ordres dans ce qu'ils peuvent avoir de vicieux et de plus dégradé. Pleins de grossièreté et d'ignorance, ils n'en affectent pas moins un orgueil superbe, une morgue insolente. Mais de tous les vices qui caractérisent l'employé russe, le plus profond, le plus radical, c'est la vénalité. Depuis le plus

haut jusqu'au plus bas degré de l'échelle administrative, le vol étale son audace. Tel haut fonctionnaire qui a 100,000 roubles d'appointements se fait 2 millions; tel autre auquel on donne le salaire d'un laquais roule voiture. L'immoralité des fonctionnaires russes dans leur conduite officielle est devenue partout proverbiale; l'autorité, si discrète d'habitude, s'est trahie dans ces dernières années par des éclats de colère extrême qui ont mis le public dans de singulières confidences. Les Russes ne portent pas dans l'exercice des emplois publics les idées de délicatesse qui règnent dans d'autres pays : entre voler et exploiter une place, ils font une différence que nos mœurs ne comportent pas. Tous les actes de la vie civile sont soumis à un rançonnement aussi honteux que vexatoire, et telle est la puissance d'un usage absolu et invétéré que personne ne s'en indigne, et qu'un employé ne perd point dans l'estime publique pour s'être engraissé à son poste [1]. »

§ III. Justice. — Le champ où la vénalité et la corruption s'exercent avec le plus d'audace et de scandaleux profits, c'est la justice. Malgré les sévérités du gouvernement, elle est partout fort mal rendue; le manque de publicité et de plaidoirie orale, la cupidité incroyable des juges, leur ignorance, puisqu'on n'exige pas d'eux la connaissance du droit, la confusion de la législation, expliquent cet état déplorable de l'administration de la justice, auquel n'a pu encore remédier la volonté toute-puissante des empereurs.

L'organisation judiciaire de l'empire est, d'ailleurs, très-compliquée. Nous venons de voir certaines justices municipales et provinciales; nous avons parlé des tribunaux d'équité qui remplissent à peu près le même rôle que nos justices de paix, et relèvent directement des gouverneurs et du sénat. Nous avons dit que les communes de la couronne ont leur tribunal, composé du maire et de 2 juges élus, et qui peut connaître de toutes les affaires autres que les crimes proprement dits; enfin les terres nobles ont aussi des tribunaux de propriétaires nobles. Maintenant si nous revenons au système général, le tribunal de première instance est le tribunal de district, composé de membres électifs. On appelle à la cour supérieure, qui existe dans chaque chef-lieu de gouvernement. En matière criminelle, les arrêts de cette cour sont sans appel, mais en matière civile elle prononce en dernier ressort seulement dans les causes où il s'agit d'une valeur au-dessous de 2,500 roubles. Au-dessus de ces tribunaux viennent les départements du sénat; la commission des requêtes, qui peut transférer l'affaire à l'assemblée générale du sénat ou au conseil de l'empire, et en dernier ressort l'empereur, qui forme la grande cour de cassation de l'empire. On conçoit ce qu'il faut de patience, et surtout de sacs de roubles, pour épuiser tous ces degrés de juridiction.

Il n'existe pas de code en Russie, mais sous le règne de Nicolas Ier on a publié un recueil de lois anciennes et modernes, depuis la charte donnée par le czar Alexis Ier. La collection comprend environ 50,000 oukases, répartis dans une cinquantaine de volumes in-quarto.

« La peine de mort n'existe plus, dit-on, en Russie depuis le dix-huitième siècle; le supplice du knout est, dit-on, aboli, mais il est remplacé par celui des bâtons ou *battogues*, qui n'est pas beaucoup moins cruel. La déportation en Sibérie est la seule

[1] *La Russie contemporaine*, par Léouzon-Leduc.

peine pour les crimes graves. C'est en 1822 que le système général de la déportation a été réorganisé; dès lors les colonies pénales ont acquis un grand développement et un certain degré de prospérité. A leur arrivée en Sibérie, les condamnés sont partagés en cinq classes. La première classe comprend les grands criminels condamnés aux travaux des mines, mais qui au bout de vingt ans peuvent être ibérés et devenir colons. Dans la deuxième classe sont compris ceux qui travaillent pendant six ans comme ouvriers de toute espèce, et sont ensuite libérés. Dans la troisième classe on sert huit ans en qualité de domestique. La quatrième classe, celle des laboureurs, est employée au défrichement de la Sibérie; ils doivent être mariés; le gouvernement leur fait les avances nécessaires pour leur établissement; après leur temps, ils sont traités comme paysans de la couronne. La cinquième classe, celle des incapables, composée d'infirmes, de vieillards, est dispersée dans les communes, où ils sont employés à divers usages. En 1840, selon M. de Tchihatcheff, on comptait 135,000 colons et une assez grande quantité de déportés non déterminée. M. de Haxthausen évalue la moyenne annuelle des déportés à 10,000, et M. Demidoff à 15 ou 20.000.

» La déportation en Sibérie envoie dans ce pays les criminels de tout genre, les vagabonds, les serfs insoumis, les condamnés politiques. Quels que soient les abus de ce genre de peine, on doit hautement louer la Russie d'avoir adopté un système pénal qui la dispense des bagnes, des maisons centrales, des repris de justice, de la peine de mort, et qui quelquefois, après la satisfaction donnée à la loi, rend le coupable devenu libre à une nouvelle société dont il redevient un membre honorable et utile [1]. »

§ IV. Religion gréco-russe. — La religion pratiquée par les neuf dixièmes de la population russe est le culte catholique grec dit *orthodoxe*. C'est en 867 que le patriarche byzantin Ignace, qui était parfaitement soumis au saint-siége de Rome, envoya les premiers missionnaires en Russie. C'est en 980 que Vladimir le Grand, le premier grand-duc de Russie, qui, après la princesse Olga, ait embrassé solennellement le christianisme, reçut le baptême des mains de l'évêque de Kherson. La nouvelle Église releva hiérarchiquement du patriarchat de Constantinople, mais elle était entièrement unie à l'Église de Rome, et c'était d'elle qu'elle recevait les règles de sa foi et de sa discipline canonique. En 1075, on vit même le grand-duc Isiaslaf demandre asile et protection au pape Grégoire VII contre les empiétements de son frère Wseslaf. Le pontife rétablit la bonne harmonie entre les deux frères, confirma la premier dans la possession de ses États, et octroya au second, au nom du prince des apôtres, la souveraineté de la Russie. Dans le douzième siècle, l'influence des pontifes schismatiques qui étaient envoyés de Constantinople à la Russie commença à se faire sentir, mais le lien avec l'Église de Rome ne fut définitivement rompu qu'à la fin du quinzième siècle. Ce fut alors seulement que l'Église gréco-russe adopta le schisme de Photius, qui consiste principalement à repousser la suprématie du siége de Rome, l'infaillibilité, ou, comme disent les Russes, l'*impeccabilité* du pape, le dogme qui fait procéder le Saint-Esprit du Père et du Fils, la croyance au purgatoire, etc.; mais, pour compléter la séparation, elle voulut avoir un patriarche national et indépendant. En 1572, Boris Godounof, ministre du grand-duc de

[1] Dussieux, *Force et faiblesse de la Russie*, page 38.

Moscovie, fit venir le patriarche Jérémie II, prélat d'une foi douteuse, qui n'avait acquis sa dignité qu'en l'achetant, et qui conféra le titre de patriarche à Job, métropolitain de Moscou. L'un des premiers actes de l'Église russe devenue indépendante fut de légaliser, par une loi du concile de Moscou, en 1595, le servage qui venait d'être introduit en Russie par Godounof. « Par une démarche aussi honteuse, dit le P. Theiner, cette Église contribua de la manière la plus puissante à mettre dans les chaînes une portion immense d'un peuple libre jusqu'à cette époque, et cela au moment où depuis quatorze siècles, grâce aux principes et aux efforts de l'Église catholique, l'esclavage avait disparu du reste de l'Europe [1]. »

La création du patriarcat de Moscou ne donna pas à l'Église russe plus d'indépendance et de pouvoir. Les grands-ducs et les czars ne reconnurent jamais aux patriarches que de chétives immunités ; ils les firent servir d'instruments à leur despotisme ; ils les firent mouvoir au gré de leurs oukases. Enfin Pierre le Grand se lassa même de cette dignité, qui pouvait égarer ses sujets : il la détruisit, la remplaça par le saint synode, qui était entièrement dans sa main, et, en s'attribuant en réalité le pouvoir religieux, ne laissa plus voir au peuple qu'un chef unique, pontife et monarque, lieutenant de Dieu sur la terre. « Une autorité spirituelle, disait-il, représentée par un collége, n'excitera jamais dans le pays autant d'agitation et d'effervescence qu'un chef personnel de l'ordre ecclésiastique. L'homme du peuple ne comprend pas la différence qui existe entre l'autorité spirituelle et celle du souverain séculier ; en voyant les honneurs extraordinaires dont on entoure le pasteur suprême, il est entraîné par l'admiration à croire que le chef de l'Église est un autre souverain, dont l'autorité est égale ou même supérieure à celle du monarque ; il croirait en outre que l'ordre ecclésiastique forme une espèce de monarchie supérieure à l'autre. »

Depuis cette époque, l'Église russe est entrée complétement dans un état d'avilissement, de décadence, ou, selon l'expression du père Lacordaire, de pétrification. Elle n'a pas de vie, elle manque d'essor et d'intelligence ; elle s'enveloppe, à défaut d'animation intérieure, de cérémonies, de pratiques, de formules vides et superstitieuses ; elle n'est qu'un instrument de règne, une machine puissante pour une politique de domination, une sorte de fétichisme.

L'empereur, dit la loi russe, est le défenseur et le protecteur suprême de la religion et de toutes les institutions de la sainte Église ; mais, s'il est le chef de cette Église, s'il en nomme les dignitaires, s'il peut les changer, les révoquer, les destituer, il n'a pas de fonctions pontificales, il ne fait pas d'ordination, il ne décide pas des questions théologiques. C'est le saint synode que ces droits essentiels regardent, et l'empereur ne fait qu'approuver et exécuter ses décisions. Il est composé habituellement de neuf membres, et l'empereur, qui peut le présider, s'y fait représenter par un de ses aides de camp, qui a droit de contrôle sur toutes les sentences ou décisions du synode. Une commission qui est dans sa dépendance a la direction des écoles ecclésiastiques, la censure des livres religieux, etc.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le czar, monarque absolu et pontife suprême, emprunte à cette double majesté une supériorité morale qui le place dans l'esprit de ses sujets au-dessus de toutes les puissances de ce monde : c'est une sorte de demi-

[1] *L'Église russe*, chapitre VIII.

dieu qu'on admire, qu'on implore, qu'on révère presque à l'égal de la Divinité, et qu'on appelle simplement *le Père.* Ce sentiment est d'ailleurs conforme à l'esprit slave, qui est, par sa nature mystique, sa docilité voisine de la servilité, son ignorance grossière, tout à fait oriental. « Or, aux yeux des Orientaux, dit M. Cyprien Robert, la souveraineté absolue ne réside que dans la religion. En Orient, c'est l'Église qui fait naître les nationalités et les sauve de la mort quand elles succombent. Ainsi l'Église russe a ranimé la nationalité russe détruite par les Mongols, et la nationalité grecque absorbée par les Ottomans. En Russie comme en Grèce, c'est le diocèse qui a formulé la province politique ; l'une et l'autre de ces divisions s'expriment par un seul mot, *Éparchie.* L'évêque et le gouverneur occupent dans les Églises deux trônes parallèles, de même que dans l'État ils se contrôlent mutuellement. Le terme qui désigne un évêque, en grec *despotis,* en slavon *vladika,* signifie proprement le maître, la source du pouvoir. Si l'État politique s'écroule, le pouvoir épiscopal lui survit et le remplace momentanément. »

L'empire comprend 56 *éparchies.* Les *éparques* se divisent en métropolitains, au nombre de 4 ; archevêques, au nombre de 26 ; évêques, au nombre de 26. Il y a de plus 11 évêques suffragants. Ces titres sont d'ailleurs honorifiques, puisque les attributions de chaque éparque sont les mêmes dans tous les diocèses. Les 4 métropolitains sont ceux de Kief et Galicz, de Novgorod, de Saint-Pétersbourg, d'Esthonie et Finlande, de Moscou et Kolomna, de Lithuanie. Il y a de plus un exarque de Géorgie, archevêque de Cartalinie. Les 23 archevêques d'Europe sont ceux de Kazan, Astrakhan, Pskof et Porkhof, Iaroslaf et Rostof, Riazan, Kherson, Varsovie et Volhynie, Riga et Mitau, Smolensk et Dorogobouj, Tschernigof, Kichinef, Olonetz, Don, Koursk, Polotsk, Orel, Perm, Simbirsk, Mohilev, Minsk, Podolie, Kharkof, Tambof. Les 3 archevêques d'Asie sont ceux de Tobolsk, d'Irkoutsk et du Kamstchatka.

Le clergé *blanc* ou clergé séculier comprend 37,000 *protopopes* et *popes,* 16,000 diacres, 65,000 sacristains, qui desservent 33,275 églises et 9,400 chapelles. Puis vient le clergé *noir* ou régulier, qui possède 463 couvents d'hommes et 118 de femmes, avec 5,150 moines, 4,000 frères servants, 2,250 religieuses et 5,200 sœurs servantes. Tous suivent la règle de Saint-Basile. Les couvents se partagent en 3 classes : les 4 plus élevés en dignité sont ceux de Troïtza, près de Moscou, d'Alexandre-Nevsky à Saint-Pétersbourg, de Petchora à Kief, de Poczajef en Volhynie. Leurs chefs ont le titre d'archimandrites. Ces couvents, ainsi que les 7 formant la deuxième classe, ne relèvent que du saint synode ; tous les autres, dont les chefs portent le nom d'*igoumènes,* sont sous la juridiction des éparques. Auprès de la plupart de ces couvents se trouvent des hôpitaux, au nombre de 34 ; des hospices, au nombre de 22 ; enfin des établissements d'instruction, au nombre de plus de 400, et recevant de 60 à 65,000 élèves.

Les deux clergés sont très-distincts. Le clergé blanc est contraint au mariage, le clergé noir au célibat ; le clergé blanc ne peut parvenir aux dignités ecclésiastiques ; le clergé noir jouit du privilége exclusif d'occuper ces dignités. Celui-ci est généralement remarquable par son austérité et sa science, mais aussi par son zèle outré et sa soumission aveugle aux volontés impériales. Quant au clergé séculier, tous les voyageurs le peignent sous les plus tristes couleurs. Aucun prêtre russe ne peut recevoir

l'ordination s'il ne vit actuellement en mariage ; il ne peut épouser une veuve ni une personne qui aurait commis quelque faute notoire. Lorsque sa femme meurt, il est obligé de donner sa démission ; son évêque peut, dans des cas très-rares, l'autoriser à continuer ses fonctions, mais régulièrement il doit les cesser. Le prêtre séculier, ainsi privé de sa cure, entre ordinairement dans un couvent. D'ailleurs le caractère sacerdotal n'est pas indélébile, et le pope peut rentrer dans la vie civile quand il lui plaît, en remplissant quelques formalités. Il exerce réellement un métier, est tout occupé d'intérêts mondains, et s'est fait la plus triste renommée par son ignorance, son ivrognerie, sa bassesse et même son incrédulité. Un rapport du saint synode, adressé à l'empereur en 1846, témoignait que 1,412 popes avaient omis ou négligé d'accomplir dans l'année leur devoir pascal. Les popes ignorent même les éléments de la théologie et du catéchisme. Tout le culte ne consiste pour eux qu'en cérémonies, et chaque cérémonie est accompagnée d'un luxe de signes de croix, de prosternements et de génuflexions qui font ressembler les fidèles réunis à l'église à une assemblée d'acrobates. Puis les fêtes, les carêmes et les jours maigres abondent : il y a tel mois qui compte plus de 12 fêtes, prétexte de repos pour les employés, d'ivresse pour le peuple. Chaque semaine a deux jours maigres, le mercredi et le vendredi, et on compte en outre cinq carêmes ; tout cela forme un total de plus de six mois, pendant lesquels les Russes orthodoxes sont astreints à l'abstinence la plus sévère. Le peuple vit alors de poisson sec, d'huile de chènevis, de gruau et de choux aigres. La communion qui suit le grand carême peut être considérée en Russie comme un acte officiel, et il est peu de fonctionnaires qui osent s'en dispenser. Quant à la confession, la forme en est dérisoire. On voit des prêtres confesser en masse dans les églises, interrogeant à droite et à gauche les individus présents, et verser sans plus de cérémonie sur l'auditoire une absolution générale. D'un autre côté, des confesseurs tels que les popes n'inspirent aucune confiance ; aussi tous les Russes instruits s'accordent à affirmer que chez eux la confession est impossible [1].

La condition matérielle du clergé n'est pas faite pour relever sa condition morale. Autrefois, il jouissait de très-grands biens ; mais Pierre le Grand s'en empara, et les prêtres se trouvent réduits au mince traitement qu'ils reçoivent de l'État et aux libéralités des fidèles. Dans les terres de la noblesse, c'est le seigneur qui doit pourvoir à leurs besoins ; dans les terres de la couronne, c'est la commune ; mais l'une et l'autre les traitent avec la plus grande parcimonie, et le pope ne trouve réellement de ressources que dans le casuel. C'est là qu'il donne carrière à sa cupidité, qui n'est pas moins grande que sa bassesse : il fixe arbitrairement le prix de ses fonctions ; il vend les sacrements ; la simonie devient pour lui un moyen de vivre. Pour compléter ces renseignements, il faut ajouter que le clergé russe se recrute entièrement dans lui-même, et forme ainsi une véritable caste. Aucun noble ne fait partie du haut clergé, et il est très-rare de voir un pope se marier en dehors de sa caste ; ses fils deviennent la plupart popes à leur tour.

Nous avons vu que la religion gréco-russe était professée par plus de 50 millions d'habitants : ce sont principalement les Grands-Russes, les Petits-Russes, les Finnois orientaux, etc. Mais il y a parmi eux plus de 200 sectes dissidentes, qu'on désigne

[1] Léouzon-Leduc, *la Russie contemporaine.*

généralement sous le nom de *raskolniks* (schismatiques), et qui offrent des variétés infinies, soit dans le dogme, soit dans le culte. On estime leur nombre, les uns disent à 10 millions, les autres à 15 millions. Leurs croyances et leurs opinions paraissent être un mélange de christianisme, de judaïsme et d'emprunts faits aux religions idolâtres de l'Asie. La plus nombreuse est celle des *starovertsi* (vieux croyants), à laquelle appartiennent la plupart des Cosaques, et qui, en rejetant une foule de pratiques et de superstitions, paraît se rapprocher du protestantisme. Cette secte est inoffensive, et ses membres ont une grande réputation de probité; mais il en est d'autres qui professent d'effroyables principes et se souillent des plus monstrueuses énormités : telles sont les *sabatniki,* qui croient à toutes les impostures de l'ancienne magie; les *malakani* et les *douchoborzi,* dont les doctrines communistes ont paru si dangereuses que leurs chefs ont été exilés en Sibérie; enfin et surtout les *skoptzi* et les *chlisti,* sur lesquels nous allons donner quelques détails pour montrer l'état de barbarie où se trouve encore une partie de la population russe.

« Les *skoptzi* ou origénistes, dit M. de Haxthausen, révoquent en doute la vérité des saintes Écritures, prétendant que les Évangiles et l'Ancien Testament ont été falsifiés. Pourtant la castration fanatique à laquelle ils se soumettent semble n'avoir aucun rapport direct avec leur croyance, si le nom de croyance peut être donné à quelques idées isolées, à quelques abstractions vagues sans lien et sans système. Ils disent : Il n'y a que Dieu le Père, seul et indivisible, qui ait existé de toute éternité. Après avoir créé le monde, il s'y manifeste sous plusieurs formes : comme Fils dans la personne du Christ, qui lui-même, n'étant pas Dieu, n'a prêché et enseigné que par inspiration divine; comme Esprit-Saint, dans l'émanation éternelle et continue qui se révèle dans ses véritables enfants, les skoptzi. Le Christ n'est pas mort et ne mourra jamais. Depuis dix-huit siècles, il pérégrine sur la terre sous la forme d'un être dépourvu de sexe, qui de nos jours est Pierre III [1], espèce de Messie qui doit apparaître prochainement et faire commencer le règne des skoptzi.

» Ils ne croient pas à la résurrection de la chair, et n'observent pas le dimanche. Ils ont une certaine communion mystique qui consiste à enfermer dans la tombe d'un de leurs saints un pain, qui reçoit ainsi une consécration mystérieuse. Le premier jour de Pâques, qui est leur unique fête de l'année, ils communient avec ce pain. Ordinairement ils se réunissent pendant la nuit qui précède le dimanche, et se livrent à une foule de cérémonies, de pratiques et de chants bizarres.

» Une grande partie des marchands d'objets en or ou en argent, surtout les changeurs de Saint-Pétersbourg, Moscou, Odessa, Riga, sont des skoptzi. Ils sont très-portés au prosélytisme et à faire l'opération sur les néophytes. Ils s'adressent particulièrement aux soldats, et cherchent à les convertir en leur donnant de fortes sommes d'argent, qui s'élèvent quelquefois à plusieurs milliers de roubles. Dans quelques gouvernements, par exemple dans celui d'Orel, on trouve des villages entiers dont toute la population appartient à cette secte. Au premier abord, on ne remarque aucune

[1] Pierre III, le mari de Catherine II, et qui fut assassiné par sa femme, est l'objet, en Russie, d'une multitude de légendes qui le représentent comme vivant; aussi plusieurs imposteurs ont-ils pris son nom pour exciter des troubles. Le plus fameux est le Cosaque Pougatchef, qui souleva la Russie orientale et fit trembler Catherine II. (Voir *le faux Pierre III,* par Pouchkin, traduit par le prince A. Galitzin.)

différence entre ces villages et ceux des autres paysans. On y voit, comme ailleurs, des maisons bien construites et entretenues, des femmes et des enfants. Ici, les skoptzi se marient réellement, et ce n'est que lorsqu'ils ont déjà un enfant qu'ils se soumettent à l'opération : aussi assure-t-on que la plus grande partie des enfants doit le jour aux paysans des environs, ce qui n'empêche pas les sectaires de les aimer comme leur véritable progéniture [1]. »

Pour avoir une idée des *chlistzi* ou flagellants, qui fraternisent avec les skoptzi, il suffira des lignes suivantes :

« Pendant la nuit qui précède le premier jour de Pâques, les skoptzi et les chlitzi se réunissent pour assister à un office en l'honneur de la Vierge. Durant la messe, une jeune fille de quinze à seize ans, qu'on est parvenu à décider à force de promesses, est placée dans une cuve remplie d'eau tiède. Lorsqu'elle s'y est assise, de vieilles femmes s'approchent d'elle et lui font une profonde incision à la poitrine, lui amputent le sein gauche et étanchent le sang avec une adresse merveilleuse. Tant que dure cet affreux supplice, on lui place dans la main l'image du Saint-Esprit, afin que, absorbée par une pieuse contemplation, elle ne sente pas autant les souffrances de cette terrible opération. Ensuite le sein détaché est mis sur un plat, coupé en morceaux et distribué aux adeptes qui en mangent. Quand cet acte de hideux cannibalisme est terminé, la jeune fille est placée sur un autel, et toute la congrégation se met à danser autour en chantant : « Dansons et sautons sur la montagne de Sion! » La danse devient de plus en plus vive ; elle se change bientôt en véritable frénésie ; la démence est à son comble ; soudain les cierges s'éteignent, et alors commence une scène dont on chercherait en vain un exemple dans l'antiquité païenne [2]. »

§ V. Catholiques, luthériens, etc. — Les catholiques se partagent en deux communions distinctes : les Grecs-unis, les catholiques romains. Les Grecs-unis reconnaissent la suprématie du pape et les autres dogmes que nie l'Église russe ; mais ils ont une liturgie particulière, et leurs prêtres peuvent se marier. Ces catholiques étaient, il y a vingt ans, au nombre de 5 à 6 millions, répandus dans la Pologne et la Petite-Russie, et ils formaient une transition naturelle pour ramener toute la Russie à la foi romaine. Mais des persécutions si violentes ont été exercées contre eux que la plupart ont passé au schisme gréco-russe ; leurs évêchés ont été abolis, et le peu de sectateurs que possède encore cette branche du catholicisme est placée sous la direction des chefs du culte orthodoxe.

Les catholiques romains ne sont officiellement qu'au nombre de 2,800,000, non compris ceux de la Pologne ; il faut leur ajouter 20 à 30,000 Arméniens catholiques, qui ont un archevêque à Nachtchivan ; mais en réalité ils sont beaucoup plus nombreux, et le gouvernement dissimule les progrès qu'ils font dans tout l'empire. Ils ont un archevêque à Mohilev et dix évêques. C'est principalement contre la propagande catholique que le czar Nicolas a promulgué un code pénal qui ôte à ses sujets toute liberté de conscience, et dont nous allons reproduire quelques articles :

« Celui qui détournera quelqu'un de la confession orthodoxe en faveur d'une autre confession chrétienne sera condamné à la perte de tous ses droits et priviléges inhé-

[1] *Études sur la Russie*, tome Ier, p. 301.
[2] Id., *ibid.*

rents à sa condition, à 50 ou 60 coups de verges, aux travaux forcés en Sibérie pour un an ou deux.

» Celui qui abandonne la confession orthodoxe pour une autre confession chrétienne est remis à l'autorité ecclésiastique pour être exhorté et éclairé. Jusqu'à ce qu'il rentre dans l'orthodoxie, le gouvernement prend des mesures pour préserver de séduction ses enfants mineurs et les serfs sous sa dépendance. Une tutelle est mise sur ses biens, et il lui est défendu d'y résider.

» Celui qui, dans un discours ou un écrit quelconque, aura essayé d'entraîner des orthodoxes dans une autre confession chrétienne, sera condamné, pour la première fois, à être enfermé dans une maison de correction pendant un an ou deux ; pour la deuxième fois, à être enfermé dans une forteresse pendant quatre ou six ans ; pour la troisième fois, à être exilé en Sibérie.

» Les parents qui feront baptiser et élever leurs enfants d'après les usages d'une autre confession chrétienne seront condamnés à la prison pour un an ou deux ; leurs enfants seront confiés pour leur éducation à des parents orthodoxes, ou à des tuteurs nommés par le gouvernement.

» Le chef de famille qui n'ignore pas que sa femme ou ses enfants ont l'intention d'abandonner la foi orthodoxe et qui n'essayera pas de les en dissuader sera passible d'une détention de trois jours à trois mois, etc. [1]. »

Nous n'avons plus qu'à énumérer les autres religions qui sont pratiquées dans la Russie. Les luthériens sont au nombre de 2 millions, et se trouvent principalement dans la Finlande, l'Esthonie, la Livonie et la Courlande. Ils ont un consistoire général à Saint-Pétersbourg, 12 consistoires provinciaux et 574 églises. Les Arméniens grégoriens ou grecs sont au nombre de 430,000, et dépendent du patriarche d'Echmiadzin. Ils sont partagés en trois éparchies et en 965 églises. Les israélites, au nombre de 1,325,000, sont sous la direction de leurs rabbins, dont un certain nombre forment le ressort d'une inspection. Le nombre des synagogues est de 610. Les musulmans sont au nombre de 2,750,000, et se trouvent dans la Crimée, le Caucase et les autres pays voisins de la mer Noire. Les bouddhistes, au nombre de 200,000, comprennent les Kalmouks du Volga et quelques peuplades de Sibérie. Enfin viennent les peuples idolâtres des bords de la mer Glaciale, au nombre de 350,000.

§ VI. Instruction publique, littérature, etc. — La nation russe possède toutes les qualités pour arriver à un degré de civilisation qui la place au même rang que les nations les plus éclairées de l'Europe. A l'époque où elle parut sur la scène du monde, elle possédait depuis longtemps des établissements d'instruction qui, bien qu'ils fussent ignorés dans la plus grande partie de l'Europe, n'en étaient pas moins des foyers de lumières assez actifs pour un peuple qui avait à peine eu le temps de profiter de celles du christianisme. Kherson fut d'abord le point central de cette civilisation naissante ; dès le onzième siècle, il existait à Novgorod une école de langue slavone ; dans le douzième, on enseignait à Smolensk le grec et le latin ; Vladimir possédait des bibliothèques ; mais le joug que des peuplades tartares firent peser sur la Russie arrêta cet essor salutaire. Les lettres et les sciences trouvèrent, comme à une autre époque dans l'Europe occidentale, un refuge sacré dans quelques couvents :

[1] *De la liberté de conscience en Russie*, 1858.

c'est du fond d'un cloître que Nestor, le plus ancien historien russe, écrivit ses précieuses chroniques. Isolée du reste de l'Europe, c'était de l'étranger que la Russie devait recevoir les arts et les lumières. Au quatorzième siècle, des artistes italiens furent appelés à Moscou pour y construire des temples, et dans le siècle suivant de nombreux exilés y portèrent de Constantinople les lettres et les sciences. Les souverains russes donnèrent la plus favorable impulsion aux lumières en introduisant l'imprimerie dans leurs États. La première presse fut établie à Kief, et il en sortit, en 1551, le Psautier in-4°, regardé comme le plus ancien monument de la typographie russe. Bientôt des écoles furent fondées dans plusieurs villes; en 1588, Kief possédait une académie de théologie. La maison de Romanof, en montant sur le trône, attira en Russie une foule d'Allemands, d'Anglais et de Français, qui donnèrent une nouvelle direction à l'industrie et lui firent faire des pas rapides dans la voie des perfectionnements. En 1650, le patriarche Nikon ouvrit des écoles grecques et latines, et trente ans plus tard une académie slavo-gréco-latine fut établie à Moscou dans un couvent. Enfin Pierre le Grand monta sur le trône, et fit les plus grands efforts pour placer la nation russe au rang des peuples les plus civilisés. L'accueil qu'il fit aux savants, les honneurs dont il les entoura, l'exemple qu'il donna de la pratique de plusieurs arts utiles, attirèrent dans sa nouvelle capitale des hommes marquants dans tous les genres. Sous son règne, l'imprimerie fut perfectionnée; on vit paraître Lomonossof, le créateur de la littérature russe, et le goût des lettres passa des ecclésiastiques dans les hautes classes de la société. En 1714 parut à Saint-Pétersbourg la première gazette russe, et, douze ans après, Catherine II ouvrit cette académie des sciences qu'illustrèrent Euler, Pallas, Müller, Fræhn, A. Schüber et d'autres savants. Pierre Ier avait laissé en mourant 51 écoles primaires, 56 écoles de garnisons et 26 petits séminaires pour les fils des prêtres; Élisabeth fonda, en 1755, à Moscou, la première université russe, ainsi que deux gymnases; le nombre de ces établissements alla toujours en croissant. Catherine II en fonda 150, au nombre desquels se trouvent l'école nationale supérieure et l'école normale appelée Gymnase des instituteurs, convertie en université en 1809.

Depuis 1804 jusqu'à 1807 seulement, Alexandre ouvrit à la jeunesse 140 écoles nouvelles, fonda des universités et des gymnases, fit composer des livres pour l'instruction et entreprendre des voyages de découvertes autour du monde. En 1816, trois écoles militaires furent fondées : l'*École spéciale de topographie,* à Fredrichsham; l'*École générale du génie,* l'*École générale d'artillerie.* Au règne d'Alexandre appartiennent encore l'*École militaire de Moscou,* l'*École des porte-enseigne de la garde* et l'*École militaire d'Orenbourg.* En 1828, Nicolas organisa un comité d'instruction publique, qu'il chargea de lui proposer tous les perfectionnements qui paraîtraient nécessaires. L'école la plus importante due à ce prince est l'*Académie militaire*, destinée à former de bons officiers d'état-major; elle fut fondée en 1830. Deux autres écoles, à peu près de la même époque, ont été créées, l'une à Tsarskoïé-Celo pour 400 jeunes enfants, et l'autre, à Moscou, pour 100 enfants destinés à entrer dans les écoles militaires. En 1834, le gouvernement a créé une seconde école militaire à Moscou, une à Kief pour 400 élèves, une à Poltava, une enfin à Kazan. En 1835, une école de 400 élèves a été ouverte à Polotsk en faveur de la noblesse du gouvernement

de Vitepsk et de trois autres gouvernements voisins. Vers la même époque, d'autres écoles semblables ont été fondées à Grusino, près Novgorod, à Orel, à Voroneje et à Ouralsk. Enfin une école importante a été fondée à Omsk pour l'éducation des fonctionnaires civils et militaires de la Sibérie; on y enseigne non-seulement ce qui est nécessaire à des jeunes gens destinés à être employés dans cette partie de la Russie, mais le russe, le français, le tartar, le persan, l'arabe et le mongol.

Les améliorations dues à Catherine eurent une telle action sur le mouvement intellectuel, qu'avant l'an 1800 il n'existait en langue russe qu'un millier d'ouvrages imprimés, tandis que ce nombre avait quadruplé en 1807; que, dans la seule année 1815, on publia 583 ouvrages rédigés en différentes langues, et qu'en 1821 la presse avait multiplié en Russie 13,250 ouvrages écrits en langue russe. Dans l'année 1825, il en fut imprimé 584, dont 322 en russe et les autres en différentes langues étrangères. En 1835, le nombre total des ouvrages publiés a été de 708; en 1837, il a été de 987, parmi lesquels se trouvaient 450 traductions; en 1838, on a compté environ 1,000 publications, dont 700 ouvrages russes et 300 traductions; enfin, en 1854, le nombre des publications a dépassé 1,800. En 1790, il n'existait que 15 établissements typographiques dans tout l'empire; aujourd'hui on en compte plus de 100, dont 20 appartenant au gouvernement et 80 à l'industrie.

Malgré tous ces progrès, l'instruction est encore peu répandue en Russie. Le nombre des sujets qui participent aux bienfaits de l'éducation ne dépasse pas 600,000, dont un quart pour la Pologne; la population serve des domaines de la couronne ne donne que 20,000 élèves aux écoles communales, et celle des terres de la noblesse encore moins; l'instruction des hautes classes, à part la connaissance des langues étrangères, est généralement superficielle; enfin la science ne se révèle avec une certaine étendue que dans quelques rares individualités.

Les établissements qui dépendent du ministère de l'instruction publique sont répartis dans 12 districts académiques :

Saint-Pétersbourg, Moscou, Kharkof, Kazan, Dorpat, Kief, Odessa, Russie-Blanche	Comprenant 6 universités, 3 lycées, 4 instituts nobles, 74 gymnases, 450 écoles de districts et 1,680 écoles élémentaires; en tout 2,300 établissements avec 115,000 élèves.			
Varsovie	1,325	—	75,000	—
Helsingfors	270	—	13,000	—
Transcaucasie	20	—	2,500	—
Sibérie	65	—	3,000	—
TOTAL	3,980 établissements avec 208,500 élèves.			

Les universités sont au nombre de 7, dont la plus ancienne, celle de Vilna, fondée en 1578, compte un millier d'étudiants; viennent ensuite par ordre de fondation les universités de Dorpat (570 élèves), Helsingfors (340 élèves), Moscou (820 élèves), Kharkof (400 élèves), Kazan (400 élèves), Saint-Pétersbourg (650 élèves). Les universités de l'empire sont organisées sur le plan de celles de l'Allemagne; elles confèrent les grades d'étudiants gradués, de candidats, de maîtres et de docteurs. Les

étudiants gradués peuvent entrer dans l'armée comme sous-officiers, et devenir officiers après six mois de service. Les jeunes Russes ne peuvent faire leurs études à l'étranger sans une autorisation de l'empereur. Les élèves ne sont admis dans les universités qu'après examen. Les boursiers s'engagent à exercer pour un temps donné les fonctions qui leur seraient confiées. Enfin les cours sont gratuits pour les élèves pauvres. Les lycées ne confèrent pas de grades, bien que les professeurs y jouissent de droits analogues à ceux des universités. Les écoles élémentaires se subdivisent en écoles d'arrondissements, écoles centrales d'apanages, écoles de villages.

Parmi les établissements indépendants du département de l'instruction publique, on doit citer les quatre académies ecclésiastiques de Moscou, Saint-Pétersbourg, Kazan et Kief, celle-ci fondée en 1588, et le collége ecclésiastique de Kharkof. Ils comprennent environ 1,500 écoles et 80 séminaires avec 60,000 élèves.

Bien que la médecine et la chirurgie soient enseignées dans les universités, elles le sont encore d'une manière particulière à l'académie chirurgico-médicale de Saint-Pétersbourg, où l'on admet 520 pensionnaires, et à celle de Moscou, qui en entretient plus de 200. L'école normale, établie à Saint-Pétersbourg sous le titre d'Institut central pédagogique, fournit un grand nombre de jeunes professeurs qui en sortent après six années d'études. Les jeunes gens qui se destinent aux hautes fonctions publiques doivent avoir suivi les cours de langues anciennes et modernes, d'histoire, de géographie, de littérature et de mathématiques, dans certaines écoles qui jouissent des mêmes priviléges que les universités, tels sont le lycée de Tsarskoïé-Célo, la haute école de Saint-Pétersbourg, l'école des hautes sciences de Iaroslavl, fondée par Paul Gregorievitch Demidof, et diverses pensions nobles des universités de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Plus de 6,000 jeunes gens reçoivent encore une éducation spéciale dans le corps des cadets des troupes de terre et de mer, les écoles militaires, l'école des ponts et chaussées, celle des pilotes, celle des mines et celle de l'art forestier, dont l'une est établie à Saint-Pétersbourg et l'autre à Kalouga. L'enseignement des langues orientales se donne à une école spéciale établie dans la capitale, à l'école arménienne de Moscou et à celle d'Orenbourg. Ceux qui se destinent au commerce peuvent acquérir toutes les connaissances nécessaires à l'école du commerce de Saint-Pétersbourg, à l'académie pratique de commerce de Moscou, au gymnase commercial de Taganrog et à sept autres écoles semblables. On a fondé dans ces dernières années à Saint-Pétersbourg un institut de technologie pratique destiné à former de bons ouvriers et d'habiles fabricants; les élèves, choisis parmi les orphelins, sont au nombre d'environ 140. Les sciences agronomiques sont enseignées à l'école impériale d'agriculture de Saint-Pétersbourg, et à celle que la comtesse Strogonof a ouverte en 1824 dans le même but. Saint-Pétersbourg, Moscou et Loubny possèdent des écoles vétérinaires. Ce ne sont pas là tous les établissements spéciaux d'instruction que possède la Russie: le nombre en est plus grand que dans les autres États de l'Europe, et il témoigne même l'état intellectuel de l'empire: l'instruction générale y étant irrégulièrement répandue, il est devenu nécessaire de créer des institutions pratiques où l'instruction spéciale est donnée à la hâte. On jugera de ce nombre d'institutions par le tableau suivant, qui remonte cependant à plus de vingt ans.

Établissements spéciaux d'instruction.

1° Corps des pages, à St-Pétersbourg et à Moscou.
2° École supérieure du génie, à St-Pétersbourg.
3° — d'artillerie, à —
4° Corps des cadets des troupes de terre, à . . . . . Moscou. St-Pétersbourg. Kharkof. Tambof. Frederiksham.
5° École militaire des gentilshommes, à . . . . . Toula.
6° École militaire de Népluïef pour les troupes irrégulières, à. . . . . Orenbourg
7° Maison impériale des orphelins militaires, à . . . . . St-Pétersbourg.
8° École des pupilles militaires, à. . . . . Moscou.
9° École des cadets de la marine, à . . . . . St-Pétersbourg.
10° École des sous-officiers de la garde, à . . . . . —
11° École des porte-drapeau, à —
12° École d'architect. navale, à —
13° École des pilotes, à. . . . . Kronstad. Arkhangel. Nicolaïef.
14° École de navigation, à . . . Kholmogorie Irkoutsk. Riga.
15° Institut du corps des ingénieurs des ponts et chaussées, à . . . . . St-Pétersbourg.
16° École d'ingénieurs civils, à —
17° École d'architecture militaire, à. . . . . —
18° École de conducteurs de construction, à . . . . . —
19° École des cantonniers, à. . —
20° Corps des cadets des mines, à . . . . . — Iekaterinebourg
21° École de la marine marchande, à. . . . . St-Pétersbourg.
22° École forestière, à . . . . . — Ka'ouga.
23° École de commerce, à . . . St-Pétersbourg. Moscou.
24° Académie pratique du commerce, à . . . . . —
25° Gymnase du commerce, à. . Odessa. Taganrog.
26° Institut technologique, à. . St-Pétersbourg.
27° École impériale d'agriculture, à . . . . . —
28° École d'agriculture et des mines (fondée par la comtesse Strogonof), à . . . . St-Pétersbourg.
29° École de vinification, à. . . Kizliar. Simphéropol.
30° École véterinaire, à. . . . . St-Pétersbourg. Moscou.
31° École agronomique des apanages de la couronne, à. . Krasnoï-Celo. Loubny.
32° École particulière de métiers, à . . . . . Moscou.
33° Académie militaire, à. . . . St-Pétersbourg.
34° École pharmaceutique, à. . —
35° Institut oriental, à. . . . . —
36° École arménienne, à . . . . Moscou.
37° École des musulmans, à . . Orenbourg.
38° Institut central pédagogique, à . . . . . St-Pétersbourg.
39° École des beaux-arts (à l'académie des beaux-arts), à —
40° École principale protestante, à . . . . . —
41° Maison des enfants trouvés, à . . . . . — Moscou.
42° Haute école, à . . . . . St-Pétersbourg.
43° Lycée impérial, à. . . . . Tsarskoïé-Celo.
44° Pension noble (attachée à l'université), à . . . . . St-Pétersbourg.
45° Institut pédagogique, à. . . Vilna.
46° Institut médical, à. . . . . Moscou.
47° Pensionnats des gentilshommes (dans le district universitaire de Moscou).
48° Institut scientifique de Demidof, à . . . . . Iaroslavl.
49° Institut technologique, à. . —
50° Lycée Richelieu, à . . . . . Odessa.
51° Gymnase pour les sciences élevées, fondé par le prince Bezborodko, à . . . . . Nijni-Novgorod.
52° Lycée de Volhynie, à. . . . Kremenetz.
53° École agricole, dans le district universitaire de Moscou.
54° Institut des demoiselles du couvent de Smolnoï, à . . St-Pétersbourg.
55° Institut de Ste-Catherine, à — Moscou.
56° Institut de Marie (pour les demoiselles bourgeoises), à St-Pétersbourg.
57° Institut des sages-femmes, à —
58° Institut patriotique des dames, à. . . . . —
59° École des orphelines de militaires, à. . . . . —
60° Institut de demoiselles nobles, à . . . . . Kharkof.
61° École des filles de soldats de la garde, à . . . . . St-Pétersbourg.
62° Institut de Saint-Alexandre, à. . . . . Moscou.
63° École de demoiselles (filles de militaires), à. . . . . Orenbourg.

La Russie compte un grand nombre de bibliothèques publiques. La plus importante est la bibliothèque impériale, qui a 400,000 volumes et quelques manuscrits précieux; vient ensuite celle de l'académie des sciences, moitié moins riche; puis celles du couvent d'Alexandre Nevsky, de l'académie des arts, etc., qui ne possèdent pas au delà de 30 à 50,000 volumes. Les universités ont chacune leur bibliothèque, en général ouverte au public, comme le sont la plupart des riches bibliothèques particulières.

« La littérature russe, sans posséder la puissance d'inspiration qui appartient à la poésie polonaise, se distingue par un signe particulier des autres littératures slaves. Elle a moins d'ampleur, mais plus de netteté, de précision et de vigueur. Ainsi que la littérature polonaise, la littérature russe a subi au dix-huitième siècle l'influence triomphante de la littérature française; mais quand le génie national a réagi, sa réaction s'est produite en Russie et en Pologne sous des influences distinctes; tandis que Mickiewicz s'inspirait du lyrisme allemand, Pouchkine étudiait Byron.... Il est certain que ce mouvement, auquel Pouchkine a donné l'impulsion, a ramené la pensée russe dans les voies du génie national, et qu'à plus d'un endroit la séve et l'originalité slaves apparaissent en lui dans toute leur puissance. Sans atteindre à la hauteur de Pouchkine, Gogol a suivi avec un très-grand succès la même direction. Dans les œuvres qui ont consacré sa réputation, il a compris et décrit avec une vérité pittoresque et concise les mœurs et l'esprit de son pays [1]. » Si aux noms déjà cités on ajoutait ceux de Kamakoff, auquel on doit quelques tragédies dégagées de toute imitation, les poëtes Venevitinoff et Viasemski, le comte Sollagoub et quelques autres, on aura tout le catalogue des écrivains russes. C'est peu, surtout si l'on considère la valeur réelle des œuvres de ces écrivains, dont le mérite n'est en général remarquable que relativement à l'indigence des lettres en Russie. Du reste, les littérateurs russes en font eux-mêmes l'aveu, et ils en rejettent la faute avec raison sur le gouvernement, qui, par une censure ignorante, est l'ennemi nécessaire de toute lumière et de tout progrès. La culture intellectuelle qui est donnée dans les établissements d'instruction publique du pays n'est-elle pas d'ailleurs insuffisante? N'est-il pas reconnu que les élèves qui sortent des universités sont d'une incroyable faiblesse? Quel mobile pourrait d'ailleurs pousser la jeunesse à acquérir des connaissances qui ne promettent dans l'avenir qu'une considération douteuse, qui seront nuisibles peut-être? La haute société russe, c'est-à-dire la noblesse, la seule classe de la population qui attache quelque intérêt aux œuvres de l'esprit, pourrait seule protéger et encourager les écrivains nationaux; mais ici encore se rencontre un autre obstacle: cette société ne se nourrit que d'ouvrages étrangers; les auteurs français, les romanciers surtout, sont la lecture favorite du grand monde russe, chez lequel, comme on sait, la langue française est universellement répandue.

Depuis quelque temps, l'activité littéraire de la Russie s'est portée dans la presse périodique, et elle a produit des travaux ou des articles originaux. En 1851, il se publiait en Russie 70 journaux ou recueils périodiques, soumis, comme tous les livres imprimés dans l'empire, à une double censure. Les plus connues de ces feuilles sont: le *Contemporain*, la *Bibliothèque de lecture*, les *Annales de la patrie*, le *Moscovite*,

[1] *Annuaire des Deux-Mondes*. 1850.

la *Gazette de la police*, la *Gazette de Saint-Pétersbourg* (en allemand), le *Journal de Saint-Pétersbourg* (en français), l'*Invalide russe*, l'*Abeille du Nord*, etc. De tous ces journaux, le plus répandu est le *Contemporain*, qui n'a cependant que 3,000 abonnés. Les journaux étrangers, les publications de l'Occident, sont très-recherchés en Russie; mais le gouvernement n'autorise l'entrée que d'un petit nombre, et après qu'ils ont passé par les mains de la censure.

Les arts ont encore plus de difficulté que les lettres à se naturaliser en Russie, malgré les généreux encouragements du gouvernement. Les théâtres ont peu ou point d'artistes nationaux, et aux expositions de peinture non-seulement les artistes étrangers tiennent le premier rang, mais leurs productions dépassent de beaucoup en nombre les œuvres indigènes.

En ce qui concerne les sciences, la Russie est tellement arriérée, que non-seulement le monde ne lui doit aucune découverte, aucun perfectionnement utile, mais encore que l'industrie dite nationale est obligée de demander à l'étranger ses ingénieurs, ses chimistes, ses directeurs d'usines et jusqu'à ses contre-maîtres. Quant à la richesse des collections scientifiques, la Russie peut marcher de front avec la France et l'Angleterre : ses académies, ses musées, ses cabinets, ses bibliothèques sont d'une merveilleuse splendeur, d'une étonnante richesse. L'Académie des beaux-arts, le Corps des mines, le Musée de l'ermitage de Saint-Pétersbourg, l'Académie des sciences, l'Observatoire de Poulkova, le Musée égyptien, le Musée ethnographique, le Musée Routmiantzoff, l'Académie russe, la Bibliothèque impériale, ne sont pas moins remarquables par la richesse de leurs collections que par la magnificence des bâtiments qui les renferment.

§ VII. Armée. — Les forces militaires de la Russie, à cause de l'étendue de l'empire, de l'immense développement des frontières, de la difficulté des communications, se composent d'armées et de troupes distinctes, ayant une destination et des services différents. On peut les subdiviser ainsi :

1° Armée active d'Europe, ou grande armée d'opérations;

2° Armées locales du Caucase, de Finlande, d'Orenbourg et de Sibérie;

3° Troupes de garnison;

4° Troupes irrégulières.

1° *Armée active.* — Cette armée, dans laquelle réside principalement la force militaire de la Russie, c'est-à-dire qui peut être une menace pour l'Europe méridionale ou une protection contre les agressions de l'Occident, se compose de : 1° 6 corps d'armée de ligne; 2° le corps de la garde impériale; 3° le corps spécial des grenadiers; 4° le corps de cavalerie de réserve. Toutes les armes entrent dans la composition de ces corps (sauf le dernier), lesquels conservent même en temps de paix leur organisation complète par divisions et brigades, avec leur état-major, leur armement, leurs équipages, comme pour entrer en campagne. Voyons quelle est la composition de chacun de ces corps d'armée.

Chaque corps d'armée de ligne comprend : 1° 3 divisions d'infanterie de deux brigades chacune; chaque brigade comprend 2 régiments de 3 bataillons actifs chacun, et d'un bataillon de dépôt ou de réserve; 2° une division de cavalerie, comprenant 3 brigades de 2 régiments chacun, le régiment ayant 8 escadrons actifs et

2 de dépôt ou de réserve; 3° 3 bataillons de chasseurs ou de tirailleurs; 4° une division d'artillerie, comprenant 3 brigades à pied et 1 à cheval; 5° un bataillon de sapeurs, avec un équipage de pont.

D'après ce que nous venons de dire, les 6 corps d'armée de ligne forment 18 divisions d'infanterie, comprenant ensemble 72 régiments ou 216 bataillons actifs et 72 de réserve. Les bataillons actifs ont 850 hommes, les bataillons de réserve 750, soit par régiment 3,300 hommes. La force des 6 corps d'armée en *infanterie* est donc de 237,000 hommes; en y ajoutant les 18 bataillons de tirailleurs forts environ de 1,100 hommes, on arrive au chiffre de 257,000 hommes formant 306 bataillons.

Les 6 divisions de cavalerie des 6 corps d'armée comprennent ensemble 36 régiments, dont 12 de lanciers, 12 de hussards, 12 de dragons; chaque régiment a 4 escadrons actifs et 2 de réserve, ce qui donne pour l'ensemble 216 escadrons actifs et 72 de réserve. Les escadrons actifs ou de réserve ont 172 hommes, soit par régiment 1,032 hommes. La force des 6 corps d'armée en *cavalerie* est donc de 37,000 hommes pour les escadrons actifs, et avec les escadrons de réserve de près de 50,000 hommes.

Le bataillon de sapeurs de chaque corps d'armée se divise en 4 compagnies, et a une force de 1,000 hommes. Total pour les 6 corps d'armée, 6,000 hommes.

A chacune des 4 divisions d'infanterie ou de cavalerie d'un corps d'armée est attachée une brigade d'artillerie composée de 15 batteries à pied, dont 8 de grosse artillerie et 7 d'artillerie légère, avec 60 canons ou obusiers, de 3 batteries à cheval avec 24 pièces, soit par chaque corps 84 pièces, et pour les 6 corps 90 batteries à pied, 18 batteries à cheval, avec 504 pièces de canon. La force des hommes de chaque batterie est en moyenne de 110, ce qui donne pour l'ensemble 21,000 h.; mais chaque brigade d'artillerie a 3 batteries de réserve qui pourraient porter l'effectif à 27,000 hommes et à 864 pièces.

En récapitulant les chiffres que nous venons de donner, on trouve pour la force totale des 6 corps d'armée :

Infanterie	257,000 hommes.
Cavalerie	50,000 —
Sapeurs	6,000 —
Artillerie	21,000 —
TOTAL	334,000 hommes.

Le corps de la garde est à peu près composé comme les corps d'armée de la ligne. Il comprend en *infanterie :* 1° 3 divisions ou 6 brigades, ou 12 régiments à 3 bataillons, dont un de réserve, ayant chacun une force de 3,316 hommes. et formant ensemble 39,800 hommes; 2° 3 bataillons de chasseurs à 1,130 hommes, formant ensemble 3,390; 3° un bataillon de chasseurs ou tirailleurs de Finlande de 660 hommes : ce qui donne pour l'infanterie de la garde une force de 40 bataillons et de 43,750 hommes.

La garde a 2 divisions de cavalerie régulière et 1 division de cavalerie irrégulière. Les premières comptent 6 brigades ou 12 régiments, savoir : 4 de cuirassiers, 1 de grenadiers, 1 de dragons, 2 de lanciers, 2 de hussards et 2 de Cosaques. Chaque régiment a 5 escadrons, dont 1 de réserve, et forts chacun de 172 hommes, ce qui donne

pour 60 escadrons 10,320 hommes. La cavalerie irrégulière comprend 17 escadrons et demi de Cosaques et autres troupes de ce genre, parmi lesquelles on remarque les 4 escadrons dits mahométans, formés de Circassiens, de Turcs et autres Asiatiques. La force de cette cavalerie paraît être de 3,000 hommes.

L'artillerie de la garde se compose de : 1° 9 batteries à pied, dont 3 dites de réserve, ayant chacun 8 pièces attelées; 6 de ces batteries sont de grosse artillerie, avec 180 hommes par batterie; les autres sont d'artillerie légère, avec 152 hommes par batterie; 2° de 4 batteries légères à cheval à 274 hommes par batterie, et 1 batterie à cheval de gros calibre à 180 hommes. Le total est de 14 batteries, 112 canons et 2,800 hommes.

La garde comprend encore 1 bataillon de sapeurs et 2 escadrons de pionniers, ayant ensemble 1,425 hommes, plus quelques bataillons d'instruction qui ne comptent pas dans l'armée active, les grenadiers de la garde du palais, formés de vétérans, les chevaliers-gardes, etc.

Le corps des grenadiers est à peu près composé comme les corps de la garde et de la ligne. Il comprend : 1° 3 divisions d'infanterie formant 6 brigades et 12 régiments à 3 bataillons, dont un de réserve, ayant ensemble une force de 2,643 hommes, ce qui donne pour le corps entier 30,500 hommes, et, avec 3 bataillons de chasseurs adjoints au corps, 33,900 hommes; 2° une division de cavalerie légère composée de 2 régiments de lanciers, 2 régiments de dragons, 2 régiments de hussards; leur effectif est de 4 escadrons actifs et de 2 escadrons de réserve. Les 36 escadrons, à 172 hommes chacun, donnent une force de 6,100 hommes.

L'artillerie du corps des grenadiers se compose de 15 batteries à pied, dont 8 de grosse artillerie et 7 d'artillerie légère, et de 3 batteries légères à cheval, soit au total 18 batteries, 144 canons et 2,000 hommes.

Ce corps comprend encore 1 bataillon de sapeurs de 1,100 hommes.

Il ne nous reste plus pour compléter l'armée active qu'à parler du corps de cavalerie de réserve.

Avant 1856, il y en avait deux formés de cuirassiers et de dragons; celui des dragons a été annexé aux divisions de cavalerie légère des corps d'armée de la ligne, de la garde, des grenadiers, et il ne reste que le corps des cuirassiers formant 2 divisions, 4 brigades, 8 régiments à 5 escadrons, qui donnent un effectif de 6,800 hommes.

A ce corps sont attachés : 1° 6 batteries à cheval, dont 4 d'artillerie légère et 2 de grosse artillerie, ayant ensemble 72 canons et 1,700 hommes; 2°. 2 escadrons de pionniers, ayant ensemble 350 hommes.

Avant de récapituler les forces de l'armée active, nous devons ajouter quelques observations. Nous avons vu que tous les corps d'armée avaient des bataillons, des escadrons, des batteries de dépôt ou de réserve. « En temps de paix une portion des troupes russes obtient un congé indéfini. Ce congé se donne après un temps de service qui varie suivant que les soldats appartiennent aux contrées orientales ou aux provinces occidentales de l'empire. Les premiers n'ont le droit de se retirer qu'après quinze ans de service; ils retournent sans solde à leur profession civile jusqu'à ce qu'ils soient rappelés pour rentrer en campagne, ou jusqu'à leur complète

libération, qui a lieu au bout de vingt-cinq ans. Les soldats des provinces occidentales peuvent se retirer après dix ans de service; s'ils prennent leur congé, ils sortent des bataillons actifs pour être déversés dans les escadrons et bataillons de réserve, toujours très-éloignés de leur état-major. Ces bataillons n'ont en temps de paix qu'un effectif réel très-faible, ou, pour mieux dire, que leurs cadres. Cependant les règlements militaires obligent les soldats qui en font partie à se rassembler à des époques déterminées pour s'exercer aux manœuvres [1]. »

Comme on délivre chaque année, en temps de paix, environ 100 à 150 congés par bataillon ou escadron actif, que les hommes en congé sont remplacés dans les bataillons ou escadrons actifs par des soldats nouveaux, il s'ensuit que les bataillons de réserve où sont inscrits les hommes en congé sont beaucoup plus forts que leur effectif, et qu'ils forment en réalité une nouvelle armée séjournant dans ses foyers, mais complétement disponible. Aussi, en temps de guerre, on ne rappelle pas la réserve toute à la fois : on en fait deux bans ou deux levées. Le premier ban, après qu'il a formé l'effectif des bataillons et escadrons de réserve des 6 corps d'armée de ligne, donne encore une force de 98,000 hommes, avec 24 batteries à pied et 192 bouches à feu; on le partage en divisions, brigades, etc., et il est destiné à soutenir l'armée active. Le deuxième ban, après qu'il a formé les bataillons et escadrons de réserve de la garde et des grenadiers, donne encore une force de 115,000 hommes, avec 35 batteries, 280 canons, etc. L'armée active peut donc être renforcée en temps de guerre par une réserve réelle de 213,000 hommes.

L'armée active étant continuellement sur le pied de guerre, l'artillerie et le génie ne peuvent pas former des corps séparés; il n'y a pas même de régiments de ces deux armes; chaque batterie d'artillerie, chaque bataillon du génie s'administre isolément. Il n'y a pas d'état-major spécial de l'artillerie, mais il y en a un du génie composé d'environ 1,000 officiers ou élèves, et qui est distinct des bataillons de sapeurs et de pionniers.

Le corps d'état-major a les mêmes attributions et à peu près les mêmes fonctions qu'en France; il est chargé des travaux géodésiques et topographiques, et des officiers de ce corps sont attachés aux états-majors des divisions et des corps d'armée comme *quartiers-maîtres* ou chefs d'état-major de division, de corps d'armée, etc.

Les services administratifs et sanitaires ne sont pas confiés à des corps spéciaux; les employés de ces services ne sont pas même comptés dans l'effectif; aussi il n'est pas d'armée en Europe où les abus, les désordres, les vols, soient plus nombreux.

Le train des équipages ne forme pas un corps, et n'est pas compté dans l'effectif. Chaque régiment d'infanterie ou de cavalerie a une compagnie d'équipage, chaque batterie d'artillerie une section d'équipage; mais les hommes de ces compagnies sont hors rang, et figurent parmi les ouvriers, domestiques, etc.

Nous allons maintenant récapituler les forces de l'armée active :

[1] *Annuaire de la Revue des Deux-Mondes*, 1853-1854.

	6 CORPS D'ARMÉE de LIGNE.	CORPS de LA GARDE.	CORPS des GRENADIERS.	CAVALERIE de RÉSERVE.	TOTAL.
Infanterie (385 bataillons). .	257,000	43,750	33,900	»	334,650
Cavalerie (441 1/2 escadrons).	50,000	13,320	6,100	6,800	76,220
Artillerie (136 batteries, 832 bouches à feu).	21,000	2,800	2,000	1,700	27,500
Sapeurs et pionniers (8 bataillons, 4 escadrons) . . .	6,000	1,425	1,100	350	8,875
	334,000	61,295	43,100	8,850	447,245
Réserve.					213,000
TOTAL.					660,245

Avant la dernière guerre d'Orient, l'armée active occupait une position menaçante pour l'Europe occidentale. Elle se trouvait en grande partie concentrée dans le triangle si remarquable qui est compris entre Saint-Pétersbourg, Moscou et Varsovie, triangle qui forme pour ainsi dire une sorte de coin avec lequel la Russie pénètre au cœur de l'Allemagne. Depuis 1856, l'armée active est partagée en deux armées à peu près d'égale force : l'une, composée des trois premiers corps d'armée de ligne, au sud-ouest, c'est-à-dire dans le triangle dont nous venons de parler; l'autre, composée des trois autres corps de l'armée de ligne, au sud, c'est-à-dire voisine de la Turquie. La garde et les grenadiers sont à Saint-Pétersbourg; la cavalerie de réserve à Kharkof, les réserves à Moscou, etc.

2° *Armées locales.* — Ces troupes ou ces armées, destinées à la garde de certaines frontières, de certaines contrées éloignées ou peu soumises, ont une destination toute spéciale; aussi ne comptent-elles point dans les forces actives de l'empire, parce que dans le cas d'une guerre avec l'une des grandes puissances de l'Europe, elles ne sauraient être distraites, sans dommage et sans danger, des pays qu'elles occupent, et où elles ont d'ailleurs toutes leurs ressources et leurs moyens de recrutement. Elles ont une organisation particulière, et sont presque toutes tenues continuellement sur le pied de guerre.

Les armées locales sont : 1° armée du Caucase; 2° troupes de Finlande; 3° corps spéciaux d'Orenbourg et de Sibérie.

La plus importante, la plus considérable des armées locales est celle qui est employée à la conquête et à la garde du Caucase. La Russie s'efforce depuis un siècle et demi de mettre sous sa domination la grande chaîne de montagnes qui sépare l'Europe de l'Asie, et qui est habitée par des peuplades sauvages, guerrières et indépendantes. C'est le chemin qui lui donne entrée dans l'Asie occidentale, et par lequel elle menace ou contient la Turquie et la Perse : il est indispensable à la sûreté de ses frontières du sud-est comme à ses projets ambitieux sur l'Asie. Elle est parvenue à conquérir le versant méridional, mais il n'en est pas de même du versant septentrional, où elle est obligée d'entretenir toute une armée pour arrêter les déprédations des tribus cau-

casiennes, et s'assurer les routes qui mènent dans ses possessions au delà des montagnes. Voici la composition de cette armée :

L'infanterie comprend : 1° une division de grenadiers, ou 4 régiments à 5 bataillons, forts chacun de 960 hommes : soit, 19,200 ; 2° 3 divisions d'infanterie de ligne, ou 12 régiments, ou 60 bataillons de même force : soit, 57,600 hommes ; 3° 4 bataillons de chasseurs de 1,100 hommes chacun : soit, 4,400 hommes. Total : 81,200 hommes. La cavalerie régulière comprend : 4 régiments de dragons (1 par division d'infanterie) à 6 escadrons de 220 hommes. Total : 5,280 hommes. L'artillerie comprend : 4 brigades (1 par division d'infanterie) ayant 16 batteries à pied, dont 4 de grosse artillerie, 6 d'artillerie légère, 6 d'artillerie de montagnes. Ces batteries comptent chacune de 8 à 12 pièces, avec 300 hommes environ, ce qui donne 160 bouches à feu et 4,800 hommes. Le génie compte 2 bataillons de 1,000 hommes chacun. En résumant nous trouvons : infanterie, 81,200 hommes ; cavalerie, 5,280 ; artillerie, 4,800 ; génie, 2,000. Total : 93,280 hommes.

Cette armée a, comme la grande armée d'opérations, une réserve destinée à la compléter et, en cas de besoin, à la doubler. Ainsi, chaque régiment d'infanterie a un 6e bataillon, fort de 924 hommes, ce qui donne pour la réserve de l'infanterie 16 bataillons et environ 15,000 hommes ; la cavalerie a de même un 7e escadron de réserve, ce qui donne 880 hommes ; enfin, l'artillerie a 8 batteries de réserve à 4 pièces seulement, mais avec 300 hommes par pièce, ce qui donne 2,400 hommes. La réserve compose donc un total de 18,280 hommes. A cette réserve il faut ajouter 47 bataillons de milices locales, et qui sont formés des habitants du pays, c'est-à-dire de Caucasiens, de Géorgiens, etc. On en compte 18 pour la ligne de Géorgie, 16 pour la ligne de la mer Noire, 13 pour la ligne du Caucase, et leur force totale est évaluée à 40,000 hommes.

Enfin, l'armée du Caucase se compose encore d'une armée irrégulière, toujours prête à marcher, et qui garde la ligne des frontières du Caucase. Ce sont : 1° les Cosaques dits du Caucase, qui fournissent 19 régiments de cavalerie ou 114 *sotnias* de 148 hommes, 3 bataillons d'infanterie, 6 batteries d'artillerie avec 48 pièces ; 2° les Cosaques *Tchernomores,* ou de la mer Noire, qui fournissent 12 régiments de cavalerie ou 72 sotnias, 9 bataillons d'infanterie, et 4 batteries d'artillerie avec 26 pièces. La force totale de ces Cosaques est évaluée à 42,000 hommes.

Si nous récapitulons toutes les forces de l'armée du Caucase, nous trouvons, en exceptant les Cosaques que nous comprendrons dans les troupes irrégulières :

Infanterie.	81,200	Armée active.	93,280	151,560
Cavalerie	5,280			
Artillerie	4,800			
Génie.	2,000			
Réserve.	18,280	Réserve.	58,280	
Milices locales.	40,000			

Les corps spéciaux de Finlande, d'Orenbourg et de Sibérie sont des milices locales, comme celles du Caucase, levées dans le pays et uniquement chargées de faire la police des frontières de la Russie du côté de la Suède, du Turkestan, de la Chine, etc. Le corps de Finlande se compose d'une division d'infanterie à 2 brigades, formant 10 bataillons non enrégimentés, et comprenant environ 11,000 hommes. Le corps d'Orenbourg se compose d'une division d'infanterie à 2 brigades, formant 11 batail-

lons, et comprenant environ 12,000 hommes. Au service de ce corps concourent les Cosaques de l'Oural, les Baschkirs, etc. Le corps spécial de Sibérie se compose d'une division à 3 brigades comprenant 16 bataillons, et ayant une force de 17 à 18,000 hommes. Au service de ce corps concourent les Cosaques de Sibérie.

La force totale des 3 corps spéciaux de Finlande, d'Orenbourg et de Sibérie est d'environ 40,000 hommes.

3° *Troupes de garnison.* — Ces troupes, composées presque entièrement de vétérans, forment la garde de l'intérieur et tiennent garnison dans les chefs-lieux de gouvernement, les villes de commerce, les places fortes, etc. Elles forment 50 bataillons, forts chacun de 900 hommes, qui sont presque tous occupés dans la Russie d'Europe. (Il n'y en a que deux et demi pour la Sibérie.) Leur force totale est donc de 45,000 hommes.

On doit y adjoindre : 1° 618 *commandements* de vétérans ou d'invalides, chargés du service des villes de district et d'étapes, des châteaux impériaux, etc. A 44 hommes par commandement, cela donne environ 27,000 hommes; 2° 115 compagnies de vétérans et ouvriers artilleurs, affectés au service des forteresses et des ateliers militaires; à 50 hommes par compagnie, 5,750 hommes; 3° 105 compagnies de vétérans et ouvriers du génie, 5,250 hommes.

On peut joindre à tout ce personnel le corps de la gendarmerie, qui comprend un régiment de cavalerie divisé en 124 commandements, répartis dans les différents gouvernements. Il se compose de 3,000 hommes d'élite. Ce petit nombre est suffisant, parce que la police des villes et des routes est faite en grande partie par les milices locales et les troupes de garnison.

La force totale des troupes dites de garnison peut être évaluée ainsi :

Troupes de garnison.	45,000 hommes.
Commandements de vétérans	27,000 —
Compagnies d'ouvriers	11,000 —
Gendarmes.	3,000 —
TOTAL.	86,000 hommes.

4° *Troupes irrégulières.* — « L'armée irrégulière est composée de Cosaques qui en forment les éléments principaux, puis de diverses peuplades qui ressemblent à ces derniers sous le rapport de l'organisation militaire, mais qui en diffèrent essentiellement au point de vue de la nationalité, des mœurs et surtout de la fidélité à la Russie. Les régiments de la cavalerie irrégulière sont principalement destinés à servir dans la petite guerre; leur tâche est d'assurer la sûreté de l'armée, ainsi que les moyens de consommation, de protéger les bagages et les convois de prisonniers, de faire le service des ordonnances, des relais de correspondance, etc. Ils ont également pour mission de harceler l'ennemi par des escarmouches continuelles, et sont en outre chargés du service des avant-postes. Le grand avantage de cette organisation est donc d'alléger considérablement le service de l'armée régulière, et de la garder intacte pour le jour du combat. En temps de paix, ces troupes sont chargées de la police des campagnes [1]. »

Les Cosaques forment des régiments, des bataillons et des batteries. L'empereur nomme tous les officiers, qui sont généralement choisis dans la cavalerie légère. Les

[1] *Annuaire de la Revue des Deux-Mondes*, 1853-1854.

régiments, forts de près de 900 hommes, sont divisés en *sotnias* de 120 à 150 chevaux, ou en bataillons d'infanterie forts de 1,000 à 1,100 hommes, ou en batteries d'artillerie fortes de 250 à 260 hommes. Ordinairement il y a six sotnias par régiment. De dix-huit à vingt-cinq ans, les Cosaques sont exercés aux armes; de vingt-cinq à quarante, ils remplissent les cadres des régiments; à quarante et au-dessus, ils constituent la réserve.

Voici, d'après l'*Almanach de Gotha,* le tableau des troupes irrégulières cosaques[1] :

DÉNOMINATION DES CORPS.	RÉGIMENTS de cavalerie.	SOTNIAS ou escadrons.	BATAILLONS à pied.	BATTERIES à cheval ou à pied.	BOUCHES à feu.	EFFECTIF. Cavalerie.	Infanterie.	Artillerie.
Corps du Don	58	348	»	14	112	52,000	»	4,250
Corps des Tchernomores ou de la mer Noire [2].	12	72	9	4	18	10 600	9,500	1,000
Corps de la ligne du Caucase [2]	19	114	3	6	32	16,700	3,200	1,500
Corps d'Azof.	»	10	»	»	»	1,500	»	250
— d'Astrakhan . . .	3	18	»	1	8	2,600	»	750
— d'Orenbourg. . .	12	72	6	3	24	10,800	6,400	»
— de l'Oural. . . .	12	60	»	»	»	10,800	»	750
— de la ligne de Sibérie.	10	60	»	3	24	8,800	»	»
— du Transbaïkal. .	6	36	12	»	»	5,200	12,800	»
Régiment de Tobolsk. .	1	5	1	»	»	700	700	»
— d'Iakoutsk et de Iénissei.	2	12	»	»	»	1,800	»	»
— du Daghestan	1	6	»	»	»	800	»	»
TOTAL.	136	813	31	31	342	122,300	32,600	8,500
							163,400	

Le tableau ci-dessus ne renferme que les forces fournies par les Cosaques; mais la Russie comprend encore dans l'effectif des troupes dont elle peut disposer environ 20,000 cavaliers que doivent lui fournir quelques hordes asiatiques, aussi redoutables aux provinces russes qu'elles traversent qu'aux pays vers lesquels on les dirigerait. Ces peuplades, qui ressemblent aux Cosaques par l'organisation et l'armement, mais non pas par les services qu'elles peuvent rendre, ont des chefs indigènes, et la Russie ne peut compter sur elles. La plupart ne la servent que par force, et se battraient volontiers contre elle si elles n'avaient pas la conviction de leur infériorité. On peut ranger dans ces auxiliaires plus ou moins douteux les Baschkirs (6 régiments de 800 hommes), les Kirghiz (8 régiments de 1,600 hommes), les Tcherkesses, Bouriates, Tongouses, etc.

[1] Voir page 314.

[2] Ces corps ont déjà été indiqués dans l'armée spéciale du Caucase.

Voici maintenant le tableau récapitulant toutes les forces de l'armée russe :

TROUPES.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	BOUCHES A FEU	GÉNIE (bataillons ou escadrons).	EFFECTIF.
Armée active.	385	441	832	12	447,000
Réserve.	»	»	472	»	213,000
Armée du Caucase	147	24	182	2	151,000
Armées locales.	37	»	»	»	40,000
Troupes de garnison	50	»	»	»	86,000
Troupes irrégulières	31	813	342	»	163,000
					1,100,000

A première vue, ce chiffre paraît monstrueux, et l'Europe méridionale a été longtemps sous la terreur du million d'automates armés dont la Russie pouvait la menacer ; mais en supposant exacts les chiffres que nous avons donnés et qui ne sont qu'approximatifs, puisque tous les documents que nous possédons sur l'armée russe sont fautifs, confus, contradictoires, on peut réduire, par l'analyse que nous avons faite des diverses parties de l'armée russe, le chiffre de 1,100,000 hommes à une valeur raisonnable. En laissant de côté les troupes de garnison, l'armée du Caucase, les armées locales qu'on ne peut déplacer, il reste l'armée active avec la réserve et les troupes irrégulières ; la réserve est longue et difficile à mettre en mouvement ; elle est composée d'hommes fatigués, mariés, attachés au sol ; les troupes irrégulières sont en grande partie occupées à garder les pays qu'elles habitent, et l'on n'a jamais pu déplacer pour les guerres européennes que 25 à 30,000 hommes. Reste donc presque uniquement l'armée active pour garder, en Europe seulement, une étendue de frontières de 2,500 kilomètres. D'où il suit que la Russie ne saurait envoyer hors de l'empire que la moitié de cette armée. C'est ce que démontrent les événements militaires. Ainsi, en 1813, l'empereur Alexandre, malgré les subsides de l'Angleterre, ne put envoyer que 112,000 hommes en Allemagne, et, en 1815, 140,000 Russes seulement arrivèrent sur le Rhin. La guerre de Turquie en 1828, la guerre de Pologne en 1830, la guerre du Caucase, ont prouvé que l'armée russe n'avait pas la puissance colossale qu'on lu attribue. Enfin, malgré les améliorations apportées dans les institutions militaires par l'empereur Nicolas, la guerre de Crimée a démontré que la Russie peut à peine disposer, dans ses parties extrêmes, de 200 à 250,000 hommes, puisqu'elle n'a pu envoyer en 1854 et 1855, pendant les longueurs d'un siége d'un an, que des forces insuffisantes pour chasser les 120,000 Franco-Anglais réunis sous Sébastopol.

L'armée russe se recrute de trois manières : par les engagés volontaires, par les *cantonistes*, par les levées de paysans dans les domaines de la couronne et des seigneurs. Les engagés volontaires sont rares, et l'on ne trouve guère que les troupes de la Finlande et de la Géorgie qui se recrutent entièrement de cette manière. On appelle *cantonistes* les enfants des soldats que l'État élève à ses frais, mais à la condition d'entrer dans l'armée. Jusqu'à l'âge de douze ans, ils sont entretenus dans des maisons d'orphelins ; de douze ans à dix-sept ans, ils font partie d'une petite armée

d'instruction composée de 25 bataillons, de 20 escadrons et de 5 batteries d'artillerie. Enfin, à dix-sept ans, ils entrent dans les corps d'armée. Leur instruction est très-médiocre, et ils n'obtiennent qu'un avancement très-borné. Cependant c'est de cette classe que l'armée tire ses meilleurs sous-officiers, des vétérinaires, des chirurgiens, des topographes, etc. Le nombre des *cantonistes* est d'environ 35 à 40,000. Pour l'augmenter, l'État favorise le mariage des soldats, et il se charge même des enfants naturels soit des soldats eux-mêmes, soit de leurs filles ou de leurs veuves.

Les levées de paysans sont le mode de recrutement le plus efficace. L'empire est partagé à cet effet en deux grandes régions par une ligne allant de l'est à l'ouest, et le recrutement s'opère chaque année dans l'une ou l'autre de ces parties à raison de 5 pour 1,000 âmes, ce qui donne environ 150,000 soldats. En temps de guerre, la levée est souvent de 8 à 10 pour 1,000 âmes, et elle a été portée quelquefois jusqu'à 15 et 20. C'est une lourde charge pour la propriété seigneuriale, car le service militaire affranchit, et l'homme de levée, quand il sort de l'armée, devient libre. Le seigneur paye en outre pour chaque recrue une somme de 33 roubles, destinée aux frais d'armement [1]. La levée se fait ordinairement par le tirage au sort, mais ce mode n'est pas établi par des règles fixes, et peut être facilement éludé. Quelques seigneurs désignent eux-mêmes les paysans qu'ils veulent envoyer à l'armée, et ils se débarrassent ainsi des moins *productifs,* des plus mauvais sujets. Dans les domaines de la couronne, on prend ordinairement les soldats dans les familles les plus nombreuses, et parmi celles qui payent le plus faible obrok. Le remplacement est admis, et il y a des exemptions pour les pères chargés de trois enfants, pour les soutiens de famille, etc.

Dès qu'un homme de levée est reconnu propre au service militaire, on lui rase la barbe et le sommet de la tête; on lui fait revêtir une partie de son costume, et on le dirige sur un bataillon de dépôt. Autrefois, on le traînait à ce bataillon enchaîné comme un criminel; aujourd'hui, ces rigueurs ont cessé, mais il est l'objet d'une sévère surveillance, et les peines les plus graves atteignent le déserteur et la famille qui lui donnerait asile. On dit que la mortalité est très-grande parmi les jeunes soldats, et on l'évalue au quart de l'effectif.

Outre les trois modes de conscription que nous venons d'indiquer, il en est un autre plus fâcheux : les tribunaux peuvent condamner certains individus au service militaire, et l'on envoie ainsi dans l'armée une foule de vagabonds, de bohémiens, de filous, de débauchés, etc.

La noblesse, le clergé et une partie de la bourgeoisie sont exempts du recrutement.

Le soldat russe est lourd, triste, disgracieux, sans élan, sans intelligence; il semble à première vue n'être qu'un automate et une machine; mais il est brave, solide, docile, et, s'il n'est pas mû par des sentiments chevaleresques, par le point d'honneur et l'amour de la gloire, il l'est par un sentiment national qui se confond avec le sentiment religieux, par un dévouement aveugle pour le czar, qui personnifie Dieu et la

[1] En 1854, le gouvernement russe a levé 500,000 serfs, dont à peu près 250,000 sur les terres seigneuriales. La valeur d'un serf est estimée à 1,000 francs, donc c'est un impôt de 250 millions qu'on a levé sur la noblesse, et auquel il faut ajouter 45 millions pour les frais d'armement. L'État ou le czar a levé sur ses propres domaines un impôt d'égale valeur.

Russie, et pour lequel il donne sa vie avec la plus humble résignation. Il est soumis à une discipline sévère, même cruelle et abrutissante. Le bâton, si fréquemment employé dans les domaines des seigneurs et de la couronne, l'est aussi dans l'armée pour façonner les recrues, les maintenir dans l'ordre et même les mener au combat. Un lieutenant peut infliger 150 coups de bâton, un colonel 500, etc.

Les Grands-Russes sont souples, vigoureux et souvent énergiques; avec la discipline, ils deviennent de bons fantassins; mais ils ont trop souvent besoin de châtiments corporels. Les Russes-Blancs sont moins robustes, mais plus intelligents. Les Petits-Russes sont plus belliqueux, et fournissent surtout d'excellents cavaliers. C'est aussi de la cavalerie que donnent les Tartares, les Mordouines, les Tchérémisses, etc. Les Finnois fournissent de bons tirailleurs et de bons matelots. Les Polonais sont une race éminemment guerrière. Les juifs donnent d'excellents ouvriers militaires.

En temps de paix, la solde du soldat russe ne dépasse pas 6 roubles par an ou 25 francs. Il reçoit en outre des effets d'habillement dont la valeur ne dépasse pas 7 à 8 roubles; enfin il a par mois 40 litres de farine de seigle, 5 litres de farine de gruau, 4 litres d'eau-de-vie et 10 livres de viande. La garde, le corps des grenadiers, les troupes de garnison et une partie de l'armée du Caucase, habitent dans les villes des casernes et des logements permanents, la plupart mal construits et peu salubres; ils ont en outre de grands terrains où ils cultivent des légumes. Quant aux autres troupes actives, elles sont toutes logées et disséminées chez les paysans. Chaque soldat donne à son hôte les vivres qu'il reçoit de l'État, et il est nourri par lui; de plus, dans certaines garnisons, il obtient la permission de travailler pour les particuliers. Il résulte de ce cantonnement des troupes dans les campagnes de grandes économies pour le gouvernement, mais de graves inconvénients pour la discipline et l'instruction des soldats. Un régiment occupe quelquefois 20 à 30 lieues de terrain, et les soldats vivent, la plupart du temps, isolés de leurs chefs. Nous ne parlons pas de la situation des serfs, qui ne sont plus les maîtres de leurs chétives cabanes.

Il est constaté que, soit par les réductions arbitraires du gouvernement, soit par les vols des employés, l'ordinaire du soldat est insuffisant. L'administration militaire de la Russie est, comme nous l'avons dit, pleine d'abus; et la guerre de Crimée a démontré que c'est là surtout, et aux dépens des malheureux soldats, que les fonctionnaires et même les généraux se livrent aux plus scandaleuses déprédations.

Malgré la faible solde du soldat russe et son mauvais entretien, il coûte à l'État (matériel compris) 400 francs par an. Si l'on considère seulement comme payées et entretenues l'armée active, l'armée du Caucase, les armées locales et les troupes de garnison, c'est-à-dire un total de 736,000 hommes, on arrive au chiffre de 285 millions pour le budget de la guerre, ce qui est le quart des revenus de la Russie; mais ce chiffre est certainement au-dessous de la réalité.

La durée du service est de vingt-deux ans dans la garde et de vingt-cinq dans les autres corps; mais, comme nous l'avons vu, au bout de dix ou quinze ans de service, les soldats peuvent passer dans la réserve. Le soldat libéré est affranchi, avons-nous dit; mais sa position n'en est pas meilleure : il a perdu l'habitude du travail, et ne peut retourner sous la main de son ancien seigneur, qui ne lui doit plus rien; aussi rentre-t-il rarement dans son pays. Les uns terminent leur carrière dans les bataillons

de garnison, les compagnies de vétérans et d'invalides, etc.; les autres s'en vont dans les colonies de l'Oural ou de la Sibérie, ou bien entrent dans les domaines de la couronne; les plus infirmes sont admis dans des établissements de bienfaisance.

Nous avons dit que la noblesse, sous peine de perdre ses priviléges, était forcée d'entrer dans l'armée ou dans l'administration. Le corps des officiers est donc formé en grande partie de jeunes nobles sortant des écoles militaires; mais l'avancement n'est pas interdit aux plus infimes des paysans, et les sous-officiers, après douze ans de service et des examens, peuvent aspirer au grade d'enseigne. Les officiers de la garde sont choisis dans la noblesse la plus riche et la plus ancienne; ils sont tous supérieurs d'un grade aux officiers de la ligne. Le traitement des officiers supérieurs et même des officiers subalternes est si modique, que, s'ils n'ont pas de fortune, il est insuffisant : ainsi le lieutenant général n'a que 4,500 francs, le général-major 3,300, le colonel 2,500, le capitaine 1,600, etc. L'État est plus généreux pour les officiers retirés, blessés et surtout mutilés. Ainsi les officiers de cette dernière catégorie reçoivent de la caisse des invalides des pensions ainsi réglées : un général d'infanterie ou de cavalerie, 6,000 roubles; un lieutenant général, 4,500; un général-major, 3,000; un colonel, 1,200; un lieutenant-colonel, 1,125; un major, 1,050; un capitaine d'infanterie ou de cavalerie, 975; un capitaine en second, 900; un lieutenant, 825; un sous-lieutenant, 750; un enseigne d'infanterie ou de cavalerie, 675. De plus, on accorde pour frais de domestiques aux généraux 600 roubles, et aux autres officiers 300. Les villes leur fournissent le logement, le chauffage et l'éclairage.

Les écoles militaires de la Russie sont très-nombreuses : les plus importantes sont: l'académie militaire ou école d'état-major, les écoles de l'artillerie et du génie, le corps des pages, les deux corps de cadets de Saint-Pétersbourg, l'école des porte-enseigne de la garde, le régiment des nobles, les corps de cadets de Tsarskoié-Célo, Novgorod, Polotsk, Toula, Tambof, l'école militaire d'Orenbourg pour les jeunes Asiatiques, 4 corps ou écoles pour les Cosaques à Ouralsk, Omsk, Poltava, Brzesc-Litewsky, etc. Toutes ces écoles renferment environ 7,000 jeunes gens. L'état-major fournit tous les ans 25 officiers, l'artillerie 24, le génie 24, les pages, les nobles, les cadets, les porte-enseigne, 430, etc. Ces écoles ont produit un grand nombre d'officiers fort distingués, et même des savants qui ont acquis une réputation européenne.

Il nous reste à dire quelques mots des colonies militaires.

La Russie étant forcée, avec des revenus médiocres, d'avoir des troupes nombreuses, a cherché, à l'exemple de l'Autriche, à transformer la population agricole des domaines de la couronne en une milice permanente, organisée en *colonies militaires*. Cette institution devait donner aux czars une force armée pour ainsi dire illimitée. Les essais commencèrent en 1818 sur le territoire de Novgorod, où plusieurs divisions d'infanterie et de cavalerie furent colonisées. On divisa les terres affectées à chaque régiment en deux parties: l'une fut donnée aux habitants, l'autre réservée pour l'État. Le paysan, devenu colon en échange des terres qu'on lui concéda en toute propriété, fut tenu d'abord de cultiver deux jours par semaine les terres de l'État, ensuite d'entretenir chez lui un soldat avec son cheval et de fournir à sa subsistance; le soldat, en revanche, partageait ses travaux agricoles. Dans chaque maison se trouvait,

outre le colon et le soldat, un aide ou suppléant, qui se livrait aux mêmes travaux, et qui, choisi par le colon, était obligé de prendre la place du soldat en cas de maladie ou de mort : en conséquence, il portait l'uniforme et était assujetti aux exercices militaires. Les aides ou suppléants formaient au besoin un corps de réserve ; les soldats colonisés pouvaient se marier comme les autres colons ; en temps de guerre, ceux qui restaient prenaient soin des femmes et des enfants de ceux qui étaient en campagne. Les enfants appartenaient à la colonie tout entière ; ils restaient chez leurs parents jusqu'à huit ans ; passé cet âge, ils entraient dans les écoles de la colonie ; à treize ans, ils étaient instruits au maniement des armes et à la culture des champs ; à dix-sept, ils étaient membres de la colonie sous le nom de *cantonistes :* leur service devait durer alors vingt-deux ans, après lesquels ils pouvaient recevoir leur congé en se faisant remplacer par leurs suppléants. Toute cette population militaire, divisée en régiments et en compagnies, était régie par un code spécial et soumise à une discipline rigoureuse. Du gouvernement de Novgorod, ces colonies s'étendirent dans ceux de Kherson, de Kharkof et d'Iekaterinoslaf. En 1824, le nombre des soldats colonisés était de 80,000, qui, avec les suppléants et les cantonistes, devait former un total de 240,000 hommes. Ces corps militaires isolés, permanents, maîtres du sol, se recrutant parmi les habitants, pouvaient présenter les plus graves dangers pour l'État. L'esprit d'insubordination qui s'y manifesta, notamment en 1831, détermina l'empereur Nicolas à modifier profondément leur organisation. Aujourd'hui les colonies militaires ne sont plus considérées comme appartenant à certains régiments déterminés ; on les utilise seulement comme cantonnements perpétuels, à la manière des cantonnements ordinaires, et pour les troupes que l'empereur désigne arbitrairement ; l'élément civil s'y trouve complétement séparé de l'élément militaire.

Les colonies de cavalerie se trouvaient dans des conditions plus favorables que celles d'infanterie, et c'est de ce côté que s'est reportée toute la sollicitude du gouvernement. On y a introduit un nouveau système de colonisation basé sur la remonte des chevaux sans achat et sur l'entretien de ces chevaux avec les récoltes de la colonie. Ces essais ont complétement réussi. C'est dans les gouvernements de Kharkof, de Kherson, de Kiev et de Podolie que ces établissements ont été formés ; ils ont surtout pour but la formation et l'entretien d'une nombreuse cavalerie, en même temps que la culture d'un vaste territoire jusqu'alors resté inculte. Il en résultera aussi la transformation de la cavalerie irrégulière des Cosaques en cavalerie régulière.

Les corps colonisés sont les suivants : dans le gouvernement de Kharkof, le corps de cavalerie de réserve (cuirassiers), 8 régiments à 5 escadrons sur le pied de paix ; puis l'artillerie à cheval de ce corps. Dans les gouvernements de Kiev et de Podolie, un corps combiné de la cavalerie et de l'artillerie des 4e et 5e corps d'infanterie, consistant en 72 escadrons et 6 batteries à cheval d'artillerie. Enfin, dans le gouvernement de Kherson se trouve une division de cavalerie légère, ou 4 régiments avec 3 batteries à cheval.

« L'empire de Russie, dit Rudtorfer, doit principalement sa force à sa position géographique, aux difficultés immenses qu'oppose aux invasions d'un ennemi même victorieux l'absence de bonnes routes, à la rigueur des hivers dans les régions boréales, à la stérilité du sol dans certaines parties de l'empire, au caractère particulier des

habitants et au petit nombre de villes importantes, ce qui rend difficile l'établissement de grands dépôts d'approvisionnement. » La Russie n'a donc pas besoin de garnir de forteresses toute l'étendue de ses frontières; mais elle a dû néanmoins fortifier les parties les plus vulnérables, c'est-à-dire celles qui touchent la mer Baltique, l'Allemagne, la Turquie. On trouve sur la mer Baltique Dünamunde, Riga, les îles Œsel et Dago, Revel, Cronstadt, Viborg, Rotchensalm, Lovisa, Helsingfors, Sveaborg, etc. Du côté de la Prusse, la frontière est protégée par Plock, Modlin, Kalish, Zamosc, Varsovie, forteresses considérables qui dominent réellement toute la Prusse, tournent et annulent une partie de son territoire, et mettent les armées russes à 200 kilomètres de Berlin. Du côté de l'Autriche, on trouve moins de défenses : Brzesc-Litewski, Kaminiec, Kiev, etc., et moins encore du côté de la Turquie, où la Russie est presque continuellement sur l'offensive; on y trouve seulement Odessa, Kinburn, Nikolaïef, Kertch, etc. D'ailleurs, Sébastopol suffisait pour annuler toutes les défenses de l'empire ottoman. Du côté du Caucase, les forteresses sont nombreuses, mais celles qui avoisinent la mer Noire ont presque toutes été détruites. Nous entrerons dans plus de détails sur ce sujet en décrivant les provinces.

§ VIII. Marine. — La Russie possède une grande étendue de côtes, mais qui sont presque toutes glacées, désertes, inhabitables, ou bien qui appartiennent à des mers fermées et difficilement navigables. Elle ne peut donc avoir qu'une très-faible marine marchande, qu'une faible population de marins. Les côtes seules de la Finlande et des autres provinces baltiques lui donnent de bons matelots, mais elles ont à peine une population de 3 millions d'habitants. Il suit de là qu'elle n'a pu obtenir une marine militaire que par des moyens violents ou artificiels. En effet, elle ne recrute la plus grande partie de ses équipages que par la conscription, et elle fait monter sur ses vaisseaux des paysans tirés de l'intérieur, qui ont en horreur le métier de la mer, et qui ne deviennent de très-médiocres matelots que par la force et les châtiments. Aussi la mortalité sur les vaisseaux est-elle encore plus grande que dans les armées, et il a fallu y remédier par le système des congés illimités. La durée du service est de vingt-cinq ans dans les équipages de la flotte, et de vingt ans dans l'infanterie de marine. Les officiers sortent de l'école des cadets de la marine, située à Saint-Pétersbourg. On trouve en outre à Cronstadt une école d'instruction pour les pilotes, et à Saint-Pétersbourg un bataillon d'instruction des ouvriers de la marine. Ces divers établissements renferment plus de 2,000 jeunes gens.

La Russie a eu moins de peine à obtenir un matériel de marine militaire, ses magnifiques forêts lui donnant en abondance des bois de construction; mais les ingénieurs et les bons ouvriers lui manquent, et ses bâtiments sont lourds, massifs, mauvais marcheurs; de plus, surtout dans la mer Baltique et la mer Noire, ils n'ont qu'une durée de dix à quinze ans; enfin elle a dû faire construire à l'étranger la plupart de ses navires à vapeur. Ses principaux ports militaires sont : Arkhangel, dans la mer Blanche; Cronstadt, Revel et Helsingfors, dans la mer Baltique, et autrefois Sébastopol, dans la mer Noire. Ses meilleurs chantiers de construction sont ceux de Cronstadt, de Saint-Pétersbourg, d'Arkhangel, de Nikolaïef, d'Okhta et de Voroneje.

Malgré tous les obstacles qui s'opposent à l'extension de la marine militaire de la Russie, malgré les désastres que cette marine a éprouvés récemment dans la mer

Noire, elle compte encore comme la troisième de l'Europe. Voici quelle était sa force en 1854, à l'époque de la guerre d'Orient. La flotte de la Baltique comprenait 19 vaisseaux, 4 frégates, 8 bricks, 15 schooners, 21 vapeurs : en tout, 67 bâtiments avec 25,000 matelots, 12,000 soldats de marine, et en outre 200 chaloupes canonnières, 27 gros bâtiments convertis en batteries flottantes, etc. La flotte de la mer Noire, qui fut détruite dans le port de Sébastopol, comprenait 17 vaisseaux, dont 5 de 120 canons, 4 frégates de 60, 5 corvettes ou bricks, 18 transports, 64 chaloupes canonnières, 12 vapeurs : en tout, 108 navires avec 2,200 canons et 22,000 hommes d'équipage. Il y avait en outre une escadre de 8 bâtiments dans la mer Blanche, et une flottille dans la mer Caspienne. L'ensemble de toutes ces forces formait, dit-on, un effectif de 250 bâtiments portant 9,000 canons et 80,000 hommes.

Il serait difficile d'évaluer exactement aujourd'hui la force de la flotte russe, les documents publiés sur ce sujet étant presque entièrement contradictoires. Nous nous contenterons donc d'emprunter les chiffres suivants à l'*Almanach de Gotha :*

La flotte russe se partage en trois divisions dites de la mer Baltique, de la mer Blanche, de l'océan Pacifique, et chacune d'elles comprend 3 brigades ou escadres. Il y a en outre une brigade de la flotte de la mer Caspienne, une division des équipages de la mer Noire, mais sans vaisseaux, d'après les stipulations du traité de Paris (1856), une flottille de la mer d'Aral. Le matériel naval se compose de 19 vaisseaux, dont 7 à vapeur; de 18 frégates, dont 11 à vapeur; de 19 corvettes, dont 12 à vapeur; de 7 bricks; de 95 petits bâtiments, dont 43 à vapeur; enfin d'un grand nombre de chaloupes canonnières. Le personnel maritime, d'après un journal russe, ne serait que de 20,000 hommes, dont 1,400 officiers. Il est probable que tous ces chiffres sont au-dessous de la réalité.

§ IX. Finances. — Si l'on ne jugeait le budget de la Russie que sur l'apparence, aucun État de l'Europe ne serait administré, si ce n'est avec autant d'économie, du moins avec si peu de frais ; mais les éléments du revenu public de ce pays sont peu connus, et plusieurs charges qui dans d'autres États devraient figurer soit en recettes, soit en dépenses ne sont portées sur aucun compte, parce qu'elles sont supportées en nature par plusieurs classes d'habitants, ou servent à couvrir certaines dépenses sans entrer dans les caisses du Trésor. C'est ainsi que le fermage des pêcheries du fleuve Oural n'est point porté parmi les revenus publics, parce qu'il sert de paye ou est assigné à perpétuité à certaines classes de la population ; c'est ainsi que des gouvernements entiers sont souvent requis de fournir les denrées nécessaires à l'approvisionnement de l'armée, sans que ces fournitures soient portées en recettes et en dépenses dans le budget de l'État. Ici le travail des mines et le transport des métaux et du sel remplacent en totalité ou en partie la capitation ; là des tribus entières en sont exemptes, sous la condition de faire le service militaire toutes les fois qu'elles en seront requises; ailleurs, des nations payent l'impôt en fourrures ou en peaux que l'on emploie pour le service de l'armée; enfin on ne porte dans les comptes de l'État ni les matières premières qu'il retire de ses domaines ni les boulets que lui fournissent ses fonderies. Voilà donc une foule de ressources qui, ajoutées au budget, en élèveraient considérablement le chiffre.

Les revenus de l'État sont évalués par le baron de Reden à 1,100 millions; mais ce

chiffre est probablement inexact, le gouvernement faisant un secret de l'état de ses finances. Quoi qu'il en soit, cette somme, qui paraît modique pour subvenir aux dépenses multipliées de ce vaste empire, serait plus que suffisante, vu l'exiguïté des traitements accordés par le gouvernement, sans le gaspillage et les abus inséparables d'une administration aussi compliquée.

M. de Reden estime par les chiffres suivants les principales branches du revenu :

Domaines de la couronne.	37,550,000 roubles	(argent).
Apanages.	3,645,000	—
Mines, usines, etc.	30,500,000	—
Capitation payée en nature.	20,236,000	—
Capitation payée en argent.	11,086,000	—
Monopole des boissons et autres droits.	102,910,000	—
Impôt des routes.	2,066,000	—
Patentes et passe-ports des marchands.	7,500,000	—
Douanes	31,000,000	—
Produit du sucre de betterave	450,000	—
Timbre, postes, droit sur les monnaies, etc. . .	8,700,000	—
TOTAL.	275,472,000 roubles (argent)	
	ou 1,101,000 francs.	

Les dépenses sont aussi mal connues que les revenus ; suivant M. de Reden, elles se répartiraient ainsi :

Maison de l'empereur.	10,750,000 roubles	(argent).
Armée	70,895,000	—
Flotte.	26,500,000	—
Dette.	33,500,000	—
Dépenses des autres ministères.	134,190,000	—
TOTAL.	275,835,000 roubles	(argent).

Il est certain que les dépenses ne sont pas équilibrées avec les recettes, comme les chiffres précédents veulent l'indiquer, et le gouvernement pourvoit au déficit par des emprunts dont le total s'élevait, au 1er janvier 1827, à la somme de 1,304,000,000 roubles, ou 5,216,000,000 de francs. Cette dette se subdivisait ainsi : dette consolidée, 522,000,000 de roubles ; dette non fondée, 782,000,000 de roubles. Mais il est difficile de contrôler l'exactitude de ces chiffres, le gouvernement ayant une ressource secrète et pour ainsi dire inépuisable dans le papier-monnaie qu'il émet à volonté et dont le cours est forcé : ce papier-monnaie, qui a le nom de billets de crédit, est payable à présentation et garanti par une réserve métallique faite avec le produit des mines, et dont le chiffre était en 1853 de 584 millions de francs, pour 1,245 millions de billets, réserve insuffisante, car tout le numéraire de la Russie est évalué à 1,384 millions. Le gouvernement émet aussi des bons du Trésor remboursables au bout de huit ans, et dont le chiffre s'élevait en 1853 à 324 millions de francs. Enfin il possède ou garantit tous les établissements de crédit public, banques, caisses d'escompte, lombards, caisses d'épargne, etc. ; or la responsabilité résultant de cette possession ou de cette garantie est très-grave, puisque ces établissements, en 1853, avaient reçu en dépôt à titres divers 3,224 millions. Voici quelques détails sur ce sujet :

La *banque de commerce*, fondée en 1818, et qui a des succursales à Kiev, Moscou, Odessa, Riga, escompte le papier de commerce et avance des fonds sur dépôt de

marchandises. Son capital est de 8,571,000 roubles (argent), et sa réserve de 1,786,000 roubles (argent). La *banque d'emprunt* ne prête que sur les propriétés, terres ou maisons. Les terres peuvent être engagées pour vingt-six ans moyennant 5 pour 100 d'intérêt, 2 pour 100 d'amortissement et 1 pour 100 de prime. Les maisons peuvent être engagées pour quinze ans moyennant 10 pour 100 d'intérêt et d'amortissement. Le capital de cette banque est de 12,842,000 roubles (argent). La *banque des assignats* est chargée du remboursement et du retrait du papier-monnaie, des assignations de banque, etc. La *commission d'amortissement* est chargée du service de la dette publique. Les *lombards* prêtent sur gages et sur propriétés pour trois, six et neuf mois : nous avons parlé plus haut de celui de Saint-Pétersbourg. Les caisses d'épargne avaient en dépôt, en 1856, 2,827,000 roubles. Enfin les banques des hospices possédaient un capital de 13,305,000 roubles. En résumé, ces divers établissements de crédit avaient, au 1er janvier 1856, en dépôt, 924,681,000 roubles (argent), ou 3 milliards 800 millions de francs; leurs créances s'élevaient à 1 milliard 40 millions de roubles, ou 4 milliards 160 millions de francs.

Le gouvernement peut disposer des ressources de toutes les banques, mais il ne doit le faire qu'avec une grande mesure, car la situation même de ces établissements n'est pas sans danger. En effet, les 3 milliards 800 millions de francs que les banques ont en dépôt se composent en grande partie de sommes exigibles à court délai, tandis que les 4 milliards 160 millions de créances sont pour ainsi dire immobilisées par suite des placements que font les caisses, placements sur immeubles remboursables par annuités ou à longue échéance. En temps ordinaire, il y a à peu près balance entre les dépôts et les retraits; mais on comprend tout ce qu'aurait de grave une panique financière qui ferait affluer aux banques les demandes de remboursement : ces demandes pourraient s'élever au chiffre énorme de 4 milliards, supérieur de beaucoup au numéraire et même au papier-monnaie en circulation dans tout l'empire.

CHAPITRE QUATRIÈME.

GRANDE PRINCIPAUTÉ DE FINLANDE.

§ Ier. Peuples finnois. — Avant de commencer la description des provinces boréales de la Russie, nous devons compléter les notions que nous avons déjà données sur la race finnoise[1] qui habite encore en partie ces provinces, et d'où la plus importante, la Finlande, a pris son nom.

Les *Lapons*, les *Finnois*, les *Estoniens*, les *Permiens* ou *Biarmiens*, les *Votiakes*, les *Vogouls*, les *Ostiaks*, les *Tchouvaches*, les *Tchérémisses* et quelques autres peuplades, descendent tous d'une même souche; langage, mœurs et physionomie, tout prouve suffisamment leur parenté. Les Finnois s'étendaient, du temps de Tacite et de Strabon, jusqu'au milieu de la Pologne, sous les noms identiques de *Fenni* et de *Zoumi*; les traces de leur séjour se manifestent encore dans la langue lithuanienne. Les *Viatitches*, anciens habitants du gouvernement d'Orel, étaient Finnois, d'après

[1] Voir page 315.

Nestor. Les puissantes et nombreuses tribus des *Hongrois*, dont les seules migrations historiquement connues se retracent dans la Russie centrale par Souzdal, la rivière d'Ougra, la ville de Lebédian, parlaient et parlent encore une langue affiliée aux langues finnoises. Mais, quoiqu'il soit démontré que des peuples de la race finnoise s'étendaient sur toute la Russie septentrionale et orientale à une époque très-ancienne, il ne s'ensuit pas qu'ils occupaient seuls cet espace, ni même qu'ils y dominaient. Aujourd'hui, cette race est dispersée depuis la Scandinavie jusqu'au nord de l'Asie, et de là jusqu'au Volga et jusqu'à la mer Caspienne. Les cheveux roux ou jaune-brun, l'occiput grand, les os des pommettes saillants, les joues enfoncées, la barbe rare, le teint brun-sale, semblent être les traits caractéristiques de leur physionomie; mais les Vogouls et quelques Lapons offrent des cheveux noirs et durs, avec le nez enfoncé. Les lieux marécageux, les forêts, ont été de tout temps leur séjour favori; la chasse et la pêche, leur occupation principale. Les Russes semblent les avoir toujours compris sous le nom général de *Tchoudes*, c'est-à-dire étrangers; les Scandinaves ou Goths, sous celui de *Finne*, qui peut venir de *fen*, marais. Les premiers événements de leur histoire sont enveloppés de la même obscurité. Excepté les Huns et les Madgyars ou Hongrois, aucune de ces nations, quoique nombreuses, très-anciennes et très-répandues, n'a joué un rôle sur la terre; aucune n'a acquis une force durable, ou vu sortir de son sein un conquérant; mais dans tous les temps, on voit qu'elles ont été la proie de leurs voisins plus actifs et plus puissants. Elles n'ont point d'annales particulières, et l'on ne trouve leur histoire que dans celle de leurs vainqueurs, les Scandinaves-Goths et les Russes.

C'est à partir des neuvième et dixième siècles que les monuments russes et scandinaves, les *Saga's* et Nestor font mention des Finnois, des Permiens, des Lapons et de quelques autres peuples qui n'existent plus ou qu'on ne connaît plus sous le même nom. Quant aux nations d'origine finnoise, établies sur le Volga et dans la Sibérie, elles n'ont été découvertes qu'à l'époque des conquêtes que les Russes ont faites dans ces contrées. Il paraît que les nations finnoises avaient des idées religieuses et mythologiques plus grossières que celles de l'odinisme. Tout objet naturel devenait idole ou fétiche pour leur crédulité. *Ioumala* était le nom qu'ils donnaient à l'Être suprême; mais, comme les Germains, ils n'avaient d'autres lieux consacrés que les forêts et les montagnes. Les Permiens seuls, que les historiens d'Islande appelaient *Biarmiens*, avaient un grand temple, ou du moins une enceinte sacrée, ornée d'autels. Le temple de Ioumala fut l'objet des pirateries des Scandinaves et de leurs descriptions poétiques, probablement très-exagérées. Ses richesses extraordinaires attirèrent tous les corsaires du Nord, et on regardait comme un trait d'héroïsme d'enlever quelque chose de ce temple; tous les ans on y faisait des expéditions. Plusieurs rois de Norvége vinrent piller la Permie et s'en retournèrent avec un riche butin; mais on voit aussi que des navigateurs scandinaves ont parcouru ce pays pour y faire le commerce, et non pour s'y livrer à la piraterie. Les expéditions des Norvégiens dans la Permie cessèrent vers l'an 1217; mais déjà avant cette époque (probablement dans le douzième siècle) la république de Novgorod s'était emparée de ce pays, et y avait envoyé des colonies russes pour maintenir les habitants dans sa dépendance. En 1372, l'évêque Étienne introduisit la religion chrétienne dane la Permie. A la fin de ce siècle ou au commencement du suivant, il s'éleva

des querelles pour la possession de ce pays entre la ville de Novgorod et le grand-duc Vassili Dmitrivitch ; il fut décidé que les habitants de Novgorod renonceraient à toutes leurs prétentions. Les Permiens conservèrent pendant quelque temps la liberté d'élire leurs propres magistrats. Maintenant les descendants de cette nation célèbre, nombreuse et puissante, ne forment qu'une petite peuplade qui a perdu en grande partie son caractère national, et même sa langue, par son mélange avec les Russes. Les *Sairyanes,* habitants du gouvernement de Vologda, ne diffèrent en rien des Permiens, et se donnent, comme ceux-ci, le nom de *Komi.* On doit comprendre dans la même classe avec ces deux peuplades celle des *Votiakes,* anciennement nommés *Voti* par les Novgorodiens.

A l'est, ou plutôt au nord-est de ces diverses branches des Finnois, demeurent sur les confins de l'Asie les *Vogouls,* qui, à cause de leur langue, ont été considérés comme les ancêtres des Hongrois. Ils se distinguent par la laideur particulière de leur physionomie, et ne sont probablement qu'une peuplade kalmouque, auciennement subjuguée par les Hongrois. Les *Ostiaks* sont une semblable peuplade, sans histoire connue, et qui n'a que son idiome pour réclamer un degré de parenté avec les Finnois en général et avec les Hongrois en particulier. Ces peuplades ont sans doute fait partie de l'ancien empire des Madgyars ou Hongrois ; mais le noyau de cet empire et le siége primitif de la nation hongroise ont certainement dû se trouver plus au midi dans des régions plus fertiles et plus habitables.

Les *Finnois du Volga* sont les restes des habitants primitifs, c'est-à-dire des habitants les plus anciennement connus des régions qu'arrose le grand fleuve de Russie ; ils ont été opprimés de bonne heure par les Huns, par les Roxolans, par les Hongrois, leurs frères ; par les Comans ou Koumans, branche des Hongrois ; par les Petchenègues ou Patzinakites ; les Bulgares et les Chazares ou Khazares ont établi dans ces lieux des empires mal connus ; enfin des essaims de Mongols s'y sont fixés, et, sur cet amas confus de nations, les czars russes ont étendu leur domination et leur système de colonisation slave. Les Finnois du Volga paraissent surtout avoir pris un caractère tartare, mais ils conservent des traces d'influences plus anciennes. Leurs branches sont les *Tchérémisses,* qui demeurent dans le gouvernement de Kazan, et dont l'idiome est très-mêlé de tartare ; les *Tchouvaches,* qui adoraient le dieu scandinave Thor, et les *Mordouines,* qui, comme les précédents, demeurent dans les gouvernements de Nijni-Novgorod et de Kazan, divisés en deux tribus, avec des idiomes distincts, quoique aujourd'hui fortement mêlés, l'une se nommant les *Mokchads,* l'autre les *Ersads.* Les *Mechtcheriaques,* mélange de Turcs et de Finnois, ont généralement perdu le caractère finnois ; les *Teptiaires,* autre mélange de Finnois et de Tartars, dans le gouvernement d'Orenbourg, peuvent encore être considérés comme une branche finnoise.

Nous venons d'énumérer les principaux peuples de la famille finnoise qu'on appelle *Finnois Ouraliens* ou orientaux. La deuxième branche est celle des *Finnois Baltiques* ou occidentaux ; elle a été successivement découverte par les expéditions des Suédois et des Danois, depuis le neuvième jusqu'au douzième siècle. Ses tribus principales paraissent avoir été alors moins civilisées que les Permiens ; elles avaient cependant un culte, des chants nationaux, peut-être une écriture runique. Non-seulement par

leurs relations avec les Suédois, les Danois et les Allemands, mais encore par leurs rapports plus anciens avec les Goths, ils ont reçu un certain nombre de mots gothiques, et peut-être même quelques idées mythologiques et quelques usages civils. De plus, cette branche des Finnois, quoique tourmentée et en grande partie subjuguée par les Scandinaves, a échappé, grâce à sa position, au joug plus humiliant, plus écrasant des Mongols, et à l'influence des conquérants russes: Aussi, malgré toutes les traces d'une influence gothique et germanique, c'est chez elle qu'on retrouve le plus de traits caractéristiques de la race finnoise. Les nations et tribus qui composent aujourd'hui cette branche sont les *Lives*, reste des anciens habitants de la Livonie; les *Esthes*, dans l'Esthonie; les *Ischores*, dans l'Ingrie; les *Finlandais* ou *Finnois* propres, dans le pays auquel ils donnent leur nom; les *Quaines* ou *Cayaniens*, qui ne sont qu'une subdivision septentrionale des Finlandais, répandue aujourd'hui jusque sur les rivages de la Laponie norvégienne; les *Karéliens* ou *Kyriales*, qui s'étendent jusqu'à Olonetz, se liant sans doute anciennement aux Votiakes et aux Sairyanes.

Au nord de toute la race finnoise-baltique, on découvre, à l'extrémité de l'Europe, les Lapons, chez lesquels la laideur caractéristique des Vogouls prédomine, et où se conserve aussi un idiome plus rapproché du hongrois que la plupart des dialectes finnois-baltiques. Nous reviendrons sur ces diverses populations finnoises en décrivant les pays qu'elles habitent.

§ II. Finlande. — Géographie physique. — Productions. — La plus importante des provinces finnoises est celle qui porte le nom de la race, la *Finlande*. Elle forme le tiers le plus remarquable, le plus fortement caractérisé de cette région des lacs dont nous avons esquissé les principaux traits. Elle occupe presque toute la largeur de cette espèce d'isthme formé par la mer Blanche, les lacs Onega et Ladoga, la Neva, les golfes de Finlande et de Bothnie, isthme qui lie la Scandinavie à la Russie, mais que sa constitution physique distingue de l'un et de l'autre de ces pays. Elle est située entre 59° 48′ et 70° 6′ de latitude nord, 18° 50′ 40″ et 50° 2′ de longitude est, et se trouve bornée au nord par le Finmark norvégien et les monts Kiœlen, à l'ouest par la Suède, dont elle est séparée d'abord par le cours du Muonio et de la Tornea, ensuite par le golfe de Bothnie; au sud par le golfe de Finlande et le lac Ladoga. A l'est, une ligne conventionnelle, marquée parfois par une ligne de hauteurs, la sépare des gouvernements russes d'Olonetz et d'Arkhangel. Sa superficie est évaluée à 378,000 kilomètres carrés.

Nous avons vu que le faîte de partage des eaux de la Finlande est formé très-confusément par les hauteurs d'Olonetz et Maanselkœ (Voir page 269). Il se détache de ces hauteurs des contre-forts peu marqués, dont le plus important sépare les provinces de Uléaborg et de Kuopio, en s'infléchissant au sud au-dessous du lac Ulea; puis il traverse du nord-est au sud-ouest la province de Wasa, et finit dans celle de Biorneborg, non loin du golfe de Bothnie. C'est lui qui sépare les eaux du golfe de Bothnie de celles du golfe de Finlande, et il n'est en réalité que l'escarpement occidental du plateau intérieur de la Finlande. Le milieu de cette province forme, en effet, un plateau élevé de 150 à 200 mètres au-dessus de la mer, rempli de lacs, couvert de rochers, qui ne forment nulle part des chaînes élevées, et qui sont généralement

d'un granit rouge, nommé *rapakiwi* en finnois, lequel se decompose avec une rapidité étonnante. Quant au bord méridional du plateau, il est encore moins élevé que le bord occidental; ses escarpements présentent un massif de granit, au pied duquel s'étendent des bancs calcaires renfermant de beaux marbres.

Dans quelques rochers de la Finlande, on remarque des excavations circulaires, ou plutôt en forme spirale, qu'on appelle dans le pays *iette-grytor,* c'est-à-dire chaudières des géants. Quelques naturalistes ont cru que c'était l'ouvrage des eaux de la mer actuelle; mais on en trouve au milieu des terres aussi bien que sur les bords de la Baltique.

Nous avons décrit (page 273) les fleuves, les lacs, les amas d'eau de tout genre qui découpent cet étrange pays. Quant aux côtes, elles sont profondément échancrées, surtout celles du sud et du sud-ouest, et bordées d'une ceinture de rochers innombrables, peu élevés au-dessus du niveau de la mer, mais souvent pointus ou taillés à pic, et tantôt réunis en groupes, tantôt rangés en chaînes. Diverses variétés de granit et de calcaire composent ces récifs, dont à peine les plans topographiques peuvent donner une idée. Les petits canaux sans nombre, les passages dangereux, les courants tumultueux et écumants, les abris où règne un calme parfait, les masses nues et déchirées, les touffes de pins et de sapins qui couronnent quelques-uns de ces îlots, les arbustes qui garnissent les flancs des autres, tout contribue à faire de ce labyrinthe une des merveilles de la géographie physique.

La plupart des îles voisines de la Finlande sont peu remarquables; quelques-unes cependant forment des groupes importants : telles sont les îles d'*Aland* et d'*Abo,* qui ferment l'entrée du golfe de Bothnie, et dont nous ferons une description spéciale; puis les îles *Valgroünl,* qui s'étendent d'une côte à l'autre, depuis Wasa en Finlande jusqu'à Umea en Suède, fermant ainsi la partie septentrionale du golfe de Bothnie. Celui-ci renferme encore l'île assez importante de *Carlö.* Dans le golfe de Finlande, les groupes d'îles sont nombreux; les plus considérables appartiennent aux provinces baltiques.

Le climat de la Finlande méridionale est assez sain, surtout vers les côtes et dans les parties boisées; mais il est rigoureux et d'une inconstance extrême; on y éprouve des froids de 40 degrés, et en été la récolte est exposée à des sécheresses dévorantes, avec des chaleurs de 30 degrés. Le nord participe au climat de la Laponie : l'hiver y dure huit à neuf mois. Aux environs d'Uléaborg, où le sol est en général sablonneux, le grain est quelquefois semé et moissonné dans l'espace de six semaines, ce qui est dû à la beauté des nuits et à la continuelle présence du soleil. L'abondance des pluies en septembre et le dégel en mai et en juin rendent presque tout voyage impossible dans ces temps de l'année. Le climat du plateau intérieur serait peut-être le plus tolérable si les lacs et les marais n'y répandaient pas des brouillards très-froids et quelquefois malsains. Ils sont rares les moments où un ciel sans nuages éclaire l'admirable mélange de rochers rougeâtres, de pierres mousseuses, de lacs bleuâtres, de cascades cristallines et de prairies d'un vert d'émeraude, qui forment les paysages de la Finlande centrale; mais trop souvent un jour mélancolique enveloppe toutes ces vues pittoresques.

La Finlande n'est pas riche en produits métallurgiques; cependant les mines de fer

sont pour elle une source de revenu considérable. On y exploite deux espèces de minerai, le minerai de fer magnétique et le minerai de fer tourbeux ou limoneux. Ce dernier est extrait du fond des lacs et des marais, et il peut donner 5 à 6,000 tonneaux de minerai. Les mines de fer magnétique en produisent 7 à 8,000 tonnes. La Finlande possède 20 hauts fourneaux, qui donnent 13,600,000 kilogrammes de fonte; 15 autres établissements qui exploitent le fer tourbeux, et donnent 680,000 kilogrammes de fer en barres; enfin 22 autres forges, qui fabriquent 3,900,000 kilogrammes de fer. La majeure partie de ce fer est exportée en Russie, car la Finlande ne sait pas l'employer, et elle tire de la Suède et de l'Allemagne la plupart de ses outils. Cette province a aussi 2 mines de cuivre : l'une, déçouverte en 1757, donne encore 34,000 kilogrammes de cuivre par mois; elle est sur le point d'être épuisée; l'autre, exploitée depuis 1847, donne annuellement 155 à 170,000 kilogrammes de cuivre et un peu d'étain. Cette production suffit aux besoins du pays. La Finlande fournit encore une certaine quantité de salpêtre, un peu de soufre, d'arsenic et de nitre; enfin une grande quantité de marbres et de granits, aussi recherchés pour la dureté de leur grain que pour la beauté de leurs couleurs et le poli dont ils sont susceptibles.

Sur les 37,800,000 hectares qui représentent la superficie de la Finlande, on compte: terres arables, 1,440,000 hectares; pâturages et prairies, 152,000; forêts, 19,600,000; terres incultes et eaux, 16,608,000.

Le sol de la Finlande, composé en grande partie de terre végétale, offre généralement plus d'endroits fertiles que le sol rocailleux de la Suède. Le seigle des environs de Wasa, à 63 degrés de latitude, est d'une qualité supérieure. Le blé sarrasin réussit surtout dans le midi. On cultive partout l'orge et l'avoine. Les bonnes récoltes donnent le huitième grain de seigle et le septième de l'orge. Cependant, malgré les efforts de l'administration locale pour encourager l'industrie agricole, la récolte est loin de suffire à la consommation. De 1851 à 1855, la production moyenne a été de 5,637,000 hectolitres, dont moitié en seigle. Déduction faite du grain nécessaire aux semailles, il reste seulement 4,486,000 hectolitres pour la consommation; aussi l'importation doit y ajouter 1,400,000 hectolitres. La valeur des céréales importées, qui n'était en 1841 que de 3,861,000 francs, était en 1856 de plus de 6 millions. Après les céréales, les principales productions sont le lin et le chanvre, qui égalent en force ceux de Russie, puis le tabac et le houblon. On cultive dans quelques parties des légumes et des plantes potagères.

En résumé, la Finlande est plus fertile qu'on ne le supposerait d'après sa position astronomique, mais il y a des obstacles naturels que l'industrie humaine ne saurait faire entièrement disparaître. Les gelées subites détruisent souvent les blés naissants; une espèce de ver, nommé dans le pays *turila*, dévore les moissons au moment où elles vont récompenser les soins du laboureur. L'humidité de l'air oblige les cultivateurs à sécher tous leurs grains dans des fours semblables à ceux qu'on emploie dans le reste de la Russie. Grâce à cette opération, on conserve en Finlande les grains jusqu'à la quinzième ou même jusqu'à la dix-huitième année. Les Finlandais ont de temps immémorial semé dans les cendres produites par l'incendie de leurs forêts. Ils divisent les terres ainsi défrichées en trois classes; on appelle *houkta* ou *alme* celles où les bois sont coupés lorsque la feuille est grande; on y consacre des terrains fort

étendus, couverts de vieux bois, et surtout de sapins blancs. Les bois ainsi coupés restent deux ans sur place avant d'être brûlés; ensuite le terrain est ensemencé de seigle. On nomme *kaski* un terrain couvert d'un plus jeune bois, et qui peut être brûlé au bout d'une année : on l'ensemence de menus blés ou de raves; cependant on s'en sert communément pour le seigle. Enfin on désigne sous le nom de *kieskamaa* la coupe que l'on fait au printemps sur de petites collines où le bois a peu d'élévation. On commence par couper les branches et les sommités de ces arbres; et la même année, aussitôt qu'elles sont sèches, on les réduit en cendres, après quoi on ensemence le terrain de seigle, et un peu plus tard de blé sarrasin et de lin. En quelques endroits, on met le feu aux arbres au milieu de l'été; un jour suffit pour sécher la terre, et le même soir où le feu s'éteint, on jette la semence, afin que les cendres s'y attachent au moyen de la rosée, et qu'elles ne soient point enlevées par le vent de la nuit. Lorsque ce travail réussit, il produit trente et quarante pour un. On a même des exemples qu'un champ ainsi cultivé a rapporté le centuple.

Les Finlandais ont encore une méthode de culture pour les terrains marécageux, qu'ils appellent *kytæ*. Ils commencent par mettre le feu à un morceau de la terre pour l'essayer; si elle rend de la cendre rouge, c'est un signe que l'endroit peut servir pendant longtemps et avec avantage; mais lorsque la cendre est blanche, la terre est jugée mauvaise. Ensuite on éconduit les eaux; on coupe les arbres qui peuvent se trouver sur le terrain; au bout de quelques années, on l'environne d'un fossé, on arrache les racines et on laboure à plusieurs reprises. On laisse sécher la terre pendant quelque temps; on brûle la tourbe; puis on laboure et râtelle la terre, afin que le vent n'emporte pas les cendres, et en même temps on y sème du seigle, comme dans les terres ordinaires.

L'éducation du bétail a fait plus de progrès; la superficie des prairies a presque doublé depuis 1830, mais les animaux sont encore petits et peu vigoureux. Voici quel était leur nombre en 1855 :

Race bovine	965,000	2,363,000
Moutons	892,000	
Chèvres	18,000	
Porcs	203,000	
Rennes	21,000	
Chevaux	264,000	

Une partie de ces animaux est exportée, ainsi que du beurre, du suif, des peaux, etc. : la valeur de ces exportations est d'environ 1,300,000 francs. Les chevaux de la Karélie sont plus vigoureux et plus robustes que ceux de la Suède; mais la race mélangée résiste mal au climat. Partout les forêts immenses recèlent une grande quantité de gibier, des élans, des cerfs, des rennes, des renards, surtout beaucoup d'oiseaux; mais les ours et les loups y abondent aussi. Les rivières voient sur leurs bords le castor bâtir ses habitations, et la loutre se plonger dans leurs eaux, qui produisent des poissons délicieux, surtout des saumons. Dans ce labyrinthe d'îlots et de rochers qui environnent les côtes de la Finlande, on pêche de petits harengs et des chiens de mer. Ces phoques vivent aussi dans le lac Ladoga et dans celui de Saïma.

Les forêts occupent plus de la moitié de l'étendue de la Finlande; les pins et sapins, les hêtres, les ormes, les peupliers, les genévriers, y sont les essences dominantes;

le chêne et le frêne y sont rares. Ces forêts, quoique dévastées, mal aménagées, fournissent à la moitié de l'exportation totale du pays. En 1855, leur produit représentait une valeur de 8 millions, dont 5,700,000 francs de bois de construction, 1,800,000 francs de goudron, et le reste en bois de chauffage. Les paysans finlandais fabriquent eux-mêmes une immense quantité d'ustensiles en bois, qui se vendent dans tout le Nord. Chaque village a son genre de fabrication à part.

Le climat de la Finlande ne se refuse pas tout à fait à la culture des arbres fruitiers, mais c'est aux environs d'Abo que l'on récolte les meilleurs fruits. On a vu les cerises et les pommes mûrir à Wasa et à Iakobstadt. Les pommiers sauvages croissent jusqu'à 62 degrés de latitude. Le noisetier ne dépasse le 60e parallèle que par petites colonies et dans des situations privilégiées.

§ III. Industrie, commerce. — Les rivières de la Finlande, remplies de cataractes et de bas-fonds, n'offrent que peu d'avantages à la navigation; d'un autre côté, elles débordent souvent et causent des dommages considérables en inondant les champs. Quelques canaux ont été construits pour faciliter les relations intérieures, mais ils sont insuffisants, et praticables seulement pendant quelques mois. Aussi le défaut de communications et de débouchés retarde les progrès de la culture et de l'industrie dans toutes les parties intérieures de la Finlande. Les paysans finlandais sont forcés de fabriquer eux-mêmes les ustensiles, les meubles, et en partie les étoffes dont ils ont besoin. Il y a des cantons dont les habitants ne se rendent à la ville que pour s'y procurer du sel et de l'argent comptant. Les routes sont rares. La chaussée qui, partant de Saint-Pétersbourg, longe tout le littoral est la meilleure comme la plus importante au point de vue stratégique et commercial. Quant à celles qui sillonnent l'intérieur du pays, ce sont des chemins tracés au milieu des lacs et des marais, c'est-à-dire inondés pendant l'été, couverts de neige et de glace pendant l'hiver, qui les rend seulement alors praticables.

L'industrie finlandaise n'a fait que peu de progrès; cependant le gouvernement la protége en frappant de droits élevés les marchandises étrangères, en faisant aux manufactures des prêts à bas intérêt, etc. Malgré cela, la valeur de la production de toutes les fabriques atteint seulement 5,700,000 francs, qui étaient ainsi répartis en 1855 :

	Nombre.	Productions.
Manufactures de coton	3	1,295,000 francs.
— de tabac	27	905,000 —
— de laine	6	349,000 —
Raffinerie de sucre	1	302,000 —
Fabriques de savon	6	302,000 —
Verreries	11	316,000 —
Papeteries	10	413,000 —
Chantiers de construction	7	823,000 —
Ateliers de machines	6	177,000 —
Tanneries et corroiries	11	182,000 —
Diverses	98	636,000 —

Les produits de ces manufactures sont en général de qualité très-inférieure, et ne trouvent d'acheteurs que grâce aux droits exorbitants qui doublent le prix des produits étrangers. La partie la plus remarquable est la construction des navires de commerce et de guerre.

La marine marchande de la Finlande est fort active. Son effectif, qui n'était en 1826 que de 250 navires jaugeant 43,000 tonneaux, était parvenu en 1853 à 534 navires et à 137,500 tonneaux, sans compter un très-grand nombre de bâtiments d'un faible tonnage, employés au cabotage et à la pêche. Au 1er janvier 1856, il ne restait en Finlande que 265 navires jaugeant 54,700 tonneaux. La guerre avait donc détruit 269 navires de sa marine.

Le commerce extérieur de la Finlande est peu considérable ; il a néanmoins presque doublé de 1841 à 1856, époque à laquelle il était de 53,317,000 francs, dont 39,381,000 francs à l'importation. Les exportations se composaient de :

Bois de construction	5,696,000	13,726,000 francs.
Goudron	1,801,000	
Fer et fonte	1,673,000	
Beurre	780,000	
Poissons	548,000	
Bois de chauffage	190,000	
Animaux vivants	170,000	
Brai	158,000	
Viandes salées	136,000	
Potasse	64,000	
Céréales	1,617,000	
Divers	893,000	

Les importations principales étaient les céréales, 6,093,000 francs ; le sucre, 5,125,000 ; les tissus, 3,908,000 ; le café, 3,462,000 ; le fer et l'acier, 2,701,000 ; le coton, 1,975,000 ; le sel, 1,950,000 ; les vins, 1,903,000 ; les cotons filés, le tabac, les alcools, etc.

La Russie, la Suède et l'Allemagne prennent la plus grande part à ce commerce ; la France y entre à peine pour un million, dont 200,000 francs seulement à l'importation (sels et vins) ; mais l'Allemagne et la Suède importent en Finlande beaucoup de nos articles de commerce. Nos exportations consistent presque uniquement en produits des forêts.

Les deux tiers du commerce extérieur de la Finlande s'effectuent par la marine nationale. Voici le mouvement de ce commerce en 1853 :

	ENTRÉE.		SORTIE.		TOTAL.	
	NOMBRE.	TONNAGE.	NOMBRE.	TONNAGE.	NOMBRE.	TONNAGE.
Bâtiments finlandais. .	1,323	202,000	1,156	202,000	2,479	404,000
— étrangers. .	319	80,000	325	81,000	644	161,000
Totaux.	1,642	282,000	1,481	283,000	3,123	565,000

§ IV. Histoire. — Population. — On ne sait rien de certain sur l'époque où les premiers Finnois se sont établis dans la Finlande. Dans les dixième, onzième et douzième siècles, trois nations étaient connues dans cette région : les *Quaines* au nord, les *Kyriales* au sud-est, et les *Ymes* ou *Iemes* au sud-ouest. Au milieu de ces tribus

sédentaires erraient encore des Lapons pasteurs. Les Quaines étaient très-connus des historiens islandais; ils se nommaient eux-mêmes *Kainu-Lainen*, c'est-à-dire habitants du pays bas; les latinistes modernes en ont fait *Cayani*. Ce peuple occupait l'Ostrobothnie, et s'étendait en Laponie et jusqu'à la mer Blanche, qui prit quelquefois, d'après lui, le nom de *Quén-Sea*. Les Quaines avaient des rois ou du moins des chefs de guerre; ils combattirent contre les Norvégiens, soit lorsque ceux-ci s'établirent en Helsingie et Westrobothnie, soit lorsqu'ils infestèrent les côtes de la mer Blanche. Les *Vmes* ou *Iemes* s'appelaient en finnois *Heima-Lainen,* et occupaient la Tavastie, la Nyland et la Finlande propre. Peut-être avaient-ils des établissements dans le Norland suédois. Les *Kyriales* ou Karéliens, connus principalement par les historiens russes, occupaient tous les pays depuis le fond du golfe de Finlande jusqu'à la mer Blanche, en passant au nord des lacs Ladoga et Onega.

Ces peuples simples et barbares vivaient moins d'agriculture que de la chasse, de la pêche et des produits de leurs troupeaux; les chefs de famille exerçaient sur eux une autorité despotique; les femmes vivaient dans un dur esclavage. Ils ne connaissaient que cette agriculture imparfaite qui s'est perpétuée chez eux jusqu'à nos jours. Cependant ils possédaient quelques arts mécaniques, et entre autres celui de travailler les métaux; ils avaient des noms pour l'argent, le fer et le cuivre. Une tradition populaire leur attribue même la découverte des plus anciennes mines de la Scandinavie.

La religion et la mythologie des Finnois de Finlande avaient beaucoup de rapports avec les croyances des Lapons et des Biarmiens; mais leurs traditions n'ont été recueillies que lorsque déjà les missionnaires catholiques avaient, sinon converti, du moins baptisé ces peuples. Leur Être suprême était *Rawa,* le vieux, né du sein de la nature, et qui avait deux fils: *Wainamoinen,* l'aîné, créa le feu, inventa la lyre finnoise ou la *kandela,* construisit le premier vaisseau, et donna aux hommes presque tous les arts de la civilisation. Son frère *Ilmarainen* régnait sur l'air et sur les vents; il était l'inventeur de la forge, et aidait son frère dans toutes ses luttes contre les mauvais génies. *Veden-Ema,* ou la mère des eaux, était aussi adorée des Esthoniens, et *Sakamiéli,* la déesse de l'amour, paraît avoir été connue des Lapons. Outre ces divinités, la Finlande était peuplée de géants, d'esprits, d'êtres surnaturels, qui animaient tous les déserts, murmuraient dans les cascades, rugissaient dans les orages, et, sous mille formes illusoires, se jouaient du voyageur et du chasseur. L'art magique était en grand crédit; c'était un système lié au culte et aux mœurs, mais la bassesse des sorciers en fit un métier abject; il en reste encore un grand nombre de traditions.

Du douzième au treizième siècle, la république de Novgorod et la Suède se disputèrent la possession de la Finlande; enfin, en 1293, la Suède parvint à la conquérir; elle en devint dès lors l'une des provinces les plus importantes, et lui resta fidèlement attachée. Dès que la Russie commença à devenir européenne, elle convoita l'acquisition de cette province, qui lui donnait une entrée sur la Baltique, des ports et des marins. Pierre le Grand parvint à conquérir la partie sud-est, celle qui forme aujourd'hui la province de Viborg. En 1743, Élisabeth s'empara de quelques portions de terre autour du lac Saïma. Enfin, en 1809, Alexandre Ier profita de la guerre insensée faite par Gustave IV à Napoléon pour enlever la Finlande à la Suède, et il se fit

assurer cette possession en 1814, en faisant donner en échange à la monarchie suédoise la Norvége. Depuis cette époque, et bien que le pays soit encore suédois d'affection, de mœurs, de lois, la Finlande est restée paisiblement à la Russie : c'est la base de sa puissance navale.

La langue finnoise est une des plus sonores et des plus propres à la musique qu'il y ait au monde ; elle offre beaucoup de ressemblance avec le hongrois. Tous les mots se terminent en voyelles, et il se trouve rarement deux consonnes de suite. L'évêque d'Abo, Michael Agricola, est le premier étranger qui ait écrit en finnois ; il publia une traduction finnoise de la sainte Écriture en 1558. Il y a trois dialectes finlandais, celui de Savolax et de Karélie, celui d'Ostrobothnie et celui de la Finlande proprement dite ; ils répondent aux trois tribus des Kyriales, des Quaines et des Ymes. Les Esthoniens et les Finlandais s'entendent mutuellement.

La population de la Finlande était, en 1749, de 410,000 habitants ; en 1800, de 837,000 ; en 1855, de 1,661,000 : elle doublerait donc en cinquante ans. Cette population est répartie sur une étendue de 378,000 kilomètres carrés, ce qui donne à peine cinq habitants par kilomètre carré.

Les Suédois sont au nombre de 150,000 en Finlande ; ils sont répandus sur presque tout le littoral occidental, depuis Gamla-Karleby jusqu'à Fredericksham ; la plupart sont nobles, prêtres, bourgeois, fonctionnaires ; presque tout le commerce est entre leurs mains. Les Russes, au nombre de 40,000 environ, n'habitent guère que les parties méridionales de la Finlande, surtout dans la province de Viborg. Presque toute la population professe le culte luthérien, et la Finlande est partagée en trois diocèses : archevêché d'Abo, évêchés de Borga et de Kuopio.

Les Finlandais sont sérieux, intrépides, infatigables ; ils supportent toutes les privations, toutes les peines ; ils ont une persévérance qui dégénère quelquefois en obstination sauvage. Ils sont extrêmement attachés à leur nom national, à leur langue, à leurs usages. Dans leurs relations particulières, ils montrent de l'hospitalité, de la franchise et de la bonhomie ; cependant les habitants des côtes méridionales ont contracté les habitudes de la mauvaise foi et de l'égoïsme. On reproche à tous les Finlandais d'aimer trop la vengeance, d'ignorer le pardon des offenses ; et ce reproche est malheureusement confirmé par le grand nombre d'assassinats qui se commettent dans les campagnes.

Les paysans finlandais habitent dans des cabanes nommées *pærti*, et qui ne sont point divisées en chambres. Un grand poêle, accolé au mur, échauffe cette demeure misérable ; la fumée sort quelquefois par une ouverture dans le toit ; d'autres fois on la laisse passer par la porte et par la fenêtre. En hiver, on éclaire la cabane par de longs éclats de bois de sapin. Dans ces antres noirs et enfumés, on s'étonne de voir des habits et du linge entretenus avec beaucoup de propreté. Les bains de vapeur sont un des plaisirs chéris du peuple finlandais, et c'est des Finnois établis jadis dans la Russie centrale que les Slaves en ont appris l'usage. Les Finlandais ont une disposition innée pour la poésie et la musique.

La population finlandaise se divise, comme celle de la Suède, en noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans. Les deux premières classes jouissent de quelques priviléges ; la troisième exerce seule le commerce ; la dernière, aussi libre qu'en Suède, est dis-

tinguée en paysans impériaux ou exploitant les biens de l'État, paysans seigneuriaux et francs tenanciers. Chacune des quatre classes de la population était autrefois représentée à une assemblée des états par les députés qu'elle y envoyait.

§ V. GOUVERNEMENT, ADMINISTRATION, ARMÉE, ETC. — La Finlande forme une division de l'empire russe, ayant une constitution, une organisation politique, une administration particulière. Cette constitution est la même qui lui fut donnée en 1779 par Gustave-Adolphe IV, roi de Suède. Bien que confirmée plusieurs fois par les czars depuis la conquête, cette constitution a été violée plus d'une fois par les ukases impériaux et dans ses parties principales. C'est ainsi que l'assemblée des états ou *Landtag* n'a pas été convoquée une seule fois depuis 1809, que les troupes finlandaises, qui ne doivent pas être employées en dehors du pays, ont été envoyées en 1831 contre la Pologne, en 1849 contre la Hongrie, etc. En l'absence du Landtag, les affaires de la Finlande sont administrées par un ministre secrétaire d'État, résidant à Saint-Pétersbourg. Sous sa direction, l'administration est confiée à un gouverneur général, en même temps commandant en chef des troupes finlandaises, et qui réside à Helsingfors. C'est là également que se réunit le *sénat,* présidé par le gouverneur général et composé, outre 2 vice-présidents, de 14 membres, les uns nobles, les autres bourgeois ou paysans, nommés pour trois ans par l'empereur. Le sénat délibère en assemblée générale ou se divise en 2 chambres, la chambre administrative et la chambre judiciaire ou cour suprême. C'est au sénat que ressortissent les divers services publics, tels que les douanes, les postes, la marine, la banque, etc.

La Finlande est régie par les lois suédoises, traduites en langue finnoise, qui est la langue de l'État. Trois cours de justice ont leur siége à Abo, Wasa et Viborg. Chacune de ces cours comprend dans son ressort des tribunaux de district, qui ont encore au-dessous d'eux des tribunaux ruraux, comprenant chacun un certain nombre de communes.

L'instruction est aussi répandue dans la Finlande que dans la Suède. Les écoles primaires sont surtout très-nombreuses. L'instruction supérieure est principalement donnée dans l'université nationale, dont le siége est à Helsingfors. Cette université, fondée d'abord à Abo en 1640, transférée à Helsingfors en 1827, relève directement de l'empereur, et son chef, nommé par lui, le plus souvent parmi les grands-ducs, porte le titre de chancelier. Elle est organisée comme les universités suédoises, et renferme 50 professeurs avec 350 à 400 élèves.

La Finlande a un budget spécial, avec lequel elle doit pourvoir à toutes ses dépenses. En 1857, les recettes s'élevaient à 2,703,000 roubles argent, provenant des impôts fonciers, de la capitation, des douanes, du timbre, des droits sur l'eau-de-vie, etc. De plus, les prêtres, les soldats de la milice et quelques fonctionnaires civils sont payés par les communes ou par le produit des terres domaniales. Les dépenses, à la même époque, étaient de 2,550,000 roubles. La dette, qui avant 1854 ne s'élevait qu'à 448,000 roubles, s'est accrue de 1,850,000 roubles par suite de la guerre de 1854, et de 900,000 roubles pour la construction de canaux et de chemins de fer, ce qui en porte le chiffre à 3,198,000 roubles.

La Finlande avait autrefois une armée nationale. Quand elle fut annexée à la Russie, le czar Alexandre licencia cette armée, et déclara le pays exempt de toute charge

militaire. Il n'en tira pas moins plusieurs régiments dans la guerre de 1812 et dans celle de 1828. Enfin le czar Nicolas rétablit l'ancienne armée finlandaise, qui se compose, comme l'armée suédoise, de troupes enrôlées (*vaerfvade*) et de milice (*indelta*). En voici l'effectif pour l'année 1855 :

Vaerfvade.	1 bataillon de tirailleurs de la garde. . . .	660	12,900 hommes.
	1 — de tirailleurs	840	
	1 équipage de marine	400	
Indelta. .	10 bataillons de tirailleurs à 1100 h.	11,000	

Malgré les stipulations de l'acte de réunion, les places fortes de la Finlande, et principalement Sveaborg et Helsingfors, ont des garnisons russes et même des corps de Cosaques.

La marine finlandaise est excellente; elle est formée tout entière d'hommes habitués à la mer et d'une instruction éprouvée; mais son effectif est minime, et la marine marchande elle-même n'offre que des ressources peu importantes. C'est une pépinière de bons pilotes, mais insuffisante à fournir les 40 ou 50,000 hommes qui figurent sur les cadres des équipages de la flotte russe. Il existe à Frederiksham une école impériale de cadets, renfermant 120 élèves.

§ VI. Description des provinces. — La Laponie russe. — La Finlande est divisée en huit provinces ou gouvernements, qui sont, du nord au sud :

Uléaborg	3,040 08	mill. géogr. c.	160,172 habitants.
Wasa	776 83	—	263,685 —
Abo-Björneborg	482 27	—	295,603 —
Tavastehus	358 77	—	154,421 —
Nyland	208 86	—	160,878 —
Kuopio	815 28	—	200,201 —
Saint-Michel ou Kymmengard . . .	430 70	—	149,850 —
Viborg	771 74	—	275,953 —
Totaux	6,884 53	mill. géogr. c.	1,660,763 habitants.

Le gouvernement d'Uléaborg, qui occupe près de la moitié de la Finlande, comprend dans sa partie septentrionale le pays appelé *Laponie russe*, et qui est beaucoup plus vaste que la Laponie scandinave. Cette Laponie s'étend aussi à l'est dans le gouvernement d'Arkhangel, dont elle comprend le cercle de Kola. Nous allons d'abord décrire ce pays singulier, qui n'a aucune délimitation régulière, car il est à peine habité dans les deux gouvernements par 20 à 25,000 âmes.

Tout l'intérieur est un plateau sillonné par des ravins et des vallées, ayant généralement de 5 à 600 mètres d'élévation dans les plaines les plus hautes, et s'abaissant constamment vers l'est et vers le sud; de ce plateau, il ne se détache que des rochers et des collines d'une élévation généralement très-faible, et qui, à l'est du 18e degré de longitude, n'atteignent que 170 à 200 mètres au-des sus de leur base, ou 7 à 800 mètres au-dessus du niveau de la mer; encore ces collines rocheuses ne forment-elles pas une chaîne continue, mais des groupes isolés ou de petits chaînons. Le partage des eaux entre la mer du Nord et le golfe de Bothnie, entre le golfe de Varanger et Tornéa, n'a pas plus de 150 mètres. Il est même probable que le

plateau de la Laponie baisse constamment vers la mer Blanche, et que toute apparence même d'une chaîne de collines disparaît pour faire place à des marais étendus et à des plaines sablonneuses, hérissées, il est vrai, de rochers de 100 à 130 mètres. Ces rochers paraissent être de granit et de gneiss dans les parties élevées du plateau; ils se présentent ainsi aux bords du Muonio; et, à l'extrémité orientale de la Laponie russe, les Trois Iles, avec l'île aux Ours, sont également de cette nature. En descendant vers le golfe de Bothnie, on trouve une succession de roches calcaires et schisteuses. Le partage des eaux entre le golfe de Bothnie et le golfe Kandalaskaïa présente une région calcaire et schisteuse très-déchirée par les ravins, mais de peu d'élévation. Probablement toute cette région a pour base le granit rouge décomposable. Les métaux sont peu abondants; on trouve cependant du fer limoneux dans les terres marécageuses; d'ailleurs, le défaut de bras, la rareté du bois, la difficulté des transports, paralysent l'exploitation des minéraux dans la partie intérieure et orientale de ce pays.

Nous avons déjà parlé des courants sauvages, des rivières torrentueuses, des cascades sans nombre, des lacs si bizarrement découpés de la Laponie russe. Ses côtes n'ont pas les avantages de la côte norvégienne : elles sont encombrées de glaces pendant huit à neuf mois de l'année. La partie la plus habitable est le milieu du plateau. C'est de toutes les régions polaires, à latitude égale, la mieux observée. Pendant soixante-six jours, qui sont, il est vrai, de vingt-quatre heures, on voit le seigle et l'orge se lever, jaunir, mûrir, et tomber sous la faux du moissonneur. Il ne manque à ce rapide été ni des fleurs ni des chants d'oiseaux; mais il manque la fraîcheur de nos soirées, le repos de nos nuits, et les insectes bourdonnants qui obscurcissent l'air deviennent extrêmement incommodes dans les bois ou sur les bords des marais. Un hiver rigoureux de huit mois offre en compensation de ces moments de chaleur quelques extrêmes degrés de froid, et le mercure gèle assez fréquemment en plein air; mais si les Lapons en souffrent dans leurs tentes, l'industrie des Quaines sait très-bien s'en mettre à l'abri dans les *pærti* ou cabanes à four.

La végétation de la Laponie russe est rare en espèces : à la latitude de 70 degrés, la limite des pins rouges est à 245 mètres; des bouleaux, à 495; des *vaccinium myrtillus,* à 635; du bouleau nain, à 860; des *salix myrsinites,* à 970; du *salyx lanata,* à 1,030; des neiges perpétuelles, à 1,100. A l'égard des pays à l'est du Kémi, la végétation devient plus faible, plus rare; mais comme le niveau du sol s'abaisse, il n'y a pas, à ce qu'il paraît, une élévation centrale assez considérable pour mettre un terme à la croissance des pins, encore moins à celle des bouleaux.

Si la flore de Laponie offre un nombre très-borné d'espèces, les espèces sont assez nombreuses en individus, et la végétation de ce pays est très-supérieure à celle des autres contrées avoisinant la mer Glaciale. Les mousses et les lichens, surtout le lichen à renne, couvrent les rochers et les plaines élevées au-dessus de 350 mètres; elles y forment en été un tapis si épais, que le voyageur croirait marcher sur une toison de laine. D'une teinte jaunâtre, le lichen à renne passe, en séchant, à un blanc de neige qui produirait une illusion complète sans les buissons verdoyants et les touffes d'arbres qui en interrompent l'uniformité. Une plaine à fond de roche couverte de cette mousse est une prairie de Laponie; même les vaches s'y accoutument comme

nourriture d'hiver; on peut aussi tirer de ce lichen une farine un peu amère, mais saine et nourrissante. La sagacité instinctive de l'ours a enseigné aux Lapons l'usage de la mousse d'ours (*muscus polytricum*), qui, en s'étendant sur les prairies, y étouffe toute autre végétation, mais qui fournit une couche aussi molle, aussi propre que la mousse des rennes et plus durable.

En quittant les terrains de roche, on sort de l'empire des cryptogames. Dans les prairies, les laiches (*carex*) dominent avec leurs feuilles aiguës et sèches, qui, récoltées en été, servent de doublure aux pelisses. Les marécages, très-étendus, se couvrent surtout de *rubus chamæmorus* et de *vaccinium myrtillus*. Peu de plantes aquatiques naissent dans les eaux glaciales des lacs et des rivières. Les meilleurs pâturages pour les bêtes à cornes sont couverts de plantes alpines. Les racines de l'angélique servent à la nourriture, ainsi que les tiges du *fongus*. L'orge est le grain qui réussit le mieux, mais la pomme de terre est d'une récolte plus sûre et plus répandue; elle pourrait nourrir toute la population. Les choux et les raves réussissent, et l'on vante l'industrie persévérante des paysans russes de Kola et même de Ponoï dans ces cultures. Les arbustes à baies forment la richesse du règne végétal laponique. Les fruits du *rubus articus* flattent le plus immédiatement le goût; mais ceux du *rubus chamæmorus*, qui couvrent peut-être 6 à 8,000 kilomètres carrés, surtout dans les îles, réunissent encore à une saveur agréable une vertu antiscorbutique; le fruit de l'airelle canneberge (*vaccinium oxycoccus*), et d'autres espèces voisines, se perfectionne même dans ce climat, d'où toutes les jouissances de ce genre semblent bannies.

Parmi les animaux, le renne tient le premier rang par son importance. Sans lui, toutes les peuplades polaires vivraient dans la misère. C'est à la fois le cerf, le cheval et la vache de ces contrées. Son tempérament robuste qui le rend insensible au froid, son industrie à chercher en été des herbes, des baies, des champignons, à déterrer sous les neiges sa mousse chérie; l'excellence de son lait, si gras ou plutôt si glutineux, qu'on est obligé de le délayer dans de l'eau; sa chair succulente et fort supérieure à celle du mouton, sa peau solide et douce, tout rend précieuse la possession de cet animal. Mais c'est une possession très-précaire et très-difficile à soigner. Le troupeau vagabond et récalcitrant se disperse souvent dans les bois, n'obéit pas toujours aux chiens et aux bergers fatigués de le surveiller, se laisse difficilement traire, et ne donne son lait qu'en très-petites quantités. Aussi, pour se nourrir abondamment, soit de lait, soit de viande, le Lapon a-t-il besoin d'un troupeau très-nombreux et de pâturages très-étendus, très-variés. Forcément nomade, il cherche tantôt la fraîcheur des montagnes, et tantôt un asile contre le vent glacial. Le renne n'appartient proprement qu'au plateau central de la Laponie; il languit en été sur les côtes du golfe de Bothnie. Il vit d'ordinaire quinze ans.

L'élan est devenu rare dans les forêts, comme le castor sur les rivières; mais l'ours, le glouton, le loup et d'autres animaux carnivores y poursuivent les écureuils, les martres, les lièvres et les *rats-lemming*. Les forêts, les broussailles, les arbustes à baies qui remplissent les solitudes de la Laponie, offrent le plus agréable asile aux oiseaux à migration; tous les étés ils y arrivent par bandes. L'intérieur se peuple de diverses espèces du genre des gallinacés, telles que le coq de bruyère du Nord, la poule de neige, les perdrix blanches, les gelinottes. Les diverses espèces de saumons

enrichissent les rivières; mais, du 14 juillet au 14 août, des essaims d'insectes aussi incommodes ici, sur des rivages à peine dégelés, que sous la zone torride, poursuivent non-seulement le renne, mais le voyageur, de leur bruyante mordacité.

Les mœurs des Lapons russes sont tout à fait les mêmes que celles des Lapons norvégiens et suédois. Nous avons donc peu de chose à ajouter sur ce sujet.

Les Lapons russes sont presque tous pasteurs de rennes. Ces pasteurs vivent sous des tentes formées par un faisceau pyramidal de pieux, que recouvre une pièce d'étoffe de laine grossière et épaisse. Une ouverture dans le haut laisse échapper la fumée; des chaînes de fer, descendues de cette ouverture, tiennent les chaudrons et les pots suspendus au-dessus du foyer. Des peaux de rennes, étendues sur une couche de branches de bouleau, offrent le jour des siéges, et la nuit des lits à une vingtaine d'individus. C'est là que les Lapons, assis sur le talon, à la manière des Orientaux, passent dans la béatitude d'un repos parfait le temps que ne demandent pas leurs occupations pastorales; c'est là que dorment les pères et mères à leur place d'honneur, les enfants, les chiens, et, lorsqu'il y en a, les valets et les hôtes étrangers. La tente ou *kota* est entourée de petits réservoirs suspendus sur des pieux et qui contiennent diverses provisions.

Le traîneau du Lapon ressemble à une nacelle, de sorte que la personne assise dedans doit savoir maintenir elle-même l'équilibre. Les rennes, tirant avec le front seul, font quelquefois vingt de nos lieues avec un traîneau chargé; mais souvent aussi ils s'arrêtent haletants, ou quittent la direction pour chercher de la mousse, et, au bout de trois jours, le meilleur de ces coursiers est hors de service. Une famille lapone voyage dans une longue suite de traîneaux, divisés par séries ou *raid;* le père, la mère, chaque enfant dirige la sienne. C'est ainsi que les marchandises des négociants sont transportées par les Lapons les plus pauvres. A la chasse ou en voyageant seul pendant l'hiver, le Lapon glisse avec une rapidité et une hardiesse étonnantes sur ses longs patins de neige. En été, il voyage à pied, et ne charge les rennes que de ses paquets. Grâce à la nature particulière du pays, il se sert aussi en été d'une frêle nacelle qu'il transporte sur des rouleaux d'un lac à l'autre; comme les lacs se suivent à peu de distance, c'est la manière la plus sûre d'avancer sur certaines parties du plateau.

Le gouvernement russe a moins fait que le gouvernement suédois pour convertir les Lapons au christianisme; aussi ce peuple est-il presque entièrement idolâtre. Un fétichisme général, qui adore tous les éléments, combiné avec un panthéisme par lequel toute la nature est divinisée, semble être l'essence des idées religieuses des Lapons. Leurs superstitions sont très-nombreuses, et l'on trouve dans leurs plus profondes solitudes, dans les îles de leurs lacs, près de leurs cascades les plus bruyantes des lieux consacrés avec des idoles en pierre ou en bois, ainsi que des estrades destinées à des sacrifices. Les sorciers et les magiciens de Laponie étaient célèbres dès le seizième siècle, et ils jouent encore un grand rôle dans la religion de ce pauvre pays, dont ils sont les uniques médecins.

§ VII. Provinces d'Uléaborg, de Wasa, d'Abo. — La Laponie russe, que nous venons de décrire, occupe la partie septentrionale de l'ancienne province suédoise d'*Ostrobothnic* ou du gouvernement russe d'Uléaborg. La partie méridionale est mieux habitée et moins misérable; cependant le voisinage du cercle polaire, joint à une

exposition boréale et à la nature humide d'un sol argileux, ne laisse à ce pays qu'un été de peu de durée. Les mauvaises années sont fréquentes, et les gelées d'été sont d'autant plus nuisibles, que les semailles ne peuvent se faire que vers la fin du mois de mai et au commencement de juin. En revanche, les terres défrichées au moyen du feu produisent des récoltes abondantes. Les forêts, les marais, les rochers couverts de mousse, occupent la plus grande partie du terrain. Cependant le bétail, quoique de petite race, donne plus de beurre et de fromage que les habitants n'en consomment. On tire de ce pays une immense quantité de goudron; la seule ville d'Uléaborg en exporte 30,000 tonnes par an. Les forêts sont remplies d'écureuils, que les paysans prennent au moyen de chiens dressés à ce genre de chasse.

Les habitants de l'Ostrobothnie ont un caractère franc, hospitalier et laborieux. Ils jouissent de la réputation d'être les meilleurs constructeurs de petits navires qu'il y ait en Finlande; autrefois ils voyageaient pour exercer leur art. La population des côtes est suédoise, celle de l'intérieur est finnoise. Les villes les plus importantes sont sur le littoral : elles sont généralement bâties en bois, et leurs habitants sont actifs et hospitaliers.

Torneå, Kemi, à l'embouchure des rivières du même nom, sont de misérables bourgades de 7 à 800 âmes, qui méritent à peine d'être nommées. Disons cependant que la première est célèbre dans les fastes géographiques par la mesure d'un méridien terrestre. *Uléaborg,* peuplée de 6,000 habitants, a un port vaste et commode à l'embouchure de l'Ulea. C'est une des plus riches villes de la Finlande; elle a des fabriques, des chantiers; elle exporte du goudron, du beurre, du saumon, et ses navigateurs vont jusqu'en Sardaigne chercher du sel par échange. En continuant à descendre la côte on trouve les villages de *Sükajoki, Revolax, Frantzils* et *Pulkisa,* où se livrèrent, en 1808, de sanglants combats dans lesquels les Russes furent défaits. A peu de distance de la côte, l'île de *Carlö*, en finnois *Hailuoto,* avec 2 ports assez bons, est célèbre dans l'histoire de la Finlande par les maux qu'elle a soufferts durant les guerres de 1714 et de 1743. A quelques milles au sud-ouest d'Uléaborg, *Brahestad* (2,900 hab.) conserve le nom du comte Brahé, à qui la Finlande dut ses premiers éléments de prospérité. Son port est peu profond, il s'y fait néanmoins un commerce d'exportation assez considérable. La rade est protégée par l'île de *Länyholm* et par quelques petits îlots.

L'intérieur du pays est presque désert. On y trouve quelques fermes éloignées l'une de l'autre de 50 à 60 kilomètres, les ruines du château de *Hysis* taillé dans un rocher; enfin la bourgade de *Kajana,* située sur la rive méridionale du lac Uléa et qui avait jadis un fort château.

Le gouvernement de *Wasa* s'étend le long du golfe de Bothnie, au sud-ouest de la province d'Uléaborg. Il comprend la partie méridionale de l'*Ostrobothnie,* nommée en finnois *Pohian-mâ,* terre septentrionale, ou *Kainu-mâ,* terre basse. Dans l'intérieur, les loups et les ours errent au sein de vastes forêts ou parmi des lacs sans nombre. La partie occidentale, surtout vers le golfe de Bothnie, a généralement le sol uni et sablonneux. Dans la partie méridionale les grains mûrissent rapidement; on en exporte surtout du seigle qui est très-recherché, ainsi que du beurre et du fromage. On y trouve du minerai de fer limoneux. Le goudron de Wasa est plus estimé que

celui d'Uléaborg. Les villes sont toutes situées sur le littoral. C'est d'abord *Gamla-Karleby* (le vieux Karleby), peuplée de 2,500 habitants; bien qu'elle soit située au fond d'une baie étroite et encombrée de bas-fonds, c'est une des bonnes places de commerce de la Finlande. Dans ces parages les îlots et les rochers commencent à se multiplier tellement qu'ils forment comme un archipel continu le long des côtes. A 25 kilomètres au sud est *Iakobstad* (2,000 hab.), ville assez commerçante, avec un port vaste, mais peu profond. Elle a été fondée en 1653 par la célèbre Ebba-Brahé en mémoire de son époux, le comte Jacques de la Gardie. — *Ny-Karleby,* à 2 kilomètres de Iakobstad, offre une situation maritime à peu près identique. Dans ses environs se trouve *Oravais,* où se livra, en 1808, une sanglante bataille entre les Suédois et les Russes. — *Wasa,* située au fond d'une baie, a été fondée par Charles IX, fils de Gustave Wasa; c'était autrefois une belle ville, chère aux Finlandais par les souvenirs nationaux qu'elle rappelait; elle est aujourd'hui presque ruinée, et une autre cité s'est élevée à sa place, qui porte le nom de *Nicolaistad.* Au nord-ouest de Wasa s'étend le *Guarken,* vaste réseau d'îles, de rochers et d'écueils, qui s'étend jusqu'à la côte suédoise. Au sud, nous trouvons *Kasko,* port aux eaux profondes, avec des chantiers très-actifs et des pêcheries pour le hareng et le strömming; puis, à 4 ou 5 kilomètres, *Christinestad,* fondée par Christine de Suède, avec un bon port où les plus gros navires peuvent aborder. L'activité de son commerce ne répond pas à l'excellence de sa situation.

Le gouvernement d'*Abo-Biærneborg,* ou la Finlande propre, occupe la partie la plus occidentale de la principauté; elle réunit la culture la plus soignée à la population la plus concentrée. — *Biærneborg* ou *Björneborg,* la ville des ours, à l'embouchure du Koumo, est une antique cité peuplée de près de 5,000 âmes. — *Raumo,* avec un bon port, est aujourd'hui renommée pour ses fabriques de dentelles. — *Nystad,* ville maritime avec un bon port, exporte des ustensiles en bois, des toiles, des lattes et des grains; on y fabrique aussi des étoffes de laine et des bas. C'est dans ses murs que fut conclu, en 1721, le traité de paix entre la Russie et la Suède. — *Abo,* en finnois *Tourkou,* sur les bords de l'Aura, qui sort du lac Pyha (le saint), a longtemps dû à sa proximité de la Suède l'avantage d'être la capitale de la Finlande; c'est encore le siége d'un archevêché et la ville la plus agréable et la plus industrieuse, malgré les incendies qui l'ont souvent désolée. Celui de 1827 la détruisit entièrement, et il ne reste de ses anciens édifices que la cathédrale et le château. Celui-ci, bâti au douzième siècle par Erik le Saint, fut destiné, dès l'origine, à défendre la ville. Aujourd'hui il renferme une église, un arsenal, des magasins, des casernes et une prison. Depuis 1640, Abo possédait une université fondée par la reine Christine. Avec peu de moyens, et reléguée dans un climat sauvage, cette école a pourtant su se faire une réputation très-honorable; elle a compté parmi ses élèves le chimiste Gadolin, le poëte Franzen et l'érudit Portham, qui a éclairci l'histoire de la Finlande; mais depuis le dernier incendie d'Abo, cette université a été transférée à Helsingfors. Abo a 16,000 habitants et une garnison de 1,200 hommes; elle renferme des chantiers, des manufactures de soie, de laine, de tabac, des raffineries de sucre, et elle fait un commerce considérable. Son port intérieur, vaste et commode, se prolonge fort avant dans la ville, mais il ne reçoit que les vaisseaux

qui ne tirent que 9 à 10 pieds d'eau. Les gros navires s'arrêtent à *Beckholmen*, à 3 kilomètres au nord-ouest.

§ VIII. Iles d'Aland. — En face et à l'ouest d'Abo, à l'entrée du golfe de Bothnie, s'étendent les *îles d'Aland*, qui, sur la côte de Finlande, prennent le nom d'*archipel d'Abo*, mais ne forment en réalité qu'un seul groupe.

Les îles d'Aland[1], que les Finnois appellent *Ahvenanmaa* (pays des perches), sans doute à cause des poissons que l'on pêche dans les détroits qui les coupent de toutes parts, les îles d'Aland sont situées à l'entrée du golfe de Bothnie, entre le 59° 45′ et le 60° 40′ de latitude nord, et entre le 36° 40′ et le 39° 40′ de longitude ouest. Bien que les habitants actuels de ces îles soient d'origine suédoise, il est à croire que, dans les temps primitifs, elles furent occupées par des Finnois et des Lapons. Comment expliquer autrement les dénominations locales qui s'y rencontrent en si grand nombre, telles que *Lappo, Lapbole, Lapwas, Finby, Finstrôm, Finno, Finko, Finholm*, etc.? A coup sûr, de pareils noms remontent à un autre peuple qu'aux Scandinaves, et si ces derniers sont restés les maîtres exclusifs du terrain, ce ne peut être qu'à la suite de ces guerres de races dont l'Edda d'Islande et les Runas finnoises racontent les mystérieuses péripéties.

Les îles d'Aland avaient jadis leurs chefs ou rois nationaux ; mais dès le quatorzième siècle, elles tombèrent au pouvoir de la Suède. En 1743, elles passèrent un instant sous le sceptre moscovite, et prêtèrent même serment de fidélité à la czarine Élisabeth ; mais le traité d'Abo les restitua à leurs anciens maîtres, jusqu'à ce qu'enfin, en 1809, la Russie s'en empara définitivement. La perte des îles d'Aland porta un coup fatal à la sécurité et à l'indépendance de la Suède. Dès lors, la Russie était assise en face d'elle, l'œil ouvert sur ses rivages et toujours prête à y tenter, au moindre prétexte, une redoutable descente. En effet, la dernière ville ou village de Suède, du côté des îles d'Aland, est Grisslehamn, situé à 120 kilomètres seulement de Stockholm ; et de Grisslehamn à Ekero, la première des îles d'Aland, il n'y a qu'un détroit large à peine de 80 kilomètres.

Le groupe des îles d'Aland comprend environ 200 îlots déserts et 80 habités par une population de 25,000 individus, dont les deux tiers occupent l'île d'Aland proprement dite, longue de 35 kilomètres sur 30 de largeur. La superficie totale de ces îles est de 600 kilomètres carrés. On n'y trouve pas de cours d'eau, mais seulement de petits lacs, presque point de plaines, des rochers partout, des rochers de granit rougeâtre, excessivement accidentés et hérissés de pins et de bouleaux, ce qui donne au paysage un aspect mélancolique. Le sol de ces îles est si pierreux, et la couche de terre qui les recouvre est si légère, que souvent en été les moissons se dessèchent avant de mûrir. Le climat est peu rigoureux et assez sain. Les neiges disparaissent de bonne heure, et les glaces, à cause de la rapidité des courants, s'y forment assez tard. L'agriculture y est assez bien entendue. On y sème du seigle et de l'orge, et la récolte suffit à la consommation des habitants. Les forêts sont composées de sapins, de bouleaux et d'aunes. Les pâturages sont excellents, et l'élève du bétail a de l'importance. Les bêtes fauves sont en petit nombre ; il n'y a plus ni ours ni élans, mais les loups se sont accrus d'une manière effrayante. La pêche du chien de mer est

[1] Léouzon-Leduc, dans le *Journal des Débats*.

abondante; les insulaires mangent la chair de ces animaux. Les innombrables rochers qui entourent la grande île servent d'asile à des peuplades d'oiseaux de mer; leurs œufs, leur plumage, leur chair même, sont des objets recherchés. Les poissons y abondent.

Les Alandais sont grands de taille et d'un tempérament vigoureux. Ils vivent de chasse et de pêche et du produit de leur agriculture. Pendant l'hiver, ils restent confinés dans leurs maisons enfumées, occupés soit à faire du filet, soit à réparer ou à construire leurs barques; pendant l'été, ils font le cabotage avec la Suède, à laquelle ils portent du bois et du poisson, notamment le petit hareng appelé *stromming*. Suédois par leur idiome, ils le sont encore par leur manière de vivre et leurs qualités antiques. Toutes leurs sympathies, leurs aspirations d'avenir sont pour la Suède. Dans toute l'étendue des îles d'Aland, on ne rencontre pas deux naturels qui parlent russe; on n'y entend parler que le suédois et le finnois.

L'archipel est divisé en 8 paroisses, dont 5 dans l'île d'Aland. Les autres îles de quelque importance sont *Lemland*, *Lumparland* à l'est, *Ekeröe* à l'ouest, *Kumlinge*, *Vardöe* et *Brandöe*. La grande île est d'une configuration si bizarrement découpée qu'elle semble former plusieurs îles différentes. Toutes ses parties tiennent pourtant les unes aux autres par des isthmes étroits et longs. Cette configuration profondément échancrée et tous les îlots qui entourent la grande île fournissent une multitude de ports bien abrités, mais peu profonds, où ne peuvent mouiller que les bâtiments de guerre d'un rang inférieur. Cependant les vaisseaux et les frégates peuvent jeter l'ancre un peu au large en s'orientant pour profiter de l'abri des terres contre le vent et la tempête.

C'est dans la partie orientale de la grande île d'Aland, sur la passe nommée *Bomar-Sund*, que s'élevait la forteresse, qui fut détruite en 1854 par les forces anglo-françaises et dont les czars se proposaient, dit-on, de faire une place de guerre de premier ordre, menaçant la Suède et assurant à la Russie la domination de la Baltique. Le traité de 1856 a stipulé que les îles d'Aland ne pourraient être fortifiées.

Parmi les nombreuses îles de l'archipel d'Abo, nous distinguerons *Runsala*, couverte de chênes et de noisetiers, située à 2 kilomètres d'Abo. Beaucoup d'îles de la Finlande sont remarquables à cause de l'extrême variété des beaux points de vue qu'elles présentent; et, dans ce genre, Runsala peut être citée au premier rang.

§ IX. Provinces de Tavastéhus et de Nyland. — Le gouvernement de *Tavastéhus* comprend la plus grande partie de l'ancienne *Tavastie* suédoise, dont il a conservé le nom et qui est la portion la plus fertile de la Finlande. C'est un pays uni et bien situé; des fleuves et des lacs poissonneux l'entrecoupent partout; il renferme d'utiles forêts, de bonnes terres, de grasses prairies; il est très-négligemment cultivé. Le lac *Paijani* cause des dommages par ses inondations, et les chutes d'eau du fleuve Kymmène rendent inutile ce seul débouché de la province. Quelquefois aussi les grands froids nuisent aux grains. La Tavastie septentrionale est plus montagneuse et plus couverte de forêts. Ses lacs réunissent leurs eaux vers l'endroit nommé Tammersfors, et s'écoulent par le Koumo dans le golfe de Bothnie. Dans l'intérieur, nous ne remarquerons que *Tavastéhus*, peuplée de 1,500 habitants, près de la petite forteresse de *Tavasteborg*, qui servit dans la guerre de 1808 comme place d'armes.

Le gouvernement de *Nyland,* formé de la partie maritime de l'ancienne Tavastie, est généralement un pays plat; cependant l'intérieur s'élève brusquement comme une terrasse; le lac *Loppis* est à 115 mètres au-dessus du niveau du golfe de Finlande. Il y a beaucoup de rochers, mais en même temps de bonnes terres labourables et de belles prairies, d'excellents pâturages, de belles forêts, quelques bois de chênes, des lacs et des fleuves poissonneux. On a découvert des mines de fer et de cuivre; les carrières de chaux ne manquent pas. Le houblon y vient en abondance. Les habitants se nourrissent de l'agriculture, de l'entretien du bétail et de la pêche; ils commercent en grains, plantes, toiles et poisson. A l'extrémité occidentale du Nyland se dresse le cap de *Hangö,* qui s'avance fort avant dans la mer. Rien de plus triste, de plus désolé que ces parages : presque point d'habitations humaines, du sable aride, du granit nu, des bois sombres, une mer orageuse qui a creusé dans les rochers des grottes gigantesques. Sur le cap, ou plutôt sur 2 petits îlots, se trouvaient les forts de *Gustafsvoern,* que les Russes ont détruits eux-mêmes en 1854. Au nord du cap s'étend la belle rade de *Hangö,* qui offre un profond mouillage et des abris excellents. Pierre le Grand y remporta, le 28 juillet 1714, une victoire sur la flotte suédoise. A partir du cap de Hangö on entre dans le golfe de Finlande. Les bancs de sable, les îles, les rochers à fleur d'eau, les récifs, les *skœres* abondent sur la côte, ainsi que des milliers de gorges étroites, profondes, mystérieuses, inextricable labyrinthe, qui sert de refuge aux contrebandiers; au large s'étendent de nombreuses îles dont la plus remarquable est *Hogland,* peuplée de 650 habitants, et offrant partout des mouillages profonds. Elle est de forme allongée comme l'île de Cronstadt, mais beaucoup plus grande, et très-montueuse.

Si nous revenons sur le continent, nous traversons les bourgades d'*Ekenas* et de *Karis* pour arriver à *Helsingfors,* capitale de la Finlande, fondée par Gustave Wasa, et qui porta d'abord le nom de *Sandhamm.* Elle couvre un promontoire vaste et accidenté, qui s'étend fort avant dans une baie magnifique dont les forteresses de Sveaborg défendent l'entrée. Vue du côté de la mer, elle offre un aspect superbe. Son port, profond de 10 mètres, est accessible aux plus gros navires et se prolonge par un bassin de 45 mètres de long sur 15 de large. Une vaste place le domine, bordée de maisons neuves et prolongée par une belle esplanade. Le palais impérial, l'hôtel du gouvernement, la caserne de la garde finlandaise complètent le panorama. A l'est se détachent de jolies villas, la maison des bains, l'observatoire, les chantiers maritimes, et, au-dessus de tous ces édifices, la nouvelle église de Saint-Nicolas avec ses cinq dômes bleus semés d'étoiles d'or. L'intérieur de la ville est moins brillant : ses rues larges et tirées au cordeau sont pavées de cailloux pointus, et la plupart des maisons sont en bois, bien que, depuis l'incendie de 1822, elle ait été presque entièrement rebâtie. La ville est fortifiée; elle est en outre flanquée de 2 forts, *Braberg* et *Ulricborg*. Depuis l'incendie qui ravagea Abo en 1827, l'université de cette dernière ville a été transférée à Helsingfors. La population, qui est d'environ 16,000 âmes, non compris 3,000 hommes de garnison, est industrieuse et commerçante. Helsingfors est principalement le marché et l'entrepôt des denrées coloniales, des vins, des tabacs, des tissus, etc., qui lui sont envoyés par la Russie et la Suède, et qui de là sont dirigés dans l'intérieur du pays. Ces importations atteignent près de

8 millions de francs, tandis que les exportations de céréales, de bois, d'os, de goudron, de poisson et de beurre, représentent à peine 1,306,000 francs (en 1856). Le mouvement maritime est de 422 navires jaugeant 60,220 tonneaux, y compris 104 bâtiments sur lest.

Nous venons de dire que la rade d'Helsingfors était défendue par les forteresses de *Sveaborg*. Ces forteresses, qui composent l'un des chefs-d'œuvre de l'architecture militaire et qu'on appelle le Gibraltar du nord, sont construites sur 7 îles situées à 5 kilomètres au sud-ouest d'Helsingfors. On les appelle îles des *Loups* ou des *Warègues;* elles sont disposées en ellipse et laissent entre elles un beau port qui s'ouvre sur la rade d'Helsingfors. De ces 7 îles 4 sont rangées en ligne du côté de la pleine mer, savoir : *Gustafs-Swärd* (épée de Gustave), *Wargön* (île du Loup), *Wester-Svartö* (île Noire de l'ouest), *Längörn* (île longue); les autres sont enfermées dans l'intérieur du port; c'est *Tröskholm*, l'îlot du Phare, *Lilla-æster-Svartö* (petite île Noire d'est), *Stora-æster-Svartö* (grande île Noire d'est). La plus grande passe, large de 150 mètres, profonde de 23 au moins, court entre Tröskholm et Gustafs-Wärd, la plus méridionale du groupe. Celle-ci et les deux grandes îles de Wargön et de Stora-æster, situées plus au nord, sont étroitement reliées entre elles. Au nord-ouest de ces deux dernières, se trouvent également reliés en un seul système l'île de Wester-Svartö, le petit îlot de Löven et l'île de Lilla-æster. A l'ouest de Wester-Svartö s'ouvre la passe de Svartsund, large de 300 mètres et assez profonde, mais d'un accès difficile.

Gustafs-Swärd, qui domine la passe principale, est la partie la plus forte peut-être des forteresses de Sveaborg; on n'y compte pas moins de quatre lignes de fortifications; on n'y voit que hauts escarpements, batteries et remparts de granit taillés à vif dans le roc. Elle possède aussi une grande citerne, la seule qui existe dans ces îles. Wargön, reliée en partie à la précédente, a environ 800 mètres de long sur 270 de large; elle renferme l'hôtel du gouverneur, les principaux magasins, les docks et le tombeau du maréchal d'Erensward, l'illustre Suédois qui fit construire Sveaborg de 1749 à 1759. Stora-æster-Svartö, au nord-est de Wargön, se joint à elle par 3 ponts; elle a environ 1 kilomètre de long et 400 mètres de large. Les forts *Hessenstein* et *Ehrensvärd* sont ses principaux ouvrages. Son port intérieur offre un magnifique emplacement pour une nombreuse flottille; elle possède aussi de beaux établissements maritimes, chantiers de construction et de radoub, ateliers, fonderies, etc. Les fortifications de Lilla-æster sont plus particulièrement destinées à la défense de la passe et du port intérieur. Wester-Svartö, reliée à la précédente par un pont, possède aussi le petit fort de *Löven*, bâti sur l'îlot du même nom; elle protége le Svartsund. On y trouve le lazaret de la flotte, des magasins, une boulangerie, un grand moulin à vent et des casernes. A l'ouest se trouve la petite île de Langörn (330 mètres de long, 120 de large), la plus rapprochée d'Helsingfors; on y renferme des prisonniers politiques. Un huitième îlot, situé au sud de Gustafs-Swärd, et appelé *Skanz-Land* (l'île aux redoutes), présente à la mer deux formidables fronts de batteries dirigées contre les approches de Sveaborg; enfin le petit îlot de *Kunsholm* flanque le précédent avec deux batteries.

Les remparts et les batteries de Sveaborg présentent un aspect formidable et sem-

blent défier la plus grosse artillerie; ils sont bâtis en granit rouge. Plusieurs fronts sont taillés dans le granit même du roc, sur une hauteur de 45 pieds. Le parapet est formé de terres rapportées et gazonnées, pour éviter les éclats de pierre que fait jaillir le boulet. Enfin, l'empereur Nicolas a fait construire depuis peu d'années une digue en forme de chaussée qui relie Sveaborg à Helsingfors, en prenant pour points d'appui quelques îlots déserts. Cette chaussée, armée de plusieurs batteries, a considérablement accru la force des deux places. Depuis qu'elle est construite, on ne peut plus pénétrer dans la rade d'Helsingfors que par la passe comprise entre Tröskholm et Gustafs-Wärd. Helsingfors et sa rade servent de station habituelle à une des trois escadres russes de la Baltique; Sveaborg est plus spécialement destiné à la flottille de guerre. Cette place est regardée comme imprenable, mais il est probable que les moyens de destruction, qui se perfectionnent de jour en jour, ne mettraient pas Sveaborg à l'abri d'une attaque sérieuse. Déjà en 1855, les flottes anglo-françaises ont pu, presque impunément, détruire une partie de ses établissements militaires, et si le bombardement avait été continué, il est probable que Sveaborg aurait eu le sort de Bomarsund. Quoi qu'il en soit, les Russes se sont emparés de Sveaborg en 1808, mais ce fut par trahison.

La population de Sveaborg est de 6,000 habitants, non compris 3,000 hommes de garnison et un millier de prisonniers et de forçats. La troupe habite les casemates ou de vieux pontons. Les maisons de la ville sont en briques rouges et presque à l'épreuve de la bombe. Les rues sont sales, à peine pavées; on y trouve quelques belles églises.

A l'est d'Helsingfors nous trouvons sur la côte *Borgā*, ville épiscopale de 3,000 habitants, avec un port profond, mais d'un accès très-difficile. — *Lovisa*, jolie ville de 2,700 habitants, a un port peu profond et situé à l'extrémité d'une passe difficile, longue de 30 kilomètres. A 10 kilomètres de Lovisa est la citadelle de *Svartholm*, bâtie sur une île.

§ X. Provinces de Kuopio, Saint-Michel, Viborg. — Le gouvernement de *Kuopio* comprend à l'orient la Karélie septentrionale, et à l'ouest le *Savolax* ou *Savo-mâ* septentrional, pays de lacs, de forêts et de landes sablonneuses, où les ours, les loups, les élans, et même les rennes sauvages se maintiennent encore en grand nombre. Les plateaux élevés qui séparent les eaux de cette province de la Kaïana ou de la Cayanie conservent la neige pendant dix mois. Les habitants y élèvent des bestiaux, exportent du beurre, et récoltent suffisamment d'orge, de seigle et de navets. On y fait de la potasse et du goudron. La Karélie renferme des roches calcaires et de la pierre ollaire; le Savolax, du minerai de fer limoneux plus abondant que dans le reste de la Finlande, surtout près de la forge de Stromsdal. Les villes, entre autres *Kuopio*, peuplée de 2,000 habitants, ne sont que des villages bâtis en bois. Deux longues suites de lacs marquent ici deux bassins : celui de la Karélie septentrionale contient du nord au sud le *Pielis-jærvi*, le limpide *Hoytiainen* et l'*Oro*, qui versent leurs eaux dans le *Puru*, golfe du lac Saïma; celui de Savolax présente principalement le *Kala* et le *Hauki*, qui s'écoulent également dans le Saïma : ces bassins ne sont pas séparés par des hauteurs contiguës, mais par des langues de terre sablonneuses et pierreuses.

Le Savolax inférieur et une lisière orientale de la Nyland forment le gouvernement de *Saint-Michel* ou de *Kymménegärd*. Dans la partie septentrionale, le sol est sablonneux et marécageux; en descendant le long de la rivière de Kymmène et en s'approchant du golfe de Finlande, les terres fertiles prennent plus d'étendue. Les grains que l'on y cultive sont les mêmes qui réussissent dans le reste de la Finlande. On exporte toutes les années du seigle; on vend aussi du beurre. La culture du lin et du chanvre fait des progrès, surtout la première. *Heinola* est petite, mais régulièrement bâtie; *Saint-Michel*, le chef-lieu, est sans importance; il en est de même de *Nyslott*, bâtie au milieu des lacs.

Le gouvernement de *Viborg*, divisé en huit *hærad* ou juridictions, répond à la presque totalité de la *Karélie* ou *Kyriale*, ancienne principauté finnoise. C'est un pays rempli de sables et de marais, et dont les habitants subsistent par la pêche du saumon, la chasse et la coupe des bois. On vante les marbres du district de Serdopol, celui de Rouskalk, qui est gris cendré, et le beau granit rouge de Soumeria.

Svensksund ou *Rotschen-Salm*, située à la double embouchure de la rivière Kymmène, couvre une île séparée de la terre ferme par un petit détroit, et entourée d'une foule d'îlots. Son port est vaste, commode et parfaitement abrité. Il renferme une amirauté, un hôpital, des casernes, une église grecque et de nombreux magasins. Les fortifications se composent de 17 ouvrages détachés, dont le plus remarquable est le fort de la *Gloire*, bâti à 4 kilomètres en mer, sur un rocher circulaire à fleur d'eau, et armé de 90 canons.

Fredriksham, entourée de trois faubourgs et peuplée de 3,600 habitants, est située sur une petite presqu'île au bord du golfe de Finlande. Elle remplace Vekelax, que les Russes brûlèrent en 1712. C'est dans ses murs que fut signé, en 1809, le traité par lequel la Suède céda la Finlande à la Russie. Son port, qui est peu profond, fait néanmoins un commerce annuel de 1,500,000 francs. La ville est de forme circulaire; au centre se trouve une grande place octogone, d'où 8 rues principales s'étendent en rayonnant jusqu'aux remparts. Elle a perdu son importance militaire. — *Viborg*, bâti en 1293 par les Suédois sur l'emplacement de la capitale des Karéliens, est située au fond d'une baie qui s'avance à 40 kilomètres dans les terres : c'était jadis une importante place de commerce, en relations fréquentes avec les villes hanséatiques. Au dix-huitième siècle, sa prospérité fut interrompue par les guerres, mais aujourd'hui sa position sur le canal qui relie le lac Saïma au golfe de Finlande lui assure un riche avenir; son commerce dépasse déjà 6 millions de francs. Sa population, qui a doublé depuis 1841, est aujourd'hui de 8,500 habitants. Les bâtiments qui ne peuvent remonter jusqu'à Viborg s'arrêtent à *Trangsund*, à 12 kilomètres de la ville. On y trouve des chantiers de construction. Viborg n'offre rien de remarquable : la plupart de ses maisons sont en bois, et parmi ses édifices on peut mentionner le palais de justice, l'hôtel du gouverneur, les hôpitaux, les casernes, etc. Cette ville est défendue par un mur d'enceinte bastionné, par un vieux château bâti sur un îlot, par la citadelle dite Couronne de sainte Anne, et enfin par quelques batteries. Elle fut prise en 1710 par Pierre le Grand, après un siége de sept semaines. — *Vilmanstrand*, *Kexholm*, à l'embouchure de la Voxa sur le lac Ladoga, sont de petites villes sans importance.

CHAPITRE CINQUIÈME[1].

RUSSIE BORÉALE.

§ Ier. Généralités. — Les *gouvernements d'Arkhangel, d'Olonetz* et de *Vologda* occupent un territoire trois fois grand comme la France, mais qui n'est composé que de vastes et tristes plaines, de marécages, de forêts, de tourbières, de rochers : les prairies naturelles et le sol cultivé y sont une exception. Nous avons vu que cette région était arrosée par l'Onega, la Dvina, la Mezen, la Petchora, fleuves remarquables par la longueur de leur cours et le volume de leurs eaux, mais qui inondent et ravagent les solitudes qu'ils traversent. Nous avons vu aussi qu'ils n'étaient séparés entre eux, qu'ils ne prenaient même leurs sources que dans des hauteurs peu marquées qui se rattachent aux monts Ourals.

Le climat de cette région est d'une rigueur uniforme. Au sud, les forêts humides; au nord, une mer longtemps glacée, partout l'exposition boréale, concourent à rendre le froid très-vif et très-durable. Dans les longues journées d'été, la chaleur devient momentanément insupportable; mais il suffit d'un coup de vent du nord pour produire le froid le plus sensible. Les gelées se prolongent jusqu'en juin; elles recommencent en septembre. Passé le 67e parallèle, on trouve toujours de la glace à quelques pieds au-dessous de la surface du sol. Toute cette immense contrée, occupant une superficie de 1,436,000 kilomètres carrés, ne compte que 1,361,000 habitants, c'est-à-dire un habitant à peine par kilomètre carré. On n'y trouve que 300,000 hectares affectés à la culture, 650,000 en pâturages, 55 millions en bois ou forêts, dont la majeure partie appartient à la couronne; enfin plus de 76 millions d'hectares sont des terres incultes et même rebelles à la culture. Il faut placer dans cette catégorie les 20 ou 25 millions d'hectares qui forment la superficie de la Nouvelle-Zemble, et qui sont entièrement stériles. Dans les parties cultivables, on sème un peu d'orge, qui ne réussit pas toujours. Les pommes de terre ne forment que de petites racines. Près de Vologda et d'Olonetz, le seigle vient assez bien, mais la gelée d'une nuit peut le détruire. On supplée presque partout aux céréales par des lichens, par les racines de la *calla palustris*, et par l'écorce de sapin. Les arbustes qui portent des baies et dont nous avons déjà parlé sont très-abondants. On cultive avec succès le navet, le chou, l'ail et l'oignon. Les forêts, considérables surtout dans le Vologda, situé à une latitude plus favorable que les deux autres, abondent en pins, sapins et mélèzes; ces derniers fournissent le bois pour les vaisseaux de commerce et de guerre que l'on construit à Arkhangel. On exporte des douves, des planches, du goudron. Les pâturages sont abondants, et le bétail plus nombreux qu'on ne le croirait dans ces contrées boréales; outre les rennes, qui sont en grande quantité, on compte pour les trois gouvernements 280,000 chevaux, 600,000 bêtes à cornes, 540,000 moutons, 60,000 porcs. Les veaux d'Arkhangel sont renommés pour leur chair tendre et succulente; mais en général ils sont trop gras. Les chevaux du pays sont très-vigou-

[1] Une grande partie des détails contenus dans ce chapitre et les chapitres suivants est empruntée à l'ouvrage de M. Schnitzler : *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

reux, et les bêtes à cornes d'une bonne taille. Les moutons ne valent rien à manger, et leur laine est mauvaise, quoique les paysans en fabriquent ce drap grossier connu en Scandinavie sous le nom de *wadmal*.

§ II. Gouvernement d'Arkhangel. — Ce gouvernement occupe les confins septentrionaux de la Russie d'Europe, depuis les frontières de la Suède et de la Finlande jusqu'à la chaîne de l'Oural, entre 45° et 82° de longitude; il est borné au nord par l'Océan septentrional, et au sud par les gouvernements d'Olonetz et de Vologda, c'est-à-dire qu'il occupe la région comprise entre les 60° et 70° de latitude. Il se partage en huit districts. Sa superficie est de 900,000 kilomètres carrés, y compris la Nouvelle-Zemble. Sa population est de 234,000 habitants. Les terres arables occupent 30,000 hectares, les pâturages 170,000, les forêts 6,900,000. On y compte plus de 400,000 rennes, bœufs, moutons, chevaux, etc.

Cet immense pays, couvert de forêts et de marais impénétrables, offre l'aspect le plus triste. Durant les deux tiers de l'année, il est enseveli sous la neige et désolé par les rigueurs de l'hiver. L'autre tiers est la saison des brouillards et des pluies, et même, à cette époque, quand le vent du nord vient, le thermomètre descend au-dessous de zéro. Parmi les produits de cette contrée, nous citerons en premier rang le bois, dont l'exploitation annuelle alimente en grande partie le commerce. Le second rang appartient aux pêcheries et à la chasse des animaux marins, qui fourmillent dans la mer Blanche et dans les embouchures des rivières. Viennent ensuite les produits minéraux. La mine d'or de Voïtsky donne 5 pour 100, et dans le district de Kola existent des filons non moins importants. La Nouvelle-Zemble fournissait autrefois de l'argent natif; l'ambre et les perles ne sont pas rares sur les côtes; il y a des sources de naphte sur les bords de la rivière Oukhta. Les sauneries marines des districts de Kem, de Pinega et d'Onega donnent 30,000 pounds de sel, et près de Nenoksky, 11 sources salines fournissent 122,000 pounds. L'agriculture et l'élève du bétail ont peu d'importance. La récolte des céréales s'élève à 380,000 hectolitres; celle des pommes de terre ne dépasse pas 55,000 hectolitres, mais on assure qu'elle tend à prendre un grand développement.

L'industrie manufacturière compte 126 petites fabriques, qui font environ 500,000 francs d'affaires; mais une seule raffinerie de sucre donne un produit de 1 million de francs. La navigation fluviale et maritime occupe une bonne partie de la population. Le commerce extérieur s'effectue par 12 ports, dont le principal est Arkhangel. Le commerce intérieur des foires représente plus de 2 millions.

La Dvina offre pendant deux mois de l'année une navigation facile : les bâtiments étrangers arrivent sans le moindre danger jusqu'à Arkhangel avec un tirant d'eau de 15 pieds. Les autres rivières, telles que l'Onega, la Mezen et la Petchora, n'offrent pas les mêmes facilités. Les deux principales routes de Saint-Pétersbourg et de Moscou sont assez bien entretenues, mais les autres sont impraticables pendant l'été. La population est généralement active, laborieuse, aimant l'instruction. On remarque que le gouvernement possède 42 écoles fréquentées par 2,300 élèves, ce qui fait 1 sur 100 habitants. Presque tous les paysans savent lire et écrire.

La première ville que nous ayons à citer dans ce gouvernement, et en même temps la plus boréale de la Russie d'Europe, c'est *Kola*, peuplée de 1,000 habitants et située

à l'embouchure de la rivière du même nom, où elle a un bon port, qui est visité chaque année par les nombreuses barques du Finmark ; il s'y fait pour 3 à 400,000 francs d'échange.

L'arrondissement de *Kémi,* qui borde la côte occidentale de la mer Blanche, renferme plusieurs rivières considérables. Mais les bois prennent ici une apparence languissante ; l'orge même ne réussit guère dans ce sol glacial, et les Lapons, avec leurs rennes, en occupent une grande partie. Sous le même parallèle que l'Ostrobothnie, ce pays éprouve un climat aussi rigoureux que la Laponie centrale. — *Kémi* ou *Kem,* chef-lieu de district, dans une petite île, à l'embouchure de la rivière du même nom, est entourée de montagnes et de marais. La pêche et la chasse sont les principales occupations de ses 1,200 habitants. Son petit port reçoit chaque année 150 à 200 barques, qui commercent pour 4 à 500,000 francs. — *Soumskaïa,* située également sur la côte occidentale du golfe, a un commerce un peu moindre que Kémi et une navigation de 100 navires. — *Onega*, à l'embouchure du fleuve de ce nom et au fond du golfe, exporte 400 à 450,000 francs de planches et poutrelles, et importe pour environ 900,000 francs de grains, de poissons, de sel, etc. Le mouvement de son port ne dépasse pas cependant une centaine de navires.

Parmi les îles que renferme cette partie de la mer Blanche, on remarque le petit groupe des îles *Solovetzkoï,* dont la principale est longue de 25 kilomètres et large de 15. Elle renferme une bourgade avec un couvent fondé en 1429, fameux par les pèlerinages dont il est le but, et par le siége de quatre ans qu'il soutint contre un corps de Strélitz. Ce monastère est construit en pierre ; on admire la beauté de ses bâtiments à trois étages, la grandeur de son église et la légèreté des arcades qui la soutiennent. Il est entouré d'une forte muraille en pierres, qui forme une enceinte d'environ 1,000 mètres, flanquée de tours et garnie d'artillerie. Tous les souverains de la Russie se sont plu à l'enrichir. Il y existe une bibliothèque qui renferme un grand nombre de manuscrits et de livres anciens.

Le centre du commerce extérieur de ces régions est *Arkhangel,* située sur la rive droite de la Dvina, à 59 kilomètres de la mer Blanche, et qui a 5 kilomètres de long sur 2 de large. Elle est entièrement bâtie en bois, à l'exception de la cour de commerce, qui est construite en briques. On y compte 13 églises russes, une luthérienne, une calviniste, 2,000 maisons et 25,000 habitants. On y remarque un grand édifice en pierres, destiné à mettre les marchandises à l'abri des incendies, qui sont très-fréquents. Cette ville n'était au seizième siècle qu'une bourgade avec un couvent dédié à l'archange saint Michel. Les Anglais commencèrent à y faire un commerce avantageux, qui fut imité par les Hollandais. Ce fut longtemps le seul port de l'empire russe. Mais son commerce souffrit une ruine presque totale lorsque Pierre Ier jugea à propos de faire de Saint-Pétersbourg le principal port de l'empire ; cependant il est encore considérable, parce qu'Arkhangel est l'entrepôt des marchandises qui passent en Sibérie, et de Sibérie en Europe. Une partie de la Russie européenne envoie encore ses objets d'exportation à Arkhangel par la voie de Vologda et de Veliki-Oustioug. La Dvina lui amène de l'intérieur 1,200 barques et 600 trains ou radeaux.

Les marchandises que les bâtiments étrangers chargent à Arkhangel consistent principalement en graine de lin, huile de poisson, mâts et planches de sapin, goudron,

chandelles, cire, miel, nattes, pelleteries, duvet d'edredon. L'exportation s'élève à près de 30 millions de francs, mais les importations varient entre 1 million et 1,500,000 francs seulement, consistant presque uniquement en poissons, sel et vins. Le mouvement de la navigation est à l'entrée d'environ 700 navires, dont une centaine de barques du Finmark. La France n'entre dans ce commerce que pour 1 million de francs et 15 navires, dont un tiers à peine sous pavillon français; la moitié des échanges a lieu avec le port de Dunkerque.

Arkhangel est le siége d'un département de la marine russe, qui y a des chantiers de construction, une école de navigation et des casernes. Le port, vaste et beau, n'est cependant libre de glaces que de juillet à septembre. Le fort de Novodvinsk, situé à 18 kilomètres de la ville, et quelques autres fortifications plus modernes, défendent l'entrée du canal. La pêche des vaches marines ou des morses au Spitzberg et à la Nouvelle-Zemble et celle des harengs dans la mer Blanche occupent tous les ans de nombreux vaisseaux. Quelquefois ces vaisseaux hivernent au Spitzberg. La population d'Arkhangel est presque entièrement occupée au commerce, à la navigation et à la pêche, le poisson étant la principale nourriture des habitants.

Au sud-est d'Arkhangel, *Kholmogory,* ancienne capitale de la Biarmie, paraît être le *Holmgard* des Islandais; elle est bâtie sur une île dans la rivière, et n'a que 1,500 habitants. En suivant la côte de la mer Blanche au nord-est, on trouve *Mezen,* petit port de 2,000 habitants, sur la rive droite de la rivière du même nom, à peu de distance de son embouchure; c'est le chef-lieu d'un arrondissement immense, dont une partie s'appelait *Udorie.*

L'intérieur du gouvernement renferme encore quelques agglomérations situées sur les grands cours d'eau, mais dont la plus peuplée n'a pas 1,000 habitants. Telles sont *Pinega, Chenkoursk* et quelques autres.

Dans le gouvernement d'Arkhangel se trouvent les *Samoyèdes,* peuple sauvage, formant peut-être une branche particulière de la race finnoise et répandue en plusieurs tribus, depuis les sources de l'Ieniseï jusqu'à la mer Glaciale, et, le long de cette mer, depuis la rivière Anabara dans l'est jusqu'au Mezen dans l'ouest. La tribu la plus méridionale que l'on connaisse est celle des *Ourongkhaï* ou *Soyotes,* demeurant dans les monts Saghaliens, sous la souveraineté de la Chine. La série des tribus samoyèdes est interrompue vers le milieu du cours de l'Ieniseï. Celles qui demeurent en Europe s'appellent elles-mêmes *Ninetz* et *Chasovo,* c'est-à-dire les hommes. La principale, celle des *Vanoïta* ou des *Vanoïtes,* habite les bords de la Petchora, de l'Ousa, de la Korotaicha et de la Kara. Les *Tysia-Igoleï* occupent l'intérieur du gouvernement d'Arkhangel. Le pays à l'est de la Petchora est appelé par eux *Arka-la,* c'est-à-dire grande terre. Il règne beaucoup d'incertitude sur le nombre et les subdivisions de cette fraction européenne de la nation samoyède. Voici ce que leurs chefs eux-mêmes ont dit aux autorités russes :

Les rennes forment leur principale richesse. Il y en a qui en possèdent jusqu'à 1,000; les plus pauvres n'en ont que 10. La chasse a pour objet les animaux des forêts ou des montagnes, tels que les ours, les loups, les renards, les écureuils, les hermines, les martres; les animaux des marais, tels que les lièvres, les *isatis,* les rennes sauvages; enfin divers oiseaux, tels que les cygnes, les oies, les canards, le

larus parasiticus, le *hæmatopus ostrilegus*, ou ramasseur d'huîtres. La pêche s'étend sur les fleuves et sur la mer, mais celle-ci est extrêmement bornée. Les poissons les plus remarquables sont le *salmo migratorius*, le *salmo neleuco*, le *cyprinus rutilus*, diverses sortes d'aloses et des perches. Les fleuves ne sont ouverts que deux à trois mois; le dégel a lieu au milieu de mai. La Petchora se couvre de glace au commencement d'octobre, l'Ousa au commencement de septembre. Les bords de l'Ousa présentent néanmoins des sapins, beaucoup de bouleaux et d'aunes, des broussailles de saules et des sorbiers. Près de Poustosersk, il croît des *klouikva* ou *chamæmorus*, des épines-vinettes et de l'airelle rouge. De ces faits, attestés par un interrogatoire des Samoyèdes, il résulte qu'une industrie éclairée pourrait rendre tolérable la vie de cette peuplade polaire.

Les Samoyèdes d'Europe sont pour la plupart de taille moyenne; il y en a cependant qui ont jusqu'à six pieds. Ils ont les jambes courtes, le visage plat, des yeux petits et longs, le nez si enfoncé, que le bout en est presque de niveau avec la mâchoire supérieure. Ajoutez à ces traits des mâchoires fortes et relevées. La bouche grande, les lèvres minces, les cheveux noirs, rudes, luisants, qui leur pendent comme des chandelles sur les épaules; les oreilles grandes et élevées, le teint basané, et ni barbe ni poil : voilà le portrait d'un Samoyède. Leurs femmes se marient à l'âge de dix ans; elles cessent d'être fécondes à l'âge de trente. La polygamie est permise. Ordinairement, le Samoyède se contente de deux femmes; il les achète des parents, et une fille coûte souvent 100 à 150 rennes. Malgré leur malpropreté extrême, on est surpris d'apprendre qu'ils sont exempts de scorbut; les fièvres chaudes sont pour eux le fléau le plus redoutable. L'eau-de-vie leur offre des charmes irrésistibles; plusieurs d'entre eux meurent de combustion spontanée, causée par cette boisson perfide. Ils mangent la chair de renne ou de poisson toute crue; le sang de renne tout chaud est leur boisson favorite. Comme la chasse et la pêche forment leurs seules occupations, ils sont naturellement bons coureurs et excellents tireurs d'arc ou de fusil. Les sens de l'ouïe et de la vue étant constamment exercés par ce genre de vie, ils les ont parfaits. Leurs demeures sont des tentes de forme pyramidale, faites d'écorce d'arbres et couvertes de peaux de rennes; en moins d'une heure, les femmes abattent ou relèvent une hutte semblable. Tous les travaux domestiques accablent le sexe le plus faible, et diverses superstitions lui imposent des purifications extraordinaires. Ils croient à l'existence de deux principes : ils n'adorent pas le bon être, parce qu'ils croient qu'il leur fera du bien sans qu'on l'en prie; ils n'adorent pas non plus le mauvais esprit, parce qu'il ne s'adoucit guère par les lamentations des hommes. L'immortalité de l'âme est, selon eux, une espèce de métempsycose. Malgré une croyance si simple, ils ne sont pas exempts du joug de leurs prêtres. Ils ont leurs *kedesniks*, ou, selon d'autres, leurs *sadibeïs*, qui sont en relation suivie avec le mauvais principe; ils les consultent seulement lorsque des malheurs leur rappellent l'existence de l'esprit malfaisant. Ils n'ont point de lois, seulement quelques coutumes; comme, par exemple, de ne point contracter de mariages avec les individus de la même famille. Ils payent sans résistance le tribut de pelleteries que les Russes leur ont imposé, et qui forme le seul lien de soumission entre eux et l'empire.

La *Nouvelle-Zemlie* (*Novaïa-Zemlia* ou Nouvelle-Terre), improprement appelée

Nouvelle-Zemble, fait partie du gouvernement d'Arkhangel. Elle se compose de deux parties séparées par un canal étroit, auquel on a donné le nom du navigateur russe *Matochkine*, qui le découvrit. Elle est située entre 53° et 65° de longitude ouest, 70° et 77° de latitude nord. Sa longueur dépasse 700 kilomètres, mais sa largeur est médiocre. Sa superficie est évaluée à 165,000 kilomètres carrés. La Nouvelle-Zemble est presque toujours entourée de glace, et des brouillards impénétrables l'enveloppent une partie de l'année. Aussi ses contours ne sont-ils pas encore complétement déterminés. Ainsi que l'île de Waïgatch, située entre la pointe méridionale et le continent, elle se compose d'un sol tourmenté, et les côtes sont hérissées de rochers souvent abrupts : aussi les montagnes sont-elles considérées comme la continuation maritime des monts Ourals. Elles ont une hauteur moyenne de 1,000 mètres, mais leur point culminant atteint 1,330 mètres. Elles renferment le volcan le plus septentrional de l'Europe, le *Sarytchef*. L'intérieur de l'île est rempli de lacs, parmi lesquels il s'en trouve un d'eau salée ; quelques petites rivières sillonnent son sol couvert de rochers arides; à peine y voit-on un petit nombre d'arbustes rabougris, quelques herbes, des mousses et des lichens, encore n'est-ce que du côté du sud et de l'ouest. On assure qu'il s'y trouve du naphte et de l'anthracite. Elle est peuplée de rennes, d'ours blancs, de renards, et de diverses espèces d'oiseaux aquatiques et marins. Ses parages sont fréquentés par des morses et autres espèces d'animaux amphibies. Aussi chaque année sert-elle de rendez-vous à des chasseurs et à des pêcheurs russes, qui sont obligés de se vêtir à la manière des Samoyèdes pour pouvoir résister au froid extrême qui y règne la plus grande partie de l'année. L'île est d'ailleurs inhabitée et inhabitable. Les vents du nord y soufflent presque constamment; ceux de l'ouest et du sud y amènent de la neige et de la pluie. Pendant trois mois, une nuit obscure s'étend sur la Nouvelle-Zemble. C'est vers le 15 novembre que l'on perd ordinairement de vue le soleil ; on l'aperçoit ensuite vers la fin de janvier, après un crépuscule de quatorze jours. Les aurores boréales diminuent la tristesse de ces longues nuits. Pendant l'obscurité complète qui dure quelquefois plus de huit jours de suite, d'effroyables tempêtes, accompagnées de pluies violentes, et plus souvent d'une neige fine et épaisse, empêchent les pauvres pêcheurs de sortir de leurs cabanes enfumées, dans la crainte de ne pouvoir plus les retrouver. Les habitants de Novgorod ont les premiers découvert la Novaïa-Zemlia; après eux, les Hollandais la visitèrent de 1594 à 1596; mais l'île n'a vraiment été explorée que de 1819 à 1824 par les ordres de l'amirauté russe.

L'île de *Waïgatch* ou *Vaïgatz,* au sud de la précédente, dont elle est séparée par le détroit ou porte de Kara, est longue de 50 kilomètres et large de 17; mais, quoique plus rapprochée du continent, elle est encore moins connue et moins habitable que la précédente.

Au nord de la presqu'île de Kanin et à 80 kilomètres de ses côtes, on aperçoit l'île de *Kalgouef,* montueuse vers le centre et arrosée par quatre rivières, dont deux peuvent être remontées assez haut par de grosses barques. Elle a environ 195 kilomètres de circonférence. Son sol est couvert de marais et garni de mousses et d'arbustes. On y trouve des renards, des isatis et une grande quantité d'oies sauvages, de cygnes et d'autres oiseaux aquatiques, dont le duvet et même la chair forment une branche considérable de commerce pour le petit nombre de Samoyèdes qui l'habitent.

§ III. Gouvernement d'Olonetz. — Le gouvernement d'*Olonetz*, qui s'avance dans le sud jusqu'à la latitude de Saint-Pétersbourg, se prolonge au nord jusqu'à 48 kilomètres de la mer Blanche, de manière à couper de la masse du gouvernement d'Arkhangel le cercle de Kola ou la Laponie. Il a une superficie de 153,000 kilomètres carrés, avec une population de 263,000 habitants. Ses terres arables représentent 26,000 kilomètres carrés. On y compte 240,000 chevaux, bœufs, moutons, etc. Il se partage en 7 districts.

Ce pays est hérissé de rochers granitiques, élevés de 100 à 200 mètres, et que nous avons décrits sous le nom de hauteurs ou collines d'Olonetz. On y compte 2,000 lacs, et les chutes à travers lesquelles leurs eaux se jettent soit dans les lacs Onega et Ladoga, soit dans la mer Blanche, se trouvent toutes dans le granit. Des masses de trapp ou de trachyte, de serpentine et de schiste, couvrent le granit. Dans une de ces masses superposées, un gneiss quartzeux contient les veines d'or de *Voitz*, découvertes par un paysan et maintenant abandonnées. Le minerai de cuivre, quoique très-fréquent, n'abonde nulle part assez pour être exploité. Le fer est plus productif, et on en tire plus de 400,000 pounds. Les carrières de marbre fournissent au luxe de Saint-Pétersbourg. Dans une île du lac de *Pouch*, on trouve une couche de trapp schisteux dans un état semblable à la craie et pénétré de vitriol. Le chêne et le hêtre ne réussissent pas, mais, dans le cercle de Kargopol, les mélèzes et les sapins atteignent encore une élévation de 35 mètres. Le climat n'est pas beaucoup moins rigoureux que dans le gouvernement d'Arkhangel; le sol, léger et peu fertile, est d'ailleurs mal cultivé; il produit surtout des navets, des carottes, du lin et du chanvre, dont il s'exporte d'assez grandes quantités. La récolte des céréales peut être évaluée à 650,000 hectolitres. L'industrie est à peu près nulle. La chasse et la pêche sont les principales occupations des habitants, dont un grand nombre émigrent dans les contrées voisines. Mais ce pays, au centre duquel se trouve le grand lac Onega, qui communique avec la Neva, pourrait facilement développer son commerce et l'exploitation de ses richesses naturelles.

La population du gouvernement d'Olonetz se compose principalement de Finnois de la Karélie. Les villes sont peu nombreuses et peu importantes.

Kargopol, à l'extrémité nord du lac Latscha, fait un commerce actif; elle est assez bien bâtie, et renferme 2,500 habitants; l'époque de sa fondation paraît être fort ancienne: elle a servi d'exil à plusieurs personnages russes. Dans le district de *Povenetz*, où il croît du chanvre excellent, on trouve beaucoup de *raskolnicki*. C'est près de cette misérable petite ville que les eaux du lac Onega baignent la petite île de *Porovotnoï*, où Pierre le Grand aborda après avoir été surpris par une terrible tempête.— *Vitegra*, à l'extrémité sud du lac Onega, renferme 1,500 habitants. — Sur la rive occidentale du lac Onega, *Petrozavodsk*, chef-lieu du gouvernement, est une ville de 7,000 habitants, avec des usines impériales et une fonderie de canons, qui peut produire annuellement 600 bouches à feu. Il s'y tient trois foires annuelles. — *Olonetz* (2,500 hab.), sur l'Olonka, est remarquable comme un des premiers chantiers où Pierre le Grand essaya de construire des bâtiments de guerre. Dans le voisinage, on exploite des mines de fer et de cuivre. — *Ladeïnœ-Polé* (1,000 hab.) n'est peuplée que de charpentiers et de forgerons employés à la construction des

navires : c'est de ses chantiers que sortirent les premiers vaisseaux que les Russes lancèrent dans la Baltique.

§ IV. Gouvernement de Vologda. — Ce gouvernement, situé au sud de celui d'Arkhangel, au sud-est de celui d'Olonetz, s'appuie aux montagnes de l'Oural, tandis qu'au sud ses limites sont assez bien indiquées par les hauteurs qui forment la ligne de partage des eaux de la mer Blanche et de la mer Noire. Il a une superficie de 383,000 kilomètres carrés, avec une population de 864,000 habitants. Ses terres arables ont une étendue de 60,000 kilomètres carrés, et les prairies de 40,000 kilomètres carrés. Il nourrit plus de 11,000 chevaux, bœufs, moutons, porcs, etc. C'est une immense plaine, ondulée seulement dans sa partie méridionale, où se trouvent les sources de nombreuses et importantes rivières. Au sud-ouest, le sol est formé d'un bon terreau; plus loin, il se compose d'argile, de marne, de terre glaise, de marais, et enfin de sable sur une vaste étendue. Les forêts occupent plus des neuf dixièmes de la superficie. Parmi les lacs, on distingue ceux de Kubinskoï au sud-est, de Sindorskœ au nord-est et de Kadom à l'est. Les cours d'eau sont nombreux et importants : ce sont principalement la Vaga, la Soukhona, le Ioug, la Sysola et la Vitchegda, tous affluents de la Dvina; la Pinega, le Mezen et quelques autres tributaires de la mer Blanche ont aussi leurs sources dans le gouvernement. Dans la partie septentrionale, le canal du Nord ou de Catherine réunit la Vitchegda, et par conséquent la Dvina, à la Kama, et par elle au Volga, au moyen des deux Keltma, dont l'une afflue à la Vitchegda et l'autre à la Kama.

Le climat, d'ailleurs salubre, est très-froid, mais assez supportable à Vologda; plus au nord, il devient rigoureux. Au sud-est, où le terrain est assez fertile, l'agriculture a pris assez de développement, mais au nord et à l'est les récoltes ne suffisent pas à la consommation. On évalue celle des grains à plus de 3 millions d'hectolitres. Le chanvre, le lin, le houblon réussissent bien, ainsi que les fèves, les pois et les légumes, mais les baies sauvages tiennent lieu de fruits. Les forêts forment la principale richesse du gouvernement; la majeure partie appartient à la couronne (plus de 29 millions d'hectares). Comme celles des gouvernements d'Arkhangel et d'Olonetz, elles renferment beaucoup de bêtes fauves de toute espèce, depuis l'ours et le renne jusqu'à l'hermine, et toutes sont poursuivies pour leurs fourrures. La pêche n'est pas très-productive. On exporte de Vologda beaucoup de gibier de venaison, de coqs de bruyère, des bartavelles, espèce de perdrix rouges, des gelinottes. On a trouvé des indices de métaux, mais peu abondants. Il y a des salines à Sol-Vytchegotskaïa, à Segora, mais surtout dans les environs de Totma, sur les rivières de Kouda et de Lesenga; on y comptait il y a quelques années une vingtaine de chaudières. Le règne minéral fournit du granit et du calcaire, de la marne, des minerais de fer et de cuivre, de la tourbe et du sel. La population comprend beaucoup plus de Russes que de Finnois. Il reste cependant beaucoup de Sairyanes qui ont conservé leur idiome, et qui se distinguent des Russes par leur malpropreté et leur indolence. La population est d'ailleurs beaucoup plus compacte ici que dans le reste de la Russie boréale; on compte plus de trois habitants par kilomètre carré.

L'industrie est presque nulle; on trouve néanmoins des fabriques de draps, de

toiles, de chandelles, quelques verreries et papeteries, etc. De plus les paysans tissent et confectionnent la plupart des objets de première nécessité. L'exploitation du bois occupe encore un grand nombre de bras, ainsi que les transports par terre ou par eau. Le commerce est assez actif; le suif, le goudron, les ustensiles en bois, la fourrure, les bois, la potasse, la térébenthine, forment d'importants articles d'échange.

Vologda, située sur une rivière du même nom et peuplée de 16,000 habitants, est une des villes les plus commerçantes et les plus industrieuses de la Russie. On y trouve des fabriques de rubans et mouchoirs de soie, de toiles de lin, de cuirs, de faïence et de couleurs, de verreries et de cristaux, des fonderies de suif et des fabriques de chandelles, des fours à tuiles; on fabrique encore dans cette ville du papier, de la cire à cacheter, de l'huile, de la térébenthine, de l'orge mondé. C'est l'industrie de l'ancienne Novgorod qui s'est réfugiée ici. Le commerce est encore plus important : on l'évalue à plus de 10 millions; il consiste dans l'exportation de toutes les denrées de la province et des objets fabriqués que nous venons de nommer, les premières surtout pour Arkhangel, les autres pour la Sibérie; dans l'entrepôt de tous les objets qui de Saint-Pétersbourg vont en Sibérie, à Viatka et à Perm; dans l'entrepôt et l'expédition des objets qui, de l'intérieur de la Russie, sont exportés pour le port d'Arkhangel, chanvre, lin, suif, soies de cochon et nattes; tout cela s'embarque sur les rivières de Vologda, de Soukhona et de Dvina; enfin Vologda est le dépôt des pelleteries de Sibérie, des thés et nankins apportés de Kiakhta; les négociants de cette ville font eux-mêmes des excursions en Sibérie, d'où ils rapportent ces objets; ils ont des liaisons directes avec la Chine.

Vologda n'est pas moins remarquable par son antiquité, que l'on fait remonter au onzième ou douzième siècle; la plupart de ses maisons sont en bois, mais son église de *Wosskrécensk* est un beau monument en pierre.

Veliki-Oustioug, ville d'environ 8,000 habitants, est une colonie de Vologda. Placée sur la rivière de Soukhona, au confluent du Ioug et sur le grand chemin d'Arkhangel en Sibérie, elle est le dépôt de toutes les marchandises exportées dans cette contrée, soit d'Arkhangel, soit de Vologda et de Saint-Pétersbourg. On y trouve aussi des fabriques d'émail, d'argent moulu, de savon, de chandelles, d'ouvrages de serrurerie et des cuirs. Les commerçants de Vologda et de Veliki-Oustioug conservent dans toute leur pureté les anciennes mœurs de famille. Les frères, les neveux, les cousins, restent ensemble dans un seul et vaste établissement; les uns conduisent les affaires de fabrique, les autres celles de commerce, quelques-uns vont à Saint-Pétersbourg, d'autres à Tobolsk, à Irkoutsk, comme commissionnaires de leur maison commune. Sous le nom de *Gosti* ou hôtes, ils jouissent de certains droits réciproques dans les villes qu'ils visitent.

Les autres villes sont peu importantes, mais elles offrent quelques traits topographiques. Entre Vologda et Veliki-Oustioug, sur la Soukhona, *Totma,* renfermant 3,000 habitants, fait un commerce actif avec la Sibérie. Le couvent de Spass-Oumorine y est devenu célèbre par le corps de saint Théodose qu'on prétend y avoir découvert, et qui attire un grand nombre de pèlerins. *Nikolsk* (1,000 hab.) voit terminer dans ses environs la végétation des tilleuls, et *Iarensk* celle des mélèzes, tandis que le dernier noisetier fleurit à *Olischef,* sous 58° 30′. *Oustsyssolsk,* ville de

2,500 âmes, sur la rive gauche de la Vitchegda, au confluent de la Sysola, est située dans une contrée où il ne croît que le *pinus cimbra;* par conséquent, le climat est celui des montagnes rapprochées des neiges éternelles. Il s'y tient des marchés fréquentés pour la vente des fourrures.

CHAPITRE SIXIÈME.

PROVINCES BALTIQUES.

On entend par *Provinces Baltiques* les pays anciennement finnois, qui, après avoir appartenu plus ou moins longtemps à la Suède, lui furent enlevés par la Russie en 1721. Elles bordent la mer Baltique depuis l'extrémité sud-est de la Finlande jusqu'à l'extrémité septentrionale de la Prusse. Ces provinces sont l'*Ingrie,* l'*Esthonie,* la *Livonie,* la *Courlande,* qui forment quatre gouvernements distincts et se partagent en deux groupes distincts : l'Ingrie seule, où l'élément finnois est mêlé de russe; l'Esthonie, la Livonie, la Courlande, où l'élément finnois a été presque absorbé par les Allemands et les Suédois.

§ Ier. Gouvernement d'Ingrie ou de Saint-Pétersbourg. — Ce gouvernement borde le fond du golfe de Finlande depuis Cronstadt jusqu'à l'embouchure de la Narva; il comprend la partie méridionale du lac Ladoga, et se trouve borné au nord par la Finlande et le gouvernement d'Olonetz, au sud-est par celui de Novgorod, au sud par celui de Pskov, à l'ouest par la Livonie et l'Esthonie. Sa superficie est de 53,718 kilomètres carrés. Sa population est de 566,000 habitants[1].

Le fond du golfe de Finlande est une roche calcaire, tantôt compacte et tantôt remplie de coquilles, qui forme aussi le fond de l'Ingrie et une partie du bassin du Ladoga; mais des pointes de granit percent partout à travers ces masses calcaires. L'eau, faiblement salée, n'est pas profonde, surtout le long des côtes méridionales, qui sont en pente douce; des phares nombreux éclairent le chenal du milieu. L'extrémité orientale du golfe forme la baie de Cronstadt, qui n'est au fond que l'embouchure de la Néva; car ses eaux, douces et potables jusqu'à Cronstadt, coulent, comme le fleuve, vers l'occident en temps calme; de grands amas de joncs et de bancs de sables la remplissent; le chenal navigable finit par n'avoir que deux brasses d'eau, et les navires de commerce ne peuvent remonter jusqu'à Saint-Pétersbourg. Plusieurs fois un terrible vent d'ouest, repoussant la masse d'eau du golfe dans cette baie, a fait refluer la Néva dans les rues de Saint-Pétersbourg jusqu'à la hauteur des premiers étages; on a vu des navires jetés sur les quais de la ville; les flots soulevés ont assailli les escaliers de marbre des palais impériaux. Le 1er novembre 1726, les eaux s'élevèrent tout à coup de plus de 8 pieds; le 10 novembre 1777, elles montèrent rapidement à 4 pieds et demi, et entraînèrent des maisons et des ponts, principalement dans le Vassilii-Ostrof et dans l'île de Saint-Pétersbourg. Le plus important de ces événements est celui qui eut lieu le 7 novembre 1824. La crue subite des eaux fut si considérable, qu'elles s'étendirent jusqu'à la distance de 5 lieues aux environs

[1] Les tableaux statistiques publiés en 1858 portent le chiffre de la population à 1,080,000.

de la ville, détruisirent un grand nombre de villages, emportèrent dans Saint-Pétersbourg plus de 330 maisons et en ruinèrent plus de 2,000. Les magasins de la douane furent submergés, et les pertes du commerce furent incalculables. Plus de 1,500 personnes périrent dans cette affreuse inondation. Depuis cette catastrophe, la capitale de l'empire n'a pas eu à supporter d'aussi terribles désastres, mais rien n'en garantit le retour. A ces circonstances si fâcheuses, il faut ajouter que la baie gèle tous les ans du 29 octobre au 25 mars. Nous avons dit ailleurs que la Néva était le déversoir du lac Ladoga, et nous avons décrit ce grand lac avec les rivières qui s'y jettent [1].

La petite rivière d'*Ijora* ou d'*Inger* a donné son nom à la province d'*Ingrie* ou *Ingermanland*, que les Russes appellent *Ijorskaïa-Zemlia*, et qui a été acquise par la Russie de 1703 à 1721. La partie occidentale se nommait jadis *Iama*, et la tribu finnoise des *Votes* ou *Votialainen* habitait le long des rivages occidentaux du lac Ladoga. Les *Ischores* ou *Ijortzys*, autre tribu finnoise, peuplent encore le pays au sud de la Neva. Enfin on trouve des *Tchoudes* sur les bords du lac Peipous. L'Ingrie est en quelque sorte une extension de la Finlande. C'est une contrée basse, couverte en partie de bois et en partie de marais, d'un sol ingrat, froid et humide, où, à l'exception des jardins maraîchers, des maisons de plaisance, des parcs de luxe et des établissements industriels dépendants de la capitale, on aperçoit partout la stérilité, la tristesse et la misère. Le seigle même y est d'une culture difficile; hors des jardins de luxe, il mûrit à peine quelques cerises, et les ruches d'abeilles sont un objet de curiosité. Mais les arbustes à baies, les oiseaux sauvages et les poissons de la Finlande et de la Laponie y abondent. Les terres arables ont une superficie de 545,000 hectares; les prairies, de 175,000 hectares; les bois, de 2,742,000 hectares; les terres incultes, de 1,400,000 hectares, etc. Les animaux domestiques y sont en assez grand nombre : on y compte 110,000 chevaux, 185,000 bêtes à cornes, 55,000 moutons, etc.

Le climat est rigoureux. L'année moyenne offre 162 jours d'hiver ou de gelée constante; 59 jours de printemps, pendant lesquels il gèle pourtant le matin et le soir; 144 jours d'été, c'est-à-dire où il ne gèle pas. Le *maximum* moyen du froid a été, en dix-sept ans, de 30 degrés, mais le 9 février 1810, le thermomètre était à 36. Il est rare qu'il ne descende pas chaque hiver, pendant deux ou trois jours, à 30 et même à 33 degrés. La chaleur monte souvent à 28 degrés; en 1826, elle s'éleva à 36. La gelée commence ordinairement vers la fin d'octobre et finit vers le 27 avril; mais il n'est pas rare de voir l'hiver durer sept mois, et même, dans les quatre ou cinq mois restants, il n'est pas sans exemple qu'on ait de la neige et de la gelée.

D'après ce que nous venons de dire de l'Ingrie, on voit que c'est une des plus tristes parties de la Russie, et elle serait restée à jamais dans l'obscurité sans l'idée qu'eut Pierre le Grand d'y transporter sa capitale. Toute son importance, toute son activité sont donc renfermées dans Saint-Pétersbourg, dans les forteresses qui défendent cette ville, dans les châteaux impériaux qui sont dans ses environs.

§ II. Cronstadt. — *Cronstadt*, sentinelle avancée qui défend l'entrée de la Néva, doit naturellement trouver sa description avant celle de la capitale qu'elle est destinée

[1] Voir page 275.

à protéger. Cette ville est située dans l'île de *Kotline* (île de la Marmite), appelée autrefois *Retusaari* (île des Puces), au fond du golfe de Finlande, à environ 27 kilomètres de Saint-Pétersbourg. L'île a 12 kilomètres de long sur 2 de large, mais la pointe occidentale est fort étroite. Le sol est semé partout d'aspérités, et a le fond granitique comme toutes les côtes septentrionales de la Baltique. L'été y est moins chaud qu'à Saint-Pétersbourg, l'hiver y est plus rude. Du mois de décembre à la fin de mars, les glaces qui l'environnent et qui s'étendent à plusieurs myriamètres au large sont tellement solides, que l'on se rend en traîneau de Cronstadt à la capitale. L'île est partout entourée d'un banc de sable, excepté à son extrémité sud-est, où sont la ville et le port. Au nord, la passe est impraticable même pour de petits bâtiments; au sud, il ne reste qu'un chenal sinueux, très-étroit, et qui a seulement 25 pieds dans sa plus grande profondeur, bien que le port en ait jusqu'à 35. En dehors du chenal et du port, le fond diminue jusqu'à Saint-Pétersbourg depuis 15 jusqu'à 8 pieds seulement, aussi les navires de commerce qui calent plus de 6 à 7 pieds sont-ils obligés de rester à Cronstadt, et de transborder leurs passagers et leurs marchandises sur les petits bâtiments du pays, qui peuvent seuls aborder aux quais de la Neva. Comme grand port de commerce et place de guerre de premier ordre, Cronstadt renferme une population qui varie et qui s'élève par moments à 40 ou 50,000 âmes, y compris 20,000 soldats ou marins. La ville est bâtie en bois; sauf l'amirauté, le grand hôpital, les casernes et les autres établissements militaires, elle ne présente aucun monument digne d'intérêt. Son commerce n'est pas sans importance, mais il ne fait que desservir les opérations propres à la capitale. En 1857, pendant l'époque de la navigation, c'est-à-dire du 21 avril au 13 novembre, il y est entré 2,723 navires (392 vapeurs), dont 128 français, 900 anglais, 183 russes. La France lui envoie des bois de teinture, du café, des conserves, des produits manufacturés, pour une valeur de 30 millions; tandis qu'elle n'exporte que pour 16 millions de cuivre, de fer, de lin, de cordes, de potasse, de suif, d'huile, de cuirs, de planches, toiles à voile, céréales, etc.

La partie imposante de Cronstadt consiste dans ses batteries, ses forts de granit et les môles garnis de larges chaussées qui entourent ses trois vastes ports. Un de ces ports est destiné au commerce et les deux autres à la marine de guerre, l'un comme port de radoub et d'armement, l'autre comme port de station pour la flotte active. Les chantiers, les docks, les magasins et les ateliers de la marine, les bassins de carénage, les cales de construction, tout est construit avec un luxe extraordinaire et une sorte d'appareil théâtral. Les entrées et les approches du triple port sont défendues par cinq forts en mer et par sept forts ou grandes batteries sur la côte et les môles, forts à double et triple étage de batteries casematées, dont la plupart sont construites avec des blocs de granit. La disposition de ces forts et batteries a été calculée pour battre d'enfilade les sinuosités du canal, de sorte qu'un vaisseau qui approche de Cronstadt est obligé de présenter sa proue au feu, situation très-désavantageuse, puisqu'il ne peut pas faire usage de ses batteries, à moins de s'avancer jusqu'au milieu des forts, qui le cribleraient et le couleraient infailliblement. Or, un seul bâtiment coulé intercepterait la passe, et les autres ne pourraient ni lui porter secours ni continuer l'attaque. Voici la série des forts et batteries devant lesquels il faut défiler, en commençant

par ceux qui bordent la côte de l'île : 1° le fort Peters, bastionné et casematé avec une petite batterie rasante; 2° la batterie Kesel; 3° la batterie du débarcadère qu'on trouve en dehors des murs de la ville, sur un petit cap; 4° le grand môle qui couvre le port de commerce du côté de l'ouest, immense batterie faisant face aux bâtiments qui arrivent; elle est armée de 82 bouches à feu; 5° le fort Menschikoff, à l'entrée du port d'armement, parallélogramme percé de 44 embrasures en quatre étages; 6° la batterie qui règne sur le môle du port d'armement; 7° enfin la batterie que porte le môle du port militaire situé à l'extrémité sud-est de l'île et de la ville même. Les môles dont nous parlons ici ne sont pas, comme ailleurs, des jetées s'avançant dans la mer, mais des enceintes continues qui renferment et divisent les trois ports. Ces enceintes sont des digues en bois, formées d'une double rangée de pilotis. Les trois ports ont chacun deux entrées; chacune de ces six ouvertures est masquée par une grande demi-lune également en pilotis, et ces demi-lunes servent de flancs aux courtines des môles [1].

Tels sont les forts et batteries de terre dont les 150 canons battent sur le chenal, conjointement avec les 400 pièces des forts construits en mer, et que nous allons décrire à leur tour. Il est inutile de dire que le chenal passe au milieu de tous ces forts; mais nous ajouterons qu'on ne peut essayer de se soustraire à leurs feux en faisant route en dehors de leur portée, sous peine d'échouer sur les bas-fonds. Voici les forts élevés sur des îlots ou des bancs de sable : 1° le fort Constantin, à peu près en face du fort Peters et de la batterie Kesel; il est casematé et porte 25 pièces de gros calibre; 2° le fort Alexandre, énorme pâté de granit, à quatre étages de casemates, portant 116 canons; 3° le fort Saint-Pierre, en avant de la batterie du débarcadère, armé de 50 canons; 4° le fort Risbank, avec deux étages d'embrasures pour 60 canons; 5° enfin le grand fort Kronslot, ou fort de la Couronne; c'est le plus ancien de tous et le plus rapproché du port; il est armé de 88 canons. Un des côtés du fort Kronslot fait face au fort Menschikoff, et la passe entre ces deux redoutables forts n'a guère que 200 mètres de largeur. L'énumération précédente donne un total de douze forts ou grandes batteries, armés de 4 à 500 canons, mortiers et obusiers des plus forts calibres, dont les feux se croisent partout.

Nous venons de décrire le côté méridional de l'île et de la ville de Cronstadt. Du côté du nord est un bras de mer débouchant dans les eaux de Saint-Pétersbourg; mais ce bras n'a qu'une profondeur de quatre à cinq pieds; il est donc impraticable pour les bâtiments de guerre, même pour ceux de troisième ordre. Outre cela, les Russes ont obstrué le passage entre la pointe nord-est de Cronstadt et le cap Lisi-Ness (au nord-ouest de Saint-Pétersbourg) par deux rangs de pilotis entre lesquels on a coulé des masses de granit. Enfin, on a couvert l'île et la ville par des digues ou pilotis qui portent des batteries armées de 150 canons.

§ III. Saint-Pétersbourg. — C'est à l'abri de cette redoutable citadelle que s'étend la capitale du monde moscovite; c'est au milieu des marais glacés, qui forment l'estuaire de la Néva, dans ces îles exposées à des inondations, sur ce port peu profond et gelé pendant cinq ou six mois, d'un accès difficile, d'une sortie plus difficile encore, sous ce climat sévère et peu salubre, dans une position excentrique, d'autant plus

[1] *Journal des Débats* du 27 avril 1854.

fâcheuse que l'empire est plus étendu, c'est là, disons-nous, que Pierre Ier fonda la nouvelle capitale de la Russie. Saint-Pétersbourg n'était d'abord destiné qu'à être un port militaire et une place d'armes. C'était, suivant l'expression de son fondateur, une fenêtre qu'il voulait ouvrir sur l'Europe. Il y avait un peu plus haut sur la Néva, dès l'an 1300, une petite forteresse nommée *Nyenchatz*. Pierre le Grand s'en rendit maître en 1703, et résolut d'abord d'en faire une forteresse contre la Suède; mais bientôt ses vues s'étendirent plus loin : il crut avoir trouvé l'emplacement le plus favorable pour la flotte qu'il désirait entretenir dans la mer Baltique, et le port le plus avantageusement situé pour attirer le commerce étranger en Russie; enfin, il alla jusqu'à y transférer le siége du gouvernement. On peut fixer l'époque régulière de cette translation à l'an 1721, c'est-à-dire après le traité de Nystadt; mais la ville existait déjà avec tous ses grands établissements, et l'on doit remarquer l'audace singulière du monarque qui se bâtissait une capitale sur un terrain qui ne lui appartenait même pas. Il n'y avait point, d'ailleurs, dans toute la Russie habitée d'emplacement moins convenable pour la capitale de son empire. C'est un marais sans fond, où il a fallu, pour ainsi dire, suspendre la nouvelle ville sur des pilotis très-coûteux, et qui peuvent un jour céder sous les brillants fardeaux qu'ils supportent. Les grands seigneurs russes montrèrent beaucoup de répugnance à y bâtir les palais qui leur parurent longtemps des lieux d'exil. Enfin, la volonté énergique de Pierre Ier a triomphé de la nature et de l'opinion nationale : Saint-Pétersbourg existe, et, malgré les désavantages de son site, c'est une des capitales les plus brillantes de l'Europe; c'est certainement la plus régulière, et à beaucoup d'égards la plus imposante par la masse de ses édifices, par la grandeur de ses places, la largeur de ses rues et des canaux qui en séparent les diverses parties.

Saint-Pétersbourg a 35 kilomètres de circonférence, 9 de long, 8 de large, et sa superficie totale est d'environ 75 kilomètres carrés, mais les trois quarts de cette étendue sont occupés par des jardins, des cimetières, des prairies et des terrains incultes. Quoi qu'il en soit, la population, qui n'était encore que de 110,000 âmes à la mort de Catherine, s'élève aujourd'hui à plus de 494,000, dont 40,000 hommes de garnison, et 35 à 40,000 étrangers. Dans cette population le chiffre des hommes est très-supérieur à celui des femmes, à cause du grand nombre de soldats, d'employés, de domestiques, la plupart célibataires.

La Neva divise Saint-Pétersbourg en deux parties égales, mais la partie septentrionale se compose de la réunion de plusieurs îles, tandis que la partie méridionale appartient tout entière à ce qu'on peut appeler relativement la terre ferme. En effet, après avoir reçu l'Okhta sur sa rive droite, la Neva se divise en plusieurs bras de différentes grandeurs, formant sur cette rive deux grandes îles et plusieurs de moindre étendue, et arrosant par des canaux la terre ferme ou la rive gauche. Le premier bras qui se détache de la Neva, dans la direction du nord-ouest, est la *grande Nefka*, qui débouche dans le golfe par deux bras, dont celui du nord prend le nom de *petite Nefka*. Ils laissent entre eux les îles *Kamennii*, *Krestofski* et *Ielaghine*. Depuis le point où la Nefka s'en sépare, la Neva porte le nom de *grande Neva*, par opposition à la *petite Neva*, qui est la seconde ramification qu'elle envoie à droite dans la direction du nord-ouest. Elle arrive donc à la mer par quatre bouches. Entre la grande

Nefka et .a petite Neva, s'élève la grande *île de Saint-Pétersbourg,* tandis qu'à l'ouest s'étendent l'île de *Petrofski* et plusieurs autres petites. Entre les deux bras de la Neva s'étend la grande *Vassilii-Ostrof* ou *île Basile.* Ces quatre branches de la Neva conservent une largeur et un volume d'eau très-considérable, mais celles de la rive gauche ne sont en quelque sorte que des bras secondaires du fleuve, et n'offrent pas à la navigation les mêmes avantages. On trouve d'abord la *Fontanka,* canal assez large, qui décrit une ligne demi-circulaire avant de rejoindre la grande Neva à son embouchure; puis, la *Moïka* et le *canal de Catherine,* dérivations de la Fontanka et qui suivent la même direction. C'est sur la rive gauche parcourue par ces trois principaux canaux qu'est située la plus belle et la plus grande partie de Saint-Pétersbonrg. C'est elle qui renferme les quartiers de l'*Amirauté,* de *Litéinia* ou de la *fonderie* et de *Rojestvenski,* tandis que sur la rive droite du fleuve on ne trouve que le quartier de *Viborg.*

Outre ces bras du fleuve et ces canaux, on compte, soit dans l'enceinte de la ville, soit dans les environs immédiats, 10 ou 12 rivières ou canaux plus ou moins considérables, qui se jettent dans la Neva ou en sont des dérivations. On conçoit l'influence que cet amas d'eau exerce sur le climat; aussi celui-ci y est-il rude, variable, souvent troublé par les miasmes délétères que font naître des étés brûlants. Il y règne aussi des vents fréquents auxquels ce pays plat donne librement accès. De là beaucoup de maladies, surtout au printemps et à l'automne. La saison la plus saine est l'hiver. Malgré ces inconvénients, le plus bel ornement de la ville est la Neva, qui a 4 à 500 mètres de largeur, et coule à pleins bords entre des quais de granit. Glacée pendant six mois de l'année et à une profondeur de plus d'un mètre, elle offre alors une splendide chaussée couverte de traîneaux et de patineurs; quand se fait le dégel, elle roule des montagnes de glace, inonde ses deux rives et interrompt la communication entre les principales parties de la ville. Mais après deux ou trois jours de débâcle, la navigation est ouverte, et elle se couvre de navires qui lui apportent les produits de l'Occident, de bateaux qui arrivent par les canaux de tous les coins de l'empire, de chaloupes de plaisance, de trains de bois, etc. Saint-Pétersbourg compte plus de 140 ponts, dont un grand nombre en pierre ou en fer sont fort élégants; mais les communications ne sont établies sur le fleuve que par deux ou trois ponts de bateaux, que l'on retire un peu avant l'époque où la Neva est gelée, et que l'on place ensuite sur la glace même; puis par un magnifique pont en granit construit depuis peu d'années et qui a résisté jusqu'à présent aux flots furieux que roule le fleuve aux époques de la débâcle et des vents d'ouest.

Le nombre des rues ne dépasse pas 450, mais ces rues sont larges, tirées au cordeau et très-longues. La plupart sont bordées de beaux trottoirs en granit, et quelques-unes pavées avec des billots de sapin. Telles sont les grandes *Perspectives* ou rues de *Nevsky,* longue de plus de 4 kilomètres et qui aboutit au monastère de Saint-Alexandre Nevsky, de *Garokhovaïa,* de *Voznecenskaïa,* qui partent toutes trois en éventail de la place de l'Amirauté. La plupart des rues transversales sont mal pavées ou garnies seulement de cailloux aigus. Sur les 8,500 maisons que renferme la ville, on en compte encore plus de 5,000 bâties en bois, mais la plupart sont propres et même assez élégantes. Sous un climat aussi froid, ce mode de construction

est non-seulement le plus chaud, mais le plus solide. D'ailleurs les monuments, magnifiques en apparence, ne sont pas bâtis avec le marbre et le granit, mais en briques avec des placages et des ornements en stuc; aussi chaque hiver laisse-t-il des traces visibles sur ces constructions. Mais les quais sont vraiment dignes d'admiration; construits tout entiers en granit, ils s'étendent à perte de vue, embellis par les nombreux édifices qui les bordent.

Dans l'île de Saint-Pétersbourg ou plus exactement dans une petite île située au sud de celle-ci, et qui n'en est séparée que par un petit canal, se trouve la *forteresse*, l'un des monuments les plus intéressants de la ville par les souvenirs qu'il rappelle; bâtie en 1703 par Pierre le Grand, elle fut réparée en 1764 par Catherine II, qui la fit revêtir de granit. Sa forme est celle d'un hexagone irrégulier. On y trouve la cathédrale de Saint-Pierre et Saint-Paul, des casemates, l'hôtel des monnaies, et l'on y dépose le produit des mines d'or de l'Cural, qui représente la réserve et la garantie de la Banque. Elle sert aussi de prison d'État; enfin c'est le lieu de sépulture de la famille impériale. Ses canons annoncent les fêtes nationales et religieuses, les inondations et les débâcles de la Neva. L'île de Saint-Pétersbourg est le quartier le plus mal bâti de la ville, et l'on ne peut y remarquer que la petite maison de Pierre le Grand, plusieurs églises et des casernes. Sa partie septentrionale prend le nom d'île des *Apothicaires*, et renferme un vaste jardin botanique.

Le *Vassilii-Ostrof*, ou l'*île de Basile*, est la plus grande de toutes les îles. C'est là que Pierre le Grand voulait fonder sa ville, et qu'ont été construites les premières maisons; aujourd'hui elle est en grande partie habitée par des négociants. On y trouve douze rues très-longues et très-larges, tirées au cordeau, d'où l'on a des points de vue étendus. Les principaux bâtiments sont la nouvelle douane, avec de vastes magasins à l'abri des inondations de la Neva; la Bourse, terminée sous le règne d'Alexandre; le magasin de chanvre, le bâtiment des douze colléges, le premier corps des cadets, vaste édifice qui occupe 2 kilomètres carrés de superficie et près duquel se voit l'obélisque de Romantzof; le corps des cadets de la marine, l'observatoire, l'hôtel des mines, l'académie des sciences et celle des beaux-arts.

L'édifice où s'assemble l'académie impériale des sciences était originairement la résidence de la czarine Prascovie Feodorovna. On y voit, vers le milieu du toit, une tour qui sert d'observatoire. Il renferme une bibliothèque de 15,000 volumes, très-riche en manuscrits chinois, japonais, mongols et tibétains. Le cabinet d'histoire naturelle, celui d'antiquités et de médailles, sont aussi très-considérables. On remarque dans le premier le squelette entier d'un mammouth, qui fut découvert avec sa chair et sa peau en 1806 sur les bords de l'océan Glacial par le professeur Adams. On y a réuni tout ce que les voyages scientifiques entrepris par ordre du gouvernement ont fait recueillir de plus intéressant, ainsi que la collection d'histoire naturelle qui était naguère à l'hôtel de l'amirauté. Cet édifice renferme en outre de précieux instruments de physique et de mathématiques, une imprimerie et une fonderie typographique. Le célèbre globe astronomique de Gottorp est dans un bâtiment particulier tout près de l'académie.

Le bâtiment de l'académie des beaux-arts présente une belle façade du côté de la Neva. Il fut fondé en 1758 par Élisabeth, qui y réunit l'académie des sciences; mais

Catherine II, dans les années 1760 à 1764, érigea l'édifice actuel, en fit un établissement particulier, y attacha une école de dessin et lui assigna des revenus considérables. Il en est sorti des architectes, des peintres, des sculpteurs et des graveurs distingués. Deux sphinx, découverts dans les ruines de Thèbes, ornent les deux côtés du magnifique port en granit que l'on a construit vis-à-vis l'académie des beaux-arts.

L'Amirauté est le plus beau quartier de la ville; c'est la résidence de la cour, de la noblesse, du corps diplomatique. Il comprend une île située au sud des deux précédentes, entourée par la Neva et la Fontanka, coupée en trois parties par la Moïka et le canal de Catherine. C'est là que se trouvent la Grande-Amirauté, le palais impérial ou palais d'hiver, avec l'*Ermitage,* le palais et le jardin d'été, le palais de marbre, celui de Saint-Michel, celui du sénat, l'hôtel du gouvernement, ceux des ministres des affaires étrangères, des finances et de l'intérieur, celui de l'ambassadeur de France et celui de la poste; le manége des gardes à cheval et leur caserne; les écuries impériales, les théâtres, l'hospice des enfants trouvés, le mont-de-piété, l'hôtel de ville et la banque des assignats; enfin les superbes églises d'Isaac et de Notre-Dame de Kazan : celle-ci est sur une place attenante à la Perspective de la Neva, qui a 3 verstes de long. Deux superbes quais embellissent encore le quartier de l'Amirauté; ce sont le quai Anglais et celui de la Cour, qui embrassent toute la rive gauche de la rivière depuis la fonderie jusqu'au chantier des galères, et qui sont séparés par l'hôtel de l'amirauté; le revêtement de la rive, le parapet qui s'élève au-dessus, les escaliers par lesquels on descend au bord de l'eau, les larges trottoirs, tout est en granit. Les maisons qui les bordent sont d'une belle architecture. Le chantier des galères est à l'une des extrémités du quai Anglais. L'autre côté aboutit au pont qui communique au Vassilii-Ostrof, et à une place située vis-à-vis du sénat, au milieu de laquelle s'élève la statue équestre en bronze de Pierre le Grand, érigée par Catherine II, et exécutée par Falconet. Le cheval est la plus belle partie de l'ouvrage; le czar est représenté montant au galop au haut d'un rocher. Le rocher est un immense bloc de granit qui a été trouvé dans un marais de la Finlande; il pèse 850,000 kilogrammes. Le monument a dans son ensemble près de 13 mètres de hauteur.

De l'autre côté de la place et au bord de la Neva s'élève la Grande-Amirauté, bâtiment en forme de parallélogramme, dont l'immense enceinte comprend un chantier pour la construction des vaisseaux de ligne, et le riche musée de la marine. L'empereur Alexandre l'a fait entourer par une magnifique promenade plantée de tilleuls qui joint le quai Anglais et celui de la Cour. Le palais impérial, édifice de 150 mètres de longueur sur 117 de largeur, est situé à l'extrémité de ce dernier quai. On y voit des appartements magnifiques, une belle chapelle, un escalier en marbre et le dépôt des insignes impériaux, parmi lesquels se trouve le fameux diamant de 194 carats qui orne le sceptre.

Le même quartier comprend la place appelée le Champ de Mars. Elle est bordée de deux côtés par des maisons magnifiques, et des deux autres côtés par le jardin d'été et par le canal de la Moïka, qui coule en cet endroit devant le palais du grand-duc Michel. Cet édifice, d'une élégante construction, renferme une riche collection d'armes de presque tous les peuples anciens et modernes. L'extrémité de la place du côté de

ST PETERSBOURG.

Rouargue del. & sc.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Montmorille. Paris.

St PETERSBOURG.

Publié par Furne, Paris.

la Neva est ornée d'une statue de Souvarof. En face de cette statue on remarque l'un des plus beaux ponts de bateaux qui existent en Europe, tant par sa longueur que par sa construction. Les autres ponts sur la Grande-Neva sont ceux d'Isaac et de Voskresenié. Non loin de là est le château de Saint-Michel, bâti par les ordres de Paul Ier, qui le fit entourer de fossés et garnir de canons; c'est là qu'il fut assassiné. Alexandre, son fils, en fit raser les fortifications, et y plaça l'école du génie. La place qui aboutit à ce palais est ornée d'un statue équestre de Pierre le Grand, érigée par Paul Ier.

Le palais d'hiver, édifice immense, mais d'une architecture massive et irrégulière, surchargée d'ornements, a été la proie des flammes en 1837. Il communique à l'Ermitage, séjour chéri de Catherine, mais qui n'a d'ermitage que le nom, et dans lequel se trouvent une bibliothèque de 10,000 volumes en langue russe, celle de Voltaire, de précieuses collections de monnaies et de médailles nationales, de tableaux, d'instruments de physique, d'histoire naturelle, et un jardin suspendu sur des voûtes qui couvrent une vaste cour. Vis-à-vis du palais d'hiver s'élève, depuis 1832, la colonne Alexandrine, taillée dans un seul bloc de syénite et haute d'environ 23 mètres. Le bâtiment circulaire de l'état-major fait face au palais d'hiver; une belle rue s'ouvre au centre sous un arc fort élevé que surmonte une Victoire sur un char attelé de six chevaux.

L'un des plus magnifiques édifices de la capitale est le théâtre Alexandre, nouvellement construit; il est situé sur la perspective de Nevsky, entre le palais d'Anitschkoff et la façade latérale de la bibliothèque impériale. Le palais de marbre est d'une architecture très-fautive; mais le marbre, le bronze, le cuivre et le fer y sont prodigués de toutes parts; l'ameublement est aussi riche que recherché. L'ancien palais d'été, qui n'était qu'une sorte de pied-à-terre que Pierre le Grand fit construire sur la rive gauche de la Neva, n'a de remarquable que les souvenirs qui s'y rattachent. Il est enfermé dans le jardin d'été, dont on ne peut citer que la grille sur le quai de la Neva.

La cathédrale de Kazan, imitation de Saint-Pierre de Rome, a 70 mètres de longueur sur 53 de largeur; on y admire 56 colonnes de granit, hautes d'environ 11 mètres, d'un seul morceau chacune, dont la base et les chapiteaux sont en bronze. La porte sacrée qui est devant le maître-autel et la balustrade qui l'entoure sont d'argent massif. Les jaspes et les marbres d'Olonetz et de Sibérie ont été employés avec profusion, tant pour la mosaïque du parquet que pour les autres ornements de l'église. La façade du côté de la grande perspective présente deux portiques avec une colonnade en demi-cercle qui les réunit au principal corps de bâtiment. La porte d'entrée est en bronze; c'est une copie des fameuses portes de la cathédrale de Florence. La famille impériale a fait à cette église des dons magnifiques en pierres précieuses, en or, en argent et en vases sacrés. Sous ses voûtes sont réunis en orgueilleux trophées les tristes débris ramassés à la suite de l'armée française pendant les désastres de 1812.

Le quartier de *Vyborg* s'étend sur la rive droite de la Neva. Les établissements remarquables qu'on y trouve sont le grand hôpital militaire, fondé par Pierre Ier; le chantier pour les vaisseaux marchands; les ateliers et la place d'exercice pour l'artillerie.

La *Liteinaïa* ou le quartier de la Fonderie, ainsi nommé de la grande fonderie de

canons que Pierre Ier y établit, comprend toute la partie de la ville qui s'étend depuis le canal de la Fontanka jusqu'à celui de Ligof. Le canal de la Fontanka est le plus important de la capitale, qu'il traverse, comme nous l'avons dit, en décrivant un demi-cercle, depuis l'extrémité du jardin d'été jusqu'au golfe de Finlande. Ses bords sont garnis, sur toute sa longueur, de parapets en granit, de rampes en fer et de trottoirs. On le traverse sur trois ponts en pierre et deux ponts suspendus en fer. Les édifices les plus importants de ce quartier sont : l'institut de Sainte-Catherine, destiné à l'éducation de 180 jeunes demoiselles nobles; la fonderie de canons, l'arsenal, la manufacture de tapis de haute lice, etc.

La Liteinaïa donne son nom à l'une des rues de Saint-Pétersbourg les plus remarquables par sa longueur et sa largeur; on y trouve encore la Bolchaïa-Sadovaïa, dont le principal ornement est la Banque des assignats, bel édifice avec une façade décorée de colonnes et de statues; enfin nous citerons la magnifique perspective de Nevsky, ornée de beaux arbres dans la moitié de sa longueur, et embellie par de nombreux édifices, tels que le grand bazar (*Gostinoïa-dvor*), immense bâtiment couvert en tôle et contenant environ 340 boutiques; le palais Danitschkof, résidence habituelle de l'empereur Nicolas, avant qu'il montât sur le trône, et l'église catholique qui renferme la tombe de Moreau. Cette rue aboutit d'un côté à l'Amirauté et de l'autre au célèbre couvent de Saint-Alexandre Nevski, résidence de l'archevêque métropolitain, vaste château entouré d'une muraille en pierre, qui comprend les églises de la Sainte-Trinité, de l'Annonciation et de Saint-Lazare. Dans une chapelle de la première, on conserve, sous une châsse d'argent massif, les restes du grand prince que l'Église russe révère comme un saint, et qui dut le surnom de Nevski à la victoire éclatante qu'il remporta, en 1239, près des bords de la Neva, sur une armée combinée de Suédois, de Danois et de chevaliers de l'ordre Teutonique. La sacristie renferme le lit de repos sur lequel Pierre Ier rendit le dernier soupir. Dans les églises de l'Annonciation et de Saint-Lazare reposent les cendres de plusieurs personnages célèbres, tels que le comte Panine, Souvarof et le poëte Lomonossof. A l'est du quartier de la Fonderie, dans le quartier de *Rojestvenski*, on trouve encore le palais de Tauride, vaste édifice en briques à un seul étage, surmonté de coupoles, orné de pavillons; il fut bâti aux frais de Catherine II pour Potemkin. A côté s'étendent les immenses casernes des chevaliers-gardes, puis le couvent des filles nobles de Smolnoï, et enfin de l'autre côté de la Neva se trouve la petite ville d'*Okhta*, annexe de la capitale, peuplée de charpentiers de la marine, et qui possède une grande poudrerie avec un chantier de construction pour la marine impériale. Saint-Pétersbourg possède deux autres chantiers de construction, le premier sur le quai de la Nouvelle-Amirauté, le second à la Grande-Amirauté, près du palais impérial. De ces chantiers on peut lancer les vaisseaux dans la Neva, mais on ne peut les armer qu'à Cronstadt; et comme les coques des bâtiments de guerre ont besoin de 15 pieds d'eau et que la Neva n'en a que 8, on emploie pour les y conduire les bateaux inventés par les Hollandais et qu'on appelle *chameaux*.

Saint-Pétersbourg, siége du gouvernement et des principales autorités de l'empire, est aussi un centre intellectuel de premier ordre. Elle possède une université, une académie de médecine, une académie militaire, une académie théologique, un institut

pédagogique, une école impériale d'agriculture, une école des beaux-arts, un institut des arts et métiers, une école des mines, un collége oriental, une école vétérinaire, une école de commerce, plusieurs écoles militaires, etc., etc. [1]. Cette ville entretient des relations avec toute l'Europe littéraire et savante; c'est le siége d'un très-grand nombre d'établissements scientifiques. Nous avons déjà indiqué les collections de l'académie des sciences, la bibliothèque impériale, le musée ethnographique, le jardin botanique, etc. Les théâtres, les jardins publics et d'autres établissements de plaisirs reproduisent d'ailleurs dans cette ville la vie commune des capitales européennes avec tous les raffinements de la civilisation.

Saint-Pétersbourg est une des villes les plus industrieuses de la Russie; mais ses fabriques sont presque toutes de luxe, et leurs produits se répandent à peine dans l'intérieur de l'empire. Ses ouvriers sont habiles en bijouterie, orfévrerie, carrosserie, mais avec l'aide des modèles étrangers. La cour soutient les fabriques de tapis, de bronzes dorés, de porcelaines et de glaces; mais toutes les autres ne produisent que des objets ordinaires de consommation. Le commerce est beaucoup plus important que l'industrie. En 1857, le commerce extérieur s'est élevé à 150,784,000 roubles ou 603,135,000 francs, dont 88,908,000 roubles pour les importations, 61,876,000 roubles pour les exportations. C'est près de la moitié de tout le commerce extérieur de l'empire, qui s'est élevé en cette même année à 1,285 millions de francs. Les principaux produits importés sont les cotons, le sucre, les tissus, les couleurs et les vins; les exportations consistent en grains, suifs, chanvre, cuirs, potasse, cuivre, câbles, etc. Il était entré dans la Neva en 1853 1,921 navires; en 1856, 3,374, dont 1,176 sur lest; en 1857, 2,319, dont 229 sur lest. Sur le chiffre de cette dernière année, on comptait 772 navires anglais, 497 hollandais, 182 danois, 127 prussiens, 117 navires français et seulement 80 vaisseaux russes. Les 117 navires français, jaugeant 18,800 tonneaux, ont importé pour 36,456,000 de nos produits. Il est sorti en 1857 de la Neva 132 navires français jaugeant 20,200 tonneaux, qui ont exporté de Russie, à destination de France, pour 15,414,000 de produits russes, soit au total près de 52 millions. Les ports de Dunkerque, du Havre et de Rouen sont ceux qui entretiennent avec Saint-Pétersbourg les relations les plus importantes.

Le commerce de Saint-Pétersbourg avec l'intérieur de l'empire, par la Neva, par les canaux ou rivières qui y communiquent et par le chemin de fer de Moscou, a également une très-grande importance. Du 15/27 avril au 8/20 novembre que dure la navigation intérieure, il est arrivé en 1857 à Saint-Pétersbourg 22,072 bâtiments ou barques, qui ont apporté pour 186,400,000 francs de céréales, chanvre, lin, eau-de-vie, huile, bois, fer, briques et divers produits manufacturés.

§ IV. Environs de Saint-Pétersbourg et villes de l'Ingrie. — Nous n'avons fait que citer plusieurs des îles que forme la Neva; ajoutons qu'elles sont couvertes de riantes villas, de parcs bien dessinés aux eaux vives et nombreuses, de bois délicieux. Telles sont l'île *Kamennii*, qui possède le beau jardin Strogonof, et l'île *Krestofskoi*, reliées aux grands quartiers par plusieurs ponts. L'île *Ielaghine* n'est pas moins riante, mais c'est une propriété impériale dont les arbres cachent un délicieux palais.

Les environs immédiats de la ville sont couverts de maisons de campagne, ainsi

[1] Voir le tableau, page 180.

que de jardins maraîchers, tenus surtout par les habiles paysans de Rostof, qui savent produire toutes sortes de primeurs. Plus loin se trouvent de nombreux châteaux impériaux auprès desquels se sont formées de petites villes. Deux chemins de fer conduisent les promeneurs aux résidences impériales de Tsarskoïe-Celo, de Pavlofsk et de Peterhof. Le corps des cadets d'Alexandrov et une école forestière sont installés dans le château de *Tsarskoïe-Celo,* un autre Versailles, selon les Russes, mais, selon quelques voyageurs français, le chef-d'œuvre d'un goût barbare, quoiqu'on doive reconnaître que le parc est d'une grande beauté. A 4 kilomètres, *Pavlofsk* a été embelli par le goût de la bienfaisante mère d'Alexandre; c'était la résidence favorite de Paul Ier. *Peterhof,* construit par ordre de Pierre le Grand sur le dessin de l'architecte Leblond, se recommande par ses vastes jardins, de belles eaux et la maison hollandaise de Pierre Ier.

Les environs de Saint-Pétersbourg possèdent encore d'autres châteaux : *Srelna,* d'où l'on jouit d'une vue magnifique sur Cronstadt et Saint-Pétersbourg, fut commencé par Pierre Ier et achevé sous le règne de Paul. *Tchesmé,* à 6 verstes de la capitale, renferme un refuge pour les officiers et les soldats invalides. *Oranienbaum* (l'orangerie), qui se fait remarquer par son élégance, s'élève sur le bord du golfe de Cronstadt; il réunit dans son enceinte le corps des cadets de la marine, le corps des marins de la garde et un hôpital pour la marine. Enfin, le château de *Gatchina,* est entouré d'une petite ville de 7,000 habitants dont l'église, dite de Malte, possède des reliques apportées, après la prise de Malte en 1798, par le baron de Hompesch, grand maître de l'ordre.

Au sommet d'une des collines de la Neva, à *Poulkova,* où résida Pierre le Grand, s'élèvent les tours d'un gigantesque observatoire qui a été terminé en 1839. Il est formé de trois grands pavillons réunis par des corps de bâtiments qui présentent avec les constructions accessoires un développement de 293 mètres. Chacun de ces pavillons est surmonté d'une tour haute de 7 à 11 mètres reposant sur une voie de fer, où elle tourne au moyen d'un mécanisme ingénieux dans la direction de l'est à l'ouest ou dans la direction opposée.

Il ne nous reste plus à indiquer que trois villes situées aux extrémités de la province, Schlusselbourg, Narva et Iambourg. *Schlusselbourg* est une petite ville de 3,500 habitants, située à l'endroit où la Neva sort du lac Ladoga. Sa forteresse, bâtie sur un îlot, sert de prison d'État, et Ivan III y est mort. Dans cette ville commence le canal qui joint la Neva au Volkhof, et dont nous avons parlé page 353. Ce canal aboutit à la ville du *Nouveau-Ladoga,* qui fait un commerce actif de transit.

La ville de *Narva,* située sur la rive gauche et à l'embouchure de la Narova, appartient naturellement à l'Esthonie, et fait cependant partie du gouvernement de Saint-Pétersbourg; fondée ou fortifiée en 1223 par Valdemar II, roi de Danemark, elle devint bientôt une ville hanséatique; aussi les Allemands forment-ils encore la plus grande partie de ses 6,000 habitants. Narva est célèbre par la bataille que Charles XII y remporta en 1700 sur les Russes. Les bourgeois furent emmenés en captivité par Pierre Ier en 1704; mais ils revinrent en 1718, et recouvrèrent la plupart de leurs priviléges.

A 20 kilomètres à l'est de Narva, *Iambourg*, située sur la rive droite de la Louga, fut bâtie, en 1383, par les Novgorodiens; elle renferme une belle rue qui aboutit à une place octogone, sur laquelle s'élève un obélisque. Cette ville a un pont de 150 mètres de longueur, une petite citadelle et des fabriques de drap.

§ V. Provinces allemandes. — Généralités. — Les duchés d'Esthonie, de Livonie, de Courlande sont appelés *provinces allemandes* à cause des nombreuses colonies germaniques, qui s'y sont établies, et dont nous parlerons tout à l'heure. Dans les temps anciens, ces pays étaient occupés par des tribus finnoises, telles que les Esthes, les Lives, les Krîvines, et par des tribus wendes ou lettes, telles que les Lettons, les Koures, etc. On sait peu de chose de leur histoire jusqu'à l'époque où ils furent subjugués par les peuples voisins.

En 1196, Canut IV, roi de Danemark, après avoir soumis les Wendes, conquit une partie de l'Esthonie. Son successeur, Waldemar II [1], fit une descente en Livonie avec une flotte de 1,400 navires ou bateaux, et la bataille de Volmar, en 1220, lui donna tout le pays; mais le roi ayant été retenu captif par un de ses sujets, toutes ses conquêtes se soulevèrent, et les Danois ne conservèrent que les villes de l'Esthonie; ils possédèrent l'île d'Œsel jusqu'en 1625.

Cependant les Bremois avaient fait quelques expéditions de commerce dans la Livonie; ils y avaient même fondé la ville de Riga; un prêtre du Holstein avait commencé à y prêcher le christianisme; enfin les chevaliers porte-glaive, qui plus tard se réunirent aux chevaliers de l'ordre Teutonique, cherchaient à conquérir et à convertir les peuples sauvages de la Baltique. Les chevaliers soumirent d'abord la Livonie, ensuite la Courlande (de 1230 à 1240); puis un siècle après ils se firent céder l'Esthonie par le Danemark. Ils maintinrent dans une sujétion rigoureuse l'ancienne population et appelèrent de l'Allemagne de nombreuses colonies : les villes hanséatiques envoyèrent des bourgeois, qui forment encore la classe commerçante des villes; la Westphalie et les autres parties de l'Allemagne du Nord y envoyèrent des nobles, qui formèrent la caste privilégiée; enfin aujourd'hui le nom de *deutsch* est synonyme d'homme libre dans les trois provinces.

Les chevaliers porte-glaive restèrent paisiblement maîtres du pays jusqu'à l'époque de la réformation de Luther. Les opinions nouvelles amenèrent des troubles, dont le czar Ivan Vassilievich Ier voulut profiter pour s'emparer des trois duchés. Il fut repoussé; mais l'Esthonie se mit sous la protection de la Suède; le grand maître Gothard-Kettler (1561) abdiqua sa dignité, prit le titre de duc de Courlande sous la suzeraineté de la Pologne, et céda la Livonie à ce royaume. Il s'ensuivit cent ans de guerres entre la Suède, la Pologne et la Russie. Enfin le traité d'Oliva (1660), conclu sous la médiation de la France, donna la Livonie et l'Esthonie à la Suède, et rendit la Courlande indépendante sous la suzeraineté de la Pologne.

Pierre Ier porta toutes ses vues ambitieuses sur ces provinces, par lesquelles la Russie entrait en communication avec l'Occident et acquérait des ports et des matelots : après vingt-cinq ans de guerres, il parvint à se les faire céder par le traité de Nystadt (1721), et en même temps que l'Ingrie. A partir de cette acquisition, la Russie, jusqu'alors puissance barbare et asiatique, devint européenne et civilisée.

[1] Voir page 11.

Cependant la domination suédoise, qui avait duré soixante et une années, avait laissé des traces profondes dans l'organisation du pays, et quoique Charles XI eût tyrannisé la classe aristocratique, on peut dire que c'était l'esprit politique suédois qui avait formé le caractère de la noblesse. La Russie, après avoir longtemps, par ses invasions, été la terreur de ces pays, les gouverna avec beaucoup de douceur; les priviléges politiques de la noblesse furent respectés, si ce n'est à l'égard du recrutement; le commerce d'exportation, favorisé par la situation, enrichit les villes; l'éducation supérieure que recevaient les gentilshommes de ces provinces leur ouvrit un accès facile à toutes les places dans le ministère et le gouvernement russes. Enfin, soutenue par l'esprit philanthropique d'Alexandre Ier, la noblesse des trois duchés d'Esthonie, de Livonie et de Courlande a successivement pris les mesures législatives les plus sages et les plus humaines pour amener la classe des paysans serfs à la liberté civile, à l'état de propriétaire et à cette amélioration morale sans laquelle toute liberté reste sans résultats bienfaisants.

La noblesse des campagnes, ainsi que la bourgeoisie et le peuple des villes du littoral, sont de la race germanique conquérante, et l'on n'y parle qu'allemand; mais dans l'intérieur des terres, les paysans ne parlent que leurs dialectes finnois. Il n'y a de russe dans ces contrées que les soldats des garnisons et les employés venus de Saint-Pétersbourg. Quoique pauvres et peu fertiles, les provinces baltiques n'en sont pas moins les meilleures de la Russie. Sauf les différences d'origine et de langage, une longue domination les a identifiées à cet empire. La noblesse allemande a d'ailleurs trouvé son compte à briguer des grades et des dignités à la cour des czars. En retour, la Russie trouve en Livonie des savants, des commerçants et des industriels; en Courlande, des administrateurs et des diplomates; en Esthonie, des marins.

Les trois provinces ont en général le même sol, le même climat, les mêmes productions; seulement l'Esthonie et le nord de la Livonie participent plus de la nature aquatique et rocailleuse de la région des grands lacs, tandis que la Courlande et le midi de la Livonie partagent les caractères des plaines centrales, sablonneuses et argileuses. Considérées dans leur ensemble, ces provinces sont un pays plat, formé de terrains d'alluvions, et qui a été abandonné par l'ancien Océan. Aucune élévation ne dépasse le niveau de 400 mètres : c'est l'altitude du *Wesenberg*, près du lac de Deven; le *Munna-Meggi* n'a que 335 mètres, et les autres collines mesurées n'en ont pas même la moitié. Le *Blauberg*, qui domine les plaines de la Livonie, et qui était une des montagnes saintes des Lives, n'a que 102 mètres au-dessus de la mer. Cependant on trouve quelques parties pittoresques, même des grottes et des chutes d'eau; mais l'aspect général est celui d'une plaine monotone ou d'une forêt épaisse. Les roches calcaires semblent former une couche très-étendue sous tout le pays; elles se montrent à jour dans les îles du golfe de Riga, et elles rejoignent probablement celles de Gottland au milieu de la Baltique et celles de la Finlande méridionale. Des blocs de granit sont semés à travers les campagnes. Le rivage de la mer est une bande de sable mêlée de rochers. Le climat, bien moins rigoureux que celui de Saint-Pétersbourg et de Novgorod, n'admet guère de froids supérieurs à 17 degrés; mais les rivières ne dégèlent pourtant pas avant le mois d'avril; la température du mois de mai est encore froide; on y voit quelquefois de la

neige, et même des gelées; ces symptômes de l'hiver reparaissent quelquefois en septembre; il est rare que même dans le court été il n'y ait pas des vents froids et nébuleux.

Les pins, les sapins, les bouleaux dominent dans les forêts humides; l'aune blanc, le frêne, l'orme, l'érable, prospèrent dans les bons terrains; mais on voit rarement le chêne, et le 58e parallèle paraît limiter la venue naturelle de cet arbre. Le tilleul ne devient arbre que dans la Courlande; le hêtre y est rare; le sureau, l'aubépine, le noyer et le châtaignier n'y sont pas connus; on y trouve beaucoup d'espèces de saules. Le printemps tardif ne manque pas de fleurs éclatantes, mais les herbes naturelles des prairies sont des espèces grossières, des *carex,* des *agrotis;* la triste mousse y domine. Les plantes qui couvrent les marais et les eaux dormantes ressemblent à celles du Jutland septentrional et du Smœland en Suède. Les *vaccinium* abondent et fournissent des confitures excellentes; les groseilles, les fraises réussissent parfaitement, mais les cerises manquent souvent, et les pommes, quoique assez abondantes, sont de qualité médiocre. Le seigle, le chanvre, le lin, sont d'une très-bonne qualité. Les abeilles sont rares, les basses-cours peu fournies, et le paysan ne connaît que peu le jardinage.

Les forêts et les broussailles fourmillent de lièvres, de renards, d'ours, et surtout de loups qui font de grands ravages. L'élan se montre encore fréquemment dans les cantons boisés et déserts. Le coq des bois, le coq de bruyères, la gelinotte, la bécasse, attirent le chasseur. La pêche du saumon est la plus importante, et, après elle, celle des petits harengs nommés *strœmling.*

Le grand lac *Peïpous,* ou *Tchoude,* qui forme une des limites naturelles du pays, abonde en brèmes et en *salmo marœnula.* Il n'offre qu'un aspect monotone; ses flots tranquilles expirent contre des rivages sablonneux. Le lac de *Wirtz* ou *Versiero* est le second en grandeur : il a 35 kilomètres du nord au sud et 3 à 12 de largeur; ceux de *Fehsten* et *Marienbourg* ont des bords très-pittoresques. Nous avons décrit l'Aa, la Narva, la Vindau, l'Embach, etc. La Duna, seule navigable, est malheureusement embarrassée par des roches calcaires qui gênent beaucoup les *struses* ou barques-radeaux avec lesquelles les paysans de la Russie Blanche descendent, mais ne remontent pas le fleuve. Cette circonstance n'est pas la seule qui amoindrit l'utilité commerciale de cette rivière : arrivée dans le terrain sablonneux de la Livonie, elle diminue de profondeur. Ses eaux, comme celles de toutes les rivières du pays, tirent des herbes qui y pourrissent une teinte brunâtre.

Les mœurs des nations qui habitent les trois duchés présentent naturellement les contrastes les plus frappants, selon leur origine et leur condition. La noblesse, qui, à peu d'exceptions près, est allemande et de religion réformée, participe à toutes les idées et à toutes les connaissances répandues dans le nord de l'Allemagne. Peu favorisés par la fortune, les jeunes nobles cherchent dans d'excellentes études la supériorité de mérite qui les distingue dans tous les services publics; ceux qui restent dans leurs terres luttent, à force d'une économie éclairée, contre les désavantages d'un climat rigoureux; leurs modestes châteaux, leurs parcs élégants s'embellissent d'année en année; la société s'y compose souvent d'hommes très-lettrés et très-instruits; la bibliothèque ne reste ni négligée ni oisive dans ces solitudes, et les nobles livoniens

se dédommagent par l'exercice des beaux-arts de la privation des jouissances du luxe. Les dames livoniennes parlent la langue allemande avec une grande pureté. Elles ont une taille svelte, une chevelure blonde, des yeux bleus, des manières plus gracieuses que celles des Anglaises; joignons-y des qualités plus essentielles, un caractère noble et tendre comme celui des Suédoises, un penchant vers l'enthousiasme et une véritable piété. Madame de Krudner, si célèbre par sa mysticité, et qui inspira au czar Alexandre Ier l'idée de la sainte alliance, était Livonienne.

La bourgeoisie de Riga, de Reval et de quelques autres villes ne se montre pas l'émule indigne de la race des chevaliers. Elle reproduit les sages institutions, les mœurs domestiques, les habitudes laborieuses, le patriotisme municipal des anciennes villes impériales. L'esprit d'économie et d'industrie n'exclut pas chez elle la politesse des manières ni le perfectionnement de l'éducation; enfin c'est elle qui a fondé la plupart des établissements de bienfaisance et d'utilité.

Il nous reste une troisième classe d'habitants : c'est la race indigène des cultivateurs, soit de sang finnois, soit d'origine lithuanienne; car les paysans suédois, peu nombreux, circonscrits dans quelques îles, se séparent de la masse par la liberté personnelle dont ils jouissent, ainsi que par la propreté et l'aisance qui règnent dans leurs habitations. Les regards s'attristent en s'abaissant sur ces peuples finnois et wendes, jadis maîtres de leur sol natal, aujourd'hui courbés sous le poids de six siècles d'une dure servitude. Les Esthoniens, qui peuplent, outre la province à laquelle ils ont donné leur nom, toute la moitié septentrionale de la Livonie, ainsi que les îles, forment une race vigoureuse, de taille moyenne, obstinée, patiente, soutenue par une humeur joviale, mais jusqu'ici avilie par tous les vices inhérents à la servitude; ils avaient conservé une fierté personnelle, une aversion pour les insultes, une tendance aux révoltes et aux vengeances qui prouvaient un fond de sentiments élevés; ces sentiments, sous des lois protectrices, sous des maîtres humains, sous des institutions bienfaisantes, et à l'aide d'une instruction publique améliorée, peuvent aujourd'hui se développer au gré des vœux éclairés du gouvernement. Le paysan, obstiné comme tous les Finnois, a résisté à toutes les influences étrangères avec un rare succès : il a conservé surtout sa langue. Harmonieuse à force de voyelles sonores et bien distribuées et assujettie à une prosodie plaintive et traînante, la langue esthonienne possède des chants populaires qui respirent la naïveté d'un peuple peu civilisé. Les Esthoniens furent toujours sensibles aux charmes de la musique, on raconte que dans le treizième siècle une de leurs armées, qui assiégeait un château fort, cessa les hostilités aux sons d'une harpe qu'un prêtre chrétien fit entendre du haut des remparts. Beaucoup d'anciens usages se sont conservés dans les mariages et les funérailles; mais aussi de nombreuses superstitions ont survécu à l'introduction du christianisme. Un ruisseau, nommé *Wohhanda,* était encore dans le siècle dernier l'objet d'un culte idolâtre; sa source était entourée d'une haie sacrée; aucune main sacrilége n'osait en troubler les eaux. Aujourd'hui, les traditions catholiques sont mêlées aux souvenirs obscurs du paganisme : la fête de Saint-Jean est toujours célébrée par des danses et des festins; on voit encore des offrandes déposées en secret et dans les ténèbres sur certaines pierres sacrées; dans beaucoup de cantons, le paysan, en dépit des exhortations de son pasteur, place encore sur les tombeaux des aliments et

quelques brins d'arbrisseau pour aider les morts à faire du feu. Parmi les lieux saints encore connus, nous devons remarquer l'ancienne citadelle d'*Oden-Pæh*, c'est-à-dire « le sanctuaire de l'ours » ; la rivière d'Embach ou *Emma-Ioggi*, c'est-à-dire « la mère des eaux », et une foule de lacs, de sources, de collines, de cavernes, objets d'une sorte de vénération. La montagne des Œufs, près d'Oden-Pæh, conserve encore la réputation de prédire les changements de temps par les brouillards qui sortent d'une source située sur sa pente orientale.

Il reste des monuments curieux du temps du paganisme, mais appartiennent-ils aux Esthoniens? tels sont les anciens châteaux forts, ou plutôt les massifs sur lesquels ils se réunissaient pour se défendre contre les chevaliers teutoniques. Celui de *Varbola*, entre autres, consiste en un rempart énorme, formé de masses granitiques posées les unes sur les autres sans aucun mélange de chaux ni aucune trace de maçonnerie. L'enceinte, qui a deux ouvertures, forme un ovale régulier de 800 pas de circonférence et de 200 à 250 de diamètre. Le rempart a de 5 à 6 toises d'épaisseur et de 3 à 5 d'élévation ; il suit les accidents du terrain. On trouve au milieu quelques traces d'un puits. Ce poste fortifié n'est pas loin de la mer ; d'autres semblables se trouvent dans l'île d'Œsel.

Un autre prétendu monument de ce pays appartient tout entier à la géographie physique. Nous voulons parler des deux *Kanger*, chaussées immenses, élevées par les Lives, disent les savants du pays, pour faire communiquer des cantons fertiles, séparés par des marais qui jadis étaient des lacs. Un voyageur qui a visité avec soin le grand Kanger en parle avec beaucoup de justesse : « Cette prétendue digue, dit-il, a plus de 4 kilomètres de longueur. Elle n'est point en ligne droite. C'est un amas considérable de sable, de cailloux, de roches calcaires et granitiques, qui s'élève quelquefois à plus de 20 mètres au-dessus des marais qui le bordent des deux côtés. Cette hauteur varie fréquemment. Le chemin se dirige toujours sur le sommet de cette singulière élévation, dont les flancs s'élargissent successivement, et dont la base a souvent plus de 5 mètres de large. Les deux côtés de cette digue naturelle sont couverts de *pinus abies* et *sylvestris*, de *populus tremula* et d'une prodigieuse quantité de *rubus saxatilis*. Il est absurde d'attribuer une pareille création à des forces humaines. Si les Lives avaient voulu établir une communication entre les bords opposés de ces marais, un chemin élevé de 2 pieds au-dessus de leur niveau eût suffi. On en voit mille de cette nature en Livonie. Qu'eût-il été besoin pour cela d'élever une montagne et d'en prolonger la continuation par des détours inutiles? Les *Kanger* ne sont donc pas l'ouvrage des Lives, mais celui de la nature elle-même, qui, par un caprice assez bizarre, a formé ce long et étroit amas de sable, de terre et de cailloux, dont les prolongements se remarquent à une distance hors des marais du côté de Sunzel. Rien n'est aussi triste et aussi sauvage que la vue que l'on découvre du haut du grand Kanger, d'où l'œil plonge des deux côtés sur des marais stériles et déserts qui s'étendent à perte de vue, et qui, presque partout, sont absolument impénétrables. Au surplus, on rencontre en plusieurs endroits de la Livonie et de l'Esthonie de ces jeux singuliers d'une nature désordonnée et sauvage. Sur la terre de Jendel, il existe un pareil *Kanger* très-élevé, resserré entre un lac, des prairies et des bois marécageux, et sur la sommité duquel le propriétaire a ménagé de jolies promenades[1]. » Nous

[1] De Bray, *Essai historique*, tome I, page 77.

n'ajouterons qu'un seul mot à ces judicieuses observations, c'est que tout le plateau central de la Karélie, du Savolax et de la Tavastie présente en plus de vingt endroits de semblables digues naturelles entre les lacs; elles sont composées des mêmes roches; elles servent également de chemins, quoique souvent la crête présente à peine assez d'espace pour un homme à cheval.

Les Lettons, les Koures et d'autres tribus appartenant à la race wende ont des traits et des caractères distincts. « L'esclavage, dit un voyageur, le défaut de civilisation et le dénûment des choses les plus nécessaires à la vie sont gravés sur leur figure en traits lisibles. Les Lettons sont en général d'une très-petite taille, les femmes surtout; il y en a qu'on prendrait pour des naines. Les paysans ont rarement autant de force que les Allemands, surtout pour lever et porter; au reste, ils résistent à de grandes fatigues, au froid, à la chaleur, à l'humidité; ils prennent peu de repos. Les Lettons font usage de bains chauds, comme les Russes, et passent de la chaleur la plus excessive à l'air extérieur; ils sont peu sujets aux rhumatismes, aux refroidissements et aux douleurs de dents; ils supportent également bien les excès et la disette. L'usage immodéré des liqueurs fortes paraît peu nuisible à leur santé. »

L'opinion généralement adoptée sur l'infériorité morale des Lettons, sur leur servilité abjecte et sur leur peu de capacité pour la civilisation, a besoin de quelques modifications. Un clergé plus attentif à l'instruction religieuse, un système d'écoles plus complet, et surtout l'amélioration du sort civil du paysan letton, le font aujourd'hui monter peu à peu un rang moins humble dans l'échelle de la civilisation. Les Courlandais actuels sont presque tous de race lettonne, et ils ne cèdent en rien aux Esthoniens. Les superstitions du paysan letton sont très-nombreuses; mais elles sont les mêmes qu'on retrouve chez des peuples plus civilisés.

Les provinces allemandes ont ensemble une étendue de 85,060 kilomètres carrés, avec une population totale de 1,651,000 habitants, soit plus de 20 habitants par kilomètre carré.

Chacune des trois provinces forme un gouvernement particulier, et leur ensemble un gouvernement général. Mais indépendamment des agents supérieurs dont l'autorité s'exerce sur tout le pays, chaque ville a encore dans sa municipalité, dans son *magistrat*, un corps administratif, qui régit directement et immédiatement ses intérêts particuliers; ce corps, constitué d'après les anciennes lois hanséatiques, jouit de priviléges importants.

§ VI. Esthonie. — Le gouvernement d'Esthonie occupe au nord de la Livonie et à l'ouest du gouvernement de Saint-Pétersbourg la partie septentrionale et maritime de l'espèce de presqu'île formée, d'un côté, par les lacs Peïpous et de Pskov; d'un autre côté, par le golfe de Riga. Sa superficie est de 20,760 kilomètres carrés; sa population de 290,000 habitants. Il se partage en quatre districts.

Le sol n'est pas très-fertile; il est dans la plus grande partie ou léger et sablonneux, ou pierreux et marécageux; cependant il produit beaucoup de seigle et d'orge, du chanvre, du houblon et du tabac. On y récolte plus de 800,000 *tchetverts* de grains, qui suffisent et au delà pour la consommation. Les terres arables représentent une superficie de 240,000 hectares, les prairies de 260,000, les bois de 475,000, les terres incultes de 900,000. On y compte 42,000 chevaux, 135,000 bêtes à cornes, 160,000

moutons, 50,000 porcs. Mais l'industrie manufacturière y languit, et le paysan reste pauvre. La situation de ce pays est avantageuse pour le commerce, surtout pour celui d'importation, et même, dit-on, de contrebande. La population se compose pour les cinq sixièmes d'*Esthes*, presque tous paysans; la fraction restante comprend la noblesse allemande, quelques Russes, les bourgeois allemands et quelques cultivateurs suédois. La religion dominante est le culte luthérien.

Reval ou *Revel*, capitale de l'Esthonie, est située au fond d'une petite baie, à l'entrée du golfe de Finlande, en face d'Helsingfors, avec laquelle elle commande cette entrée; c'est une ville de 25,000 habitants, et l'une des grandes places de commerce et de guerre de la Russie. Le port est vaste et profond; il renferme des chantiers de construction, un arsenal de la marine, une fonderie de canons et tout ce qui constitue un port militaire. Une partie de la flotte russe y stationne habituellement. Le chenal qui y conduit passe à travers des îlots et des bancs de sable où il est difficile de se diriger lorsque les balises et les autres signes de reconnaissance sont retirés. Située sur une hauteur, la ville est bien fortifiée, surtout du côté du port que domine la la citadelle. Elle fut fondée en 1218 par les Danois, et figurait autrefois parmi les villes hanséatiques. Elle a conservé de cette époque ses *ghildes* d'artisans et de marchands. La grande ghilde joue un rôle politique important dans les affaires de la ville, puisqu'elle fournit à la magistrature urbaine 2 bourgmestres et 10 conseillers. Elle a aussi plusieurs priviléges commerciaux, tels que ceux de brasser et de vendre de la bière à l'exclusion de tous autres commerçants. Pour en faire partie, il faut remplir certaines conditions, notamment être compris dans la confrérie des *Têtes noires*, association autorisée par l'État, qui remonte au quatorzième siècle, et dont Pierre le Grand et ses successeurs ont été membres.

Revel a des rues très-étroites et irrégulières, bordées de maisons en briques, à pignons gothiques et à fortes saillies. Ses faubourgs sont très étendus et bâtis en bois. Au milieu de la ville, sur une éminence nommée le *Dôme*, se trouve le château, édifice moderne, siége du gouvernement, mais qui n'offre rien de remarquable. Les établissements d'instruction et de bienfaisance sont nombreux et bien organisés. En été, les bains de mer attirent beaucoup de monde, et les czars possèdent près de la ville une maison de plaisance appelée *Catherinenstad;* mais l'hiver y est triste et rude. Son industrie est assez active : on y trouve une manufacture de glaces, une fonderie de cloches, de très-nombreuses distilleries d'eau-de-vie de grains. Son commerce, autrefois très-considérable, alors qu'elle faisait partie de la Hanse, ne représentait en 1856 qu'une valeur de 12 millions. Les importations consistent en vins, sel, coton, harengs, bois de teinture, etc. On exporte en retour du sel, de la graine de lin, du lin, du chanvre, des cordages, etc. Le mouvement des navires étrangers a été à la même époque de 243 navires jaugeant 31,250 tonneaux, tant à l'entrée qu'à la sortie.

A l'ouest de Revel, *Baltische-Port* ou *Port-Baltique*, originairement *Rogerwick*, présente à l'œil un vaste et superbe port de mer, mais l'ouverture est trop grande : il y faudrait une digue immense. Les travaux de fortifications, commencés sous Pierre Ier, en 1719, continués sous Élisabeth et Catherine II, ont été abandonnés en 1769, et doivent être repris. — *Habsal* ou *Gapsal*, petite ville avec un bon port, rappelle le

nom du fameux archevêque danois Absalon, qui y bâtit la cathédrale de l'évêché d'Œsel, dont les ruines écroulées vont bientôt disparaître. Elle a 1,500 habitants, et des bains de mer fréquentés. A 80 kilomètres au sud-est de Revel, *Wesenberg*, que les Esthoniens nommaient autrefois *Rakverré*, renferme environ 2,500 habitants, presque tous Allemands. On y voit encore les ruines d'un château que l'on croit avoir été bâti en 1223 par Valdemar II.

Dans l'intérieur des terres, nous trouvons *Weisenstein*, en esthonien *Païde-Line*, et anciennement en russe *Païda*, avec une quarantaine de maisons et un château ruiné. A ce gouvernement appartiennent encore 70 au 80 petites îles qui font partie de l'archipel esthonien et dont nous ne voulons pas séparer la description : telles sont notamment les îles de *Worms* et de *Dago*.

§ VII. Livonie. — Le gouvernement de Livonie s'étend au sud de l'Esthonie jusqu'à la Duna, qui la sépare de la Courlande au sud-est; ses côtes sont situées sur le golfe de Riga, où la grande île d'Œsel lui appartient. Sa superficie est de 47,000 kilomètres carrés, sa population de 821,000 habitants. Il se partage en 5 districts. Les terres arables y forment une étendue de 415,000 hectares, les prairies de 535,000, les bois de 950,000, les terres de chasse de 570,000, les terres incultes de 1,800,000, etc. On y trouve 120,000 chevaux, 350,000 bêtes à cornes, 400,000 moutons, 150,000 porcs.

Le sol de la Livonie est en général plat, sablonneux et marécageux; néanmoins il offre dans plusieurs cantons des terres grasses et très-propres à la culture. Dans la partie méridionale, il est entrecoupé de collines dont quelques-unes atteignent jusqu'à 300 mètres. Le pays est traversé par un grand nombre de cours d'eau, dont le principal est la Duna. Le climat est rigoureux; mais, bien que très-variable, il n'est pas insalubre. Cette province est assez fertile; le seigle et l'orge, puis le blé sarrasin, forment les cultures les mieux appropriées au sol et au climat. On évalue la récolte à près de 1,300,000 tchetverts; il s'en exporte une petite quantité, les distilleries d'eau-de-vie, qui sont nombreuses, absorbant beaucoup de grains. Cette récolte est obtenue principalement au moyen des *essartements* ou défrichements faits en arrachant les bois, opérations ruineuses pour le pays, et qui sont de deux sortes : ou l'on coupe les bois sur l'endroit même, on les brûle, et ensuite on laboure la terre; ou, après avoir labouré un terrain, on y amène du bois, qu'on y met par rangées, qu'on couvre de tourbe et qu'on brûle. Dans l'un et l'autre cas, ces terres, imbibées de cendres, rapportent la première année du froment et de l'excellente orge; la seconde année, du seigle passablement bon, et la troisième, de bonne avoine. Quelques-unes servent encore la quatrième ou même la cinquième année; cependant leur produit est toujours de moindre qualité; elles sont ensuite absolument inutiles durant un espace de quinze à vingt ans. Une autre circonstance fatale à l'agriculture, c'est que les prairies sont presque toutes couvertes d'eau pendant l'hiver, ce qui rend mauvaise la qualité du foin. Le lin, le chanvre, le houblon et les légumes réussissent bien. Les forêts sont belles et très-considérables : on y trouve de beaux bois de mâture et une sorte de cormier très-propre à la fabrication des roues et des poulies. Les bêtes fauves de toute espèce y abondent. Les chevaux et le bétail sont loin d'être perfectionnés. La pêche est fort abondante, tant sur les côtes que dans les lacs et les rivières. Le règne

minéral ne fournit aux habitants que du plâtre, de la chaux, de la tourbe et un peu de marbre.

La population de la Livonie se compose en parties à peu près égales d'Esthoniens parlant le finnois, et de Latiches parlant le letton ; les premiers occupent les districts du nord et l'île d'Œsel, les autres les districts du sud. La noblesse, le clergé et une partie de la population urbaine sont Allemands ; les juifs, très-peu nombreux, habitent presque tous Riga. Les paysans sont libres, mais déclarés incapables de posséder des biens immobiliers. La religion du pays est le culte de la confession d'Augsbourg.

La Livonie est le centre du gouvernement général des provinces baltiques, et Riga en est le siége ; elle a conservé ses états provinciaux, son droit particulier, ses magistratures urbaines et plusieurs priviléges, entre autres l'exemption du monopole de l'eau-de-vie. Ses villes sont assez nombreuses et importantes : elles ont un aspect tout allemand. — *Pernau* (7,000 hab.), à l'embouchure de la rivière du même nom, est fortifiée et régulièrement bâtie ; elle est fort ancienne, et fut autrefois le siége d'un évêché. Son port, accessible seulement aux petits bâtiments, fait un commerce de plus de 4 millions, dont 3,660,000 consistent en exportation de lin, étoupe, graine de lin et céréales. Il n'importe guère que du sel et des harengs. En 1857, il a reçu 92 navires, dont 15 russes. — Sur la même rivière, à l'est de Pernau, *Fellin,* ville très-ancienne, n'a de remarquable que son institution de jeunes filles nobles et les ruines de son vieux chateau. — *Derpt* ou *Dorpat,* ville autrefois hanséatique très-considérable, détruite de fond en comble par les Russes en 1707, rebâtie en bois et incendiée plusieurs fois, est située sur l'Embach ; elle contient 11,000 habitants. Gustave-Adolphe y a fondé une université allemande, qui a été rétablie par Paul Ier pour les trois provinces de Livonie, d'Esthonie et de Courlande. Cet établissement possède une bibliothèque de 30,000 volumes et d'autres belles collections; Il compte 600 élèves; on y étudie la médecine, les sciences physiques et naturelles, le droit, la théologie et les sciences philosophiques. — Sur la limite du gouvernement de Pskof, *Verro,* sur le bord de la Tonda et près d'un lac, est dominée par les restes d'un vieux château qui la défendait jadis. — Au centre du gouvernement, la petite ville de *Walk* tient trois grands marchés par an. — Au sud-ouest *Volmar* tire son nom de Valdemar II, roi de Danemark, qui, en 1220, remporta près de cette ville une grande victoire sur les Livoniens. Elle n'a pas 1,000 habitants. — Tout près des bords de l'Aa, *Venden,* en lettonien *Zehsis,* a été incendiée en 1748 et n'est plus qu'une petite ville sans importance, de 1,500 habitants.

Riga, en esthonien *Riolin,* capitale de la Livonie, est située sur la rive septentrionale de la Duna, à 14 kilomètres de son embouchure. Ses environs ne sont que des sables et des marais, et sa situation l'expose à des inondations. Sa population est de 60,000 habitants. Riga possède un hôtel de ville d'une belle architecture, construit en 1750 ; un palais impérial ; des églises imposantes ; un port grand et sûr, quoique peu profond ; deux arsenaux, entretenus l'un par la ville et l'autre par l'État ; un lycée, un observatoire, une bibliothèque riche en manuscrits, un musée. Les rues sont étroites mais bien percées et les maisons bâties en briques; les faubourgs, bien plus étendus, sont construits en bois. Il y a sur la Duna un beau pont de bateaux, long de 852 mètres, auquel l'on donne le nom de *Pont vivant,* sans doute à cause de l'ani-

mation qui y règne. Mœurs, lois, coutumes, tout dans Riga rappelle une ville allemande et une république hanséatique. La bourgeoisie a part au produit des douanes; elle entretient une centaine de soldats, un corps d'artillerie et quelques ingénieurs; elle a son arsenal particulier, et jouit de plusieurs distinctions honorifiques. Cette ville est fortifiée et regardée comme un des boulevards de l'empire; malgré la faiblesse de ses ouvrages, elle arrêta l'aile gauche de l'armée française en 1812. Son industrie ne manque pas d'importance, mais elle est surtout animée par les transactions commerciales. Son port vient en effet après ceux de Saint-Pétersbourg et d'Odessa, pour la valeur des échanges qui s'y effectuent et dont le chiffre varie de 75 à 80 millions. En 1857, il était, par exception, à cause du commerce des grains, de 96 millions, dont à l'exportation 83 millions, consistant en lin brut (33 millions), graine de lin (14 millions), vins, céréales, suifs, bois, peaux, etc. La navigation moyenne, de 1846 à 1857, a été de 1,660 navires jaugeant 229,000 tonneaux. La part de la France dans ce commerce est pour la valeur de 11 pour 100, ou 11 millions environ, et pour la navigation de 65 navires et 9,240 tonneaux. — *Dunamünde,* à l'embouchure de la Duna, est une petite place forte où s'arrêtent les gros navires qui ne peuvent remonter jusqu'à Riga. Elle n'a guère d'habitants que des militaires et quelques prisonniers.

§ VIII. Courlande. — Le gouvernement de *Kourland* ou *Courlande* est situé au sud de la Duna et du golfe de Riga. Son extrémité occidentale s'avance, comme un promontoire, entre le golfe de Livonie et la mer Baltique : c'est proprement cette partie qui s'appelle *Courlande,* et autrefois *Kour-Semme,* c'est-à-dire pays des *Coures* ou *Koures.* La partie intérieure porte le nom de *Semigalle,* ou *Semme-Galle*, c'est-à-dire Finistère. La province est bornée au nord par la Livonie, à l'est par la province de Vitepsk, au sud par la province de Kovno, à l'ouest par la mer.

Jadis possession des évêques de Riga, Pilten et Selbourg, la Courlande fut ensuite conquise par l'ordre Teutonique, à l'exception de l'évêché de Pilten, qui resta indépendant jusqu'à la domination russe. Le reste du pays, sécularisé à la suite de la réforme, devint un duché vassal de la Pologne, fut conquis par Pierre le Grand, et n'a été incorporé à l'empire qu'en 1795. Sa superficie est de 27,300 kilomètres carrés, sa population de 540,000 habitants. L'étendue des terres arables est de 490,000 hectares, des prairies de 315,000 hectares, des forêts de 970,000, etc.

La Courlande est la plus agréable et la plus peuplée des trois provinces allemandes, quoique le climat y soit encore rude et sujet à des passages subits du chaud au froid; on y a souvent des brouillards. Le froid commence en septembre, mais il ne devient intense que vers le mois de janvier; le dégel a lieu en avril; le reste du printemps et l'été sont assez généralement pluvieux et brumeux. Aux environs de Mitau, le terrain est plat; partout ailleurs on trouve des collines et même de petites montagnes. Les deux cinquièmes du pays sont garnis de forêts, en y comprenant aussi les parties couvertes de broussailles. On y compte plus de 300 lacs et de 118 ruisseaux, dont 42 se jettent dans l'Aa courlandais, 25 dans le Vindau, 6 dans la Duna et 33 dans la mer. Le plus grand de ces lacs est celui de *Usmaiten,* qui a 40 kilomètres de circonférence et renferme quatre îles dont l'une porte le nom d'île Maurice, parce que le célèbre Maurice de Saxe s'y retrancha en 1727 pour se défendre contre les Russes. Le lac

Sauken, situé dans la paroisse de Iacobstadt, doit, dit-on, son origine à un écroulement de terres qui aurait englouti tous les environs, avec les habitations.

Le terroir est en général léger et sablonneux, principalement dans les environs de Vindau et de Goldingen ; dans quelques endroits il est gras et argileux, mais partout il est plus ou moins fertile. La culture du chanvre et du lin est celle qui réussit le mieux ; les autres productions sont l'orge, le seigle et l'avoine. Sous le rapport de l'agriculture, on remarque une différence sensible entre cette province et la Livonie; les paysans de Courlande, depuis longtemps moins malheureux, cultivent leurs terres avec plus d'intelligence; ils dessèchent depuis longtemps les marais qu'ils cultivent trois années de suite, et qu'ils laissent ensuite pendant trois autres années en repos. La production en grains s'élève annuellement à 1,250,000 *tchetverts*, dont la consommation absorbe 1,170,000. Le nombre des chevaux est de 110,000, des bêtes à cornes de 250,000, des moutons de 200,000, des porcs de 90,000. La population se compose presque en totalité de *Koures*, qui sont cultivateurs; les bourgeois et les nobles sont presque tous Allemands. Plus des trois quarts des habitants suivent la religion réformée ; le reste est catholique. L'industrie est presque nulle, mais la distillation de l'eau-de-vie et les tuileries occupent un assez grand nombre de bras.

Mitau, capitale du pays, et autrefois résidence des ducs, est située sur l'Aa et a été bâtie par les Allemands : les anciennes chroniques l'appellent *Mytowe* et les Lettoniens *Ielgawa*. Cette ville, peuplée de 15,000 habitants, est d'une grande étendue, mais remplie de jardins et de terrains vides. Il s'y trouve un gymnase académique qui porte le nom du duc Pierre, son fondateur : il renferme une belle bibliothèque et un observatoire. Le vieux château, fondé tout près de la ville par le duc Ernest-Jean, a été pendant quelque temps l'asile de Louis XVIII.

A l'extrémité du gouvernement, *Dunabourg,* sur la rive droite de la Duna, était autrefois le chef-lieu de la Livonie polonaise, et n'a été que depuis peu de temps réunie à la Courlande. On y a entrepris, depuis 1812, des travaux défensifs assez importants, et notamment une tête de pont. Dunabourg a 4 ou 5,000 habitants, mais elle est destinée à un grand accroissement, parce qu'elle doit être traversée par les principaux chemins de fer. — Sur la frontière orientale du gouvernement, *Iacobstadt* est peuplée de 2,500 habitants, dont un grand nombre n'ont d'autre industrie que de promener dans les foires de l'Allemagne et de la Pologne des ours qu'ils apprivoisent et font danser. — Sur le bord de la mer on trouve *Vindau,* à l'embouchure de la rivière de ce nom, qui lui forme un excellent port ; c'est une ville de 1,500 habitants, qui, avec *Goldingen* (2,500 hab.), sur la même rivière, passe pour la plus ancienne de la Courlande. — *Pilten,* entre ces deux cités, est encore moins considérable, c'était autrefois le siége d'un évêché souverain. — *Libau,* ville commerçante peuplée de 7,000 âmes, est située sur le canal par lequel le lac Libau se décharge dans la Baltique. Son port est peu profond, mais on y a entrepris des travaux qui doivent en faire la première place de la Russie occidentale. Le commerce y est déjà considérable et consiste surtout en exportation de céréales, lin, cuirs, graine de lin, chanvre, bois, etc., pour une valeur de 6 à 7 millions. L'importation consiste en harengs, sel, denrées coloniales, vins, fruits, etc. La navigation générale s'y est élevée en 1856 à 300 navires, jaugeant 39,000 tonneaux. Nous avons vu que c'est à Libau qu'aboutit le chemin de fer qui

doit relier la Russie centrale à la Baltique. Ce port offre cet avantage de n'être fermé que très-tard par les glaces et d'être ouvert avant tous les autres ports de la Russie occidentale. — *Polangen* est un petit port situé sur l'extrême frontière du gouvernement, du côté de la Prusse. Il est peuplé de juifs et entouré de sables et de marais. Il avait acquis une très-grande importance pendant la guerre de 1855, alors que tous les échanges de la Russie avec l'Occident s'effectuaient par le port prussien de Memel.

Avant de quitter la Courlande, nous devons remarquer le promontoire de *Domesnes,* qui s'avance entre le golfe de Livonie et la mer Baltique : il forme la pointe septentrionale de la province. Près de ce cap existe un banc de sable qui s'avance à 16 kilomètres en mer, et près de ce banc un gouffre très-profond, très-dangereux pour les vaisseaux qui vont à Riga. Le cap est muni d'un double phare.

Au nord de ce promontoire s'étend un groupe d'îles qui ferme le golfe de Livonie. Ces îles, d'après la race la plus nombreuse qui les habite, méritent le nom d'*archipel esthonien,* quoiqu'une partie appartienne politiquement à la Livonie. Elles jouissent d'un climat moins froid que le continent; grâce aux coups de vent, un ciel serein n'y est pas un phénomène aussi rare que sur les côtes voisines; l'automne y a plus d'agréments, le chêne prospère davantage, et la laine des moutons est plus fine. *Runo* ou *Rouno,* rocher calcaire couvert de terre végétale, se présente d'abord en partant du cap Domesnes; il est habité par une petite tribu de Suédois ou d'anciens Scandinaves qui conservent un dialecte particulier. — *Œsel,* en esthonien *Kurri-Saar,* c'est-à-dire île des grues, est, après la Séeland, la plus grande île de la mer Baltique; on lui donne 100 kilomètres de long sur 50 de large; la roche calcaire qui en compose le fonds est en quelques endroits recouverte de grès; de belles forêts, de petites collines, des lacs et des ruisseaux en diversifient la surface. Les côtes, très-découpées et très-élevées, forment vers le sud une petite presqu'île qui s'avance à 40 kilomètres dans la mer. Le peuple, actif mais un peu sauvage, joint aux diverses cultures la pêche aux chiens marins et la recherche des objets provenant de naufrages. *Arensbourg,* chef-lieu de l'île, a 1,900 habitants, un petit port peu profond, une belle rade et un beau château. — La petite île de *Mœn* ou *Mohn* est dépourvue d'arbres : les Esthoniens l'appellent *Mucho-ma.* Ces 3 îles, qui appartiennent à la Livonie, ont environ 40,000 habitants. — Plus au nord, nous voyons l'île de *Dago* ou *Dag-ö,* nommée en esthonien *Hio-ma,* riche en bois, avec un sol sablonneux à l'ouest, mais avec des champs fertiles, d'excellentes prairies, quelques vergers et jardins dans la partie orientale. Elle n'a pas moins de 55 kilomètres de l'est à l'ouest. Ses côtes, très-découpées, sont entourées d'écueils dangereux. On y pêche un grand nombre de phoques. Il y demeure quelques Suédois, cultivateurs et libres; mais parmi la population esthonienne, qui est la plus nombreuse, il règne, en dépit d'une longue servitude, un goût très-vif pour les arts et métiers : on y trouve des carrossiers, des horlogers, des bijoutiers habiles, sans parler des constructeurs de bateaux. — L'île de *Worms* est peuplée de Suédois qui ont un dialecte particulier. La population totale de ces deux dernières îles est d'environ 20,000 habitants.

CHAPITRE SEPTIÈME.

RUSSIE OCCIDENTALE OU PAYS POLONAIS.

§ Ier. Généralités. — Dans notre description des provinces de l'empire russe, nous avons déjà vu des aspects bien divers, des populations bien différentes : les solitudes glacées où sont errants les Lapons et les autres sauvages du Nord, la Finlande encore toute suédoise, Saint-Pétersbourg isolée sur une côte qui n'a rien de slave, les provinces baltiques qui semblent une colonie avancée de l'Allemagne. Nous allons trouver maintenant des pays tout différents de ceux que nous avons décrits : ce sont ceux de la Russie occidentale ou les pays polonais, c'est-à-dire ayant appartenu à la grande république aristocratique de la Pologne, et qui ont été acquis par la Russie dans les trois partages de 1772, 1793, 1796. Ils sont peuplés de Russes-Blancs au nord, de Russes-Rouges au sud ; ils faisaient partie dans les temps anciens de la Moscovie ; mais ils furent conquis dans les treizième et quatorzième siècles par les Lithuaniens et les Polonais ; ils sont encore habités par une nombreuse noblesse polonaise dont le chiffre s'élève, dit-on, au vingtième de la population, c'est-à-dire à 400,000 individus. Ce sont les pays qui se sont soumis avec le moins de répugnance à la Russie, à cause de leur origine et de leur religion. Ils présentent deux aspects différents : au nord ce sont les plaines marécageuses de la Lithuanie, au midi les collines accidentées de l'Ukraine, les unes et les autres fertiles en céréales. Les campagnes y sont partout misérables, habitées qu'elles sont par une population serve, indolente, sale, qui vit dans de sordides cabanes pêle-mêle avec ses bestiaux. De loin en loin apparaissent de vastes châteaux habités par des grands seigneurs, qui possèdent souvent les terres à 25 lieues autour d'eux. Les villes sont rares, bâties en bois, sans pavés, sans éclairage, sans édifices publics, sans autres monuments que les églises, sans industrie, sans autre commerce que les produits naturels. Les villages ne sont que des amas de huttes où la misère et la *plique* déciment les habitants. Villages et villes sont également affligés par un fléau particulier aux pays polonais, le juif, dont la rapacité est l'objet d'incessantes malédictions.

La Russie occidentale comprend deux parties distinctes : 1° la *Russie lithuanienne*, composée des gouvernements de *Kovno, Vilna, Vitepsk, Mohilev, Minsk, Grodno ;* elle est habitée par des Bielo-Russes ; 2° l'*Ukraine polonaise*, composée des beaux gouvernements de *Volhynie* et de *Podolie*, et habitée par des Malo-Russes. Toute cette partie de l'empire, comprise entre les provinces baltiques au nord, la Prusse, la Pologne et l'Autriche à l'ouest, la Petite-Russie au sud-est et la Grande-Russie à l'est, représente un territoire de 420,000 kilomètres carrés, et se trouve peuplée de 8 millions d'habitants, ce qui donne 19 habitants par kilomètre carré.

Avant d'entamer la description des provinces lithuaniennes, il est nécessaire de dire quelques mots sur les révolutions politiques que ces provinces ont subies. Leur histoire est pleine d'obscurités et de contradictions jusqu'au treizième siècle. En 1240 on trouve un grand-duc de Lithuanie, nommé Ringold, maître non-seulement de la

Lithuanie, mais de la Podlesie, de la Tzernigovie, de la Samogitie, etc. Un de ses successeurs, Gedemyn, bâtit Vilna, dont il fit sa résidence, vainquit Stanislas, grand-duc de Russie, et s'empara de Kiev. Son empire s'étendait, dit-on, du Niemen au lac Ladoga, et des sources du Volga aux bouches du Dnieper. Son petit-fils fut le fameux Jagellon qui offrit sa main à Hedvige, déjà couronnée reine et fille unique de Louis, roi de Pologne et de Hongrie; il s'engagea en même temps à embrasser le christianisme avec tout son peuple, à réunir la Lithuanie à la Pologne, et à reconquérir les provinces démembrées de la couronne polonaise. Des offres si généreuses furent acceptées. Jagellon vint à Cracovie en 1836, fut baptisé, et, après son mariage avec Hedvige, couronné roi. L'année suivante, il retourna en Lithuanie, y abolit les anciennes superstitions, fit convertir plusieurs milliers de ses sujets à la religion chrétienne, et fonda l'évêché de Vilna. En 1392, il fit grand-duc de Lithuanie son cousin Alexandre, ou Vitold, mais sans préjudicier à la réunion de cette province avec la Pologne, et en s'en réservant la souveraineté. En 1413, cette réunion fut confirmée par un acte formel, dressé dans une diète à Vilna, et par lequel les Lithuaniens furent déclarés égaux aux Polonais. Beaucoup de familles lithuaniennes s'allièrent par des mariages à des familles polonaises; enfin les armes des deux nations furent réunies. En 1413 on régla que les Lithuaniens recevraient leur grand-duc de la main du roi de Pologne, et que ce dernier venant à mourir sans enfants, les Polonais n'éliraient un nouveau roi que conjointement avec les Lithuaniens. En 1569 les Polonais et les Lithuaniens tinrent à Lublin une diète où le grand-duché fut réuni au royaume de Pologne, de manière qu'ils ne fissent plus ensemble qu'un même corps, soumis à un seul prince qui devait être élu conjointement par les deux nations, sous le double titre de roi de Pologne et de grand-duc de Lithuanie. On convint aussi que les deux peuples auraient le même sénat, la même chambre pour leurs nonces ou députés; enfin que les alliances, les troupes auxiliaires et toutes choses seraient communes entre eux. En 1673 il fut réglé que chaque troisième diète polonaise se tiendrait en Lithuanie. Enfin, en 1697, les lois polonaises et lithuaniennes reçurent une force et une autorité égales. C'est ainsi que les grands princes de la dynastie jagellonique achevèrent l'ouvrage de cette réunion entre deux nations également fières, également intraitables. Mais la Lithuanie, incorporée à la Pologne, conserva toujours un caractère étranger; la noblesse seule prit les mœurs et l'idiome polonais; le gros de la nation garda son langage très-distinct, surtout dans la Samogitie, où de plus le paysan resta libre de sa personne. Aujourd'hui encore, dans les woïwodies de Vitepsk, de Mohilev, de Mcislaw, de Minsk, de Novogrodek et de Brzesc, les paysans conservent l'idiome lithuanien et la religion grecque. Aussi les trois partages de la Pologne trouvèrent le peuple de ces provinces assez disposé à se séparer d'un corps de nation avec lequel il ne s'était pas encore identifié, et sa réunion à l'empire russe s'est effectuée avec une assez grande facilité.

§ II. Gouvernement de Kovno. — Ce gouvernement, situé au sud de la Courlande et qui touche à la frontière prussienne, est l'ancienne *Samogitie,* qui a été réunie à la Russie en 1795. Sa superficie est de 41,000 kilomètres carrés, sa population de 875,000 habitants. La Samogitie, appelée *Szamaïte* ou *pays bas* par les indigènes, et *Zmudz* en polonais, est une contrée fertile où les terres arables représentent une

superficie de 2,100,000 hectares, les prairies 500,000, les forêts 800,000, etc. Le terrain, composé principalement d'argile, donne d'immenses récoltes de lin et de chanvre. Nulle part ces deux plantes ne prennent un plus grand accroissement. Les abeilles, qui fourmillent dans toutes les forêts, y produisent le miel le plus doux et la cire la plus blanche que l'on connaisse. Les élans et les aurochs y erraient autrefois par troupes; il y a encore assez d'ours, de loups et d'autres animaux sauvages. Les grandes couleuvres qu'on trouve dans les forêts étaient adorées par les anciens Samogitiens, et l'on croit qu'il reste encore quelques traces de cette superstition.

Il semble y avoir deux races d'hommes en Samogitie : une de haute stature, qui descend des Goths ou des Wendes, lesquels ont occupé ces contrées à des époques très-anciennes; l'autre, petite et trapue, mais dure et robuste comme les Lettoniens. Par leur longue résistance aux chevaliers teutoniques, les Samogitiens ont mérité de conserver la liberté personnelle. Mais ce ne fut guère que sous le règne de Sigismond-Auguste qu'ils commencèrent à se civiliser. Jacques Lascowski y introduisit l'usage du calendrier, fit couper les bois sacrés, et conquit ce peuple au christianisme; mais ses progrès furent lents, et aujourd'hui même, quoiqu'il soit catholique zélé, c'est un des pays où l'on mêle aux rites chrétiens des restes de paganisme.

Les Samogitiens n'ont que de petits chevaux, et leurs bœufs ne sont pas non plus d'une grande taille; mais ces animaux sont robustes et en grand nombre. On compte, dit-on, 200,000 des premiers et 450,000 des seconds, outre 300,000 moutons, 200,000 porcs, etc. Les cultivateurs s'obstinent à se servir d'une charrue, ou plutôt d'un araire, entièrement composé de bois. Aussi manquent-ils souvent de blé et sont-ils réduits à manger des raves, qui deviennent ici d'une grosseur énorme. Ils ne commencent guère les semailles que trois semaines après la Pentecôte; mais les très-fortes chaleurs de l'été font mûrir les grains en six à sept semaines. Les habitations des Samogitiens sont des cabanes plus longues que larges, construites avec des troncs d'arbres unis ensemble par de la mousse, de l'écorce ou de la paille. Le toit se termine en une seule pointe, qui par une ouverture laisse échapper la fumée. Le feu est placé au milieu de cette demeure étroite : les hommes et les femmes en occupent une des extrémités; l'autre est laissée aux bœufs, chevaux, porcs, chèvres, brebis et chiens. La même simplicité règne dans l'habillement, la chaussure, les ustensiles et les voitures de ce peuple. Leurs souliers sont faits de l'écorce des arbres; leurs charrettes sont sans le moindre clou de fer; leurs vêtements consistent en une chemise grossière, un caleçon et une peau de mouton.

Le gouvernement de Kovno, bien que relativement assez peuplé, n'a pas de villes importantes. Les plus grandes, telles que *Midnik*, appelée aussi *Worny*, et *Rossiény*, n'ont guère que 1,000 à 1,500 habitants. La première était autrefois la capitale du pays; elle est encore la résidence d'un évêque catholique qui prend le titre d'évêque de Samogitie. — *Kieydany*, peuplée de 3,000 habitants, est le chef-lieu d'une principauté de la famille Radziwill. — *Kovno*, la capitale du gouvernement, compte 9,000 habitants; elle est située au confluent de la Vilia et du Niemen, dans une position avantageuse pour son commerce de blé, de lin, de miel et d'hydromel. C'est là que le centre de l'armée française passa le Niemen en juin 1812.

Le mont *Friedensberg* (montagne de paix) est situé à un mille et demi de Kovno, dans une forêt et au bord de la Vilia; il y a sur son sommet un couvent de camaldules. Ce magnifique bâtiment, construit en 1674 par Christophe Paç, grand chancelier de Lithuanie, lui a coûté environ 800,000 écus; le marbre y est prodigué; les voûtes et la coupole de l'église sont ornées d'excellentes peintures à fresque et de tableaux originaux des plus grands maîtres. Le fondateur y est enterré avec son épouse. La famille Paç est la même que celle des Pazzi de Florence; après avoir en vain lutté contre les Médicis, elle se réfugia en Pologne, où elle est parvenue aux plus grandes dignités, et a même essayé de disputer la couronne au grand Sobieski.

§ III. Gouvernement de Vilna. — Le gouvernement de Vilna s'étend au sud de celui de Kovno, de la Duna au Niemen. Il est formé de la presque totalité de la Lithuanie (Litva) proprement dite. Sa superficie est de 4,200,000 hectares, dont 1,300,000 cultivables, 2,000,000 en fcrêts, 300,000 en prairies, etc. La population est de 788,000 habitants. Ce gouvernement n'a de grands cours d'eau que sur ses lisières, et le Niemen, fleuve profond, tranquille et navigable, a son embouchure sur un territoire étranger, de sorte que les exportations sont soumises à des droits gênants. C'est un pays très-plat, généralement sablonneux et coupé de vastes marais ou tourbières. On trouve dans ces tourbières une ocre ferrugineuse qui donne 40 pour 100 d'un assez bon fer. On y trouve aussi des pyrites ou du fer sulfuré et beaucoup de pétrifications en agate noire. Dans les terrains sablonneux, on rencontre partout des granits rouges ou gris, en gros et petits blocs, ainsi que des *pouddings* ou masses conglomérées de diverses espèces de roches, contenant des cristaux de quartz blancs, rouges, et d'autres couleurs imitant les pierres gemmes. Il s'y trouve beaucoup de débris de corps organisés marins, tels que des madrépores, et le corail si rare dit de Gottland. Enfin, on y découvre de très-gros morceaux de succin ou d'ambre jaune.

Le climat de la Lithuanie, essentiellement humide, est assujetti à de fortes chaleurs et à des froids extrêmes, mais peu durables. Le pays est encore couvert d'immenses forêts, où les ours, les loups, les sangliers, les canards et les gelinottes se trouvent par milliers. Les aurochs paraissent non-seulement diminuer en nombre, mais même dégénérer en grandeur et en force. Les arbres les plus communs sont le pin résineux, le chêne commun, le tilleul et l'orme. On en tire une immense quantité de potasse. Le miel s'y recueille en très-grande abondance; on en fait des boissons agréables, comme l'hydromel. Les pâturages sont excellents, le bétail de meilleure race qu'en Russie; les brebis ont la laine assez fine. On y compte, dit-on, 160,000 chevaux, 300,000 bœufs, 250,000 moutons, 250,000 porcs, etc. Il y a beaucoup de terrains propres à la culture des céréales : le seigle, l'orge, le froment, l'avoine et le blé sarrasin donnent annuellement une récolte de 8 à 10 millions d'hectolitres. Telles sont les richesses naturelles de cette province; mais l'activité des habitants ne répond guère à la libéralité de la nature. Les meilleures terres restent en friche; le foin se gâte sur les prairies, et des forêts entières sont consumées par des incendies. Les juifs, qui sont au nombre de 60,000 dans cette province, la pressurent d'une manière impitoyable; voilà pourquoi l'argent y est à un intérêt très-élevé, tandis que tous les objets de consommation y sont à bon marché.

La noblesse, ci-devant polonaise, compte quelques grandes et puissantes familles, les Radziwil, les Sapieha, les Oginski, les Paç; leurs palais isolés s'élèvent au milieu de cabanes misérables. Les paysans lithuaniens ressemblent pour leur manière de vivre aux Samogitiens, ou plutôt c'est le même peuple sous des noms différents; ils sont inférieurs en tout, dit un voyageur, aux Polonais et aux Russes. Opprimés par la misère et l'esclavage, leur caractère physique même porte toutes les marques de l'avilissement dans lequel ils sont tombés. Cependant leur santé est meilleure que leur extérieur ne l'annonce : on remarque même moins de maladies en Lithuanie qu'en Pologne. Quoique toute la contrée soit marécageuse, les fièvres intermittentes y sont rares. La plique y est aussi moins commune que dans le reste de la Pologne : parmi le bas peuple, un dixième seulement en est attaqué. On conçoit qu'avec une pareille population, l'industrie en grand soit peu développée. L'exploitation des bois, les transports et la navigation en occupent une partie. Les paysans préparent la potasse, le goudron, le noir de fumée; les femmes tissent un drap grossier. On exporte par Riga, Libau ou Memel, des grains, de la farine, de la graine de lin, des mâts, des bois de construction, des planches, du miel et de la cire.

Le peuple lithuanien a conservé un des monuments les plus curieux de l'histoire : nous voulons parler de son ancien idiome, qui paraît être, au moins par le fond, la langue des anciens *Venedæ* ou *Wendes,* et d'autres peuplades réunies plus tard sous le nom de *Pruczi.* Cet idiome était probablement une très-ancienne forme du slavon, rapproché à quelques égards du gothique. Elle présente les racines slaves sous des formes plus simples, plus mélodieuses, débarrassées des sons sifflants et des consonnes accumulées du polonais, terminées par des finales douces et sonores, à la manière du grec et du latin; elle offre à côté de ce fond particulier une masse considérable de racines que l'on peut regarder comme gothiques ou scandinaves. Sa mélodie la rend aussi propre que le russe à la poésie.

La capitale de la Lithuanie est *Vilna,* au confluent de la Vilia et de la Vilenka. C'est une ville très-grande, surtout en y comprenant ses huit faubourgs bâtis partie en bois et partie en briques. Celui qu'on appelle *Antokol* est situé dans une position délicieuse : on y remarque la magnifique église de Saint-Pierre, fondée par la famille des Paç. La population s'élève à 52,000 habitants, parmi lesquels se trouvent 25,000 juifs. La ville est entourée de monticules qui rendent sa position très-pittoresque. On y trouve plusieurs synagogues, 3 églises russes, une luthérienne, une calviniste et 32 catholiques. Toutes ces sectes religieuses vivent en paix entre elles; le commerce absorbe l'attention des habitants. Vilna avait une université célèbre, fondée en 1578, rétablie en 1781, et qui a été détruite par Nicolas Ier en 1832. Elle a encore un séminaire grec, une académie catholique et une académie de médecine. Dans la cathédrale, la belle chapelle en marbre de Saint-Casimir renferme le tombeau en argent de ce personnage révéré : il pèse 3,300 livres. L'église de Sainte-Anne, bâtie dans le style gothique, n'est pas grande, mais le travail en est admirable. L'hôtel de ville passe pour un édifice magnifique. Malgré l'incendie qui ravagea cette ville en 1610, et qui la fit rebâtir en partie, la plupart de ses rues sont étroites et tortueuses; cependant, depuis 1820, les embellissements y deviennent de plus en plus fréquents.

Les établissements d'instruction et de bienfaisance y sont entretenus avec beaucoup de soin.

Les autres villes du gouvernement de Vilna ne présentent aucun intérêt. *Kiernov*, sur la Vilia, fut, avant Vilna, la capitale de la Lithuanie. — *Smorgoni* est l'endroit où, pendant la retraite de Moscou, Napoléon quitta l'armée pour rentrer en France. — *Troki* (1,500 hab.), près du marais de Bressule, qui ne gèle jamais, et sur un lac où l'on pêche beaucoup de murènes, possède une image de la Vierge qui y attire un grand nombre de pèlerins.

§ IV. Gouvernement de Vitepsk. — Le gouvernement de Vitepsk forme, avec celui de Mohilev, la part de la Russie dans le premier démembrement de la Pologne en 1772. Il est entouré au nord par la Livonie et le gouvernement de Pskov, à l'est par celui de Smolensk, au sud par les gouvernements de Mohilev et de Vilna. Sa superficie est de 4,450,000 hectares, dont 1,750,000 en terres arables, 1,750,000 en bois, 150,000 en prairies, etc. Le sol, généralement plat, n'offre guère d'ondulations que le long des cours d'eau ; le terrain se compose de sable et de terre glaise, recouverts d'une couche très-mince de terre fertile. A l'exception de la Duna, qui devient navigable à Velije, le gouvernement n'est traversé que par des cours d'eau sans importance. Les lacs sont en assez grand nombre, mais peu considérables. Plusieurs districts sont marécageux ; néanmoins le climat, bien que froid et humide, jouit d'une température assez égale.

Le sol produit en abondance des céréales (7 millions d'hect.), du chanvre et du lin. Les forêts sont immenses et peuplées de bêtes fauves ; le bétail est petit et mal soigné. On compte dans la province 190,000 chevaux, 290,000 bêtes à cornes, 150,000 moutons, 110,000 porcs, etc. La pêche est abondante, l'élève des abeilles productive, mais en cire de qualité médiocre ; enfin le règne minéral fournit des matériaux de construction. L'industrie est dans l'enfance : les tanneries, les verreries, les fabriques de chandelles, de draps, de faïence, sont à peu près les seules usines du pays. Le commerce est cependant assez actif, et consiste en chanvre, lin, soie, bois, blé, bétail, graine de chènevis, cuirs, suif, miel et cire.

La masse de la population est formée de *Bielo-Rossi* (Russes-Blancs), qui se distinguent tant par leur idiome ancien que par leurs qualités physiques. Leur idiome tient le milieu entre le grand-russe et le polonais, mais il offre un caractère particulier de douceur ; c'est aussi le dialecte de Mohilev, et par conséquent de toute la ci-devant Russie-Blanche. Les Russes-Blancs forment la population des campagnes, et se divisent en trois classes : 1° les *Zemlianines* (c'est-à-dire possesseurs du pays), qui se nomment aussi entre eux *Szlachtics* (gens de famille), et qui, libres de toute corvée, ne payent à leurs seigneurs qu'une capitation de 14 roubles ; 2° les *Gloskhokovnischnics*, ou fermiers attachés à la glèbe ; 3° les *Prigonoï*, qui sont tout à fait serfs. Ils sont ou catholiques ou Grecs unis. Le reste de la population des campagnes est formé de Lettes ou de Lithuaniens. Le clergé et la noblesse sont en général d'origine polonaise. On compte aussi 20,000 juifs.

La province ne renferme qu'un petit nombre de villes qu'on puisse citer. *Rejitza*, qu'on nomme aussi *Rzezica* et *Rezitzy*, est située sur la Rejitza, affluent de la Duna ; elle paraît avoir été plus considérable au temps des chevaliers teutoniques, lorsqu'elle

faisait partie de la Pologne. Plus loin, dans la direction du nord-est, *Lucyn* ou *Loutsine* est agréablement située entre deux lacs et sur la rivière de Louja. — *Drissa,* au confluent de la Drissa et de la Duna, est célèbre par le camp retranché qu'y établirent les Russes en 1812. — *Poloçk* ou *Polotsk,* ville de 3,500 habitants, était anciennement la capitale d'un petit royaume scandinave, et ensuite, depuis le dixième siècle jusqu'au treizième, d'un grand-duché russe fondé par Isiaslav, fils de Vladimir le Grand. C'est le siége d'un archevêché catholique. Elle est située sur la Duna, au confluent de la Poloça, et elle en défend le passage par quelques fortifications insignifiantes. On y remarque le couvent et le collége des jésuites, et le *Kreml,* bâti par Boris, prince de Poloçk. Cette ville est célèbre dans la campagne de 1812 par les sept batailles ou combats qui se livrèrent sous ses murs et par la résistance héroïque du maréchal Gouvion Saint-Cyr.

Vitepsk, chef-lieu du gouvernement, est entourée de marais et située sur les deux rives du fleuve, vers le confluent du Luc. Le côté droit est très-élevé et mal bâti, tandis que l'autre côté est plat, orné des plus beaux édifices, et principalement de couvents. La ville offre d'ailleurs des constructions antiques, des rues étroites, de vieilles murailles hérissées de tours, et pour toute industrie beaucoup de tanneries. Elle est habitée, comme toutes les autres villes de la province, par de nombreux juifs qui, grâce à leur habileté usurière, tiennent dans leur dépendance toute la population. Elle possède un séminaire catholique, plusieurs synagogues, fait un commerce actif avec Riga, et renferme 20,000 habitants. Cette ville est célèbre dans les opérations militaires de 1812.

Velije, située sur la Duna, qui y devient navigable, fait un commerce assez actif de chanvre, de graine de lin et de blé provenant du gouvernement de Smolensk, et qui sont embarqués à Velije pour Riga. Elle renferme 5,000 habitants. — *Lepel*, chef-lieu d'un district situé sur la gauche de la Duna, n'est remarquable que par ses antiques fortifications.

§ V. Gouvernement de Mohilev. — Ce gouvernement est situé au sud du gouvernement de Vitepsk; il est entouré à l'ouest par celui de Minsk, à l'est par celui de Smolensk, au sud par celui de Tchernigov. Sa superficie est de 4,850,000 hectares, dont 1,600,000 en terres arables, 1,830,000 en forêts, 160,000 en prairies, etc. Il offre d'ailleurs le même aspect que le gouvernement précédent, sauf que celui-ci appartient au bassin de la Duna, tandis qu'il est tout entier dans le bassin du Dnieper. Ce fleuve traverse la province dans sa plus grande longueur, et y reçoit de nombreux affluents. Les lacs sont nombreux, mais peu étendus. Le climat est plus doux et moins humide que dans le gouvernement de Vitepsk.

Le sol présente souvent un terreau fertile et de bons pâturages. Les céréales produisent 8 à 10 millions d'hectolitres. On cultive aussi le chanvre et le lin, un peu de houblon et des légumes. Les forêts abondent en bois magnifiques pour la marine, et sont peuplées de gibier. Le bétail et les chevaux sont nombreux, mais en général de races grêles et chétives. On estime le nombre des chevaux à 385,000, des bœufs à 570,000, des moutons à 300,000, des porcs à 430,000, etc. La pêche est productive, et les marais abondent en fer limoneux mal exploité.

La population est composée de Russes-Blancs. La noblesse est d'origine polonaise; les juifs abondent; les Lithuaniens sont peu nombreux; aux environs de Tcherikof

on trouve une colonie de Roumains. Le rite grec domine, mais les catholiques sont nombreux. L'industrie est encore moins avancée ici que dans le gouvernement de Vitepsk ; on fabrique cependant des draps, des toiles, de la potasse, du suif, du goudron, des barques nommées *strouss,* qui descendent le Dnieper jusqu'à la mer. Les distilleries de grain sont nombreuses. Le commerce exporte des céréales, des graines de lin et de chènevis, des bois de construction, du bétail, du miel, de la cire, des soies de porc, etc.

Orcha (2,000 hab.), où se croisent les routes de Minsk à Smolensk et de Mohilev à Saint-Pétersbourg, est une petite ville ancienne et assez agréable. Elle est célèbre par deux combats dans la marche en avant et la retraite des Français en 1812. — *Dubrowna,* petite ville sur le Dnieper, est commerçante et peuplée de 4,000 habitants. Elle possède des manufactures d'étoffes et d'horlogerie. — *Mohilev,* chef-lieu du gouvernement, située sur le Dnieper, est la résidence d'un archevêque catholique. C'est une ville assez bien bâtie, quoique la plupart de ses maisons soient en bois. On y remarque une grande place octogone entourée de beaux édifices, un bel établissement d'instruction, etc. Elle compte 20,000 habitants, et partage avec Vitepsk le commerce de la Russie-Blanche. L'une de ces villes commerce avec Riga, l'autre avec Kherson et Odessa ; leurs communications ont été rendues plus faciles par le canal de la Bérésina. Dans les environs, la petite ville de *Sklof* a des rues larges et bien alignées, mais bordées de vilaines maisons peuplées de juifs. — *Staroi-Bouikhof* (4,000 hab.), sur le Dnieper, est remarquable par ses remparts et ses tours fortifiés, dont on attribue la construction au célèbre Chodkiewicz, à qui Étienne Batory avait donné toute cette contrée. — *Rogatischew,* remarquable par sa situation au confluent du Dnieper et de la Druts, n'a que 2,500 habitants. — *Mstislavl,* sur la Wiechra, affluent de la Soja, donnait autrefois son nom à un palatinat. Elle est très-ancienne, florissante par son commerce, et renferme 5,000 habitants. — *Tcherikof,* sur la Soja, renferme 2,500 habitants. Près de cette ville, à *Outschatky* et à *Propoïsk,* une colonie de Moldaves ou de Valaques, rejetée dans ces régions par quelque événement inconnu, parle encore un valaque mêlé de mots slavons et lithuaniens. — *Bielitsa,* située sur la Soja, au confluent de l'Ipuc, a 2,000 habitants.

§ VI. Gouvernement de Minsk. — Ce gouvernement, situé presque entièrement dans le bassin du Dnieper, est enclavé entre les gouvernements de Vilna et de Vitepsk au nord, de Mohilev à l'est, de Volhynie au sud, de Grodno à l'ouest. Il appartient à la Russie depuis 1792, et a été formé avec le palatinat de Minsk, qui faisait partie de la Russie-Blanche, avec la Polésie, qui faisait partie de la Russie-Noire, etc. Sa superficie est de 8,900,000 hectares, dont 2,820,000 en terres arables, 1,540,000 en prairies, 3,300,000 en forêts. C'est un pays complétement plat ; il est assez sec au nord, mais au midi il est noyé par les marais de Pinsk, les plus vastes, les plus affreux de de l'Europe, et qui sont ou coupés par des forêts inondées et inaccessibles, ou traversés par le Pripetz et ses nombreux affluents. Nous avons parlé ailleurs de ces rivières, ainsi que des canaux qui dessèchent en partie les marais de Pinsk (Voir pages 279 et 353).

Le climat, très-humide au sud, est plus sain dans le nord, mais partout les hivers sont longs et froids. L'étendue des marais et l'absence des routes rendent ce pays un

des plus misérables de l'Europe. Les communications n'y sont pas beaucoup plus faciles qu'à l'époque où le roi de Pologne Sigismond Ier, marchant sur Smolensk, fut obligé de construire 340 ponts ou chaussées de troncs d'arbres pendant l'espace de 100 kilomètres. Les villages offrent le spectacle de la plus grande misère et surtout de la plus grande malpropreté : sous ce rapport, les juifs l'emportent sur tous les autres habitants. La plique y fait de grands ravages. Presque partout, hommes, femmes, enfants, bestiaux, volailles, tous vivent sous le même toit. Les terres cultivées produisent en abondance du seigle, de l'orge, de l'avoine, un peu de froment, beaucoup de pois et de navets. Le chanvre et le lin y viennent bien. Les forêts sont remplies d'excellents bois de construction et peuplées d'ours, d'élans et d'autres animaux. Le poisson fourmille dans les nombreuses eaux stagnantes ou courantes. Malgré la rigueur du climat, les abeilles y fournissent beaucoup de miel et de cire.

L'agriculture offre ici quelques particularités dignes de remarque. Le froment est semé dans les cendres des broussailles que les paysans coupent tous les ans pendant l'été. Le printemps suivant, ils profitent du premier jour chaud et sec pour mettre le feu à ces tas, en ayant soin que cet incendie ne pénètre pas dans le sol même, et, après avoir une fois fait passer l'araire dessus, ils y sèment le froment. Pour l'orge, ils choisissent des parties où les arbres forment des taillis épais; ils ne les coupent pas en totalité, ils les dégarnissent seulement de toutes leurs branches, qu'ils entassent et brûlent. Après avoir porté du froment ou de l'orge, ces champs essartés sont ensemencés en seigle d'hiver.

Le peuple, si misérable et si ignorant qu'il soit, est honnête et résigné. Un voyageur a vu des paysans de la Russie-Blanche arriver à Riga couverts de peaux de mouton, et exténués par la faim, quoiqu'ils conduisissent des bateaux chargés de blé pour le compte de leurs seigneurs; ces pauvres esclaves couchaient sur le rivage, sous de vieux bateaux ou dans des cabanes construites de débris de planches liées ensemble avec de l'écorce; après avoir vendu leurs cargaisons et même leurs bateaux, ils s'en retournaient en chantant, aussi misérables qu'ils étaient venus, et rapportaient fidèlement à leurs seigneurs de grandes sommes d'argent.

La population se compose en majorité de Russes-Blancs, qui professent la religion grecque; la noblesse est d'origine polonaise et catholique. On y trouve aussi des Lithuaniens, qui sont serfs comme les Russes-Blancs, et environ 50,000 Tartares, reste des conquérants mongols, et qui professent encore l'islamisme. Les juifs sont au nombre de 30,000. L'industrie est peu avancée; elle se borne en général à la fabrication d'objets nécessaires à la consommation locale; on compte aussi quelques martinets, des verreries, des fabriques de cuir de Russie et de nombreuses distilleries. Le commerce expédie par les cours d'eau les bois, la potasse, la farine, le chanvre, le lin et autres productions naturelles.

Borisof (3,000 hab.), à 4 kilomètres de la rive gauche de la Bérésina, que l'on y traverse sur un pont de bois, est située sur la route de Smolensk à Vilna. C'est là que dans la campagne de 1812 les Français devaient passer la Bérésina. Les Russes ayant coupé le pont, ils furent obligés d'aller passer au hameau de *Studzianka :* c'est là qu'eut lieu le désastre qui a rendu fameuse la Bérésina. — *Bobruisk,* sur la rive droite de la rivière, a depuis 1812 de vastes fortifications et 6,000 habitants. — *Retschitsa,*

sur la rive droite du Dnieper, au-dessous de son confluent avec la Bérésina, est un chef-lieu de district, peuplé de 3,000 habitants.

Minsk, chef-lieu du gouvernement, est, après Vilna, la ville la plus considérable de la Lithuanie. C'est le siége d'un archevêque grec et d'un évêque catholique. Elle est située sur un affluent de droite de la Bérésina. Sa population est évaluée à 16,000 individus, la plupart juifs; on y compte cependant 10 églises catholiques, parmi lesquelles la cathédrale présente un beau coup d'œil. La salle de spectacle est grande et belle.

Slouck ou *Sloutsk,* située sur un affluent du Pripetz, est le chef-lieu d'un ancien duché long de 200 kilomètres, qui appartient encore à la maison de Radziwil. Le célèbre Nicolas-Christophe Radziwil y avait fait construire un château superbe avec des fortifications qui ont été en partie détruites par les Suédois et les Russes. La ville est grande, bâtie presque entièrement en bois et peuplée de près de 6,000 habitants. Un peu au nord-ouest est *Nesvige* ou *Nieswitz* (3,000 hab.), ville assez bien bâtie et autrefois fortifiée; elle possède un château très-remarquable, berceau de la famille Radziwil, à laquelle il appartient, comme tout le pays à 100 kilomètres à la ronde. Au nord du gouvernement, *Novogrodck,* autrefois chef-lieu d'un palatinat lithuanien, n'a plus que 1,200 habitants.

La partie méridionale du gouvernement appartient à l'ancienne province de *Polésie,* dont le sol est en grande partie caché sous l'ombrage des forêts et sous l'eau des étangs, des marais et des rivières. C'est une contrée presque inaccessible pendant la plus grande partie de l'année. Les marais dont elle est inondée ressemblent à une mer. Le poisson y abonde; on en exporte beaucoup de fer; le miel n'y est pas moins abondant. Les villes sont rares, perdues au fond de solitudes auxquelles le cours du Pripetz donne seul un peu d'animation. C'est en enfonçant dans ces marais que l'on arrive à *Pinsk,* la meilleure ville de toute la Polésie. Elle n'a que 4,000 habitants, et se trouve située sur la Pina. On y fabrique du cuir de Russie qui est renommé. — *Mosyr,* sur la rive droite du Pripetz, n'a de remarquable que ses 3,000 habitants et son ancien château.

§ VII. Gouvernement de Grodno. — Ce gouvernement est limité à l'est par celui de Minsk, au sud par la Volhynie et la Pologne, à l'ouest par la Prusse, au nord par les gouvernements de Kovno et de Vilna. Il a été formé principalement par les woïwodies polonaises de Troki et de Novogrodek, et par la Podlaquie ou palatinat de Bielsk, qui n'appartient à la Russie que depuis 1807. Sa superficie est d'environ 3,800,000 hectares, dont 1,420,000 de terres arables, 410,000 de pâturages, 920,000 de forêts, etc. Sa population est de 796,000 habitants.

Le pays offre beaucoup d'analogie avec le gouvernement de Minsk : au sud, ce sont les forêts marécageuses de la Polésie; ailleurs, c'est une vaste plaine de sable et de terre d'alluvion. Les bords du Niemen, formés de craie, sont seuls un peu ondulés, surtout sur la rive gauche. Le climat est tempéré, mais nébuleux et humide; les hivers sont très-froids; la plique y est endémique. L'agriculture produit en abondance du seigle, de l'orge, de l'avoine et du froment, dont elle exporte 2 à 3 millions d'hectolitres. On cultive aussi beaucoup de houblon, de chanvre, de lin et de légumes. Les forêts sont très-étendues; celle de Bialoveja a plus de 150 kilomètres de tour. Les

conifères dominent dans ces bois, mais ils sont mélangés de bouleaux et de saules, dont le sol humide favorise la croissance. L'élève du bétail est un peu plus avancée que dans les gouvernements voisins, les pâturages sont meilleurs, et la race des moutons a été perfectionnée sur un assez grand nombre de points. On y compte seulement 85,000 chevaux, mais 315,000 bêtes à cornes, 600,000 moutons, 160,000 porcs, etc. Le règne minéral fournit un peu de fer, de chaux, de salpêtre, de pierres de construction, etc.

La population se compose principalement de Russes-Blancs; cependant les Lithuaniens dominent au nord. Les juifs sont très-nombreux, mêlés de Tartares et d'Allemands. La noblesse est polonaise.

L'industrie, fort peu développée, produit des cuirs, du drap, de la toile, de la chapellerie et un peu de fer; mais le commerce a pour principal objet l'échange des produits naturels du sol : céréales, bétail, laine, cire, miel, houblon, graine de lin et bois de construction, qui sont transportés par le Niemen vers les ports russes.

Sur la rive droite du Niemen, *Grodno,* jadis connue par son industrie, est tristement célèbre aux yeux des Polonais : ce fut dans cette ville que les soldats russes forcèrent les députés de la Pologne à signer le traité de partage de 1793. Située en partie sur une montagne, en partie dans une vallée, elle est bâtie avec irrégularité, peuplée de 16,000 habitants, et a des foires importantes. Ses rues présentent un mélange de maisons en pierres et de maisons en bois; à l'exception de deux ou trois qui sont assez propres, les autres sont sales et sans pavés. On y voit encore le palais d'Auguste III, dans lequel Stanislas abdiqua en 1795, l'édifice de l'ancienne chancellerie, le palais Radziwil et celui du prince Sapieha. L'école de médecine est un bel établissement.

Sur la rive gauche de la Chara ou Sczara, *Slonim,* peuplée de 5,000 habitants, n'a de remarquable que son ancien château, où se tenait quelquefois la diète générale de Lithuanie. — *Kobrin,* dans l'ancienne Polésie, est située sur la Moukhavetz; elle renferme 2,000 habitants. — Au confluent de la Moukhavetz et du Bug, *Brzesc,* surnommée *Litevski* ou de Lithuanie, est bâtie sur un terrain marécageux, entourée de murailles et défendue par un château situé sur un roc escarpé. C'est une place importante qui couvre la route de Varsovie à Minsk. Elle fait un commerce considérable en grains, et doit surtout sa célébrité à son académie juive, fréquentée par les israélites de toute l'Europe. Elle renferme 8,000 habitants. Au nord de cette cité se trouve le domaine de *Siehnieviçze,* célèbre pour avoir vu naître l'immortel Kosciuszko.

Dans la Podlaquie, nous nommerons *Droguitchin,* sur le Bug, localité sans importance, mais célèbre dans l'histoire de la Pologne; et sur la Bialy, qui lui donne son nom, *Bialystok,* qui possède un marché spacieux et un élégant château. C'est la ville la plus moderne entre Varsovie et Saint-Pétersbourg; elle compte 8,000 habitants. Les habitations sont presque toutes en briques, et les rues larges et régulières. *Bielsk,* au sud de la précédente, est assez bien bâtie; elle fut le chef-lieu d'un palatinat jusqu'en 1795.

§ VIII. Volhynie. — Ce gouvernement, situé au sud des gouvernements de Minsk et de Grodno, est limité à l'est par le gouvernement de Kiev, au sud par la Podolie et la Galicie, à l'ouest par la Pologne. Il a été formé de l'ancien palatinat de Volhynie,

qui faisait partie de l'Ukraine polonaise. Il se trouve compris dans le bassin du Dnieper, et il est traversé par les affluents de droite du Pripetz, le Tourya, le Styr, le Goryn, le Slucz, etc. Sa superficie est d'environ 7 millions d'hectares, dont 2 millions en terres arables, 2 millions et demi en forêts, un demi-million en pâturages. Sa population est de 1,470,000 habitants.

Le nord de la Volhynie participe du sol de la Polésie, c'est-à-dire que les marais, les tourbières y sont très-nombreux; mais au sud le pays est plus élevé, coupé de belles collines, parsemé de rocs de granit et de monticules crayeux. Ces hauteurs sont les dernières ramifications des Carpathes, mais aucune ne dépasse 400 mètres d'élévation. Dans la partie tout à fait méridionale, elles composent le plateau de Kremenetz, assez étendu [1] et très-remarquable, puisqu'il forme le faîte de partage des eaux de l'Europe : en effet, de là découlent d'une part le Bug, qui s'en va par la Vistule dans la mer Baltique; d'autre part, le Pripetz avec ses affluents, qui s'en va par le Dnieper dans la mer Noire.

Le sol de la Volhynie est recouvert en général d'un mélange de terre glaise et d'argile, de marne, de sable et de terre végétale dans des proportions favorables à la fertilité. Grâce à son niveau peu élevé, cette province jouit aussi d'un climat très-doux, que l'on a comparé à celui de la Souabe et de la Franconie, quoique la vigne n'y réussisse pas. Elle produit en abondance du millet, du seigle et le froment le plus pesant, le plus farineux de toute la Pologne. La récolte des céréales est évaluée à 8 millions d'hectolitres, dont 2 millions sont exportés. On exploite du fer limoneux, des pierres meulières, de la terre de faïence et du salpêtre; il se trouve dans des argiles, près de Dubno, un peu d'ambre jaune. Des forêts très-considérables ombragent les collines et les marais qui, s'étendant vers le nord, laissent aux bœufs des pâturages abondants. Le romarin, les asperges sauvages, le houblon, y viennent spontanément et de bonne qualité. On croit que l'*urus* ou l'*aurochs* se montre encore dans les forêts solitaires du nord-ouest.

La Volhynie est assez industrieuse, et ses fabriques ne manquent pas d'importance. Les draps, les cuirs, la verrerie, la faïence, le papier, etc., occupent un assez grand nombre d'usines, tandis que les femmes tricotent, filent et tissent, et que les paysans préparent la potasse, la poix, le goudron, le charbon. On n'exporte cependant que les produits naturels du pays.

Dans la Volhynie comme dans la Podolie, provinces ci-devant polonaises, l'immense majorité des habitants est de la race des Petits-Russes et de la religion grecque; circonstance très-importante, car c'est elle qui a facilité les invasions des Russes sur le territoire de la république de Pologne, composé en grande partie des conquêtes faites sur la nation russe, et spécialement sur les grands-ducs de Galitch ou Halicz, de Vladimir-Volynski, de Polotzk, et surtout de Kiovie, par Boleslas le Victorieux et Casimir le Grand, rois de Pologne, et par Gedimyn, grand-duc de Lithuanie. Les paysans, étant tous des Rousniaques ou des Petits-Russes d'origine et de langue, abandonnèrent sans peine leurs seigneurs, qui étaient Polonais, et reçurent sans trop de répugnance des armées qui parlaient à peu près leur idiome. De plus, l'intolérance du clergé catholique, en dépit des constitutions de la diète polo-

[1] Voir tome IV, page 269.

naise, opprimait les cultes dissidents qui étaient ceux de la majorité dans les provinces russes. Ainsi la noblesse resta seule pour défendre des acquisitions très-anciennes, il est vrai, mais qui n'étaient pas plus nationalisées que le jour de la conquête. Le partage de la Pologne fut, à certains égards, de la part de la Russie, bien moins un envahissement qu'une reprise sur d'anciens envahisseurs. La Volhynie renferme encore aujourd'hui 60,000 nobles polonais. C'est de cette province que sont sorties les familles Lubomirski, Czartorinski, etc.

Les villes de la Volhynie sont généralement mal bâties, mais assez peuplées; on y trouve quelques édifices publics. *Kovel,* située sur la Tourija, est un chef-lieu de district, peuplé de 5,000 habitants. — *Wladzimierz* ou *Vladimir-Volynski,* située sur un affluent du Bug, a donné son nom au royaume de *Lodomirie,* qui figure encore dans les titres de l'empire d'Autriche. Elle a perdu toute importance, et renferme 4,500 habitants, la plupart juifs. — *Loutsk,* sur le Styr, ville ancienne, bâtie par Vladimir le Grand, est le siége d'un évêché catholique. Elle renferme 5,000 habitants, des maisons en bois et un château. — *Dubno,* sur le Styr, renferme 9,000 habitants. C'est une très-laide ville où il se tient d'importants marchés de laines. — *Kremenetz,* sur l'Ikva, a une vieille citadelle bâtie sur une haute montagne. Elle renferme 8,000 habitants. En 1805, Thadée Czacki y avait fondé un célèbre lycée ou gymnase, qui fut supprimé en 1832 et transféré à Kiev avec ses riches collections. — *Ostrog,* sur le Goryn, peuplée de 7,000 habitants, est la résidence de l'archevêque grec de Volhynie. Dans ses murs fut imprimée la première Bible en langue slavone. Il s'y tient des foires importantes. — *Zaslavl* (5,000 hab.) est un entrepôt considérable d'étoffes. — *Starokonstantinof,* sur le Slucz, a, dit-on, près de 10,000 habitants. — *Korzec* possède une fabrique importante de faïence et de porcelaine. — *Novogrod-Volynsk* (4,000 hab.), sur le Slucz, a dans ses environs la magnifique terre de Romanof, appartenant à la famille Illinski, qui y entretient un hospice de sourds-muets.

Sur le Teterof ou Teteref se trouve *Zytomiercz* ou *Jitomir,* chef-lieu du gouvernement; on lui donne 27,000 habitants, qui font un grand commerce avec la Galicie, la Hongrie et la Valachie. C'est le siége d'un évêché grec. On y trouve un séminaire, un gymnase et une bibliothèque. Au sud, près de la limite du gouvernement, est *Berdyczew* ou *Berditchef;* elle compte jusqu'à 19,000 habitants, mais ce sont pour la plupart des juifs, qui, sous l'extérieur le plus misérable, font un commerce très-important. Les foires de cette ville sont très-fréquentées : on y amène jusqu'à 25 millions de marchandises et de bestiaux. Il y a aussi à Berditchef un monastère de carmélites bien fortifié, possédant une image miraculeuse de la Vierge qui y attire un grand nombre de pèlerins.

§ IX. Podolie. — La Podolie, ancienne province polonaise, comprise dans les bassins du Dniester et du Bug, est bornée au nord par la Volhynie, à l'ouest par la Galicie, au sud-ouest par la Bessarabie, dont elle est séparée par le Dniester, au sud et à l'est par les gouvernements de Kherson et de Kiev. Sa superficie est de 4,250,000 hectares, dont 2,100,000 de terres arables, 500,000 de pâturages, 420,000 de forêts, etc. Sa population est de 1,580,000 habitants. Cette province, placée sous la latitude de Vienne, est un pays tempéré, fertile, pittoresque, et qui est probablement, sous le rapport du climat et des productions, la plus belle de l'em-

pire russe. Ses cours d'eau ne sont plus marécageux comme dans les provinces décrites précédemment; ce sont des rivières, surtout le Dniester et le Bug, profondément encaissées, bordées de roches calcaires, qui servent de support à une couche épaisse de terre noire et grasse. La Podolie forme un plateau peu élevé, mais qui présente des aspects très-variés et très-pittoresques; il s'en détache de charmantes collines qui descendent en pente douce vers le Dniester, et qu'on nomme *Miodoborski* (forêts de miel) : ce sont des ramifications des Carpathes qui ont 150 mètres d'élévation. « Les roches de transition composent essentiellement ces éminences, mais on y trouve aussi du granit, surtout en s'approchant du Dniester. Généralement elles forment un sol argileux quelquefois mêlé de marne, et recouvert d'un bon terreau très-fertile, et ce n'est que du côté de l'est, dans les districts détachés de l'Ukraine, qu'on trouve des étendues couvertes de sable et offrant l'aspect des steppes. La craie, le gypse et l'ardoise couvrent des espaces considérables, et dans certains endroits la terre est si pierreuse, que les paysans attellent jusqu'à 12 bœufs à leur charrue[1]. »

La Podolie produit toutes sortes de céréales; la récolte annuelle est de plus de 12 millions d'hectolitres, dont une grande partie est exportée par Odessa. Le chanvre, le lin, le houblon, les melons, les arbouses, donnent aussi d'excellents produits. Les forêts, riches en chênes, érables et tilleuls, cessent vers une ligne tirée de Rachkof, sur le Dnieper, à Ouman. La flore de ce pays réunit les caractères de celles de l'Allemagne, de la Hongrie, de la Crimée et du Caucase. La vigne en espaliers orne les vergers et les jardins potagers. Les abeilles et les poissons donnent un produit considérable. Le tabac est d'excellente qualité. L'élève du bétail, favorisée par de gras et excellents pâturages, est très-importante. On estime le nombre des chevaux à 100,000, celui des bœufs à 360,000, des moutons à 600,000, des porcs à 160,000, etc. La race des chevaux s'améliore, les bœufs sont recherchés jusqu'en Allemagne; les moutons donnent une laine estimée.

La Podolie est la plus peuplée des provinces ci-devant polonaises; la population, formée de Rousniaques ou de Petits-Russes, ne répond point à la beauté du climat et à la fertilité du sol. Le paysan, tout en conservant sa joviale vivacité, possède peu d'aisance, habite dans de sales demeures, se couvre de guenilles, enfin il est à peu près serf. La petite noblesse, toute polonaise, et qui comprend, dit-on, 93,000 individus, s'élève peu au-dessus du paysan. Les grands propriétaires sont souvent des riches malaisés. Toutes les classes languissent sous le joug des juifs, qui pullulent dans les villes comme dans les campagnes, et ont accaparé l'exportation des blés, le commerce des bestiaux, la fabrication de l'eau-de-vie. L'industrie est à peu près nulle, l'agriculture occupant le plus grand nombre de bras; les draps, les cuirs, la potasse, le salpêtre et surtout l'eau-de-vie, sont néanmoins produits en quantité assez importante.

Kamieniec ou *Kamenetz-Podolskoï*, capitale de la Podolie, est située non loin du Dniester, sur la Smotrich; c'est le siége d'un évêché grec et d'un évêché catholique. On y trouve un séminaire, un gymnase, plusieurs autres écoles. La population est de 16,000 habitants, polonais, arméniens et juifs. C'était autrefois une place très-forte

[1] Schnitzler, *la Russie, la Pologne et la Finlande.*

et qui a joué un grand rôle dans les guerres de la Pologne et de la Turquie. Sa principale défense est un château fort bâti sur un rocher. La ville, sans être régulière, est assez bien bâtie. Ses plus beaux édifices sont l'église arménienne, les couvents des carmes et des dominicains, l'áncien collége des jésuites et le palais de l'archevêque russe. Mais le plus remarquable de tous est la cathédrale catholique : elle renferme 15 autels; on voit auprès d'elle un ancien minaret turc sur lequel on a élevé une statue de la Vierge, de bronze doré, dont les pieds posent sur un croissant et dont la tête est couronnée d'étoiles.

Mohilev, près de la rive gauche du Dniester, a 9,000 habitants; elle est bâtie sur une montagne entourée de hauteurs, et faisait autrefois un commerce considérable. Dans le même district, *Bar* et *Targovicz* ont acquis une grande célébrité dans l'histoire de Pologne, comme ayant été les siéges de deux confédérations contre les Russes. Près du magnifique château de *Toulczyn* ou *Toultchine,* appartenant à la famille Potocky, une colonie de fabricants allemands, surtout drapiers et carrossiers, forme une agglomération de 7 à 8,000 âmes. — *Vinniça* ou *Vinnitz* (7,000 hab.) renferme un collége et plusieurs couvents. — *Balta,* sur le Kodyma, qui la divise en deux parties dont l'une appartient au gouvernement de Kherson, est assez bien bâtie et peuplée, dit-on, de 7,000 habitants. —Sur le Bug, *Olgopol* est entourée de salpêtrières et de distilleries considérables.

CHAPITRE HUITIÈME.

ROYAUME DE POLOGNE.

§ Ier. Description physique. — Climat. — Nous avons déjà décrit, soit dans l'empire d'Autriche, soit dans le royaume de Prusse, soit dans la Russie occidentale, la plus grande partie de cet ancien *royaume ou république de Pologne,* qui fut pendant si longtemps le grand empire des Slaves, le pays par lequel la civilisation s'est répandue dans les contrées boréales, l'honneur et le boulevard de la chrétienté contre les barbares de l'Asie. Nous n'avons plus qu'à en décrire le pitoyable reste, qui, sous le nom dérisoire de royaume, n'est plus qu'une province russe; mais ce que nous avons à dire de sa géographie physique, de sa population, de son histoire, peut s'appliquer aux membres dispersés de l'ancienne Pologne que nous avons déjà décrits, soit dans la Russie occidentale, soit dans l'Autriche, soit dans les États prussiens.

Le nom de la Pologne (*Polska*) dérive d'un mot qui signifie *champ, plaine* (*polé*). En effet, la plus grande partie de cette contrée s'étend comme une plaine immense des bords de la Baltique aux rivages du Pont-Euxin, ou du moins jusqu'aux petites chaînes de collines qui au sud de la Volhynie traversent le bassin du Dnieper, et qui au sud de Lemberg s'unissent aux premières terrasses des monts Carpathes. Ces terrasses, quoique bien abaissées, se reproduisent encore vers Zamosc dans la région entre le Bug et le San, et vers Kielce et Konskié dans la région entre la Vistule et la Piliça. Dans cette vaste plaine, le partage des eaux entre la mer Baltique et

la mer Noire n'est composé que de marais et d'étangs; on peut même dire qu'il n'existe pas, car les fleuves opposés communiquent, dans les grandes pluies, par leurs affluents en confondant ainsi leurs eaux. Aussi quelques coups de pioche suffisent pour former des canaux entre toutes les petites rivières, depuis Wlodawa en Pologne jusqu'au delà de Sloutzk en Russie. Mais comme des terres un peu fermes manquent pour arrêter les sables, ces communications disparaissent presque aussitôt qu'elles sont formées. C'est surtout le Pripetz, affluent du Dnieper, qui communique avec le Bug et le Niemen, au printemps et à l'automne, par ces inondations qui font un lac de toute la Polésie.

L'ancienne Pologne comprenait en tout ou en partie les bassins de l'Oder, de la Vistule, du Niemen, de la Duna, d'une part; d'autre part, les bassins du Dniester et du Dnieper; la Pologne actuelle ne comprend que le milieu du bassin de la Vistule avec ses affluents, le Bug, la Narew, la Piliça, etc., et une petite partie du bassin de l'Oder. Nous avons décrit toutes ces rivières dans l'hydrographie générale de l'empire russe.

Toute l'ancienne Pologne, avec la Courlande, la Lithuanie, la Russie-Blanche, une partie de la Russie-Noire, la Polésie, etc., est couverte d'un sable profond, qui occupe les plaines et les hauteurs voisines des eaux courantes. Ce sable est blanchâtre dans l'intérieur, noir et rougeâtre sur les bords de la mer. Mais cette bande sablonneuse est comme parsemée de petits plateaux de terre glaiseuse ou marécageuse. Un plateau de glaise se montre en Samogitie; un autre, plus montagneux et entrecoupé de lacs, forme la Petite-Lithuanie. Le terrain de l'intérieur de la Courlande est fort, gras et argileux. La même nature de terrain, la même succession de plaines, de collines, de tourbières et de lacs sans nombre, la même variation du sable à l'argile, règnent aussi en Prusse, en Poméranie, en Brandebourg, en basse Saxe et dans une partie du Danemark. Toutes ces plaines présentent les caractères géognostiques suivants : succession de plusieurs dépôts bien distincts; plus haut est le terrain de transport composé de cailloux roulés, de poudingues quartzeux, de blocs de granit rouge et gris; au-dessous une couche de sable; plus bas des dépôts d'argile dont les supérieurs représentent l'argile de Londres avec ses coquilles marines, et les inférieurs l'argile plastique d'Auteuil, accompagnée de lignites ou bois fossiles, et de succin ou ambre jaune, qui paraît être la gomme d'un arbre de l'ancien monde; au-dessous se trouve la craie avec ses silex, et plus bas les formations sur lesquelles elle repose ordinairement. Dans un grand nombre de localités, le sol est recouvert d'un terrain d'alluvion et de transport qui renferme des débris fossiles, soit d'animaux étrangers au sol polonais, ou d'animaux qui ne vivent plus sur le globe. C'est de ce terrain qu'ont été retirés ces ossements de baleine que l'on voit encore suspendus sur les tours de quelques vieux châteaux; près d'Olyka, de Lachwa et de Nieswicz, on trouve des mâchoires de bison d'une grandeur énorme; sur les bords de la Vistule, près de Varsovie et jusque dans le faubourg de Praga, on a découvert des ossements de mastodontes, de mammouths, d'éléphants et de rhinocéros.

Les pays polonais sont remarquables par le nombre, la forme et la profondeur de leurs lacs. Ils sont presque tous circulaires et semblent le produit d'un enfonce-

ment souterrain : tels sont ceux de *Dusviaty* au nord de la Lithuanie, de *Hryczyn* au sud de cette province, de *Smolno* dans la Poznanie, de *Tukum* près de Dantzig, et enfin celui de *Goplo*, célèbre dans les fastes de la Pologne. Tous ces lacs ne s'élèvent que de 5 à 7 mètres au-dessus des eaux de la Baltique, tandis qu'il est probable qu'ils ont plusieurs centaines de mètres de profondeur.

Pour se former une idée du climat de la Pologne proprement dite, il faut nécessairement se rappeler qu'elle est placée entre deux régions d'un froid considérable : à l'est et au nord, le plateau central de la Russie; au sud, les monts Carpathes, où, à cause de l'élévation du sol, il règne un hiver perpétuel ou du moins fort long. L'influence de ce dernier climat de montagnes se fait sentir dans les contrées qui en sont les plus rapprochées; ainsi, l'on a eu à Lemberg et à Cracovie des froids de 24 et 26 degrés. En 1654, une gelée subite brûla tous les blés aux environs de Cracovie, le jour même de la Pentecôte. La grêle ravage fréquemment les contrées situées au pied des Carpathes. Si maintenant nous considérons le reste de la Pologne en masse, c'est le vent d'est qui y apporte les plus fortes gelées; il souffle du plateau de la Russie et des monts Ouraliens. Le vent du nord est moins froid et plus humide. A Varsovie, les vents occidentaux apportent un air pluvieux, épais et malsain; ils y soufflent les trois quarts de l'année. Comme les vents du midi passent par-dessus les Carpathes, ils ne peuvent que doubler l'effet du froid. L'hiver polonais est donc effectivement aussi rigoureux que celui de la Suède centrale, malgré une différence de 10 degrés de latitude. La comparaison des observations thermométriques met ce fait hors de doute. Quant à la chaleur, la plus forte paraît être de 28 à 30 degrés.

La végétation indique peut-être mieux que le thermomètre la température. A Varsovie, le noisetier et le *daphne mezereum* poussent des fleurs vers l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire cinq semaines plus tard qu'à Paris. Les peupliers blancs fleurissent au mois de mars. Dans le mois suivant s'épanouissent les fleurs du genévrier, du saule, de l'aune, du bouleau, du frêne commun; dans le mois de mai fleurissent le hêtre, le sureau à grappes, le poirier sauvage et le *berberis*. Le mois de juin offre la fleuraison du noyer, du sureau commun, de la ronce commune, de l'asperge et du chanvre; le *datura stramonium* fleurit au mois de juillet.

Au surplus, le climat de la Pologne est très-capricieux. On a vu quelquefois toutes les rivières rester prises depuis la fin d'octobre jusqu'à l'équinoxe du printemps. D'autres fois les mois d'hiver présentent le phénomène d'une seconde végétation, provoquée par la douceur de la température. En 1568 on vit à Dantzig tous les rosiers fleurir de nouveau vers la fin d'octobre. En 1659, la douceur de l'hiver fit sortir les abeilles par essaims. En Lithuanie, pendant les hivers de 1414 et de 1492, on vit sous le 55e degré de latitude les champs se couvrir de fleurs au mois de janvier; les blés levaient et formaient des épis; les oiseaux faisaient leurs nids. Le mois de mars amena tout à coup les froids les plus rigoureux : en une seule nuit toutes les richesses de cet été précoce furent anéanties; et dans le cours de l'année, la nature épuisée ne put donner que de chétives productions.

Les globes de feu, les parélies, les étoiles tombantes, l'aurore boréale et d'autres phénomènes phosphoriques ou électriques paraissent être fréquents en Pologne. Les

exhalaisons impures s'élèvent du fond des sombres forêts et de la surface des marais. Aussi, quoique les indigènes ne trouvent pas l'air malsain, il a toujours eu une influence très-funeste sur les étrangers. Cependant l'insalubrité naturelle d'un climat humide et froid est fort diminuée par la violence des vents qui parcourent sans obstacle ces plaines immenses, en ravageant très-souvent les plus grandes forêts; sur les bords de la Baltique ils ont assez de force pour soulever des quantités de sable, en former des collines et souvent en couvrir des fermes entières. Les pluies tombent tantôt avec une abondance, tantôt avec une violence extrêmes, accompagnées de tonnerres et d'éclairs, qui présentent souvent un spectacle aussi terrible que magnifique. Un de ces orages mémorables eut lieu le 30 juin 1812, après le passage du Niemen par Napoléon, sur une immense étendue de pays.

Les qualités de l'air et du sol influent puissamment sur ces phénomènes de corruption que les Polonais ont plusieurs fois remarqués dans les eaux de leurs pays, soit courantes, soit stagnantes. Tantôt les eaux du Dniester ou de la Vistule ont pris une couleur rougeâtre, tantôt des lacs se sont couverts d'une matière verdâtre. Il y a aussi dans les monts Carpathes des sources auxquelles on attribue la naissance des goîtres chez ceux qui en boivent. La qualité de l'air, que de vastes et nombreux marais rendent malsain, la disette d'eau bonne à boire, la misère et la malpropreté de la plus grande partie des habitants exposent la nation polonaise à un grand nombre de maladies vives et malignes qu'on ne connaît point en Russie, quoique la majeure partie de cet empire soit située plus au nord : on remarque même que les maladies communes aux deux peuples sont plus contagieuses et plus dangereuses en Pologne.

Les maladies épidémiques sont peu fréquentes; celle qui fait le plus de ravages est la petite vérole, ce qu'on doit attribuer au mauvais traitement et au mauvais régime, ainsi qu'à la négligence générale du peuple. Les paysans polonais se préservent aussi peu de la contagion de la petite vérole la plus dangereuse, que les Turcs de la peste; ceux qui sont en bonne santé, les malades et les bestiaux, vivent tous ensemble dans un espace fort étroit : les vapeurs fétides qu'ils exhalent, la chaleur excessive des chambres augmentent la malignité du mal. On peut porter la mortalité à six ou sept sur dix, et souvent même ceux qui ne périssent pas sont défigurés de la manière la plus affreuse. Aussi n'y a-t-il aucun pays en Europe où le nombre des aveugles soit aussi grand qu'en Pologne. Les accouchements laborieux sont excessivement rares; sur huit cents ou mille, à peine s'en trouve-t-il un seul où l'art de l'accoucheur soit nécessaire. La proportion des maladies vénériennes est de six sur dix dans les villes considérables. Sur cent recrues qui furent visitées, dit un médecin, quatre-vingts en étaient attaquées. Enfin, la Pologne est affligée d'un mal particulier et terrible : la *plique*, dont nous avons déjà parlé dans les pays polonais. La plique est produite par une matière inconnue, visqueuse et âcre, qui a son siége dans la lymphe, et qui, en se développant, passe dans les cheveux et les colle d'une manière si singulière qu'il est impossible de les démêler ou de les peigner; souvent le mal ne s'amasse pas seulement dans les cheveux, quelquefois il se fixe encore dans les ongles des mains ou des pieds. Cette maladie dangereuse et dégoûtante n'épargne ni âge ni sexe; elle attaque les habitants de toutes les classes, et même les étrangers nouvellement

arrivés en Pologne; quelquefois les enfants l'apportent en naissant; les dernières classes du peuple y sont les plus sujettes, ainsi que les paysans, les mendiants et les juifs. Plusieurs personnes n'en sont jamais attaquées; d'autres le sont à différentes reprises, quelquefois même à des époques périodiques. Toutes les couleurs de cheveux y sont sujettes, surtout les brun-clair; plus les cheveux sont souples, plus il est aisé que la matière y passe. La plique est contagieuse et se communique soit par les nourrices, soit par le commerce des deux sexes, soit enfin par les habillements. Les animaux y sont aussi exposés, surtout ceux qui ont de longs poils; ni l'air, ni l'eau, ni les aliments, ne paraissent contribuer à son développement : la propreté et le soin de peigner les cheveux n'en préservent pas. Quand la matière se rejette sur les parties nobles, le cerveau, les poumons ou l'estomac, elle engendre des maladies mortelles; si elle se jette sur les yeux, elle occasionne des cataractes; enfin si elle devient corrosive au point d'attaquer la moelle des os, la maladie est incurable, et le malade périt dans des douleurs affreuses. Il est rare que ce mal se passe en quelques jours, ou même en plusieurs semaines; il faut ordinairement un mois et jusqu'à quatre, quelquefois un an.

§ II. Productions. — Les minéraux se trouvent en très-petite quantité dans cette grande plaine sablonneuse qui occupe le nord et le milieu de la Pologne. Cependant, comme dans toute la partie septentrionale de notre globe, la terre y est pour ainsi dire encroûtée d'un dépôt ferrugineux. Tous les marais, toutes les prairies, contiennent du fer limoneux en plus ou moins grande abondance. En plusieurs endroits les pétrifications marines fourmillent, et le succin ou ambre jaune s'y trouve souvent en gros morceaux sur plusieurs points de l'intérieur du pays et aux pieds des Carpathes. Dans les mains d'un peuple industrieux, les blocs de granit et d'autres roches qui couvrent les plaines serviraient à construire des édifices et des monuments durables. A l'exception des nitrières, près d'Inowraclaw, ces plaines ne semblent contenir aucune substance saline, tandis que tout le long des monts Carpathes s'étend une immense couche de sel fossile qui suffirait pour fournir le monde entier, comme nous l'avons fait voir en décrivant Bochnia et Wieliczka, qui appartiennent à la Galicie.

Une seule région du royaume actuel de Pologne offre des dépôts considérables de minéraux, c'est celle qui sépare la Vistule de la Piliça. Les environs de Cracovie possèdent diverses espèces de marbres et des mines assez considérables de charbon de terre. La ville d'Olkusz a des mines de plomb et d'argent qui produisaient jadis près de 2 millions de florins par an. A Ligots, on exploite une mine de calamine. Les marbres des environs de Czerna sont pénétrés de plomb; on y trouve un mélange assez curieux, c'est du plomb blanc spathique, combiné et pour ainsi dire fondu avec du sable. Ce minerai donne 54 pour 100 de plomb. Les mines les plus communes de cette contrée sont celles de fer. A Drzewica, on tirait jusqu'à 70 quintaux de fer brut par semaine d'un minerai qui se trouve dans du grès sablonneux. En d'autres endroits, la mine de fer limoneux abonde. Au village de Suchedniow, à Jedrov, à Samsonow, il y a des hauts fourneaux et des forges. Le fer de Brin, près de Vochoc, serait excellent si, par suite d'une mauvaise préparation, on n'y laissait une portion de cuivre. On a trouvé à Miedziana-Gora de la pyrite de fer, du cuivre azuré, de la malachite,

du sulfure de fer et du plomb argentifère. On peut évaluer comme ci-après le produit annuel des diverses branches de la richesse minérale :

Sel gemme	100,000	quintaux.
Soufre	4,000	—
Houille	1,000,000	—
Plomb	1,000	—
Fer et fonte	800,000	—
Fer en barres	70,000	—
Cuivre en fonte et en tôle	7,000	—
Zinc et calamine	70,000	—

Ces différents produits occupent annuellement plus de 10,000 ouvriers, et donnent une valeur brute de plus de 8 millions.

Depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'extinction de la race des Jagellons, l'agriculture se maintint en Pologne dans l'état le plus florissant : aussi considérait-on ce pays comme le grenier de l'Europe, et sa fertilité était comparée à celle de l'Égypte. Le royaume actuel de Pologne ne participe pas sans restriction à l'immense fertilité de l'Ukraine, et peut-être n'atteint-il pas celle que la Lithuanie doit à un sol plus mélangé d'argile. Toutes sortes de blés et de grains, depuis le froment jusqu'au millet et au blé sarrasin, prospèrent dans les plaines sablonneuses, entremêlés d'un terreau léger. Le sol devient plus fertile lorsqu'on remonte la Vistule au sud de la Piliça, vers Sandomir et Cracovie, et l'on y cultive le tabac, le houblon, la betterave, le pastel; mais les moyens d'exportation deviennent plus dispendieux. Les terres des particuliers, étant d'une étendue trop grande pour être cultivées avec soin, sont souvent dépourvues du nombre nécessaire de cultivateurs; car le paysan libre de sa personne trouve plus d'avantage à se fixer sur les terres de la couronne, où plus d'un tiers de la population est concentrée aujourd'hui. Les juifs étant exclus du droit d'acheter des biens-fonds, et tous les capitaux étant néanmoins concentrés dans leurs mains, le prix des terres est très-bas; mais les propriétaires ne trouvent qu'à un intérêt usuraire les emprunts nécessaires à l'exploitation en grand. En approchant des montagnes, on voit d'immenses vergers occuper presque tout le sol; les pommiers, les poiriers, les pruniers, les noisetiers, les pêchers y réussissent. On y a cultivé la vigne, mais avec moins de succès. Dans les montagnes proprement dites, on ne récolte que de l'avoine et un peu d'orge.

Nous ne possédons aucun document qui donne exactement l'emploi des terres affectées à la culture, mais on peut évaluer les récoltes aux quantités suivantes :

Froment	1,350,000	hectolitres.
Seigle	5,500,000	—
Orge	1,650,000	—
Avoine	4,500,000	—
Blé noir	250,000	—
Pois	80,000	—
Millet	90,000	—
Colza et navette	60,000	—
Lin	100,000	—
Chanvre	60,000	—
Pommes de terre	6,500,000	—

D'immenses forêts couvrent une partie de la Pologne, surtout la Mazovie. Les pins

de toutes les variétés occupent les plaines sablonneuses; le sapin et le hêtre aiment les montagnes; le chêne vient partout où il trouve un sol fort. Les mélèzes, les tilleuls, l'orme et le frêne, donnent à plusieurs forêts un aspect agréablement varié; le mélèze réussit particulièrement aux environs de Rawa et de Sandomir. La plus belle forêt de bouleaux est près de Varka en Mazovie. Cependant, quoique les forêts de la Pologne comptent au delà de cent espèces d'arbres, elles en possèdent peu qui soient propres à la construction. Dans les contrées situées entre les 52e et 57e degrés de latitude, les plus utiles sont le pin, le sapin, le chêne, l'orme, le charme, le frêne, l'érable, l'aune, le bouleau et le peuplier; et dans les contrées situées entre les 47e et 52e degrés de latitude, le sapin noir, le mélèze ainsi que le hêtre. Le mélèze a presque disparu dans les provinces du nord, mais il se trouve en abondance dans celles du midi.

Les abeilles fourmillent tellement que, dans plusieurs forêts, non-seulement les troncs des vieux arbres en sont remplis, mais le sol même est couvert de leurs ruches. Elles choisissent de préférence le sapin, le *pinus picea*, le tilleul et le chêne. Un autre insecte (*cocus ilicis*), en déposant ses œufs sur les feuilles du chêne, fait naître un globule qui donne une belle couleur rouge ou cramoisie, nommée *kermès*. On en fait la récolte au mois de mai.

La Pologne ne manque pas de poissons; toutes les rivières et les lacs en sont peuplés. Dans les lacs, on pêche des brochets, des perches, des brèmes, des tanches, des anguilles; dans les viviers, on élève surtout des carpes; les rivières fournissent des truites, des barbeaux, des lamproies, des saumons, des esturgeons, etc. Les oiseaux les plus communs sont l'aigle, le faucon, le vautour, la grue, la perdrix, la caille, l'étourneau, etc.; les grives sont plus rares. On voit arriver et disparaître avec la neige un petit oiseau nommé en polonais *sniegula* ou ortolan de neige (*passerina nivalis*) : on le recherche comme un mets délicieux; il se montre surtout aux environs de Lowicz.

Parmi les quadrupèdes, la Pologne peut encore vanter ses bœufs, quoique inférieurs à ceux de la Podolie et de l'Ukraine. Les chevaux polonais sont bien faits, de moyenne taille, vigoureux, sûrs de pied et légers à la course. Longtemps les brebis, qui sont très-nombreuses, ne portèrent qu'une laine grossière; mais depuis plusieurs années la race ovine a été perfectionnée, et l'on fabrique de très-beaux draps avec la laine indigène. En 1850, on estimait par les chiffres suivants les richesses en bétail de la Pologne :

Chevaux			510,000
Bêtes à cornes			1,630,000
Race ovine	Ordinaire	1,230,000	3,770,000
	Mérinos	920,000	
	Métis	1,620,000	
Porcs			865,000
Chèvres			10,000
Ruches d'abeilles			116,000

Les animaux sauvages trouvent encore un vaste asile dans les forêts de la Pologne, et surtout de la Lithuanie. Les cerfs et les daims sont devenus rares; les sangliers sont communs, ainsi que les renards, les loups-cerviers, les écureuils, les lièvres, les lapins et les castors, qui construisent leurs cases isolément. L'animal le plus des-

tructeur de la Pologne, c'est le loup, et après lui le glouton. Il y a aussi dans ce pays de grands rats des champs, appelés en polonais *susly ;* les environs de Niessiez en sont tellement peuplés, qu'ils détruisent les blés. Il existe dans la Prusse orientale, en Podolie et surtout dans la forêt de Bialoveja en Lithuanie, un animal sauvage et redoutable ; il a une taille au-dessus de celle de nos taureaux les plus forts ; il porte sur le dos ou autour du cou une espèce de crinière longue d'un pied, et sur le reste du corps deux sortes de poils, les uns longs et rudes comme du crin, les autres courts, doux et laineux ; il a le front bombé, la tête petite en proportion du corps, et pourtant armée de cornes longues de deux coudées : c'est le bison, dont il ne reste que de rares individus.

§ III. Histoire. — Nous avons vu (page 312) que les Polonais appartiennent à la famille slave qu'on appelle *Lette,* et qui comprend encore aujourd'hui plus de 14 millions d'individus répartis entre les États autrichiens, prussiens et russes. Cette famille se composait au huitième siècle d'un grand nombre de peuplades indépendantes, et qui habitaient non-seulement le bassin de la Vistule, mais ceux de l'Oder et de l'Elbe. Les plus importants étaient les *Polonais,* établis sur les deux rives de la Vistule, les *Cracoviens,* les *Mazoviens,* les *Poméraniens,* les *Lusaciens,* etc. Ces peuples étaient en guerre perpétuelle avec leurs voisins, principalement avec les Blancs-Russes et les Petits-Russes. Les Polonais, les Cracoviens, les Mazoviens, etc., finirent par se réunir en un seul corps de nation, et leurs rois commencèrent ces conquêtes, ces guerres, ces expéditions extérieures qui ont fait la grandeur de la Pologne. A la fin du dixième siècle, Boleslas le Grand, qu'on peut regarder comme le fondateur de la monarchie polonaise, fit la conquête de la Silésie, de la Moravie, de la Bohême, de la Lusace, de la Poméranie. Sa puissance inquiéta l'Allemagne, et l'empereur Otton III rechercha son alliance. Il transporta de Gnesne à Cracovie le siége du gouvernement ; il attira les étrangers dans ses États et y répandit les lumières du christianisme. Cette grandeur de la Pologne se maintint pendant le onzième siècle ; mais Boleslas III, en 1139, partagea son royaume entre ses quatre fils, et ceux-ci le subdivisèrent en palatinats ; de sorte que la monarchie polonaise se trouva transformée en une sorte de fédération aristocratique. Alors commencèrent ces divisions intestines, ces querelles entre les seigneurs, cette anarchie qui, après bien des alternatives de revers et de succès, ont définitivement causé la ruine de la Pologne. Pendant cette première période de désastres qui se prolonge jusqu'au commencement du quatorzième siècle, les Mongols envahirent et ravagèrent plusieurs fois le royaume ; ils en furent chassés, mais les Polonais se virent enlever par les Allemands la Silésie, une partie de la Prusse, la Poméranie, etc. Avec le roi Vladislas-Lokietek, la Pologne reprit sa puissance, et entra dans une période glorieuse qui dura deux cent cinquante ans. Le fils de Vladislas fut Casimir le Grand, qui porta principalement ses armes contre les Russes et les Mongols, conquit les républiques de Pskov et de Novgorod, soumit une partie de la Russie-Noire et presque toute la Russie-Rouge, vainquit les Tartares de la mer Noire, et étendit sa domination jusque sous les murs de Moscou, devant laquelle il campa trois fois. Alors la noblesse polonaise vint s'établir dans toutes ces conquêtes, qui n'ont été reprises que de nos jours par les Russes, et où elle est restée, mais sans s'assimiler les peuples vaincus. Casimir le Grand mourut sans enfants, et, pour assurer la

couronne à son neveu Louis d'Anjou, roi de Hongrie, il réunit en 1339 à Cracovie une assemblée dans laquelle le nouveau souverain fut élu. Louis, en mourant, laissa la couronne à sa fille Hedvige. Cette princesse fut couronnée en 1384, et donna sa main à Jagellon, grand-duc de Lithuanie, qui reçut le baptême sous le nom de Vladimir II, et réunit le grand-duché à la couronne de Pologne. Nous avons vu comment cette réunion doubla la puissance de la monarchie polonaise, et comment elle s'est maintenue jusqu'à la destruction de cette monarchie. Jagellon gouverna avec autant de sagesse qu'il montra de courage en repoussant les agressions étrangères; il eut le talent de consommer dans ses États l'union de l'Église grecque avec l'Église romaine. Vladislas III, son fils, ne lui succéda que par élection : il mourut à vingt et un ans, en combattant contre les Turcs à Varna. Ses successeurs, Jean-Albert, Alexandre, Sigismond et Sigismond-Auguste, ne gouvernèrent pas sans gloire; mais avec ce dernier s'éteignit la race des Jagellons. En 1573, Henri de Valois, duc d'Anjou, fut élu roi de Pologne; à peine avait-il prêté le serment exigé que, apprenant la mort de son frère Charles IX, il quitta précipitamment le pays qu'il avait été appelé à gouverner. L'unanimité des votes se porta alors sur le duc de Transylvanie, Étienne Batory, qui épousa Anne, sœur de Sigismond-Auguste, et qui fit preuve de grands talents politiques et militaires.

Avec Étienne Batory finirent pour la Pologne les jours de puissance et de prospérité. La couronne fut offerte en 1587 à Sigismond Vasa, prince royal de Suède; issu par sa mère du sang des Jagellons, dont le souvenir était toujours cher à la nation polonaise, il régna sous le nom de Sigismond III. Mais son règne, ainsi que celui de Vladislas IV, fut malheureux : l'anarchie des seigneurs détruisit les ressources du royaume, et les États voisins, si longtemps dominés par la Pologne, commencèrent à projeter sa ruine.

Jean III Sobieski releva au dehors la gloire des armes polonaises. Appelé, en 1683, au secours de Vienne assiégée par les Turcs, la victoire mémorable qu'il remporta sous les murs de cette capitale délivra l'empire et sauva la chrétienté, mais elle ne profita point à la Pologne. Grâce à la haine que portait la femme de Sobieski à son fils aîné le prince Jacques, celui-ci ne fut point placé sur le trône de Pologne. La France, déjà inquiète du sort de ce royaume, chercha à y placer un de ses princes : l'électeur de Saxe, Auguste II, lui fut préféré en 1697. Trop confiant dans ses forces et dans l'appui de la maison d'Autriche, jugeant mal la jeunesse de Charles XII, Auguste se ligua avec le Danemark et le czar Pierre Ier contre la Suède, à laquelle il voulait arracher la Livonie; mais Charles, après avoir vaincu les Russes et les Danois, attaqua l'armée d'Auguste, la battit, s'empara de Cracovie, et convoqua une nouvelle assemblée qui nomma roi, en 1704, le palatin de Poznanie, Stanislas Lesczynski. La défaite de Charles II à Poltava renversa le nouveau roi, qui se réfugia en France; Auguste II remonta sur le trône; mais il y remonta sous la tutelle de la Russie. A la mort d'Auguste II, les Polonais élurent de nouveau pour roi Stanislas; mais des armées russes et autrichiennes envahirent le pays et firent élire Auguste III, électeur de Saxe. Enfin, à la mort de ce prince, la faction vendue aux cours de Saint-Pétersbourg et de Berlin éleva au trône, en 1764, Stanislas-Auguste Poniatowski, grand panetier de Lithuanie, l'ancien amant de Catherine II.

Les commencements du règne de Stanislas furent signalés par quelques améliorations ; mais les cabinets étrangers étaient d'accord pour paralyser tout ce qui pouvait réveiller l'esprit national, et pour affaiblir les Polonais en fomentant les troubles et les dissensions. L'animosité qui existait depuis longtemps entre les catholiques et les protestants en offrit l'occasion. La Russie favorisait ces derniers, et fit entrer des troupes dans la Pologne. Alors, en 1768, le parti national, à la tête duquel se trouvaient les membres les plus influents du clergé catholique, proclama l'acte célèbre de la confédération de *Bar,* et une lutte mémorable pour le maintien de la religion et de l'indépendance nationale, contre l'envahissement et le despotisme des cabinets étrangers, s'engagea sur tous les points de la république de Pologne. A la faveur de l'anarchie, la Prusse, l'Autriche et la Russie effectuèrent le premier partage de la Pologne en 1772.

A cette époque, le territoire polonais comprenait la Courlande, la Semigalle, toute la Lithuanie avec ses dépendances, le gouvernement de Kiev, la Volhynie, la Podolie, la Galicie, et la plus grande partie des pays qui forment aujourd'hui la Prusse orientale. Sa superficie était de 38,000 lieues géographiques carrées, et sa population de 14 millions d'habitants. La Prusse s'appropria une partie de la Grande-Pologne jusqu'à la Netze, et la Prusse royale, moins Dantzig et Thorn ; l'Autriche eut en partage une partie de la Podolie, la Galicie et la Lodomérie ; enfin la Russie s'empara de toute la région comprise entre la Duna, le Dnieper et le Droutz. Les trois puissances copartageantes garantirent solennellement à la Pologne le territoire qui lui restait ; mais en même temps elles usèrent de leur influence pour donner à ce royaume une constitution qui, en affaiblissant le pouvoir exécutif, préparait de nouvelles dissensions.

Le 3 mai 1791, la diète rédigea une constitution qui réformait les anciens abus, améliorait le sort des paysans, organisait avec sagesse les pouvoirs législatif, judiciaire et exécutif, et constituait l'hérédité dans la personne de Frédéric-Auguste, électeur de Saxe, fils du dernier roi de Pologne. Tout semblait présager à la Pologne une nouvelle existence. La Russie s'en inquiéta. Quelques Polonais, gagnés par ses intrigues, se mirent à la tête d'un complot ourdi au fond de l'Ukraine ; et, précédés par une armée russe, ils se présentèrent sans déclaration de guerre sur le territoire de la Pologne. Le roi, la diète et la nation parurent animés d'un même esprit ; les mesures les plus énergiques furent adoptées pour repousser cette agression ; une autorité illimitée fut accordée au prince pour défendre la patrie. Le gouvernement réclama l'assistance de la Prusse ; mais celle-ci se disposait, au contraire, à s'emparer de la portion qui lui était une seconde fois réservée. En vain Kosciuszko se couvrit-il de gloire dans deux batailles ; il fallut céder au nombre. Par une convention forcée, déguisée sous le nom de traité, en 1793, la Prusse entra en possession du reste de la Grande-Pologne, l'Autriche s'empara de la Petite-Pologne, qu'elle surnomma la Nouvelle-Galicie, et la Russie porta ses frontières jusqu'au centre de la Lithuanie et de la Volhynie. Les puissances spoliatrices garantirent une seconde fois l'intégrité du territoire qu'elles laissaient à la Pologne : c'était annoncer un troisième et dernier partage.

Les motifs allégués à l'étranger pour justifier ces spoliations, contraires aux droits des gens et des nations, reposaient sur une accusation perfide : les patriotes polonais

étaient, suivant les manifestes, imbus des principes démagogiques professés par les jacobins de France, et que les rois, disait-on, avaient la mission d'étouffer partout. La révolution de 1791 s'était faite, au contraire, en Pologne, toute en faveur de la royauté. Aussi l'accusation portée contre le patriotisme polonais excita-t-elle l'indignation et la soif de la vengeance dans tous les cœurs généreux. Une insurrection éclate dans la capitale; Kosciuszko marche sur Cracovie et remporte de brillants avantages sur les Russes; la Lithuanie se soulève; la Samogitie suit cet exemple; les troupes polonaises stationnées en Volhynie et en Podolie se réunissent à celles de Kosciuszko; mais, tandis que celui-ci poursuit les Russes, il est attaqué sans déclaration de guerre par les troupes prussiennes. Forcé de se retirer dans les murs de Varsovie, il en fait lever le siége aux armées coalisées. Cependant, à mesure que les Polonais s'affaiblissaient par leur courageuse résistance, le nombre de leurs ennemis augmentait : l'Autriche faisait marcher son contingent; Souvarof accourait du fond de l'Ukraine pour soutenir avec de vieilles bandes les troupes moscovites; et la bataille de Macieowice (le 10 octobre 1794) fut la dernière de la Pologne : Kosciuszko y tomba entre les mains de l'ennemi. Les Polonais défendirent encore leur capitale, mais le faubourg de Praga fut emporté d'assaut par Souvarof; le 9 novembre, Varsovie fut forcée de capituler; le 18, l'armée polonaise fut dissoute; enfin s'effectua le dernier partage par lequel la Pologne fut rayée du nombre des États indépendants, et les rives de la Piliça, de la Vistule, du Bug et du Niemen marquèrent les frontières de la Russie, de la Prusse et de l'Autriche.

La Pologne resta dans cette situation jusqu'à l'époque du traité de Tilsit par lequel la Prusse renonça à la possession des provinces polonaises qu'elle avait reçues en partage postérieurement au 1er janvier 1772. Ces provinces, qui avaient 2 millions d'habitants, furent concédées, sous le titre de grand-duché de Varsovie, à Frédéric-Auguste, roi de Saxe, le même que la constitution du 3 mai 1791 appelait au trône de Pologne. Le duché de Varsovie fut agrandi en 1809 par la reprise sur les Autrichiens de la Nouvelle-Galicie; ce qui lui ajouta une population de 1,800,000 âmes.

La campagne de 1812 fit d'abord espérer aux Polonais le rétablissement complet de leur patrie; mais les désastres de cette campagne, les événements de 1814, ruinèrent promptement ces espérances. Par suite du congrès de Vienne, la Prusse et l'Autriche recouvrèrent leurs provinces polonaises; quant à la Russie, elle fit de sa part un *royaume de Pologne* qui dut avoir une existence à part, une administration, une constitution, une armée, des finances particulières. Cependant les Polonais ne furent pas satisfaits de ce semblant d'indépendance : ils firent pendant quinze ans à la domination russe une opposition que l'on réprima par des mesures tyranniques. Aussi, quand éclata la révolution de juillet 1830, la Pologne se souleva pour recouvrer sa nationalité. Nous n'avons pas à décrire la lutte glorieuse que soutint pendant plus de dix mois une nation de 4 millions d'individus, forte des seules ressources de son désespoir, contre une puissance dix fois plus redoutable par sa population, ses armées, son matériel de guerre, et qui était aidée par l'Autriche et la Prusse. Nous ne redirons pas les beaux faits d'armes qui ont illustré tant de combats sanglants et immortalisé dans les fastes de la Pologne la terrible bataille de Grochow; ces faits,

ainsi que la prise de Varsovie le 8 septembre 1831, retentiront longtemps encore en Europe. Cinq mois après ce dernier événement, un ukase impérial déclara que la Pologne faisait partie intégrante du territoire russe. Voici les principales dispositions de cet ukase, qui règle aujourd'hui le gouvernement et l'administration de ce qu'on appelle encore le royaume de Pologne.

« Le royaume de Pologne aura une administration distincte, ainsi que des codes particuliers. Les droits et les institutions municipales dont jouissent les villes et les communes sont maintenus dans toute leur force. La liberté individuelle et la liberté des cultes sont garanties. L'administration du royaume étant distincte de celles des autres parties de l'empire, ses finances seront aussi administrées séparément. La dette publique restera sous la garantie du gouvernement, à la charge du royaume. L'armée sera une dans tout l'empire, sans distinction de troupes russes et polonaises. L'administration générale du royaume de Pologne est confiée à un conseil agissant au nom de l'empereur, et présidé par un gouverneur général (*namiesnik*) du royaume. Un conseil d'État est chargé d'arrêter les projets de loi concernant l'administration générale du pays et d'examiner le budget des recettes et des dépenses. Toutes les affaires administratives et judiciaires du royaume seront traitées en langue polonaise. La justice est rendue par des tribunaux de première instance et d'appel, et par une cour suprême qui siége à Varsovie. » D'autres dispositions maintenaient la liberté de la presse avec des restrictions, l'existence d'assemblées provinciales, l'inaliénabilité des biens du clergé catholique et du clergé grec-uni, etc.; elles ont été abrogées.

§ IV. Population. — Conditions sociales. — Industrie et commerce. — Le groupe de provinces russes qu'on appelle royaume de Pologne a une étendue de 131,670 kimètres carrés, avec une population de 4,800,000 habitants. Cette population est en majorité de race polonaise; cependant on la trouve mélangée de 300,000 Lithuaniens, Blancs-Russes, etc., et de 572,000 juifs. La race polonaise descend, comme nous l'avons déjà dit, des *Lettes* ou *Lèches*, branche de la grande famille russe, et qui paraissent être les *Lygii* de Tacite. Mais il est probable que les Visigoths, au deuxième ou au troisième siècle, répandirent leurs colonies guerrières le long des bords de la Vistule, et qu'ils formèrent en beaucoup d'endroits la caste dominante. La noblesse polonaise paraît en effet composée de *Szlachcies*, gentilshommes ou conquérants étrangers qui se seront mélangés dans le cours du siècle avec les *Zemianin* ou possesseurs des terres. Sœur des langues russe, bohême et wende, ainsi que des idiomes slavons de l'Illyrie, la langue polonaise se rattache plus intimement à la bohême, dont elle conserve les consonnes accumulées et les sons sifflants; mais, en dépit de cet extérieur effrayant pour les yeux de tout étranger, elle s'adoucit tellement par la prononciation dans la bouche des gens de la bonne société, qu'une conversation polonaise, surtout entre des dames, ressemble au gazouillement des oiseaux. Riche en formes grammaticales, en inversions et en figures, la langue polonaise se prête à tous les genres de style. Longtemps négligée, ou plutôt opprimée par le latin, elle a produit dans ces derniers temps des historiens mâles et nobles, des orateurs ardents et fiers, des poëtes comiques et satiriques pleins d'esprit et de verve.

Sous le rapport des religions, la population se partage ainsi :

Catholiques romains.	3,714,000
Grecs-unis.	230,000
Protestants	270,000
Grecs-Russes.	4,000
Juifs.	572,000
Divers.	10,000
TOTAL.	4,800,000

Il y a à Varsovie un archevêque catholique qui a pour suffragants les évêques de Kielce, de Kalisz, de Lublin, de Sandomir, d'Augustowo, de Podlaquie. On voit par là que les haines nationales entre les Russes et les Polonais sont alimentées non-seulement par la différence d'origine et les souvenirs historiques, mais encore par la différence des religions.

La population se divise, sous le rapport des conditions sociales, en noblesse, clergé, bourgeoisie et paysans. La noblesse est très-nombreuse, mais peu de nobles possèdent de grandes fortunes. Les immenses priviléges dont ils jouissaient autrefois sont abolis. La bourgeoisie exerce dans les villes les droits municipaux. Les paysans ont été entièrement libérés de la servitude en 1807; mais il n'y en a encore qu'un petit nombre qui soient propriétaires. En général, les Polonais sont grands, forts et ont beaucoup d'embonpoint : leur physionomie est ouverte et douce, leur taille bien proportionnée; ils ont seulement le cou plus gros que ne l'ont ordinairement les autres nations européennes. Les cheveux blonds ou châtains ne sont pas très-rares, et prouvent, ainsi que la langue, le fréquent mélange des races gothique et slave. La beauté des femmes les a rendues célèbres dans le Nord; elles surpassent du moins celles de Russie pour la noblesse des formes, et celles d'Allemagne pour le teint. Elles ont la taille svelte, le pied petit, et de beaux cheveux; leurs manières sont plus agréables et plus animées que celles des dames de Russie.

Les juifs forment une population à part, qui exerce une grande influence. Voici le tableau que trace d'eux un écrivain polonais : « Toujours unis entre eux, régis par les anciens de leur culte et par des chefs que la loi ne reconnaît pas, les juifs font de la moindre contestation entre un juif et un chrétien une affaire nationale à laquelle la communauté entière prend part. Leur gouvernement est établi sur des bases fixes; chaque ville a ses juges; chaque district, un rabbin; chaque province, un *morenum* (savant entre les rabbins); chaque partie de la Pologne, soumise à un souverain particulier, a son *rabbi-morain* (seigneur des savants). Tous les juifs de l'ancienne Pologne sont soumis à un seul chef qui dépend du chef général, résidant en Asie, lequel porte le titre de *prince de l'esclavage*, mais à qui la politique ou la loi ordonne d'errer continuellement de lieu en lieu. Tous ces juges ou chefs, au moindre besoin d'argent, ordonnent un jeûne général, et chaque famille, si elle ne veut encourir un anathème, doit apporter à la caisse générale le prix de sa consommation journalière; de là il arrive que les juifs de la Lithuanie, par exemple, viennent, dans les cas urgents, au secours de ceux de Posen, de Varsovie, de Léopol, et ainsi réciproquement. Enfants encore quand ils se marient, ils sont pères de famille fort jeunes, et voient en très-peu de temps de nouvelles

générations. Ils font presque toujours banqueroute dès que leurs enfants sont établis pour leur remettre clandestinement l'argent qu'ils détournent à leur profit; comme ils n'ont point d'immeubles, ils ne présentent aucune garantie à leurs créanciers, et ruinent de cette manière beaucoup de familles moins aisées.

L'instruction publique et l'industrie sont, proportionnellement aux ressources du pays, plus avancées dans le royaume de Pologne que dans les provinces russes. On y trouve une école polytechnique, plusieurs écoles normales, des gymnases établis dans la forme des écoles bourgeoises de l'Allemagne, de nombreuses écoles primaires. Le nombre des étudiants des deux sexes de tout âge et de toutes les écoles s'élève dans tout le royaume à plus de 60,000 : ce qui donne un écolier sur 79 habitants; tandis qu'en Russie le nombre des écoliers est d'un sur 250 à 300 habitants.

Le royaume de Pologne, qui en 1815 comptait à peine une centaine de métiers à tisser des draps communs, avait en 1851 plus de 8,000 ouvriers occupés dans les fabriques de tissus de laine, tels que draps, tapis, châles, etc., et dont la production dépasse 7 millions. Ces fabriques emploient 15 à 1600,000 kilogrammes de laine indigène. La fabrication des tissus de coton est encore plus importante et s'accroît tous les jours; en 1851, elle occupait 14,200 ouvriers et 52,000 broches, et représentait une production évaluée à 13,600,000 francs. Les produits du lin et du chanvre, tels que fils, toiles, etc., occupent près de 12,000 ouvriers et de 150,000 tisserands villageois. Les soieries sont encore peu importantes, mais les 55 fabriques de sucre de betteraves fournissent une valeur de près de 8 millions de francs. L'industrie polonaise comprend encore la fabrication des bières, de l'eau-de-vie de grains, des liqueurs, de l'huile et du vinaigre, de la chicorée, de la carrosserie qui est assez perfectionnée, des instruments de musique, des armes, des machines, des papiers, des chapeaux de paille et des fleurs artificielles, des plaqués, des produits chimiques, des bougies, etc. Il faut ranger aussi dans les industries polonaises l'exploitation des richesses minérales du sol. En résumé, aucune industrie n'est demeurée étrangère à la Pologne; toutes s'y trouvent, il est vrai, sur une petite échelle, mais témoignent que l'esprit manufacturier, qui fait la richesse des nations occidentales, s'est introduit plus aisément en Pologne qu'en Russie, et que la population inférieure, aujourd'hui assez misérable, pourra trouver des ressources dans le travail des manufactures. On peut évaluer à 100,000 le nombre des ouvriers qui en 1855 vivaient de l'industrie manufacturière, et à plus de 300 millions la valeur des produits fabriqués. La Pologne échange avantageusement ces produits contre les matières premières de la Russie. En 1850, on évaluait le commerce général à 16 millions de roubles ou environ 64 millions de francs, dont 34 à l'importation et 30 à l'exportation. Dans ces chiffres, le commerce avec la Russie était compris pour 15 à 16 millions; la Pologne lui envoyait des tissus de laine, des métaux, de la bijouterie, du papier, des voitures, des produits chimiques; elle en recevait du bétail, du suif, des fourrures, du thé, des chevaux, des cuirs, etc. Le commerce avec la Prusse s'élevait à 42 millions, dont 17 de marchandises importées, telles que soieries, boissons, tissus de coton, épiceries, teintures, etc. Le commerce avec l'Autriche n'était que de 6 à 7 millions. Depuis 1850, le chiffre du commerce extérieur s'est beaucoup élevé : en 1856, il dépassait 100 millions.

§ V. Description topographique. — Gouvernement d'Augustowo. — La Pologne, qui formait jadis 8 woïwodies, est actuellement divisée en cinq gouvernements qui sont :

		Étendue.	Population en 1855.
Augustowo.	5 districts.	342 mill. carr. géogr.	614,000 habitants.
Plock	6 —	318 —	551,000 —
Varsovie.	12 —	668 —	1,703,000 —
Radom.	8 —	454 —	923,000 —
Lublin.	8 —	549 —	1,007,000 —
Totaux.		2,331 mill. carr. géogr.	4,798,000 habitants.

Chaque gouvernement est administré par un gouverneur civil, assisté d'un conseil provincial qui veille à l'exécution des lois, nomme les juges des deux premières juridictions et présente les candidats aux fonctions inférieures de l'administration. Il y a des assemblées de même nature dans les *obwod* ou districts, les villes et les communes rurales. Les membres des conseils provinciaux et des districts sont élus par les propriétaires nobles et les conseils communaux. On suit le code français pour la justice civile et commerciale, et le code prussien pour la justice criminelle. Quant à l'administration judiciaire, il y a une cour suprême à Varsovie, qui remplit les fonctions de ministère de la justice; un juge de paix au chef-lieu de chaque district et un tribunal au chef-lieu de chaque gouvernement pour les affaires civiles. Il y a encore des tribunaux de police correctionnelle, 4 cours criminelles et un tribunal de commerce à Varsovie.

Le gouvernement d'*Augustowo,* qui comprend une petite partie de l'ancienne Lithuanie, forme une longue bande de territoire située entre le cours du Niemen et la frontière prussienne. Il est borné au nord et à l'est par le Niemen, qui le sépare des gouvernements de Kovno et de Vilna; au sud-est par la Narew, qui le sépare du gouvernement de Grodno; au sud-ouest par le gouvernement de Plock, à l'ouest par les États prussiens. C'est un pays assez fertile, qui présente le long du Niemen des aspects très-agréables; il renferme de vastes forêts, des marais nombreux et de grands lacs, tels que le *Duzia,* l'*Obelia,* le *Paserey,* le *Wigry.* Celui-ci renferme une île qui est décorée d'un monastère célèbre.

Les villes sont peu importantes, mal bâties, n'ayant que des édifices et des industries peu remarquables. En partant du nord, on trouve *Kalvarya,* sur la route de Varsovie à Kovno, et qui renferme 6,000 habitants. — *Suwalky,* sur le Hancza, chef-lieu du gouvernement, ville assez bien bâtie, a 5,000 habitants. — *Sejni,* sur la même rivière, renferme 4,000 habitants et possède un monastère où il se fait de nombreux pèlerinages. — *Augustowo,* qui fut fondée en 1560 par Sigismond-Auguste, est située entre les lacs Neczka et Seyno; elle se compose de maisons de bois assez régulières et renferme 5,000 habitants; ses marchés de bœufs et de chevaux sont très-fréquentés. On peut encore nommer : *Novemiasto,* qui a des brasseries, des distilleries de grains, des foires, etc.; *Lomza,* sur la Narew, qui renferme 3,000 habitants, etc.

§ VI. Gouvernement de Plock. — Ce gouvernement, situé au sud-ouest du précédent, s'appuie au sud d'abord sur le Bug, depuis le confluent de la petite Narew jusqu'à Modlin, ensuite sur la Vistule, depuis Modlin jusqu'à l'embouchure de la

Drewenz; au nord, sa limite est déterminée par la frontière prussienne. Il est arrosé par un grand nombre de cours d'eau qui traversent des marais et des fondrières : celles de la Narew et de l'Oukra sont célèbres dans la campagne de 1807. Il est aussi entrecoupé de belles forêts, qui occupent avec les landes le tiers du pays. Il est fertile en céréales. On y élève des chèvres et des bestiaux; on y exploite du fer, du kaolin, de la tourbe, de la houille; enfin on y fabrique des draps, des cuirs, des toiles, etc.

Les villes situées sur la Narew et le Bug sont importantes dans les opérations militaires. *Ostrolenka,* qu'avoisine une lande immense couverte de quelques bois sauvages, est célèbre par un combat entre les Français et les Russes en 1807, et par deux batailles en 1831 entre les Russes et les Polonais. — *Pultusk* renferme 4,000 habitants; elle est agréablement située au milieu de vergers et de jardins; la Narew l'entoure, et le château, placé sur un rocher, jouit d'une vue très-étendue. Elle est célèbre par la bataille de 1807 où Napoléon battit les Russes. — *Sierosk,* au confluent de la Narew et du Bug, est fortifiée. — *Modlin,* au confluent du Bug et de la Vistule, est une place forte très-importante, qui couvre ce confluent et les abords de Varsovie. — *Plock,* chef-lieu du gouvernement et peuplée de 10,000 habitants, est agréablement située au milieu de vergers et sur le penchant d'une colline. La Vistule y est animée par de nombreux bateaux, qui portent vers Dantzig les blés de la Pologne. On y trouve un théâtre, un jardin public, de nombreuses places, des écoles, des monuments élevés à la mémoire des anciens rois polonais, et une cathédrale remarquable. Plock est fortifiée; mais elle est surtout importante par son commerce. On peut encore nommer, dans le gouvernement, *Mlava,* qui renferme 2,000 habitants; *Lipno,* qui en a 3,000; *Dobrzyn,* sur la Drewenz, qui était dans le moyen âge une ville de commerce importante.

§ VII. Gouvernement de Varsovie. — Ce gouvernement est borné au sud par la Piliça, qui la sépare du gouvernement de Radom; à l'ouest, par les États prussiens (Silésie et Posen); au nord, par la Vistule et le Bug, qui le séparent du gouvernement de Plock; à l'est, par le gouvernement de Lublin. Il est formé de l'ancienne *Mazovie.* Son sol plat, peu fertile, est bien cultivé et produit des céréales.

Son chef-lieu, *Varsovie* (*Warszawa*), capitale du royaume de Pologne, est situé dans la partie orientale du gouvernement et traversé par la Vistule, qui laisse sur la rive droite le faubourg de Praga. Cette ville renferme environ 160,000 habitants, parmi lesquels on compte plus de 30,000 juifs. Elle est assez ancienne, puisque son origine paraît remonter vers la fin du douzième siècle. Mais à cette époque la résidence ducale était partagée entre Czersk et Plock; elle n'a pris un rang éminent qu'après la réunion de la Pologne et de la Lithuanie. Ce fut le roi Sigismond III qui le premier y établit sa résidence, et ses successeurs ont continué à y demeurer. L'an 1655, la ville fut prise par les Suédois, qui y entassèrent le riche butin qu'ils avaient fait en Pologne; les Polonais la reprirent en 1656. Alors Varsovie ne comprenait que la partie appelée encore aujourd'hui *Staremiasto* (la vieille ville). Les autres quartiers se nomment *Novolipie, Nowemiasto* (la nouvelle ville), *Nowy-swiat* (le nouveau monde), *Leszno, Grzybow, Marszalkowskie* (le quartier des maréchaux), *Solec, Marieville,* et *Krakowskie-Przedmiecie* (faubourg de Cracovie). L'étendue de Varsovie, y compris ses remparts, est de plus de 26,000 mètres en suivant la rive gauche de

Rouargue del & sc.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

VARSOVIE.

Publié par Furne, Paris.

la Vistule, tandis que le faubourg de Praga sur la rive opposée forme un autre demi-cercle de 7,400 mètres. Ce faubourg, qui communique avec la ville par un pont de bateaux long de 530 mètres, peut être regardé comme une ville; en 1782 sa population était de 6,690 habitants; mais en 1795, après la visite du barbare Souvarof, il n'en restait que 3,082. A cette époque, Varsovie avait beaucoup souffert de l'anarchie et des trois partages : sa population était réduite à 60,000 habitants; elle avait perdu ses collections de tableaux, ses bibliothèques, ses musées, qui avait été transportés en Russie. Ce n'est qu'à partir de 1815 qu'elle reprit sa prospérité.

La capitale de la Pologne, y compris Praga, est divisée en 8 arrondissements ou cercles. On y compte 3,500 maisons de pierre ou de bois, 170 palais ou hôtels, 6,000 fabriques, 240 rues. Les plus belles sont celles de Krakowskie-Przedmiecie, de Nowy-Swiat, Senatorska ou la Sénatoriale, Miadowa ou la rue du Miel, la Dluga ou la rue Longue, etc. Ces rues sont parfaitement entretenues et éclairées. Les plus belles places sont celles de Saxe, de la Vieille-Ville, du Champ de Mars, de Marieville, ornée d'un magnifique théâtre, de la Bourse, de Tlumackie, de Krasinski et celle de Sigismond, au milieu de laquelle s'élève une colonne en marbre surmontée de la statue en bronze du roi Sigismond III.

Le *Zamek Krolewski,* ou château royal que le roi Sigismond III fit bâtir, est dans le faubourg de Cracovie, sur une éminence : c'est un vaste édifice dont l'intérieur fut décoré avec une magnificence royale sous le règne de Stanislas-Auguste. On voit dans le faubourg de Nowy-Swiat le château *Lazienski,* maison de plaisance de Stanislas-Auguste, où se trouve la statue équestre représentant Jean Sobieski foulant aux pieds les musulmans. Un beau jardin, de grandes pièces d'eau, des points de vue charmants rendent ce séjour enchanteur. Dans l'intérieur de la Vieille-Ville on admire le palais bâti sur l'emplacement de celui des Radziwil. Le palais du gouvernement, dit de Krasinski, est un des plus imposants de ceux qui décorent Varsovie. Le palais de Saxe est un édifice du premier ordre : son magnifique jardin sert de promenade publique. L'hôtel de ville est remarquable par son étendue. On doit citer encore parmi les édifices importants les hôtels du ministère de l'intérieur et des finances, celui de la monnaie, l'observatoire astronomique et le château de la société royale des Amis des sciences, bâti sur l'emplacement d'une chapelle qui fut détruite en 1820, et dans laquelle reposaient les cendres des czars de Moscovie, emprisonnés en 1611 par Zolkiowski; enfin, plusieurs palais appartenant à des particuliers, tels que ceux d'Ostrowski, de Paç, de Potocki, d'Oginski, de Chodkiewicz, de Zamoïski, de Bielinski et de Czartoryski.

Plusieurs églises sont des monuments non moins remarquables que les palais que nous venons de citer. La plus digne d'attention est la cathédrale, dédiée à saint Jean : elle fut fondée en 1250. La nef est ornée des étendards enlevés aux Turcs par Sobieski; plusieurs mausolées élevés à la mémoire de citoyens distingués contribuent à la beauté de son intérieur. En suivant la rue du Nouveau-Monde, la façade de l'église de Sainte-Croix frappe les yeux; c'est une des plus belles de Varsovie. Elle fut fondée en 1682 par Jacques Sobieski. Divisée en haute et basse église, elle est ornée de peintures exécutées par des artistes polonais. L'église des Dominicains est remarquable par son étendue; celle des Piaristes est l'une des plus belles de la capitale.

Parmi les constructions importantes, nous devons citer l'arsenal, qui occupe l'emplacement de l'ancien hôpital. Les casernes sont bien bâties et d'une grande étendue. Enfin, la citadelle, construite depuis 1831, est une des forteresses les plus considérables de l'Europe. Les bibliothèques, les imprimeries, les établissements scientifiques et littéraires sont nombreux. On cite le lycée ou école palatinale, le gymnase des Piaristes, le collége des nobles, l'école centrale des hautes études ecclésiastiques, l'école d'artillerie et du génie, l'école des arts, l'école forestière et le conservatoire de musique; la société royale des Amis des sciences, qui possède une riche bibliothèque et des collections précieuses; mais il manque l'université, supprimée en 1831 et dont les collections ont été transportées à Saint-Pétersbourg. Les principaux établissements philanthropiques sont l'hôpital des enfants trouvés, fondé sous le règne de Stanislas-Auguste; l'institut des sages-femmes, celui des sourds-muets, qui date de 1819, celui de bienfaisance, etc.

Varsovie est une ville de plaisirs; les réunions littéraires, les bals et les concerts y charment les loisirs de la classe opulente; deux théâtres nationaux et un théâtre français réunissent les habitants de toutes les classes. Dans la belle saison, les magnifiques avenues qui s'étendent du côté des barrières sont le rendez-vous des promeneurs : celles d'*Uiazdow* sont comparables au Prater de Vienne; la belle route qui conduit au château de Bielany est le Longchamps de Varsovie; les bains publics et les beaux jardins du château de Lazienski attirent aussi la foule des désœuvrés.

Varsovie renferme de nombreuses fabriques de draps, de toiles, de savon, de plaqué, de tapis, de bas, de chapeaux, etc. La grande fabrique de tapis de Turquie, établie à 2 kilomètres de la ville, est dans un état florissant. Mais les objets que l'on fait le mieux à Varsovie, ce sont les voitures et les harnais.

Les environs de la ville sont remarquables par divers châteaux ou par plusieurs lieux riches en souvenirs historiques. Ce sont *Mokotow*, *Krolkiarnia* (la garenne), *Czerniakow* et le célèbre château de *Willanow*, magnifique édifice, construit d'après l'ordre de Jean Sobieski par les Turcs prisonniers de guerre. Ce prince y termina ses jours en 1696. Des peupliers centenaires ombragent les allées de cette résidence. A côté des souvenirs chers aux Polonais, et qui s'y trouvent réunis par les soins de son propriétaire, on aperçoit, avec un recueillement religieux, un monument élevé à la gloire des héros morts sur le champ d'honneur à la bataille de Raszyne en 1809, ainsi que les tombeaux des deux frères Ignace et Stanislas Potocki. La bibliothèque, les manuscrits, la galerie de tableaux de toutes les écoles, y forment un musée précieux. On remarque encore dans les environs de Varsovie *Vola*, où se tenaient jadis les diètes pour les élections des rois, et qui fut le théâtre de la dernière bataille de l'insurrection de 1831.

Les autres villes de la Mazovie sont peu importantes. A 35 kilomètres au sud de Varsovie, *Czersk*, longtemps la résidence des ducs souverains de Mazovie, est réduite à moins de 400 habitants. Elle a un château bâti sur un rocher; ses environs étaient jadis plantés de vignes. — *Brzesc*, chef-lieu de la *Kuiavie*, ne renferme pas plus de 1,700 individus, quoiqu'elle conserve ses vieilles fortifications. — *Stanislawow*, bâtie par Stanislas, dernier duc de Mazovie, est totalement déchue de son ancienne splendeur. Les meilleures villes, et les seules où il y ait un peu d'industrie, sont *Lowicz*,

avec 8,000 habitants, capitale d'une ancienne principauté, et *Kuttno*, avec 3,000, dont 1,400 juifs. — *Warka*, sur la Piliça, renferme 7 églises; dans celle des Dominicains on voit les tombeaux de plusieurs ducs de Mazovie. En 1656, Étienne Czarniecki y défit les Suédois. — *Rawa* possède 4 églises et des fabriques de draps; on y remarque un ancien château. — *Sochaczew* fait commerce de mercerie. — *Gostynine*, sur la rive droite de la Skrwa, avait autrefois une forteresse dans laquelle le czar Démétrius Szuyski fut enfermé jusqu'à sa mort. Près de Sochaczew, les voyageurs visitent le château de *Nieborow*, appartenant à la maison Radziwil.

Dans l'ancienne woïwodie de *Kalisch* ou *Kalisz*, la ville du même nom présente des édifices solides, des rues bien pavées, des avenues plantées d'arbres, ce qui, avec son école militaire, son théâtre, ses 10 églises, son beau jardin public, son palais, ses fabriques de draps et de toiles, ses tanneries et ses foires renommées, en fait une des villes les plus importantes du royaume. Elle renferme 15,000 habitants. La Prosna, qui en baigne les murs, parcourt une vallée riche en vues pittoresques.

La contrée entre la Prosna et la Wartha renferme plusieurs petites villes de fabriques, parmi lesquelles *Peisern* ou *Pyzdry* a plus de 2,500 habitants. — *Petrikau* ou *Piotrkow* (6,000 hab.), siége d'une cour d'appel du royaume, se rendit célèbre par les diètes qui s'y tinrent sous les Jagellons et par les tribunaux qui distribuaient la justice à toute la Grande-Pologne. Ses murailles furent construites par ordre de Casimir le Grand. On voit encore près de son enceinte un vieux château où résidèrent les rois de Pologne. Elle renferme 7 églises, 3 couvents, un collége de Piaristes et un gymnase. Il s'y tient six foires chaque année. — *Sieradz* (2,500 hab.), dans un pays agréable, mais marécageux, s'élève au bord de la Wartha; elle est entourée de fossés et de murs en ruine; mais elle est intéressante par ses fabriques de draps, de toiles, de chapeaux, de bas, de gants, et ses tanneries. — A *Wolborz* se trouve le château où résidait l'évêque de Kuiavie. — *Czenstochow*, sur la Wartha (6,000 hab.), est une place forte qui se divise en deux villes : l'ancienne, qui fut brûlée en 1771, s'élève sur la rive gauche de la Wartha; la nouvelle est séparée de la précédente par le mont Jasno-Gora ou Klarenberg, au sommet duquel s'élève un couvent fortifié fameux par les siéges qu'il a soutenus et par son image miraculeuse de la sainte Vierge, qui attire un grand nombre de pèlerins.

§ VIII. Gouvernement de Radom. — Le gouvernement de Radom, formé des anciennes woïwodies ou palatinats de Sandomir et de Cracovie, est presque entièrement circonscrit par le cours de la Vistule et de la Piliça jusqu'à leur confluent. Il est borné au sud par la Galicie, à l'ouest par la Silésie, au nord-ouest et au nord-est par les gouvernements de Varsovie et de Lublin. La partie méridionale, qui formait jadis la woïwodie de Cracovie, est montueuse, pittoresque, fertile, abondante en métaux, L'ancien palatinat de Sandomir offre au nord des plaines généralement sablonneuses, couvertes de vastes forêts, de marais et d'étangs; au sud, le sol est d'une grande fertilité et riche en métaux : on y travaille le fer, le cuivre, le plomb et le zinc. Vers le nord-ouest les terrains sont marécageux. On y trouve cependant de belles prairies et plusieurs forêts. Le plateau qui remplit la contrée entre la Piliça et la Vistule est composé de grès sablonneux et de roches calcaires. Les vallées tournées vers la Vistule, surtout celles qu'arrose la Nida, offrent une contrée aussi fertile

que pittoresque. Les environs de Pinczow et de Busko, consacrés à la culture de l'anis, sont un des pays les plus riants. Mais sur la route de Konskie à Malogosz, et même jusqu'à Olkusz, on n'aperçoit que des images de stérilité et de misère. Ce plateau, par une suite de hauteurs entrecoupées de vallées, offre au premier abord l'aspect de montagnes assez escarpées; mais quand on monte jusqu'au sommet de la montagne de *Sainte-Croix,* nommée aussi *Lysa-Gora* en polonais, on s'aperçoit que c'est plutôt une longue élévation aplatie par le haut. Cette montagne, qui, semblable à un promontoire, termine le plateau de la Petite-Pologne au nord-ouest de la ville de Sandomir, est principalement composée de grès quartzeux d'un grain serré et dur. Visible à plus de 60 kilomètres, elle domine toute la haute Pologne. Sa hauteur est estimée à environ 670 mètres. Sur son sommet s'élèvent majestueusement l'église de Sainte-Croix, qui lui donne son nom, et un couvent de bénédictins, d'où la vue s'étend de tous côtés sur les sites les plus romantiques. Ces deux édifices sont dus à la munificence de Boleslas le Grand. De nombreuses fontaines jaillissent des arides rochers, où le monastère, fameux par des miracles, rassemble fréquemment la pieuse multitude de contrées même très-éloignées. Une ceinture de nuages enveloppe souvent le milieu de cette hauteur isolée; on la regarde comme la source des pluies subites et abondantes qui ravagent les pays adjacents.

La première ville que nous visiterons est *Opoczno* ou *Opotschno* (3,500 hab.), dont les foires ne sont pas sans importance. — *Konskie* et *Radoszyce* (3,500 hab.) sont peu considérables. — *Opatow* (3,000 hab.), entièrement bâtie en bois, est le centre d'un grand commerce en vins de Hongrie : la manufacture de draps de Fiedler lui donne encore de l'importance. — *Sandomir* ou *Sandomierz,* sur la rive gauche de la Vistule, est le siége d'un évêché : ce n'est qu'une réunion de misérables maisons en bois, qui renferment 3,000 habitants. Elle était autrefois très-forte; mais elle n'a plus qu'une muraille et un fossé. — *Rakow,* fondée en 1569 par le castellan Sieninski, fut le refuge des savants, et particulièrement celui de la secte des ariens ou *sociniens;* son imprimerie, une des plus actives, y donna le jour à plusieurs ouvrages, entre autres au célèbre Manuel socinien appelé *Catéchisme rakovien.* Les sociniens, bannis en 1643, se réfugièrent en Transylvanie, et Rakow, jadis florissante, tomba en ruine. Aujourd'hui elle ne renferme que 700 habitants. — *Radom,* sur la Radomka, petite rivière de 40 kilomètres de cours, est le chef-lieu du gouvernement; elle possède un collége de Piaristes et un gymnase, avec 6,000 habitants. — *Micchow,* bâtie au sommet d'une colline sur le plan, dit-on, de Jérusalem, par le Polonais Gripsius Jaxa, compte parmi ses 1,500 habitants un grand nombre de juifs. — *Olkusz,* bourgade de 1,500 habitants, renferme dans ses environs des mines de plomb, de cuivre et de calamine, les plus riches du royaume. — *Stawkow,* sur le penchant d'une montagne où l'on exploite des mines de zinc et de plomb, renferme 2,000 habitants. — *Drombowa* a de riches mines de charbon de terre. — *Kielce,* avec 5,000 habitants, un évêché et une académie des mines, est la plus remarquable de la province. Elle fut fondée en 1173. Sa construction est régulière; outre un palais épiscopal, elle possède 4 églises, un séminaire, un couvent de femmes, un lycée ou école palatinale avec une bibliothèque et plusieurs collections, 2 autres écoles, un palais de justice et un théâtre. L'importance de ses mines de fer, de cuivre et d'argent, y ont fait

placer la direction générale des mines du royaume. C'est l'entrepôt d'un commerce considérable de blé et d'ustensiles en fer.

§ IX. Gouvernement de Lublin. — Ce gouvernement, qui comprend l'ancienne *Podlaquie* et le palatinat de Lublin, a ses limites naturelles à l'ouest et à l'est formées par la Vistule, qui le sépare du gouvernement de Radom, et par le Bug, qui le sépare du gouvernement de Grodno; au sud s'étend la Galicie. L'ancien palatinat de Podlaquie ou Podlasie s'étendait de l'est à l'ouest, depuis la Mazovie jusqu'à la Lithuanie, borné au nord par la Prusse ducale et au midi par le palatinat de Lublin. C'était la patrie des Iadzwingues, descendants des Sarmates, et connus aussi sous le nom de Iazyges. La Podlaquie renferme, dans les obwodies ou arrondissements de Biala et de Radzyn, une masse de lacs, de marais et de forêts humides qui séparent le cours du Bug de celui du Wieprz. On y récolte beaucoup de blé; la nourriture des bestiaux et l'éducation des abeilles forment deux branches importantes de l'industrie agricole. Les montagnes disparaissent dans la woïwodie de Lublin, qu'arrose le Wieprz et que le Bug sépare de la Russie. C'est une province riche en blé et en bétail. Elle renferme des forêts considérables et beaucoup de pâturages : on y remarque plusieurs petits lacs formés par les rivières.

En parcourant les villes de la Podlaquie, nous verrons d'abord *Lukow* (3,000 hab.), bordée d'un côté par un marais et de l'autre par un rempart. C'est près de ses murs que les Polonais remportèrent le 14 février 1831 un premier avantage sur l'armée russe. — A *Biala* on voit un beau château, sur la Krsna, et la ville renferme 3,500 habitants. — *Radzyn* (2,000 hab.) est un lieu où se tiennent des foires renommées. — *Siedlec,* ancien chef-lieu de la Podlaquie, est une ville bâtie avec régularité, qui renferme un château et un gymnase avec 5,500 habitants; dans la guerre de 1831 les Polonais et les Russes l'ont successivement occupée à diverses reprises. Elle est vantée pour son pain et son eau-de-vie.

La ville de *Lublin,* la seconde du royaume, puisqu'elle compte environ 15,000 habitants, est construite en partie sur une hauteur et en partie sur le bord de la Byztrzyca, dans une position charmante. L'acte d'union de la Lithuanie avec la couronne de Pologne y fut signé en 1659. L'ancien palais de Radziwil, dans lequel le roi Sigismond-Auguste reçut l'hommage de son vassal le duc de Prusse, est aujourd'hui un hôpital militaire. On remarque encore à Lublin l'hôtel de ville, les restes du château de Casimir le Grand, le palais de Sobieski, quelques belles églises, au nombre desquelles est celle des jésuites, enfin un palais épiscopal, un séminaire et la plus grande synagogue du royaume. Elle renferme aussi un théâtre et plusieurs établissements de bienfaisance, des écoles, un gymnase et des sociétés littéraires et savantes. Ses foires annuelles, qui durent chacune un mois, réunissent des négociants allemands, russes, arméniens, grecs et turcs. Les juifs qui l'habitent ne peuvent résider que dans la ville basse.

Zamosc, la principale forteresse de la Pologne, a 5,000 habitants; elle est située sur un lac et environnée de marais. La ville est bâtie à l'italienne avec des arcades. — Sur les bords de la Vistule, qu'on y traverse par un pont de bateaux, s'élève la jolie ville de *Pulawy* (3,500 hab.), dont les maisons sont entourées de jardins, et dont l'église est d'une belle construction. On y remarque l'ancienne et magnifique résidence des

Czartoryski, que la poésie et les beaux-arts ont à l'envi immortalisée. — A *Konskowola*, à 4 kilomètres de Pulawy, on trouve les monuments funéraires du général Orlowski et du poëte Kniaznyn. On cite encore dans cette province le magnifique château de *Klemenzow*, appartenant aux Zamoïski. — *Krasnistow*, au bord d'un petit lac sur la rive gauche du Wieprz, est entourée d'une muraille et renferme, avec 3,500 habitants, un château dans lequel l'archiduc Maximilien d'Autriche fut détenu après avoir été battu par Zamoïski. — Le commerce des vins de Hongrie et la fabrication des diverses espèces d'hydromel enrichissent *Rubieszow* (5,000 hab.) et *Tomaszow*, villes frontières. — *Tarnogrod*, près des limites de la Galicie, compte 4,000 habitants.

CHAPITRE NEUVIÈME.

PETITE-RUSSIE.

§ Ier. Généralités. — On appelait autrefois *Petite-Russie* les pays qui occupent le bassin supérieur du Dniester, le bassin moyen du Dnieper et une petite partie occidentale du bassin du Don. Ce nom comprenait ainsi : 1° la *Russie-Rouge*, c'est-à-dire la Volhynie, la Galicie et la Lodomerie; 2° l'*Oukraine* ou *Ukraine*, c'est-à-dire la Podolie, les gouvernements de Kiev, de Tchernigov, de Poltava, de Kharkov. On y comprenait encore les steppes parcourues par les Cosaques du Don et de la mer Noire, et que limitaient les territoires des Tartares Nogaïs et de la Crimée; enfin une partie des gouvernements actuels de Voroneje, de Koursk et d'Orel. Le nom de Petite-Russie n'est plus donné officiellement qu'aux gouvernements de *Kiev*, de *Tchernigov*, de *Poltava* et de *Kharkov*. Nous avons dit ailleurs comment ces pays, qui originairement appartenaient à la Russie, furent conquis d'abord par les Tartares, comment les Lithuaniens et les Polonais y étendirent leur domination, comment enfin la Russie, dans les dix-septième et dix-huitième siècles, a reconquis ces provinces, qui étaient restées russes par la race, la langue, la religion.

La Petite-Russie est principalement occupée par des Malo-Russes ou Russes-Rouges, et par des Cosaques qui ont une origine particulière, mais qui sont aujourd'hui entièrement mêlés à la population indigène. Outre ces deux peuples, on trouve dans la Petite-Russie des Tartares, des Lithuaniens, des Grands-Russes, etc., et ce mélange donne à la population de ce pays un caractère particulier, et qui la rend supérieure aux Grands-Russes. Nous avons dit ailleurs (p. 314) quels étaient les défauts et les qualités qui distinguent les Petits-Russes, peuple intéressant, gai, intelligent, et qui devrait exercer une plus grande influence. Ils jouissent de la liberté personnelle, et sont ou petits propriétaires ou fermiers libres. Quant aux Cosaques, sur lesquels nous reviendrons en décrivant la Russie méridionale, qui est leur véritable pays, ils sont aussi hospitaliers, aussi droits, aussi propres que les Petits-Russes; ils ont, comme ceux-ci, des mœurs agrestes et l'amour de l'indépendance; ils sont braves et intelligents à la guerre, mais cruels, pillards, pleins de préjugés invétérés, d'idées fausses, d'ignorance grossière. La noblesse de la Petite-Russie est ou Polonaise ou Grand-Russe; elle a peu ou point de serfs, et se distingue par ses belles qualités.

La langue des Petits-Russes est le rousniaque, moins répandu que la langue mosco-

vite, mais qui règne néanmoins sur tout le territoire qui s'étend du Kouban aux Carpathes, et dans la direction du nord jusqu'à Vilna. Cet idiome a conservé un plus grand nombre d'anciennes locutions slavonnes, et, depuis le quinzième siècle, il s'est enrichi de nombruex mots polonais; il est d'ailleurs plus flexible, plus sonore et plus mélodieux que le russe. Peu de langues sont aussi riches en chants populaires.

Les quatre gouvernements auxquels a été circonscrite la dénomination de Petite-Russie (bien que l'élément Petit-Russe se rencontre aussi dans la Podolie, les gouvernements de Koursk, d'Orel et de Voroneje) représentent une étendue d'environ 209,000 kilomètres carrés, peuplée de 6,050,000 habitants, soit 30 habitants par kilomètre carré.

Plus basse que le plateau central de la Russie et que les promontoires des Carpathes, qui la bornent à l'est et à l'ouest, la Petite-Russie présente dans son ensemble une grande plaine ondulée, variée seulement par de faibles accidents de terrain. Le Dnieper, qui en marque la ligne la plus basse, la partage en deux parties. Les deux gouvernements de Tchernigov et de Poltava, et la moitié occidentale de celui de Kharkov, forment ensemble une plaine inclinée qui s'élève peu à peu des bords du Dnieper jusqu'à ce qu'elle joigne le plateau central de la Russie; la ligne où se termine la pente et où commence le plateau n'est pas bien déterminée. A l'exception de quelques bandes de sable ou de craie dans le Tchernigov, toute cette contrée est couverte d'une couche de terre noire et grasse. La moitié orientale de Kharkov forme une extrémité du plateau central, et présente en général l'image d'une steppe, mais avec une pente très-légère vers le bassin du Don; le sol, argileux et sablonneux, participe moins de la fertilité générale. Sur la rive occidentale du Dnieper, la configuration du sol est bien plus variée; des collines de 40 à 50 mètres bordent en partie le cours du fleuve dans le gouvernement de Kiev, qui, sans cesser d'être une plaine, présente partout de petits points de vue pittoresques. Les collines venant des cataractes du Dnieper traversent le midi de la province et partagent les eaux et les terrains. Au sud, la steppe commence à paraître avec sa nudité uniforme. Près de Tcherkassy (ancienne capitale des Cosaques), les rivières de Ros, Moszyne et Tiasmine, enferment entre leurs bras, unis par quelques lacs, une espèce de delta long de plus de 100 kilomètres et large de 15 à 20; les îles qui le forment ont le sol très-uni et couvert d'herbages superbes; c'est le point le plus bas de toute l'Ukraine.

Les fleuves et rivières de la Petite-Russie appartiennent presque tous au Dnieper [1]. A la droite, ce sont la Desna, qui entraîne le Seïm et traverse tout le Tchernigov; la Soula, le Psiol ou Psel, qui prend sa source dans le gouvernement de Koursk; le Vorkla, qui baigne Poltava et la partie ouest de Kharkov; l'Orel, etc.; à gauche, le Pripetz, débouché de tous les marais de la Podlésie; le Teterof et le Ros. L'Oskol et le Sievernoï sont les deux seuls cours d'eau de quelque importance qui dépendent du Donetz et du Don; ils arrosent la partie orientale du gouvernement de Kharkov.

Tout le pays jouit à peu près du même climat, à l'exception de l'est de Kharkov et du nord de Tchernikov, qui ressemblent au gouvernement de Koursk. Les rivières ne gèlent qu'au mois de décembre, et se débarrassent de leurs glaces à la fin de février; cependant le vent du nord-est et quelquefois celui de l'ouest amènent des froids

[1] Voir page 280.

rigoureux, mais qui ne durent pas. La chaleur de l'été, jointe à l'absence des pluies, dessèche quelquefois les rivières, dont les eaux, devenues stagnantes, causent des maladies. Alors des essaims de sauterelles se répandent le long de la vallée du Dnieper et jusque dans la Volhynie. La Petite-Russie est spécialement comprise dans cette zone si fertile qu'on appelle *terre noire;* aussi toutes les céréales y prospèrent à merveille. Les champs destinés aux blés ne reçoivent aucun engrais. Même fécondité pour l'herbe des prairies; le trèfle et la luzerne prédominent, et les bœufs de l'Ukraine n'ont besoin que d'être nommés. Les chevaux sont aussi plus grands et plus beaux que dans les autres provinces de la Russie. Les arbres fruitiers, tels que les pommiers, poiriers, cerisiers et pruniers, abondent, et leurs produits font une branche considérable d'exportation. Il en est de même du tabac, de la cire et du miel. Les beaux chênes de l'Ukraine sont recherchés pour la marine; mais certaines parties de Poltava et de Kharkov manquent de bois. Le mûrier réussit dans de petites plantations; mais la vigne, quoique cultivée comme arbre fruitier jusqu'à Kiev et à Nejine, produit des raisins trop acides. La culture de la betterave prospère également dans la Petite-Russie; en 1848, on y comptait 140 manufactures de sucre, et tout l'empire n'en avait alors que 337.

§ II. Gouvernement de Kiev. — Ce gouvernement a été formé : 1° de la ville et du territoire de Kiev, que la Russie possède depuis 1667; 2° d'une partie de l'ancien palatinat polonais de *Kiiow,* avec quelques districts de la woïwodie de Braclaw. Il est borné à l'ouest par la Volhynie et la Podolie, au sud par la Podolie et le Kherson, à l'est par le Dnieper, qui le sépare de Poltava et de Tchernigov. Sa superficie est de 50,300 kilomètres carrés, dont 22,000 en terres arables, 10,000 en bois, 5,000 en pâturages, etc. La population est de 1,640,000 habitants.

C'est un pays généralement plat, qui ne se relève un peu que vers les bords du Dnieper. Au sud, une petite chaîne de collines part du fleuve et se dirige vers le nord-ouest pour réjoindre les hauteurs que nous avons signalées entre la Volhynie et la Podolie, et qui sont de petites ramifications des Carpathes de la Galicie. Au nord et à l'est de ces collines, on trouve une excellente terre végétale, mais au sud le sol devient plus maigre et le sable commence à dominer. Le climat est doux, bien que les rivières soient prises par les glaces pendant trois mois de l'année. On n'y trouve pas de ces lacs, de ces marais que nous avons rencontrés jusqu'ici en si grande quantité, et qui ont tant d'influence sur la température. Le sol, extrêmement fertile, est favorable aux céréales, dont on évalue la récolte à plus de 10 millions d'hectolitres. Le chanvre, le lin, le tabac, les légumes réussissent également bien, et la culture des betteraves y est plus importante que dans aucun autre gouvernement : la récolte en est évaluée à 13 millions de pounds. Les fruits sont rares. Les forêts ne sont nombreuses que sur la rive occidentale du Dnieper. De gras pâturages nourrissent un nombreux et beau bétail, surtout de grands bœufs d'un pelage grisâtre, qui sont fort recherchés en Autriche; on estime leur nombre à 525,000. Les chevaux sont bons; mais d'une petite race; on estime leur nombre à 125,000. Les moutons (850,000), les porcs (250,000), les abeilles sont l'objet d'exploitations importantes. Les produits du règne minéral sont à peu près nuls.

La population est presque entièrement formée de Petits-Russes. On ne trouve de

Grands-Russes que dans les villes qui sont pressurées par la rapacité des juifs. La noblesse est Polonaise. Toute cette population s'adonne presque exclusivement à l'agriculture et au commerce d'exportation. Celui-ci consiste en grains, peaux, chevaux et bétail, dont le débouché principal est Odessa. L'industrie est peu développée, excepté à Kiev; les fabriques les plus importantes sont celles de draps et de sucre : les premières occupent plus de 3,000 ouvriers; les secondes, au nombre de 72, fournissaient en 1848 près de 400,000 pounds de sucre. On compte aussi quelques forges, des tanneries, des verreries et surtout des distilleries de grain.

Kiev, Kief ou *Kiof,* qui fut longtemps le panthéon des divinités slavonnes, la capitale de l'empire des Varègues, l'une des cités sacrées de la religion grecque, est encore une des villes les plus importantes de la Russie. Située sur la rive droite du Dnieper, au-dessous du confluent de la Desna, elle s'élève de colline en colline et embrasse dans une triple enceinte trois parties distinctes. La ville haute ou le *Vieux-Kiev* est vers le nord, sur une éminence qui borde le fleuve; *Petschersk* ou la citadelle est au sud, sur une colline encore plus élevée, et dans la plaine, au pied de la ville haute, s'étend la ville basse ou *Podol.* Ces trois quartiers sont entourés de faubourgs. Kiev renferme 62,000 habitants. Ses rues sont étroites, tortueuses, bâties la plupart en bois. Podol est le quartier du commerce : on y remarque le beau bâtiment de la Bourse, un palais impérial, l'académie théologique, l'université, fondée en 1834, et où l'on a transporté les belles collections de l'ancienne université de Vilna, la communauté pour l'éducation des filles nobles, etc. Ce quartier se gouverne par ses magistrats, qui sont presque indépendants; c'est en quelque sorte une ville à part. La ville haute renferme la cathédrale de Sainte-Sophie, l'une des plus belles de l'empire, avec le tombeau de son fondateur, le grand-duc Jaroslavl Vladimirovitch : c'est le seul monument de ce genre qui puisse donner une idée des arts en Russie au onzième siècle. Parmi les autres églises, on distingue celle de Saint-Basile, fondée par Vladimir le Grand sur les ruines du temple de *Peroune,* le Jupiter des anciens Slaves, et celle de la Nativité de la Vierge, qui renferme le tombeau de la princesse Olga. Dans le quartier de la citadelle, qui est régulièrement fortifiée, se trouvent réunis les édifices de l'administration, l'arsenal, les casernes et le fameux monastère appelé *Kievo-Petcharskaïa*, le plus aucien et plus vénéré de la Russie, lequel renferme, outre la cathédrale, qui est richement ornée, des catacombes, où l'on conserve dans un état de dessiccation près de cent cinquante corps de martyrs ou de moines. Les souterrains qui traversent la montagne forment un véritable labyrinthe : on y voit de vastes salles et des chapelles.

On ne sait rien de positif sur l'origine de Kiev, que l'on fait remonter à une antiquité fabuleuse. Elle était possédée par des princes indigènes lorsque les Varègues en firent la capitale de leur empire. Dans le onzième siècle, un évêché y fut établi, et elle prit dès lors un renom de sainteté qui fit sa splendeur et sa prospérité. Mais, dans le siècle suivant, elle fut plusieurs fois pillée, incendiée et dévastée. La cité sainte, dépouillée de ses richesses, perdit son rang de capitale, qui fut donné à Vladimir, et pendant de longues années elle devint tour à tour la proie des princes russes ou polonais, qui se disputaient son territoire. Au commencement du quatorzième siècle, les grands princes de Lithuanie s'en emparèrent, et, en 1569, elle devint le

chef-lieu d'un palatinat polonais. Elle rentra sous la domination des czars en 1667, mais tout le pays continua à rester possession polonaise, et elle ne parvint pas à recouvrer sa prospérité. Ce n'est que depuis cinquante ans que sa population s'est accrue, et qu'elle a repris de l'importance par son industrie et son commerce. On y trouve, en effet, des tanneries, des fabriques de tabac, de savons, de chandelles, de voitures, de briques, de produits chimiques, de confitures et d'une liqueur nommée *vinomaroska*. Kiev est une ville de pèlerinage, et il s'y tient une foire célèbre, dite des Rois ou des Contrats, parce qu'à ce moment les propriétaires ou fermiers s'y rassemblent pour régler leurs comptes, conclure ou renouveler des contrats, placer ou négocier des fonds. Ces contrats ont une importance considérable, puisque les droits perçus par le trésor, pour enregistrement, timbre, etc., s'élèvent à plus de 400,000 francs. En 1856, la valeur des marchandises apportées était de près de 6 millions, consistant surtout en objets manufacturés de luxe et de fantaisie, argenterie de table, ornements d'église, etc.

Les villes du gouvernement de Kiev ne sont que des bourgades assez propres, composées de maisons de branchages et d'argile, n'ayant aucun édifice public. Il n'y en a point d'autre sur le Dnieper que *Czerkasy,* autrefois le chef-lieu des Cosaques du Dnieper : c'est une ville de 6,000 habitants. Sur les affluents du fleuve, nous trouvons : *Radomysl,* sur le Teterof, ville de 3,500 habitants et chef-lieu de district; *Manhofka,* dans les montagnes du Bug, avec 5,000 habitants; *Skvira,* peuplée de 4,000 âmes; *Vasikov,* qui en a 5,000; *Lipovetz,* aux sources de la Ros, avec 4,000 habitants; *Bohuslav,* sur la Ros, avec 7,000 habitants; *Biala-Tzerkof,* sur la Ros, remarquable par la victoire des Polonais sur les Tartares en 1626 et par le château de la famille Branicki, laquelle possède une grande partie de la province. On touve encore : *Zvinogrodka,* qui a 5,000 habitants; *Human,* ville plus importante que les précédentes, avec 7,000 habitants, des remparts, des promenades, des écoles, etc. Dans son voisinage se trouve le château *Sofiofka,* appartenant à la famille Potocki. Au sud-est, sur la frontière du Kherson, est le village de *Targovitz,* où se forma la confédération en faveur de la Russie contre la constitution polonaise de 1791.

§ III. Gouvernement de Tchernigov. — Ce gouvernement est limité au nord par celui de Mohilev, à l'ouest par celui de Kiev, dont il est séparé par le Dnieper, au sud par celui de Poltava, à l'est par celui d'Orel. Sa superficie est de 55,000 kilomètres carrés, dont 31,000 en terres arables, 3,300 en pâturages, 6,800 en forêts, etc. Il est arrosé par plusieurs affluents du Dnieper, et principalement par la Desna, qui lui forme une belle voie fluviale. Ce pays a été longtemps disputé par les Polonais et les Russes. Au quatorzième siècle, il appartenait à la Lithuanie; au quinzième, il reconnaissait la suprématie des czars; il fut cédé à la Pologne en 1634; enfin, il fut acquis à la Russie en 1667. Sa population est de 1,375,000 habitants.

C'est un pays plat, formé de terre d'alluvion que recouvre un bon terreau; dans quelques localités, le sable domine; dans d'autres parties, la craie ou le calcaire affermissent le sol et forment de faibles ondulations. On ne trouve de marécages que dans la partie occidentale, près du Dnieper, dont la rive gauche est plus basse que la rive droite, et vers le confluent de la Desna avec le Snof. Le climat est sec, salubre et doux. Le règne minéral fournit du salpêtre, de la terre à porcelaine et à poterie,

de la craie, de la tourbe et un peu de fer. Le sol, très-fertile, donne les mêmes récoltes que le gouvernement de Kiev : céréales, betteraves, pâturages ; mais les sauterelles y font de grands ravages. Les forêts, moins abondantes, renferment un mélange d'arbres conifères et à feuillage changeant. Les cerisiers, surtout l'espèce à grande tige, donnent des fruits remarquables par leur douceur. On tire d'une autre espèce la liqueur nommée *vischnovska*. Le miel et la cire forment un article d'exportation. Les chevaux, dont le nombre est estimé à 340,000, sont de la petite race de l'Ukraine, alertes, infatigables et intelligents; les bœufs sont d'une taille remarquable et faciles à engraisser ; on estime leur nombre à 270,000 ; celui des moutons est de 550,000; des porcs, de 400,000, etc. La chasse et la pêche donnent de faibles produits.

Les habitants sont presque tous Petits-Russes ; on n'y compte que peu de serfs, et encore sont-ils dans la catégorie des paysans censitaires, dont la condition diffère peu de celle des hommes libres. Les manufactures ne sont pas nombreuses, mais les distilleries abondent. Le commerce intérieur, favorisé par de grandes foires, a beaucoup d'importance ; on n'exporte que peu de blé, la province consumant la majeure partie des 8 millions d'hectolitres qu'elle récolte, puis de l'eau-de-vie, de la cire, du miel, du chènevis, de la potasse, etc.

Dans la partie septentrionale du gouvernement, *Mglin,* sur un affluent de l'Ipuc, renferme 5,000 habitants. — *Starodoub,* plus au sud, n'en a que 3,000, mais elle possède des fonderies de cuivre, des tanneries. On y remarque la belle église et le couvent des Raskolniks. — *Novgorod-Severskoï,* sur la Desna, était jadis la capitale d'une principauté qui dépendait de Kiev, et qu'on appelait *Severskoïe* ou *Sévérie* (septentrionale). Elle renferme 7 à 8,000 habitants. Ses foires sont importantes et son commerce actif. — *Glurov* ou *Glaukhof,* peuplée de 8,000 habitants, est remarquable par une importante manufacture de draps pour l'armée russe. — *Krovelets,* au sud-ouest, a 5,000 habitants et une foire célèbre qui se tient au mois de septembre. En 1856, on y a apporté pour 23,500,000 francs de marchandises. — *Batourine,* aussi peuplée, possède le beau château des comtes Rasoumofski et 8 églises. — *Konotop,* dans un pays marécageux, a 5,000 habitants. — *Borzna* en compte 6,000. — *Sosnitsa,* au confluent de la Desna et du Seïm, commerce en blé et en bétail ; elle a 4,000 habitants.

Tchernigov, située sur la rive droite de la Desna, au-dessous du confluent du Snof, est le chef-lieu du gouvernement : elle renferme 11,000 habitants, avec un évêché, une cour criminelle, un gymnase, un séminaire, une maison d'orphelins, plusieurs couvents, etc. Elle était autrefois entourée de remparts, actuellement convertis en promenades, et on y remarque la cathédrale, qui a été copiée sur Sainte-Sophie de Constantinople.

Sur la rive gauche de la Desna, nous trouvons encore *Oster,* ville de 3,000 habitants, qui était assez florissante sous la domination polonaise. Enfin, dans l'intérieur, un peu plus à l'est, *Niezin* ou *Nejine,* sur l'Oster, a plus de 15,000 habitants, est entourée d'un rempart, et était autrefois l'une des quatre places fortes des Cosaques. Cette ville, avec son lycée, ses églises, ses établissements de bienfaisance, ses fabriques de soieries, de parfumeries, de liqueurs, de confitures, avec ses foires, son commerce de vins de Grèce, de sel, de soie, de maroquin, et d'autres objets venant

de l'Asie et de l'Archipel, tient le premier rang parmi les places commerciales de la Petite-Russie.

§ IV. Gouvernement de Poltava. — Ce gouvernement est limité au nord par celui de Tchernigov, au sud-ouest par celui de Kiev, dont il est séparé par le Dnieper, au sud par celui de Kherson, à l'est par celui de Kharkov. Sa superficie est de 49,000 kilomètres carrés, dont 20,000 en terres arables, 12,150 en pâturages, 6,350 en forêts, etc. La population est 1,670,000 habitants. Sous la domination polonaise, il faisait partie du palatinat de Tchernigov. Il est situé à la gauche du Dnieper, et se trouve arrosé par de nombreux affluents de ce fleuve, le Soupoï, la Soula, le Psel, la Workla, etc.

Le sol du gouvernement de Poltava est tout à fait semblable à celui du gouvernement de Tchernigov, peut-être même est-il encore plus uniformément plat. « Excepté sur les bords du Dnieper et de quelques rivières, il ne présente nulle part une éminence; partout un terreau gras recouvre une terre d'alluvion mêlée de sable et d'argile. Seulement çà et là les bruyères annoncent un sol plus meuble et plus maigre, et la craie domine sur les bords des cours d'eau. Le climat est excessivement doux. Les melons et les arbouses viennent en plein air, et la vigne réussirait peut-être; les étés sont secs et brûlants, les hivers très-rigoureux, nul abri ne défendant cette immense plaine contre les vents glacés du nord et de la Sibérie[1]. » Ce gouvernement est, avec ceux qui l'avoisinent, le grenier de la Russie : il en est peu qui soient mieux cultivés, couverts d'aussi magnifiques céréales; les plus abondantes récoltes sont en seigle, orge et avoine; puis viennent le froment, l'épeautre, le blé sarrasin, le millet et le *girka,* sorte de froment d'été sans barbe. Le produit annuel est évalué à 12 ou 13 millions d'hectolitres, dont un tiers peut être exporté. Le jardinage est très-développé, ainsi que la culture du houblon, du tournesol et de la betterave. Bien que la province soit une des moins boisées, l'État y possède 15,000 déciatines de forêts, les particuliers 237,000, les communes 385,000. D'excellents pâturages nourrissent un nombreux bétail et de beaux troupeaux de moutons, dont la race s'améliore chaque jour. Les chevaux sont peu nombreux (175,000), mais on compte, dit-on, 665,000 bœufs, 1,700,000 moutons, 400,000 porcs. On peut citer encore parmi les produits du pays le miel blanc de tilleul, la châtaigne d'eau qu'on tire du Dnieper, la cochenille de Pologne qui abonde sur les chênes; l'oie bleue caspienne (*anas cygnoïdes*), le canard de Perse (*anas boschas*), parmi les volailles de basse-cour; le pélican, le canard rouge, l'*ardea virgo,* parmi les oiseaux sauvages. Les habitants sont presque tous Petits-Russes; néanmoins les Grands-Russes sont assez nombreux; on trouve aussi des juifs répandus, surtout dans les villes, et, autour de Krementchoug, quelques Grecs et Arméniens, etc.

L'industrie a plus d'activité ici que dans les gouvernements de Kiev et de Tchernigov. Poltava a de bonnes et nombreuses fabriques de sucre de betterave, de laine, de cuirs, de suif, de toiles. La distillation des grains occupe un grand nombre de bras, ainsi que la fabrication des draps, des chandelles, des câbles, etc. Le commerce a pour débouché le port d'Odessa : par là s'écoulent les céréales, le bétail, l'eau-de-vie, le chanvre et les autres produits agricoles; malheureusement les cours d'eau

[1] Schnitzler, *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

offrent peu de ressources à la navigation, et les routes ne sont ici ni plus nombreuses ni meilleures que dans le reste de la Russie.

Les villes, malgré la richesse du pays et sa nombreuse population, sont peu importantes; quant aux villages, ils se composent de huttes de terre, et les paysans habitent même dans des chariots. — *Pereïaslavl,* sur le Trubez, était autrefois le siége d'un évêché dont il est question en 907; elle est mal bâtie, mais peuplée de 6 à 7,000 âmes. — *Romny* (6,000 hab.), sur la Soula, était autrefois célèbre par sa foire du carnaval, qui a perdu presque toute son importance. — *Loubny,* sur la même rivière, avec 6,000 habitants, est une ancienne place forte qui possède une grande pharmacie fondée par Pierre Ier et une école vétérinaire avec un jardin botanique. — *Gadiatch* et *Mirgorod* étaient autrefois des chefs-lieux de régiments cosaques.

Le chef-lieu du gouvernement, *Poltava,* situé sur la rive droite de la Vorkla, renferme environ 12,000 habitants. C'est une ville bâtie en bois, mais ses rues sont larges et droites. Sur une belle place entourée de maisons en pierre s'élève un monument en l'honneur de Pierre le Grand et de la victoire qu'il remporta sur Charles XII en 1709. Sur le champ de bataille même, près de la Vorkla, quelques pierres marquent le tombeau des Suédois; on y fait chaque année un service funèbre en commémoration de cette victoire. Poltava avait autrefois une citadelle; elle n'a plus que ses remparts, qui résistèrent pendant trois mois à l'armée suédoise. Cette ville fait un grand commerce, surtout à l'époque de sa foire, qui a pris toute l'importance de celle de Romny. En 1852, on y a apporté sur 12,000 chariots pour 56 millions de francs de laine, de cuirs, de peaux de moutons, de toiles, de poisson, de sel, de poix, de goudron, d'huile, de tabac, etc. Il s'y vend aussi de grandes quantités de chevaux. — *Krementchoug,* sur le Dnieper, peuplée de 8,000 habitants, est une ville commerçante, dans laquelle les Raskolniks ont une église et un couvent. C'est près de cette ville que commencent déjà les plaines sablonneuses couvertes d'*herniaria glabra.* Elle possède diverses fabriques, surtout de liqueurs.

§ V. Gouvernement de Kharkov. — Le territoire qui forme actuellement le gouvernement de Kharkov ne fut longtemps qu'une vaste solitude séparant les territoires de la Russie, de la Pologne et des Tartares de Crimée. Les czars y étendirent peu à peu leur empire et excitèrent les Cosaques de l'Ukraine à s'y établir. Ceux-ci fondèrent successivement 5 *slobodes* ou grands villages, dont les habitants mâles s'organisèrent en régiments comme ceux de l'Ukraine. Jusqu'en 1765 ils firent partie du gouvernement de Bielgorod. A cette époque Catherine II, après avoir aboli l'organisation des Cosaques, érigea la lieutenance des slobodes d'Ukraine en gouvernement de Kharkov. Ce gouvernement est limitrophe de Poltava à l'ouest, d'Iekaterinoslav au sud, de Voroneje et de Koursk au nord. Sa superficie est de 54,000 kilomètres carrés, dont 19,200 en terres arables, 13,000 en pâturages, etc. La population est de 1,366,000 habitants. Outre quelques affluents du Dnieper, il est arrosé par le Donetz, affluent de droite du Don, et par l'Aidar, l'Oskol, le Sievernoï, affluents du Donetz. Le climat est sec et salubre, mais les hivers sont rigoureux.

La nature du pays est en tout semblable à celle des autres gouvernements de la Petite-Russie; même égalité de terrain, même monotonie, même fertilité. La pro-

vince exporte 5 à 6 millions d'hectolitres de grains, sans la quantité consommée par les distilleries. On cultive la betterave et beaucoup de légumes; les asperges viennent spontanément dans les steppes. Les pommes sauvages et les poires fournissent une espèce de *kvas*, les cerises du *vischnevka*, et les griottes, mêlées de prunelles, du *ternevka*, boissons spiritueuses qui font les délices des indigènes. Les haras sont nombreux et entretiennent de belles races de chevaux, dont le nombre est estimé à 270,000. Le bétail est soigné avec intelligence; on compte 650,000 bœufs et 1,160,000 moutons; mais une maladie endémique, la *mokilitza*, détruit des milliers de bêtes à laine. Les ruches sont très-nombreuses; la chasse et la pêche sont peu productives; les loups et les renards ne sont pas rares, surtout dans les belles forêts de chênes, de bouleaux et de tilleuls.

La population consiste en Malo-Russes et Cosaques entremêlés de Grands-Russes, d'un petit nombre de juifs et de colons allemands. Les Cosaques forment encore divers régiments de cavalerie, qui sont colonisés dans quelques districts. L'industrie y est relativement assez florissante: en 1856, il y avait 443 établissements industriels dont la production était évaluée à 13 millions de francs. En première ligne on comptait 156 distilleries, 30 fabriques de sucre, 62 salpêtrières, puis des fabriques de chandelles et de savon, de draps, des fonderies de cuivre, des brasseries, etc. L'industrie domestique fournit des feutres, des tapis, des couvertures en laine et du molleton. Le commerce se fait presque tout entier dans les foires; celles de Kharkov sont très-considérables; les marchandises exportées sont à peu près les mêmes que dans le reste de la Petite-Russie.

Le gouvernement renferme plusieurs villes populeuses, industrielles et commerçantes. Au nord nous trouvons *Bielopolié*, sur la Vira, peuplée de 8,000 habitants; elle est bâtie en bois, mais entourée de murailles, et elle fait un grand commerce de grains. — *Soumy*, sur le Psel, a 10,000 habitants et fait un grand commerce de chevaux. — *Lebedin*, sur l'Atjanaïa, a 12,000 habitants. — *Akhtyrka*, près de la Vorkla, renferme 14,000 âmes; c'est aussi une ville commerçante. Une de ses églises possède une image miraculeuse de la Vierge qui attire un grand nombre de pèlerins. — *Bogodoukhof* a 10,000 habitants; dans ses vergers réussissent presque tous les fruits d'Europe. — *Valki* en compte 6,000, etc.

Kharkov, chef-lieu du gouvernement et peuplée de 20,000 habitants, est située sur deux ruisseaux qui se rendent dans le Sievernoï. C'est une ville aux rues étroites et anguleuses, bâtie en bois, entourée d'un boulevard qui a remplacé ses anciennes fortifications. On y remarque un couvent de moines où l'on enseigne la théologie, la philosophie, l'éloquence, etc.; une université fondée en 1803, et à laquelle l'empereur Alexandre attacha une bibliothèque de 21,000 volumes, un cabinet d'histoire naturelle et un jardin botanique; un gymnase, des imprimeries, une cathédrale et un hôpital. Les femmes y fabriquent de très-beaux tapis qui passent souvent à l'étranger pour des produits de la Turquie et de la Perse. Fondée en 1650 par le czar Alexis Mikhaïlovitch pour arrêter les incursions des Tartares de Crimée, elle eut pour habitants les Cosaques qui abandonnèrent la rive droite du Dnieper, et y établirent une de leurs slobodes. Kharkov est une ville très-commerçante: ses 4 foires annuelles ne le cèdent en importance qu'à celles de Nijni et d'Irbit. En 1851 les apports de toute

nature s'y sont élevés à 91 millions de francs, dont 65 millions en produits manufacturés. Cette ville est d'ailleurs le principal marché aux laines de la Russie : en 1851 on en a vendu 3,465,000 kilogrammes, dont 2,615,000 kilogrammes de laine mérinos. Les autres marchandises sont le suif, les soies de porc, les moutons, les chevaux (5,000 têtes), les vins et l'eau-de-vie, le caviar, les métaux, les cotonnades, les tissus de laine, les soieries et tissus brodés d'or, les toiles, les papiers, la poterie, la verrerie, etc. On évalue à 32 millions le capital engagé par les 390 négociants patentés de la ville. L'industrie est également fort active; elle consiste principalement en lavage de laines, fabrique de savons, tabac, chandelles, articles en fer, vêtements, etc. Cette ville est destinée à une grande prospérité, lorsque le chemin de fer de Moscou à Odessa, qui doit la traverser, sera en cours d'exploitation.

D'autres villes du gouvernement voient également leur commerce prospérer; on peut citer *Zmiev* (3,000 hab.), sur le Sievernoï; *Isioum,* sur la même rivière, peuplée de 6,000 âmes, avec une vieille citadelle qui la domine; *Koupennsk* ou *Kupiansk,* sur l'Oskol avec 4,000 habitants; *Voltchannsk* ou *Volezansk* avec 5,500 habitants, et *Starobielsk* avec 4,000 habitants. L'industrie de ces villes consiste principalement en distillerie d'eau-de-vie et en tanneries; on y fait aussi divers tissus de laine.

CHAPITRE DIXIÈME.

GRANDE-RUSSIE.

§ Ier. GÉNÉRALITÉS. — On comprend officiellement sous la dénomination de *Grande-Russie* les 19 gouvernements de la Russie centrale et boréale; on y comprend donc ceux d'Arkhangel, de Vologda et d'Olonetz, que nous avons décrits séparément, parce que les peuples qui l'habitent, quoique assimilés complétement à la nation russe, sont d'une origine différente des habitants de la vaste région centrale désignée sous le nom de Grande-Russie. Nous ne comprendrons donc sous le nom de Grande-Russie que les 16 gouvernements suivants : *Voroneje, Koursk, Orel,* qui appartiennent au bassin du Don et se confondent peu à peu avec les plaines de l'Ukraine; *Smolensk, Pskov, Novgorod, Tver,* groupés autour du plateau de Valdaï et tenant les sources du Dnieper, de la Duna, de la Narva, du Volkhov, du Volga; *Iaroslav, Kostroma, Nijni-Novgorod, Vladimir, Moscou, Kalouga, Toula, Riazan, Tambov,* qui occupent la partie supérieure et la plus importante du bassin du Volga. Ces 16 provinces comprennent une étendue de 867,000 kilomètres carrés et se trouvent peuplées de 19,340,000 habitants, soit 22 habitants par kilomètre carré : ce qui forme à peu près la population du département le moins peuplé de la France.

Cette région présente, soit du côté de la mer Baltique et de la Pologne russe, soit du côté de la mer Noire et de la mer Caspienne, une plaine élevée au-dessus d'autres plaines. Les collines volgaïques dans le gouvernement de Saratov, les chutes du Dniester, les hauteurs de Smolensk et les collines de Valdaï marquent cette élévation dans les quatre directions que nous venons de nommer, mais il serait difficile de tracer une circonscription complète et exacte du plateau, et même d'en

déterminer les points culminants. Les hauteurs de la *forêt Volkhonski,* près des sources du Volga et de la Duna, entre Ostaschkof et Toropetz, passent pour avoir 300 mètres d'élévation absolue : elles n'offrent aucun escarpement extérieur et ne présentent à l'œil qu'un plan doucement incliné; aussi les indigènes désignent-ils cette contrée sous le nom de la Plaine-Haute. Mais les rivières et les lacs, profondément encaissés, ont des bords escarpés, formés de couches de calcaire coquillier, d'ardoise et de gypse; les blocs et pierres granitiques, semés à la surface, semblent à quelques géologues les débris d'une grande inondation; d'autres y voient les marques de l'ancienne limite de la mer, qui aurait apporté ces masses sur les glaces flottantes dans lesquelles elles se trouvaient engagées. Les mêmes substances composent le haut pays entre la Duna et le Dnieper; mais dans la direction d'Orel le sol prend la forme de collines calcaires. Ces petites chaînes, à peine marquées, semblent se continuer vers les sources de l'Oka, du Don, de la Soura, du Khoper, et se confondre près de Samarskoï-Loug avec la série des collines du Volga. Plus au midi on voit de petits bancs de craie s'élever comme de petites îles, et se terminer en promontoires escarpés de 70 à 100 mètres de hauteur; cette formation de craie domine jusque dans les plaines les plus unies de l'Ukraine et du gouvernement de Voroneje. Partout on voit les couches de silex intercalées entre les roches calcaires; partout, mais principalement au midi, on voit percer des blocs de granit. Si, du plateau de Volkhonski, nous examinons les contrées septentrionales, nous trouvons à Valdaï les collines de calcaire coquillier, semées de blocs de granit, qui n'ont que 170 mètres de haut : une si faible hauteur sépare le bassin du Ladoga du bassin du Volga. En portant nos regards au nord-est vers la région où s'étendent les lacs de Bielo-Ozero et de Koubinsk, nous trouvons un plateau plus élevé qui continue jusqu'au pied de l'Oural, et où la Kama et la Viatka prennent leurs sources. Ce dos de pays, au nord de Iaroslav, est généralement couvert de marais; il répond par l'élévation et la nature du sol aux plaines élevées des gouvernements de Moscou et de Vladimir, de Kalouga et de Toula. L'Oka, principale rivière de ces plaines, n'a dans son long cours aucune descente rapide, et même dans le gouvernement de Riazan, où elle serpente entre des collines agréables et variées, son cours tranquille finit par ne baigner que des plaines très-basses. Mais à la droite de cette rivière, depuis Mourom, le terrain s'élève visiblement, et la petite rivière de Telscha le prouve par sa grande rapidité. Ce plateau particulier, qui occupe le midi du gouvernement de Nijni-Novgorod, celui de Penza et l'ouest de celui de Simbirsk, est limité au nord-est, à l'est et au sud-est par la grande courbure orientale du Volga; ce qu'on appelle la *chaîne volgaïque* n'est au fond que l'escarpement de ce plateau, formé de couches de schiste, de calcaire, de gypse, d'albâtre, d'argile et de marne sablonneuse. Les plus hautes de ces collines n'ont que 100 mètres au-dessus du Volga. Le mouvement assez lent de la Soura et le cours presque stagnant de la Tsna (gouvernement de Tambov) prouvent que la région des sources de ces rivières est aussi une plaine peu élevée.

Le climat de ces plaines peut être considéré sous quatre divisions principales : 1° Les gouvernements de Novgorod, de Tver, de Pskov et de Smolensk doivent à la plus grande élévation de leur sol un climat bien plus rigoureux que celui des provinces baltiques; les fleuves restent d'ordinaire couverts de glace depuis le 20 novembre

jusque vers le 1er avril. 2° Les gouvernements d'Iaroslav, de Vladimir, de Kostroma et de Nijni-Novgorod, grâce au niveau inférieur de leur sol, jouissent d'une température bien plus douce, quoique en partie sous la même latitude septentrionale que les 4 gouvernements du plateau de Volkhonski; cependant cette différence consiste plus dans la chaleur plus forte des étés que dans une moindre durée des gelées. Les fleuves restent aussi longtemps enchaînés par la glace; les printemps et les automnes, plus humides et plus variables, favorisent peut-être la culture des pommes, du chanvre et du lin, propre à cette région. 3° La grande masse centrale du plateau comprenant les gouvernements de Moskva, de Toula, de Kalouga, d'Orel (partie du nord), de Riazan et de Tambov, semble jouir d'un climat un peu plus doux, mais aussi plus variable et plus humide que les deux zones précédentes. Les froids de 30, et même de 27 degrés, sont des phénomènes rares à Moscou; les chaleurs excessives le sont de même. 4° Les gouvernements d'Orel (partie sud), de Koursk et de Voroneje éprouvent enfin un adoucissement sensible dans l'apparition plus hâtive du printemps et dans la température plus constante de l'été; mais ces provinces mêmes, sous le 50e parallèle, ont à redouter une courte invasion de l'hiver de Moscou; les plaines, sans abri, y ouvrent un accès libre aux vents glacés des monts Ourals. C'est à Koursk et plus encore à Voroneje que la végétation change d'aspect; les arbres conifères cessent de dominer; le feuillage des chênes remplace les aiguilles des pins; les herbes succulentes couvrent les prairies, et une race plus forte de bêtes à cornes annonce une nature plus vigoureuse. Jusqu'au 57e parallèle, les pins, les sapins et les autres arbres conifères dominent dans les forêts. Jusqu'au 55e ou 54e, ce sont les bouleaux et les peupliers-trembles; à cette latitude, le tilleul forme des forêts considérables. Les chênes, clair-semés sur le plateau central, prospèrent vers les 52e et 51e parallèles; mais dans la vallée du Volga, ils sont déjà beaux et nombreux sous le 55e. A cette même latitude les forêts offrent en masse l'érable de Russie, le peuplier blanc et le charme; mais le hêtre, connu en Livonie, ne monte pas jusqu'à Smolensk et ne dépasse guère les plaines de la Petite-Russie; le châtaignier et le noyer ne viennent pas non plus sur le plateau central.

L'exploitation des bois pour la marine est très-active dans les parties nord-ouest de la Grande-Russie; plus loin, les beaux sapins et les mélèzes deviennent moins communs. Au sud de Moscou, et surtout à Orel, à Koursk, les forêts sont en général moins belles, et en quelques endroits épuisées. Outre l'exploitation des bois de construction et de chauffage, les paysans tirent de la térébenthine, du goudron et du noir de fumée des pins et des autres arbres résineux. L'écorce du bouleau fournit du tan, et on en fait aussi des boîtes rondes, dans lesquelles on conserve du caviar, du beurre, des fruits. Les feuilles sont employées à teindre en jaune; l'eau qu'on tire du bouleau au printemps est une boisson saine, acidulée et nullement désagréable. Après le bouleau, le tilleul est l'arbre le plus commun. On l'emploie plus utilement en Russie qu'ailleurs; l'écorce sert à faire des corbeilles, des coffres, à couvrir des maisons, et celle des jeunes tilleuls fournit des millions de souliers tressés pour les paysans; on scie le bois en planches, on en fait des bateaux, et on le brûle pour en tirer de la potasse; les fleurs du tilleul sont une excellente nourriture pour les abeilles.

Le seigle d'hiver occupe les cultivateurs sur le plateau, de préférence aux autres céréales. L'orge d'été et l'avoine sont les grains les plus abondants après le seigle. Le froment non-seulement redoute les gelées nocturnes du printemps, mais encore la rouille; la seule variété nommée *lediauka*, ou froment de glace, convient parfaitement au climat. Jusqu'aux limites du gouvernement de Moscou, la fâcheuse application du système des essartements à la manière finnoise atteste la maigreur du sol et la rigueur du climat; plus au midi, on emploie peu la charrue, qui exige les vigoureux efforts du bœuf, et beaucoup l'araire, qui effleure seulement la terre, mais à laquelle un seul mauvais cheval suffit. Cet usage, qui tient au manque de bestiaux, est pourtant en beaucoup d'endroits justifié par la légèreté du sol. La culture du chanvre est la plus productive et la mieux entendue de toutes celles de la Russie centrale. Celle du mûrier blanc ne réussit guère au delà du 53e parallèle. Entre les fruits cultivés, les pommes sont les plus communs. On remarque surtout les pommes de Kirevsk, grosses comme la tête d'un enfant, et dont une seule pèse jusqu'à 2 kilogrammes; elles ont un goût vineux très-agréable. Dans les gouvernements de Vladimir et de Moscou, on trouve une espèce de pomme transparente qui vient, dit-on, de la Chine. Les pommes de Riazan et de Kalouga sont aussi recherchées. La fabrication du cidre et le débit des pommes sont une branche d'industrie très-intéressante; dans les villes de Kalouga et de Simbirsk, il y a de grands marchés annuels pour l'exportation dans les provinces méridionales. Malgré cette abondance locale, les gouvernements situés au nord reçoivent par la mer Baltique une quantité de poires et de pommes fraîches ou séchées; on en importe dans certaines années à Saint-Pétersbourg seulement pour plus de 122,000 roubles. Les forêts de pommiers sauvages ne dépassent guère le 49e parallèle, et c'est par conséquent l'industrie qui a produit les immenses vergers sur les bords de l'Oka et du moyen Volga. Le cerisier et le prunier sauvages viennent isolément jusqu'au 55e parallèle; le premier forme des bois entiers dans le gouvernement de Voroneje. Dans quelques lieux de la Russie centrale, la culture de ce fruit est un des principaux moyens de subsistance des habitants; mais on n'en tire que deux sortes, qui ne sont guère plus grosses que les cerises des bois. Quoique les choux abondent partout, et les asperges près de Moscou, le jardinage est généralement négligé dans la Russie centrale. Par une exception singulière, les jardiniers de Rostof, dans le gouvernement de Iaroslav, sont très-habiles dans leur art; car, dépourvus de science, de ressources, luttant avec un climat rigoureux, ils fournissent Saint-Pétersbourg et Moscou de toutes sortes de primeurs. C'est probablement une colonie étrangère. Le peuple russe aime avant tout les champignons, et la nature complaisante lui en fournit en abondance.

Le régime animal de la Russie centrale n'a pas plus que la végétation un caractère distinct. Au nord le renne, au midi le chameau, touchent à l'extrême lisière de cette région, mais n'y entrent pas. Les autres animaux des régions voisines lui sont communs. L'ours, le loup, le glouton, l'écureuil, le lièvre et le chevreuil paraissent les espèces dominantes dans les forêts. Le daim ne s'y montre pas, ou du moins il y est très-rare. L'élan y trouve bien son climat, mais il fuit le chasseur jusque dans les retraites les plus inaccessibles. L'*urus*, ou l'aurochs, a disparu; le cerf a diminué en nombre. A l'orient de l'Oka et du Voroneje, où les plaines incultes s'accroissent,

on voit le sol creusé par le *sorex moschatus*, le *mus decumanus*, la marmotte russe, le *mus cricetus*, et d'autres animaux rongeurs. Les animaux domestiques ne sont pas d'une belle race. Le bœuf est plus maigre et plus osseux que celui de la Petite-Russie. Le mouton porte une laine grossière; mais la peau des agneaux fournit une fourrure délicate. La vélocité des coursiers cosaques et la robuste patience des chevaux finnois sont réunies dans le cheval russe proprement dit: c'est la race dominante dans la Russie centrale. Il a la tête du bélier, l'encolure longue et sèche, la poitrine large; le reste du corps assez bien proportionné. Il est infatigable et dure longtemps; mais souvent il est extrêmement capricieux et timide.

La Grande-Russie est, comme nous l'avons déjà dit, le cœur de l'empire; c'est la *Russie sainte* qui a imposé sa langue, sa domination, ses princes, ses lois à toutes les autres Russies. Mais ce n'est qu'à travers bien des souffrances et des révolutions qu'elle est arrivée à cette prépotence. Pendant les premiers siècles de son histoire, et surtout depuis la conquête des Varègues, la puissance russe s'en était allée constamment vers le sud-est, délaissant les pays du centre et du nord; c'est ainsi que Kiev était devenue la capitale de l'empire, et que toutes ses ressources semblaient concentrées dans la Petite-Russie. Au douzième siècle il se fit une séparation entre les grands-princes établis à Kiev et ceux qui étaient établis à Vladimir. Alors il y eut pour ainsi dire deux Russies, celle de Kiev ou des Petits-Russes, qui fut bientôt conquise par les Lithuaniens et les Polonais; celle de Vladimir et de Moscou ou des Grands-Russes, qui fut subjuguée par les Tartares. Mais pendant que les Petits-Russes s'absorbaient sans résistance dans la Pologne, les Grands-Russes luttaient avec acharnement contre la domination tartare et finirent par s'en débarrasser. Il s'ensuivit que la Petite-Russie, unie à la Pologne et en partie catholique, était comptée parmi les pays européens et civilisés, pendant que la Grande-Russie ou la Moscovie, séparée de l'église latine, était regardée comme barbare et asiatique. C'est néanmoins de cette situation que celle-ci est partie pour réunir successivement, ainsi que nous l'avons vu, les autres Russies, et former le grand empire dont elle est le centre.

Nous avons dit que la Grande-Russie, réduite à 16 gouvernements, comprenait 19,340,000 habitants; mais il faut comprendre parmi les Grands-Russes une partie des habitants de la Russie boréale, de la Russie-Blanche, de la Petite-Russie, même de la Russie orientale, et l'on arrive ainsi au chiffre de plus de 30 millions pour la population dominante de l'empire.

C'est dans les provinces de la Grande-Russie que se trouve concentrée l'industrie russe, les plus importantes comme les plus nombreuses manufactures. C'est là que se fabriquent les objets, peu variés, qui alimentent l'exportation, et servent d'échange ou de troc avec les populations orientales. C'est la Grande-Russie qui fournit aux nombreuses et importantes foires de la Russie orientale la majeure partie des produits manufacturés qui figurent sur ces marchés, d'où ils sont répandus chez les peuples demi-barbares qui avoisinent la mer Noire et la mer Caspienne; parmi ces produits on remarque des draps, exportés surtout en Chine, des tissus de laine, des toiles de coton, des soieries et des brocarts, du papier, du tabac, du fer et des objets fabriqués en fer, du cuivre, du sucre, du suif, des chandelles, des cuirs, etc.

Le commerce de la Grande-Russie reçoit une grande activité du grand nombre de foires établies dans cette partie de l'empire, et qui sont très-importantes. Quelques bonnes routes, un chemin de fer, celui de Moscou à Saint-Pétersbourg, des canaux qui relient de magnifiques voies fluviales, ajoutent encore aux facilités des échanges.

§ II. Gouvernement de Voroneje. — Le gouvernement de *Woronesch* ou *Voroneje* forma longtemps la séparation entre les Russes et les Tartares, qui s'en disputaient les vastes solitudes. Vers la fin du dix-septième siècle, les Cosaques de l'Ukraine en colonisèrent une grande partie; Ostogogesk était le chef-lieu d'un régiment *slobodien*. Ce gouvernement est limité au sud par le gouvernement de Kharkov, à l'est par les Cosaques du Don, à l'ouest par les gouvernements de Koursk et d'Orel, au nord par celui de Tambov. Sa superficie est de 60,000 kilomètres carrés, dont 24,000 en terres arables, 24,000 en pâturages, 3,900 en forêts, etc. Sa population est de 1,630,000 habitants.

Le pays, légèrement ondulé, n'a pas de hauteurs plus remarquables que les collines de craie qui bordent en quelques endroits le cours du Don. Toutes les eaux tendent vers ce fleuve, qui traverse le gouvernement du nord au sud jusqu'à Korotoïak, et ensuite du nord-ouest au sud-est. Les affluents de droite que reçoit le Don dans le gouvernement de Voroneje sont peu importants; mais à gauche le fleuve se grossit du Voroneje, qui lui apporte en hiver un important volume d'eau.

Le sol, composé de terre d'alluvion, de sable et d'argile, est recouvert d'un terreau noir demandant peu d'engrais, mais qui fait place en quelques endroits à la terre plus légère des steppes[1]. Le climat est doux, humide, inconstant. Les céréales sont très-abondantes et fournissent à l'exportation un excédant de récolte de 2 à 4 millions d'hectolitres; mais la vigne ne porte des fruits mûrs que dans les années très-chaudes. Les prunes, les arbouses, les citrouilles prospèrent. On cultive le chanvre, le lin, le pavot, les légumes, le safran, le tabac. Il y a de belles forêts de chênes. Le bétail est plus abondant et mieux soigné que dans les autres gouvernements de la Grande-Russie; les haras sont surtout très-nombreux; on en compte au moins une centaine: aussi le nombre des chevaux est-il estimé à 515,000, des bœufs à 445,000, des moutons à 1,150,000, des porcs à 230,000. Le règne minéral fournit du fer, surtout dans les environs de Romanof, puis de la craie, du salpêtre et de la terre à briques.

La population se compose de Grands-Russes dans le nord du gouvernement, de Petits-Russes et de Cosaques dans les districts méridionaux. On compte aussi un petit nombre de colons allemands. L'industrie est assez active et se développe rapidement; la fabrication des draps a pris surtout une grande importance.

Les grands centres de population sont peu nombreux. On trouve sur le Don: *Zadonsk,* qui a 2,000 habitants; *Korotoïak,* qui en a 2,500; *Pavlosk,* qui doit à Pierre le Grand ses établissements; elle fut dévastée dans le siècle dernier par des inondations et des incendies, et n'a plus que 3,000 habitants; mais elle fabrique de grandes quantités de gants et de bas de laine. Ses environs ont de belles forges et une forêt riche en bois de construction.

Sur les affluents de gauche du Don, on remarque d'abord *Voroneje,* près de la rivière de même nom, à 10 kilomètres du fleuve. C'est une ville de 20,000 habitants, chef-lieu du gouvernement, siége d'un évêché et d'une cour criminelle, qui a une école de cadets,

[1] Schnitzler, *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

un séminaire, etc. On y fait un grand commerce de laines et de grains, et l'on y fabrique des draps, des cuirs, du vitriol et du savon. Pierre le Grand y avait établi des chantiers de construction pour sa marine. A 30 verstes de Voroneje et sur le Don se trouvent une grande quantité d'os monstrueux d'éléphants dispersés, tels que des dents, des mâchoires, des côtes, des vertèbres, des tibias. Ces os sont en partie dans leur état naturel et en partie décomposés par le temps. Ils sont si nombreux qu'ils occupent à peu près une étendue de 80 mètres et une profondeur de 4 mètres. — Sur le Bitioug, *Bobrov* (5,000 hab.) doit son nom à la quantité de castors (*bobry*) qu'on trouvait autrefois dans les environs. — Sur la Vorona, *Novokhoporsk* renferme 3,000 habitants.

A la rive droite du Don, on ne trouve que *Valoniki,* sur l'Oskol, avec 3,000 habitants, des forges et d'importantes briqueteries; *Ostogogesk,* sur la Sosna, ville de 4,500 habitants, industrieuse et commerçante surtout en bétail; dans ses environs est une colonie allemande établie en 1769, et dont les cultures sont très-florissantes.

Près de l'embouchure de la Sosna, la rive droite du Don est bordée de collines de craie présentant des formes très-remarquables, entre autres celles de colonnes ou de piliers; on les nomme *Dvini-Gori,* « montagnes singulières. » Dans l'intérieur de ces collines et dans les intervalles des colonnes, les anciens moines du monastère *Dvingorskoï* ont creusé des grottes et des chapelles.

§ III. Gouvernement de Koursk. — Ce gouvernement, compris entre ceux de Voroneje, de Kharkov, de Tchernigov et d'Orel, a une étendue de 41,000 kilomètres carrés, dont 27,000 en terres cultivées, 6,150 en pâturages, 5,800 en forêts, etc. La population est de 1,665,000 habitants. C'est un des plus fertiles de l'empire; mais ses rivières ne sont pas toujours navigables. Les principales, le Seïm, le Psel, etc., appartiennent au bassin du Dnieper; l'Oskol appartient au bassin du Don. Le climat est assez doux: l'hiver ne dure que quatre mois. Les arbouses et les melons mûrissent, mais non pas le fruit du noyer; outre les pommes et les cerises, on a des prunes en abondance, mais seulement des poiriers sauvages. Les seigles et les froments donnent jusqu'au neuvième grain, et fournissent plusieurs millions d'hectolitres à l'exportation. Les grains sont conservés dans des *silos*, où ils peuvent rester jusqu'à dix ans. Cependant la rouille détruit souvent le froment d'hiver. Les prairies donnent des pâturages excellents. Le nombre des chevaux est estimé à 600,000, des bœufs à 450,000, des moutons à 800,000, des porcs à 400,000, etc. Le produit des abeilles est une des principales branches d'exportation. Mais les forêts commencent à être clair-semées; dans quelques districts, elles manquent complétement, et les habitants sont réduits à se chauffer avec la paille et la fiente des bestiaux. Le gibier de passage est fort abondant, mais la pêche est presque nulle. Le fer, la chaux, la tourbe, sont les produits peu abondants du règne minéral.

La population est composée de Grands et Petits-Russes; les premiers dominent dans la population serve; les seconds forment la presque totalité des 500,000 individus classés parmi les *odnodvorzi* ou paysans libres. Bien que l'agriculture occupe la plupart des bras, l'industrie est florissante; les draps, les toiles, les cuirs, sont l'objet des fabrications les plus importantes. Le commerce, malgré le manque de voies navigables, est fort actif.

Staroï-Oskol et *Novoï-Oskol,* situées sur l'Oskol, sous-affluent du Don, ont chacune 4 à 5,000 habitants, et font commerce de fruits. — *Korotcha,* sur un affluent du Sievernoï, à 8,000 habitants. — *Bielgorod,* sur le Sievernoï, renferme 10,000 habitants, et était autrefois une ville importante, chef-lieu d'un vaste gouvernement. On y fait un grand commerce de fruits. — *Oboïan* et *Soudja,* situées sur le Psel, ont l'une 7,000, l'autre 5,000 habitants, et font un commerce de fruits et de bétail.

Koursk, chef-lieu du gouvernement, est située sur la Touskara, près de son confluent avec la Seïm; c'est le siége d'un évêché et d'une cour criminelle. On y compte 23,000 habitants. Ville industrieuse et de commerce, elle exporte du chanvre, du miel, de la cire, du suif, des bestiaux, des fourrures et des cuirs pour Saint-Pétersbourg et Moscou. Ses rues sont étroites, tortueuses et mal pavées; ses fortifications ont été converties en promenades. Les environs produisent des pommes. Koursk, prise et ensuite détruite complétement par les Tartares Nogaïs, fut rebâtie en 1597, et colonisée par des Russes de Moscou. Sa foire annuelle attire 100,000 visiteurs, qui y apportent pour 15 à 20 millions de tissus, de sucre, de fourrures, de draps, de chevaux, etc.

Korennaïa-Poustyn, à 27 kilomètres de Koursk, sur la route d'Orel, est un village célèbre par un ermitage ancien qui possède une image miraculeuse de la Vierge : cette image y attire un grand nombre de fidèles. On y a établi une foire annuelle très-importante, surtout en chevaux; les ventes s'y élèvent à 15 ou 20 millions de francs. — *Ryslk,* sur la Seïm, compte 7,000 habitants. — *Poutivl,* ville agréable, située sur la Seïm, est ornée de quelques belles constructions et peuplée de 8,000 habitants; il s'y fait un grand commerce, et sa foire annuelle est très-fréquentée. A *Glouchkova,* dans ce district, est une grande manufacture de draps.

§ IV. Gouvernement d'Orel. — Ce gouvernement est borné au sud par celui de Koursk, à l'ouest par ceux de Tchernigov et de Smolensk, à l'est par celui de Tambov, au nord par ceux de Kalouga et de Toula. Sa superficie est de 43,000 kilomètres carrés, dont 22,000 en terres arables, 10,000 en forêts, etc.

Les eaux de ce gouvernement appartiennent au Volga, au Dnieper et au Don. L'Oka (Volga) y a sa source et s'y grossit de la Susza; la Desna (Dnieper) suit l'extrême région occidentale de la province; enfin celle-ci appartient au bassin du Don par la Sosna. Le climat y est assez doux. Le pays n'est pas uniquement composé de plaines uniformes; des collines calcaires y forment des vallées profondes. Le sol est plus productif, et la culture n'est pas moins active que dans les deux gouvernements précédents : aussi est-ce une des provinces les plus fertiles, et elle produit de 10 à 12 millions d'hectolitres de grains au delà de sa consommation; la farine de froment ou de seigle est le principal article d'exportation. On cultive aussi beaucoup de chanvre, un peu de lin, du tabac, du pavot, du houblon. Les légumes et les fruits sont communs. Tout le monde est livré aux soins de l'agriculture et des bestiaux; l'industrie manufacturière, resserrée par la manière de vivre simple et frugale des habitants, fournit cependant à l'exportation des verreries, des chandelles, de l'eau-de-vie de grains et des objets en fer; les tanneries et les fabriques en cuir ne travaillent guère que pour la consommation.

Les villes du bassin du Don sont : *Eletz,* située près de la Sosna, sur une colline

fort élevée ; elle est assez bien bâtie, quoique très-ancienne, et fait un grand commerce de blé et de bétail ; *Livny* et *Malo-Arkhangelsk,* sur la même rivière, et qui ont de 3 à 4,000 habitants.

Sur les rivières qui sont du bassin du Volga, on trouve : *Mtsensk,* au confluent de la Mtsena et de la Susza (Oka), ville de 10,000 habitants, située dans une contrée remarquable par sa fertilité. — *Kromy,* sur la Kroma, affluent de l'Oka, compte 4,000 habitants. — *Orel,* grande ville de 40,000 habitants, est située sur l'Oka ; c'est le chef-lieu du gouvernement et le siége d'un évêché, avec une école de cadets, un séminaire, un gymnase, etc. Elle est entourée de palissades, défendue par une vieille forteresse, et bâtie en bois, avec des rues étroites et non pavées. C'est le dépôt de tous les produits de la Petite-Russie, qui de là sont dirigées dans le centre et dans le nord. On y fabrique des toiles, des cuirs, des dentelles, etc. — *Karatchef,* sur un affluent de l'Oka, dans un pays assez accidenté, fait commerce de cordages et de graines de pavot ; elle est toute bâtie en bois et renferme 5,000 habitants. — *Bolkhov,* sur la Nougra, affluent du Volga, renferme 13,000 habitants, avec des fabriques de cuirs noirs et de bas de laine.

Dans le bassin du Dnieper, nous n'avons à nommer que *Trutschefsk,* sur la Desna, au confluent de la Narousa, ville ancienne de 3,500 habitants ; *Sievsk*, sur un affluent de la Desna, avec 6,000 habitants et des fabriques de couleur ; *Briansk,* sur la Desna, ville commerçante de 5,000 habitants, qui a des tanneries, une fonderie de canons et une manufacture d'armes. Les forêts des environs fournissent à la marine de beaux bois de construction.

§ V. Gouvernement de Smolensk. — Le gouvernement de Smolensk paraît avoir été habité dans les temps anciens par des peuplades russes qu'on appelait les *Krivitches*. Il forma une principauté indépendante dans le dixième siècle. En 1404, il fut conquis par les Lithuaniens ; au seizième siècle, par les Moscovites ; en 1611, par les Polonais ; enfin, en 1667, il fut définitivement réuni à la Russie.

Il est situé à l'est des gouvernements de Mohilev et de Vitepsk, au sud des gouvernements de Pskov et de Tver, à l'ouest des gouvernements de Moscou et de Kalouga, au nord du gouvernement d'Orel. Son étendue est de 51,000 kilomètres carrés, parmi lesquels on trouve 18,500 kil. carrés de terres cultivées ou cultivables, 15,000 de forêts, etc. Sa population est de 1,070,000 habitants.

C'est un plateau marécageux, quoique assez élevé, et qui donne naissance au Dnieper et à la Desna, son affluent, à la Duna et à son affluent, la Meja, au Volga et à l'Ugra, son affluent, ainsi qu'à plusieurs petits tributaires de la Duna. Le Dnieper y est seul navigable un peu au-dessous de Smolensk. C'est dans ce gouvernement que le Dnieper et la Duna coulent parallèlement, et laissent entre eux cet intervalle qui ouvre la route de Moscou et qui fut suivi par l'armée française en 1812. L'hiver y est humide, long et très-rigoureux, mais les vives chaleurs de l'été développent une végétation vigoureuse. Les forêts fournissent de beaux mâts, du bois de construction et de chauffage ; elles fournissent d'ailleurs du gros et du menu gibier. Le sol est généralement fertile, et produit environ 9 millions d'hectolitres de céréales. Le seigle est l'objet des principales cultures ; pour l'importance de la production, le chanvre et le lin viennent après le blé, tandis que le houblon et le tabac ne sont que des cultures

secondaires. Les bestiaux forment un objet d'exportation. On compte, dit-on, dans la province, 480,000 chevaux, 550,000 bœufs, 560,000 moutons, 250,000 porcs, etc. L'industrie des campagnes produit du drap, des toiles et surtout des tapis recherchés. Les villages ont un aspect assez riant, et quelques plantations d'arbres ombragent les cabanes. La population s'adonne surtout à l'agriculture; les grandes industries manquent, mais on trouve de nombreuses scieries, distilleries, tanneries, ateliers pour la préparation du goudron, quelques verreries et fabriques de tapis. Le commerce intérieur et extérieur est très-actif. Il consiste en bois que l'on flotte sur le Dnieper et sur les rivières qui le réunissent à l'Oka et à la Duna; puis en céréales, gruau, chanvre, lin, graine de lin, soies, miel, cire, peaux, tabac, etc.

Les villes les plus importantes de la province sont dans le bassin du Dnieper. *Roslavl,* sur la Glazomoïka, est une ville industrieuse de 4,000 habitants. — *Viazma,* sur la Viazma et la route de Moscou, renferme 12,000 habitants, et fait un commerce fort actif en chanvre, lin, grains et bestiaux. C'est une ville presque entièrement bâtie en bois. On y fabrique du pain d'épice renommé. — *Dorogobouje,* sur le Dnieper et la route de Moscou, est bâtie en pierre et compte 4,500 habitants : elle est célèbre dans la retraite des Français en 1812; c'est là que le froid, dès le 6 novembre, descendit à 18 degrés. — *Doukhovtschina* (1,500 hab.), sur un petit affluent du Dnieper, fait commerce de grains.

Smolensk, chef-lieu du gouvernement, est situé sur le Dnieper, principalement sur la rive gauche, qu'un pont de bois réunit à la rive droite, à la jonction des grandes routes du midi sur Moscou. Elle est bâtie en amphithéâtre et présente un bel aspect. Sa citadelle, ses murailles hautes de 10 mètres, et surtout les tours qui les garnissent, offrent dans les détails de leur construction, ainsi que dans la manière dont elles se flanquent et se défilent, un curieux modèle d'architecture militaire. De ses deux cathédrales, qui datent du douzième siècle, celle de Saint-Michel est considérée comme un des plus beaux édifices de l'Europe septentrionale. Smolensk, dont l'origine est incertaine, était déjà riche et peuplée en 854. Dévastée par la peste au douzième siècle, elle fut totalement abandonnée pendant longtemps; les Tartares et les Lithuaniens se la disputèrent; ces derniers finirent par la garder jusqu'en 1514; alors elle retomba au pouvoir des Moscovites. Les Polonais s'en emparèrent en 1611, et ne la rendirent qu'en 1667. C'est là que, le 17 août 1812, les deux armées russes, en retraite depuis le Niemen, se réunirent et qu'elles furent battues par Napoléon. Barclay de Tolly abandonna la ville après l'avoir incendiée, et les Français passèrent le fleuve pour le poursuivre. Aujourd'hui Smolensk a réparé ces désastres; elle a remplacé par des maisons en pierre ses maisons et ses cabanes en bois. Ses fabriques de soieries, de toiles, de tapis, de gruau, etc., ont repris de l'activité, et le chiffre de la population est de 12,000 habitants. Smolensk fait surtout le commerce de chevaux, et sa grande foire annuelle est très-fréquentée.

Non loin de Smolensk se trouve le village de *Valontina-Gora,* où Ney défit Barclay de Tolly le 20 août 1812. — *Krasnoï,* sur la Swinaïa, non loin du Dnieper, ne mérite d'être nommée que par les deux combats de 1812 : celui du 12 avril, où un corps russe arrêta la marche des Français sur Smolensk; celui du 17 novembre, où les Français en retraite parvinrent à grand'peine à percer l'armée russe.

Dans le bassin de la Duna, on ne peut citer que des localités peu remarquables : *Babinotvitschi* (1,200 hab.), sur la Luç, qui y est navigable, fait commerce de chanvre et de graines. — *Porietsché* (3,000 hab.), sur la Kaspla, sert d'entrepôt entre Smolensk et Riga. — *Bieloï* (3,500 hab.), sur un affluent de la Meja, fait un grand commerce de grains.

Enfin, dans le bassin du Volga, nous nommerons *Gjatsk,* sur une rivière de même nom et qui renferme 3,000 habitants : c'est une ville d'entrepôt pour les grains, le chanvre, la cire qui vont à Saint-Pétersbourg ; il s'y tient des foires importantes. — *Sytchevska* (2,500 hab.), sur un affluent du Gjatzk, renferme des tanneries et des brasseries.

§ VI. Gouvernement de Pskov. — Le gouvernement de *Pleskov* ou *Pskov* est borné au sud et à l'ouest par celui de Vitepsk, au nord par ceux de Saint-Pétersbourg et de Novgorod, à l'est par ceux de Tver et de Smolensk. Sa population est de 657,000 habitants. Sa superficie est de 40,500 kilomètres carrés, dont 13,000 de terres arables, 21,000 de forêts, 2,000 de pâturages, etc. Ce sont les terrasses septentrionale, occidentale et méridionale du plateau de Volkhonski qui en forment l'intérieur. Aux environs de Veliki-Louki et d'Opotscha, le terrain est élevé de 250 à 350 mètres, parsemé de blocs de granit, et pour ainsi dire criblé de petits lacs. De ces hautes plaines on descend par des pentes très-douces, soit au nord-est sur le Lovat, affluent du lac Ilmen, soit au sud-ouest vers la Duna, soit au nord-ouest vers le grand lac Peïpous. Les hauteurs sont formées de calcaire ou d'argile; dans les plaines on ne trouve guère que du sable et de maigres terrains d'alluvion. La fougère et le garou tapissent les marais. Un ciel nébuleux couvre ce pays peu fertile, qui pourtant, grâce à sa faible population, exporte de grandes quantités de grains, surtout 2 millions d'hectolitres de seigle. La culture la plus lucrative est celle du chanvre et du lin. A peine voit-on un chêne, un pommier; mais le *prunus padus* abonde; les ruches d'abeilles sont des troncs d'arbres creux; enfin tout est sauvage, mais non pas sans quelques parties pittoresques. Les forêts fournissent des mâts, des poutres, des planches. Le bétail est peu abondant et mal soigné. On compte 145,000 chevaux, 230,000 bœufs, 120,000 moutons, 130,000 porcs.

La population est très-mêlée. A l'ouest de la Velikaïa, surtout dans l'ancienne Livonie polonaise, les paysans sont lettons; la noblesse est allemande ou polonaise; mais dans la majeure partie du gouvernement, les habitants de toutes les classes sont russes, et distingués désavantageusement de leurs compatriotes par leur paresse et leur défaut de vivacité; il y a quelques colonies de Finnois Baltiques. L'industrie la plus remarquable est celle des cuirs qui s'exportent au loin avec les produits naturels du pays.

Pleskov, ou par abréviation *Pskov,* chef-lieu du gouvernement, est située sur la rive droite de la Velikaïa, à 7 verstes de son embouchure dans le lac de Pskov. C'est une ville fort ancienne, puisqu'il en est déjà fait mention en 903. Elle forma pendant longtemps une sorte de république sous la protection de princes particuliers, et avec la garantie de l'alliance de Novgorod. Elle fut réunie à l'empire moscovite en 1509, mais elle garda ses assemblées populaires jusqu'en 1570. Aujourd'hui, bien que déchue de son ancienne puissance, c'est encore une ville très-étendue. Au centre

se trouve le *Kreml* ou *Kremlin,* entouré d'une muraille, qui date du treizième siècle. Autour du Kreml s'étend en demi-cercle la moyenne ville, également ceinte d'une muraille ; enfin la grande ville entoure les deux autres. Il y a en outre un grand faubourg. Les rues sont larges et désertes. On y compte 60 églises bâties en pierre, et seulement 10,000 habitants. Dans la cathédrale de Sainte-Sophie, remarquable par la richesse de ses ornements, on voit le tombeau de saint Timothée, guerrier fameux sous le nom de prince Domante, et qui fut, au treizième siècle, le chef de la petite république de Pskov. Jusqu'en 1509 cette ville était unie avec les villes hanséatiques ; son commerce était florissant ; plus restreint aujourd'hui, il consiste en exportations de suif, de cuirs, de goudron, de chanvre et de lin : celui-ci est très-renommé pour sa beauté et sa finesse. La foire de Pskov, au mois de février, présente un mouvement de près d'un million de francs.

Petchory, sur la Pinja, qui se jette dans le lac de Pskov, a dans son voisinage un couvent célèbre par son église taillée dans un rocher de grès, avec de longues allées souterraines. — L'ancienne *Isborsk,* petite ville sur un lac, servait en 862 de résidence au prince varègue Trouvor, frère de Rurik. — A 90 kilomètres à l'est, la petite ville de *Porkhof* (3,000 hab.) paraît être fort ancienne. — A 80 kilomètres au sud de cette ville, *Novorjef* est presque entièrement peuplée de vieux soldats. — *Ostrof* (1,500 hab.), située dans une île de la Velikaïa, a une belle église qui date de 1300. — *Opotchka* (2,000 hab.) est renommée pour la beauté de son lin. — *Veliki-Louki* (3,000 hab.) a été longtemps une des places frontières de la Russie : on y compte de nombreuses fabriques de cuirs. — La ville la plus populeuse et la plus commerçante de la province après le chef-lieu est *Toropetz,* avec 8,000 habitants, située sur la Toropa, et qui fait au moyen de la Duna un grand commerce avec Riga. Il s'y tient des foires importantes. Elle est entourée d'eau de toutes parts, et notamment de 6 lacs poissonneux. L'origine de Toropetz est très-ancienne. Les Slaves y établirent une république qui subsista jusqu'au douzième siècle ; plus tard elle eut ses princes particuliers et fut ensuite conquise par les Polonais et les Russes.

§ VII. Gouvernement de Novgorod. — Ce gouvernement, le plus étendu de tous ceux de la Grande-Russie, confine au sud-ouest à celui de Pskov, à l'ouest et au nord-ouest à celui de Saint-Pétersbourg ; au nord-est il confond ses forêts et déserts avec ceux de Vologda et d'Olonetz. Sa population est de 935,000 habitants. Sa superficie est de 110,000 kilomètres carrés, dont 12,000 en terres arables, 90,000 en forêts, etc. Plat dans la partie septentrionale, le terrain se relève à mesure que l'on avance vers le sud-est, où il se termine par les collines de Valdaï. Tout ce pays présente les traces de l'écoulement d'énormes masses d'eau, qui ont semé partout des blocs de granit et déposé sur le sol primitif un terrain secondaire, tantôt de sable et tantôt d'argile, généralement peu fertile. Les collines renferment du fer, du vitriol, de l'alun, du gypse, de la chaux et de la houille, qui sont l'objet d'une exploitation assez active.

Ce gouvernement est abondamment arrosé ; on y trouve le lac Ilmen avec ses affluents, le Chelone, le Lovat, le Msta et son déversoir le Volkhov, le lac Bielo avec la Cheksna et d'autres affluents du Volga, le lac Voje, qui se décharge par le Svir dans le lac Latcha ; enfin plus de 40 autres lacs. Aussi cette abondance des eaux

entretient-elle une humidité qui augmente la rigueur d'un climat très-froid, mais assez salubre. Le terrain est peu fertile, et les gelées des nuits détruisent souvent les récoltes naissantes; aussi l'agriculture est-elle languissante. Les environs mêmes de Novgorod ne sont ni fertiles ni bien cultivés. Le seigle, le chanvre et le lin fournissent pourtant un excédant; mais les forêts, qui occupent les neuf dixièmes de ce vaste territoire, sont, avec la pêche, la principale ressource des habitants. Néanmoins l'industrie est assez active; il y a des fonderies de cuivre, des manufactures de glaces et de draps, des tanneries, de nombreuses fonderies de suif et des salines importantes à Staraïa-Roussa. Les habitants se livrent à la navigation fluviale et à la construction des barques, d'autres s'adonnent au commerce des foires.

Novgorod (la *nouvelle ville*), anciennement appelée *Veliki* ou *la Grande,* ne conserve plus que des débris de sa splendeur passée. Elle est située au nord du lac Ilmen, sur le Volkhov, qui y a une profondeur moyenne de 5 mètres. Elle est divisée en deux parties que réunit un pont long de 117 sagènes, construit en bois et en granit. Ces deux parties renferment environ 2,000 maisons, mal bâties, mal alignées, séparées par des ruines et des terrains vagues, et 80 églises ou monastères : aussi les tours et les clochers de ces églises, ainsi que la grande étendue de la ville, donnent de loin à Novgorod une apparence et une importance trompeuses. La partie située sur la rive gauche de la rivière contient des maisons de bois, les habitations des négociants et les boutiques : on l'appelle côté du commerce (*Torgovaïa*). On y remarque le vieux palais des czars, maintenant occupé par le gouverneur. La partie située sur la rive gauche s'appelle *côté de Sophie* (*Sophiis-Kaïa*), du nom de la cathédrale, laquelle, ainsi que le palais de l'archevêque et le quartier des soldats, se trouve dans la citadelle ou le *Kreml,* qui fut bâtie en 1044 par le grand-duc Vladimir Iaroslavitch. La cathédrale se compose de deux bâtiments, l'église d'hiver et l'église d'été. Cette dernière est peut-être la plus ancienne de la Russie; elle fut construite en bois en 992, et en pierre en 1051, sur le modèle de Sainte-Sophie de Constantinople. C'est un édifice carré surmonté d'une grande coupole dorée, entourée de quatre petites coupoles. On y remarque ses portes en bronze et les tombeaux de Vladimir Iaroslavitch et de sa famille.

Les historiens russes assurent que Novgorod existait longtemps avant l'arrivée des Slaves dans ces contrées. Il est certain qu'en 864 elle devint le siége de la domination de Rurik, et qu'ensuite elle continua à être la résidence de princes qui dépendaient des grands-ducs de Russie. En 988 elle reçut son premier évêque. Au douzième siècle elle devint le centre d'une république riche et puissante. Son territoire s'étendait jusqu'à la mer Blanche et au fleuve Obi; elle disputait la Finlande aux Suédois. En 1276 les villes hanséatiques y établirent un de leurs quatre grands comptoirs; tout le commerce de la Russie s'y concentrait. Quelques auteurs prétendent qu'elle renfermait alors 400,000 habitants. Au quinzième siècle, la république de Novgorod déchut de sa grandeur; en 1477 elle fut prise par Ivan Ier; en 1578 le grand-duc Ivan Vassilievitch la soumit entièrement. Les Suédois s'en emparèrent en 1611 et la dévastèrent complétement. La fondation de Saint-Pétersbourg lui ôta le peu d'importance qui lui restait. Elle ne subsiste aujourd'hui que par le commerce d'expédition entre Saint-Pétersbourg et Moscou, et par ses marchés de blé, de

chanvre et de lin. Elle renferme 18,000 habitants; c'est le siége d'un évêché et d'une cour criminelle. On y trouve aussi une école de cadets et plusieurs autres écoles. Aux portes de la ville on remarque le monastère de Saint-Antoine le Romain, fondé en 1106 par le saint lui-même, dont l'église conserve les reliques, et le couvent de Saint-Georges, bâti en 1030.

Parmi les autres villes nous distinguerons, au sud du lac Ilmen, *Staraïa roussa,* sur le Polisth, considérée (ainsi que le nom l'indique) comme une ancienne capitale des Russes-Varègues. Elle est mal bâtie et peuplée de 8 à 10,000 habitants; mais c'est un important marché pour le lin, et ses salines produisent annuellement 150 à 160,000 pounds de sel. — *Valdaï,* qui donne son nom au plateau, est une petite ville de 4,000 habitants, située dans une île du lac Valdaï; elle appartenait jadis au couvent d'*Iverskoï,* qui renferme une riche bibliothèque. — Sur la route de Saint-Pétersbourg à Moscou par Novgorod, *Krestzi* est une petite ville renfermant 2 églises et une grande maison décorée du titre de palais impérial. — Les habitants de *Borovitchi* (4,500 âmes), sur la Msta, s'occupent de la pêche et de l'agriculture. — *Tikhvine,* sur la Tiksvinka, affluent du Sias, est une ville de 5,000 habitants qui fait un grand commerce avec Saint-Pétersbourg; un de ses couvents possède une image miraculeuse qui attire un grand nombre de pèlerins. Cette ville est surtout remarquable par le canal qui unit le Ladoga par le Sias au Volga par la Somina.

Dans la partie de la province qui appartient au bassin du Volga, nous remarquons: *Oustioujena* (3,500 hab.), sur la Mologa, située dans une contrée imprégnée de fer limoneux; *Tcherepovetz,* sur la Cheksna, où il se tient trois grandes foires; *Kirilov* (2,000 hab.), près de la Cheksna et du canal de Koubinsk; *Bielozersk,* sur le lac Bielo, où il se fait une grande fabrication d'images, etc.

§ VIII. Gouvernement de Tver. — Le gouvernement de Tver dépendait autrefois de la principauté du même nom, qui date du treizième siècle. Ses souverains particuliers disputèrent longtemps à la maison moscovite le trône de Vladimir ainsi que le titre de grand-prince. Ce n'est qu'en 1486 que ce pays fut réuni au grand-duché de Moscou. Ce gouvernement est limité à l'ouest par celui de Pskov, au nord par celui de Novgorod, au sud par ceux de Smolensk et de Moscou. Sa population est de 1,360,000 habitants. Sa superficie est de 61,300 kilomètres carrés, dont 16,700 de terres arables, 12,800 de pâturages, 16,800 de forêts, etc. C'est la partie la plus centrale et la plus élevée du plateau de Valdaï. La portion occidentale, assez haute, froide, peu fertile, est couverte de grandes forêts, de marais, de lacs, dont le plus grand est le lac *Selige;* de cours d'eau nombreux dont le plus important est le Volga. Ce grand fleuve y prend sa source, y devient navigable et s'y grossit de la Tvertza. La partie la plus orientale, plus basse, jouit d'un climat plus tempéré. Le sol, maigre et peu fertile, n'est pas favorable à l'agriculture; aussi les récoltes de seigle, d'orge, d'avoine, suffisent à peine à la consommation; le chanvre et le lin y prospèrent, mais les légumes réussissent rarement. Les pâturages sont nombreux et nourrissent 500,000 chevaux, 660,000 bœufs, 480,000 moutons, etc. Les forêts sont considérables; elles renferment des pins et des bouleaux, de magnifiques sapins, et offrent des retraites impénétrables aux loups, aux ours, aux renards et autres fauves qui y abondent. L'exploitation des bois occupe une grande partie des habitants, ainsi que

la construction de ces innombrables barques qui, par le Volga, se répandent dans tout l'empire.

Outre la belle voie fluviale qui le traverse dans tous les sens, le gouvernement de Tver jouit encore du chemin de fer de Saint-Pétersbourg à Moscou, et d'un bon nombre de chemins ordinaires. Enfin, les canaux qui lient la navigation du Volga à la Néva, en passant par cette province, y répandent une grande activité. Aussi l'industrie y prend-elle un grand essor. La fabrication des draps, des cuirs, des couleurs, des verres, des cordes, des cotons, le dévidage des cocons de soie, la fabrication du tabac, etc., y occupent de nombreux ouvriers. Le commerce est aussi florissant, mais il consiste plutôt en transit qu'en exportation.

Tver, chef-lieu du gouvernement, sur la rive droite du Volga, au confluent de la Tvertsa, est dans une admirable situation pour le commerce. Elle est d'ailleurs traversée par la grande route de Moscou à Saint-Pétersbourg, et par le chemin de fer qui réunit ces deux capitales. Tver se divise en ville proprement dite, faubourg et forteresse ou *Kreml.* Celle-ci, entourée d'un rempart en terre, renferme l'hôtel du gouverneur, le palais impérial, la cathédrale, le séminaire, plusieurs églises, et présente de loin avec ses tourelles et ses coupoles un aspect fort agréable [1]. La ville est pavée, assez bien bâtie, ornée de boulevards, et renferme le grand marché avec le bazar. Le faubourg, bâti en bois, longe le Volga sur la rive opposée à la ville, et communique avec elle par un pont de bateaux. Tver, peuplée de 25,000 habitants, peut passer pour une des plus belles et des plus importantes cités russes. Ses manufactures sont considérables; on cite notamment une fabrique de fils et de tissus de coton qui occupe 44,000 broches. On voit à Tver des centaines de barques réunies pour passer du Volga dans le canal de *Vichneï-Volotchok.* La ville de ce nom, peuplée de 7,000 habitants, est très-vivante, comme étant traversée par toutes les barques qui montent ou qui descendent; il y passe chaque année plus de 2,000 embarcations destinées pour Saint-Pétersbourg. Le canal de Vichneï-Volotchok est la plus ancienne et la plus importante voie de navigation intérieure de la Russie. Nous avons dit ailleurs que par là la Tvertsa (Volga) est réunie au Msta (Ladoga), au moyen de la Chlina, de la Tsna et du lac Mstino.

Torzok, ville riante située entre les deux précédentes, participe de leur activité; elle compte 12,000 habitants, et ses fabriques de maroquin brodé ont un très-grand débit. — Vers l'ouest, *Ostachkov,* sur le lac Selige, est située dans un arrondissement où les grands lacs et marais imprègnent l'air de vapeurs; la préparation des peaux et la construction des barques est une ressource pour ses 8,000 habitants.

Sur le Volga on trouve des villes importantes par leur population vouée à la navigation. — *Rzev* ou *Rjev-Vladimirov,* située au point où le fleuve devient navigable, fait un grand commerce de chanvre et de blé; l'industrie y est assez active, et sa population est estimée à 10,000 habitants. — *Zoubtsov,* à l'embouchure du Gjatzk, a 2,000 habitants, presque tous bateliers. — *Staritza* (2,500 hab.) renferme 6 églises, un couvent et plusieurs écoles. — *Kolazin* ou *Kaliazin,* renferme 5,000 habitants, presque tous marchands ou pilotes.

Les villes, situées dans la partie orientale, ont moins d'importance. On peut nommer

[1] Schnitzler, *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

Kachin, qui a 4,000 habitants; *Biejetzk,* qui fabrique des instruments d'agriculture; *Krasnoï-Kholm,* près des sources de la Mologa, ville de marché. A *Vessiegonsk* (2,500 hab.), sur la Mologa, il se tient deux foires annuelles, où se vendent principalement du fer, des denrées coloniales, des farines, du thé et des chevaux.

§ IX. Gouvernement de Iaroslav. — Le gouvernement de Iaroslav est limité à l'ouest par celui de Tver, au sud par celui de Vladimir, à l'est par celui de Kostroma, au nord par celui de Vologda. Sa superficie est de 33,000 kilomètres carrés, dont 10,800 en terres arables, 16,000 en forêts, 2,300 en pâturages. Sa population est de 943,000 habitants. C'est un pays assez élevé, mais plat et d'une uniformité à peine interrompue par quelques petites éminences et le lit encaissé des rivières. Celles-ci appartiennent toutes au bassin du Volga, qui est lui-même le principal cours d'eau du gouvernement; il y reçoit la Mologa et la Cheksna, toutes deux navigables. Le pays renferme de nombreux marais et 38 lacs, dont le plus important est celui de Rostof ou de Nero, qui a 12 kilomètres de long sur 8 de large. Ces eaux nombreuses entretiennent une grande humidité; le climat est cependant assez sain, mais les hivers sont très-rigoureux et les étés très-courts. Le sol, qui n'est que d'une fertilité médiocre, ne donne pas des récoltes abondantes en grains (6 millions d'hectolitres); le chanvre et le lin y réussissent mieux, et l'art du jardinage fournit à l'exportation; de plus, on expédie annuellement pour 150,000 francs de poisson à Saint-Pétersbourg et à Moscou. Les habitants de la campagne fabriquent des harnais, des sabots, des ustensiles de labourage, des bas, des bonnets et d'autres objets en laine et en lin. Beaucoup d'individus émigrent temporairement dans d'autres provinces, où ils servent comme jardiniers, voituriers, bateliers ou comme ouvriers. L'industrie manufacturière est d'ailleurs très-active; chaque jour on voit s'augmenter le nombre des fabriques de drap, de coton, de cuir, de papier, de tissus de lin, de tabac, de soie, de savon, etc. Le commerce, favorisé par quelques bonnes routes et plusieurs belles voies navigables, est très-animé. Il consiste surtout en exportation de cuir de Russie, de toiles à voiles, de viande salée et de savon.

Ouglitch, sur la rive droite du Volga, avec 8,000 habitants, des fabriques de cuir, de savon et de papier, fait encore un grand commerce. Cette ville renferme 25 églises, une école pour les ecclésiastiques, une autre pour les orphelins, et 3 hospices pour les pauvres. Elle est entourée d'un rempart en terre. — *Mologa,* peuplée de 2,000 habitants, n'a d'importance que par sa situation au confluent de la rivière de ce nom avec le Volga. — *Rybinsk* s'étend sur la rive gauche du Volga, qu'elle borde sur une longueur de près de 3 kilomètres, en face du confluent de la Cheksna. C'est le principal nœud de la communication par les canaux du Volga avec Saint-Pétersbourg. Elle est régulièrement bâtie et renferme plusieurs hôpitaux, des fabriques de cuir, d'huile, de chandelle, etc. Sa population, forte de 4,000 âmes, se livre au commerce des blés ou à la navigation. Le fleuve est ici tout couvert d'immenses barques (*roschivy*) que leurs grandes dimensions empêchent de remonter le Volga; aussi, à l'époque où la navigation a le plus d'activité, Rybinsk est animée par 40 ou 50,000 bateliers. En 1856, il y est arrivé 94 vapeurs, 75 bateaux, 3,276 barques, radeaux et trains. Les départs ont été de 7,410 embarcations, savoir : 3,257 sur le Volga, 1,443 sur le Mologa, 2,710 sur la Cheksna. C'est un mouvement de plus de 200 mil-

lions de francs en céréales, graine de lin, sel, potasse, huile, suif, chandelles, fer, bois, sacs et paillassons, spiritueux, etc. Rybinsk a aussi deux foires importantes pour le commerce des toiles, des grains et des agrès ou apparaux nécessaires à la navigation. — *Romanov-Borisoglebsk* (7,000 hab.) se compose de deux parties : Romanov, sur la rive droite du fleuve, n'est renommée que par ses tanneries; Borisoglebsk, sur l'autre rive, dans une position très-pittoresque, est plus considérable : ses ouvrages en fer, surtout sa chaudronnerie, sont en grande réputation.

En continuant à descendre le Volga, nous voyons sur la rive gauche, en face l'embouchure du Potorosin, écoulement du lac de Rostof, le chef-lieu du gouvernement, *Iaroslav,* siége d'un archevêché et l'une des villes les plus industrieuses de l'empire. On y compte 7,000 maisons, 64 églises, dont 44 en pierre, et 25,000 habitants. L'un de ses trois couvents, le *Syraskoï,* conserve les corps du prince Fœdor Koteslavitch le Noir et de ses deux fils. Ses manufactures de toiles, de soieries et de cuirs maroquinés sont très-florissantes. Un seul établissement où l'on fabrique du linge de table occupe plus de 5,000 ouvriers. Le commerce d'Iaroslav consiste en toiles, cuirs, huile de chènevis et autres objets qu'on exporte pour Saint-Pétersbourg. Il s'y tient une foire très-importante, où il se fait pour 8 millions d'affaires. Ses environs sont couverts de jardins qui produisent d'excellents légumes. L'école des sciences, fondée et richement dotée par la famille Demidoff, jouit de l'égalité de rang avec les universités.

Au sud-ouest, *Rostof,* sur le lac du même nom, possède des fabriques de toiles, de vitriol, de minium et autres. Elle a près de 6,000 habitants. Le couvent de Saint-Jacques y attire de fort loin un grand nombre de dévots. Cette ville est, avec Novgorod et Kief, une des plus anciennes de la Russie. Elle fut longtemps la capitale d'une principauté particulière, réunie à la Moscovie en 1468 et 1474. — *Veliki-Selo* ou *le grand village,* produit des papiers de tenture; on y compte plus de 50 manufactures en différents genres et 32 tanneries.

§ X. Gouvernement de Kostroma. — Ce gouvernement, situé à l'est de celui de Iaroslav, est borné au nord par le Vologda, à l'est par le Viatka, au sud par ceux de Nijni-Novgorod et Vladimir. Il a une étendue de 74,000 kilomètres carrés, sur lesquels on compte 15,100 kilomètres carrés de terres arables, 53,900 de forêts, 3,100 de pâturages, etc. Sa population est de 1,021,000 habitants. Le Volga en parcourt une partie, en y recevant la Kostroma, l'Ungea et la Vetlouga. Le lac de Galich et celui de Tchoukhlona sont les plus remarquables de cette contrée.

C'est un pays peu ondulé, entrecoupé de marais au nord et au sud, présentant un mélange de sable et de terre glaise. Le sol, quoique assez maigre, est cependant assez favorable à l'agriculture. La récolte du seigle forme, avec celle du chanvre et du lin, la principale ressource de la population. D'immenses forêts de tilleuls prospèrent à l'est, tandis que les pins et les bouleaux dominent les rives sauvages de l'Ungea. Les pâturages nourrissent environ 300,000 chevaux, 530,000 bœufs, 400,000 moutons, 50,000 porcs. Le climat éprouve un refroidissement notable lorsqu'on s'avance vers l'est. La population y exerce les mêmes genres d'industrie domestique que dans le Iaroslav, mais l'émigration est plus forte. La construction des barques et des radeaux, des nattes d'écorce pour voiles, la préparation des cuirs de Russie, quelques fabriques de draps, de toiles, etc., répandent un peu d'aisance

dans le pays. Depuis quelques années, on y exploite des gisements de pyrite sulfureux près du confluent du Volga avec la Méréia; il sert à fabriquer de l'acide sulfurique.

Les villes sont en petit nombre et surtout peu importantes. Le chef-lieu, *Kostroma,* sur la rive gauche du Volga, est une cité ancienne qui offre un aspect assez riant. Ses maisons sont assez bien bâties; elle a aussi une belle cathédrale, auprès de laquelle on remarque l'hôtel du gouverneur et le marché. Cette ville est entourée de remparts de terre qui ont été depuis peu convertis en promenades. On y fait de bons cuirs maroquinés, du savon et des toiles. Elle compte 9 à 10,000 habitants. — *Pless,* dans une situation charmante sur la rive droite du Volga, a une industrie considérable en tissus de chanvre et de lin. Il en est de même de *Nerekta* (2,500 hab.), située plus à l'ouest, et de *Kinechma* (3,000 hab.), sur la rive droite du Volga. — *Iourevets-Povolski,* au confluent de l'Ungea, a de belles cultures de houblon et 2,000 habitants. — Dans l'intérieur, *Galitch,* sur le lac du même nom, a 3,000 habitants et une fabrique de toiles très-active. — Dans le nord, *Soligalitch,* a des sources salines et 2,500 habitants. — *Makariev* est une petite ville de 2,000 habitants, très-industrieuse et très-commerçante, située agréablement sur le bord élevé de l'Ungea. — *Varnavine,* sur la Vetlouga, est entourée de forêts, et fabrique et exporte une grande quantité de vaisselle de bois. Cette industrie occupe aussi *Vetlouga* (1,500 hab.), située plus au nord-est sur la même rivière.

§ XI. Gouvernement de Nijni-Novgorod. — Le gouvernement de Nijni-Novgorod ou *bas Novgorod,* qu'on appelle aussi par abréviation *Nishegorod,* situé au sud de Kostroma, est borné à l'est par les gouvernements de Kazan et de Simbirsk, au sud par ceux de Penza et de Tambov, à l'ouest par celui de Vladimir. Il est parcouru par le Volga, et possède les confluents de l'Oka, de la Soura, de la Vetlouga, etc. Sa superficie est de 44,000 kilomètres carrés, dont 17,000 en terres arables, 19,000 en forêts, 2,700 en pâturages. Sa population est de 1,126,000 habitants. Ce pays présente un sol légèrement ondulé. Les bords de l'Oka offrent même quelques gorges assez sauvages, et le cours du Volga est fortement encaissé depuis le confluent de l'Oka. De plus, à gauche de cette rivière, une chaîne de collines littorales, hautes de 170 mètres, porte le nom de *Balaklanova-Gora;* elle est boisée et cultivée jusqu'au sommet. Les environs de la rivière de Piana offrent des roches calcaires remplies de cavernes assez grandes; la rivière elle-même répond à son nom, qui signifie *ivre,* par des mouvements irréguliers qui paraissent résulter de la disparition des eaux dans les cavités des roches calcaires. Le lac *Tilenina* est souvent absorbé dans un abîme; mais les objets qu'on y jette reparaissent dans le ruisseau de *Vad.*

Le sol, sablonneux au nord du Volga, est, au contraire, marneux et très-fertile au sud du fleuve : c'est souvent une couche d'excellent terreau noir, qui s'appuie sur un fond sablonneux. Quelquefois, dit M. Schnitzler, il est ferrugineux, rougeâtre, et renferme de l'ocre, de la terre glaise, du plâtre et du marbre. Quelques localités exploitent des sources salines. Les saisons sont régulières, le climat sain et tempéré.

L'agriculture est très-développée : les céréales produisent plus de 10 millions d'hectolitres de grain, et fournissent à l'exportation. Le chanvre, le lin, les légumes, les fruits, le houblon, donnent aussi d'importants produits. De belles forêts de chênes

et de tilleuls couvrent les hauteurs. Le bétail pourrait être plus nombreux, mais il est l'objet de soins assez intelligents. Quelques haras servent à l'amélioration de la race chevaline. On estime le nombre des chevaux à 320,000, des bœufs à 275,000, des moutons à 480,000, des porcs à 125,000. La volaille, le gibier et le poisson abondent partout; les sterlets de l'Oka passent pour les plus gros de la Russie.

L'industrie est fort active, bien qu'il y ait peu de grandes manufactures. Il est peu de villages où l'on ne trouve des artisans et des tisserands en tous genres. La préparation des cuirs, du savon, la fonte du fer, la quincaillerie, la fabrication des cordages, des toiles, etc., occupent aussi un grand nombre de bras. Tous ces produits et ceux du sol trouvent des débouchés faciles par les grandes voies navigables qui sillonnent le gouvernement et dans les marchés si importants qui s'y tiennent périodiquement.

La population, quoique composée en majorité de Russes, comprend aussi de nombreuses tribus finnoises, telles que les *Mordouines*, les *Tchouvaches*, les *Tcheremisses* et quelques Tartares [1].

La première ville que nous rencontrons sur le Volga est *Balakna*, sur la rive droite, ville industrieuse de 3,500 habitants, qui exploite d'importantes sources salées; vient ensuite *Nijni-Novgorod*, c'est-à-dire la *basse nouvelle ville*, pour la distinguer de Veliki-Novgorod. Elle est bâtie au confluent de l'Oka avec le Volga, sur la rive droite de ces deux grands cours d'eau, et elle occupe le penchant d'une colline dont le sommet est couronné par le *Kreml* ou la citadelle qui domine toute la contrée. Au pied du Kreml est le bas marché, et dans l'encoignure opposée, formée par le Volga et la rive gauche de l'Oka, se tient annuellement la célèbre foire de Saint-Macaire. La rive gauche du Volga est entièrement plate. Nijni, grâce à sa situation pittoresque, à ses 30 églises, à ses nombreuses tours et coupoles, présente un coup d'œil imposant. Elle a une grande étendue; ses rues sont régulières: la plupart sont pavées en pierres. Elle renferme 24,000 habitants. Cette ville, ancien chef-lieu d'une colonie russe établie au milieu des populations finnoises, fut fondée vers 1222; elle eut longtemps à lutter contre les tribus qui l'entouraient et contre les rivaux que lui opposèrent les Tartares; elle resta néanmoins pendant longtemps la capitale des princes de *Souzdal*, *Gorokhovetz* et *Nishegorod*, qui l'entourèrent d'une belle muraille ornée de tours. Au quinzième siècle, elle fit partie de la grande principauté de Moscou, et, en 1612, elle contribua plus qu'aucune autre à la délivrance de la patrie en armant ses populations contre la Pologne [2]. Le Kreml renfermait deux cathédrales, dans lesquelles étaient inhumés les anciens souverains du pays. Dans celle de la Transfiguration, aujourd'hui démolie, on voyait, au milieu des tombeaux des archevêques, celui du célèbre Cosme Minine Soukhoroukoï, qui offrit tous ses biens, ses enfants et lui-même pour la défense de la patrie opprimée par des usurpateurs, et qui eut le bonheur de réussir avec l'aide du prince Dmitri Pojarski. Pierre le Grand visita le tombeau de ce grand citoyen. Alexandre fit ériger sur une saillie de la montagne un obélisque en syénite de Finlande, haut de 24 mètres, dont le piédestal est orné des bustes de Minine et de Pojarski. Les plus beaux édifices de la ville sont l'église de Stroganof, le nouveau séminaire, le palais du gouvernement et l'église protestante.

[1] Voir l'ouvrage de M. de Haxthausen, tome II, page 404 à 435.

[2] Schnitzler, *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

Nijni est un des principaux entrepôts du commerce intérieur; sa position centrale entre le nord et le midi de la Russie, le voisinage des mines de Permie, la navigation sur le Volga et l'Oka, y attirent les négociants. On y trouve des corderies, des fonderies de suif, des brasseries, et beaucoup d'ouvriers en fer et en cuivre. Il y arrive annuellement 3,000 barques, montées par 70,000 *bourlaki* ou bateliers. Ce qui donne surtout à cette ville une grande importance, c'est la foire qui s'y tient depuis 1817, époque à laquelle Makariev, qui en jouissait depuis 1524, s'en trouva privée par suite d'un incendie. Cette foire dite de Saint-Macaire commence le 15 juillet et se termine le 25 août. Elle se tient sur un terrain bas, exposé aux inondations de l'Oka, et dont l'appropriation a nécessité des dépenses que l'on évalue à plus de 45 millions de francs. Un pont de bateaux jeté sur l'Oka communique avec la ville; mais à l'époque de la foire, la véritable ville est le champ de foire avec ses milliers de boutiques, construites à demeure et couvertes en tôle, ses galeries, soutenues par 8,000 colonnes de fonte, sa belle église de Saint-Macaire, son église arménienne, sa mosquée mahométane, ses théâtres, son immense cloaque, sorte d'égout gigantesque qui assainit, par des aménagements spéciaux, cette agglomération d'hommes et d'animaux. Un seul chiffre suffirait à donner une idée de l'importance exceptionnelle de cette foire: le loyer des boutiques donne un produit de 1,500,000 à 2 millions de francs. Les affaires qui s'y traitent augmentent chaque année d'importance: de 1817 à 1830, les ventes moyennes n'étaient que de 120 millions, les apports de 160 millions; en 1856, ceux-ci se sont élevés à 246 millions de marchandises russes; 32 millions de marchandises européennes et denrées coloniales; 14 millions de préparations pharmaceutiques et tinctoriales; 37 millions de thés chinois; 16 millions de marchandises asiatiques. C'est donc un total de près de 350 millions de marchandises de toute nature[1] que viennent échanger les commerçants de tous les pays. La Chine, la Boukharie, la Perse, l'Arménie, l'Europe occidentale et toutes les races de la Russie ont là leurs représentants: c'est pendant un mois un mouvement de 200,000 à 500,000 individus[2].

En descendant le Volga, nous nommerons sur la rive gauche *Makariev,* ville bien déchue depuis 1817, et qui n'a plus que 1,500 habitants. En cette année, un incendie détruisit complétement les immenses constructions élevées pour la foire de Saint-Macaire, qui se tenait dans cette localité depuis 1524[3]. Ce n'est plus maintenant qu'un amas informe de maisons en bois, bâties sur le sable et sur pilotis au devant du couvent de Saint-Macaire. — *Vasil,* sur la Soura, près de son confluent avec le Volga, a 2,000 habitants.

[1] Voir le tableau page 345.

[2] M. Schnitzler, à qui nous empruntons ces détails, fait observer que la foire de Nijni éprouve depuis quelques années une grande modification. Autrefois, c'était là que venaient se concentrer les relations commerciales de l'empire russe avec les Asiatiques, et les échanges de cette nature représentaient la moitié de la valeur totale du mouvement de la foire; aujourd'hui la proportion est descendue à un tiers au maximum; Nijni devient donc de plus en plus le marché du commerce intérieur consacré aux échanges des divers produits de l'industrie nationale. On peut expliquer ce revirement par l'établissement à Moscou de maisons asiatiques et par la diminution des exportations russes pour l'Asie, ce marché étant, pour ainsi dire, envahi par l'Angleterre; aussi, les commerçants asiatiques, au lieu de venir à Nijni chercher les marchandises russes, ne font-ils qu'apporter les produits de leur pays pour les échanger contre des espèces monnayées.

[3] Avant 1324, la foire se tenait à Kazan.

La seconde ville du gouvernement est *Arzamas,* avec 7 à 8,000 âmes. Quoique sale et mal bâtie, elle se distingue par l'industrie et l'aisance de ses habitants; elle n'est presque entièrement habitée que par des ouvriers en soieries, des fabricants de savon et de potasse, des teinturiers en bleu et des cordonniers. Les teinturiers en bleu sont les plus occupés de tous, parce que la toile bleue (*kraschennina*) est, de toutes les étoffes, celle dont les femmes russes font le plus d'usage. Parmi les autres villes, on peut remarquer, à 200 kilomètres au sud du chef-lieu, sur l'Alatyr, affluent de la Sara, *Potchinki,* ville très-industrieuse, de 5,000 habitants, avec un haras impérial. — *Pavlova,* sur l'Oka, bourg de 16,000 habitants, presque tous forgerons et fabriquant des ciseaux, couteaux, sabres, fusils à vent, limes, rabots, mais surtout des serrures, ou cadenas d'une petite dimension et d'une finesse extrême; on les exporte en Asie, où ils se vendent un rouble la pièce. — *Pogost,* autre village, compte 3,000 habitants, tous adonnés à la fabrication des armes. — *Sergatch* (2,500 hab.), *Loukoïanof* (2,000 hab.), *Ardatof* (2,000 hab.), *Gorbatof* (2,000 hab.), *Séménof* et *Perevoz* sont six petites villes sans industrie; leurs habitants se livrent seulement à l'agriculture. — *Kniaginine,* ville de 2,000 âmes, renferme des tanneries.

§ XII. Gouvernement de Vladimir. — Le gouvernement de Vladimir, situé entre celui de Nijni-Novgorod à l'est, et de Moscou à l'ouest, est borné au nord par ceux de Kostroma et de Iaroslav, au sud par celui de Riazan. Sa superficie est de 43,000 kilomètres carrés, dont 16,700 en terres arables, 2,800 en pâturages, 20,000 en forêts. Il est compris dans le bassin de l'Oka, qui traverse seulement la partie sud-est et y reçoit la Kliazma grossie de la Kolokcha, le Nerl, la Viazma, la Teza et la Soulogda. Parmi les lacs on cite celui de *Pogonavoïe* ou *lac immonde,* qui paraît avoir été formé par un éboulement; il porte quelquefois des îles flottantes, composées de terres tourbeuses, et qui ne s'élèvent à la surface qu'après des tempêtes. Le lac de *Klouchino* ou de *Pereslavl* est long de 8 kilomètres sur 7 de large.

Le sol de ce gouvernement est généralement plat; il est plus fertile dans sa partie orientale que dans sa partie occidentale, qui est couverte de forêts, de marais, de landes et de sables. Aussi la récolte des céréales ne suffit-elle pas à la consommation, mais les jardins, les vergers sont bien entretenus, et envoient leurs produits à la capitale. Les cerises et les pommes transparentes de Vladimir ont de la réputation. Les pâturages nourrissent 285,000 chevaux, 345,000 bœufs, 365,000 moutons, etc. L'industrie est fort active; elle consiste surtout dans la fabrication des tissus de lin et de coton, et elle a son centre à Vladimir, à Chouaïa et au village d'Ivanovo, qui appartient au comte Cheremetief. On fabrique aussi des draps ainsi que des glaces, des cristaux, du cuir de Russie; celui de Mourom est très-renommé. Enfin on trouve des fonderies de fer, des fabriques d'acide sulfurique et un grand nombre d'autres usines, qui procurent du travail au vingtième de la population.

Vladimir ou *Volodimir* (8,000 hab.), est située au centre du gouvernement dont elle est le chef-lieu, sur un groupe de petites collines que baigne la Kliazma; elle fut longtemps la capitale d'une grande principauté, et après avoir hérité de toute l'importance que Kiev avait perdue, elle déchut à son tour lorsque la résidence des grands princes et du métropolitain eut été transférée à Moscou en 1328. Saccagée plus

tard par les Mongols, elle ne s'est pas relevée de ses désastres; et malgré ses 25 églises et son archevêché, c'est une ville peu importante. Les principaux édifices qu'elle renferme sont la cathédrale, dans laquelle on conserve des armures du treizième siècle, et le palais archiépiscopal, dont l'intérieur renferme un séminaire pour plus de 150 élèves. Les habitants tirent de grands avantages de leurs manufactures de toiles, de soies, de cotons et de cuir. — *Souzdal,* sur le Nerl, fut la résidence des souverains avant Vladimir; elle possède encore un vieux *kreml* ou château fort qui tombe en ruines. Il y a des fabriques de toiles et de draps. Ses environs sont couverts de vergers qui produisent d'excellentes cerises. — *Pereslavl,* dit *Zaleskoï,* c'est-à-dire *au delà des bois,* ville de 2,500 habitants, avec des fabriques de toiles, de soieries et de cuirs, est située sur le lac de même nom, où Pierre le Grand entretenait une petite escadre pour s'exercer à la navigation. — *Mourom,* ville très-ancienne, sur l'Oka, ancienne résidence des princes des Mordouines, compte 5,000 habitants et possède des manufactures de cuir, de toiles et plusieurs savonneries. A 25 kilomètres de Mourom, on trouve de riches mines de fer. Le canton de *Dratchevo* comprend de grandes verreries et plusieurs autres fabriques. — *Melenki* (2,500 hab.), possède une belle verrerie et des forges importantes. — Sur la route de Vladimir, *Soulogda,* qui n'a que 1,100 habitants, est remarquable par la belle église que Catherine II y fit bâtir. — *Aleksandrof* (2,500 hab.), au nord-ouest de Vladimir, n'a rien de remarquable que son haras impérial et le célèbre couvent d'*Ouspenskoï,* dans lequel 120 religieuses s'occupent de l'éducation des jeunes filles de la campagne. — Un peu à l'est *Youriel-Polskii,* avec 4,500 habitants, s'étend au milieu d'une steppe, et se trouve dominé par un kreml. — *Chouaïa,* sur la Teza, est le chef-lieu d'un district industriel, couvert de fabriques de draps, de tissus et de fils de coton, de savons, etc. Le grand village d'*Ivanovo,* dans le même district, est un centre encore plus important de ces industries, qui font vivre toute cette partie du gouvernement. — *Viazniki,* sur la Kliazma, est une jolie ville de 2,500 habitants, où la fabrication de la toile est très-florissante. — Sur la même rivière, *Gorokhovetz,* fabrique un fil que l'on estime autant que celui que l'on apporte de Hollande.

§ XIII. Gouvernement de Moscou. — Le gouvernement de Moscou est borné à l'est par les gouvernements de Vladimir et de Riazan, au sud par ceux de Toula et de Kalouga, à l'ouest et au nord-ouest par ceux de Smolensk et de Tver. Sa superficie est de 29,500 kilomètres carrés, dont 12,000 en terres arables, 2,750 en pâturages, 13,350 en forêts, etc. Il appartient au bassin de l'Oka, qui y reçoit la Moskova ou Moskva.

Le sol, légèrement ondulé dans certains cantons, est argileux ou sablonneux et peu fertile; il est en partie couvert de bruyères et de marais. Les arrondissements du nord et de l'est sont bien pourvus de bois. Les autres parties sont cultivées en seigle, orge, froment d'été, chanvre et houblon. On estime la récolte en céréales à 6,000,000 d'hectolitres. Les asperges, les prunes, les pommes ont de la réputation. Les forêts sont giboyeuses, mais les loups et les ours y sont trop communs; la pêche est abondante; l'agriculture très-répandue, et de nombreux haras facilitent l'amélioration de la race chevaline. On estime le nombre des chevaux à 295,000, celui des bœufs à 280,000, celui des moutons à 360,000, etc. Les richesses

Rouargue del & sc.

Imp. P. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris.

MOSCOU

Publié par Furne, Paris.

Publié par Furne, Paris.

minérales se bornent à la pierre de taille, la terre de potier, la chaux, le gypse et l'albâtre. La population (45 habitants par kilomètre carré), qui ne trouve pas dans l'agriculture des ressources suffisantes, a dirigé ses efforts avec succès vers l'industrie. Celle-ci, répandue depuis la capitale jusque dans les bourgades et les villages, embrasse les draps communs, les soieries, les indiennes, les toiles communes, les toiles à voiles, le linge de table, les chapeaux, les cuirs, le maroquin, les papiers, l'eau-de-vie, la poterie commune, la porcelaine, les ouvrages en quincaillerie, le suif, les chandelles, et toutes sortes de produits naturels du pays. En 1852 on portait le nombre de ses manufactures à 1,244, occupant 115,000 ouvriers et produisant pour une valeur de près de 180 millions de francs, c'est-à-dire plus du quart de la production de tout l'empire. Outre les grandes fabriques, chaque famille a sa petite industrie domestique ou travaille pour les grandes manufactures. Moscou fait un immense commerce intérieur, commerce plus solide peut-être et surtout plus national que celui de Saint-Pétersbourg. Les négociants de cette ville exploitent tout l'empire jusqu'à Kiakhta, et leurs opérations atteignent en même temps Pékin et Londres, Samarkande et Hambourg.

Moscou (*Moskva*) est située assez agréablement sur la rivière du même nom et sur la Iaousa, dans un terrain ondulé, au pied des hauteurs appelées les *Collines aux moineaux*. On lui donne pour fondateur Oleg, qui régnait en 882, pendant la minorité d'Igor, fils de Rourik, ou plus sûrement Youri-Vladimirovitch-Dolgorouki, grand prince de Kiev, Vladimir et Souzdal. Moscou devint successivement l'apanage de plusieurs descendants d'Youri, mais prise, pillée et brûlée lors de l'invasion des Mongols, elle ne commença à être prospère que vers 1280. A cette époque, Daniel, fils d'Alexandre Nevski, l'embellit et la choisit pour sa résidence; il y prit même le froc. Son fils lui succéda et réunit les principautés de Novgorod, Vladimir, Souzdal et Moscou. En 1326, le métropolitain de Vladimir vint s'établir à Moscou et en confirma ainsi l'importance. Vers la fin du quatorzième siècle, des guerres intestines, des épidémies, des incendies, dévastèrent la capitale naissante, qui fut rebâtie deux fois en moins de cent ans. Ce fut seulement sous Ivan III Vassilievitch (1462-1505) qu'elle commença à prendre réellement le rang qu'elle occupe encore aujourd'hui. Cependant en 1547 elle fut entièrement détruite par les flammes; puis, les Tartars de Pérécop la brûlèrent en 1571, les Polonais en 1611. A la fin du dix-septième siècle, elle avait repris sa prospérité, puisqu'elle avait, dit-on, 40,000 maisons, mais bâties en bois. Au commencement du dix-huitième siècle, Moscou perdit son titre de capitale, mais l'importance qu'elle devait à sa position centrale n'en fut pas diminuée; les successeurs de Pierre Ier se plurent même à embellir l'antique capitale de la Moscovie, la ville sainte, le centre de la nationalité russe. En 1730 on y comptait de nombreux édifices et 3,000 maisons en pierre; malheureusement celles-ci étaient disséminées au milieu d'affreuses baraques en bois. Aussi les incendies furent-ils aussi fréquents que par le passé, mais les rues, les quartiers, se rebâtissaient aussitôt au moyen des maisons toutes faites qui se vendaient, comme elles se vendent encore, aux portes de la ville, et qu'on faisait transporter et remonter en quelques jours. Jusqu'en 1812, Moscou n'était donc qu'un immense village de 40 kilomètres de tour, sale, boueux, tortueux, sans pavés,

sans égouts, où quelques palais, de nombreux couvents s'élevaient au-dessus de milliers de cabanes bâties au hasard et entre-coupées d'immenses jardins, de potagers, de cloaques. On sait comment l'armée française, étant entrée à Moscou le 15 septembre 1812, les Russes résolurent d'arrêter la marche de Napoléon en brûlant leur capitale. Cette fois le désastre fut complet; la plupart des édifices et près de 1,500 maisons furent consumés, le musée d'histoire naturelle, la bibliothèque de l'université, la collection d'antiquités devinrent la proie des flammes, et les Français, en évacuant la ville, firent sauter le Kremlin. Ce fut pour la Russie une perte de plus de 4 milliards; mais le mal fut en moins de vingt ans réparé. Des dons nombreux aidèrent les habitants à reconstruire leurs demeures, où la pierre et la brique prirent la place du bois; et aujourd'hui Moscou est devenue une ville magnifique, quoique toujours irrégulière, mais dépouillée de cet aspect semi-barbare, semi-asiatique, qui en faisait une cité à part. Les flèches, les coupoles peintes ou dorées de ses couvents et de ses innombrables églises, les murs crénelés, les hautes tourelles, les coupoles dorées du Kremlin, lui conservent seuls, et de loin, son apparence de ville orientale.

L'ancienne capitale de l'empire a cessé d'être la résidence de l'empereur et des principales autorités, mais elle est toujours le cœur de la Russie; elle jouit encore de la préséance sur toutes les autres villes russes; les empereurs viennent toujours s'y faire couronner; elle est aussi la résidence des familles les plus anciennes et les plus riches de la noblesse, d'une section du saint synode et du sénat, du métropolitain de Moscou et de Kolomna. Elle possède une université, une des quatre académies ecclésiastiques de l'empire, un collége de nobles, une académie de chirurgie, une école de cadets, une école vétérinaire, un gymnase, une école d'agriculture et une multitude d'institutions et de sociétés scientifiques ou littéraires. C'est enfin le siége d'un gouvernement général militaire. Sa population est de 368,000 habitants. On y compte, dit-on, plus de 15,000 maisons, dont 10,000 en pierre, 300 églises, 30 couvents, 75 hospices, etc.

Moscou est composé de quatre principales parties : le *Kreml* ou *Kremlin,* avec le *Kitaïgorod,* le *Beloïgorod,* le *Zemlenoïgorod* et les *slobodes* ou faubourgs. Chacun de ces grands quartiers a une enceinte particulière, de telle sorte que le Kremlin et le Kitaïgorod forment un centre autour duquel les autres parties et les faubourgs s'étendent en zones. Toutes ces parties se divisent en arrondissements, dont le nombre total est de vingt.

Le *Kremlin* est un polygone régulier, entouré de murailles hautes et épaisses, garnies de créneaux et flanquées d'une tour à chaque angle. Ces murailles furent relevées en 1485 sous le prince Ivan Vassilievitch. Derrière cette enceinte sombre, détruite en partie par les ordres de Napoléon, on trouve l'ancien palais des czars, qui tombait en ruines depuis que Pierre Ier eut transféré sa résidence dans les marais de la Néva; mais Paul Ier le fit réparer et rendre habitable. De ce palais, on jouit d'une vue magnifique en se plaçant sur une galerie qui entoure le premier étage. Il touche au palais impérial, et ces deux édifices, réunis au palais Anguleux (*granovitaïa palata*), forment un ensemble de l'effet le plus pittoresque. Le palais impérial, plus vaste que celui des czars, a été bâti sous le règne de l'impératrice Élisabeth. L'inté-

MOSCOU.

Publié par Furne, à Paris.

Rouargue del et sc.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Hautefeuille, Paris

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE RF

MOSCOU.

Publié par Furne, à Paris.

rieur est meublé avec une élégante simplicité. Le palais Anguleux est, comme le palais des czars, un monument du quinzième siècle : il consiste en une seule salle voûtée dont les murs sont tapissés en velours; on y voit un trône sur lequel le souverain reçoit les autorités après son couronnement à la cathédrale. D'autres palais s'élèvent dans l'enceinte du Kremlin : celui des Menus-Plaisirs fut bâti sous le règne du czar Alexis Mikhaïlovitch, qui s'y faisait donner des concerts et des spectacles. Le palais du sénat, construit sous le règne de Catherine, est un bâtiment assez vaste pour contenir l'administration du saint synode, les archives et les caisses du gouvernement, l'école de Constantin, celle d'architecture et le dépôt des vivres. Vis-à-vis de ce bâtiment se trouve l'arsenal; il fut construit sous Pierre le Grand, mais il eut beaucoup à souffrir de l'explosion de 1812; on a rangé devant sa façade les canons abandonnés par les Français pendant la retraite de Moscou; leur nombre s'élève à 365. C'est dans l'arsenal que l'on conserve le trésor du Kremlin, qui se compose des joyaux de la couronne et d'une innombrable quantité d'objets précieux par leur valeur ou par les souvenirs qu'ils retracent, tels que la couronne de Vladimir II, qui fut envoyée à ce prince en 1116 par l'empereur Alexis Comnène; celles des royaumes de Kazan et d'Astrakhan, de la Sibérie, de la Géorgie et de la Pologne; celles d'Ivan Alexiévitch et de Pierre le Grand; les sceptres des mêmes monarques, celui du dernier roi de Pologne et celui du dernier czar de Géorgie; six trônes ayant servi à différents souverains russes, l'original du code de lois d'Alexis Mikhaïlovitch, etc. Dans la salle des armures, une immense quantité d'armes et de trophées de toute espèce est rangée par ordre de dates et de nations; on y remarque le bouclier, le glaive et le drapeau des anciens princes moscovites, que l'on porte encore au couronnement et aux funérailles des czars; les armures de plusieurs de ces princes; le casque de saint Alexandre Nevsky; l'épée du roi Stanislas-Auguste, et le brancard sur lequel Charles XII se fit porter pendant la bataille de Poltava, etc.

Le Kremlin renferme trois basiliques. L'Assomption ou l'*Ouspenskoï*, sert à sacrer, à couronner, à marier les souverains. C'est dans cette église que se trouve la célèbre image de la Vierge de Vladimir, attribuée à l'évangéliste saint Luc, et dont les ornements sont évalués à 200,000 roubles. Dans l'enceinte de cet édifice on voit les tombeaux des patriarches. L'église de l'Archange Michel servait de sépulture aux czars; Pierre II est le dernier qui y ait été inhumé. Dans celle de la Vierge ou de l'Annonciation (*Blagovestchenskoï*), dont les neuf coupoles et la toiture sont presque entièrement dorées, on conserve quatre croix dont l'une a appartenu à l'empereur Constantin. Toutes ces églises possèdent à profusion des vases, des lustres, des tabernacles d'or ou d'argent, qui sont généralement de mauvais goût. La même enceinte renferme encore d'autres églises : la plus remarquable est celle d'*Ivan Vélikoï*, dont le clocher, isolé des trois cathédrales du Kremlin, est un des monuments les plus vénérés de Moscou; il domine toute la ville, et la vue dont on jouit du haut de la galerie de cette tour, haute de 82 mètres, est vraiment admirable. L'œil, planant sur le vaste amphithéâtre qui se déroule devant lui, erre au hasard sur cette forêt de brillantes aiguilles, et ne sait où se fixer au milieu de cette éclatante mosaïque de toits peints dont le soleil anime les couleurs[1]. On compte dans cette tour 32 cloches : la principale et qui

[1] Ancelot, *Six mois en Russie.*

en faisait autrefois l'ornement gît à côté du clocher. Fondue en 1645 sous le czar Alexis, elle fut détruite dans un incendie et refondue sous l'impératrice Anne; mais elle ne put être replacée dans son clocher et resta enterrée au pied de la tour jusqu'en 1836, où elle fut déterrée et mise sur son piédestal. Elle pèse 164,000 kilogrammes. Sa hauteur est de 6 mètres.

Les anciens fossés du Kremlin ont été remplacés par trois jardins qui s'étendent depuis la porte *Voskressenskoï* jusqu'à celle de *Troïtskoï*, de celle-ci à la porte de *Borovitskoï*, et de cette dernière au quai qui borde la Moskova. Les deux extrémités de ces jardins, qui se communiquent, sont fermées par de magnifiques grilles : ils sont dessinés à l'anglaise; les murs et les tours du Kremlin jettent sur leur ensemble un effet pittoresque qui en fait la principale beauté; c'est la plus agréable promenade de Moscou.

Le *Kitaïgorod*, c'est-à-dire la *ville chinoise*, tire son nom de ce que les caravanes chinoises y venaient jadis faire le commerce. Il forme un polygone irrégulier autour d'une moitié du Kremlin, et constitue avec lui l'arrondissement de la Cité (*Gorodskaïa*). Une muraille l'entoure, excepté du côté où il est contigu au Kremlin; six portes ouvrent des communications entre son enceinte et les diverses autres parties de la ville. Ce quartier souffrit beaucoup en 1812. Il offre l'aspect d'une foire permanente; les boutiques sont toutes sous des arcades qui décorent le frontispice des bâtiments. Les bazars sont plus riches que ceux même de Saint-Pétersbourg; le principal comprend 27 galeries et 5,000 boutiques. On trouve encore dans le Kitaïgorod la douane et la fameuse église de la Protection de la sainte Vierge, appelée vulgairement *Vassili-Blagennoï*, édifice bizarre et couvert de 17 coupoles, toutes différentes par leur forme, leur couleur et leurs proportions, et surchargées d'ornements sauvages. Sur la place que décore cette église s'élèvent, à l'extrémité opposée, les bâtiments gothiques où siégent les tribunaux, et au centre le *Monument*, beau groupe en bronze représentant le patriote russe Minine engageant le prince Pojarski à marcher pour la défense de son pays.

Le *Beloïgorod* ou la *Ville-Blanche* environne les deux quartiers précédents, et tire son nom des murs qui l'entouraient, et que remplace aujourd'hui une belle ceinture de boulevards, dont les deux extrémités aboutissent à la Moskova. Elle se divise en deux arrondissements. Presque entièrement consumée en 1812, elle est sortie plus belle de ses cendres. On y trouve le dépôt de l'artillerie, les édifices de l'université, le gymnase du gouvernement, la maison impériale des enfants trouvés, la pension des nobles, l'école des Arméniens, et l'académie médico-chirurgicale; l'hôtel du gouvernement civil, celui du grand maître de police, celui du gouverneur général, etc.

Le *Zemlenoï-gorod*, ou la *Ville de terre*, environne le quartier précédent. Il est ainsi appelé des remparts en terre qui l'entouraient. On y trouve 96 églises, la plupart très-petites, la manufacture de draps de la couronne, et l'école de commerce.

Les *slobodes*, ou les faubourgs compris dans l'enceinte de la ville, renferment plusieurs beaux édifices. Sur la rive droite de la Iaousa, on trouve le palais Lefort, l'école des cadets, et le palais de Catherine, transformé en une caserne qui peut renfermer plus de 7,000 hommes. Plus au nord, le palais d'Élisabeth s'élève non loin de l'immense champ de manœuvre appelé *Champ de Sokolniki*. C'est dans les faubourgs

que se trouvent les principaux établissements de la couronne, d'instruction publique ou de bienfaisance. Ainsi, il faut ajouter à ceux que nous venons de nommer la caserne de Kamovniki, où logent plus de 3,000 hommes; l'institut Sainte-Catherine où l'on élève 240 jeunes filles nobles; l'institut Saint-Alexandre où l'on élève des filles de fonctionnaires subalternes; le Grand-Hôpital militaire fondé par Pierre Ier; l'hospice Saint-André; celui des veuves, où l'on accorde des secours à plus de 600 femmes; celui du bureau de bienfaisance publique, où l'on entretient près de 1,000 personnes pauvres ou malades; la maison des fous, l'hôpital impérial de Paul, où l'on reçoit les malades appartenant au corps des marchands; l'hôpital Galitzin, la maison de charité Cheremetief, et l'hôpital Catherine.

Moscou ne manque d'aucun de ces établissements que l'amour du plaisir multiplie dans les capitales : théâtres, concerts, bals, clubs ou *casinos,* jardins publics, montagnes russes. On y trouve aussi de nombreuses sociétés savantes, parmi lesquelles celle d'histoire et d'antiquités russes, celle d'agriculture, celle des naturalistes, etc. Le climat de Moscou est plus sain que celui de la plupart des autres capitales de l'Europe : cette ville étant située sur un plateau assez élevé, et la largeur des rues offrant, ainsi que le peu d'élévation des maisons, une libre circulation à l'air, les vents enlèvent facilement les miasmes qui peuvent s'en exhaler. Dans le Kitaïgorod, qui est le quartier marchand, le terrain est très-ménagé; mais, dans les autres parties de la ville, les maisons sont très-espacées et possèdent presque toutes une cour, souvent même un jardin. La plupart des maisons n'ont qu'un étage, et plusieurs même n'ont que le rez-de-chaussée : il en résulte pour Moscou un luxe de terrain et un air de richesse qui ne se remarquent pas dans les villes où la population est entassée.

Moscou est la ville la plus commerçante et la plus industrieuse de l'empire; c'est le grand marché et le grand entrepôt de la Russie, aussi bien pour les productions naturelles que pour les produits manufacturés, dont la majeure partie est élaborée dans le gouvernement même de Moscou ou dans les gouvernements voisins. Cette ville, qui n'avait en 1822 que 285 fabriques, en comptait 560 en 1842, occupant 40,000 ouvriers, et ces derniers chiffres ont plus que doublé depuis cette époque. L'industrie moscovite a pour objet principal la fabrication des tissus de coton et des draps, notamment des draps pour la Chine, des étoffes brochées d'or et d'argent, du papier, de la porcelaine, de la poterie, des produits chimiques, la teinture et le blanchissage des tissus, l'eau-de-vie, le cuivre ouvré, les cuirs, les chandelles, la bière et l'hydromel. Moscou envoie à Saint-Pétersbourg de la laine, des peaux brutes, des fourrures, des suifs, des bestiaux; à la Pologne, des tissus de coton, des métaux ouvrés, des cuirs, de la toile, des pelleteries; à Odessa, des tissus de lin, des étoffes brochées, du papier, des instruments; aux foires de Nijni-Novgorod, d'Irbit, etc., des tissus de toute espèce, des outils, des articles fabriqués de tout genre, des boissons, des denrées coloniales, etc. Elle fait un immense commerce de thé : plus de 50,000 caisses lui arrivent de la Chine, et sont expédiés par tout l'empire. La plus grande partie de ce commerce a lieu par la voie de terre. Par la Moskova lui arrivent des trains de bois de chauffage et de construction; par l'Oka et le Volga viennent le blé, le sel, les métaux bruts, et en général les marchandises encombrantes; par les routes ordinaires, les 100,000 têtes de bétail nécessaires à la consommation.

Les environs de Moscou renferment des localités remarquables : le château *Petrofskoï,* où s'arrêtent les czars avant de faire leur entrée pour le couronnement ; il est entouré de maisons de plaisance, et a dans son voisinage le jardin botanique de *Gorenki,* le couvent de *Kolomenskoï-Celo,* situé sur les bords de la Moskva, à 7 kilomètres de Moscou. C'est un vaste édifice bâti moitié en bois moitié en pierres, que les premiers autocrates ont souvent habité. Le château de *Tsaritsyne,* à 10 kilomètres de Moscou, est une construction bizarre et d'un aspect tellement lugubre, qu'on l'a comparé à un cercueil entouré de candélabres. Il fut élevé par Potemkin pour l'impératrice Catherine. Les châteaux de *Kousskova* et *Astankina,* situés à 8 et 4 kilomètres de Moscou, appartiennent à la famille Chérémétief, une des plus riches de la Russie, qui possède 100,000 serfs ; ils renferment de belles collections. A 8 kilomètres de Moscou, le château d'*Arkhangelsk,* propriété du prince Ioussoupof, renferme une riche bibliothèque de 20,000 volumes, un musée, de vastes orangeries et de beaux jardins.

Les villes du gouvernement de Moscou sont nombreuses et assez importantes. — *Svenigrod* (1,500 hab.), sur la Moskva, fut jadis le chef-lieu d'une principauté qui subsista jusqu'au milieu du quinzième siècle. A peu de distance est le couvent célèbre de *Stavine-Storojefski,* fondé en 1377 par saint Sabas, disciple de saint Serge ; il renferme 4 églises et des richesses considérables. — Le couvent de *Vosskrecensk* ou du nouveau Jérusalem est plus remarquable encore. Il est éloigné de Moscou d'environ 46 kilomètres, et situé sur l'Istra. C'est un des lieux de pèlerinage les plus célèbres de la Russie. Les murs d'enceinte ont plus d'un kilomètre de tour, 10 mètres de hauteur et 3 mètres d'épaisseur. Il renferme 2 cathédrales et 2 églises, de grands bâtiments pour les moines, des jardins et un palais que Paul y fit bâtir. — *Volokolamsk,* petite ville de 2,500 habitants, fut jusqu'en 1513 le chef-lieu d'une principauté qui dépendait de Novgorod ; une vieille forteresse en terre y domine le cours de la Gorodenka. — *Rouza,* sur la rivière du même nom, est le centre d'une active fabrication de cuirs. — *Mojaïska,* située sur la Moskva, est une ville ancienne, qui renferme 3,000 habitants, et qui a encore sa vieille citadelle flanquée de tours. Elle fut presque entièrement détruite en 1812. A l'ouest de cette ville, sur la Kolocza, affluent de la Moskova, est le village de *Borodino,* théâtre de la sanglante bataille du 7 septembre 1812. — *Vereïa* (5,000 hab.), sur la Protva, est une ville ancienne entourée d'un rempart en terre ; il s'y fait un assez grand commerce. — *Serpoukhof,* sur la Nara, est une ville industrieuse, où l'on fabrique des draps, des cuirs, de la toile à voile, etc. ; elle renferme 8,000 habitants, et possède un *kreml,* orné de 2 églises. — *Kolomna,* ville de 10,000 âmes, bâtie sur une hauteur baignée par la Moskova, non loin de son confluent avec l'Oka, est renommée par ses grandes fonderies de suif, ses tanneries, ainsi que par sa *postilla* ou gelée de pomme ; elle est entourée d'une haute muraille en briques, flanquée de 14 tours, et renferme 11 églises. On y amène annuellement du Don et de la Petite-Russie plus de 25,000 bœufs, dont on prépare la chair pour l'expédier salée à Moscou et à Saint-Pétersbourg. — *Brounitsy,* sur la Moskova, et *Bodorosk*, sur la Kliazma, sont peu peuplées, et n'ont de remarquable que leurs haras impériaux. — Sur la Iakhroma, *Dmitrof* a de nombreuses fabriques et 3,000 habitants, qui ne remplissent pas sa vaste enceinte.

A l'extrémité orientale du gouvernement est la fameuse *Troïthkaïa-Lavra,* c'est-à-

dire le Laurier de la Trinité, ou le *Sergueieva-Lavra*, c'est-à-dire le Laurier de saint Serge, vaste monastère fondé par saint Serge en 1338, dévasté par les Tartares en 1393, reconstruit en 1422. Ce monastère est regardé comme le second de l'empire, et vient immédiatement après celui de Petcherskii à Kiev; il était autrefois composé de 300 moines, qui comptaient sous leur dépendance 106,000 paysans, et il avait plus de 1,200,000 livres de revenu. Aujourd'hui, le nombre des moines est réduit à 100 : on leur a assigné un revenu de 80,000 francs, et 100 paysans pour le service de la maison. Il est situé sur une hauteur, et de loin ses flèches et ses coupoles dorées lui donnent l'aspect d'une ville grande et somptueuse. Une foule de bâtiments en pierre, entre autres un grand hôtel pour les pèlerins, environnent le monastère, qui a donné son nom à un bourg composé de plus de 1,000 maisons avec 8 églises. L'enceinte du couvent est formée d'une muraille en pierre, forte et élevée, garnie de 8 énormes tours. On y trouve 9 églises, le palais du czar, la demeure de l'archimandrite, les cellules, le trésor et un vaste jardin. La plus belle de ces églises, toujours assiégée de pèlerins, est la cathédrale *Ouspenskoï*, surmontée de 5 coupoles, et qui entre autres tombeaux possède ceux de Boris Godounof et de sa femme. La cathédrale de la Trinité est le principal sanctuaire du lieu; elle est toute resplendissante de bijoux et d'ornements précieux, et possède la sépulture de saint Serge, renfermée dans une châsse en vermeil. On remarque encore l'église de Saint-Serge, avec un clocher haut de 85 mètres, bâtiment élégant à 5 étages carrés, ornés de colonnes et de sculptures, surmontés d'un toit doré, terminé lui-même par un globe et une croix d'une grande richesse. Le clocher renferme 34 cloches, dont l'une pèse 1,400 quintaux. Le trésor du monastère est un des plus riches de l'empire; il possède un autel estimé 1,500,000 francs. Le palais des czars, reconstruit en 1720, est bâti dans un style simple qui répond à son intérieur; il est remarquable par quelques meubles faits de la main de Pierre le Grand. Le couvent renferme aussi une belle infirmerie et un séminaire décoré du titre d'Académie. On y reçoit 300 élèves qui doivent être fils de membres du clergé [1].

§ XIV. Gouvernement de Kalouga. — Ce gouvernement est borné au nord par celui de Moscou, à l'est par celui de Toula, au sud par celui d'Orel, à l'ouest par celui de Smolensk. Sa superficie est de 28,500 kilomètres carrés, et se partage ainsi : terres arables, 13,350 kil.; pâturages, 1,650; forêts, 12,850, etc. Il se trouve compris dans le bassin de l'Oka, et arrosé par cette rivière et par ses affluents, la Zizdra, l'Ugra, la Protva, l'Oupa, etc.

Le sol est plat, uniforme et d'une médiocre fertilité, malgré les soins donnés à l'agriculture. Le sable, l'argile et la glaise y dominent. Les récoltes de céréales fournissent à peine la moitié de la consommation. Le chanvre et le lin prospèrent. On compte dans le gouvernement 400,000 chevaux, 370,000 bœufs, 500,000 moutons, 360,000 porcs. L'État y entretient 2 haras. Le gibier et la pêche sont d'un faible rapport. Les marais fournissent en quantité insuffisante du fer limoneux pour les forges du gouvernement. La population, qui s'élève à 941,000 habitants, est industrieuse; elle fabrique des toiles fines, des toiles à voiles, du coton, des savons, des chapeaux, des cuirs, des papiers, de la verrerie. Parmi les forges, on remarque

[1] Schnitzler, *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

celle d'*Ougodka*, l'une des plus vastes qu'il y ait en Russie. On y fond des ustensiles et des canons ; mais le fer y est d'une qualité médiocre.

Le chef-lieu du gouvernement est *Kalouga*, ville de 30,000 habitants, située sur l'Oka, qui y a 200 mètres de large et 6 mètres de profondeur. Elle a 10 kilomètres de circonférence ; mais elle est mal bâtie. Ses manufactures de toiles à voiles occupent 1,400 ouvriers. On y fabrique aussi de bonnes selles de cavalerie, des fils et des tissus, du savon, du vitriol, des papiers de tenture, de jolis carreaux de poterie, et toutes sortes de vases en bois marqueté. Le caviar de cette ville est fort renommé. Kalouga possède un gymnase, une école pour les enfants nobles, un hospice d'enfants trouvés, etc. C'est une des villes les plus commerçantes de l'empire ; ses marchands portent en Allemagne des peaux d'agneaux, des cuirs de Russie et de la cire. — *Borovsk*, bâtie presque toute en bois, est située sur la Protva ; ses 5,000 habitants entretiennent des fabriques de toiles et cultivent des oignons renommés. A 3 kilomètres est le riche couvent de *Pafnoutief-Borofskii*, fondé en 1444, qui renferme 5 églises et un trésor considérable. — *Malo-Iaroslavetz*, petite ville située près de la Protva, sur la route de Moscou à Kalouga, est célèbre par la bataille du 24 octobre 1812, où les Français, sortis de Moscou, commencèrent à trouver les Russes qui leur barraient le passage. — *Iouknov*, sur l'Udra, a 2,000 habitants. — *Kozelsk*, sur la Zizdra, est une ville bâtie régulièrement, et qui compte 4,500 habitants. — *Peremyzl*, sur l'Oka, a une fabrique de toiles à voiles qui occupe 600 ouvriers.

§ XV. Gouvernement de Toula. — Ce gouvernement, situé à l'est du gouvernement de Kalouga, et au sud du gouvernement de Moscou, est borné à l'est par celui de Riazan et au sud par celui d'Orel. Sa superficie est de 27,800 kilomètres carrés, dont 22,000 en terres arables, 3,150 en pâturages, 2,500 en forêts. Il est compris dans le bassin de l'Oka, mais au sud il possède les sources du Don et de ses premiers affluents. Ses principales rivières sont l'Oka, qui forme sa limite au nord-ouest et au nord, l'Oupa, la Zusza, etc., affluents de l'Oka.

Encore bien que l'on trouve dans ce gouvernement le plateau de séparation des eaux du Don et de l'Oka, le pays forme une plaine à peine ondulée, peu fertile, mais très-bien cultivée. Il produit beaucoup de chanvre et de lin, du seigle, du blé sarrasin, du millet et un peu de froment. La récolte, évaluée à 10 ou 12 millions d'hectolitres, dépasse de beaucoup la consommation, et permet une exportation considérable. Le jardinage, favorisé par un climat assez doux, produit des pommes, des cerises, des choux et des concombres. Les forêts sont peu nombreuses ; mais les pâturages nourrissent 450,000 chevaux, 300,000 bœufs, 500,000 moutons, 150,000 porcs, etc. La chasse et la pêche sont peu productives.

La population est estimée à 1,092,000 habitants. On croit qu'une partie de cette population, laborieuse, active, mais peu docile, est de race finnoise.

L'industrie est moins importante que dans les autres gouvernements qui avoisinent Moscou. La fabrication de l'eau-de-vie et la préparation des cuirs forment la production la plus importante ; nous allons voir néanmoins que le chef-lieu est une ville tout industrielle.

Toula, située sur l'Oupa, qui la divise en deux parties, est une des villes les plus agréables de la Russie ; ses nombreux dômes, ses édifices de craie, les arbres qui les

ombragent, forment un ensemble animé; et le bruit des manufactures indique une ville active et laborieuse; mais les rues tortueuses, mal pavées, garnies de maisons en bois, diminuent cette impression. Pierre Ier y établit une manufacture d'armes, que l'on peut regarder comme l'une des plus considérables de l'Europe : elle emploie 7 à 8,000 ouvriers, mais ses ouvrages sont en général d'une qualité médiocre. A cet établissement, on a réuni un arsenal pour l'armement de plus de 100,000 hommes. On compte à Toula 55,000 habitants. On y trouve 28 églises, 6 chapelles, 12 hospices, un théâtre, un gymnase, l'*École Alexandre*, instituée en faveur de la noblesse pauvre, une maison d'enfants trouvés, un bazar renfermant 300 boutiques en pierre et 400 en bois, etc. Le commerce consiste en partie dans l'importation des vins grecs et des productions du Levant. On y fait de la bijouterie, des cuirs, des toiles, des lainages, du bleu de Prusse. Il existe dans le voisinage des mines de fer : le minerai s'y présente presque à la surface de la terre, parmi le sable et la terre végétale; il est si riche qu'il donne jusqu'à 70 pour 100. *Douyna* est la forge la plus considérable; elle produit le meilleur fer de la Russie.

Les autres endroits un peu remarquables sont *Bielef,* sur l'Oka, ville de 6,000 habitants, avec diverses fabriques : ses couteaux ont de la réputation en Russie; *Venef,* au nord-est de Toula, très-commerçante et peuplée de 3,500 habitants; *Titava,* village avec 150 métiers de soierie; *Bogoroditzk* (4,000 hab.), *Epiphane* (2,500 hab.), *Mentsk* (3,000 hab.) et *Kachira* (3,000 hab.), qui sont des villes peu importantes.

§ XVI. Gouvernement de Riazan. — Ce gouvernement, situé à l'est de ceux de Toula et de Moscou, est limité au nord par celui de Vladimir, à l'est par celui de Tambov, au sud par celui de Voroneje. Son étendue est de 38,400 kilomètres carrés, parmi lesquels on compte 21,000 kil. de terres arables, 10,000 de forêts, 4,000 de pâturages. Sa population est de 1,308,000 habitants. Il est compris dans le bassin de l'Oka; cette rivière le traverse de l'ouest à l'est, et elle y reçoit des affluents peu importants.

L'uniformité des plaines centrales cesse un peu dans le gouvernement de Riazan; pourtant les districts situés au sud offrent dans leur sol fertile en grains peu de variétés pittoresques. Les collines agréables, les coteaux ombragés, les vallées abritées, ne commencent que sur les bords de l'Oka. Plus au nord, la contrée prend un caractère agreste; de vastes forêts de pins, de chênes, de tilleuls et de bouleaux entourent les lacs nombreux du district de Iegoriefsk, dont la rivière de Pra conduit les eaux dans l'Oka. L'agriculture, principale ressource du pays, produit 10 à 12 millions d'hectolitres de céréales. Dans la partie du milieu fleurit la culture des pommiers et des cerisiers. Le jardinage est soigné, et les paysans exportent pour Moscou des têtes de choux pesant de 15 à 20 kilogrammes. Le houblon, le tabac, les concombres, la cire, entrent dans les exploitations rurales. On prend dans l'automne une énorme quantité de cailles qui, étant salées, sont exportées dans des tonneaux. Dans le nord de la province, le chanvre et le lin prospèrent; on voit des villages entiers occupés à faire du fil et des toiles. La qualité des pâturages est telle que les paysans de l'Ukraine y conduisent leurs troupeaux. On compte dans le pays 480,000 chevaux, 370,000 bœufs, 600,000 moutons, 200,000 porcs.

L'industrie est fort active, et la noblesse entretient ici de nombreuses manufac-

tures de toute espèce. On cite les établissements métallurgiques, les fabriques d'aiguilles et instruments en acier, puis les glaces, les draps, les cotonnades, etc. La plupart des produits de cette fabrication sont expédiés sur Moscou par l'Oka et la Moskova, avec le blé, le bétail, le miel, le suif, le fer, le bois et les ouvrages en bois.

Riazan, chef-lieu du gouvernement, est située sur la Troubege, qui est un bras de l'Oka et à 1 kilomètre de ce fleuve. C'est une ville mal bâtie, de 9,000 habitants, qui a succédé dans le quinzième siècle à la capitale de la grande principauté de Riazan, laquelle fut détruite par les Tartares; mais l'ancienne ville était à 50 kilomètres de la nouvelle. Le *kreml,* dont il reste encore un rempart de terre, renferme 3 cathédrales, 2 couvents, 3 églises en pierre et le palais archiépiscopal, qui est l'ancien palais des princes de Riazan. Hors de la forteresse, on voit 14 églises avec un séminaire qui renferme une bibliothèque, et l'on trouve quelques fabriques de toiles.

Les autres villes du gouvernement passent pour considérables. Au sud-est de Riazan, sur l'Ocetr, *Zaraïsk,* avec son *kreml* qui subsiste encore, renferme 6,000 habitants; ses marchés sont importants pour le commerce du bétail, et une image miraculeuse de saint Nicolas y attire beaucoup de pèlerins. — *Mikhaïlof,* un peu pius peuplée, conserve quelques restes de la muraille de bois qui entourait la ville. — *Pronsk* est environnée de faubourgs peuplés de vieux soldats. — A *Skopine* (8,000 hab.), on travaille parfaitement le cuir de Russie, et l'on trouve dans les environs, couverts de pâturages, un grand haras appartenant aux gardes à cheval. — *Sapajok* (2,500 hab.) possède une manufacture de draps.

Sur la rive gauche de l'Oka, qui en cet endroit est très-escarpée, se trouve la ville de *Kacimof,* ancienne capitale d'une principauté tartare, aujourd'hui ville commerçante de 6,000 habitants, presque entièrement bâtie en bois. Une peuplade de 500 Tartares, laborieuse et paisible, occupe encore la ville haute, où elle a une mosquée, et l'on y trouve des restes du palais des anciens princes, avec le grand mausolée élevé à la mémoire du khan Changali, mort en 1520. Kacimof est le centre d'un district très-industrieux, où les verreries, les tanneries, les fonderies, les distilleries ont une grande importance, et trouvent des débouchés faciles pour leurs produits à Moscou, Nijni-Novgorod, Rybinsk, etc. Le commerce de colportage est presque exclusivement entre les mains des Tartares.

§ XVII. Gouvernement de Tambov. — Ce gouvernement, situé à l'est du Riazan, est limité au nord par celui de Nijni-Novgorod, à l'est par ceux de Penza et de Saratov, au sud par celui de Voroneje. Il a une superficie de 60,000 kilomètres carrés, dont 27,000 en terres arables, 16,000 en forêts, 12,000 en pâturages. Il appartient au bassin de l'Oka, et se trouve arrosé par la Mokcha, grossie de la Tsna. Quelques sous-affluents du Don prennent leurs sources dans les collines méridionales.

Le midi de cette province a le sol gras, des bois de chênes et de frênes, de bons pâturages, tandis que vers le nord le sol, plus maigre, se couvre de pins, de bouleaux, d'aunes et de tilleuls. La pente générale de ces plaines ouvertes étant vers le nord, la température est plus froide que la latitude ne le comporte. Les fièvres, assez fréquentes, sont attribuées à la consommation prématurée des melons d'eau. Les récoltes sont pius que suffisantes; les abeilles sont très-bien soignées dans le district de

Kadone; mais divers produits naturels restent négligés, entre autres le kermès, commun sur les chênes. Le bétail est nombreux, et on en exporte une grande quantité. On estime le nombre des chevaux à 530,000, des bœufs à 350,000, des moutons à 900,000, des porcs à 370,000.

La population est de 1,670,000 individus, dont 300,000 cultivateurs libres ou propriétaires. La masse des habitants se compose de Grands-Russes, mais on y trouve aussi des Petits-Russes, des Mordouines et des Tartares; ces derniers se distinguent par leurs bonnes mœurs, leurs lumières et leur aisance relative. L'industrie manufacturière fournit des eaux-de-vie, des draps communs, des toiles et divers objets en fer. On exporte des farines, des peaux, de la cire, des barques pour la navigation des rivières et pour 4 à 5 millions de chanvre.

Le chef-lieu du gouvernement est *Tambov,* située sur la Tsna, et peuplée de 20,000 habitants. C'est une ville nouvelle qui date de 1636, et qui servait de rempart contre les Nogaïs. Elle est presque entièrement bâtie en bois. On y remarque son grand hôpital, le couvent de Notre-Dame de Kazan, et le *corps* de la noblesse, école supérieure militaire pour 104 élèves nobles. Cette ville est assez commerçante, et expédie des laines, des cuirs, du suif, de la viande à Moscou et à Saint-Pétersbourg. Il s'y tient une foire annuelle où l'on apporte pour 15 millions de marchandises. — *Morschansk,* sur la Tsna, est une ville industrieuse et commerçante, peuplée de 6,000 habitants. — *Chatsk,* sur le ruisseau de Chatcha, a été fondée en 1553, et peuplée de Strélitz et de Cosaques. Elle renferme 4,000 habitants. — *Ielatnia* (5,000 hab.), sur la rive gauche de l'Oka, fait un grand commerce avec Moscou. Dans ses environs, on exploite des mines de fer. — *Temnikov,* sur la Mokcha, peuplée de 7,000 habitants, est une ville industrieuse et commerçante, surtout en blés. On ne peut que nommer *Spask* (6,500 hab.) et *Kirsanov* (2,500 hab.), sur la Vorona, et *Borissoglebsk* (2,500 hab.), au confluent de la Vorona et du Khoper. — *Ousman* (6,500 hab.), sur une petite rivière du même nom, a dans ses environs des mines de fer. — *Lipetzk,* peuplée de 6,000 âmes, sur la Voroneje, est remarquable par ses sources thermales très-fréquentées. — *Kozlof,* sur la Voroneje, avec 14,000 habitants, a des manufactures, des savonneries, et fait un assez grand commerce. — *Labedian,* sur une colline que baigne le Don, n'a que 3,000 habitants, mais elle est importante par ses foires annuelles, où il se vend pour 10 à 12 millions de marchandises, notamment des cuirs.

CHAPITRE ONZIÈME.

RUSSIE ORIENTALE.

§ Ier. Généralités. — Races finnoise et tartare. — La Russie orientale comprend les anciennes *tzarosties, khanats* ou *royaumes* de *Kazan* et d'*Astrakhan,* qui se subdivisent elles-mêmes en neuf gouvernements : pour la tzarostie de Kazan, ce sont ceux de *Penza, Simbirsk, Kazan, Viatka, Perm;* pour la tzarostie d'Astrakhan, ce sont ceux d'*Orenbourg, Samara, Saratov, Astrakhan.* La population dominante est russe, mais elle est très-fortement mélangée d'éléments *finnois, tartare* et

cosaque. « On rencontre les débris de ces grandes races, dit M. Schnitzler, ici plus rares, plus absorbés par les Russes, là plus compactes, plus fidèles à leur nationalité, se nuançant de mille manières quant à la langue, aux mœurs, aux costumes, aux usages, mais partout reconnaissables aux mêmes types de physionomie et à des fonds communs de langages. » Ces races étaient autrefois dominantes entre la mer Baltique et l'Oural; elles ont été conquises et absorbées par les Russes dans le seizième siècle avec une grande facilité, et la fusion de ces peuples d'origine différente marche si rapidement, que dans un petit nombre d'années elle sera entièrement consommée.

Nous allons jeter un coup d'œil sur ces races primitives avant de décrire les contrées où elles sont plus particulièrement localisées.

Nous avons déjà parlé des *Finnois orientaux* dans la description générale de la race finnoise (page 400), et nous avons dit qu'on la partageait en *Finnois du Volga* dans les gouvernements de Simbirsk, de Kazan, de Penza, *Finnois ouraliens* dans les gouvernements de Perm et de Viatka. On peut estimer les premiers à 790,000, dont 370,000 *Tchouvaches*, 200,000 *Tcheremisses*, 100,000 *Mordouines*, 120,000 *Mechtcheriaques* et *Teptiaires;* on peut estimer les seconds à 270,000, dont 100,000 *Votiaks*, 100,000 *Permiens*, 50,000 *Sayrianes*, 20,000 *Vogouls* (voir page 315). Voici quelques détails sur les plus intéressantes de ces peuplades.

Les *Tchouvaches* ont les cheveux noirs, la barbe très-mince, la physionomie tartare avec les pommettes plus saillantes, les yeux enfoncés, l'air stupide; mais ils sont doux de caractère, bons et dociles; l'agriculture, l'élève du bétail et des abeilles forment leurs principales occupations. Ils n'ont que peu de mots finnois dans leur idiome, qui diffère également du tartare, et renferme probablement les restes de la langue hunnique. Leurs anciennes divinités se rapprochaient de celles de l'Edda. Ils adoraient aussi le soleil et lui sacrifiaient un cheval blanc; ils offrent encore des sacrifices annuels sur les tombeaux de leurs parents. Les femmes sont les esclaves de leurs maris.

Les *Tcheremisses* ressemblent pour les traits physiques aux Tchouvaches, quoique avec des nuances plus agréables; ils ont aussi conservé plus de traces de la langue finnoise. Ils s'appellent eux-mêmes *Mari*. Ce sont eux qui ont excité les Russes à la conquête du royaume de Kazan. Ils sont cependant en grande partie restés fidèles au culte mahométan, et ont plusieurs femmes à la fois. Ceux qui restent ouvertement païens adorent la divinité finnoise *Iouma*. Ils immolent un cheval alezan dans la fête du printemps, et un cheval blanc sur la tombe des hommes riches. Resserrés par les colons russes, les Tcheremisses ont renoncé à la vie de chasseurs et de pasteurs nomades pour devenir agriculteurs; mais ils sont paresseux et entêtés dans leurs superstitions. Les hommes ont adopté le costume des paysans russes; les femmes tiennent encore à leur énorme bonnet cylindrique, décoré de pièces de monnaie, de verroteries et de franges.

Les *Mordouines* ont occupé jadis une grande étendue de pays, et la ville de Mourom, sur l'Oka, était, selon Nestor, la résidence de leurs princes. Selon Pallas, ils ne connaissent ni idoles ni culte proprement dit; le chamanisme, dans sa forme la plus simple, est la religion de ce peuple de chasseurs et de pêcheurs; ils adorent

un Être suprême invisible, dont les *chamans* ou magiciens implorent la faveur ou désarment la colère.

Les *Votiaks*, faibles et laids, avec des cheveux roux ou jaunes et la barbe rare, ressemblent tant aux paysans de la Finlande, qu'on paraît fondé à les regarder comme identiques avec les *Votes*, qui étaient autrefois sous la domination de la république de Novgorod. Leurs habitations commencent non loin du Tanyp, affluent de la Bielaïa, dans le gouvernement d'Orenbourg, s'étendent de là vers Sarapoul, embrassent le *Kam-Kosip* ou le pays entre les parties inférieures de la Kama et de la Viatka, remontent cette dernière rivière jusque vers Orlof, et se multiplient encore aux sources de la Kama, aux environs de Kaï. La ville d'Arsk, dans le gouvernement de Kazan, a été la résidence des princes de la nation votiake, qui était même distinguée en noblesse et en peuple; une commune misère a effacé ces distinctions. Outre l'agriculture, le soin des abeilles occupe cette peuplade paisible; l'industrie des femmes procure à toute la famille les objets nécessaires en feutre, en drap grossier, en toile d'ortie et de chanvre; elles préparent aussi les peaux; les hommes font des ouvrages au tour qu'ils savent endurcir par un vernis particulier. Ils ont rarement plus de deux femmes; ils les achètent. Leurs fêtes, leurs sacrifices, leurs prêtres, leurs lieux saints, diffèrent peu de ceux des Finnois volgaïques.

Les deux anciennes peuplades des *Permiens* et des *Sayrianes* ne forment au fond qu'une seule tribu; car les traits, les mœurs, l'idiome se confondent; seulement les premiers habitent plus à l'est sur la Kama et dans l'Oural, tandis que les seconds demeurent plus au nord et s'étendent jusque sur les bords de la Vytchegda et du Mezen, dans les gouvernements de Vologda et d'Arkhangel. Les Permiens se sont en grande partie assimilés aux Russes, et leur idiome est sur le point de se perdre; leurs traditions historiques et mythologiques n'existent guère que dans des souvenirs confus. De nombreuses ruines et quelques documents d'archives prouvent que jadis il a existé un royaume de Permie ou Biarmie, embrassant peut-être tous les pays sur la mer Blanche, dans l'Oural et le long de l'Obi, qui fut connu des Scandinaves dans le moyen âge, et subjugué par les Russes en 1472. Nous en avons déjà parlé. L'histoire certaine des Permiens ne commence qu'avec leur premier apôtre, saint Étienne de Perm, qui, en 1375, inventa un alphabet permien, convertit un grand nombre de païens et établit dans le couvent de *Oust-Vymsk* le premier siége épiscopal de Permie.

La deuxième race qu'on rencontre dans la Russie orientale et aussi dans la Russie méridionale est celle des *Tatars* ou *Tartares*, qui y a remplacé celle des Turcs. Les Turcs, d'origine asiatique, dès les temps les plus anciens, parcouraient les steppes de la Russie orientale, mêlés aux Finnois, avec lesquels on les confond aisément; ils dominaient surtout au sud-est, et deux de leurs plus puissantes tribus, les *Petchenegues* et les *Komans* ou *Koumans*, formèrent un vaste royaume qu'on appelait la *Koumanie* ou le royaume de *Kaptchak*. C'est au milieu de ces populations turques mélangées de Finnois que vinrent fondre les hordes tartares ou mongoles au treizième siècle. Le royaume de Kaptchak fut détruit, mais son nom resta à la partie européenne des conquêtes de l'*orde* ou de la *horde* d'or, qu'on appela aussi khanat de *Togmak*. Il comprenait toute la Russie méridionale et orientale depuis le Caucase,

avait Saraï sur le Volga pour capitale, et se faisait payer tribut par les grands-ducs de Moscovie. Un siècle après, le khanat de Togmak se subdivisa en plusieurs États, dont les principaux furent : 1° le khanat de *Kazan*, qui devint indépendant en 1441 ; 2° le khanat d'*Astrakhan*, qui fut longtemps disputé par les Tartares Nogaïs et les Tartares de Crimée ; 3° le khanat de *Crimée*, d'abord tributaire des Nogaïs, puis indépendant en 1466 dans la famille de Gheraï, enfin vassal de l'empire ottoman. Les Russes conquirent les deux premiers khanats dans le seizième siècle ; ils ne s'emparèrent du troisième qu'en 1784. On estime à 2,200,000 les individus de race turque ou tartare qui existent dans la Russie orientale (voir page 315).

Les mœurs des Tartares se rapprochent de la civilisation européenne. Industrieux, riche, sobre et plein de vertus domestiques, ce peuple vaincu nous semble presque supérieur aux Russes, ses vainqueurs. Une physionomie noble et fine, des yeux noirs et perçants, une longue barbe, leur donnent un air imposant, quoiqu'ils soient généralement d'une taille peu élevée. Leur exactitude aux cérémonies et aux abstinences religieuses n'exclut pas les sentiments d'une tolérance hospitalière envers les chrétiens. Leurs femmes mêmes ne craignent pas de se montrer. Le costume des hommes réunit le caractère oriental aux modifications raisonnablement motivées par le climat ; dans celui des femmes, le luxe des perles et des franges se marie à des caprices de mode et de coquetterie. Cependant les mœurs sont austères : la famille est une monarchie patriarcale ; l'homme commande en maître, et la loi lui permet la polygamie ; toutefois, par un effet naturel de la civilisation, peu de Tartares épousent plusieurs femmes à la fois ; seulement, si la première épouse a vieilli, une autre plus jeune partage la couche du maître, mais non pas les honneurs domestiques de la maîtresse. Les Tartares parlent très-purement leur langue natale, et savent souvent le russe et le boukharo-persan. Les écoles fréquentées, les mosquées bien tenues, une grande activité dans les fabriques et dans les ateliers domestiques, tout place cette nation à un haut rang parmi les peuples de ces régions. Nous parlerons, en décrivant les gouvernements qu'ils habitent, des *Baschkirs* et d'autres peuplades tartares qui présentent des caractères particuliers.

La troisième race qui habite cette partie de l'empire est celle des *Cosaques*, qui appartiennent à diverses familles et sont venus dans le quinzième siècle s'établir sur les ruines de la domination tartare. Comme cette race occupe principalement les pays au nord et à l'est de la mer d'Azof, nous la décrirons après les contrées caucasiennes.

§ II. Gouvernement de Penza. — Le gouvernement de Penza, qui faisait anciennement partie du khanat de Kazan, est borné au nord par le gouvernement de Nijni-Novgorod, à l'ouest par celui de Tambov, au sud et à l'est par ceux de Saratov et de Simbirsk. Sa superficie est de 34,600 kilomètres carrés, dont 15,000 en terres arables, 4,600 en pâturages, 13,500 en forêts. La population est de 1,060,000 habitants, dont 40,000 Mordouines et 20,000 Tartares. Le pays est arrosé par de nombreuses rivières, qui appartiennent toutes au bassin du Volga ; la Mokcha, grossie du Swin, est la principale.

Ce gouvernement forme une plaine monotone, mais d'une extrême fertilité, appartenant tout entière à la zone du terreau noir. En outre, et bien que les hivers soient

froids, le climat peut passer pour tempéré. Dans ces conditions favorables à l'agriculture, toutes les céréales donnent de magnifiques récoltes, qu'on peut évaluer au minimum à 15 millions d'hectolitres. Le chanvre, le lin, le jardinage, donnent aussi de bons et abondants produits, mais les fruits sont rares. Dans les forêts dominent le hêtre, le bouleau, le chêne et l'aune; mais les bêtes à fourrure ont disparu. Les pâturages nourrissent 290,000 chevaux, 200,000 bœufs, 500,000 moutons, 190,000 porcs. Le fer, le soufre, le vitriol sont les produits les plus remarquables du règne minéral.

L'industrie consiste surtout en forges, fonderies, tanneries, verreries, fabriques de potasse et de savon, de draps, de sucre de betteraves, de couvertures de laine et de tapis, distilleries d'eau-de-vie. Les femmes mordouines savent teindre les étoffes en couleurs solides, tirées de plantes indigènes, entre autres la garance sauvage, le genêt et la sarrette. A Insara, on fabrique plus de 100,000 kilogrammes de chaudrons de fer destinés à l'usage des Kalmouks, des Tartares et des habitants de la Petite-Russie. La manufacture de tapisseries de haute lisse à Issa ou Isa donne des produits au-dessus du commun.

La ville de *Penza,* chef-lieu du gouvernement, se présente très-bien sur une hauteur baignée par la Soura; ses habitants sont au nombre de 11,000, et leurs boutiques, bien garnies, annoncent un trafic lucratif; mais les maisons et les édifices sont en bois, jusqu'au palais du gouverneur et à celui des tribunaux. Il s'y tient une foire importante. Dans le nord du gouvernement, sur la Saranga, sous-affluent de la Soura, on distingue *Saransk,* avec 9,000 habitants, fabricants de savon ou tanneurs. — *Krasno-Slobodsk,* sur la Mokcha, renferme 5,000 habitants, avec d'immenses distilleries d'eau-de-vie. — *Kerensk,* sur la Vada (7,000 hab.), dans une contrée fertile, fabrique des toiles à voiles. — *Nijnei-Lomof* (8,000 hab.) est importante par sa foire du 8 juillet, où l'on apporte surtout du cuir, de la fourrure, de la cire, des drogues et des denrées coloniales. — *Verkhni-Lomof,* ville de 5,000 âmes; *Mokchansk*, peuplée de 6,000 habitants; *Tchembar,* près de la Verona; *Narovtchate,* sur la Mokcha, et *Goroditché,* sont de petits chefs-lieux de district, peuplés de 3 à 4,000 âmes.

§ III. Gouvernement de Simbirsk. — Le gouvernement de Simbirsk, qui faisait anciennement partie du khanat de Kazan, se trouve tout entier compris sur la rive droite du Volga, qui forme exactement sa limite orientale, depuis le gouvernement de Kazan au nord jusqu'à celui de Saratov au sud. Sa superficie est de 42,000 kilomètres carrés, dont 18,000 en terres arables, 5,000 en pâturages, 12,000 en forêts, etc. La population est de 1,025,000 habitants, dont 60,000 Tartares, 20,000 Tcheremisses, 15,000 Mordouines, etc.

C'est un pays de plaines, qui se relève et s'ondule légèrement vers les bords du Volga, mais qui prend dans sa partie méridionale le caractère uniforme des steppes, même le long du fleuve. La Soura, affluent de droite du Volga, traverse la partie occidentale du gouvernement, du sud au nord, et n'est navigable qu'au printemps. Le Volga, au contraire, descend du nord au sud en suivant la frontière orientale, et sans recevoir aucun affluent considérable. Ses eaux demeurent glacées pendant cinq mois de l'année. Le sol, fertile partout, appartient à la zone des terres noires : c'est dire que la récolte des céréales y est abondante (10 à 12 mil-

lions d'hectolitres). Le chanvre, le lin, les pavots, les pois, les lentilles, le tabac, la pomme de terre, donnent aussi de bons produits. Les fruits sont rares et mauvais. Les forêts de bouleaux, d'aunes et de chênes couvrent d'immenses espaces vers le nord, tandis qu'au sud elles sont à peine suffisantes. Les pâturages nourrissent 500,000 chevaux, 360,000 bœufs, 1,100,000 moutons, 150,000 porcs. Le soufre, le naphte, l'amiante, l'albâtre, sont les produits les plus remarquables du règne minéral.

L'industrie est active, même dans la campagne. On compte de nombreuses fabriques d'eau-de-vie, de draps, de couvertures et de tapis de laine, de soieries, de toiles à voiles, de cuirs, de savon, de chandelles. Par le Volga, on exporte des grains, du chanvre, des pommes, des chevaux, du bétail, des cuirs, du suif, du poisson, etc.

Les villes sont peu importantes. Le chef-lieu, *Simbirsk*, placé sur une hauteur près du cours majestueux du Volga, a 15,000 habitants. C'est une ville bâtie régulièrement et fort propre, mais entièrement en bois; elle respire un air d'aisance qu'on remarque rarement dans les cités russes. Il s'y tient une foire annuelle à laquelle on apporte pour 8 à 10 millions de marchandises. — *Syzran*, à l'embouchure de la Syzranka dans le Volga, renferme, dit-on, 9,000 habitants. — *Karsoun* (4,000 hab.) est remarquable par une foire annuelle assez considérable qui commence à la Pentecôte, et où il se vend pour 2 millions de marchandises diverses. — *Kotiakof* (3,000 hab.), *Alatyr* (4,000 hab.), *Ardatof* (3,000 hab.), *Kourmyche* (1,000) et *Bouïnsk* (3,000 hab.) sont des villes sans importance.

§ IV. Gouvernement de Kazan. — Ce gouvernement est borné au nord par le gouvernement de Viatka, depuis le confluent de la Vetlouga dans le Volga jusqu'au confluent de la Viatka avec la Kama. A l'ouest, il est limité par le gouvernement de Nijni-Novgorod; au sud, par celui de Simbirsk; à l'est, par ceux de Samara et d'Orenbourg. Sa superficie est de 56,500 kilomètres carrés, dont 17,000 en terres arables, 6,000 en pâturages, 31,000 en forêts, etc. Sa population est de 1,350,000 habitants, dont à peine un tiers est de race russe. On y compte 300,000 Tchouvaches, presque tous chrétiens; 60,000 Tcheremisses, qui habitent au nord-ouest, sur la rive gauche du Volga; 300,000 Turcs et Tartares, qui sont presque tous musulmans, etc.

Le pays appartient tout entier au bassin du Volga; le fleuve, large de 600 à 1,000 mètres, profond de 4 à 6, poursuit lentement sa course sinueuse, en y recevant de nombreux affluents, la Soura, la Vetlouga, la Viatka, la Kama, etc.

Le gouvernement de Kazan est en général assez plat; néanmoins la rive droite du Volga est partout fort élevée et bordée de hauteurs qui s'élèvent jusqu'à 300 mètres. Sur la rive opposée viennent se perdre quelques petits contre-forts de l'Oural, qui donnent à quelques districts un aspect ondulé. Ce sont des terrains de transition formés de calcaire, d'ardoise, de terre glaise et renfermant çà et là un peu de cuivre; un terreau noir les recouvre presque partout [1]. Les parties sablonneuses sont en petit nombre. Aussi le pays est-il aussi fertile que le permet le climat; le seigle, l'orge, le blé sarrasin, le millet, fournissent des récoltes de 8 à 10 millions d'hectolitres, plus que suffisantes pour la consommation. Le chanvre, le pavot réussissent assez bien, mais le lin souffre déjà de la rigueur de l'hiver; les vergers ne donnent

[1] Schnitzler, *La Russie, la Pologne et la Finlande.*

que des pommes et des cerises presque sauvages. Les froids ne sont pas cependant excessifs, mais la durée des hivers, la fraîcheur des printemps et le retour fréquent de la gelée matinale sont les principaux obstacles aux efforts des cultivateurs.

Les forêts occupent plus de la moitié de l'étendue du gouvernement; à l'ouest et au sud du Volga, elles renferment encore beaucoup de chênes; sur l'autre rive, on ne trouve plus que des pins, des bouleaux, des sapins, etc. Leur exploitation est facilitée par les cours d'eau qui les traversent; aussi fournissent-elles une grande quantité de charbon, de goudron, de poix et de potasse, de mâts, de poutres, de planches, etc. La pêche est fort lucrative, surtout dans la Kama, dont les esturgeons, les sterlets, les saumons sont fort appréciés. Le bétail est considérable, mais de race commune; les chevaux, petits et laids, sont durs à la fatigue; on en compte 370,000. Le nombre des bœufs est de 310,000, des moutons de 700,000, des porcs de 165,000, etc.

La population est très-industrieuse; les paysans fabriquent tous de la toile, du *koumatch* (étoffe de coton), des draps grossiers, et préparent du *kvass* et de l'hydromel. Les moulins à huile, les scieries, les distilleries, les fonderies de potasse sont très-nombreuses, ainsi que les tanneries, les fabriques de chandelles, les verreries.

Si nous descendons le Volga, nous trouvons sur la rive gauche *Kozmodemiansk,* avec une population de 4,000 habitants, en majeure partie Tcheremisses. — *Tcheboksary,* sur la rive droite et aussi peuplée, renferme 12 églises. — Du même côté, dans une position avantageuse, *Sviaïsk* n'a que 1,500 habitants. Ce fut le premier établissement des Russes dans ce gouvernement.

Sur la rive opposée et à peu de distance de Sviaïsk, nous arrivons au chef-lieu du gouvernement, *Kazan,* qui en hiver renferme 50,000 habitants, et rivalise avec Moscou pour le luxe et l'éclat des fêtes. Cette capitale d'un ancien khanat tartare, prise par les Russes en 1552, est située à 6 kilomètres du Volga, sur le bord de la Kazanka. Son *kreml,* ses 4 cathédrales et ses 60 autres églises, ses 4 couvents et ses 10 mosquées, se présentent d'une manière imposante du haut des collines sur lesquelles la plus grande partie de la ville est bâtie. Sa circonférence est de 12 kilomètres. Le kreml, situé sur la partie la plus élevée, renferme dans son enceinte, formée d'épaisses murailles garnies de tours, le palais du gouverneur, celui de l'archevêque, l'antique cathédrale bâtie par Ivan IV, et surmontée d'une belle coupole dorée, des casernes et de jolies maisons. La partie de la ville qui s'élève en amphithéâtre sur la pente des collines est bâtie en pierres et en briques, et composée de rues régulières. La partie située dans la plaine offre des maisons de bois, des rues pavées en bois, et tous les défauts ordinaires des villes russes; mais elle est animée par l'industrie. La fabrication des cuirs de Russie, des peaux de bouc *maroquinées* et du savon enrichit, avec le commerce de Sibérie, la bourgeoisie russe et tartare. Une grande manufacture de draps y fait mouvoir 100 métiers; le nombre des tanneries, des savonneries, des fabriques d'acier, de fer et autres objets, y est considérable. On y trouve une université, fondée en 1803, et qui possède une bibliothèque de 26,000 volumes, un grand nombre de manuscrits tartares et mongols, un observatoire, un laboratoire de chimie, des collections d'instruments de physique, de médailles et de minéralogie. On y enseigne les langues turque, tartare et mongole, chinoise et tibétaine. On trouve encore dans cette ville une académie de piaristes, un gymnase académique, 4 écoles normales, une

école militaire pour 350 fils de soldats, etc. L'arsenal de la marine est un des principaux de la Russie.

Au-dessous de Kazan, les chefs-lieux de district, *Spask* et *Tétouch,* peuplés de 1,500 habitants, n'ont aucune importance. — *Laïchef,* sur la Kama, est une petite ville de 2,000 habitants, où les bateliers qui descendent le Volga se fournissent de chevaux. — *Tchistopol,* près du confluent de la Bernejka, renferme près de 8,000 habitants. — Au nord, sur la Viatka, *Mamadych* en compte 4,000.

§ V. Gouvernement de Viatka. — Le gouvernement de Viatka, borné au nord par le gouvernement de Vologda, à l'ouest par celui de Kostroma, est limitrophe au sud de celui de Kazan jusqu'au confluent de la Viatka avec la Kama, qui le sépare du gouvernement d'Orenbourg. Sa superficie est de 125,300 kilomètres carrés, dont 33,000 en terres arables, 13,000 en pâturages, 50,000 en forêts, etc. Sa population est de 1,820,000 habitants, dont 50,000 Tartares, 40,000 Votiakes et Sayrianes, etc.

C'est, avec le gouvernement de Perm situé plus à l'est, la partie septentrionale la plus élevée, la plus froide de la Russie orientale. Une grande plaine, composée de terrains argileux, s'incline doucement du nord-est vers le sud-ouest, en n'offrant d'autres inégalités que celles que produisent les vallées des fleuves et leurs bords quelquefois escarpés. Vers Sarapol et Ielabouga, quelques hauteurs présentent des couches de grès schisteux avec du minerai de cuivre où la malachite abonde. Les *volok's* ou portages entre les sources de la Kama et de la Viatka d'un côté, et celles de la Dvina et de la Petchora de l'autre, n'offrent qu'une plaine; mais cette plaine, en s'élevant imperceptiblement, doit atteindre un niveau de 210 mètres au-dessus des bords du Volga près de Kazan, ou de 400 au-dessus de l'Océan; c'est le quart de l'élévation générale de l'Oural. Le gouvernement appartient tout entier au bassin de la Viatka.

Le sol, généralement ondulé, montueux même vers l'est, où la Kama prend naissance, est composé d'un terreau gras très-productif. Mais près de la moitié du gouvernement est couverte de forêts, entre lesquelles s'étendent de vastes marécages. Les récoltes des céréales s'élèvent aujourd'hui à 25 millions d'hectolitres, et se composent de seigle, d'orge et d'avoine; le lin et le chanvre réussissent parfaitement; la récolte du lin dépasse, dit-on, 3,300,000 kilogrammes : aussi la fabrication des toiles a-t-elle une grande importance; en 1856, il en a été vendu pour 3 millions de francs. Vers les sources des deux rivières, toutes les cultures se ressentent des obstacles qu'un climat rigoureux leur oppose. Là, dans les mauvaises années, l'écorce du sapin et de l'orme, réduite en pâte, sert à allonger la provision de farine; on y mêle aussi des glands.

Les forêts, où abondent les conifères mélangés de chênes, d'ormes, de tilleuls, d'aunes, de trembles et de bouleaux, offrent une ressource précieuse à la population, qui tire aussi un grand parti de la chasse des bêtes fauves à fourrure. Les pâturages nourrissent, dit-on, 500,000 chevaux, 700,000 bœufs, 800,000 moutons, etc. Enfin les minerais de fer et de cuivre sont abondants et de bonne qualité. La tourbe se trouve presque partout et en immenses quantités, et de loin en loin un peu de houille. Les habitants du gouvernement sont en général fort industrieux : la construction des barques, la fabrication de la toile et d'un drap grossier, la préparation du cuir, la

fabrication des ustensiles en fer et en bois, la distillation des grains, occupent une partie des paysans; mais les manufactures sont assez multipliées : le fer, la fonte, le cuivre, le drap, la toile, les tissus de coton, les papiers, les savons, la potasse, sont travaillés dans d'importants ateliers. Le commerce le plus actif se fait avec Arkhangel, mais on envoie les blés et les bois jusqu'à Saratov et Astrakhan.

La première ville que nous rencontrons sur la Viatka est *Slobodskoï*, peuplée de 4,000 habitants, très-commerçante et ayant une fabrication étendue d'ustensiles en fer et en bois. Plus à l'ouest, un peu au-dessous du confluent de la Tcheptsa, *Viatka*, ville de 10,000 habitants, exporte des grains et d'autres produits du sol pour Arkhangel par la Dvina; elle fabrique aussi des savons et prépare des cuirs recherchés. Toutes ses églises et une partie de ses maisons sont bâties en pierre. — *Orlov* a 3,000 habitants. — *Kotelnitch*, moitié moins peuplée, est bâtie sur l'emplacement de *Kokcheref*, ville tcheremisse que les Novgorodiens détruisirent vers la fin du douzième siècle. — *Malmyche*, située sur la Viatka, s'occupe principalement d'agriculture.

En remontant la Kama, dont la rive droite appartient seule au gouvernement de Viatka, nous remarquons d'abord *Iélabouga*, petite ville de 3,500 habitants, importante par sa position; puis *Sarapol*, bâtie sur l'emplacement d'une ancienne ville tartare. C'est une cité très-active, qui envoie ses barques jusqu'à Astrakhan, et commerce de l'autre côté avec les pays samoïèdes situés sur la Petchora. On y construit d'énormes radeaux appelés *nassadys*, longs de 45 mètres, larges de 15 et hauts de 4. Vingt-cinq mariniers en forment l'équipage. C'est au moyen de ces radeaux qu'on fait descendre le bois de chauffage et de construction jusqu'aux bouches du Volga. En temps ordinaire, Sarapol n'a que 4 à 5,000 habitants, mais elle renferme jusqu'à 20,000 individus dans la saison où les bateliers y arrivent. Dans le même district, sur la rivière d'Ije, tributaire de la Kama, on doit citer le village d'*Ijerskoï*, remarquable par ses grandes usines métallurgiques et ses manufactures d'armes, qui occupent 3,000 ouvriers et peuvent fournir, dit-on, 50,000 fusils par an. Sa population est de près de 10,000 habitants. Non loin de là, sur un lac formé par la Votka, est la grande usine de *Votka*, où se fabriquent des ustensiles de fer pour l'artillerie, des ancres, des pots de fer, etc.

Le gouvernement de Viatka renferme encore plusieurs ruines d'anciennes villes finnoises; celles qui se trouvent près de *Chestakof* indiquent une grande cité; mais les ruines les plus fameuses sont les murailles en briques dans le district de Iélabouga, que le peuple nomme *Tchortova-Gorodechte*, ou ville du diable.

§ VI. Gouvernement de Perm. — Ce gouvernement est compris entre ceux de Vologda au nord et d'Orenbourg au sud; à l'ouest, il est borné par celui de Viatka, tandis qu'à l'est il s'étend jusqu'à celui de Tobolsk en Sibérie. La chaîne de l'Oural central, qui le traverse du nord au sud, le divise en deux portions inégales, dont la plus grande appartient à l'Europe. Sa superficie totale, y compris la partie asiatique, est de 304,000 kilomètres carrés, sur lesquels on compte en Europe 28,000 kilomètres carrés de terres arables, 20,000 de pâturages, etc. La population est de 1,745,000 habitants, dont un quart de Vogouls, Votiaks, Permiens, Baschkirs, etc.

C'est un pays montagneux, formé tantôt de terrasses très-étendues, tantôt de fortes collines; mais toutes ces hauteurs n'atteignent pas une altitude de plus de 500 mètres.

Presque partout, les roches calcaires de seconde formation y dominent parmi d'autres couches de grès, d'argile, de marne. Le gradin occidental du système de l'Oural se compose d'un calcaire écailleux, avec peu de pétrifications. Entre cette chaîne et celle des sommets granitiques formant la crête de l'Oural, se trouvent les montagnes métallifères composées de roches amphiboliques, de schistes argileux, de gneiss ou de roches moins quartzeuses. C'est là que s'étendent ces riches dépôts de minerai de fer, qui occupent 50,000 ouvriers et qui fournissent à la Russie plus de fer qu'elle ne saurait en employer. Le cuivre est moins abondant; pourtant on en retire par an jusqu'à 125,000 pounds. Les lavages de poudre d'or ont singulièrement augmenté dans ces dernières années, mais ils appartiennent à la partie asiatique, ainsi que les gîtes d'argent, de platine, de plomb et de pierres précieuses. Le sel est une richesse plus importante; on en retire 7 ou 8 millions de pounds. Les salines de Dédioukhine et d'Oussolié sont les plus anciennes et les plus productives. Les marais salants sont tous dans le voisinage des montagnes calcaires et gypseuses, renfermant de grandes couches de calcaire coquillier et recouvertes de dépôts diluviens contenant des débris fossiles d'éléphants. Plus de 15,000 ouvriers et bateliers s'occupent de l'exportation du sel.

Toutes les eaux du gouvernement de Perm appartiennent au Volga par la Kama, son affluent de gauche, qui s'y grossit de la Kosa, de la Vychera, de la Kolva, de la Kosva, de l'Obva, etc. Le pays, très-marécageux au nord, est d'une bonne nature au sud, où l'argile et le sable alternent et se mêlent. Les districts montagneux sont presque entièrement couverts de forêts : on estime leur superficie à plus de 20 millions d'hectares, dont près de la moitié appartiennent à la couronne. Aussi la température, déjà froide et humide en raison de la latitude, le devient-elle encore davantage par l'épaisseur des ombrages, par l'abondance des sources, par les masses de glaces et de neiges éternellement accumulées dans les cavernes ou dans les ravins. Les rivières près de Solikamsk se gèlent à la fin d'octobre ou au commencement du mois de novembre; au contraire, les coteaux exposés au midi, dans le sud du gouvernement, sont frappés par les vents brûlants des steppes caspiennes. La végétation varie considérablement. Dans le haut pays, les bouleaux dominent dans les forêts; après eux, les pins et les sapins; on rencontre moins fréquemment les mélèzes et les cèdres de Sibérie; dans les plaines et sur les collines, on voit les ormes, les tilleuls, les érables, les sorbiers et les pruniers. Dans le nord du gouvernement, les céréales ne réussissent qu'avec beaucoup de peine. L'agriculture occupe un grand nombre de bras; mais bien que la récolte produise 6 à 7 millions d'hectolitres de céréales, elle ne suffit pas à la consommation : le seigle, l'orge, l'avoine, les pommes de terre, le lin, forment les cultures les plus étendues. Les forêts abondent en gibier et surtout en bêtes à fourrure. On élève beaucoup d'abeilles, mais le bétail est mal soigné. On porte cependant le nombre des chevaux à 400,000, des bœufs à 600,000, des moutons à 900,000, etc. Tous les efforts de la population sont dirigés vers l'agriculture, et surtout vers l'exploitation des forêts et des mines; l'industrie manufacturière est pourtant assez active. Le gouvernement produit des draps, des cuirs, du savon, du suif, de la chandelle, de la verrerie, de la porcelaine, de la potasse. Le commerce, favorisé par la Kama et ses affluents en grande partie navigables, est très-animé par

de nombreuses foires, dont la plus remarquable est celle d'Irbit ou Irbite, en Asie, où les marchandises apportées représentent une valeur de 120 à 150 millions de francs [1]. Le gouvernement de Perm exporte pour 40 à 50 millions de métaux bruts ou fabriqués, de marbre, sel, bois, fourrures, goudron, etc.

Des 12 districts dans lesquels se subdivise ce gouvernement, 7 sont en Europe, savoir : *Perm, Koungour, Krasno-Oufimsk, Ossa, Okhansk, Solikamsk* et *Tcherdyne*. En Asie se trouvent ceux de *Verkhotourie, Irbit, Kamouischlof, Chadrinsk* et *Iekaterinebourg* [2].

Comme l'industrie de ce gouvernement est concentrée dans les *savodes* ou villages de mines, dans les forges et dans les usines, les villes ne sont que la demeure de la classe commerçante, et ne renferment ni grandes populations ni rien de remarquable. *Tcherdyne,* sur la Kolva, qui s'y réunit à la Vychera, est le lieu le plus anciennement habité de la contrée. Au quatorzième siècle, c'était une ville riche et puissante, et son commerce s'étendait depuis la mer Caspienne jusqu'à l'océan Glacial ; aujourd'hui elle ne renferme que 3,000 habitants, qui s'occupent d'agriculture et qui payent en peaux de rennes leur redevance à la couronne. A 80 kilomètres au sud, sur la rive gauche de la Kama, *Solikamsk,* peuplée de 4 à 5,000 habitants, est une ville ancienne, qui a de riches salines et fait un grand commerce de fourrures. — *Perm,* le chef-lieu, non loin du confluent de la Sylva avec la Kama, renferme 10,000 habitants : c'était jusqu'en 1781 un village ou plutôt un centre d'usines qui portait le nom d'*Iagouchikha,* lorsque Catherine II en fit l'acquisition et l'érigea en ville. Elle est petite et bâtie en bois, mais avec régularité et ornée de quelques beaux édifices, tels que le grand hôpital, le palais épiscopal, etc. Dans les environs se trouvent d'abondantes mines de fer et de cuivre. — Sur la Sylva, *Koungour,* avec quelques tanneries et savonneries, des carrières d'albâtre et des mines, compte 7 à 8,000 habitants. — *Krasno-Oufimsk,* plus au sud, près de l'Oufa, n'a que 2,000 habitants. Elle est entourée d'un mur en bois et de tours qui la garantissent d'un coup de main. On peut encore nommer *Okhansk* et *Ossa* ou *Oça,* sur la Kama.

§ VII. Gouvernement d'Orenbourg. — Le vaste gouvernement d'Orenbourg est situé partie en Europe et partie en Asie. Sur les 9 districts dans lesquels il se subdivise, 5 appartiennent à l'Europe : ce sont ceux d'*Oufa*, d'*Orenbourg*, de *Sterlitamak,* de *Birsk,* de *Neuzelinsk*. On y comprend aussi le pays des Cosaques de l'Oural, steppe saline de 70,000 kilomètres carrés de superficie, qui longe le Jaïk sur la rive droite jusqu'à la mer Caspienne. La partie européenne du gouvernement s'appuie à l'est sur l'Oural méridional, tandis qu'à l'ouest elle s'étend jusqu'à la Kama et à l'Ik, son affluent ; au sud, elle se termine au Jaïk, qui dessine à l'est la limite géographique de l'Europe, en même temps qu'il défend la ligne des Cosaques de l'Oural contre les agressions des Kirghiz. Cette ligne est en outre protégée par une série de petits forts espacés de 3 milles en 3 milles, construits de 1734 à 1744, et gardés par des peuplades de Cosaques, Mechtcheriaks, Baschkirs et Kalmouks, qui sont dispensées en raison de ce service de toute autre redevance. La superficie du gouvernement d'Orenbourg est de 290,000 kilomètres carrés, dont 22,000 en

[1] Voir tome V, page 226.
[2] Voir tome V, page 226.

terres arables, 45,000 en pâturages, 120,000 en forêts. La population est de 1,715,000 habitants.

Les chaînes les plus méridionales du grand massif des monts Ourals couvrent la partie septentrionale de ce gouvernement; elles fournissent du minerai à un grand nombre de forges de fer et d'usines de cuivre. En s'abaissant peu à peu depuis le sommet appelé *Pavdinskoï-Kamen,* élevé de 2,130 mètres au-dessus du niveau de la mer Caspienne, elles forment à l'ouest du Jaïk un long plateau à collines ondulées, sans aucun sommet distinct, et dont nous avons déjà parlé sous le nom d'*Obtchtchei-Syrt* (voir p. 270). Des couches de grès tertiaire, de calcaire coquillier, de brèches de grès mêlées d'argile et de marne, constituent la masse de ce plateau, qui, s'étendant jusque dans le gouvernement d'Astrakhan, se termine par les collines de sable nommées *Rynpeski*. En résumé, toute la partie septentrionale du gouvernement, ondulée et même montagneuse, présente des aspects variés et même souvent très-pittoresques; au sud, au contraire, ce n'est qu'une steppe sans arbres, avec une flore toute particulière propre aux contrées salines.

Les richesses minérales sont ici plus abondantes que dans aucune autre partie de la Russie; le versant oriental de l'Oural renferme des mines d'or, des pierres précieuses; sur le versant occidental, on exploite de nombreuses et abondantes mines de fer, de cuivre et de sel gemme. Les lacs salins sont très-productifs, ainsi que les dépôts d'asphalte, de soufre, de vitriol, de marbre, etc.

L'Oural ou Jaïk est le fleuve le plus important du gouvernement; il reçoit à droite la Sakmara. Les autres rivières appartiennent au bassin du Volga. La principale est la Bielaïa, qui prend naissance dans une des hautes vallées de l'Oural, se grossit de l'Inzer, de l'Oufa, de la Diama et se jette dans la Kama. Cette rivière roule ses eaux blanchâtres sur un lit de marne, d'abord entre de hauts rochers calcaires remplis de cavernes, et plus loin entre des collines calcaires et argileuses, où les inondations et les éboulements font découvrir des os fossiles de mammouths; elle a peu d'eau en été, et ne sert pas à la navigation. Son cours est d'environ 900 kilomètres.

Les steppes du pays méridional manquent d'eau en été, mais on y compte plusieurs lacs, notamment celui de Kamouisch-Samarskoï, où viennent se décharger le grand et le petit Ouzen et quelques autres ruisseaux sans écoulement. Quand les eaux sont abondantes, le lac déborde, ne forme plus qu'un avec d'autres petits lacs qui l'entourent, et qui disparaissent sous une nappe d'eau de plus de 200 kilomètres de circuit.

Le climat varie beaucoup dans ce vaste gouvernement : à Orenbourg, le thermomètre descend ou monte dans une année de plus de 60 degrés. L'hiver est généralement froid, l'été très-chaud. Le sud est affligé par des sécheresses et par des ouragans ou tourbillons qui dévastent les steppes, et dont la violence est irrésistible. Les terres arables ne renferment que 22,000 kilomètres carrés; elles sont très-fertiles, bien cultivées et ne produisent que des céréales. Les forêts sont immenses : on estime leur étendue à 120,000 kilomètres carrés; leur produit est exploité pour l'entretien des usines, la préparation du goudron et de la potasse, etc. La principale richesse du pays consiste dans le bétail et les chevaux, qui sont de belle et forte race. Les pâturages ont une étendue de 45,000 kilomètres carrés, et nourrissent 1 million de

chevaux, 1 million de bœufs, 2 millions de moutons, etc. L'agriculture n'est nulle part plus florissante que chez les Baschkirs.

La population est mélangée de peuplades de toute espèce : Grands-Russes, Petits-Russes sont amalgamés avec les Cosaques, les Tartares, les Baschkirs, les Teptiaires, les Mechtcheriaks, les Tchouvaches, les Tcheremisses, les Mordouines, les Kalmouks, etc. Plus de la moitié de la population est de religion grecque, l'autre moitié suit le culte mahométan et a adopté les mœurs tartares. Cependant, au milieu de l'uniformité qui en résulte, les *Baschkirs* offrent quelques traits particuliers. Ils ont le visage un peu plat, la poitrine et les épaules larges, et joignent à une grande force physique beaucoup de hardiesse et d'opiniâtreté. Malgré leur extérieur rude et sauvage, ils sont gais et hospitaliers, mais enclins au pillage; doués de bon sens et de pénétration, le défaut d'instruction arrête seul chez eux les progrès de la civilisation. On se borne dans leurs écoles à l'enseignement de la lecture et de quelques préceptes religieux. Descendants d'un mélange de Hongrois et de Tartares, ils conservent à côté des cérémonies musulmanes quelques restes d'un culte naturel; ils offrent des prémices au soleil, et suspendent auprès de leurs ruches une tête de cheval. Les bestiaux, les chevaux, les abeilles font toutes leurs richesses. Les moins aisés possèdent une cinquantaine de chevaux, les plus riches 500 à 2,000. Ils sont divisés en 34 hordes, dont chacune a son chef pris parmi les plus âgés. Pendant l'été, ils habitent sous des tentes en feutre qui forment des camps (*koche*); pendant l'hiver, dans des villages (*aoul*). Ils forment environ 15,000 familles. Ils fournissent de la cavalerie à l'armée russe et gardent les frontières. Ils ne payent pas d'impôts, mais le gouvernement les oblige à se fournir de sel dans les magasins de la couronne. La chair des chevaux constitue leur principale nourriture. Ils vivent dans l'hiver de viandes, de galettes et de miel. La grande outre de *koumis* ou lait de jument fermenté, principal ornement de leurs sales huttes, est pour eux une source de joie; au printemps, le suc de bouleau épure et ranime leur corps; avec le beau temps et la verdure des pâturages, le lait frais devient alors leur nourriture.

Les Tartares d'Oufa, qui occupent des campements considérables entre la Bielaïa et l'Isk, sont de tous les habitants de la province d'Orenbourg les cultivateurs les plus laborieux et les plus vigilants; la plupart sont très-aisés. Ils choisissent de préférence la proximité des villages pour l'emplacement de leurs camps. Ils les divisent en trois portions par communautés; chacune reste en jachère à son tour, et sert à faire parquer les bestiaux. Elles sont entourées d'une haie légèrement palissadée, et très-propres à la culture du froment. Lorsque ces terres perdent leur fertilité, et que les landes voisines ne sont pas susceptibles d'être défrichées et mises en valeur, le village ou la communauté entière démolit ses maisons de bois, et se transporte dans une autre contrée. Ces Tartares sont assez propres dans leur ménage. Les riches ont à côté de leurs maisons un petit bâtiment composé d'une seule pièce, qui leur sert à recevoir leurs convives. Presque tous les villages ont des *abisses* ou maîtres d'école pour l'éducation de la jeunesse. La plupart de ces Tartares n'ont qu'une femme; quelques-uns en ont deux, mais rarement davantage. Les femmes et les filles ne se montrent qu'avec leurs plus belles parures.

Dans un pays habité en partie par des peuples pasteurs, les villes doivent être peu

nombreuses. Près de la frontière septentrionale, *Menzelinsk,* sur les bords de la Menzela, près de sa jonction avec l'Isk (Kama), est assez bien bâtie; elle renferme plus de 500 maisons, 2 églises et grand nombre de boutiques. La foire de l'Épiphanie y attire une grande affluence de visiteurs : en 1857, on y a apporté pour 22 millions de francs d'indigo, de cotonnades, de thé, de sucre, de cuirs, de fourrures, de fruits secs, etc. — Sur la Bielaïa, *Birsk,* chef-lieu de district, renferme 2,000 habitants. — *Oufa,* sur la rive droite, entre le confluent de la Diama et celui de l'Oufa, compte environ 8,000 habitants; elle a pendant quelque temps été la capitale du gouvernement, dont elle occupe presque le centre. Cette ville renferme plus de 1,000 maisons, 7 églises, 2 couvents et un séminaire. Elle est la résidence de l'évêque des Baschkirs, d'un mufti, etc. *Sterlitamak,* autre chef-lieu de district sur la Bielaïa, compte 2,000 habitants.

Orenbourg, située sur la rive droite de l'Oural, au confluent de la Sakmara, est un des grands points de contact entre l'Asie et l'Europe. Cette ville de 25,000 habitants fut d'abord construite en 1734, à l'embouchure de l'Or, sous le nom de forteresse de l'Or; cinq ans plus tard, elle fut transférée à 180 kilomètres plus bas, sur le bord de l'Oural, où elle reçut le nom de Krasnogorskaïa. Mais comme sa position ne paraissait pas encore assez avantageuse, l'impératrice Élisabeth, en 1742, la fit reconstruire à 75 kilomètres plus bas, sur l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, et lui donna le nom d'Orenbourg. Revêtue d'un rempart, d'un fossé et de fortifications régulières, on y entre par quatre portes. Sa cathédrale est construite sur un roc de jaspe rouge assez élevé. On y remarque l'hôtel du gouvernement, celui de la police, la chancellerie et l'hôpital; la plupart des maisons sont bâties en briques, et les rues sont droites et bien percées. Le bazar ou *gostinoï-dvor,* bâti en pierre, est situé au delà de l'Oural et constamment gardé par un camp de Cosaques. C'est là que se fait tout le commerce avec l'Asie. Orenbourg est le siége d'un séminaire ecclésiastique, d'une école militaire et d'une école destinée aux musulmans et à l'étude des langues orientales. C'est le rendez-vous des caravanes russes qui se rendent dans la Boukharie, et des caravanes boukhares qui apportent en Russie les marchandises d'Asie. Les Boukhares traversent en caravanes presque toute l'Asie d'un bout à l'autre; la Chine, la Perse, les Indes et la Russie sont les termes de leurs courses. Ils apportent à Orenbourg de la poudre d'or, des monnaies d'or de Perse, des pierreries tirées de l'Inde; du coton en fil travaillé, de mauvaises étoffes de soie, des peaux de brebis et d'agneau à laine frisée, des peaux de tigre et de chat tigré.

Les Kirghiz (que les Russes honorent du nom de sujets) amènent à Orenbourg environ 60,000 moutons et 10,000 chevaux, mais de peu de valeur. Ils emportent des draps de différentes qualités, teints en rouge ordinaire et en écarlate, de petits velours, des toiles blanches et des toiles bleues, toutes sortes de plaques en fer-blanc pour la parure des femmes, des aiguilles, de la verroterie, des grains de corail et d'autres objets frivoles qui servent à orner les équipements des chevaux. Ils emportent aussi des aigles, qui sont fort recherchés par les Kirghiz pour la chasse du loup, du renard et de la gazelle.

Le commerce sur la ligne d'Orenbourg, c'est-à-dire par les steppes des Kirghiz, a été en 1857 de 13 millions de francs à l'importation, de 6,600,000 francs à l'expor-

tation, sans compter le numéraire; en tout, 20 millions environ. Le commerce par la ligne dite de Sibérie est presque aussi considérable. Bien que le district de Troïtsk appartienne à la partie asiatique du gouvernement, nous devons mentionner ici son chef-lieu, *Troïtsk,* ville de 3,000 âmes, située sur l'Ouï. C'est une place de commerce importante, et le second bureau de douane de la Russie du côté de la Sibérie. En 1852, il y est arrivé 6 caravanes boukhares et 11 de la Chine avec 7,000 chameaux, dont 2,750 de la Boukharie, 3,600 de Tachend et 600 de Tchongoutchok, avec 2 millions de marchandises consistant principalement en cotonnades imprimées, thé et bétail. Les exportations sont un peu moins considérables, et s'effectuent également par caravanes. — *Tcheliabinsk,* sur un affluent de l'Ilet, est peu importante par sa population, mais il s'y tient aussi des marchés considérables.

Le pays des *Cosaques Ouraliens* est une longue et étroite bande de terrains sablonneux et marécageux qui borde le cours du Jaïk ou de l'Oural. Ce fleuve roule ses eaux médiocrement limpides, mais extrêmement poissonneuses, dans un lit sans écueils et assez profond pour des barques; ses rivages, couverts d'une forêt de roseaux, ne sont fréquentés qu'aux époques de la pêche. Celle de la pêche sous la glace offre un des spectacles les plus singuliers : un essaim de quelques milliers de pêcheurs y arrive en traîneaux, chacun muni d'une fourche, de plusieurs perches et d'autres instruments; ils se rangent dans une ligne immense, et celui qui oserait devancer les autres verrait sur-le-champ ses instruments brisés par les gardes. Au moment où l'*hetman* de la pêche part dans son traîneau, tous s'envolent avec la rapidité du vent, choisissent une place sur le fleuve glacé, y taillent une ouverture, y enfoncent leurs fourches; une forêt de perches s'élève sur le fleuve; les marchands, accourus jusque de l'intérieur de la Russie, achètent le poisson avant même qu'il soit tiré hors de l'eau. Bientôt les esturgeons, les husons, les *sevrug,* palpitent sur la glace, et des courriers partent avec les prémices de la pêche pour les déposer aux pieds de la cour de Saint-Pétersbourg. La valeur du poisson exporté pour l'intérieur (y compris la colle et le *caviar*) est estimée à 2 millions de roubles, et le droit de sortie produit un revenu de 100,000 roubles.

Enrichis par la vente de leur pêche, de leurs bestiaux, de leurs laines, de leurs chevaux et de leurs moutons, dont ils exportent annuellement plus de 150,000, les Cosaques Ouraliens vivent dans une grande aisance; leurs maisons offrent de la propreté et de la commodité; les étrangers y sont reçus avec la plus grande hospitalité. Eux-mêmes s'habillent à l'asiatique, en étoffes de coton et de soie; la *saroka* (bonnet) de leurs femmes est ornée de perles fines et d'un mouchoir de soie persane. Comme ils sont de la secte des *roskolniki,* ils abhorrent le tabac et conservent la barbe. Nous avons vu (page 389) qu'ils donnaient à l'armée russe 12 régiments de cavalerie forts de 11,000 hommes.

Ouralsk, située au confluent de l'Oural et du Tchagan, ne renferme que des rues étroites et peu régulières : elle est défendue par quelques fortifications. On y trouve 5 églises et 10,000 habitants. Les Cosaques y sont régis par leur propre chancellerie, divisée en deux départements, l'un pour la partie militaire et l'autre pour les affaires civiles, le tout présidé par l'ataman des troupes, sous la surveillance du gouverneur général d'Orenbourg. — *Gourief,* sur la rive droite du bras le plus oriental

de l'Oural, à 8 ou 10 kilomètres de la mer Caspienne, est encore une ville de Cosaques. Elle contient 300 maisons et 3 églises. Les marais salants qui l'environnent et qui sont inondés au printemps en rendent l'air très-malsain dans cette saison; mais sa forteresse est la mieux construite de toutes celles qui s'élèvent sur l'Oural. Son petit port est un lieu d'échange, où les Cosaques viennent commercer avec les Kirghiz.

Ce peuple, aujourd'hui paisible, a eu une histoire orageuse. Sortis des Cosaques Doniens, dont nous verrons plus loin l'histoire, ils s'établirent d'abord en brigands sur tout le cours du bas Volga; voyageurs, marchands, tout tombait sous leurs coups. Ivan II envoya une armée contre eux; ceux qu'on put saisir périrent dans d'horribles tourments. Chassés du Volga, ils pillèrent les bords de la mer Caspienne, et fondèrent sur les bords de l'Oural une république indépendante, qui se soumit à la protection de la Russie, en conservant ses libertés. Mais la révolte sanguinaire de Pougatschef fut une occasion trop séduisante pour leur esprit remuant et féroce: ils se mirent sous les ordres de cet homme cruel, et, vaincus par les troupes russes, ils furent privés de leurs assemblées nationales et de leur artillerie. Leur population s'élève aujourd'hui à 120,000 individus des deux sexes.

§ VIII. Gouvernement de Samara. — Ce gouvernement a été organisé en 1850, avec des districts pris aux gouvernements d'Orenbourg, de Simbirsk et de Saratov. Il est limité à l'ouest par le Volga, qui le sépare des gouvernements de Saratov et de Simbirsk, au nord par le gouvernement d'Orenbourg, à l'est par le territoire des Cosaques de l'Oural. Sa superficie est de 122,000 kilomètres carrés; sa population de 1,320,000 habitants.

Ce vaste territoire appartient à la rive orientale du Volga, et n'est traversé que par un petit nombre d'affluents de ce fleuve, la Samara, grossie du Sok, l'Irgiz, etc. Le pays est très-accidenté au nord de la Samara, à l'ouest par les hauteurs qui bordent le cours du Volga, à l'est par d'importants et nombreux contre-forts de l'Oural. Le bassin du Sok est remarquable par une chaîne de collines nommées *Socolo-Gori* ou *Monts-Faucons,* qui accompagne cette rivière jusqu'au Volga. Cette chaîne ne présente en général que les couches ordinaires des montagnes de transition; mais il en jaillit des sources imprégnées de soufre et de naphte. C'est à peu de distance de Sergievsk, le long de la petite rivière de Sourgout, que Pallas a vu plus de 12 grandes sources de soufre dans un espace de 30 verstes. Elles ne gèlent jamais, et déposent une matière sulfureuse si abondante qu'on y avait autrefois établi des exploitations de soufre. A 5 verstes du village d'Ichtulkina, dans un profond bassin qu'entourent d'arides rochers calcaires, une autre source forme et nourrit le *Lac de soufre* (*Sernoïè-Ozero*), dont les eaux limpides laissent apercevoir des couches de soufre jaune et olivâtre, tandis que l'atmosphère, à 2 verstes de distance, est infectée d'une puanteur insupportable. Un ruisseau sortant du lac roule des eaux tellement troubles et blanches, que les Tartares en ont peint l'aspect en le nommant *Uiran-Ly,* c'est-à-dire lait caillé. Près de Semenovo, il jaillit une forte source d'asphalte liquide; plus bas, vers Sergievsk, on a exploité un puits d'asphalte, et près de Kostitchi, les falaises du Volga présentent une roche calcaire tellement imprégnée de bitume qu'on en fabrique de la cire à cacheter. Les mêmes falaises, à Sernoï-Godorok.

offrent des cristaux de soufre d'une transparence égale à celle de l'ambre jaune, au milieu du calcaire. Enfin, au sud, on doit citer le lac d'*Ielton* ou *Eltonskoë,* de 47 kilomètres de circuit et de forme ovale. Sa richesse saline est tellement grande que, pendant l'été, on croit apercevoir une mer couverte de glace et de neige, tant est grande l'illusion produite par le sel cristallisé le long du bord et sur toute sa surface. Il fournit chaque année 10 millions de pounds de sel. Un peu plus à l'ouest est le lac *Gorgoïé-Solennoïé,* beaucoup plus petit.

On peut diviser ce gouvernement en deux régions bien distinctes : celle qui est au nord de la Samara, formée d'un terreau fertile et très-productif; celle qui est sud de cette rivière, où les terres deviennent de plus en plus maigres et stériles. Au-dessous de l'Irgiz commence la steppe avec ses éternels pâturages et ses plantes salines. Ce n'est que le long du Volga, où sont établies quelques colonies allemandes, que l'agriculture est florissante.

Les villes sont rares et surtout peu importantes. Le chef-lieu est *Stavropol,* sur le Volga, avec 2,500 habitants, au centre de laquelle s'élève un fort palissadé, servant de résidence aux chefs des Kalmouks, qui, dans les environs, mènent la vie de pasteurs. On y trouve en outre quelques grands édifices, une belle rue, des fabriques. A *Samara,* située entre le Volga et la Samara, et qu'on dit peuplée de 6,000 habitants, se tient un marché de peaux d'agneaux très-recherchées. Non loin de cette ville s'élève un ancien *tumulus* ou colline funéraire, qui, selon la tradition, couvre les cendres d'un monarque tartare. — *Bougoulma,* près de l'Isk, *Bougourouslân,* sur le Sok, *Bouzoulousk,* sur la Samara, sont des bourgades sans importance, chefs-lieux de district. — *Nikolaevsk,* sur l'Irgiz, *Nov-Ouzen,* sur le grand Ouzen, et *Tsarev,* sur une branche du Volga, sont d'autres centres de population remarquables seulement par les marchés qui s'y tiennent périodiquement.

§ IX. Gouvernement de Saratov. — Ce gouvernement, limité à l'est par le Volga, est entouré des autres côtés par les gouvernements de Simbirsk, de Penza, de Tambov, de Voroneje et par le pays des Cosaques du Don. Sa superficie est de 130,000 kilomètres carrés, et sa population de 1,445,000. Couvert au nord d'un bon terreau noir, sa partie méridionale est maigre et pierreuse. Il est généralement ondulé et des collines d'ardoises et de calcaire assez élevées bordent la rive du Volga jusqu'au coude qu'il fait à Tzaritzin. Ce sont elles qui rejettent à l'ouest les eaux du Don, et se sont opposées jusqu'à présent à la jonction des deux fleuves. Le Volga, qui dessine la frontière orientale du gouvernement, ne reçoit ici aucun affluent remarquable; nous ne nommerons que la Terichka; mais plusieurs autres y prennent naissance, tels que la Soura, qui, par le nord, va retrouver le Volga dans le gouvernement de Nijni-Novgorod. En outre le Khoper, la Medvieditsa grossie de l'Elan, et l'Ilavia, descendent vers le Don, qu'ils retrouvent dans le pays des Cosaques. Le climat est assez tempéré, cependant le thermomètre descend jusqu'à 25°. L'agriculture donne d'abondants produits. La récolte s'élève de 10 à 15 millions d'hectolitres, et laisse toujours un fort excédant pour l'exportation. Le lin et le chanvre sont également abondants; sur les bords du Volga les colons allemands cultivent le houblon, le tabac, la garance. Les vignes mûrissent à Sarepta et les mûriers à Saratov. Au nord-ouest existent d'assez grandes forêts de chênes, de peupliers, d'érables et

de pins, mais le reste du gouvernement souffre du manque de bois. L'élève du bétail a beaucoup d'importance; mais les races indigènes sont communes. On estime le nombre des bœufs à 850,000, des moutons à 1,800,000, des chevaux à 600,000, etc.

La population est très-mélangée d'éléments slave, tartare, finnois, turc, etc. On y rencontre en outre un grand nombre de colonies, allemandes, suisses, suédoises, françaises, établies depuis 1763 sur les deux rives du Volga, où elles ont fondé 102 villages, dont 42 sur la rive droite. Les Tartares occupent les bords de la Soura et de l'Ouça; les Mordouines et les Tchouvaches habitent le district de Kouznetsk; les Mechtcheriaks sont sur le Khoper, dans le district de Serdobsk. Toute cette population est active, commerçante et industrieuse; les tanneries, les fabriques de tabac, de soieries, de draps, etc., sont très-nombreuses.

Les villes sont mieux peuplées que dans les gouvernements précédents. Sur le Volga, *Kvalyunsk* renferme 4,500 habitants. — *Volsk* ou *Volgsk,* jolie ville de 12,000 âmes, située au pied d'une montagne assez élevée, fait un grand commerce sur le fleuve et possède une manufacture d'armes. — *Saratov,* capitale du gouvernement, n'est ni belle ni régulière, bien qu'elle ait été rebâtie plusieurs fois, mais elle est très-commerçante et renferme 35,000 habitants. Au sud de cette ville, en descendant le Volga, nous verrons *Kamychin,* petite ville de 4,000 habitants, qui était anciennement une forteresse nommée *Dmitricvsk.* — *Tzaritzyn* renferme 5,000 habitants, qui élèvent des bestiaux et cultivent le pêcher, la vigne et des melons d'eau. Dans le voisinage se trouvent des sources minérales. La ville est fortifiée et a constamment une garnison; c'est là que s'opère le transport des marchandises auxquelles on veut faire descendre le Don[1]. Plus bas, au confluent de la Sarpa avec le Volga, sur la limite du gouvernement, *Sarepta,* colonie de frères moraves, offre un aspect riant; les principales rues et la place du marché sont plantées d'arbres; l'église principale est bâtie en pierre. On y fabrique du velours de coton, des soieries, des toiles, des bas, des bonnets; les peuplades kalmouques s'y fournissent de tous les petits objets domestiques. On remarque dans ses environs des plantations de tabac d'un très-grand rapport, et des vignes dont on obtient un bon vin blanc.

Une grande route, qui se dirige vers l'ouest, conduit de Saratov à la petite ville d'*Atkarsk* (1,500 hab.), située sur la Medvieditsa, puis longeant la rive gauche du Khoper, elle passe à *Balachef,* dont les 3,000 habitants sont presque tous cultivateurs. De Saratov on va aussi à *Petrovsk,* bâtie par Pierre Ier, et qui a 6,000 habitants. Plus au nord se trouve *Kouznetsk,* chef-lieu de district peuplé de 8,000 habitants.

§ X. Gouvernement d'Astrakhan. — Ce gouvernement, qui comprend la majeure partie du khanat d'Astrakhan, embrasse tout le pays compris entre la mer Caspienne au sud-est, la Kouma et le Manytch au sud-ouest, le bassin de la Sarpa à l'ouest, le pays des Cosaques de l'Oural à l'est. Sa superficie est de 143,000 kilomètres carrés, dont 4,700 seulement de terres arables, de pâturages et de forêts; tout le reste est inculte. Sa population est de 387,000 habitants.

[1] Voir page 285.

Le Volga traverse ce gouvernement du nord-ouest ou sud-est, et le divise en deux immenses steppes très-basses : la steppe d'Astrakhan, à l'ouest, entièrement plate ; la steppe Ouralienne, à l'est. Selon Pallas, l'une et l'autre de ces immenses landes ont dû être autrefois couvertes par la mer Caspienne. Dans la steppe orientale, un long plateau sablonneux, mais verdoyant, nommé *Noryn* en kalmouk et *Rynpeski* en russe, s'élève au-dessus de la plaine formée d'un limon argileux et salin.

Le gouvernement d'Astrakhan est loin de devoir aux inondations du Volga ce que la basse Égypte doit à celles du Nil ; elles n'y apportent pas un limon fertile ni des eaux fécondantes. Le terrain qui n'est pas inondé par le Volga consiste en landes qui, pour n'être pas absolument stériles, sont néanmoins peu propres à l'agriculture. La rareté des pluies est telle que, même sur les bords du fleuve, l'on est obligé d'arroser artificiellement chaque coin de terre qu'on veut cultiver. Ces bruyères sèches et brûlantes se couvrent cependant au commencement du printemps de belles fleurs, d'excellentes herbes, d'asperges, de câpres, de raiforts. Les espèces de salsola, dont on tire la soude, viennent également en abondance. Dans les lacs d'*Etsen*, de *Bagd* et plusieurs autres, le sel forme au fond un amas de cristaux. La montagne de *Bogdo-oola* porte sur son sommet une colline de sel. La partie fertile de ce gouvernement est extrêmement bornée, et ne comprend guère que les terrains bas qui se trouvent le long des fleuves Oural et Kouma. Ces contrées produisent des herbes d'une grandeur démesurée, des arbouses, des citrouilles et des concombres, des racines et légumes de toute espèce ; des pommes, poires, pêches, abricots, prunes, cerises, mûres et d'autres fruits ; enfin du raisin rouge et blanc. Tous ces fruits et légumes prennent un immense développement, parce qu'on leur prodigue des arrosements artificiels, parce que le sol est imprégné de matières salines et bitumineuses, enfin parce que la chaleur pendant deux mois est extrême ; mais toutes ces productions ont un goût désagréable, aquatique et insipide. L'air est malsain presque partout, à cause des exhalaisons salines dont il est constamment chargé. La chaleur monte jusqu'à 36 degrés. Les vents du nord apportent quelquefois un froid si vif, que le thermomètre descend au-dessous de 28 degrés. Le principal bras du Volga, nommé Jarkofsk, large de 730 mètres, gèle en hiver jusqu'à porter les traîneaux chargés ; la glace dure ordinairement deux mois. Le pays est presque absolument dépourvu de bois ; ce n'est qu'à l'extrémité nord-ouest que l'on rencontre quelques chênes. Ailleurs, il n'y a que des broussailles, qui, avec la fiente desséchée, forment le combustible. Le bétail est la principale richesse des populations. Les nomades élèvent surtout des chevaux qui sont de la belle race kalmouque et qu'ils laissent courir en liberté pendant l'hiver. Ils possèdent aussi beaucoup de chameaux à deux bosses, des chèvres et des moutons à grosse queue. Les habitants sédentaires élèvent des bœufs, des cochons, des moutons et de la volaille. On estime le nombre des chevaux à 120,000, des bœufs à 300,000, des moutons à 1,200,000. On trouve aussi dans les steppes des chevaux et des chèvres sauvages, des sangliers, des renards. La chasse est nulle, mais la pêche donne des produits très-abondants. Sans compter le poisson qui est salé et transporté dans l'intérieur de l'empire, on prépare des quantités énormes de colle de poisson, de caviar, etc.

Aux populations variées que nous avons rencontrées dans les gouvernements qui-

précèdent, viennent encore s'ajouter ici de nouveaux éléments, arménien, géorgien, turcoman, persan, boukhare, etc. La plus remarquable est la population kalmouke, qui habite ou parcourt la plus grande étendue de cette contrée.

Les *OElœts* ou *Oïralt*, auxquels les Turcs ont donné le nom de *Kalmouks*, sont originaires de la Tsoungarie. On les divise en trois grandes tribus ou *hordes*, appelées *Torgoout*, *Derbet* et *Khochoout*, formant 9 *oulousses*, dont 7 dans le gouvernement qui nous occupe, le reste dans celui de Stavropol et dans le pays des Cosaques du Don. Ils se divisent en deux castes, les *os noirs* ou peuple, les *os blancs* ou nobles; la plupart professent le dalaï-lamisme.

La rive gauche du Volga est plus particulièrement occupée par les *Kirghiz-Kaïsaks*, peuple d'origine turque, mélangée de Mongols, divisé en trois hordes, la grande, la moyenne et la petite, qui obéissent soit à la Chine, soit à des khans indépendants, soit à la Russie. La petite horde, soumise à la Russie, qui n'a cependant sur elle qu'une autorité douteuse, se compose, dit-on, de plus de 100,000 hommes, qui tous professent l'islamisme. Nous entrerons dans plus de détails sur ces populations dans la description de la Tartarie indépendante [1].

Astrakhan est construite dans une des îles formées par le Volga, sur son bras principal, et présente de loin un bel aspect par ses nombreuses églises, ses vergers, ses vignobles, ses grands faubourgs, sa citadelle ruinée ou son *kreml*. Mais de près c'est une ville fort laide; les maisons y sont en bois; les rues boueuses et malsaines. On y trouve 25 églises russes, 2 arméniennes, une luthérienne, une catholique et plusieurs mosquées; un assez beau palais archiépiscopal, un séminaire, un gymnase, des fabriques de soieries, de cotonnades, des teintureries, quelques fabriques de cuirs et des fonderies de suif. Sa population est de 50 à 60,000 habitants de toutes nations : Russes, Arméniens, Tartares, Hindous, Persans, Juifs, etc. Son commerce avec l'Inde et la Perse est très-important par la mer Caspienne. La navigation y commence le 15 mars pour finir le 15 novembre. Dans cet intervalle le port reçoit environ 1,000 navires, qui sans doute font plusieurs voyages dans la même campagne, car il ne paraît pas y avoir dans la mer Caspienne plus de 200 navires montés par 2,000 marins. Astrakhan reçoit par cette voie des fruits secs, des cuirs, du millet, du bois de noyer, du coton et des tissus de coton, du poisson, etc. Il exporte principalement du fer en barres. La Perse lui envoie pour 4 à 5 millions de marchandises et n'en exporte que pour 2 millions.

Les autres villes du gouvernement sont sur le Volga. En remontant ce fleuve, nous verrons *Krasnoïar*, petite ville de 3,000 âmes, dont les habitants s'occupent de la pêche : on y remarque encore les restes de murailles et de tours en bois qui lui servaient jadis de fortifications. — *Saraï* ou *Sélitrenoï-Gorodok*, c'est-à-dire *petite ville de salpêtre*, que les Tartares détruisirent, il y a plusieurs siècles, après un siége de huit ans, n'a plus que des ruines immenses qui attestent l'importance que dut avoir cette capitale des khans de la Grande-Horde. — *Ienotaevsk* n'est qu'un groupe de maisons qui entourent un petit fort où l'on entretient une garnison. — *Tchernoïarsk* ou *Tchernoïar*, ville de 2,000 habitants, a des fortifications assez bien entretenues.

[1] Voir tome V, pages 171 à 177.

CHAPITRE DOUZIÈME

PAYS DU CAUCASE.

§ Ier. Généralités. — Au delà de la Kouma et du Manytch s'étend jusqu'aux cimes du Caucase un vaste territoire limité à l'ouest et à l'est par les mers Noire et Caspienne, et qui, suivant les conventions géographiques, appartient à l'Europe. Les Russes, qui ne tiennent aucun compte de ces conventions, confondent les deux versants du Caucase, tous deux d'ailleurs fort peu soumis, fort mal connus, dans leurs divisions administratives. Ils appellent l'ensemble des possessions russes sur ces deux versants *lieutenance de la Caucasie*, et ils la divisent en 6 provinces : Tchernomorie, ou pays des Cosaques de la mer Noire; Stavropol ou Caucasie, Derbent ou Daghestan, Kutaïs, Tiflis, Érivan. Ils y ajoutent les territoires dits *subjugués*, ou plus exactement indépendants, qui se trouvent sur l'un et l'autre versant. L'ensemble a une superficie de 6,436,350 milles carrés géographiques, et une population de 3,198,000 habitants.

Comme nous devons respecter la convention géographique qui donne pour limite à l'Europe et à l'Asie la crête du Caucase, nous réserverons pour la géographie de l'Asie la description du versant méridional du Caucase, c'est-à-dire des provinces de Koutaïs, de Tiflis, d'Erivan avec leurs dépendances, et nous décrirons le versant septentrional du Caucase, en le subdivisant ainsi : *Caucasie, Daghestan, territoires tcherkesses* ou *indépendants*. Nous devrions y ajouter la *Tchernomorie*, mais il sera plus commode de réunir sa description à celle du pays des Cosaques du Don.

Les Russes ne possèdent réellement sur le versant septentrional que les provinces de Tchernomorie et de Caucasie; ils sont à peu près les maîtres de la province de Derbent et de la partie supérieure du Térek, où passe la grande route de Tiflis. Quant aux territoires habités par les Abases, les Tcherkesses, les Lesghis, ils sont entièrement indépendants et en lutte continuelle avec les Russes, qui sont obligés d'avoir dans ces montagnes une armée permanente de 150,000 hommes. Nous verrons dans la description de l'Asie que le versant méridional est beaucoup mieux soumis, mais que, pour joindre les deux versants, la domination russe ne possède que trois routes, les deux qui longent la mer Noire et la mer Caspienne, et celle du milieu de la chaîne ou de Vladikaukas à Tiflis. (Voir tome V, page 25.)

Nous avons déjà décrit physiquement le versant septentrional du Caucase en décrivant les cours du Manytch, de la Kouma, du Térek, du Kouban, ainsi que les premières pentes, les gradins successifs, les aspects majestueux de la chaîne caucasienne. (Voir pages 270, 282, 283, etc.) Toute la partie septentrionale de ce versant est une steppe immense, aride, couverte de lacs et de marécages, inondée périodiquement par les débordements des cours d'eau. La partie méridionale se relève peu à peu, devient montueuse, est coupée de courtes et profondes vallées, enfin se hérisse des cimes neigeuses, des groupes déchirés, des contre-forts gigantesques du Caucase.

§ II. Caucasie. — Le gouvernement de la *Caucasie* ou de *Stavropol* occupe le vaste

pays borné au nord par les cours du Manytch et de la Kouma, à l'est par la côte de la mer Caspienne, à l'ouest par une ligne de convention qui le sépare de la Tchernomorie; au sud, il est limité d'abord par le cours du Kouban, ensuite par une ligne de convention qui coupe les affluents de ce fleuve, enfin par les cours de la Malka et du Térek. Ce pays ne se compose que de plaines basses et marécageuses, surtout dans les bassins du Manytch et de la Kouma, tout imprégnés d'eau saumâtre. On n'y trouve de hauteurs que dans le contre-fort qui sépare le cours supérieur du Kouban du cours du Térek : là le sol se relève doucement; un terrain noir recouvre les couches de sable, et la végétation ordinaire remplace les plantes salines. Des pâturages considérables et les bords fertiles des rivières fournissent aux Kalmouks, aux Turcomans et aux Nogaïs qui peuplent cette contrée leur subsistance et leurs moyens d'échange, auxquels ils ajoutent le produit des lacs salés qui approvisionnent de sel les gouvernements voisins. Si elle n'était tempérée par la brise de mer, la chaleur y serait insupportable pendant la plus grande partie de l'année; l'été le thermomètre s'y élève à 36 degrés; l'hiver il s'abaisse un peu au-dessous du point de congélation. La vigne et le mûrier sont cultivés dans les districts de Mozdok et de Kisliar; les montagnes et les bords du Térek sont bien boisés; ailleurs le bois est rare, et la tourbe sert de combustible. De nombreux troupeaux de bœufs, de moutons, de chèvres, de porcs et de buffles couvrent les pâturages; on y élève aussi le cheval et le chameau à deux bosses. Les bois et même les steppes sont peuplés de sangliers, de daims, d'antilopes et d'ânes sauvages; mais les seules bêtes féroces sont l'ours et le loup.

Les villes sont rares; mais on trouve sur les bords du Kouban, du Térek et de leurs affluents de nombreuses forteresses, redoutes et campements de Cosaques. Tout cela a été établi pour protéger ce pays contre les incursions des Tcherkesses et autres montagnards indépendants. — *Stavropol,* chef-lieu du gouvernement, est bâtie sur la rive gauche de la Tachla, qui se jette dans le Kalaous. C'est une forteresse qui renferme trois églises, un séminaire, l'hôtel de ville, des maisons régulièrement bâties, des magasins considérables; quelques tanneries, des fabriques de savon et de cire, et la culture du tabac occupent les habitants, au nombre de 3,000, sans compter la garnison. Le faubourg se compose de 400 maisons en bois. — *Gheorghiefsk,* sur la rive gauche de la Podkoumok, est assez bien fortifiée et bâtie avec plus de régularité que de solidité : ses maisons résistent rarement aux vents violents qui viennent de la grande steppe. La chaîne du Caucase, dont les hautes cimes sont couvertes de neiges éternelles, présente de ses murs un aspect magnifique. On y remarque l'hôtel du gouvernement, une église grecque, un temple arménien, six hôpitaux, un lazaret, des casernes et des magasins d'approvisionnement. Les environs de cette ville de 3,000 âmes sont garnis d'arbres fruitiers et les bois remplis de gibier. — *Patigorsk,* sur la même rivière, mais plus au sud, est une ville moderne qui est destinée à devenir le siége des autorités administratives et judiciaires de la province. Elle possède des sources minérales. A peu de distance à l'ouest s'élève le fort de *Konstantinogorsk,* sur la rive gauche du Podkoumok. La découverte que l'on a faite dans ses environs de plusieurs sources sulfureuses et gazeuses y a provoqué la fondation d'un village appelé *Alexandersbad,* où se réunissent tous les ans un

assez grand nombre de baigneurs. — *Iekaterinograd,* sur la rive gauche du Térek, est une ville fortifiée, assez importante, avec un hôpital militaire. — Un peu au-dessous de cette ville, sur le Térek, *Mozdok* est environnée de plantations de vignes et de mûriers. On y élève beaucoup de vers à soie. Ses rues sont larges et assez droites, mais les maisons sont petites et n'ont point de fenêtres sur la rue; on y compte 4 à 5,000 habitants. Les femmes arméniennes s'y font remarquer par leur beauté. Le climat de cette ville est malsain, à cause des marécages qui l'environnent. — *Kisliar* est la ville la plus peuplée de la province; elle renferme plus de 10,000 habitants, sans compter la garnison. Elle est située sur la rive gauche du Térek, à 60 kilomètres de son embouchure. A cause des inondations de cette rivière, le climat y est humide et malsain. Composée de maisons en briques et en bois, elle renferme un grand nombre de distilleries et fait un bon commerce en eau-de-vie, vin, étoffes de laine et de soie.

§ III. Gouvernement de Derbent ou Daghestan. — Le versant oriental du Caucase comprend, sur le bord de la mer Caspienne, la province du *Daghestan,* qui est limitée au sud par la crête de la chaîne et à l'ouest par le cours du Soulak; la partie la plus élevée porte le nom de *Lesghistan.* Sa superficie est d'environ 30,000 kilomètres carrés, et sa population de 427,000 habitants. Ce pays a été cédé à la Russie par la Perse en 1812.

Il est très-montagneux, hérissé de sommets glacés que séparent de profondes vallées sillonnées par de nombreux torrents. Il est extrêmement fertile, surtout dans le voisinage de la côte : les céréales, la vigne, le mûrier, le cotonnier, les plantes tinctoriales abondent dans le fond des vallées et sur leurs flancs, tandis qu'au-dessus d'elles s'élèvent d'épaisses forêts. La principale richesse du pays consiste dans le bétail. Les côtes sont peu découpées, et n'offrent aucun havre sûr et profond; elles sont très-poissonneuses, mais les habitants s'adonnent peu à la pêche. Le climat est doux dans les vallées, très-chaud sur la côte; il ne devient âpre que près des sommets couverts de neiges éternelles. Près de la côte, et à cause des marais où finissent les rivières, il est malsain.

On sait peu de chose des habitants du Daghestan. La plupart sont d'origine turcomane ou tartare, de religion mahométane, pasteurs ou agriculteurs. Ils obéissent à des khans, vassaux de la Russie. Nous en savons un peu plus sur les *Lesghis,* tribus belliqueuses, les unes sédentaires, les autres nomades, et qui ont longtemps été la terreur du pays par leurs brigandages. On a essayé de les arrêter par une série de forts; mais ils se livrent encore à des incursions où ils enlèvent les troupeaux, les récoltes et les habitants. Leur genre de vie et l'air pur qu'ils respirent sur leurs montagnes prolongent leurs jours d'une manière extraordinaire. Leurs femmes, renommées pour leur beauté, se distinguent encore par leur valeur et leur intrépidité. Plusieurs tribus lesghiennes suivent la religion mahométane; on s'est aussi aperçu de quelques traces de christianisme; mais les moins civilisés adorent encore le soleil, la lune, les arbres et les fleuves.

On les partage en diverses tribus qui parlent des dialectes différents. Les *Awares* ou *Aorses,* qui habitent au nord entre les deux cours d'eau appelés Koïsou, se composent de 1,500 familles mahométanes, gouvernées par un khan et assez paisibles.

Le khan réside dans une ville, *Khounsakh,* qui a 1,000 maisons, et où l'on fabrique de beaux châles. Il en est de même des *Didos,* qui habitent au sud des Awares, près des monts Soumour. Les *Kouvasches* ou *Koubaches,* qui habitent entre les sources du Bougam et du Chary, sont, dit-on, d'origine européenne, descendants de Génois ou d'Allemands; ils sont sobres, honnêtes, laborieux, et s'occupent du travail des métaux, des tapis, de manteaux. Ils sont aussi les courtiers du commerce entre la Russie et la Perse. Les *Kasi-Koumouk,* les *Kaitak,* etc., sont pasteurs et pillards.

Au nord du Daghestan, sur la mer Caspienne, entre les embouchures du Térek et du Soulak, on trouve encore les *Koumouks,* tribus tartares, qui ont pour ville principale *Andreva* ou *Enderi,* composée de 4,000 maisons, située sur l'Aktach, et résidence de plusieurs princes. C'est là que les Lesghis vont vendre le produit de leurs pillages. On y remarque encore le poste militaire de *Kaziourte,* sur le Soulak.

Au sud du Soulak, la partie septentrionale du Daghestan porte le nom de territoire ou khanat de *Schamkal.* On y trouve *Tarkou* ou *Tarki,* sur le bord de la mer, petite ville de 2,000 habitants. Tout le pays est protégé contre les Lesghis par une série de forts établis sur le Koïsou, et qui vont rejoindre au nord ceux du Térek et au sud ceux du Samour. Dans le khanat d'Otemich, *Koubetchi* occupe une vallée étroite formée par deux montagnes escarpées. C'est plutôt une bourgade qu'une ville : les maisons sont crénelées, et ont chacune un escalier extérieur; elles communiquent entre elles par des chemins étroits. Sa population est de 6,000 individus, tous mahométans; on y compte 12 mosquées.

Derbent, capitale du Daghestan, resserrée entre les montagnes et la mer, compte environ 10,000 habitants. Elle est entourée du côté de la terre de murs épais et d'un fossé profond; son port, peu sûr, n'est que le siége d'un faible commerce. Elle est fermée du côté du nord par une ancienne porte de fer qui lui a valu le nom turc de *Demir-capi.* Ses rues sont étroites et irrégulières, et ses maisons basses et à toits plats, à la manière orientale. D'Anville la regarde avec raison comme l'antique *Albana.* Selon les habitants, elle aurait été fondée par Alexandre le Grand. On remarque dans ses environs les restes d'une grande muraille attribuée à Darius, qui l'aurait fait élever pour arrêter les courses des Scythes; elle fermait, dit-on, les gorges du Caucase sur une étendue de 200 kilomètres. Selon quelques auteurs, ce serait à Chosroès qu'il faudrait attribuer cette gigantesque construction. Un des principaux titres de Derbent à la célébrité, c'est qu'elle fut la résidence du fameux calife Haroun-al-Réchyd. Elle tomba au pouvoir des Russes en 1795, et c'est la seule cité du Daghestan où ils entretiennent une garnison. Outre les murs extérieurs, elle est protégée par une forte citadelle, et les trois quartiers sont eux-mêmes séparés par des murailles.

C'est à partir de cette ville que commence à se faire sentir l'influence d'un climat plus doux. Les territoires de Derbent, de Koura et de Kouba sont au nombre des contrées les plus délicieuses. Selon Strabon, les habitants recueillaient le cinquantième grain, et voyaient ces riches récoltes se renouveler deux ou trois fois l'année. Encore de nos jours, le sol est parfois si gras, qu'on a coutume d'atteler à la charrue six à huit bœufs. On exporte beaucoup de froment, d'orge, de safran, de coton et divers fruits. Il y a des endroits où, de chaque fente de rocher, on voit sortir un cep de

vigne. Mais ces belles régions éprouvent une trop grande humidité; elles sont en plusieurs endroits infestées de reptiles et d'insectes nuisibles.

Dans le Daghestan méridional, nous trouvons *Koura,* chef-lieu d'un khanat des Lesghis sédentaires, sur la rive gauche d'une petite rivière du même nom. Le khan, vassal de la Russie, étend sa domination jusqu'à la mer Caspienne, où la rivière de Samour décharge ses eaux abondantes par dix ou douze embouchures. — *Kouba,* la plus forte ville d'un khanat peuplé de Turcomans, est située sur la rive droite du Koudialtchaï. Elle est entourée de murs flanqués de tours, et renferme un château où réside le khan. On n'y compte que 4 à 500 maisons; un faubourg assez considérable est habité par des juifs; hors de la ville, s'élèvent un grand nombre de cabanes où logent des Arméniens. A 40 kilomètres au sud-est de Kouba, la petite ville de *Chabran,* qui, selon l'opinion commune, a été construite par les Hébreux, sous le nom de *Samaria,* et selon d'autres, par Nadir-Chah, est aujourd'hui en ruine. Il y demeure encore quelques juifs, qui se distinguent par leurs belles figures et une certaine aisance. Elle donne son nom à un district fertile au nord, mais stérile au sud, et habité par des réfugiés persans. — *Tabasseran, Akhouti,* sont des chefs-lieux de petites principautés dans les montagnes.

§ IV. Circassie. — On entend par *Circassie,* ou pays des Tcherkesses, toute la partie du versant septentrional du Caucase qui est restée indépendante. Cette région, très-confusément déterminée, se trouve comprise entre les cours du Kouban et du Térek, qui la séparent de la Caucasie, entre le Soulak, qui la sépare du Daghestan, enfin entre la crête même du Caucase. On y ajoute la partie du versant méridional qui longe la mer Noire depuis la presqu'île de Taman jusqu'à l'Abkhasie, et l'on en excepte le milieu de la chaîne avec le cours supérieur du Térek, qui est occupé par les Russes. On peut estimer la superficie de cette région très-mal connue à 100,000 kilomètres carrés, et sa population à 1 million d'habitants.

La partie septentrionale, arrosée par de nombreux cours d'eau, renferme quelques plaines très-fertiles, mais mal cultivées; on y récolte des céréales, du tabac, du riz, du chanvre, du vin. La partie méridionale, toute montagneuse, renferme de riches pâturages et de vastes forêts qui ne sont pas exploitées. Les bestiaux forment la principale richesse des habitants : on remarque surtout les moutons à queue grasse et à laine fine. Les chevaux sont d'une race très-estimée, surtout pour son agilité. La chasse et la pêche sont très-productives. Le fer est le seul métal exploité. L'industrie est presque entièrement nulle; le commerce ne consiste que dans quelques produits du sol. Des *aouls* de 3 ou 400 feux sont les plus grands centres de population.

Les habitants sont célèbres par leur beauté. Les hommes sont grands, robustes, avec une démarche fière et gracieuse. Les femmes ont les formes les plus délicates, une peau blanche, des cheveux noirs, de grands yeux pleins de feu, une taille svelte. Les hommes étaient vendus autrefois pour former la milice des mameluks, les femmes pour peupler les harems de la Turquie. On divise les Tcherkesses en un très-grand nombre de tribus indépendantes, qui ont peu de relations entre elles et qui ne sont unies que dans leur aversion pour la domination russe. La population se divise en trois classes : les princes, les nobles et les serfs. Il y a encore une classe intermédiaire de nobles, qui ne possède pas de terres et cultive celles des princes.

Chaque chef de tribu est assisté d'un conseil de vieillards. Les serfs sont chargés des soins de l'agriculture et de la garde du bétail. Le noble, toujours armé tantôt de sabre et de flèches avec le casque et la cuirasse, tantôt de fusil et de pistolets que lui fournissent les marchands de la côte, est uniquement occupé de la guerre, de pillages et de la chasse. Les habitations ordinaires ne consistent qu'en cabanes de bois ou de branchages; mais les princes habitent dans des espèces de châteaux forts perchés sur la cime des monts ou perdus dans le fond des gorges. La plupart des *aoûls* sont fortifiés par des remparts de terre et des fossés.

Les Tcherkesses paraissent avoir été convertis par les Arméniens au christianisme dans le moyen âge; mais aujourd'hui ils sont musulmans peu scrupuleux et peu zélés. Leurs mœurs sont cruelles et sauvages. Ils exercent le droit de vengeance pendant plusieurs générations. Cependant on dit qu'ils sont hospitaliers.

On peut partager les tribus tcherkesses en deux grandes masses, d'après les bassins du Kouban et du Térek.

Nous ne pouvons que nommer les *Chapsoughi,* les *Biedough,* les *Ademi,* qui habitent sur les derniers affluents du Kouban. Les *Abasekhi,* qui occupent les parties supérieures de la Bielaïa (Kouban), forment environ 15,000 familles, qui se divisent en plusieurs groupes; ils ne vivaient autrefois que de brigandages, et ont pris aujourd'hui des mœurs plus douces. Les *Moukhoch,* sur la Laba, sont de bons agriculteurs; ils élèvent du bétail et s'occupent de la pêche. Les *Temirgoï,* entre la Laba et le Kouban, habitent plus de 40 villages fortifiés, et peuvent mettre 2,000 hommes sur pied. Les *Bezleni,* entre la Laba et l'Ouroup, comptent 1,500 familles, qui vivent de brigandages. Ils vendent les prisonniers qu'ils font sur les Russes et ne gardent que les enfants. La plupart sont riches en bestiaux, qu'ils mènent paître alternativement dans les vallées de la Laba et dans celles de l'Ouroup. Des tribus de Tartares Nogaïs habitent au nord des Bezleni. On peut nommer encore les *Kisilbecks,* les *Atikoïs,* les *Sapchik,* enfin les *Abases,* qui habitent les pentes de la mer Noire.

La partie haute du bassin du Térek porte le nom de *Kabarda :* c'est dans cette région que les Russes sont parvenus à faire une trouée sur le versant septentrional, afin de pénétrer dans leurs possessions d'Asie; c'est là qu'ils ont hérissé la route de Tiflis de forteresses, dont la principale est *Vladikaukas,* peuplée de 3,000 habitants. Les Kabardiens sont les plus civilisés des peuplades caucasiennes. Ils peuvent mettre, dit-on, sur pied 1,500 cavaliers ou nobles, et 10,000 serfs ou fantassins. Ils sont en partie soumis aux Russes. On les partage en un grand nombre de tribus, parmi lesquelles on peut nommer les *Karatchas,* qui élèvent de nombreux troupeaux, fabriquent des étoffes grossières et font commerce de tabac et de fourrures. Ils ont quelque indice du christianisme, et l'on assure que leur pays renferme une église ancienne bien conservée. Près de l'Elbrous habitent les *Sonanes,* qui sont très-belliqueux, pillards et sauvages. Ces peuplades composent 5,000 familles qui étaient déjà connues dans le septième siècle par leurs brigandages. Les Sonanes se livrent au travail des métaux et fabriquent eux-mêmes leurs armes. Près de ces peuples on trouve les *Ossètes,* dont le pays renferme la grande route qui joint les deux versants. Ils sont vassaux de la Russie; mais celle-ci paye réellement tribut à cette peuplade pour assurer la grande route de Vladikaukas à Tiflis. (Voir t. V, p. 25.) La tribu la

plus considérable des Ossètes est celle des *Dugores*, qui se compose d'environ 3,000 familles.

La contrée montagneuse, qui s'étend à l'est de l'Ossetie, entre les fleuves Soundja et Aksaï, se nomme *Kistech* ou pays des *Kistes*. C'est un pays de forêts et de pâturages avec des cantons propres à l'agriculture. Elle est habitée par des tribus sauvages, dont voici les principales. Les *Ingouches*, chez lesquels on remarque des traces de christianisme, sont à peu près soumis à la Russie; ils ont abandonné le brigandage et se livrent à l'agriculture. Les *Tchetchen* habitent un vaste territoire entre la Soundja et le Koïsou : ce sont les plus redoutables ennemis de la domination russe; ils confinent avec les Lesghis. On peut nommer encore les *Karaboulak*, les *Tousches*, etc.

CHAPITRE TREIZIÈME.

PAYS DES COSAQUES.

§ Ier. Généralités. — Les *Kaïsaks*, *Kosaks* ou *Cosaques*, dont le nom, d'origine tartare, paraît signifier homme armé, forment des colonies soumises à la Russie et qui occupent le bord occidental de la mer d'Azof, le bassin inférieur du Don, les bords de l'Oural, les pays voisins d'Astrakhan et d'Orenbourg, etc.

Les Cosaques paraissent être généralement des Petits-Russes, qui se seront mêlés surtout avec les Tartares et aussi avec des Grands-Russes, des Polonais, des Tcherkesses, etc. On peut même croire que certaines tribus sont entièrement d'origine tartare. En ne tenant pas compte des peuplades isolées, les Cosaques peuvent se réduire à deux grandes familles : 1° ceux de l'Ukraine ou de la Petite-Russie, qui sont plus Slaves que Tartares et qui ont formé les Cosaques des Slobodes, les Zaporogues, devenus aujourd'hui les Tchernomores, etc.; 2° ceux du bassin du Don, qui sont plus Tartares que Slaves, et qui ont formé les Cosaques du Volga, ceux de l'Oural et de la Sibérie, les Cosaques du Térek, etc. Les Cosaques de la Petite-Russie et des Slobodes sont absorbés dans la population russe des provinces qu'ils habitent; les Cosaques de l'Oural, de la Sibérie, du Térek, ne sont que des colonies militaires chargées de la garde de certaines frontières; il n'y a donc plus que deux corps de Cosaques formant encore nation ou composant deux provinces distinctes de l'empire russe, les Zaporogues, devenus les Tchernomores, et les Cosaques du Don. L'ensemble de leurs territoires comprend 180,000 kilomètres carrés, ayant une population de 1,066,000 habitants.

§ II. Cosaques de l'Ukraine, Zaporogues et Tchernomores. — C'est à l'époque de la conquête de Kief par Gedemyn, grand-duc de Lithuanie, en 1320, qu'on rapporte généralement l'origine des Cosaques de la Petite-Russie. La crainte qu'inspirait ce conquérant fit naître, suivant toute apparence, cette république militaire. Des essaims de fuyards abandonnèrent leur patrie, se réunirent près de l'embouchure du Dnieper, et commencèrent bientôt à former un petit État. Le voisinage des Lithuaniens et des Tartares les força à se donner une constitution guerrière. Leur nombre s'accrut considérablement lorsque Kief fut une seconde fois ravagée par les Tartares, en 1415,

et encore plus à l'époque où cette grande principauté fut entièrement réunie avec la Lithuanie à la Pologne. La nouvelle colonie se trouva alors augmentée de malheureux de toutes les nations, qui s'amalgamèrent complétement avec le peuple qui leur avait donné asile. Quoi qu'il en soit, elle s'étendit peu à peu jusqu'au Boug et au Dniester, et s'établit dans tout le pays qui est entre ces fleuves et le Dnieper. Les Cosaques construisirent des villes et des bourgs qu'ils habitaient l'hiver avec leurs familles, tandis que vers l'été ils se dispersaient dans les steppes, où ils étaient continuellement en guerre avec les Turcs et les Tartares; et, comme ils servaient de boulevard à la Pologne contre ces deux redoutables ennemis, les Polonais, bien loin d'arrêter les progrès de cette république naissante, les favorisèrent. En 1540, le roi Sigismond céda à perpétuité aux Cosaques les pays situés au-dessus des cataractes du Dnieper. Étienne Bathory les mit sur un pied militaire, leur donna un hetman, ou grand capitaine, et leur fit des concessions de terrains considérables. Ils devinrent alors les vassaux des rois de Pologne. Mais les successeurs de Bathori n'agirent pas avec la même sagesse : ils défendirent aux Cosaques de faire des incursions contre les Turcs, sans penser qu'ils affaiblissaient par là les bases de cet État militaire. Les Polonais s'introduisirent dans le pays et s'emparèrent des premiers emplois. Enfin et surtout, le clergé polonais persécuta le clergé cosaque, qui était de croyance grecque : il le força de renoncer au patriarche de Constantinople et de reconnaître la suprématie du pape. Alors les Cosaques secouèrent le joug de la Pologne et se soumirent aux czars de Russie. Cet événement arriva vers le milieu du dix-septième siècle, c'est-à-dire 350 ans après que les Cosaques s'étaient séparés de la nation russe pour former un État à part.

Pendant les guerres entre les Cosaques et la Pologne, une partie nombreuse des premiers avait abandonné les rives occidentales du Dnieper pour se retirer sur la rive opposée dans les provinces méridionales de la Russie ou dans l'Ukraine russe, qui, depuis la première invasion des Tartares, était restée inculte et dépeuplée. Là ils conservèrent leur constitution militaire, et formèrent des campements célèbres ou *slobodes,* qui étaient presque indépendants et dont les priviléges furent abolis par Catherine II. Nous en avons parlé en décrivant les villes qui sont nées de ces slobodes.

Une autre branche des Cosaques est encore plus célèbre : c'est celle des *Zaporogues,* qui date de l'invasion même des Tartares. Dès les premiers temps où les colonies cosaques se formèrent, on avait réglé qu'une partie des jeunes gens qui n'étaient pas mariés occuperaient les frontières méridionales dans l'endroit où le Dnieper se jette dans la mer Noire, pour arrêter les incursions des Tartares. Cette jeune milice s'établit sur des îles du Dnieper, qui étaient situées non loin du confluent de la Samara, près d'Ekaterinoslav et au-dessous des cascades (*poroghi*), qui en cet endroit embarrassent le cours du fleuve. Bientôt la grande liberté dont jouissaient ces Cosaques les attacha tellement à ce pays, qu'ils ne voulurent pas le quitter, quoiqu'il fût très-exposé aux incursions des ennemis. Leur nombre s'accrut peu à peu par l'arrivée des Cosaques qui fuyaient l'oppression des Polonais et vinrent les rejoindre. Ils formèrent plusieurs peuplades indépendantes. Chacune faisait la guerre pour son propre compte, et lorsqu'elles se réunissaient pour une expédition, le chef qu'elles se choisissaient n'avait qu'une autorité temporaire. Cependant, vers le commence-

ment du seizième siècle, les Cosaques se réunirent, formèrent une sorte de république militaire, et élurent un chef nommé *kochevoi-ataman,* c'est-à-dire commandant du camp; ils appelaient *setcha* leur principal domicile, qui consistait en un camp fortifié; et, quoiqu'ils changeassent souvent de place, ils restèrent toujours près des cataractes du Dnieper, d'où ils prirent leur nom de Zaporogues.

La constitution de ce petit État sauvage était très-extraordinaire. Les Cosaques n'avaient qu'une occupation, la guerre; ils négligeaient l'agriculture et le soin des bestiaux, et ne regardèrent jamais la chasse ou la pêche que comme un amusement. Le célibat était une de leurs lois fondamentales. Mais ils avaient en communauté des femmes qu'ils enlevaient à leurs voisins et dont les enfants devenaient communs à toute la setcha. Ils enlevaient aussi des enfants qu'ils élevaient dans leurs mœurs, et ils recevaient encore parmi eux les criminels et les vagabonds de toutes les nations. L'ataman était élu annuellement, et rentrait dans les rangs des Cosaques quand il quittait la dignité dont il était revêtu; tous les membres de la république avaient les mêmes droits à l'exercice des emplois. Ils n'avaient pas de lois écrites, l'usage leur en tenait lieu, et la justice n'en souffrait guère; les criminels étaient jugés avec impartialité, et punis avec une sévérité peu commune. Ces Cosaques avaient toutes les vertus et tous les vices d'un peuple de brigands. Ils étaient braves et barbares, hospitaliers et avides, actifs et sobres dans leurs expéditions, paresseux et débauchés chez eux. Le nombre de ceux qui étaient en état de porter les armes montait quelquefois à 40,000.

Ces Cosaques changèrent souvent de domination, si toutefois on peut nommer ainsi l'état de ce peuple indomptable, relativement à la Pologne, aux Tartares, à la Porte, et enfin à la Russie. Pierre le Grand détruisit leur *setcha,* quand ils prirent part au soulèvement de Mazeppa, hetman des Cosaques de l'Ukraine. Ils se réunirent sous la protection du khan de Crimée, et, en 1737, ils furent admis au nombre des vassaux de la Russie. Leur seule obligation envers l'empire était de paraître en campagne quand ils en étaient requis; alors ils étaient traités et soldés comme les autres Cosaques. Dans la guerre contre les Turcs, qui fut terminée en 1774, ils se rendirent coupables de plus d'une trahison; ils décelèrent même le projet de se rendre indépendants. Lorsqu'on établit des colonies dans les pays reconquis sur les rives du Dnieper, dans le territoire appelé *Nouvelle-Russie,* cédé par la Porte à Catherine, ils soutinrent que ces contrées étaient leur propriété, ils inquiétèrent les colons, et asservirent près de 50,000 habitants. Un tel acte de révolte décida l'impératrice à anéantir ce petit État. En 1775, un corps de troupes russes les enveloppa et les désarma; on leur présenta un manifeste qui leur laissait le choix ou d'adopter un autre genre de vie, ou de sortir de l'empire. Une partie resta et se livra aux travaux de la campagne; l'autre se retira chez les Tartares. Les uns et les autres prirent les armes pour la Russie contre les Turcs, dans la guerre qui se termina en 1792; Catherine II, pour reconnaître leurs services et expatrier ces populations turbulentes, leur céda la presqu'île de Taman et toutes les contrées situées entre le Kouban et la mer d'Azof, jusqu'aux fleuves Feïa et Laba. En 1802 on leur donna une nouvelle organisation et on les destina à former le boulevard occidental des possessions russes contre les invasions des barbares du Caucase. Ce sont aujourd'hui les Cosaques dits de la mer Noire ou les *Tchernomores.*

Leur territoire, qui fut alors agrandi, s'étend le long de la rive orientale de la mer d'Azof, entre la Lïa au nord et le Kouban au sud. Ses limites à l'est sont peu déterminées; néanmoins on peut considérer comme lui appartenant la presque totalité du bassin des petits fleuves Tchelbasi, Beisoujok et Kotchtoui, qui débouchent dans les vases de la mer d'Azof. Il est séparé de la province de Caucasie par une ligne de convention, et des Tcherkesses indépendants par le Kouban. Ce territoire a environ 35,000 kilomètres carrés de superficie et 195,000 habitants.

Dans le principe, les Cosaques eurent le droit de choisir un hetman ou ataman, ainsi que la permission de recruter jusqu'à 15,000 hommes dans la Petite-Russie. Mais ils ont renoncé volontairement à leur ancienne manière de vivre; ils se sont mariés, et se livrent avec succès à l'agriculture. Ils fournissent à l'armée 12 régiments de cavalerie formant environ 10,000 hommes disciplinés, en outre 4 bataillons à pied de 1,000 hommes chacun, et enfin 4 batteries d'artillerie. Ce sont ces Cosaques qui garnissent une partie des forteresses formant la ligne militaire du Caucase.

Le pays des Tchernomores est généralement plat, fertile, marécageux. Le sol est susceptible de toute sorte de culture; les eaux et la verdure y abondent. L'air est sain, excepté vers l'embouchure du Kouban, qui est obstrué par un si grand nombre de roseaux que ses bords forment des marécages nuisibles à la santé, surtout lorsqu'en été une partie des eaux se dessèche.

Dans la péninsule de Taman, que les inondations du Kouban transforment temporairement en île, et qui reste presque toujours couverte d'un brouillard sec, nous devons remarquer, sur l'emplacement de l'ancienne *Phanagoria,* au bord du détroit de Ieni-Kalé, la ville de *Taman* (1,500 hab.), à laquelle les Russes ont fait reprendre le nom russe de *Tmoutaracane,* qu'elle portait au moyen âge, comme siége d'un petit royaume. Près de celle-ci s'élève la forteresse de *Phanagorinskaïa.*

Sur les rives malsaines du Kouban, les Cosaques ont établi leur chef-lieu, *Iekaterinodar,* au milieu de riches pâturages, couverts de brouillards fiévreux. Cette ville est la résidence de l'hetman des Tchernomores; elle occupe un espace considérable, parce que ses maisons sont entourées de jardins; ses rues, dont quelques-unes ne sont encore que tracées, sont droites et larges, mais sans pavés. Elle a été fondée par Catherine II en 1792. Sa population ne s'élève qu'à environ 3,000 âmes. Elle est assez bien fortifiée et il s'y tient une foire annuelle importante.

§ III. Cosaques du Don. — La seconde branche principale des Cosaques est celle des *Cosaques du Don.* Ce sont des Petits-Russes qui paraissent avoir succédé peu à peu aux Tartares chassés de ces contrées. Vraisemblablement, ils y trouvèrent encore quelques tribus de ces Tartares, auxquels ils s'unirent et qui adoptèrent la religion grecque et la langue russe. Cette conjecture est appuyée sur le prompt accroissement de cette république, et sur le mélange qu'on remarque autant dans la langue que dans les traits des Cosaques du Don. Peu de temps après son origine, la colonie forma un État considérable. Une foule de jeunes gens, fuyant l'esclavage qui s'introduisit alors en Russie, contribuèrent beaucoup à augmenter sa population. D'un autre côté, les Tartares retournèrent en foule dans leur ancien domicile. Enfin la politique décida les Cosaques à accorder le droit de cité à leurs prisonniers de guerre.

En 1570, ils établirent leur capitale à Tcherkask, qui n'est qu'à 60 verstes de la forteresse d'Azof; ils servirent alors véritablement de boulevard à la Russie. Les czars firent pour eux ce que les rois de Pologne avaient fait pour ceux de la Petite-Russie : ils favorisèrent leur accroissement, leur assignèrent sur la frontière des terres exemptes de toute imposition, les introduisirent dans leurs armées, mais cherchèrent à les maintenir dans une sorte de vasselage militaire. Vers 1575, quelques-unes de leurs bandes remontèrent le Volga, la Kama, la Tchoussovaïa, détruisirent le khanat tartare de Koutchoum; de là, elles se répandirent en Sibérie et soumirent le pays à l'empire russe. A la même époque, d'autres troupes s'établirent définitivement sur le Volga, dont on leur avait donné la garde; elles y fondèrent les villes de Samara et de Saratov, et formèrent les colonies dites des Cosaques du Volga. En 1584, d'autres bandes allèrent s'établir sur l'Oural et sur le Térek, et fondèrent sur ces deux fleuves des campements qui existent encore et dont nous avons déjà parlé. Les Cosaques du Térek se partagèrent en deux branches : la première s'avança sur le Kouban, et forme aujourd'hui, avec les Tchernomores, les Cosaques de la ligne du Caucase; la seconde forme les Cosaques de *Grebensk,* qui garde sur le Térek la frontière du Daghestan.

Ainsi qu'on le voit, c'est principalement aux Cosaques du Don que la Russie doit ses possessions d'Asie et son extension du côté du Caucase. Mais ces peuplades, qui ont rendu tant de services à cet empire, restèrent longtemps turbulentes : l'amour de l'indépendance et du pillage les porta plus d'une fois à se révolter; leurs insurrections de 1670 et de 1708 menacèrent l'empire des plus grands dangers. Enfin ce n'est qu'à force de caresses et de ménagements qu'on est parvenu à en faire des sujets fidèles et des soldats dévoués.

Les Cosaques du Don habitent maintenant les plaines qui avoisinent ce fleuve, entre les gouvernements de Saratov, d'Astrakhan, de Voroneje et d'Iekaterinoslav jusqu'à la mer d'Azof. Leur territoire, qui autrefois était beaucoup plus vaste, est encore de 147,000 kilomètres carrés; il forme un vaste ensemble qui se termine sur la mer d'Azof, où il est resserré entre le Kalmious et la Lïa. Tout ce pays est arrosé par le Don et par ses affluents, le Khoper, la Medvieditsa, l'Ilavlia, le Donetz, le Manytch, etc.

Ce pays présente une plaine immense sans la moindre colline, excepté sur les bords du Don. Il renferme quelques terrains aussi fertiles que l'Ukraine; mais en général le sol est maigre et sablonneux; il a même parfois tous les caractères de la steppe. Les habitants ne cultivent que depuis peu les arts utiles, mais l'agriculture est leur principale occupation, surtout au nord, qui est assez fertile, puis sur le bord des rivières et même dans quelques terres ingrates de la steppe. On évalue leur récolte à plus de 6 millions d'hectolitres de grains; le chanvre, le lin et les légumes sont aussi cultivés. Les vignobles sont nombreux et fournissent des vins estimés. Dans le sud, les pâturages sont abondants et nourrissent de très-nombreux troupeaux : on évalue le gros bétail à 850,000 têtes et le nombre des moutons à 2 millions. Le cheval cosaque est d'une race petite, maigre, mais très-rapide à la course et presque infatigable. Il vit ordinairement en plein air. A chaque réunion un peu nombreuse, les courses de chevaux forment le principal amusement. La pêche est très-abondante:

on exporte annuellement pour 500,000 roubles de poisson et de caviar. Les femmes cosaques fabriquent de la toile, du drap, des bas; elles font des pelisses et des manteaux. Ce sont elles qui soignent les jardins, les vergers, même les vignobles. Leur taille est plus ramassée que celle des hommes; mais elles ont pour la plupart le teint frais, de grands yeux noirs et des traits assez agréables. Dans les jours de fête, leurs robes, qui sont faites d'étoffes de soie ou de coton et qui leur descendent jusqu'à la cheville, sont boutonnées jusqu'aux hanches, qu'entoure une ceinture élégamment ornée; sous cette robe, elles portent de larges pantalons et souvent des bottes jaunes. Les femmes mariées ont des bonnets ornés d'or et de perles; les filles, au contraire, laissent tomber leurs cheveux noirs en boucles sur leurs épaules et entourent leur tête d'un mouchoir.

Le Cosaque est industrieux, c'est-à-dire qu'il sait pourvoir lui-même à tous ses besoins, mais il n'exerce guère de métier. Il se borne à préparer le caviar, la colle de poisson, le vin, l'excellente liqueur dite *vinomaroska*, l'eau-de-vie. Le commerce est fort actif et favorisé par des foires très-considérables. Les habitations ont un air de propreté et d'aisance que l'on chercherait en vain dans la plus grande partie de la Russie proprement dite. Une maison blanche, pourvue de cheminées et de fenêtres, invite l'étranger à y entrer et à jouir de l'hospitalité. Les Cosaques riches commencent à se meubler avec luxe; en même temps ils cherchent à se procurer de l'instruction, et envoient quelquefois leurs enfants à Saint-Pétersbourg pour y être élevés. Ils ont à Novo-Tcherkask une école normale très-fréquentée, où l'on enseigne les langues, l'histoire, la géographie, les mathématiques, la philosophie, etc. L'église principale de cette ville est décorée d'un grand nombre de drapeaux et d'autres trophées ramassés dans toute l'Europe; les Cosaques y déposent leurs trésors.

Le pays ne comprend pas que des Cosaques; on y trouve aussi des Grands-Russes et des Petits-Russes, des Tartares Nogaïs et des Kalmouks, peuple nomade dont nous parlerons tout à l'heure. La population appartient en grande majorité au culte orthodoxe, et s'élève à 876,000 individus. Les Cosaques fournissent à l'armée irrégulière 58 régiments à cheval, ou environ 52,000 hommes, et en outre 14 batteries d'artillerie à cheval, armées de 112 pièces de canon. Ils jouissent d'une très-grande liberté civile et même politique, et sont exempts des monopoles de la couronne: ainsi ils fabriquent et débitent la quantité d'eau-de-vie qu'il leur plaît. Ils ne sont assujettis ni à la gabelle, ni à la capitation, ni aux recrutements. Lorsque le gouvernement les requiert, ils sont obligés de marcher en masse; mais c'est pour eux plutôt une jouissance qu'un devoir. Jamais un Cosaque n'est plus heureux que lorsqu'il est sur son cheval; les combats et le pillage, voilà son élément. La couronne adresse ses ordres à la chancellerie de l'*ataman* ou *hetman*, chef ou général de cette nation de soldats. Celui-ci les notifie au peuple; on décide à la pluralité des votes si et comment on les mettra à exécution. Rarement la majorité s'oppose aux vues du gouvernement. Quelquefois la couronne cède à cette opposition, et, dans d'autres circonstances, elle la traite de révolte. Son but constant est de procurer aux familles les plus riches une influence aristocratique, de composer une espèce de noblesse, et de se l'attacher par des bienfaits et des distinctions honorifiques. C'est ainsi qu'on cherche peu à peu à réduire l'esprit démocratique de ce peuple au niveau de celui des autres Russes.

Tout le pays forme 7 districts, qui sont: Aksaï, premier et deuxième du Don, Medvieditsa, Khoper, Donetz et Miousk. Dans ces 7 districts sont répartis 119 *stanitzes,* nom sous lequel on désigne les villages des Cosaques; ils renferment depuis 150 jusqu'à 400 maisons; chaque *stanitze* a son magistrat électif et forme une compagnie militaire. Très-peu d'endroits méritent par leur étendue le nom de ville, et ils ont plutôt l'aspect de grands villages. *Staroï-Tcherkask,* l'ancienne capitale, est bâtie sur des pieux, dans un marais, aux bords du Don, et entourée par la petite rivière de Vassilterka, qui, sortant d'un bras de l'Aksaï, va s'y réunir de nouveau non loin de la ville, ce qui fait que celle-ci est en quelque façon sur une île; aussi est-elle malsaine, parce que le fleuve déborde tous les ans au commencement d'avril, et inonde toutes les rues, à l'exception de l'emplacement qu'occupe la cathédrale; alors on ne communique plus d'une maison à l'autre qu'en bateau. Cette inondation dure jusqu'à la fin de juin. Les Cosaques aiment le séjour de cette ville, quoique malsain, et ne s'établissent que lentement à *Novo-Tcherkask,* capitale officiellement désignée.

Celle-ci est bâtie depuis l'année 1816; elle est à environ 16 kilomètres de la précédente, sur la rive droite de l'Aksaï et sur les bords de la Tourlof, qui s'y jette. Sa population est de 15,000 habitants; ses maisons sont très-éloignées les unes des autres; presque toutes sont en bois. C'est une très-grande ville, qui couvre de ses maisons blanches une colline avancée en promontoire sur la plaine; ses rues, d'une largeur démesurée, et son sol aride couvert d'une poussière qui aveugle, font de cette capitale un séjour désagréable. Toutes les autorités, les administrations, ainsi que l'arsenal, y ont été transférées; aussi le vieux Tcherkask, qui renfermait plus de 10,000 habitants, ne sera-t-il plus bientôt qu'un bourg sans importance. — *Tzimlianskaïa* a des vignobles dont le produit est comparé au vin de Bourgogne. Les autres vins cosaques sont généralement blancs, dont quelques-uns mousseux. — *Ouroupinskaïa* et *Louhanskaïa* ont des foires très-fréquentées et très-animées; à la première surtout, il se fait pour 25 à 30 millions d'affaires en tissus, cuirs, fer, poisson, sucre de betterave. — *Lougana* ou *Louganskoë,* sur la rive droite du Lougan, est le siége d'une usine impériale, qui fournit aux places fortes de la Russie méridionale et à la flotte de la mer Noire les projectiles, les canons et les autres objets en fonte qui leur sont nécessaires.

Au sud-est du pays des Cosaques Doniens, et en quelque sorte sous leur suzeraineté, une horde de *Kalmouks,* de la branche des Derbets, occupe les steppes qui séparent les eaux de la mer d'Azof de celles de la mer Caspienne. Leur territoire se termine au Manytch et à la Kouma; il est arrosé dans sa partie orientale par la Sarpa. La chaîne des collines qui sépare le bassin du Don de celui du Volga se continue à travers la steppe. Le revers de ces collines est rapide vers le Volga, tandis qu'un large plateau descend doucement vers le Don. Le niveau de la mer Caspienne, à Astrakhan, étant reconnu inférieur à celui de la mer d'Azof de 150 mètres, et le cours du Manytch ayant nécessairement une pente de 330 mètres au moins dans son ensemble, les collines sur les bords de cette rivière nous paraissent ne devoir présenter qu'une élévation de 70 à 100 mètres au-dessus de la mer Caspienne, et de 17 à 30 au-dessus du Palus-Méotide. En se servant du lit assez profond du Manytch, il serait donc facile de creuser ici un canal de communication entre les deux mers.

Le calcaire coquillier domine parmi les rochers de la steppe, qui au reste ne présente qu'un tapis de verdure interrompu vers l'est par des places stériles; quelques chênes, ormes et saules, y élèvent çà et là leurs têtes languissantes. Les loups, les renards, les rats et des souris de diverses espèces, les chats sauvages, la martre-tigre, les cerfs, les lièvres, un grand nombre de variétés du canard, enfin l'araignée-scorpion, dangereuse même pour l'homme, tels sont les animaux sauvages de la steppe. On fait du vin sur les bords de la Kouma.

Les Kalmouks sont au nombre de 50,000, et demeuraient jadis entre le Volga et l'Oural; ils faisaient partie de cette horde qui, en 1770, s'enfuit jusque dans la Tartarie chinoise pour se soustraire aux vexations de l'administration russe. Le reste, qui demeura fidèle, vint s'établir au delà du Manytch.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

RUSSIE MÉRIDIONALE.

§ Ier. GÉNÉRALITÉS. — Les quatre gouvernements de l'empire russe, situés sur la mer Noire, au sud-ouest du pays des Cosaques du Don, forment la *Russie méridionale* ou la *Nouvelle-Russie*. Ces quatre gouvernements sont ceux d'*Ekaterinoslav*, de *Tauride*, de *Kherson* et de *Bessarabie*. La Russie méridionale s'appelait autrefois *Tartarie européenne*, comme ayant appartenu à l'empire des Tartares. Après le démembrement de la *Horde d'or*, elle se mit, dès le quinzième siècle, sous la protection des sultans de Constantinople. Les Russes en commencèrent sous Pierre le Grand la conquête, qui ne fut achevée qu'en 1812.

Voici quel était l'état de cette contrée au commencement du dix-huitième siècle[1]. Au nord du Danube s'étendait la Bessarabie proprement dite ou le pays des Tartares Boudjaks, formant les provinces turques de Bielgorod et de Bender; puis, du liman du Dniester à celui du Dnieper et le long de l'Ingoul et du Boug, on trouvait la province turque d'Otchakof. En remontant le Dnieper, on avait sur la rive droite les Zaporogues, la steppe appelée *Dziké-Polé* et les colonies russes dites de la *Nouvelle-Serbie;* sur la rive gauche, jusqu'au confluent de la Kouskaïa, on avait la steppe déserte appelée *Petite-Tartarie*, qui, avec la Crimée et la presqu'île de Taman, formait le territoire des Tartares de Pérékop. Les Turcs y possédaient quelques places fortes. Enfin, à l'est de la steppe des Nogaïs, s'étendait le gouvernement russe d'Azof, moins la ville de ce nom, qui resta à la Turquie jusqu'en 1774.

Vers le milieu du dix-huitième siècle, le pays entre l'Ingoul et le Dnieper fut colonisé par des Serbes et autres émigrants de la Turquie; il prit le nom de Nouvelle-Serbie. En 1764, cè nom fut changé en celui de Nouvelle-Russie, que l'on étendit ensuite aux conquêtes faites du même côté par la grande Catherine. Le gouvernement de la Nouvelle-Russie comprit alors tous les pays situés le long de la mer Noire, du Dniester au Dnieper, et même au delà de ce dernier fleuve; il fut diminué de quelques portions de territoire, telles que le pays des Tartares d'Azof, qui furent

[1] Schnitzler, *La Russie, la Pologne*, etc., page 708.

ajoutées au gouvernement d'Azof, lequel venait d'être formé. En 1783, la Crimée fut ajoutée à la Nouvelle-Russie avec le Nogaï oriental et le Kouban. En 1792, la Porte abandonna encore tout le pays compris entre le Boug et le Dniester. Enfin, en 1812, la Turquie fut obligée de céder la Bessarabie, ce qui donna pour limite à la Nouvelle-Russie le cours du Pruth et la rive gauche du Danube, depuis le confluent du Pruth jusqu'à son embouchure. En outre, la Russie neutralisa tout le delta du Danube, de telle sorte qu'elle dominait sans partage sur ce territoire neutre, et se trouvait ainsi maîtresse des bouches d'un fleuve dont aucune portion du bassin ne lui appartenait. Le traité de Paris, en 1856, a enlevé à la Russie les bouches du Danube, et lui a donné de ce côté une limite conventionnelle que nous retrouverons dans la description de la Bessarabie.

« Toute la Russie méridionale ou Nouvelle-Russie est un immense plateau battu presque toute l'année par les vents du nord-est, où il ne croît que de l'herbe et où l'on n'aperçoit pas d'arbres aussi loin que la vue peut s'étendre, excepté près des rivières et dans quelques vallons mieux abrités et mieux arrosés. Le voyageur Rubruquis, au treizième siècle, résumait ainsi la description de cette contrée : *Nulla est silva, nullus mons, nullus lapis :* ni arbres, ni montagnes, ni pierres. Pendant l'été, les charrois circulent facilement sur la pelouse sans routes tracées. Dès qu'il pleut, le terrain se défonce profondément. Pendant l'hiver, les transports se font en traîneaux sur une couche épaisse de neige durcie par la gelée. Les parties les moins arides produisent une énorme quantité de grains que l'Europe va chercher dans les ports de la mer Noire. L'immensité du terrain permet aux cultivateurs de faire des jachères de trois ans pour reposer la terre, qui se fume alors d'elle-même par le détritus des plantes sauvages. C'est ce qui explique comment une culture et un labourage des plus imparfaits peuvent fournir une si grande quantité de grains à l'exportation. La plupart de ces cultivateurs sont des Cosaques et des Tartares à moitié nomades, qui ne viennent dans leurs champs que deux fois par an, pour semer et pour moissonner. Toutefois, le gouvernement russe a établi sur plusieurs points des colonies agricoles composées d'Allemands et de Bulgares, dont les cultures sont un peu plus soignées. »

§ II. Gouvernement d'Ekaterinoslav. — Ce gouvernement s'étend à l'ouest du pays des Cosaques du Don ; au nord, il confine avec les gouvernements de Poltava et de Kharkov (Petite-Russie) ; au sud, il se termine par une langue de terre fort étroite sur la mer d'Azof, et a pour limite la Tauride ; enfin, à l'est, il est borné par le gouvernement de Kherson. De ce gouvernement relève encore un district enclavé complétement dans le pays des Cosaques du Don, et qui borde au nord et à l'est le golfe d'Azof : c'est le district de Rostov ou la régence de Taganrog, qui représente une superficie de 7,700 kilomètres carrés. Avec ce district, le gouvernement d'Ekaterinoslav a une superficie de 60,000 kilomètres carrés, dont 19,000 de terres arables, 17,000 de prairies, etc. Sa population est de 902,000 habitants.

Ce pays forme une plaine monotone, maigre, aride, dépourvue d'eau et d'arbres. Cependant, à l'ouest des deux côtés du Dnieper, le sol est plus fertile et légèrement accidenté. Cette partie du gouvernement est aussi la seule qui soit bien arrosée : le fleuve y reçoit à gauche l'Orel, qui forme la limite avec Poltava ; puis la Samara et la Kouskaïa, qui marque la limite avec la Tauride. C'est dans ce gouvernement, au-

dessous d'Ekaterinoslav, qu'il forme ses cataractes (voir page 278), et c'est dans les îles qui sont au-dessous de ces cataractes que les Zaporogues avaient leurs campements.

Le climat est doux et sain, l'hiver ne dure pas longtemps, et les rivières ne gèlent que par exception; l'été, très-chaud, est le plus souvent sans pluie; des nuées de sauterelles dévorent alors le peu de verdure qui a pu résister aux longues sécheresses. Le sol, bien que la steppe y domine, présente quelques parties fertiles, mais la récolte des céréales est néanmoins insuffisante. Le chanvre, le lin, les légumes, les fruits réussissent assez bien, mais les gelées nocturnes nuisent aux vignes et aux mûriers. On trouve quelques forêts sur les bords de la Samara et du Kalmious, mais elles sont peu étendues, et le pays souffre de la disette de bois. Sa véritable richesse consiste dans les pâturages, qui nourrissent un bon et nombreux bétail; les moutons surtout sont en grand nombre, et en majeure partie de race améliorée par des croisements avec des mérinos. Le gouvernement possède aussi plusieurs haras. On estime le nombre des chevaux à 100,000, des bœufs à 400,000, des moutons à 1,200,000. L'élève des abeilles n'est pas négligée, et la sériciculture fait des progrès à Marioupol et dans le district de Rostov.

La population se compose en majeure partie de Petits-Russes et de Cosaques, mais le gouvernement impérial a appelé des colonies de toutes les nations. Un ramas de Serbes, d'Arnaoutes, de Valaques et de Moldaves, peuple, depuis 1754, le district entre le Dnieper et l'Ingoul, nommé longtemps *Nouvelle-Serbie;* mais à présent ces colons sont fondus en grande partie dans la population russe. Quelques Polonais ont cherché un asile dans les environs d'Odessa. Dans la steppe des Nogaïs, les colonies sont clair-semées. Les Grecs se sont multipliés sur les bords de la Berda. Plus au sud-est, les *Doukhoborzes,* espèce de quakers russes, habitent une dizaine de villages. Au milieu de ces établissements européens, 30,000 Tartares Nogaïs, après avoir brûlé leurs voitures nomades, se sont fixés dans 73 villages.

Quelques-uns de ces colons modernes, dépourvus de bois de construction, se sont emparés des anciens tertres funéraires qui abondent dans ces contrées pour s'y loger, en faisant servir les voûtes de ces tombeaux comme de toits aux cavernes qu'ils creusent dessous. Ces *tumulus,* nommés en tartare *khourghan's,* extrêmement fréquents dans toute la Nouvelle-Russie, appartiennent aux divers peuples qui ont temporairement fixé leur demeure dans ces contrées. On y a trouvé des ustensiles semblables à ceux des Hongrois. D'autres *khourghan's* sont formés de dalles de pierre, à l'instar des tombeaux scandinaves. Quelques monuments, surtout de nombreuses inscriptions enfouies sous des ruines, signalent l'existence des colonies grecques depuis le Danube jusqu'au Borysthène. Ces traces se multiplient encore davantage sur les rivages de la péninsule taurique.

L'industrie est encore peu active, tous les bras étant occupés à l'agriculture; mais le commerce est fort important, puisqu'il comprend toute la navigation et les ports de la mer d'Azof : Ekaterinoslav, Taganrog et Rostov en sont les points principaux, et après eux Marioupol. Le commerce de la mer d'Azof, en y comprenant Berdiansk, port qui appartient à la Tauride, est d'environ 10 à 11 millions de roubles ou 42 à 44 millions de francs, qui se répartissent ainsi : 17 millions pour Taganrog, 14 mil-

lions pour Rostov, 9 millions pour Berdiansk, 4 millions pour Marioupol. Le commerce varie beaucoup : en 1853, il s'était élevé à 23,192,000 roubles, ou près de 93 millions de francs, par suite de l'extension qu'avait prise le commerce des grains. En 1856, il a été encore de 18,740,000 roubles. La navigation avec l'étranger occupe 4 à 5,000 navires et 700 à 1,000 caboteurs.

Les gouvernements d'Ekaterinoslav et de Kharkov, les Cosaques du Don et de la mer Noire, les colonies de la ligne du Caucase, les gouvernements de Saratov et de Penza, fournissent au commerce de la mer d'Azof des grains; la Petite-Russie, de la cire et des cuirs bruts; les gouvernements de Viatka, d'Orenbourg et de Perm, des métaux; Astrakhan, du caviar; Ekaterinoslav et les Cosaques du Don, de la laine. La graine de lin, les suifs, l'huile, sont aussi des objets importants d'exportation. L'importation s'effectue presque entièrement par le port de Taganrog; elle est d'ailleurs très-peu considérable, ou le cinquième environ du commerce total. La différence se solde en numéraire qui reste dans le pays.

Parcourons d'abord le district de Rostov ou la régence de Taganrog, territoire peu étendu, mais où l'agriculture, l'industrie et le commerce sont très-développés. Sur le Don, nous trouvons d'abord la florissante colonie arménienne de *Nakhitchevan*, peuplée de 10,000 habitants, occupés de manufactures en soie, en coton et autres. Environnée d'une forêt de mûriers, cette ville, bâtie à l'orientale, se présente avec agrément; mais les environs sont fiévreux. Un évêque arménien y réside dans un couvent. De nombreux bazars font de Nakhitchevan un riche entrepôt pour toutes les foires du pays. Les négociants de cette ville montrent l'habileté qui distingue partout les Arméniens; ainsi ils ne manquent pas d'accaparer les produits des vignobles du Don, qu'ils écoulent dans toute la partie méridionale comme vins français. De belles soieries, une grande quantité de denrées coloniales, et surtout persanes, garnissent les nombreux magasins de cette petite ville; les rues en sont propres et tirées au cordeau, les maisons bien entretenues.

A peu de distance au-dessous de Nakhitchevan, sur la rive droite du Don, à 64 kilomètres de son embouchure, *Rostov*, chef-lieu du district, est bâtie sur le bord d'un beau lac. On ignore l'époque où elle fut fondée; mais elle était jadis la capitale d'un petit État finnois. Elle est entourée d'un rempart de terre et d'un fossé rempli d'eau. Cette ville renferme 4 églises et 8,000 habitants. Elle fournit à l'exportation du froment estimé, le meilleur de la Russie méridionale, des graines oléagineuses, de la laine, des cuirs, du suif, du fer et du beurre.

Azof, sur la rive gauche du bras principal du Don, à 30 kilomètres de son embouchure, était autrefois la clef et le port le plus important de la mer d'Azof. Ce fut par la possession de cette ville que l'empire russe s'ouvrit une voie sur les mers méridionales. Aujourd'hui son port est ensablé, ses fortifications sont détruites et des jardins fruitiers ont remplacé ses maisons. On n'y compte plus que 1,500 habitants. — *Taganrog*, sur la côte d'une presqu'île dans la mer d'Azof, est bâtie sur un promontoire, dans une position salubre, et reçoit 4 à 500 bâtiments dans son port; elle exporte des grains, du suif, des laines, des graines oléagineuses, du caviar, du beurre et les pelleteries de la Russie orientale. Fondée par Pierre Ier en 1698, abandonnée en 1711, rebâtie en 1768, elle ne devint importante que sous Alexandre, qui y mourut le

19 novembre 1825. Un monument en bronze consacre le souvenir de cet événement. Taganrog est défendue par une forteresse, quelques bastions et des fossés mal entretenus. Outre sa cathédrale, qui est dans la forteresse, la ville possède 2 églises, une maison de refuge pour les pauvres, un gymnase, une école normale, un théâtre, une belle rue démesurément large, bien pavée, dont les maisons, en pierres et en briques, sont d'une architecture élégante. Son marché est grand et pourvu de nombreuses boutiques en bois. Sa population est de près de 25,000 âmes. Le port de Taganrog, bien que très-peu commode, est d'une grande importance : on en exporte des grains, du suif, des laines, des graines à huile, du caviar, du beurre, etc. On y livre les fers de Sibérie, les bois de construction que le Don et le Volga servent à transporter de ce lieu à Kherson, Nikolaïef, Odessa et Sébastopol. On en exporte aussi le charbon de terre que l'on exploite autour de la source de Cryncka et du Severnoï-Donetz, à 120 kilomètres de la ville. Taganrog a d'ailleurs des foires importantes : à celle du 15 août, on apporte pour 6 à 8 millions de marchandises. La navigation y est interrompue dans les mois d'hiver, parce qu'à cette époque la route de Kertch et une grande partie de la mer d'Azof sont gelées. Elle y est surtout gênée par la diminution bien visible des eaux de la mer d'Azof. Le Don, qui débouche avec impétuosité au fond de cette mer, y entraîne les sables que les vents du sud accumulent sur la côte. Aujourd'hui les eaux sont si peu profondes devant Taganrog, que l'embarquement des marchandises ne peut s'y faire qu'au moyen de charrettes qui vont au loin joindre de larges barques que l'on dirige ensuite jusqu'aux navires, lesquels ne peuvent approcher de la terre de plus d'une lieue. Au mois de juin 1855, une flotte anglo-française s'avança jusqu'à Taganrog et y détruisit l'arsenal, ainsi que tous les établissements appartenant au gouvernement russe. — *Marioupol,* à l'embouchure du Kalmious, dans la mer d'Azof, renferme 2 églises et 8,000 habitants. On y fabrique du maroquin rouge. Son petit port fait un grand commerce de laine, de graine de lin et de blé. Cette ville est peuplée de Grecs que Catherine II fit transporter de Crimée en 1784. Elle a été en partie détruite par les vaisseaux anglo-français en 1855.

Entrons maintenant dans le gouvernement proprement dit. Dans sa partie orientale, *Bakmouth,* sur la petite rivière du même nom qui se jette dans le Donetz, a été fondée en 1708 à cause des salines de son voisinage, qui ont aujourd'hui perdu leur importance. On a découvert dans ses environs une houillère qui fournit aux besoins des habitants, à l'entretien de plusieurs forges et d'une fonderie de canons. Cette ville a 5 églises et 4,000 habitants. — *Pavlograd,* sur la rive droite de la Samara, passe pour avoir 4,000 habitants. — Sur la même rivière, à 30 kilomètres au nord-est, *Novo-Moskovsk,* chef-lieu de district, renferme 6 à 8,000 habitants. Cette ville doit son origine à un petit fort bâti par le prince Galitzin en 1687 pour arrêter les Tartares de Crimée, et qui fut agrandi en 1736 par le maréchal Munnich.

Ekaterinoslav ou *Iekaterinoslav* est située sur la rive droite du Dnieper, un peu au-dessus du confluent de la Samara. C'est le chef-lieu du gouvernement et le siége d'un évêque, dont le diocèse comprend, outre ce gouvernement, ceux de Kherson et de la Tauride; elle se compose d'environ 800 maisons en bois, qui forment des rues droites et régulières, et renferme près de 9,000 habitants. Elle doit sa fondation à Catherine II, dont elle porte le nom. Il s'y tient des foires très-importantes pour le commerce des

laines. Dans les environs se trouvent de nombreuses colonies de catholiques, et surtout de mennonites venus vers la fin du dix-septième siècle des environs de Dantzig et d'Elbing. Elles occupent environ 40,000 hectares, et ont leur siége principal à *Kortitkaïa,* sur une île du Dnieper, où jadis la setcha des Zaporogues était établie.

Dans la partie méridionale, sur le Dnieper, on voit le fort d'*Alexandrovsk,* jadis opposé aux Tartares de Pérékop, et qui depuis 1776 est devenu une petite ville de commerce peuplée de 4,000 habitants. Plus bas, sur la rive droite du Dnieper, s'élève *Nikopol,* de fondation récente, et qui a 2,000 habitants.

§ III. Gouvernement de Tauride. — Le gouvernement de Tauride, ancienne dépendance du khanat de Crimée, définitivement acquis par la Russie en 1792, s'étend au sud des gouvernements de Kherson et d'Ekaterinoslav, et a une superficie de 60,000 kilomètres carrés avec une population de 610,000 habitants. Il se compose d'une partie continentale, qui est l'ancienne steppe des Nogaïs, et d'une partie péninsulaire, la *Crimée* (*Krim-adassi*) ou la *Chersonèse Taurique,* rattachée au continent par l'isthme de Pérékop, et qui a 23,000 kilomètres carrés de superficie avec une population de 350,000 habitants. Un golfe de la mer Noire, dit de *Pérékop* ou *mer Morte,* et un autre de la mer d'Azof nommé *Sivach* ou *mer Putride,* en laissant entre eux l'isthme de Pérékop, large de 7 à 8 kilomètres, limitent du côté septentrional la péninsule de Crimée; la mer d'Azof en baigne la partie orientale, que le détroit de Ienikaleh, jadis le Bosphore Cimmérien, sépare de l'Asie. Les côtes méridionales et occidentales sont baignées par la mer Noire. Le Sivach est séparé de la mer d'Azof par la *flèche d'Arabat,* langue de terre sablonneuse, longue de 113 kilomètres, à peine large de quelques centaines de mètres, ouverte seulement au nord par un étroit passage, le *détroit de Genitché,* qui n'a qu'un mètre de profondeur et se trouve desséché en été[1]. C'est par là que la mer Putride reçoit les eaux de la mer d'Azof lorsque les vents soufflent de l'est; mais, dans le cas contraire, ce marais découvre jusqu'à la distance de 10 kilomètres la fange hideuse qui recouvre son fond, et dont les exhalaisons se répandent au delà de Pérékop.

Le gouvernement se compose de deux parties bien distinctes. La partie située au nord du cours d'eau ou torrent appelé Salghir offre une plaine sans bornes, tantôt brûlante, tantôt glacée, un peu sablonneuse dans l'extrémité occidentale, surchargée de sel et remplie de marais salants dans sa partie septentrionale, vers l'isthme de Pérékop, labourable et même fertile vers le sud, mais partout couverte de hautes herbes, formant d'excellents pâturages. Les salines, les moutons à large queue, le froment, sont les richesses de cette plaine où l'air empreint d'exhalaisons impures menace de fièvres dangereuses les nouveaux colons.

Un spectacle bien différent se présente dans le midi, où la petite chaîne des monts Yaïla borde la mer Noire. Le plus haut sommet est situé au sud-est de Simphéropol; sa forme ressemble parfaitement à celle d'une tente, ce qui l'a fait nommer par les Grecs *Trapezos,* par les Tartares *Tchatir-dagh,* et par les Russes *Palath-Goro*[2]. Il faut trois heures de marche pour parvenir à son sommet, mais on y jouit d'une vue magnifique. On y remarque très-distinctement, vers le nord, Pérékop; vers l'ouest

[1] Voir pages 266 et 267.
[2] Voir page 271.

et le sud, l'œil plane sur la mer Noire; on découvre dans le lointain et vers l'est la mer d'Azof. Les sources qui sortent des cavités de cette montagne donnent naissance au Salghir, à l'Alma, et à plusieurs autres rivières torrentueuses [1]. Le versant méridional des monts Yaïla est composé de vallées courtes et profondes, qui forment la partie la plus tempérée et la plus fertile de l'empire. « Ces vallées, dit Pallas, jouissent du climat de l'Anatolie; les primevères y poussent en février; le chêne y conserve quelquefois pendant l'hiver ses feuilles vertes. Là, le laurier, toujours verdoyant, s'associe à l'olivier, au figuier, au micocoulier, au grenadier, restes peut-être de la culture grecque; le frêne mannifère, le térébenthinier, le sumac, le baguenaudier, le ciste à feuilles de sauge, l'émérus et le fraisier arbousier de l'Asie Mineure, croissent partout en plein vent. Dans ces vallées, le noyer et tous les arbres fruitiers sont les plus communs de la forêt, ou plutôt la forêt n'est qu'un jardin fruitier abandonné à lui-même. On y voit les câpriers spontanément disséminés sur les bords de la mer. Les vignes sauvages s'élèvent à l'envi sur les plus hauts arbres, et forment avec la viorne fleurie des guirlandes et des berceaux. La réunion des belles horreurs que présentent ici tant de montagnes élevées et tant de rochers immenses tombés en ruines avec les jardins et la verdure la plus riche; les fontaines et cascades naturelles qui ruissellent de tous côtés; enfin le voisinage de la mer, rendent ces vallées les plus pittoresques de toutes les côtes de la mer Noire. » Dans ces belles vallées, les cultures les plus utiles de l'Europe méridionale pourraient être établies pour le bien de la Russie, qui ne possède nulle part un climat si beau. « Les fruits les plus parfaits, dit encore Pallas, y viennent sans peine et y existent déjà en partie. On peut y cultiver les oliviers et les figuiers de bonnes races. Le sésame n'y manquera jamais. Les orangers, les citronniers et surtout le cédrat y supporteront l'hiver avec très-peu d'abris et de soins. Les vins y viendront de plus en plus parfaits, si l'on fait le choix des ceps avec connaissance. On peut y cultiver un grand nombre de simples et de plantes teinturières qu'on tire des îles de l'Archipel et de la Grèce. »

Toute cette brillante perspective que Pallas offrait à Catherine II ne se réalise qu'avec bien de la lenteur. Les jardins botaniques du gouvernement, à Nikita, sur la côte méridionale, et dans d'autres endroits, répandent, à la vérité, les germes d'une nouvelle végétation, mais l'industrie des habitants seconde faiblement ces soins éclairés. Les jardiniers tartares s'en tiennent à leurs melons, leurs arbouses et leurs autres légumes accoutumés. Dans les montagnes, on voit réussir les pommes, les poires, les cerises; dans les jardins de la côte méridionale, on cultive le pêcher, le figuier, même le grenadier; mais l'olivier reste abandonné à la nature; la seule plantation de mûrier se trouve près de Staroï-Krim, et les quatorze espèces de raisin que possède la Tauride sont plus employées comme dessert que pour produire du vin. Cependant le vin de Soudak est assez estimé, et les districts de Yalta, de Simphéropol et de Théodosie produisent une récolte moyenne de 60,000 hectolitres. Le produit des céréales, qui n'était en 1841 que de 2 millions d'hectolitres, est aujourd'hui de 3 millions. Mais le climat, dans son ensemble, avec ses gelées printanières et ses chaleurs dévorantes, offre des difficultés qu'une longue civilisation peut seule surmonter.

[1] Voir page 280.

La Tauride est, après le pays des Cosaques du Don, celui où le chiffre du bétail est le plus élevé comparativement à la population ; ainsi on y compte 2 millions de moutons et 250,000 bœufs, mais la race bovine est fort médiocre : on ne trouve de beaux sujets que dans les colonies allemandes. L'élève des moutons, beaucoup plus importante, est aussi beaucoup plus soignée : les districts du Nord possèdent plus d'un million de têtes de race mérinos. Quant aux chevaux, ceux du Nord sont d'assez belle taille, mais de race ordinaire, malgré les beaux haras que possède le gouvernement. Leur nombre ne dépasse pas 100,000. L'apiculture est fort importante, la pêche également ; aux environs de Théodosie on trouve même de bonnes huîtres; mais la chasse n'est d'aucun rapport, malgré les belles forêts qui couvrent les montagnes méridionales. Quant au règne minéral, les lacs fournissent une mine inépuisable d'excellent sel ; on trouve aussi du salpêtre, du naphte, du marbre, etc.

La Tauride n'a qu'un petit nombre de manufactures de draps, des tanneries, des fabriques de chandelles. La population tartare est néanmoins industrieuse ; elle sait préparer le maroquin, fabriquer de la coutellerie et exercer quelques métiers domestiques, mais elle ne va pas au delà. Le commerce n'est pas plus important ; celui de l'intérieur a lieu par les foires et peut être évalué à 10 millions de francs, à 5 millions même en ne comptant que les ventes. Le commerce extérieur est plus considérable; il s'élève à une douzaine de millions, sans compter le cabotage, qui est fort actif. Berdiansk, Eupatoria, Kaffa, Kertch, Sébastopol, sont les places les plus importantes. La Tauride fournit à l'exportation du sel, du blé, des cuirs et du miel.

Nous nous interdirons toute recherche sur les Scythes, Tauro-Scythes, Cimmériens, et autres peuples anciens qui ont habité ce pays, ainsi que sur leurs successeurs, les Goths et les Khazares; nous parlerons seulement des derniers habitants, les Tartares. Les Tartares de la Crimée se divisent aujourd'hui en *Nogaïs, Tartares des steppes* et *Tat,* ou habitants de la côte méridionale. Ceux-ci paraissent être un mélange de Grecs et de Turcs, tandis que les autres se rapprochent davantage des Mongols, au moins par la langue. Les Nogaïs se regardent comme des Tartares de pure origine, qualité qu'ils contestent aux autres tribus. On compte environ 30,000 Nogaïs, et en tout 130,000 Tartares dans le gouvernement de Tauride. Ces peuplades se composent d'individus bien faits, de taille moyenne, d'un beau port, vigoureux et pleins de dignité. Ils ont le nez droit, les yeux bruns, les cheveux foncés, peu de barbe, les pommettes saillantes, indice de l'origine mongole. En général, c'est une population douce, probe, hospitalière, mais indolente et même paresseuse. Ils sont tous demeurés fidèles à l'islamisme. On les divise en plusieurs classes, mais il n'y a point de serfs parmi eux. Les nobles, qui ont seuls le droit de posséder des terres, les font cultiver par des fermiers ou par des mercenaires. Chaque village est gouverné par un *mursa,* chef électif, qui exerce la justice ordinaire et la police locale. Les habitations des Tartares rappellent la simplicité des premiers âges : des poutres, ou plus souvent des branches d'arbre, placées irrégulièrement les unes sur les autres, et dont chaque intervalle est rempli de mousse; des toits couverts en paille ou en bois et sur lesquels sont étendues des pierres, voilà ce qui compose la demeure des paysans. Celles des nobles sont également des bâtiments très-légers et d'un seul étage : quelques colonnes en bois et peintes de vert, de rouge et de

jaune, voilà tous les ornements extérieurs. Dans l'intérieur, on ne voit ni tables, ni chaises, ni aucun meuble de bois. De larges coussins sont disposés autour des appartements pour s'y asseoir ou s'y appuyer.

Après les Tartares, les Grands et Petits-Russes sont les plus nombreux; sur la côte méridionale vivent beaucoup de Grecs, des Bulgares, quelques Arméniens, etc.

La partie continentale du gouvernement nous offre peu de localités remarquables à visiter : *Nogaïsk*, située à l'est, sur le Kelletch, non loin de la mer d'Azof, est le chef-lieu des Tartares Nogaïs. Dans les environs se trouvent de nombreuses colonies de mennonites. — *Berdiansk* a un port très-sûr, le troisième de la mer d'Azof et par lequel il se fait une exportation active de céréales, de graine de lin et de laines. — Dans la steppe des Nogaïs, *Mélitopol*, située sur la Molotchnouïa, n'offre rien d'intéressant que les colonies allemandes qui couvrent les bords de cette petite rivière. Enfin, à l'extrémité occidentale, nous nommerons *Kinburn*, forteresse qui commande le liman du Dnieper et du Boug, et dont les alliés s'emparèrent en octobre 1855, après l'avoir bombardée.

Les villes les plus importantes de la Tauride appartiennent à la Crimée.

Pérékop, en tartare *Or-Kapi*, qui signifie *porte royale*, donne une triste idée des villes de ce pays. Son ancien nom est *Taphros*, c'est-à-dire *fossé*, parce que, depuis les temps les plus reculés, il n'a cessé d'y exister un fossé qui coupe l'isthme d'une mer à l'autre. Ce fossé a 7 kilomètres de longueur sur environ 20 mètres de largeur; il est protégé par un rempart en terre, et au centre est située la forteresse qui garde l'entrée de l'isthme. Lorsqu'on a passé le pont qui traverse le fossé, on se trouve dans une rue que sa largeur pourrait faire nommer une place. A droite et à gauche s'alignent des maisons assez nombreuses, fort séparées les unes des autres et dont la plus apparente n'excède pas la hauteur d'un rez-de-chaussée couvert de son toit de planches ou de joncs. C'est là tout Pérékop, qui, malgré cette physionomie, a une grande importance comme position militaire et comme centre d'une immense exportation des sels enlevés à la mer voisine et aux lacs de la péninsule. Elle renferme 3,000 habitants. De Pérékop se dirigent vers les points principaux de la Crimée de nombreuses routes, ou plutôt d'affreux chemins, puisqu'en 1855 un convoi russe fut près d'un mois à franchir les 135 kilomètres qui séparent Pérékop de Simphéropol.

Un peu au sud de Pérékop, on trouve un bourg considérable, *Armianskoï-Bazar*, qui, comme l'indique son nom, est un marché tenu par des Arméniens. Tous les objets utiles aux voituriers qui viennent chercher le sel, tous les ustensiles qui dépendent de l'attelage et du charronnage, se trouvent réunis dans cet industrieux entrepôt.

Sur la côte occidentale, nous remarquons *Kozlof*, qui depuis la conquête de la Crimée, sous Catherine II, se nomme *Eupatoria*, en mémoire d'une cité du même nom qui, au temps de Mithridate Eupator, s'élevait sur la limite de la péninsule héracléotique, non loin de Sébastopol. La ville est située sur une plage sablonneuse et basse, et s'étend le long d'une baie peu profonde en forme de croissant très-ouvert. A droite se trouve un immense lac salé séparé de la mer par un isthme de 2 à 300 mètres [1]. Le port est un des plus commerçants de la Crimée, bien qu'il y manque un môle propre à assurer l'ancrage des navires. La ville, autrefois très-peu-

[1] Launoy, *Lettres sur la Crimée et la mer Noire*, publiées dans le *Moniteur* en 1855.

plée, ne compte plus que 6,000 habitants, la plupart tartares, qui fabriquent des feutres, des maroquins, et cette bière musulmane appelée *bouza*. Elle manque d'eau; on est obligé d'en aller chercher à 4 kilomètres. Eupatoria possède des églises grecques, des mosquées, des écoles. Son principal monument est la grande mosquée nommée *Djouma-Djamaï*. Une coupole de 50 pieds de diamètre, entourée de 16 dômes plus petits, couronne cet imposant édifice, dont les fortes murailles sont percées d'étroites ouvertures en ogives byzantines. Cette mosquée, la plus belle de la Crimée, a été fondée en 1552 par le khan Devlet-Gheraï et terminée en 1564 par son successeur Mehmet-Ghéraï. On peut citer aussi, parmi les monuments remarquables d'Eupatoria, la synagogue, qui remonte au onzième siècle, vaste galerie en pierre dans le style byzantin, au centre de laquelle se trouve un magnifique monument en marbre blanc élevé par l'empereur Nicolas à son frère Alexandre. Les travaux exécutés en 1855 par les armées alliées ont fait d'Eupatoria une place très-forte. Elle servit alors de refuge à plus de 10,000 Tartares, et devint le quartier général d'un corps d'armée destiné à couper les communications de Sébastopol avec Pérékop. De nombreux combats se livrèrent sous ses murs.

En suivant le chemin qui longe la côte, nous laisserons à droite *Vieux-Fort* ou *Oldfort*, où l'armée anglo-française, forte de 50,000 hommes, opéra son débarquement le 14 septembre 1854; puis nous traverserons l'Alma, ruisseau qui passe au pied des hauteurs où l'armée russe fut défaite par les alliés le 20 septembre 1854. Nous traversons encore la Katcha, le Belbek, la Tchernaïa, et nous arrivons sur le plateau du cap Chersonèse, compris entre la baie de Sébastopol au nord, une rangée de collines à l'est, et la mer des autres côtés. Ce plateau, devenu célèbre, fut occupé pendant plus d'un an par les alliés, qui s'y établirent dans une position presque inabordable; en même temps que par le port naturel de Balaklava et par le port artificiel de Kamietch, les approvisionnements de l'armée était complétement assurés. C'est à l'extrémité septentrionale de ce plateau aride, en partie couvert de vignobles, que s'étend la ville de Sébastopol.

Sébastopol ou *Sévastopol* fut fondée en 1786 par Catherine II sur l'emplacement d'un village tartare nommé *Ak-tiar* (blanc rocher); mais les travaux les plus importants ne furent entrepris que de 1825 à 1852, sous le règne de Nicolas, que l'on peut considérer comme son véritable fondateur; c'est lui qui en avait fait un établissement maritime de premier ordre, à 400 kilomètres de Constantinople, d'où une flotte pouvait, en cinquante-six heures, arriver devant cette ville. Il ne reste plus de cet immense arsenal, depuis le terrible siége qui l'a détruit, que des ruines, et des ruines que le traité du 30 mars 1856 empêche de relever. Un petit nombre d'édifices et de maisons ont pu résister à la trombe de fer qui a plu sur cette ville pendant un an et aux explosions de mines qui ont renversé ce que n'avaient pas détruit les bombes et les boulets. Mais la position géographique de Sébastopol est restée l'une des plus importantes qui soient au monde, une des plus favorables à un grand établissement maritime, soit militaire, soit commercial; il est donc nécessaire de dire ce qu'était cette ville avant le siége de 1855.

La mer Noire[1] ne renferme qu'un seul port assez grand et assez profond pour

[1] Launoy, *Lettres sur la Crimée*, publiées dans le *Moniteur* en 1855.

recevoir des vaisseaux de guerre et servir en tout temps de refuge à une flotte : c'est celui de Sébastopol. Ce port, situé à la pointe méridionale de la Crimée, non loin du cap Chersonèse, se compose d'une grande rade intérieure où se jette la petite rivière de Tchernaïa, et de trois baies appartenant à la côte septentrionale de cette rade. Elle s'ouvre sur la mer à l'ouest et s'enfonce à l'est entre deux falaises de 20 à 25 mètres de hauteur, dans une profondeur de 5,700 mètres, dont 4,500 seulement sont navigables, le reste comprenant un espace vaseux où aboutit la Tchernaïa. Elle est large de 1,200 mètres et profonde de 10 à 16 mètres, sans îles, sans écueils, avec un fond excellent. Son entrée, ou plus exactement la passe navigable, est de 5 à 600 mètres ; elle était défendue au nord par le fort *Constantin,* au sud par le fort *Alexandre,* et c'est entre ces deux forts que les Russes coulèrent leur flotte pour empêcher les flottes alliées de pénétrer dans la rade. La côte méridionale de la rade est ouverte seulement par des criques insignifiantes, bordée de falaises et de rochers arides, et couronnée par de nombreux ouvrages dont le principal était le fort du *Nord.* A l'extrémité de cette côte sont les hauteurs d'*Inkerman,* célèbres par la victoire des Anglo-Français sur les Russes. La côte septentrionale renferme Sébastopol avec tous ses établissements. On y trouve trois baies très-importantes, celle de l'Artillerie, le port, la baie du Carénage. La baie de l'*Artillerie,* longue de 800 mètres, large de 300, profonde de 2 à 6 mètres, n'offre qu'un abri insuffisant aux navires; au fond de cette baie se trouve la partie septentrionale de la ville. En sortant de cette baie et en tournant la pointe sur laquelle est bâti le fort *Saint-Nicolas,* on entre dans le port. Ce port, formé par la baie *Yujuata-Bukhta* et défendu à son entrée par les forts *Saint-Nicolas* et *Saint-Paul,* est long de 1,500 mètres, large de 4 à 500, et éloigné de plus de 1,500 mètres de l'entrée de la rade. On y trouve des fonds variant de 10 à 15 mètres, et 15 ou 16 vaisseaux de ligne y sont parfaitement abrités. Sur le côté occidental s'étend la ville, dont nous parlerons tout à l'heure. Sur le côté oriental étaient les établissements de la marine : d'abord, à environ 200 mètres de l'entrée s'ouvre la baie dite de l'*Arsenal* ou des Docks, à l'extrémité de laquelle était établi le bassin de radoub, qui contenait six formes de vaisseaux construites en pierre et en granit : magnifique travail, alimenté par le canal de la Tchernaïa et qui a été détruit par les alliés. A l'est de cette baie s'étend le faubourg de *Karabelnaïa,* habité par les marins, avec de belles casernes, des magasins, des ateliers, et une église dédiée à saint Michel. Sur le côté oriental du port on trouvait encore les magnifiques casernes de la marine, l'amirauté, un hôpital, le parc d'artillerie, etc. La troisième baie du côté septentrional de la rade est la baie du *Carénage,* longue de 900 mètres, large de 200, profonde de 6 à 7 mètres, et pouvant recevoir des navires de rang inférieur. Elle est traversée par l'aqueduc de la Tchernaïa.

Revenons à la ville. Sébastopol, située sur le côté occidental du port, entre celui-ci et la baie de l'Artillerie, est bâtie en amphithéâtre sur un mamelon de 65 mètres de hauteur, et composé de roches blanchâtres. Elle se divise naturellement en deux parties : la ville basse, qui renferme le marché et les maisons de commerce; la ville haute, où demeurent la population riche et les fonctionnaires. Cette partie est coupée de belles rues, autrefois bien bâties et régulières, aujourd'hui presque détruites. La

plus remarquable est la rue de la Mer, qui aboutit sur une vaste place, ornée d'un débarcadère monumental. Avant le siége, Sébastopol avait des monuments remarquables dont il doit rester aujourd'hui peu de chose, mais que nous devons nommer. C'était d'abord la cathédrale, surmontée d'un clocheton et d'une énorme croix grecque posée sur un globe terrestre; puis au haut de la ville, près de vastes casernes, le monument de Kazarsky, socle carré en marbre surmonté d'une proue de navire en bronze; l'église Saint-Pierre et Saint-Paul, copie réduite de la Madeleine de Paris; la bibliothèque, ornée de bas-reliefs modernes d'un bon travail, et le théâtre avec une façade assez belle, etc.

Nous n'avons plus qu'à indiquer la série d'ouvrages qui protégeaient Sébastopol du côté du sud. Elle commençait sur la rade, à l'est, par le bastion du Carénage, se continuait par la tour *Malakof,* position capitale qui dominait Karabelnaïa avec le port, par conséquent tout l'ensemble de la place; la prise de cet ouvrage a déterminé la reddition de la ville; puis venaient le bastion du Redan au sud-est du fond du port, puis les bastions du Mât, de la Tour, etc., qui contournaient la ville. Nous ajouterons encore que la côte, depuis l'entrée de la rade jusqu'au cap Chersonèse, était ouverte par plusieurs baies devenues célèbres : la *Quarantaine,* défendue par un fort de même nom, et au fond de laquelle était le lazaret; c'est une crique sinueuse, longue de 1,800 mètres, profonde de 6 à 8 mètres; la baie *Streletzka,* excellent port naturel; celles de *Kamiech* et de *Kazatch,* dont les Français avaient fait des ports, etc. Nous n'avons plus qu'un chiffre à donner pour démontrer que Sébastopol, entre les mains des czars, n'était qu'une arme gigantesque : la population, avant le siége, était de 43,000 âmes dont 4,500 femmes seulement; tout le reste se composait de fonctionnaires, marins, soldats, etc.

Tournons le cap Chersonèse, que les anciens nommaient Parthénion, et les Génois cap Fiorente; nous passons devant le monastère de *Saint-Georges,* placé de la manière la plus pittoresque sur la pente d'une falaise escarpée, à 120 mètres au-dessus de la mer, et d'où l'on jouit d'une vue magnifique. S'il faut en croire la tradition, ce monastère occupe une partie de l'emplacement où s'élevait le temple de Diane Tauropolitaine, célèbre par le souvenir d'Oreste et d'Iphigénie. Sa fondation remonte au dixième siècle. On descend de ce couvent par une suite monumentale de beaux escaliers sur le plateau même de Chersonèse, où était situé le camp français. Si nous continuons à suivre la côte méridionale, nous arriverons par une passe de 250 mètres de largeur, bordée de rochers verticaux et élevés de 450 mètres, dans le port de *Balaklava,* dont l'entrée est sinueuse et difficile, mais qui présente un excellent mouillage. Il est parfaitement abrité, long de 960 mètres, large au plus de 450, avec des fonds de 10, 15 et 18 brasses. Dans la guerre de Crimée, les Anglais occupèrent ce port dès le 26 septembre 1854, et en firent l'entrepôt général de leurs approvisionnements; aussi prit-il une activité inouïe. Un chemin de fer fut même établi jusqu'au quartier général anglais. Le 25 octobre, les Russes tentèrent de reprendre Balaklava, mais ils furent repoussés dans un combat de cavalerie où fut presque entièrement détruit le bataillon de garde-côtes, qui formaient jadis la principale population de Balaklava. Ces garde-côtes, d'origine grecque, s'occupaient de culture et de pêche, ne pouvant se livrer à la navigation, attendu que ce port, après

avoir été longtemps un repaire de contrebandiers et de pirates, était fermé aux navires de commerce, excepté à ceux qui cherchaient un refuge contre la tempête. Balaklava est le *Port des signaux,* le *Symbolon limen* de Strabon. Les Génois, qui avaient compris les avantages d'un port si bien tracé, si bien défendu par la nature, élevèrent sur l'un des mamelons qui forment l'entrée une vaste forteresse dont les ruines sont encore imposantes. On prétend que c'est de cette époque que date le nom moderne de cette petite ville, que les Génois appelèrent *Belle-Clef* (*Bella-Chiava*). Aujourd'hui Balaklava se compose d'un amas de maisons délabrées, d'enclos mal défendus par des murs à moitié renversés, d'une rue principale garnie de boutiques désertes, d'une église et d'un corps de garde.

Toute la côte, rocailleuse et escarpée depuis le cap Aïa jusqu'au cap Aï-Todor, forme le *Front du Bélier,* le *Criou-Metopon* des anciens. C'est au nord de cette haute muraille blanche que s'étend la vaste et pittoresque vallée du Baïdar, célèbre dans la guerre de 1855, où s'élèvent çà et là, au milieu des prairies, de jolis villages tartares. Sur les collines arrondies qui descendent de cette muraille jusqu'à la mer se succèdent de riches vignobles, tels que *Layn, Phoros, Kikineïs* et *Simeis.* Près du village appelé *Koutchouk-Koï,* se trouve le passage de l'*Échelle,* taillé dans la montagne et l'un des chemins qui conduisent de la côte à la vallée du Baïdar : il est praticable pour les cavaliers. Un peu plus loin, *Aloupka,* joli village tartare qui se cache au milieu des arbres, se fait remarquer par sa blanche mosquée à coupole, et surtout par le palais du comte Woronzoff. Au nord-est du cap Aï-Todor, la jolie petite ville d'*Yalta,* dominée par une élégante église russe, borde une partie du golfe qui s'étend au pied des dernières pentes de la haute cime appelée *Stillé-Bogas.* Un peu plus loin c'est le cap *Nikita,* au-dessus duquel s'élève en amphithéâtre le petit village qui porte le même nom, et qui est important par son jardin botanique et ses immenses pépinières, où l'on cultive les meilleurs plants de vignes. Plus loin encore, au pied des dernières pentes du Tchatir-Dagh et du Demirdji, *Alouchta,* qui ressemble plutôt à un village qu'à une ville, se fait remarquer par ses trois grandes tours qui s'élèvent au-dessus des maisons tartares et qui firent partie du château que l'empereur Justinien construisit en 465 pour protéger le pays contre les Huns. En suivant la côte pendant 40 kilomètres dans la direction de l'est, on arrive au golfe de *Soudagh,* où une vingtaine de maisons de campagne constituent le village de ce nom, célèbre par ses riches vignobles dont une partie dépend du domaine royal. La récolte annuelle s'élève à 12 ou 15,000 hectolitres. Soudagh présente encore les restes imposants d'une vaste forteresse génoise.

A l'endroit où finissent les montagnes, nous trouvons *Kaffa,* l'ancienne *Theodosia,* nommée par les Russes *Féodocia,* qui sous les Génois était parvenue à une telle prospérité, qu'on l'appelait le *Constantinople de la Crimée* (*Krim-Stamboul*). C'était le débouché de toutes les marchandises de la Tartarie ; on portait le nombre des maisons à 40,000, mais les ruines n'indiquent pas une enceinte proportionnée à ce nombre. Mahomet II la conquit en 1475. Sous les Tartares, la ville fut encore florissante, mais aujourd'hui à peine Kaffa compte-t-elle 4,500 habitants. Son port est vaste, mais peu sûr. Le quartier tartare est misérable; mais les parties modernes, habitées par des Grecs, des Arméniens et des Russes, offrent quelques rues assez

régulières et des maisons d'une assez belle apparence. Elle possède un musée d'antiquités, et surtout une belle collection de médailles en bronze et en argent, formant une riche suite des princes du Bosphore. Les Génois entourèrent Kaffa de murailles flanquées de tours, dont une partie existe encore, principalement aux deux extrémités de la ville, au sud et au nord. Au sud se trouvaient la forteresse et un riche monastère dont une partie a été transformée en lazaret.

La péninsule orientale, formée de collines assez fertiles, renferme *Kertch,* ville située à la place de l'ancienne *Panticapæum,* capitale du royaume de Bosphore, et *Veni-Kaleh,* ancienne forteresse qui domine le Bosphore Cimmérien. Kertch est une ville moderne, régulièrement bâtie avec des maisons décorées de colonnes, de balustrades et d'autres recherches d'architecture. Un large quai, un arsenal, un beau lazaret, une grande fonderie pour la marine et un port spacieux érigé en port franc par l'empereur Alexandre : telles sont les constructions qui font de cette ville la cité la mieux bâtie de la Crimée. Le port, situé au fond d'une belle baie, manque de profondeur; il fait néanmoins un commerce assez étendu : en 1853 il y est entré 1689 navires. Le blé, la graine de lin, le fer, le sel, le caviar, les peaux de moutons, l'étain, la cire, le bétail, le miel, sont les principaux articles d'échange. Au moment de la guerre, cette ville avait 19,000 habitants, en y comprenant les faubourgs tartares et les villages de la banlieue. Un détachement de troupes anglo-françaises a occupé Kertch au mois de mai 1855. On trouve dans les environs des carrières de bonne pierre de construction, et à 11 kilomètres à l'ouest des sources de naphte ou boue minérale. Il y a un établissement thermal très-fréquenté pendant l'été.

A l'extrémité de la presqu'île de Kertch, à l'endroit le plus resserré du détroit qui conduit les eaux de la mer d'Azof dans la mer Noire, se trouve *Veni-Kaleh,* petite ville de peu d'apparence et peuplée d'un millier d'habitants. Elle est adossée à une montagne, sur les flancs de laquelle s'élève une forteresse bâtie en partie par les Génois, en partie par les Turcs. De nombreux ouvrages avaient été élevés à grands frais par les Russes, près de la ville et sur le détroit; au mois de mai 1855 ils les évacuèrent, après les avoir fait sauter ainsi que les établissements militaires. Le même jour les Français occupèrent la ville pour s'assurer le passage de la mer d'Azof, et ils démantelèrent tous les ouvrages qui bordaient le détroit.

Arabat et *Ghenitché* sont deux forts qui commandent les extrémités de la flèche d'Arabat et de la route que contient cette langue de terre. Cette route est très-importante : elle est, avec celle de Pérékop, la seule par laquelle on puisse aller du continent dans la presqu'île. C'est par là que les Russes ont par deux fois envahi et conquis la Crimée; c'est par là qu'en 1855 ils faisaient venir les approvisionnements qui ravitaillaient Sébastopol. Ghenitché, qui défend le passage de la mer Putride, fut bombardée au mois de juin 1855 par les alliés.

Visitons maintenant l'intérieur de la Crimée, c'est-à-dire les villes qui occupent les pentes septentrionales de la chaîne des monts Yaïla.

La première que nous rencontrons est *Karasou-bazar,* située au confluent de deux petits ruisseaux qui forment le Karasou, affluent du Salghir. Bien que placée dans une contrée malsaine, elle a, dit-on, 10 à 15,000 habitants. On assure que c'est une ville industrieuse et commerçante. Une assez mauvaise route conduit à la

capitale de la Crimée, l'*Akh-Metcheth* des Tartares, le *Simphéropol* des Russes. Cette ville en forme réellement deux : l'ancienne, ou la ville tartare, dont le nom signifie *blanche mosquée,* est située dans la partie la plus haute; les rues en sont étroites avec de hautes murailles, comme dans la plupart des cités asiatiques; la ville nouvelle est habitée par des Russes et des juifs. On y remarque une cathédrale dont l'architecture est de mauvais goût, un vaste hôpital, le palais de justice, l'hôtel du gouvernement, etc. Simphéropol possède un gymnase et une école normale tartare. La population est de 8,000 habitants, dont 5,000 Tartares.

Au fond d'une déchirure qui coupe en deux parties un vaste plateau, et sur le ruisseau de Djourouk-sou (*eau fétide*), qui se jette dans la Katcha, végète l'ancienne capitale, *Batchi-Seraï* ou *Baghtcheh-Saraï* (palais des jardins), ville intéressante par son industrie tartare, surtout en coutellerie et en maroquin, animée par un trafic actif, remplie de vergers, ornée d'un grand nombre de fontaines, mais qui, malgré ses avantages, ne compte que 14,000 habitants, parmi lesquels se trouvent plus de 12,000 Tartares. Cette ville est salubre, malgré l'entassement des maisons, et jouit d'un climat très-doux, parce qu'elle est abritée des vents du nord. On y voit fleurir en mars les pêchers, les amandiers et les fleurs du printemps. La rue principale, qui traverse la ville dans toute sa longueur et dans le sens où coule le Djourouk-sou, est mal pavée et à peine assez large pour que deux voitures puissent s'y croiser; elle offre presque sans interruption, sur une longueur de près de 2 kilomètres, deux rangées de boutiques qui peuvent donner une idée de l'ancienne industrie du peuple tartare, car elle est restée la même chez ce peuple depuis qu'il s'est établi en Europe. Les rues transversales, qui s'élèvent toutes par échelons, sont tortueuses, étroites, irrégulières et malpropres. Les principaux édifices sont les mosquées, au nombre de 32, dont la plupart sont construites en pierres de taille, une église pour les Grecs, une synagogue, trois écoles mahométanes ou *medressehs,* plusieurs mausolées remarquables aux portes de la ville, et le palais des anciens khans.

Cet édifice, situé presque à l'extrémité de la ville, tout près de la rivière, consiste en différents bâtiments construits dans le goût oriental, autour de plusieurs cours. Il a été fondé en 1519 par le khan de Crimée Adel-Sahab-Ghéraï. On y arrive de la grande rue par un pont de pierre construit sur le Djourouk-sou. Le gouvernement russe fait entretenir ce palais avec soin, en conservant les ameublements. Il est encore tel qu'il était à l'époque où le dernier khan cessa de régner : aussi rien ne peut donner une idée plus exacte de l'intérieur des palais de l'Orient. « Ce sont des salles, des cabinets, rarement de plain-pied, qui se suivent et se correspondent par un plan bizarre et désordonné. Faiblement éclairés par des vitraux de couleur, ces élégants réduits sont tout brillants de vernis, tout chatoyants de nacre, de cristaux, d'étoffes d'or et d'argent, ornés de meubles rares, parfumés de vapeurs embaumées. Mais qui pourrait énumérer tous les détours de ce labyrinthe, ses nombreuses et secrètes issues, ses bains de marbre, discrets témoins de ces sensualités asiatiques du harem, que l'Europe invente, mais qu'elle ne connaît pas[1] ? » Dans ce palais, l'eau courante est partout; elle circule dans les murs, dans les vestibules, dans les jardins

[1] *Voyage dans la Russie méridionale et la Crimée,* etc., exécuté en 1837 sous la direction de M. A. Demidoff, tome I, page 359.

et jusque dans l'étroit cimetière où sont entassés les tombeaux des khans et de tous les membres de leur famille.

A 2 kilomètres de Baghtcheh-Saraï, *Tchioufout-Kaleh*, dont le nom signifie le *fort des juifs*, est entièrement habitée par des israélites. Ces israélites sont de la secte appelée *koraïme* ou *koraite*, qui, fidèle à la lettre de l'Écriture, n'adopte ni l'autorité du Talmud ni les interprétations des rabbins. Ce qui les distingue principalement, c'est la haute réputation de probité dont ils jouissent partout où ils sont établis. Cette ville est bâtie sur le sommet d'un rocher élevé de 170 mètres et se compose de plus de 300 maisons formant des rues étroites et tortueuses qui ont le roc vif pour pavé. Une muraille et deux portes qui se ferment chaque soir peuvent servir, au besoin, à l'isoler du reste de la contrée. On est obligé d'apporter de l'eau dans ce nid d'aigle. Près de la ville l'élégant mausolée de la fille d'un khan; dans la ville une synagogue où l'on conserve un antique manuscrit de la loi de Moïse; et au delà de la ville, à quelque distance, la *Vallée de Josaphat*, vaste cimetière occupé par plus de 3,000 tombeaux en pierre ombragés par de vieux chênes, sont les principales curiosités de Tchioufout-Kaleh. En face d'elle, sur le sommet d'une montagne, est l'ancien couvent de l'Assomption, entièrement taillé dans le roc, aujourd'hui inhabité, mais visité le 15 août par un grand nombre de pèlerins.

§ IV. Gouvernement de Kherson. — Ce gouvernement, formé de la steppe d'Otchakov et de la Nouvelle-Serbie, est situé sur la mer Noire, entre les bouches du Dnieper et du Dniester. Il est limité au sud-est par le Dnieper, qui le sépare de la Tauride, à l'est par le gouvernement d'Ekaterinoslav, au nord par Kiev et la Podolie, à l'ouest par la Bessarabie. Sa superficie est de 66,000 kilomètres carrés, dont 14,000 en terres arables, 26,000 en pâturages. Sa population est de 890,000 habitants. C'est une des provinces les mieux arrosées de la Russie. Le Dnieper y finit par un liman ou estuaire, long de 50 kilomètres sur 3 à 10 de large, dans lequel vient se confondre le liman du Boug, grossi de l'Ingoul, tandis que l'Ingoulet se réunit au Dnieper, un peu au-dessus de Kherson, avant le liman. Le Teligoul, le Kouialnik, etc., forment aussi à leur embouchure des limans de 50 à 60 kilomètres de longueur. Celui du Dniester a une forme particulière qui le fait désigner sous le nom de baie.

Le pays offre, en général, un sol argileux, entremêlé de sable, tout à la fois fertile en pâturages et en céréales; sa fertilité cesse avec l'embouchure des rivières, où le terrain est presque partout marécageux, et près de la côte, où il est à la fois couvert de sables arides ou de marais fangeux. Ce pays est peu boisé; ce n'est que vers le nord, dans les environs d'Elisabethgrad, que l'on trouve quelques forêts. Partout ailleurs s'étendent çà et là de vastes espaces dépourvus d'arbres, mais où se développe une belle végétation. On y récolte de bons melons et une grande quantité de grains, du tabac d'excellente qualité et un vin très-médiocre. Le climat est généralement tempéré; mais la chaleur des étés dessèche souvent les rivières, et le froid descend jusqu'à 25 degrés. Les sauterelles dévorent quelquefois les récoltes. L'éducation du bétail est très-importante et favorisée par des pâturages excellents. Les moutons mérinos, introduits par le duc de Richelieu, sont aujourd'hui en majorité; aussi la laine de cette province est-elle très-estimée. On compte, dit-on, dans le gouvernement 1,700,000 moutons, 300,000 bœufs, 375,000 chevaux, etc.

L'industrie n'est pas inactive, mais elle consiste surtout dans la préparation des produits naturels du pays; on trouve donc des moulins, des fonderies de suif, des tanneries, des manufactures de draps, des ateliers de filature et de lavage de laine, de préparation de fourrures, etc. La province fait un commerce très-actif, favorisé par les voies de navigation qui y viennent aboutir, par la proximité des plus riches gouvernements de la Russie, mais surtout par son heureuse situation sur la mer Noire, dont elle possède le port le plus important.

La population se compose en majeure partie de Grands-Russes, de Petits-Russes et de Cosaques; mais elle est encore plus mélangée que dans les provinces voisines, à cause du commerce immense d'Odessa, qui y attire des négociants de tous pays et de toutes nations.

Kherson occupe un vaste espace sur la rive droite et à 20 kilomètres de l'embouchure du Dnieper, qui s'y développe sur une largeur de 6 kilomètres. Elle est divisée en quatre quartiers : la forteresse, l'amirauté, le faubourg grec et celui des marins. C'est une ville nouvelle, fondée par Potemkin, le favori de Catherine II, lequel y est enterré. Elle était destinée à être le principal chantier de la flotte russe dans la mer Noire, et aussi une grande place de commerce. Mais le peu de profondeur du liman du Dnieper, la fondation de Nikolaïef, l'extension prodigieuse d'Odessa, ont fait disparaître promptement sa prospérité. On n'y construit plus que de petits bâtiments; son port est presque désert. Il en est à peu près de même de ses rues et de ses magasins. Cependant elle compte encore 12,000 habitants, principalement adonnés au commerce des bois, qui a gardé son importance.

Otchakof, à l'entrée du liman du Dnieper, qui y est large de 7 kilomètres, et en face du fort de Kinburn, qui en défend la rive opposée, était autrefois une grande forteresse turque qui arrêta plusieurs fois les armées russes. Prise en 1788, elle a perdu son importance et presque toutes ses fortifications. Otchakof a un lazaret et un petit port où s'arrêtent les gros navires de commerce qui ne peuvent remonter le liman.

Sur la rive gauche de l'Ingoul, à son confluent avec le Boug et à 25 kilomètres du liman du Dnieper, s'élève une ville nouvelle qui a éprouvé le contre-coup de la ruine de Sébastopol. *Nikolaïef* était, en effet, le complément de ce port et le grand chantier de construction de la flotte russe dans la mer Noire. Depuis que le traité de 1856 a interdit à la Russie d'avoir des vaisseaux de guerre dans cette mer, cette ville, création fastueuse des empereurs Alexandre et Nicolas, est devenue en grande partie inutile; et l'on ne construit plus sur ses chantiers que des bâtiments de commerce. Nicolaïef présente, d'ailleurs, par la grandeur et le nombre de ses édifices un aspect fort majestueux et digne de sa destination. Sa position comme port de construction est entièrement favorable, puisqu'elle est située au loin dans les terres, au fond d'un liman tortueux, bordé de batteries inabordables. Elle n'est pas moins favorisée sous le rapport des approvisionnements: bien que le Boug, obstrué par des cataractes, ne soit pas propre au flottage, Nicolaïef reçoit facilement les bois, le goudron, les chanvres par le Dnieper. La population, presque entièrement composée de marins et d'ouvriers de marine, était de 15,000 âmes avant la guerre de Crimée.

Dans l'intérieur, nous remarquerons : *Ielisavetgrad* ou *Elisabethgrad,* dans une plaine riante sur l'Ingoul, ville florissante, avec une citadelle, un arsenal, un grand hôpital et 10,000 habitants, la plupart d'origine serbe et *raskolnicki ; Alexandria,* sur l'Ingouletz, avec 2,000 habitants; *Vosnesensk,* sur le Boug, station du premier corps de cavalerie colonisé; *Novogeorgiewsk,* où se fait pour plus de 6 millions de francs de commerce de bétail et 1,600,000 francs de commerce de bois; *Tiraspol* (5,000 hab.), sur le Dniester, à 3 kilomètres au-dessous de Bender, avec des fortifications et une citadelle.

Odessa, fondée par Catherine II en 1794 et située dans une steppe aride et sablonneuse, présente du côté de la mer un aspect imposant. Construite au sommet d'une falaise blanche qui a 100 pieds de hauteur et qui abrite la rade contre les vents du nord, elle déploie une ligne d'édifices, de palais, de casernes et de monuments d'un effet grandiose. Au bas de la falaise règne un quai immense, d'où s'élancent dans la mer quatre môles armés de batteries qui divisent le port en quatre bassins, dont les deux principaux sont le port du Commerce et le port Impérial. Un escalier gigantesque, dont les 200 marches ont 70 mètres de largeur, monte du port à la ville pour l'usage des piétons. Au sommet de cet escalier se déploie sur un demi-cercle la place Richelieu, où s'élève la statue de l'ancien gouverneur, à qui Odessa doit ses progrès et sa splendeur. Entre le port et la ville, une rangée de belles casernes complète le coup d'œil. Les rues sont droites, bien pavées, bordées de belles maisons ou d'édifices, parmi lesquels on remarque l'amirauté, la douane, la bourse, la principale église, les hôpitaux, le lycée, etc. Mais la partie voisine de la mer a seule cet aspect somptueux et monumental; la partie voisine de la plaine n'offre aux regards que de tristes baraques de bois bordant de larges rues tirées au cordeau.

Odessa doit tout à ses trois premiers gouverneurs, qui étaient des étrangers du plus grand mérite : le Napolitain José de Rivas, le duc de Richelieu et le comte de Langeron. Ce n'est réellement qu'une ville artificielle, n'existant que par le commerce étranger. Point de rivière, point d'eau, si ce n'est celle de quelques puits d'une profondeur de 50 mètres; point de territoire cultivable, point de bois à brûler ni de charbon; un climat détestable, torride et poudreux en été, glacial et brumeux en hiver, font de cette ville un séjour peu attrayant pour ceux que n'y retiennent pas des intérêts de commerce et de fortune. En hiver, le port est souvent gelé, et parfois la mer gèle à une assez grande distance des côtes. On va en traîneau dans les rues comme à Moscou, bien que ce port soit au 46ᵉ degré, à la latitude de Venise et de Trieste, et à 2 degrés au midi de Paris et de Vienne. Le vent, toujours vif sur le plateau sablonneux d'Odessa, y soulève des torrents de poussière qui sont un des grands fléaux de ce séjour. Nul arbre ne peut y prospérer; après avoir essayé plusieurs espèces pour la plantation des boulevards qui dominent la mer, il n'a été possible d'y acclimater que de chétifs acacias. Tous les légumes, tous les produits de jardinage y sont apportés par la mer de la Crimée méridionale. Les riches négociants se sont efforcés néanmoins de se créer dans la steppe des maisons de campagne et des jardins. Mais la gelée en hiver, la poussière et la sécheresse en été, ne laissent aux arbres qu'une végétation maladive[1].

[1] *Journal des Débats* du 26 juillet 1854.

Parmi les établissements d'instruction dont cette ville est pourvue, on doit citer le lycée Richelieu, fondé en 1818, et considéré comme une des meilleures écoles de l'Europe; une école d'horticulture avec un immense jardin botanique; une bibliothèque de 25,000 volumes; un musée où l'on a rassemblé tous les objets d'antiquité qui ont été trouvés dans les environs; une école de langues orientales; 40 écoles et pensions de garçons et de filles. Ajoutons encore qu'Odessa renferme un nombre immense de magasins à blé, 50 fabriques et usines, 2,500 maisons, plus de 1,600 dans ses deux faubourgs, et 1,500 dans les douze villages de son territoire, qui forme la *régence urbaine* d'Odessa. L'industrie y compte plusieurs établissements importants, tels que des distilleries de grains, des brasseries, des manufactures de tissus de laine, de soieries, de savon, des fonderies, etc.

Le port, n'ayant que 12 à 15 pieds de profondeur, ne peut recevoir que des navires de commerce ou de petits bâtiments de guerre; mais on trouve 8 brasses (40 pieds) dans la baie, entre le cap Langeron et le cap Dombroski. Les gros vaisseaux peuvent donc y mouiller, mais ils sont exposés aux coups de vent de l'est et du sud-est, qui refoulent jusque dans les môles du port des flots impétueux que rien n'arrête. Cette houle de la haute mer roule aussi des sables qui doivent à la longue obstruer les passes. Odessa est le port sur lequel se dirigent, au moyen du Dniester et du Bug, tous les produits de la Petite-Russie et des provinces polonaises, grains, cuirs, chanvre, lin, graine de lin, cire, laine et suif. L'Europe lui envoie en échange des denrées coloniales, des produits manufacturés, des vins, des huiles, etc. En 1804, le commerce extérieur de ce port atteignait à peine 4 millions de francs; mais en 1820, il s'élevait à 28 millions avec 659 navires entrés; en 1830, à 47 millions avec 844 navires entrés; en 1840, à 63 millions avec 659 navires entrés; en 1850, à 102 millions avec 794 navires entrés; en 1853, à 194 millions avec 2,246 navires entrés. Dans cette dernière année, Odessa avait exporté 8 millions d'hectolitres de céréales. En 1854, son commerce tomba à 65 millions; en 1855, pendant que le port était bloqué et bombardé, à 11 millions à peine; en 1856, il s'est élevé à 118 millions, dont 71,500,000 à l'exportation, consistant en céréales (46,000,000 fr.), graine de lin (7,100,000 fr.), laine (10,420,000 fr.), suif (4,730,000 fr.), etc. Pendant cette année, la France est entrée dans le commerce d'Odessa pour 33,365,000 fr., dont 24,270,000 fr. de céréales, 3,030,000 fr. de laine, 1,680,000 fr. de graine de lin, etc. En général, les exportations d'Odessa représentent les trois cinquièmes de son commerce général; mais lorsque les grains manquent dans l'Europe occidentale, la quote-part de l'exportation est beaucoup plus forte, et une immense quantité de numéraire prend alors le chemin de la Russie, qui, comme tous les pays agricoles, fournit beaucoup de productions naturelles du sol et consomme relativement peu d'objets manufacturés.

Odessa renferme aujourd'hui près de 80,000 habitants. Cette population se compose de Grecs, d'Italiens, d'Allemands, de Polonais, d'Anglais, de Français, d'Arméniens, de juifs, de Valaques et de Moldaves. Les boutiques des rues marchandes exposent des enseignes dans toutes les langues. Il n'y a de Russes que les employés et les soldats. On assure même qu'il n'y a point à Odessa une seule maison de commerce russe, et que les dix-neuf vingtièmes des propriétés bâties appartiennent à la population étran-

gère. C'est ce qui explique les ménagements et la modération des amiraux anglais et français en 1854 à l'égard d'Odessa, et comment ils se sont bornés à bombarder le port militaire ainsi que les chantiers du gouvernement, tandis que la ville, restée intacte, se déployait dans toute son étendue devant les canons de la flotte combinée.

Nous n'avons plus à nommer dans le gouvernement de Kherson que *Ovidiopol*, petite ville fortifiée sur la rive gauche du liman du Dniester, en face d'Akerman, et qui renferme 2,000 habitants.

§ V. Gouvernement de Bessarabie. — Avant le traité de Paris (1856), le gouvernement de Bessarabie était formé de la longue lisière de territoire comprise entre la mer Noire et le Dniester au nord-est et à l'est, le Pruth à l'ouest et le Danube au sud. Il était ainsi limité naturellement, et se trouvait contigu à l'est aux provinces de Kherson et de Podolie, au nord à la Bukovine (empire d'Autriche), à l'ouest à la Moldavie. Depuis le traité de Paris, il est limité du côté de la Moldavie par une ligne de convention qui est parallèle au Pruth, mais distante de cette rivière de 50 kilomètres, puis par une pareille ligne distante également du Danube, et qui atteint la mer Noire au lac Bourna-Sola. On a ainsi enlevé à la Russie les embouchures du Danube avec les forteresses d'Ismaïl et de Kilia, qui appartiennent aujourd'hui à la Moldavie. La superficie de la Bessarabie est de 36,000 kilomètres carrés, et la population de 610,000 habitants.

La Bessarabie est un des pays qui ont été le plus souvent traversés par des peuples émigrants : on y vit successivement des Scythes, des Gètes, des Bastarnes, des Huns, des Bulgares. Dans le neuvième siècle, les Madgyars s'y établirent, puis des Petchenèques et des Koumans. C'est d'un prince kouman nommé *Bessarab* que le pays, dit-on, a pris son nom. On trouve ce pays en guerre presque continuelle avec les Valaques et les Hongrois, et le plus souvent vassal des uns ou des autres. Dans le quinzième siècle, Mahomet II en fit la conquête sur les princes de Valachie. Le pays était dépeuplé lorsque, vers la fin du seizième siècle, 30,000 familles des Tartares Nogaïs vinrent l'habiter. Ils prirent le nom de *Boudjaks*, d'un village placé sur les bords du Dniester, qui fut longtemps le chef-lieu de toute la province. Unissant les richesses pastorales à l'industrie agricole, ils rendirent le pays florissant jusqu'à l'époque où les conquêtes et les manœuvres politiques de la Russie bouleversèrent la faible monarchie des khans de la Crimée. Quelques Boudjaks, s'étant mis sous la protection de la Russie, émigrèrent en 1770 sur les bords du Kouban ; le reste s'enfuit au sud du Danube ; en 1812, lorsque le traité de Bucharest mit la Bessarabie sous le sceptre des czars, il resta à peine 80,000 habitants dans cette contrée, qui fut repeuplée avec des colons russes, allemands, bulgares, etc. Le traité d'Andrinople compléta la possession de la Bessarabie pour la Russie, en lui adjoignant les bouches du Danube. Nous venons de dire que le traité de 1856 a donné à la Moldavie une partie de la Bessarabie, formant un territoire de 11,000 kilomètres carrés.

Le nord de la Bessarabie ou la Moldavie orientale présente une suite de collines boisées, derniers contre-forts des Carpathes, couvertes de chênes, de hêtres, de tilleuls, entremêlées de champs de maïs, d'orge et de millet, ainsi que de vignobles et de vergers ; à mesure que l'on descend au sud des fleuves, les collines s'abaissent, les forêts diminuent, mais la contrée conserve toujours sa physionomie agréable.

C'est là que se sont établies principalement les colonies dont nous venons de parler. Dans la partie méridionale, on ne trouve plus d'arbres, à peine quelques buissons le long des rivières, d'immenses amas de roseaux couvrant les lacs et les marais; entre ces bas-fonds aquatiques, des pâturages verdoyants, où le bœuf, le buffle et le bison errent parmi des herbes plus élevées que leurs cornes; ensuite des terrains labourables, où le millet donne le centième grain, l'orge le soixantième. Dans l'été, une chaleur desséchante, qui fait disparaître les rivières intermédiaires entre les deux grands fleuves, fait mourir de soif les bestiaux et occasionne des fièvres nombreuses; dans l'automne, des pluies non interrompues font naître un grand nombre de petites rivières, de marais et d'étangs. Ajoutons que le safran et la garance croissent ici sans culture, que le chanvre, le tabac, les légumes, les fruits et la vigne forment une branche importante de l'industrie locale, tandis que l'éducation du bétail, favorisée par d'excellents pâturages, est la principale richesse du pays. On estime le nombre des chevaux à 80,000, des bœufs à 500,000, des moutons à 1,200,000, etc. Les cerfs, les chamois, les loups et les lièvres abondent; les limans nourrissent des sterlets, des *belouga's,* des carpes énormes et d'autres poissons; enfin les tribus nomades des cigognes et des grues semblent avoir ici un de leurs grands rendez-vous.

L'industrie est peu active; cependant le tissage du coton et de la toile occupe plusieurs manufactures; mais les tanneries, les fabriques de chandelles, de savon, et les distilleries sont nombreuses. Le commerce maritime est peu actif. Les échanges s'effectuent principalement avec l'Autriche par la Bukovine, à laquelle la Bessarabie envoie du blé, des cuirs, de la laine et beaucoup de bétail, et dont elle reçoit principalement des bois et des toiles.

Parmi les villes de la Moldavie, nous devons remarquer *Khotine* ou *Choczym,* sur la rive droite du Dniester : c'était jadis la forteresse la plus septentrionale de l'empire ottoman, dont elle était censée un des boulevards; elle renfermait près de 20,000 habitants, dont aujourd'hui il ne reste pas un dixième; la citadelle a été construite par des ingénieurs français. Malgré sa faible population, cette cité n'en est pas moins une place d'armes encore importante. — *Kichenau* ou *Kichenev,* sur le Buik, chef-lieu de la Bessarabie, occupe une place immense par la largeur démesurée de ses rues et par les jardins qui entourent chaque maison. Les masures en terre sont très-nombreuses dans les anciens quartiers; mais les quartiers neufs, bâtis en pierre et en argile, offrent un aspect agréable. Cette ville passe pour avoir 20,000 habitants. — Sur la Kobolta, *Orghiev* ou *Orkey,* près d'un lac orné d'une jolie île, n'est qu'une petite cité où se tiennent plusieurs foires. — *Soroka,* non loin d'une abondante carrière de salpêtre, sur la rive droite du Dniester, n'est qu'un misérable bourg.

Parmi les endroits remarquables de la Bessarabie, nous nommerons *Bender,* célèbre par le séjour de Charles XII, qui comptait autrefois 10,000 habitants, et n'en a plus que 1,800. Elle est divisée en deux parties distinctes : la citadelle et la cité. La première offre un développement assez considérable; ses ouvrages modernes comprennent les ruines de l'ancienne forteresse turque. Le Dniester coule au pied de Bender entre des berges très-profondes. C'est près de cette ville que le célèbre Potemkin rendit le dernier soupir. On peut citer encore le bourg de *Kaouchany,*

ancienne ville commerciale des Tartares, dont les 20,000 habitants ont disparu depuis la conquête russe ; *Varnitza,* où Charles XII, avec une poignée de fidèles, défendit sa maison contre des milliers de Turcs ; *Akerman* ou *Bielgorod*, l'antique *Tyras,* ville ayant quelques bons édifices, de médiocres fortifications, un port formé par le liman du Dniester, et 4,000 habitants, Grecs, Arméniens et juifs, qui font, entre autres, le commerce du sel. Akerman est célèbre par le traité de 1826, qui confirma la paix de Bucharest.

LIVRE VINGTIÈME.

TURQUIE D'EUROPE AVEC LES ÉTATS TRIBUTAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE.

§ Ier. GÉNÉRALITÉS.—L'*empire ottoman* occupe la plus magnifique position du monde: s'étendant à la fois en Europe, en Asie, en Afrique, possédant les plus illustres contrées de l'antiquité, celles d'où nous sont venues la foi et la lumière, assis au centre de la Méditerranée, dont il tient les principaux détroits, ayant pour capitale la ville la plus importante de l'Europe par sa situation, touchant d'une part à la mer de Venise, d'autre part à celle de Bagdad, par le nord aux steppes asiatiques, par le midi aux déserts africains, il semble qu'un tel empire était destiné à dominer le monde. Il est aujourd'hui en pleine décadence et semble appelé à une prochaine et complète destruction.

Au milieu du seizième siècle, cet empire s'étendait jusqu'à la mer Adriatique, à la Drave, au Raab, au Waag, aux Carpathes, au Borysthène, au Volga, à la mer Caspienne, au Caucase, à l'Euphrate, aux golfes Persique et Arabique, aux déserts de Nubie et de Libye, aux montagnes de l'Atlas. Aujourd'hui, en y comprenant les pays tributaires qui lui sont à peine attachés par un lien de vassalité, il a pour limites en Europe : au midi, une ligne de convention tirée du golfe de Volo au golfe de l'Arta, et qui le sépare du royaume de Grèce; au couchant, la mer Ionienne et la mer Adriatique jusqu'à la hauteur du Montenegro, puis une ligne de convention parallèle à la côte, et qui le sépare de la Dalmatie autrichienne, jusque vers les sources de l'Unna; au nord, une partie du cours de l'Unna, la Save, depuis le confluent de ce dernier cours d'eau jusqu'à Belgrade, le cours du Danube depuis Belgrade jusqu'à Orsova, la crête des Carpathes orientales depuis Orsova jusque vers les sources de la Bistritza, affluent du Sereth, une ligne de convention qui le sépare de la Bukovine autrichienne jusqu'à la rencontre du Pruth, le cours du Pruth jusqu'à Katamori; enfin une ligne de convention qui le sépare de la Bessarabie, et que nous avons décrite dans cette province. Il a pour limites en Asie : au nord et à l'est, une ligne de convention qui le sépare des États russes, et qui passe entre Batoum et Akhaltzik, Kars et Érivan, puis une autre ligne de convention qui le sépare des États perses, et qui donne à la Turquie presque tout le bassin du Tigre et de l'Euphrate; au sud, une ligne indéterminée, qui va du golfe Persique à la mer Rouge, donne à la Turquie une partie de l'Arabie ou le Hedjaz, et de là va, à travers l'isthme de Suez,

Le Petit sc.

Imp.ie F. Chardin aîné, 30 r. Hautefeuille, Paris.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

CONSTANTINOPLE

(Vue du Bosphore)

Le Petit sc.

CONSTANTINOPLE

(Vue du Bosphore)

joindre la Méditerranée. En Afrique, ses possessions ne consistent que dans les États tributaires d'Égypte, de Tunis et de Tripoli.

Sa superficie totale est de 1,600,000 kilomètres carrés, dont 464,622 pour l'Europe. Sa population immédiate ou médiate est de 37,600,000 habitants, dont 16,400,000 pour l'Europe, 16,200,000 pour l'Asie, 5,000,000 pour l'Afrique; mais ces chiffres ne représentent point la force réelle de l'empire ottoman. Les États tributaires de la Turquie d'Europe, c'est-à-dire la Serbie, la Valachie et la Moldavie[1], ont ensemble une superficie de 154,000 kilomètres carrés et une population de 5,100,000 habitants. Comme ils sont réellement indépendants, si l'on retranche ces chiffres de ceux que nous venons de donner pour la superficie et la population de la Turquie d'Europe, on trouve que cet empire se réduit à 310,622 kilomètres carrés et à 11,400,000 habitants. Enfin, comme les États tributaires d'Afrique sont aussi à peu près indépendants, on voit que la population totale de l'empire ottoman est réduite de 37,600,000 habitants à 27,500,000. C'est une des principales causes de la faiblesse de cet empire; il en est beaucoup d'autres que nous verrons plus loin.

§ II. Mers. — Les mers qui baignent les côtes de la Turquie d'Europe sont la mer Noire avec le détroit de Constantinople, la mer de Marmara, le détroit des Dardanelles, l'Archipel et la mer Adriatique. Nous avons décrit la mer Noire, qui appartient à la Turquie d'Europe, depuis le liman de Bourna-Sola jusqu'au détroit de Constantinople, et à la Turquie d'Asie depuis ce détroit jusqu'au fort Saint-Nicolas, dans la Gourie. Cette mer, qui reçoit plus de vingt grandes rivières avec une masse d'eau très-considérable, en verse le trop-plein dans la mer Égée par deux grands canaux qu'unit en quelque sorte un bassin de retenue. Ces deux canaux sont le Bosphore de Thrace et l'Hellespont; ce bassin de retenue, c'est la mer de Marmara ou la Propontide.

Le *Bosphore de Thrace* ou *détroit de Constantinople* a 29,815 mètres de longueur et une largeur qui varie de 600 à 3,700 mètres. Sa direction générale est du nord-ouest au sud-est. C'est un fleuve maritime qui n'a pas d'égal au monde pour la profondeur de son lit, la limpidité de ses eaux, la beauté de ses rives. Ces rives, très-escarpées, sont sillonnées par des vallées encaissées au fond desquelles on trouve des baies présentant les plus beaux mouillages, de sorte que le détroit peut être regardé comme la rade de Constantinople, rade de 28 à 30 kilomètres de longueur et qui pourrait contenir tous les vaisseaux de l'Europe. Il est très-sinueux, et les saillants d'une rive correspondent si exactement aux rentrants de l'autre rive, que toutes deux s'emboiteraient aisément si la même cause qui les sépara venait à les réunir. Partout il est bordé de roches pittoresques, de collines verdoyantes, d'ombrages magnifiques, de ruisseaux limpides, de riants villages, de mosquées, de fontaines, de maisons en bois d'une architecture légère et bizarre et qui sont encadrées dans des plantes grimpantes et des bosquets de fleurs. On n'y trouve pas un îlot, pas un écueil, pas un haut-fond. Les vaisseaux de guerre rasent les bords et les maisons, en emportant avec leurs vergues le feuillage des arbres; chaque village a son quai où peuvent aborder les plus gros navires. Ce canal, sillonné sans cesse par des milliers de vaisseaux, de bateaux,

[1] On devrait y ajouter le petit État du Montenegro, mais son indépendance de fait n'a pas été reconnue par la Porte Ottomane.

de barques de tout genre, présente le spectacle le plus animé; il donne à Constantinople un air de vie, de prospérité et de bonheur. La navigation n'est pas en tout temps ni partout aisée, à cause du courant de la mer Noire, qui se brise sur tous les angles saillants et forme des remous qu'il faut vaincre; aussi, s'il est toujours facile d'entrer dans le Bosphore, il est presque toujours difficile d'en sortir. Le canal est défendu par des forts placés sur le penchant des collines et par des batteries à fleur d'eau; nous les indiquerons plus loin; mais toutes ces défenses sont mal construites et peu efficaces; il serait facile à une flotte venant de la mer Noire d'aller jusqu'à Constantinople.

Le Bosphore présente depuis cette ville jusqu'au village de Buyukdéré une chaîne de collines schisteuses bien garnies d'arbres; mais lorsqu'en s'avançant vers la mer Noire on a passé ce village, l'une et l'autre rives offrent des indices évidents de volcanisation. « Partout, dit un géologue, des roches plus ou moins altérées ou décomposées; partout l'entassement et la confusion : des jaspes, des cornalines, des agates et des calcédoines en filons parmi des porphyres plus ou moins altérés. Une brèche peu solide, presque décomposée, est formée par des fragments de trapp agglutiné par du spath calcaire. On voit enfin, dans une étendue de plus d'une demi-lieue, une roche dure de trapp d'un bleu verdâtre, également colorée par du cuivre. »

Au delà de Constantinople, le Bosphore s'élargit et va perdre ses eaux rapides dans la *mer de Marmara* ou *Propontide;* celle-ci a 253 myriamètres carrés de superficie; elle est profonde, facilement navigable, agitée seulement par le grand courant de la mer Noire. On y remarque les *îles des Princes,* îlots rocheux et pittoresques, et l'*île de Marmara,* célèbre par ses carrières de marbre. La côte d'Europe est presque droite, la côte d'Asie est sinueuse et présente les golfes d'Ismid ou de Nicomédie et de Moundania ou de Guemlik, ainsi que la presqu'île de Cyzique.

La Propontide se rétrécit à partir de l'île de Marmara et se termine à la hauteur de Gallipoli par l'*Hellespont* ou *détroit des Dardanelles.* Ce détroit sinueux, profond, libre de toute île, et n'ayant que peu d'écueils, ressemble, avec ses deux rives taillées en amphithéâtre et sillonnées de vallons et de sites pittoresques, non à une mer, mais à un grand fleuve coulant du nord-est au sud-ouest. Il est sans rival dans le monde par l'importance des mers qu'il ouvre : c'est la clef de la mer de Marmara, ce beau lac maritime interposé entre l'Asie et l'Europe; la clef de cette ville dont la situation est sans égale, de Constantinople; la clef de cette vaste mer fermée, la mer Noire, qui est le lien unique des steppes du Nord et de l'Orient avec les plus belles régions du Midi, c'est-à-dire de la barbarie avec la civilisation. Le détroit s'étend de Gallipoli, à l'extrémité méridionale de la Chersonèse de Thrace ou presqu'île des Dardanelles, dans une longueur de 67 kilomètres et avec une largeur variable de 1,262 mètres à 7,590. La navigation y est difficile. Le courant, qui entraîne les eaux de la mer Noire dans la mer Égée et qui fait 5,560 mètres à l'heure, n'est contrarié que par un contre-courant qui longe la côte d'Asie et vient de l'Archipel. Les vents du nord y soufflent avec une grande violence pendant l'été et les vents du sud pendant l'hiver. Aussi dans les anciens temps l'Hellespont était-il pour les vaisseaux de guerre un obstacle presque infranchissable; il n'a été passé de vive force qu'une seule fois, en 1807, par les Anglais; mais aujourd'hui avec des bâtiments à vapeur il serait franchi sans beau-

coup de perte, parce que la rapidité du passage enlèverait aux défenses militaires du détroit toute la force qu'elles tiraient jadis des difficultés de la navigation. Ces défenses, que nous décrirons plus loin, sont d'ailleurs mal tracées, mal armées et en général ouvertes du côté de la terre, de telle sorte qu'elles seraient facilement prises à revers. L'Hellespont a été traversé d'une rive à l'autre par des armées et dans des circonstances mémorables : par Xerxès et son million de soldats, par les croisés de la troisième croisade en 1189, par les Turcs en 1356, etc. Ce détroit se termine dans la mer Égée par les caps Éléonte (Europe) et Sigée (Asie), plates-formes de 100 mètres de hauteur ressemblant à des remparts terrassés et qui sont distantes de 2,800 mètres.

La mer Égée, ou *Archipel*, nommée par les Turcs *Ak-Denis, mer Blanche*, par opposition à la mer Noire, se présente comme la continuation de la grande vallée aquatique dont le Bosphore est une gorge. Les rivages calcaires qui en bordent la majeure partie sont presque partout coupés à pic, et leurs couches placées, comme par un renversement, dans une position verticale, semblent indiquer, ici comme en mille autres endroits, des enfoncements et des affaissements. Ces apparences d'un déchirement général du sol avaient déjà exalté l'imagination des géologues grecs ; mais, d'après l'histoire, les rivages de ces mers, connus depuis trois mille ans, n'ont subi que de très-petits changements. Tantôt ce sont des décombres des édifices, des ponts et des quais, qui, en comblant le détroit sur lequel Cyzique était bâti, ont fait de l'île Cyzique une presqu'île ; tantôt ce sont des dépôts littoraux dans de petites anses étroites et peu profondes, qu'aucun courant ne déblaye, comme au défilé des Thermopyles. Des golfes nombreux et profonds entrecoupent le continent, tandis que du sein de la mer s'élèvent partout des îles verdoyantes, dernières sommités d'une chaîne de montagnes qui rattachait autrefois l'Europe au continent asiatique. Les golfes les plus remarquables sur la côte d'Europe sont les suivants : Le golfe de *Saros*, qui, avec le détroit des Dardanelles, dessine la longue presqu'île de Gallipoli ; les golfes d'*Orphano* et de *Salonique*, qui laissent entre eux la presqu'île de Salonique, découpée elle-même par les golfes de Monte-Santo et de Kassandra ; le golfe de *Volo*, où aboutit la limite entre la Grèce et la Turquie d'Europe.

La *mer Adriatique* appartient à l'empire ottoman depuis un point pris entre les Bouches de Cattaro et le port d'Antivari jusqu'au cap Linguetta, dans le canal d'Otrante ; et la *mer Ionienne* depuis ce cap jusqu'au golfe d'Arta. On ne trouve généralement dans ces deux mers que des côtes rocheuses et d'un accès difficile ; cependant la partie comprise entre les bouches de l'Aoüs et du Drin est basse, marécageuse et malsaine. On n'y remarque qu'un petit nombre de baies : les principales sont celles d'*Avlone* et d'*Arta*. Le golfe d'Avlone est bordé à l'ouest par la presqu'île qui renferme les monts Acrocérauniens, si célèbres dans l'antiquité par les parages orageux sur lesquels ils dominent. Le golfe d'Arta ou d'Ambracie forme un bassin de 15 à 20 kilomètres de largeur sur 40 à 50 de profondeur ; son entrée n'a pas plus d'un kilomètre de large ; sa côte septentrionale est basse et marécageuse ; sa côte orientale est doucement inclinée depuis le mont Callidrome ; sa côte méridionale est accore, dentelée, découpée : on trouve sur celle-ci le promontoire d'Actium.

§ III. Orographie. — Entre les sources divergentes de l'Ibar, de la Morava-Bulgare, de l'Isker, du Strouma, du Vardar, etc., s'étend un vaste plateau qui doit être

regardé comme l'origine de toute la charpente de la péninsule hellénique. On l'appelle *plateau central de Mœsie* ou *Balkan occidental*, et il comprend les hautes régions de la Rascie et de la Macédoine. Il en part assez distinctement cinq chaînes principales. La première se dirige au nord-ouest, parallèlement à la mer Adriatique : ce sont les *Alpes de Serbie et de Bosnie* qui se rattachent aux Alpes Dinariques, et par conséquent relient la charpente de la péninsule hellénique à tout le système orographique de l'Europe. La deuxième court au nord et atteint les rivages du Danube aux environs d'Orsova, où, par des rochers qui resserrent le lit du fleuve, elle se joint aux Carpathes; c'est le *Veliki-Balkan*. La troisième et la plus considérable se dirige vers l'est, sépare la Bulgarie de la Thrace, borde la mer Noire de ses rochers escarpés et envoie une branche de collines vers Constantinople et vers les Dardanelles; cette chaîne est l'*Hœmus* proprement dit, ou le *Balkan*. La quatrième chaîne se détache du plateau de la haute Macédoine en même temps que l'Hœmus, mais se dirige au sud-est; c'est le *Rhodope* des anciens, le *Despoto-Dagh* des Turcs : une plaine élevée en lie les bases avec celles de l'Hœmus, et c'est sur ce plateau que coule l'Hèbre. Enfin, une cinquième chaîne, s'étendant au sud-ouest et au sud, donne naissance à toutes les montagnes de la Thessalie, de l'Épire, de la Grèce et de la Morée. Toutes ces chaînes sont loin d'être distinctes : elles sont caractérisées plutôt par la roideur de leurs escarpements que par leur hauteur et leur cohésion intérieure. Aussi la péninsule hellénique est en réalité un massif unique hérissé de sommets confus, sillonné de profondes vallées et descendant par terrasses vers les deux mers.

Décrivons d'abord le nœud de ces diverses chaînes de montagnes ou le *plateau central de Mœsie*. Ce plateau se compose d'abord des monts *Kourbetzka*, qui ont près de 1,700 mètres de hauteur; puis ce n'est plus qu'un haut terrain bouleversé au milieu de plateaux superposés qui font des bassins supérieurs de l'Ibar, de la Morava-Bulgare, de l'Isker, du Strouma, du Vardar, bassins divergents et coulant dans des mers différentes, une seule et même grande terrasse. Cette terrasse, dont la pente la plus douce, la plus prolongée est vers le nord, où les bassins ne sont séparés que par des ondulations montueuses, domine les routes ou les entrées de la Bosnie, de la Serbie, de la Bulgarie, de la Macédoine, de l'Albanie; de là, on rayonne dans toutes les directions et l'on tient les débouchés des principales villes de l'empire ottoman. C'est là le nœud militaire de cet empire, c'est là que se sont décidées ses destinées. Ajoutons que ce plateau est dominé immédiatement par les plus hautes sommités de la Turquie : le Scardo au sud-ouest, le Kopaorik au nord, le haut Balkan et le Rhodope au sud-est. Le plateau de Mœsie est traverse par les routes de Pristina à Uskioup, de Vrania à Kostendil, de Nissa à Doubnitza, de Nissa à Sophia, qui est la plus importante et que nous décrirons en détail.

Passons maintenant à la description des cinq chaînes qui ont leur origine dans le plateau de Mœsie, en commençant par celle du nord-ouest.

Nous avons vu dans la description de la région germanique (t. III, p. 306) que la chaîne des Alpes orientales se terminait au mont Kernicza, et que delà jusqu'au mont Scardo ou Tchar-Dagh s'étendait la chaîne des *Alpes Dinariques*, qui se dirige parallèlement à la côte de la mer Adriatique. Entre les sources de l'Unna (affluent de la Save) et de la Kirka (affluent de l'Adriatique), elle se partage en deux grandes bran-

ches qui laissent entre elles un plateau assez profond de forme elliptique et dont la pente générale s'incline vers la mer Adriatique; la branche du nord-est forme les *Alpes de Bosnie,* et sa partie la plus importante prend le nom de monts *Prologh,* entre Sign et Livno; la branche du sud-ouest forme les *Alpes de Dalmatie* (voir t. III, p. 306); la terrasse intérieure, c'est l'Herzegovine.

Les Alpes de Bosnie s'étendent, pendant près de 400 kilomètres, du mont *Dinara* (1,860 m.), vers les sources de la Sanna, au mont *Tchar-Dagh* ou *Scardo* (3,200 m.), vers les sources du Vardar et de la Morava orientale. Ce sont des montagnes qui ont généralement 1,800 à 2,000 mètres de hauteur; leurs pentes méridionales sont rocheuses, nues, stériles, sillonnées de vallées plates et sans eau du côté du plateau de l'Herzegovine; leurs pentes septentrionales sont escarpées, ravinées, mais couvertes d'admirables forêts et d'excellents pâturages. Leur massif le plus important est le Tchar-Dagh, sorte de plateau couronné de sommets granitiques qui semble le point de réunion de trois grandes chaînes : les Alpes Dinariques au nord, les Alpes de Mœsie ou les Balkans à l'est, les Alpes Helléniques au sud. Les Alpes de Bosnie sont traversées par de très-mauvaises routes qui viennent des bords de l'Adriatique. La meilleure est l'ancienne voie Gabinienne, qui part de Spalatro, sur le littoral, traverse la Cettina et les monts Prologh, passe à Livno et sur le plateau pierreux de l'Herzegovine, et de là atteint le plateau aride de Koupris dans les Alpes Bosniaques. Ce plateau, élevé de 1,600 mètres et ayant 110 à 130 kilomètres carrés de superficie, est le point culminant de la Bosnie. On descend de là dans les vallées herbeuses, ombragées, fertiles du Verbaz, et enfin sur la Bosna, à Traunik. Une autre route va de Raguse à l'embouchure de la Narenta, remonte cette rivière jusqu'à Mostar, traverse la chaîne Bosniaque au mont Ivan et de là aboutit sur Bosna-Seraï.

Les contre-forts orientaux des Alpes Bosniaques sont très-longs et s'étendent jusqu'au Danube; ils sont peu élevés, mais très-tortueux, très-fourrés, couverts de forêts et de pâturages, coupés de torrents, remplis de défilés, et font de la province de Bosnie un pays presque impénétrable, très-favorable à la guerre défensive. Les deux plus remarquables de ces contre-forts forment, avec le plateau de Mœsie, le bassin occidental et méridional de la Morava (Danube). Le premier est composé de plusieurs étages successifs de montagnes entre lesquels se placent d'étroits plateaux, des vallées profondes, et que relient de nombreux contre-forts; au milieu de tout ce chaos montagneux qui compose le bassin supérieur de la Morava, domine la masse du mont Kopaonik, élevé de 1,400 mètres. Le second court entre la Drina et la Morava occidentale, et se trouve coupé par la grande route de Bosna-Seraï à Nissa; à la hauteur de Oujitza, cette série de montagnes se recourbe de l'orient à l'est, longe la Morava en groupes très-épais, culmine dans les *monts Roudnik,* qui ont plus de 1,200 mètres de hauteur et dont les gorges ont souvent servi de refuge aux insurgés serbes; enfin elle se termine par le mont *Douvor,* situé près du confluent des deux Morava.

Sur le versant de l'Adriatique, les contre-forts des Alpes de Bosnie sont parallèles au littoral et disposés en étages. Ce versant s'abaisse successivement en terrasses plus ou moins courtes servant d'épaulements à une autre chaîne de montagnes, et qui ne sont rompues qu'en certains points pour laisser passer les eaux dont elles sont sillonnées. Il résulte de cette configuration une très-grande confusion dans le relief du sol,

qui est plus compliqué que dans tout le reste de la région qui nous occupe. Au nord, les Alpes de Bosnie et les Alpes de Dalmatie laissent entre elles les hautes vallées de l'Herzegovine; plus au sud se trouve le Montenegro, séparé de l'Herzegovine par un contre-fort des monts Ivan, les monts *Pessori,* qui se rattachent aux Alpes de Dalmatie, vers les Bouches de Cattaro, sur lequel ils se terminent par des escarpements gigantesques.

§ IV. Veliki-Balkan et Balkans. — La deuxième chaîne détachée du plateau de Mœsie est celle du *Veliki-Balkan*. C'est par le plateau à peine ondulé où passe la route de Nissa à Sophia que cette chaîne se rattache très-confusément aux Alpes de Mœsie et au Balkan central, dont nous parlerons ci-après. Le Veliki-Balkan est une chaîne très-tortueuse, très-peu distincte, qui sépare le bassin de la Morava-Bulgare, de l'Isker et autres affluents du Danube. Elle se compose d'abord des monts *Souva,* élevés de 1,200 mètres, montagnes âpres, boisées, entièrement désertes, et qui longent la Nissava; puis elle contourne les sources du Timok, sous le nom de *Mosna,* et se trouve coupée par l'importante route ou défilé de Viddin à Nissa, la seule par laquelle on puisse, de la Valachie, aborder la Serbie. Enfin, elle atteint sa plus grande hauteur dans le saillant qu'elle forme en se rapprochant de la Morava vers le mont *Retagn,* pyramide triangulaire de 1,300 mètres d'élévation, et d'où l'on domine tout le pays. La dernière partie du Veliki-Balkan sépare la Morava du Timok; c'est la moins élevée du Balkan, mais elle en est la plus épaisse et la plus tortueuse; les montagnes n'ont guère que 5 à 600 mètres de hauteur, mais leurs cimes sont âpres, boisées et escarpées; leurs contre-forts sont contournés et divisés en mille nervures qui vont harceler le Danube pendant 40 à 50 kilomètres et forment le défilé de la *Porte de fer,* où ils se soudent, pour ainsi dire, dans le lit même du fleuve aux contre-forts des Carpathes, qui le pressent à gauche. Ces montagnes, qui ont servi longtemps de refuge aux brigands nommés *haïduques,* renferment des mines d'argent et de fer.

La troisième chaîne qui se noue au plateau des Alpes de Mœsie est celle des *Balkans*. Au point où se détache le Veliki-Balkan, la chaine du Balkan occidental se continue en s'inclinant au sud-est et forme jusqu'au défilé *de Trajan,* où passe la route de Constantinople à Belgrade par Sophia, une suite de terrasses qu'on appelle *Balkan central;* c'est l'ancien *Orbelus*. Le Balkan central est la partie la plus basse, la moins prononcée de toute cette vaste chaîne. Il est d'abord composé d'une masse rocailleuse et triangulaire, élevée de 1,300 mètres : c'est le mont *Vitoch,* situé à 8 kilomètres au sud de Sophia; puis il ne se compose plus que de crêtes basses ayant à peine 900 mètres, sorte de plateau sauvage et désert qui s'élève peu au-dessus du fond des vallées voisines, et qui est surmonté çà et là de chaînes de rochers séparées par de larges dépressions. Ce plateau n'offre presque pas de défilés, mais il est néanmoins assez difficile à franchir, à cause de l'épaisseur des forêts, de l'absence de cultures et d'habitations, des amas profonds de cailloux roulés, où les chevaux ne peuvent marcher, enfin à cause des ouragans qui balayent quelquefois des caravanes entières dans les précipices; d'ailleurs, derrière le Balkan s'ouvrent les profondes vallées du Vardar, du Strouma, bordées de contre-forts beaucoup plus élevés et plus difficiles que le Balkan lui-même. La principale route du Balkan central est celle qui mène de

Kostendil sur la Strouma à Samakov, et de là à Bania sur la Maritza : le col de *Bania* a 650 mètres de hauteur.

Le plateau du Balkan central est encore parcouru longitudinalement sur sa pente septentrionale par la route de Nissa à Andrinople, la seule par laquelle on puisse atteindre Constantinople en éludant le Danube, les Balkans et toutes les places fortes. Elle part de Belgrade, qui en tient la clef, passe à Semendria, suit la rive gauche de la vallée de la grande Morava, traverse cette rivière près de Jagodin, passe sur la rive droite, atteint la vallée de la Nissava et arrive à Nissa. De là elle remonte la Nissava le long des revers très-âpres des monts Souva. Elle traverse trois défilés entre Nissa et Dragoman; puis elle coupe la ligne de partage des eaux entre l'Isker et la Nissa dans une vaste échancrure si peu montueuse, que les deux rivières semblent n'avoir qu'une même vallée; elle parcourt le beau plateau où naît l'Isker, plateau verdoyant et cultivé en céréales, et arrive à Sophia. Au delà de Sophia jusqu'à Ichtiman, le plateau se couvre de pâturages et s'entoure de montagnes boisées; le chemin devient alors plus difficile, rocailleux, ravagé souvent par des tempêtes; il continue à monter doucement en franchissant quelques torrents jusqu'au défilé appelé *Kapoulou-Derbend* ou passage de la Porte, à cause de la *porte Trajane,* dont les dernières ruines ont été démolies en 1835. Ce défilé n'a de hauteur, au-dessus de la plaine d'Ichtiman, que 70 mètres, mais il en a 730 au-dessus de la mer : autant le talus par lequel on y arrive, du côté d'Ichtiman, est peu sensible, autant le talus par lequel on descend, du côté de la Maritza, est abrupt, rapide, pratiqué dans une sombre gorge, faisant de brusques détours. C'est la plus facile de toutes les routes qui traversent le Balkan; elle suit le tracé d'une ancienne chaussée romaine et ne semble, depuis Nissa, qu'un long couloir naturel parcourant quatre étages successifs et doucement inclinés : de Nissa, qui a 135 mètres d'élévation, à Tcharkoë, qui en a 320; de Tcharkoë à Sophia, qui en a 530; et de Sophia à Ichtiman, qui en a 660.

Au delà du défilé de Trajan commence le *Balkan oriental,* qui est le vrai Balkan, l'ancien *Hæmus,* car ce n'est que par analogie ou par simplification qu'on donne ce nom aux montagnes occidentales jusqu'au mont Scardo; les Turcs l'appellent *Emineh-Dagh,* ou montagnes qui protégent. Ce Balkan se divise en deux parties très-distinctes : le *haut Balkan,* du défilé de Trajan au défilé de Demir-Kapou; le *grand Balkan,* de ce dernier défilé au cap Emineh. Le Balkan oriental est loin de présenter les cimes élevées, les neiges perpétuelles, les cols redoutables des Alpes et des Pyrénées; ce sont des montagnes secondaires dont la hauteur moyenne est à peine de 1,000 mètres, dont les points culminants ne dépassent pas 1,700 mètres, et dont l'épaisseur est de 40 kilomètres dans la partie la plus occidentale, et de 12 kilomètres à peine dans le voisinage de la mer Noire. Elles offrent en quelques parties des croupes décharnées et d'âpres escarpements, mais presque partout des croupes mamelonnées, des coupoles arrondies, comme les *ballons* des Vosges, ou bien une suite de cimes peu proéminentes, à bases évasées, couvertes d'arbres sur leurs flancs, couronnées de pâturages, où la neige ne tient nulle part pendant l'été. Elles sont d'ailleurs garnies presque partout d'épaisses forêts, de hautes herbes, de broussailles inextricables, et c'est là ce qui fait la difficulté de leurs passages. Leurs vallées supérieures sont étroites, profondes, bordées de rochers; mais elles deviennent assez promptement de

grandes plaines. Leurs contre-forts, excepté un seul dont nous parlerons, sont peu élevés, peu étendus, peu rapides; ils s'élargissent promptement en terrasses, forment ainsi des étages successifs et nettement marqués, qui composent le terrain de la Bulgarie; enfin, en s'abaissant doucement vers le Danube, ils se terminent dans les berges escarpées qui commandent la rive gauche du fleuve. Il suit de cette configuration du pays que, du côté de la Bulgarie, l'arête supérieure des Balkans peut être facilement atteinte par un grand nombre de routes qui ne sont réellement mauvaises, tortueuses, rapides, que dans le passage de la crête. Du côté de la Roumélie, la pente du Balkan est au contraire fortement inclinée; elle tombe brusquement en plaine; l'aspect de la chaîne est néanmoins triste et sans grandeur, et les passages présentent des escarpements et des cavités difficiles.

Nous avons dit que le Balkan n'avait sur sa pente septentrionale qu'un seul contre-fort remarquable : c'est l'*Etropol-Balkan,* qui se détache de la grande chaîne vers Ichtiman; il est élevé de 1,300 à 1,400 mètres, et va finir sur le cours de l'Isker, où il se joint à un contre-fort détaché du Veliki-Balkan, le *Soumoughou-Dagh,* élevé de 1,100 mètres. Ces deux contre-forts, sauvages et mal habités, forment ainsi une ligne de montagnes continues et beaucoup plus nettement marquées que celles qui composent le Balkan central. Leur pente méridionale s'efface dans la grande plaine de Sophia.

Les Balkans sont, de toutes les montagnes de la Turquie d'Europe, les moins difficiles à traverser; mais on n'y trouve, sauf quelques restes de chaussées anciennes, aucune route pratiquée et entretenue; toutes sont des sentiers naturels. Voici les principales :

1° Celle qui va de Gabrova sur la Jantra à Keisanlik sur la Toundja; elle réunit les routes qui partent de Nicopoli et de Routschouk, est défendue en avant des Balkans par la ville de Tirnova, et rejoint à Philippopoli le grand chemin de Vienne à Constantinople. Le col de Gabrova est élevé, tortueux, rapide, courant entre des murailles de rochers. 2° Celle qui part de Routschouk, remonte le Kara-Lom, traverse le défilé de Demir-Kapou, aboutit à Selivno et de là à Andrinople. Le col de Demir-Kapou n'a que 1,000 mètres de hauteur; mais ses deux pentes sont arides, désertes, peu fréquentées.

Au delà de ce défilé, le Balkan s'abaisse rapidement et s'épanouit en trois principales branches, laissant entre elles des vallées transversales, peu profondes, fertiles, et jetant leurs eaux à la mer Noire. — La première branche se dirige au nord sous le nom de *Binar-Dagh,* et se compose de plates-formes ayant de 400 à 600 mètres; elle se dégrade en collines, est facilement coupée par les routes de Routschouk et de Silistrie à Choumla, dans des hauteurs qui ont 350 mètres, et finit par des pentes insensibles vers le fossé de Trajan. — La deuxième se dirige à l'est sous le nom de *grand Balkan,* et va finir au cap Emineh; elle jette des contre-forts qui achèvent l'épanouissement du Balkan et qui renferment les vallées pittoresques du Pravadi et du Kamtchik, dans des plateaux ayant à peine 300 mètres de hauteur : le plus long et le plus élevé est le *Kutschuk-Balkan,* qui sépare deux branches du Kamtchik. Le plus court et le plus remarquable est celui qui forme le promontoire ou l'escarpement de Choumla, entre le Pravadi et le Kamtchik. Le grand Balkan n'a que 700 mètres de hauteur, une

épaisseur de 8 à 12 kilomètres et des cimes sans contours marqués; ces cimes forment seulement à l'horizon une muraille boisée de chênes, découpée par des ondulations peu sensibles; ses contre-forts septentrionaux séparent les affluents du Kamtchik. Dans ce Balkan, le voyageur est surpris de s'approcher si aisément de la crête, au moyen du plan faiblement incliné des vallées transversales, et de la franchir sans s'en apercevoir : ainsi il ne faut qu'une heure et demie de marche pour passer le défilé de Nadir-Derbend, qui mène sur Aïdos, et qui n'a pas moins de 600 mètres. Ce défilé est tantôt bordé d'escarpements sauvages et sillonnés de torrents, tantôt de hauteurs couvertes de verdure, de maisons et de jardins. Il appartient à la route, très-fréquentée, qui vient de Pradavi et tourne Choumla à l'est; il a été franchi par les Russes en 1829. Il y a une autre route moins commode, quoique moins élevée, à cause des trois chaînes qu'elle coupe; c'est celle qui tourne Choumla à l'ouest par Eski-Djoumâ, Osman-Bazar dans le Binar-Dagh, Kasan dans le Kutschuk-Balkan, et de là sur Selivno ou Karnabat. Enfin, il y a une route qui mène de Choumla à Aïdos et à Karnabat par le défilé de Dobrol.

La troisième branche du Balkan, qui n'est réunie à la grande chaîne que par une échancrure de 300 mètres de hauteur, où passe la route de Karnabat à Selivno, s'appelle monts *Strandja*. Elle court directement au sud-est, et sépare le bassin de la Maritza des petites rivières qui tombent dans la mer Noire; sa plus grande élévation est de 900 mètres entre Fakhi et Tirnovo; mais, près de Viza, elle n'en a plus que 400, et, quand elle arrive sur le Bosphore, elle descend à moins de 200. Elle se compose de plateaux montueux, est couverte de forêts et se trouve coupée par des vallées courtes, parallèles et difficilement praticables. Ses pentes occidentales descendent doucement vers la Maritza; ses pentes orientales plongent brusquement dans la mer Noire; enfin ses derniers mamelons se perdent aux environs de Constantinople en collines fertiles et cultivées. La principale route qui traverse les monts Strandja est celle d'Aïdos à Kirk-Kilissia par le défilé de Fakhi : c'est le chemin le plus court de Choumla à Constantinople.

Le Binar-Dagh, le grand Balkan et les monts Strandja forment un triple obstacle qui, avec les nombreuses vallées qu'ils renferment, devrait couvrir Constantinople; mais comme ces montagnes sont peu élevées, comme les routes qui les traversent mènent directement et par le chemin le plus court sur Constantinople, elles ont été les lieux de passage de la plupart des armées qui ont marché sur cette capitale, et les Turcs ont dû les couvrir de places fortes, Choumla, Varna, Pravadi, etc.

§ V. Rhodope. — La quatrième chaîne détachée du plateau de Mœsie est le *Rhodope*, que les Turcs ont appelé *Despoto-Dagh* (montagnes des Prêtres), à cause des nombreux couvents qui étaient autrefois dans ces montagnes; c'est un vaste contre-fort qui a son origine dans le haut plateau où l'Isker, la Strouma et la Maritza prennent leur source, non loin du défilé de Trajan, et il se prolonge au sud-est dans une étendue de 200 kilomètres jusqu'à la mer Égée. Le Rhodope est moins une chaîne distincte qu'un amas de plusieurs chaînes parallèles, et dont l'épaisseur serait de 80 à 100 kilomètres si l'on y comprend les contre-forts parallèles qui s'étendent à l'ouest jusqu'au Strouma. Les contre-forts qui tombent du côté de la Maritza sont beaucoup moins étendus, et de ce côté la chaîne semble s'élever brusquement au-dessus des

plaines. Son altitude va en diminuant du nord au sud. Dans le nord elle est de 2,600 mètres, dans le sud elle n'est plus que de 700 à 800 mètres. Ses dernières pentes tombent en s'épanouissant dans la mer. Ses passages sont rares, difficiles, élevés; la plupart sont pratiqués à travers des escarpements couverts de forêts vierges, de sapins et de hêtres. Le plus important, le plus profond est celui de Kis-Derbend, qui mène de Tatar-Bajardzik à Raslouk sur le Mesto, c'est-à-dire de la Bulgarie dans la Macédoine sans traverser la Thrace.

Aucune contrée de la Turquie ne présente d'aussi belles cimes de montagnes sur une si grande échelle, surtout quand on les regarde de Tatar-Bajardzik et de Philippopoli, où l'on a, de l'autre côté, l'aspect du Balkan, qui perd à être placé dans un voisinage si magnifique. Le Despoto-Dagh forme un véritable amphithéâtre, où, au-dessous des cimes verdoyantes ou des rochers nus, sont étagées de superbes forêts de sapins et de mélèzes, puis une zone touffue de hêtres, et, plus bas, des bois de chênes avec des prés et des vignobles alentour des villages. Ces montagnes ont servi de refuge aux Grecs, qui, persécutés par les Turcs, s'y cantonnèrent dans des villages et des couvents placés au fond des vallées ou sur des escarpements; mais la population chrétienne en a été successivement expulsée par la population musulmane.

Au Rhodope semble se réunir le *Tekir-Dagh,* série de basses montagnes couronnées de petits plateaux, qui s'étend parallèlement à la côte de l'Archipel et forme au sud le bassin de la Maritza, mais en laissant au fleuve une vallée large, ouverte et sans barrage. Un de ses contre-forts va former la charpente de la presqu'île de Gallipoli; ses escarpements septentrionaux pendent sur la mer de Marmara, et se réunissent aux divers contre-forts des monts Strandja, qui forment la presqu'île de Constantinople. Toutes ces hauteurs, boisées ou rocailleuses, n'ont pas plus de 400 mètres d'élévation.

§ VI. Alpes Helléniques. — Les Alpes Dinariques, les Alpes Bosniaques et la grande chaîne des Balkans forment la ceinture méridionale du bassin du Danube; elles séparent par conséquent la région gréco-turque en deux régions physiques bien distinctes : 1° la partie septentrionale, qui appartient tout entière à la Turquie d'Europe, et qui comprend la Bosnie, la Serbie, la Valachie, la Moldavie et la Bulgarie; 2° la péninsule Hellénique, masse triangulaire dont la base est l'arc montagneux décrit par les Alpes Dinariques et les Balkans, et dont le sommet est le cap Matapan; le côté occidental est limité par les mers Adriatique et Ionienne; le côté oriental, par l'Archipel, la mer de Marmara et les détroits. Cette péninsule est partagée aujourd'hui entre l'empire ottoman et le royaume de Grèce.

Elle figure un vaste promontoire, hérissé de chaînes escarpées, creusé par de profondes et courtes vallées, découpé de golfes, bordé d'îles, rempli de cavernes, sujet aux tremblements de terre, promontoire qui semble être le débris d'un pays autrefois plus large et moins âpre, lequel aurait été bouleversé par les révolutions volcaniques dont les îles portent de nombreuses traces. C'est surtout à mesure que l'on s'éloigne des Balkans que toute régularité disparaît dans la disposition des terres, que les hachures et les déchirures se multiplient, que les montagnes se brisent, que les côtes s'escarpent et se courbent, que les cours d'eau se tordent et se creusent, que les caps et les

îles présentent leurs groupes aigus et leurs pointes sauvages. On retrouve néanmoins dans toute cette région tourmentée ces grandes cavités à fond plat et à niveau élevé que nous avons vues dans les Alpes Dinariques et les Balkans, et qui donnent au relief de la Turquie d'Europe un caractère tout particulier. Le nord a quelques plaines, des cours d'eau navigables, de belles forêts, un climat tempéré, un sol fertile; le midi n'a que des montagnes chauves et déboisées, des torrents, une chaleur souvent insupportable; mais les îles, abondantes et fertiles en vins, en soies, en marbres, présentent les aspects les plus délicieux, le plus beau ciel et le climat le plus doux de l'Europe. Ce chaos montagneux, cet entassement confus de caps, d'escarpements, de ravins, de vallées, c'est le coin de terre qui a fait le plus de grandes choses, qui a le plus éclairé, élevé, perfectionné l'humanité; « c'est, suivant l'expression des Romains, la mère féconde de la philosophie, de la science, de la religion, de l'agriculture et des arts. »

Aux sources de l'Ibar, derrière cette plaine de Pristina dont nous avons vu toute l'importance, de la masse neigeuse du Tchar-Dagh se détache une longue et tortueuse chaîne qui se dirige du nord au sud en séparant les eaux de l'Adriatique de celles de l'Archipel, et qu'on peut appeler *Alpes Helléniques.* Cette chaîne, qui ne se termine qu'au cap Matapan, et qui aurait ainsi un développement de 7 à 800 kilomètres, est la charpente principale de la péninsule. Elle est fort mal connue. Ses sommités les plus hautes doivent atteindre 2,800 à 3,000 mètres; ses contre-forts sont très-nombreux, très-confus et font de la presqu'île un pays entièrement montagneux. Elle n'est traversée que par des routes rares et mauvaises. Le versant de l'Archipel comprend dans l'empire ottoman les anciennes provinces de Thrace, de Macédoine et de Thessalie, celui de la mer Adriatique, l'Hertzegovine, le Montenegro et l'Albanie. Le royaume de Grèce s'étend sur les deux versants et occupe l'extrémité méridionale de la péninsule.

Les Alpes Helléniques commencent par les monts *Dibres,* qui séparent le Drin-Noir du Vardar et la Macédoine de l'Albanie, et qui ont 1,700 mètres de hauteur; ils sont très-âpres, couverts de forêts et traversés par la route d'Okhrida à Monastir, qui était jadis la grande route de Rome à Constantinople, au moyen de Dyrrachium et de Thessalonique. On l'appelait la voie *Egnatia,* et sa solidité lui a permis en plusieurs endroits de résister à l'action de dix-huit siècles. Après les monts Dibres, la chaîne continue par les monts *Grammos,* qui sont aussi élevés et aussi mal connus. Enfin vient le *Pinde,* la partie centrale et la plus haute des Alpes Helléniques, qui présente le caractère des grandes chaînes de l'Europe. Élevé moyennement de 2,000 mètres, il a des sommités plus hautes, le *Djgumerka* et le *Peristera,* qui gardent la neige pendant presque toute l'année. Sa partie la plus remarquable est le mont *Zygros* ou plateau de *Mezzovo,* nœud des chaînes de la péninsule méridionale, et qui envoie des eaux dans toutes les directions : le Penée, l'Achéloüs, l'Arethon, l'Aoüs, etc. La masse du Pinde n'est traversée que par des passages très-difficiles; le principal est le défilé de *Mezzovo,* qui ouvre la grande communication de l'Épire avec la Thessalie.

De toutes parts des vallées arrondies en bassins et des croupes de montagnes couvertes d'arbres s'appuient au Pinde. Au nord de la Thessalie, ce sont les monts

Krouschevo (le Lyncon et le Pœus des anciens), qui se détachent de la chaîne principale, en séparant le Salembria de l'Haliacmon; leurs arêtes, en partie boisées, en partie dénudées, s'élèvent à une hauteur de 1,300 mètres, et laissent cependant de nombreux passages entre la Macédoine et la Thessalie; le plus remarquable est celui de *Saranto-Poros,* élevé de 800 mètres, qui mène de Servia à Larissa. Le prolongement des monts Krouschevo est le mont *Olympe*, dont les contre-forts s'épanouissent dans le voisinage de la côte, entre les bouches de l'Indjé-Kara-Sou et du Salembria. L'Olympe est une masse montagneuse formée d'une vaste croupe surmontée de trois sommités de hauteur inégale à laquelle s'appuient de gros contre-forts, et qui présente de loin l'aspect le plus majestueux, bien que la cime la plus haute n'ait que 2,036 mètres de hauteur: elle est sillonnée de torrents, couverte de forêts et garnie de couvents. De ses sommets on jouit d'une vue ravissante sur toute la Thessalie, le Pinde, la Chalcidique, Nègrepont, la mer Égée. La pente orientale est côtoyée par une route importante qui joint la Macédoine à la Thessalie, longe le golfe Thermien, passe dans les gorges de *Pydna,* au milieu de rochers à pic d'une hauteur effrayante, et traverse le défilé de Tempé : elle est défendue du côté de la Macédoine par le fort de Platamona, bâti sur un contre-fort de l'Olympe.

Le Pinde envoie au sud-est les monts *Hellovo* (Othryx) et *Goura,* contre-forts qui séparent le Salembria de la Hellada. Le Hellovo a 1,150 mètres de hauteur et le Goura 900 mètres : ce sont des montagnes entièrement couvertes de forêts. Le Goura est traversé par la route de Pharsale à Zeitoun, principale communication de la Thessalie avec la Grèce, et qui passe au défilé de *Daoukli,* élevé de 800 mètres. Les monts Goura se réunissent aux monts *Pélion* et *Ossa* par une suite de collines qui enveloppent le golfe de Volo, et qui ont pour contre-forts les hauteurs dites *Cynocéphales,* si célèbres dans l'antiquité, et où se livra la bataille entre les légions romaines et les phalanges macédoniennes. Le Pélion, aujourd'hui le *Plessidi* (1,200 m.), et l'Ossa, aujourd'hui le *Kissovo* (1,500 m.), forment une belle chaîne distincte, et bordent la côte depuis le canal de Trikeri jusqu'à l'embouchure du Salembria, qui s'échappe entre leurs dernières pentes et celles du mont Olympe.

Les contre-forts occidentaux des Alpes Helléniques, au lieu d'être perpendiculaires au littoral en laissant entre eux de grandes vallées, sont des groupes généralement parallèles au littoral et disposés par étages très-confus, ainsi que nous l'avons vu pour les Alpes de Bosnie. Le plus considérable est la chaîne des *Bagora,* que les anciens nommaient monts *Candaves,* et qui suivent une direction parallèle à la chaîne principale. L'Albanie est d'ailleurs couverte d'une multitude de montagnes mal connues et qui s'enchevêtrent dans tous les sens; nous ne nommerons que les monts de la *Chimère* (montes Ceraunii), qui forment la ceinture méridionale du bassin inférieur de la Voioussa. Ils se terminent par les monts *Acrocérauniens,* peuplés aujourd'hui, comme autrefois, de brigands et de pirates.

§ VII. Hydrographie. — Bassin du Danube. — La chaîne des Balkans divise la région gréco-turque en deux parties : le bassin du Danube ou versant de la mer Noire, et la péninsule hellénique; celle-ci se partage à son tour en versant de l'Archipel et versant de l'Adriatique. Décrivons d'abord la partie du bassin du Danube qui appartient à la Turquie.

Nous avons vu (t. III, p. 331) que le bassin total du Danube se partage naturellement en quatre bassins, au moyen des chaînes de montagnes qui, se détachant à droite et à gauche de sa ceinture orographique, vont à la rencontre l'une de l'autre, et étranglent sa vallée en trois endroits différents; elles forcent ainsi le fleuve à changer successivement de niveau, et à parcourir pour ainsi dire quatre vastes gradins. La Bosnie et la Serbie occupent une partie du troisième bassin (rive droite); la Valachie, la Moldavie (rive gauche) et la Bulgarie (rive droite) occupent la presque totalité du quatrième.

Le Danube entre dans l'empire ottoman à Belgrade. C'est alors un fleuve majestueux, profond, rapide, coupé de grandes îles, coulant entre des rives basses et des plaines fertiles, ayant jusqu'à 800 mètres de largeur, et pouvant porter même des navires de guerre. A Belgrade, il se grossit, à droite, de la Save, un peu au-dessus de l'endroit où il reçoit à gauche le Temes, qui le coupe en plusieurs bras marécageux. Au-dessous de Belgrade, il a sa rive droite assez élevée et bordée de coteaux qui produisent d'excellents vignobles; il passe ainsi à Semendria, où il reçoit à droite la Morava, et arrive à Columbatz. Là, pressé à gauche par des contre-forts des Carpathes, à droite par les contre-forts des Balkans qui viennent se joindre et pour ainsi dire se souder dans son lit, il commence à bouillonner, à mugir, à former des rapides. Ses deux rives s'escarpent également et forment deux murailles de 300 mètres de hauteur; d'énormes rochers se montrent à sa surface; des tournants dangereux embarrassent son cours. Les bateaux à vapeur qui sillonnent le Danube depuis Vienne s'arrêtent; les marchandises sont transportées par un chemin taillé en escalier dans le roc, la navigation n'est plus praticable que pour les alléges ou les *kirlaches* qui transportent les produits agricoles de la Valachie jusqu'à Vienne. Il contourne ainsi la belle presqu'île de Kladova, et arrive à New-Orsova, en face Alt-Orsova, dernière ville des États autrichiens. Au-dessous, il forme une belle masse d'eau, puis il traverse de nouveau avec fracas un lit de rochers granitiques, trait d'union des Carpathes et des Balkans, qui le serrent, l'étreignent, et le forcent à se replier, à se tordre à travers des écueils sans nombre; ses flots torrentueux bondissent sur tous les obstacles en y formant des chutes et des tourbillons. Cet étranglement redoutable du fleuve, où il coule avec une vitesse de 6,000 mètres à l'heure, est connu sous le nom de la *porte de Fer* ou de la *porte de Trajan*.

Au-dessous d'Orsova, le Danube, qui depuis Belgrade servait de limite à la Serbie du côté de la Hongrie, coule entièrement dans l'empire turc, en séparant la Valachie d'abord de la Serbie, ensuite de la Bulgarie. Il passe ainsi à Tchernetz, ville valaque, où il atteint une largeur de 1,000 mètres; c'est près de là que les Romains, du temps de Trajan, avaient jeté un pont de vingt arches, œuvre gigantesque que seize siècles et les colères du fleuve n'ont pu entièrement détruire. Il en reste les noirs débris de cinq piles qui semblent ne faire qu'un avec les rochers où elles sont soudées. Le Danube, qui depuis Orsova a pris une direction générale au sud-est, court dans un lit moins tourmenté, en faisant des détours, mais en étant encaissé, surtout à la rive droite, par de forts escarpements; puis il reçoit le Timok, qui sépare la Serbie de la Bulgarie, et quelques lieues au-dessous de ce confluent, après un dernier coude, il arrive à Viddin. Il coule alors dans une vaste plaine avec un cours rapide,

mais paisible, en prenant assez de largeur pour que de la rive droite on distingue à peine la rive gauche; il forme de nombreuses îles boisées, mais il ne donne pas encore de grandes dérivations, et son lit est distinctement encaissé, surtout à la rive droite, qui commande presque partout la rive gauche. Le Danube, qui a pris alors une direction générale à l'est-sud-est, laisse à droite Nicopoli et Sistova, où il commence à tourner à l'est-nord-est; il arrive ainsi à Routschouk, située sur la rive droite en face de Giurgevo. Alors il commence à former de grandes dérivations qui vont inonder le pays à 15 ou 20 kilomètres de distance. La rive droite continue à dominer la rive gauche : la première est bordée par les derniers gradins des montagnes de Bulgarie, qui se terminent en collines pittoresques; la deuxième est bordée de terres basses, marécageuses, coupées par des bras secondaires ou des flaques d'eau stagnante, semées d'îles boisées ou couvertes de roseaux gigantesques. Le Danube reprend ensuite un seul lit et arrive à Silistrie; il incline alors davantage au nord-est, et ses dérivations recommencent. La plus considérable prend le nom de *Berchlcha,* longe le vrai Danube pendant 100 kilomètres, en est ordinairement distante de 25 à 30 kilomètres, et s'y réunit de loin en loin par de grands bras formant des îles marécageuses; toute la rive gauche jusqu'à Hirschova est impraticable. Le fleuve passe ainsi à Rassova. On suppose que dans des temps très-éloignés, lorsqu'il arrivait à ce point, il continuait directement sa course de l'ouest à l'est pour se jeter dans la mer au petit port de Kostendjé, dont il n'est éloigné que de 60 kilomètres; mais comme il est bordé sur sa droite par une série de petites collines, et qu'il n'y a pas à Kostendjé la moindre trace d'un delta ou d'une embouchure, il est plus que probable que le fleuve a toujours eu l'embouchure qu'il a aujourd'hui, encore qu'elle soit éloignée de 200 kilomètres de Rassova.

Après Rassova, le fleuve descend directement au nord en traînant ses eaux dans un terrain plat, où ses divers bras n'ont pas de lit distinct et forment d'inextricables marais; sa rive gauche est entièrement inhabitée, sa rive droite, moins marécageuse, est bordée d'une chaussée; il passe ainsi à Hirschova près de l'endroit où finit la Berchlcha et où le Danube reprend un seul lit; mais bientôt il recommence ses grandes dérivations, et, laissant à droite Matchin, il passe à Braïla, reprend de nouveau un seul lit et passe à Galacz, près du confluent du Sereth. Il coule ensuite au nord-ouest, et arrive au confluent du Pruth à Reni, où il recommence à couler à l'est. Il traverse alors un pays tellement inondé que la terre semble disparaître sous les eaux. Les affluents qui viennent le joindre ne peuvent effectuer leur confluent qu'à travers de vastes lacs; néanmoins il n'a plus à peu près qu'un seul lit quand il passe à Isakchi; mais un peu au-dessus de Toultcha, il se partage en un grand nombre de bras, dont trois principaux qu'embrassent un vaste delta, lequel, avant la paix de 1856, appartenait en grande partie à la Russie.

Le premier partage se fait à l'île de *Tchatal,* où le Danube se divise en deux grandes branches : la première, dite la *Kilia,* se dirige au nord, passe à Ismaïl et à Kilia; elle se subdivise en un grand nombre de bras, est très-difficilement navigable, et n'a à son embouchure que 1 à 2 mètres de profondeur; la deuxième branche est la *Soulina,* qui coule au sud-est, et se divise en bras de Soulina et bras de *Saint-Georges,* lequel forme encore le bras de *Dounavetze,* le plus méridional, et qui se

jette dans le lac maritime de Rasseïn. La Soulina était autrefois facilement navigable; elle a une largeur de 2 à 300 mètres, une profondeur de 6 à 7 mètres, et elle se jette à la mer par un seul lit; mais les Russes, soit par calcul, soit par négligence, ont laissé s'ensabler cette bouche, qui est aujourd'hui semée de bas-fonds très-dangereux, encombrée d'îlots couverts d'arbustes et de saules, embarrassée même des carcasses des navires qui s'y sont perdus, et la navigation du fleuve le plus important de l'Europe se trouve ainsi menacée de mort; malgré cela, il est sorti de la Soulina, de 1847 à 1856, 19,400 navires, jaugeant 3,492,000 tonneaux. Le bras de Saint-Georges a une largeur de 150 mètres et une profondeur de 10, mais son entrée est entièrement ensablée. Il est question de la rouvrir et de faire de ce bras la partie navigable du Danube. Quant au Dounavetze, il n'est pas navigable, mais il pourrait le devenir avec quelques travaux.

Le littoral occupé par les bouches du Danube est de 138 kilomètres; le delta se compose des îles *Tchatal* et *Léti,* entre la Kilia et la Soulina; de l'île *Saint-Georges,* entre la Soulina et le bras de Saint-Georges; de l'île *Portitza,* entre le Saint-Georges et le Dounavetze. Ce delta, quoique inondé une partie de l'année, est peuplé et bien cultivé, excepté l'île de Portitza, composée uniquement de sables stériles. Avant 1856, cette dernière partie était la seule qui appartînt à la Turquie, et encore sous la condition que la rive droite du bras de Saint-Georges, à la distance de deux heures du fleuve, resterait inhabitée. Aujourd'hui les trois bouches du fleuve appartiennent à la Moldavie.

§ VIII. Affluents de droite du Danube. — La *Save,* qui prend sa source dans les Alpes Carniques et traverse une partie des États autrichiens[1], entre sur le territoire ottoman à l'endroit où elle se réunit à l'Unna; elle se dirige de l'ouest à l'est en servant de limite aux deux empires d'Autriche et de Turquie jusqu'à la fin de son cours, c'est-à-dire jusqu'à Belgrade. C'est une rivière large, peu rapide, bordée sur sa droite de forts escarpements, et sur sa gauche de plaines et de marais; sous le rapport militaire, elle forme une ligne considérable tout à l'avantage de la Turquie, à cause des pays montagneux qui la bordent. Comme, de ces pays, on domine entièrement la rive gauche, l'Autriche a garni celle-ci, comme nous l'avons vu, de colonies militaires qui forment une barrière contre les invasions ottomanes. En effet, c'est grâce à la pointe que fait la Save avec ses affluents, entre les provinces autrichiennes de Dalmatie, de Croatie, de Slavonie, que les Turcs ont plusieurs fois envahi la Hongrie et sont arrivés jusqu'à Vienne.

La plupart des affluents de la Save en Turquie descendent des Alpes Dinariques. Ce sont des rivières torrentueuses, coupées de cascades, traversant des vallées profondes, boisées, qui présentent les sites les plus pittoresques, de riches pâturages et des champs fertiles.

1° L'*Unna* naît au pied du mont Chator et sert en partie de limite à la Turquie et à l'Autriche; elle reçoit à Novi la *Sanna,* qui descend du mont Dinara et ouvre la route de l'intérieur de la Bosnie, celle de Trieste à Constantinople. — 2° La *Verbas* ou *Verbitza* passe à Scopia, reçoit la *Plicva,* dont les magnifiques cascades sont une des merveilles naturelles de la Bosnie, et arrose Banyaluka. — 3° La *Bosna* naît dans un

[1] Voir t. III, p. 337.

plateau coupé de bois et de ruisseaux, qui appartient aux pentes des monts Ivan; elle passe non loin de Bosna-Seraï, reçoit un affluent qui arrose Traunik et baigne Vrandouk, ainsi que plusieurs châteaux qui défendent la Bosnie contre la Slavonie. — 4° La *Drina,* qui sert en grande partie de limite entre la Bosnie et la Serbie, est composée de deux torrents qui descendent des Alpes Bosniaques; elle devient navigable à Zvornik, traverse un pays fourré qui a été souvent ensanglanté par les guerres entre les Bosniaques et les Serbes, et finit au petit fort de Ratzka; le *Lim,* grossi de l'*Ouvatz,* est le plus remarquable tributaire de la Drina; il descend du plateau de Mœsie.

La *Morava* est formée de deux grands cours d'eau, la Morava Serbe ou occidentale, la Morava Bulgare ou orientale. Son bassin comprend presque toute la Serbie et se divise en deux parties naturelles, le bassin supérieur ou des Moravas affluents, le bassin inférieur ou de la Grande Morava. La *Morava Serbe* naît dans un contre-fort des Alpes de Bosnie, coule d'abord du sud au nord dans un pays tout montagneux, puis se recourbe brusquement de l'ouest à l'est. Elle laisse à gauche Oujitza, est bordée par les groupes épais des monts Roudnik, traverse des plaines étroites et fertiles, passe près de Krouschevatz, et se réunit à la Morava orientale en traversant un profond défilé que domine la masse du mont Jastrebatz. Elle reçoit de nombreux affluents, dont le principal est l'*Ibar.*

Le bassin de l'Ibar est la partie la plus remarquable, sous le rapport militaire, de la Turquie d'Europe, dont il occupe à peu près le centre. Il forme une sorte de terrasse dont les cours d'eau s'échappent par de profonds défilés; haute et belle plaine dont les coteaux arrondis et les riches pâturages font contraste avec les déchirures et l'âpreté des montagnes voisines, et qui est habitée par une race d'hommes aussi belle que valeureuse. L'Ibar descend du plateau de Mœsie; il coule dans une suite de défilés bordés d'escarpements, passe près de Pristina, laisse à droite la célèbre plaine de Kassova, qui a été le grand chemin de tant d'armées, et dont nous reparlerons plus loin. Il passe ensuite à Voutzitrin et à Mitrovitza, entre dans une vaste échancrure de montagnes, reçoit à gauche le *Raska,* torrent qui coule dans une gorge profonde, en passant à Novi-Bazar, puis il arrose Maglitch et finit à Karanovatz.

La *Morava Bulgare* naît dans les monts Kourbetzka, derrière l'Ibar, et n'est séparée de ce cours d'eau que par des mamelons couverts de broussailles; elle coule dans la plaine de Ghilan, qui est le prolongement de celle de Kassova; cette plaine, où les pentes sont insensibles, où les eaux s'égarent, est néanmoins le partage des eaux de la mer Égée et du Danube. Après avoir reçu la Nissava, elle tourne à l'ouest et se réunit à l'autre Morava, en traversant comme celle-ci un profond défilé que domine le mont Jastrebatz, élevé de 1,200 mètres. Son affluent principal, la *Nissava,* naît dans le Veliki-Balkan; elle traverse une vallée bordée à droite par les monts *Snegpol,* masses boisées de 1,300 mètres, qui la séparent de la Morava Bulgare; puis elle arrose Nissa.

Les deux Moravas réunies forment la *Grande-Morava,* qui court du sud au nord en traversant d'abord pendant 100 kilomètres un défilé compris entre les monts Retagn à droite et les monts Kotlenik à gauche; puis, au-dessous de Jagodin, elle entre dans une vaste plaine presque entièrement découverte et déboisée, coupée de riches

cultures, de nombreux villages et de grands affluents. Enfin elle forme quelques marécages, et finit dans le Danube, au-dessus de Semendria, par deux embouchures.

Les affluents de droite du Danube, qui nous restent à décrire et dont les bassins composent la Bulgarie, descendent tous des Balkans. Ils sont torrentueux, non navigables, bordés de forts escarpements. On trouve d'abord le *Timok*, qui descend par deux grandes sources de la partie la plus épaisse du Veliki-Balkan; il passe à Gorgouchevatz, garde ses escarpements jusqu'à Bregova, où il débouche en plaine, et finit à Radojevatz. Il n'est pas navigable, et n'a qu'une largeur de 13 à 14 mètres; mais il a une grande importance par son bassin montueux, que traverse la route de Viddin à Nissa. Il sert de limite à la Serbie et à la Bulgarie.

A la suite du Timok on trouve dix torrents qui ont le même caractère : le *Lom*, la *Zibritza*, l'*Ogoustoul*, le *Skitoul*, l'*Arcer*, qui est le plus remarquable, etc. Puis vient l'*Isker*, ancien *Escus*, qui descend du Balkan central, et arrose Samakov; il passe à quelques kilomètres de Sophia, coule dans une vallée étroite et profonde entre les deux contre-forts principaux des Balkans, l'Étropol-Balkan et le Soumoughou-Dagh. Il sort de ce défilé à Étropol, débouche dans les steppes bulgares et finit au-dessous de Raovitza.

Le *Vid* ou *Vic* naît sur les pentes du plateau central près du défilé de Trajan. C'est, ainsi que l'*Osma*, qui finit à Nicopoli, un cours d'eau assez considérable. La *Jantra* est formée de plusieurs torrents, tels que le *Ronsita*, et finit au-dessous de Sistova. Le *Lom*, que grossit l'*Ak-Lom*, finit à Roustchouk. Le *Taban*, qui a son confluent un peu plus bas que Silistria, est le dernier affluent de droite que nous nommerons. Au delà, on ne trouve plus que des rivières peu étendues qui traversent un pays plat et même marécageux.

§ IX. Affluents de gauche du Danube. — Les montagnes qui forment la ceinture orographique de la rive gauche du Danube ont été décrites dans l'empire d'Autriche[1]. Ce sont les *Carpathes orientales*, qui font partie de la vaste chaîne demi-circulaire qui, partant des sources du Pruth et allant jusqu'au défilé d'Orsova, sur le Danube, sépare la Transylvanie de la Valachie et de la Moldavie. Nous avons dit que ces Carpathes étaient des montagnes de 2,000 mètres de hauteur, épaisses, escarpées, boisées, déchirées par des gorges profondes et sauvages, ouvertes seulement par des routes qui sont formées par des brèches ou des crevasses gigantesques. Ces brèches sont le trait caractéristique de ces montagnes; creusées à plus de 300 mètres de profondeur, elles servent de couloir aux rivières qui naissent sur le plateau de Transylvanie, et pendant que la pente primitive de ces rivières les dirigeait vers le nord-ouest ou vers le troisième bassin du Danube, elles les entraînent au sud-est ou dans le quatrième bassin.

Le reste de la ceinture orographique du Danube est formé par une ligne de hauteurs qui court entre le Pruth et le Dniester, se dégrade d'abord en collines, puis en plaines, et enfin va se confondre avec le rivage de la mer.

Les bassins des affluents de la rive gauche du Danube, dans l'empire ottoman, composent la Valachie et la Moldavie. Ces affluents présentent deux aspects très-distincts. Ceux de la Valachie, descendant de montagnes élevées, ont leur partie supé-

[1] Voir t. III, p. 328.

rieure bordée de crêtes sauvages; ils traversent des gorges profondes, des défilés ravineux et boisés, et aussi des vallons frais et fertiles; mais les contre-forts des Carpathes étant de ce côté très-escarpés et peu étendus, ces affluents arrivent sans transition dans le pays de plaines. Les affluents de la Moldavie descendent de montagnes moins élevées, mais ils sont bordés dans la plus grande partie de leur cours de collines à pentes douces et mamelonnées; dans le voisinage de la mer, ils traversent de vastes plaines et des marécages.

Le *Chyl* naît dans l'intérieur des Carpathes, sur le plateau de Transylvanie; il en sort par le défilé de Vulkan, et traverse un pays où les montagnes boisées se dégradent lentement en collines couvertes de pâturages et de vignobles; puis il reçoit de nombreux affluents, entre autres le *Motrou*, passe à Craiova et finit en face de Rahova. Il n'est pas navigable.

L'*Alouta*, qu'on appelle aussi l'*Alt* et l'*Olto*, va prendre sa source sur le revers occidental des Carpathes, dans le massif du Makos; il court sur le plateau de Transylvanie, d'abord du nord au sud, ensuite de l'est à l'ouest pendant 200 kilomètres; puis, au lieu de se diriger vers le Maros (affluent de la Theiss), où la pente primitive semblait l'entraîner, il tourne brusquement au sud vers la chaîne des Carpathes; il y rencontre ou s'y creuse, près du mont Szurul, une brèche de plus de 400 mètres de profondeur et s'y précipite. Ce défilé a 40 kilomètres de longueur, et ouvre la fameuse route du *Rothen-Turm* (la Tour rouge), principale communication de la Valachie avec la Transylvanie, ou de Bucharest à Hermanstadt. La vallée de l'Alouta, dirigée du nord au sud, reste étroite et profonde jusqu'à Rimnik, où elle commence à s'élargir; elle débouche en plaine à Slatina; puis, après avoir reçu l'*Oltez* à droite, elle se partage en plusieurs bras et finit près de Nicopoli. C'est une rivière importante par sa largeur, l'encaissement de ses rives et la difficulté de ses passages.

Le *Vedea*, grossi du *Telioman*, grande rivière sans importance, traverse un pays désert et misérable.

L'*Ardjich* ou *Argis* descend du revers méridional des Carpathes, coule en plaine dans des pays mal cultivés et finit en face de Tourtoukaï; elle reçoit la *Dombovitza*, qui coule parallèlement à l'Ardjich et arrose Bucharest.

La *Jalomnitza* descend des Carpathes, près du passage de Tomos; elle reçoit le *Telesin* et le *Rahova*, traverse un pays de plaines fertiles et inhabitées, et finit dans les grandes dérivations du Danube, au-dessus de Hirschova.

Le *Sereth* prend sa source dans la Bukovine, sur le revers oriental des Carpathes; il entre dans la Moldavie à Sereth, coule au sud-est, dans une vallée unie, tantôt fertile, tantôt marécageuse, passe à Roman, où il reçoit à droite la *Moldava*, et se grossit ensuite du *Bisztritz*, qui vient aussi de la Bukovine. Les autres affluents du Sereth sont le *Tatros*, le *Milkhov*, le *Rimnik* et le *Bouzeo* à droite, le *Birlat*, à gauche. Le Sereth se termine près de Galacz. Cette grande rivière n'a d'importance que dans la dernière partie de son cours, où elle occupe l'étroit espace compris entre les Carpathes et le Danube, et forme, avec le Milkhov, la limite entre la Moldavie et la Valachie.

Le *Pruth* prend sa source dans la partie des Carpathes qu'on appelle le mont Czorna; il coule d'abord dans une vallée profondément découpée, et traverse la Bukovine;

puis il arrive en plaine, devient navigable à Podolini, reçoit le *Baglui,* ruisseau fangeux qui passe à Iassi, et se grossit de la *Schiga,* beaucoup plus importante. Il passe ensuite à Katamori, où il cesse de servir de limite à la Russie, et coule sur le territoire de la Moldavie. Il quitte la direction sud-est pour descendre franchement au sud, à travers de grandes plaines presque désertes, et finit à Reni.

Nous ne nommerons plus que le *Jalpouch,* dont le cours sert de frontière à la Moldavie, en vertu du traité de 1856, depuis ses sources jusqu'à Bolgrad, où la rivière se perd dans le lac du même nom.

Il nous reste à indiquer les rivières qui se jettent directement dans la mer Noire, au sud des bouches du Danube.

1° Le *Pravadi,* torrent qui descend du Binar-Dagh, passe à Pravadi et finit à Varna, après avoir formé un lac marécageux.

2° Le *Kamtchik* est formé de trois rivières qui coulent dans des lits torrentueux et profonds, et dont le passage est très-difficile; celle du nord, l'*Akali,* descend du Binar-Dagh, et enveloppe entre elle et l'un de ses affluents le plateau sur le flanc oriental duquel se trouve Choumla; le moyen Kamtchik traverse une vallée profonde entre le Binar-Dagh et le Kutschuk-Balkan; le Kamtchik du sud descend du Demir-Kapou, longe toute la crête du grand Balkan, dans une vallée brisée de gorges et d'escarpements, étant coupé par toutes les routes qui traversent cette chaîne. Ces trois cours d'eau composent une rivière remarquable par le pays accidenté, fertile, bien peuplé qu'ils traversent, et qui est surtout d'une importance très-grande dans les opérations militaires.

Nous nommerons encore deux torrents descendant du grand Balkan : l'un qui passe à Aïdos, débouché du défilé de Nadir-Derbend; l'autre qui passe à Karnabat, débouché du défilé de Dobrol. Ces cours d'eau finissent dans la baie de Bourgas.

§ X. Versant de la mer Égée. — La *Maritza,* dont le bassin comprend l'ancienne Thrace, est enveloppée au levant par les monts Strandja, au nord par le Balkan oriental, au couchant par le Rhodope, au sud par le Takir-Dagh. Elle naît dans le massif de Samakov, et coule d'abord dans un ravin profond jusqu'à Kostanitza, puis elle commence à s'étendre dans un pays découvert, à Tatar-Bajardzik; alors elle traverse une vallée large, fertile, bien habitée, mais coupée de rizières, marécageuse, malsaine et difficilement praticable; elle passe ensuite à Philippopoli, continue à couler de l'ouest à l'est, arrose Andrinople, et tourne au sud après avoir reçu la Toundja. Elle peut alors porter des bateaux de 50 tonneaux. Enfin elle va se perdre dans le golfe d'Énos par deux embouchures.

Ses affluents sont très-nombreux; ceux qui descendent du Rhodope n'ont rien de remarquable; torrentueux à l'origine, ils coulent ensuite dans des plaines fertiles; l'*Arda,* qui finit à Andrinople, est le plus long. Ceux qui viennent des Balkans et des monts Strandja ont une grande importance. Le plus considérable est la *Toundja;* elle descend du Balkan, court dans une vallée profonde, parallèlement à la grande chaîne, étant enfermée entre elle et l'un de ses contre-forts parallèles, qui a de 400 à 800 mètres de hauteur. Elle passe à Kaisanlik, tourne au sud parallèlement aux monts Strandja, et finit à Andrinople. Un autre affluent est l'*Erkené,* qui descend des monts Strandja; il reçoit une multitude de cours d'eau qui lui composent,

avec les contre-forts de ces montagnes, un bassin montueux et difficile que traverse la grande route de Constantinople à Andrinople.

Le *Mesto* ou *Kara-Sou* occupe une grande vallée parallèle au Rhodope, vallée sauvage qui est enceinte à gauche par la principale crête de cette chaîne, à droite par un contre-fort longitudinal, le *Perin-Dagh* (les monts Pangées). Il finit presque en face de l'île de Thasos.

Le *Strouma,* l'ancien Strymon, occupe un bassin très-étendu et presque entièrement montueux. Il descend du massif si remarquable où se réunissent les Alpes de Mœsie, le Veliki-Balkan et le Balkan central, et court au sud-est dans une vallée profonde, bordée au nord-est par la masse du mont Vitoch. Il passe près de Kostendil, puis il reçoit un affluent dont le bassin se confond avec le plateau de Samakov, et que parcourt la route de Samakov à Doubintza, route qui est celle de la Thrace dans la haute Macédoine. Il traverse ensuite une série de gorges profondes et de plaines verdoyantes, et se trouve bordé au loin d'un côté par le Perin-Dagh, d'autre côté par les monts *Karatova* (900 m.), montagnes presque entièrement inconnues qui le séparent du Vardar. Le Strouma arrive ainsi dans son bassin moyen, où il se trouve circonscrit à droite par les monts *Plachkavitza,* qui enveloppent son principal affluent, et n'ont pas moins de 1,000 à 1,200 mètres; il y reçoit la *Stroummitza,* rivière aux bords fertiles et bien peuplés. Dans son bassin inférieur, il n'est plus circonscrit que par des montagnes de 5 à 600 mètres. Ces montagnes descendent à 300 mètres entre les golfes de Salonique et d'Orfano, et se relèvent pour former la charpente de la presqu'île Chalcidique, où elles culminent au mont Athos. Dans ce bassin inférieur, le Strouma traverse la plaine de Sérès, l'une des plus riches de la Macédoine, surtout en cotons et en tabac; puis il se perd dans le lac marécageux de *Takino,* et y reçoit à gauche l'*Anghista,* rivière qui descend du Perin-Dagh; enfin il se jette dans le golfe d'Orfano ou de Contessa.

Le *Vardar* (Axius) a le bassin le plus étendu, le plus confus et le moins bien connu de la Macédoine. Ce bassin est circonscrit à l'est par les montagnes qui le séparent du Strouma (monts Karatova, Plachkavitza, etc.); au nord, par la chaîne du Balkan occidental (monts Kourbetzka, Kara-Dagh, Tchar-Dagh); à l'ouest, par la partie des Alpes Helléniques qu'on appelle Dibres; enfin par un chaos montagneux qui le sépare de l'Indjé-Kara-Sou, et dont la *Soa-Gora,* au sud de Monastir, forme la partie la plus élevée. Le Vardar descend de la partie orientale du Tchar-Dagh, et coule de l'ouest à l'est dans une belle et profonde vallée que couronnent des masses montagneuses hautes de 3,000 mètres; il arrose Kalkandel, traverse une suite de gorges peu profondes et, un peu avant Uskioup, reçoit du nord le *Lepenatz.* Cette rivière torrentueuse naît sur le revers oriental du Tchar-Dagh, traverse un plateau qui est le prolongement de la plaine de Kassova, la séparation entre elle et l'Ibar n'étant marquée que par de faibles collines; elle arrose Katschanik, coupe la masse du Kara-Dagh dans une brèche profonde et se réunit au Vardar. Celui-ci arrose Uskioup, traverse un pays mal connu, et reçoit à l'est le *Kriva-Rieka,* torrent qui coule dans une vallée profonde entre les monts Kourbetzka et Karatova. Puis le Vardar arrose Kiupruli, et reçoit des affluents qui traversent des pays montueux; le principal est le *Tzerna-Rieka*, dont la direction et le cours ne sont connus que par

fragments. On croit, en effet, que cette rivière naît dans les Dibres; après avoir traversé une vallée montueuse et ignorée, elle passe près de Monastir, d'où part la route célèbre qui se dirige sur Okhrida dans l'Albanie; au delà de Monastir, elle traverse dans une brèche profonde les monts *Baboussa*, puis elle remonte au nord, dans un pays presque entièrement inconnu, et se réunit au Vardar. Ce fleuve traverse ensuite une région moins montueuse et finit dans le golfe de Salonique, à travers une plaine basse et marécageuse.

Le *Vistritza* (Eordœus) sort des montagnes qui encaissent la Tzerna-Rieka; il court dans une belle vallée et, au-dessous de Vodena, se précipite par 4 grandes cascades de 25 à 30 mètres au milieu d'une plaine délicieuse. Il passe ensuite près de Ienidjé, traverse le lac de ce nom, des plaines fertiles et marécageuses, et finit dans le golfe de Salonique.

Le *Indjé-Kara-Sou* (Haliacmon) descend des monts Grammos, qui appartiennent aux Alpes Helléniques, sous le nom de *Biclista;* puis il coule dans une belle vallée que circonscrivent au nord les monts Bourenos (Bermius), hauts de 1,000 mètres, à l'ouest les monts Grammos, au midi la grande chaîne qui le sépare de la Thessalie (monts Krouschevo et mont Olympe); il passe près de Servia et finit dans le golfe de Salonique.

Le *Salembria* ou *Penée,* dont le bassin compose la Thessalie, est circonscrit au nord par les monts Krouschevo, à l'ouest par le Pinde, au sud par les monts Hellovo et Goura, à l'est par les monts Pélion et Ossa. Il descend du Pinde et traverse d'abord un ravin profond qui forme la route du défilé de Mezzovo; il laisse à droite les rochers escarpés appelés *météores;* puis il s'encaisse entre de hautes montagnes boisées, au delà desquelles, devenu plus libre, il se détourne vers le sud; puis, revenant vers l'est, il entre dans une grande plaine où un terrain gras, de beaux pâturages, des bosquets de noyers et de mûriers, des vignes grimpant sur tous les arbres, des oliviers couvrant tous les coteaux, annoncent une des contrées les plus fertiles de la Grèce; il arrose ainsi Trikala, traverse une fertile plaine élevée de 100 mètres seulement au-dessus de la mer; puis, après avoir côtoyé les hauteurs des Cynocéphales, il entre dans sa basse plaine, encore plus fertile que la précédente. Cette plaine s'étend jusqu'au défilé de Tempé, et n'est plus élevée que de 20 à 30 mètres au-dessus de la mer. Au sortir de cette plaine, où il a arrosé Larisse, le fleuve entre dans un ravin profond creusé entre l'Olympe et l'Ossa; des deux côtés pendent d'énormes rochers, tantôt nus et déchiquetés à leur base, tantôt tapissés de gazon ou ombragés de platanes et de chênes. C'est le défilé de *Tempé,* qui présente en hiver l'aspect le plus sombre et le plus sauvage, mais qui en été est égayé par le vert des gazons, la fraîcheur des eaux. La partie la plus pittoresque est celle où débouche un grand torrent bordé de murailles, au-dessus desquelles trône la masse du Kissovo, haute de 350 mètres. Le défilé s'ouvre peu à peu, et l'on sort de cette gorge profonde pour entrer dans une plaine fertile, au milieu de laquelle le fleuve se replie sur lui-même en larges détours avant de s'enfoncer dans la mer, près du petit port de Caritza. Ce passage brusque d'une nature sombre et sauvage à une nature parée des plus brillantes couleurs a fait toute la célébrité de la vallée de Tempé, qui n'est réellement belle que par ses contrastes[1].

[1] Beaujour, *Voyage dans l'empire ottoman*, t. I, p. 187.

C'était une tradition très-répandue dans l'antiquité que le Penée autrefois n'avait pas d'issue, et formait un grand lac qui couvrait une partie de la Thessalie : un tremblement de terre ouvrit la vallée de Tempé; le lac s'écoula dans la mer, et laissa paraître le sol actuel.

Le Salembria reçoit de nombreux affluents qui ont le même caractère que lui, et traversent comme lui des vallées fertiles. Le sol de ces vallées ressemble aux ondulations de la mer faiblement agitée, et tout le pays ne paraît composé que de plis de terrain aux contours annelés et mollement ondulés. Le plus considérable de ces affluents est le *Sataldjé* (Énipée), arrosant de belles plaines, qui ne sont séparées du golfe de Volo que par les hauteurs qui joignent l'Othryx au Pélion.

§ XI. Versant de la mer Adriatique et de la mer Ionienne. — D'après ce que nous avons dit de la configuration orographique de ce versant, il ne peut avoir que des cours d'eau torrentueux, coupés par des rochers, qui ne s'écoulent à la mer que par des vallées tortueuses ou des brèches profondes. Sur le versant occidental des Alpes de Bosnie, on en trouve même qui se perdent dans les terres; telles sont dans l'Herzegovine la *Pistrizza,* qui passe à Livno; la *Trebinstizza,* qui passe à Trebigne, etc. Leurs bassins s'étendent entre les Alpes de Bosnie, les Alpes de Dalmatie et les contre-forts détachés de ces deux chaînes. On trouve ensuite la *Narenta,* qui descend de la partie la plus élevée de l'Herzegovine, au mont Valesh, longe le revers méridional des monts Ivan, tourne au sud, arrose Mostar et finit dans l'Adriatique.

Les cours d'eau de l'Albanie gardent le caractère de ceux de l'Herzegovine, mais avec des bassins mieux déterminés.

La *Bojana* descend, sous le nom de *Moracca* ou *Moratcha*, du mont Dormitor, qui appartient aux Alpes Bosniaques; elle traverse le Montenegro supérieur dans une vallée profonde, montueuse et inabordable, en sort par une brèche étroite entre des escarpements de 400 à 500 mètres de hauteur, puis traverse le lac de *Scutari*, et en sort près de la ville de ce nom. Elle devient alors navigable, traverse une plaine très-large et très-belle, et finit par une embouchure assez difficile.

Le *Drin* se compose de deux rivières de même nom, l'une coulant directement du nord au sud, l'autre coulant directement du sud au nord, et semblant ne former qu'une seule et même ligne droite. Le *Drin-Blanc,* qui est le moins considérable, sort des Alpes de Bosnie, traverse parallèlement à cette chaîne un haut plateau semblable à celui de Kassova, et qui n'est séparé de lui que par des hauteurs peu marquées. Il arrose Prisrend, longe la masse du Tchar-Dagh et se réunit au Drin-Noir. — Le *Drin-Noir* prend source dans les Alpes Helléniques, à l'est du lac d'*Okhrida* (Lychnides), et traverse ce lac, qui occupe un haut plateau formé par les Alpes Helléniques et le contre-fort parallèle des monts Bagora. Il en sort à Stronga, traverse une vallée fertile, l'ancienne Dardanie, arrose les bourgs des Dibres et se réunit au Drin-Blanc. Le Drin tourne alors à l'ouest en décrivant un grand arc de cercle, passe dans une vaste plaine voisine de la Bojana, arrose Alessio, où il peut porter des bateaux de 50 tonneaux, et finit par plusieurs embouchures.

L'*Ischmi* (Ismos) et le *Mati* (Mathis) sont des torrents sans importance, qui descendent des monts Grabatz et parcourent le pays sauvage et mal connu des Mirdites.

Le *Scombi* (Genusus) sort des monts Bagora et passe à El-Bassan.

L'*Ergent* (Apsus) descend des monts Grammos, traverse les gorges montueuses qui coupent le pays appelé *Tomoritza*, passe à Berat; puis il reçoit le *Devol*, qui sort du lac *Drenovo* ou *Malik*, dans les monts Candaves; il traverse un plateau montagneux, dont les pentes contraires sont marquées par les lacs Castoria et Okhrida, et finit près de la pointe Santa-Amana.

Le *Voïoussa* (Aoüs) prend sa source dans le mont Zygros, près du défilé de Mezzovo; il se dirige vers le nord-ouest, traverse le canton montagneux du Zagori, se trouve alternativement longé ou coupé par des montagnes sauvages. Il reçoit dans cette partie de son cours la *Desnitza*, rivière torrentueuse qui remonte jusqu'à la chaîne du Grammos et ouvre une route dans la Macédoine; puis le *Dryno*, torrent qui traverse une vallée fertile; il arrive à Tebelen et va finir dans le canal d'Otrante. Sa vallée est la plus âpre et la plus sauvage de toute l'Albanie.

La *Pavla* descend des monts de la Chimère, longe ces montagnes dans une vallée fertile et accidentée, traverse le lac *Peloïs* et finit près de Buthrinto, au milieu d'une plage marécageuse.

Le *Kalamas* (Thyamis) sort du lac de Janina, traverse une vallée étroite et fertile, et finit dans le canal de Corfou. Il reçoit le *Terino*. On croit que cette rivière et ses affluents sont le déversoir des eaux du plateau de Janina, qui y arrivent par des gouffres et des canaux souterrains.

Le *Mavro-Potamos* (Achéron) traverse les gorges profondes qui composent le canton de Souli, passe dans le lac *Tchouknida* (Acherontia), et se jette dans la mer Ionienne au petit port de Glykis. Il reçoit plusieurs torrents, dont l'un, l'ancien *Cocyte*, passe au pied de Paramythia.

Le *Lourcha* ou *Lorou* coule dans une vallée fertile et finit dans le golfe de l'Arta.

L'*Arta* (Arethon) descend du mont Zygros ou plateau de Mezzovo; il coule dans une vallée étroite, profonde, rocheuse, entre la chaîne du Pinde et les montagnes de Janina, longé par la route d'Arta à Mezzovo, qui emprunte souvent le lit à sec de la rivière. Il ne sort des montagnes que pour arriver dans une plaine fertile, et peu après dans le golfe de l'Arta.

§ XII. Climat et productions. — Le climat de la Turquie d'Europe présente de très-grandes différences et d'innombrables variations. Dans le bassin du Danube, dans l'intérieur de la Thrace, dans la haute Macédoine, les hivers, sans être longs, sont plus rigoureux que dans certains pays plus septentrionaux; les vallées sont alors encombrées par les neiges, tandis qu'au printemps et à l'automne elles sont submergées par les débordements des rivières torrentielles qui se forment sur les pentes des montagnes, et que les chaleurs de l'été mettent complétement à sec. Sur le bas Danube, le climat est malsain par suite des variations subites de la température, de la fraîcheur des nuits et de la sécheresse du jour. La Bosnie et la Serbie sont ravagées par des ouragans d'une violence extrême. Le versant méridional du Balkan jouit d'un climat plus agréable, la neige y demeure peu sur la terre et les chaleurs de l'été sont tempérées par les vents de mer, mais la peste y exerce souvent ses ravages. Dans la péninsule hellénique, le climat est tempéré et même très-chaud. Souvent, dit Hippocrate, l'espace d'un seul stade y sépare l'empire de l'hiver de celui de l'été. La Grèce, située entre deux grandes mers, n'éprouve jamais de sécheresses générales;

mais comme elle tient par deux côtés à la grande masse du continent, toujours plus froide vers le centre, et comme elle est voisine de deux chaînes de montagnes, l'Hæmus et le Taurus, elle éprouve des froids plus vifs que l'Italie et l'Espagne.

Les anciens nous font parfaitement connaître la nature des vents dominants en Grèce et leur influence sur les saisons. Le vent du nord était, selon Aristote, le plus fort, le plus fréquenté, le plus sec et le plus serein; il amenait naturellement de la grêle et quelquefois des orages. Le vent du nord-est souffle ordinairement vers l'équinoxe du printemps; il est humide, pousse lentement devant lui les nuages, et amène la pluie dans les îles de l'Archipel. Ce vent est chargé des brouillards du Pont-Euxin. Le vent d'est se montre dans des brises matinales salubres et tempérées. Le vent de sud-est souffle vers le solstice d'hiver; chaud et sec dans le commencement, il devient ensuite humide et finit par amener des pluies. Le vent du sud souffle en Grèce vers la fin de l'automne, après le solstice d'hiver et au commencement du printemps; tantôt on lui attribue une influence salutaire sur la végétation, tantôt on l'accuse de faire naître des épidémies; il est certain qu'il amène des pluies longues et fortes. Le vent du sud-ouest est humide, nuageux; mais à peine a-t-il formé les nuages, qu'il les dissipe. Le vent du nord-ouest est violent et malsain.

Parmi les vents périodiques de la Grèce, on remarque avant tout les *vents étésiens*. Selon Aristote et Lucrèce, c'étaient des vents frais et agréables qui soufflaient après le solstice d'été et le lever de la canicule; ils venaient du nord vers l'ouest pour les habitants des climats occidentaux, et du nord vers l'est pour ceux qui habitaient dans des expositions orientales. Les *ornithies*, ou vents d'oiseaux, ainsi appelés parce qu'ils amenaient les oiseaux, sont le contraire des vents étésiens. Ce sont des brises de mer qui se lèvent au printemps, environ soixante-dix jours après le solstice d'hiver; elles sont faibles, inconstantes et de moindre durée que les vents étésiens.

Si l'on voulait tracer un tableau général de la végétation de la Turquie d'Europe, il faudrait, avant tout, distinguer les provinces septentrionales comprises dans le bassin du Danube, de celles qui se trouvent au sud des Balkans. Dans les provinces méridionales on voit les terrasses des montagnes se couronner de forêts variées, où se succèdent tour à tour le sapin commun, le sapin à feuille d'if, le pin larissio, le cèdre, l'yeuse, le chêne à cochenille, le chêne commun, le superbe platane d'Orient, l'érable, le caroubier, le sycomore, le noyer, le châtaignier et le hêtre. Mais nous n'avons aucune observation exacte sur les divers niveaux auxquels chaque espèce d'arbre commence à croître : il est probable que les zones de végétation ont quelques rapports avec celles de l'Italie et de la Sicile; mais les arbres du Nord y descendent plus au midi que dans les Apennins. Les forêts des Balkans présentent moins de mélange; au nord, ce sont les chênes, les ormeaux, les tilleuls qui dominent; sur le Danube, les pommiers, les poiriers, les cerisiers, les abricotiers, les pruniers couvrent les collines. Ces mêmes arbres fruitiers dépassent la chaîne des Balkans et couvrent en beaucoup d'endroits les hautes collines de la Thrace, de la Macédoine et de l'Épire. Jusqu'au 40e parallèle, les oliviers et les orangers restent sur les bords de la mer, ayant encore à craindre la proximité des montagnes et des neiges; mais au sud du 40e parallèle, le climat change tout à fait; les pommiers et les poiriers disparaissent; le principal arbre fruitier est l'olivier, dont les bois entiers, entre-

mêlés de lauriers et de myrtes à larges feuilles, ornent les côtes de la Crète et de l'Attique. Là s'élèvent aussi l'oranger, le figuier, le pistachier-lentisque, l'arbre à mastic (*pistachia terebinthus*), le mûrier noir et le grenadier. Plusieurs de ces fruits paraissent indigènes dans la Grèce, et entre autres l'olivier, que Tournefort trouva spontané sur le mont Ida[1]. Les buissons et les arbustes y prennent un autre caractère; les labiées frutescentes y dominent. Mais ce que l'œil distingue avec le plus de plaisir, c'est le laurier-rose et le câprier en buisson : l'un dessinant les cours des ruisseaux, l'autre se groupant avec les rochers. On voit aussi partout le laurier-cerise et deux espèces d'*arbutus*. On désigne comme indigènes de l'Archipel et des environs de Constantinople le coton herbacé, l'œillet arbrisseau, le *lichen parellus*, avec lequel on prépare le beau rouge végétal appelé *archil*, et une foule d'autres plantes. La vigne donne des produits différents sur les bords du Danube et sur les rivages de l'Archipel. Les raisins de la Grèce contiennent plus de principes sucrés et fournissent des vins de liqueur, tandis que les vignobles de la Serbie et de l'Herzegovine, abrités contre les excès de chaleur et de froid, donnent des grappes remplies d'un jus généreux et propre à faire des vins également forts et agréables.

Les végétaux du Midi et du Nord se mêlent sur les rivages du Bosphore. Le chêne à grappes (*quercus racemosa*) et le châtaignier y abondent, ainsi que les cyprès, les tilleuls, les marronniers, les arbousiers, les myrtes, les genêts. Les terrains bas sablonneux sont couverts de *convolvulus persica*. Le *dyospiros lotus* entre dans la nourriture des Turcs. Les côtes de Gallipoli sont ornées de *clematis cirrhosa*, de *daphne cretica* et du *spartium parviflorum*, arbrisseau qui s'élève à près de 2 mètres.

Tous les voyageurs s'accordent à représenter la Turquie d'Europe comme un des pays les plus fertiles et les plus favorisés de notre continent, mais ils ajoutent tous qu'il est aussi mal cultivé qu'il est fertile. L'agriculture n'est pratiquée qu'autour des villes et des villages; à une certaine distance le pays est inculte et même désert, et cependant quelques provinces, quelques vallées fournissent à l'exportation d'importantes quantités de céréales, telles que le froment, l'orge et le maïs; le riz et les légumes secs sont aussi fort abondants; le chanvre et le lin viennent également bien partout. La plupart des provinces septentrionales produisent une grande quantité de fruits; une espèce de prune dite de Damas sert à fabriquer la *slibovitza*. La vigne fournit, dit-on, plusieurs millions d'hectolitres de vin. La soie, l'huile, le coton, le tabac, sont les productions les plus remarquables et les plus abondantes des provinces méridionales. Nous entrerons dans quelques détails dans la description topographique.

L'élevage du bétail est mieux entendu, ou au moins plus développé que l'agriculture. Les chevaux surtout sont l'objet d'une prédilection marquée. Ceux de Thessalie étaient déjà estimés à cause de leur beauté et de leur force; les Turcs ont amené dans le pays la race tartare, et, par le croisement de ces deux races, l'une et l'autre ont gagné; elles sont également vigoureuses, sobres, infatigables. Les ânes et les mulets sont aussi beaux ici qu'en Italie. La race bovine abonde surtout dans les principautés danubiennes, où de vastes espaces rappellent les steppes de la Russie méridionale et offrent d'excellents pâturages. La Moldavie exporte, dit-on, annuelle-

[1] *Voyage dans le Levant*, t. I, p. 19.

ment 60 à 80,000 bœufs. Les moutons sont aussi fort nombreux dans tout le bassin du Danube; on les compte par millions de têtes. Ils abondent aussi dans la Thrace et la Macédoine. Les chèvres sont de la plus grande utilité pour les habitants des montagnes. La Bosnie et la Serbie exportent, dit-on, 300,000 porcs en Allemagne; mais on ne possède aucun renseignement certain, aucune donnée d'ensemble sur les ressources en bestiaux de la Turquie, pas plus que sur les autres points de la statistique; nous en sommes réduits à des approximations ou à de simples aperçus. Quant aux animaux sauvages, les gros aigles qui abondent dans les environs de Babadagh donnaient autrefois aux Turcs les meilleures plumes pour leurs flèches. Les forêts et les montagnes sont remplies de chevreuils, de daims, de sangliers; et les bêtes carnassières que l'on y trouve sont les renards, les ours, les loups-cerviers; il y a encore une espèce particulière de loups de plaine, de moindre grandeur que ceux que l'on rencontre dans les montagnes. Ces loups habitent surtout le rivage du Danube, et se retirent dans les roseaux des lacs et des marais qui y communiquent. Les perdrix, les outardes, sont d'un goût délicieux et en grand nombre, surtout dans les plaines qui avoisinent le Danube. Les lions ont jadis vécu en Grèce. Ils se tenaient, du temps d'Aristote, entre le fleuve Achéloüs, en Acarnanie, et celui de Nessus, en Thrace; ils occupaient ainsi une partie de la Grèce qui certainement n'est pas la plus chaude.

Les richesses minérales de l'empire sont nombreuses et importantes, surtout dans le Balkan et les Alpes de Bosnie; elles sont à peine exploitées et fournissent en très-petite quantité du fer, du plomb, du cuivre et de l'argent. Les anciens exploitaient des mines d'or et d'argent dans les monts Pangées. Le sel abonde sur la rive gauche du Danube, mais la majeure partie est exportée à l'étranger, auquel les provinces méridionales sont obligées d'en acheter.

§ XIII. Industrie et commerce. — Malgré la beauté et l'abondance des matières premières, l'industrie de l'empire ottoman est extrêmement arriérée, et même à peu près nulle quand on la compare à celle du reste de l'Europe. Les principaux produits des fabriques sont des tapis, des mousselines, des maroquins, quelques soieries, du fil, des armes blanches. Le commerce s'alimente principalement par l'exportation des matières brutes, telles que laines, soies, cotons, cuirs, tabacs, quelques métaux, surtout du cuivre; par quelques produits agricoles, tels que vins, huiles, figues, dattes, amandes, raisins et autres fruits. Enfin on tire encore de ces contrées de la garance, de la noix de galle, de l'alun, et diverses terres particulières, entre autres la terre sigillée et la substance argileuse et magnésienne nommée écume de mer.

Les musulmans montrent une certaine habileté comme fabricants de draps, comme armuriers et comme tanneurs; leurs ouvrages en acier et en cuivre, ainsi que leurs teintures de soie et de coton, ne manquent pas de valeur. Les Grecs se mêlent de tous les métiers usuels; c'est parmi eux qu'on trouve les meilleurs constructeurs de navires de l'empire ottoman. Les Arméniens, adroits et industrieux, sont excellents ouvriers et habiles commerçants : patients, économes, infatigables, ils voyagent dans l'intérieur de l'Asie et dans l'Inde; ils ont des magasins et des correspondants partout. La plupart exercent des arts mécaniques. Ils sont en même temps banquiers, fournisseurs et hommes d'affaires des pachas et autres grands person-

nages. Les juifs sont en Turquie ce qu'ils sont dans toute l'Europe orientale, commerçants et usuriers; ils servent d'aides aux douaniers turcs pour évaluer les marchandises. D'ailleurs, le gouvernement turc ne fait rien pour encourager l'industrie et le commerce. Les monopoles de la soie, des métaux et des céréales, qu'il s'est réservés, arrêtent ou limitent la production; les ports se comblent, s'ensablent; les forêts périssent sur pied sans que l'État paraisse s'en préoccuper. Nous n'avons aucune donnée, si ce n'est pour le port de Constantinople, sur la valeur et l'importance du commerce général de la Turquie. Nous savons seulement que le commerce général de la France avec cet empire était en 1856 de 223 millions de francs, dont 131 millions de produits importés. Ce commerce occupait 1,311 navires et 465,000 tonneaux, dont 560 navires et 200,000 tonneaux sous pavillon français. Les hommes politiques de la Turquie connaissent même si peu les premières notions de l'économie politique, que toutes les marchandises étrangères sont taxées à l'importation d'un droit uniforme et peu élevé, tandis que les marchandises exportées, les produits manufacturés sont rançonnés à chaque pas dans l'intérieur de l'empire, et sont en outre frappés à leur sortie d'un droit exorbitant.

Le commerce intérieur est en outre empêché par l'état des routes, qui sont plus mauvaises et plus rares que dans le reste de l'Europe : ce ne sont que d'affreux chemins impraticables aux voitures, surtout dans l'ouest, infestés de brigands, souvent dangereux pour les chevaux ou les simples cavaliers; la plupart du temps les rivières et les torrents n'offrent de passage qu'aux endroits guéables. On trouve cependant des relais de poste sur les principales routes; les principautés danubiennes ont même un service réglé à l'européenne pour chevaux et voitures; mais comme les chemins ne sont pas meilleurs dans ces provinces que dans le reste de l'empire, on n'y peut compter que pendant les temps secs ou les gelées. Le gouvernement a projeté ou ordonné la construction de routes nouvelles et de chemins de fer, mais pendant longtemps encore la Turquie n'aura pas d'autres voies de transport pour les marchandises que ses rivières, dont un petit nombre est en partie navigable.

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE, POPULATIONS, GOUVERNEMENT.

§ Ier. Histoire. — Les pays occupés aujourd'hui par la Turquie d'Europe[1], c'est-à-dire le bassin inférieur du Danube et la Péninsule hellénique, étaient partagés dans les temps anciens en quatre grandes divisions, outre les îles : *Dacie* et *Mœsie* dans le bassin du Danube, *Grèce barbare* au nord de la Péninsule, *Grèce propre* au milieu, Péloponèse au midi. La Grèce barbare comprenait l'*Illyrie* et l'*Épire* sur le versant de la mer Adriatique, la *Thrace* et la *Macédoine* sur le versant de la mer Égée. La Grèce propre comprenait neuf petites provinces, dont une seule, la Thessalie, fait aujourd'hui partie de l'empire ottoman; les autres appartiennent au royaume de

[1] Et par le petit royaume de Grèce, dont l'existence est trop récente pour qu'on puisse faire son histoire à part.

Grèce. Le Péloponèse se divisait en huit petites provinces, appartenant aujourd'hui au même royaume.

Le beau ciel de la Grèce, sa nature pittoresque, et jusqu'à son sol peu fertile, éveillèrent chez ses habitants l'activité, l'intelligence, l'amour des beaux-arts; sa situation maritime en fit un peuple navigateur et commerçant, en même temps que sa découpure en une multitude de baies et d'îles y favorisa la piraterie; sa division naturelle en petites contrées nécessita son morcellement en petits États, qui eurent l'existence la plus brillante de l'antiquité, mais qui finirent par se fondre en une seule puissance, la Macédoine. Cette puissance, après avoir fondé un grand empire en Asie, subit de nombreuses révolutions, jusqu'au moment où les Romains arrivèrent dans la Péninsule, et la réduisirent en province sous le nom d'*Achaïe*. Elle suivit les destinées de l'empire romain jusqu'à l'époque où Constantin lui rendit son influence politique, en transportant le siége de l'empire à Byzance. Elle devint ensuite la partie principale de l'empire d'Orient, qui comprenait toute l'Asie occidentale; mais elle cessa presque d'être européenne, et elle devint même en quelque sorte étrangère à l'Occident quand elle se fut séparée de l'Église romaine.

Dans l'invasion des barbares, les Goths la traversèrent, les Hongrois la harcelèrent par le Danube, les Bulgares s'établirent sur le revers septentrional de l'Hæmus et jusque dans l'Épire, les Slaves occupèrent presque toutes ses provinces et fondèrent plusieurs royaumes, dont les plus importants furent ceux de Serbie et de Bosnie; enfin les Arabes d'abord, puis les Turcs Seldjoucides, lui enlevèrent ses possessions d'Asie. A la fin du onzième siècle, il ne restait plus à l'empire grec que la Péninsule, et Constantinople était menacée. Alors l'Occident marcha à son aide, et les croisades refoulèrent pour deux siècles les Turcs en Asie; mais elles ne purent consolider l'empire vermoulu de Byzance. En 1204, les Français et les Vénitiens renversèrent cet empire et se le partagèrent : alors furent formés, outre l'empire latin de Constantinople, un royaume de Thessalonique, des principautés d'Épire et d'Achaïe, des duchés de Thèbes et d'Athènes, etc. Cependant les empereurs grecs parvinrent à recouvrer le trône de Constantinople, mais réduit presque à la possession de la ville; les Vénitiens gardèrent les îles et les côtes; les Français, quelques petites principautés. Alors les barbares d'Asie recommencèrent leurs invasions sous la race nouvelle des *Ottomans* ou *Osmanlis* [1].

Ce peuple tire son nom et sa grandeur d'*Osman* ou *Othman*, chef d'une tribu turque qui s'établit, vers le treizième siècle, dans la Bithynie, sous la dépendance des sultans Seldjoucides de Roum. Le sultanat de Roum ayant été détruit par les Mongols en 1307, il se forma dans l'Asie Mineure un grand nombre de petits États musulmans, dont le principal fut celui des Osmanlis. Cet État s'agrandit d'abord par des conquêtes dans l'Asie Mineure, puis en se mêlant des guerres continuelles que se faisaient les Grecs, les Slaves, les Bulgares. En 1357, les Ottomans mirent le pied en Europe; ils s'emparèrent de Gallipoli, et dès lors ne cessèrent plus de menacer Constantinople. Sous Amurat Ier, ils occupèrent la Macédoine, la Thrace, Andrinople, les côtes de la mer Noire, les places des Balkans; la Bulgarie, la Serbie, la Bosnie, devinrent leurs tributaires. Bajazet Ier conquit la Valachie, gagna sur les croisés latins la bataille de

[1] Voir mon *Histoire de Turquie*, 2e édition, t. I.

Nicopolis, soumit toute la Grèce et vint assiéger Constantinople. L'invasion des Mongols en 1402 et la bataille d'Angora, où Bajazet fut fait prisonnier, sauvèrent cette ville et firent perdre aux Turcs presque toutes leurs conquêtes en Europe. Mais sous Mahomet Ier et Amurat II, ces conquêtes recommencèrent : l'Albanie, la Valachie, la Serbie, furent de nouveau soumises; deux héros chrétiens, Hunyade Corvin et Scanderbeg, arrêtèrent pendant quelque temps la fougue des Turcs; ils furent définitivement vaincus. Enfin, le 29 mai 1453, Mahomet II s'empara de Constantinople. De Trébizonde jusqu'en Bosnie, rien ne résista à ses armes; il conquit la Morée, la Moldavie, la Crimée; ses flottes attaquèrent même l'Italie. En 1517, Sélim Ier renversa le sultanat des Mameluks, subjugua l'Égypte avec la Syrie, et se fit reconnaître comme le chef temporel et spirituel de tous les peuples musulmans. Sous le règne de Soliman le Magnifique, l'empire des Osmanlis atteignit l'apogée de sa grandeur : l'île de Rhodes fut enlevée aux chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, les États d'Alger, de Tunis, de Tripoli devinrent les vassaux des sultans; une partie de la Hongrie fut conquise, la Transylvanie rendue tributaire, enfin Vienne plusieurs fois menacée. Après Soliman, une suite de sultans faibles, des révolutions de sérail, la ligue entre les janissaires et les oulémas, dont le caprice et la turbulence faisaient et défaisaient les sultans, amenèrent la décadence de l'empire. Cependant les Turcs s'emparèrent encore de l'île de Candie sur les Vénitiens, mais la défaite de leur flotte à Lépante (1571) leur fit perdre la domination de la Méditerranée. La Hongrie fut plusieurs fois conquise ou ravagée, mais la déroute de Saint-Gothard en 1664, la levée du siége de Vienne en 1683, les batailles de Mohacz en 1687 et de Zenta en 1697, rejetèrent les Turcs au delà de la Save et du Danube. Enfin la paix de Carlowitz, en 1699, leur fit perdre définitivement la Hongrie, la Transylvanie, la Morée, etc. Leur décadence ne devait plus s'arrêter. Elle fut accélérée par une ennemie nouvelle, la Russie, qui, dès son apparition sur la scène européenne, s'était montrée l'alliée des sujets chrétiens du sultan et avait regardé d'un œil de convoitise la grande ville de Constantin. Nous avons dit ailleurs comment, en 1774, elle enleva aux Turcs les clefs de la Crimée, de la mer Noire, du Palus-Méotide, du Caucase; comment elle acquit, en 1784, la Crimée et le Kouban; en 1792, Otchakof, le pays entre le Bug et le Dniester, etc. [1].

Pendant les orages de la révolution française, la Turquie ne joua qu'un rôle très-secondaire, se traînant à la remorque tantôt de l'Angleterre, tantôt de la France, et toujours vaincue et dépouillée par les Russes. Elle avait gardé son ignorance barbare et ses institutions surannées, et elle avait perdu son fanatisme religieux et guerrier; les sultans étaient ineptes et efféminés; les pachas se révoltaient de tous côtés; il n'y avait plus d'armée, plus de marine, plus de finances. Au milieu de cette anarchie, Mahmoud monta sur le trône (1808), et entreprit de donner une vie nouvelle à son empire par une réforme européenne; mais malgré les efforts infructueux de cet homme plus violent qu'habile, la Turquie perdit encore la Bessarabie, qui lui fut enlevée par les Russes en 1812, la Serbie se rendit indépendante, l'Albanie resta longtemps séparée de l'empire sous le fameux Ali-Pacha; enfin la Grèce se révolta. La Grèce aurait été exterminée, si les puissances chrétiennes, émues par son nom

[1] Voir page 362.

magique et la croix qu'elle porte au front, n'avaient arrêté la main sanglante des Turcs, et la bataille de Navarin (1827) donna au midi de la Péninsule l'indépendance. Mais les Russes profitèrent de l'insurrection grecque pour franchir les Balkans, occuper Andrinople et menacer la capitale. Ils n'y entrèrent pas, mais ils se firent céder, par le traité de 1829, les bouches du Danube, le protectorat de la Valachie, de la Moldavie et de la Serbie, enfin des territoires en Asie. Les calamités de l'empire ottoman ne s'arrêtèrent pas là. Pendant que la France faisait la conquête de la régence d'Alger, le pacha d'Égypte, Méhémet-Ali, voulut se rendre indépendant : il s'empara de la Syrie, battit l'armée du sultan à Konieh, et ne fut arrêté dans sa marche sur Constantinople que par les Russes, qui prirent ainsi l'empire des Osmanlis sous leur protection. Les hostilités recommencèrent, et il fallut l'intervention armée de l'Angleterre, de la Russie et de l'Autriche pour faire rentrer le vassal du sultan dans l'obéissance et lui enlever la Syrie, en lui laissant l'Égypte comme pachalick héréditaire.

Tant de désastres, tant de faiblesse, tant de provinces perdues ou révoltées, et plus encore l'anarchie, la tyrannie, la corruption, l'ignorance du gouvernement, témoignaient que l'empire ottoman n'était plus qu'une ombre, qu'il suffirait d'un souffle pour l'anéantir. La Russie voulut en finir avec lui. En 1853, elle réclama du sultan le protectorat de tous les chrétiens de l'empire : c'était demander son abdication. La France et l'Angleterre intervinrent, et s'engagèrent par un traité à défendre l'intégrité et l'indépendance de l'empire ottoman, à la condition qu'il y aurait dorénavant égalité devant la loi et admissibilité à tous les emplois de tous les sujets ottomans, sans distinction de religion; que les chrétiens auraient droit de témoignage devant les tribunaux; que des tribunaux mixtes seraient établis dans tout l'empire; que le *karadj* serait aboli, etc. On sait quelle fut l'issue de la guerre de 1855. La Russie, vaincue, fut obligée d'abandonner les bouches du Danube, sa domination dans la mer Noire, le protectorat des provinces danubiennes, etc. Il semble que la Turquie, sauvée par les efforts des puissances occidentales, devait se livrer énergiquement à la réforme de ses lois, de ses institutions, de son armée, de ses finances, mettre enfin à exécution le *hatti-shérif* de Gulhané donné par Mahmoud, confirmé par son fils, et qui devait faire de tous les peuples soumis au sceptre du sultan un seul peuple ayant égalité de droits. Il n'en a rien été jusqu'à ce jour. Le gouvernement turc est retombé dans la même torpeur, dans la même impuissance, dans la même anarchie, et l'on peut regarder comme immédiate et inévitable la destruction de l'empire ottoman, tant de fois prédite depuis un siècle.

Ce résultat n'a rien qui doive surprendre. « L'empire ottoman n'est que le produit d'une conquête, dans laquelle les vainqueurs, immobilisés dans leur orgueil, n'ont jamais songé à s'assimiler les vaincus pour former une nation unique. Aussi n'est-il composé que d'éléments hétérogènes et presque tous ennemis. Toutes les races, toutes les religions, tous les idiomes, les habitudes les plus diverses, les mœurs les plus étranges, la civilisation raffinée, l'état nomade et sauvage, se croisent ou se tiennent côte à côte dans ces magnifiques contrées, qui rappellent tant de gloire, tant de souvenirs, tant de lumières, et où les Osmanlis avaient tout à faire pour que leur domination y devînt légitime [1]. »

[1] *Histoire de Turquie*, t. I, p. 127.

§ II. Populations. — Les Turcs. — Nous avons dit que l'empire ottoman, en y comprenant les États tributaires d'Europe et en n'y comprenant pas les États tributaires d'Afrique, avait 32,600,000 habitants. Les différentes races qui habitent cet empire se subdivisent ainsi :

Races.	En Europe.	En Asie.	Totaux.
Ottomans.	1,600,000	10,200,000	11,800,000
Grecs.	1,500,000	2,000,000	3,500,000
Slaves	7,300,000	»	7,300,000
Roumains.	4,000,000	»	4,000,000
Albanais	1,600,000	»	1,600,000
Arméniens	400,000	1,500,000	1,900,000
Arabes, Syriens, etc.	»	2,500,000	2,500,000
Totaux.	16,400,000	16,200,000	32,600,000

Les différentes religions se partagent ainsi la population :

Religions.	En Europe.	En Asie.	Totaux.
Mahométans	4,300,000	11,500,000	15,800,000
Chrétiens grecs.	11,200,000	2,500,000	13,700,000
Arméniens et eutychéens	400,000	1,500,000	1,900,000
Catholiques.	365,000	500,000	865,000
Juifs, yézides, etc.	75,000	200,000	275,000
Totaux.	16,400,000	16,200,000	32,640,000

Il résulte de ces chiffres un fait capital et qui explique la faiblesse incurable de l'empire : sur 16,400,000 habitants de la Turquie d'Europe, il n'y en a que 1,600,000 de race turque et 4,300,000 de religion mahométane ; et en face de ceux-ci il y a près de 15 millions d'individus de races ennemies et près de 12 millions de religion chrétienne. L'empire turc est donc en Europe une monstruosité ; il appartient à l'Asie, et c'est ce que démontrent les autres chiffres que nous venons d'énoncer.

Si nous examinons maintenant la population turque ou musulmane en elle-même, nous trouverons que le Turc d'Asie, c'est l'Osmanli pur de tout mélange, le Turc primitif, grand, beau, majestueux, le descendant des conquérants, de cette race audacieuse, batailleuse, orgueilleuse, qui voulait soumettre le monde à l'islam ; il a de la dignité, de la résignation, de la loyauté ; il est grave et mélancolique, et jusque dans les dernières classes du peuple, il garde un air de noblesse et de grandeur. Le Turc d'Europe, c'est le Turc enté soit sur l'Hellène, soit sur le Slave, soit sur le Bulgare, et ayant gardé en partie les coutumes, les défauts, même le langage de ces races vaincues ; il diffère du Turc d'Asie, qui le dédaigne, par le sang, les formes, le caractère ; il est intelligent, mais nonchalant, faux, oppresseur, d'une ignorance sauvage, inaccessible à la pitié, tristement voluptueux, froidement sanguinaire. L'inaction et l'état d'accroupissement où il végète lui ont ôté toute vigueur ; il est obèse, maladif, endormi. L'ennui et le dégoût le suivent partout ; d'infâmes bouffons, des danseuses lascives sont ses seules distractions. Il n'y a dans ces hommes, qui semblent porter sur le front la marque d'une ruine fatale, ni épanchements d'amitié, ni vie de famille, ni communications sociales ; il semble même qu'il n'y

ait plus ni sentiments ni idées, si ce n'est un orgueil sauvage, une haine aveugle contre l'Européen, le christianisme et la civilisation. Cependant les classes moyennes ont, dit-on, des vertus domestiques et hospitalières, une urbanité patriarcale, de la sobriété, de la probité, de la charité, de la bienveillance même pour les animaux; mais dans les hautes classes il n'y a que corruption, oppression, vénalité; dans les basses classes, stupidité, fanatisme, abrutissement.

§ III. Religion musulmane. — Les vices fondamentaux de la société ottomane proviennent de sa religion.

L'islamisme, qui n'est que le résumé des hérésies chrétiennes de l'Orient, ne renferme en réalité qu'un dogme, l'unité de Dieu, avec l'immortalité de l'âme et la rémunération future. Le culte est d'une simplicité extrême : point de mystères, point d'autels, point d'images d'aucune sorte, pas même de prêtres. Les pratiques consistent uniquement en prières, en aumônes, en jeûnes, en ablutions. La prière est un devoir essentiel : elle se fait cinq fois par jour, au lever du soleil, à midi, à trois heures, au coucher du soleil, à la nuit close. Enfin, la circoncision, la sanctification du vendredi, le jeûne du rhamadan, l'abstinence du vin et de la chair de porc, sont les autres pratiques extérieures. L'aumône est obligatoire; elle est fixée par le Koran au dixième des biens. « Le meilleur des hommes, dit ce code civil et politique des sociétés musulmanes, est celui qui fait le plus de bien à ses semblables. Il n'y a ni princes, ni mendiants dans l'islamisme, disait le premier khalife; il n'y a que des musulmans. » En effet, dans la société turque il n'y a point de noblesse, point de castes, point de classes, point de priviléges, point de distinctions. Tous sont égaux, mais égaux dans la servitude, sous un maître qui réunit tous les pouvoirs, puisqu'il est le représentant de Dieu.

Comme on le voit, le Koran, par sa morale, se rapproche du christianisme, mais il s'en sépare par trois grandes erreurs qui dominent et caractérisent sa doctrine, et creusent un abîme de séparation entre les peuples chrétiens et les peuples musulmans : ces erreurs sont la confusion de la loi civile et de la loi religieuse, la prédestination fatale, la vilité et la pluralité des femmes. Rien ne peut être changé dans l'ordre social, tel que le Koran l'a réglé, sans impiété et sans sacrilége, parce que le Koran, d'après la croyance musulmane, est une œuvre inspirée de Dieu, parfaite et immuable. Ainsi dans ces derniers temps, le gouvernement ottoman n'a pu introduire dans l'empire les innovations les plus innocentes qu'à l'aide d'interprétations forcées du Koran, et c'est dans ce principe qu'il trouve l'opposition la plus formidable à ses réformes. De même le dogme de la prédestination fatale, qui est écrit dans le nom même de la religion, *islam* ou abandon à Dieu, en enlevant à l'homme toute initiative, toute liberté, a amené la soumission abrutissante, l'apathie politique, la résistance à tout progrès, l'immobilité. Enfin, le Koran permet de prendre quatre femmes légitimes, et autant d'illégitimes ou d'esclaves qu'on peut en nourrir. Les enfants provenant de ces diverses unions sont égaux. Les femmes peuvent être achetées; elles n'ont pas de dot; elles sont répudiées à la volonté du mari; elles vivent continuellement renfermées et solitaires; elles ne reçoivent aucune instruction; elles ne sont enfin que des instruments de plaisir. La polygamie n'est pratiquée que par un petit nombre d'hommes, seuls capables de supporter les dépenses et le luxe d'un

harem, car les femmes turques jouissent du droit de dépenser beaucoup et de ne rien faire. Ainsi les gens aisés n'ont guère qu'une épouse et 2 ou 3 esclaves; les gens très-riches et les plus hauts fonctionnaires en ont 30 à 40; le sultan actuel en a 500; mais quoique la très-grande majorité de la population n'use pas de la faculté que donne le Koran, le principe de la vilité des femmes n'en est pas moins dans les mœurs avec toutes ses conséquences, c'est-à-dire l'état à demi sauvage de la famille, l'absence de vie intérieure, l'indifférence des sentiments et des devoirs de la paternité.

Les maisons des Turcs ne sont généralement que des cabanes plus ou moins grandes, ayant rarement plus d'un étage et construites en clayonnage ou en planches. Elles se divisent en deux parties: la première, à l'usage des hommes, qu'on appelle *selamlik;* la deuxième, à l'usage des femmes, qui est le *harem* et où nul ne pénètre que le maître. C'est dans ces harems que les femmes se réunissent entre elles et se donnent des fêtes; elles y font venir des danseuses qui leur procurent les spectacles les plus obscènes. Hors des harems elles ne paraissent que couvertes de triples voiles et d'habits qui dérobent les traits et la taille de ces momies ambulantes. Elles vont ainsi aux bains, qui sont soigneusement fermés; mais elles ne vont point aux mosquées, le Koran les dispensant des prières publiques.

§ IV. Les oulémas. — Organisation judiciaire. — Nous avons dit que l'islam n'admettait point de clergé, point de sacerdoce. Cependant il existe un corps très-puissant qui remplit les fonctions du culte et celles de la justice; on l'appelle la *chaîne des oulémas* (savants), et son institution régulière remonte à Mahomet II.

Les oulémas ne sont pas des prêtres; ce sont des légistes, des théologiens, des lettrés, parmi lesquels se recrutent les juges, les docteurs, les professeurs, les *imams* des mosquées, etc. La chaîne des oulémas comprend ceux qui enseignent et ceux qui étudient, les fonctionnaires et les candidats. Les premiers sortent des écoles supérieures ou *medresseh* établies auprès des grandes mosquées, et dans lesquelles on apprend la grammaire, la syntaxe, la logique, la métaphysique, la rhétorique, la géométrie, l'astronomie, puis le droit civil, la doctrine dogmatique, les traditions du prophète, l'explication du Koran; en un mot, la jurisprudence et la théologie, car ces deux sciences n'en font qu'une chez les peuples musulmans. Les *thalebs* ou étudiants, après avoir passé les examens de *softas* et de *danischmend,* sont capables de devenir *imams,* c'est-à-dire prédicateurs ou diseurs de prières dans les mosquées. Mais ce ne sont que les thalebs les moins intelligents qui s'arrêtent à ce grade inférieur; car l'imam qui dit les prières, le *muezzin* qui les annonce du haut des minarets, le *cayim* qui secoue les tapis, allume les lampes, balaye les mosquées, sont ministres du culte aux mêmes titres, et ne partagent ni le crédit ni la puissance de l'ouléma. Le *danischmend* (doué de science), après de nouveaux examens, peut devenir *moulasim* (préparé) et acquérir ainsi les postes de *naïb* ou *cadi* (juge inférieur) ou de *khatib* dans l'ordre religieux. Après de nouvelles études, le *moulasim* peut devenir *mouderri* ou professeur du deuxième degré, puis *mufti* (interprète) ou professeur de premier degré, puis *cadi* supérieur, puis *mollah* inférieur dans l'ordre judiciaire, ou *cheik* dans l'ordre religieux, etc. Ce n'est qu'après avoir ainsi franchi les dix degrés du professorat qu'on peut arriver à la dignité de *mollah* supérieur,

c'est-à-dire de grand juge, et enfin à celle de *grand mufti* ou de *cheik-ul-islam,* dignité suprême qui est celle du chef de tout l'ouléma.

Cette corporation, si fortement constituée et qui embrasse tous les degrés de l'administration, est la plus importante des institutions de l'empire. Elle a puissamment contribué à maintenir chez les Ottomans, malgré le contact de l'Europe, l'esprit immobile de l'islam dans toute sa rigidité primitive; elle nourrit le fanatisme religieux, cet attachement servile à la lettre de la loi, cet aveugle respect de la tradition, qui repoussent tout essai de transformation et qui élèvent comme une barrière infranchissable entre le monde musulman et le monde chrétien; enfin elle est devenue pour l'empire ottoman une des causes les plus actives de destruction.

Revenons au cheik-ul-islam et à l'administration de la justice. Le grand mufti ou *cheik-ul-islam* est le vicaire du sultan, comme kalife ou successeur de Mahomet, ou chef de l'Église. Le sultan n'émet aucune loi, ne fait aucune déclaration de guerre, n'établit aucun impôt, sans avoir obtenu un *fetfa,* ou décision du mufti. Cette place éminente serait une sorte de contre-poids à l'autorité presque illimitée du souverain; elle pourrait même souvent la paralyser, si les sultans ne s'étaient arrogé la faculté de déposer le mufti, de l'exiler, et même de le faire mourir après l'avoir déposé. L'influence du mufti et des oulémas serait encore très-grande, s'ils avaient su se maintenir dans une réputation de probité; mais la vénalité de tous les emplois a introduit dans tous les états et dans toutes les classes des habitants une avidité pour le gain et une corruption telles, que la moindre grâce, le moindre service, ne s'obtiennent que par des présents. On achète la sentence du juge et la déposition des témoins comme on achète un emploi, comme on achète la faveur d'un homme en place. Dans aucun pays de la terre, les faux témoins ne sont si communs et si déhontés qu'en Turquie; état de choses d'autant plus terrible que tous les juges, le *mollah,* le *cadi* et le simple *naïb,* prononcent sans appel. La jurisprudence turque est celle d'une tribu de guerriers nomades; après quelques serments prêtés pour et contre par les deux parties adverses, le cadi prononce une sentence sans appel, en l'appuyant sur quelque verset du Koran ou quelque chapitre du code de Soliman ou même sur l'opinion d'un ouléma quelconque. Point d'instruction, point d'avocats; la justice est rendue ou l'injustice est consommée en peu d'heures. C'est ainsi qu'on devait procéder dans le camp d'Othman; aussi les deux grands juges de Roumélie et d'Anatolie portent-ils le nom de *juges de l'armée,* en turc, *kazi-askers.*

Cependant on a établi dans ces derniers temps une sorte d'organisation judiciaire assez régulière. Au haut de la hiérarchie se trouvent les *kazi-askers,* présidents des 2 hautes cours d'Europe et d'Asie, et qui n'ont au-dessus d'eux que le cheik-ul-islam; puis viennent 22 cours d'appel présidées par un mollah ou grand juge, chaque cour d'appel embrassant plusieurs provinces. Les tribunaux ordinaires sont au nombre de 94, et la justice y est rendue par un cadi. Enfin, les tribunaux inférieurs sont présidés par un substitut ou naïb qui fait l'office de juge de paix dans les districts et dans les communes. Mais il paraît que cette organisation n'existe que dans les cartons de la chancellerie turque. La justice est tout aussi vénale, tout aussi arbitraire aujourd'hui qu'autrefois. Les juges continuent à percevoir le dixième des sommes en litige dans les affaires civiles. Ils encaissent aussi, séance tenante, les amendes qu'ils

prononcent et les frais de leurs jugements. Aussi les musulmans n'ont-ils recours à la justice qu'à la dernière extrémité.

§ V. Gouvernement et administration. — Le sultan, qui prend le titre de *padi-schah,* titre qu'on a traduit par *Grand Seigneur,* jouit d'une autorité absolue, à part la loi divine du Koran, qu'il est contraint de respecter. Il nomme et révoque à son gré les grands fonctionnaires civils et militaires; jusqu'à ce jour il a été maître de leur fortune et de leur vie, comme de celles de tous ses sujets; mais l'exercice de ce droit redoutable rencontrait jadis de grands obstacles: tel pacha battait les armées qu'on envoyait pour le chasser de son gouvernement; tel autre renvoyait à Constantinople la tête du *capidgi* venu pour chercher la sienne. Dans l'empire ottoman comme dans tous les États musulmans, la hiérarchie gouvernementale est fort simple : tout homme revêtu d'un pouvoir peut le déléguer tout entier à un autre; ainsi, le sultan est le lieutenant du prophète; chaque pacha représente le sultan; chaque soldat porteur d'un ordre représente le pacha. Ce principe, qui, en multipliant à l'infini le nombre des oppresseurs, fait peser l'oppression sur toutes les classes, tient à l'origine militaire de l'empire turc. La nation victorieuse administre encore ses vastes conquêtes comme une ville prise d'assaut; c'est moins une nation qu'une armée campée au milieu des nations vaincues. De là un deuxième principe, qui a longtemps régi l'empire et qui, en fait, le régit encore aujourd'hui : toutes les personnes et les choses conquises par les Ottomans sont la propriété du sultan. En effet, que pouvaient être des chrétiens, des juifs, des Arméniens, et d'autres *chiens,* sinon les esclaves du vainqueur? Il leur permettait de vivre; mais jusqu'à ces derniers temps ils devaient acheter cette permission en payant un tribut, dont la quittance portait : *Rachat du coupement de la tête.* Ce même principe, appliqué aux terres, a empêché longtemps les Turcs d'avoir aucun droit de propriété inamovible; ils ne sont que les usufruitiers de leurs possessions; et quand ils meurent sans laisser d'enfant mâle, le sultan est leur héritier. Le seul moyen de mettre ses propriétés à l'abri d'une confiscation, c'est d'en faire un *vakf,* c'est-à-dire un legs pieux à une mosquée; le propriétaire, en payant un léger droit à la mosquée, devient alors un fermier inamovible; mais les gens de loi chargés de veiller sur ces legs sont presque les seuls qui profitent d'une institution aussi singulière. Il faut ajouter aux deux principes déjà exposés la vénalité la plus scandaleuse. Les places de pacha, de cadi, tous les emplois ont toujours été donnés au plus offrant; il est donc naturel que pendant la durée, ordinairement courte, de leurs fonctions ces fonctionnaires s'empressent de se dédommager aux frais de leurs administrés. Nous devons cependant faire observer que les lois nouvelles qui régissent l'empire ottoman depuis le hatti-chérif de Gulhané garantissent la vie et les biens de tous les sujets du sultan, musulmans ou chrétiens; mais ces lois, comme nous allons le voir, ne sont qu'une lettre morte, et les choses se passent à peu près encore en Turquie comme dans le siècle dernier. La protection la plus efficace que trouvent aujourd'hui les opprimés dans cet empire est dans l'opinion publique de l'Europe, et la crainte qu'elle inspire aux oppresseurs.

La faiblesse de la plupart des princes nés dans le sérail les a engagés à se décharger des soins du gouvernement sur un premier ministre, qu'on appelle en Turquie *sadri-azam* ou grand vizir. Ce personnage est, dans toute l'étendue du mot, le lieutenant du sultan, et les autres ministres ne sont que ses agents. Il signe la minute de toutes

les ordonnances qui sont appelées *hatti-chérif* (écriture illustre) ou *hatti-humaioun* (écriture impériale), parce qu'elles portent la signature et quelques mots approbatifs de la main du sultan. Il garde le sceau impérial, commande les armées, dispose des finances, nomme à tous les emplois. Mais cet immense pouvoir n'est plus en réalité ce qu'il était autrefois : le grand vizir est aujourd'hui plus exactement le chef du ministère que le lieutenant du sultan. Le sultan gouverne directement, et les autres ministres jouissent d'une certaine indépendance. Autrefois, plus le grand vizir était puissant, plus sa responsabilité était terrible ; tous les malheurs de l'État lui étaient attribués : disettes, incendies, défaites, révoltes, épidémies. Le glaive, toujours suspendu sur sa tête, le frappait également, soit qu'il déplût au peuple, soit qu'il indisposât le sultan.

Le vizir préside le conseil privé appelé *divan* ou ***Sublime Porte,*** et qui se compose des hauts dignitaires de l'empire : le *cheik-ul-islam,* le *seraskier* ou ministre de la guerre, le *capitan-pacha* ou grand amiral, le ministre des finances, le président du conseil d'État, le grand maître de l'artillerie, le ministre des affaires étrangères, etc. La Turquie possède depuis 1840 un conseil suprême qui a de l'analogie avec notre conseil d'État : tout ce qui concerne la législation et l'administration est de son ressort ; il peut se constituer aussi en haute cour de justice.

Les provinces étaient gouvernées autrefois par des pachas qui réunissaient le pouvoir militaire au pouvoir administratif, et qui avaient en même temps la ferme générale des impôts. Le pacha à trois queues avait, comme le sultan, le droit de punir de mort tous les agents qu'il employait, et même tous les individus qui menaçaient la sûreté publique. Il entretenait un état militaire plus ou moins nombreux, suivant la position et les revenus du pachalick, et marchait à la tête de toute la force armée lorsqu'il en était requis par le souverain ou lorsque la frontière était menacée ; les ***beys*** ou sous-gouverneurs étaient sous ses ordres. Cette accumulation de pouvoirs livrait ordinairement les provinces à la tyrannie. Quand, à la longue, les plaintes et les insurrections avaient prouvé l'oppression insupportable sous laquelle gémissait une province, le gouvernement envoyait un *capidgi* avec un ordre secret, ou un autre pacha avec une armée ; on s'emparait du pacha coupable, sa tête sanglante figurait au-dessus de la porte du sérail, ses trésors allaient grossir le fisc, et voilà comment les peuples étaient vengés !

La Turquie est divisée aujourd'hui en *eyalets* ou gouvernements généraux, subdivisés eux-mêmes en *livas* ou *sandjaks* (provinces), qui se partagent en *cazas* ou districts. La Turquie d'Europe comprend 16 eyalets, en y comprenant les 3 États de Moldavie, de Valachie et de Serbie, 42 livas et 376 cazas. La Turquie d'Asie comprend 17 eyalets, 83 livas et 858 cazas. On leur ajoute 3 eyalets pour les États vassaux d'Afrique.

Voici le tableau des eyalets d'Europe :

EYALETS.	ANCIENNES PROVINCES.	CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
Boghdan	Moldavie	Iassy	1,500,000 [1]
Eflack	Valachie	Bucharest	2,500,000
Syrp	Serbie	Belgrade	1,100,000
Bosna	Bosnie et Herzegovine	Serajewo	1,350,000
Nisch	Bulgarie occidentale	Nisch	1,150,000
Viddin	Bulgarie septentrionale	Viddin	1,100,000
Silistria	Bulgarie orientale	Silistria	1,200,000
Edrineh	Thrace	Andrinople	2,000,000
Uskioup	Macédoine septentrionale	Uskioup	700,000
Monastir	Macédoine occidentale	Monastir	600,000
Saloniki	Macédoine orientale et Thessalie	Saloniki	950,000
Scodra	Albanie septentrionale	Scodra	700,000
Ianina	Albanie méridionale	Ianina	950,000
Djezaïr	Iles de l'Archipel	Rhodes	400,000
Cryt	Ile de Candie	Candie	200,000
			16,400,000

[1] Il faut y ajouter 200,000 habitants acquis par le traité de 1856.

L'administration des *eyalets* est confiée à des gouverneurs généraux décorés du titre de *vali* ou de vice-roi. Le vali est assisté d'un grand conseil qui se compose du *defterdas* ou receveur des finances, du métropolitain et des *kodja-bachi* ou délégués des municipalités. Chaque liva est administré par un *kaïmakan*, simple fondé de pouvoir du gouverneur général, et qui est assisté d'un conseil provincial. Les cazas ont à leur tête des *mudirs* dépendants du kaïmakan, et qui sont assistés d'un conseil de notables ; enfin les *nahiyés* ou communes sont administrées par des *kodja-bachi* élus par chaque communion, et qui font à la fois l'office de maires et de percepteurs. Telle est l'organisation légale, mais en fait les vali, kaïmakans, mudirs, ont à peu près le même pouvoir que les pachas et les beys d'autrefois ; ils sont entièrement indépendants de leurs conseils, qui n'ont à enregistrer ou à exécuter que des décisions prises sans qu'ils aient été consultés. Les communes sont cependant administrées avec une certaine sollicitude. Elles ont, outre le kodja-bachi, des magistrats élus qu'on appelle *ayans*, et dont l'emploi est de veiller à la sûreté et à la fortune des particuliers, au bon ordre et à la défense de la ville, de s'opposer aux entreprises injustes des pachas, aux avanies des gens de guerre, et de concourir à la juste répartition de l'impôt. D'ailleurs, presque tous les musulmans, depuis le négociant jusqu'au dernier ouvrier, appartiennent à une corporation quelconque, dont les chefs sont chargés de veiller aux droits de la communauté et des individus. Si le dernier artisan est cité devant un *mékémé* ou tribunal de justice, les chefs de la corporation à laquelle il appartient s'y présentent pour le défendre. On voit quelquefois la corporation entière intervenir en faveur d'un innocent ; mais la plupart du temps elle n'obtient justice qu'en payant.

Ce serait ici l'occasion de parler des réformes tant célébrées de Mahmoud et de son successeur. Mais que dire de ces réformes, qui n'ont jamais été que commandées ou

écrites, dont quelques-unes à peine, et les moins importantes, ont reçu un commencement d'exécution? Le hatti-chérif de Gulhané, en date du 3 mars 1839, et qu'on a appelé la charte constitutionnelle de la Turquie, déclare : La vie et les propriétés de tous les sujets du sultan, quelle que soit leur religion, sont placées sous la garantie d'une loi commune; les différences dans les impôts qui pesaient sur les peuples, selon la nation et le culte auxquels ils appartiennent, sont à jamais abolies; les musulmans et les raïas sont assujettis aux mêmes charges en proportion de leur fortune; les étrangers sont protégés dans leurs personnes et leurs propriétés à l'égal des nationaux; la confiscation des propriétés par suite de condamnations judiciaires est abolie: nul ne peut être mis à mort sans un jugement public rendu selon les formes de la loi; un mode régulier pour la levée des soldats sera établi, et la durée de leur service sera fixé à quatre ou cinq ans en vertu d'une loi qui sera rendue à ce sujet; enfin tous les fonctionnaires civils et militaires recevront du trésor public un traitement qui autorisera le gouvernement à punir avec la dernière rigueur les exactions dont ils se rendront coupables.

La plupart de ces réformes ont été, par des firmans explicatifs, ajournées à l'époque où leur exécution pourra plus aisément se faire; quelques-unes ont été tentées, mais sans succès, parce qu'elles sont entièrement opposées aux intérêts, aux préjugés, au fanatisme, à l'ignorance des fonctionnaires qui sont chargés de leur exécution. Le *hatti-humaioun* de 1856 n'est pas plus sérieux : c'est un ensemble de réformes *confirmées, consolidées, garanties, maintenues,* le tout entremêlé de dispositions organiques et de mesures administratives incohérentes et contradictoires. Aussi rien n'a été fait, et on peut même dire que rien ne sera fait, malgré les efforts des puissances signataires du traité de Paris, qui réclament sans cesse l'exécution des promesses du sultan.

§ VI. Instruction publique. — Arts, sciences, etc. — L'état intellectuel de la Turquie est au niveau de ses institutions politiques; il semble même que l'ignorance et la barbarie fassent chaque jour de nouveaux progrès. Le gouvernement a compris dans ses plans de réforme la fondation de nombreux établissements d'instruction; mais ces fondations n'ont pris de consistance que dans la capitale, sous les yeux du sultan. Les anciennes écoles primaires (*mekteb*), établies à côté des mosquées par les legs pieux des croyants, ont été réformées; elles sont gratuites, et leur fréquentation a été rendue obligatoire; Constantinople en a, dit-on, près de 400. On a décrété l'établissement d'écoles secondaires et d'écoles d'adultes; mais on ne voit nulle part quelle est leur organisation. L'enseignement supérieur se donnait autrefois dans les *medresseh* de premier ordre, mais ceux-ci appartiennent à l'ouléma, et n'ont d'autre but que de fournir au recrutement de ce corps, qui est hostile à une réforme de l'enseignement. Le gouvernement a l'intention d'utiliser ces medresseh dans le sens de la réforme; mais rien n'est encore fait. Il a aussi décrété l'établissement d'une université, d'un conseil de l'instruction publique, d'une académie des sciences et des lettres, etc.; mais il en est de ces fondations comme des autres réformes. Il existe néanmoins un grand nombre d'écoles spéciales : celles de la mosquée d'Ahmed et de la mosquée de Soliman, ainsi que le collége de la sultane mère, préparent aux emplois civils; l'école normale est destinée à former des professeurs en dehors du corps de l'ouléma, l'école de médecine est fréquentée gratuitement par 4 à 500 élèves; il y a aussi des écoles militaires,

du génie, de l'artillerie, de marine, vétérinaire, d'agriculture, etc. La plupart des professeurs sont Français ou ont fait leurs études en France. En effet, chaque année, de jeunes Turcs viennent fréquenter nos écoles, et l'on a même établi pour eux à Paris une institution spéciale qui donne de bons résultats.

Aucune voie large et libre n'est ouverte en Turquie à la communication des idées. Les musulmans doivent, à la vérité, aux *kodjas* ou gens de plume un très-grand nombre d'ouvrages très-estimés parmi eux, relatifs aux langues arabe et persane, à la philosophie, à la morale, à l'histoire mahométane, à la géographie; mais si dans ces ouvrages, écrits la plupart d'un style boursouflé, il se trouve quelques lumières, elles ne se répandent pas parmi la masse de la nation. La crainte de priver de leur état ce grand nombre de copistes et la puissante opposition de presque tous les gens de plume ont empêché les établissements d'imprimerie de se multiplier en Turquie d'une manière solide. Les presses turques n'ont encore publié que 214 ouvrages, dont 7 traductions, indépendamment d'un certain nombre de journaux rédigés presque tous par des étrangers : il y en a 6 français, 2 anglais et 4 italiens; les autres sont grecs, arméniens, illyriens.

Les bibliothèques sont assez nombreuses à Constantinople, mais elles ne renferment que des livres de théologie, des commentaires du Koran, quelques traductions de livres européens, etc. La médecine est beaucoup moins avancée qu'elle ne l'était chez les Arabes au huitième siècle, ou plutôt elle n'existe pas. La chirurgie n'a pas fait plus de progrès. Les sciences et les arts sont dans l'enfance; le pays n'a pas un agriculteur, un architecte, un mécanicien, un navigateur. On sait que la peinture et la sculpture sont proscrites par le Koran. Les instruments de musique n'ont pas varié depuis les Grecs. Enfin les spectacles ne consistent qu'en marionnettes et en ombres chinoises, qui n'ont de remarquable que leurs obscénités.

§ VII. Finances. — Les finances de la Turquie sont dans l'état le plus déplorable. Depuis trente ans, le gouvernement ne cesse pourtant de dire qu'il a proposé ou introduit des réformes dans l'établissement et la perception de l'impôt, dans l'assiette du kharadj, transformé en tribut militaire, dans le système d'affermage des douanes et autres revenus, enfin dans les dépenses générales de l'État. Malgré cela, le désordre s'accroît tous les jours; il est tel que le sultan, dont les dépenses monstrueuses contribuent à l'augmenter, a déclaré tout récemment « que l'empire allait dans un abîme ». On ne saurait donc lire qu'avec une défiance extrême les documents confus et mensongers publiés à ce sujet par le gouvernement, et les chiffres que nous allons donner ne sont que des aperçus approximatifs. Les revenus de la Turquie sont évalués à environ 175 millions de francs, savoir :

Dîme sur les produits du sol	51,500,000	francs.
Impôt foncier ou *vergu*	45,000,000	—
Capitation des raïas (*kharadj*)	10,000,000	—
Douanes [1]	21,300,000	—
Impôts indirects	36,000,000	—
Mines, pêcheries et salines	3,200,000	—
Tribut d'Égypte	6,800,000	—
— de Serbie	450,000	—
— de Valachie	450,000	—
— de Moldavie	230,000	—

[1] 5 pour 100 à l'importation, 12 pour 100 à l'exportation.

Quant aux dépenses, il est difficile de les évaluer même approximativement, tant les chiffres donnés par le gouvernement sont évidemment faux. Ainsi le service des intérêts de la dette n'est évalué qu'à 30 millions de piastres ou 7 à 8 millions de francs; or voici comment se compose cette dette :

Capital de la dette ancienne jusqu'en 1852.	617,400 piastres.
Papier-monnaie ou kaïmés.	196,000 —
Dette flottante	255,000 —
TOTAL.	1,068,400 piastres.

Il faut y ajouter l'emprunt de 1854, garanti par la France et l'Angleterre, et s'élevant à 125 millions de francs; l'emprunt de 1856, montant à 300 millions de francs; l'emprunt de 1858, montant à 14 millions de francs; enfin l'émission de nouvelles obligations d'État, qui montent déjà à 125 millions de francs. Il faut conclure de tous ces chiffres que le capital de la dette turque est au moins de 8 à 900 millions de francs, et comme l'intérêt des emprunts anciens est de 12 pour 100, des emprunts modernes de 6 à 7 pour 100, il est clair que l'intérêt de la dette de la Turquie doit absorber la moitié de ses revenus, et qu'il ne doit rester que 80 à 90 millions pour les dépenses du sultan, l'armée, la marine et les autres services publics.

§ VIII. ARMÉE. — Les armées ottomanes ont été pendant plusieurs siècles la terreur de l'Europe : cela tient sans doute au fanatisme guerrier inspiré par Mahomet, qui ordonna à ses sectateurs de propager sa religion par le glaive, et qui fit de la guerre contre les infidèles une œuvre sainte et perpétuelle; mais cela tient aussi à l'organisation militaire des Ottomans, et à cette circonstance remarquable, qu'ils eurent une armée permanente plus d'un siècle avant les nations chrétiennes.

Cette armée se composait principalement de janissaires, institution qui date du quatorzième siècle et du règne d'Orkhan, le deuxième sultan ottoman. Ce corps fut composé d'*enfants de tribut,* c'est-à-dire d'enfants chrétiens enlevés à leurs familles, qu'on élevait dans l'islamisme, et qui, n'ayant pas de liens avec le reste du peuple, appartenaient entièrement au prince dont ils tenaient tout. Comme cette milice était nourrie par le sultan, elle prit pour signe de ralliement la marmite qui servait à la distribution des vivres; la marmite fut pour elle un symbole sacré, comme le drapeau pour les soldats chrétiens. Par suite de la même idée, les officiers eurent des titres culinaires : le commandant en chef s'appelait *tchorbadgi-bachi,* premier faiseur de soupe; après lui venaient l'*achtchi-bachi,* premier cuisinier, et le *sakka-bachi,* premier porteur d'eau; le bonnet des soldats portait, au lieu de pompon, une cuiller de bois. Ces usages bizarres ont duré autant que la milice des janissaires.

Ce corps ne fut d'abord que de 1,000 hommes; mais chaque année on enleva 1,000 enfants chrétiens pour l'augmenter. Plus tard, on en enleva 12,000, 20,000 et même 40,000 dans une année, et jusqu'au temps de Mahomet IV, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où commença la décadence de cette troupe célèbre, elle ne se recruta pas autrement; de sorte qu'on peut évaluer à 5 millions au moins le nombre des enfants chrétiens qui, dans l'espace de trois siècles, ont été convertis par force et sacrifiés à la politique barbare des sultans. C'est le plus épouvantable tribut de chair humaine qui ait jamais été levé par une religion victorieuse sur une religion vaincue. Il donne

la mesure de l'abrutissement où étaient tombées les populations chrétiennes sous la domination des conquérants ; il justifie l'exécration que les Européens ont vouée aux Turcs pendant des siècles. Ajoutons que par cet étrange mode de recrutement les Ottomans trouvaient le moyen d'enlever aux populations chrétiennes leur partie la plus virile, et de doubler leurs troupes sans mettre des armes aux mains des vaincus. C'est ce qui explique comment ils ont pu avoir sur pied des armées de 4 à 500,000 hommes pendant que aujourd'hui, les janissaires n'existant plus et les raïas n'entrant point dans les armées turques, ils ont tant de peine à en avoir 150 à 200,000.

Nous ne parlerons point des *sipahis,* cavalerie soldée qui formait la garde des sultans, ni des *piadés* qui étaient une milice territoriale, ni des *akindchés,* cavalerie irrégulière, etc. Mais nous ferons remarquer que la force des armées turques jusqu'au dix-septième siècle dépendit non-seulement de ces chrétiens convertis à l'islamisme et qui formaient les janissaires, mais des populations chrétiennes devenues tributaires, et qui, par amour de la guerre et du pillage, accouraient sous les drapeaux des sultans même contre leurs coreligionnaires : ainsi en fut-il des Serbes, des Albanais, des Bosniaques, des Valaques, etc.

La décadence des armées ottomanes commença après le règne de Soliman le Grand. Ce prince accabla de faveurs les janissaires, qu'on ne recruta plus que rarement avec des chrétiens, mais dont on augmenta le nombre avec tous les aventuriers. On leur permit d'exercer des métiers; on les rendit sédentaires dans les garnisons qu'ils occupaient; on les dispensa d'une grande partie des services militaires; enfin le titre de janissaire étant une protection contre les autorités locales, chacun voulut être inscrit sur leurs contrôles, et le corps des janissaires, qui était jadis une armée toujours mobile, campée, en marche, guerroyante, devint une sorte de garde nationale indisciplinée, turbulente, sanguinaire, qui tint le gouvernement sous sa domination, détrôna les sultans et fut la cause de ruine la plus active pour l'empire.

Dans le siècle dernier, le corps des janissaires se composait de 196 *odas* ou régiments, et le nombre des hommes inscrits était, dit-on, de 400,000, dont un dixième seulement était capable de faire la guerre et recevait une solde. Les odas n'étaient d'ailleurs jamais réunis en temps de paix. Après les janissaires, l'armée ottomane se composait, outre les *sipahis,* de la cavalerie vassale fournie par les possesseurs de *timars* ou de fiefs et entretenue par eux : elle s'élevait, dit-on, à 140,000 hommes. Enfin, il y avait une multitude de troupes irrégulières qu'attiraient en temps de guerre l'amour du pillage et le fanatisme. Tout cela formait d'immenses réunions d'hommes plutôt que de véritables armées, car elles s'augmentaient encore d'un nombre considérable de non-combattants, et l'approvisionnement en était si mal fait que les troupes ne se mettaient en campagne qu'à l'époque où les grains et les fourrages étaient en maturité, et qu'elles se retiraient avec l'automne.

Plusieurs sultans essayèrent vainement de réformer l'armée ottomane, et surtout les janissaires, qui en étaient l'âme. D'autres tentèrent, voyant que les armées ottomanes n'éprouvaient plus que des défaites, de former des corps de troupes organisées à l'européenne, et qui auraient absorbé ou rendu inutiles les janissaires. Ceux-ci, aidés des oulémas, qui les regardaient comme les fils chéris du Prophète, firent échouer

ces tentatives, que les sultans et leurs ministres payèrent de leur vie. Enfin Mahmoud II, à l'époque de l'insurrection grecque, et quand la Russie avait déclaré la guerre à la Turquie, décréta l'abolition des janissaires, « qui ont livré, disait-il, par leur lâcheté et leur indiscipline, nos places fortes et nos provinces aux ennemis de la religion ». Cette soldatesque, qui n'avait pas même gardé le semblant de sa puissance guerrière, essaya à peine quelque résistance : elle fut vaincue et massacrée.

Le même décret qui ordonnait la destruction des janissaires prescrivit la formation d'une armée nouvelle. Cette armée fut en effet formée et reformée plusieurs fois; mais ce n'est qu'en 1843 qu'une organisation complète lui a été donnée. D'après cette organisation, tout sujet musulman est astreint au service militaire dès l'âge de vingt ans. Le recrutement se fait par le tirage au sort. Comme on le voit, les raïas se trouvent exemptés du service militaire; mais l'on a décrété qu'en compensation de ce service un surcroît d'impôt montant à 60 ou 65 millions de piastres serait payé par les communautés chrétiennes. En 1856 on a rendu la loi de recrutement commune aux chrétiens et aux Ottomans; mais là, comme partout, les deux races ont refusé de se réunir, et le décret est resté sans exécution.

Les troupes ottomanes se divisent en *nizam* ou armée active, et *rédif* ou armée de réserve. Le soldat sert douze ans, cinq ans dans le nizam, sept ans dans le rédif. D'après l'organisation officielle, l'armée active doit être divisée en 6 corps ou *ordous*, formés chacun de 11 régiments, dont 6 d'infanterie, 4 de cavalerie, un d'artillerie, ayant ensemble un effectif de 20,500 hommes. D'après cela on aurait : en infanterie, 36 régiments formant 100,000 hommes; en cavalerie, 24 régiments formant 16,000 hommes; en artillerie, 6 régiments formant 7,000; total 124,000 hommes. Il faudrait lui ajouter 4 régiments d'artillerie des forteresses composés de 5,200 hommes; le corps du génie, de 1,600 hommes; des corps détachés à Candie, à Tripoli, à Tunis, composés de 16,000 hommes; la gendarmerie, composée d'irréguliers et évaluée sur le papier à 30,000 hommes. On arriverait ainsi, pour l'armée active, au total de 176,000 hommes. La réserve doit se composer de 125,000 hommes. Total approximatif, 300,000 hommes. Enfin il faudrait ajouter à ces chiffres les contingents des États tributaires et les troupes irrégulières des baschi-bouzouks, ce qui porterait le chiffre total des forces militaires de l'empire à environ 400,000 hommes.

Mais il paraît que ces chiffres sont trop élevés, que l'organisation officielle de l'armée n'est point l'organisation réelle, et qu'il faut la réduire ainsi qu'il suit : 4 corps, dont un de garde, 2 d'Europe, un d'Asie, avec des troupes particulières et la réserve. La garde comprend 24 bataillons d'infanterie, 15,400 hommes; 4 régiments de cavalerie, 2,900 hommes; 11 batteries, 1,500 hommes; total : 19,800 hommes. Le premier corps d'Europe comprend 23 bataillons d'infanterie, formant 17,250 hommes; 3 régiments de cavalerie, 2,300 hommes, et 11 batteries, 1,600 hommes; total : 21,150 hommes. Le deuxième corps d'Europe comprend 22 bataillons d'infanterie, 15,400 hommes; 4 régiments de cavalerie, 2,800 hommes; 11 batteries, 1,500 hommes; total : 19,700 hommes. Le corps d'Asie comprend 25 bataillons d'infanterie, 15,150 hommes; 4 régiments de cavalerie, 1,750 hommes; un régiment d'artillerie, avec 11 batteries et 1,200 hommes; un régiment de baschi-bouzouks, 1,350 hommes; total : 19,450 hommes. Les troupes particulières comprennent

4 régiments d'artillerie des forteresses, 4,400 hommes; 16 compagnies de pionniers, 1,600 hommes; 2 bataillons de soldats de marine, 800 hommes; 2 bataillons d'ouvriers, 1,400 hommes; 2 régiments de cavalerie polonaise, 600 hommes; total : 8,800 hommes.

Résumé.

Garde	19,800	hommes.
1er corps	21,150	—
2e corps	19,700	—
Corps d'Asie	19,450	—
Troupes particulières	8,800	—
Total	88,900	hommes.

Si à ce chiffre on ajoute 62,000 hommes pour les bataillons de rédif, on aura pour total 150,000 hommes; c'est réellement l'armée turque; mais si l'on y ajoute les corps détachés, la gendarmerie, les contingents des États tributaires, les troupes irrégulières, on peut arriver, pour le total des forces militaires de l'empire, à un maximum de 300,000 hommes.

Les Turcs ont gardé leur bravoure, surtout quand ils ont à défendre des murailles; mais ils semblent embarrassés de leur costume européen, de leurs armes européennes, de tout cet ordre, cette discipline, cet ensemble qui composent les armées modernes; ils n'ont pas foi en toutes ces innovations, qu'ils regardent comme sacriléges; ils n'ont pas foi en eux-mêmes. Les soldats ont assez bien l'habitude mécanique des exercices, mais la plupart des officiers ignorent les éléments mêmes de leur métier; et comme les généraux n'entendent rien aux grandes manœuvres, chaque corps, chaque bataillon ne peut opérer qu'isolément et à l'aventure. D'ailleurs, l'organisation de l'armée nouvelle n'est qu'en apparence régulière; le désordre est dans son intérieur avec le vol, l'apathie, l'abrutissement, la barbarie et les autres causes de ruine de l'empire. Tout y est abandonné à l'arbitraire. Elle est dépourvue de bons états-majors, de services administratifs, de comptabilité régulière, de lois d'avancement, de code pénal, d'hôpitaux, de magasins, d'arsenaux, d'approvisionnements, etc. Les officiers généraux sont souvent nommés par la faveur d'un ministre, et l'on a vu dans ces derniers temps donner le commandement d'un corps d'armée à un homme qui n'avait jamais été soldat, comme autrefois le caprice d'un sultan faisait grand vizir un des jardiniers du sérail. La plupart font les profits les plus scandaleux sur la solde ou l'entretien de leurs troupes. Il y a des bataillons qui n'existent que sur le papier, et dont les chefs touchent la paye en partageant le vol avec l'inspecteur chargé de les contrôler. Enfin des régiments restent quelquefois un an ou deux sans être payés, et ne vivent qu'aux dépens des provinces.

§ IX. Marine. — « L'armée navale de la Turquie, dit Rudtorfer, ne s'est jamais distinguée dans les batailles par l'habileté de ses manœuvres. Les soldats de marine n'étaient jamais enrôlés que pour les six mois d'été. En cas de besoin, on les enlevait, au moyen de la presse, dans les îles grecques et même aux environs de la capitale. En hiver, on dégréait la flotte, et on envoyait les hommes d'équipage en congé dans leurs foyers. » Cependant, au quinzième siècle, les flottes turques étaient maîtresses de la Méditerranée. Mais après Soliman le Grand, la décadence de l'armée amena celle de la marine, dont l'effectif diminua continuellement. Les batailles de Lépante

(1571), de Tchesmé (1770) et de Navarin (1827) furent pour la marine turque trois désastres dont elle ne s'est point relevée. Le dernier surtout a été d'autant plus terrible, que l'émancipation de la Grèce a enlevé à la Turquie ses meilleurs marins, les Turcs ayant toujours témoigné pour la mer une antipathie profonde. En 1750, la flotte turque comptait encore 200 voiles; elle n'en avait plus que 67 en 1806, et 52 après Navarin. En 1853, l'effectif nominal était de 12 vaisseaux de ligne, 16 frégates à voiles, 10 corvettes, 30 bricks ou cutters et 18 frégates ou corvettes à vapeur, en tout 86 navires, mais la plupart étaient désarmés, en réparation ou hors de service, et furent jugés incapables d'affronter la rencontre d'une escadre russe; quelques-uns prirent part au blocus de Sébastopol, 13 furent détruits à Sinope, et le reste fut utilisé comme transports par les alliés.

Les principaux chantiers de construction se trouvent à Constantinople, à Metelin et à Stanchio, mais les meilleurs navires viennent de l'étranger. La Russie fournit en grande partie les cordages, la voilure et les ferrements; les machines à vapeur sont achetées en France et en Angleterre. La Turquie n'a qu'un seul arsenal maritime, celui de Constantinople, mais il est plus propre aux réparations qu'aux constructions; tous les mécaniciens sont Anglais, la plupart des forgerons arméniens; la population turque ne fournit que quelques charpentiers. On n'a pas fait pour le recrutement de la flotte ce qu'on a fait pour le recrutement de l'armée : les chrétiens sont contraints de servir. Il y a un état-major de 5 amiraux, 3 vice-amiraux et 7 contre-amiraux. L'école navale de Khalki, dans l'île des Princes, tient toujours en réserve, dit-on, 120 élèves pour remplir les vides dans le cadre des officiers.

§ X. Population grecque. — Il nous reste à parler des populations qui sont en majorité dans l'empire ottoman, et qui n'ont pas encore reconquis en tout ou en partie leur indépendance : nous voulons parler des populations grecques. Quant à celles qui sont passées à l'état de tributaires, comme les Serbes et les Roumains, nous en parlerons en décrivant les provinces qu'elles habitent. Nous ajouterons aux Grecs les catholiques, les Arméniens et les juifs, populations disséminées et qui ne peuvent pas être appelées à former un corps de nation.

Nous avons déjà dit que la cause principale de la décadence rapide de l'empire ottoman était la faute qu'avaient faite les vainqueurs en restant isolés des populations vaincues. Cela est surtout vrai pour la population grecque, dont ils étaient appelés à hériter, dont ils prenaient en grande partie les institutions, à qui ils laissèrent d'ailleurs ses biens, ses lois, sa religion. Ils traitèrent ces *raïas* avec le plus profond mépris, et les tinrent dans une continuelle dégradation; ils ne les employèrent que comme agents de leur tyrannie, et les éloignèrent des armées et des grandes fonctions; enfin ils les frappèrent d'un impôt humiliant, le *kharadj*. Mais ils les laissèrent subsister comme nation, et c'est cette nation qui se réveille aujourd'hui, qui se compte, qui connaît sa force, et qui regarde avec envie et espérance ses frères émancipés de la Grèce méridionale.

La race hellénique proprement dite a disparu; ce qui porte le nom d'Hellènes est un mélange de sang grec avec des Slaves, des Albanais, des Asiatiques; néanmoins, ces Hellènes bâtards ont un caractère, une langue, des traits particuliers. Ils se disent les successeurs des citoyens d'Athènes et de Sparte. Ils se glorifient du nom

d'Hellènes, des souvenirs de l'antiquité, « des dons précieux, dit Cicéron, que la Grèce a répandus sur le genre humain ». Mais ils sont plutôt les descendants des Grecs du Bas-Empire par leurs défauts, et surtout par leur haine contre les peuples de l'Occident et l'Église latine. Ces Grecs ont en général la taille svelte, de grands yeux, le nez droit ou aquilin et les lèvres fines; l'expression de leur visage est pleine de hardiesse et leurs yeux noirs rayonnent d'intelligence; leur démarche a quelque chose de théâtral. Les femmes sont souvent la vivante image des statues et des médailles de l'antiquité. Leur costume est aujourd'hui ce qu'il était au temps d'Hérodote; leurs cheveux, tressés en larges nattes, sont parfois entourés d'un turban, comme dans les médailles de Pergame; leur pantalon, semblable au *brakè* des femmes de Mitylène au temps de Sapho, collé sur la cheville, laisse voir les pieds nus. La terre *cimolée* leur sert encore pour lisser les cheveux et adoucir la peau. Leurs danses rappellent celles que décrivent Xénophon et Pausanias [1]. Les Grecs ont l'esprit vif, curieux, ardent, plein de gaieté; ils aiment le beau langage, et savent animer le plus simple récit par des gestes et des images. Ils sont pleins de vanité, de duplicité, d'esprit d'intrigue, serviles, avides, cruels. Ils doivent en partie ces vices à la longue oppression sous laquelle ils ont vécu, sous laquelle même ils vivent encore, bien que leur condition soit améliorée. En effet, les villages chrétiens sont encore exploités par la tyrannie et la cupidité des Turcs; la vie même des raïas est souvent à leur merci; la justice ni le droit n'existent pour eux, malgré les décrets des sultans et l'intervention des puissances européennes. D'ailleurs, les Grecs sont persuadés que la domination turque doit prochainement disparaître, et ils ont en face de ces maîtres détestés un air de provocation et de menace. Enfin la population grecque augmente sans cesse; elle est plus civilisée, plus robuste, plus saine, plus riche, plus industrieuse que la population turque, disséminée au milieu d'elle et qu'elle semble devoir étouffer.

C'est à Mahomet II que les Grecs doivent leur organisation politique et religieuse; c'est lui qui, après la prise de Constantinople et pour assurer sa conquête, leur laissa le libre exercice de leur religion, le droit de s'administrer eux-mêmes, enfin de former une vaste communauté distincte de la nation des Osmanlis, mais astreinte à une double capitation pour les personnes et pour les terres. L'Église grecque, dans tout l'empire ottoman, se divise en 4 patriarcats : celui de Constantinople, comprenant 108 diocèses; ceux d'Alexandrie, d'Antioche, de Jérusalem, qui en comprennent ensemble 38. A la tête des Grecs d'Europe est le patriarche de Constantinople, assisté d'un synode. Ce patriarche a rang de vizir, et des janissaires formaient autrefois sa garde; il porte le sceptre pastoral et la couronne, symboles de sa double autorité. Il a une sorte de cour, de grands officiers, un logothète, un protonotaire, un archimandrite, etc. Toutes les causes civiles et correctionnelles des sujets grecs, les contrats de mariage, les legs, les testaments, les divorces, les vols et autres délits, ressortissent à son tribunal ou divan. Ce tribunal, composé des principaux dignitaires du clergé, peut prononcer la peine de l'emprisonnement, la bastonnade, les galères. Toutes les autorités musulmanes sont tenues de faire exécuter les sentences du patriarche à l'égard des chrétiens, de même que celles des évêques dans leurs diocèses. L'administration

[1] H. Mathieu, *La Turquie et ses différents peuples.*

de la justice forme un des meilleurs revenus du patriarche, qui prélève 10 pour 100 de la valeur des objets en litige, mais il paye 300,000 piastres à la Porte pour cet article. Les autres revenus du patriarche proviennent des impôts qu'il lève sur le clergé, d'une taxe sur les ordinations, etc. Le synode, composé de 12 métropolitains, forme le grand conseil de la nation ; il connaît en appel des jugements rendus par les évêques, administre les revenus généraux, etc.

Le clergé se divise en deux ordres : le premier voué au célibat, qui comprend les évêques et les moines; le second composé des prêtres inférieurs, qui peuvent se marier. Les priviléges, les fonctions et les revenus des évêques sont les mêmes que ceux du patriarche. Au-dessous d'eux viennent les *proestos* ou curés, vivant du produit des dîmes, baptêmes, mariages, etc. ; puis les *papas,* partagés en *pneumaticos* ou confesseurs, qui perçoivent une taxe sur leurs pénitents, en *ephemerios* ou journaliers, qui n'ont d'autre revenu que le produit de leurs messes. Les prêtres grecs sont fort ignorants, mais honnêtes, simples, de bonnes mœurs ; la plupart sont très-pauvres, et ne vivent réellement que du travail de leurs mains ; un assez grand nombre reçoivent des aumônes et des livres du gouvernement et des fidèles de la Russie.

Nous avons déjà vu que les chrétiens grecs sont en Europe au nombre de 11,200,000, et composent par conséquent la majorité de la population.

§ XI. Catholiques, Arméniens et juifs. — Les catholiques sont au nombre de 365,000. On en trouve 100,000 en Bosnie, 200,000 en Albanie, 65,000 dans la Roumélie. Ils étaient jadis sous le protectorat immédiat de la France, et jouissaient de grands priviléges.

Les Arméniens, qu'on trouve dispersés aujourd'hui dans toutes les régions de l'Orient, forment le dixième de la population de Constantinople, et sont répandus dans toutes les villes commerçantes de l'empire, au nombre de 1,900,000, dont 400,000 pour l'Europe. Ils vivent à la manière des Turcs, et ont pour la plupart conservé leurs mœurs asiatiques. Ne pouvant s'adonner à la guerre ni suivre les carrières de l'ambition, ils ont tourné toutes leurs vues, leurs aptitudes, vers le commerce, et y ont porté un esprit entreprenant, beaucoup de sagesse et un fond général de droiture [1]. Ce sont les seuls bons ouvriers de la Turquie; ils ont fondé le petit nombre de manufactures qu'on trouve dans l'empire. Intelligents, instruits, ils ont surtout une aptitude étonnante à s'approprier les langues étrangères. Les Turcs apprécient leur patience et leur utilité, mais ne se montrent pas plus humains envers eux qu'envers les autres raïas. Les Arméniens sont en général robustes et bien constitués ; leurs traits sont plus prononcés que ceux des Grecs, mais leur physionomie est moins expressive. Leurs femmes sont en général agréables, mais sans fraîcheur ; elles sont très-considérées de leurs époux.

Les Arméniens ont aujourd'hui 5 patriarches, dont un à Constantinople; leurs évêques jouissent des mêmes priviléges, et administrent la justice aux mêmes conditions que ceux des Grecs. Leurs siéges ne sont pas inamovibles. Leurs prêtres sont souvent très-ignorants, mais la pureté et la simplicité de leurs mœurs commandent le respect. Ils peuvent se marier.

L'empire ottoman compte 75,000 juifs en Europe, et la capitale seule en ren-

[1] H. Mathieu, *La Turquie et ses différents peuples.*

ferme 30,000. Ces juifs descendent en majeure partie de ceux qui furent chassés d'Espagne au commencement du seizième siècle. Traités par les Turcs avec le plus profond mépris, ils étaient parvenus néanmoins à s'emparer du commerce de l'argent; ils étaient courtiers d'affaires, banquiers, directeurs des monnaies; mais dans ces dernières années ils ont été supplantés par les Arméniens dans ces fonctions, où ils s'étaient enrichis en s'attirant de nombreuses persécutions. Retombés dans la plus triste abjection, repoussés partout, se livrant au petit commerce, ils semblent n'exister que pour la servitude et pour l'opprobre [1]. Partout on les reconnaît à leurs vêtements, où domine le bleu de ciel, et à leur coiffure plate entourée d'un mouchoir de coton en guise de turban. Leurs femmes sortent sans voile; elles sont en général fort blanches, et leur visage rappelle les plus beaux types de l'antiquité, mais il est empreint de tristesse et de souffrance.

Les juifs de la Turquie sont régis par un grand rabbin et deux rabbins adjoints, nommés à vie par la nation, et qui forment un tribunal suprême. Un conseil de 7 membres, également nommés à vie, a le droit de faire des remontrances au triumvirat, et peut seul convoquer l'assemblée générale. La justice est administrée par des *regidores*, sorte de magistrats municipaux.

CHAPITRE TROISIÈME.

PRINCIPAUTÉS-UNIES DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

Nous avons vu que la chaîne des Balkans divise la Turquie d'Europe en deux grandes parties : les pays appartenant au bassin du Danube, les pays appartenant à la Péninsule hellénique. Les premiers comprennent la Valachie, la Moldavie, la Serbie, États tributaires; la Bosnie et la Bulgarie, provinces ottomanes. Les deuxièmes se partagent en provinces du versant de l'Archipel, qui sont : la Thrace, la Macédoine, la Thessalie; provinces du versant de l'Adriatique, qui sont : l'Herzegovine et l'Albanie avec le Montenegro. C'est en combinant cet ordre physique avec celui des divisions administratives que nous allons entreprendre la description des diverses provinces tributaires ou sujettes de l'empire ottoman.

§ Ier. Valachie et Moldavie. — Description physique. — Productions. — Les *Principautés-Unies* de *Valachie* et de *Moldavie,* qu'on appelle aussi *Principautés danubiennes,* ont pour limites : au nord et au nord-ouest, les Carpathes orientales, qui les séparent de la Transylvanie, avec une ligne conventionnelle qui les sépare de la Bukovine; à l'est et au sud-est, le Pruth, le Yalpouch et une ligne conventionnelle qui les séparent de la Bessarabie; au sud-ouest et au sud, le Danube, qui les sépare de la Bulgarie et de la Serbie. La ligne de séparation entre les deux Principautés est marquée par le Sereth et le Milkhov. Entre cette ligne, les Carpathes et le Danube s'étend la Valachie; entre cette même ligne, les Carpathes, la Bukovine et la Bessarabie, s'étend la Moldavie, qui possède les bouches du Danube. Les deux Principautés ont une superficie d'environ 125,000 kilomètres carrés, dont 73,000 pour la Valachie

[1] H. Mathieu, *La Turquie et ses différents peuples.*

et 52,000 pour la Moldavie. Leur population totale est de 4 millions d'habitants, dont 2,500,000 pour la Valachie, 1,500,000 pour la Moldavie. Il faut probablement ajouter à ce dernier chiffre près de 200,000 habitants acquis par le traité de Paris (1856).

La Moldo-Valachie est un pays presque entièrement plat, excepté dans le voisinage des Carpathes; mais ces montagnes n'ayant que des contre-forts peu prolongés, on arrive presque immédiatement dans la région des plaines; à partir d'une ligne qui irait de Tchernetz par Craïova, Slatina et Tergovist à Bouzeo, on se trouve dans une sorte de steppe asiatique entièrement découverte, où les forêts font place aux pâturages, où l'on rencontre à peine quelques buissons, où le sol est aussi fertile que monotone, où l'on ne trouve qu'à de longues distances de misérables villages et de rares habitants, enfin où d'immenses marais empestent les bords du Danube et de la mer. Tout ce pays de plaines a été le grand chemin des invasions des peuples de l'Asie pendant dix siècles; c'est par là que sont venus les Goths, les Huns, les Slaves, les Tartares; c'est par là que la Russie, pendant cent cinquante ans, a dirigé ses armées contre l'empire ottoman. Il est peu de contrées qui aient été plus maltraitées, plus foulées, plus torturées; leur histoire n'est qu'un long martyre, et quand on lit ce monotone récit de dévastations et de massacres, on s'étonne qu'il y ait encore là des habitants et quelques coins de terre cultivés.

Nous avons décrit dans l'empire d'Autriche (t. III, p. 328) les Carpathes, qui enveloppent si distinctement ce pays; nous avons décrit aussi (t. IV, p. 604) les cours d'eau qui le traversent, le Danube avec ses affluents, le Chyl, l'Alouta, l'Argis, le Sereth, le Pruth. Tout ce pays pourrait devenir, avec du travail, l'un des jardins de l'Europe; il ne demande que du repos pour être peuplé et prospère. Le climat réunit les extrêmes les plus opposés, et ne consiste, à proprement parler, qu'en deux saisons: l'hiver est très-rigoureux et dure cinq mois, de novembre à la fin d'avril; pendant les quatre premiers la neige couvre constamment la terre; à cette rude saison succède brusquement un été de sept mois, dont deux de chaleurs excessives. La Moldavie est sujette à de fréquents tremblements de terre, mais peu violents.

Peu de contrées offrent une aussi grande variété de productions. Les Principautés danubiennes réunissent les caractères des pays de plaines, des pays forestiers et des pays de montagnes; l'olivier et l'oranger sont les seuls arbres européens que le sol et le climat ne favorisent pas. De superbes forêts de chênes, de frênes, de hêtres, de pins et de sapins, couvrent les îles du Danube et les pentes des Carpathes; en Moldavie, elles occupent environ un cinquième de la superficie totale. Mais au lieu de servir à la construction des flottes, elles ne fournissent le plus souvent que du bois pour paver les rues et même les chemins; car la paresse et l'ignorance ne savent pas remuer les blocs de granit et de marbre que présente la chaîne des Carpathes. Cependant les forêts de la haute Moldavie fournissent une partie des bois employés dans les chantiers de Constantinople. La culture des arbres fruitiers est toute primitive; les pommiers, les pruniers, les poiriers, les abricotiers, les cerisiers y croissent naturellement en véritables et épaisses forêts. La vigne, bien que soignée avec peu d'intelligence, donne des produits abondants et parfois d'excellente qualité, surtout en Moldavie, où l'on compte 29,000 hectares de vignobles. Le meilleur vin est celui

d'Odokescht, après lequel vient celui de Kotnar, qui ressemble beaucoup au vin de Champagne. Les environs de Housch, Nikorescht, Iassy, etc., produisent aussi de bons vins; avec un raisin rouge-noir on fait du vermout et des eaux-de-vie.

On évalue la superficie cultivée des Principautés à 3,700,000 hectares, et le produit moyen par hectare à 24 francs. On cultive plus de froment et d'orge que de seigle; on sème aussi beaucoup de millet. Autrefois on ne cultivait guère que le blé-sarrasin; mais, depuis le dix-huitième siècle, on a introduit la culture du maïs. De l'un et de l'autre de ces grains, on fait une espèce de bouillie appelée *mamaliga,* qui forme la principale nourriture des gens de la campagne. La production est évaluée ainsi : froment, 4,500,000 hectolitres; maïs, 6,000,000; seigle, orge, etc., 1,700,000; 800,000 hectolitres de pommes de terre, dont la culture est récente en Moldavie, et presque inconnue en Valachie. Sur ces quantités les Principautés fournissent à l'exportation environ 4,000,000 d'hectolitres, représentant une valeur d'environ 30,000,000 de francs.

La culture des légumes n'est pas très-avancée; c'est le *solanum melongena* et l'*hibiscus esculentus* dont on fait le plus de cas. Les melons d'eau abondent. Le lin et le chanvre sont à peine cultivés, mais on récolte beaucoup de tabac de bonne qualité et fort recherché. Les pâturages, remplis de plantes aromatiques, nourrissent jusqu'aux troupeaux des provinces voisines, et pourraient même en nourrir un plus grand nombre. On croit que la Valachie possède 200,000 chevaux, 600,000 bêtes à cornes, 350,000 porcs et 2,500,000 bêtes à laine. Les Moldaves mettent beaucoup de soin à l'éducation des chevaux; il y a plusieurs boyards qui ont des haras de 4 à 500 juments. On recherche ces chevaux en Autriche et en Prusse pour le service de la cavalerie légère. La Moldavie nourrit encore une grande quantité de porcs et des bêtes à cornes supérieures à celles de la Valachie; tous les ans elle en exporte une quantité considérable en Silésie et en Bohême. On évalue le bétail de la Moldavie à 455,000 bêtes à cornes, 44,000 chevaux, 700,000 moutons, etc.

Les forêts recèlent non-seulement une quantité énorme de cerfs, de sangliers, de chamois et de lièvres, mais aussi d'ours, de loups, de renards et de martres, dont les peaux forment une branche de commerce. Les Moldo-Valaques ont aussi une grande quantité d'abeilles qui leur coûtent peu de soin. Un tronc d'arbre de 3 pieds de long, dont on a creusé l'intérieur et bouché la partie supérieure, sert de ruche; vers la fin d'octobre, on tue les essaims gras ou maigres par la vapeur des charbons. Les Principautés sont souvent infestées de sauterelles qui, pendant une année entière, s'arrêtent sur les campagnes et ravagent surtout les champs de maïs.

Les richesses minérales sont abondantes, mais peu exploitées. L'Alouta, l'Ardjich, la Bistritza et d'autres rivières roulent des paillettes d'or, qui indiquent l'existence de mines aussi riches que celles de la Transylvanie; mais personne ne pense à les rechercher. Les montagnes renferment aussi des mines de mercure, de fer, de cuivre, de bitume, de soufre, de charbon de terre, etc.; mais on les a à peine effleurées. Il y a eu des mines de cuivre exploitées à Baya di Rama, ainsi que des mines de fer dans le district de Gorsy : elles sont abandonnées. Le sel abonde; les salines d'Okna, en Moldavie, en produisent 18 à 20 millions de kilogrammes. La Valachie possède plus de 40 sources d'eaux minérales de toute espèce. La Moldavie en a aussi un grand

nombre; on fréquente surtout celles de Slanik, de Borea et Srounga. On trouve aussi des sources sulfureuses auprès de Grossescht, et sur le chemin de Baken et Roman auprès du Sereth.

§ II. Population roumaine. — Son histoire. — La Valachie et la Moldavie sont habitées par un race particulière formant une population compacte et homogène, dont la physionomie, la langue, les monuments, les coutumes, le nom même indiquent l'origine latine. Les Moldo-Valaques sont en effet les descendants des anciens *Gètes* ou *Daces*, mêlés avec les nombreuses colonies romaines que Trajan établit dans cette nouvelle province. Ces colonies romaines y ont laissé de si profondes traces, que la Moldo-Valachie présente un phénomène unique dans l'histoire : placée sur la grande route des invasions, traversée, conquise, dévastée par vingt peuples différents, enveloppée par les races slave, madgyare, tartare, elle a gardé son caractère, sa physionomie, et surtout sa langue, qui s'est formée du latin comme le français, l'italien, l'espagnol, et qui, par son harmonie et sa richesse, ne déshonore pas ses autres sœurs. Les Valaques la nomment eux-mêmes la *langue d'or*, et elle a, dit-on, des points de ressemblance avec notre ancienne *langue d'oc*. Le peuple né du mélange mémorable des Daces et des Latins s'appelle lui-même *Roumani* ou Romain. Les Turcs l'appellent *Vlak*, et ils le distinguent en *ak-Vlak* (Valaques blancs), qui sont les Moldaves, et en *kara-Vlak* (Valaques noirs), qui sont les Valaques. Mais les Roumains connaissent à peine ces noms : lorsqu'on demande à un habitant comment s'appelle son pays, il répond fièrement : *Roumania* (Romanie) ou *Tsara Roumaneska* (terre romaine). Ajoutons que ses armoiries nationales sont l'aigle romaine et la croix; enfin on est frappé, en parcourant la Valachie, de l'analogie que présente la physionomie mâle et robuste de la population avec celle des Transtéverins de nos jours, qui sont regardés comme les restes des anciens Romains. Répandue en Bulgarie, en Grèce, en Hongrie, en Transylvanie, en Bessarabie et dans les Principautés danubiennes, la population roumaine peut former un total de 7 à 8 millions d'individus, dont 4 millions pour la Valachie et la Moldavie. Le rêve favori, la passion suprême des Moldo-Valaques est de voir un jour les 8 millions d'hommes qui parlent la langue d'or réunis dans un seul État, la Roumanie, qui servirait de barrière entre l'Autriche, la Russie et la Turquie.

La Roumanie n'était pas, dans les temps anciens, réduite aux étroites limites qu'elle occupe aujourd'hui. C'était alors la *Dacie*, qui, outre la Moldo-Valachie, comprenait la Bessarabie, la Transylvanie, le Banat, etc. Elle avait pour limites la Theiss, le Danube et le Dniester; son centre était le plateau des Carpathes, où se réfugiait la population dans les invasions des barbares, et qui a été longtemps le siége de son indépendance. Du cinquième au neuvième siècle, les Roumains se mêlèrent de gré ou de force aux Bulgares, aux Huns et aux autres barbares qui attaquaient l'empire d'Orient; ils en ravagèrent souvent les provinces et s'avancèrent même jusqu'à Constantinople. L'invasion des Tartares au treizième siècle dispersa les populations valaques, tellement que de grands espaces restèrent longtemps sans habitants, et que le pays ne put se soustraire à la domination soit des rois de Hongrie, soit des rois de Pologne. Ce fut alors que la Valachie et la Moldavie, tantôt unies, tantôt séparées depuis des siècles, formèrent deux États particuliers. La Valachie, en 1290, la Moldavie, en 1312, parvinrent à reprendre leur indépendance.

Quand les Ottomans arrivèrent en Europe, la Valachie s'unit à la Serbie pour leur résister; elle fut vaincue avec celle-ci à la bataille de Kassova (1389), et forcée par Bajazet Ier à payer tribut, tout en continuant à se gouverner par ses propres lois. Elle essaya de secouer le joug et se remit sous la suzeraineté des rois de Hongrie, mais elle fut contrainte de nouveau par Mahomet II (1460) de reconnaître la domination turque. Le traité de soumission, regardé encore comme la charte des droits de la Valachie à l'égard de l'empire ottoman, stipulait que le sultan protégerait le pays contre tous ses ennemis; qu'il ne se mêlerait en rien de l'administration intérieure; que la nation continuerait de jouir de sa religion, de ses lois, de ses libertés; que le duc ou woïvode serait élu par les boyards et les évêques; qu'il aurait le droit de paix et de guerre, de vie et de mort; que les Turcs ne pourraient s'établir dans le pays; que la Valachie payerait au sultan un tribut de 10,000 ducats.

La Moldavie résista plus longtemps : Étienne IV, le plus illustre prince de ce pays, battit plusieurs armées de Mahomet II, et ce fut seulement sous ses successeurs que la province tomba, comme la Moldavie, et à des conditions analogues, à l'état de vassale et de tributaire.

Les traités de soumission ou d'annexion ne furent pas longtemps respectés, et les deux provinces eurent presque continuellement à souffrir des dévastations des Turcs, qui traversaient continuellement leur territoire pour combattre les Polonais ou les Russes; elles eurent aussi à lutter pour leurs propres libertés. L'époque la plus glorieuse de cette lutte fut à la fin du seizième siècle, sous le woïvode de Valachie, Michel le Brave, qui chassa les Ottomans du pays et leur enleva toutes leurs forteresses. Ce prince appartenait à la famille des Bessaraba, qui régna presque sans interruption de 1241 à 1658. A cette dernière époque les deux provinces étaient retombées sous la domination turque, et les sultans, qui intervenaient souvent dans l'élection des woïvodes, commencèrent à imposer directement à la Valachie des princes qui leur étaient dévoués et qu'elle déposait à son gré. Enfin, dans le dix-huitième siècle, la Porte enleva l'administration des deux provinces aux boyards indigènes; mais au lieu d'en faire tout simplement deux pachalicks, elle résolut de les faire gouverner par des raïas, sujets et créatures du sultan. Elle appela à la dignité d'*hospodar,* sous la condition de payer des tributs très-onéreux et de recevoir garnison turque dans les places fortes, les membres de ces familles grecques qui étaient établies dans le quartier de Constantinople appelé le *Fanar,* et qui s'étaient rendues fameuses par leur servilité, leur esprit d'intrigue, leurs richesses et leur influence sur le divan.

A partir de ce moment, l'histoire des malheureuses Principautés n'est plus remplie que des actes arbitraires et des exactions des princes fanariotes. Ces provinces ne furent plus pour les sultans que des fermes à livrer au plus offrant enchérisseur; la place d'hospodar fut mise à l'encan. Aussi le Fanariote, à peine installé dans sa nouvelle dignité, n'avait-il plus d'autre but que de faire sa fortune afin de payer les énormes dettes que lui avait fait contracter l'acquisition de l'hospodorat. On conçoit combien dans ces contrées à demi sauvages, à peu près ruinées par des guerres continuelles, ces princes ont dû déployer de ruse, de cruauté, pour faire suer aux malheureux habitants les richesses qu'ils avaient hâte d'amasser pour les jours d'une

ruine précoce et infaillible. En principe, les hospodars devaient être nommés pour sept ans; mais en fait, de 1716 à 1786, dans l'espace de soixante-dix ans, 24 hospodars se succédèrent sur le trône de Valachie; c'est une moyenne de moins de trois ans, et en effet le gouvernement ottoman n'avait-il pas intérêt à renouveler ses fermiers le plus souvent possible? Aussi les hospodars avec leur *couca,* ou bonnet ducal, avec leur cour modelée en petit sur celle des empereurs byzantins, et surtout avec leur étendard à trois queues, n'étaient qu'une espèce de pachas grecs, auxquels il manquait la puissance militaire d'un pacha turc.

Cet état de choses ne cessa qu'en 1821. A cette époque, les princes fanariotes ayant été compromis dans le premier soulèvement des Grecs, la Porte donna les hospodarats de Valachie et de Moldavie à deux princes indigènes. Cette faveur ne fut toutefois convertie en droit que par la convention d'Akerman (1826), qui rendit aux boyards l'élection de leurs souverains, sauf l'investiture de la Porte; mais cette investiture n'était plus qu'une formalité, car par cette même convention les hospodars ne pouvaient être destitués sans l'assentiment de la Russie. La paix d'Andrinople, en 1829, en plaçant les Principautés sous la protection immédiate de la Russie, eut pour effet de les rendre virtuellement indépendantes. Les hospodars furent élus à vie par l'assemblée des boyards, sous l'investiture de la Porte et avec l'approbation de la Russie. Ils réglèrent librement toutes les affaires intérieures de leurs provinces, en consultant leurs divans respectifs, et sans être troublés dans leur administration par aucun ordre émané des deux puissances protectrices. Pour mieux assurer l'inviolabilité des territoires moldave et valaque, la Porte s'engageait à n'avoir aucun point fortifié, à ne tolérer aucun établissement de ses sujets musulmans sur la rive gauche du Danube. Les îles du fleuve étaient abandonnées aux Principautés, qui étaient tenues seulement à un tribut annuel d'environ 700,000 francs. Délivrés du joug musulman, les Roumains ne furent pas beaucoup plus heureux : des dissensions civiles agitèrent le pays et en empêchèrent la prospérité. La révolution de 1848 eut son contre-coup jusque sur le Danube : les hospodars qu'on accusait de servilité envers la Russie furent déposés par les habitants. Mais les troupes du czar intervinrent et occupèrent les Principautés, qui tendirent de plus en plus à devenir provinces russes. Les événements de 1854 semblèrent d'abord leur réserver cette condition; mais les revers de la Russie et le traité de 1856 leur donnèrent une situation nouvelle, et qui semble leur présager un avenir prospère. Elles furent déclarées indépendantes sous la suzeraineté de la Porte, à laquelle elles payent un faible tribut (4 millions de piastres), et sous le protectorat des cinq grandes puissances. La frontière de la Moldavie fut rectifiée de manière à lui assurer les bouches du Danube. On sait comment l'union des deux Principautés sous le même prince, proposée par la France, refusée par les autres puissances, est devenue par la nomination du même hospodar dans les deux Principautés un fait accompli que l'Europe et la Turquie ont fini par accepter. Chaque province a son administration séparée, ses ministres, son armée, ses finances, son assemblée représentative, etc.; mais une commission centrale permanente et commune aux deux pays doit régler leurs intérêts communs. L'hospodar est élu à vie par chaque assemblée.

Tous ces événements se sont accomplis sous la protection désintéressée de la

France, qui a témoigné de grandes sympathies pour les Moldo-Valaques. Ces descendants des Romains, placés à 2,400 kilomètres de notre pays, entourés de peuples étrangers à la langue et aux idées françaises, n'ayant avec nous aucune relation politique, peu de relations commerciales, et de faibles affinités religieuses, n'en ont pas moins sans cesse les yeux tournés vers la France. C'est à elle qu'ils demandent presque uniquement des lumières; c'est sa langue qu'on parle, non-seulement dans les hôtels des boyards, mais dans les comptoirs des marchands; c'est en France que vient s'instruire la jeunesse valaque; c'est la littérature française qui est la base de l'enseignement public dans les colléges de Bucharest et de Iassi; enfin c'est à la France qu'elle doit son indépendance, c'est à elle qu'elle devra peut-être un jour de devenir un grand État chrétien.

§ III. Mœurs, caractère, castes, etc. — Les Bohémiens. — Grands, robustes, beaux de visage, intelligents, les Roumains, avec leur costume que l'on dirait emprunté aux bas-reliefs de la colonne Trajane, rappelleraient entièrement les guerriers dont ils descendent sans leur air de tristesse et de résignation, résultat des longues souffrances qu'ils ont eu à supporter. On dépeint les paysans valaques comme des hommes religieux, doux, aptes à tous les métiers, mais abrutis par l'ivrognerie et le libertinage, et par-dessus tout comme ayant une paresse et une insouciance incroyables. Il est vrai que, comme ils sont certains que les fruits de leur travail ne leur restent pas, ils travaillent le moins qu'ils peuvent : le lait de leurs vaches, la chair de leurs porcs, un peu de maïs, un peu de mauvaise bière; une casaque de laine appelée kaban, voilà tous leurs besoins; s'ils les ont satisfaits, peu leur importe qu'on se moque de leurs cabanes en branches d'arbre, ou de ces espèces de grands paniers où ils gardent leur blé pour ne pas se donner la peine de bâtir des granges. Les femmes, belles et fortes, gaies et aimables dans l'adolescence, portent dans l'état de mariage les marques prématurées d'une vie laborieuse, sans joie et sans espoir.

Les paysans sont divisés en 2 classes, les *mosneni* ou petits propriétaires, au nombre de 120,000, et les paysans corvéables, dont le nombre dépasse 3 millions, répartis sur les domaines des boyards, des monastères et de l'État. Les petits propriétaires sont tout à fait libres; ils sont seulement soumis à la capitation, et ne sont corvéables que du gouvernement, c'est-à-dire pour l'entretien et à la confection des routes. Quant aux paysans corvéables, ils ne sont pas légalement les serfs des boyards, mais ils ne peuvent quitter le domaine sans l'autorisation du propriétaire. Ce domaine se divise en deux parties: le tiers est à la disposition du maître, deux tiers à la disposition du paysan. Celui-ci doit au maître pour un terrain de 4 hectares et demi quatorze journées de travail et quatorze jours de corvée, évaluées ensemble à 33 francs. Il doit en outre la dîme sur tous les produits ou 10 francs environ, et un droit de monopole sur tous les objets de consommation ou à peu près 17 francs, soit un total de redevances s'élevant à 60 francs pour 4 hectares et demi; comme le sol ne vaut guère que 45 francs l'hectare, c'est 30 pour 100 de la valeur du terrain qui est pris à bail. On comprend combien ces conditions sont ruineuses pour un pays qui manque de routes, où le cinquième de la terre est à peine exploité, où les riverains du Danube peuvent seuls se défaire de leurs récoltes, où le paysan est seul à supporter les charges de l'État, le service militaire, les corvées, etc.

Les négociants et les artisans patentés représentent ce qu'on pourrait appeler la bourgeoisie. Elle est encore peu nombreuse, mais c'est la seule classe qui soit réellement en progrès, et depuis 1848 elle a acquis une grande importance.

C'est la noblesse qui concentre entre ses mains tous les pouvoirs et la plus grande partie des richesses de l'État. Elle se compose, dit-on, de 30,000 individus ; mais il n'y a réellement que 300 familles de grands boyards. Ces boyards descendent soit de familles indigènes, soit de familles fanariotes. Ils sont généralement polis, de bonnes mœurs et instruits, mais hautains et durs envers les paysans, fins et rusés, méfiants et vindicatifs. On les accusait autrefois d'être trop attachés à la Russie, dont ils recevaient des titres, des pensions, des faveurs ; mais dans ces derniers temps ils ont montré un vrai patriotisme, et paraissent animés des meilleurs sentiments pour la prospérité de leur pays.

La Moldo-Valachie renferme, outre des Roumains, quelques habitants de race étrangère. On trouve d'abord des Grecs, la plupart venus à la suite des Fanariotes, des Arméniens qui se livrent au commerce, des juifs qui sont dans la même situation que ceux de l'empire ottoman. Enfin il est une dernière race répandue dans toute l'Europe et même l'Asie, mais plus nombreuse en Moldo-Valachie que partout ailleurs et dont nous devons décrire les principaux traits : ce sont les *Tsiganes* ou *Bohémiens*.

« Quel est ce misérable à figure humaine qui étale au milieu des ordures sales son corps plus sale encore ? Il semble fier et heureux ; un tas de fumier lui sert de trône, et un vieux chêne lui sert de dais. Quelle odeur infecte annonce de loin le festin dont il se régale ? c'est un bœuf tombé de la maladie, et dont il vient d'arracher aux vautours les restes dégoûtants. Autour de lui des femmes, des enfants, couchés dans la boue, rassasient leur faim dévorante, et font circuler l'outre remplie d'eau-de-vie. Le feu de l'ivresse et le feu de la lubricité petillent dans tous ces yeux noirs, roulant dans un visage ovale, régulier, de couleur tannée, à l'ombre de longs cheveux d'ébène. L'éclatante blancheur de leurs dents et le vif incarnat de leurs lèvres semblent comme un emprunt fait à d'autres visages. Dans tout ce bizarre mélange perce un caractère sombre et féroce, un abrutissement extrême. Cependant, au milieu des haillons affreux qui couvrent à moitié leur nudité, une vieille jaquette galonnée, un fragment de bonnet en dentelle, un mouchoir déchiré, signalent du goût pour la parure. Tout à coup les jeunes filles s'élancent avec agilité, tournent sur un pied, exécutent les sauts et les pirouettes les plus difficiles, et se placent dans mille attitudes obscènes, en mêlant les œillades de la volupté aux grimaces de la mendicité la plus abjecte. Le voyageur, en détournant les yeux, leur jette l'aumône. »

Mais d'autres fois la famille nomade des *Zigueunes* ou *Tsiganes* s'occupe à forger des ustensiles grossiers en fer, à réparer de vieux chaudrons, à faire des assiettes et des cuillers d'étain ou de bois. Dans la Valachie et la Moldavie, une classe des Tsiganes est employée au métier d'orpailleurs, et mène une vie régulière. Ceux du Banat et de la Hongrie, habiles marchands de chevaux, commencent à se soumettre aux règlements de Joseph II, qui leur ordonnent de cultiver la terre ; mais en général les travaux réguliers leur sont en horreur. Les femmes trompent la crédulité des paysans allemands et polonais en guérissant les bestiaux par de prétendues opérations de sorcel-

lerie, et en disant la bonne aventure d'après l'inspection des linéaments du creux de la main. En Turquie, elles ont le privilége de la prostitution. Beaucoup d'individus de l'un et de l'autre sexe, surtout en Hongrie, sont d'habiles musiciens, principalement sur le violon : ménétriers favoris du peuple des campagnes, ils ont quelquefois figuré dans les chapelles des grands seigneurs. En Espagne, où la guitare retentit au milieu de leurs troupes mendiantes, la paresse des habitants leur abandonne l'entretien des petits cabarets. Ils s'emparent volontiers de toute occupation méprisée : en Hongrie, en Valachie, beaucoup d'entre eux font le métier d'écorcheurs et même de bourreaux. Le fond de cette nation est un ramas de voleurs et de mendiants.

Le nombre de ces sauvages d'Europe ne saurait être évalué à moins de 700,000, dont 180,000 en Turquie, 260,000 en Valachie et en Moldavie, 40,000 en Hongrie et en Transylvanie, le reste en Russie, en Prusse, en Pologne, en Allemagne, en Espagne et autres pays. La Perse, l'Égypte en sont infestées ; ils ont passé dans l'Amérique espagnole. L'origine et la nature de ce peuple étranger ont été l'objet de nombreuses recherches, de nombreuses suppositions. Il est aujourd'hui à peu près démontré que les Tsiganes sont une des basses castes indiennes, chassée par quelque grande révolution de sa patrie et devenue nomade. Le caractère incontestablement hindou de leur langue, leurs qualités physiques et le nom de *Sinte* qu'ils se donnent, sont les trois arguments solides sur lesquels on fonde cette hypothèse, généralement admise. On a cherché à déterminer l'époque de leur sortie et le lieu précis de leur demeure ancienne ; les dévastations de l'Inde sous Tamerlan, vers l'an 1400, paraissent fournir un motif plausible de leur fuite. On considère aussi comme certain que leur patrie doit être cherchée dans l'Inde occidentale, non loin des bords de l'Indus ou du Sind. Cependant, aussi loin que l'on puisse remonter dans l'histoire des Principautés, on y voit les Tsiganes à l'état d'esclaves, sans que l'on puisse indiquer l'origine de cet asservissement. Autrefois, on les distinguait en Tsiganes de l'État, du clergé et des particuliers. En 1844, un décret des hospodars a proclamé l'affranchissement des deux premières catégories, environ les deux tiers de la population tsigane, et les a assimilées aux paysans cultivateurs.

On divise aujourd'hui les Tsiganes en trois classes : les *Lajaches,* nomades, fabriquant de cuillers et d'ustensiles en bois, maquignons, forgerons, montreurs d'ours ; les *Vatvaches*, sédentaires, cultivateurs et domestiques ; les *Nototsi,* païens à demi sauvages, à demi nus, toujours errants, vivant de rapines, diseurs de bonne aventure ou exerçant les métiers les plus rebutants.

§ IV. Gouvernement, religion, finances, armée, commerce, etc. — Les Principautés danubiennes ont chacune une administration distincte. Le pouvoir exécutif est confié à un prince ou hospodar, élu à vie par l'assemblée extraordinaire des boyards, présidée par le métropolitain. Cette assemblée se compose en Valachie de 190 membres, savoir : le métropolitain et les 3 évêques, 123 boyards, 2 députés nobles par district, 27 députés des corporations. L'assemblée moldave se recrute de la même manière, mais elle ne compte que 132 membres. Le prince partage le pouvoir législatif avec l'assemblée ordinaire, composée en Valachie de 44 députés, dont le métropolitain et les 3 évêques, 21 grands boyards, 19 députés des districts. En Moldavie,

l'assemblée ordinaire n'a que 35 membres. Ces assemblées délibèrent sur toutes les propositions du gouvernement et contrôlent les dépenses de l'État.

Le prince est assisté d'un grand divan ou conseil administratif, composé de 6 ministres pour l'intérieur, la justice, l'instruction publique et le culte, les finances, les affaires étrangères, la guerre; ce dernier est en même temps commandant en chef de la milice. Il porte le titre de *spathar* en Valachie, d'*hetman* en Moldavie.

L'administration judiciaire comprend 2 hauts divans siégeant à Bucharest et à Iassy, 3 divans d'appel, dont 2 en Valachie, Bucharest et Craïova, et un en Moldavie, à Iassy; 31 tribunaux de première instance, dont 18 en Valachie, siégeant au chef-lieu de chaque district. De plus, il existe dans chaque commune une sorte de justice de paix, composée de 3 citoyens élus par la commune. Mais la justice n'est pas mieux rendue ici qu'en Turquie, elle est essentiellement vénale. Un code de lois tirées de celui de Justinien et fondues avec des lois slavones du moyen âge régit les deux Principautés. Il a été modifié dans ces dernières années; mais il renferme encore bien des défauts; ainsi l'inégalité des peines est basée sur l'inégalité de fortune : un homme ivre a-t-il commis un meurtre, s'il est pauvre, il sera frappé de verges et condamné à trois années d'exil; s'il est riche, il indemnisera les parents et ne sera condamné qu'à l'exil.

Tous les Roumains pratiquent le culte catholique grec. Chacune des deux provinces est régie par un métropolitain qui relève nominalement du patriarche de Constantinople. Le métropolitain de Valachie a 3 suffragants, les évêques de Bouzeo, Rimnik et Argis; celui de Moldavie en a 2, les évêques de Roman et de Housch. Un tribunal ecclésiastique juge les différends relatifs aux mariages, et peut prononcer le divorce. Le clergé se divise en deux ordres, les caloyers ou moines de Saint-Basile, voués au célibat, et les prêtres séculiers, qui peuvent se marier avant d'entrer dans les ordres; les premiers seuls peuvent arriver aux hautes dignités de l'Église : on les divise, outre les métropolitains et les évêques, en *archimandrites* qui administrent les monastères, en *ieromonachi* ou moines consacrés prêtres, et en simples frères. Les prêtres séculiers, sous le nom de *papas,* sont chargés des fonctions ordinaires du culte dans les paroisses. Le clergé possède le tiers des terres et ne paye pour elles aucune contribution. Les siéges épiscopaux et les abbayes ont été souvent un objet de vente presque publique pour le compte de l'hospodar, qui même rançonnait les monastères les plus riches. Le clergé conserve des pratiques superstitieuses qui donnent une mauvaise idée de ses lumières : ainsi on exhume les restes des morts au bout de sept ans, et si le cadavre n'est pas alors dans un état complet de dissolution, le clergé voit dans le mort un damné; la famille fait alors faire des prières expiatoires.

On compte dans les Principautés 70,000 catholiques et environ 10,000 protestants. Tous les cultes y sont tolérés, à l'exception de la religion de Mahomet, les musulmans ne pouvant séjourner dans le pays.

Les Principautés ont deux sortes de revenus : les contributions directes, qui proviennent des contribuables et patentés, des *Tsiganes* de l'État, etc.; les contributions indirectes, qui proviennent des salines, douanes, domaine de l'État, droit de pacage, exportation du bétail et des céréales. Le budget des recettes de la Valachie en 1857

était évalué à 37,616,000 piastres; celui des dépenses était évalué à 41,441,000 piastres. Le budget de la Moldavie en 1857 était en recettes : 13,235,000 piastres; en dépenses, 12,456,000 piastres. La dette pour les deux Principautés n'est pas évaluée au delà de 20 à 22 millions de piastres.

La force armée se compose de l'armée régulière ou milices, de la gendarmerie et des garde-frontières. Le recrutement ne pèse que sur les paysans contribuables, et s'opère à raison de 2 hommes par 100 familles; la durée du service est de huit ans; pendant cette période, la famille du soldat est exempte d'impôts. La Valachie a 3 régiments de ligne, formant 4,962 hommes; 2 escadrons de cavalerie, 462 hommes; une compagnie d'artillerie, 188 hommes; une compagnie de pompiers, 377 hommes; une flottille de 4 chaloupes canonnières, 137 hommes : en tout, 6,126 hommes. La Moldavie a 2 régiments d'infanterie et de cavalerie, composés de 2,280 soldats. La gendarmerie (*trabants* ou *dorobauzen*), instituée en 1832, se compose de *caporalats* de 10 hommes chacun; les gendarmes sont à cheval, armés et équipés à leurs frais. La Valachie en a 4,700, la Moldavie 1,800. Enfin les garde-frontières sont au nombre de 7,000 en Valachie et de 5,000 en Moldavie. C'est pour les deux Principautés une force effective de 27,000 hommes environ.

Les Moldo-Valaques n'ont à peu près d'autre industrie que la culture du sol, l'élève du bétail, et dans quelques districts, traversés par des cours d'eau flottables, l'exploitation des forêts. Les paysans se contentent pour leur habillement de peaux de mouton et de quelques tissus grossiers de fil ou de laine qu'ils fabriquent eux-mêmes. Dans les couvents, on fait aussi quelques étoffes de soie, des broderies de mauvais goût et des objets en bois. Les autres industries, telles que distilleries de grains, tanneries, fonderies de suif, fabriques de chandelles ou de savon, poteries, moulins à eau, etc., ne témoignent pas de l'aptitude industrielle des habitants; elles répondent à peine aux besoins de l'exploitation des produits naturels du sol. Il y a quelques établissements industriels à Iassy, Bucharest, Galatz et Braïla; mais ils appartiennent à des étrangers.

L'importance du commerce des Principautés danubiennes varie suivant le plus ou moins d'abondance des céréales dans les pays occidentaux. Galatz (Moldavie) et Braïla (Valachie) sont les deux ports par lesquels s'effectue la presque totalité des échanges, qui prennent la route de la mer Noire. Giurgevo, sur le Danube, est le centre des opérations des Principautés avec l'Autriche et l'intérieur de l'Allemagne. La moyenne du commerce extérieur des Principautés de 1837 à 1847 a été de 100 à 110 millions, dont un tiers pour la Moldavie. Les exportations se composaient alors de céréales (30 millions), bétail et chevaux (15 millions), sel (2,800,000 fr.), bois, laines, peaux, suif, cire, lin, vin (11 millions); soit au total 50 à 60 millions, chiffre peu différent de celui des importations : celles-ci consistent en produits manufacturés de toute espèce, qui arrivent par la Bukovine, la Transylvanie, le Danube et la mer Noire. La France fait avec les Principautés un commerce de 10 à 15 millions, mais la majeure partie s'effectue sous pavillon étranger. On compte à peine en moyenne 40 à 50 navires français. Cependant, en 1858, 98 navires français sont entrés dans la Soulina.

§ V. Divisions administratives. — Moldavie. — Les Principautés sont divisées en

départements ou districts, administrés par un *ispravnik* ou préfet, pris parmi les boyards; un *sameni* ou receveur y perçoit les impôts. Les districts sont subdivisés en arrondissements qu'on nomme *plaça;* chaque plaça est la résidence d'un collecteur d'impôts. L'arrondissement est composé de plusieurs communes. La Valachie renferme 18 districts, 95 arrondissements, 3,590 communes. La Moldavie comprend 13 districts, 63 arrondissements et 1,933 communes, non compris le nouveau territoire annexé. Les chefs-lieux de district sont en Valachie: Rimnik-Sarat, Bouzeo, Bucovu, Ploïesti, Tergovist, Cumpû-Lungû, Pitesti, Rimnik, Tirgochyl, Tchernetz, Craïova, Caracala, Slatina, Zimnicca, Giurgevo, Calarach, Bucharest, Braïla; en Moldavie, Piatra, Mikhaïli, Falticeni, Rômano, Botochani, Iassi, Bakeû, Fokchani, Tekoutksi, Vaslui, Burlatû, Housch, Galatz. 14 villes en Valachie et 6 en Moldavie sont constituées en municipalités, administrées par un maire et un conseil municipal. Les conseils municipaux sont élus tous les trois ans par le suffrage universel à deux degrés. Chacune de ces villes a des fonds communaux alimentés par un octroi.

Les villes des Principautés présentent généralement un misérable aspect. Des baraques faites de bois, recouvertes de boue, des jardins mal cultivés, des rues couvertes de fange ou pavées avec des poutres, quelques boutiques malpropres, une hôtellerie où l'on trouve à peine de mauvais vin et de la *mamaliga,* quelques maisons de nobles ou de fonctionnaires ouvertes à tout vent, avec des fenêtres de papier, et où l'on ne pénètre qu'à travers des tas de fumier, voilà l'aspect des bourgades ou des villes valaques. C'est l'aspect que présentent presque toutes les villes de la Turquie d'Europe.

Le territoire annexé à la Moldavie par suite du traité de Paris (1856) comprend la majeure partie du pays situé entre l'Yalpouch et le Pruth, siége des colonies bulgares qui vinrent se fixer dans cette contrée à la suite du traité d'Andrinople. Une partie de la limite de ce nouveau territoire est formée par les restes d'une des immenses fortifications, connues sous le nom de *Vallum Trajani*, que fit élever cet empereur au commencement du deuxième siècle. En deçà de ce mur et de l'Yalpouch, la Moldavie a acquis, outre les localités de *Tobak* et de *Bolgrad,* situées sur le Yalpouch, plusieurs villes importantes situées sur le Danube, et qui formaient le boulevard de la Russie contre la Turquie: ces villes sont Kilia et Ismaïl.—*Kilia,* place forte et ville commerçante, sur la rive gauche de la principale branche du Danube, renferme 6,000 habitants. — *Ismaïl* comptait en 1789 près de 30,000 habitants, qui furent presque tous massacrés dans la journée où Souvarof la prit d'assaut. Cette ville, dont les Russes entretenaient avec soin les fortifications, renferme 10,000 habitants. Son port est un des meilleurs du Danube, et était autrefois la place principale pour le commerce de la Bessarabie.

On trouve encore sur le Danube Reni et Galacz. *Reni,* avec 3,200 habitants, est un petit port insignifiant, près de l'embouchure du Pruth. — *Galacz,* ville de 10,000 habitants, située à 65 kilomètres d'Ismaïl, est le principal centre du commerce de la Moldavie et la cité la mieux bâtie de la Principauté. Elle se divise en deux parties: la vieille ville, bâtie en bois, d'un aspect sombre et repoussant; la ville nouvelle, bâtie en pierre, sur la colline qui domine le Danube. Galacz est appelée à une grande prospérité quand la navigation du fleuve aura été réglée. Son port, qui peut rece-

voir des bâtiments de 300 tonneaux, a été déclaré franc. Il a reçu en 1856 près de 800 navires grecs, autrichiens, anglais, etc., qui y ont apporté pour 28 millions de francs de produits manufacturés et de denrées coloniales, et ont emporté pour 20 millions de céréales, colza, planches, haricots, bois de mâture. La part de la France dans ce commerce général est de 11 millions et de 280 navires, dont 48 sous pavillon français. Les Valaques et les Moldaves se servent de Galacz pour exporter la majeure partie de leurs productions. Les juifs y apportent des draps de laine, des soieries, des pelleteries, des bijouteries. Les Russes y vendent leurs cuirs et leurs tabacs. Les Turcs y apportent de beau maroquin, des épiceries, des aromates, parmi lesquels on distingue l'*odogatch,* espèce de résine dont les riches se parfument la barbe.

Dans la haute Moldavie, nous remarquerons : *Dorogoïé,* sur un affluent du Pruth, autrefois capitale du pays haut (Zara de Suss), et où il se tient des foires importantes; ***Botochani,*** ville commerçante, sur la Sikna, affluent du Pruth, et qui a 4,000 habitants; ***Piatra,*** qui a aussi des foires marchandes; ***Nyamtz*** ou ***Nemza,*** avec un monastère de 500 moines, qui possède une image miraculeuse de la Vierge en argent massif. Cette ville, jadis fortifiée, est située sur une colline escarpée, près de la rive gauche du Nemz, affluent de la Moldava. — Près de Roman, sur le Sereth, on voit les ruines d'une ville slavonne nommée *Sem-Endrova* ou Saint-André. — ***Roman*** ou *Rõmano* (1,500 hab.) est, comme son nom l'indique, une ancienne cité des Romains: on y remarque encore des restes de murailles romaines; c'est le siége d'un évêché grec. — A peu de distance du Pruth, *Housch* est une ville épiscopale renommée pour son tabac, réputé le meilleur de la Moldavie. C'est dans ses murs que, en 1711, Pierre le Grand, avec l'armée russe, fut sauvé d'une ruine totale par l'habileté de Catherine et par la stupidité des généraux turcs.

Iassy (*Iasch*) est une ville de 80,000 âmes, dont moitié israélites. Située dans une plaine riante et fertile, au pied d'une colline qui s'élève en pente douce, elle offre dans son intérieur un séjour malsain à cause des miasmes qu'exhalent les égouts qui traversent les rues, et du Bachlui, affluent du Pruth, qui forme une longue série d'étangs marécageux. Malgré la beauté des environs, on cite très-peu d'habitants qui aient des maisons de plaisance. Les 5 à 6,000 maisons d'Iassy sont bâties la plupart en bois et sans beaucoup de régularité. L'ancienne cour des Princes, que l'on dit avoir été construite par les Romains sous Trajan, était autrefois l'édifice le plus vaste et le plus remarquable de la ville; mais, consumé par le feu en 1783, il n'a point été rétabli. Le palais des Princes, détruit en 1827 par un incendie qui consuma les deux tiers de la ville, a été restauré. Depuis cet incendie, Iassy s'est considérablement embellie. Ses édifices sont en général dans un goût européen; quelques rues sont spacieuses et longues; déjà, dans certains quartiers, on a remplacé par un pavé le plancher incommode et dispendieux dont la voie publique était autrefois recouverte. La rue principale est cependant encore pavée d'un grossier parquet de madriers, qui, sous le poids des voitures, se couvre d'une boue infecte. Cette rue est habitée par un peuple de marchands, de changeurs, de courtiers, tous israélites; une galerie, soutenue par des piliers de bois, sert d'auvent aux magasins. Des étoffes de tous les pays, des nouveautés de tous genres, des objets de quincaillerie allemands ou anglais, garnissent les rayons de ces

boutiques : les marchandises de France s'y font remarquer en grand nombre. On n'y voit presque rien de l'industrie de la ville, cette industrie étant à peu près nulle. Au milieu de certains quartiers, surtout dans la partie haute, il n'est pas rare de rencontrer, outre de grands jardins, des terrains vagues où vivent des animaux domestiques, tels que des moutons, des chèvres et des porcs. Iassy n'est point riche en églises; parmi les principales il faut remarquer la nouvelle cathédrale, le monastère de *Frumos* et l'église des Trois-Saints, dédiée aux saints Basile, Jean Chrysostome et Grégoire le Théosophe. Le style de cette église est byzantin; des tours élancées la surmontent; la surface entière de l'édifice est recouverte d'arabesques sculptées en relief et d'une admirable variété; ses fenêtres étroites ne laissent pénétrer à l'intérieur qu'une faible lumière, qui lutte à peine avec celle des lampes allumées jour et nuit sous les trois nefs. Des fresques d'une naïveté remarquable recouvrent les sombres murs du sanctuaire. Cette église fut fondée en 1622 par le prince Basile; on remarque dans le chœur les portraits de ce prince et de sa famille. Iassy possède un collége qui acquiert chaque jour de l'importance, et qui renferme une bibliothèque et un musée d'histoire naturelle. Elle possède en outre trois imprimeries, et une société des sciences naturelles et médicales. Les habitants riches se font remarquer par le luxe un peu sauvage de leurs vêtements : la femme d'un boyard, lorsqu'elle est parée, porte pour 20 à 30,000 piastres de bijoux et de perles, sans compter les pelleteries.

§ VI. Valachie. — Les localités situées sur le Danube sont Braïla, Oltenitza, Giurgevo, Kalafat, et Tchernetz. — *Brahilov, Braïla* ou *Ibraïla,* à 16 kilomètres de Galatz, n'était autrefois qu'une forteresse turque autour de laquelle se groupaient à peine quelques centaines d'habitants; c'est aujourd'hui une ville moderne de 12 à 15,000 âmes. Sa forteresse, cédée à la Valachie en vertu du traité d'Andrinople, a été démolie, et ses pierres ont servi à bâtir de vastes magasins destinés à entreposer les céréales dont Ibraïla est un des principaux points d'embarquement. Son port, déclaré franc en 1836, a acquis une importance considérable. En 1852 il recevait 1,500 navires, et expédiait pour 19 millions de céréales; mais il ne recevait encore que pour 9 à 10 millions de francs de produits coloniaux ou manufacturés. — *Oltenitza,* village situé près de l'embouchure de l'Argis, en face de la ville turque de Tourtoukaï, est célèbre par la victoire des Turcs sur les Russes en 1854. — *Giurgevo,* située en face de Routschouk, était une forteresse turque d'où sortaient autrefois des troupes de janissaires qui allaient piller au loin les champs et enlever les troupeaux. En vertu du traité de 1829, ses fortifications ont été rasées. Cette ville offre encore un mélange de ruines et de constructions nouvelles; on y voit quelques habitations dont les dehors présentent de loin l'aspect de palais, mais qui ne sont que des constructions de bois et d'argile. Quelques rues sont cependant alignées avec soin; près du Danube, de jolies maisons et une église toute neuve dédiée à saint Pierre donnent à Giurgevo un aspect européen. Plus loin une place circulaire, au centre de laquelle s'élève une haute tour, est entourée de boutiques et de cafés dans le goût oriental. Cette ville est actuellement un des points les plus fréquentés des Principautés, à cause des bateaux à vapeur de la mer Noire et du Danube, qui y stationnent; son commerce s'élève à plusieurs millions. Elle a été le théâtre de nom-

breux combats entre les Russes et les Turcs. Sa population est de 10,000 habitants. — *Kalafat,* située en face de Viddin, est une bourgade qui a joué un rôle important dans la dernière guerre en arrêtant la marche des Russes sur la Serbie. — La dernière ville valaque sur le Danube est *Tchernetz,* située près du défilé d'Orsova et du pont de Trajan. C'était autrefois une ville importante, qui ne se compose plus que d'une longue rue tortueuse bordée de tristes boutiques. On y voit une assez belle église.

En décrivant les villes de l'intérieur dans l'ordre des affluents, nous trouvons dans le bassin du Sereth, Fokchany, Rimnik et Bouzeo. — *Fokchany,* située sur le Milkhov, à la limite des deux Principautés, est une ville commerçante de 12,000 habitants. Elle renferme plusieurs églises, et ses environs ont de riches vignobles. C'est là que siége la commission centrale des deux Principautés. — *Rimnik* n'a de remarquable que sa situation sur la route de Bucharest à Iassy. C'est le siége d'un évêché. Les Russes y battirent les Turcs en 1789. — *Bouzeo,* sur le Bouzeo, est aussi le siége d'un évêché, et renferme 4,000 habitants. — Sur un affluent de la Jalomnitza, on remarque *Kimpina,* dépôt des marchandises qui viennent de Transylvanie, et près de laquelle sont les mines de sel de *Okna-Tchaga.* — *Tergovist,* sur la Jalomnitza, était autrefois la résidence des hospodars, et avait 30,000 habitants. Ses grandes maisons et ses remparts tombent en ruine. Malgré sa position avantageuse dans un beau pays, elle n'a plus que 5,000 habitants. — *Valeni* et *Ploiesti,* sur le Telesin, sont remarquables, la première par les riches salines de ses environs, la deuxième par sa grande foire de laines.

Dans le bassin de l'Argis, *Kimpolung* a perdu ses fabriques et son commerce, mais elle a encore 4,000 habitants. — *Ardjich-Kurte* est une bourgade en ruine, qui était autrefois la résidence des hospodars. Cette résidence est aujourd'hui à *Bucharest* ou *Bouchoresti,* située sur la Dombovitza, dans une grande plaine, et qui renferme 100,000 habitants. C'est en quelque sorte un immense village où quelques hôtels, plusieurs beaux et grands couvents, les tours nombreuses des églises, se perdent parmi des jardins, des terrains vagues, des cloaques, des masures et des baraques. Les rues sont, en général, fort mal pavées et la plupart même ne le sont pas du tout; il en résulte que pendant la chaleur de l'été on est exposé à une poussière insupportable, et que pendant les jours pluvieux la poussière se change en une boue liquide. Ces rues populeuses sont garnies de nombreuses boutiques, qui, comme dans tout l'Orient, se groupent par nature de marchandises ou d'industries; un quartier tout entier est rempli par les magasins de pelleteries et les ateliers des tailleurs. La plupart des maisons ne sont que des baraques en bois vermoulu, parmi lesquelles s'élèvent çà et là des édifices de l'architecture la plus fragile, dont les ornements ne sont que des moulages en plâtre. Cependant Bucharest possède quelques beaux édifices bâtis en pierre, principalement les églises. Elles sont remarquables par leur style byzantin, qui les ferait prendre pour des constructions fort anciennes, tandis que les plus vieilles ont à peine deux cents ans d'existence. La ville renferme, dit-on, 10,000 maisons, 130 églises grecques, 26 monastères, une église catholique, 2 chapelles protestantes, 5 synagogues et 10 khans ou hôtelleries.

Bucharest possède quelques établissements qui indiquent le progrès des lumières. Outre ses 80 écoles, elle a un collége national, qui est fort bien tenu et où la littéra-

ture française tient une place honorable. On y remarque une bibliothèque de 7 à 8,000 volumes d'un bon choix, un musée d'antiquités, un musée d'histoire naturelle, enfin un théâtre où l'on joue en italien, en français et en allemand. Quelques établissements de bienfaisance placent Bucharest au rang des villes qui suivent le progrès social. L'hôpital militaire est bien tenu, ainsi que le grand hôpital civil de Panteleimon, qui a été fondé par des souscriptions philanthropiques. On cite aussi l'hospice Brancovano et l'hôpital de Coltsa avec sa tour en ruine, construite en 1715 par les soldats de Charles XII. Bucharest n'a pas d'industrie, mais il s'y fait un commerce actif.

Rimnik-Voultcha, sur l'Alouta, au débouché de la route du Rothen-Turm, a dans son voisinage les grandes mines de sel gemme d'*Okna-mare* et le couvent de *Dragachan,* où les hétaïristes furent défaits en 1821. — *Slatina,* sur l'Alouta, renferme 6 églises et 4,000 habitants. — *Tirgochyl,* sur le Chyl, au débouché d'une route des Carpathes, a 2 écoles et un tribunal. — *Craïova,* sur le Chyl, chef-lieu de la Petite-Valachie, renferme 9,000 habitants; elle est importante par son commerce et sa position au débouché des Carpathes, sur la seule route praticable qui joigne Viddin à Bucharest. Cette ville, qui a été jadis le siége d'un banat indépendant, n'est plus fortifiée et ressemble, par la pauvreté et le désordre de ses maisons ainsi que par l'absence de monuments, à un grand village. Tout le pays, surtout sur les bords du Chyl, a été horriblement dévasté en 1828 et en 1854, et ressemble à un désert.

CHAPITRE QUATRIÈME.

PRINCIPAUTÉ DE SERBIE.

§ Ier. Description physique. — La *Principauté de Serbie* ou *Servie,* aujourd'hui tributaire de l'empire ottoman, est bornée au nord par la Save et le Danube, depuis le confluent de la Drina jusqu'au confluent du Timok, à l'est par le Timok et une ligne de convention qui la sépare de la Bulgarie; au sud, par une ligne de convention qui la sépare de la Bulgarie et de la Servie; à l'ouest, par la Drina, qui la sépare de la Bosnie. Sa superficie est de 52,000 kilomètres carrés. Quand elle était province turque, elle avait plus d'étendue, et comprenait en outre la Rascie ou le haut bassin de l'Ibar, le plateau de Kassova, le haut bassin de la Morava-Bulgare; elle s'appuyait ainsi sur le plateau de Mœsie, et comprenait les parties militaires les plus importantes de l'empire ottoman. Les traités qui ont assuré son indépendance lui ont enlevé ces parties par lesquelles la province de Bosnie entre en communication avec la Bulgarie et la Roumélie.

Cette Principauté appartient presque entièrement au bassin de la Morava. Nous avons dit plus haut (page 602) que ce bassin se partageait en deux parties distinctes : celle des Moravas-Affluents, celle de la Grande-Morava. La Serbie ne comprend que le bassin de la Grande-Morava, avec une petite partie des bassins de la Morava-Serbe et de la Morava-Bulgare, ce qui lui enlève l'importance militaire qu'elle avait autrefois, et qui faisait de la partie haute de cette province la position capitale de

l'empire ottoman. En effet, placée entre la Bosnie et la Bulgarie, elle fermait la communication entre ces deux provinces; maîtresse d'une partie des Balkans, elle pouvait tourner ces montagnes par leur centre et jeter une armée dans le bassin de la Maritza et sur Constantinople; enfin située en face de la Hongrie, elle était le grand chemin des Turcs pour pénétrer dans ce royaume. Aujourd'hui, son importance militaire est réduite à la possession de la grande route de Vienne à Constantinople depuis Belgrade jusqu'à Nissa, forteresses turques qui en commandent les extrémités.

La Serbie est couverte des contre-forts des Alpes Bosniaques, et nous avons décrit plus haut les principaux de ces contre-forts (page 591). C'est une région presque entièrement montagneuse et boisée; les plaines et les cultures y sont les exceptions; les montagnes et les vallées s'y enchevêtrent avec tant de confusion, que c'est un des pays de l'Europe les moins connus, les plus favorables à la guerre, l'un de ceux qui ont été le plus souvent dévastés par les armées. Aussi rien n'inspire plus de tristesse que la vue de cette contrée, avec son beau climat, son sol fertile, ses montagnes pittoresques et pleines de richesses minérales, ses nombreuses rivières, et qui n'apparaît que comme une immense forêt, semée de loin en loin d'amas de cabanes qu'on décore du nom de villes.

La Serbie produit du maïs, du froment, du millet, qui viennent en abondance, bien que la culture en soit très-négligée. Elle produit aussi des vins qui proviennent de vignobles plantés par Probus, et qui sont supérieurs à ceux de la Valachie. Elle exporte du tabac, du lin et du chanvre. Les fruits du Midi manquent, mais les bois de pommiers et de cerisiers couvrent des districts entiers. Les pâturages sont excellents; mais les races de bœufs et de moutons sont médiocres, et les habitants tirent leurs principales ressources et font leur principale industrie de l'élève des porcs, qu'ils laissent errer librement et par bandes innombrables sous leurs forêts de chênes. Ces forêts sont remplies de bêtes sauvages et donnent de magnifiques bois de construction. On commence à exploiter des mines de fer et de cuivre à Maidenpek.

§ II. Population. — Histoire. — La Serbie est habitée par une population qui a joué un rôle de premier ordre dans l'histoire de l'Europe orientale. Les Serbes appartiennent à celle des quatre grandes familles de la race slave qu'on appelle *illyrienne*, et ils en forment la branche la plus vivace et la plus puissante. Leur nombre ne s'élève en Serbie qu'à 1,100,000 individus; mais si on leur ajoute leurs frères de la Bosnie, de l'Herzegovine, du Monténégro, de la Croatie, de la Dalmatie, de la Hongrie, etc., ils sont plus de 8 millions, et l'on peut rattacher à leur famille les 7 à 8 millions de Slaves du reste de la Turquie et de la Grèce. Ainsi que nous le verrons dans la description de la Bosnie et des autres provinces turques, un assez grand nombre de ces Slaves sont devenus musulmans, mais ceux de la Serbie sont tous chrétiens grecs. Les Serbes forment même la population chrétienne la plus recommandable par la dignité de son caractère, son courage, sa générosité, ses mœurs simples, libres, fières, indépendantes, son attachement à ses usages et à sa religion. Tous les paysans sont propriétaires. Leur langue est un des dialectes slaves les plus doux et les plus purs; leurs chants nationaux, remplis de grâce et de naïveté, célèbrent leurs anciennes guerres contre les Turcs, les miracles de saint Saba et de saint André, les aventures de leurs princes, leur grandeur passée. Il n'est pas en

effet dans toute l'Europe orientale d'histoire mieux remplie que l'histoire des Serbes.

Lors des irruptions des Goths et des Huns, l'empire romain appela des *Slaves* pour repeupler l'Illyrie déserte. Les *Serbi* accoururent d'un pays nommé la Grande-Serbie, pays qu'on cherche dans la Galicie; ils se divisaient eux-mêmes en *Blancs* et *Rouges*. Établis d'abord en Macédoine, où la ville de Servia garde encore leur mémoire, ils se fixèrent définitivement sur les bords de la Morava et de la Drina. Les Serbes-Rouges ne se bornèrent pas à occuper la Mœsie supérieure ou le pays des *Triballes*, dont une partie prit le nom de Rascie, mais ils fondèrent encore en Dalmatie plusieurs petits États. Les Serbes-Blancs occupèrent la Bosnie jusqu'aux bords du Verbas. Pendant que les Serbes se répandaient dans l'intérieur de l'Illyrie, un essaim de Slaves-Polonais, sorti de la Grande-Chrobatie, située dans les monts Carpathes, se mit à la tête de l'ancienne population de la Pannonie, et, devenu promptement puissant par le mélange avec les habitants, s'empara de toutes les contrées à l'ouest de la Verbas et de la partie occidentale de la Dalmatie.

Ainsi deux invasions distinctes, l'une de Slaves occidentaux, l'autre de Slaves orientaux, ont formé la population actuelle des Slaves-Illyriens, ou, si l'on aime mieux un terme géographique, des Slaves-Sud-Danubiens. La conversion des Serbes au christianisme date du règne d'Héraclius, qui leur envoya des prêtres, mais elle ne fut complète que sous l'empereur Basile, dont ils reconnurent la suzeraineté en recevant un second baptême. Soumis deux fois par les Bulgares, ils rentrèrent avec eux sous la domination des Grecs en 1018, mais ils ne tardèrent pas à s'émanciper. En 1085, Bodin et Voulkan soulevèrent la Serbie et la Bosnie, et prirent le titre national de *Schoupans*. Beli-Ourosch, fils de Voulkan, s'intitula grand-duc de Serbie, et eut pour successeur (1143) Étienne Nemania, son petit-fils, qui se fit reconnaître par les empereurs grecs prince indépendant, et fut le fondateur d'une dynastie qui dura trois cents ans. Nemania eut trois fils, Étienne II, qui lui succéda (1197); Voulkan, duc de Zenta et de Choulm, c'est-à-dire d'une partie de la Dalmatie et de l'Herzegovine; enfin, Saba, fondateur du patriarcat de Serbie. Étienne obtint de la cour de Rome le titre de roi ou de *Kral*. Émeric, roi de Hongrie, s'en offensa et prit momentanément le titre de roi de *Rascie*[1]; mais la dynastie de Nemania fut promptement rétablie, et prit un nouvel éclat sous Étienne Ourosch III. Enfin vint le règne glorieux d'Étienne Douschan (1333), qui faillit remplacer l'empire grec par un empire serbe, faire avorter la puissance ottomane et changer ainsi les destinées de l'Europe. Ce prince, conquérant et législateur, qui fut en quelque sorte le Charlemagne des Serbes, possédait par lui-même ou par ses vassaux presque tous les pays qui forment aujourd'hui la Turquie d'Europe. Il se fit couronner en 1340 à Uskioup *empereur des Romains et des Triballes*, et conçut le projet de détruire l'empire d'Orient. Après avoir une première fois assiégé Constantinople et forcé l'empereur Andronic à lui demander la paix, il marchait de nouveau contre cette ville à la tête de 80,000 hommes, lorsqu'il mourut dans le chemin (1356).

A cette époque, la race serbe dominait toute l'Europe orientale; elle avait absorbé presque entièrement la race hellénique, et semblait appelée à de grandes destinées.

[1] De *Rascia*, aujourd'hui *Novi-Bazar*, dans le bassin de l'Ibar.

Mais les Slaves-Illyriens ne sont pas des peuples fondateurs; c'est une famille poétique, insouciante, sans grande ambition, sans longue pensée d'avenir, qui n'a jamais vécu qu'au jour le jour, gardant ses mœurs vagabondes, ses instincts primitifs, n'établissant que des dominations passagères, qui n'a pas su s'assimiler les restes de la civilisation antique, enfin entachée du défaut qui a perdu tous les peuples chrétiens de l'Orient, son isolement de l'unité latine. Ce peuple si intéressant, auquel l'héritage de Constantin semblait prédestiné, abandonna pour ainsi dire cette proie facile aux heureux Osmanlis.

Les successeurs d'Étienne Douschan laissèrent l'empire serbe se démembrer en plusieurs États vassaux ou rivaux. Cependant le kral Lazare, s'étant ligué avec les princes de Bosnie, d'Albanie et de Valachie, essaya d'arrêter la marche des Turcs que commandait Amurat Ier. Une grande bataille se livra à Kassova en 1389. Amurat fut tué avant l'action par un noble serbe; Lazare, fait prisonnier, fut décapité; les Serbes furent complétement défaits. Cette bataille décida l'abaissement ou la sujétion de tous les peuples slaves, et donna aux Osmanlis la domination de l'empire byzantin.

Cependant les Serbes résistèrent encore soixante-dix ans à la domination turque, grâce aux secours qu'ils tirèrent des rois de Hongrie, dont les krals se firent les vassaux. Enfin, en 1459, Mahomet II parvint à faire la conquête de toute la Serbie. Ce pays, réduit à l'état de pachalick, fut divisé en *timars* ou en fiefs qu'on donna à des sipahis, et l'on fit entrer une grande partie de sa population dans le corps des janissaires. Malgré cela, les Serbes conservèrent leurs lois, leur religion, leurs usages; ils restèrent les ennemis des Turcs, et pendant plusieurs siècles des bandes de brigands ou de *heiduques* ne cessèrent d'inquiéter leur domination. Cependant aucune grande révolte ne fut tentée, parce que le pays était commandé par de nombreuses forteresses, surtout par celle de Belgrade, et parce que dans les guerres entre l'Autriche et la Turquie il était continuellement traversé par des armées. Enfin les Serbes, au commencement du dix-neuvième siècle, se soulevèrent contre la tyrannie des janissaires, et mirent à leur tête un heiduque, Czerni-Georges ou Georges le Noir. Les Turcs furent massacrés ou chassés; mais le pays tomba dans l'anarchie et se mit vainement sous la protection du czar de Russie: celui-ci, par le traité de Bucharest en 1812, abandonna cette province à la Turquie. Les Serbes furent partout battus, et les Turcs rétablirent leur domination; mais ils commirent tant de cruautés, que le pays se révolta de nouveau. Après une lutte sanglante, la paix fut conclue en 1817 aux conditions suivantes : Les limites de la Serbie réduites à celles que nous avons données; le pays gouverné par un *grand knès* élu par les habitants, et par les knès ou nobles dont l'assemblée répartira l'impôt; la religion, les biens et les priviléges des Serbes, respectés; expulsion des musulmans, excepté des garnisons; tribut au sultan, etc. Milosch Obrenovitch, beau-frère de Czenri-Georges, fut nommé grand knès. Enfin, en 1834, la Serbie obtint un hatti-chérif qui lui donnait l'indépendance réelle avec une constitution garantie par la Russie.

§ III. Gouvernement, commerce, etc. — Par cette constitution, la Serbie est établie en principauté héréditaire; le prince de Serbie jouit de tous les droits souverains, à la condition d'un tribut et de l'investiture qui lui est donnée par le sultan; il est assisté de ministres qu'il choisit lui-même et d'un sénat (*skupschina*) de 17 membres

composé de nobles et primats, sans le consentement duquel aucune loi ne peut être décrétée ni aucun impôt établi. La liberté civile et religieuse est garantie. Des justices de paix sont établies dans chaque village, des tribunaux de première instance dans chacun des 17 districts de la Serbie, et une cour d'appel à Kragouchevatz. Aucun Turc ne peut s'établir en Serbie, excepté à Belgrade. Chaque commune doit avoir son école. Belgrade, Kragouchevatz, Czabatz, ont des gymnases; Belgrade a même un lycée et des facultés de philosophie, de droit et de théologie. Le gouvernement y entretient aussi une imprimerie, qui publie plusieurs journaux et a donné quelques ouvrages remarquables. Les Serbes, simples plutôt que barbares, recherchent déjà l'instruction; ils écrivent dans leur belle langue, et, comme elle est presque identique avec le russe, ils envoient leurs enfants étudier aux universités de la Russie. Les femmes, douées de beaucoup de charmes, commencent à apprendre les arts agréables de l'Europe.

Le culte grec est sous la direction de l'archevêque de Semendria. Il y a aussi un archevêque catholique à Scopia.

La Serbie a un budget de recettes d'environ 5,356,000 francs, dont 3,576,000 provenant de l'impôt foncier et de la capitation, 864,000 fr. provenant des douanes, etc. Les dépenses s'élèvent à 6,268,000 francs, dont 425,000 francs pour le tribut à la Porte, 340,000 francs pour le prince, 212,000 francs pour le sénat, et le reste pour les ministères. La Serbie entretient une force armée de 2,500 hommes (2 bataillons d'infanterie, un escadron de cavalerie et une batterie d'artillerie); c'est un cadre qui se complète facilement en cas de danger, parce que dans le pays tout le monde est soldat. Chaque district entretient en outre un corps de gendarmerie, qui se recrute parmi les hommes congédiés. Le service actif ne dure que quatre ans.

Les Serbes ont une grande répugnance pour les habitudes et le luxe de l'Occident; ils sont nonchalants, grossiers, à demi sauvages, sans aucun goût pour les aisances de la vie. Aussi l'industrie est-elle tout à fait nulle : c'est à peine si les paysans confectionnent eux-mêmes quelques mauvais outils, quelques mauvais vêtements. Le commerce ne consiste que dans l'échange des produits naturels du sol. Les porcs en forment même, pour ainsi dire, l'article unique, puisque chaque année on en expédie en moyenne 260,000 têtes d'une valeur de 15 à 16 millions, et à destination de l'Autriche. Un peu de laine, quelques têtes de bétail, des peaux brutes, de la cire, sont les autres objets qui alimentent une exportation annuelle de 17 millions et demi de francs environ. Cette exportation s'effectue pour les quatre cinquièmes avec l'Autriche. L'importation, à laquelle l'Autriche et la Turquie prennent une part presque égale, se compose de sel, de cotonnades, de soieries, de fer et acier, de draps, de cuivre, de fer, de cuirs, de tabac, pour une valeur de 15 millions et demi. Si l'on ajoute à ces chiffres environ 5 millions de francs pour le transit entre l'Autriche, la Turquie et la Valachie, on arrive à une somme de 38 à 40 millions, qui représente assez exactement le commerce général de la Serbie.

§ IV. Villes. — La ville la plus importante de la Serbie, et qu'on regarde comme la capitale, est *Belgrade,* l'une des plus célèbres de l'Europe sous le rapport militaire; elle est située au confluent de la Save, en face de l'endroit où la Temes, en se jetant dans le Danube, le coupe en plusieurs bras marécageux, sur la grande route qui joint

Vienne à Constantinople, à égale distance de ces deux villes. C'est le boulevard de l'empire ottoman contre l'Autriche, et c'était autrefois l'avant-poste des Turcs contre la Hongrie. Elle a la forme d'un triangle irrégulier, dont un côté est couvert par la Save, un autre par le Danube, tous deux réunis par une citadelle; le troisième côté, tourné vers la campagne, a une enceinte bastionnée et un château. Cette ville a subi des siéges très-nombreux, dont les plus importants sont ceux de 1521, où elle fut prise par Soliman le Magnifique; de 1658, de 1717, de 1789, où elle fut prise par les Impériaux; de 1806 et de 1813, où elle fut prise par les Serbes, etc. Aujourd'hui c'est encore une place très-forte, mais ayant une position singulière, puisque politiquement elle appartient à la Serbie, et militairement à l'empire ottoman, qui y tient garnison. On la divise en deux parties : à l'ouest, la ville des *Rasciens* ou des Serbes, située sur la Save et dominée par la citadelle; elle a un aspect assez agréable, mais ne renferme aucun édifice; à l'est, le long du Danube, s'étend la ville turque; celle-ci a un aspect misérable et manque de régularité; on n'y remarque que les casernes et la mosquée. Les Turcs de Belgrade vivent en bonne intelligence avec leurs voisins. La population, qui s'élève à 25 ou 30,000 habitants, se compose de 2,000 Turcs, de Serbes, de Grecs, d'Arméniens et de juifs, attirés par un commerce très-actif. En effet, Belgrade est l'entrepôt principal entre l'Allemagne et la Hongrie d'un côté, Constantinople et Salonique de l'autre. Elle possède quelques fabriques d'armes, de soieries, de coton et des tanneries importantes.

Les autres villes de la Serbie situées sur le Danube sont : *Gladova*, près des Portes de Fer; c'est la station des paquebots du bas Danube. De là les marchandises sont portées par terre au-dessus des rapides jusqu'à Neu-Orsova. — *Neu-Orsova*, située en face d'Alt-Orsova et dans une île, avec un faubourg et un château sur la rive droite, est importante pour les communications entre la Hongrie et la Valachie; c'est là que le défilé des Portes de Fer devient le plus dangereux. — *Columbatz* n'est remarquable que par le commencement des rapides qui forment le défilé. — *Semendria* ou *Smedreno*, située au confluent de l'Issova, dans un pays bas et marécageux, est la deuxième ville de la Serbie. On y compte 10 à 12,000 habitants. C'est le siége d'un archevêché, et les krals y faisaient autrefois leur résidence. Elle a encore de mauvaises fortifications. — *Krotzka* est un village célèbre par une victoire des Turcs sur les Impériaux en 1739.

On ne trouve sur la Save que *Czabatz*, vieille ville avec un château et des remparts de terre. Czerni-Georges y battit les Turcs en 1806.

Les villes de la basse Serbie sont peu importantes. *Passarowitz*, sur un des derniers affluents de la Morava, est célèbre par la paix de 1718. — *Vallievo* et *Palesch*, sur la Kaloubara, affluent de la Save, sont des bourgades qui ont une enceinte *palanquée*, c'est-à-dire formée de troncs de chênes. Il en est de même de *Losnitza*, sur la Drina, et de tous les autres centres de population. Dans la moyenne Serbie on peut remarquer : *Iagodin*, près de la Moravie et sur l'importante route de Belgrade à Nissa; *Kroukhovatz* ou *Kragouchevatz*, sur la Morava-Serbe, qui marque à peu près le centre du pays; il y reste un vieux château qui a été la résidence de plusieurs princes de Serbie; *Oujitza*, sur un affluent de la Morava-Serbe, ville commerçante de 6,000 habitants, entourée de vergers; son vieux château commande la route de Nissa à Bosna-Seraï; les Serbes s'en emparèrent en 1809 et 1813.

CHAPITRE CINQUIÈME.

BOSNIE, HERZEGOVINE ET MONTÉNÉGRO.

§ Ier. Description physique. — Productions. — L'*eyalet de Bosnie* est borné au nord par la Save, depuis le confluent de la Drina jusqu'à celui de l'Unna; à l'ouest par l'Unna et une ligne de convention qui le sépare des États autrichiens, et par une partie des Alpes Dinariques; au sud par une ligne de convention qui le sépare de la Dalmatie, du Monténégro et d'une partie de l'Albanie; à l'est par une ligne de convention et par le cours de la Drina, qui le séparent de la Serbie. On peut le partager en quatre parties : la *Bosnie,* qui comprend les bassins de la Drina, de la Bosna, du Verbas, de l'Unna, etc.; la *Croatie,* qui occupe le bassin de l'Unna; l'*Herzegovine,* qui occupe les plateaux intérieurs compris entre les Alpes de Dalmatie et les Alpes de Bosnie; la *Rascie,* enlevée à la Serbie, et qui comprend les hauts bassins de la Drina et de l'Ibar. Sa superficie est évaluée à 46,000 kilomètres carrés.

La charpente de la Bosnie est formée par les Alpes Dinariques et Bosniaques, avec leurs contre-forts et plateaux, que nous avons décrites précédemment (p. 591). Elles partagent le pays en deux versants, l'un tourné vers le Danube, et qui donne les petits bassins de la Drina, de la Bosna, du Verbas, de l'Unna, affluents de la Save, et que nous avons décrits (page 601); l'autre tourné vers l'Adriatique, et qui donne, outre le plateau intérieur de l'Herzegovine, le bassin de la Narenta (voir p. 608). Tout le pays est d'ailleurs rempli de sources sans nombre, et, de quelque côté qu'on y voyage, on ne fait pas une demi-lieue sans y voir couler un ruisseau; dans les montagnes on en trouve à chaque cent pas.

La Bosnie, ainsi que nous l'avons vu, est un pays tout montagneux, garni de forêts, d'un accès très-difficile, qui n'a que de mauvaises routes, et se trouve hérissé de châteaux et de villages palanqués. Couverte en avant par la Save, appuyée en arrière par les Alpes Dinariques, elle était en quelque sorte une immense citadelle et le boulevard de l'empire ottoman contre l'Autriche; mais depuis que la Serbie et le Monténégro sont indépendants, la Bosnie est plutôt la sentinelle avancée de la Turquie vers l'Occident, sentinelle perdue au milieu de populations hostiles à l'islam et à laquelle il serait facile de couper le chemin du cœur de l'empire.

Le sol de la Bosnie n'est pas partout également productif, mais ses vallées sont d'une grande fertilité, malgré l'apathie des habitants et leur ignorance des plus simples connaissances agricoles. Le long de la Save, de la Drina, du Verbas, le sol est presque partout d'une qualité supérieure. Sur les revers des montagnes on trouve aussi parfois une épaisse couche de terre végétale; mais, en général, il n'y a guère que le fond des vallées ou le pied des coteaux qui soient complétement propres à la culture des céréales. Ailleurs, c'est une terre légère qui se couvre d'excellents pâturages, ou bien des sommets rocailleux parfumés d'herbes aromatiques, ou bien de fortes pentes garnies d'immenses forêts. Dans la partie septentrionale, on trouve tous les arbres fruitiers des contrées tempérées; la partie méridionale possède des pêchers,

des abricotiers, des figuiers, des amandiers. Quoique les arbres ne soient jamais taillés ni greffés, ils donnent cependant des fruits d'une bonne qualité. Les pommes et les poires y sont d'une grosseur et d'une délicatesse remarquables. On ne fait du vin que le long de la Drina; dans la partie montagneuse, le défaut de chaleur empêche quelquefois le raisin de mûrir. Les habitants suppléent au manque du vin par le *slivovitza,* ou l'eau-de-vie de prunes : aussi tout le terrain aux environs des villages est-il garni de pruniers. On tire des poires un jus doux et épais comme du miel, nommé *pekmes.* Dans les jardins potagers, on cultive, entre autres, les melons, les concombres, les citrouilles, nourriture commune du peuple, les betteraves, les fèves, les haricots, les pois, l'aubergine. On y voit d'énormes navets et quantité d'oignons. Les Bosniaques font aussi une grande consommation de choux : ils s'en nourrissent presque uniquement pendant l'hiver. Les principales productions en grains sont le blé, le maïs et l'orge. On en récolte au delà de la consommation du pays, et le surplus, estimé à une valeur de 4 millions de francs, se vend dans les États autrichiens. La Bosnie produit peu d'avoine; mais les habitants cultivent beaucoup de millet, qui entre dans la composition de leur pain, et dont ils font un cas particulier. Ils prétendent que ce grain se conserve plus longtemps qu'aucun autre, et ils en font le principal approvisionnement de leurs forteresses.

Quoique la Bosnie soit proportionnellement plus peuplée que les autres provinces de la Turquie d'Europe, le nombre de ses habitants pourrait être trois ou quatre fois plus considérable; mais la plus grande partie du terrain est occupée par des forêts. Le chêne, l'orme, le frêne, le hêtre, le peuplier, le charme, l'érable, le bouleau, le tremble, garnissent les parties les moins élevées des montagnes; le sapin, l'if, le mélèze, en couronnent les cimes. Une grande marine y trouverait de quoi se fournir en mâts et en planches.

Les superbes prairies et pâturages de la Bosnie nourrissent des races de bœufs et de chevaux qui ont les qualités principales de celles de la Hongrie. Les moutons ont en partie les cornes tournées en spirale; ils sont mieux soignés que les chevaux, et les Bosniaques cherchent même à en améliorer la race. La laine est un grand article d'exportation. Les poulets et dans quelques districts les cochons abondent. Les brochets, les carpes, les lottes, les truites, peuplent les lacs et les rivières. On trouve quelquefois des castors dans les îles de la Save et de la Bosna. De belles écrevisses se pêchent dans toutes les rivières. Parmi les insectes, l'abeille seule mérite d'être citée : les habitants en ont de nombreuses ruches.

Les mines dont ce pays abonde deviendraient sous une autre domination une source intarissable de richesses. C'était probablement à Slatitza, près de Traunik, que les Romains exploitaient les fameuses mines d'or attribuées à la Dalmatie. De pareilles mines se trouvent, suivant la tradition, dans plusieurs montagnes situées près de Zvornik, de Srebrnik, de Pharès et de Varech. La Bosna, le Verbas, la Drina, la Laschva, roulent en abondance des particules d'or natif. Quant aux mines d'argent, on en connaît un grand nombre qui étaient exploitées sous les rois chrétiens avant l'arrivée des Turcs, et que ces derniers ont abandonnées. Les principales se trouvaient dans le voisinage de Slatina, de Banialuka, de Rama, de Foïnitza, etc. On trouve près du couvent de Kressevo du minerai contenant du mercure. Les mines

de fer sont nombreuses et bien exploitées. Les plus considérables sont près de Foïnitza et de Kressevo. Elles occupent plus de 2,000 ouvriers, et fournissent d'excellent métal que savent très-bien apprécier les habitants pour la fabrication de leurs armes; cette fabrication est toute l'industrie du pays. Les mines de fer fournissent encore beaucoup d'arsenic et d'orpiment. Il existe une mine de plomb entre Kladaïn et Varech.

Quoique le sel soit un des objets d'importation en Bosnie, cependant la nature n'en a pas entièrement privé ce pays. Dans le fond de la vallée occupée par la grande Touzla (la grande saline), on voit 70 ou 80 puits, dont le diamètre ordinaire est de 6 pieds; l'eau s'y trouve communément à la profondeur de 4 à 5 pieds. Cette eau, évaporée dans de grandes chaudières, donne pour sédiment un sel blanc de la meilleure qualité. La vallée dominée par la petite Touzla contient également 40 à 50 puits d'eau salée que l'on fait valoir de la même manière. Non loin de Tartchïn, il y a aussi des mines de sel gemme, mais elles ne sont pas exploitées.

Le climat est très-varié : tandis que les fertiles plaines situées le long de la Drina jouissent d'un hiver assez doux, la Croatie et la partie montagneuse de la Bosnie éprouvent des froids rigoureux; la terre y est pendant six mois couverte de plusieurs pieds de neige, et le thermomètre de Réaumur s'y maintient souvent entre 12 et 18 degrés de glace. Les chaleurs, rarement excessives, sont plus fortes dans le nord de la province. Les forêts qui couvrent les montagnes y font amonceler les nuages, et il y a presque toujours de forts orages suivis de pluies abondantes qui fertilisent le terrain. La Bosnie est en général un pays très-sain; l'air y est pur; excepté les bords de la Save, on y trouve peu d'endroits marécageux.

§ II. Population. — Histoire. — Cette province renferme au plus 900,000 habitants, dont 400,000 mahométans, 400,000 chrétiens grecs et 100,000 catholiques.

La Bosnie, ancienne *Triballie* des Byzantins, fut soumise de nom plutôt que de fait aux empereurs d'Orient vers l'an 680, car on comptait toujours des Triballes parmi les hordes de barbares qui menaçaient Byzance. Plus tard les Slaves, ainsi que nous l'avons vu dans l'histoire de la Serbie, vinrent s'établir en Bosnie, comme dans le reste du bas Danube. Ce pays suivit alors les destinées de la Serbie jusqu'à l'époque où Voulkan en fit un État tantôt indépendant, tantôt vassal des rois de Hongrie. Il fut compris dans l'empire d'Étienne Douschan, s'en sépara après sa mort, et forma un État indépendant sous Étienne Tvarko, qui prit le titre de roi. Mais lui et ses successeurs eurent à lutter continuellement contre les Hongrois et les Turcs, et devinrent alternativement tributaires des uns et des autres. Enfin Mahomet II, en 1464, en fit complétement la conquête; 30,000 de ses habitants furent incorporés dans les janissaires, un grand nombre d'autres embrassèrent l'islamisme.

Dans les autres pays slaves, il s'était fait quelques apostasies parmi les vaincus qui voulaient garder leurs biens et partager les avantages des vainqueurs. Nulle part elles ne furent plus nombreuses qu'en Bosnie : tous les anciens chefs se firent musulmans, et à cette condition conservèrent leurs fiefs, tandis qu'un grand nombre de leurs feudataires suivaient leur exemple, afin de conserver leur liberté personnelle, surtout leurs armes, dont ils considèrent la privation comme le signe de la servitude. Mais les Bosniaques, quoique en grande partie attachés au culte musulman, diffèrent entièrement des Osmanlis sous le rapport des mœurs, des idées, des intérêts; c'est une nation

restée féodale dans son intérieur, et devenue par la force des circonstances alliée ou vassale de l'empire ottoman. Son abjuration n'a été qu'un marché. Les 36 capitaines héréditaires, et dans les villes les *ayans,* ou élus du peuple, exercent un pouvoir fondé sur l'habitude et l'opinion, qui balance et annule celui des autorités nommées par la Porte. La Bosnie est plus indépendante de Constantinople que la Hongrie ne l'est de Vienne; ses plaintes sont des arrêts de destitution pour les pachas; enfin la fidélité des Bosniaques, lors de l'insurrection de la Serbie, leur a valu l'avantage de faire appliquer les revenus de la province à sa défense militaire.

La langue bosniaque, dialecte de la langue serbe, est dominante, et elle place les Turcs dans la situation d'étrangers. L'usage de n'épouser qu'une seule femme, la liberté qu'ont les femmes de se montrer sans voile, le respect pour la mère et l'épouse, voilà ce qui conserve ici une sorte d'esprit de famille ignoré des Orientaux. Aussi les Turcs regardent les Bosniaques comme des demi-infidèles, qu'il faut surveiller et ménager. Les vices efféminés, la corruption, la vénalité, ont fait peu de progrès parmi les musulmans de la Bosnie; ce qui les retient dans la barbarie, c'est leur isolement intellectuel de l'Europe.

Les Bosniaques du rite grec demeurent le long de la Drina et de la Save, ceux du rite catholique sont disséminés le long du Verbas, de Jaïcza à Banialouka, et sur la frontière de l'Herzegovine; les uns et les autres conservent les superstitions, l'ignorance et la ferveur du moyen âge. Esclaves de leur clergé, ils excitent la pitié de leurs compatriotes musulmans, lesquels descendent en partie de ces Bosniaques qui avaient adopté l'opinion hérétique des *Paterniens* ou *Paterins*. La position des villages du rite catholique et du rite grec marque encore la fatale séparation de l'ancien royaume de Bosnie entre les deux Églises d'Orient et d'Occident, dont l'une était soutenue par la lance des Croates et l'autre par l'épée des Serbes.

La population bosniaque a donné successivement aux armées romaines et ottomanes leurs meilleurs soldats. Robuste, turbulente et essentiellement belliqueuse, elle peut lever 40,000 hommes, et a 20,000 hommes de milices chargées de la défense du pays. Ces troupes se divisent en plusieurs corps irréguliers et mal disciplinés. Mais la nature du terrain, rempli de défilés, de cavernes, de bois épais, semé de tours fortifiées et de vieux châteaux; la bravoure personnelle des Bosniaques, surtout quand ils combattent chez eux; le manque de routes, tout fait de la conquête de ce pays une entreprise des plus difficiles.

§ III. Villes de la Bosnie. — Nous avons dit que le nom ancien de *Rascie* était donné à la partie des hauts bassins de l'Ibar et de la Drina, qui a été enlevée à la Serbie pour laisser à l'empire ottoman la route si importante de Bosna-Seraï à Constantinople. Nous avons dit aussi quel rôle militaire avait joué la Rascie par la valeur de ses habitants, qui sont Serbes et chrétiens, et par sa position capitale entre la Bosnie, la Serbie, l'Albanie et la Macédoine. Le lieu le plus important de la Rascie est *Novi-Bazar,* l'ancienne *Rascia,* ville laide et tortueuse, située sur la Raska, affluent de l'Ibar, et peuplée de 8,000 habitants. Elle a un vieux château qui est la clef du plateau de Mœsie. C'est là que se croisent les routes de Bosna-Seraï, de Scutari, d'Uskioup et de Nissa.

On trouve encore dans la Rascie des villes appartenant au bassin du Lim, affluent

de la Drina, qui renferme la route de Bosna-Seraï à Novi-Bazar. Ces villes, situées dans un pays sauvage et assez mal connu, sont : *Zienitza,* sur l'Ouvatz, affluent du Lim, qui a 3,000 habitants et un mauvais château; *Priepol,* qui a 3,000 habitants et un pont sur le Lim; enfin *Bielopol,* située sur les frontières de l'Albanie et du Monténégro, vers les sources du Lim, et qui a, dit-on, 2,000 habitants et un château.

Dans la Bosnie proprement dite, les villes sont plus grandes et mieux peuplées. *Zvornik,* sur la Drina, renferme 6,000 habitants; elle est composée d'une ville basse ou faubourg rempli de masures, et d'une ville haute ou *grad,* dont il ne reste que l'enceinte déserte avec de vieilles tours. Elle passe pourtant pour la plus forte place de la Bosnie, et elle a plusieurs fois arrêté les Serbes; dans son voisinage sont des mines de plomb. Plus haut *Vichegrad,* avec son pont fortifié, a arrêté l'invasion des Serbes en 1809.

Dans le bassin de la Bosna, nous trouvons sur la Miliaska *Seraïvéio* ou *Bosna-Seraï,* capitale de la Bosnie, située sur le penchant d'une montagne riche en mines de fer, et dont le sommet est garni d'une forte citadelle; la riche plaine qui l'avoisine, l'abondance de ses eaux, la beauté de son climat, en font une des localités les plus célèbres de la Turquie. Avec ses jardins, ses minarets, ses tours, elle présente de loin, à cause de sa situation pittoresque, un aspect admirable; mais elle est sale et mal bâtie. Les trois quarts de ses 70,000 habitants sont des musulmans remarquables par leur beauté et leur valeur, mais d'un caractère inquiet et turbulent, et qui, formés en municipalité presque indépendante, ne souffrent la présence des autorités de la province que pendant une visite de trois jours. Le commerce consiste principalement en armes parfaitement fabriquées et en pelleteries. Les denrées coloniales et les objets manufacturés y sont expédiés de Trieste par Spalatro, et de Vienne par Kostanitza, car Bosna-Seraï est le point central entre Trieste et Salonique. La route qui joint ces deux villes, aussi importante que difficile, est un long défilé creusé dans le flanc de la chaîne bosniaque, coupé de ravins, de ruisseaux, de contre-forts.

Foïnitza (2,000 hab.), sur une rivière du même nom, a une fabrique d'armes, plusieurs forges, une poudrerie et un couvent de franciscains. Ses environs ont des mines de fer bien exploitées. En allant à l'ouest, nous trouvons sur la Laschva la ville de *Trawnick* ou *Traunik,* peuplée de 10,000 habitants, dont la citadelle insignifiante est la résidence du gouverneur de la province, auquel la Porte donne le vain titre de vizir de Hongrie. Les revenus de ce fonctionnaire s'élèvent, dit-on, à force d'exactions, à plus de 2 millions de francs; sa cour conserve tous les dignitaires de l'ancienne cour royale de Bosnie.

La Bosna passe à *Visoka* (2,000 hab.), ville importante par les mines de fer et les forges de son voisinage; puis à *Vrandouk,* château fort qui ferme entièrement une des gorges de la vallée; puis à *Chesbé,* petite ville de 1,500 habitants, qui fabrique des articles en fer; enfin elle coule au pied des mauvais châteaux de *Maglaï, Xepsi* et *Dobor,* qui défendent l'entrée du pays contre la Slavonie. On trouve encore dans le pays entre la Drina et la Bosna *Srebernik,* bourg palanqué de 1,500 habitants, aux environs duquel se trouvent des mines d'argent; et *Touzla,* sur un affluent de la Spessa, qui a 3,000 habitants et d'abondantes salines, dont nous avons parlé. Dans

le pays, entre la Bosna et le Verbas, on ne peut remarquer que *Téchaïn,* avec un château fort que sa position rend inaccessible.

Le Verbas ou Verbitza passe à *Scopia,* petite ville défendue par un mauvais château, résidence d'un archevêque catholique; et à *Phaïtza* ou *Jaïcza,* ancienne résidence des rois de Bosnie, où se trouve un pont de pierre; elle a une bonne citadelle et une fabrique de nitre. Sa population est de 3,000 âmes. Le Verbas reçoit à Jaïcza la Plieva ou Plicva, dont les magnifiques cascades sont une des merveilles naturelles de la Bosnie, et dont la vallée est défendue par le fort de *Ghul-Hissar.* Plus bas, au confluent de la Bania, nous voyons *Banialouka,* grande ville de commerce; elle renferme, y compris la citadelle, 4,200 maisons, et elle est entourée de trois fortes redoutes. Il s'y trouve 1,800 familles chrétiennes et une population de 30,000 âmes; ses environs possèdent des eaux thermales, des mines, des forges et des usines.

L'Unna, qui sert en partie de limite à la Turquie et à l'Autriche, arrose trois petites places qui sont les clefs très-insuffisantes de la Bosnie. *Bihacz,* chef-lieu de la Croatie turque, avec 3,000 habitants, est bâtie sur une île de la rivière, avec un faubourg sur la rive droite; elle passe pour très-forte; *Novi* est située au confluent de la Sanna; *Dubicza* renferme 6,000 habitants. Sur la Save, nous remarquerons, en face de Alt-Gradiska (Autriche), *Berbir,* place fortifiée en 1774 par des ingénieurs français.

Le pays entre le Verbas et l'Unna est principalement arrosé par un affluent de l'Unna, la Sanna, dont la vallée ouvre la route de Trieste à Bosna-Seraï; on trouve dans son bassin : *Kamengrad,* qui a, dit-on, une fonderie de boulets, et dans son voisinage plusieurs forges, des mines de fer et d'argent; *Kosaratz,* sur un affluent de la *Sanna,* et *Priedor,* châteaux qui commandent la route dont nous venons de parler.

Il ne nous reste plus à nommer dans la Bosnie que *Livno,* l'ancienne *Helenium,* située dans l'intérieur des Alpes Dinariques, sur la Pistrizza, rivière sans écoulement; elle a 6,000 habitants, avec une enceinte fortifiée et trois châteaux. C'est la défense de l'entrée de la Bosnie. Tout le pays aux environs est hérissé d'obstacles naturels, de tours, d'abatis d'arbres, de routes défoncées.

§ IV. Herzegovine. — Nous avons vu que les Alpes Dinariques se partagent en deux étages parallèles comprenant entre eux de hauts plateaux : la crête la plus basse ou voisine de la mer, ce sont les Alpes de Dalmatie; la crête la plus élevée, la plus épaisse, la plus éloignée de la mer, ce sont les Alpes de Bosnie. Le pays compris entre ces deux étages de montagnes, c'est l'*Herzegovine,* qui se trouve ainsi limitée du côté du littoral par la Dalmatie autrichienne, du côté des montagnes par la Bosnie, enfin qui touche par le sud au Monténégro.

L'Herzegovine a porté successivement les noms de *royaume de Rama* et de *duché de Saint-Saba,* d'où est venue, dans la traduction bosniaque, la dénomination de *herzegovina* (le duché). C'est un pays pauvre, sauvage, mal peuplé, et dont les habitants, de race serbe, sont devenus des musulmans grossiers, cruels et fanatiques. Cette province, inaccessible aux voyageurs dans son extrémité nord-est, présente un aspect tout différent de la Bosnie. Au lieu des forêts, des cascades, des vallées fertiles et pittoresques de la Bosnie, elle ne renferme que des montagnes nues et déchirées, des plaines arides et pierreuses, des cours d'eau torrentueux qui se perdent dans les terres ou ne s'écoulent à la mer que par de profondes brèches. L'ensemble

des plateaux dont il se compose est parcouru par un bourrelet montagneux intermédiaire des Alpes de Bosnie et des Alpes de Dalmatie, parallèle à ces deux chaînes, et qui est la limite naturelle entre les montagnes productives et les montagnes stériles; sa partie la plus élevée est le *Velesh,* dans le voisinage de Mostar; sur son revers septentrional sont des bois magnifiques, de beaux pâturages, des rivières ayant un cours régulier; sur son revers méridional sont des amas de rochers nus, sillonnés par des vallées sans eau, ou bien des espèces d'oasis que parcourent des rivières qui naissent toutes formées et qui se perdent sans écoulement dans des gouffres : ces vallées sans issue sont inondées ou desséchées, suivant les saisons.

En remontant les bords fertiles mais malsains de la Narenta, nous trouvons *Mostar,* ville de 10,000 habitants, résidence du gouverneur de l'Herzegovine. Elle a une citadelle avec une enceinte flanquée de tours. Son aspect extérieur est pittoresque, mais elle est aussi sale et misérable que les autres villes turques. On y fabrique des lames de sabre à la façon de Damas. Elle a un beau pont de pierre sur la Narenta. Ses environs sont ornés d'oliviers, de vergers et de bons vignobles.

Dans le bassin calcaire de la Trebinstizza, on remarque *Trebigne,* l'ancienne *Tribunia,* ville fortifiée, de 9,000 habitants, anciens Serbes, la plupart convertis au mahométisme. Il n'y a dans toute cette vallée d'autres cultures que celles qui entourent la ville. La rivière, après avoir reçu le Klioutch, semble se diriger vers la Narenta; mais, arrêtée par les montagnes, elle se perd dans un gouffre souterrain. Il en est de même de celle qui arrose le canton de *Popovo,* fertile en blé, en huile et en vins.

§ V. Monténégro. — Au sud-est de l'Herzegovine, et enclavé entre la Dalmatie autrichienne, qui le sépare de la mer, l'Albanie et la Rascie, se trouve un petit pays tout montagneux qui s'est rendu indépendant de l'empire ottoman, et qu'on appelle *Czerna-Gora* ou *Monténégro.* Il occupe la partie la plus confuse, la plus épaisse des plateaux intérieurs que nous avons décrits entre le golfe de Cattaro, le lac de Scutari et les sources du Lim, et comprend le haut bassin de la Moracca. Il est séparé de l'Herzegovine par un contre-fort des monts Ivan, les monts Pessori. Les contre-forts des Alpes Bosniaques et des Alpes de Dalmatie s'y ramifient de telle sorte qu'ils font de cette région un chaos inextricable de petits plateaux entièrement nus et arides, de petites vallées où les cours d'eau n'ont pas d'issue, enfin de vallées plus ouvertes et qui appartiennent au bassin de la Moracca. Le Monténégro a 98 kilomètres dans sa plus grande longueur du nord au sud, et 47 kilomètres de large, avec une superficie de 3,500 à 4,000 kilomètres carrés. C'est un pays très-peu fertile, mal cultivé, mais ayant de belles forêts et de beaux pâturages, qui nourrissent d'excellents moutons et d'autres bestiaux, objets d'exportation; les vallées produisent du vin, mais peu de blé. Les petits territoires alliés du Monténégro, au nord du lac de Scutari, possèdent un sol plus gras, avec des montagnes boisées, des rivières poissonneuses.

L'histoire primitive du Monténégro se confond avec celle de la Serbie, dont il était une des moindres dépendances, et avec laquelle il lutta contre les Ottomans. Quand la Serbie devint une province turque, le Monténégro, grâce à son isolement montagneux, continua à résister, et ce n'est qu'en 1623 qu'il fut contraint à payer tribut à la Porte. Cette soumission dura quatre-vingts ans. Dans les premières années du dix-huitième siècle, les Monténégrins se soulevèrent, massacrèrent les Turcs et cher-

chèrent à se placer sous la protection de la Russie. Depuis cette époque, leur histoire n'est qu'une suite continuelle de combats contre les troupes des sultans, qui n'ont pu parvenir à rétablir leur suzeraineté. La lutte dure encore, mais dès à présent on peut considérer le Monténégro comme indépendant.

La population est d'environ 125,000 habitants, tous chrétiens grecs, unis à l'Église russe, dont ils reconnaissent le chef comme leur protecteur. Le pays est divisé en huit districts ou *nahia*, administrés par des *sardars* ou capitaines, et en villages administrés par des *knès*. Ces sardars et ces knès élisent le *vladika* ou chef supérieur, qui autrefois était l'évêque du pays, et exerçait à la fois le pouvoir temporel et spirituel. On le choisissait toujours dans la même famille. Depuis quelques années, le vladika s'est dépouillé de la dignité d'évêque, et n'est plus que le chef politique du pays. Le pouvoir de ce prince est à peu près absolu; l'exercice en est tempéré seulement par un conseil de seize membres, espèce de sénat, dont les lois, ainsi que les arrêts du vladika, sont exécutées par 400 employés, et par 800 hommes de milices réparties dans les différents districts. Les revenus s'élèvent de 75 à 80,000 francs et proviennent d'un impôt de 5 francs environ par maison ainsi que du produit des amendes. Les dépenses publiques étant fort restreintes, il reste à peu près la moitié de ce revenu pour l'usage personnel du prince, auquel la Russie paye en outre une pension de 120,000 francs. Les sénateurs ont un traitement de 480 francs.

Tout est guerrier ici, depuis l'évêque jusqu'au berger. Le fusil accompagne partout le Monténégrin. Ce canton peut lever 20 à 25,000 soldats, qui ont presque continuellement battu les pachas envoyés contre eux. Très-souvent ils font invasion sur le territoire albanais et y enlèvent du butin. Les Monténégrins, vindicatifs, sanguinaires, jaloux de leurs femmes, ignorent les agréments de la civilisation; mais ils connaissent le patriotisme, la fraternité d'armes et les droits de l'hospitalité. Le Monténégro renferme une centaine de villages ou de hameaux bâtis au pied ou autour de monastères qui ressemblent à des forteresses. Le chef-lieu est *Cettigne*, bourgade de 80 maisons situées autour d'un couvent, où résidait autrefois le vladika. C'est là que se rassemble le sénat, dans un bâtiment couvert en chaume, où les sénateurs siégent sur des bancs de bois.

CHAPITRE SIXIÈME.

BULGARIE.

§ Ier. Généralités. — Histoire. — La *Bulgarie*, qui comprend les 3 *eyalets* de *Nissa*, de *Viddin* et de *Silistrie*, est limitée au nord par le Danube depuis le confluent du Timok jusqu'à ses embouchures, ce grand fleuve la séparant des Principautés danubiennes; à l'est par la mer Noire depuis les bouches du Danube jusqu'au golfe de Bourgas; au sud par la chaîne des Balkans dans toute son étendue, depuis la mer Noire jusqu'au plateau de Mœsie, cette chaîne la séparant de la Roumélie; enfin, elle est limitée à l'ouest par une ligne de convention qui la sépare de l'Albanie, de la Russie et de la Serbie, depuis le plateau de Mœsie jusqu'au confluent du Timok.

D'après cela l'on voit que la Bulgarie occupe la plus grande partie du versant septentrional des Balkans. Elle ne comprend qu'en partie les bassins de l'Ibar, de la Morava-Bulgare, du Timok, mais entièrement les bassins du Lom, de l'Isker, du Vid, de la Jantra, de l'Ak-Lom, du Taban, affluents du Danube, ainsi que ceux du Kamtchik, du Pravadi, etc., affluents directs de la mer Noire. Nous avons décrit ces rivières, ainsi que la chaîne des Balkans avec ses contre-forts (voir pages 593, 603, 605).

La Bulgarie est une région étagée en terrasses que traversent plusieurs chaînes parallèles détachées des Balkans, et leurs divers degrés sont divisés à leur tour par des ramifications transversales qui poussent leurs dernières éminences jusque sur le Danube. Les rivières se creusent dans ces terrasses calcaires d'étroits et ravineux bassins; elles n'ouvrent que de mauvaises voies de communication, et leurs points de passage sont rares et difficiles. Les plateaux qui les séparent sont eux-mêmes déchirés de gorges profondément fouillées; là où ils ne sont pas couverts de bois, ils offrent des steppes nues, hérissées de ronces et de broussailles, et qu'interrompent souvent des terrains cultivés en blés et des coteaux couverts de vignobles.

La Bulgarie a un climat généralement froid, parce qu'elle est exposée aux vents des steppes du Nord. Aussi est-elle couverte de glaces de décembre à février; néanmoins la température générale est assez douce pour admettre la culture du blé, du vin, des fruits, du tabac, de la soie; mais le pays est aussi mal cultivé qu'il est fertile. Les bestiaux à cornes et à laine trouvent de gras pâturages sur les flancs des montagnes; les chevaux abondent, et l'on en mange même la chair. Les pins, les chênes et les hêtres varient l'aspect des forêts immenses de l'intérieur. Les montagnes renferment un grand nombre de sources chaudes; celles du mont Suha sont sulfureuses et colorées de rouge. Sur la frontière de la Serbie, non loin des sources de la Nissava, une fontaine tiède s'élève en colonne de l'épaisseur d'un bras, tandis qu'au pied de la même colline on voit jaillir une autre source cristalline et glaciale; toutes les deux sont minérales.

La Bulgarie, comme la Valachie et la Moldavie, a été le grand chemin de tous les barbares d'Asie qui sont venus déborder sur l'Europe : les Sarmates, les Huns, les Abares, les Koumans, etc., ne firent que la traverser; les Bulgares s'y établirent. Les Bulgares, ou Voulgares, étaient une ancienne nation turque qui vivait dans le quatrième siècle sur le Volga, aux environs de Kazan. Ils vinrent d'abord s'établir dans les pays entre le Don et le Bug; puis, en 539, ils passèrent le Danube et s'emparèrent des rivages de la mer Noire jusqu'à l'Hæmus. Dans le septième siècle, ils pénétrèrent en Thrace, en Macédoine, en Thessalie; un de leurs essaims s'établit dans le duché de Bénévent, et une de leurs bandes fugitives périt dans la Carinthie sous le fer des Bavarois. Leurs guerres avec l'empire grec eurent le caractère le plus atroce; ils réduisaient des provinces entières à n'être que des déserts, qu'on appelait *forêts de Bulgares*. Domptés par Jean Zimiscès (971) et convertis au christianisme, ils se rendirent de nouveau indépendants en 980 et formèrent un royaume qui fut en guerre continuelle avec les Serbes et les Grecs, et qui s'étendait sur la Macédoine et l'Albanie; l'empereur Basile II le détruisit. Mais quand Constantinople fut tombée au pouvoir des Latins, les Bulgares reprirent leur indépendance et ils firent une guerre acharnée aux empereurs francs. Ils tombèrent ensuite sous la domination des rois

serbes, qui leur laissèrent néanmoins des chefs nationaux. A la mort d'Étienne Douschan, ils formèrent de nouveau un État particulier sous le *kral* Sisman, et suivirent les Serbes dans toutes leurs guerres contre les Turcs. Enfin ils furent conquis par Bajazet Ier en 1394.

Adoucis par la vie agricole, les Bulgares forment aujourd'hui une population simple, douce, paisible, laborieuse, hospitalière, économe, qu'on a comparée souvent à celles de la Suisse et de l'Auvergne. La plupart suivent le rite grec sous un patriarche particulier. Ils parlent un dialecte slavon qui ne diffère que peu du serbe. Ceux qui ont adopté le mahométisme y mêlent plusieurs mots tartars. La population des 3 eyalets de la Bulgarie est de 3,350,000 habitants, dont 1,450,000 chrétiens.

§ II. Eyalet de Nissa. — Cet eyalet occupe les hauts bassins de l'Ibar, de la Morava-Bulgare avec ses affluents, de l'Isker, etc. C'est donc un pays très-élevé qui comprend le plateau de Mœsie avec le revers septentrional du Balkan occidental et les routes si célèbres de Novi-Bazar à Uskioup par le plateau de Kassova, de Nissa à Andrinople par le plateau de Samakov, routes par lesquelles on descend dans la Macédoine et dans la Thrace, en traversant les Balkans dans les parties les moins élevées et les plus unies. Les villes de cet eyalet sont bien déchues de ce qu'elles étaient sous l'empire byzantin, mais elles ont gardé par leur position une grande importance.

Pristina, près de la Sitnitza, affluent de l'Ibar, renferme 8,000 habitants. Elle est assez mal fortifiée et devrait être l'une des principales citadelles de l'empire, puisqu'elle tient la route de la Bosnie dans la Macédoine. On voit à quelque distance de cette ville la fameuse plaine de *Kassova* (champ des merles), qui a 35 à 40 kilomètres de long sur 12 de large, avec une hauteur moyenne de 5 à 600 mètres, plaine totalement déboisée, cultivée ou couverte de pâturages. C'est là qu'en 1389 le sultan Amurat Ier, avant la bataille qu'il gagna sur les Serbes, les Bosniaques et les Bulgares, fut assassiné par Milosch-Kabilovich. Ses troupes élevèrent un monument sur sa tombe, où brûlaient jadis des lampes entretenues perpétuellement par des derviches. En 1484, Amurat II y défit entièrement une armée de Hongrois.

Dans le même plateau sauvage où l'Ibar et la Morava-Bulgare prennent leurs sources on trouve encore : *Nova-Berda,* près de laquelle sont des mines de fer non exploitées; *Vrania,* qui a des mines de fer et des fabriques d'armes. En descendant la Morava, on remarque d'abord *Leskowatz,* petite ville sans importance, mais située entre des montagnes cultivées qui présentent l'aspect de la Suisse; puis *Orkup,* sur la Toplitza, qui est l'ancienne *Precopia;* enfin *Nissa* ou *Nisch,* sur la Nissava, qu'on y traverse sur un pont de 240 mètres. Cette ville est la patrie de Constantin, qui l'avait embellie et enrichie; aujourd'hui elle n'est plus composée que de cabanes d'argile très-basses et couvertes de bardeaux. Elle n'est entourée que d'un rempart de terre, mais sa petite citadelle est régulièrement bastionnée. On y compte 16,000 habitants. Cette ville tient la grande route de Belgrade à Constantinople, laquelle est défendue par des fortifications : la principale, après Nissa, est *Mustapha-Palanka,* ville de 2,000 habitants, que dominent les montagnes voisines.

Le haut bassin de l'Isker renferme les villes de Sophia et de Samakov. *Sophia,* l'ancienne *Sardica,* où se tint le concile de 347, ville de 40,000 habitants, sale, mal bâtie, mais ayant des fabriques de lainages et de cuir, avec un commerce assez actif,

était autrefois la capitale de la Bulgarie. C'est le siége d'un archevêché grec. Elle est défendue par une forte muraille flanquée de tours. C'est la clef du fameux défilé de Trajan (voir p. 593). Elle est située sur l'Isker dans une belle plaine couverte de vergers. — *Samakov*, située près des sources de l'Isker, au milieu du plateau central des Balkans, est le débouché du défilé de Kis-Derbend, qui mène de l'Albanie sur Andrinople; elle est importante par ses mines de fer, ses forges, et renferme 7,000 habitants.

§ III. Eyalet de Viddin. — *L'eyalet de Viddin* comprend toute la rive droite du Danube depuis le Timok jusqu'à Tourtoukaï. Les villes les plus considérables sont sur le fleuve.

Viddin, ville assez industrieuse et commerçante, renferme 20,000 habitants et occupe une position très-importante. C'est aujourd'hui l'une des trois grandes places de la ligne militaire du Danube; elle observe la Petite-Valachie et les défilés de la Transylvanie, couvre les approches de la Serbie, enfin tient le débouché extrême de l'importante et difficile route qui va à Nissa rejoindre la grande chaussée de Vienne à Constantinople. Viddin a la forme d'un pentagone irrégulier; elle a de mauvais bastions, une forte citadelle et deux ouvrages détachés dans les îles de Kalafat; enfin elle est environnée de marais. Sous ses murs s'est livrée, en 1689, une bataille où les Turcs furent défaits par les Impériaux. Sa citadelle a bravé, sous le fameux Pasvan-Oglou, toutes les forces de l'empire ottoman.

Argoul-Grad, Lom, Zibrow, Rahova, sont des bourgs *palanqués,* c'est-à-dire entourés d'un simple rempart de terre avec un fossé et de fortes palissades de troncs de chênes que le canon seul peut ouvrir. Ils sont situés sur le Danube au confluent des cours d'eau venant du Veliki-Balkan, c'est-à-dire aux points où la rive droite, venant à s'abaisser, cesse de commander la rive gauche.

Nicopoli, ville de 10,000 habitants fondée par Trajan, fait un commerce assez actif. Elle est importante par sa position au confluent de l'Osma et en face du confluent de l'Alouta. De ses anciennes fortifications, il ne reste qu'un château et quelques ouvrages dans les îles du fleuve. Les Russes l'ont prise et ruinée en 1810 et 1829. Plusieurs batailles se sont livrées dans ses environs : la principale est celle de 1396, gagnée par Bajazet sur les troupes de Sigismond, roi de Hongrie, assisté des chevaliers français que commandait Jean Sans peur. — *Sistova,* 10,000 habitants, a quelques fabriques, un peu de commerce, et une vieille enceinte flanquée de tours. Les Russes l'ont prise et ruinée en 1810.

Routschouk, l'une des trois grandes places turques du Danube, est située en face de Giurgevo, au confluent du Kara-Lom, au débouché de la grande route de Russie à Constantinople, par Iassi et Bucharest, et des deux principales routes des Balkans; elle a pour principale défense un château qui commande la ville ainsi que le fleuve, qui forme en cet endroit plusieurs îles. Ses environs ont été le théâtre de nombreux combats entre les Russes et les Turcs. La ville elle-même fut prise par les Russes en 1810, après un très-long siége et une bataille gagnée par eux à *Battin.* Routschouk a, dit-on, 30,000 habitants, qui font un commerce assez actif; elle renferme quelques fabriques de maroquin, de mousseline, etc. — *Tourtoukai,* petite ville située en face du confluent de l'Ardjich, a une position remarquable. Elle lie les deux grandes places

de Routschouk et de Silistrie, et se trouve au seul endroit où, entre ces deux villes, le fleuve présente des points de passage facile.

La seule ville que nous ayons à nommer sur les affluents du Danube, c'est *Loftcha* ou *Lovatz*, sur l'Osma, qui fait quelque commerce, et a 3,000 habitants.

§ IV. Eyalet de Silistrie. — *Silistria*, l'une des trois grandes places turques du fleuve, est située au débouché de la route principale des Balkans par Choumla; elle a 20,000 habitants, et fait un commerce considérable. Elle est enveloppée d'une muraille demi-circulaire flanquée de tours, et se trouve protégée au sud par une ligne de redoutes que relie un fort château. Assiégée vainement par les Russes en 1773 et 1809, ils s'en emparèrent en 1829 après un long siége; enfin en 1854, ils livrèrent vainement des assauts multipliés et désastreux aux ouvrages extérieurs. Routschouk, Silistria et Choumla sont les sommets d'un triangle très-remarquable qui est en quelque sorte la citadelle de la Turquie en avant des Balkans. — *Rassova*, petite et laide ville défendue par un mur de terre, a en face d'elle des marais inabordables. — *Hirschova*, ville de 4,000 âmes, défendue par un mauvais château, a été prise par les Russes en 1809, en 1828 et en 1854. Son importance est assez grande, parce qu'elle se trouve près de l'endroit où finit la Berchlcha, et où le Danube reprend un seul lit. — *Matchin*, ville défendue par deux mauvais châteaux, a été prise par les Russes en 1809, en 1828 et en 1854. Son importance était autrefois très-grande, parce qu'elle avait vis-à-vis d'elle, mais en étant séparée par quatre ou cinq bras de plus de 10 kilomètres de largeur, la place forte d'Ibraïl ou Braïla, dont nous avons parlé et qui lui servait de tête de pont. Au moyen de Braïla, les Turcs tournaient facilement la Valachie, pénétraient dans la Moldavie et gardaient tout le bas Danube. — *Toultcha* est une petite forteresse près de laquelle les Russes ont passé le fleuve en 1854. Cette ville était autrefois importante quand elle se liait à travers les sept ou huit bras du Danube à la forte place d'Ismaïl, que les Russes ont cédée en 1856 à la Moldavie.

La presqu'île rectangulaire comprise entre la mer et le cours du Danube, depuis Rassova jusqu'à Kilia, s'appelle la *Dobroutcha*. C'est un pays généralement plat, formé d'alluvions, et même en partie inondé, mais très-fertile en blés, renfermant d'excellents pâturages où paissent de petits chevaux recherchés pour leur trot sûr et uniforme, et habité par une population tartare paisible, hospitalière, laborieuse; il est parcouru par une chaîne de très-faibles hauteurs qui longent le fleuve, et vont ensuite s'épanouir et se hausser entre Matchin et Baba-Dagh; leur point culminant s'élève à 200 mètres. C'est ce renflement subit du sol qui force le Danube à faire sa grande et dernière inflexion pour arriver à la mer. Ce pays est très-remarquable sous le rapport militaire : le Danube étant assez facile à franchir vers la fin de son cours, à cause des nombreuses îles et canaux qui le divisent, la Dobroutcha a été la route ordinaire des grandes invasions des barbares; elle conduit, par la partie basse des Balkans, dans le bassin de la Maritza et sur Constantinople. Aussi les Romains l'avaient coupée par une muraille et un fossé qui allaient de Rassova à Kostendjé, et qu'on appelait *vallum Trajani;* les traces de cette défense, par laquelle la ligne du Danube se trouvait rectifiée et continuée, existent encore. Quant aux Turcs, ils l'avaient rendue difficilement abordable au moyen des places de Braïla et d'Ismaïl, par les-

quelles ils dominaient la rive gauche, sans cesse ouverte à leurs armes. C'est par la Dobroutcha que les Russes ont envahi la rive droite en 1810, en 1829 et en 1854. Dans cette dernière guerre, un corps d'armée français a fait dans ce pays malsain une marche désastreuse.

Nous n'avons à nommer dans la Dobroutcha que *Baba-Dagh*, ville de 10,000 habitants, située près du lac Rasseïn, au milieu de marais qui rendent sa possession importante au point de vue militaire; aussi était-ce le rendez-vous des armées ottomanes contre la Russie.

Sur les affluents du Danube nous remarquerons : *Tirnova* ou *Tournovo*, résidence des derniers rois bulgares, et à présent d'un métropolitain qui s'intitule primat et patriarche de Bulgarie. Entourée d'une épaisse muraille, elle se présente agréablement sur une colline, au milieu de jardins, sur les bords de la Iantra. On porte sa population à 12,000 âmes. Elle a un grand château. Au sud-est de cette ville s'élève la *Svetigora*, c'est-à-dire la montagne sainte, dont les forêts, rendues inviolables par des traditions antiques, prêtent aux troupeaux et aux fontaines la fraîcheur d'un ombrage perpétuel. — *Razgrad*, sur l'Ak-Lom, est située dans une contrée fertile, et a 8,000 habitants. — *Kutschuk-Kaïnardji*, sur le Taban, est un village célèbre par le traité de 1774.

Il nous reste à décrire les importantes villes situées sur les cours d'eau qui tombent directement dans la mer Noire. — *Varna* est située à l'embouchure du Pravadi, qui lui forme un port médiocre, mais le meilleur de la Turquie d'Europe sur la mer Noire. C'est une ville fort laide, assez commerçante, et qui renferme 18,000 habitants. Son commerce est évalué à 15 millions, dont moitié en exportation de blé. Elle est assez bien fortifiée et commandée par un vieux château flanqué de tours. C'est la clef de la route par laquelle on peut tourner Choumla et les Balkans pour marcher sur Constantinople. Amurat II y battit les armées chrétiennes en 1444. Les Russes s'en emparèrent en 1829. Cette place a été le rendez-vous des armées anglo-françaises dans la guerre de 1854; c'est de là qu'elles partirent pour débarquer en Crimée; les flottes stationnaient dans la baie de Baltschik, située au nord de Varna. — *Pravadi*, sur la rivière du même nom, est une petite ville de 5,000 habitants qui a été fortifiée depuis 1828 pour fermer l'espace entre Choumla et Varna et défendre le défilé de Dobrol. — *Choumla*, l'une des positions militaires les plus importantes de l'Europe, est à la tête du redoutable triangle, dont Routschouk et Silistrie tiennent les deux autres sommets, sur la grande route de Russie par Bucharest à Constantinople. C'est la clef du Balkan et le principal boulevard de la Turquie contre les Russes. Elle est située sur une sorte de promontoire si escarpé et si étroit, qu'il est presque impossible de la bloquer et de la bombarder. La ville, tortueusement ramassée sur cette hauteur, a une population de 20 à 30,000 habitants, assez laborieux et principalement livrés à l'industrie du cuivre. Entourée de remparts, de fossés et flanquée de tours, elle est le réduit d'un vaste camp retranché, qu'enveloppent de hautes collines fortifiées et qui est défendu par une citadelle dominant tout le plateau. Les Russes ont bloqué inutilement Choumla en 1811 et 1828, et trois batailles ont été livrées sous ses murs. Cette ville renferme le tombeau de Hassan-Pacha, dont la bravoure, dans les guerres avec Catherine II, sauva l'empire chancelant.

Au sud de Choumla, *Aïdos* (5,000 hab.), au débouché du défilé de Nadir-Derbend,

est une petite ville dévastée en 1829 et remarquable par la beauté de son site, son commerce et ses eaux thermales. — *Karnabat* (4,000 hab.) est importante par sa position au débouché du défilé de Dobrol. Ces deux localités sont situées sur des torrents qui finissent dans la vaste baie de Bourgas, sur laquelle se trouvent *Bourgas,* ville de 6,000 habitants, port médiocre et mal fortifié, et *Sizeboli,* petite forteresse prise par les Russes en 1829.

CHAPITRE SEPTIÈME.

LA THRACE.

§ Ier. Généralités. — L'*eyalet d'Andrinople* représente à peu près l'ancienne *Thrace,* et a pour limites : à l'est, la mer Noire; au sud, la mer de Marmara et l'Archipel; à l'ouest, le Despoto-Dagh; au nord, la chaîne des Balkans. Il comprend donc : le versant oriental des monts Strandja, les presqu'îles de Constantinople et de Gallipoli, le bassin de la Maritza, qui en occupe la plus grande partie. Nous avons dit plus haut que ce bassin était circonscrit au levant par les monts Strandja, au nord par le Balkan oriental, au couchant par le Rhodope, au sud par le Takir-Dagh. Nous avons décrit ce fleuve, ainsi que les montagnes qui l'enveloppent.

La Thrace comprend la partie la mieux cultivée, la mieux habitée, la plus riche, de l'empire ottoman : de belles plaines, des montagnes doucement mamelonnées, des coteaux chargés de vignobles ou d'arbres fruitiers, de nombreux villages, de petites villes industrieuses, des habitants actifs et laborieux, une grande capitale, le voisinage de Constantinople, en font une contrée éminemment accessible aux progrès de l'Occident. La population se compose de Grecs, d'Ottomans et de *Vlakes* ou *Zinzares.* Ces Vlakes ne tirent pas leur origine de la Valachie : on croit qu'ils sont les restes des anciens habitants de la Thrace; ils ont des mœurs sauvages et mènent une vie errante. Ces trois races forment environ 2,000,000 d'habitants, dont les trois cinquièmes sont chrétiens, et les deux cinquièmes musulmans. Les Ottomans habitent principalement les villes. Nous avons dit, dans l'histoire générale de la Turquie, à quelle époque ils se sont établis dans ce pays.

La Thrace a une importance politique de premier ordre, comme contenant Constantinople, ainsi que les dernières parties des routes d'Autriche et de Russie vers cette capitale, lesquelles se réunissent à Andrinople. Depuis les montagnes jusqu'à cette dernière ville, ces routes ne rencontrent pas d'obstacles; mais, au-dessous d'Andrinople, quand le chemin doit suivre la succession de défilés qu'offrent les affluents de l'Erkené, il ne traverse plus qu'un sol sablonneux, de petites plaines incultes, des villages rares.

§ II. Villes du littoral. — Le versant oriental des monts Strandja, que nous avons décrit ailleurs, ne présente que peu de villes remarquables. La seule importante est *Midiah,* l'ancienne *Salmydessus,* qui a 6,000 habitants, un mauvais port et d'anciens monuments souterrains.

Dans le Bosphore de Thrace, nous trouvons d'abord, à l'endroit où la mer Noire se précipite dans le détroit, les châteaux *des Phares,* éloignés l'un de l'autre de

4,400 mètres, et près desquels sont les îles *Cyanées;* puis, à 2 kilomètres de là, les forts construits par le baron de Tott; puis, dans un endroit où le canal n'a que 700 mètres de large, les deux *Kavak,* châteaux forts mal construits, ayant à leurs pieds des batteries à fleur d'eau. On passe ensuite devant le golfe de *Buyukdéré,* où relâchent les vaisseaux qui sortent du Bosphore, et en face duquel, sur la côte d'Asie, se projette une énorme saillie, la montagne du Géant, d'où l'on jouit d'un ravissant panorama. Au-dessous est le bourg de *Thérapia,* situé au fond d'une baie circulaire; ses maisons s'élèvent les unes au-dessus des autres, comme les bancs d'un amphithéâtre. Des jardins qui entourent chacune d'elles d'un rempart de verdure complètent ce village champêtre où il n'y a ni rues ni places. Les ambassadeurs de France et d'Angleterre y ont leurs maisons de campagne. Plus loin, on trouve sur la côte d'Asie *Unkiar-Skelessi,* célèbre par le traité de 1833; puis la profonde baie de *Beïcos,* où les flottes anglaise et française ont stationné en 1853. On arrive ensuite sur la côte d'Europe au village de *Balta-Liman,* célèbre par la convention de 1849, et aux deux châteaux d'*Europe* et d'*Asie* (*Roumeli-Hissar, Anadoli-Hissar*), situés à 8 kilomètres de Constantinople, dans un endroit où le canal s'encaisse entre deux caps rocheux qui ne lui laissent que 800 mètres de largeur. Ce sont des fortifications du moyen âge, avec leurs tourelles, donjons, ponts-levis, à demi ruinées, mal armées, mal défilées, mais qui semblent jetées là à dessein, au milieu d'une riche végétation, pour embellir le plus frais, le plus riant paysage. Ces châteaux ont été construits par les Turcs avant la prise de Constantinople pour affamer cette ville. Enfin, on arrive à la grande ville de Constantin et de Mahomet II, qu'on peut diviser en trois parties : Constantinople, Galata avec Péra, Scutari, qui est en Asie.

Constantinople était dans l'origine une bourgade thracienne connue sous le nom de *Lygos,* puis elle devint une colonie grecque sous celui de *Byzance,* et enfin, sous Constantin, dont elle prit le nom, la capitale de l'empire romain. Les Turcs l'appellent *Stamboul*[1]. Cette ville est située entre la mer de Marmara et un bras du Bosphore, dirigé du sud-ouest au nord-est, qu'on appelle la *Corne-d'Or,* et qui forme son port, le plus beau de l'Europe, l'un des meilleurs du monde. Elle est à peu près de forme triangulaire, le sommet tronqué du triangle étant occupé par le sérail, dont la pointe se trouve dans une position unique entre la Propontide, le port et le Bosphore, à 1,000 mètres de la pointe de Galata, à 1,800 mètres de la pointe de Scutari. Elle est assise sur un promontoire qui verse ses eaux, d'une part, dans la mer de Marmara; d'autre part, dans la Corne-d'Or. L'arête entre les deux versants la divise en deux parties séparées l'une de l'autre par une longue et tortueuse rue qui se prolonge du nord-ouest au sud-est, depuis la porte d'Andrinople jusqu'à celle du sérail. De cette arête se détachent sept collines, dont six tournées vers le port, et la septième couronnant de ses rameaux le versant de la Propontide.

Sur la première colline, en s'élevant du sud au nord, on voit d'abord le *sérail,* vaste enceinte qui a près d'une lieue de développement, et qui renferme un amas confus de palais, de pavillons, de kiosques, coupés par de magnifiques jardins dont

[1] Ce nom vient, dit-on, de ce que les paysans des environs disaient en grec dorien : « Nous allons *es tan polin*, » dans la ville; mots que la soldatesque turque aura transformés en *Estamboul* ou *Stamboul*. D'autres prétendent que ce mot est une corruption de *Islam-bol,* ville de la foi.

Rouargue sc.

Imp. F. Chardon aîné, 30, r. Montmartre, Paris.

CONSTANTINOPLE

Publié par Furne à Paris.

les pelouses et les gradins s'étagent sur la colline, et dont les arbres gigantesques pendent jusque sur la mer; cité à part, cité de la volupté asiatique et de l'esclavage africain, cité dont l'honneur, la raison et la pitié ont rarement habité l'enceinte. Ensuite on voit la mosquée de Sainte-Sophie, l'ancienne église dédiée par Justinien à la Sagesse éternelle, vaste et massif monceau de pierres couronné d'une grande coupole; puis la mosquée d'Achmet, la plus élégante des mosquées turques, voisine de la place de l'Hippodrome ou de l'Atmeïdan. Sur la deuxième colline, on trouve la mosquée d'Osman; sur la troisième, qui est le point le plus élevé de la ville, celle de Soliman et le vieux sérail. L'aqueduc de Valens joint la troisième à la quatrième, sur laquelle est bâtie la mosquée de Méhémet. Celle de Sélim est bâtie sur la cinquième. Le palais en ruine de Constantin, l'ancien palais des Blaquernes, mieux conservé, et l'ancien quartier de l'Hebdoman se trouvent sur la sixième et la plus septentrionale, voisine du faubourg d'Eyoub. Quant à la septième, elle n'a pas de monuments, et descend par un talus insensible de la porte d'Andrinople au château des Sept-Tours.

Des trois côtés de la ville, celui qui s'appuie sur la mer de Marmara a environ 7,000 mètres de longueur; on remarque vers son extrémité occidentale le *château des Sept-Tours*, l'ancien *Cyclobson*, prison aujourd'hui abandonnée et qui n'a plus que quatre de ses fameuses tours; il est garni d'une vieille muraille haute de 7 à 13 mètres, percée de plusieurs petites portes, avec des tours délabrées, des créneaux démolis, et sur laquelle s'appuient de nombreuses maisons ou cabanes. Le côté du port est plus étendu, la Corne-d'Or ayant 9,000 mètres de longueur, 600 à 1,000 mètres de largeur, et pouvant contenir 1,200 vaisseaux; il est garni, comme le premier côté, d'une vieille et haute muraille percée de portes et qui est à moitié détruite ou cachée sous les masures. Le troisième côté ou celui de la terre monte, descend, serpente sur le double versant de la ville pendant 8,000 mètres, et ne se trouve ouvert que par six portes; il est fermé par une triple muraille construite à trois diverses époques, et formant trois gradins très-délabrés et distants de 6 à 7 mètres. La première, haute de 10 à 13 mètres, est à demi détruite et entremêlée aux maisons ou masures construites avec ses débris; la deuxième a 7 mètres de hauteur et n'est pas en meilleur état; la troisième n'est élevée que de 3 à 4 mètres, et n'a plus que quelques pierres avec un fossé à sec, d'où sort une forêt de cyprès, de broussailles et de plantes grimpantes. La triple muraille présente ainsi comme un rempart très-pittoresque de verdure et de ruines; mais, comme elle est dans l'état où la mit le siége de 1453, elle ne peut servir à la défense de la ville. Tout le terrain voisin de cette muraille est entièrement couvert de cimetières, de jardins, de haies, d'arbres, qui cachent presque entièrement la vue de la ville; il est fortement accidenté et se termine par un plateau où sont construites deux vastes casernes pouvant servir de citadelles. Le voisinage immédiat de la ville est donc assez animé; mais, plus loin, le terrain est nu, la population rare; on n'y voit presque aucune habitation, et les dehors de cette grande capitale ressemblent à un désert.

Si l'aspect de Constantinople est triste du côté de la terre, du côté de la mer il est ravissant. Dès qu'on a dépassé le village de San-Stefano, sur la Propontide, la ville se déploie comme un vaste amphithéâtre qui semble sortir du sein des eaux et se courbe comme un croissant depuis le château des Sept-Tours jusqu'à la pointe du

sérail. Le mur d'enceinte, bâti de débris de murs antiques et surmonté de jardins, de kiosques, de maisonnettes de bois peintes en rouge, forme le premier plan du tableau; au-dessus, des terrasses de maisons sans nombre pyramident comme des gradins entrecoupés de têtes d'orangers et de flèches aiguës de cyprès; plus haut, sept ou huit grandes mosquées couronnent la colline, et, flanquées de leurs minarets sculptés à jour, de leurs colonnades mauresques, portent dans le ciel leurs dômes dorés. Les cyprès séculaires accompagnent ces dômes de leurs cimes immobiles, et les diverses peintures des maisons de la ville font briller la vaste colline de toutes les couleurs d'un jardin.

Quand on a dépassé la pointe du sérail, le panorama devient unique. C'est là, dit le poëte auquel nous empruntons les principaux traits de cette description[1], c'est là que Dieu et l'homme, la nature et l'art, ont placé ou créé de concert le point de vue le plus merveilleux que le regard humain puisse contempler sur la terre.... Les terrasses circulaires du jardin du sérail s'élèvent en pentes insensibles jusqu'au palais du sultan, dont on aperçoit les dômes dorés à travers les cimes gigantesques des platanes et des cyprès; de distance en distance, ces groupes d'arbres sont interrompus par des pavillons, des kiosques, des portes sculptées et dorées, ou des batteries de canons de formes bizarres et antiques. Puis l'horizon s'élargit, la côte d'Asie se dessine à droite, toute découpée de larges et hautes collines, dont les cimes sont de noires forêts à têtes aiguës, les flancs des champs entourés de franges d'arbres, semés de maisons peintes en rouge, et les bords des ravins à pic tapissés de plantes vertes et de sycomores; plus loin, ces collines s'élèvent davantage, puis redescendent en plages vertes et forment un large cap avancé qui porte comme une grande ville : c'est *Scutari,* avec ses grandes casernes blanches, ses mosquées entourées de leurs minarets resplendissants, ses quais et ses anses bordés de maisons, de bazars, de caïques, enfin avec la sombre et profonde forêt de cyprès qui couvre la ville, et où les Turcs de Constantinople se font enterrer. Au delà de la pointe de Scutari, terminée par un îlot qui porte une chapelle turque et qu'on appelle le *Tombeau de la jeune fille,* le Bosphore, comme un fleuve encaissé, s'entr'ouvre et semble fuir entre des montagnes sombres au pied desquelles on distingue à perte de vue une suite non interrompue de villages, de flottes à l'ancre ou à la voile, de petits ports ombragés d'arbres, de maisons disséminées avec leurs jardins sur la mer.

Si maintenant, de la pointe du sérail, on tourne les regards à l'occident, on voit la Corne-d'Or, qui se creuse, se développe, à mesure qu'on avance, en circulant comme un canal entre des flancs de montagnes recourbées. Ce port ressemble à un large fleuve comme la Tamise, enceint des deux côtés de collines chargées de villes et couvert sur l'une et l'autre rive d'une flotte interminable de vaisseaux groupés à l'ancre le long des maisons.

L'intérieur de la ville ne répond point à ce splendide panorama; il n'est composé que de rues étroites, grimpantes, mal pavées, pleines d'ordures, obstruées de chiens sauvages, où trois hommes de front peuvent à peine marcher, que rien n'éclaire pendant la nuit; de maisons petites, malpropres, bâties en bois, à un seul étage, peintes de toutes couleurs, percées de petites fenêtres treillissées, et qui sont dévo-

[1] **Lamartine,** *Voyage en Orient.*

rées par des incendies fréquents; on n'y voit d'autres monuments que les mosquées et les fontaines; on n'y trouve que de petites places, excepté celle de l'Hippodrome; point d'autres boutiques que les marchés ou bazars sales et populeux, point d'autres lieux publics que les bains et les cafés.

L'*Hippodrome* ancien, aujourd'hui appelé *At-Meïdan,* est devenu célèbre par le massacre des janissaires. On y voit encore un obélisque égyptien de 60 pieds de hauteur, placé sur un piédestal en marbre blanc, dont les sculptures, du temps de Justinien, sont à moitié cachées par le sol. Un autre obélisque à moitié détruit s'élève plus loin; enfin, on remarque sur cette place une sorte de colonne torse en bronze. C'est, dit-on, le support du trépied sur lequel se plaçait la Pythonisse dans le temple de Delphes.

La ville est divisée en seize quartiers : le *Kum-Kupi* est le quartier des Arméniens, le *Balat* celui des juifs, le *Fanar* celui de ces familles du Bas-Empire qui ont régné en Valachie et en Moldavie, etc. On appelle encore quartier des *Janissaires* celui qui était habité par cette milice turbulente.

En face du promontoire sur lequel est assise Constantinople se trouve un promontoire plus élevé, qui domine presque toute la ville, et dont les pentes escarpées descendent brusquement dans la mer : le faubourg de *Galata* en occupe le pourtour, le faubourg de *Péra* en couronne le sommet; tous deux sont enveloppés de murailles et de fossés. Ces deux villes présentent le même aspect que Constantinople : les rues y serpentent comme des ravines jusqu'au port; on voit entre elles de grands espaces occupés par des jardins ou par des cimetières. Galata est la résidence des négociants francs; on y parle toutes les langues. Sur le sommet de Péra s'étend un beau quartier ressemblant à une petite ville européenne : là sont bâtis les palais des ambassadeurs chrétiens. Au pied de Péra, sur le Bosphore, sont les établissements militaires de *Tophana.*

Les dernières pentes de Péra et les dernières pentes de Constantinople, à l'extrémité de la Corne-d'Or, viennent se joindre dans le faubourg d'*Eyoub,* célèbre par sa mosquée où les sultans, en montant sur le trône, vont ceindre le sabre d'Osman. En se refermant, elles ne laissent passage qu'à une étroite vallée et à une petite rivière, réunion du Cydaris et du Berbycès, qui circule, serpente au milieu des plus frais tapis de verdure, des plus beaux ombrages formés par des bouquets de platanes, de sycomores, de peupliers : ce sont les *Eaux-Douces* d'Europe, la promenade la plus fréquentée de Constantinople.

Constantinople, avec ses faubourgs, renferme environ 600,000 habitants, dont 350,000 Turcs, 140,000 Grecs, 70,000 Arméniens, 30,000 Juifs et 10,000 Francs. Rien ne garantit l'exactitude de ces chiffres, la Turquie ne faisant jamais de recrutement, et ses hommes d'État n'ayant aucune idée de la statistique. On dit qu'il existe à Constantinople 300 bains publics, 344 mosquées, 400 écoles primaires. Les bibliothèques sont au nombre de 35, mais les livres qu'elles possèdent sont peu nombreux, et on n'y trouve aucun ouvrage ancien ou curieux, pas même dans la bibliothèque du sérail. Constantinople possède une imprimerie fondée en 1728, et qui a publié un peu plus de 200 ouvrages. Nous avons parlé ailleurs des écoles spéciales qui se trouvent dans cette ville. Les principaux établissements militaires de

l'empire y sont concentrés. Le long du port, aujourd'hui traversé par un pont de bateaux qui a près de 500 mètres, se trouvent l'arsenal de la marine, les chantiers de construction et les casernes de la marine; à Tophana sont l'arsenal de l'armée, la manufacture d'armes, la fonderie de canons et de projectiles, les magasins de l'artillerie, etc. Tous ces établissements sont mal tenus, mal approvisionnés et souvent inactifs. L'hôtel des monnaies, le seul de l'empire, se trouve, avec le trésor impérial, dans l'intérieur du sérail.

Constantinople n'est pas une ville industrieuse, la Turquie n'en a aucune qui mérite ce nom; mais c'est une ville essentiellement commerçante, sa situation unique entre l'Europe et l'Asie en fait l'entrepôt du monde entier; ses immenses bazars réunissent tous les produits manufacturés de l'Occident aux curieux produits de l'industrie orientale. Il n'est pas douteux que le commerce extérieur de cette grande ville, qui est le principal marché de toute l'Asie occidentale, ne soit fort considérable, mais il n'existe aucun document officiel sur ses opérations commerciales, dont une notable partie échappe même au contrôle de la douane turque; tout ce qu'on sait, et fort approximativement, c'est qu'il entre annuellement dans le port de Constantinople environ 15,000 navires jaugeant 3 millions de tonneaux, dont un tiers au moins représente la part du petit cabotage effectué sous pavillon grec, un huitième la part du cabotage turc, un quatrième la part de la marine autrichienne; viennent ensuite par rang d'importance l'Angleterre, la Sardaigne et la France, qui occupent environ 500 navires et 150,000 tonneaux. Enfin on évalue le commerce total de Constantinople à près de 3 milliards, chiffre qui ne paraîtra pas trop élevé si l'on songe que la Turquie, n'ayant pas d'industrie, doit demander à l'Europe une quantité énorme de produits manufacturés.

Si nous quittons la capitale de la Turquie d'Europe pour entrer dans la mer de Marmara, nous trouvons sur la rive européenne, outre plusieurs résidences impériales, *Silivri,* l'ancienne *Selymbria* (8,000 hab.), port médiocre défendu par une forteresse; *Erikli,* l'ancienne *Héraclée,* qui n'est plus qu'une bourgade. C'est entre ces deux villes que commençait le *Macron-tichos* ou mur d'Anastase, qui se prolongeait jusqu'à Derkon, sur la mer Noire, et renfermait ce coin de terre qui finit au Bosphore et termine l'Europe. Il avait été construit sous le Bas-Empire pour défendre Constantinople contre les barbares. Sa longueur était de 60 kilomètres, et il formait la base d'un triangle dont Constantinople occupe le sommet; on en voit encore des vestiges.

En continuant à longer la côte, nous trouvons *Rodosto,* ville commerçante, peuplée de 20,000 habitants, au delà de laquelle on aperçoit l'île de Marmara, qui masque l'entrée du détroit des Dardanelles, fleuve maritime, avec ses rives taillées en amphithéâtre, sillonnées de vallons et de sites pittoresques. Nous y remarquons *Gallipoli,* ville de 15 à 20,000 habitants, qui a un bon port, mais qui est sale, triste et misérable. C'est le premier point qui ait été conquis par les Turcs en Europe; elle commande l'entrée du détroit. L'isthme de Gallipoli n'a que 8 kilomètres de large, et était fermé dans l'antiquité par un mur flanqué de trois forteresses, *Cardie, Lysimachie* et *Pattiée.* La possession de cet isthme est indispensable à qui veut garder le détroit, et par conséquent la mer Noire. Gallipoli a été occupée en 1854 par les troupes françaises, qui avaient fortifié l'isthme et fait de cette presqu'île la base de leur occupation de la

Turquie d'Europe. Au delà de Gallipoli, le détroit se rétrécit. En face des ouvrages de *Bohalié* (Europe) et *Nagara* ou Abydos (Asie), il n'a plus que 2,174 mètres, et forme un coude prononcé où le courant est très-rapide, et où la navigation est assez difficile pour qu'un vaisseau seulement puisse passer à la fois sous le feu de 160 pièces de canon. Ces forts, qui sont les meilleurs du détroit, ont été construits en 1807. Plus bas se trouve la baie de *Kilia*, où les Turcs firent en 1356 leur premier débarquement en Europe; près de là, entre les caps Rhétée et Dardanos, sont les *Vieilles-Dardanelles* ou *Kilid-Bahr*, en Europe, et *Kilid-Soultanie*, en Asie, ouvrages éloignés de 1,500 mètres seulement, et composés du côté du canal de batteries à fleur d'eau, où l'on descend par une double rampe; du côté de la terre, d'une enceinte flanquée de tours, avec un donjon en forte maçonnerie. Tout cela est mal tracé, mal défilé, mal armé, quoiqu'on y compte 315 bouches à feu; néanmoins les batteries croisent leurs feux, et l'ennemi s'y trouve exposé, à cause des sinuosités et des courants, pendant près de 12 kilomètres. A 16 kilomètres au-dessous se trouve l'entrée du détroit, qui a 2,800 mètres de largeur, et que marquent les deux caps *Éléonte* et *Sigée*. A leur pied sont les *Châteaux-Neufs* ou *Nouvelles-Dardanelles*, dont la blancheur contraste avec l'azur sombre de la mer. Les Turcs nomment le château d'Europe *Sedil-Bahr-Kalessie*, et le château d'Asie *Koume-Kalessie*. Le premier est accompagné du vieux fort de *Paléocastro*, le second est bâti sur la rive gauche du Simoïs.

§ III. Villes du bassin de la Maritza. — Nous avons déjà dit les caractères de cette vaste plaine bordée par un amphithéâtre montagneux, semée de petites collines, de bois, de cultures, de marécages. Les villes y sont mieux peuplées et plus florissantes que dans le reste de l'empire. On trouve d'abord sur le fleuve *Tatar-Bajardzik*, peuplée de 8,000 habitants, importante par sa position sur la route de Belgrade à Constantinople, et sur celle qui franchit les Balkans et conduit à Routschouk; puis *Philippopoli* (*Félibé*), ville industrieuse de 20,000 habitants, qu'un pont réunit à un faubourg de la rive gauche; on y trouve des fabriques de drap, de soie et de coton. Au-dessous, entre la Maritza et l'Ousoundjova, la petite ville d'*Ousoundjova* est fort importante par son commerce et sa grande foire, qui alimente la Turquie en fourrures, draps, cotonnades, fers et produits coloniaux. Plus loin, le village de *Mustapha-Pacha* a un beau pont, sur lequel passe la route de Constantinople à Vienne; et près de là se trouve la ville de *Tchirmen*, autrefois importante, et qui a un vieux château et une belle mosquée.

La plaine que traverse ensuite la Maritza reste fertile et peuplée, parsemée d'une multitude de petites villes et de villages jusqu'à *Andrinople* ou *Adrianople* (*Edrineh*), ville de 100,000 habitants, regardée comme la deuxième de l'empire, dont elle a été la capitale depuis 1369 jusqu'en 1453. Elle est située au débouché des principales routes des Balkans, sur la grande route de Vienne à Constantinople, et sur la rive gauche de la Maritza, à son confluent avec la Toundja, en face du confluent de l'Arda. Andrinople est environnée de murailles flanquées de tours, mais peu susceptibles de résistance. Il en est de même de la citadelle, qui renferme un arsenal et une fonderie de canons. Aussi la ville et la citadelle ont été prises sans coup férir par les Russes en 1829. Les différents quartiers communiquent entre eux par 13 ponts jetés sur la Toundja et l'Arda. Les édifices les plus remarquables sont la

mosquée de Sélim, regardée comme le plus magnifique temple de l'islamisme ; celle de Bajazet II, et celle de Mourad II, le bazar d'Ali-Pacha et l'*Eski-Seraï,* l'ancien palais des sultans. La hauteur de la coupole de la mosquée de Sélim, celle des voûtes latérales, la majesté des arcades, le grandiose des quatre minarets, la régularité de l'ensemble, excitent vivement l'attention des voyageurs. L'Eski-Seraï, aujourd'hui fort délabré, est un monument qui date de 1350. Les plafonds dorés des appartements, les ornements dans le goût persan, les bains de marbre blanc, les murailles chargées d'arabesques peintes à fresque, sont des vestiges remarquables du luxe des premiers empereurs turcs. Andrinople est une des rares villes de l'empire qui se livrent à l'industrie. Elle a des fabriques de soieries, de lainages et de toiles, des teintureries, des tanneries, et elle fait un commerce actif qu'alimentent ses produits manufacturés, sa soie, estimée égale à celle de Brousse, et les productions d'un territoire fertile. Ce commerce s'effectue en partie par la rivière et le petit port d'Enos.

Après Andrinople, on trouve encore sur la Maritza : *Demotica* (*Didymothicon*), ville de 8,000 habitants, siége d'un archevêché grec, célèbre par le séjour de Charles XII, et qui a des fabriques de lainages et de soieries ; *Ipsala,* l'ancienne *Lypsela,* qui a 3,000 habitants ; enfin *Enos,* petit port d'un accès difficile, et qui a 7,000 habitants. Il s'y fait un important commerce de soies, laines, cotons, cuirs, etc.

Parmi les villes du bassin de la Toundja, nous nommerons *Kaisanlik,* ville de 10,000 habitants, célèbre dans tout l'Orient par son commerce de roses, et qui se trouve au débouché du défilé de Gabrova ; *Eski-Sagra,* qui a 18,000 habitants, avec des bains fréquentés, des fabriques de tapis, etc. ; *Selimno* ou *Islivné,* au débouché du Demir-Kapou, ville de 20,000 habitants, cachée sous les superbes arbres de ses jardins. Il s'y tient une des foires les plus considérables de l'empire. On y fabrique des armes à feu estimées des Turcs et de l'essence de roses.

Sur le revers occidental des monts Strandja, on voit *Kirk-Kilissa* ou les *Quarante-Églises,* ville de 15,000 habitants, parmi lesquels on remarque une nombreuse colonie de juifs, qui fournissent Constantinople de beurre et de fromage. Cette ville est importante par sa position au débouché du défilé de Fakhi, qui ouvre la route de la mer Noire. — *Loulé-Bourgaz,* sur la route de Constantinople, qui y traverse un sous-affluent de l'Erkené, est renommée par ses excellentes pipes.

Dans tout le pays, tantôt plat, tantôt montueux, qui s'étend de la Maritza au Rhodope, on ne trouve aucune localité importante à nommer.

CHAPITRE HUITIÈME.

MACÉDOINE ET THESSALIE.

§ Ier. MACÉDOINE. — GÉNÉRALITÉS. — Les 3 eyalets d'*Uskioup,* de *Monastir* et de *Salonique* comprennent assez exactement l'ancienne *Macédoine* et l'ancienne *Thessalie,* que nous allons décrire successivement. La *Macédoine* est enveloppée : au nord-est, par la chaîne du Rhodope ; au nord, par la série de hauts plateaux et de montagnes que nous avons appelée Balkan central et Balkan oriental ; à l'ouest, par les Alpes Helléniques ; au sud, par un vaste contre-fort de ces Alpes, lequel est terminé par le mont

Olympe. Nous avons décrit ces montagnes. C'est un pays nettement limité et occupant une position centrale, d'une part, entre la région voisine de la mer Adriatique ou l'Albanie; d'autre part, entre la région qui touche aux détroits et à la mer Noire, ou la Thrace; enfin, entre les parties méridionales de la péninsule hellénique. Cette position explique le rôle qu'il a joué dans l'antiquité et celui qu'il pourrait jouer encore. Il est presque entièrement montagneux, mais avec de vastes plaines très-fertiles, et il est remarquable par la presqu'île qu'il projette, la *Chalcidique*, si importante dans les temps anciens, et qui semble, par sa position et ses ports, destinée à dominer la mer Égée. C'est d'ailleurs un pays dont la géographie est fort mal connue, et où il y aurait des explorations à faire comme dans les parties ignorées de l'Afrique. Sa superficie peut être évaluée à 24,000 kilomètres carrés. Elle comprend les bassins du Mesto, du Strouma, du Vardar, de la Vistritza, de l'Indjé-Karasou, que nous avons décrits (voir page 606).

Le climat de la Macédoine est généralement tempéré et très-sain. On y trouve cependant quelques parties marécageuses et des vallons étroits où la chaleur est excessive. Le sol surpasse en bonté les plus riches plaines de l'Italie. L'ancienne Chalcidique est surtout d'une fertilité étonnante : les terres à peine effleurées par le soc de la charrue donnent, dans les plaines de Panomi et de Cassandrie, un produit plus riche que les meilleures terres de la Beauce. La culture du tabac et du coton, plus profitable que celle du blé, envahit tous les jours de nouveaux terrains; ce sont les cantons de Serès, Drama et Zigna qui en produisent les plus grandes quantités. On évalue le produit de ces deux cultures à plus de 12 millions de piastres. Les oliviers donnent aussi une récolte importante, ainsi que les vignobles, qui produisent des vins comparables, dit-on, à ceux de la Bourgogne. Les forêts sont très-nombreuses, mais à peine exploitées, à cause du défaut de communications. Les montagnes renferment de grandes richesses minérales, mais dont on ne tire presque aucun parti. Les mines de Vrana donnent du fer en abondance et très-bon. Le lac laidjiler produit une grande quantité de sel.

La population de la Macédoine est évaluée à 1,800,000 habitants, dont 600,000 seulement sont musulmans; le reste est chrétien grec. Ces habitants sont ce qu'ils étaient autrefois, beaux, forts, actifs, intelligents, belliqueux. C'est principalement de là que sont sortis ces Turcs d'Europe, d'origine hellénique, mais convertis à l'islamisme, qui ont agrandi et maintenu l'empire ottoman. Nous ne citerons parmi eux que les trois vizirs Kiupruli et le pacha d'Égypte Méhémet-Ali.

Parmi les peuplades turques de la Macédoine, nous devons distinguer les *Yeurouks* ou les *Koniarides*, descendants des Turcomans de Konieh, transplantés ici pour contenir la population tributaire, et disséminés en *mahalets* ou villages, où ils jouissent de grands priviléges. Ces habitants des montagnes de la Macédoine fabriquent des draps grossiers, qui servent à l'habillement des pauvres ou à l'emballage. Beaucoup de tribus bulgares et albanaises mènent une vie pastorale dans les cantons montueux, et sont aussi peu connues que les peuplades de l'Afrique centrale.

§ II. Villes. — Dans le bassin du Mesto, nous n'avons à nommer que *Razlouk*, débouché du col de Bania. — Dans le bassin de la Strouma, qui est mal habité et mal connu dans sa partie supérieure, fertile et bien peuplé dans sa partie inférieure, nous

trouvons : *Radomir,* au débouché de la Serbie dans la Macédoine; *Kostendil* ou *Giustendil*, ville de 10,000 habitants, assez bien fortifiée, qui défend la route que nous venons de nommer ; elle est importante par ses fabriques, ses mines, ses eaux chaudes et sulfureuses : c'est le siége d'un évêché et la patrie de Justinien ; *Doubnitza,* sur un affluent de la Strouma, avec 6,000 habitants, des mines de fer et des forges; *Djouma,* qui a aussi des mines de fer; *Radovitch,* à l'entrée de la vallée de la Stroumnitza, fertile et bien peuplée; *Stroumnitza,* jadis fortifiée, et qui a des sources thermales; *Petridj,* chef-lieu d'un canton qui produit d'excellent tabac. Toutes ces villes appartiennent à la haute Macédoine ou à l'eyalet d'Uskioup. Dans la basse Macédoine, on trouve *Sérès,* grande ville de commerce et d'industrie, peuplée de 20,000 habitants, et qui est l'entrepôt principal des cotons de la Macédoine. Elle est située dans une plaine de 50 kilomètres de long sur 12 kilomètres de large, dont le sol noirâtre et salin se prête à toutes les cultures; cette plaine, la mieux cultivée de toute la Turquie et l'une des plus riches de l'Europe, surtout en coton et en tabac, est enveloppée de montagnes pittoresques aux flancs couverts de vignobles; mais l'air y est malsain. — *Drama,* bâtie sur les ruines de *Thassus* ou *Philippes,* est située près de l'Anghista ; elle est importante par ses forges, ses fabriques de coton et de tabac. — Sur le littoral est le petit port fortifié de *Cavalla* (Néapolis), qui défend la route de Constantinople à Salonique. Ses environs sont couverts de belles plantations de tabac. C'est la patrie du vice-roi d'Égypte Méhémet-Ali.

Entre les golfes d'Orfano et de Salonique, ou entre les embouchures du Strouma et du Vardar, se projette la presqu'île *Chalcidique,* pays montueux et très-fertile, qui, après s'être épanoui entre les deux golfes, se partage en trois péninsules, séparées par les beaux golfes de Kassandra, de Longhous, du mont Athos, et ne tenant au continent que par des isthmes étroits et sablonneux. La plus haute et la plus célèbre est celle du mont *Athos,* longue de 40 kilomètres, large de 6, et rattachée au continent par un isthme de 2 kilomètres et demi : c'est cet isthme que Xerxès essaya de couper. Le promontoire qui termine cette presqu'île est le mont *Athos* ou *Hagios-Oros* (la montagne sainte), masse conique dont le point culminant atteint 1,672 mètres et sert de fanal aux navigateurs de la mer Égée. L'Athos est garni de forêts, et dans ses vallées les plus basses, de vignobles, d'orangers et de figuiers. Il est couvert depuis quatorze siècles de couvents et d'ermitages, qui donnaient asile, avant la guerre de la Grèce, à 6,000 moines. Ce nombre est aujourd'hui diminué de moitié. Ces couvents apparaissent comme de petites forteresses bâties dans des positions délicieuses. Ce sont des séminaires renommés, et ils possèdent des collections de manuscrits précieux. Ils sont propriétaires de la presqu'île et payent une redevance à la Porte. Les moines cultivent les terres et exercent les métiers de maçons, de tailleurs, de drapiers, etc. Ils font un commerce lucratif au bourg de *Kareïs* et au petit port d'*Alavar.* La Chalcidique, qui pourrait nourrir 150,000 habitants, n'en a pas aujourd'hui 25,000 ; Potidée, Olynthe, Torone, Stagyre, Apollonie, Chalcis, si célèbres dans l'histoire de la Grèce, n'existent plus. Il ne reste que *Vollène,* aujourd'hui *Kassandra,* avec un bon port et des fortifications célèbres par la résistance des Grecs en 1821, et *Thessalonique,* aujourd'hui *Saloniki* ou *Selanik.*

Thessalonique est située au pied du mont Kourtiah, dans une belle plaine : c'est

la deuxième ville de commerce de la Turquie d'Europe ; elle renferme 70,000 habitants, avec des fabriques estimées de coton, d'étoffes de soie, de tapis, etc. Elle est défendue par une épaisse muraille, deux forts et une citadelle qui datent du moyen âge; elle est sale, tortueuse, mal bâtie, mais elle conserve encore de précieux monuments de son ancienne splendeur, entre autres un hippodrome et plusieurs arcs de triomphe, dont l'un fut élevé à l'empereur Antonin; de très-belles églises, changées en mosquées, surtout celle de Saint-Démétrius. La rade n'est pas à couvert de tous les vents, mais le port, créé par Constantin le Grand, offre asile à 300 vaisseaux. Des aqueducs conduisent les eaux du mont Kourtiah dans la ville. « Le grand nombre de juifs, dit un géographe turc, est une tache pour cette cité, mais le profit commercial fait fermer les yeux aux vrais croyants. » Il en part des caravanes qui portent à Semlin, à Vienne et même à Leipzig, des cotons, des tabacs, des tapis et des maroquins. Mais la majeure partie des échanges s'effectue par mer, au moyen des nombreux vapeurs qui font escale à Salonique : en 1857, le mouvement commercial s'est élevé à 51 millions de francs, dont 28 millions en produits importés, et la navigation générale à 205,000 tonneaux. Le pavillon français couvre environ 27,000 tonneaux et 12 millions de francs; il occupe le troisième rang. En 1850, le commerce général de Salonique n'était que de 18 millions.

Dans le bassin du Vardar, le plus étendu et le plus mal connu de la Macédoine, les villes sont peu nombreuses. On trouve d'abord *Kalkandel,* située dans une plaine qui ressemble à un jardin, et élevée de 400 mètres; puis, sur un affluent, *Katschanik,* petite ville avec une forteresse célèbre dans l'histoire de l'Orient, et qui défend l'importante route de Pristina à Uskioup. — *Uskioup* ou *Scopia* (c'est-à-dire le lieu où l'on voit au loin), ville de 10 à 15,000 habitants, est défendue par un vieux château et très-importante par sa position au débouché des routes d'Albanie par Prisrend, de Bosnie par Pristina et de la Thrace par Kostendil. C'est le chef-lieu de l'eyalet de la haute Macédoine. C'était déjà, du temps du Bas-Empire, une des clefs de ce pays. — *Egri-Palanka,* sur le Krieva-Rika, est le débouché de la route de Kostendil, et a des mines de fer dans ses environs. — *Karatova,* sur la Braonitza, renferme 4,000 habitants, avec une mine de cuivre, des fabriques de chaudrons et ustensiles en cuivre. — *Kœrpili* ou *Kiupruli,* petite ville de 4,000 habitants, a donné son nom à une famille célèbre de vizirs. — *Istib,* l'ancienne Stobie, sur un affluent du Vardar, a des fabriques d'acier et de fer. — Près du Tzerna-Rieka est *Bitolia* ou *Monastir,* ville de 10 à 12,000 habitants, chef-lieu de l'eyalet de la Macédoine occidentale, située dans une sorte de grande cavité dont le pourtour est formé par des montagnes verdoyantes que le Soa-Gora couronne de sa masse neigeuse : cette riche plaine, de 48 kilomètres de long sur 12 de large, est entièrement déboisée, sillonnée de cours d'eau et couverte des plus riches cultures; elle est habitée par la plus belle population de la Macédoine.

En descendant la belle vallée de la Vistritza (Eordus), parsemée de lacs, couverte d'arbres fruitiers et de cultures, on rencontre *Vodena* (Édesse), peuplée de 12,000 habitants, ville épiscopale, autrefois la sépulture des rois de Macédoine, et au-dessous de laquelle la rivière se précipite par quatre grandes cascades de 25 à 30 mètres au milieu d'une plaine délicieuse. Rien n'égale en Turquie la beauté et la grâce de ces

cascades, au-dessus desquelles on jouit d'une vue magnifique qui s'étend jusqu'au pourtour du beau golfe de Salonique. — *Iénidjé,* position importante qui dominait la riche plaine comprise entre le lac Iénidjé et la mer, a dans ses environs les ruines peu reconnaissables de *Pella,* la résidence des rois de Macédoine.

Le cours demi-circulaire de l'Indjé-Karasou nous présente dans la partie montagneuse *Kastoria,* peuplée de 7,000 habitants, sur un beau lac, dont les eaux deviennent marécageuses en été; dans ses environs sont des peuplades de Serbes et de Vlakes pasteurs. Dans la partie moyenne on trouve *Servia,* avec 2,000 habitants, sur une route commerciale qui traverse l'Olympe; et dans la partie basse *Karia-Veria,* l'ancienne *Beræa,* ville de 8,000 âmes, importante par ses fabriques de coton, ses teintureries et sa position; dans ses environs, on remarque des carrières de beau marbre rouge. *Niausta* ou *Niaghousta,* grand bourg détruit dans la guerre de la Grèce, ornait de ses jolis édifices un petit bassin où mille sources jaillissent en cascades; ses vins sont excellents.

§ III. Thessalie. — Généralités. — La Thessalie est comprise dans une vallée quadrangulaire qu'entoure un amphithéâtre de montagnes sur lequel étaient autrefois assises 75 villes, qui n'existent plus ou sont réduites à de petites bourgades. Cette vallée, qui était probablement un lac avant que la rivière se fût ouvert un passage à travers l'Ossa et l'Olympe, est celle du Salembria ou du Pénée, dont la ceinture orographique est formée au nord par les monts Krouschevo (le Lycon et le Pœus), qui se prolongent par le mont Olympe; à l'ouest, par les monts du Pinde; au sud, par les monts Hellovo et Goura, contre-forts du Pinde qui séparent la Thessalie du royaume de Grèce; à l'est, ce sont les monts Pélion (Plessidi) et Ossa (Kissovo) qui bordent la côte. Nous avons décrit le fleuve et les montagnes qui l'enveloppent (voir pages 598 et 607). La Thessalie a une étendue de 8,800 kilomètres carrés, sa population est évaluée à 450,000 âmes, dont 50 à 70,000 musulmans. C'est le pays le plus hellénique de l'empire ottoman. Il forme le sandgiak de Tricala, dont Larisse est le chef-lieu.

La Thessalie, arrosée par de nombreux cours d'eau, est une des provinces les plus fertiles de l'empire ottoman et le grenier d'abondance des pays environnants, bien que le tiers seulement de sa superficie soit cultivé. Le sol produit, moyennant peu de travail et sans engrais, des denrées de premier choix. Le blé, l'orge, l'avoine, le seigle, le maïs, y sont récoltés en grandes quantités; les autres produits sont le sésame, les légumes, 2,000,000 de kilogrammes d'excellent tabac, 50,000 kilogrammes de soie, dont un cinquième employé dans le pays, 2,000,000 de kilogrammes d'huile d'olive extraite par le foulage des pieds et réputée excellente, du coton, des bois de construction, des fruits, etc. L'élève du bétail est une des ressources du pays; les magnifiques pâturages de ses montagnes, toujours couvertes de verdure, fournissent à la Grèce et à Corfou des quantités considérables de bestiaux, ainsi que des chevaux et des mulets. La Bulgarie, la haute Albanie, lui envoient chaque année 3,000,000 de moutons, qui viennent hiverner dans ses plaines.

Le sol montueux de la Thessalie renferme plusieurs mines de galène argentifère, la plupart situées dans le mont Pélion, aux environs de Zagora (golfe de Volo). Elles

sont concédées à une compagnie anglaise. On trouve aussi à Makri-Raki des mines d'or et d'argent exploitées pour le compte de plusieurs pachas de Constantinople. Près du village de Volo on exploite du minerai de cûivre carbonaté. Ailleurs il existe des gites de marbres, de graphite, de baryte, de chaux, de plâtre, etc.; mais toutes ces ressources sont encore inexplorées.

L'industrie est à peu près nulle; on ne fabrique en général que des étoffes communes destinées à la consommation locale; c'est à peine si l'on doit citer quelques filatures de soie, des tanneries, des teintureries, des fabriques de passementerie et d'étoffes dites *alatzia*. Les toiles de navire sont confectionnées par l'industrie domestique. La province fournit à l'exportation une partie importante des articles que produit son sol fertile. Le port de Volo est le centre de tout son commerce : en 1850 ses échanges étaient de près de 8,000,000 de francs, dont 4,700,000 francs à l'exportation.

§ IV. Villes. — Dans la partie supérieure du Salembria on trouve d'abord les *Météores*, obélisques ou pyramides isolés, au sommet desquels sont construits des couvents où l'on ne peut atteindre qu'en se faisant hisser dans des paniers; puis *Stagous*, autrefois *Gomphi*, bourgade importante par sa position, au milieu de montagnes boisées; enfin, *Tricala*, ville de 8 à 12,000 habitants, importante par sa position, défendue par un mauvais fort et l'une des clefs de la province. Près de cette ville commencent les étroits défilés d'*Agrafa*, qui mènent dans l'Épire. Dans la partie inférieure du Pénée, on trouve *Larisse*, l'antique *Pella*, dans une contrée riante qui produit des oranges, des grenades, des raisins, des amandes, des olives et du coton. Une population de 30,000 âmes, de florissantes fabriques de maroquins et de tabac, de célèbres teintureries où l'on obtient la belle couleur appelée le *rouge du Levant*, et un commerce étendu, font de Larisse une place importante. Cette ville est le siége d'un évêché; ses rues sont larges et ont un aspect de propreté qu'on ne trouve nulle part en Turquie; mais son pont de 10 arches est la seule construction remarquable que l'on doive y mentionner.

Tournovo, sur le Santa-Poros, affluent du Pénée, fabrique les étoffes légères, tissues de soie et de coton, qu'on appelle *bourres de Grèce*. — *Sataldjé*, sur un affluent du même nom, ville de 6,000 habitants, est l'ancienne *Pharsale*, si célèbre par la bataille entre César et Pompée. — *Ambelakia*, à l'entrée de la vallée de Tempé, est un bourg habité par 6,000 Grecs industrieux, et qui jouissent de certains priviléges, comme ceux du canton dont nous allons parler. Les pentes maritimes des monts Pélion et Ossa comprennent l'ancienne Magnésie, aujourd'hui le canton de *Zagora*, le pays le mieux peuplé, le plus industrieux de la Thessalie, et l'un des plus prospères de l'empire ottoman. Il est entièrement peuplé de Grecs jouissant de grandes libertés et qui se trouvent placés plutôt sous la protection que sous la dépendance du sultan, auquel ils payent seulement tribut. C'est la culture et la filature du coton qui ont fait la richesse de ce pays. On y fabrique des chemises de soie d'une grande élégance.

On trouve sur la côte *Platamona*, petit port situé sur une pointe rocheuse et défendu par une citadelle, avec 2,000 habitants. — Sur le golfe de Volo, dans un district qui abonde en richesses minérales, le port de *Volo*, l'ancienne *Demetriade*, est

situé au fond du golfe, qui lui forme une rade plus vaste que sûre. C'est néanmoins, comme nous l'avons vu, la place de commerce la plus importante de la Thessalie. — *Trikeri,* à l'entrée du golfe, a un bon port dont l'importance est annihilée par le voisinage de Volo.

CHAPITRE NEUVIÈME

ALBANIE.

§ Ier. Généralités. — Productions. — Population. — L'*Albanie,* qui comprend une partie de l'ancienne Illyrie et toute l'ancienne Épire, occupe le versant occidental des Alpes helléniques; la mer Adriatique et la mer Ionienne baignent ses côtes à l'ouest, tandis qu'elle touche, au nord, au Monténégro et à la Serbie, à l'est, à la Macédoine et à la Thessalie; enfin, au sud, elle n'a du côté du royaume de Grèce que des limites de convention et mal définies. Sa superficie peut être évaluée à 50,000 kilomètres carrés.

L'Albanie est le pays le plus montueux, le plus confus, le plus difficile de la Turquie d'Europe : les montagnes s'y entassent, s'y croisent, s'y enchevêtrent de telle sorte qu'il est impossible de suivre leur direction et de les rattacher les unes aux autres; les vallées y sont tourmentées, déchirées, parcourues par des torrents et ne s'épanouissent que dans de petites plaines; le terrain cultivable est rare; toute la nature s'y montre âpre, sauvage, et les habitants sont d'un aspect et d'un caractère dignes de cette nature, beaux, grands, robustes, belliqueux, féroces. Si de ces traits généraux nous voulons passer aux détails, nous sommes forcés d'avouer que l'Albanie, comme toute la partie occidentale de l'empire ottoman, est moins connue aujourd'hui que du temps des Grecs et des Romains, et que c'est aux auteurs anciens que les géographes modernes ont emprunté la plupart des renseignements qu'ils possèdent sur ces contrées.

L'Albanie comprend les bassins, mal définis, mal limités, de la Bojana, du Drin, du Mati, du Scombi, de l'Ergent, de la Voïoussa, de l'Arta, etc. (voir page 608). Toutes ces rivières prennent naissance dans les Alpes Helléniques, sur lesquelles s'appuie la province, depuis le Tchar-Dagh jusqu'aux monts Hellovo, et dont nous avons décrit les parties principales, les Dibres, les monts Grammos, etc. (voir page 597). Nous avons vu également que les Alpes Helléniques envoient à l'ouest de nombreux contre-forts, mais extrêmement confus, dont quelques-uns, tels que les monts de la Chimère et Acrocérauniens, se prolongent jusqu'à l'Adriatique, qu'ils bordent de hautes falaises ou de rochers menaçants. D'après l'ensemble de ces contre-forts, on pourrait considérer l'Albanie comme formée de plusieurs terrasses successives : la première s'élève par des falaises très-fortes du sein de la mer, et c'est ce qui apparaît surtout à Dulcigno, à Durazzo, au cap de la Chimère, près de Parga; la deuxième commence à 20 ou 25 kilomètres de la mer, et se prolonge, par plusieurs gradins brisés et mal continus, jusqu'aux montagnes qui renferment les plateaux de Prisrend, d'Okhrida et de Janina. Tous ces plateaux, tous ces contre-forts sont de formation calcaire, et ils paraissent creusés par des

cavernes, des abîmes, comme nous en avons vu dans les Alpes Dinariques, et où les eaux trouvent un écoulement souterrain. La crête des Alpes Helléniques paraît être cependant de constitution granitique.

L'Albanie jouit à peu près du même climat que l'Italie, mais avec des sécheresses et des invasions soudaines de vent du nord, surtout dans les régions basses; dans les plaines ou les vallées élevées, le climat se rapproche davantage de celui de la Bosnie et de la Serbie; une température froide, humide, tour à tour nébuleuse et venteuse, règne pendant quatre mois de l'année. Dans la basse Albanie le printemps n'est tout à fait établi que vers le milieu de mars; les chaleurs de l'été deviennent excessives en juillet et août; les rivières desséchées et les herbes brûlées attristent la vue du voyageur; la vendange commence au milieu de septembre, et le déluge de pluies qui règne en décembre est remplacé en janvier par quelques jours de neige et de gelée. La végétation se divise en deux régions : l'olivier, qui des rivages de l'Adriatique s'élève sur les premières collines de l'Albanie, marque la première région; au delà le haut pays réunit des champs fertiles, d'excellents pâturages, de superbes forêts, et des mines d'or et de fer. C'est ce que disait Strabon, en invitant les Romains à civiliser et à mettre en culture des contrées aussi intéressantes. C'est encore tout ce que nous pouvons dire de mieux pour peindre l'ensemble des pays illyriques. Le chêne de presque toutes les espèces est d'un aspect supérieur; le platane, le cyprès, le frêne mannifère, se mêlent aux lauriers et aux lentisques dans les régions maritimes; mais les forêts du Pinde se composent de cèdres, de pins, de mélèzes, de sapins, de châtaigniers. Beaucoup de montagnes y repoussent l'œil par leur aridité; partout où l'eau ne manque pas, les toits de verdure créés par la vigne sauvage, les masses épaisses du sureau, et dans le printemps les tapis fleuris que forment la violette, le narcisse et l'hyacinthe, assimilent l'aspect de l'Épire à celui des parties les plus tempérées et les plus boisées de l'Italie. Les principaux produits consistent en blé, maïs, orge, avoine, seigle, et un peu de riz. On récolte aussi de la vallonée, de la cochenille et du tabac renommé, un peu de soie, des fruits de toute espèce, des légumes et des vins. Parmi les arbres à fruit, les pêchers de l'Amphilochie, les noisetiers, les orangers et les citronniers de l'Arta, les cognassiers du Musaché, se distinguent malgré l'absence de culture.

Les bœufs si vantés, dont le roi Pyrrhus avait perfectionné la race, ont dégénéré; leur taille est rabougrie et leur chair coriace. Les chèvres et les moutons sont l'objet d'un commerce important. Les chevaux, vifs, intelligents, pleins d'ardeur, sont, malgré leur petite taille, excellents à la course. Le chien-berger de la Molossie conserve sa force, sa bravoure, sa fidélité vigilante. L'ours brun vit solitaire dans les forêts du Pinde; mais le loup et le chacal hurlent après leur proie dans tous les déserts et parmi toutes les ruines. Les lacs et les marais attirent d'immenses essaims d'oiseaux aquatiques. Le golfe Ambracique abonde en sardines, en coquillages et en mollusques. L'exportation de poisson salé et de boutargue est fort considérable.

L'Albanie renferme une population de 1,650,000 habitants, dont 250,000 catholiques, 500,000 Grecs, 900,000 musulmans. Les Albanais, appelés *Arnaouts* par les Turcs, *Skipetars* (hommes des rochers) par eux-mêmes, descendent des Illyriens et des Épirotes, mêlés à tous les peuples barbares qui ont envahi la péninsule grecque,

et ils se divisent encore en deux populations distinctes et ennemies : les *Guègues*, habitants de la haute Albanie, les *Toskes*, habitants de la basse Albanie; le Scombi ou la voie Egnatienne forme la limite entre ces deux pays. Les Guègues se sont mêlés aux Slaves voisins de la Bosnie et de la Serbie, et cependant ils n'ont presque rien pris de leurs mœurs et de leur langue; les Toskes se sont mêlés aux Grecs beaucoup plus intimement, parlent leur langue, et ont avec eux de nombreuses affinités. Les Guègues sont musculeux et trapus; les Toskes, sveltes, élancés; les uns et les autres, forts, vigoureux, colorés, l'œil vif, et composant la plus belle race de l'Europe. Les caractères communs aux deux peuples sont l'amour de l'indépendance, l'amour de la guerre, l'esprit de vengeance, la férocité. Ce sont des soldats pillards, sauvages, infatigables, vendant leurs services et leur sang à qui mieux les paye; mais vifs, gais, aventureux, sobres, généreux et héroïques dès qu'il s'agit de la défense de leur pays, de leur tribu, de leur famille. C'est une race de fer, aussi dure que les rochers qu'elle habite. Ils ont été les plus intrépides soldats des armées de Pyrrhus, d'Alexandre, de Dioclétien, de Scander-Beg et enfin des sultans de Byzance. Ils ont été aussi à la solde des États d'Italie, principalement de Venise, et, sous le nom de Stradiotes, se sont rendus fameux par leur valeur et leurs cruautés. C'étaient les soldats du fameux Ali-Pacha. « Ces soldats, dit un voyageur, enveloppés d'une toile grossière, semblaient ne pas s'apercevoir de la rigueur de l'hiver. Occupés tant que durait le jour à lutter dans le camp, à chanter et à danser, leur sobriété leur faisait trouver suffisante une légère ration de pain de froment ou de maïs, d'olives noires, ou des sardines salées. Bien différents des Turcs, qui font leur bonheur à vivre dans l'indolence, les Albanais étaient toujours en action. Leur joie éclatait à l'approche d'un combat. »

Les femmes qui donnent le jour à ces hommes extraordinaires partagent en grande partie la vigueur de leur organisation. Le tissu serré de leur peau recouvre des muscles fermes et élastiques; leur frugalité les affranchit de presque toutes les maladies. Devenues nubiles plus tard que les femmes de la Grèce méridionale, elles conservent plus longtemps leur fraîcheur, et continuent à être mères jusqu'à un âge aussi avancé que dans les contrées septentrionales de l'Europe.

Les Albanais catholiques sont les habitants de la Mirdita et du Dukagin; ils sont presque entièrement indépendants, ne payent aucun tribut, ne souffrent aucun Ottoman sur leur territoire, et se contentent de servir dans les armées turques, mais pour la solde; le catholicisme n'a pas adouci leurs mœurs et leur férocité. Les Albanais grecs habitent principalement l'Épire, et partagent les idées et les passions des Hellènes. Les Albanais musulmans occupent le milieu du pays : ce sont des sectateurs du Coran, très-peu zélés et qui n'ont adopté le mahométisme que pour échapper à l'oppression turque et garder leur liberté. Ils n'ont ordinairement qu'une seule femme. Les Albanais grecs et musulmans sont mieux soumis que les catholiques à la domination ottomane; mais, en réalité, ils se gouvernent par eux-mêmes et sont divisés en tribus qui jouissent d'une grande indépendance.

§ II. Albanie septentrionale. — L'Albanie se partage en 2 eyalets : *Scodra*, ou l'Albanie septentrionale; *Ianina*, ou l'Albanie méridionale. L'Albanie septentrionale comprend le bassin de la Bojana, le bassin des deux Drins, avec celui du Mati, etc.

Sur la Bojana, nous trouvons *Podgoritza*, petite ville qui sert d'avant-poste aux Turcs contre les Monténégrins; puis sur le lac du même nom *Scutari* ou *Scodra,* située dans une belle plaine entre le lac, la Bojana et la Drinassa. C'est la résidence du pacha de la haute Albanie et l'une des villes les plus importantes de l'empire. Elle est bien fortifiée et défendue par le château de *Rosapha*, qui passe pour le boulevard de l'Albanie. C'est la place de commerce la plus importante de ce pays : en 1857, ses échanges s'élevaient à 6,415,000 francs, dont 3,261,000 d'exportation en laines, soies, peaux, huile, cire, bois de teinture, etc. Les deux tiers de ce commerce s'effectuent avec l'Autriche; la France n'y contribue pas pour 100,000 francs. La navigation générale est de près de 1,000 navires, y compris 350 caboteurs. Les fabriques d'armes et d'étoffes de laine, la construction des navires, la pêche dans le lac, enrichissent ses 20,000 habitants, parmi lesquels il y a beaucoup de Grecs, les uns catholiques, les autres du rite oriental.

Les vaisseaux ne remontent la Bojana que jusqu'à Polna; mais *Dulcigno* (6,000 hab.) et *Antivari* (3,000 hab.) ont de bons ports sur l'Adriatique; l'un et l'autre sont entourés de murs et protégés par des forts. Le premier a été souvent l'asile de pirates redoutés. Cette partie du littoral borde une des plaines les plus fertiles de l'Albanie.

Sur le Drin-Blanc, on remarque *Ipek* et *Jakova,* petites villes situées sur la route de Bosnie en Albanie et dans un plateau à peine séparé par quelques éminences de la haute plaine de Kassova; puis *Prisrend,* l'ancienne *Justiniana-Prima,* autrefois florissante, aujourd'hui perdue au milieu de tribus sauvages, et qui n'a d'importance que par sa position sur la route d'Uskioup à Scutari. A l'est de la haute vallée où se trouve cette ville, les deux Drins réunis traversent un pays fertile, mais presque inconnu, le *Dukagin,* célèbre dans le moyen âge, habité par des peuplades indépendantes et catholiques qui sont de la famille des Mirdites. On n'y trouve que des bourgades et des villages perdus dans de profondes vallées ou sur le flanc des montagnes. Les tribus les plus septentrionales, qui habitent les montagnes inconnues où le Lim et l'Ibar prennent leurs sources, ont quelques relations avec les montagnards du Monténégro.

Dans le bassin du Drin-Noir et près de son origine dans les hauts plateaux des Alpes Helléniques, on trouve le beau lac d'Okhrida, le *Lichnidus* des anciens, long de 25 kilomètres, large de 12, et au bord duquel s'élève *Okhrida,* ville de 5,000 habitants, résidence des rois bulgares au huitième siècle; elle est située au pied d'une montagne conique couronnée d'une forteresse qui défend l'importante route d'Albanie en Macédoine par Monastir. Le pays qui l'entoure est riche en fruits, en pâturages, en abeilles, et il renferme des mines d'argent et de soufre. Le Drin-Noir descend d'Okhrida par les cantons du *haut* et *bas Dibre,* pays sauvage, mais riche en bestiaux et en fruits, pays nourricier de soldats féroces qui se distinguaient dans la milice algérienne, et qu'on a vus monter sur le trône des deys.

A l'ouest des Dibres et occupant le haut bassin du Mati, se trouve une contrée sauvage, peu fertile, hérissée de montagnes et de rochers, coupée de ravins et de précipices, qui a été peu visitée et est aujourd'hui mal connue. Elle a été cependant illustrée par les marches de César et de Pompée, et on y remarque encore les traces

de la domination des croisés français qui s'y établirent au douzième siècle. Ce pays est habité par les *Mirdites,* peuplade catholique qui conserve une sorte d'indépendance, et qui se distingue avantageusement des autres Albanais par une plus grande loyauté et par quelques idées de morale. Les Mirdites ont le droit de s'administrer, de s'imposer eux-mêmes, et de ne fournir aux armées ottomanes qu'un contingent déterminé. Le culte catholique est publiquement exercé dans leur pays, dont la population doit monter à 200,000 habitants. Ils ont deux *prink,* ou chefs : un spirituel, qui est l'abbé mitré d'*Orocher,* leur ancien chef-lieu ; l'autre temporel, qui est un seigneur de la famille des *Lechi.* C'est de leur sein que sortit le fameux Castriot, si longtemps la terreur des Ottomans sous le nom de *Scander-Beg.* La ville de *Croïa,* ou *Ak-Hissar,* où il naquit, est aujourd'hui le chef-lieu des Mirdites; située au pied d'une hauteur surmontée d'un vieux fort, elle est peuplée de 6,000 habitants.

A l'ouest de la Mirdita et sur la côte on trouve *Alessio* (Lissus), petite ville de 3,000 habitants, défendue par un vieux fort, et qui renferme le tombeau de Scander-Beg. Elle est située à l'embouchure du Drin. On trouve encore sur cette côte *Durazzo* (Dyrrachium), peuplée de 5 à 6,000 habitants, qui ne fait plus de commerce et avait une très-grande importance du temps des Romains, à cause de son voisinage de la côte d'Italie. C'est de là que partait la voie Egnatienne par laquelle tout ce chaos montagneux de la Grèce centrale se trouvait aplani : elle passait les monts Grabatz, atteignait le plateau d'Okhrida, descendait sur Monastir, et de là, par la vallée de l'Érigon, Édesse et Pella, arrivait à Thessalonique.

Sur le Scombri est *Elbassan* (Albanopolis), ville fortifiée de 4,000 habitants, située dans une plaine fertile au pied d'un contre-fort des monts Grabatz, sur la route de Durazzo à Okhrida.

§ III. Albanie méridionale. — Le *Musaché* paraît être le nom indigène de la moyenne Albanie, arrosée par l'Ergent. Cette rivière torrentueuse passe au pied d'une colline où domine, parmi des oliviers et des vignes, la ville importante de *Berat* (8,000 hab.), connue dans le moyen âge sous les noms de *Beligrad* et *Beligorod*, ou ville blanche. Elle est entourée de murs flanqués de tours et couronnée par un château. C'est le siége d'un archevêché grec. L'Ergent passe aussi à *Gorscha* ou *Goritza,* petite ville située sur la route de Berat à Castoria et qui fait le commerce de l'Albanie intérieure.

Dans le bassin supérieur de la Voïoussa se trouve le canton montagneux du *Zagori,* peuplé de 40 villages qu'habitent des hommes actifs, industrieux et livrés au commerce; puis la ville fortifiée de *Konitzà* (4,000 hab.), située dans une vallée verdoyante, mais fiévreuse, au milieu de hautes montagnes. Plus bas, nous remarquons *Premithi* (4,000 hab.), l'ancienne *Brebeta,* avec un fort qui commande la rivière; *Klissoura,* bourg de 1,500 habitants, dans un défilé important, situé au confluent de la Desnitza. Sorti des gorges de Klissoura, le fleuve reçoit le Dryno ou Argyro-Potamo, qui passe à *Argyrokastron* (l'ancienne *Argyas*), peuplée de 5,000 habitants, dans une situation très-forte et défendue par un vieux château. Un peu plus bas, dans une vallée sombre, la ville de *Tepelen,* peuplée de 2,000 âmes, a gagné une sinistre célébrité comme patrie d'Ali-Pacha, qui fut si longtemps le maître redouté, l'administrateur sévère et l'inflexible bourreau de la turbulente Albanie. Tepelen est

fortifiée et forme la défense principale de la vallée d'Argyro-Potamo, par laquelle on monte au plateau de Ianina.

Au sud de l'embouchure de la Voïoussa, le littoral s'ouvre par la vaste baie d'Avlone. Sur la côte occidentale de cette baie s'étend le port d'*Avlone* ou d'*Aulona*, autrefois important et qui est renommé par ses fabriques d'armes. Il est peuplé de 5,000 habitants, et a pour citadelle, à 2 kilomètres de là, le fort de *Canina*. — *Butrinto*, ancienne forteresse vénitienne, située sur une plage basse et marécageuse, est importante par sa position en face de Corfou. Elle a été prise par les Français en 1797 et par les Russes en 1799, et n'a plus que 1,500 habitants. Au nord de cette ville est *Delvino* (5,000 hab.), située à 15 kilomètres de la mer sur un mamelon que couronne un fort.

Le Calamas traverse une vallée étroite et fertile partout couverte d'oliviers, de mûriers, de vignes, de champs de blé; il passe à *Philatès*, bourgade de 4,000 âmes, habitée par des peuples laborieux et belliqueux. Vers les sources d'un de ses affluents se trouvent les ruines de *Paleo-Castro*, reste de l'antique *Passaro*, résidence des rois Æacides qui faisaient remonter leur origine à Pyrrhus.

Le plateau de Ianina (ancienne *Hellopie*), entièrement environné de montagnes et ayant une hauteur de 400 à 500 mètres au-dessus de la mer, est occupé par un lac qui a 15 à 20 kilomètres de long sur 5 ou 10 de large, lac dont l'aspect est généralement triste, mais dont les bords sont riants et fertiles. C'est l'ancien *Acherusia*. Sur ces bords, dans un site enchanteur, à l'extrémité d'une plaine magnifique qu'encadrent les plus belles montagnes, se trouve appuyée, d'un côté à une étroite presqu'île que défendent deux petits forts, d'autre côté à des collines que couronne une forteresse flanquée de tours, *Ianina*, ville de 25,000 habitants, presque tous Grecs adonnés au commerce et qui étaient réputés jadis les plus éclairés de toute la Péninsule. C'était le centre de la domination d'Ali-Pacha, qui y subit, en 1822, un siége où il fut assassiné et la ville à demi ruinée. Elle avait alors des écoles, des bibliothèques, des fabriques, qui n'existent plus. Le plateau de Ianina est la partie dominante de l'Épire et de tout le centre de la presqu'île hellénique : c'est le point de convergence des routes de la Thessalie, de l'Albanie et du littoral; c'est une position militaire de laquelle on rayonne dans toutes les directions et qu'il est indispensable d'occuper pour être maître de l'Albanie.

Le Mavro-Potamos (Achéron) traverse les gorges profondes, âpres et rocailleuses qui composent le canton de *Souli*, aujourd'hui dépeuplé, et jadis habité par une peuplade belliqueuse, aussi célèbre par son courage que par ses malheurs. Cette peuplade, composée de 12,000 à 13,000 individus, occupait 11 villages, les uns situés sur des montagnes inaccessibles, les autres au pied de ces montagnes, et tous mieux défendus par leur site que par les tours dont on les avait abrités. Les Souliotes soutinrent un siége, contre toutes les forces d'Ali-Pacha, de 1788 à 1803, et y périrent jusqu'au dernier. — Un des torrents qui affluent dans l'Achéron, l'ancien *Cocyte*, passe au pied de la ville de *Paramithia*, peuplée de 4,000 habitants, défendue par un vieux château perché sur le flanc d'une montagne et qui donne son nom à une tribu de pasteurs dont une partie se fait redouter par ses brigandages. On estime leur nombre à 15,000 individus, moitié musulmans, moitié du rite grec. — Sur la côte on trouve *Parga*, petite

ville défendue par un château fort élevé sur un rocher en face de l'île de Paxos, dans un territoire fertile, avec un bon port. C'était autrefois une petite république chrétienne protégée par les Vénitiens; assiégée en 1814 par Ali-Pacha, elle se mit sous la protection des Anglais, qui la vendirent à ce tyran de l'Épire; mais tous les habitants abandonnèrent la ville.

Dans le mont Zygros ou plateau de Mezzovo, dont nous avons dit ailleurs l'importance, se trouvent des peuplades qui descendent peut-être des anciens *Athamanes,* mais qu'on appelle aujourd'hui *Vlaks.* Ils sont actifs, hospitaliers, industrieux, adonnés au commerce. *Calarités* et *Mezzovo* sont leurs principales bourgades. Celle-ci, peuplée de 3,000 habitants, est très-importante par sa position entre l'Épire, la Macédoine, la Thessalie et l'Acarnanie. C'est le nœud des routes entre ces quatre provinces; la plus importante est celle de Ianina à Tricala, route difficile et très-fréquentée.

En descendant l'Arta, nous trouvons, à l'endroit où il devient navigable pour des barques, la ville d'*Arta,* l'ancienne *Ambracia* (7,000 hab.), enceinte d'une muraille, défendue par une bonne citadelle, et qui fleurit par son commerce en blé, en coton et en étoffes de laines. Arta domine une plaine fertile, parsemée de villages. A 16 kilomètres au-dessous et au milieu d'importantes salines se trouve *Salagora,* sur le golfe d'Arta. Des pêcheries abondantes, des promontoires parés de forêts, des ports favorables, placent ce beau golfe à côté de celui de Corinthe. A l'entrée septentrionale se trouve *Prevesa,* ville de 3,000 à 4,000 habitants, défendue par deux forts, et qui a appartenu jadis aux Vénitiens; prise par les Français en 1798, et par Ali-Pacha en 1799. Il entre chaque année dans son port 3 à 400 petits bâtiments. Sur l'isthme était *Nicopolis,* bâtie par Auguste en mémoire de la bataille d'Actium et dont l'acropolis existe encore en ruines; près de ces débris, en 1798, 400 Français soutinrent une lutte héroïque contre 11,000 Turcs.

CHAPITRE DIXIÈME.

ILES DE LA TURQUIE D'EUROPE.

La Turquie d'Europe possède dans l'Archipel les îles d'Imbros, de Samothrace, de Thasos et de Lemnos, qui font partie de l'eyalet des *Iles* (Djezaïr), lequel comprend toutes celles de l'archipel européen ou asiatique. Le chef-lieu est Rhodes. Elle possède dans la Méditerranée, à l'entrée de l'Archipel, la grande île de Candie, qui forme un eyalet. Elle ne possède aucune île dans les mers Adriatique et Ionienne.

Imbros, Samothrace et Thasos forment une chaîne continue en avant du rivage de la Thrace. Elles sont montagneuses, belles, fertiles, et jouissent de grands priviléges. Leur population est entièrement grecque. *Imbros* (*Imrouz*), couverte de bois, de chèvres, d'abeilles et de villages, a 220 kilomètres carrés, 4,000 habitants et pour chef-lieu le port de *Sakria.* — *Samothrace* (*Semadrek, Semendraki*), si célèbre autrefois par ses mystères, n'a que 82 kilomètres carrés et 1,500 habitants, qui vivent du produit de leurs chèvres et de leurs abeilles. Son chef-lieu est le port de *Kastro,* à l'est de l'île. — L'île de *Thasos* (*Tasso*), couverte de hautes montagnes boisées ou garnies de vignobles, a 220 kilomètres carrés et 6,000 habitants. Elle

n'est séparée du continent que par un détroit de 4 kilomètres. On y trouve des carrières de beau marbre. Sur la côte nord, son chef-lieu, *Volqaro,* a un bon port et 600 habitants.

L'île de *Limno* (*Stalimène, Lemnos*), située dans le haut Archipel, à l'entrée de l'Hellespont, a 410 kilomètres carrés, et se compose de deux presqu'îles réunies par un isthme étroit, couvertes de montagnes et formées d'un sol stériie. La terre *sigillée* de cette île était autrefois en usage dans la médecine : c'est une argile ocreuse. Sa population, entièrement grecque, est de 8,000 âmes. L'île renferme 3 bons ports : à l'ouest, *Lemnos,* chef-lieu de l'île, avec 2,000 habitants et un château fort; au sud, *Sant-Antonio,* également fortifié, et, au nord, *Paraiso,* ces deux derniers séparés par l'isthme.

Candie (*Crète*) est une grande île de 140 kilomètres de long, de 60 de large, avec une superficie de 10,250 kilomètres carrés. Elle est traversée de l'ouest à l'est par trois groupes de montagnes. Le groupe oriental est peu intéressant et mal connu. Dans la partie occidentale s'élève l'*Asprovouna,* ou les *Montagnes Blanches,* qui s'étendent dans une longueur de 45 kilomètres, et qui ne le cèdent point en élévation aux sommets du Péloponèse. Le mont *Ida,* aujourd'hui *Psiloriti,* qui a 100 kilomètres de circuit et 2,339 mètres d'élévation, occupe le centre de l'île. C'est un groupe de montagnes entassées l'une sur l'autre presque en forme pyramidale. Ainsi les premières assises offrent un climat tempéré, des forêts superbes, des pâturages et des coteaux émaillés de fleurs, tandis que les vents mugissent autour des cimes arides, où en plusieurs endroits la neige se conserve toute l'année. La distribution des végétaux y est remarquable : la partie qui regarde Candie possède des forêts où l'érable et le chêne vert dominent; les flancs qui se prolongent vers le midi sont plantés d'arbousiers, d'andracné, de cistes et d'alaternes. Les cèdres, les pins et les cyprès en ornent le front à l'orient. Du côté de l'occident, la montagne, taillée à pic, ne présente que des rochers entassés et inaccessibles. La plupart des montagnes crétoises sont calcaires, même crétacées et remplies de cavernes. La plus célèbre de ces cavernes est celle de *Gortyna,* qui par mille détours, semblables à des rues souterraines, s'étend sous une colline située au pied du mont Ida.

La surface du pays est presque entièrement montueuse. On y trouve peu de plaines, mais des vallées nombreuses et très-riches. Le sol, mêlé presque partout à des débris de rochers, est varié, argileux et schisteux en quelques endroits, mais généralement léger et sablonneux. Il repose sur une couche calcaire. Le climat est régulier, sec, pur et chaud. En été, la chaleur est très-grande dans les plaines, mais elle est tempérée, comme dans toutes les îles de l'Archipel, par le vent nommé *enbat,* qui souffle du nord au sud de huit à neuf heures du matin jusqu'au soir. De mars à novembre, il arrive souvent que le thermomètre ne varie que de 20 à 27 degrés; on ne voit jamais de neige et de glace dans les plaines; au mois de février, la terre se pare de fleurs et de moissons précoces. Les rivières ne sont que des torrents. La côte du nord est plus sinueuse que celle du sud, qui n'offre presque aucun port ou rade où l'on puisse mouiller en sûreté.

Quoiqu'une partie de l'île ne soit pas cultivée, elle donne d'abondants produits. On peut évaluer à 30 millions de kilogrammes la récolte en blé, orge et avoine, et

à 100,000 kilogrammes celle du coton; elle donne encore un peu de garance et de tabac; mais la plus grande source de richesse du pays est l'olivier, qui couvre les campagnes et forme des bois immenses. La production de l'huile est de 10 à 11 millions de kilogrammes, d'une valeur de 7 millions, mais de mauvaise qualité, à cause de la grossièreté des procédés d'extraction, et propre seulement à la fabrication du savon. La vigne, bien qu'abandonnée à peu près à elle-même, donne encore 80 à 90,000 hectolitres de vin, dont quelques-uns d'une excellente qualité. L'éducation des vers à soie est une industrie fort répandue, mais encore à l'état primitif : il n'y a pas de magnaneries, chaque propriétaire possède quelques mûriers, et la soie est travaillée dans la famille. On évalue à 25 ou 30,000 kilogrammes la récolte totale. Il faut compter encore dans les produits de l'île la récolte des fruits, qui sont excellents; enfin, les végétaux propres aux terrains calcaires, le dictame de Crète, la chicorée épineuse, l'acanthe à feuilles de chardon, l'astragale tragacanthe, d'où se tire la gomme adragant, le *cistus creticus,* qui croît spontanément et cultivé, et qui fournit le laudanum oriental.

La Crète possède 6,000 chevaux d'une race autrefois célèbre pour sa vitesse; mais les habitants préfèrent les mulets, qui sont très-beaux et très-bons (12,000), et les ânes (40,000). La race ovine est petite, commune, à laine grossière, à viande fade et sans goût. On évalue le nombre des moutons à 650,000, des chèvres à 240,000, des porcs à 50,000. La laine recueillie peut s'élever à 700,000 kilogrammes. On fabrique encore 2,500,000 kilogrammes de fromages de lait de chèvre ou de brebis, fort estimés en Turquie. Les peaux sont exportées ou servent à fabriquer les outres qui tiennent lieu de tonneaux. Le miel de la Crète est aussi parfumé que dans les temps anciens; la production s'élève à 380,000 kilogrammes de miel et de cire.

L'industrie de l'île se borne à l'extraction de l'huile d'olive, à la fabrication des savons, à la préparation des peaux et au filage d'un peu de soie. Le commerce général s'élève à 26 millions de francs (en 1856), dont la moitié en exportation d'huile, de savon, de soie et autres productions. La navigation générale compte 690 navires et 36,000 tonneaux, non compris 1,400 caboteurs jaugeant 72,000 tonneaux. La France entre dans le commerce de Candie pour 700,000 francs et 4,000 tonneaux.

L'île de Crète est une des plus célèbres du monde. Civilisée, dit-on, par les Égyptiens et les Phéniciens, elle était, dès les temps les plus anciens, renommée pour la sagesse de ses lois, son commerce et sa puissance. Elle fut conquise par les Romains, et suivit les destinées de leur empire jusqu'en 823, où elle fut soumise par les Arabes. Elle retourna à l'empire d'Orient en 952, et fut acquise par les Vénitiens en 1204. Elle resta pendant quatre cent soixante-cinq ans au pouvoir de cette république, qui dominait par elle la Méditerranée et en fit son principal moyen d'agression contre les Turcs. Elle était alors très-florissante et comptait 500,000 habitants. Après une guerre de vingt-quatre ans, elle tomba au pouvoir des Turcs en 1669.

Candie forme un eyalet divisé en trois sandjiaks. Sa population est de 200,000 habitants, dont moitié musulmans et moitié chrétiens grecs. Ces deux religions sont en lutte presque continuelle. Les *Abdiotes,* qui sont un reste des anciens Sarrasins, occupent une vingtaine de villages au sud du mont Ida, et forment une population d'environ 4,000 personnes qui vivent dans une sorte d'indépendance. Il en est de

même des *Sphakhiotes,* qu'on dit être les descendants des Crétois. Ils choisissent eux-mêmes leurs chefs, et occupent les hautes montagnes qui s'étendent de l'est à l'ouest depuis le district de Félino jusqu'à celui d'Amari. Du petit port de *Sphakhia,* qui est leur chef-lieu, ils font un médiocre commerce et exercent souvent la piraterie ; pasteurs, agriculteurs, artisans, ce sont les plus industrieux et les plus valeureux habitants de l'île.

La Canée (Cydonia), dans la partie occidentale de l'île, sur la côte nord, a 12,000 habitants, de mauvaises fortifications, mais un beau port spacieux et commode, des chantiers de construction et un commerce actif. C'est par ce port que s'effectue la presque totalité des échanges de Candie. — *Souda* est une petite place très-forte sur un îlot rocheux, au milieu du golfe du même nom, qui passe pour le meilleur de l'île; on y trouve des salines. — *Garabusa,* petite île fortifiée, a un beau port. — *Retimo* (Rythimne) a 5,000 habitants, un château fort et un port à demi comblé. — *Candie,* jadis peuplée de 15,000 habitants et résidence de l'archevêque de Gortyne, n'a plus qu'un port ensablé, un château très-fort et quelques fabriques de savon. Au nord de la ville s'élève l'îlot de *Standia,* avec un bon port, des carrières de marbre et d'albâtre. — *Spina-Longa,* forteresse bâtie sur la pointe d'un promontoire rocheux, a dans son voisinage un bon port.

LIVRE VINGT ET UNIÈME.

ROYAUME DE GRÈCE ET ILES IONIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET POLITIQUE.

§ Ier. DESCRIPTION PHYSIQUE. — Le *royaume de Grèce,* dont l'existence date de 1830 [1], comprend la partie méridionale de la péninsule hellénique, avec la *Morée* ou Péloponèse, les *Cyclades,* avec quelques autres îles. A l'est, au sud et à l'ouest, il est baigné par la mer Égée, la Méditerranée et la mer Ionienne; sa frontière septentrionale est déterminée par une ligne irrégulière qui part à l'est du cap Fetio, dans le golfe de Volo, et finit entre Philokia et Heraclia, au fond du golfe d'Arta. Du nord au sud et de l'est à l'ouest, la Grèce, ainsi limitée, a environ 200 à 240 kilomètres de longueur et de largeur avec une superficie qu'on évalue à 49,000 kilomètres carrés.

La partie méridionale de la péninsule hellénique présente les mêmes caractères que la partie septentrionale, mais sur un théâtre plus serré, plus tourmenté, plus pittoresque, plus poétique. On n'y trouve plus de grandes plaines, plus de larges vallées, grasses, fertiles, plantureuses; le pays est généralement stérile, et tout y semble sacrifié à la forme, au plaisir des yeux, aux rêves de l'imagination. On y voit, comme dans le nord, de belles forêts de chênes, de hêtres, de pins, de mélèzes, mêlés sur tous les terrains inclinés avec les arbrisseaux et les plantes sauvages; puis des rochers nus et déchiquetés au milieu des gazons les plus frais, des vallons ombragés à côté des montagnes les plus arides, des cours d'eau tombant en cascades ou courant dans de riantes vallées, presque partout l'aspect de la mer, un air vif et transparent, un ciel constamment pur et resplendissant, toutes les couleurs de la nature et tous les accidents de terrain perpétuellement en contraste et en harmonie. C'est là ce qui donne à la Grèce une physionomie particulière, c'est là ce qui a saisi l'imagination de ses anciens habitants et leur a inspiré ce sentiment de l'art et de la beauté qui éclate dans toutes leurs œuvres, dans toute leur histoire.

Les côtes de la mer Égée et de la mer Ionienne sont bordées de récifs, de falaises et de montagnes; la côte de Morée, au sud du golfe de Lépante, est basse et plate, de sorte qu'entre Patras et Corinthe, les débordements de la mer forment souvent des marécages pestilentiels. Toutes ces côtes sont d'ailleurs profondément découpées, et on y trouve une multitude de golfes dont la plupart forment des ports excellents et de bons mouillages. On remarque d'abord le golfe de *Volo,* qui, avec les

[1] Voir page 616.

canaux de *Trikeri*, de *Talanti* et d'*Egripos*, sépare du continent la longue île de Nègrepont; puis les golfes d'*Athènes*, de *Nauplie*, de *Marathonisi* et de *Coron*, qui découpent la presqu'île de Morée, qu'achèvent d'isoler, au nord, les golfes de *Patras* et de *Corinthe*, lesquels débouchent dans la mer Ionienne. Les îles, très-nombreuses, sont, comme le continent, rocheuses, escarpées, montagneuses, découpées. Les principales, dans la mer Égée, sont : *Skyros* et *Skopélos*, *Nègrepont* et les *Cyclades*. Dans la mer Ionienne, on ne trouve que les *îles Ioniennes*, qui forment un État à part.

Le sol de la Grèce est en général très-montagneux; mais aucune de ses montagnes n'atteint la région des neiges éternelles : le Taygète est la plus élevée. La plupart sont couvertes de forêts ou de pâturages. La charpente orographique est formée par le prolongement du Pinde, qui couvre de ses groupes épais et élevés la péninsule resserrée entre les golfes de Lépante et d'Égine d'une part, le canal de l'Eubée d'autre part. On y remarque le *Parnasse*, aujourd'hui *Liakoura* (1,800 m.), l'*Hélicon* ou *Zagora* (1,400 m.), et le *Cithéron* (1,300 m.). Les deux versants formés par cette chaîne ne peuvent qu'être fort étroits et composent les anciennes provinces de la Phocide, de la Locride, de la Béotie et de l'Attique. Dans la Phocide, on remarque les monts *Koumaïta* (Œta), qui enveloppent, avec les monts Hellovo, la vallée de la Hellada (voir p. 598). Ces montagnes, élevées de 1,200 mètres, épaisses et difficiles, forment par leurs derniers escarpements, près de la mer, le défilé des *Thermopyles*, célèbre par le dévouement de Léonidas, mais qu'il est aujourd'hui facile de tourner. L'Œta a pour prolongement sur le versant de la mer Ionienne le mont *Corax*, qui va finir près de Lépante. Cette muraille de montagnes entre les deux mers était dans l'antiquité la meilleure défense de la Grèce civilisée contre la Grèce barbare. Naupacte et les Thermopyles en défendaient les débouchés près des deux mers.

Entre les canaux qui isolent l'île de Nègrepont et les golfes de Lépante et d'Athènes, la presqu'île hellénique se réduit au plateau de la Béotie, qui se rétrécit encore dans l'Attique, et devient dans l'isthme de Corinthe long de 60 kilomètres, large de 8, une grande et épaisse muraille laissant entre elle et la mer un défilé effrayant. Au delà s'étend la Morée ou Péloponèse, pays tout montagneux dont la charpente est formée par l'épanouissement de la chaîne hellénique en cinq contre-forts, occupant cinq presqu'îles et s'appuyant sur un petit plateau central. Le contre-fort du sud-est renferme le mont *Taygète* (2,425 m.) et finit au cap Matapan ou Ténare.

On peut avec raison regarder l'île de Crète comme un prolongement des hautes terres qui forment le dos de la Grèce et du Péloponèse. De même, les Cyclades présentent les fragments épars de deux chaînes, dont l'une vient de l'Attique, l'autre de l'Eubée, et qui vont rejoindre les montagnes de l'Asie Mineure.

Des roches granitiques et schisteuses constituent les principales chaînes de la Grèce. Le porphyre et les différentes roches de la formation houillère sont recouverts par une énorme masse de calcaire compacte, très-dur, que l'on trouve dans la plus grande partie de la Morée, et qui renferme des marbres blancs. Ces marbres forment les cimes du Taygète; des schistes remplis de filons de fer oligiste, et quelques bancs porphyriques renfermant le vert antique, constituent sa base. Des calcaires qui se rapportent à la craie par leur position géognostique, plutôt que par leur texture,

occupent la partie occidentale de la Grèce. Le terrain supercrétacé inférieur constitue les montagnes qui bordent au sud le golfe de Patras. Les dépôts de sédiment supérieurs se montrent dans toute l'étendue de l'isthme de Corinthe, sur les côtes du golfe d'Athènes, dans les plaines de la fertile Élide et dans les profondes vallées de l'Alphée, de l'Eurotas et du Pamisus. La petite presqu'île de Méthana est formée de dépôts volcaniques. Au mont Trélovouno, l'ancien *Hymette,* on pourrait encore exploiter le marbre blanc grisâtre, célèbre du temps de Xénophon. La plupart des îles, telles que Milo, Santorin, Égine, sont en grande partie formées de la roche ignée appelée trachyte.

Malgré leur élévation, les montagnes de la Grèce, à cause du peu de largeur de la péninsule, ne peuvent donner naissance à aucun cours d'eau considérable. L'*Aspro-Potamos* ou *Acheloüs,* qui forme une de ses limites, est le plus important : il n'a pas plus de 180 kilomètres de longueur. Il descend du Pinde, coule du nord au sud dans une vallée profonde, et reçoit des affluents encaissés entre de hautes montagnes; il entre ensuite dans un pays moins montueux, mais qui ressemble à une forêt coupée de quelques clairières et de quelques villages. Il reçoit les eaux des lacs *Angelo-Castro* et *Vrachori;* puis il parcourt une vaste plaine et finit dans des sables à l'entrée du golfe de Patras. Le *Fidari* (Evenus) présente le même caractère.

Du côté de la mer Égée, on trouve la *Hellada* (Sperchius), qui descend du mont Tymphreste, coule dans une gorge profonde, laquelle s'ouvre vers Patradjik et se prolonge jusqu'au fond du golfe Maliaque, en formant une des vallées les plus fertiles de la Grèce.

Le Péloponèse est arrosé par de nombreux ruisseaux, parmi lesquels nous nommerons l'*Eurotas* ou *Vasili-Potamos,* qui passe près des ruines de Sparte et finit dans le golfe de Kalokythia; le *Roufia* ou *Alphée,* qui finit à Pyrgos, à l'extrémité septentrionale du golfe d'Arcadie, etc.

§ II. Climat. — Productions. — Le climat de la Grèce, de tout temps si vanté, offre, comme dans le midi de l'Europe, la variété de nos saisons, mais avec des nuances différentes. L'approche du printemps s'annonce dès le mois de janvier par la floraison des amandiers; en février, il tombe beaucoup de pluie, quelquefois de la neige, mais le soleil a beaucoup de force, et la chaleur commence à se faire sentir; c'est en mars que le printemps est dans tout son éclat et que les prairies se parent de mille fleurs qui durent ou se succèdent jusqu'à la fin d'avril. Le mois de mai voit paraître l'été; c'est alors que les vergers sont dans toute leur beauté; en juin, on s'occupe de la récolte des céréales; en juillet, les épis sont mis sous les pieds des chevaux et des buffles pour en faire sortir le grain. Vers cette époque commence une longue sécheresse qui tarit les sources et les ruisseaux et qui dessèche toutes les plantes; ce mois est le plus chaud de toute l'année. Le thermomètre monte à 35 et même à 40°. Vers la moitié de septembre commencent les vendanges. C'est en octobre que tombent les premières pluies, mais avec quelques interruptions; les derniers beaux jours de l'année sont en novembre; en décembre, les pluies deviennent presque continuelles, les rivières et les ruisseaux débordent, et les travaux des champs cessent complétement. Cet état dure quatre à six semaines, pendant lesquelles les orages se succèdent continuellement; c'est le fort de l'hiver. La neige tombe aussi quelquefois

en abondance, mais elle ne persiste que sur le sommet des monts; le froid est rarement rigoureux.

Malgré la douceur et la beauté du climat, la Grèce n'est pas une contrée généralement saine. Il faut en excepter l'Attique, dont la salubrité est attestée par la longévité des habitants, et dont les marais situés dans les champs de Marathon ont été défrichés par les soins du gouvernement. C'est à l'influence des terrains humides que certaines provinces doivent leur insalubrité; la Béotie, les environs de Corinthe et les plaines voisines de la mer en fournissent la preuve.

Le sol de la Grèce renferme de nombreuses richesses minérales. On a trouvé de l'or dans les îles de Scyros, de Siphnos, de Tinos et ailleurs, ainsi que quelques traces d'argent et de mercure; mais le fer, le cuivre, la galène argentifère se présentent en abondance et en dépôts d'une facile et productive exploitation dans un grand nombre de localités. L'île de Siphanto, qui avait autrefois des mines d'or et d'argent, est riche en plomb. L'Eubée a des mines de houille exploitées depuis longtemps par le gouvernement, et il existe dans la Grèce continentale des dépôts de lignite de bonne qualité. Les îles de Milos et de Santorin donnent du soufre; la première renferme en outre des quantités incalculables de pouzzolane fort recherchée. L'île de Naxos fournit de l'émeri excellent; c'est même un produit spécial de cette île; il est exploité pour le compte et aux frais du gouvernement hellénique, qui en vend chaque année 40,000 quintaux aux enchères publiques à Athènes. On exploite en Eubée des dépôts de magnésie d'une grande pureté; l'Angleterre en exporte de grandes quantités. L'île de Milos exporte des meulières fort recherchées. Mais parmi les mines que recèle le sol de la Grèce, les carrières de marbre pourraient surtout devenir une source importante de profits pour le pays; les marbres blancs ou saccharoïdes de Paros, du Pentélique, de Tinos, qui ont fourni la matière de tant de chefs-d'œuvre, sont encore exploités. La carrière qui était la plus renommée dans l'antiquité est même encore en activité; elle se trouve près d'Ilaïa-Mina : c'est de là qu'on tire le marbre statuaire le plus beau, le lychnite. La Grèce possède aussi un grand nombre d'autres belles variétés de marbre bleu, gris, etc., qui pourraient être utilisées dans les arts. On voit en Eubée et dans plusieurs localités du marbre cipolin (calcaire blanc à veines de talc vert), si renommé dans l'antiquité. Enfin, on a retrouvé en Laconie, près de Crocée, l'ophite ou porphyre vert antique, que la Grèce seule possède.

La Grèce ne trouve pas dans les produits de son sol de suffisantes ressources pour nourrir ses habitants. Ses districts les plus fertiles sont situés à l'ouest et à l'est de la partie continentale. Quant aux îles, excepté Nègrepont, elles ne produisent presque rien. Les céréales viendraient pourtant en abondance si l'agriculture était l'objet d'un travail persévérant. L'absence complète de communications faciles empêche d'ailleurs que les produits des parties fertiles ne profitent au reste du pays. Les transports étant souvent impossibles et presque toujours dispendieux, il en résulte qu'il y a plus de profit à exporter par mer les produits indigènes qu'à les conserver pour la consommation du pays. La moyenne des récoltes n'est pas de plus de 3 millions d'hectolitres de céréales, dont près du tiers est absorbé par les semailles; il ne reste donc que moins de 2 millions d'hectolitres pour une population de 1 million d'habitants. Le

blé et le maïs forment avec l'orge les principales cultures. En outre, on récolte une quantité importante de pommes de terre, de légumes secs et de courges; ces dernières principalement en Morée, où elles tiennent lieu de pain. L'agriculture est peu florissante, mais elle a fait de grands proprès. Ainsi, en 1821, la superficie des terres cultivées n'était que de 2,338,000 stremmes (234,000 hectares), et en 1854 le chiffre s'élève à 3,650,000. C'est principalement dans la Morée que cet accroissement a été obtenu. La production des céréales a doublé depuis 1821, mais elle n'a fait que suivre le mouvement de la population.

L'huile est la production la plus importante des provinces méridionales; celle de l'Attique passe pour la plus fine. L'olivier de cette province est alterne, comme la taille qu'on lui fait subir; mais il n'est pas le même dans les cantons de la Morée. Une brume épaisse, qui s'élève de l'Archipel, nuit quelquefois aux oliviers; en retombant sous la forme de rosée, elle pénètre partout et infecte jusqu'aux racines et jusqu'à la séve. La Grèce possède près de 8 millions de pieds d'oliviers (elle n'en avait que 2,300,000 en 1834). Elle récolte 25 à 30 millions de kilogrammes de raisins dits de Corinthe, mais seulement 150,000 hectolitres de vin en général âcre et amer, parce que les Grecs ont l'habitude de le mélanger avec de la résine.

La Messénie peut toujours vanter ses figues, et l'Arcadie ses fromages. Les plantes aromatiques dont le sol de l'Attique est couvert donnent au miel de ses abeilles les bonnes qualités qui l'ont rendu célèbre. Plus doux et doué d'un parfum plus exquis que tous les autres miels connus, il est en même temps de la plus belle transparence, quoique d'une couleur rousse. La Grèce s'enrichit aussi du produit de ses vers à soie, dont l'importance augmente chaque année. La Laconie, la Messénie et le Maïna fournissent aujourd'hui 4 à 500,000 kilogrammes de soie, sans compter les 100,000 kilogrammes de cocons que récoltent Andros et Tinos. Quelques cantons produisent un peu de coton.

La Grèce peut devenir l'émule de l'Espagne pour la beauté de ses laines; ses pâturages sont très-favorables pour les brebis, et ses terrains les plus incultes produisent en abondance le thym, le serpolet, la marjolaine et toutes les plantes aromatiques. Ici, comme en Espagne, on fait voyager les troupeaux. Les bergers albanais mènent leurs bestiaux paître en Grèce pendant l'été. Sous le règne des empereurs byzantins, le mélange des brebis africaines et asiatiques avait embelli les races grecques; elles ont dégénéré depuis qu'on ne suit plus la méthode des croisements. Les meilleures sont celles de Livadie et d'Arcadie.

§ III. Industrie et commerce. — La Grèce, qui a fourni au monde ancien des maîtres dans toutes les sciences et des ouvrages d'art presque divins, n'a plus même de modestes artisans; son industrie est à peu près nulle; les habitants tirent de l'étranger tous les produits fabriqués, ou bien ils façonnent grossièrement eux-mêmes certains objets d'utilité vulgaire. Le pays possède à peine quelques tanneries, quelques filatures de soie, quelques ateliers où l'on s'occupe du tissage de la soie, du coton ou de la laine, quelques fabriques d'ouvrages de fer, d'acier et de cuivre. Les Grecs modernes sont pourtant laborieux, et ils ont hérité de l'intelligence de leurs aïeux; mais leur existence sociale ne date réellement que de leur indépendance. De plus, la Grèce manque de bras et de capitaux, l'intérêt de l'argent y est exorbitant,

la main-d'œuvre très-élevée, et le peu d'établissements commerciaux ou industriels que possède le pays ont été formés au moyen des économies péniblement amassées par le travail actif d'une population frugale.

Le commerce extérieur de la Grèce s'est élevé en 1858 à 63,466,000 francs, dont 39 millions et demi à l'importation et 14 à l'exportation. Les importations consistent principalement en céréales et en produits manufacturés. L'Angleterre en fournit pour 10 millions, la Turquie pour 8 millions (céréales, bestiaux, bois, laines, etc.), l'Autriche pour 7 millions et demi, la France pour 7 millions. Les exportations se composent de raisins de Corinthe, pour la moitié du chiffre total, puis de vallonée, de soie grége, de figues, de laines, etc. Tout ce commerce s'effectue presque exclusivement par les ports du Pirée, de Patras et de Syra. Le commerce général de la France avec la Grèce s'élève à une valeur de 9 millions et demi, dont 2 millions et demi à l'importation (soie, peaux, laines, froment, éponges, etc.).

On ne connaît pas exactement l'importance du mouvement de la navigation dans les ports de la Grèce, mais on ne peut douter que le pavillon grec n'y prenne la part la plus grande. Les Grecs ont de tout temps partagé avec les Arméniens et les juifs le commerce intérieur de la Turquie, et ils effectuent encore presque seuls le commerce extérieur ou maritime de cet empire, dont la population musulmane éprouve une répulsion invincible pour le service de la mer. La Grèce, d'ailleurs, a un caractère insulaire qui, dès les plus anciens temps, a développé et favorisé les dispositions maritimes de ses habitants; aussi leurs navires se montrent aujourd'hui, comme dans l'antiquité, dans tous les ports de la Méditerranée. La richesse, la bravoure, le patriotisme de ses marins, ont puissamment contribué à son indépendance. Les efforts et les pertes des marchands de la Grèce furent tels pendant la guerre, qu'à la paix la marine était réduite à 4 ou 500 navires; aujourd'hui, elle s'élève à 4,600 bâtiments de toutes grandeurs, jaugeant 325,000 tonneaux et montés par plus de 29,000 marins. La plupart de ces navires sont construits dans les ports grecs; Syra est le grand chantier de construction du royaume : il fournit plus du tiers de l'effectif; viennent ensuite les chantiers de Patras, de Galaxidi, de Spezzia, d'Hydra, etc.

§ IV. Population. — Gouvernement, finances, armée, etc. — La Grèce, qui ne comptait en 1830 que 800,000 habitants, en a actuellement 1,066,700, savoir : Péloponèse, 562,000; partie continentale, 293,000; îles, 211,700. Les hommes semblent créés exprès pour ce pays des poëtes et des dieux; ils présentent le plus beau type de l'espèce humaine : la tête ovale, le profil du visage droit, le front proéminent, le nez presque sans inflexion, les yeux grands et vifs, la physionomie fine et expressive, la taille déliée et élancée, le genou fin, la jambe sèche, le pied petit, le corps nerveux, la stature moyenne. Nous avons dit dans la description de la Turquie le caractère moral de cette population dite hellénique, et qui n'est en réalité composée que de Slaves *hellénisés*. Ajoutons néanmoins que, si ses vertus ont été trop vantées par d'aveugles enthousiastes, ses vices ont été trop exagérés par d'injustes détracteurs. Un peuple abruti par l'ignorance et l'esclavage ne se régénère pas en quelques années. Les Grecs ont malheureusement conservé de leurs pères la vanité, l'inconstance, et peut-être aussi la mauvaise foi; mais la nature ne leur refuse pas les dons de l'esprit : ils naissent encore orateurs et poëtes; le défaut seul d'instruction étouffe leurs talents.

Le sarcasme et la raillerie sont encore, comme chez les anciens Grecs, les principaux ornements du discours. Au milieu des objets les plus sérieux, un geste, une parole, une frivolité, suffisent pour leur faire oublier les affaires les plus importantes. Les Moraïtes paraissent moins frivoles que les habitants de la Grèce continentale, et plus faits pour devenir un peuple libre sous une bonne discipline. Les Athéniens ont conservé quelques traces de leur ancienne politesse; leur idiome a quelque chose de plus animé dans les sons, de plus précis dans l'expression. Les Athéniennes d'aujourd'hui ne le cèdent en rien à celles d'autrefois : la forme ovale de leur figure, la ligne droite et régulière qui en dessine le profil, la pureté du contour, les yeux à fleur de tête, grands, noirs et vifs, le front petit, les lèvres vermeilles et l'inférieure un peu renflée, les sourcis fins et bien arqués, la gorge ronde, la taille légère, les mains petites ainsi que les pieds; enfin un ensemble qui plaît, intéresse et enchante, soit qu'elles se meuvent languissamment dans la mélancolique *danse d'Ariadne,* soit que la volupté les entraîne dans les tourbillons de la *Romeïka*. Leur costume a conservé quelque traces de l'antique. La tunique blanche et transparente qui caresse leur taille, à partir de leur gorge jusqu'en bas, le manteau de drap d'or ou de soie qui couvre leurs bras et tombe avec grâce sur leurs épaules, un mouchoir fin dont elles entourent leur tête négligemment, et sur lequel s'entrelacent en petites tresses leurs beaux cheveux noirs, tout cela fait un effet charmant. Mais une ceinture grossière et mal placée, des culottes d'étoffe rouge, un lourd manteau turc, désenchantent l'imagination.

Le royaume de Grèce n'a pas encore perdu l'aspect barbare que lui avaient donné trois siècles d'oppression. On trouve encore dans la plupart de ses montagnes ces bandes sauvages de *klephtes,* de *palikares,* qui faisaient une guerre continuelle aux Turcs, vivaient de pillage, et ont joué un si grand rôle dans la lutte de l'indépendance. Le brigandage désole encore la plupart des provinces; les environs de la capitale ne sont pas beaucoup plus sûrs que les défilés des montagnes, et les frontières mal tracées de l'Épire et de la Thessalie sont perpétuellement envahies par des bandes qui, après avoir parcouru ces deux provinces, se jettent sur la Grèce, qu'ils mettent à contribution, sûrs de trouver un asile sur le territoire turc, qui les engage en qualité de gendarmes, et leur paye à forfait la poursuite des autres bandits. Heureusement que le goût de la vie paisible, celui des arts industriels, et surtout l'instruction, commencent à se répandre partout. Il se manifeste dans la Grèce, depuis son affranchissement, un mouvement intellectuel digne de son illustre origine. En 1830 elle n'avait que 60 écoles primaires, elle en compte aujourd'hui près de 500 fréquentées par 42,000 élèves, outre 330 écoles privées. Elle a 7 lycées ou gymnases avec un millier d'élèves, 80 écoles secondaires avec 5,400 élèves, une université avec 500 étudiants, de nombreuses écoles spéciales pour l'armée, la marine, le commerce, l'industrie; enfin, le nombre total des élèves, en 1858, était de 64,000; mais il faut observer qu'une partie de ces élèves vient des pays grecs soumis à la Turquie. Athènes et le Pirée ont un observatoire, une école des arts, un musée d'histoire naturelle, une école de marine, 19 imprimeries, 26 publications périodiques et une bibliothèque de 70,000 volumes. La Grèce est évidemment destinée à reprendre une glorieuse existence, à devenir une grande nation, à ressusciter peut-être l'empire d'Orient.

Le royaume a une constitution modelée sur la charte française de 1830. — La religion orientale est déclarée religion dominante; le prosélytisme est interdit, mais les autres cultes sont tolérés. L'église, unie dogmatiquement à l'église de Constantinople, ne relève pourtant que d'elle-même, et est gouvernée par un synode d'évêques. On compte 11 archevêques et 13 évêques grecs, 5 archevêques ou évêques catholiques romains. Le roi exerce le pouvoir exécutif; il partage le pouvoir législatif avec la chambre des députés et le sénat. La première se compose de 80 députés nommés pour trois ans. Les sénateurs sont nommés à vie par le roi; leur nombre est de 27 au moins, de 40 au plus. Les autres articles de la constitution reproduisent les dispositions de la charte française, excepté que le roi ne peut conférer de titres de noblesse, l'aristocratie étant absolument inconnue aux Hellènes.

Le côté faible de la situation de la Grèce, celui qui la met complétement sous la dépendance des trois puissances protectrices, ce sont les finances, qui fléchissent sous le poids d'une triple dette : l'emprunt de 64,600,000 francs (en 1833) garanti par les trois puissances; l'emprunt contracté auprès du roi de Bavière et fixé à 15,29,000 florins du Rhin; la dette intérieure s'élevant à 9,600,000 francs. Dans les premiers temps de l'indépendance, les finances ont été mal administrées et dilapidées. En garantissant l'emprunt de 1833, les puissances espéraient que la Grèce en affecterait la majeure partie au développement naturel du pays; elles ne prévoyaient pas que la guerre civile et des dépenses de luxe en absorberaient 100 millions de francs, tandis que rien n'était fait pour améliorer les routes, encourager l'agriculture, favoriser les sources productives de la richesse. Aussi le déficit va-t-il continuellement en augmentant, parce que les recettes ne couvrent pas les dépenses, et que la dette s'accroît des intérêts arriérés de la dette flottante, etc. L'impôt foncier et le droit d'usufruit qui forment la moitié des revenus du royaume sont acquittés en nature; les douanes, le timbre, les monopoles, etc., forment le surplus des recettes, qui sont évaluées pour 1860 à 21 millions.

La Grèce n'a pas eu moins de peine à organiser une armée régulière qu'à mettre de l'ordre dans ses finances. Pendant longtemps les deux tiers de ses soldats étaient des Bavarois, et il a fallu de grands efforts pour former en régiments les bandes indisciplinées qui avaient fait la guerre de l'indépendance. Aujourd'hui la Grèce a une armée nationale qui lui coûte environ 5,000,000 de francs, et qui se compose en troupes régulières : de 9 bataillons d'infanterie, 6,474 hommes; de 3 escadrons de cavalerie, 306 hommes; d'artillerie et génie, 575 hommes. Total : 7,364 hommes. De plus, la gendarmerie et les garde-frontières comprennent 1,889 hommes. Total général, 9,686 hommes. Cette armée se recrute par le tirage au sort. La durée du service est de quatre ans.

La marine était plus facile à créer dans un pays de constructeurs et de marins. Aussi en 1837 le royaume avait déjà 34 navires de guerre portant 125 canons et 2,400 hommes; en 1859 l'effectif est de 31 navires portant 154 canons, dont 7 à vapeur ayant une force de 415 chevaux. Le siége de la préfecture maritime est à Poros, où se trouve l'arsenal de la marine.

CHAPITRE DEUXIÈME.

DESCRIPTION DES PROVINCES.

Le royaume de Grèce se divise physiquement en trois grandes parties : la Grèce continentale ou la *Hellade* avec l'île d'Eubée, la *Morée* et les *îles de l'Archipel*. Ces trois grandes divisions forment 10 *nomarchies* ou préfectures, et 49 *éparchies* ou sous-préfectures. Celles-ci se subdivisent en *dimarchies* ou cantons, composées de communes. Il y a un tribunal de première instance dans chaque nomarchie, 2 cours royales à Athènes et à Nauplie, et une cour de cassation dite aréopage à Athènes.

	PRÉFECTURES.		CHEFS-LIEUX.	POPULATION.
HELLADE ET EUBÉE.	Acarnanie et Étolie. . 6	éparchies.	Missolonghi. . . .	103,641
	Phthiotide et Phocide. 4	—	Lamia	91,944
	Attique et Béotie. . . 5	—	Athènes.	97,519
	Eubée. 4	—	Chalcis.	68,813
MORÉE.	Argolide et Corinthie. 6	—	Nauplie.	130,591
	Laconie. 4	—	Sparte	113,336
	Messénie 5	—	Calamata.	101,271
	Achaïe et Élide. . . . 4	—	Patras	126,550
	Arcadie. 4	—	Tripolitza.	90,593
ARCHIPEL.	Cyclades 7	—	Syra	142,958
				1,067,216

§ Ier. ACARNANIE, ÉTOLIE, PHTHIOTIDE ET PHOCIDE. — Le département d'*Acarnanie* et *Étolie*, qui comprend la partie nord-ouest du royaume, se compose principalement des bassins de l'Aspro-Potamos et du Fidari, bassins montueux, boisés, peu fertiles, habités dans leur partie supérieure par des pasteurs belliqueux. On n'y trouve d'autre localité remarquable que *Vrachori*, au nord des lacs Vrachori et Angelo-Castro, ville de 3,000 habitants, bâtie près des ruines de *Thermus*.

Le littoral est plus important. Depuis le golfe de l'Arta jusqu'à l'Acheloüs, il est assez élevé, bordé de terrasses cultivées en oliviers ou garnies de forêts. Il n'a de ports que sur le golfe de l'Arta. Là se trouvent *Amphilochion* ou *Filokia* et *Vonitza* ou *Anaktorion*, petit port défendu par un château avec 2,000 habitants. Depuis l'Acheloüs, la côte est basse, marécageuse, formée d'alluvions; on y trouve d'abord *Anatolicon*, petite ville fortifiée, bâtie sur une lagune; puis *Missolonghi* (4,000 hab.), bâtie derrière un banc de sable, près d'un îlot, avec un petit fort bien fortifié et de bons remparts; elle est célèbre par le siége héroïque qu'y soutinrent les Grecs en 1826 pendant près d'un an, et à la suite duquel elle fut détruite. C'est aujourd'hui le chef-lieu de la préfecture. Au delà de cette ville on entre par un détroit de 1 kilomètre de large, que défendent les châteaux de *Romélie* (Anti-Rhium) et de *Morée* (Rhium), dans le golfe du même nom, long de 125 kilomètres, large de 35, où l'on trouve

Lépante ou *Naupactos*, ville de 3,000 habitants, avec un port peu profond et assez bien défendu par un château. Elle est célèbre par la grande bataille navale de 1571.

Le département de *Phthiotide* et *Phocide* occupe la largeur de la presqu'île, entre le golfe de Lépante et les canaux d'Eubée. Du côté du golfe, le pays, en grande partie stérile ou mal habité, n'est remarquable que par ses souvenirs : c'était là qu'était *Delphes*, dont on voit les ruines au village de *Kastri*. Tous les environs du mont Parnasse sont remplis de cavernes qu'on tenait autrefois en grande vénération. L'antre de Corycius était si vaste que la lumière du jour l'éclairait presque en entier, et que lors de l'invasion de Xerxès tous les habitants de Delphes s'y réfugièrent. On croit que l'antre célèbre de l'oracle au-dessus duquel la pythonisse s'asseyait sur le trépied sacré était un soupirail d'où il sortait des mofettes, dont l'effet naturel était de provoquer des convulsions et des extases. Nous n'avons à remarquer dans cette partie du département que *Amphissa* ou *Salone*, au pied des dernières pentes du mont Parnasse, sur une petite rivière de même nom. Cette ville avait, avant 1820, 6,000 habitants, qui furent réduits à 500 après la guerre. Son importance est passée à *Galaxidi*, ville située à l'embouchure de la Salone, dans la baie d'Amphissa, qui fut détruite en 1821, mais qui a des chantiers de construction et fait un grand commerce.

Le bassin de la Hellada occupe le reste de la province ; c'est une des plus fertiles vallées de la Grèce ; elle est toute cultivée en blé, en maïs, en coton, tandis que ses coteaux sont couronnés de vignes et de mûriers, et ses plus hautes sommités de chênes et d'érables ; elle est parsemée de belles et vastes prairies où l'on nourrit de nombreux troupeaux. Sur la Hellada on trouve *Patradjik* ou *Neapatra*, ville de 3 à 4,000 habitants. Un de ses affluents passe à *Zeïtoun* ou *Lamia*, chef-lieu de préfecture et siége d'archevêché, ville de 5 à 6,000 habitants, située au pied du mont Othryx. Elle a quelques établissements militaires et une citadelle, qui défend au nord le passage des Thermopyles, de même que la petite ville fortifiée de *Bodonitza* le ferme au midi. — *Talanti*, non loin du canal de ce nom, qui sépare l'Eubée de la Locride, a 3,000 habitants et un vieux château.

§ II. Attique et Béotie. — Entre la mer de Nègrepont et les golfes de Lépante et d'Athènes, la presqu'île hellénique se réduit à un plateau montagneux, étroit, escarpé, dont le centre est occupé par le lac *Copaïs*, qui reçoit le Cephissus et plusieurs autres ruisseaux torrentueux. Ce lac, où se déversent les eaux de toutes les montagnes voisines, couvrirait tout le pays, si de temps immémorial on ne lui avait creusé des canaux souterrains qui, à travers les monts Opontiens, dérivent le trop-plein de ses eaux dans la mer. Toute cette région, qui formait la Béotie, a d'ailleurs été bouleversée par les tremblements de terre ; elle est sujette encore à des éboulements qui changent les terres fertiles en marais ; elle est remplie de crevasses et de cavernes.

A la base septentrionale de l'Hélicon, près de l'antre de Trophonius, si célèbre par les oracles qu'on y rendait, on trouve l'industrieuse ville de *Livadie* ou *Libadia*, qui était, sous la domination ottomane, la capitale de la Grèce méridionale appelée alors Livadie. Ruinée pendant la guerre, elle n'a plus que 6,000 habitants ; mais elle est encore importante par ses fabriques de gros draps et son commerce de produits agricoles. Quant à l'ancienne capitale de la Béotie, *Thèbes*, aujourd'hui *Thiva*, située près de l'Asopus, elle ne se compose plus que de 300 maisons ou cabanes

renfermant 1,000 habitants, et qui sont entourées d'un mur et d'un fossé. Les ruines de la ville antique, qui ne consistent qu'en pierres informes et en inscriptions, garnissent les flancs d'une petite colline. Au sud de cette ville et de l'Asopus se trouve le champ de bataille de *Platée*.

Le plus grand rétrécissement de la presqu'île, qui se termine par le cap Colonna, formait l'*Attique*, petit coin de terre rocheux, triste, stérile, la patrie des dieux et des arts, l'honneur éternel de l'humanité, dont Sophocle fait ce poétique tableau : « Le rossignol y fait retentir ses doux accents dans des vallées verdoyantes, où l'on n'éprouve jamais les rigueurs de l'hiver. Les vents n'y font point sentir leur haleine bruyante, et les rayons ardents du soleil y sont interceptés par des arbres chargés de fruits, dont l'épais feuillage est entrelacé de pampres et de lierre. Bacchus et ses joyeuses prêtresses y fixent à jamais leur séjour. Le narcisse y étale en tout temps, à côté du safran doré, son calice odorant. Ces fleurs ont servi de couronnes aux Immortelles. Le chœur des Muses vient souvent se mêler au brillant cortége de Vénus, sur les bords enchantés du Céphise, qui, divisé en mille canaux, serpente à travers les gras pâturages et les campagnes qu'il féconde. »

Athènes, capitale du royaume, est située au pied du mont Hymette, entre le Céphise et l'Ilyssus, à 7 kilomètres du golfe d'Égine. Cette reine de la civilisation ancienne n'est plus que l'ombre de ce qu'elle était au temps de Périclès. Depuis 1833, où les Turcs en ont été définitivement chassés et où la population a commencé à y revenir, c'est une cité toute moderne, composée de rues étroites, dont 3 seulement ont un aspect régulier, avec des édifices d'une vulgaire architecture. Sa population, y compris celle du Pirée, est de 50,000 habitants. C'est la résidence du roi, du corps législatif, de l'aréopage, etc. Ses établissements d'instruction sont nombreux; à ceux que nous avons déjà nommés, il faut ajouter l'école française d'archéologie. Son industrie ne consiste qu'en fabrication de cotonnades et de maroquins; son commerce particulier en huile, cire, miel, fruits. Son commerce général s'effectue par le Pirée.

Athènes fut fondée en 1550 avant Jésus-Christ, sur le rocher de l'Acropolis. Après avoir été la république la plus florissante de l'antiquité, le foyer des arts et de la civilisation, elle tomba sous la domination romaine, mais elle resta l'école la plus célèbre de la philosophie et des sciences. Elle fut prise par Alaric et dévastée. Elle tomba dans l'obscurité sous les empereurs d'Orient, devint un duché féodal et une possession française dans le treizième siècle, enfin fut prise par les Turcs en 1445. Les Vénitiens tentèrent de s'en emparer en 1687, et ses monuments antiques, qui avaient résisté à tant de désastres, en éprouvèrent les plus grands dommages. Les Turcs en restèrent maîtres jusqu'en 1822, où ses habitants prirent part à l'insurrection de la Grèce; ils la reprirent en 1827, et la ruinèrent de telle sorte qu'elle resta presque entièrement déserte jusqu'en 1833, où ils évacuèrent l'Acropolis.

Les souvenirs que rappelle cette illustre mère de notre civilisation, et les restes de ses monuments anciens, sont encore la plus grande gloire d'Athènes. Dans l'Acropolis, cette ancienne ville de Cécrops, cette citadelle, ce sanctuaire, ce trésor, ce musée de la cité de Minerve, on voit encore les restes du Parthénon, détruit surtout pendant le siége de 1687; ceux des Propylées, qu'on a rendus à la lumière; ceux de

l'Érechteïon, etc. Dans la ville, outre des fragments épars, on voit encore le temple ou la tour des vents, la lanterne de Démosthènes, des débris de l'Oedon et du Prytanée, quelques gradins du Théâtre, de l'Agora, de l'Aréopage; hors de la ville, le temple de Thésée, l'un des monuments les mieux conservés et les plus parfaits de l'art antique, quelques colonnes du temple de Jupiter Olympien, etc. De nombreuses fouilles ont été faites, de nombreux travaux entrepris pour rendre au jour la plupart de ces chefs-d'œuvre.

Le port d'Athènes est le Pirée, éloigné de 7 kilomètres, et qui forme aujourd'hui une ville moderne. Il n'y avait en 1828 qu'une seule baraque; on y compte maintenant plus de 600 maisons, plusieurs églises, de vastes magasins. L'école navale de la Grèce y est établie. C'est le port le plus important du royaume : en 1855 il y est entré 814 navires jaugeant 230,000 tonneaux; il en est sorti 595 jaugeant 173,000 tonneaux. Total, 1,409 navires. Dans ce nombre, il y avait 617 navires grecs, 288 français, etc. Un chemin de fer joint le Pirée à Athènes.

Nous n'avons plus à remarquer dans l'Attique que des localités historiques : *Marathon,* à l'entrée de la province, sur les pentes du mont Parnès : c'est un village où l'on trouve encore quelques ruines des monuments élevés en l'honneur des Athéniens; *Éleusis,* sur le golfe de Salamine, si célèbre par ses mystères et dont il ne reste rien. A l'ouest d'Athènes, sur la côte orientale du golfe de Corinthe, *Mégare,* détruite pendant la dernière guerre, ne compte plus que 1,000 habitants.

Au département de l'Attique appartiennent les îles du golfe d'Athènes, qui sont hautes, âpres, rocheuses, presque sans terre végétale ni végétation, et habitées seulement par des pêcheurs ou marins. — *Salamine* (*Colouri*) au fond du golfe, avec 5,000 habitants, a une ville du même nom et un bon port. La flotte grecque y défit celle des Perses, 480 ans avant Jésus-Christ. — *Enghia* ou *Égine,* au centre du golfe, qui jadis faisait ombrage aux Athéniens, est garnie de rochers inaccessibles, dépourvue de bois et de ruisseaux; mais elle a 10,000 habitants, une petite ville du même nom, avec un bon port, un grand nombre d'antiquités, et plusieurs établissements philanthropiques et littéraires qui y furent fondés pendant la dernière guerre, lorsque le gouvernement grec y était établi.

§ III. Morée. — La *Morée* ou *Péloponèse* se subdivise en 5 petits départements. Dans celui d'*Argolide et Corinthie* on trouve, à l'extrémité de l'isthme qui sépare les deux golfes de Lépante et d'Égine, *Corinthe,* si célèbre dans l'antiquité par sa richesse et ses monuments. Ravagée par les Romains, par les Barbares, par les Turcs, elle fut prise par les Vénitiens en 1687, reprise par les Turcs en 1715, ruinée par eux en 1823. Elle n'a plus que 4 à 5,000 habitants. Peu de villes offrent une position aussi belle et aussi favorable au commerce, mais son port est envahi par la vase. Sa vaste et forte citadelle, l'*Acrocorinthe,* située sur une montagne de près de 500 mètres de hauteur et composée d'une triple enceinte, commande toujours l'entrée du Péloponèse. Plusieurs portions de murailles de cette vieille forteresse sont de construction cyclopéenne. La ville fait un assez grand commerce d'huiles, de grains et de vin.

Le village de *Colonna* est tout ce qui reste de l'ancienne ville de *Némée.* Le village de *Kastri* est aussi tout ce qui existe de la ville d'*Hermione.* Sur le bord d'un golfe

auquel elle donne son nom, l'ancienne *Nauplie* ou *Napoli de Romanie,* peuplée de 16,000 âmes, est la deuxième ville du royaume. C'est le siége d'un archevêché, d'une cour royale, d'un gymnase, etc. On y remarque de belles casernes, une école de navigation, un château où résida Capo-d'Istria, etc. Son port est très-important, quoiqu'il n'offre aux gros vaisseaux qu'un mouillage éloigné de plus de 4 kilomètres de ses remparts. Elle reçoit annuellement plus de 1,000 bâtiments, et exporte des éponges, de la soie, de l'huile, des fruits, etc. Le fort d'*Ischkaléh* et celui de *Palamède,* dont la construction date de la plus haute antiquité, forment sa principale défense. Ce dernier, qui fut reconstruit par les Vénitiens, a reçu le surnom de *Gibraltar de la Grèce.* Il couronne le rocher de Palamède, et l'on y monte par 500 marches sous un chemin couvert taillé dans le roc. A 32 kilomètres à l'est, *Damala,* près d'une baie qui dépend du golfe d'Égine ou d'Athènes, est un village voisin des ruines de l'antique *Trézène,* et célèbre par le congrès de 1827. *Pithavra* n'est plus qu'un village bâti sur les ruines d'*Épidaure.* Sur l'Inachus, au fond du golfe de Nauplie, on voit *Argos,* qui n'a conservé de son antique splendeur qu'un théâtre et une forteresse construite sur un pic escarpé. Avant l'insurrection, elle formait une ville de 6,000 âmes; aujourd'hui elle n'a plus que 2,000 habitants. Ses jardins sont remarquables par leur fertilité. A quelques kilomètres au nord-est d'Argos, le petit village de *Karvathy* est intéressant par les ruines de l'antique *Mycènes* que l'on voit dans son voisinage, et qui offrent encore des constructions antérieures au siége de Troie. Près de l'emplacement de cette ville, qui fut détruite cinq à six siècles avant notre ère, il existe un monument remarquable qui porte le nom de tombeau d'Agamemnon : c'est une vaste grotte dont l'entrée est ornée d'une imposante architrave.

Du département de l'Argolide dépendent les îles Poros, Hydra et Spezzia. L'île *Calauria* ou *Poros,* qui n'a que 500 habitants, est remarquable par le beau port à double entrée qu'elle forme avec le littoral voisin. C'est le port militaire du royaume; elle possède un arsenal, des chantiers de construction et des ateliers pour la marine. — *Hydra* et *Spezzia* devinrent très-commerçantes de 1792 à 1815, et leurs habitants étaient les plus intrépides marins de l'Archipel; elles furent le boulevard de l'insurrection grecque, et leurs petits vaisseaux détruisirent plusieurs fois les flottes turques. Ruinées pendant la guerre, elles n'ont pas repris toute leur prospérité. — *Hydra,* l'*Aristera* des anciens, est presque entièrement stérile. Elle compte environ 30,000 habitants, dont moitié dans la ville du même nom, l'une des plus jolies de la Grèce. On y trouve des rues propres et pavées, de beaux quais, des églises bien bâties, une bourse, un collége, des écoles de commerce et de navigation. — *Spezzia,* l'antique *Tiparenus,* est voisine d'Hydra, dont elle n'est qu'un diminutif. La ville qu'elle renferme est une petite place forte qui compte environ 3,000 âmes.

Le département de la *Laconie* renferme dans l'intérieur du Péloponèse *Mistra* ou *Misitra,* à 8 kilomètres de l'Eurotas et à une heure de marche de l'antique Sparte. Non loin de son enceinte s'élève le Pentadaktylon ou l'ancien Taygète. Détruite pendant la dernière guerre, sa population se trouva réduite de 20,000 à 1,500 âmes; aujourd'hui elle a plus de 6,000 habitants. Sur la côte orientale, *Monembasie* ou *Napoli de Malvoisie,* qui fait le commerce de vins, est bâtie sur une petite île appelée

par les anciens *Minoa,* qui est unie au continent par un pont de 12 arches. Elle est défendue par une forteresse qui domine sa grande rade.

L'étroite presqu'île comprise entre le golfe de Coron (*sinus Messeniacus*) et le golfe Kolokythia (*sinus Laconicus*) s'appelle le *Maïna* ou le *Magne;* elle est habitée par une population qu'on dit d'origine spartiate, qui a toujours résisté aux Turcs et contribué puissamment à l'indépendance de la Grèce. Cette population à demi sauvage se gouvernait par ses propres chefs, et forte seulement de 60,000 âmes, a mis en fuite toutes les armées ottomanes qui ont essayé de pénétrer dans ses montagnes. Ce petit pays fait un assez grand commerce en huile, vallonée, miel, cire, coton, cuirs et laines. L'agriculture y fait de grands progrès. Ses ports, qui peuvent recevoir de gros vaisseaux, sont destinés à une grande prospérité. *Armyros* est célèbre par la courageuse résistance des Maïnotes, qui arrêtèrent en 1827 toutes les forces d'Ibrahim-Pacha. Elle renferme un grand nombre d'habitations élégantes et plus commodes que celles du reste de la Morée. Au fond du golfe de Laconie, *Marathonisi* est l'antique *Gythium,* le port des flottes spartiates. Les Turcs n'y pénétrèrent jamais; et sous le gouvernement despotique et paternel de l'illustre famille des Dzanettaki, ce bourg est devenu florissant. Son sol montueux, mais entrecoupé de belles plaines, produit tout ce qui est nécessaire à la vie : on y cultive en grand le coton et le chêne velani, dont le gland remplace la noix de galle dans le commerce.

La *Messénie,* comprise entre le cours de l'Alphée, la mer Ionienne et le golfe de Coron, renferme *Coron,* ville fortifiée de 2,000 habitants, et dont le port n'offre aux navires qu'un incommode abri contre les vents du sud. Sur la côte occidentale de la Morée, *Modon,* autrefois *Mithone,* n'a plus que 800 habitants, avec un bon port et de bonnes fortifications. Elle a beaucoup souffert pendant la guerre de l'indépendance. Les Grecs y détruisirent une flotte turque en 1825. Près de cette ville sont les îles *Sapienza* et *Cabrera.* Sur la côte au nord de Modon se trouve *Navarin,* située au fond d'une baie, qui forme, avec l'île de Sphagia, un des meilleurs ports de la Méditerranée. Le 10 octobre 1827, les flottes alliées y détruisirent complétement la flotte turco-égyptienne. Cette ville est l'ancienne *Pylos;* elle est défendue par une forteresse. — *Calamata* ou *Kalamæ,* au fond du golfe de Messénie ou de Coron, dominée par les ruines d'un vieux château vénitien, est située au pied de coteaux fleuris, et entourée de champs couverts d'oliviers. Elle fut totalement détruite en 1825; mais sa position favorable y a déjà rappelé plus de 4,000 habitants. — *Nysi,* à 8 kilomètres à l'ouest sur le Pamisus, au centre d'une plaine magnifique, mais malsaine, avait été anéantie : la fertilité de son sol en a fait le séjour de plus de 800 familles. — *Arcadia,* l'antique *Cyparissa,* située sur le bord d'un golfe, a été ruinée par la guerre. Sa population est de 3 à 4,000 habitants.

La préfecture d'*Achaïe* et *Élide,* située au nord-ouest de la Morée, entre le golfe d'Arcadie et ceux de Patras et de Lépante, a pour chef-lieu *Patras,* ville de 10,000 habitants, entourée de murs et défendue par une forte citadelle, située sur la montagne contre laquelle la ville est appuyée. C'est un des boulevards de la Morée et le centre de son commerce. Les échanges varient de 10 à 20 millions, suivant l'abondance des raisins de Corinthe, qui s'exportent surtout par ce point. Patras a quelques filatures de coton, des tanneries et des fabriques de jus de réglisse. Son port, d'ailleurs assez

médiocre, présente un mouvement de 1,000 navires. Il communique avec Trieste et Corfou par bateaux à vapeur. Patras, pendant l'insurrection de la Grèce, resta au pouvoir des Turcs, qui l'évacuèrent seulement devant l'armée française. Au nord on aperçoit le château de Morée (*Rhium*), et à l'est les petits ports de *Vostitza*, l'antique *Ægium*, et d'*Agrata*.

Sur le golfe d'Arcadie, on trouve *Gastouni* (2,500 hab.) près de l'embouchure du Pénée, qui fait le commerce de coton, de soie et de vin. — *Pyrgos*, à l'embouchure de l'Alphée (Roufia), avait autrefois un commerce florissant qu'elle n'a pas retrouvé. Complétement détruite en 1825 par Ibrahim-Pacha, elle est le chef-lieu de l'Élide. — *Kalavrita* (3,000 hab.), dans une vallée profonde sur la rivière du même nom, est renommée pour ses excellents fromages.

L'*Arcadie* occupe le plateau central du Péloponèse, depuis le golfe de Nauplie jusqu'au cours de l'Alphée. Ce ruisseau arrose *Karytena*, petite ville avec un château fort bâti par les Français du moyen âge, berceau de l'insurrection de la Morée, ruinée trois fois pendant la guerre; *Sinano*, village situé sur les ruines de Mégalopolis; *Miraca*, sur les ruines d'Olympie; *Leondari* (Leuctres), près des sources de l'Alphée, ville ruinée et jadis peuplée de 6,000 habitants.

Dans une vallée fertile et au pied du mont Ruino, *Tripolitza* occupe un des plateaux les plus élevés de la Morée; les restes de ses édifices modernes s'élèvent comme des ruines antiques au milieu des cabanes que sa population décimée par la guerre a récemment construites. Elle avait plus de 15,000 habitants lorsqu'elle était la résidence du pacha de Morée, et n'en a plus que 4 à 5,000. On voit dans ses environs les ruines de *Tégée*. Le village de *Palæopoli*, non loin de Tripolitza, possède quelques restes de *Mantinée*, célèbre par la victoire d'Épaminondas. *Mavromathi* occupe la place de *Messène*, que fonda ce héros.

§ IV. Ile d'Eubée. — L'île d'*Eubée* (*Nègrepont* ou *Egripo*) est séparée de la Hellade orientale par les canaux de Talanti et de Nègrepont, dont la partie la plus étroite prend le nom de *canal de l'Euripe*. Celui-ci n'a, près de la ville de Nègrepont, que 100 pas de large. Au sud, le détroit de *Bocca-Silota*, où périt la flotte des Grecs au retour du siége de Troie, sépare Nègrepont des Cyclades. Cette île, longue de 175 kilomètres, en a 18 à 30 de large entre Nègrepont et le cap Kili. Sa superficie est de 3,822 kilomètres carrés. Une haute chaîne de montagnes calcaires, aux cimes neigeuses et dénudées, la traverse et culmine au mont *Delphi* (1,800 m.). Le *Lithada* (945 m.) et l'*Ocha* (975 m.) marquent les extrémités septentrionale et méridionale. Les côtes sont bordées de falaises abruptes. Les revers des montagnes, couverts d'épaisses forêts, renferment de belles vallées bien arrosées, riches en prairies magnifiques, et où abondent le blé, le vin, l'olivier et les fruits. Le bétail et les ruches donnent aussi d'importants produits.

L'île d'Eubée fut conquise en 1210 par les Vénitiens, qui la perdirent en 1470, sous Mahomet II; sa population est de 60,000 habitants.

Nègrepont, l'ancienne *Chalcis*, est située sur le canal de l'Euripe, que traverse en cet endroit un pont de 65 mètres de long. C'est une ville forte, avec un beau port, commode et spacieux; elle a 6,000 habitants. Ses anciennes mosquées ont été converties en églises, écoles et casernes. — *Karystos*, au sud de l'île, a un port et un

château fort sur une hauteur, avec 2,000 habitants. — *Oréos*, sur le canal de Trikeri, au nord de l'île, a un bon port défendu par un château.

De la préfecture de l'Eubée dépendent les *Sporades,* situées au nord-est de l'île. Elles se composent de *Scyros* ou *Skyra*, riche en marbre et repaire de pirates; *Scopélos,* qui donne des vins estimés; *Skiathos,* avec une vaste et bonne rade et une petite ville du même nom, située sur un rocher où l'on ne peut arriver que par un pont de bois, position que les habitants ont choisie pour se mettre à l'abri des pirates; *Sarakina,* l'ancienne Peparethos, où les moines d'Athos cultivent des vignobles que vantait déjà l'antiquité; *Dromi* ou *Chelidromi* (Halonesus) et les îles du *Diable.*

§ V. Cyclades. — La préfecture des *Cyclades* comprend un groupe de 25 îles, très-fertiles, montueuses, la plupart d'origine volcanique et jouissant du plus beau climat. Elles sont peuplées de 142,000 habitants.

Andros, séparée de Nègrepont par le canal de Silota, a environ 100 kilomètres carrés et 12,000 habitants; elle est traversée par une chaîne de hautes montagnes qui laissent entre elles de belles et fertiles vallées. Elle importe pour sa consommation du blé, de l'orge, de l'huile, des matériaux de construction, mais elle exporte des oranges, des cédrats, des cotons, du vin et des cocons. Sa marine se compose de plus de 100 navires jaugeant 8,000 tonneaux, montés par 2,000 marins. Son industrie se borne au dévidage des cocons. Son chef-lieu, *Andros,* a 5,000 habitants et deux évêques grec et catholique.

Tinos ou *Tenos,* île montueuse, stérile, mais admirablement cultivée, a 220 kilomètres carrés de superficie et 25,000 habitants. Ses récoltes en blé, orge, légumes, suffisent à peine à la moitié de sa consommation; mais elle exporte pour 400,000 drachmes de raisins secs, figues et autres fruits, de vin, d'eau-de-vie dite *raki,* de cire, miel et soie. Elle a un assez mauvais port à *Panorme* et un port artificiel à *Stavro de Saint-Nicolas.* Son industrie consiste dans la fabrication des gants, bonnets et bas de soie, l'exportation des marbres et le commerce du bétail. Une partie de la population émigre dans les îles voisines et sur le continent. Son chef-lieu, *Saint-Nicolas* (4,000 hab.), qui est fortifié, est le siége d'un archevêché grec et d'un évêché catholique.

Syra (*Syros*), île rocheuse où dominent le quartz et le schiste, a 110 kilomètres carrés de superficie, et manque de bois. L'eau y est presque aussi rare; elle ne produit rien et consomme peu, mais ses habitants ont su tirer un bon parti de sa position avantageuse au milieu de l'Archipel, sur la route de l'Occident à Constantinople. Ils en ont fait une des premières places de commerce. Ses transactions s'élèvent à plus de 30 millions de francs, chiffre dans lequel la France entre pour près d'un cinquième. La principale industrie des habitants de Syra est celle des constructions navales; en outre, leurs magasins fournissent aux autres chantiers de la Grèce et du littoral ottoman des matériaux de construction. Ils construisent chaque année 40 à 50 navires (4,000 tonneaux), et occupent un millier d'ouvriers. Ils ont une marine marchande de plus de 1,000 navires jaugeant 11,500 tonneaux, et montés par 10,500 marins. L'île a aussi d'importantes tanneries qui occupent 200 ouvriers, des savonneries qui donnent d'assez mauvais produits, des forges à ancres, etc.

Pendant l'insurrection de la Grèce, elle garda la neutralité et servit de refuge aux habitants des autres îles, ce qui porta sa population de 5,000 âmes à 40,000. *Hermopolis*, sa principale ville, siége d'un évêché grec et d'un évêché catholique, renferme 15,000 habitants. Bâtie en amphithéâtre, sa partie centrale s'élève en pyramide sur un mamelon couronné par sa cathédrale; son port est peu vaste, mais très-sûr.

Myconi (*Myconos*), peuplée de 4,000 habitants, navigateurs ou pirates, possède une petite flotte d'une soixantaine de bâtiments. Son commerce dépasse 400,000 francs. Les femmes tricotent des articles de bonneterie, qui forment avec quelques produits naturels les exportations principales de l'île.

A la pointe sud-ouest de Myconi, *Délos* élance son stérile sommet, couronné du mont Cynthus, qui n'est qu'un bloc de granit. Nulle part dans l'Archipel les lentisques et les térébinthes ne sont aussi beaux ni aussi communs. Cette île rassemblait jadis la Grèce aux fêtes brillantes d'Apollon; elle n'est aujourd'hui habitée que par des lapins et quelques bergers. On y voit encore quelques débris de son temple de Diane et d'Apollon, et du portique de Philippe le Macédonien.

Naxos ou *Naxia,* la plus grande et la plus fertile des Cyclades, peut avoir 12,000 habitants. Elle est hérissée de montagnes dont la base, granitique et rocheuse, supporte de beaux marbres blancs, et qui donnent naissance à des sources nombreuses rafraîchissant un sol fertile. Ses mines d'émeri sont très-productives, ainsi qu'une saline exploitée pour le compte du gouvernement. On y trouve aussi des filons d'aimant. Ses produits sont les vins, le blé, l'orge, l'huile, les oranges et autres fruits, le fromage, qu'elle exporte à Constantinople, le coton, le miel et la cire. Son commerce s'élève annuellement à 500,000 francs. L'île n'a pas de bons ports; elle n'a qu'un mouillage à *Saint-Procope,* et le port de *Naxia,* qui a reçu en 1852 830 navires et 6,400 tonneaux. Cette ville renferme 4,000 habitants.

Paros, peuplée de 6,000 habitants, est une île fertile, renommée pour ses marbres blancs, tant recherchés des statuaires grecs. Les eaux courantes y abondent. Le sol, cultivé avec soin, fournit des céréales au delà de la consommation locale, de l'huile, du vin, du bois et du bétail; mais elle tire ses principales ressources de ses richesses minérales, de ses salines, de son émeri, et surtout des marbres magnifiques qu'on exploite dans la montagne de *Marpeze,* près du monastère de Saint-Minias. Le gouvernement hellénique a concédé l'exploitation de ces carrières : le bloc de 1 mètre cube de première qualité coûte 600 francs au port de Paros. L'île a plusieurs ports bons et sûrs : celui de *Sainte-Marie,* près de *Paussa,* pourrait contenir une flotte nombreuse. *Parikia,* le chef-lieu, a 4,000 habitants et un petit port défendu par un château. C'est parmi les antiques ruines que renferme cette île qu'ont été découvertes les célèbres inscriptions dites *marbres d'Arundel* conservées aujourd'hui à Oxford.

Antiparos, petite île distante de 700 mètres de Paros, est sans commerce et sans navigation; elle n'a d'autre industrie que la fabrication des fromages. On y trouve une caverne célèbre, dans laquelle on ne pénètre que par des précipices et des crevasses de 300 brasses de profondeur : elle est remplie des plus belles stalagmites, qui en font, dit Tournefort, une sorte de jardin de cristal.

Oliaros est renommée par ses gras pâturages, dans lesquels les autres îles envoient

paître leur bétail. — *Nio,* l'antique *Ios,* possède des ports commodes et des pilotes habiles. On croit que c'est sur son sol qu'Homère expira. — *Skino* donne le meilleur froment de l'archipel. Son ancien nom de *Sicinos* lui vient des excellentes figues qu'on y cultive. — *Amorgos,* peuplée de 3,000 habitants, dépourvue de bois, montre ses vignobles et son monastère, auquel on ne parvient qu'au moyen d'échelles. — *Stampalia* a 1,500 habitants, qui s'occupent de la pêche des éponges, et de riches vergers. Le cèdre, le genévrier et le pistachier lentisque couvrent les rochers de ces deux îles, qui manquent de ports. — *Namphi* ou *Anaphi* abonde en oignons et en perdrix. On y voit encore les restes d'un temple d'Apollon. Elle a 800 habitants.

Santorin, autrefois *Thera,* peuplée de 11,000 habitants, est une île d'origine volcanique. Tout l'espace compris entre elle et les îles qui l'avoisinent est un cratère sous-marin qui a souvent donné des preuves de sa puissance : en rejetant des matières qui se sont accumulées, il a produit plusieurs îlots, il a ébranlé la grande île, en la couvrant de scories, de cendres et de pierre-ponce; il en a englouti plusieurs portions; néanmoins une grande partie de Santorin, consistant en une énorme couche de beau marbre, n'a jamais subi la moindre action du feu souterrain. Les éruptions les mieux connues de ce volcan sous-marin sont celles de 1707 et de 1712.

Théra est fertile en vin spiritueux, qui a la couleur des vins du Rhin, et dont on récolte 40 à 50,000 hectolitres, en orge et en froment. Elle fournit aussi en abondance de la pouzzolane excellente pour les travaux hydrauliques : les vaisseaux de Trieste en emportent chaque année 10 à 12,000 tonneaux. L'ensemble de son commerce s'élève à 2 ou 3 millions, dont moitié en exportation de vins, pouzzolane et douves de tonneaux. *Théra,* chef-lieu de l'île, est le siége d'un évêché grec et d'un évêché catholique.

Polycandros, entre Santorin et Milo, n'est remarquable que par ses grottes et les concrétions ferrugineuses qu'on y trouve.

Milo (*Melos*), peuplée de 6,000 habitants, est encore dans l'état où Pline la dépeint : elle est tout entière composée d'un terrain caverneux et spongieux; des morceaux de soufre pur remplissent les fentes des rochers; des sources minérales et chaudes, autrefois très-fréquentées, jaillissent partout; une odeur sulfureuse s'exhale de tous les marais. Elle renferme plusieurs volcans, dont un est encore en activité, et qui entourent la base circulaire du mont Saint-Élie. Les galeries souterraines de Milo paraissent être, suivant un voyageur, les restes d'un ancien labyrinthe; d'autres les regardent comme des catacombes. Cette île produit du froment, du coton et des melons. On y exploite des carrières de pierre meulière, préférée à celle de Smyrne, du gypse excellent, des salines naturelles, une terre savonneuse, de la pierre ponce, qui s'exporte pour Constantinople, des pyrites dont on fabrique des pierres à fusil. Son chef-lieu, *Milo* (5,000 hab.), est situé dans la partie orientale : 1,500 à 2,000 navires relâchent chaque année dans son port, qui fournit à la marine d'excellents pilotes, et qui offre à son entrée des rochers basaltiques. Cette île est remplie d'antiquités : on y voit des murailles cyclopéennes, un amphithéâtre qui ne fut jamais achevé, et les restes d'un temple. C'est sur son sol que l'on découvrit la Vénus dite de Milo, que l'on voit à Paris dans les galeries du Louvre.

Kimoli ou *Cymolos,* peuplée de 2,000 habitants, doit le nom de l'*Argentière* à ses

mines d'argent; elle ne produit qu'une argile bolaire appelée *cimolithe,* d'un blanc cendré, qui sert à blanchir les étoffes, et qui était célèbre dans l'antiquité.

En tournant vers l'Attique, nous laisserons à droite la salubre *Siphno* ou *Siphanto* (4,000 hab.), qui produit des fruits et fabrique des chapeaux de paille; son chef-lieu, du même nom, a un château et un port.

Serphos, peuplée de 5,000 habitants, produit beaucoup de raisins, de tabac, 3 à 4,000 barils de vin, un peu d'orge et quantité d'oignons. Les anciens disent que la tête de Méduse avait pétrifié tout, jusqu'aux habitants. L'aspect de cette île ne dément pas la mythologie, puisqu'elle est hérissée de rochers, et que les minerais de fer s'y montrent à la surface du sol. Elle est célèbre aussi dans la fable pour avoir été la prison de Danaé.

Therma, l'ancienne *Cythnos,* peuplée de 5,000 habitants et assez fertile, a des sources thermales, et produit du vin, de la soie, de la laine, des fromages, des oignons et du miel. Son chef-lieu, *Thermia,* compte 3,000 habitants; *Silacca,* 2,000; il y a deux bons ports à *San-Erini* et *San-Stefano.*

Zéa, que les anciens nommaient *Cea* ou *Ceos,* diminuée par des tremblements de terre, a encore un port excellent et 4,000 habitants. Son chef-lieu, du même nom, est bâti sur d'énormes murailles, et compte 2,000 âmes. Elle exporte pour 300,000 francs d'orge, de valonée et de vin.

CHAPITRE TROISIÈME.

RÉPUBLIQUE DES ÎLES IONIENNES.

§ Ier. GÉNÉRALITÉS. — Quelques îles se rattachent encore au continent grec par leur position géographique, en même temps que leur population appartient à la nation hellénique par son origine. Ce sont les *îles Ioniennes,* qui appartinrent à la république de Venise jusqu'en 1697, où elles furent occupées par les Français. Conquises en 1799 par la flotte turco-russe, elles formèrent pendant quelque temps la république des Sept-Iles, tributaire de la Porte pour une somme de 500,000 piastres, et placée sous la protection de la Russie et de l'Angleterre; la paix de Tilsitt les rendit à la France, qui les garda jusqu'en 1814: alors le traité de Paris les organisa en république placée sous le protectorat exclusif de la Grande-Bretagne. Cette organisation, qui pouvait être avantageuse à ces îles, alors que la nation hellénique tout entière était sous le joug des musulmans, n'a plus de raison de subsister aujourd'hui que la Grèce a conquis son indépendance. Mais l'Angleterre, qui a fait de Corfou un autre Gibraltar, est peu disposée à renoncer à son protectorat, et, malgré les protestations, la résistance, les plaintes unanimes des Ioniens, qui demandent sans relâche leur union au royaume de Grèce, elle traite à peu près les îles Ioniennes comme une véritable possession britannique.

La république des îles Ioniennes se compose de 7 îles principales et de plusieurs autres plus petites, situées dans la mer Ionienne, sur les côtes de l'Épire ou devant le golfe de Patras, à l'exception des îles de Cerigo et de Cerigotto, placées à l'entrée du golfe de Laconie, au nord-ouest de l'île de Candie. La superficie totale de ces îles

est de 2,800 kilomètres carrés; la population est de 243,000 âmes, non compris 9,500 étrangers et 3,000 hommes de garnison. La majeure partie est de religion grecque; cependant on compte 40,000 catholiques et 6,000 juifs. Ces îles sont :

ILES.	ÉTENDUE en milles carrés géographiques.	POPULATION EN 1858.
Corfou.	10,69	82,262
Paxo.	1,22	5,070
Sainte-Maure.	8,48	20,147
Céphalonie.	16,39	72,534
Ithaque	2,07	11,348
Zante	7,35	39,063
Cérigo.	5,46	13,059
		243,483

Les îles Ioniennes sont en général montagneuses, mais les hauteurs n'ont qu'une altitude moyenne de 3 à 500 mètres; le mont *Aïnos* (Céphalonie) a seul près de 1,300 mètres d'élévation. Comme les îles de l'Archipel, elles sont volcaniques et à base rocheuse; le calcaire n'y supporte qu'une couche légère d'humus. Les côtes sont souvent bordées de récifs, mais elles sont en général plus acores que les îles grecques. Les rivières n'ont d'eau qu'en hiver. Placées à l'ouest de la Grèce, sous l'influence des zéphyrs doux et pluvieux, ces îles jouissent d'un long printemps et d'étés modérés. Les vents y amènent des changements subits. Le sol est généralement aride; mais où il se trouve un peu de terre, les oliviers, les citronniers, les orangers, les figuiers étalent sans interruption leurs fleurs, leurs fruits et leur feuillage. On fait dans plusieurs endroits la vendange quatre fois l'année, et on cueille des roses et des giroflées en plein hiver.

Ces îles sont bien cultivées; l'agriculture y a même fait de grands progrès; elles sont loin néanmoins de produire les céréales, le bétail et les autres objets nécessaires à leur consommation. Ainsi, elles récoltent 500,000 hectolitres de céréales et en consomment 700,000; elles ne possèdent que 12,000 têtes de bétail, et en demandent à l'importation 30,000 par an. Les pâturages manquent entièrement, les forêts sont rares; les productions les plus abondantes sont, outre les fruits du Midi, l'olive, qui fournit 40,000 hectolitres d'huile; le raisin de Corinthe (80,000 quintaux mét.), le tabac (450,000 kil.), le vin (100,000 hect.). Le règne minéral produit un peu plus de sel que n'en demande la consommation locale. L'industrie est peu active; les femmes de la campagne tissent elles-mêmes le peu de coton, de lin et de laine que produit le sol. Zante fabrique de grosses cotonnades, quelques étoffes de soie et des tapis en poil de chèvre. Quelques juifs s'adonnent à la préparation de peaux grossières pour sandales. Corfou et Zante fabriquent aussi des ustensiles de ménage, des tuiles et des briques, et une quantité considérable de savon. Les *fontas* de Zante (écharpe de coton avec franges de soie), autrefois recherchées à Tunis, ne peuvent lutter contre les produits des manufactures anglaises.

Le commerce est assez actif. Les échanges ont été en 1857 de 46,600,000 francs

(56 millions en 1856), dont 19,300,000 à l'exportation. Dans ce chiffre se trouve compris tout le transit entre l'Angleterre, la Grèce et la Turquie; les îles n'exportent guère qu'un peu de raisin, d'huile et de savon. La majeure partie de ces transactions s'effectue avec la Turquie, l'Angleterre, l'Autriche et la Grèce; la France ne vient qu'en cinquième ligne pour environ 2 millions à l'importation. La navigation a présenté un mouvement total de 1,625 navires jaugeant 204,000 tonneaux, dont 5,000 tonneaux pour la France. Le pavillon ionien a couvert 252 navires et 29,000 tonneaux.

Le protectorat de la Grande-Bretagne est représenté dans les îles Ioniennes par un lord haut commissaire qui dirige les affaires de l'État conjointement avec le président du sénat et un secrétaire d'État qui est Anglais. Le pouvoir exécutif est exercé par le sénat, composé de 6 membres, dont un président nommé par le roi d'Angleterre, et qui porte le titre d'Altesse; les sénateurs sont choisis par l'assemblée législative dans son sein, sauf l'approbation du lord commissaire; ils sont nommés pour cinq ans. Le sénat se partage en 3 départements ou ministères : département général, département politique, finances. Il propose les lois et nomme à tous les emplois publics, mais seulement pour cinq ans, et toujours sous l'approbation du lord commissaire.

Le pouvoir législatif est attribué à une assemblée composée de 40 membres : 11 sont nommés par le lord commissaire, et forment le conseil primaire ou partie intégrante de l'assemblée législative; les 29 autres sont nommés par le corps des électeurs de chaque île en proportion de la population, et choisis sur une liste fournie par le conseil primaire. La nomination du président appartient à l'assemblée, mais elle doit être confirmée par le lord commissaire. L'assemblée reste en fonctions pendant cinq ans, mais, durant cet espace de temps, elle ne s'assemble que trois fois, et ses sessions durent trois mois. Elle fait les lois, mais avec l'approbation du lord commissaire et du sénat.

On voit qu'en résumé c'est le lord commissaire qui choisit le conseil primaire, et par celui-ci le corps législatif, lequel à son tour forme le sénat. La représentation nationale semble donc illusoire; mais comme toute la population partage les mêmes sentiments hostiles envers l'Angleterre, le lord commissaire rencontre sans cesse dans le parlement ionien une opposition violente, suivie de protestations énergiques contre la protection qu'on inflige à ce pays.

Les finances se divisent en budget de l'État et budget des communes. Le premier se compose de 380,000 livres sterling de recettes (dont 154,000 de douanes); le second comprend 42,000 livres sterling de recettes et une dette de 300,000 livres sterling.

Les forces militaires régulières sont exclusivement anglaises. La république en supporte la dépense, mais seulement pour un effectif de 3,000 hommes, soit 25,000 livres sterling; l'Angleterre en entretient un peu plus de 4,000. On assure qu'elle dépense jusqu'à 50,000 livres sterling pour l'entretien des fortifications, et pour la partie de la solde des troupes qui n'est pas à sa charge. A ce prix, elle tient les clefs de la mer Adriatique et surveille l'Archipel. En outre, les quatre grandes îles entretiennent chacune un bataillon de milice nationale, fort de 800 hommes, avec des officiers indigènes, et chargé de la police. La marine est tout anglaise. On ne peut comprendre comme force navale ionienne que 2 bateaux à vapeur, qui servent à la communication entre les 7 îles.

La religion grecque est celle de l'État, mais le clergé se ressent de l'ignorance où les Vénitiens le retenaient. Il y a un archevêque à Corfou et un évêque à Zante. Corfou possède une bonne université. Chaque île a en outre une école supérieure, et il existe 150 à 200 écoles primaires.

§ II. Iles. — *Corfou* (l'ancienne *Corcyra* ou *Phœacia*) est la principale et la plus importante des îles Ioniennes. Elle est située près de la côte de l'Épire, dont elle n'est séparée que par un canal de 2 à 15 kilomètres de large. Sa superficie est de 558 kilomètres carrés, et sa population de 82,000 habitants. Elle est traversée par une chaîne de montagnes qui s'étend du nord au sud, et qui semble continuer la chaîne des monts Acrocérauniens; son point culminant est le *Pantokrator,* élevé de 992 mètres. Le sol n'est fertile que dans les vallées, et l'agriculture est très-négligée. La principale récolte est celle des oliviers, qui y sont très-beaux, mais qui donnent une huile médiocre. On exploite aussi des marais salants. Cette île, très-importante par sa position, fut longtemps considérée comme le boulevard de l'Italie contre les musulmans. Sa capitale, *Corfou,* située sur un promontoire de la côte orientale, présente un système formidable de fortifications, originairement dû aux Vénitiens, amélioré par les Français et considérablement augmenté par les Anglais. Elle a 20,000 habitants, et se compose de trois parties, la ville, le faubourg et la citadelle, bâtie sur un rocher au milieu du canal, et jointe par un pont à la ville qu'elle commande, ainsi que le port. Devant celle-ci est l'îlot fortifié de *Vido,* qui renferme l'hôpital militaire. Les principaux édifices sont le palais du gouverneur et deux églises. Corfou est la résidence du lord commissaire, du sénat, de l'assemblée législative. Elle possède une université, une bibliothèque, plusieurs écoles. Son port est le principal entrepôt du commerce ionien. Il y est entré en 1858 2,757 navires jaugeant 94,180 tonneaux, dont le tiers sous pavillon ionien.

La petite île de *Paxo,* située en face de Parga, est dépourvue d'eaux de source, et n'a ni blé ni pâturages, mais elle est fertile en huile et en vin. Son chef-lieu n'a que 400 habitants. L'îlot d'*Anti-Paxo,* séparé de Paxo par un canal profond, est inhabitable.

L'île de *Sainte-Maure,* appelée aussi du nom ancien de *Leucade,* est située au sud du golfe de l'Arta. Elle a une superficie de 468 kilomètres carrés et 20,000 habitants. Elle produit du sel en abondance. On prétend qu'elle a été liée au continent par un isthme que les Corinthiens coupèrent. Elle n'y communique plus aujourd'hui que par un banc de sable et des ponts de bois. Sa capitale, *Amaxichi,* contient 4,500 habitants. On y remarque un aqueduc de 370 arches, construit à la façon des Romains, qui traversait la mer et s'appuyait d'un côté sur la forteresse de *Santa-Maura,* bâtie sur le banc de sable qui attache l'île au continent, et de l'autre sur la ville d'Amaxichi; mais le tremblement de terre du 19 Janvier 1825 la détruit. On a découvert dans cette île les débris de son célèbre temple d'Apollon, et l'on y remarque encore le rocher de Leucade, aujourd'hui Ducato, d'où les amants malheureux s'élançaient dans la mer.

Céphalonie, quoique moins importante que Corfou, est d'une étendue plus considérable. Sa superficie est de 900 kilomètres carrés, dont 132 seulement sont cultivés, et sa population de 72,000 habitants. Elle est toute montagneuse, et produit d'excel-

lents raisins, de l'huile, du vin. Sa population est courageuse, intelligente, mais vindicative et peu scrupuleuse. Il y a un port excellent qui s'étend entre les deux petites villes Argostoli et Lixouri. Le chef-lieu, *Argostoli,* est la résidence d'un évêque grec; elle a 9,000 habitants et un collége. *Lixouri* a 5,000 habitants.

Au nord-est est l'île de *Theaki,* l'ancienne *Ithaque,* la patrie d'Ulysse. Elle est toute rocheuse, et n'a qu'une petite ville appelée *Vathi,* peuplée de 4,000 âmes, quelques villages et 11,000 habitants. Dans le voisinage de Vathi, remarquable par le beau port de Squinosa, on a découvert au pied d'une montagne et sous le château d'Ulysse près de 200 tombeaux, d'où l'on a retiré un grand nombre de figurines antiques et de bijoux en or.

Zante, l'ancienne *Zacynthe,* qui n'est éloignée que de 12 kilomètres de Céphalonie, a 405 kilomètres de superficie et 39,000 habitants, qui ont conservé les mœurs et coutumes de leurs ancêtres. Son sol abonde en plâtre, et renferme des sources de bitume qui existaient déjà du temps d'Hérodote. Deux bassins de 15 à 20 pieds de diamètre retiennent des eaux limpides et froides, du sein desquelles s'élève un certain liquide qui, en bouillonnant, nage à la surface. L'île, sujette aux tremblements de terre, produit beaucoup de raisins de Corinthe, de l'huile, du coton et du vin; c'est la *fior di Livante,* disaient les Vénitiens. *Zante,* la capitale, située sur la côte orientale, au fond d'une petite baie, possède un port défendu par une bonne citadelle, et renferme 14,000 habitants, en partie israélites. Une cathédrale, l'évêché, la douane, un arsenal et un théâtre, sont ses principaux édifices.

Cerigo, l'ancienne *Cythère,* au sud de la Morée, séparée de toutes les îles précédentes, appartenait aussi aux Vénitiens. On y recueille du raisin de Corinthe, du vin et de l'huile. C'est une île pierreuse, d'un aspect romantique, et, derrière son enceinte de rochers, elle renferme des vallées bien arrosées, des champs fertiles en blé, de gras pâturages, et une population rustique, de 13,000 individus. La flore de l'île offre des plantes rares et se rattache à celle de Candie. Le chef-lieu est *Capsali,* avec 1,500 habitants, petite ville épiscopale, près de laquelle on voit d'anciens tombeaux et les ruines du temple de Vénus, qui donna tant de célébrité à l'antique cité de Cythère.

Les îlots *Cerigotto, Poretti,* etc., situés au sud de la grande île, n'ont aucune importance.

IMPRIMÉS.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME QUATRIÈME.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPRIMÉS. R F

LIVRE SEIZIÈME.

ROYAUME DE DANEMARK.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET POLITIQUE.

§ I. Situation, divisions, description physique 1
II. Climat et productions 4
III. Routes, industrie, commerce 7
IV. Langues, populations, caractère, instruction publique, etc. 8
V. Histoire 10
VI. Constitution et administration 14
VII. Armée, marine, finances 15

CHAPITRE DEUXIÈME.

DESCRIPTION DES PROVINCES.

§ I. Diocèse de Séeland 17
II. Diocèses de Fionie et Laaland 21
III. Jutland 23
IV. Sleswig 24
V. Holstein 26
VI. Lauenbourg 27
VII. Iles Færoe 28

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

ILES BRITANNIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE. — AGRICULTURE, INDUSTRIE ET COMMERCE.

§ I. Situation géographique. — Aspect général 30
II. Grande-Bretagne. — Côtes. — Orographie 31
III. Cours d'eau 33
IV. Description physique de l'Irlande 37

§ V. Géologie et mines 39
VI. Animaux. 41
VII. Climat et agriculture. 43
VIII. Industrie et commerce. 46
IX. Banques, routes, canaux, etc.. 52

CHAPITRE DEUXIÈME.

ÉTAT SOCIAL, CONSTITUTION ET ADMINISTRATION.

§ I. Population, état social, mœurs, etc.. 53
II. Histoire 60
Tableau des possessions britanniques. 63
III. Constitution et administration 64
IV. Religions. 69
V. Législation et administration de la justice 71
VI. Instruction publique. 73
VII. Armée.. 76
VIII. Marine 83
Flotte 84
Force et division de la flotte active au 1er janvier 1858 85
Corps de la marine royale en 1858. 86
IX. Finances et dette. 87

CHAPITRE TROISIÈME.

ANGLETERRE. — COMTÉS DU VERSANT MÉRIDIONAL.

§ I. Comté de Cornwall ou Cornouailles 89
II. Comté de Devon. 90
III. Comté de Dorset. 92
IV. Comté de Hamps 93
V. Comté de Sussex 96

CHAPITRE QUATRIÈME.

ANGLETERRE. — COMTÉS DU BASSIN DE LA TAMISE.

§ I. Comté de Kent. 97
II. Comté de Surrey. 100
III. Comté de Middlesex. — Londres. 101
IV. Comté de Berks. 109
V. Comté d'Oxford.. 110
VI. Comté de Buckingham 111
VII. Comté d'Hertford 111
VIII. Comté d'Essex. 112

CHAPITRE CINQUIÈME.

COMTÉS COMPRIS DANS LES BASSINS DU WASH.

§ I. Comté de Suffolk. 113
II. Comté de Norfolk.. 114
III. Comté de Cambridge. 115
IV. Comté de Huntingdon 117
V. Comté de Bedford.. 117
VI. Comté de Northampton. 118
VII. Comté de Rutland 118
VIII. Comté de Lincoln 119

CHAPITRE SIXIÈME.

COMTÉS DU BASSIN DE L'HUMBER ET AU NORD DE L'HUMBER.

§ I. Comté de Nottingham 120
II. Comté de Leicester. 121
III. Comté de Stafford 122
IV. Comté de Derby 123
V. Comté d'York.. 124
VI. Comté de Durham. 127
VII. Comté de Northumberland. 129

CHAPITRE SEPTIÈME

COMTÉS DU NORD-OUEST.

§ I. Cumberland 130
II. Comté de Westmoreland. 132
III. Comté de Lancastre.. 133
IV. Comté de Chester ou Cheshire 138

CHAPITRE HUITIÈME.

PRINCIPAUTÉ DE GALLES.

§ I. Généralités. 140
II. Comtés maritimes du nord : Flint, Denbigh, Carnarvon, Anglesey, Merioneth 140
III. Comtés maritimés du sud : Cardigan, Pembroke, Carmarthen, Clamorgan 143
IV. Comtés du bassin de la Severn : Brecknock, Radnor, Montgomery. 145

CHAPITRE NEUVIÈME.

COMTÉS DU BASSIN DE LA SEVERN.

§ I. Comté de Monmouth. 145
II. Comté de Hereford. 146
III. Comté de Salop ou Shropshire. 146
IV. Comté de Worcester. 147
V. Comté de Warwick 148
VI. Comté de Gloucester. 150
VII. Comté de Wilts 151
VIII. Comté de Somerset. 152

CHAPITRE DIXIÈME.

ÉCOSSE.

§ I. Généralités. 153
II. Comtés du golfe de Solway.. 155
III. Comtés du bassin de la Tweed. 156
IV. Comtés méridionaux du bassin du Forth. 157
V. Comtés au sud de la Clyde 162
VI. Comtés au nord de la Clyde.. 166
VII. Comtés au nord du Forth. 169
VIII. Comtés de Perth, d'Angus et de Kincardine 170
IX. Comtés d'Aberdeen, de Banff, de Murray, de Nairn 172
X. Comtés du nord : Inverness, Ross, Sutherland, Caithness 174
XI. Iles Orcades et Shetland 176

CHAPITRE ONZIÈME.

IRLANDE.

§ I. Généralités. 179
II. Munster 180
III. Connaught. 185
IV. Ulster. 187
V. Leinster. 191
VI. Iles Normandes. 197

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SCANDINAVIE

CHAPITRE PREMIER.

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE ET POLITIQUE DES ROYAUMES DE SUÈDE ET DE NORVÉGE.

§ I. Situation. — Orographie. 200
II. Côtes. — Cours d'eau. 202
III. Constitution géologique. — Productions minérales. 205
IV. Climat 208
V. Productions végétales. 209
VI. Animaux 211
VII. Industrie et commerce 213
VIII. Histoire. 216
IX. Constitution et administration. 218
X. Justice, cultes, instruction publique 222
XI. Armée et marine 225
XII. Finances 228

CHAPITRE DEUXIÈME.

DESCRIPTION DE LA NORVÉGE.

§ I. Population et mœurs. 230
II. Diocèse d'Aggerhuus 231
III. Diocèse de Christiansand. 234
IV. Diocèse de Bergen. 235
V. Diocèse de Drontheim ou Trondheim. 236
VI. Nordland. 237
VII. Finmarken. 239

CHAPITRE TROISIÈME.

SUÈDE.

§ I. Populations. — Les Lapons 241
II. Nordland 244
III. Swealand. — Provinces de Gefleborg, Storakopparberg, Wermland, Nerike, Westmanland. 245
IV. Provinces d'Upland, Stockholm, Sœdermanland 248

§ V. Göttland. — Provinces de Æster-Göttland, Skaraborg, Iankœping, Calmar et Göttland. 255
VI. Provinces de Kronoberg, Blekinge, Christianstad et Malmœhus. 258
VII. Provinces de Halland, Elfsborg et Gœtheborg. 261

LIVRE DIX-NEUVIÈME.

RUSSIE.

CHAPITRE PREMIER.

GÉNÉRALITÉS. — DESCRIPTION PHYSIQUE

§ I. Situation. 263
II. Mers. 264
III. Orographie. 267
IV. Hydrographie. — Versant de la mer Glaciale. 271
V. Versant de la mer Baltique. 273
VI. Versant de la mer Noire 277
VII. Versant de la mer Caspienne. 283
VIII. Climats. 289
IX. Constitution géologique. — Richesses minérales 291
X. Productions végétales. 295
XI. Règne animal 300
XII. Zones productives de la Russie. 305

CHAPITRE DEUXIÈME.

POPULATION, AGRICULTURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

§ I. Population, races 311
II. Constitution de la propriété foncière. 316
III. Conditions sociales. — La population serve 323
IV. Mœurs des paysans. 327
V. Hommes libres. 330
VI. La noblesse. 332
VII. Condition des industriels et commerçants. 337
VIII. Industrie. 339
Statistique des fabriques en Russie en 1852. 341
IX. Commerce intérieur. 344
Mouvement commercial des principales foires de la Russie en 1855. 345
X. Commerce extérieur 346
XI. Canaux, routes, chemins de fer 352

CHAPITRE TROISIÈME.

GOUVERNEMENT ET ADMINISTRATION.

§ I. Histoire. 358
II. Gouvernement et administration 363
Superficie et population de l'empire de Russie. 365
III. Justice. 369
IV. Religion gréco-russe 370

§ V. Catholiques, Luthériens, etc. 375
VI. Instruction publique, littérature, etc. 376
Établissements spéciaux d'instruction. 380
VII. Armée. 382
VIII. Marine. 395
IX. Finances. 396

CHAPITRE QUATRIÈME.

GRANDE PRINCIPAUTÉ DE FINLANDE.

§ I. Peuples finnois. 398
II. Finlande. — Géographie physique. — Productions. 401
III. Industrie, commerce. 405
IV. Histoire. — Population. 406
V. Gouvernement, administration, armée, etc. 409
VI. Description des provinces. — La Laponie russe. 410
VII. Provinces d'Uléaborg, de Wasa, d'Abo. 413
VIII. Iles d'Aland 416
IX. Provinces de Tavastéhus et de Nyland 417
X. Provinces de Kuopio, Saint-Michel, Viborg. 420

CHAPITRE CINQUIÈME.

RUSSIE BORÉALE.

§ I. Généralités. 422
II. Gouvernement d'Arkhangel. 423
III. Gouvernement d'Olonetz. 428
IV. Gouvernement de Vologda 429

CHAPITRE SIXIÈME.

PROVINCES BALTIQUES.

§ I. Gouvernement d'Ingrie ou de Saint-Pétersbourg 431
II. Cronstadt. 432
III. Saint-Pétersbourg 434
IV. Environs de Saint-Pétersbourg et villes de l'Ingrie 441
V. Provinces allemandes. — Généralités. 443
VI. Esthonie 448
VII. Livonie. 450
VIII. Courlande. 452

CHAPITRE SEPTIÈME.

RUSSIE OCCIDENTALE OU PAYS POLONAIS.

§ I. Généralités. 455
II. Gouvernement de Kovno. 456
III. Gouvernement de Vilna. 458
IV. Gouvernement de Vitepsk. 460
V. Gouvernement de Mohilev 461
VI. Gouvernement de Minsk 462
VII. Gouvernement de Grodno. 464
VIII. Volhynie. 465
IX. Podolie. 467

CHAPITRE HUITIÈME.

ROYAUME DE POLOGNE.

§ I. Description physique. — Climat 469
II. Productions 473
III. Histoire 476
IV. Population. — Conditions sociales. — Industrie et commerce 480
V. Description topographique. — Gouvernement d'Augustowo 483
VI. Gouvernement de Plock 483
VII. Gouvernement de Varsovie 484
VIII. Gouvernement de Radom 487
IX. Gouvernement de Lublin 489

CHAPITRE NEUVIÈME.

PETITE-RUSSIE.

§ I. Généralités 490
II. Gouvernement de Kiev 492
III. Gouvernement de Tchernigov 494
IV. Gouvernement de Poltava 496
V. Gouvernement de Kharkov 497

CHAPITRE DIXIÈME.

GRANDE-RUSSIE.

§ I. Généralités 499
II. Gouvernement de Voroneje 504
III. Gouvernement de Koursk 505
IV. Gouvernement d'Orel 506
V. Gouvernement de Smolensk 507
VI. Gouvernement de Pskov 509
VII. Gouvernement de Novgorod 510
VIII. Gouvernement de Tver 512
IX. Gouvernement de Iaroslav 514
X. Gouvernement de Kostroma 515
XI. Gouvernement de Nijni-Novgorod 516
XII. Gouvernement de Vladimir 519
XIII. Gouvernement de Moscou 520
XIV. Gouvernement de Kalouga 527
XV. Gouvernement de Toula 528
XVI. Gouvernement de Riazan 529
XVII. Gouvernement de Tambov 530

CHAPITRE ONZIÈME.

RUSSIE ORIENTALE.

§ I. Généralités. — Races finnoise et tartare 531
II. Gouvernement de Penza 534
III. Gouvernement de Simbirsk 535
IV. Gouvernement de Kazan 536
V. Gouvernement de Viatka 538
VI. Gouvernement de Perm 539

§ VII. Gouvernement d'Orenbourg 541
VIII. Gouvernement de Samara 546
IX. Gouvernement de Saratov 547
X. Gouvernement d'Astrakhan 548

CHAPITRE DOUZIÈME.

PAYS DU CAUCASE.

§ I. Généralités 551
II. Caucasie 551
III. Gouvernement de Derbent ou Daghestan 553
IV. Circassie 555

CHAPITRE TREIZIÈME.

PAYS DES COSAQUES.

§ I. Généralités 557
II. Cosaques de l'Ukraine, Zaporogues et Tchernomores 557
III. Cosaques du Don 560

CHAPITRE QUATORZIÈME.

RUSSIE MÉRIDIONALE.

§ I. Généralités 564
II. Gouvernement d'Ekaterinoslav 565
III. Gouvernement de Tauride 569
IV. Gouvernement de Kherson 579
V. Gouvernement de Bessarabie 583

LIVRE VINGTIÈME.

TURQUIE D'EUROPE AVEC LES ÉTATS TRIBUTAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE.

§ I. Généralités 586
II. Mers 587
III. Orographie 589
IV. Veliki-Balkan et Balkans 592
V. Rhodope 595
VI. Alpes helléniques 596
VII. Hydrographie. — Bassin du Danube 598
VIII. Affluents de droite du Danube 601
IX. Affluents de gauche du Danube 603
X Versant de la mer Égée 605
XI. Versant de la mer Adriatique et de la mer Ionienne 608
XII. Climat et productions 609
XIII. Industrie et commerce 612

CHAPITRE DEUXIÈME.

HISTOIRE, POPULATIONS, GOUVERNEMENT.

§ I. Histoire 613
II. Populations. — Les Turcs 617
III. Religion musulmane 618
IV. Les oulémas. — Organisation judiciaire 619
V. Gouvernement et administration 621
VI. Instruction publique. — Arts, sciences, etc.. 624
VII. Finances 625
VIII. Armée 626
IX. Marine 629
X. Population grecque 630
XI. Catholiques, Arméniens et Juifs 632

CHAPITRE TROISIÈME.

PRINCIPAUTÉS-UNIES DE VALACHIE ET DE MOLDAVIE.

§ I. Valachie et Moldavie. — Description physique. — Productions 633
II. Population roumaine. — Son histoire 636
III. Mœurs, caractère, castes, etc. — Les Bohémiens 639
IV. Gouvernement, religion, finances, armée, commerce, etc. 641
V. Divisions administratives. — Moldavie 643
VI. Valachie 646

CHAPITRE QUATRIÈME.

PRINCIPAUTÉ DE SERBIE.

§ I. Description physique 648
II. Population. — Histoire 649
II. Gouvernement, commerce, etc. 651
IV. Villes 652

CHAPITRE CINQUIÈME.

BOSNIE, HERZEGOVINE ET MONTÉNÉGRO.

§ I. Description physique. — Productions 654
II. Population. — Histoire 656
III. Villes de la Bosnie 657
IV. Herzegovine 659
V. Monténégro 660

CHAPITRE SIXIÈME.

BULGARIE.

§ I. Généralités. — Histoire 661
II. Eyalet de Nissa 663
III. Eyalet de Viddin 664
IV. Eyalet de Silistrie 665

CHAPITRE SEPTIÈME.

LA THRACE.

§ I. Généralités 667
II. Villes du littoral 667
III. Villes du bassin de la Maritza 673

CHAPITRE HUITIÈME.

MACÉDOINE ET THESSALIE.

§ I. Macédoine. — Généralités 674
II. Villes. 675
III. Thessalie. — Généralités. 678
IV. Villes 679

CHAPITRE NEUVIÈME.

ALBANIE.

§ I. Généralités. — Productions. — Population. 680
II. Albanie septentrionale 682
III. Albanie méridionale 684

CHAPITRE DIXIÈME.

ILES DE LA TURQUIE D'EUROPE. 686

LIVRE VINGT ET UNIÈME.

ROYAUME DE GRÈCE ET ILES IONIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

DESCRIPTION PHYSIQUE ET POLITIQUE.

§ I. Description physique. 690
II. Climat. — Productions. 692
III. Industrie et commerce. 694
IV. Population. — Gouvernement, finances, armée, etc. 695

CHAPITRE DEUXIÈME.

DESCRIPTION DES PROVINCES.

§ I. Acarnanie, Étolie, Phthiotide et Phocide. 698
II. Attique et Béotie. 699
III. Morée. 701
IV. Ile d'Eubée. 704
V. Cyclades 705

CHAPITRE TROISIÈME.

RÉPUBLIQUE DES ILES IONIENNES.

§ I. Généralités. 708
II. Iles. 711

BIBLIOTECA CENTRALA IMPRIMÉS R.P.R.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

PLACEMENT DES GRAVURES.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE NÎMES

TOME PREMIER.

Ségovie . . . . . Au titre
Planche n° 1. 63
— n° 2. 79
— n° 3. 106
— n° 4. 115
Barcelone 454
Madrid (palais royal) 491
Séville. 504
Cadix 506
Malaga 513
Valence 520
Oporto. 536
Lisbonne. 539

TOME DEUXIÈME.

Bordeaux. . . . . Au titre
Nîmes. 73
Marseille. 102
Lyon. 181
Strasbourg. 379
Rouen (vue générale) 561
Paris (hôtel de ville). 589
Gand (hôtel de ville) 690
Bruxelles (hôtel de ville). 696
Anvers. 698
Amsterdam 714

TOME TROISIÈME.

Venise (vue de la mer) . . . . . Au titre
Gênes. 151
Milan 171
Venise (Rialto) 182
Florence. 208
Pise. 213
Rome (Saint-Pierre). 238
Naples. 260
Palerme 287
Malte 297
Vienne. 387
Nuremberg. 505
Dresde. 578
Berlin. 650

TOME QUATRIÈME.

Saint-Pétersbourg (Néva) . . . . . Au ti re
Londres (Saint-Paul) 104
Londres (vue de Westminster). 105
Édimbourg (château) 158
Dublin. 193
Stockholm. 251
Saint-Pétersbourg (statue). 438
Varsovie. 484
Moscou 521
Moscou (Kremlin). 522
Constantinople (Bosphore) 587
Constantinople. 668

TOME CINQUIÈME.

Jérusalem. . . . . Au titre
Saint-Jean d'Acre 77
Damas. 80
Jaffa. 83
Canton. 318
Bénarès 423

TOME SIXIÈME.

Alexandrie (intérieur). . . . . Au titre
Le Caire. 33
Alger 174
New-York. 468
San-Francisco 520
Mexico. 572
La Havane. 599
Rio-Janeiro 684

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00532162 7